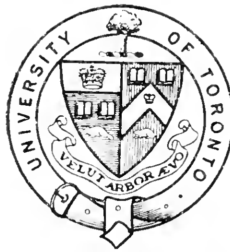
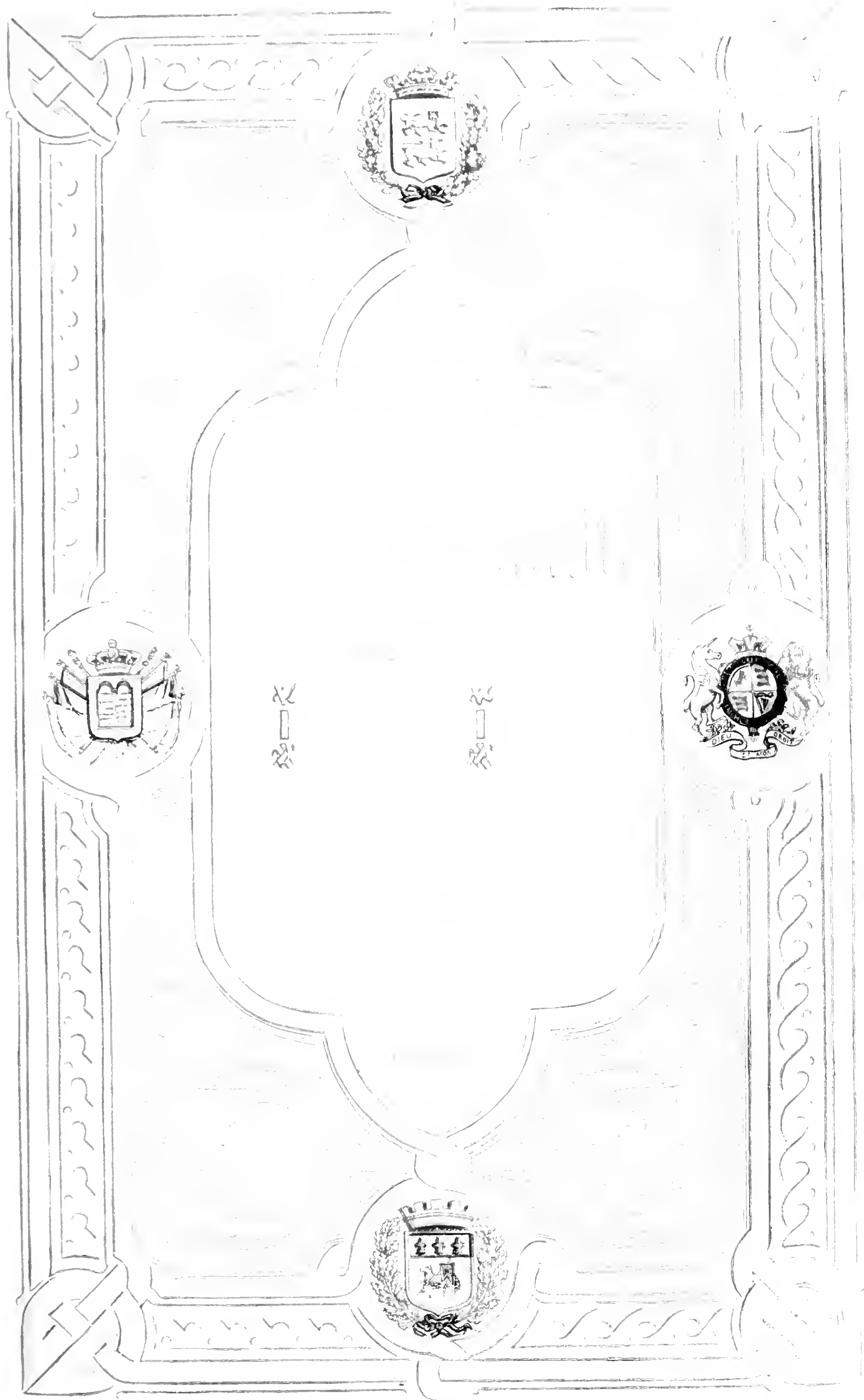

3 1761 01768613 0


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

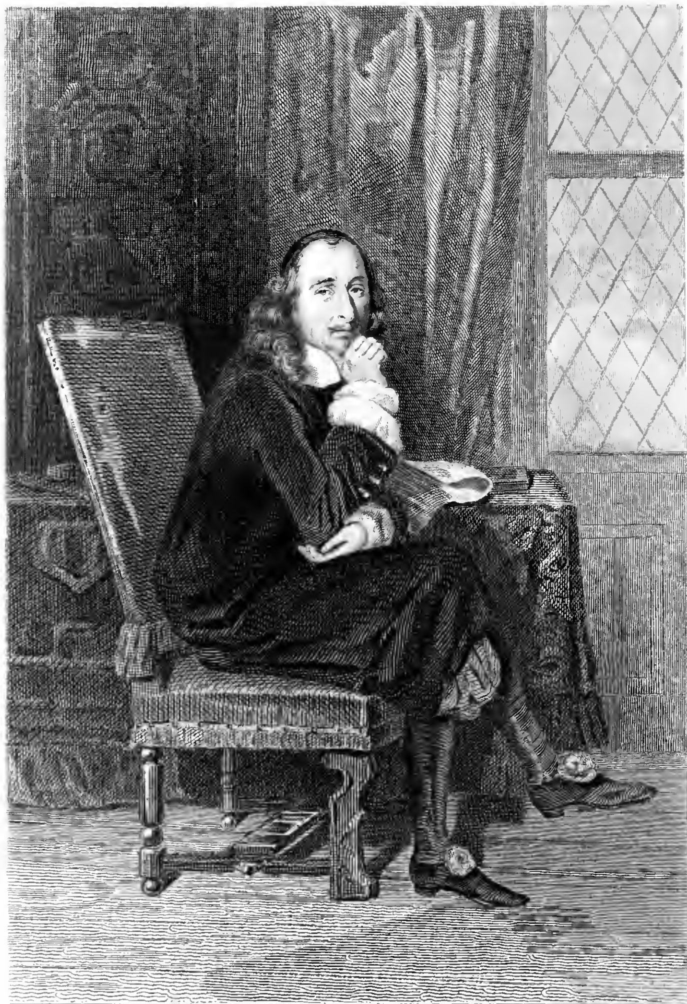

DIEU ET MON DROIT

LA

NORMANDIE.

HISTOIRE. — PAYSAGES. — MONUMENTS.

Paris. — Typographie SCHNEIDER et LANGRAND, rue d'Erfurth, 1.



Gve Levy sculp

Pierre Corneille



LA

NORMANDIE

PAR

M. JULES JANIN,

ILLUSTRÉE PAR

MM. MOREL-FATIO, TELLIER, GIGOUX, DAUBIGNY, DEBON, H. BELLANGÉ,
ALFRED JOHANNOT.

Fragmenta colligite, ne pereant.
Si vous voulez les sauver, ramassez tous ces débris avec respect.

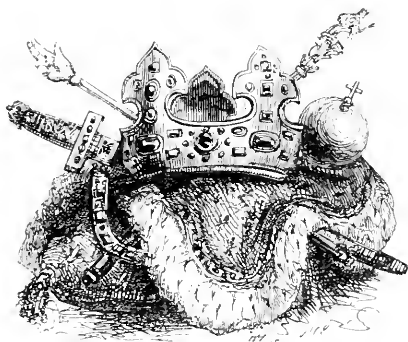


PARIS,
ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 51.



CHAPITRE PREMIER.

Les origines. — Description géographique de la Normandie. — Rollon. — Expéditions des Normands. — Hasting le pirate. — Traité de Saint-Clair sur l'Epte; Charles le Simple cède à Rollon le duché de Normandie. — Mort de Rollon, premier duc de Normandie. — Guillaume Longue-Épée, deuxième duc. — Guillaume vient en aide à Louis d'Outre-mer, roi de France. — Il fonde l'abbaye de Jumiéges. — Guillaume Longue-Épée est assassiné par Arnould. — Richard-sans-Peur, troisième duc. — Il échappe à la tutelle du roi de France. — Aigrold le Danois. — Traité entre Louis d'Outre-mer et le duc Richard. — Hugues le Grand. — Il nomme Richard II tuteur de son fils Hugues Capet. — Mort de Richard-sans-Peur.



L'histoire de la Normandie est une des plus belles histoires qui se puisse écrire. A force de gloire, de richesse et de génie, cette belle province a conquis sa place dans les annales du monde. Vaste contrée, terre féconde traversée par tant de races diverses : vous y retrouverez tout à la fois le souvenir des Germains et des Scandinaves; des ennemis pour la France et des alliés fidèles; des barbares, qui se rencontrent tout d'un coup; de rares législateurs, des poëtes inspirés, de

grands artistes. Les plus graves événements se sont accomplis, des monuments illustres se sont élevés sur cette terre bénie du ciel. Les vieux âges y vivent encore dans leur sévère élégance, dans toute la majesté de leurs souvenirs. Terre féconde en vieilles ruines, en frais paysages; également chère à l'historien et au peintre, jamais elle ne sera trop célébrée. Le voyageur qui passe la salue avec enthousiasme; l'amateur des ruines s'agenouille avec respect devant ces débris solennels; le poëte lui demande ses inspirations les plus naïves, le paysagiste, ses aspects les plus charmants. A chaque pas, dans le passé et dans le présent, vous rencontrez un grand monument ou un grand homme : tantôt c'est un château fort qui vous arrête; tantôt une sainte abbaye; aujourd'hui un champ de bataille, le lendemain quelque tombeau qui a perdu même le souvenir du mort couché là. A chaque instant, c'est un prince illustre dont il faut dire la biographie, car tous ces ducs de Normandie sont presque autant de grands hommes hardis, braves, justes, populaires; ils tiennent l'épée et le sceptre d'une main ferme; ils fondent leur puissance par la volonté et par la victoire. Un autre jour, vous vous mettez à contempler des débris sans forme et non pas sans grandeur, des restes de monuments qui n'ont pu être bâtis et renversés que par des géants : incroyable pêle-mêle de gloire, de vanité, de force, de misère! Mais c'est là justement ce que recherchent le peintre et l'historien : des ruines, des souvenirs, des rêves.

Quoi d'étonnant! Dans la nuit des temps se perdent ces origines. Que signifie ce mot *Normand?* Autant vaudrait expliquer pourquoi les Celtes s'appelaient des Celtes. Normands, cela voulait dire, dans les chroniqueurs du moyen âge, les Danois, les Suédois, les Norwégiens, tous les ravageurs de provinces qui ont désolé si longtemps l'occident et le midi de l'Europe. Au dixième siècle, l'Europe entière avait appris par leurs ravages à reconnaître les Normands. C'étaient des pirates venus du Nord : le soleil de l'Europe et sa belle terre féconde les appelaient à la conquête. Ces hommes de fer arrivaient du Danemark, de la Suède, de la Norwége, de toutes les neiges, de toutes les tempêtes. Pendant dix siècles ils avaient vécu à la pointe de l'épée; mais enfin, quand ils eurent fait leur part sur la bonne terre, et leur place au soleil, ils devinrent à leur tour un peuple, une nation, une civilisation tout entière. Comme tous les hommes nés pour la guerre, vous retrouvez ces rudes soldats dans toutes les expéditions et dans toutes les entreprises difficiles. Ils s'agitent sur toutes les côtes de la mer du Nord, dans les îles Britanniques et même en Irlande. Quel que soit le nom qu'on


LA NORMANDIE
par
JULES JANIN
Illustration Géographique par P. Tardieu
publiée
Par Ernest Bourdin, Editeur.
Cherbourg
Valognes
Carentan
Coutances
Granville
Avranches
Bayeux
Caen
Vire
Falaise
Argentan
Domfront
Alençon
Mortagne
Lisieux
Honfleur
Bernay
Le Havre
Fécamp
Dieppe
S. Valery
Yvetot
Caudebec
Rouen
Elbeuf
Louviers
Évreux
Gisors
Gournay
Neufchâtel
Mantes
Versailles
Paris
Dreux
Chartres
Mayenne
Dinan
Lamballe
Jersey
Guernesey

leur donne, ils en font un nom terrible : Anglo-Saxons (449), Danois (852), Normands-Danois (795). Leur nom véritable, c'est celui de ravageurs de villes et de provinces, le surnom d'Attila lui-même, le *fléau de Dieu et des villes antiques.* Telle est cette abominable histoire avant le dixième siècle. C'est un bruit, un pêle-mêle à ne pas s'entendre; c'est un nuage à ne rien voir, ce sont des crimes et des meurtres qui nous sembleraient impossibles écrits partout ailleurs; mais le moyen de nier tant de ravages, tant de violences, tant de sang répandu!

La province de Normandie est bornée au nord par la Manche, à l'est par la Picardie et l'Ile-de-France; au midi par le Perche, le Maine et une partie de la Bretagne; à l'ouest, enfin, par l'Océan, la plus belle des limites. Cette province, illustre entre toutes, est un démembrement de la France occidentale (ancien royaume de Neustrie) qui se composait de tout le territoire compris entre l'Escaut, la Meuse, la Loire et la Bourgogne. Les rois francs de la première race étaient fiers à bon droit de cette partie importante de leurs domaines, occupée par diverses peuplades gauloises : ceux du Vexin, ceux du pays de Caux, ceux d'Évreux et de Lisieux, ceux de Bayeux, de Valogne et de Coutances, ceux d'Avranches et de Séez; tous Gaulois dans le fond et dans la forme, tous soldats ou laboureurs, païens qui sacrifiaient des victimes humaines à Teutatès et des taureaux à Jupiter. César les avait domptés, les rois francs s'en emparèrent; Clovis en fit des chrétiens et des esclaves, Charlemagne les éleva à la dignité des peuples libres. Mais les fils de Charlemagne, enfants indignes d'un tel père et d'un si vaste empire, ne surent conserver, ni pour eux-mêmes ni pour leurs peuples, les libertés conquises par le grand empereur. Cet empire de Charlemagne, fondé par le génie, que le génie seul pouvait sauver, allait croulant sous son propre poids, lorsqu'une révolution subite vint rendre à ces peuples l'énergie et la vigueur qui sauvent et qui réparent les monarchies. L'arrivée des Normands dans cette partie des Gaules réveilla la France entière. Rollon, le premier des ducs normands, fut, à vrai dire, le sauveur de ces contrées ravagées par lui et par ses pirates avec tant de fureur. La biographie de ce prince est tout un poëme. Il était le sujet et le parent de Harald, roi de la Norwége. Sa taille était si haute, que pas un cheval ne pouvait le porter, et qu'il cheminait toujours à pied, ce qui le fit surnommer Roll *le Marcheur*. De pareils sujets le roi Harald se fût passé très-volontiers : aussi saisit-il la première occasion d'exiler Roll le Marcheur de la Norwége. Le jeune aventurier eut bientôt pris son parti de cet exil; il appela à son aide toutes les ambitions et tous les

courages, et les voilà qui mettent à la voile, pleins d'espérance et pleins d'ardeur (876). Une tempête (de ces tempêtes qui prouvent bien *que Dieu souffle où il veut*) jeta la flotte de Rollon à l'embouchure de la Seine, et il la remonta jusqu'à Jumiéges, à cinq lieues de Rouen, dans les limites nouvelles du royaume de France. Invasion trop facile, il est vrai; mais comment donc Charles *le Simple*, le faible descendant de Charlemagne, eût-il pu, seul contre tant de forces réunies, roi de peuples énervés, attaqués par un peuple jeune et superbe, protéger tout ce royaume qui s'en allait çà et là en mille parcelles? Nul ne se voulait défendre, pas plus que le roi. Les barbares, une fois sur le rivage, agissaient comme des maîtres. Ils brûlaient, ils brisaient toutes choses; ils prenaient les villes, les maisons, les hommes, la terre; ils prenaient tout. Ils étaient poussés par le vague instinct qui pousse les grands peuples. Ils arrivèrent ainsi sous les murs même de Rouen, la capitale de l'antique Neustrie, et la ville éperdue ne rencontra pour la défendre que son archevêque, qui osa seul se présenter à ces païens du Nord.



Le prélat s'avança donc jusqu'à Jumiéges; là il se trouva face à face

avec Rollon, frappé lui-même de ce courage chrétien qui, dans une circonstance plus difficile, avait sauvé la Rome chrétienne. De Rollon et de l'archevêque voici la trêve.

La ville ne se rendait pas aux Normands, mais elle leur ouvrait ses portes; elle les traitait en amis, leur offrant le pain et le vin, et le toit hospitalier; elle restait fidèle au roi de France, dont elle attendait l'aide et l'assistance. Rollon accepte avec joie une proposition qui lui faisait reconnaître la capitale future de son duché. Lui et ses capitaines, ils font leur entrée triomphante dans ces murailles dont ils seront bientôt les maîtres. Les bourgeois de Rouen applaudissent à la bonne mine de ces bandits, nés pour commander. Les Normands parcoururent dans tous les sens cette opulente cité déjà toute préparée pour les grandeurs à venir; ils admirèrent ses remparts, ses maisons, ses églises, et Rollon se dit à lui-même que, dans cette ville superbe, il placerait le siège de son empire. Or, c'était là un de ces serments qu'il aimait à tenir, comme il le fit bien voir lorsqu'à la fin de la trêve, et après un siége vaillamment disputé, il s'empara de Rouen et des contrées voisines : le Pont-de-l'Arche, Meulan, Bayeux, Lisieux, Évreux, jusqu'à ce qu'enfin il vînt porter le siége devant Paris. Les hommes du Nord sous les murs de Paris, quelle épouvante! Déjà, sous Charles le Chauve, les Normands étaient entrés trois fois dans Paris même, dans cette ville abandonnée qu'ils avaient pillée tout à loisir, et trois fois ils avaient été renvoyés à prix d'argent. Mais en quel lieu des Gaules n'étaient pas les Normands? On les avait vus à Meaux, on les avait vus à Melun, on les avait vus partout, le fer et le feu à la main, sur la Loire, sur la Seine, sur la Garonne, sur le Rhône. Nantes, Angers, Tours, Blois, Orléans, le Mans, Poitiers, Bordeaux, Senlis, se souvenaient de leurs meurtres et de leurs ravages. Que les temps étaient changés depuis Charlemagne! Charlemagne, dans toute sa gloire et dans toute sa majesté, avait versé des larmes amères en apprenant qu'un jour ces barbares avaient osé se montrer dans la Méditerranée et menacer les côtes de France! Après cette première douleur, le grand empereur s'était mis à l'œuvre pour opposer quelque obstacle aux pirates. Il avait armé des vaisseaux, fortifié les côtes, creusé des ports. Sa surveillance active s'étendait des bords du Tibre aux confins de la Germanie. En mourant, Charlemagne parlait encore à ses enfants des hommes du Nord; il répétait aux rois à venir que ces barbares étaient le désespoir du monde; qu'ils naissaient pirates et voleurs; que, dans toute famille, l'aîné seul restait au logis, pendant que ses frères allaient au loin chercher fortune. Ils avaient honte de labourer

la terre, avec le fer ils forgeaient des épées, non pas des charrues; leurs croyances étaient sauvages comme leurs mœurs... Mais la prévoyance de Charlemagne était morte avec lui. A grand'peine son arrière-petit-fils, Charles *le Simple*, envoya une armée contre les brigands du Nord et cette armée, qui devait tout sauver, qui pouvait tout sauver, quand elle se trouva en présence des Normands, elle hésite, elle s'arrête, et en fin de compte, elle nomme trois commissaires chargés de traiter avec les pirates ! Parmi ces commissaires d'une armée qui ne voulait pas se battre, était un nommé Hasting, un pirate converti et vendu au roi de France. C'était ce même Hasting qui, dans son pèlerinage armé, avait pris une des villes de la Toscane pour la ville de Rome ; et même il avait été si furieux de sa méprise, qu'il avait fait raser la ville entière. Après s'être battu longtemps contre le roi de France, Hasting avait fini par traiter de la paix en son propre et privé nom. L'heureux pirate était devenu comte de Chartres, et maintenant il allait traiter avec Rollon au nom de la France. « Holà ! cria-t-il, soldats, quel est votre maître? — Nous n'avons pas de maîtres, répondaient les Normands. — Et que venez-vous faire dans ce pays? — Nous venons le prendre et faire de ses habitants des esclaves. Et toi-même, dirent-ils, toi qui parles si bien le danois, qui es-tu? — Je suis Hasting le pirate. Ne savez-vous pas le nom d'Hasting?—Nous savions le nom d'Hasting : il a commencé comme un soldat, il finit comme un esclave. Quant à nous, nous avons fait de cette terre notre patrie; nous la tenons, nous la voulons garder : qu'on vienne, si l'on peut, nous la prendre. »

En même temps, les Normands se ruaient sur cette armée qui leur envoyait des ambassadeurs. Ils aimaient la guerre presque autant que le butin. Une armée à combattre et une ville à piller, pour eux c'était la même joie. Mais Rollon, dans sa prudence, avait déjà compris qu'il était destiné à une autre gloire qu'à ramasser du butin comme un voleur. Comme il se sentait réservé aux grandes destinées, il s'arrangeait pour devenir un conquérant pacifique. Il fut donc le premier à modérer l'ardeur de ses compagnons. Maître de leurs corps, il devint bientôt le maître de leurs âmes. Ils lui jurèrent fidélité, obéissance! Il fut plus que leur chef, il fut leur prince; alors son œuvre commença. Œuvre à la fois guerrière et pacifique. Qui résistait était traité sans pitié, qui s'avouait vaincu était entouré de miséricorde. Autant Rollon était terrible à ceux qui s'opposaient à sa force, autant il était tutélaire et protecteur à qui rendait ses armes. Cette province qu'il avait conquise, il sut la mettre à l'abri de la guerre civile ; il la protégeait du côté

de la mer, il l'enrichissait des dépouilles qu'il allait prendre, même au fond de la Bourgogne et de l'Auvergne. Cet établissement et cette guerre ne durèrent pas moins de seize années, jusqu'à ce qu'enfin le nom des Normands devînt si formidable, que vous le retrouvez dans toutes les bouches, dans toutes les peurs. « Nous n'avons plus que des églises brûlées par les Normands, des hommes d'armes tués par les Normands, des arpents de blé ravagés par les Normands. » Ainsi criait le bon peuple de France au roi Charles le Simple. « Juste Dieu, délivrez-nous de la fureur des Normands, *à furore Normannorum.* » Ce nom-là est écrit dans les prières du peuple ; entre la grêle et l'incendie, ce peuple misérable (et voilà comment les plus braves nations dépérissent !) plaçait Rollon et ses Normands. A la fin ces clameurs furent si vives, que le roi de France convoqua ses barons et ses évêques, les priant de lui donner un bon conseil. Ceux-ci répondirent qu'à tout prix, il fallait traiter avec ces hommes indomptables, et faire de ces ennemis acharnés autant de voisins et d'alliés. A ces causes, l'archevêque de Rouen, Franco, qui, une première fois, avait traité avec Rollon, fut envoyé de nouveau au chef de ces bandes funestes, pour lui annoncer que le roi Charles lui offrait sa fille en mariage avec la seigneurie héréditaire du pays conquis, à condition que Rollon se ferait chrétien, et qu'il deviendrait l'ami du roi.

La paix était ardemment désirée du côté de la France. Ce malheureux royaume semble ne plus vivre qu'au jour le jour ; tout dort : l'orgueil d'autrefois, le courage, les rudes vertus des aïeux. On dirait de la somnolence du Bas-Empire. A cette heure, les enfants de Clovis ne savent plus mener l'ennemi que l'or à la main. Rollon, de son côté, comprenait que, s'il voulait fonder une monarchie, il était temps qu'il eût, avant de mourir, la paix et l'abondance, qui peuvent dompter les courages les plus rebelles. D'ailleurs les propositions étaient magnifiques : on lui cédait la plus belle partie du royaume, la Neustrie, l'Océan, un droit sur la Bretagne, que le prince Rhou saura bien faire valoir; le roi donnait en même temps, à ce bandit, la main de sa fille Gisèle. L'arrière-petite-fille de Charlemagne livrée à un pirate norwégien ! C'est toujours le mot de Brennus qui reparaît dans toutes les histoires : « Malheur aux vaincus ! » A ces conditions, le duc Rollon faisait hommage du duché de Normandie au roi Charles *le Simple* ; lui-même il se convertissait à la religion chrétienne. L'archevêque de Rouen, cet habile politique qui prévoyait tout l'avenir de l'Église de Normandie, fut chargé d'arrêter les bases du traité. — Chose admirable ! A ce pirate qui avait la force du conquérant il fallait la possession légitime.

Le traité étant accepté de part et d'autre (912), le roi de France et le Normand se rencontrèrent au village de Saint-Clair sur l'Epte. Les Français avaient planté leurs tentes sur la rive gauche, les Normands sur la rive droite. A l'heure de l'entrevue solennelle, le prince Rollon, qui dominait le roi Charles de toute la tête, prit les deux mains du Simple dans les siennes, et lui jura obéissance. De son côté, Charles le Simple reconnut Rollon duc et seigneur légitime de Normandie. Jusque-



là les choses allaient bien ; mais quand on fit entendre au chef normand qu'il fallait se mettre à genoux et baiser le pied du roi : « *By Gott!* Par Dieu! s'écria-t-il, jamais je ne baiserai le pied d'un homme! » En même temps il faisait un signe à l'un de ses capitaines. Le bandit se mit à genoux, et, prenant le pied du roi Charles comme pour le porter à ses lèvres, il jeta le roi à la renverse, aux grands éclats de rire des Normands. Ce roi, couché par terre et qui se relève privé d'une partie de son royaume, n'est-ce pas la véritable image des rois fainéants ? Mais quand donc viendra la chevalerie, cette force qui doit sauver l'Europe chrétienne, pour prêter à la royauté de France l'éclat et l'appui de ce dévouement, qui faisait de l'honneur du roi l'honneur et la gloire de tous? Voilà donc

le duc Rollon maître absolu de cette province, qui composait à elle seule un des plus beaux royaumes qui soient sous le soleil. Terre féconde, noble nourrice, gras pâturages, eaux limpides, tout là-bas la mer qui gronde, et plus loin encore, l'Angleterre qui appelle... Le duc Rollon avait rencontré là une grande conquête; arrivé le dernier de tous les enfants du Nord, il avait trouvé dans ce partage une noble et riche proie; le pirate n'eut pas grand'peine à devenir un prince. Il avait en lui-même l'instinct de toutes les grandeurs; les compagnons du prince Rou suivirent l'exemple de leur chef. Bandits la veille, ils furent le lendemain des gentilshommes. Païens la veille, ils se levèrent chrétiens, car ils comprirent que l'avenir et le monde appartenaient au Dieu de Clovis et de Charlemagne. Ainsi, l'intelligence des soldats égalait l'intelligence de leur chef. Compagnons des mêmes périls, ils arrivèrent les uns et les autres aux mêmes résultats. Devenu le maître de la province, le duc Rollon divisa la terre de son duché, et quand il eut fait sa part pour lui-même, quand il eut fait sa part à l'Église, l'alliée naturelle de toute puissance, quand il eut envoyé, même à l'abbaye de Saint-Denis, quelques débris de ces dépouilles, il donna ce qui restait de cette terre conquise aux soldats qui l'avaient suivi de si loin. Dépouillé de son champ et de sa maison, le propriétaire légitime devint serf; là où il avait été le maître, il laboura pour un autre le champ qu'il labourait pour lui-même. Mais quelle est la campagne couverte de moissons qui n'ait pas eu à subir toutes les violences de la conquête, et sous quel arbre n'a pas été récité le *dulcia linquimus arva? Malheur aux vaincus!* C'est le même cri partout et toujours.

La vie du duc Rollon, cette vie si remplie, s'acheva comme elle avait commencé, par l'action et par l'idée, par le courage et par la prévoyance. La paix, et la possession presque légitime de cette province qu'il avait conquise par tant de ravages, avaient changé l'âme du Normand. Le brigand était devenu un grand prince, le pirate s'était fait législateur. Dans ce duché qu'il avait volé, parmi ces dépouilles enlevées à la clarté des incendies et qui portaient encore les traces du sang qu'elles avaient coûté, le duc Rollon ne voulut plus souffrir qu'il se rencontrât un meurtrier ou un voleur. C'est là, au reste, une de ces révolutions salutaires que vous retrouvez à l'enfance de toutes les sociétés. Les fils de la Louve n'ont-ils pas donné le jour aux Scipion et aux Marc-Aurèle? Ne vous rappelez-vous pas Clovis frappant de sa hache le soldat qui a brisé le vase de Soissons? — *Souviens-toi du vase de Soissons!* La chronique raconte en toute sincérité et naïveté les *vertus* du duc Rollon :

« Comme rien n'attire tant à la vertu que la gloire et la recompense, « rien aussi ne destourne tant du vice que l'infamie et le peine, estant « tout veritable, que l'amour de l'honneur ne maintient tant les « hommes dans les termes de leur devoir, que la crainte des sup- « plices. Certainement aussi ces effets de justice rendirent les Nor- « mands si justes, qu'il ne se trouva plus de larrons entre eux, et la « chaisne d'or du duc penduë en un chesne, lequel ombrageoit une « mare dans la forest voisine de la ville de Rouen, y demeura trois « ans, encore que ce fust une grande amorce à ceux qui s'abstiennent « mal volontiers des occasions qui chatouillent leur humeur. La me- « moire de cela ne devait pas perir ; aussi pour luy donner passe-port « dans les siecles de la vieillesse du monde, on appelle ce lieu la *forest* « *de Rhoumare*.

« C'estoit la coustume de ce prince de pendre des bagues et des « carquans d'or, en des petits anneaux de fer attachez aux croix plan- « tees dans les chemins, pour apprendre aux passagers que le larcin « n'estoit plus en usage dans sa province ; et si la fureur de nos pre- « tendus reformez n'eust abattu une croix de pierre, pres l'eglise du « Saint-Sepulchre, à Caen, et une autre à la Mare-aux-Poix, l'on ver- « roit encore les marques certaines de cette verité, et de la justice de « ce prince, vertu qui le rendit si recommandable, que comme les « Romains avaient leur clameur : *Porro Quirites !* ses subjets prindrent « une coustume (qui tient encore lieu de loy parmi les Normands) « de crier quand on les voulait forcer à quelque chose : *Ha Rou !* « et à ce simple mot il fallait que l'une et l'autre des parties, à peine « d'amende, dommages et interest, allassent en jugement, fournissent « cautions de leurs prétentions, ou se rendissent prisonniers. Ceste loy « s'appelle encore pour le jourd'huy, clameur de haro, *Quiritatio Nor-* « *mannorum*. »

Devenu vieux, et pour conserver le principe de prince légitime des Normands, Rollon fit reconnaître par les chefs de son duché, les nouveaux ducs, les nouveaux comtes, par ces gentilshommes de fraîche date, son fils Guillaume Longue-Épée (927). Guillaume Longue-Épée était le fils de la première femme de Rollon, Poppée, fille de Bérenger, seigneur de Bayeux. Ces hommes du Nord, si nouvellement baptisés, n'avaient guère une juste idée du mariage chrétien. Ils se mariaient un peu au hasard, selon l'inspiration où la nécessité du moment. Ainsi, pour épouser la princesse Gisèle, Rollon avait répudié Poppée, sa première femme ; et lorsque l'innocente Gisèle, malheureuse princesse sacrifiée à cette cruelle

politique, après un an de ce triste mariage, s'en alla raconter à son aïeul Charlemagne le déshonneur de sa couronne, le duc Rollon reprit Poppée, sa première femme, la mère de Guillaume Longue-Épée. Cette adoption du peuple Normand, le serment que lui prêtent les capitaines, l'exemple de l'obéissance que donne le *prince Rou* lui-même, lui ce Rollon qui n'a pas voulu s'agenouiller devant le roi de France et qui courbe la tête devant son fils couronné de sa main, c'était là de quoi faire, du deuxième duc de Normandie, un prince tout-puissant. Par son abdication, son père lui laissait, avec la Normandie, de grandes prétentions sur le duché de Bretagne dont les principaux seigneurs lui avaient fait hommage. Au reste, la Bretagne n'était pas le seul rêve de ce Rollon qui avait rêvé et accompli tant de choses possibles et impossibles : même au plus fort de sa gloire et dans les visions de sa vieillesse, l'île de la Grande-Bretagne lui apparaissait souvent comme le seul but digne de l'ambition humaine. Il menaçait, par intervalle, d'aller chanter aux Bretons la messe des lances. L'Océan ne lui faisait pas peur; au contraire, en véritable enfant de la Norwége, il prétendait que la tempête aidait le bras des rameurs, que l'ouragan lui servait de pilote, et que le vent le poussait toujours où il voulait aller : ainsi la poésie se montrait, à son insu, dans cette âme de fer. Toute la vie de Rollon avait été un combat. Le repos était pour lui une chose inconnue. Il aimait le bruit des armes, il aimait les agitations de la guerre, et les joies bruyantes du pillage. Son fils Longue-Epée eut les passions moins vives que son père. Quoi d'étonnant? celui-là n'avait pas été obligé de trouver à tout prix un duché et une couronne. Il était né chrétien et duc de Normandie; il avait eu tout de suite, de son côté, le droit et la justice. Ce prince, mort trop tôt, a laissé de bons et utiles souvenirs. Il s'est battu contre les Bretons avec un courage digne de Rollon. Quand le comte du Cotentin, Riouf, s'en vint avec une armée de quatre mille hommes pour demander en partage toute la basse Normandie, depuis la ville jusqu'à la mer, Guillaume Longue-Épée, poussé par le connétable Rothon et le comte d'Harcourt, poussé surtout par le souvenir toujours vivant du grand prince qui avait été son père, s'en vint avec trois cents soldats pour tenir tête à cette armée, et soudain cette armée prit la fuite et se perdit on ne sait où. Ces bords de la Seine s'appellent encore aujourd'hui *les prés de la bataille*. Ainsi le duché grandissait à mesure que tombait le royaume. Pendant que Guillaume succédait à Rollon, Charles le Simple, dans les prisons du comte de Vermandois, rendait au ciel cette âme candide qui n'était pas faite pour être l'âme d'un roi de ces temps bar-

bares, et Raoul, duc de Bourgogne, s'emparait du trône de France qu'il occupa pendant douze années. A la mort de Raoul l'usurpateur, les gentilshommes français qui conservaient quelque respect pour la monarchie de Charlemagne supplièrent Guillaume Longue-Épée de prêter son appui à Louis d'*Outre-Mer*, pour que celui-ci pût remonter sur le trône de ses ancêtres. Guillaume replaça en effet Louis d'Outre-Mer sur son trône. Ces sortes d'appels des rois de France à la justice et aux hommes de la Normandie se retrouveront bien souvent dans cette histoire. Rien ne ressemble plus au génie romain que cette façon de se mêler, comme arbitre, à tous les événements des puissances voisines. Il arrive toujours que la puissance intermédiaire gagne quelque chose à son arbitrage. C'est ainsi que le Normand, qui voulait toujours *gaigner* quelque chose, devait *gaigner* l'Angleterre, les Deux-Siciles, la liberté, les beaux-arts, l'industrie, la liberté religieuse. Arbitre du roi de France, le duc de Normandie laissait la guerre faire ses ravages partout, excepté dans sa province. Dans son duché régnaient la justice, l'abondance, la paix, la force, l'intelligence. Le prince avait rebâti l'abbaye de Jumiéges, l'honneur de la Normandie; même quand il vit son œuvre terminée, il eut envie de devenir un des moines de son abbaye. En vain ses plus valeureux capitaines et ses plus savants évêques le prièrent et le supplièrent de ne pas quitter si tôt ce sceptre qui donnait la paix et l'abondance, Guillaume Longue-Épée répondait qu'il avait besoin de se reposer et de prier Dieu, qu'il voulait abdiquer comme avait abdiqué son père, et qu'enfin il avait un fils digne de le remplacer. Sur l'entrefaite Arnould, comte de Flandre, un des plus mauvais bandits de ce temps-là, aussi mauvais que Charles *le Mauvais* le sera plus tard, s'empara, par trahison, du château de Montreuil qui appartenait au comte de Ponthieu. Le prince dépossédé appelle le duc Guillaume à son aide, et celui-ci, comme c'était son habitude, fait rentrer chacun dans le devoir. *Nulle terre sans seigneur*, rien n'est plus vrai; mais aussi nul seigneur sans terre, rien n'est plus juste. Guillaume Longue-Épée fait justice à chacun : au duc de Ponthieu il rend sa citadelle, il chasse avec honte le comte de Flandre, et alors ce dernier implore le duc Guillaume pour qu'il ait à lui accorder une entrevue. Il prenait, disait-il, Longue-Épée pour son arbitre entre lui et le comte de Ponthieu : ce que notre duc seigneur de Normandie aura dit sera bien dit, ce qu'il fera sera bien fait! Le duc Guillaume, qui était sans peur, accepta le rendez-vous du traître Arnould :

« Le Flamand et trois de ses confidens estoient desja dans l'isle;
« Guillaume Longue-Épée y passe dans deux nacelles avec trois de ses

« favoris, embrasse Arnould qui lui fait bon visage, et sous le masque « d'un bon accueil couvre la desloyauté de son cœur. Apres plusieurs « discours et difficultez proposees par le Flamand pour allonger le « temps, et avancer l'heure de son mauvais dessein, on finit par s'ac- « corder; puis, les alliances faites et les compliments rendus, les « princes se separent comme bons amis, et separez les Normands « joyeux se jettent dans une nacelle et leur duc dans l'autre, qui vo- « guoit assez lentement. Bause le Court, fils du comte de Cambray, « Rioul de Costentin son oncle, Henri et Robert leurs partisans, « apostez par le Flamand pour l'exécution de sa perfidie, l'asseurent « alors que leur prince luy voulait dire chose d'importance, laquelle « n'estoit venuë en sa memoire pendant leur traité; à leur simple pa- « role Guillaume aussi despouillé de tout soupçon que desarmé, entre « dans l'isle, et reçoit sur la teste un grand coup d'aviron, que Bause le « Court luy dechargea, et ses complices tirant les dagues qu'ils avoient « cachées sous leurs habits de buffetin, luy donnerent les coups de « mort. Les comtes de Bretagne et les plus courageux de Normandie « voyoient la fin tragique de leur prince, mais la riviere n'estant point « gueable, ils ne pouvoient passer pour le secourir et courir apres ces « perfides : donques deplorans leur mal-heur, et la perte d'un si bon « duc, ils apporterent son corps à Rouen ou les derniers devoirs luy « furent rendus dans la cathedrale. »

Voilà comment, après un règne heureux de vingt-cinq années, Guillaume Longue-Épée, victime d'un guet-apens abominable, laissa la Normandie à son jeune fils qui avait à peine dix ans. Le jeune duc s'appelait Richard, plus tard on l'appela *Richard-sans-Peur*. Richard a été le digne fils de son père et de son grand-père. Il eut pour tuteurs Bernard le Danois, vicomte de Rouen; Raoul, seigneur de la Roche-Tesson, le comte de Briquebec, et enfin, Osmond de Centvilles. Ces dignes maîtres n'eurent pas besoin d'enseigner au jeune prince la vaillance et le courage. A peine la Normandie eut elle juré foi et hommage à Richard, que le roi de France, ce même Louis IV à qui Guillaume *Longue-Épée* avait fait retrouver deux fois son royaume envahi, s'en vint à Rouen, sous prétexte de venger le meurtre du duc de Normandie, son ami et son protecteur. L'espoir secret du roi, c'était de reprendre cette province opulente et brave que la peur avait arrachée à Charles le Simple; mais déjà en si peu de temps, depuis qu'elle s'était séparée du royaume de France, la Normandie était devenue véritablement un royaume à part. Ses deux premiers ducs, Rollon et

Guillaume, lui avaient donné à la fois la gloire des armes et les douceurs de la paix ; ils l'avaient faite indépendante et forte : or, ce sont là des progrès inestimables auxquels il est bien difficile de renoncer. Cette fois la noble province s'était donnée elle-même à ses princes ; morts, elle conservait leur mémoire ; l'enfant qui lui restait, elle l'entourait d'un amour maternel. Aussi, lorsque le roi de France Louis IV, Louis d'*Outre-Mer*, essaya par de feintes caresses de s'emparer du jeune duc Richard, les Normands, qui veillaient sur leur prince, le redemandent à grands cris, ils veulent le voir ; on le leur montre, ils se calment à cette vue. Le roi, rendu plus sage par cette émeute, entoure le jeune prince des embûches les mieux cachées. De Rouen il le conduit à Évreux au milieu des réjouissances publiques ; d'Évreux le roi mène Richard à Laon pour en faire, disait-il, le *compagnon de la bonne nourriture* de son fils Lothaire ; et cependant, quand il aurait dû venger la mort de son bienfaiteur Guillaume *Longue-Épée*, Louis IV reconnaît qu'Arnould, le comte de Flandre, a bien mérité de la France en faisant tuer le duc Guillaume. Arnould va plus loin, il représente au roi Louis qu'il est temps de réunir la province de Normandie à la France, que la vie d'un enfant ne peut pas et ne doit pas être un obstacle à si grande entreprise, et toutes les paroles de l'ambitieux qui n'a plus de remords. Il faut le dire à la louange du roi Louis IV, ces perfides conseils le trouvèrent plein d'hésitations et d'angoisses. Certes la proie était belle et la joie grande de reprendre cette Neustrie qui unissait la France à l'Océan ; mais aussi assassiner un enfant, c'était un grand crime. Cependant le jeune duc Richard était gardé à vue ; seul avec lui, Osmond, son gouverneur, veillait sur le prince avec la sollicitude d'un père. Dans ce grand danger qui menaçait le fils de *la Longue-Épée*, Osmond (comme à l'avance cet Osmond ressemble au Blondel du *Cœur de lion!*) ne veut pas qu'un seul jour se passe sans que son élève fasse tous ses exercices ; il lui apprend le maniement des armes ; il le fait monter à cheval ; il le jette dans tous les tumultes de la chasse : même un jour, Osmond et son élève allèrent si loin, que le roi de France, fort inquiet, fit courir après son prisonnier, et se le fit ramener violemment. Ce jour-là le roi de France était dans une grande colère : il appela le jeune prince *fils de putain, ce qui n'était pas vrai*, dit la chronique ; il le menaça de le faire *énerver*, un affreux supplice à l'usage des rois détrônés, et en fin de compte le jeune duc fut gardé plus étroitement que jamais. Plus d'exercices, plus de cheval, plus de chasse animée. Deux gardes sont placés à la porte du

prince; Osmond lui-même est soumis à cette inquiète surveillance. Durant ces tristes journées si remplies de trahisons, le tuteur et le pupille n'ont pas d'autre chance de salut que la fuite. Cependant la Normandie était en prières pour que le ciel lui rendît son enfant Richard. Lui, intelligent et plein de courage, il se met au lit, et refusant toute nourriture, il devient pâle et blême comme un enfant qui va mourir. On disait déjà, non sans joie : C'est un prince mort! Ses gardes, le voyant si malade, se relâchent de leur surveillance. Il y avait fête au château, les ménestrels chantaient leurs plus beaux airs, on n'avait guère le temps de garder un enfant à l'agonie. Aussitôt Osmond pénètre chez le jeune Richard ; il l'enveloppe dans une botte de foin, et, le plaçant sur la croupe de son cheval, il emporte au galop son précieux fardeau jusqu'à Senlis. Le comte de Senlis et le seigneur de Coucy, réveillés par cette bonne nouvelle, prêtent main-forte au duc Richard. La Normandie tout entière pousse un cri de joie à la nouvelle de cette délivrance. De son côté, le comte de Flandre, Arnould, s'en vient trouver Louis d'Outre-Mer et lui représente qu'il faut absolument se rendre maître de la personne du duc Richard ; « car, disait-il, si nous le laissons en paix retourner parmy ses peuples, « ayant le courage haut comme j'ai appris qu'il l'a, et la memoire fres- « che du malheur auquel nous avons voulu le jetter ; vous, le retenant « prisonnier à dessein de l'esnerver et le priver de son bien ; moy, ayant « trempé (contre les lois de la fidélité) les mains dans le sang de son pere, « sans doute qu'il viendra contre nous à main forte, saccagera nos terres, « ruinera nos villes, et s'il peut nous ostera la vie. D'autre part, si les « Normands et Bretons se liguent avec Hugues le Grand, c'en est fait de « nous, rien ne sera capable d'arrester le courant de ce torrent ; mais « je cognois que Hugues a l'ame assez pleine de convoitise, tentez-le par « ce doux charme, et vos affaires prendront un beau chemin. »

Les conseils du comte de Flandre ne tombèrent pas dans une sourde oreille. Aussitôt le roi de France fait alliance avec Hugues, comte de Paris, ce grand politique qui rêvait déjà la couronne de France, sinon pour lui, du moins pour sa race ; le comte Hugues et le roi Louis se promettent d'envahir cette terre rebelle et de s'en faire le partage. Ces deux hommes réunis devaient en effet dompter la province. Hugues était un grand capitaine, le roi de France ne manquait pas de bravoure, chacun d'eux pouvait amener des soldats aguerris. Le danger était grand ; les Normands du prince *Rou* tenaient à leur terre ; comment se défendre? On se défendra en vrais Normands, par la force et par la pru-

dence. Avant tout, il faut briser l'alliance entre le comte Hugues et le roi Louis; réunis ils sont redoutables, divisés on peut les battre. Or, voici ce qu'imaginent les Normands. Ils crient tout d'un coup : *Vive le roi de France!* ils appellent de tous leurs vœux la réunion de la Normandie à la France : c'était, disaient-ils, l'intérêt des deux peuples, un seul roi, un seul royaume, Paris désormais touchera à la mer, mais aussi la Normandie aura Paris pour capitale! — Pour mieux recevoir ce roi attendu avec tant d'impatience, la ville de Rouen prend ses habits de fête, les cloches remplissent les airs de leurs joyeuses volées, les rues sont jonchées de fleurs, les remparts sont remplis de la plus belle foule, les soldats et les prêtres se confondent dans la même joie : on eût dit que le prince Rou allait sortir de sa tombe. Hélas! ce n'était pas le prince Rou, ce n'était que le roi de France. A la fin le roi paraît, la ville de Rouen ouvre ses portes au roi Louis. Ces habiles Normands s'applaudissaient tout bas du succès de leur admirable tromperie; aussi les meilleurs gentilshommes du duché, dans leur plus splendide appareil, accourent-ils au-devant du prince, et ils crient : *Vivat!* Ils sont les premiers à



H.HARRISON.

donner le signal de l'obéissance et du respect. Écoute-les, ô roi de France! Ils n'ont plus rien des Normands, ils sont Français d'esprit et de cœur; la guerre les lasse; ils appellent la paix; ils ne veulent plus d'autre capitaine que le roi Louis, ils ne veulent plus d'autre drapeau que l'ori-

flamme. « Recevez, lui disaient-ils, recevez une fertile province qui, « venue de vos ancêtres, se range librement sous votre sceptre. » Ainsi parlait Bernard le Danois, vicomte de Rouen, le digne chef de cette maison d'Harcourt, qui tiendra une si grande place dans cette histoire ; ainsi parlaient les peuples et les nobles. Le peuple seul était mécontent, il trouvait que tous ces gens-là manquaient de dignité et de courage. Le roi de France, au comble de ses vœux et rempli de l'orgueil que donne le succès, descendit en la maison du comte d'Harcourt, et le comte à la fin du repas adressait à son hôte royal un de ces discours pleins d'habileté et de réserve, dans lesquels excellent Tite-Live et Tacite à des degrés bien différents : « Oui, je suis triste, disait le comte, triste et joyeux : « joyeux de voir que desormais la Normandie fleurira sous vostre sceptre, et triste d'entendre que vous soyez despouillé de la plus belle, « plus riche et plus grande partie, pour en investir le comte de Paris, « agrandir sa maison et servir de marchepied à son ambition. Tout le « Cauchois, le Vexin et le Bray qui vous demeurent, ne sont qu'un point, « au regard du Roumois, Lieuvin, Ouche, Auge, Bessin, Boscage et Costentin, qui sont les greniers de Rouen, lesquels vous luy laissez. Desormais quand Hugues voudra lascher bride à son ambition, empieter « vostre sceptre et courir sur le ventre de vos armees, la noblesse constantinoise luy ouvrira le chemin ; vingt mille hommes seront armez au premier son de la trompette, mais hommes sages et valeureux, et jadis le bras droit de Longue-Epee. Cherbourg, Saint-Lo, Avranches, Coustances, Bayeux, Caen, Lisieux, Alençon, Falaize, Sees, Evreux et les « meilleures villes de la Normandie sont incloses en ce canton, et penser « les remettre en vos mains apres qu'elles l'auront recogneu pour seigneur, ce seroit croire l'impossible facile. » Et par ces habiles discours, par ces respects apparents, le Normand vint à bout du roi Louis. Le calcul était bon, il reposait sur l'orgueil d'un esprit médiocre. Aussi bien le roi Louis d'*Outre-Mer* oublie toute prudence. Il se dit en lui-même qu'en effet il aurait grand tort de ne pas ressaisir, en entier, le plus beau fleuron de sa couronne, que le comte Hugues est assez redoutable sans qu'on lui fournisse encore l'occasion de s'agrandir. Donc saisissant ce prétexte favorable de reprendre à lui seul, et pour lui seul, sa bonne province de Normandie, le roi écrit au comte de Paris, que l'alliance arrêtée est dissoute, puisque aussi bien la Normandie recevait le roi de France à bras ouverts, et qu'ainsi le roi n'avait besoin de personne pour la soumettre. Ces paroles imprudentes de son allié jetèrent le comte de Paris dans un grande fureur. Le chef de cette illustre race

Capétienne qui a donné tant de rois et tant de grands hommes à la France, était un de ces ambitieux pleins de génie et de courage qui méprisent de toutes leurs forces les vaines paroles et les promesses menteuses. Le comte de Paris, par la trahison de son allié le roi de France, se voyait soudain arrêté dans sa conquête. Des villes prises il fallait sortir; Hugues en sortit, mais non pas sans ravager et dévaster toutes choses sur son passage, renversant les maisons, brûlant les moissons, enlevant les plus belles richesses *des pauvres religieux*, comme dit la chronique, et plein d'indignation contre Louis d'*Outre-Mer*. La ruse du Normand avait réussi au delà de son espérance. De ces deux alliés, il avait fait deux ennemis mortels. De toute la haine qu'il portait au roi de France, Hugues le Grand se prit à aimer le jeune duc de Normandie. Il jure, et il ne jurait pas en vain, qu'il rétablira le fils de Guillaume *Longue-Épée* dans ses domaines et qu'il en chassera le roi Louis IV ! Cependant, le roi Louis, poussant l'imprudence à l'excès, traitait la Normandie comme un pays conquis; il chassait les Normands de leur terre; il dépouillait le fils de l'héritage de son père; il osa toucher même aux biens d'Église ! Cette avide et brutale tyrannie d'un prince inhabile à régner fut poussée si loin, que lorsque les Danois débarquèrent sur vingt-deux navires, pour venir en aide à leurs frères les Normands, la Normandie n'aurait pas pu attendre les Danois plus longtemps.

Le chef de ces nouveaux venus du Danemark avait nom Aigrold. C'était un soldat à la taille de tous les hommes du Nord; aussi dans sa première rencontre avec le roi de France, Aigrold fit le roi prisonnier, et d'un pareil captif le Danois tint si peu de compte, que peu s'en fallut que le roi n'échappât à toute cette armée qui l'entourait :

« Ceux-ci (les Français), tous occis, ou mis en déroute, les Danois, « Costentinois et Bessins, commencèrent à désarmer et dépouiller les « morts; lors les cavaliers commis en la garde du roy prisonnier, epris « d'un desir de butiner comme les autres, l'abandonnerent pour aller au « pillage; luy se voyant seul, prend l'occasion au poil, et se sauve, sans « estre cogneu ny couru, par le milieu des Normands. Ils se retiroit « desja vers la forest de Touque, quand un caualier rouënnois le reco- « gneut et le prist ; Louys tombé d'un peril en l'autre, pour eviter la « mort, conjure le caualier de le sauver et le conduire à Laon, avec pro- « messe de luy donner de grandes richesses et des plus belles charges « de sa cour : le caualier, aveuglé pour ne pas dire charmé de si belles « promesses, oublie tout aussi tost la fidelité qu'il devoit au bien de son « legitime prince et de sa patrie, et luy promet de le sauver; pour ce

« faire il le conduit dans une maison qu'il avoit, en une isle près de « Rouen, mais en fin le tout fut decouvert, luy bien loin de ses esperan-« rances, et Louys de sa liberté : car le combat finy, Aigrold et le comte « d'Harcourt ne trouvans plus ce prisonnier enuoyent des postes pour « mettre gardes sur les passages de Seine et courir tout le pays afin de « le reprendre ; et pour donner ordre aux affaires de la province, vien-« nent se saisir de la ville de Rouen, en laquelle ils ne sont plustot ar-« rivez, qu'ils apprennent qu'un caualier du bailliage retenoit leur pri-« sonnier dans quelque logis, en intention d'en tirer une bonne rancon, « et luy donner la liberté et la vie. Le nom de ce caualier leur estant « decelé, tout aussi tost ils enuoyent prendre sa femme, ses enfans et « ses biens et font courir le bruit qu'on alloit pendre les uns et confis-« quer les autres. Ce bruit allarme le caualier, qui, touché d'amour pour « le salut de sa compagne et de sa lignee, vient trouver le comte, advouë « sa faute, demande la vie des siens, et promet de livrer le roy de France, « qui fut tost après enfermé dans la mesme prison qui fust ouverte aux « prisonniers demandez par ce caualier. »

Cette défaite du roi de France rendait la Normandie au prince Richard qui allait monter à son tour sur le trône glorieux de son père et de son aïeul. Le roi Louis d'Outre-Mer, pour sortir de sa prison, fut obligé de donner des otages, et parmi ces otages, ses deux enfants Lothaire et Carloman ; Carloman mourut peu de temps après. Entre les deux princes, traitant de puissance à puissance, il fut convenu : — « que le roy Louys « rendroit au duc Richard toute la Normandie et renonceroit à toutes les « pretentions qu'il disoit y avoir ;

« Que le duc des Normands, ainsi remis en la possession de son vrai « et legitime héritage, jouiroit comme ses ancetres du titre de souve-« rain de Bretagne ;

« Que jamais le roy Louys ne leveroit les armes pour offenser le duc « des Normands, ains lui presteroit main de secours contre tous, « comme à son ami et fidèle sujet. »

Le jeune duc de Normandie fit son entrée dans la cité normande au milieu des feux et des cris de joie (947). A ses côtés se tenait Harald : le chef danois, avait sa bonne part dans cette victoire. De son côté Hugues le Grand, qui n'avait pas peu contribué à cette humiliation du roi de France, offrit en mariage sa fille Emmacette au jeune duc Richard. Agnès avait huit ans, mais *dans la verdeur de ce printemps* elle *montrait les fleurs d'une grande beauté*. Le duc de Normandie se rendit à Paris pour remercier le comte Hugues, et il reçut de ses mains

l'ordre de chevalerie : puis les articles du contrat étant signés, le duc Richard revint dans ses États. Ici commence cette utile alliance de la maison des Capets avec les princes de Normandie. Les Capets, eux aussi, se vantaient de leur origine saxonne, et dans ces origines ils remontaient assez haut, disaient-ils, pour balancer l'antiquité de la race de Charlemagne ; vanité de plébéiens parvenus à ébranler une monarchie ! A peine de retour en Normandie, Richard y trouva la guerre. Le comte de Flandre, le roi de France, l'empereur d'Allemagne, s'étaient ligués pour cette guerre nouvelle. A la première rencontre, Richard tua de sa main le neveu de l'empereur Othon : « Si quelqu'un prend mon pays,



s'écriait Richard, ce ne sera pas toi ! » Ceci fait, il rentra dans la ville pour la défendre, et il la défendit avec courage, avec prudence. Cette coalition des trois princes se termina par une fuite générale. Le jeune duc Richard avait bien gagné ses éperons de chevalier, à la grande louange de Hugues le Grand, qui dit à ses fils : Je desire, mes enfants, que vous formiez vos plus belles actions à l'air de celles du duc Richard votre tuteur, et que son bon conseil soit la règle de votre prudence. »

« Peu de temps après, Hugues le Grand *passa de la terre au ciel*, et « Richard-sans-Peur, par la derniere volonté de Hugues, et du consen- « tement de ses parents et alliés, se déclara tuteur de Capet et gouverneur « de toutes ses terres, il s'acquitta de cette charge avec honneur pour « soi, et bien pour le pupille.

« Si le deuil et les larmes respandues sur le cercueil de Hugues

« avoient banni lors la joye du cœur des Parisiens, elle fut revoquee par « la solennité des nopces du duc Richard et de la princesse Eumacette, « qui furent accompagnees de toutes sortes de recreations, et les mariés « conduits avec un train magnifique dans Rouen où le peuple fit paroistre « l'affection qu'il avoit à la gloire de son prince, et à la bienvenue de « son espouse (960). »

Nous ne suivrons pas Richard dans ses nombreuses batailles, dans ses guerres sans cesse renaissantes. Thibaud, comte de Chartres et de Blois, et le roi Lothaire conspirent contre sa vie; le duc de Normandie découvre la trahison, et alors il est décidé dans son conseil, que désormais, pour éviter toutes surprises, le duc ne traitera avec le roi de France, sinon, lui étant à cheval accompagné de ses gendarmes, et les autres à pied et sans armes. La vie entière du duc Richard est une suite de sages traités, de batailles hardies, un mélange singulier de sagesse et de courage. Son dernier traité avec Lothaire ne fut pas moins avantageux que son traité avec Louis d'Outre-Mer. C'était la troisième reconnaissance du duché de Normandie à laquelle se soumettaient les rois de France. Richard, dans tout l'éclat de la victoire, avait été facile sur les conditions de la paix. La paix faite, il fallut songer à récompenser les alliés du duc normand. Des soldats danois qui lui étaient venus en aide, une partie resta dans la Normandie; l'autre armée, poussée par un vent meurtrier sur les rivages de l'Espagne, y fit sentir sa présence à la façon de ces bandits du Nord, quel que soit le nom qu'on leur donne : Kymyrs, Gaëls, Saxons, Danois, Normands. Enfin, à force de prudence, autant que par son courage, le fils de Guillaume Longue-Épée toucha le comble des honneurs et de la louange. Vainqueur partout, ami de la paix, habile, heureux, rien ne manquait à sa gloire. Pendant que la race indigne de Charlemagne s'éteignait honteusement dans toutes sortes de lâchetés, d'imprévoyance et de misères, le duc Richard agrandissait outre mesure, les destinées de sa maison. Bien plus, car tel était son bon plaisir, il faisait du fils de Hugues le Grand, de Hugues Capet son pupille, un roi de France, deux cent trente-six ans après que la race de Pepin *le Bref* eut remplacé les enfants de Clovis. Sous ce règne illustre, vous retrouvez, plus que jamais, qu'aide et protection viennent à la France du côté de la Normandie. Le duc Richard, reconnu sans conteste le prince le plus loyal, le plus clément et le plus brave de son temps, put jouir de sa gloire avant de mourir; ses ennemis, domptés par sa sagesse autant que par son courage, avaient imploré leur pardon; et lui il avait oublié toute injure, pour ne plus

songer qu'au repos. Tel était le grand respect que l'on portait à sa justice, que les princes ses rivaux le prenaient pour arbitre de leurs différends. Les arts de la paix trouvèrent en Richard un protecteur éclairé; il fit construire l'église de Notre-Dame de Rouen; il augmenta le monastère de Saint-Ouen; il bâtit l'église de Fécamp. « Ainsi, pour « parler comme son historien, Fescan estoit une image parlante de la « devotion et pieté du duc Richard, qui dotta Saint-Michel au peril de la « mer, et fist reedifier l'abbaye de Fontenelles (ores dite Saint-Vandrille). « Sa pieté parut en sa plenitude, quand peu de temps apres cognoissant « que la vieillesse le feroit bien tost butin de la mort, il alla à Fescan et « fit bastir son sepulchre, non dans le temple, mais dehors, et sous une « gouttière, *afin* (disoit-il) *que la pluye qui tombera, lave mon corps sale « de tant de pechez:* comme on le bastissoit il entendit une voix divine « qui luy disoit :

« Quam facis ex multis, hæc erit una tibi.

« Ce palais mortuaire achevé, il ordonna que pendant le reste de « ses jours, on le rempliroit tous les vendredis de froment pour le « distribuer aux pauvres avec cinq sols romesins (autres disent « vingt), ce qui fust fait pour le bien desdits pauvres et le salut « de son ame.

« Ce prince estoit de riche et haute taille, avoit le visage vermeil, la « barbe longue et les cheveux tout blancs; estoit pere nourricier des « religieux et des pauvres, le soutien du clergé, tuteur des orphelins, le « bras droit des veuves, l'ennemy mortel des superbes, et l'amour des « humbles, et qui presnoit plaisir a dependre (dépenser) pour le rachapt « des prisonniers et la consolation des affligez.

« Il eut deux femmes : Agnes ou Emmacette, fille de Hugues le Grand, « comte de Paris, qui deceda sans enfants, et Gonnor, fille d'un chevalier « danois; premierement elle fust sa concubine et en devint amoureux de « cette façon :

« Faisant la chasse dans les bois qui voisinent Arques, surpris de la « nuit, il fut loger chez son forestier à Sorgenille; la femme duquel « nommée Sainfrie, par les attraits de sa beauté naturelle, innocemment « et sans dessein blessa les yeux et le cœur du duc; de sorte que trans- « porté de passion, il n'eust pas de honte de s'en decouvrir au mary « mesme. Le mary entre le depit, le respect et la crainte, en donne advis « à sa femme, laquelle aussi prudente que chaste, supposa en sa place « sa sœur Gonnor. Ceste fille, belle d'esprit et de corps, sceut si bien

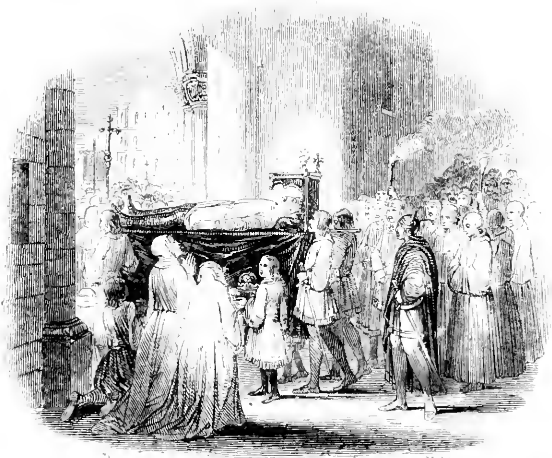
« ménager les bonnes graces du duc, qu'il l'aima tousjours depuis et la « retint pres de luy ; de leurs illicites embrassements sortirent plusieurs « enfants. Richard, qui lui succéda ; Robert, archevêque de Rouen et « comte d'Évreux ; Mauger, comte de Corbeil et pere de Guillaume, « comte de Mortain ; Emme, qui fut mariee à Etheldret, roy d'Angle- « terre ; Havoise à Geoffroy, duc de Bretagne ; et Mathilde à Eudes, « comte de Chartres : d'autres concubines il engendra Godefroy, comte « d'Auge et de Brosne, et Guillaume, comte d'Hyesmes, avec deux filles « desquelles l'antiquité nous a dérobé le nom. »

Le duc Richard finit par épouser sa maîtresse afin de légitimer à la fois tous ces enfants. L'église bénit les deux époux, et le premier soir de leurs noces, comme la princesse tournait le dos à son mari, elle se mit à rire en disant : « C'est qu'autrefois, seigneur, j'étais dans votre lit comme mignonne et servante, et maintenant j'y peux dormir comme maîtresse de la moitié. »

Ce duc, Richard-*sans-Peur*, mourut plein de gloire, à l'âge de soixante-quatre ans (996), après en avoir régné cinquante-quatre.

Que si dans toute cette histoire de la Normandie vous demandiez ce que fait la France et ce que devient la branche capétienne, nous vous répondrons qu'il faut attendre, avant de la voir à l'œuvre. Le tour de la France n'est pas encore venu. Elle regarde, elle attend, elle n'ose pas encore mettre la main aux affaires du monde ; en cet instant, les Normands sont les rois de l'histoire. Ils sont partout où l'on se bat ; ils assistent, de près ou de loin, à tous les grands événements, à toutes les révolutions, à toutes les grandes querelles. Du reste, il n'y a pas encore de France : c'est l'heure solennelle de la féodalité où chaque province est un royaume, où chaque village a son histoire. L'empire romain s'est précipité on ne sait dans quel abîme, l'empire de Charlemagne est divisé à l'infini ; c'était au tour des Normands de fonder un empire et de trouver quelque part un royaume, le dernier des royaumes qui restât à conquérir. Quoi de plus juste? leur province était de médiocre étendue, comparée à leur ambition ; ils obéissaient à des lois justes et sévères, chacun était forcé de rester dans sa terre sans empiéter sur celle du voisin, et cependant ils supportaient impatiemment l'oisiveté et le repos. Car maintenant qu'ils ont bâti des châteaux, peuplé des villages, rendu fertiles les terres les plus incultes ; maintenant que la province, enrichie par ces rares labeurs, s'est chargée d'églises, de monastères, d'abbayes splendides et savantes dans lesquelles ont voulu être ensevelis tant de princes tout-puissants, ne faut-il pas bien que le génie nor-

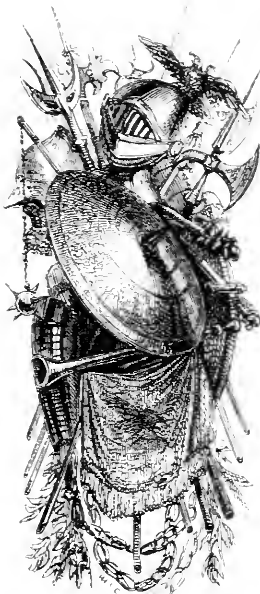
mand, le génie de la conquête, cette passion innée pour tout ce que peuvent rapporter la bataille, l'industrie, l'agriculture, tente encore une fois des routes inconnues? Oui, certes, les Normands de ces siècles aventureux ne pouvaient pas se contenter de cette vie patiente et calme, dans cet horizon rétréci et borné. A défaut même d'un royaume à prendre, le Normand du douzième siècle devenait un poëte; il entreprenait ce roman du Rou, la première poésie qui ait annoncé le grand Corneille. Mais le temps de Corneille le Romain, le digne enfant de cette race normande à laquelle l'Angleterre doit Shakspear, était bien loin encore : les Normands avaient bien d'autres destinées à accomplir. Ils voulaient, avant tout, devenir riches et puissants. Donc ils s'en allaient au loin chercher aventure. Tantôt ils vendaient, tantôt ils achetaient, selon le gain; à défaut d'autres marchandises, ils trafiquaient des reliques des saints. Chemin faisant, ils étudiaient les contrées parcourues, ils cherchaient à deviner, ils cherchaient à comprendre les passions, les haines, les colères, les ambitions de tant de peuples divers. C'étaient déjà les mêmes Normands pleins de ruse et de prudence, qui préparaient, à force d'intelligence et de sang-froid, la fortune politique, les batailles et les conquêtes à venir.





CHAPITRE II.

La vie du cloître. — Saint Wandrille. — Les écoles chrétiennes au moyen âge. — Richard II, 4e duc de Normandie. — Richard III, 5e duc de Normandie. — Robert Ier, 6e duc. — Ses guerres. — Son voyage à Rome. — Son pèlerinage en terre sainte. — Li Romans de Robert le Dyable. — Mort du duc Robert. — Le château de Robert le Diable.



Au plus fort de ces tumultes, qui nous donnera un peu de silence? d'où nous viendra le repos, après le travail de toutes ces ambitions; et quelle main assez puissante, quel esprit assez ingénieux pour jeter quelques douces clartés dans ces ténèbres? Un seul lieu de refuge, mais d'une paix profonde, se rencontre pour les âmes en peine et pour les calmes esprits du moyen âge; ce refuge, cet asile, cette paix dans la prière, c'est le monastère, c'est la chapelle, c'est l'église. L'église réunit à son ombre bienveillante et redoutée tout ce qui est l'art, l'étude, la science, la philosophie et la méditation. — *Vita philosophabantur et contemplatione.* — Austère parole qui se peut très-bien appliquer aux philosophes chrétiens.

Donc, pénétrons, d'un pas réservé, dans une de ces retraites savantes dont le souvenir se rattache, d'une façon impérissable, à l'histoire, à la poésie, à la politique, à la grandeur et à la moralité des nations chré-

tiennes. Le cloître fut l'asile des lettres antiques, il a été le berceau des lettres modernes. Le cloître ne commence son œuvre bienfaisante que trois siècles après la mort et la résurrection du Christ. La vie chrétienne était alors dans sa plus haute ferveur. Mais quand l'Évangile eut triomphé dans tout l'univers, lorsque l'empereur Constantin eut adopté le vrai Dieu, alors il arriva que la ferveur chrétienne s'inquiéta du relâchement des mœurs primitives. Saint Paul fut le premier anachorète, saint Antoine fut le premier cénobite; cette vie nouvelle des chrétiens austères fut fondée sur l'activité et sur le travail De l'Orient, son berceau, la vie monastique passa dans les Gaules, à la suite de saint Martin. La solitude se remplit de ces saintes voix qui prient, la terre est fécondée par ces pieuses mains qui travaillent. Le travail et la prière ne sont pas séparés : à la contemplation, les Pères de l'Église primitive préfèrent *la vertu qui agit, actualem scientiam.* — Le grand saint Basile appelle : la *vie parfaite*, cette communauté de laquelle toute propriété particulière est bannie; nulle discussion, point d'inquiétude, tout en commun : l'âme, la pensée, le travail, Dieu lui-même, et les combats, et les couronnes... « Au contraire, dans la vie solitaire, ce que nous possédons « est inutile à nos frères, et ce qui nous manque ne peut être suppléé.» — La légende chrétienne a son point de départ dans les monastères du sixième siècle. Les lettres antiques sont mortes à cette heure; les imaginations brutales ont remplacé les esprits élégants; aux barbares nouvellement convertis, il faut des miracles. Le miracle est devenu le titre de noblesse du monastère chrétien, comme il en est la poésie.

Qui voudrait raconter la vie de saint Wandrille, aurait un poëme comparable à la vie de saint Martin, recueillie avec tant de verve par Grégoire de Tours, son historien, ou par Sulpice Sévère, son poëte. Saint Wandrille était le parent du roi de France par une de ses aïeules, fille de Clotaire Ier. Poussé par la vocation religieuse, Wandrille choisit, à sept lieues de Rouen, non loin de Caudebec et de la rive droite de la Seine, dans le fond d'un vallon sauvage qu'entourait une sombre forêt, l'emplacement de sa solitude. Là, il éleva son nouveau monastère sous l'invocation de saint Pierre, de saint Laurent et de saint Pancrace. Le couvent s'appela d'un joli nom : Fontanelle, *Fontanella ;* et en effet, le ruisseau circulait avec un doux murmure, autour du monastère. Le premier soin du pieux fondateur, ce fut de réunir dans cette savante et poétique retraite les plus rares éléments de la science et de l'histoire; les poëtes d'autrefois, les Pères de l'Église chrétienne, Athènes et Rome, et déjà la France. De cette abbaye de Fontenelle sont sortis de beaux

ouvrages; là fut élevé plus d'un grand esprit destiné à éclairer le monde du moyen âge : Wulfran, le convertisseur des Frisons; dom Luc d'Achery, l'auteur du *Chronicon Fontanellense. Chronique de l'abbaye de Fontenelle.* Attirés par la renommée de ces maîtres de la science, plus de quatre cents religieux vinrent demander leur part du travail évangélique, pendant que les jeunes gens des plus nobles et des meilleures familles de la France, accouraient aux leçons qui leur étaient données. Les disciples de saint Wandrille enseignaient à ces jeunes gens la science comme elle s'était recomposée dans la révolution chrétienne lorsque l'enseignement chrétien eut remplacé, non pas sans peine, les écoles du paganisme.

Aussitôt que les barbares furent entrés dans les Gaules (au v• siècle), disparurent les écoles municipales, et les écoles particulières ouvertes sur tous les points de l'empire par d'habiles rhéteurs. L'argent manquait à l'entretien de ces études que les barbares regardaient comme d'inutiles loisirs. Ce fut alors que le christianisme s'inquiéta de l'éducation des jeunes esprits; il comprit que l'éducation des âmes lui appartenait par une volonté de la Providence, et en effet il se chargea de l'enseignement universel. Ainsi rien n'était changé dans l'éducation publique, sinon le point de départ, Dieu lui-même. Toute l'antiquité était acceptée, moins ses croyances : la philosophie grecque et latine, les mathématiques, l'astronomie (autant qu'on en pouvait savoir), les belles-lettres, tout le système de la rhétorique telle que l'avaient faite les rhéteurs à mesure qu'ils s'éloignaient de Cicéron, leur maître à tous, restèrent autant d'études obligées dans les écoles chrétiennes [1]. En même temps l'Église, toujours prévoyante, se faisait à elle-même une belle part dans cette éducation de la jeunesse qui devait préparer l'autorité de l'avenir. Autour de chaque maître, des écoles s'ouvraient pour l'enseignement de la doctrine et du culte. L'enseignement monastique avait en lui-même les plus grandes qualités d'un enseignement bien fait. Le moine était un laïque, et non pas un prêtre ; il avait toute la liberté de ses pensées; il conservait toute la vigueur de ses opinions. Il touchait à toute science, à tous les arts, il enseignait à lire et il enseignait l'architecture, il donnait des leçons d'écriture et de peinture, il était maître de philosophie, il était maître de chant; la liberté de cet enseignement était grande et complète ; la science était si rare, si difficile à obtenir ! Aussi, celui-là qui avait pu toucher des lèvres, à cette coupe de

[1] Au chapitre IX de la *Bretagne*, page 189, l'auteur explique, à propos d'Abeilard, comment s'est formée l'université de Paris.

la science, il fallait qu'il fût bien fort pour ne pas sentir l'ivresse lui monter à la tête. Triste décadence des lettres anciennes! Dans cette Gaule jadis Romaine, un homme qui savait par cœur un chant de l'*Énéide* était cité comme un prodige. — Dans les monastères célèbres du moyen âge, à Saint-Ouen, à Jumiéges, à Saint-Wandrille, les rois barbares choisissaient leurs secrétaires intimes, et par cette porte de l'érudition qui lui était ouverte, le moine entrait dans la conduite des affaires humaines; il était chargé des missions difficiles, il rédigeait, de son latin le plus élégant, les plus odieux traités, violateurs des nations. Cela plaisait aux conquérants barbares de ressembler, par le langage, aux empereurs de Rome; Chilpéric faisait des vers latins. — Voilà pour la vie littéraire du monastère chrétien. Plus d'une fois les écoles des jeunes gens devenaient le refuge des vieillards; dans cette même abbaye de Fontenelle est venu mourir Théodoric, fils de Théodoric, le dernier roi de la race mérovingienne.

Par bien des vicissitudes et bien des misères l'abbaye de Saint-Wandrille a passé. L'église brûle en 754, elle est rebâtie par le roi Pépin; deux ans plus tard, en 842, arrivent les Normands; à leur aspect, *les campagnes blanchissent sous les cercueils des morts*, comme dit Albert dans son poëme du *Siége de Paris* :

Campi cæsorum siccatis ossibus albent.

Tout s'enfuit; seuls les habitants des abbayes, dans ce moment funeste où personne ne reste à son poste, où pas un homme ne gouverne, *desunt ubicumque regentes*, font tête à l'orage. Ils attendent l'ennemi, et par la prière, par l'argent du monastère, ils rachètent la maison de Dieu et son temple. Ainsi fut sauvé Saint-Wandrille, en 842; mais vingt ans plus tard revinrent ces mêmes Normands, la torche et le glaive à la main; cette fois l'église tomba sous leurs coups. Pendant tout un siècle il n'y eut que la ruine et le silence dans la vallée attristée. Vient enfin Saint-Gérard, qui releva ces murailles en attendant les merveilles de l'architecture gothique dont nous vous dirons avant peu le commencement, les chefs-d'œuvre, la décadence enfin [2].

Rendue, par l'autorité prévoyante des ducs de Normandie, à sa destination première, l'abbaye de Saint-Wandrille n'est plus remplie de cette sorte de bruits et d'événements que recherche l'histoire. Ce ne sont pas des hommes qui rêvent le pouvoir et l'autorité, mais bien des solitaires qui passent et qui meurent. Par le peu qui reste de ces nobles

[1] Chapitre VII, page 155.

pierres, on peut juger encore des magnificences du cloître de Saint-Wandrille. Malheureusement l'industrie s'est emparée de ces murailles;



elle a apporté là son bruit, ses manœuvres, ses appareils. En même temps sont venus les antiquaires de l'Angleterre, qui ont acheté ces pierres en détail. Heureusement il est des beautés que rien ne peut détruire : le site, le paysage, la fraîcheur des prés et des bois, la douce vapeur qui flotte sur le vallon, l'ensemble triste et charmant de ces beautés naturelles et de ces souvenirs.

Il nous était impossible d'arriver à la biographie de Richard II, quatrième duc de Normandie, sans passer par l'abbaye de Saint-Wandrille. Ce prince appartient à l'abbaye, par sa bienfaisance, par sa largesse et par son abnégation chrétienne. Il réunit en lui-même deux qualités bien opposées : l'humilité du chrétien et la fierté du prince. Le chrétien, sous l'habit du moine, se prosternait au pied des autels; le prince pour le service de sa personne, ne voulait que des gentilshommes; il tenait à grand honneur l'honneur de l'approcher, même pour remplir les fonctions les plus humbles, et cet orgueil du maître gagnant de proche en proche, il arriva qu'à force d'insolence le peuple se révolta en disant que, lui aussi, il avait des droits qu'il ne fallait pas méconnaître. Cette révolte des Normands contre leurs maîtres et seigneurs fut remarquable en ceci, qu'elle prit toutes les formes de l'opposition la mieux réglée. Le peuple normand, sans perdre le temps en plaintes inutiles, réclamait

ses franchises; il se trouvait opprimé et il voulait revenir aux beaux jours du prince Rou, quand le chef et les soldats n'étaient, à tout prendre, que les compagnons de la même aventure. Des chefs sont nommés; des réunions sont indiquées; la révolte menaçante a son mot d'ordre; les conjurés se choisissent, entre eux, des représentants dévoués à la liberté commune. L'association s'étendit dans les villes, dans les villages; elle grandit sourdement, et enfin le duc Richard, comprenant le danger, se défendit à outrance. L'association fut poursuivie dans ses plus intimes retranchements; les députés des conciliabules furent livrés au dernier supplice. Pendant longtemps les peuples épouvantés purent s'entretenir des rigueurs de Richard *le Bon :* puis, la révolte étouffée, vint la guerre. Le premier ennemi que rencontra Richard fut son frère Guillaume. Guillaume fut pris dans une bataille; il resta enfermé cinq ans dans la tour de Rouen. Enfin, il s'échappa à l'aide d'une corde : une fois libre, il alla tout droit devant lui; il marcha tout le jour et toute la nuit, et, le lendemain, il tombait au pied d'un chêne à demi mort de faim et de fatigue. Ce jour-là, le duc Richard était à la chasse. Sa meute hurlante passa sur le corps de ce pauvre homme couché sur l'herbe. O surprise! dans ce malheureux captif qui a brisé sa chaîne, le duc de Normandie reconnaît son propre frère; le petit-fils de Rollon et de *la Longue Épée !* Touché par cet accident de la fortune et aussi par cet amour du Normand pour le Normand qui se retrouve souvent dans cette histoire, le duc Richard tendit ses bras à Guillaume, et les deux fils de Richard-sans-Peur, désormais réconciliés, rentrèrent ensemble dans le palais de leur père. Le duc Richard eut ensuite à faire la guerre à son beau-frère le roi d'Angleterre Ethelred; cet Ethelred était un vrai tyran; il n'épargnait ni l'honneur, ni le sang de ses sujets. Une autre guerre contre Eudes II, comte de Chartres, qui était, lui aussi, le beau-frère de Richard II, occupa le duc de Normandie. Plus tard, nous trouvons Richard combattant sous la bannière du roi de France. L'un et l'autre, le duc et le roi, ils firent assaut de courage dans les plaines de la Bourgogne et de la Lorraine, car ces Normands étaient toujours les hardis Normands dont Charles *le Gros*, qui sentait mourir avec lui l'empire français des Carlovingiens, disait avec épouvante : « Eh quoi! de pareils bandits osent m'outrager à ce point? *Talia me coram, fures*? Plus tard encore, le duc Richard fit sentir sa puissance au comte de Châlons, qui retenait dans son donjon le comte de Bourgogne, Renaud, le propre gendre du duc de Normandie. Le comte de Châlons était en même temps évêque d'Auxerre; il fut obligé de demander grâce et merci à son puissant ennemi. A ces causes

Richard *le Bon* lui mit une selle sur le dos, une bride à la bouche; ainsi bâté, l'évêque est forcé de se présenter dans la posture d'un cheval tout prêt à être monté.

Ce duc Richard ne manquait ni de courage ni de prudence; il y avait en lui plusieurs des qualités d'un grand prince. Il est resté non-seulement l'ami, mais encore le protecteur du roi de France, et le duché de Normandie n'a rien perdu à être gouverné par ce prince que la chronique a peut-être un peu trop loué : *pour ses vertus sans égales*. Il mourut à Fécamp le 23 août 1027. Il laissait, pour régner à sa place, son fils Richard III, qui fut le cinquième duc de Normandie, et un autre fils nommé Robert. Ces deux fils de Richard II commencèrent naturellement par se disputer les dépouilles de leur père. Robert se révolta contre son seigneur, Richard III, et il fallut que son frère, en plein hiver, vînt le châtier au milieu de son comté d'Hiesmes. Richard III était digne, par son courage, d'appartenir à tant de vaillants princes. Malheureusement il fut arrêté dans son règne par une mort inexplicable. On dit, mais cependant l'histoire le répète, avec timidité, et c'est pourquoi il faut y mettre bien de la réserve, que le duc Richard fut empoisonné par son frère Robert (1028).

Ce Robert, dont la renommée raconte tant de fables, n'est rien autre que Robert Ier, sixième duc de Normandie, Robert *le Magnifique*, ou, si vous aimez mieux, Robert *le Diable*, pour parler comme la chronique. Celui-là peut passer pour le modèle de cet autre duc de Normandie surnommé Richard Cœur-de-Lion. Il en avait le courage aventureux, la hardiesse sans borne, les instincts généreux et emportés. Ce duc Robert, pour s'être défendu contre l'évêque de Rouen qui avait formé une ligue contre sa couronne, attira sur la Normandie les honneurs de l'excommunication, honneurs qui n'avaient été encore rendus qu'à la France et aux têtes couronnées. Ce Robert (et voilà pourquoi il ne faut pas croire à ce crime d'empoisonnement dont on l'accuse) était poussé par les plus généreux instincts. Quiconque avait besoin de ses armes et de sa protection était sûr de le trouver, tout prêt à le servir. Sa cour était, pour ainsi dire, l'asile des princes opprimés : on y put voir presque en même temps le comte de Flandre, Baudouin IV, chassé par son fils, et le fils de Robert Ier, roi de France, Henri, obligé de s'enfuir devant les persécutions de sa mère Constance. Ainsi le duc Robert devait continuer dignement l'œuvre de Guillaume Longue-Épée, rétablissant Louis d'Outre-Mer sur le trône de ses pères. Cette fois encore, c'était le roi de France lui-même, le roi suzerain, qui réclamait l'appui

de son vassal, tant la puissance était déplacée. Le duc Robert écoute favorablement la prière de son roi, et le voilà qui se met à la tête des Normands; il reprend, les armes à la main, Senlis, Beauvais, Amiens, Reims, Laon, Noyon, Arras, tout le Vermandois, tout le Senonais, il brûle la ville d'Orléans, et il rétablit le roi Henri sur le trône : voilà pour le courage du soldat. Mais l'habileté du prince ne s'abandonnera pas elle-même. Dans ce partage, le duc normand s'adjugea, pour les frais de la guerre, des villes importantes : Pontoise, Chaumont, Gisors, en un mot, le Vexin français : dure condition qui remplit la France de murmures en attendant les guerres à venir.

Ainsi, cette heureuse province de Normandie, nous avons presque dit ce royaume, allait s'agrandissant toujours, tantôt par sa propre force, tantôt par la faiblesse de ses voisins. Après la guerre, le grand bonheur du Normand, c'était la dévotion; il était naturellement chrétien et croyant, tout comme il était naturellement marin et soldat. Dès que la paix se faisait jour sur ces rivages, dans ces campagnes, soudain vous pouviez voir des gens de tous états, armés seulement du bâton blanc des pèlerins, partir pour la Palestine. Ce lointain voyage, ce but mystérieux et poétique, cet Orient, berceau du monde, avait un grand charme pour les aventuriers de la Normandie. Ils partaient pleins de foi et d'espérance, et non-seulement les plus riches, mais encore les plus pauvres, les soldats mutilés, les jeunes gars les plus dispos, jusqu'à ce qu'enfin le duc lui-même, ce magnifique Robert, qui, n'ayant plus de terres à prendre et de princes à protéger, voulut, lui aussi, porter son orgueilleuse visite au tombeau sacré du Sauveur des hommes. Voici comment la chronique raconte cette grande action, qui a été quelquefois la vertu et quelquefois la faiblesse des plus grands rois de ce onzième siècle dont l'histoire ressemble à un poëme épique qui serait écrit par un génie barbare, à la grâce de Dieu!

1035. — « Le duc ayant devotion de visiter les saints lieux, où « nostre Seigneur a operé les merveilles de nostre redemption, manda « tous les prelats et barons de Normandie, et leur ouvrit son intention; « beaucoup du commencement s'efforcerent de l'en divertir, luy remon- « trant qu'il n'avoit point heritiers plus proches qu'Alain, duc de Breta- « gne, et le comte de Bourgogne qui disputoient desja la succession; cel- « luy-la comme heritier de Havoise, femme de Geoffroy de Bretagne et « sœur de Richard le Bon, et celluy-ci comme mary de la princesse Ade- « lis sa sœur, et qu'après sa mort on n'esperoit rien que de voir tout « le duché en guerre et combustion, mais il leur respondit :

« Ce n'est pas ma volonté de vous laisser sans seigneur, j'ay un petit « fils qui croistra si Dieu plaist, et me promets un jour de sa valeur, « qu'il sera capable de vous deffendre et vous gouverner. Je ne suis « point en doute qu'il ne soit mien, c'est pourquoy je vous conjure et « prie par le devoir dont vous m'estes obligez, de le recevoir pour vostre « seigneur, et des à present je le saisis du duché comme mon seul he- « ritier, et nomme mon cousin le duc de Bretaigne gouverneur en « Normandie jusques à ce que l'enfant que je laisseray en la garde de « Henry, roy de France, soit venu en age d'estre chevalier et vous « gouverner.

« Ce fait, tous les prelats et barons firent hommage à Guillaume, et « le reçurent et recognurent pour leur seigneur. Le duc ayant disposé « du reste de son estat pour aller outre-mer, et beaucoup de seigneurs « et cavaliers normends appareillez pour l'accompagner, il mena luy- « même le petit Guillaume a Paris et le confia en la garde du roy, qui, « ioyeux de lui temoigner ses affections, le reçut en sa protection, et « à hommage du duché de Normandie. »

Or, savez-vous quel est cet enfant à qui son père abandonne de gaieté de cœur cette couronne? Battez des mains! cet enfant, c'est le héros de la Normandie, c'est le fils d'Arlette, la fille du bourgeois de Falaise; Arlette, dévouée et fière d'avoir été la maitresse de son maitre et seigneur. Nous racontons autre part l'histoire de cette noble fille de la Normandie, qui donna si fièrement sa beauté et sa jeunesse au duc Robert. On eût dit à la voir marcher la tête haute, vers le château de Falaise, où le duc l'attendait, et pénétrer d'un pas ferme dans cette maison qui s'ouvrait devant elle, et devant tous, qu'elle prévoyait à quel grand homme elle allait donner le jour, et quelle place tiendrait dans le monde et dans l'histoire cet illustre bâtard.

« La premiere nuict de leur accointance, Arlette estant endormie, « en tressaillant jeta un grand cri, duquel le prince luy demandant la « cause, elle repondit qu'elle avoit songé qu'il sortoit de son ventre « un grand arbre, qui estendoit ses rameaux si hauts et si longs qu'il « ombrageoit toute la Normandie.

« On dit aussi qu'estant grosse, elle songea que ses entrailles estoient « espandues et traisnées par toute la Normandie et l'Angletere. Le songe « d'Arlette fut depuis verifié ; car estant parvenuë au terme de l'enfan- « tement, elle accoucha d'un fils qui fut nommé Guillaume, et pour « augmenter les presages de sa grandeur et conquestes, aussi tost « que la sage-femme l'eut reçu et mis sans langes ny drapeaux sur un

« petit tas de paille, il commença à petiller et tirer la paille avec ses « mains, ce que voyant, ceste sage-femme dit : *Par ma foy cet enfant* « *commence bien jeune à acquerir et amasser.* Ainsi toutes ces choses « sembloient predire la future grandeur de cet enfant, qui fut nourry « et instruit au chasteau de Falaise. Ceux qui le voyoient en son en- « fance desja tout plein de majesté tiroient une consequence neces- « saire de sa grandeur et valeur. Guillaume Talvas, comte de Bellesme, « d'Alençon et de Seez, un jour remarqua aux traits de son visage qu'il « abesseroit l'ambition de sa maison, et triste en son cœur profera ces « paroles : *Maudit sois-tu de Dieu, puisque par toy et ta race, ma puis-* « *sance sera mise à bas, et toute la gloire de mes posterieurs obscurcie.* »

Toutes choses arrangées, son fils, reconnu par les barons de Normandie, et élevé à la cour du roi de France, Robert Ier, poussé par ce besoin d'aventures, précurseur des croisades qui avant peu va jeter dans l'Orient l'Europe entière, dit adieu à la Normandie pour n'y plus revenir. Il partit plein de joie et très-heureux de mener la vie d'un prince vagabond, et marchant d'un cœur aussi léger que s'il ne laissait pas derrière lui le plus beau duché de l'Europe. Une voix lui disait, dans son cœur, que maintenant il pouvait mourir, car il aurait, pour régner à sa place, un héritier digne de sa haute fortune. L'ambition des aventures est générale dans ce siècle; les hommes s'agitent aussi bien que les passions : on veut savoir, on veut connaître. Le voyage du duc Robert fut une suite non interrompue d'événements singuliers et de fêtes splendides. Il était suivi par les seigneurs les plus riches et les plus magnifiques de sa cour; l'esprit et la gaieté ne leur manquaient pas, non plus que l'argent, les habits et les pierres précieuses. Certes, à les voir passer, on n'eût pas dit de pèlerins qui vont s'agenouiller au tombeau du Christ, mais bien de vaillants chevaliers qui se rendent joyeusement à quelque joute d'esprit ou d'amour. Chaque jour amenait, pour les gais voyageurs, sa fête, son festin, ses licences, ses amours. Sur les chemins, les populations se pressaient pour les voir; et, voyant leur bonne mine, leurs casques pointus, leurs armures en forme d'écailles, les forts chevaux nés sur leurs terres, et cette foule de pages, de varlets, de bouffons, d'écuyers, d'improvisateurs, de musiciens, de clercs tonsurés, on se demandait si ces descendants légitimes des vieux pirates du Nord n'étaient pas autant de rois qui s'amusaient à parcourir le monde.

A quoi donc, en effet, les eût-on reconnus pour les Danois d'Harold? Ils avaient oublié déjà, à la troisième génération, même la langue de leurs pères; les uns et les autres, ils ne parlaient plus que la langue

française; ils traitaient la langue saxonne comme un patois barbare, et fort indigne d'être parlé par des gentilshommes : *Idioma anglicanum abhorrebant.* Ils avaient adopté, comme c'était leur génie de scribes et de légistes, la civilisation romaine et ecclésiastique. Ils ne trouvaient rien de plus beau et de plus grand que cet empire de la Rome chrétienne, dont ils admiraient l'unité sans trop la comprendre.

Les Normands furent en effet les plus zélés partisans de la langue française. Dans le roman de *Rou* (tome II, p. 214), il est parlé du jongleur Taillefer, qui, marchant à la tête de l'armée, *très-bien chantait de Roland et des guerriers qui moururent à Ronceraux.* A la fin du onzième siècle, Thibaut de Vernon, chanoine de Rouen, écrivait en langue vulgaire (*urbanas cantilenas*) la vie de saint Wulfran et de saint Wandrille. Sous le roi Robert, un moine du Mont-Saint-Michel est envoyé chez les princes alliés de la France, parce qu'il parlait bien le français. Enfin, par les deux vers latins que voici, il est constant que les Normands ont enseigné le français à leurs sujets de la Pouille et de la Sicile :

Moribus et linguâ quoscumque venire videbant
Informant propriâ, gens efficiatur ut una.

« Leur premier soin, pour ne plus faire qu'une nation, ce fut d'enseigner aux vaincus la langue et les mœurs de leur pays. »

L'entrée du duc Robert dans Rome fut un grand événement. Rome accueillit avec joie ces princes voyageurs sur lesquels elle devait s'appuyer plus tard avec tant d'assurance et d'orgueil. C'était déjà la Rome pontificale; c'était toujours *la ville reconnue des barbares eux-mêmes pour l'ancienne source de la domination.* Rome donnait le mouvement universel. Cette puissance des papes, elle avait sa source dans la liberté républicaine, elle représentait, dans le monde gothique, la défense des franchises populaires. A ces causes, la Rome pontificale attirait à elle, d'une façon irrésistible, les ardents esprits, les fiers courages, les intelligences actives;—là était le passé, là était l'avenir des peuples. De leur côté, ces brillants capitaines normands, qui ne s'étonnaient de rien, admiraient d'un regard naïf cette immense ruine romaine, encore tout éclatante sous le beau soleil italien, pensant que les Romains regardaient avec une admiration sans égale ces barbares venus de si loin, qui leur rappelaient la taille, et le visage, et le port des capitaines, des héros et des dieux d'autrefois. Singulier spectacle! ces hommes nouveaux, ces païens tombés des glaces du Nord sur les rivages de France, tout d'un coup se trouvant au Capitole de Scipion l'Africain et de Jules César, en présence du souverain pontife qui attache la croix sur leur poitrine, et qui place le bour-

don du pèlerinage sur l'épaule de leur chef et seigneur ! Les prêtres comprenaient, rien qu'à voir ces habiles voyageurs, qu'ils avaient sous

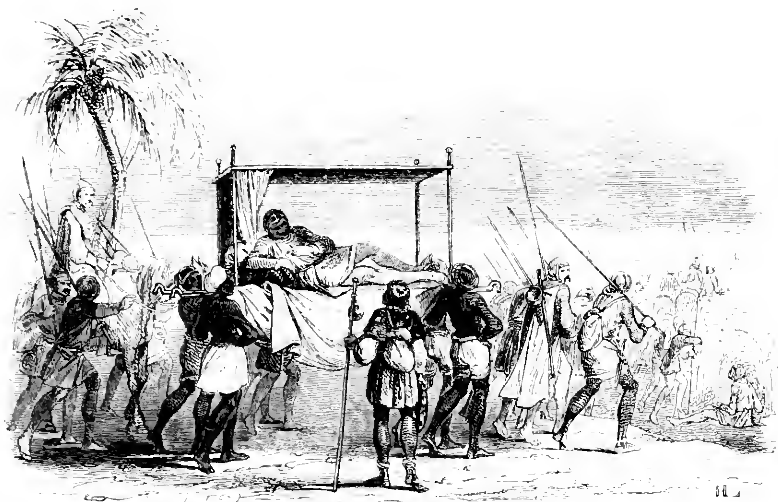


les yeux des amis dévoués et soumis; on s'aimait, on s'estimait, on se comprenait de part et d'autre. Vous verrez tout à l'heure le royaume des Deux-Siciles sortir de cette alliance du prêtre romain et du soldat normand.

Passer par Rome pour aller, en Orient, visiter le tombeau du Sauveur, c'est prendre le chemin véritable. Ce sont deux ruines qui se tiennent, deux extrémités solennelles de la plus grande histoire qui soit au monde. Les Normands entrèrent à Constantinople en véritables chevaliers errants habitués aux miracles; ils jetaient l'or et les perles sur leur passage; aux dames ils envoyaient des baisers. La mule du prince était ferrée d'or, et quand un fer se détachait, pas un Normand n'eût daigné se baisser pour le prendre, c'était aux Grecs à se baisser et à ramasser dans la poussière les clous d'or que laissait tomber le cheval du Normand.

Cependant on approchait des lieux saints; le désert se faisait sentir. Ces mêmes voyageurs qui avaient traversé ou bravé, la tête haute et sans reconnaître aucun droit de péage, tant de fleuves bien défendus, tant de hautes murailles, tant de tours féodales; ces hardis compagnons qui laissaient toujours passer un bout d'épée sous la robe du pèlerin, naguère orgueilleux jusqu'à l'insolence, pas un n'eût pu les reconnaître, tant ils étaient devenus humbles, modestes, chrétiens, à la seule approche de la ville sainte, Jérusalem! Ils marchaient nu-pieds sur ces sa-

bles brûlants. Le duc lui-même les suivait, dévoré par la fièvre, à ce point qu'il fallut le porter en litière. Un jour, il rencontre un pèlerin du Cotentin qui lui demanda son message pour le pays. « Tu diras, lui dit le prince, que tu as vu le duc Robert porté en paradis par les dia-



bles. » Ainsi il désignait les Mores qui le portaient. Dans toute cette histoire de pèlerinage, vous retrouvez l'émotion et l'intérêt de certains passages de *la Jérusalem délivrée*. A chaque pas de ce long voyage vous reconnaissez « ces hommes d'une habileté infinie, impatients de toute « injure, tout prêts à vendre à vil prix, même leur héritage, pour dou- « bler leur capital ; avides de gain et de domination, — ingénieux ou- « vriers qui imitent tout ce qu'ils voient, — également incertains entre « les joies de la dépense et les bonheurs de l'avarice. — *Est gens astu- « tissima, injuriarum ultrix; spe alias plus lucrandi, patrios agros vilipen- « dens; quæstus et dominationis avida; cujuslibet rei simulatrix; inter « largitatem et avaritiam quoddam medium habens.* »

Chez ces hommes tout est sincère : la dévotion et l'orgueil, la chanson joyeuse et le pieux cantique; ils portent d'une main décidée le bourdon du voyageur et l'épée qui fait respecter le bourdon. Plus la joie du départ a été vive, éclatante, plus profond et plus solennel est le silence, quand ces singuliers chrétiens approchent du tombeau de Jésus-Christ. Si vous êtes un grand philosophe, ne haussez pas les épaules à ce mot de pèlerinage : qui dit un pèlerin, dit un voyageur! L'homme est ainsi fait, qu'il s'en va cherchant incessamment une chose qui fuit toujours.

Le soleil appelle tous les hommes du Nord, et ils obéissent en toute hâte; aujourd'hui les Danois sont en Normandie, le lendemain ils sont en Sicile. Les Gaulois n'ont-ils pas envahi l'Italie? Les Français ne sont-ils pas entrés dans Milan? Autant de pèlerins armés que l'inconnu attire et pousse. Ce monde du moyen âge, tourmenté de ces malaises ineffables, de ces espérances sans but, de ces désirs inexpliqués, ne pouvait pas rester à la même place; il fallait qu'il obéît à ses inquiétudes, qu'il marchât en avant: et où donc pouvait-il mieux diriger ses pas, que vers le berceau de l'idée chrétienne? Plus la route était longue, plus elle calmait cette brûlante fièvre de l'inconnu; plus le pèlerinage était entouré d'humiliations et de périls, plus *le fier Sicambre* courbait la tête avec orgueil et pliait les genoux. Non-seulement le duc de Normandie, mais encore les comtes de Flandre, de Barcelone, de Verdun, donnèrent l'exemple de ces pieuses entreprises. Treize ans après, d'autres chevaliers normands conduisaient aux lieux saints l'évêque de Mayence, l'évêque de Ratisbonne, l'évêque d'Utrecht. Ajoutez à ces incitations de la croyance, les fêtes, l'enivrement, les délires de l'empire grec, cet empire qui se mourait, faute d'un peu de courage et de vertu. C'était le commencement des croisades, et déjà la croisade était partout. Les Espagnols se battaient contre les Arabes de Valence, les Pisans contre les Mores de l'Afrique; à l'intérêt des peuples se joignaient le dégoût et la fatigue qui s'étaient emparés de toutes les âmes. L'infini, l'idéal, le rêve, obsédaient à leur insu les puissants et les forts du moyen âge. Ils quittaient non-seulement sans regret, mais avec joie, leurs femmes, leurs châteaux, leurs enfants. Les enfants eux-mêmes et les vieillards voulaient partir. Ainsi commença la fièvre des croisades.

Son entreprise accomplie et ses aumônes çà et là répandues sur tous les pauvres du chemin, qu'ils fussent chrétiens, juifs, enfants de Mahomet, ce fut à peine si le duc Robert eut la force d'arriver jusqu'à Nice. Là, sous ce beau ciel, sur les bords harmonieux de cette mer brillante, le duc de Normandie rendit son âme à Dieu, lui seul restant calme et souriant au milieu de ses compagnons désolés. Tel est le prince dont la vie agitée a fourni tant de fables. Le roman, le poëme, le drame enfin, et dernièrement encore, un musicien de génie, Meyerbeer, se sont emparés de ce célèbre Robert, à qui le peuple a donné un surnom terrible ; mais ce surnom même témoigne du respect et de l'admiration que nul ne refusa au père de Guillaume *le Conquérant*. Un mystère du quatorzième siècle, *les Romans de Robert le Diable*, vous mettra au courant des étranges aventures de notre héros. Sa mère, qui ne pouvait pas avoir d'enfants,

finit par appeler le diable à son aide; le diable accourt, et neuf mois après vient au monde le petit Robert, duc des Normands. Le jeune gars était beau et fort, mais méchant déjà comme un démon; il battait même sa nourrice. Devenu grand, il se va cacher dans la forêt de Rouen, et, de là, il détrousse les voyageurs. Il force les ermitages, il met le feu au couvent, il viole les femmes et les filles: c'est le diable! Qui l'attaque est tué, qui lui résiste est perdu. Enfin, un jour, épouvanté lui-même de sa méchanceté, il s'en va au château d'Arques, qu'habite la duchesse sa mère, et, l'épée à la main, il veut savoir pourquoi donc elle l'a fait si méchant.

« Fieus, fait-elle, que veux-tu faire?
Por quel mesfait, por quel afaire,
« Me vas-tu livrer a martyre? »

Lui, alors, plus méchant que jamais, il répond à sa mère que si elle ne lui dit pas la vérité, elle est morte :

« Ceste epee, tranchaute et belle,
Feroie boiore en vo cervelle.

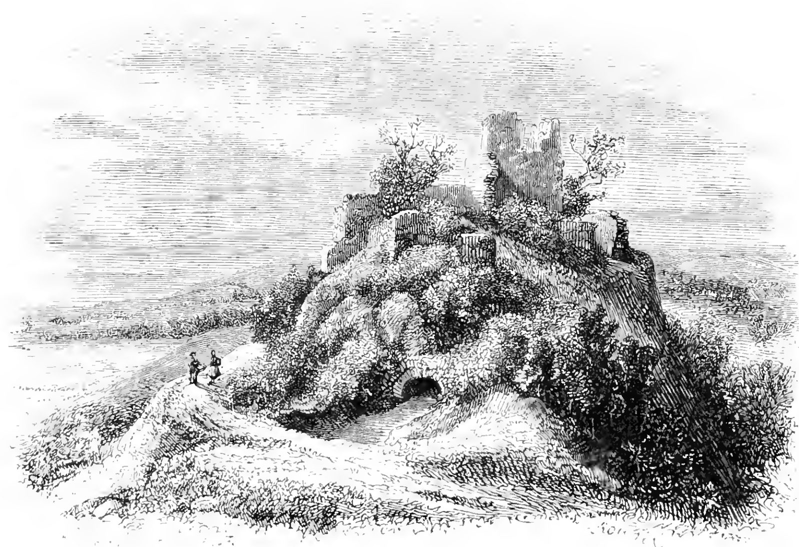
Poussée à bout, la dame dit son secret à son fils. Aussitôt Robert le Diable s'en va à Rome, il se jette aux pieds du pape, implorant une pénitence! Le pontife ordonne à Robert de faire le fou, d'être muet, de manger avec les chiens. Robert obéit. Fou, il est la risée de tous; muet, il supporte sans se plaindre les plus vils outrages; chien, il dispute sa pâture aux autres chiens. La paille du chenil suffit au fou. Le chenil était situé sous les fenêtres de la fille de l'empereur; fille muette, mais pas aveugle. Elle vit le fou sur sa paille, et elle le trouva beau. Cependant le bruit court que les Sarrasins sont en Italie, il faut sauver Rome et l'Évangile! Un ange, vêtu de blanc, apporte à Robert une armure céleste; et Robert, la visière baissée, sauve le pape et l'Italie. Ceci fait, Robert revient à son chenil. Personne n'a vu sa gloire, excepté Dieu et la princesse impériale. Elle aime Robert; et, dans un beau transport, elle s'écrie : *Voilà notre sauveur!* Qui est bien étonné? c'est l'empereur. Il offre sa fille à Robert :

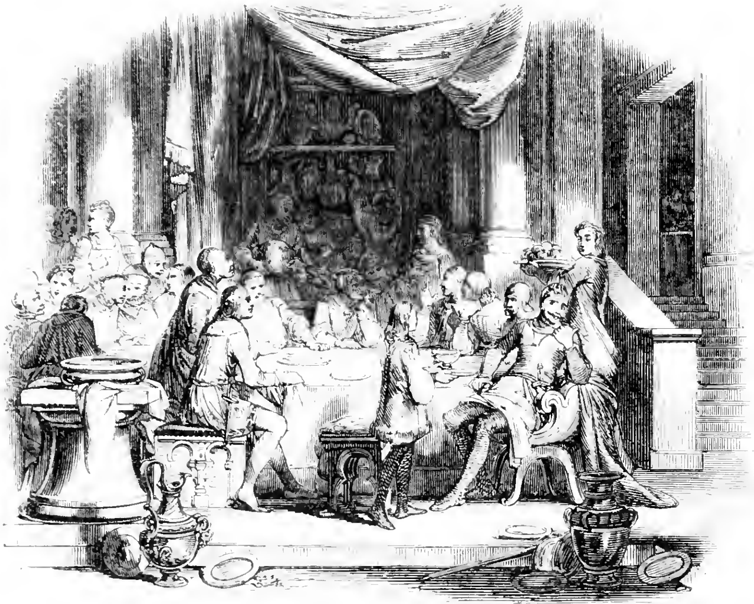
« Moult bon père vous serai.
« Ma fille espouser vous ferai,
« Et vous donrai tout mon empire. »

Mais Robert n'accepte ni l'empire ni la princesse; il veut accomplir jusqu'à la fin sa pénitence. « Il alla en Jherusalem où il fut hermite « toute sa vie, et là mourut saintement; et la fille fut mariee à Ganson, « duc d'Orleans! [1] »

[1] *Histoire de Normandie*, 1558.

Quoi qu'il en soit, si le nom de *Robert le Diable* est partout en Normandie, vous trouverez les ruines de son château sur les hauteurs du village de Moulineaux, non loin de la forêt de Bourgtheroude. C'est un des plus vastes paysages de la province. En ce lieu solennel, la Seine même est vaste et bruyante comme l'Océan, et comme l'Océan elle est chargée de voiles. A votre droite, la vieille cité normande cache ses tours superbes dans les cieux ; à votre gauche s'élève, toute chargée de coudriers, de vieux lierres et de petites fleurs des champs, la montagne de *Robert le Diable*. Prenez garde de fouler d'un pied imprudent cette herbe rare et desséchée, car c'est *l'herbe qui égare :* et le voyageur qui l'a touchée ne retrouvera pas son chemin, dût-il marcher toute la nuit jusqu'au point du jour. Du vieux château plus rien ne reste, sinon quelques pierres et d'informes souvenirs. Dans ces ruines où se lamente le vent du soir, *le Diable* revient à l'heure de minuit : — vous pouvez entendre ses cris plaintifs.





CHAPITRE III.

Les Normands en Italie. — Drogon et le duc de Salerne. — Le château d'Averse. — Les Tancrède de Hauteville. — Guillaume, Drogon, Homfroi. — Ils délivrent l'Italie des Arabes et des Grecs du Bas-Empire. — Maîtres de la Pouille. — Le pape Léon IX donne à Robert Guiscard l'investiture de la Calabre et de la Sicile. — Le comte Roger à Messine. — Palerme. — Alliance du souverain pontife Grégoire VII et de Robert Guiscard, prince de Sicile. — Débats de Grégoire VII et de Henri IV, empereur d'Allemagne. — Robert Guiscard au siége de Durazzo. — Il arrive au secours de Grégoire VII. — Siége de Rome. — Mort de Grégoire VII. — Mort de Robert Guiscard. — Bohémond, prince de Tarente. — Sa vie et sa mort.



Des sommets poétiques de l'Apennin, si votre regard charmé parcourt les campagnes de la Pouille, chantées par Virgile, soudain votre souvenir se reporte aux vieux Normands d'Italie, et aux conquêtes de la famille de Tancrède, à l'heure féconde où déjà le onzième siècle commençait. Cette vaste contrée appartenait en ce temps-

là au maître du Bas-Empire, qui était représenté, à Malfi même, par un lieutenant à ses ordres, chargé de gouverner la Lombardie. Royauté disputée par l'empereur d'Allemagne, disputée par les républiques naissantes : Naples, Gaëte, Amalfi, Sorrente, pendant que dans le royaume de Sicile, à Malte, à Palerme, les Sarrasins étaient les maîtres; ils tenaient les deux mers qui baignent l'Italie; ils menaçaient Pise, ils menaçaient Salerne. — Ainsi était morcelée l'Italie méridionale, proie facile à qui la voulait prendre, lorsqu'un jour de l'an 1006, des galères d'Amalfi ramenèrent à Salerne quarante chevaliers normands qui revenaient de Palestine, sous la conduite d'un chevalier nommé Drogon.

Le duc de Salerne, à qui ces aventuriers ne déplaisaient pas, les fit inviter à venir se reposer chez lui quelques jours. La proposition fut acceptée; on se réunit, on se met à boire, à raconter des histoires incroyables, des actions fabuleuses et quelques-uns de ces formidables coups d'épée qui n'étonnaient personne, lorsqu'au milieu du festin, Drogon crut entendre, dans la pièce voisine, le bruit de l'or et de l'argent. C'était en effet le tribut que la Sicile payait, chaque année, aux Sarrasins; on comptait l'argent et on le pesait dans la salle voisine. « Mon hôte, s'écria Drogon, que fait-on là, et qu'est-ce donc, cette musique que j'entends? — C'est une musique d'argent et d'or, lui dit le duc de Salerne, une musique qui nous coûte cher et dont nous n'aurons que le son, car déjà vingt vaisseaux arrivent sur nos côtes, pour emporter cet argent et cet or. — Pardieu! dit le Normand, voilà une trop belle harmonie pour de pareils mécréants, il ne sera pas dit qu'ils en auront toute la joie; achevons cependant notre fête, et demain, mes compagnons et moi, nous irons recevoir ces leveurs d'impôts. » En effet, les Sarrasins accouraient au nombre de vingt mille, ils arrivaient sans défiance, comme des gens qui n'ont qu'à peser de l'or et à l'emporter dans leurs vaisseaux... ils furent reçus à coups d'épée, à coups de lance, et pendant qu'ils se demandent : Quels sont donc ces ennemis inattendus, vomis de l'enfer? le Normand en fit une horrible boucherie. En même temps la ville de Palerme, délivrée et vengée, battait des mains au courage de ces étrangers. Elle s'écriait qu'ils étaient dignes d'être les maîtres, puisqu'ils savaient si bien protéger et défendre, renverser et détruire. — En témoignage de leur vaillance, il n'eût dépendu que des Normands de rester les maîtres dans Palerme; les Normands promettent de revenir plus tard, et cependant ils partent, emportant l'or et l'argent destiné aux Sarrasins.

Le retour de ces hardis aventuriers fut un triomphe véritable pour la

Normandie ; le butin qu'ils rapportaient, les riches étoffes, les parfums, *nuces odoratas*, les manteaux de pourpre, *pallia imperialia*, soulevèrent toutes les ardeurs de cette jeunesse impatiente du repos. Maintenant l'Italie les appelle ; l'Italie opulente et facile, terre à délivrer, royaume à conquérir ! Ces nouveaux débarqués de Normandie arrivaient sur Palerme, conduits par trois chefs normands : Drengot, Osmond, Reinolfe, et tout d'abord ils s'étaient emparés du château d'Averse et de quelques terres environnantes, à huit milles de Naples, avec lesquelles Reinolfe se fut bientôt composé un petit duché à sa convenance. Rien de mieux ; la campagne d'Averse étant fertile, elle nourrissait les hommes, elle nourrissait ces grands chevaux normands dont le choc était si terrible dans la bataille. Une fois duc souverain, Reinolfe promit aide et protection à quiconque se voulait réfugier à l'ombre de sa bannière : esclaves, serfs, exilés, bannis et même les meurtriers, pourvu qu'ils fussent braves, les uns et les autres ils furent les bienvenus dans le camp fortifié de ce soldat de fortune ; en même temps Reinolfe faisait un nouvel appel à de nouveaux Normands, leur rappelant, par tant d'exemples déjà célèbres, comment un homme de cœur pouvait faire sa fortune à main armée : *per diversa loca militariter lucrum quærentes*. Il leur indiqua par quels sentiers frayés et non frayés il fallait passer pour se faire jour et place dans ce pêle-mêle de Lombards, de Grecs, de Sarrasins de Sicile et de Sarrasins d'Afrique ; et le moyen que le Normand ne fût pas écouté de ces bons compagnons ? Il leur promettait vie joyeuse, un beau ciel, beaucoup d'argent et des combats dignes d'eux !

Ce qui devait aider encore l'appel du comte d'Averse, c'est l'impatience avec laquelle les barons normands supportaient le joug de *Guillaume le Bâtard*. Ils le trouvaient, déjà, trop ambitieux pour lui-même, et trop rude à ses capitaines. Pendant que leur duc rêvait la conquête de l'Angleterre, ils ne songeaient qu'à s'établir en Italie. — Dans cette nouvelle expédition qui ne se fit pas attendre, et parmi les trois cents chevaliers normands : Tristan Cistel, Richard de Carel, Guillaume de Montreuil, Bohémond, Hardouin, Roger, Herman et tous les autres, on pouvait remarquer les trois fils de Tancrède de Hauteville. Ce Hauteville était un pauvre chevalier de Coutances : pauvre, mais hardi : *vir pauper, miles tamen*, qui avait douze enfants à pourvoir (les sept premiers étaient enfants de la même mère). Le nom de ce petit gentilhomme de Coutances va bientôt retentir aussi haut que pas un des grands noms qui se soient faits à cette époque de grandeurs inespérées. Ces trois pre-

miers Tancrède s'appelaient : Guillaume, Drogon et Homfroi. Rien qu'à les voir porter haut la tête et le cœur, on aurait pu leur prédire des destinées royales, et certes il fallait que les princes d'Italie fussent bien las de régner, pour appeler à leur aide de pareils serviteurs. Les trois nouveaux débarqués de Coutances entrèrent d'abord au service de Pandolfe III, prince de Bénévent. Sept cents chevaliers et cinq cents fantassins normands envahissent l'Apulie, ils font de Melfi une citadelle imprenable; en vain les Sarrasins veulent s'opposer à l'établissement des hommes du Nord, ils sont battus à deux reprises; à Bénévent (17 mars 1041), et les mois suivants à Monte-Maggiore. En moins de huit ans l'Apulie entière est conquise. — Vainqueurs, les Normands organisent leur conquête. Douze comtes sont élus parmi les plus vaillants capitaines de la comté : Reinolfe comte d'Averse, Guillaume *Bras-de-Fer* comte d'Ascoli, Drogon, son frère, comte de Venouse, Arnold comte de Lavello, Hugues comte de Monopoli; Trani, Civita, Cannes, Montepoloso, Friginto, Ascerenza, Minervino, échurent en partage à Pierre, à Gautier, à Rodulf, à Tristan, à Hervey, à Asclitin, à Raimfroy; cette république de comtes eut pour son chef suprême Guillaume *Bras-de-Fer*. Ces douze capitaines font de Melfi même le siége de leur gouvernement. — Ainsi constitués, et quand leur forteresse est bâtie au sommet de la montagne, les Normands, comme c'est leur génie, se partagent l'Apulie. — Ils sont les maîtres souverains, absolus, dans cette partie opulente de l'Italie, et malheur à qui leur voudrait disputer sa fille, sa femme, sa maison, son cheval! A la fin, cependant, l'empereur d'Orient s'inquiète de savoir au cœur de l'Italie ces soldats que rien n'étonne; et pour se délivrer de ces hôtes incommodes, la cour de Byzance fait proposer aux Normands une guerre en Perse..... Les Normands répondent à l'empereur qu'ils sont bien dans la Pouille et qu'ils y restent. — En désespoir de cause, on tenta d'accabler par la trahison ces soldats prévoyants autant qu'intrépides..... La trahison put à peine venir à bout d'une centaine de ces aventuriers peu faciles à surprendre; mais parmi ces soldats indignement égorgés, se rencontra Drogon lui-même; Drogon fut remplacé par Homfroi, son frère, qui fit payer cher aux Lombards leur indigne trahison.

Il y avait déjà un demi-siècle que les comtes normands étaient les maîtres dans toute la belle Italie, quand une ligue formidable se forma, qui devait chasser de leurs conquêtes ces usurpateurs de toute terre à leur convenance. Le chef intrépide de cette ligue anti-normande, le vieux pape Léon IX, un Allemand de la vieille souche aux instincts belliqueux,

était un peu le parent de ce puissant empereur d'Allemagne, Henri *le Noir*. L'empereur, pour venir en aide aux États du saint-siége, avait donné au pape bon nombre de soldats allemands auxquels s'étaient réunis les Campaniens, les Apuliens, les habitants d'Ancône. Cette fois les Normands étaient traités comme des ennemis de l'Église; cette guerre était une véritable croisade; comment en effet résister au pontife, à l'excommunication, aux rancunes de l'Italie entière? Les Normands hésitent; ils voudraient à tout prix calmer le pontife, ils demandent la paix, ils l'implorent; que Léon IX dicte ses lois, il sera obéi! Celui-ci, fier de cette armée nombreuse, et n'écoutant que ses instincts guerriers, ne veut se rendre à aucune proposition, alors la bataille commence; on se battit dans la plaine, près de Civitella; Homfroi commandait les Normands; il avait sous ses ordres Richard, deuxième comte d'Averse, et Robert Guiscard, son frère, le dernier Tancrède arrivé récemment en Italie. L'armée de Léon IX, pape, prit la fuite au premier choc; les Allemands résistèrent plus longtemps, mais enfin ils cédèrent à leur tour. La déroute fut complète; le vieux pontife, que trahissait le sort des armes, eut grande peine à s'enfuir dans la citadelle de Civitella, mais il en fut chassé par la garnison même, tant était grande la terreur des Normands! Seulement, lorsque le vieillard couronné franchit les portes de cette cité inhospitalière, les vainqueurs se jetèrent à genoux aux pieds du pontife, implorant sa bénédiction et leur pardon pour tant d'offenses. Ils disaient leur



meâ culpâ de la victoire, et ils le disaient humblement comme de vrais chrétiens. Le vieillard bénit ses vainqueurs agenouillés; il leur donna

l'investiture au nom de saint Pierre (1053, et ce fut là le premier acte de supériorité du saint-siége sur le royaume des Deux-Siciles), non-seulement du territoire qu'ils possédaient, mais de toute la terre qu'ils pourraient acquérir, soit en Calabre, soit dans la Sicile. Heureusement que, sous le nom de Léon IX, le moine Hildebrand, le grand pape qui va bientôt s'appeler Grégoire VII, gouvernait les affaires de l'Église [1]. Hildebrand, qui n'avait pas approuvé cette guerre contre ces Normands dont il voulait faire les défenseurs du trône de saint Pierre, sut mettre à profit, même la défaite de Civitella. Malgré tous ces respects très-sincères, Léon IX était resté entre les mains des soldats de Homfroi ; Hildebrand redemanda aux Normands le pontife qu'ils retenaient prisonnier, et dans la suite, quand il fut pape à son tour, il expliqua cette investiture de la Pouille, de la Calabre et de la Sicile, en soutenant que par cela même qu'il avait donné l'investiture de ces royaumes, le souverain pontife était devenu et restait à tout jamais le seigneur suzerain de ces domaines octroyés par lui. Ceci démontré, et maintenant que la Pouille leur était soumise, maintenant qu'ils étaient reconnus les maîtres légitimes de ces conquêtes, rendues sacrées aux rois chrétiens par l'approbation du chef de l'Église, les Normands veulent prendre la Calabre. Homfroi chargea de cette nouvelle aventure son jeune frère, nouvellement arrivé de Coutances, Robert Guiscard, Robert Guiscard le véritable fondateur de l'empire des Normands en Italie. Il avait l'habileté des politiques, l'audace des conquérants : ambitieux, mais d'un génie égal à son ambition ; la princesse Anne Comnène, dans ce livre qu'elle écrivait sur les marches chancelantes du trône paternel, a tracé le portrait de ce terrible Guiscard, et l'on pourrait dire sans la calomnier, que l'illustre princesse avait été touchée, plus qu'il n'eût fallu peut-être, de la bonne grâce de son héros. — » La peau rousse, les cheveux blonds, les larges épaules, la foudre dans le regard, le tonnerre dans la voix. » — Il était arrivé dans l'Apulie que toutes les parts étaient faites, il eut bien vite fait sa part. A la mort de Homfroi, son frère, qui laissait deux fils pour hériter de sa couronne ducale, Robert *Guiscard*, sans trop s'inquiéter de ses neveux, fut nommé duc d'Apulie et de Calabre par le droit de l'élection normande ! Désormais, dans cette armée triomphante, Guiscard n'avait qu'un rival, Roger son frère, jeune et beau, très-aimé des soldats, libéral et brave. De Roger son rival, Robert Guiscard fit un de ses capitaines. Déjà, Guiscard touchait de l'épée son royaume des Deux-Siciles. — « Çà, dit-il à Roger, lui montrant la Sicile, voilà ta bataille ! » — La nuit

[1] La *Bretagne*, chapitre V, page 115, tout le passage sur Grégoire VII.

venue, Roger monte, lui soixantième, dans un frêle esquif; ils traversent, sans coup férir, la flotte ennemie qui croisait dans le détroit, et cette fois il tombe sur Messine. Tout s'enfuit, tout est tué; un jeune homme du plus noble sang de l'Italie emportait sa sœur dans ses bras, mais comme il entend que le vainqueur approche, il tue la jeune fille en s'écriant : *Je te sauve, ma sœur!*

Attiré par la flamme de l'incendie, le reste de l'armée normande accourt à cette curée d'un empire. Robert Guiscard complète, à sa façon, les conquêtes de Roger. Maître de la Sicile, Guiscard se trouvait en effet le maître souverain de l'Italie entière ; il n'avait à redouter maintenant, ni l'empereur d'Orient, ni l'empereur d'Allemagne, ni les Sarrasins, ni les Lombards. Sur la terre conquise, le Normand ne pouvait redouter que le Normand. C'est ainsi que le partage de la Sicile pensa devenir entre Roger et Robert Guiscard la cause d'un terrible conflit. Guiscard voulait tout garder, Roger ne voulait rien rendre, c'en est fait, entre les deux frères la guerre est déclarée. Pour commencer par la ruse, en vrai Normand, Robert Guiscard, aidé par un nommé Basile, s'introduit dans Geracio, une ville qui était à Roger son frère. Guiscard, qui croyait surprendre la ville, tombe lui-même entre les mains des bourgeois qu'il voulait tenter; Basile est mis à mort à l'instant même, Robert Guiscard est jeté en prison. Aussitôt Roger accourt, la fureur dans les yeux, la menace à la bouche; il ordonne à haute voix qu'on lui amène le



prisonnier. On va chercher Robert Guiscard dans son cachot, on l'en-

traîne hors de la ville. L'armée et le peuple attendaient dans une anxiété immense... mais, à la vue de Robert, Roger tend la main à son frère, et ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre, avec des larmes, avec de tendres paroles de dévouement et de pardon. Ainsi s'étaient embrassés, dans la forêt de Breteuil, Richard et son frère Robert. Le même jour, Robert Guiscard donnait à Roger la moitié de la Calabre et le titre de comte; le même jour, arrivait de la Normandie la fiancée du comte Roger, la belle Judith, l'arrière-petite-fille de Richard Ier, duc de Normandie, et Roger disait au Guiscard : « Tu vois donc, Robert, qu'il me fallait une couronne de comtesse, pour parer ce beau front. »

Cette alliance des Tancrède avec le sang des ducs de Normandie jetait un éclat inattendu sur cette maison de Hauteville qui, en si peu de temps, comptait cinq grands capitaines, trois victoires presque fabuleuses, et pour conquêtes, la Pouille, la Calabre, la Sicile. Le comte Roger, dans une pompe souveraine, ouvrit à sa jeune femme la ville de Traïna, et une fois sa femme installée, il s'en va lui-même mettre le siége devant Nicosie. C'était une faute à Roger, de faire parade de son amour et de son bonheur dans cette ville de Traïna, habitée par ces mêmes Grecs dont les femmes et les filles avaient subi les insolences du vainqueur. — Plus le danger était grand, plus le pétulant jeune homme était à l'aise. Traïna se révolte, il la châtie; cinq mille Sarrasins viennent l'assiéger à leur tour, et le voilà qui va au-devant de cette armée : *metuendus quam metuens*. — Son cheval est tué sous lui, il revient à pied dans cette foule armée, mais, par une réflexion soudaine, il s'en va, au plus fort de la mêlée, chercher la selle de son cheval. — C'est l'histoire d'Ajax fils de Télamon.

Palerme se soumit, tout comme le reste de la Sicile; les Arabes jurèrent obéissance et promirent le tribut. Robert Guiscard, la Sicile domptée, nomma Roger comte de Sicile. Certes, voilà les Normands bien loin de leur point de départ, et vous pensez quels récits cela devait faire, de l'embouchure de la Seine jusqu'à la mer, et avec quel orgueil ce nom de Tancrède était répété sur tous ces rivages verdoyants, dans ces églises qui s'élevaient, dans ces palais nouvellement bâtis, dans ce royaume normand qui occupait le monde entier de ses exploits.

Pendant que les Normands fondent le royaume de Naples, de graves événements s'accomplissent. L'empereur Henri IV est monté sur le trône de son père, Henri *le Noir;* Hildebrand est devenu Grégoire VII. La lutte entre l'Empire et le sacerdoce allait commencer, lutte solennelle et terrible, qui ne s'arrêta, juste ciel! qu'à l'échafaud de Conradin!

D'abord le combat paraissait impossible entre un vieux prêtre de soixante ans et un jeune homme qui en avait à peine vingt-cinq, et cependant cet empereur indompté, volonté ferme, active, habile, qui ose défendre les antiques priviléges de sa maison, l'excommunication le va frapper au milieu de sa gloire; il est dépossédé de son trône par le pontife romain, et pendant trois jours et trois nuits, aux plus sombres heures de l'hiver, dans la cour du château de Canosse, les pieds nus, le corps à peine couvert d'un cilice, à jeun et la tête chargée de cendres, l'empereur, accablé par cette force surhumaine, implore en vain, d'une voix suppliante, le pardon du chef de l'Église! Soyez sûrs cependant que le pape Grégoire VII, tout intrépide qu'il était, n'aurait jamais essayé cette résistance impossible contre l'empereur d'Allemagne, si le pape n'avait pas eu, à ses côtés, en Italie, chez lui, pour le défendre, ces chrétiens de la Normandie, que lui-même il avait délivrés de la vassalité de l'empereur d'Allemagne, en leur accordant l'investiture de la Pouille, de la Calabre, de la Sicile. Dans la pensée de Grégoire VII, les Normands d'Italie étaient les véritables défenseurs de la puissance pontificale; il comptait sur leur courage, il comptait sur leur dévouement; à chaque instant, on le voit, Grégoire VII s'occupe ou s'inquiète de ses bons amis et alliés, les Normands. Tantôt il les voudrait plus nombreux et plus forts, tantôt il s'inquiète de cette puissance si voisine de la sienne; aujourd'hui il excommunie « les Normands qui s'efforcent d'envahir les terres de « Saint-Pierre, la Marche d'Ancône, le duché de Spoleto, Bénévent, et « la Sabine. » Le lendemain il appelle à son aide ses fils bien-aimés: Robert, prince de Capoue, Robert Guiscard, duc de la Pouille. Bien plus, à Bénévent même, se rencontrent ces deux hommes si grands, celui-ci par le courage, celui-là par la volonté, Grégoire VII et Robert Guiscard. Robert s'agenouille humblement devant le pontife, Robert reçoit le titre de soldat du bienheureux saint Pierre, — le pape le confirme dans la propriété de toute la Pouille et de la Calabre; il lui accorde le droit de porter l'étendard du saint siége apostolique, — et bien plus, s'il est fidèle, on lui promet la couronne du royaume d'Italie: *Romani regni sibi promisisse coronam papa ferebatur.* — Rare et excellent honneur que faisait là Grégoire VII au Guiscard, en l'opposant à l'empereur d'Allemagne. Le duc de la Pouille suffisait à Grégoire VII, pour la défense du trône pontifical; quant, attendre secours du roi de France, Philippe I[er], ou du nouveau roi d'Angleterre, Guillaume *le Conquérant*, il n'y fallait pas songer, la hauteur du pontife déplaisait au roi de France, elle inquiétait le nouveau roi d'Angleterre, qui voulait avoir

un pape à lui, dans son royaume. Ainsi l'alliance entre Grégoire VII et Robert Guiscard se consolidait, même par les ambitions et les mauvais vouloirs qui s'opposaient à l'avidité du capitaine et à l'ambition du pontife. Notez bien que les Normands d'Italie, lorsque ainsi ils venaient en aide à la cour de Rome, obéissaient à un sentiment de rivalité jalouse contre les Normands de France. Guillaume de Normandie, du haut de sa fortune récente, regardait comme une trahison les succès de Robert Guiscard; bien plus, et telle était l'inquiétude que donnait au conquérant la puissance normande en Italie, qu'il ne voulut pas permettre à son propre frère Eudes, évêque de Bayeux, de remplacer Grégoire VII sur le trône pontifical, tant il comprit que le Normand, quel qu'il fût, général ou pontife, qui réunirait autour de sa personne les Normands de France et les Normands d'Italie, les amis du roi d'Angleterre et du duc de la Pouille, serait en effet plus grand et plus puissant, à lui seul, que Guillaume Ier et Robert Guiscard.

Robert Guiscard, de son côté, avait entrepris de grands travaux qu'il ne put pas mener à bonne fin. Il avait marié sa fille au fils de l'empereur d'Orient, et son gendre avait été mutilé comme un vil eunuque, et cette famille des Ducas avait été chassée du trône par Nicéphore Botoniate, qui lui-même avait été renversé par Alexis Comnène; à ces nouvelles, Robert Guiscard était parti pour l'Orient, décidé à venir à bout de l'empire grec. Il avait assiégé, il avait pris, malgré Venise, malgré toutes les forces de l'empire d'Orient, la ville de Durazzo, et même, ô sujet d'un étonnement qui ressemble à la stupeur (Durazzo et Londres prises à peu près en même temps par des soldats de Normandie)! il y avait, rangé en bataille, contre le duc normand Robert Guiscard, un corps tout entier d'Anglo-Saxons. Ces Anglo-Saxons s'étaient trouvés naguère à la bataille de Hastings, ils avaient vu tomber leur jeune roi Harold; chassés, par Guillaume le Conquérant, de cette terre, où il n'y avait plus pour eux que de l'esclavage, ils étaient venus se mettre à la solde de l'empereur d'Orient; et voici que, à leur première bataille hors de l'Angleterre devenue une province normande, les premiers ennemis qu'ils avaient à combattre, c'étaient des Normands! « Eh quoi! devaient se dire ces Anglo-Saxons, encore des Normands! Des Normands partout, des Normands toujours! Hier ils ont pris l'Angleterre, et les voilà qui réclament maintenant l'empire d'Orient, les armes à la main! » Aussi le premier choc fut terrible. D'abord les compagnons de Robert Guiscard ne purent soutenir tant de furie, mais bientôt ils reviennent à la charge, commandés cette fois par une femme normande, par la comtesse Sichegaïlte, se-

conde femme du duc de la Pouille. Les Anglo-Saxons entraînèrent dans leur fuite le reste de l'armée grecque; la ville de Durazzo ouvrit enfin ses portes à son maître et seigneur Robert Guiscard.

Sans nul doute, si le comte Robert fût resté à la tête de cette armée triomphante, il plaçait sur sa tête la couronne d'Orient, il obéissait jusqu'au bout à l'impulsion du duc Guillaume de Normandie. Guillaume s'était fait roi d'Angleterre, Robert Guiscard se fût proclamé empereur d'Orient. Mais entre les deux conquérants, si le courage était le même, la position était bien différente. Le *Conquérant* avait derrière lui son rempart naturel, la Normandie, qui lui envoyait de l'or, du fer, de l'argent et des hommes, la Normandie obéissante, enthousiaste, dévouée; Robert Guiscard était entouré de jalousies, de révoltes, de guerres intestines; il avait à conserver un royaume conquis à la pointe de l'épée, et non-seulement il fallait se défendre soi-même, mais encore fallait-il prendre en main la défense du souverain pontife Grégoire VII, assiégé dans Rome par l'empereur Henri VII; Grégoire appelait le duc de la Pouille à son aide. En effet, l'empereur d'Allemagne avait déchiré le cilice et le pardon de Canosse, il avait secoué les cendres de ses cheveux, et pour châtier l'orgueil de l'évêque de Rome, il était entré en Italie; il marchait sur Rome, à grandes enjambées, sûr de la prendre; Rome manquait de soldats, mais elle était défendue par son pontife, mais elle attendait Robert Guiscard, mais l'armée allemande resta deux longues années, sous ces murailles, exposée à tous les revers, pendant que l'empereur mettait à feu et à sang les domaines de la comtesse Mathilde. — Dans ces calamités, Grégoire VII resta le *pontife-empereur!* Assiégé dans sa ville, en butte à la haine de la moitié de l'Europe, il était calme; il veillait sur la chrétienté; il attendait son ami, son frère, son serviteur le Normand Robert Guiscard. — L'empereur cependant s'irritait de tant d'obstacles; il multipliait les assauts au dehors, les trahisons au dedans, il était dans les faubourgs de Rome: — encore un jour, encore une heure, et le souverain pontife, Grégoire VII, va tomber, vieillard sans défense, entre les mains de son implacable ennemi! Ce fut alors, enfin, qu'on vit paraître au loin le prince de la Pouille et son armée; alors aussi l'empereur comprit qu'il fallait renoncer à la vengeance. Rome et le pontife lui échappaient; des hauteurs du château Saint-Ange qu'environnait la plus vile populace, Grégoire VII vit s'éloigner cet ennemi sans pitié; — il fuit. — Robert Guiscard entre, dix jours après, dans cette ville à bon droit épouvantée. Véritable armée du moyen âge, ce vil ramas des plus affreux soldats qui se précipitent dans la ville éternelle! Pendant un

mois d'épouvante, d'incendie et de pillage, Robert Guiscard fut le maître dans Rome, à ce point qu'il fit vendre comme esclaves les partisans de l'empereur! Mais enfin ce prince, arrivé comme un lion courageux, et dans la gloire du triomphe, disait le cardinal d'Aragon, *fortissimus leo, gloriosus triumphator*, rendit sa ville à Grégoire VII. Quand il vit revenir de l'Italie l'empereur irrité, Grégoire VII se confia une dernière fois à ce terrible allié qui l'accompagna jusqu'au château de Salerne. Là, mourut le pontife accablé de tristesse, mais son courage n'avait pas fléchi; il s'occupa, jusqu'à la fin, de l'administration de cette autorité pontificale dont il est le plus illustre fondateur; il avait soixante-treize ans, il avait régné douze ans et trois jours, il fut enterré à Salerne par les soins de Robert Guiscard, dans l'église de Saint-Matthieu. — On ne mit pas d'épitaphe sur son tombeau.

Nous dirons, en deux mots, comment finit Robert Guiscard. Il avait laissé à Durazzo son fils Bohémond, qui devait ramener à son père les débris de l'armée que celui-ci lui avait confiée. Une nouvelle expédition fut résolue pour l'année suivante, mais cette fois la chance avait tourné. Venise avait voulu reprendre sa revanche du siége de Durazzo, la guerre ne fut plus qu'une suite inutile de défaites et de victoires; et d'ailleurs, il y avait assez longtemps que se battait le duc Robert Guiscard, il était fatigué de tant de grandes choses accomplies: la mort était proche; il comprenait confusément que ce royaume qu'il avait fondé n'appartiendrait pas sans conteste aux Tancrède à venir. Il mourut à Céphalonie; sa mort fut calme et fière: sous les tristes pressentiments qui l'agitaient, ce grand courage n'avait pas faibli. Les soldats du prince Robert Guiscard rapportèrent en Italie le corps de leur général. — Le duc d'Apulie laissait après lui, pour hériter, sinon de ses domaines, du moins de sa ruse, de son esprit et de son courage, son fils Bohémond, un des vainqueurs de Durazzo. Bohémond avait la haute taille de ces géants normands arrivés de Coutances; évidemment il était né pour devenir le maître quelque part, et cependant ce fut le fils de son père, les enfants de l'héroïne Sichegaïlte, Roger Bursa (telle était la volonté du Guiscard), qui resta le maître en Italie, à la place du duc de la Pouille. Roger se fit couronner à Palerme, laissant à son frère Bohémond la principauté de Tarente, et en perspective l'empire d'Orient, cet empire qui était l'ambition des Normands d'Italie, tout comme l'île de la Grande-Bretagne était le rêve des Normands de la France. Et pour le dire en passant, pendant que Guillaume *le Conquérant* fondait des villes, bâtissait des châteaux et des églises dans son nouveau royaume, Roger, Bohémond, Guiscard, tous

les soldats normands d'Italie, portaient la dévastation et le ravage dans les plus belles parties de la Grèce poétique, ils dévastaient à l'envi les villes épargnées même par Sylla, Corinthe, Thèbes, Athènes, les trois villes capitales de l'intelligence aux temps antiques, — et pourtant l'Italie n'était pas si peu obéissante aux Normands, que le duc Roger ne soit forcé de venir assiéger Amalfi, la ville aux quatre châteaux, qui avait été le point de départ des exploits et des conquêtes de son frère, Robert Guiscard, et dont les Normands avaient été chassés par trahison. Le nouveau duc de la Pouille apportait à ce siége une ardeur toute normande. Les suzerains du prince, à savoir les douze comtes de la Pouille, et son frère Bohémond comme prince de Tarente, et le comte de Sicile à la tête de vingt mille Sarrasins, car il s'était établi une longue amitié entre les Sarrasins et les Normands, s'étaient rendus obéissants à l'appel du fils de Sichegaïlte. Bohémond cependant, très-malheureux d'obéir à son frère et de se battre pour le compte d'un suzerain, cherchait déjà, en lui-même, le motif de quelque défection habile, lorsque soudain la nouvelle arrive au camp du duc de la Pouille (alors commençait la croisade prêchée, fervente, par le pape Urbain II) qu'une armée de croisés venus de France est campée sous les murs de Rome. La nouvelle était grave et digne qu'on y fît attention : en homme habile, Bohémond la mit à profit ; peu lui importe que son frère Roger reprenne Amalfi ! mais avant tout, il faut que Bohémond se donne à lui-même l'armée qui lui manque pour aller conquérir cet empire d'Orient que lui indiquait son père Robert Guiscard. Alors voilà Bohémond qui prend en main la cause de Jérusalem et du tombeau de Jésus-Christ ; lui-même de cette voix bien connue de l'armée, Bohémond prêche la croisade, il raconte les merveilles des pays lointains qu'il a parcourus le premier, il nomme avec orgueil les grands princes qui ont pris la croix, il prédit les victoires, il promet les récompenses ici-bas et là-haut ; Pierre l'Ermite n'eût pas mieux fait, saint Bernard n'eût pas été mieux écouté ; sous les murs d'Amalfi, les soldats du duc Roger font retentir le cri vainqueur : *Dieu le veut !* Pas un soldat, pas un capitaine, qui ne prennent à l'instant même les insignes du Christ. Bohémond met à profit cette belle ardeur, il déchire sa tunique et deux manteaux de pourpre qui avaient appartenu à son père ; cette pourpre, placée en croix sur la poitrine de cinq cents chevaliers normands, a bientôt désigné les élus de la croisade ; puis, comme à cette armée il fallait un chef, Bohémond est nommé d'une voix unanime chef des Normands de la Palestine. Il accepte, il part, heureux et fier d'être enfin le maître d'une armée, et cette armée, il la conduit au beau milieu de cet empire

d'Orient qu'il a déjà touché de ses mains ; resté seul sous les murs d'Amalfi, le duc Roger est obligé de lever le siége; cette ardeur pour la croisade enlève au fils de Sichegaïlte les chevaliers qui faisaient sa force; désormais le duc d'Apulie n'est plus que l'ombre d'un prince, il est écrasé par la grande figure du prince de Tarente, son oncle et son vassal.

Ainsi les Normands ont conservé le génie aventurier de leurs pères : vous les voyez partir soudain, pour peu qu'on leur promette un empire. De ceux qui suivent Bohémond, pas un, à cette heure, ne se rappelle qu'il a juré d'obéir à Roger,— ils vont où les pousse le caprice et la volonté du chef; ils vont où les conduit le génie d'un homme; ils se disaient que Bohémond ne les aurait pas ramenés d'Amalfi, uniquement pour délivrer les saints lieux du contact des infidèles, — et le raisonnement était juste. Bohémond en voulait à la Grèce, à Byzance, à l'Orient. — Il rêvait, rêve illustre ! que les Normands seraient au grand complet si l'Angleterre appartenait à Guillaume, l'Italie à Roger, l'empire grec à Bohémond, et qu'à eux trois ils finiraient bien par donner un empereur à l'Allemagne, un roi à la France! Mais le chef illustre de l'armée chrétienne, Godefroy de Bouillon, avait résisté aux tentations du Normand, et l'armée, en traversant Byzance, avait repris sa course au cri vainqueur : *Dieu le veut!* Force donc fut au prince de Tarente d'entrer dans Byzance, non pas comme un empereur, mais comme un allié. Alexis Comnène reçut en tremblant cet hôte formidable qu'il avait vu à l'œuvre sous les murs du Durazzo, trop heureux fut-il d'en être quitte pour la bonne moitié de l'or et de l'argent qui était dans ses trésors; Bohémond emporta sa proie sans renoncer à l'empire. Bohémond est un des héros des croisades, il a gagné la bataille de Dorilée, il a pris la ville d'Antioche, et même vous avez lu à ce sujet une terrible histoire dans les *Chroniques* de Matthieu Pâris. Les espions rôdaient autour de son camp; pour se délivrer de l'espionnage par la peur, Bohémond fait égorger par ses cuisiniers quelques prisonniers turcs; on met à la broche, on fait rôtir devant un grand feu ces membres encore palpitants, et disait Bohémond à ses gens : Si l'on vous demande ce que vous faites là, vous direz que vous préparez mon repas du soir, et qu'ainsi seront mangés à ma table tous les espions qui nous tomberont sous la main. La peur fut si grande en effet parmi ces gens, bons espions, mauvais soldats, que pas un n'osa plus rôder autour du camp. On sait aussi comment Antioche fut prise, Bohémond avait acheté la ville à un capitaine qui commandait une des tours. Cet homme poussa si loin la trahison, qu'il égorgea son propre frère pour n'être pas dérangé dans son in-

fâme projet. Bohémond était donc sûr de s'emparer de la ville, mais avant de la prendre, il réunit tous les chefs de l'armée chrétienne. « Qui de vous, disait-il, peut promettre de nous ouvrir les portes d'Antioche, dans deux jours? Que celui-là parle et se montre, et je lui donne la part qui me revient dans la ville assiégée ! » Et comme pas un ne répondait à cet appel. « Eh bien, moi, Bohémond, prince de Tarente, je prends la ville, mais à condition que vous m'en donnerez la souveraineté !» La condition est acceptée, et en effet, dans la nuit suivante, le 3 juin 1098, Antioche était prise. Bohémond et ses Normands étaient les premiers à l'escalade, et ils ouvrirent les portes au reste de l'armée, très-étonnée de voir flotter sur la plus haute tour les deux lions rouges aux armes de Normandie. Cette fois encore les croisés abusent de la victoire, ils remplissent la ville conquise de massacre et de pillage. Un poëte normand, Raoul de Caen, déplore dans ses vers « la ruine des « églises et des palais construits avec les chênes du Liban, le marbre de « l'Atlas, le cristal de Tyr, l'airain de Chypre, le plomb d'Amathonte « et le fer d'Angleterre. » La vie des princes de Tarente est tout un roman rempli de péripéties inattendues. Prisonnier de l'émir, il est sauvé par la fille du vainqueur : sur le point de tomber entre les mains de l'empereur d'Orient, il fait le mort et il traverse la flotte ennemie, couché dans un cercueil. En Italie, le pape lui donne l'étendard de saint Pierre : en France, le roi Philippe Ier lui donne sa fille Constance ; bientôt l'Orient le voit revenir à la tête de cinquante mille hommes, à la grande épouvante de l'empereur... La mort vint enfin à l'aide de l'empereur d'Orient : Bohémond mourut en Italie au mois de février 1111, quatorze jours après son frère Roger. Sa mère lui fit élever un tombeau dans l'église San Sabino. — Ainsi la ligne masculine de Robert Guiscard devait s'éteindre à la seconde génération, dans l'Apulie et dans le royaume d'Antioche. Nous dirons plus tard [1] les destinées de la branche cadette des princes normands de l'Italie, et comment elle tomba de ce trône qui s'était élevé par tant de courage et de patience. — Mais cependant il est temps que nous retrouvions les Normands de Normandie, que nous laissions le soleil éclatant et le ciel bleu de la baie de Naples pour les marais de l'Angleterre, l'art sarrasin pour l'architecture gothique, les comtes de Sicile pour Guillaume *le Conquérant*.

La conquête territoriale de l'Angleterre, que nous allons vous raconter tout à l'heure, est un des faits les plus importants de l'histoire des

[1] Chapitre VII, page 152.

peuples modernes. Depuis le démembrement de l'empire romain par tant de peuples barbares, qui reprenaient violemment ce qui leur appartenait dans la domination romaine, l'histoire n'offre pas d'événement plus important par la grandeur des résultats, la magnificence de l'entreprise et son influence sur l'existence des peuples de l'Europe. Cette double existence du peuple conquérant et du peuple conquis, du maître et du serf, ou, si vous aimez mieux, cette opposition du gentilhomme et du vassal, n'a pas d'autre commencement que la conquête. C'est là le principe de la noblesse, le commencement de l'histoire guerrière, le point de départ de tous ces priviléges de la propriété qui ont abouti, en fin de compte, à la révolution de 1789. De son côté, la race asservie par ces hommes qui avaient pour eux les armes et la force s'est défendue comme elle a pu se défendre, par la patience, par le travail, par le dévouement, par l'association naturelle qui unit entre eux les bourgeois de la même ville, les citoyens de la même cité. Ce double mouvement des gentilshommes qui complètent leur privilége, du peuple qui défend ses droits et qui marche peu à peu à la liberté, de la royauté qui impose silence aux invasions de la noblesse, aux impatiences de la classe moyenne, et enfin, cette grande et lente révolution qui finit par remettre à leur place naturelle le vaincu et le vainqueur, leur donnant à l'un et à l'autre les mêmes droits, la même foi, la même liberté : voilà, à tout prendre, toute l'histoire moderne. D'antiques patrimoines usurpés par la force, des soldats maîtres de la terre, maîtres des âmes et maîtres des corps, des serfs qui redeviennent des hommes libres, des rois qui poussent à l'émancipation du bourgeois contre le noble, et enfin, le bourgeois maître à son tour du noble et du roi : voilà, ce nous semble, toute l'histoire de l'an de grâce 1066 à l'an de liberté 1844.





CHAPITRE IV.

La conquête de la Grande-Bretagne était le rêve des ducs de Normandie. — Chronologie des rois d'Angleterre. — Le roi Édouard élevé à la cour des princes normands. — Voyage de Guillaume *le Bâtard* en Angleterre. — Préparatifs pour la conquête. — Le départ de Saint-Valery. — La flotte de Guillaume aborde en Angleterre. — Récit de la bataille d'Hastings. — Mort du roi Harold. — Guillaume *le Bâtard* devient Guillaume *le Conquérant*.



Depuis tantôt un grand siècle, les Normands s'étaient établis dans l'ancien royaume de Neustrie; sous le règne de ces habiles ducs de Normandie, la riche province était devenue la rivale heureuse du royaume de France. Affermis sur ce trône par leur prudence, heureux et fiers de commander aux plus braves soldats du monde, les ducs de Normandie

avaient agrandi, au delà de toute mesure, cette autorité si bien commencée. Du dixième au onzième siècle, vous retrouvez en tout lieu et en toute occasion nouvelle l'influence normande : l'Italie leur appartient pour une bonne part, l'Allemagne et la Flandre sont intéressées, par des alliances, au règne de ces conquérants ; le Bas-Empire a tremblé devant ces guerriers redoutables ; bientôt, quand l'Angleterre sera conquise, vous verrez le Danemark et la Suède, la Norwége et l'Espagne, l'Ecosse et l'Irlande, dominés par l'autorité de ce vassal-roi, devant qui la France s'incline avec crainte. — Cette idée de la Grande-Bretagne à conquérir avait fait battre le cœur de tous les ducs de Normandie, à commencer par Rollon lui-même. C'était là, pour nous servir d'une admirable expression de M. de Lamartine, *la dot que chacun d'eux apportait à la fortune de son duché.* Il était moins difficile, peut-être, aux Saxons de prendre l'Angleterre que de prendre la Normandie au fils de Charlemagne ! Voilà ce que se disait le jeune duc Guillaume de Normandie, chaque fois que son regard sérieux se portait du côté de cette île de la Grande-Bretagne, qui se montrait à lui sous les apparences de trois royaumes. Déjà, à seize ans, le fils d'Arlette annonçait le grand politique et l'habile capitaine qui devait réaliser les rêves de sa maison. Sa taille haute et fière, son noble visage, son esprit pénétrant et vif, sa colère subite et terrible, ses longues rancunes, sa prévoyance, son courage, sa patience dans les temps difficiles, n'avaient pas échappé aux moins clairvoyants. Qui lui résistait, était brisé ; qui lui était ami, pouvait se fier à ses promesses. Entouré de vassaux, trop puissants pour rester obéissants à leur seigneur, il châtia les plus fiers, il bannit les moins dociles, enseignant aux uns et aux autres l'obéissance et le respect. C'était sa maxime favorite que « les Normands veulent être gouver- « nés ; donnez-leur un maître habile, ils sont invincibles ; lâchez le frein, « ils se perdent les uns les autres dans mille séditions. » — Vous verrez, plus tard, par quels moyens infaillibles Guillaume établira sa domination souveraine sur les volontés les plus rebelles ; mais, pour être le maître absolu, il fallait avoir l'Angleterre. Peu à peu, entre la Normandie et l'Angleterre, s'étaient formés des liens de bon voisinage ; secours d'hommes et d'argent, échanges, alliances, voyages. Le prince qui régnait, en ce temps-là, sur l'Angleterre, c'était Édouard *le Confesseur*, d'autres disent Édouard *l'Éxilé*. Il était le dernier fils de ce roi Ethelred, beau-frère de Richard II, duc de Normandie, dont il avait épousé la sœur, et qui était mort tout couvert du sang de ses sujets danois, égorgés par ses ordres. Ethelred était mort juste à temps

pour ne pas être détrôné par la vengeance des soldats du Danemark, et, sur ce trône chancelant, il avait été remplacé par son fils Edmond. Edmond, *Côte-de-Fer*, avait vaillamment combattu pour la défense de son trône; mais, après une lutte de sept mois, il fallut céder au nombre. Edmond mourut, et celui qui remplaça le fils d'Ethelred, le petit-fils d'Edouard, ce fut un prince danois, Canute. Celui-ci, trouvant les enfants d'Edmond trop jeunes pour être dangereux, se conduisit non pas comme un pirate, mais bien en vrai gentilhomme; il épargna ces enfants; restaient donc, plus à craindre que leur oncle, les autres fils d'Ethelred : Édouard, et Alfred, frère utérin d'Edmond; ils avaient trouvé un refuge à la cour de leur oncle, Richard de Normandie, frère de leur mère. La bonne volonté de Richard pour ses neveux eût été plus loin, si Canute n'eût pas épousé la veuve du roi Ethelred, la princesse Emma, la sœur du duc de Normandie (juillet 1017). Les enfants de ce second mariage devaient seuls monter sur le trône d'Angleterre; ainsi s'évanouissaient les droits des deux jeunes Anglo-Saxons à la couronne d'Angleterre. Ce roi danois tenait la Norwége, le Danemark, une partie de la Suède; il mourut en 1035, laissant de sa femme Emma (la veuve d'Ethelred) un fils et une fille; le fils s'appelait Canute *le Hardi*, Harde-Canute. Ce ne fut pas cependant Harde-Canute qui monta tout d'abord sur le trône de Canute, ce fut un bâtard de Canute, Harold, très-aimé des soldats. En ce moment Harde-Canute perdait son temps et son trône en Danemark. Harold l'usurpateur met à profit cette absence, pour bien s'asseoir sur le trône d'Angleterre. Même on rapporte que, par une horrible précaution, une lettre est envoyée à Rouen, aux fils d'Ethelred. Le plus jeune des deux, le prince Alfred, qui se croit appelé par sa mère Emma, accourt sur le rivage d'Angleterre; il tombe entre les mains d'Harold, et il meurt sous le poignard. Harold, après un règne de quatre ans, meurt de sa belle mort; ce fut alors seulement que Harde-Canute fut appelé au trône d'Angleterre (1040). — Harde-Canute fut un bon prince; il fit venir de Normandie son frère Edouard, fils d'Emma, comme il l'était lui-même. Harde-Canute mourut jeune, il fut remplacé par ce fils d'Ethelred, Edouard, élevé par le duc de Normandie. Edouard était de la race de Cerdic le Saxon, il remplaçait un roi danois, il fut adopté par la nation anglo-saxonne. Il avait quarante ans, il en avait passé vingt-sept en Normandie. Là il avait trouvé des amis de son exil; là il avait pu juger, par lui-même, de la force et de la volonté des princes normands. A peine sur le trône, le fils d'Ethelred eut à compter avec des vassaux plus puissants que le roi lui-même, et

entre autres, Godwin, comte de Wessex, le père de cette belle Edith : *la rose qui brille au milieu de tant d'épines!* Bientôt la cour du roi Edouard ressembla à la cour des ducs de Normandie; la langue, les mœurs, l'esprit, le costume, l'étiquette, tout se fit à la normande. Ce fut alors que Guillaume *le Bâtard*, duc de Normandie, fit à son cousin, Edouard *le Confesseur*, cette célèbre visite qui décida du sort de l'Angleterre. Il fut reçu avec joie par le roi Edouard; il parcourut, suivi de ses chevaliers, le beau royaume qui allait bientôt lui appartenir; de l'héritage de l'Angleterre pas un mot ne fut prononcé entre le roi Edouard et le duc Guillaume. Guillaume revint dans son duché, très-préoccupé de l'ambition d'une si vaste conquête, et il se demandait par quel sentier il irait à cette couronne, lorsque la tempête de l'Océan jeta sur les terres du comte de Ponthieu le fils et l'héritier du comte Godwin, Harold, un des contemporains de Macbeth (1065). Entre les mains du comte Guy de Ponthieu, Harold était perdu; Guillaume de Normandie le réclame, il le sauve, et, pour prix de cette sauvegarde, Guillaume exige qu'Harold, le plus grand seigneur de l'Angleterre après le roi, renoncera à toute espérance sur le trône d'Angleterre. Ainsi fait Harold; il s'oblige à favoriser de toutes ses forces les prétentions du prince normand à la couronne d'Angleterre. Futiles prétentions, cependant, car le véritable héritier d'Edouard, ce n'était pas Harold, ce n'était pas Guillaume, c'était le jeune Edgar, fils d'Edouard. Mais le jeune Edgar avait une âme timide dans un faible corps, pendant que Guillaume était le puissant duc de Normandie. Il était en outre le fils illégitime de Robert, le neveu d'Emma, et sur cette parenté, il demandait une couronne! D'ailleurs le roi Edouard avait désigné Guillaume de Normandie comme héritier du trône d'Angleterre. Quand il eut renouvelé son serment, dans l'abbaye de Jumiéges, et sur les saints Evangiles, Harold revint en Angleterre, où il arriva cinq semaines avant la mort du roi Edouard, qui venait d'achever l'Église de Westminster; bon roi, pieux, compatissant, pleuré par le peuple qu'il rendait heureux. — Harold fut proclamé roi d'Angleterre à la place d'Edouard *l'Exilé* et *le Confesseur*, et il monta sur le trône sans vouloir se rappeler les serments qu'il avait faits à Guillaume de Normandie. — Quand lui parvint cette nouvelle, Guillaume *le Bâtard* était en chemin pour aller en chasse dans la forêt de Rouvray : — « il bailla l'arc qu'il tenoit à un de ses gens, et s'en re-« tourna en son hostel, et commença à aller et venir par la salle, es-« traindre les dents en soi, et en nulle place ne pouvoit demeurer; et si « ne lui osoyent ses gens mot dire. » — Mais le roi Édouard l'avait

« traindre [illegible], et en nulle place ne pouvoit demeurer ; et si
« ne lui osoyent ses gens mot dire. » — Mais le roi Édouard l'avait



dit, *il n'y avait que les Normands pour prendre l'Angleterre et pour la garder.* Depuis de longues années Guillaume se préparait à cette expédition glorieuse. Les bourgeois, qui l'aimaient, ouvrirent leurs bourses à leur prince. Les gentilshommes avaient foi en la fortune de leur seigneur, ils l'aidèrent de leur épée et de leur fortune. — Les mères elles-mêmes se hâtaient de donner leurs enfants, car, leur disait-on, il s'agissait d'une guerre catholique ; tant déjà les Anglais avaient contre eux le pape et les foudres du Vatican! Guillaume se conduit à la façon d'un homme qui veut être roi à tout prix : le comte du Maine lui résiste; il donne à dîner au comte, le lendemain le comte était mort, et le Maine appartenait à Guillaume. La Flandre, qui fut si longtemps l'ennemie naturelle de la Normandie, Guillaume l'apaise par son mariage avec Mathilde, sa cousine, la fille du comte de Flandre. Les Angevins et les Bretons pouvaient et devaient lui faire obstacle, Guillaume entretient la guerre civile dans l'Anjou et dans la Bretagne. En même temps il faisait publier, à son de trompe, que tout homme sachant tenir une épée ou une lance, sera le bienvenu autour de sa bannière. A cet appel répondirent tous les aventuriers de l'Europe occidentale; ils arrivaient en foule, du Maine et de l'Anjou, du Poitou et de la Bretagne, de la France et de la Flandre, de l'Aquitaine et de la Bourgogne. Chacun avant le départ propose ses conditions, et Guillaume les accepte. — A toi de la terre, à toi de l'argent : toi tu seras gentilhomme, toi tu épouseras quelque riche héritière saxonne : plus d'un soldat de fortune demandait à être évêque, et Guillaume répondait de l'évêché. Les hommes, les navires, les armes, les vivres arrivèrent en six mois. Ceci fait, le duc Guillaume s'en fut prendre congé du roi de France, son seigneur suzerain, le priant de l'aider à conquérir l'Angleterre : *Après quoi, sire, je promets de vous en faire hommage comme si je la tenais de vous!* Mais le roi de France et les barons, ses conseillers, trouvaient que le duc de Normandie était déjà un vassal plus puissant que son seigneur, sans qu'on l'aidât à prendre l'Angleterre, et ce fut aussi l'opinion du comte de Flandre, son beau-père; mais tant pis pour la couronne de France, qui va perdre un illustre vasselage! Guillaume *le Bâtard* peut se passer maintenant de tout secours. Si son armée n'était pas redoutable par le nombre, elle était vaillante et bien choisie. Soldats robustes et prêts à tout, âmes énergiques, corps de fer, l'esprit aussi vigoureux que le bras. Avant son départ, Guillaume avait tout prévu; il avait appelé à son aide tous les hommes du Vexin, du Roumois, du Lieuvin; il avait battu Guy de Bourgogne, il avait battu l'armée

française au Val-des-Dunes, et peu s'en fallut que le roi de France ne fût tué par un chevalier cottentinois nommé Guillesen; il avait mis à la raison le jeune Geoffroy Martel, duc d'Anjou, et Guillaume, comte d'Eu, le petit-neveu de Richard Ier; la Bourgogne, l'Anjou, le Poitou, l'Auvergne, la Bretagne et l'Aquitaine s'étaient ligués, mais en vain, contre le Normand, Guillaume avait jeté contre cette coalition ses meilleurs capitaines : Raoul, comte d'Eu, Pierre de Gournay, Gautier Giffort, Roger de Mortemer. L'habile Normand avait poussé le soin jusqu'à placer, sur le siége épiscopal de Rouen, un homme à sa dévotion, l'évêque Maurille; enfin, dans un dernier effort des Angevins et des Français contre Guillaume, Angevins et Français sont brisés sur les bords de la Dive. Et maintenant Guillaume peut partir. La flotte du Normand se composait de 907 grandes nefs, sans compter les *menus vaisselins*, c'est-à-dire les vaisseaux de transport. On était à la fin du mois de septembre; le rendez-vous général de toutes ces forces est à l'embouchure de la Dive, rivière qui se jette dans l'Océan, entre la Touque et l'Orne; le temps était froid et pluvieux, il était contraire; une brise du sud avait poussé la flotte jusqu'à l'embouchure de la Somme, au mouillage de Saint-Valery; mais le vent tourna au nord-est, et il y resta un mois. L'attente parut longue à cette armée, naguère si belliqueuse; triste et découragée, elle se répandit en toutes sortes de plaintes et de menaces. Le duc Guillaume sentait, chaque jour, s'échapper sa conquête : il eût donné la Normandie pour le vent favorable qui l'eût poussé en Angleterre. Chaque jour il allait entendre la messe à l'église de Saint-Valery, et après la messe, au sortir de l'église, il regardait le coq du clocher pour savoir d'où venait le vent? Enfin, à l'approche de l'équinoxe, comme on promenait autour de l'armée la châsse de saint Valery, soudain, ô miracle! le soleil se dégage du nuage, le vent souffle dans la voile ranimée; l'armée se met en route avec des cris de joie, le vaisseau du *Conquérant* précédait cette flotte déjà triomphante. Au sommet de son mât le duc avait déployé la bannière pontificale, qui guidait l'armée pendant le jour; il allumait un fanal pour la nuit. On marcha en bon ordre; le duc précédant toujours d'une demi-journée le reste de la flotte.

Cependant l'Angleterre, à la nouvelle de cette invasion, avait mis sur pied toutes ses forces. Ces rudes enfants du Nord : Celtes, Saxons, Danois, qui avaient fait de l'Angleterre leur patrie ou leur refuge, voulurent prendre leur part de la défense commune. Déjà même cette armée avait taillé en pièces les Norwégiens et leur chef Hardrada, allié du duc de Normandie; pleins d'espoir dans le courage de leur roi, les Anglo-Saxons

attendaient ce qui allait venir. La flotte normande arrivait à toutes voiles sur les côtes de Sussex. On était au 29 septembre de l'année 1066. Les Normands sautèrent sur le rivage de Pevensey sans coup férir. Le débarquement eut lieu dans le plus grand ordre. « Lors descendirent tout les « premiers, les archers qui estoient court vêtus et tondus sur les oreilles, « après yssirent tous les gendarmes prêts à combattre, et se mirent en ba- « taille. Après sortirent en dehors les domestiques et chevaux et vivres, « après yssirent charpentiers, massons, ouvriers de bras, qui misrent « tous châteaux et bois à l'eau, prêts à être montés. » Le dernier de tous Guillaume mit le pied sur ces rivages qui allaient lui appartenir, le pied lui manque, il tombe ; — mais lui, avec une présence d'esprit digne de Scipion l'Africain : « Terre ! s'écria-t-il, je te tiens de mes deux mains, et par la grâce de Dieu, tant qu'il y en a, mes compagnons, elle est à vous. » L'armée poussait des cris de joie ! Alors un des chevaliers s'approchant d'une maison couverte de chaume, en prit une poignée qu'il apporte au duc : — « Sire, dit-il, je vous baille la saisine de cette terre et « de ce royaume, et je vous promets que ayncois qu'il soit ung moys, je « vous en verrai seigneur. » — Guillaume ne brûla pas ses vaisseaux, comme le disent quelques historiens, il était trop sage et trop prudent pour se faire à lui-même un pareil dommage ; ce qui est vrai, c'est qu'il renvoya sa flotte au duché de Normandie afin d'avoir de nouveaux renforts. Il avait employé quatre jours pour venir de Saint-Valery jusqu'à la plaine de Hastings, où il fit construire un second fort, résolu qu'il était d'attendre l'ennemi. — L'ennemi arrivait en toute hâte ; c'est-à-dire le roi Harold et ses Saxons vainqueurs du roi de Norwége. Pas un gentilhomme anglo-saxon ne manque à l'appel de son roi. La rencontre sera décisive ; il s'agit aujourd'hui des destinées d'un royaume ; le chef de l'armée normande joue son duché, Harold joue sa couronne ; le peuple anglo-saxon joue sa liberté, sur cette seule bataille. — Ainsi ils s'avancent jusqu'aux plaines de Hastings, sur le terrain qui s'appelle encore aujourd'hui : *le lieu de la bataille*. Dans la nuit du 13 octobre, Guillaume annonce à ses Normands que le lendemain sera le grand jour de la conquête. L'armée normande se prépare au combat par la prière, pendant que les Anglo-Saxons, race de buveurs, chantaient la guerre et l'amour, en buvant à longs traits le vin et l'hydromel. Quand le jour vint à luire, Guillaume savait déjà sa bataille, l'armée normande était debout et toute prête à combattre. L'évêque de Bayeux, Odon, le frère utérin du duc Guillaume, moitié prêtre et moitié soldat, voulut dire la messe à ces braves gens, et la messe dite, couvert d'un haubert, il vint se placer à la tête de la cavalerie. L'armée nor-

mande était divisée en trois colonnes; d'un côté, les gens d'armes des comtés de Boulogne et de Ponthieu; d'autre part, les auxiliaires de la Bretagne, du Maus et du Poitou : le troisième corps, les chevaliers normands, marchaient sous la conduite de Guillaume en personne. Le duc était monté sur un genet d'Espagne ; il adressa à son armée un vif et énergique discours. « Si je conquiers, vous conquerrez; si j'ai la terre, vous l'aurez. » Il ajouta que le roi Harold avait trahi le serment qu'il avait fait à son Seigneur, ce qui était le plus grand des crimes. Quand le prince eut parlé, un des Normands, nommé Taillefer, poëte et soldat plein de caprices fougueux, poussant son cheval en avant, se mit à chanter le chant gaulois, le poëme par excellence, le chant de Charlemagne, de Rolland et des chevaliers de la Table ronde. Il marchait chantant et brandissant son épée, pendant que l'armée normande répétait le refrain de ce chant de guerre. Retranchés dans leur camp, les Anglo-Saxons ne chantaient plus; ils attendaient; ils avaient l'avantage du terrain; la cavalerie saxonne avait mis pied à terre; l'infanterie, composée de bataillons très-épais, s'appuyait au pied de la colline; au centre de l'armée flottait l'étendard royal étincelant d'or et de pierreries; les soldats, abrités sous leurs boucliers et protégés par leurs palissades, s'étaient formés en bataille autour de leur étendard planté en terre : c'était comme un rempart vivant qui savait réparer ses brèches.

Mais à quoi bon vouloir décrire une de ces mêlées immenses dont les vainqueurs eux-mêmes ont grand'peine à se rendre compte? Le salut d'Harold était sur la colline où son armée se tenait inattaquable; la victoire, pour Guillaume, était dans la plaine; en vain les archers lancent leurs flèches, les flèches normandes rebondissent sur les boucliers saxons; la cavalerie bretonne est repoussée à coups de piques. Les Anglais se battaient au cri national : *Dieu est notre aide!* Les Saxons criaient : *Croix du Christ!* Les choses en étaient là, lorsqu'un grand cri retentit dans l'armée normande : *le chef est mort!* Un instant de plus, et l'Angleterre était sauvée; mais Guillaume à la voix de stentor appelle à son aide cette armée chancelante. Et en effet ce jour-là il fut terrible; il était partout, l'épée à la main, la hache au poing, et à chaque coup de hache il abattait la tête d'un Saxon. — Les Saxons se défendaient toujours. En ce moment le duc de Normandie eut recours à l'une de ces ruses que le connétable du Guesclin remit en honneur à la bataille de Cocherel. Guillaume fait sonner la retraite! — Il veut qu'un désordre apparent se mette dans les rangs de l'armée normande, afin que les Saxons s'imaginent qu'en effet les Normands prennent la fuite, et voilà les Normands

qui fuient en effet, car à tout prix il fallait tirer les Anglo-Saxons de leurs retranchements. A cet instant solennel, le roi Harold, jeune héros immortel, à l'égal des plus heureux soldats, oublie toute prudence, il se précipite sur ces fuyards; ses troupes le suivent en désordre. C'est alors que *le Bâtard* revient sur ses pas. Il pénètre enfin dans cette masse, emportée par son propre courage. Ce n'est plus une bataille, c'est une mêlée, c'est un duel corps à corps. Pour la troisième fois Guillaume a son cheval tué



sous lui, le roi Harold est frappé d'une flèche à l'œil droit; le coup était mortel ; ses deux frères, Gurth et Leofwin, tombent au pied de leur étendard, et l'étendard saxon devient un trophée de la victoire. Il était nuit, que l'armée anglo-saxonne se défendait encore. A la fin il fallut renoncer au dernier espoir ; ce qui resta de ces braves gens prit la fuite. Les cavaliers normands en abattirent autant qu'ils en purent rencontrer au bout de leurs longues épées, et le massacre se prolongea bien avant dans la nuit. Avec le roi Harold, périt toute la noblesse du sud de l'Angleterre. La victoire restait donc au duc de Normandie, le plus vaillant homme de cette mémorable journée. Sur le champ de bataille Guillaume s'agenouille pour rendre grâce au Dieu des armées; après quoi il fait l'appel de ses soldats, entre lesquels il partagea les dépouilles de l'ennemi. Cependant les mères et les femmes des compagnons d'Harold vinrent réclamer les corps de ces héros, pour leur rendre les honneurs de la sépulture. D'abord Guillaume répond qu'il fera attacher au gibet le corps d'Harold : « Il a gardé la

« côte de son vivant, il la gardera après sa mort ! » Mais enfin, touché par les prières et les sanglots d'une mère au désespoir, Guillaume permet d'ensevelir le corps du roi Harold ; il fallut alors que la femme de ce jeune héros que trahissait la fortune, Édith au cou de cygne, s'en vînt chercher dans cet amas de cadavres le malheureux capitaine qui n'avait pu sauver son pays de tant de douleurs.

Quelle journée fut jamais plus funeste dans les destinées d'un peuple ? Du côté des Saxons, c'était une défaite sans retour. Les peuples, les villes, les serfs, les seigneurs, les comtes (*ealdormen*), les princes, les évêques, les thanes, les baillis, les francs tenanciers, tout l'ensemble de la société anglo-saxonne fut envahi par la société normande. C'en est fait, l'Angleterre a tout perdu ; elle est tombée, pour ne se relever jamais, sous les premiers efforts des conquérants venus de Saint-Valery. Lui-même, le duc de Normandie, bien qu'il fût le chevalier le plus hardi et le plus entreprenant de la chrétienté, il paraissait étonné et comme épouvanté de sa victoire. Non, il ne l'avait pas rêvée si grande, si entière, si complète ! Aussi fut-il saisi d'une grande pitié à l'aspect de tant de morts. Un de ses capitaines est assez lâche pour frapper de son épée le cadavre d'Harold le Saxon : Guillaume chasse cet homme de son armée : *Militiâ pulsus*. Sur le champ de bataille, il élève un monastère en l'honneur de la très-sainte Trinité, et de monsieur saint Martin, un des vieux saints de la Gaule. Le maître-autel fut placé au lieu même où se dressait naguère le drapeau des Saxons. Sur la colline qui fait face à la mer, fut élevé le tombeau d'Harold ; les moines du couvent de Saint-Martin eurent l'ordre de prier pour *tous* les morts.

Ce conquérant Guillaume de Normandie n'est pas moins sage et moins prudent que le duc Rollon son ancêtre. Guillaume, lui aussi, à peine est-il le maître de sa conquête, qu'il la veut défendre contre les rapines de ses compagnons. Cette bataille d'Hastings donnait au duc de Normandie une autorité nouvelle qu'il se hâta de mettre à profit. Il adresse tout d'abord ses ordres et ses défenses aux mercenaires de son armée. Il défend, sous peine de mort, le vol, la violence, l incendie, le meurtre. A peine est-il couronné roi, qu'il s'écrie que le peuple vaincu est son peuple, que désormais rien ne pourra séparer le royaume d'Angleterre du duché de Normandie. « Conduisez-vous, disait-il, comme des chrétiens, comme des hommes, et non pas comme des loups altérés de sang. » Non-seulement il mit les honnêtes femmes à l'abri de toutes violences, mais il écarta de ses soldats les femmes impudiques. « *Delicta quæ fierent consensu impudicarum, vetabantur !* » Il défendit aux soldats

l'ivresse, les querelles, les injures. Lui aussi, tout comme le duc Rollon, il pouvait oublier dans la forêt sa chaîne d'or et la retrouver suspendue au même buisson. Si bien que, par ces chemins sanglants encore, le marchand pouvait voyager sans crainte ; au milieu de ces vainqueurs à figures de bandits eût passé une belle fille innocente chargée d'or, elle eût sauvé également sa fortune et sa vertu.

Mais avant de pousser jusqu'à Londres, le vainqueur d'Hastings voulut attendre la soumission de ce royaume dont il avait tué le roi et l'armée ; rien ne vint ; au contraire, Londres se mit dans un grand état de défense ; Douvres même faisait mine de fermer ses portes. Guillaume s'empara du château de Douvres, et, ceci fait, il marcha sur Londres. On dit qu'il rencontra, en son chemin, une forêt qui marchait ; cette forêt mobile cachait des archers qui protégeaient la ville de Londres. La ville était disposée à se bien montrer ; les thanes des comtés voisins étaient accourus pour prendre leur part dans le danger public ; ils avaient placé sur ce trône croulant l'héritier légitime d'Harold, le jeune Edgar, frêle jeune homme, incapable de porter cette couronne, cette épée et cette misère ! Cinq cents cavaliers normands mirent le feu aux faubourgs de la ville, puis, revenant sur leurs pas, ils ravagèrent Surrey, Sussex, les comtés de Hampshire et de Berkshire et le comté de Hertford. Guillaume avait passé la Tamise à Wallingford ; il était sûr d'entrer dans Londres à son premier désir, mais il voulait se conserver cette ville importante ; aussi bien la ville, à demi vaincue, envoya au Normand une députation de gentilshommes et d'évêques : Edgar, Edwin, l'archevêque d'York et des notables de la ville. Ces envoyés de la cité apportaient à Guillaume la couronne des rois d'Angleterre, et quel fut leur étonnement lorsque le vainqueur parut hésiter à la prendre ! En effet, Guillaume veut consulter ses barons et leur demander ce qu'ils pensent d'un si vaste royaume ajouté à leur duché de Normandie? Les barons normands s'inclinent devant leur maître ; alors Guillaume accepte cette couronne qu'il a tant désirée, et il fixe la cérémonie de son couronnement aux fêtes de Noël.

Dans toute cette négociation, Guillaume se montra plein de sagesse, de prudence, de réserve ; il n'était rien moins que sûr de son peuple nouveau ; ses compagnons, ses barons de Normandie pouvaient lui manquer ; il se gagna les uns par des bienfaits, il contint les autres par le grand mot : *Le partage !* Il voulut que le jeune Edgar, le dernier des princes saxons, devînt un des amis de sa couronne, et il lui donna une terre digne du fils de tant de rois. Il fit construire, dans chaque ville, un château fort ; c'est lui qui a bâti la Tour de Londres, avec les belles

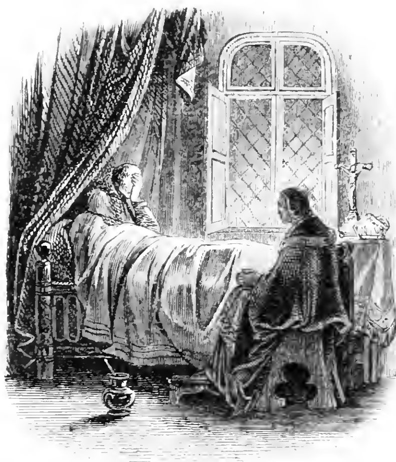
pierres tirées de la campagne de Caen, la ville de ses préférences. Tous ces châteaux normands furent bâtis en moins de trois mois, et durant un rude hiver. Cette fois, en effet, il ne s'agit plus d'une invasion fortuite, d'un peuple qui marche en avant, selon le hasard de ses colères ou des tempêtes de la mer, il s'agit d'une conquête réglée, d'un peuple méthodiquement subjugué ; il s'agit de tailler ce royaume saxon à la normande. Le vainqueur impose au vaincu ses lois, ses mœurs, sa langue, ses ordres souverains, à ce point qu'à un signal donné par la cloche du soir, toute lumière était éteinte. A propos de l'Angleterre, tout comme à propos de la Sicile, il faut bien prendre garde à ne pas tomber dans la déclamation ; les Normands ont renouvelé l'Italie ; les Normands ont fait des Anglais qui, avant eux, n'étaient ni puissants dans la guerre, ni fidèles dans la paix, *Angli nec in bello fortes, nec in pace fideles,* une grande et très-grande nation ; et maintenant, grâce à la race normande, « les Anglais se font remarquer, entre toutes les nations « policées, par toutes les vertus de la paix, par tout le courage de la « guerre. *Jam indè Angli non minus belli gloriâ quam humanitatis cultu, « inter florentissimas orbis christiani gentes in primis florunt.* » Ainsi parle l'histoire, de même que, à propos de la Sicile, si les Siciliens ont aujourd'hui une patrie, s'ils sont chrétiens, ce sont là autant de bienfaits que la Sicile doit aux Normands. *Quod ingenio Normannorum acceptum ferunt.*





CHAPITRE V.

Couronnement de Guillaume. — Son retour en Normandie. — Insurrection des Anglo-Saxons. — Insurrection des barons normands. — Revenus du roi. — Rebellion de Robert contre son pere. — Dernier voyage du roi d'Angleterre en Normandie. — Guerre avec la France. — Mort du Conquerant.



Le jour arrêté pour son couronnement, Guillaume *le Bâtard*, devenu Guillaume *le Conquérant*, avait entouré des précautions les mieux prises cette cérémonie qu'il voulait imposante et solennelle. Il fit fortifier la maison qu'il habitait dans Londres, et quand lui-même il se rendit dans l'abbaye de Wetsminster, il ne sortit qu'après avoir fait mettre sous les armes une forte division de son armée (25 décembre). Un grand malheur qui pouvait tout compromettre signala cette journée ; Normands

et Saxons remplissaient de leur attente curieuse et passionnée l'église de Westsminster ; le duc Guillaume se tenait au pied de l'autel ; l'archevêque d'York demande alors aux Anglais, et l'évêque de Constance aux Normands, si en effet ils consentent à reconnaître Guillaume de Normandie pour leur souverain légitime. A ces mots, Anglais et Saxons répondent par des acclamations si bruyantes et si vives, que les Normands restés au dehors, et qui croient à une trahison, mettent soudain le feu à la ville. En même temps, les Saxons, se voyant attaqués à l'improviste, se défendent avec la rage du désespoir ; au dedans et au dehors de Westminster, tout était à feu et à sang, et cependant Guillaume, impassible, veut que la cérémonie s'achève à la clarté même de l'incendie. Il était resté seul avec les prélats et le clergé au pied de l'autel, et il ne quitta l'église qu'après avoir prêté le serment accoutumé des rois anglo-saxons, entre les mains de l'archevêque d'York, ajoutant d'une voix haute et ferme qu'il sera un roi aussi juste que le plus juste de ses prédécesseurs !

Cet accident de Londres brûlée et pillée par ses soldats le fit entrer en de sérieuses méditations. Il voulait réunir ses deux peuples sous la même loi, et déjà il comprenait le double obstacle qu'il aurait à franchir. Et d'ailleurs comment être juste pour les vaincus? Guillaume lui-même avait promis à ses soldats le partage de l'Angleterre, et déjà ils réclamaient la haute paye de la bataille d'Hastings. Alors il fallut bien en venir au partage ; l'Angleterre tout entière fut coupée, divisée, partagée en soixante mille domaines. Ce livre des conquérants devenus propriétaires s'appelle encore aujourd'hui : *le Livre du partage*. Tout Anglais qui avait pris les armes contre le duc Guillaume était dépouillé de ses terres, de ses revenus. Le roi gardait pour lui les terres et le trésor des anciens rois, l'orfévrerie des églises, tous les revenus de la couronne anglo-saxonne. Il disposa de toutes les dignités, de toutes les charges publiques, de tous les revenus de l'Église. Il envoya au pape Alexandre une part de ces richesses, et l'étendard de Harold. Au clergé, car il voulait une Église forte et politique, qui pût discipliner les Anglo-Saxons, comme avaient été disciplinés les Saxons de Charlemagne, le roi donna des terres sans nombre, des croix, des vases et des étoffes d'or. Il choisit, pour relever l'Église d'Angleterre, les hommes les plus éminents, par la science, par la probité, par la vertu. Le savant Lenfranc, né à Pavie, et retiré dans l'abbaye du Bec, fut porté au siége épiscopal de Cantorbéry. A ses compagnons qui avaient vendu leurs terres de Normandie, pour l'aider aux premiers frais de la guerre, Guillaume donna le double de terre en Angle-

terre. Les chevaliers et les barons eurent des châteaux, des bourgades, des villes entières. Les simples vassaux, eux-mêmes, ne furent pas oubliés dans ce partage; et ceux qui en partant avaient demandé des femmes saxonnes, épousèrent les femmes des vaincus, « par lesquelles encore il « acquit merveilleusement la grâce des dames et gens du pays. » Le plus grand ordre, la plus stricte loyauté (de Normand à Normand) présida à ces partages, et l'horreur en fut diminuée par cela même. Un seul Normand, nommé Guilbert, ne demanda rien pour sa peine. Telle fut la première occupation du nouveau roi d'Angleterre. Les hommes de la race anglaise furent tout à fait envahis par la race normande. Tantôt les vainqueurs ne prenaient que les maisons, tantôt ils prenaient les maisons et les hommes. Les châteaux, les couvents, les églises, devenaient la possession légale du vainqueur. Ainsi, tous ces aventuriers normands partis de Saint-Valery, à la grâce de Dieu et de leur courage, des soldats de fortune qui n'avaient que la cape et l'épée, étaient devenus en peu de temps hauts hommes, illustres barons; leurs noms roturiers étaient des noms de vraie noblesse : Mandeville, Bhun, Malvoisin, Bastard, Bogot, Talbot, Percy, Longue-Épée, Œil-de-Bœuf, Front-de-Bœuf, Guillaume *le Chartier*, Hugues *le Tailleur*, Guillaume *le Tambour*. Ceux qui voulaient changer de nom prenaient celui de leur village ou de leur ville : Saint-Quentin, Saint-Maur, Saint-Denis, Saint-Malo, Tournay, Châlons, Rochefort, la Rochelle, Cahors. Et voilà ce que fait la victoire! Ces gentilshommes de hasard, ces bouviers normands sont devenus la souche de la noblesse anglaise : Rochefort, Rokely, Chaword. Le premier noble était le roi. Le gouverneur de province était *comte*. Après celui-là, venait le vice-comte ou vicomte, et tout le reste des gens de guerre selon leur grade : barons, chevaliers, écuyers : ils étaient nobles, d'abord parce qu'ils étaient les vainqueurs, et ensuite par la grande raison qu'ils étaient Normands et non pas Saxons. Restaient à subjuguer le nord et l'ouest de l'Angleterre; mais le nouveau roi d'Angleterre s'inquiétait déjà de cette armée féodale qui, d'un jour à l'autre, pouvait prendre congé de son chef. D'ailleurs la Normandie attendait, avec une joie égale à son orgueil, son chef illustre. Il apportait avec lui deux choses qui ont toujours été les très-bien venues dans cette province, de l'argent et de la gloire. Sur le rivage de Pevensey, témoin de son débarquement, Guillaume prit congé de son armée, non pas sans avoir laissé un riche présent à chacun de ses soldats; un vent favorable le porta sur les côtes de Normandie. Il était parti duc, il revenait roi; il ramenait à sa suite des thanes et des prélats anglais, digne ornement de son triomphe. Devant lui, d'au-

tres Anglais portaient l'or et l'argent de la conquête, et ces admirables ornements d'orfévrerie qui s'appelaient : *opera anglica*, les œuvres par excellence. Les Normands accouraient de toutes parts à ce triomphe de leur prince légitime. Pour mieux recevoir leur duc et seigneur, le la-



boureur quitte sa charrue, le prêtre quitte l'autel, la mère oublie son enfant au berceau ; on suspendait tout, même le jeûne et l'abstinence du carême, pour mieux fêter l'homme qui rapportait un royaume. En même temps, ils admiraient, d'une admiration presque naïve, les pompes de ce triomphe, ces Anglais qui avaient le teint blanc et les longs cheveux flottants comme des femmes ; ils se faisaient dire aussi la richesse de la terre anglaise, la fertilité des campagnes, l'opulence des villes, la force des fleuves, le voisinage de la mer, le crédit des marchands, et le nom des gentilshommes ; surtout celui qu'ils admiraient le plus dans ce triomphe, c'était *le Conquérant !* Ils ne pouvaient se lasser de le voir tel qu'il était, calme, sérieux, abordable à tous, bon à qui obéissait, terrible aux rebelles. Jamais un homme plus entouré d'honneur, et portant, d'un front plus haut, une plus belle couronne et mieux gagnée, n'avait traversé cette grande province. Jamais volonté plus ferme n'avait administré une plus belle conquête. Dans toute l'Europe l'admiration et l'étonnement étaient les mêmes que dans la Normandie. Quand il se fut bien montré à ses sujets de la Normandie, où il laissa, autant qu'il en put laisser, les plus avides

mercenaires de son armée. Avant de quitter l'Angleterre pour passer en Normandie, le *Conquérant* avait confié son nouveau royaume à Guillaume Fitz-Osbern et à l'évêque de Bayeux, Odon, qui s'était si bien montré à Hastings. Fitz-Osbern était *l'orgueil des Normands et la terreur des Anglais*. Odon, frère naturel de Guillaume, en était aimé comme un frère. Quand ils se virent les maîtres dans le royaume conquis, ces deux hommes s'abandonnèrent aux plus cruelles exactions de la victoire; il n'y eut plus, dans toute l'Angleterre, de justice pour personne; si les chefs étaient iniques, les soldats, à leur exemple, tombaient sur l'honneur et sur la fortune des vaincus. Bientôt s'éleva dans le royaume conquis comme un immense cri d'indignation et de douleur. Dans l'ouest, Edric le *Sauvage*, soutenu du Breton Rithwallan; dans l'ouest, les gens du comté de Kent, assistés d'Eustache, comte de Boulogne, agitaient ce royaume de mécontents. Quand il apprend ces tristes nouvelles et la maladresse coupable des deux gouverneurs, Guillaume accourt en toute hâte, et, dans une assemblée solennelle de Normands et d'Anglais, il renouvelle les serments qu'il a faits à Westminster, le jour où l'Angleterre lui fut donnée.

Pourtant, au fond de l'âme, la colère du roi était grande; il s'inquiétait de ces résistances, et, pour faire un terrible exemple, il s'en va mettre le siége devant Exeter. La ville était bien pourvue de courage et de remparts, elle abhorrait la conquête, était résolue à tout souffrir plutôt que de prêter au Conquérant serment de fidélité. Guillaume arrive; les portes de la ville sont fermées; Guillaume assiége Exeter, et après dix-huit jours de siége, quand la ville est prise, le vainqueur éloigne son armée, il accorde à ces bourgeois intrépides la sauvegarde de leurs vies et de leurs personnes. Le Cornwall pacifié, le roi Guillaume retourne à Winchester pour attendre la duchesse Mathilde, qui fut couronnée à la Pentecôte suivante. Bientôt les mêmes agitations reparaissent dans le nord du royaume; Edwin, à qui Guillaume refusait la main de sa fille, en dépit de la promesse jurée, soulève toute la contrée comprise entre la Mer et les confins de l'Écosse. Guillaume accourt contre la révolte, il la brise, et il pardonne à Edwin humilié. Où il passait armé, le conquérant était le maître; mais comment venir à bout du pays ouvert? comment relancer les fugitifs dans le fourré des bois épais, dans la profondeur des vallées, au sommet des montagnes? Cependant York se soulève avec grand tumulte; la garnison normande est mise en pièces; le gouverneur normand est égorgé; en même temps, les Écossais du roi Malcolm arrivent à l'aide de la ville révoltée; de son côté, le roi Guillaume

ne se fait pas attendre : il entre dans la ville, il l'abandonne au pillage : tout y passa, même la cathédrale ; puis, quand il a imposé silence à la révolte, et fait construire une nouvelle tour, Guillaume s'en vient rejoindre la reine à Winchester.

Rude année, d'un travail incroyable ! La patience de ce grand homme, qui tient tête à tout un peuple, n'a jamais éte mise à des épreuves plus violentes. York à peine dompté, arrive, du Danemark, la flotte de Suénon, car toutes les nations des bords de la Baltique avaient voulu venir en aide à leurs frères de la race saxonne. La flotte se composait de deux cent quarante voiles ; l'armée danoise appelait à elle le peuple anglo-saxon : « Chassons l'ennemi, égorgeons le Normand, soyons libres ! » Sous les murs d'York, trois mille Normands sont mis à mort. Quand il apprend ce désastre, le roi Guillaume, qui chassait dans la forêt de Dean, jure, par la splendeur de Dieu ! que pas un Northumbre n'échappera à sa colère. C'est que déjà le Conquérant avait préparé sa terrible et sanglante revanche : du Rhin au Tage, il s'était cherché des soldats ; et alors le voilà qui marche à l'ennemi. Il était temps, en effet, que le Conquérant se mît en marche ; l'exemple d'York gagnait de toutes parts. Guillaume avait hâte d'en finir ; il achète la neutralité des Danois, qui, en effet, restent immobiles dans les eaux du Humber. En vain l'hiver se fait sentir, en vain les torrents s'opposent à la marche de son armée, Guillaume arrive, et prend d'assaut la ville d'York. Ceci fait, il entre dans la ville, il envoie chercher sa couronne royale à Winchester, et il passe à York même, avec toute sa cour, les fêtes de Noël.

Ce fut alors, et seulement alors, que Guillaume le Conquérant, poussé à bout par ces révoltes, conçut le projet terrible d'agir enfin par l'épouvante. Isolé qu'il était dans cette nation indomptée, il voulut qu'un grand espace restât vide entre les peuples saxons et cette poignée de Normands, afin que du moins le Normand puisse savoir d'où viendra l'ennemi ? O malheur ! la dévastation commence ; l'ordre est donné, — ordre trop tôt suivi, — de tout piller, de tout renverser, de tout égorger, de tout arrêter, de tout détruire. Rien, rien ne fut épargné, ni le blé dans la terre, ni la charrue dans la ferme, ni l'enfant dans le sein de sa mère. Pas un village ne resta debout, pas un monastère, pas un arpent de culture entre York et Dublin ; il faudra dix ans pour que la charrue ose tenter de nouveau ce sol dévasté ; cent ans après que le Conquérant eût passé par là, en ravageant, le pays était encore jonché de ruines. Cette sanglante expédition porta ses fruits : la révolte fut noyée dans le sang, et les chefs anglais renoncèrent à ces luttes sans espoir, qui coûtaient

cent mille hommes à l'Angleterre. Sa violence accomplie, Guillaume revient à York par un abominable sentier de sang, de neige et de ruines fumantes. Un instant, et l'instant fut terrible, cette armée et ce capitaine se crurent perdus dans les glaces. Peu de jours suffirent au repos de ces terribles compagnons, et Guillaume les mena d'York à Chester. C'était loin; il fallait franchir les hautes montagnes qui séparent les deux côtés de l'île. Alors, voyant que leur chef est infatigable, ces hommes hésitent, ils savent que leurs femmes les rappellent dans l'opulente Normandie; eux-mêmes, d'ailleurs, ils avaient besoin de repos : la neige, la pluie, la grêle, la faim, supporter toutes ces misères quand on a pris un royaume, c'était bien dur! Ils se plaignaient, mais tout bas. Quant à leur chef, il méprise ces plaintes, il poursuit son chemin par ces orages, il marche à la tête de l'armée, plus souvent à pied qu'à cheval; il a l'obstination et l'entêtement du génie. Enfin, parvenu à Salisbury, il congédie son armée... et l'armée regrette de se séparer du conquérant!

Pour cette fois, Guillaume de Normandie restait le maître souverain de l'Angleterre; il était vraiment le roi, de la Manche aux frontières de l'Écosse. Il avait assuré chaque part de sa conquête par une forteresse, par une garnison, par des otages; et maintenant que tout obéit, Guillaume est décidé à tout envahir : seulement il lui reste à réprimer le roi d'Écosse, Malcolm, l'appui des mécontents. A ces causes, Guillaume traverse le Forth, il entre en Écosse, et il allait plus loin si le roi Malcolm n'eût imploré le pardon du *Conquérant*. Guillaume pardonne à Malcolm; désormais le roi d'Écosse ne sera plus que le vassal du roi d'Angleterre. Ainsi, plus d'espoir pour les Anglais, même du côté de l'Écosse; il fallait accepter le joug; il fallait obéir à la nouvelle dynastie; la nationalité saxonne disparaissait, à jamais écrasée. Étrange spectacle cependant; sur cette terre, dans cette île de la Grande-Bretagne, vit et respire le peuple indigène, et ce peuple indigène est gouverné par un souverain étranger, par un peuple étranger, par des gentilshommes venus tout armés, de l'autre côté de l'Océan! Roi normand, comtes et vassaux normands, évêques normands. Et chacun de ces Normands, pour se protéger et se défendre contre les indigènes, appelait à son aide des étrangers; et ces étrangers obtenaient de préférence l'adoption, les charges, les emplois, les faveurs, la confiance des maîtres de la terre! Peuple infortuné! misère profonde! avilissement incroyable! Le roi étranger donnait à ses compagnons, à ses serviteurs, à ses esclaves, les villes et les consciences des peuples vaincus! Que si

poussés à bout dans leur honneur, leur femme violée, leur jeune fille volée dans la maison paternelle, les malheureux Saxons demandent justice! le roi normand ferme l'oreille. A quoi bon, en effet, donner tort aux capitaines venus de Coutances, de Rouen ou de Caen, et raison à un vil vassal qui n'a pas même une épée pour appuyer sa plainte? Tout fut pris par le Normand : tout y passa; les grandes familles de la dynastie anglo-saxonne disparurent dans ce pillage universel. Le roi lui-même était le plus grand propriétaire du royaume, car il avait réuni aux biens des rois saxons, les domaines confisqués sur les thanes anglais. Guillaume ne possédait pas moins de quatorze cent trente-deux manoirs dans le royaume d'Angleterre. Son frère Odon tenait deux cents manoirs dans le seul comté de Kent et deux cent cinquante dans les autres comtés. Geoffroy, évêque de Coutances, laissait, à sa mort, deux cent quatre-vingts manoirs à Roger Mowbray, son neveu. Robert, comte de Mortagne, frère de Guillaume et d'Odon, eut pour sa part dans la conquête neuf cent soixante-treize manoirs; Alain Fergent, le vaillant comte de Bretagne, en eut quatre cent quarante-deux; Guillaume Warenne deux cent quatre-vingt-dix-huit. Le plus maltraité des principaux capitaines de la conquête, ce fut Robert de Clare : il n'eut que cent soixante et onze manoirs pour sa part. Les dignités suivirent; on n'entendit plus parler de thanes et d'aldermens, mais de comtes, de chevaliers et de barons : Odon, comte de Kent; Hugues d'Avranches, comte de Chester, avec juridiction royale dans leurs comtés respectifs; Fitz-Osbern, comte de Hereford; Ralph Guades, comte de Norfolk; Alain de Bretagne, comte de Richemont; et ces dignités étaient héréditaires, aussi bien que les domaines. Ces biens, si vite acquis, les seigneurs normands les donnèrent volontiers à leurs plus proches serviteurs. Par exemple, le comte-évêque, de tous ces domaines sans nombre, en garde à peine dix ou douze; Hugues d'Avranches se ruine à traîner avec lui une armée de vassaux. Ces vassaux, enrichis par le don de la terre, coupent la terre à leur tour, pour avoir des vassaux à eux, qui deviennent des sous-vassaux de leur seigneur, et ainsi à l'infini, jusqu'à ce que le dernier occupant de la glèbe fût devenu un peu moins qu'une bête de somme. Le roi exigeait le service militaire de son vassal direct; le tenancier en chef, à l'exemple du souverain, l'exigeait de ses vassaux; à chaque division de sa terre, le seigneur créait un *fief de chevalier*. En outre, le devoir des tenanciers militaires était de se rendre à la cour du souverain aux trois grandes fêtes de l'année, et toutes les fois qu'ils étaient appelés autour du trône. Le roi les consultait dans les grandes affaires; ils compo-

saient, sous sa présidence, la plus haute cour du royaume ; ils s'appelaient *barons du roi*, et leur réunion avait nom : le *baronnage d'Angleterre*. Le fief rapportait au seigneur de grands avantages : un droit de mutation quand la terre passait du père au fils, un autre droit quand le seigneur mariait sa fille aînée, un droit quand son fils aîné recevait l'ordre de chevalerie. Le fief entrait dans la maison par l'héritage, et le seigneur ne pouvait disposer que des biens qu'il avait acquis par lui-même ; le fils aîné était l'héritier légitime ; mais, celui-là mort, à qui passera l'héritage ? à son frère, à son fils ? Le fils était le plus proche parent du mort ; le frère était le plus proche héritier. De cette incertitude vous verrez surgir plus d'une fois de véritables guerres de succession au trône d'Angleterre ; et ceci vous explique pourquoi le suffrage des barons est si souvent imploré par l'héritier de la couronne. Si, à défaut d'héritier mâle, le fief passait à une fille, cette héritière ne pouvait se marier sans le consentement du seigneur ; car enfin, le fief était tenu à des prestations militaires qu'il fallait remplir. Le seigneur était donc le tuteur légal de l'orpheline, et celle-ci épousait le mari que lui présentait son seigneur. Le mari exerçait tous les droits de sa femme, il faisait hommage à sa place, il accomplissait tous les services accoutumés.

De progrès en progrès, l'envahissement s'étendit à toutes choses. La justice fut rendue par des juges normands, en langue normande ; les amendes furent payées à la normande, le condamné se mettant à la *merci* du seigneur. Poussés à bout par la violation de toutes les lois que leur avait données *le bon roi Édouard*, les Saxons égorgent quelques Normands sans méfiance. Guillaume alors remet en vigueur une loi du roi Canute qui condamne à une amende de quarante-six marcs d'argent le seigneur de la terre sur laquelle le meurtre s'est accompli, à moins qu'on ne livre le meurtrier. Cette amende s'appelait *le meurtre*. Quant à trouver, dans les seules violences, l'explication de la fusion qui va s'opérer entre les deux peuples, ce serait pousser un peu loin la complaisance historique. Après tout, l'Anglo-Saxon et le Normand ont les mêmes origines ; ils sont sortis de la même souche, cette fois rien ne ressemblait plus aux lois et aux coutumes des vaincus que les lois et les coutumes des vainqueurs. — Désormais les Normands n'avaient plus rien à craindre en Angleterre que leurs propres dissensions. La dispute commença naturellement entre le roi Guillaume et son fils Robert. Robert, voyant son père devenu roi, voulut avoir le duché de Normandie (c'était une condition du roi de France, à la conquête de l'Angleterre !), mais le

père voulait à fois son ancien duché et son nouveau royaume. « Il n'est pas la coutume de se déposséder avant d'être mort, » disait-il ; il tenait à la Normandie parce qu'il y était né, à l'Angleterre parce qu'il l'avait conquise. Le roi, pour toute réponse, chassa son fils de sa présence, et le fils d'un si puissant monarque se mit à courir le monde, la Flandre, la Lorraine, l'Allemagne, la France, l'Aquitaine, vivant avec des bateleurs et des courtisanes, menant, pendant cinq ans, la vie d'un vagabond et d'un parasite. Robert était l'enfant chéri de sa mère Mathilde, qui lui faisait passer de fortes sommes ; le roi laissait la mère venir en aide à l'enfant, mais quand il surprenait les envoyés de sa femme, sa colère retombait sur eux. Lorsqu'il fut à bout de ses ressources, Robert se fut enfermer dans le château de Gerbois qui était au roi de France, et de là, lui et sa bande, ils vivaient de pillage. Guillaume s'en vint lui-même pour châtier son fils ; le père et le fils se rencontrèrent couverts de leurs armures : Robert blesse son père à la main, et le renverse de son cheval ; mais, reconnaissant le roi Guillaume à cette voix pleine de colère, il prit la fuite, épouvanté, comme si le père eût succombé sous les coups de son fils !



L'an 1085, le roi Guillaume fit une perte qui lui fut plus sensible que l'ingratitude même de son fils Robert ; il perdit Mathilde, sa femme, une femme simple et bonne, qui était restée modeste et chrétienne dans cette haute fortune. La mort de cette noble dame qui a laissé (dans la tapis-

série de Bayeux) l'histoire de la conquête, tracée par une aiguille patiente et laborieuse, fit un grand vide dans la vie du *Conquérant.* Mathilde enseignait à son mari la modération, la patience, le sang-froid. — Maintenant ce ne sont plus les peuples conquis, ce sont les conquérants eux-mêmes que Guillaume va dompter et soumettre à l'impôt; les compagnons de ce prince exilé avaient vieilli de bonne heure; la fatigue avait brisé leur corps, la fortune avait énervé leur âme. Ils trouvèrent cependant qu'il était dur et cruel, à leur ancien compagnon, Guillaume *le Bâtard*, de leur faire payer le prix de la conquête commune. Le roi, disaient-ils, voulait donc s'approprier à lui seul, la fortune de tous? De son côté, le roi disait à ses soldats devenus vieux : « Mais il s'agit de conserver notre conquête; qui donc vous défendra, vous qui n'avez plus la force de tenir une épée; qui donc protégera vos troupeaux et vos domaines? » Sans s'inquiéter des rumeurs, il fit dresser, pour ainsi dire, l'état civil de son royaume; il voulut savoir ce qu'étaient devenues, entre les mains des soldats normands, les terres qu'ils s'étaient partagées? ce que rapportaient les villes, les hameaux, les bourgades? quelle était la position de chaque soldat, de chaque chef, des barons et des comtes? combien de terres labourables, de bois, de pâturages, de tenanciers et sous-tenanciers? quelle était la valeur de la terre avant la conquête, et ce qu'elle vaut à présent? Il voulut savoir aussi ce que payaient aux rois saxons ces mêmes terres? En un mot, il voulut que la conquête tout entière fût écrite dans les registres du royaume (1086). Par ce moyen le roi normand confirmait à tout jamais l'expropriation de l'Angleterre, en même temps qu'il pouvait revenir sur la première prise de possession. Grâce à cette haute et minutieuse révision, il ôtait à qui il lui convenait de les ôter, les terres ou fiefs dont s'étaient emparés les vainqueurs dans la première hâte de la victoire; comme aussi il s'appliquait à lui-même, les impôts des terres qu'il ne reprenait pas; se posant ainsi comme l'héritier légitime des rois anglo-saxons. Par cette habileté qui ferait honneur aux plus savants financiers de l'Europe moderne, le roi d'Angleterre put remplir ses coffres à mille sources abondantes : 1° les rentes des terres de la couronne; 2° les biens des pupilles qu'il revendait (le bien et l'héritière) à beaux deniers comptants; 3° les aubaines et confiscations; 4° les droits payés par les plaideurs et les amendes; 5° les péages, les foires, les marchés, les ponts, les ports, autant de droits pour l'échiquier. Le revenu de ce vassal de la France se montait à l'énorme somme, pour ce temps-là, de 1061 livres sterling, la livre représentant trois livres nominales d'aujourd'hui.

et la valeur de l'argent étant dix fois aussi grande que dans les temps modernes.

Avec cet argent, le conquérant achetait des hommes; avec ces hommes choisis partout, il se faisait obéir de ses anciens compagnons d'armes. Les Bretons du comte de Norfolk se révoltent[1]; il confisque les terres qu'il a données aux Bretons et à leur chef. Fitz-Osbern murmure et se plaint; il est condamné à une prison perpétuelle. Le comte de Waltheof, le descendant des rois saxons, est condamné et mis à mort pour non-révélation de complot (le crime de M. de Cinq-Mars sous Louis XIII), *misprision of treason*; mais de ce meurtre il ne faut pas accuser le roi Guillaume; la honte en est retombée sur la femme du comte, Judith, qui voulait épouser un baron normand, et cette Judith, Guillaume l'a châtiée, la laissant dans la pauvreté et l'abandon d'une femme déshonorée! Il n'y eut pas jusqu'à ce prélat, qui fut un des capitaines de la bataille d'Hastings, Odon, frère naturel de Guillaume, que Guillaume n'ait été forcé de châtier. Quand il vit les Normands de Robert Guiscard maîtres de l'Italie, et les Normands de Guillaume maîtres de l'Angleterre, l'évêque de Bayeux voulut monter sur le trône pontifical; l'idée était grande; Guillaume la trouva trop grande, et il fit jeter en prison, non pas, disait-il, l'évêque de Bayeux, mais le comte de Kent. Moins que jamais on résiste au conquérant; il se fait rendre par les Gallois plusieurs centaines de prisonniers anglais; il fait rentrer dans le devoir le roi d'Écosse; les Danois eux-mêmes, quand ils reviennent sur une flotte de soixante navires, laquelle flotte doit être appuyée par une flotte de six cents voiles, la flotte du comte de Flandres, impuissant et jaloux ennemi de tant de grandeur; le vent, la mer et l'argent les chassent tout au loin. Voilà par quels progrès invincibles la conquête s'étendait d'un bout à l'autre du royaume d'Angleterre; aussi, lorsqu'à la fin de l'année 1086, se réunirent à Salisbury tous les vainqueurs ou fils de conquérants, ils se trouvèrent au nombre de soixante mille soldats; chaque soldat possédant une portion de terre suffisante à l'entretien d'un cheval et à l'achat d'une armure. L'homme glorieux et tout-puissant autour duquel s'agitait cette réunion, qui a été le commencement de la nation anglaise, recevait le serment des vaincus et le serment des vainqueurs. « Je suis votre homme lige! Mon « corps et ma vie, je vous les dois! La terre que je tiens, je la tiens de vous! » Le serment n'a jamais parlé un langage plus dévoué et plus soumis. De son côté, lui, le roi, il leur donnait ses ordres souverains : « Vous res-

[1] Voir, dans notre histoire de *Bretagne*, la révolte du comte de Norfolk, pages 128 et *suivantes*.

« terez armés, la nuit et le jour! Vous serez prêts, à toute heure, à dé-
« fendre vos domaines et les nôtres! Vous monterez la garde sur le rempart de nos villes! Vous serez les frères et les amis des soldats qui « viendront en Angleterre, de notre duché de Normandie, ou de toute « autre part, et à ceux qui leur feront outrage, vous n'accorderez ni « repos ni trêve! » Voilà ce que le roi d'Angleterre recommandait aux hommes d'épée : ses ordres aux gens d'Eglise n'étaient pas moins absolus et moins habiles : — « Vous n'aurez pas d'autre volonté que ma volonté « royale ; mais en revanche, vous serez les maîtres des jugements qui se « rapportent au gouvernement des âmes. L'évêque aura sa justice, tout « comme le roi a sa justice. » A ces causes Guillaume séparait les tribunaux civils des tribunaux ecclésiastiques ; l'évêque restait indépendant de tout pouvoir politique, pour n'obéir qu'au roi ! Voilà comment se constituaient à la fois la royauté et l'Église en Angleterre. La part de l'Église fut immense, dans ce partage d'un royaume conquis à l'ombre de la bannière pontificale, mais cependant le conquérant ne pensait qu'à instituer une Église nationale. En vain le pape Grégoire VII, Hildebrand, cette formidable volonté qui a préparé les grandeurs infinies de la puissance pontificale, réclamait-il sa part d'autorité dans le royaume d'*Édouard le Confesseur ;* le roi Guillaume, peu jaloux d'imiter ce roi dont l'Église a fait un saint, parce qu'il est resté vierge dans le mariage, instituait la suprématie presque pontificale de l'archevêque de Cantorbéry. Au compte du *Conquérant*, le pontife de Rome était trop indépendant de toute autorité, pour bien servir les intérêts des couronnes royales. Ainsi, il était le maître partout et toujours; ainsi, il avait tout prévu, même les oppositions de la cour de Rome, qui l'avait tant servi dans sa conquête ! Était-ce là, je vous prie, assez d'autorité, assez de gloire et de puissance sur la tête d'un seul homme? et cependant cet homme n'était pas heureux ; une inquiétude secrète tourmentait cette âme en peine. Cette nation égorgée et dépouillée lui apparaissait dans ses rêves ; il se demandait, à lui-même, de quel droit il avait exercé toutes ces violences sur la liberté, sur la propriété et sur la conscience des Saxons?

En même temps, il s'inquiétait du jugement de la postérité, comme si l'histoire n'avait pas toutes sortes de distances favorables, même aux grandeurs les plus injustes! L'incertitude qui le poussait lui fit quitter l'Angleterre une dernière fois. Il voulut revoir, avant de mourir, son duché natal. Le voyage commença d'une façon lugubre, car il fallut traverser l'Angleterre pour aller en Normandie. O grand Dieu! quelle différence entre le royaume et le duché! Cette terre des Saxons, qu'il

traversait dans tout l'appareil de sa gloire, Guillaume la laissait pauvre, serve et grevée d'impôts ; cette terre de Normandie, qu'il allait retrouver, il l'avait faite riche et florissante; à peine sur le terrain conquis, laissait-il des cabanes de chaume, des masures dégradées, des églises en ruines, pendant que, sur l'autre rive, ce n'étaient que châteaux crénelés, riches palais, opulents domaines; en Normandie, le luxe, la fortune, les beaux-arts ; en Angleterre, la misère, la faim, l'esclavage ; duc de Normandie, Guillaume commandait au plus beau duché de l'univers ; roi des Anglais, son royaume appartenait à toutes les douleurs.

Le duc-roi arriva à Rouen au mois de janvier 1087. Il était alors plus triste et plus morose que jamais; son âme avait conservé toute la vigueur et toute l'activité de la jeunesse ; mais son corps, accablé sous la fatigue et l'embonpoint, ne répondait plus à tant de courage. A peine arrivé dans son palais de Rouen, Guillaume le Conquérant se mit au lit, et, de son lit, il réclama à Philippe Ier, roi de France, le comté du Vexin, dont la France s'était emparée à la mort du duc Robert. Le roi Philippe répondit aux réclamations de son vassal, en demandant quand donc le roi d'Angleterre aurait fait ses couches? « Par le ciel! s'écriait le Normand, mes relevailles se feront à Notre-Dame de Paris avec dix mille lances en guise de cierges. » Et, en effet, le voilà debout, guéri soudain par la colère (10 août 1087). A travers ces riches domaines qu'il réclamait, il marche sur Paris, il brûle, il arrache, il déchire tout ce qu'il rencontre sur son passage. Depuis longtemps d'ailleurs il s'était promis de reprendre la ville de Mantes, qui, durant sa minorité, avait été retranchée, par le roi de France, du duché de Normandie. C'en est fait, la ville est prise d'assaut; Mantes *la jolie* et la bien nommée (plus rien ne reste du château dans lequel mourut le roi Philippe-Auguste, *abbé de Saint-Maclou;* et même, de cette abbaye de Saint-Maclou, la tour seule existe encore, svelte et légère) est mise à feu et à sang par ces forcenés, que pousse la colère du maître. Rien n'est épargné, ni le sexe, ni l'âge; l'enfant et le vieillard payent de leur vie, tous payent de leur fortune, *le bon mot* du roi de France; mais enfin le doigt de Dieu avait indiqué, dans ces flammes, le grain de sable qui devait briser Guillaume *le Conquérant* et crouler sa fortune. En effet, comme il traversait, au galop de son cheval, cette ville embrasée, son cheval s'abattit dans les cendres brûlantes. Le choc fut terrible; c'en était fait : Guillaume le Conquérant était frappé à mort. On eut grand'peine à le transporter jusqu'à Rouen, la capitale de son duché; et comme l'agitation de cette ville bruyante lui était insupportable, il se fit



[illegible]

porter dans un monastère situé hors des murs. L'agonie de Guillaume



dura six semaines, une agonie vigoureuse, intelligente, comme avait été sa vie entière. Il fit sa confession générale, et pour que Dieu fût clément envers lui, il pardonna à tous ceux qu'il pouvait pardonner, sans compromettre l'avenir. Il fit des aumônes aux pauvres de l'Angleterre, et délivra de leur prison tous les nobles, saxons ou normands, retenant son frère Odon, qu'il croyait dangereux et incorrigible. Le rare génie qui était en lui ne se démentit pas une heure ; il était calme, il parlait des grands événements de sa vie et surtout de l'Angleterre conquise. Peu de jours avant sa mort, il appela autour de son lit les prélats, les barons, les conseillers de sa couronne ; ses deux jeunes fils, Guillaume et Henri, étaient à genoux au chevet de leur père. Le roi dicte ses volontés dernières. A son fils aîné Robert, qui n'a pas reparu depuis sa révolte, il laisse le duché de ses pères, la Normandie ; puis il ajoute : « Quant au royaume d'Angleterre, je ne le lègue en héritage à personne, « parce que je ne l'ai point reçu en héritage, mais acquis par la force « et au prix du sang ; je le remets entre les mains de Dieu, me bornant « à souhaiter que mon fils Guillaume, qui m'a été soumis en toutes choses,

« l'obtienne, s'il plaît à Dieu, et y prospère. — Et moi, mon père, que « me donnes-tu donc? lui dit Henri, le plus jeune de ses fils. — Je te « donne, répondit le roi mourant, 5,000 livres d'argent de mon trésor. « — Mais que ferai-je de cet argent, si je n'ai ni terre ni demeure? — « Sois patient, mon fils, et mets ta confiance en Dieu ; il te donnera, s'il « lui plaît, la fortune de tes deux frères. » Chacun des deux fils s'empara, à l'instant même, de sa part dans cet immense héritage. Henri se fit compter les 5,000 livres; Guillaume, muni d'une lettre de son père pour l'archevêque Lanfranc, partit pour l'Angleterre, afin d'y chercher sa couronne. Resté seul, le Conquérant attendit la mort. On était alors au 10 septembre 1087, le soleil se levait radieux; les cloches de l'église voisine sonnaient la prière matinale; le duc, qui dormait, se réveille, et comme on lui dit que c'étaient les cloches de Sainte-Marie : — « Madame Sainte-Marie, s'écria-t-il, priez Dieu pour le roi Guillaume! » Disant ces mots, il expira. Il avait soixante et un ans; depuis cinquante ans, il était duc de Normandie; depuis vingt et un ans, il était roi d'Angleterre. Aussitôt, ses médecins et ses serviteurs, le voyant mort, entrèrent dans une grande épouvante. Chacun ne pensa plus qu'à s'enfuir et à se barricader dans sa maison. Cette épouvante subite, incroyable, se répandit en un clin d'œil, dans la ville de Rouen, et de là, dans la Normandie tout entière. Que faire, que devenir, à quel homme obéir désormais? Ce roi d'Angleterre avait dominé de si haut toutes ces âmes, que, lui parti de ce monde, on eût dit que le monde allait finir. Cependant le cadavre de ce grand homme, dont la mort agitait ainsi les plus hardis courages, restait abandonné dans un coin du monastère. Ses serviteurs avaient volé, même la dernière couverture de son lit; pas un soldat n'était resté fidèle au cadavre de son capitaine, pas un courtisan à la dépouille mortelle de son roi. Guillaume, archevêque de Rouen, fut le premier qui s'inquiéta des derniers devoirs à rendre à ce mort, illustre entre tous les vivants. Il remplaça, au lit funèbre, les fils du roi, et ses frères, et ses parents, et ses officiers. Un seul gentilhomme, une espèce de propriétaire-fermier, nommé Herbin, vint en aide au prélat pour l'assister dans ce pieux devoir. Le corps du roi fut transporté dans une barque sur la Seine, et conduit jusqu'en la ville de Caen, dans la basilique de Saint-Étienne, que le roi Guillaume avait bâtie. Sur le rivage, les moines de Saint-Étienne vinrent attendre le duc et le roi de tant de gens. Gilbert, évêque d'Évreux, prononça l'oraison funèbre de Guillaume Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie; et quand il eut accompli ce dernier éloge, il demanda à l'assistance s'il

était resté dans la vérité et dans la justice. Alors une voix s'éleva pour protester, sur le bord de cette fosse, creusée dans le chœur! «Messeigneurs, dit cet homme aux évêques, aux barons, à l'assistance entière (cet homme s'appelait Ascelins Fitz-Arthur), celui que vous avez loué était un voleur; la terre que vous foulez m'appartient; cette église a été bâtie sur l'emplacement de la maison de mes pères; ce terrain a été usurpé par le duc que vous allez enterrer à cette place; donc je réclame cette part de mon domaine, ou que du moins il soit bien convenu que le roi Guillaume est enseveli sous ma glèbe!» Ainsi parla cet homme, à haute voix, et comme un homme qui n'a pas peur qu'on le démente. Les évêques lui payèrent le prix de son terrain, et le corps du roi fut descendu dans la fosse. O vanité des grandeurs humaines! le fameux baron, *famosus baro*, disent les chroniques, cet habile, qui avait introduit si violemment la nation normande au milieu de la nation saxonne, non-seulement il n'était pas le propriétaire de la fosse qui allait le contenir, mais encore cette fosse, une fois payée, se trouva trop étroite pour contenir cet illustre mort. Le mort avait pour tout cercueil son manteau royal, et dans les efforts que l'on fit pour qu'il restât enseveli dans cet espace trop étroit, le ventre se rompit. Tout ce que contenaient ces entrailles se répandit avec une horrible infection. Spectacle rempli d'horreur et de dégoût! obsèques sans majesté et sans respect!

Maintenant ferons-nous le portrait de Guillaume le Conquérant? Il est au nombre de ces grandes images qui se dessinent d'elles-mêmes, tant leur profil se prolonge, immense, au milieu des plus vives clartés. Qui pourrait refuser à ce grand homme l'audace et la patience, le sang-froid et le courage, la prévoyance et la volonté? Quel plus digne artisan d'une œuvre plus royale? Il aimait la royauté qu'il avait conquise, et chaque année il portait, pendant trois jours, son heaume de roi : à Pâques, qu'il passait à Winchester; à la Pentecôte, dans son palais de Westminster, et le premier jour de chaque année, à Glocester. Il avait autour de sa personne une grosse cour, attentive à ses moindres paroles: évêques, archevêques, abbés et comtes, thanes et chevaliers.

Il était d'une rigueur inflexible, et plus d'une fois ses colères furent atroces. Quand il avait dit : *Je veux!* il fallait obéir, au péril de sa tête, ou tout au moins d'une rude captivité dans le fond des cachots. Il aimait l'or et l'argent comme des moyens nécessaires; mais aussi combien de marcs d'or et d'argent il a pris à ses sujets, injustement, par violence, par la fourbe! car il s'inquiétait peu des moyens, pourvu que le résultat fût riche, à ce point qu'on l'a vu cent fois louer ses terres à un fer-

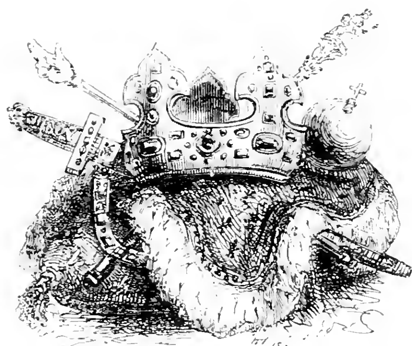
mier, et jeter ce malheureux hors de son champ, pour peu que se présentât un fol enchérisseur. Ses lois sur la chasse sont terribles. Il avait seulement en Angleterre soixante-huit forêts, et cependant il fit planter en forêt l'immense espace de terres situées entre l'Avon et la baie de Southampton ; il renversa les chaumières qui le gênaient ; il prit les terres ; il isola sa plantation par un espace qui devint un désert ; cela s'appelle encore la Forêt-Neuve (*New-Forest*) depuis plus de sept cent cinquante ans.

Il avait la taille d'un homme ordinaire, et il était robuste à ce point qu'à cheval même, et au galop, il bandait un arc que les plus robustes n'auraient pas bandé au repos. — Son visage avait un grand air de majesté féroce qui en inspirait aux plus hardis. Il allait à la chasse, à pied, en courant : et qui l'eût pu suivre eût fait miracle. Ambitieux, avare et bon chrétien : chaque matin il entendait la messe de son chapelain ; il aimait la conversation des hommes instruits, et ceux-là le pouvaient aborder sans avoir à redouter ce grand air farouche qui faisait balbutier les fiers barons. En dépit de toutes ses injustices, il avait un grand fonds de justice, ne supportant jamais la violence autour de lui. Il réunit dans sa personne de grandes qualités bien opposées : la sagesse éclairée d'un fondateur d'empire, le courage des plus grands capitaines, la verve et le génie des conquérants.



CHAPITRE VI.

Guillaume II (le Roux). — Il succède à son père. — Ses guerres avec Robert, son frère aîné. — Il envahit la Normandie pendant que Robert est dans la terre sainte. — Il envahit l'Écosse et le pays de Galles. — Il est tué dans la *Forêt-Neuve*. — *Henri Ier (Beau Clerc)*. — Son avénement. — Invasions du duc Robert. — Henri fait Robert prisonnier. — Naufrage de la *Blanche Nef*. — Sa fille Mathilde. — Geoffroy Plantagenet. — Étienne de Blois.



GUILLAUME *le Roux* (*Rufus*), le second fils du *Conquérant*, n'avait pas attendu la mort de son père pour aller s'emparer des trésors et de la couronne du royaume d'Angleterre. Il se montra tout d'abord un digne élève de son père ; il avait vu Guillaume Ier à l'œuvre ; il l'avait accompagné dans tous ses voyages ; il avait ses secrets, il avait sa pensée. Trois semaines après la mort de Guillaume Ier, Guillaume le

Roux était proclamé roi par les évêques et les barons de l'Angleterre.

A peine assis sur ce trône, qui avait été le prix de la course pour ainsi dire, le second fils de Guillaume le Conquérant eut à défendre sa couronne contre ce même évêque de Bayeux que le roi Guillaume Ier voulait, dans sa prévoyance, retenir prisonnier à la tour de Rouen. L'évêque de Bayeux avait en haine l'évêque Lanfranc, et justement, parce que Lanfranc gouvernait l'Angleterre au nom de Guillaume *le Roux*, Odon de Bayeux s'en va proclamant que le véritable et légitime héritier de la couronne d'Angleterre, ce n'est pas Guillaume, c'est Robert, le fils aîné du Conquérant. En même temps, l'évêque de Bayeux représentait aux uns et aux autres, aux Normands d'Angleterre, aussi bien qu'aux Normands de Normandie, qu'il y avait intérêt pour eux à n'obéir qu'à un seul maître, que la puissance normande s'affaiblissait en se divisant! Il célébrait aussi les grâces, l'abandon, la généreuse humeur du prince Robert. — Ces paroles trouvèrent de l'écho des deux côtés du détroit, et bientôt la rébellion fit des progrès rapides : Odon dans le Kent, l'évêque de Durham dans le Northumberland, Geoffroi de Coutances dans le Sommerset, Hugues Bigot dans Norfolk, proclamèrent Robert roi d'Angleterre. —Sans le secours des Saxons, Guillaume le Roux était perdu. Mais telle était la haine du Saxon pour le Normand, qu'à la voix même du propre fils de Guillaume le Conquérant, Godwin et ses Saxons prennent les armes pour le défendre. Cette armée anglaise fit merveille, à ce point que soudain la révolte est brisée en Angleterre, que l'évêque de Bayeux est forcé de fuir en Normandie! — La Normandie était déjà dans l'anarchie; ce duc Robert, à qui l'on voulait donner un trône, ne savait même pas gouverner son duché. L'insensé! pour trois mille livres, il vendit à son frère Henri le Cotentin, le tiers de son duché! — Aussi bien ne vous étonnez pas que Guillaume *le Roux*, voyant le duché à l'abandon, se soit emparé, presque sans coup férir, de Saint-Valery, d'Albermale, de toutes les forteresses de la rive gauche de la Seine. — Déjà il était facile de voir que Robert était perdu. — A la fin cependant, les barons, qui étaient à la fois propriétaires en Normandie et en Angleterre, s'occupent à imposer la paix entre les deux frères, sous la médiation du roi de France. Dans ce traité, Guillaume *le Roux* conservait toutes les forteresses qu'il avait conquises en Normandie, sauf à donner à son frère Robert des terres équivalentes dans son royaume d'Angleterre. Il était dit ensuite, qu'au décès de l'un des deux princes, le prince survivant héritera des états du mort. — Là-dessus, on se sépara, et malgré les solennelles promesses que lui avait faites Guillaume *le Roux*, l'armée

saxonne fut renvoyée avec mépris, et ces malheureux soldats retombèrent dans leur néant.

Que devenait cependant le prince Henri, dans cette lutte contre les deux princes? Henri attendait patiemment, comme le lui avait conseillé son père au lit de mort. Ses deux frères, le roi d'Angleterre et le duc de Normandie, redoutaient également l'habileté et le courage de Henri, comme ils le firent bien voir lorsqu'ils réunirent leurs forces contre le génie et la fortune de ce frère, riche et déshérité. Aussitôt donc, Guillaume et Robert s'en vont attaquer leur frère retranché dans la forteresse du Mont-Saint-Michel : c'est le rocher formidable qui s'élève menaçant, sur le bord de la mer, comme pour séparer par un obstacle invincible la Normandie de la Bretagne. Deux fois, chaque jour, monte la mer autour de cette roche, qu'elle enveloppe de son onde grondante. Henri se défendit avec grand cœur; mais l'eau manqua, et il fallut se rendre; trop heureux fut encore le dernier fils du *Conquérant* de sortir, du Mont-Saint-Michel, la vie sauve. De l'argent que lui avait donné son père rien ne restait; les terres qu'il avait achetées devinrent le partage de Guillaume et de Robert; lui-même, Henri, il fut, deux ans, errant et fugitif dans le Vexin, mais enfin, les habitants de Domfront proposent au prince, l'administration de leur ville. Henri accepte, et bientôt, à force de zèle et de prévoyance, il recommence sa fortune. Il connaissait ses deux frères; il savait l'avarice de Guillaume, l'insouciance de Robert, la mauvaise foi de l'un et de l'autre, et plus que jamais il se préparait à porter la couronne du roi, ou la couronne ducale. En effet, quand ils se voient délivrés de leur frère Henri, Guillaume et Robert recommencent les honteuses disputes. Vous vous rappelez que Guillaume avait promis de donner à Robert, en échange des forteresses et des domaines qu'il retenait en Normandie, certains comtés dans le royaume d'Angleterre. Maintenant Guillaume refuse net de remplir sa promesse. Aussitôt le duc de Normandie envoie au roi d'Angleterre deux héros, proclamant que le duc Robert renonce désormais à l'amitié de Guillaume, chevalier traître et menteur! A cette attaque le roi anglais veut répondre en personne; lui-même il accourt en Normandie, et il plaide sa cause en présence même des vingt-quatre barons qui ont signé le traité de paix entre les deux frères. La cause entendue, les douze barons, témoins pour le roi Guillaume, et les douze barons témoins pour le duc Robert, jugent et déclarent juste et loyale la réclamation du duc de Normandie! Condamné par les juges que lui-même il a choisis, Guillaume II en appelle à son épée. L'armée anglaise accourt à l'aide de son roi; l'armée anglaise est battue par les Normands,

aidés des troupes du roi de France. Guillaume, battu par l'épée, veut combattre par l'argent, et il obtient cet argent par un étrange moyen. Des renforts lui arrivaient d'Angleterre, au nombre de vingt mille hommes; puis, quand ces vingt mille hommes sont sur le point de s'embarquer, chaque soldat est forcé de donner au roi dix shillings, et on le renvoie à ses foyers. Avec cet argent, Guillaume se tire d'affaire d'une façon peu glorieuse.—Mais il était dit que Robert dérangerait, à chaque instant, ce que lui donnait la fortune. Il était délivré de son frère, il restait maître souverain dans le duché de Normandie; Henri, moins que jamais, donnait signe de vie et d'ambition. Robert alors, Robert placé entre ces deux grands dangers, Guillaume et Henri, l'un tout-puissant, l'autre si habile, s'imagine d'aller guerroyer en Palestine. Il partit, poussé par ce besoin de mouvement qui poussait son aïeul le duc Richard; le vagabondage armé était la joie de ce singulier prince, habitué de si bonne heure à la vie errante et sans frein... Il part, et voyez l'aveuglement! — avant son départ, Robert propose à Guillaume de lui vendre, pour dix mille marcs d'argent, le gouvernement de ses États pendant cinq années! Guillaume accepte avec joie. Pour payer ces dix mille marcs, il réunit ses barons, qui eux-mêmes ont recours à leurs vassaux, lesquels vassaux s'adressent à leurs sous-vassaux, si bien que la somme fut complète et portée dans l'échiquier de Normandie. — A peine son frère est-il parti pour l'Orient, Guillaume se porte dans la Normandie et dans le Maine. Les Normands lui font fête, les Manceaux le repoussent. Guillaume s'empare du Maine, et l'année suivante, quand de nouveau le Maine se soulève, il passe la mer malgré la tempête; et comme on veut le retenir : *Les rois ne se noient pas!* s'écrie-t-il. Il part, il arrive, il reprend le Mans.—Déjà, au même instant, Malcolm, roi d'Écosse, était frappé à mort dans une plaine du Northumberland, qu'il avait envahi. Lui-même, le comte de Northumberland, Robert Mowbray, le neveu et l'héritier de cet évêque de Coutances, qui lui avait laissé trois cents manoirs, l'allié des plus grandes maisons de la nation anglo-normande, il força le roi Guillaume II à le venir assiéger dans sa forteresse, et comme le roi ne peut prendre le fort du comte, il élève forteresse contre forteresse. *Malvoisin*, tel était le nom de cet obstacle.— Northumberland est chassé de la place de Bamboroug, et en toute hâte il se réfugie dans le monastère de Saint-Oswin; il paya sa révolte par trente années de captivité dans le château de Windsor. Ses amis furent traités plus cruellement encore; l'amende, la confiscation, le supplice, le bourreau, enrichirent, outre mesure, cet avide Guillaume II. Sachez donc qu'à

la mort du *Conquérant*, le trésor royal de Winchester contenait, outre l'amas d'or et de pierres précieuses, soixante mille marcs d'argent! Cette somme avait été presque doublée par les exactions de Guillaume II, et cependant rien ne pouvait satisfaire à cette prodigalité insensée! Tout se dépensait en riches habits, en festins somptueux, en débauches, en trahisons, qu'il fallait payer à tout prix. Et chaque jour la dépense grandissait, l'argent fuyait par toutes les issues de la violence et de la débauche; la mort du grand et juste évêque Lenfranc (1089), ne fit qu'ajouter aux dilapidations furieuses. Délivré désormais de tout contrôle, Guillaume le Roux s'abandonna à des folies incroyables. Il avait, pour le servir dans ce besoin d'excitation et d'argent, un honnête ministre, surnommé le *Flambard*, ou bien la *Torche dévorante*. Cet homme avait commencé par faire le métier de délateur, et il avait grandi à force de bassesses. Il se mit donc à faire argent de toutes choses dans ce royaume au pillage. Il remplaça, par l'amende, même la peine capitale, si bien que le riche put se racheter de tous les crimes; il revisa, pour doubler l'impôt, tout le *Domesday*, le livre de la conquête, qu'avait arrêté le *Conquérant*: il vendit les bénéfices, il vendit les évêchés; si saint Anselme fut nommé à l'archevêché de Canterbury, c'est que le roi Guillaume II tomba malade, et qu'il sentit au fond de l'âme quelque salutaire repentir; mais ce danger passé, l'avarice de cet indigne roi le reprit, et il se plongea de nouveau dans cet abîme de concussions et de violences. Cette cour, tenue par la reine Mathilde et le *Conquérant*, avec tant de respect pour eux-mêmes et pour leurs sujets, devint un mauvais lieu à l'usage des prostituées; car pour rester libre, Guillaume II, à la façon d'un débauché vulgaire, refusait le mariage. — En vain le nouvel archevêque de Cantorbéry veut faire entendre la remontrance évangélique, il est traité avec l'insolence d'un fou par ce même Guillaume, qui l'a supplié d'accepter la succession et la mitre du vénérable Lenfrant! — La haine du roi contre le saint prélat, trop courageux et trop pauvre pour acheter le bon vouloir de maître Flambard, ne connut plus de bornes. — Alors l'archevêque prend congé de ce roi furieux, et s'en va à Rome, au milieu pour des insultes et des huées des courtisans de Guillaume II.

La mort, une mort imprévue, vint enfin débarrasser l'Angleterre du joug de cet indigne fils de Guillaume *le Conquérant*; mort étrange, inexplicable, inexpliquée, providentielle, impunie, prédite à l'avance; et ces prédictions, entourées de mystères sanglants, étaient bien faites pour servir d'enseignement salutaire aux tyrans à venir.

C'étaient, en effet, les croyances de ces peuples misérables qui n'a-

vaient plus d'autre croyance que la haine, d'autre espérance que la vengeance : tout Normand qui pénétrait dans la forêt Neuve, les armes à la main, était menacé de mort. Non pas qu'une main ennemie eût besoin de frapper cet homme, mais à l'instant même il était entouré de mille dangers mystérieux, invisibles. Ils tombaient, sans que l'on pût savoir comment donc ils étaient tombés. Ainsi était mort dans la forêt Neuve, en l'an 1074, le fils aîné du *Conquérant*, Richard ; ainsi était tombé en l'an 1100, dans cette même forêt Neuve, le propre neveu de Guillaume le Roux, le fils du duc Robert. Les Anglo-Saxons se montraient du doigt cette sombre forêt d'où leur venait la vengeance. Justement le roi tenait sa cour au château de Winchester. Les plus gais compagnons avaient obéi à son appel : on buvait, on riait ; le roi lui-même, grand railleur, encourageait ses convives à se moquer de ses cruautés et de son avarice, tout en les justifiant. N'étaient-ils pas les maîtres de cette terre et les maîtres de tous ces hommes? Qu'avaient-ils de mieux à faire qu'à dormir toute la nuit, et à boire tout le jour? Ainsi faisaient ils. Ce jour-là, après le second repas du matin, Guillaume voulut aller chasser dans la forêt Neuve. Toute la bande joyeuse se met en route ; on fait halte sur la lisière du bois. Le roi allait pénétrer dans le bois, quand un moine, l'arrêtant d'un geste effrayé, lui raconta que la nuit même, il avait eu une vision : il avait vu le roi Guillaume cité à comparaître devant le trône de Dieu ! — « Bon père, dit le prince, vous me dites là des choses que croirait à peine un porc saxon ; mais cependant j'ai hâte, vous me raconterez le reste à mon retour. » Ce disant, il pique des deux. — Le moine était un Saxon ; il vit passer devant lui tous ces princes, les mains et les yeux levés au ciel, comme s'il eût pris le ciel à témoin ! La voix des chiens, le hennissement des chevaux, les cris joyeux des chasseurs remplissent la forêt... Soudain tout s'arrête ! plus de bruit, plus de cris de joie, plus rien ! Le cerf était sauvé, le roi était mort.—Digne mort d'une pareille vie, un roi pris de vin, qui reste étendu par terre, sans qu'un seul de ses compagnons lui porte secours ; des bûcherons qui passent et qui ramassent ce cadavre sans honneur ; des funérailles hâtées, une fosse ouverte dans un coin obscur de l'église, et pas un prêtre, pas un pauvre, pas un ami qui s'agenouille et qui prie pour Guillaume *le Roux!* Comment il fut tué, et par qui ; par crime ou par accident, on n'en sait rien. Il avait à ses côtés un homme qu'il aimait mieux qu'un frère, à coup sûr, le capitaine Gaultier Tyrrel. Gaultier Tyrrel n'eut rien de plus pressé que de revenir en Normandie, et de là dans un château fort qu'il possédait au comté de Ponthieu. Les autres chevaliers firent comme

Tyrrel, chacun alla en toute hâte où l'appelait la nécessité du moment, laissant à l'abandon ce roi d'Angleterre que tout à l'heure encore ils



entouraient de leur admiration et de leurs respects. — A la mort de Guillaume II, le trône d'Angleterre revenait à son frère Robert, duc de Normandie; mais le duc Robert guerroyait depuis quatre années dans les plaines de Palestine, en compagnie de Hugues de Vermandois et de Robert de Flandre. Robert s'était montré vaillant et hardi à l'égal des plus braves, dans les plus difficiles journées. A la bataille de Dorylœum, à la prise d'Antioche, un des hauts faits de Godefroi de Bouillon; l'armée des croisés avait offert au duc Robert même la couronne du royaume de Jérusalem, et Robert l'avait refusée! Cependant il aurait pu revenir assez tôt pour recueillir l'héritage du roi d'Angleterre; mais chemin faisant, en passant par l'Italie, il s'arrêta pour les beaux yeux de Sibylle, la sœur de Guillaume de Conversana.— Et cependant Henri, qui était de la partie de chasse dans la forêt Neuve, avait mis à profit toutes les heures; son premier soin avait été de prendre, à Winchester, le trésor royal, et il l'avait pris, l'épée à la main. Quand il eut le trésor et le château, Henri fut proclamé roi d'Angleterre et couronné à

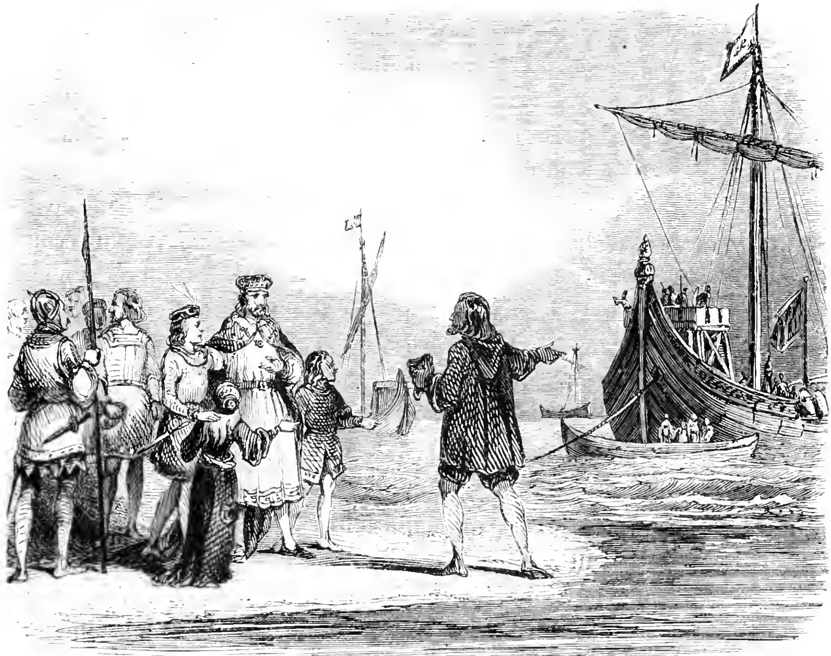
Winchester, le dimanche, trois jours après la mort de Guillaume II; le cérémonial fut le même que le cérémonial usité pour le couronnement des rois anglo-saxons.

Dès l'abord, le roi Henri se conduisit comme un prince habile. Il promit, et il donna beaucoup; il rendit à l'église ses franchises; il promit à ses barons et à ses vassaux immédiats la permission de laisser leurs biens par héritage, laissant aux veuves leur douaire et la tutelle des enfants mineurs; à la nation anglaise, il promit de remettre en vigueur les lois d'Édouard le Confesseur, s'engageant à ne lever aucun droit de monnayage, qui n'eût été payé du temps des Saxons.— En un mot, Henri accordait véritablement une charte à ses sujets, une charte réparatrice des injustices et des concussions des deux Guillaume. Seulement, pour que justice eût été faite complétement, le roi Henri aurait renoncer à cet affreux privilége du droit de chasse, mais il n'eut pas la force de se faire cette violence à lui-même, et il conserva les lois sur la chasse telles que Guillaume Ier les avait faites.—Ces premières réformes étaient d'un bon augure pour l'avenir; mais ce roi Henri était né en Angleterre, et faisait moins peur aux Anglo-Saxons qu'un nouveau débarqué de la Normandie! En même temps qu'il disait aux Saxons: Je vous rends les lois d'Édouard, *legem regis Edwardi vobis reddo*, Henri Ier chassait de sa cour purifiée les femmes perdues et les débauchés de Guillaume II; il demandait au roi d'Écosse, Malcolm, sa fille Marguerite. Or, nouvelle joie pour l'Angleterre conquise, Marguerite d'Écosse, petite-fille d'Edmond Côte-de-Fer, avait pour ancêtres les monarques anglo-saxons. L'archevêque de Cantorbéry, Anselme, rendu à son église, bénit lui-même le mariage du roi.— Cependant enfin, le duc Robert rentrait dans son duché de Normandie, ramenant sa belle maîtresse; la Normandie accueillit avec joie ce prince aventurier qui prodiguait d'une main dépensière l'or, les fêtes et les plaisirs. Volontiers, Robert eût renoncé au trône d'Angleterre, mais plus d'un baron normand, plus d'un baron anglais le poussaient à la guerre. — Le roi d'Angleterre accepte la guerre; il s'y était préparé à l'avance, achetant les fidélités chancelantes.— Les deux armées se trouvèrent en présence, l'armée de Henri à Pevensey, sur la côte de Sussex, l'armée du duc Robert, au havre de Portsmouth. Quand ils se virent si près des Normands, les Anglo-Normands furent tentés de passer au duc Robert, mais les Saxons restèrent fidèles à Henri.—La guerre n'alla pas plus loin.— Les deux frères s'embrassent en présence des deux armées; Robert renonce, pour une pension annuelle de trois mille marcs, à ses prétentions sur la couronne d'Angleterre, Henri rend

à Robert les forteresses retenues dans son duché par Guillaume II ; il est convenu que l'un des deux frères, mourant sans enfants, laisse à son frère, ou son duché ou son royaume.—Resté maître en Angleterre, Henri s'occupe à surmonter le mauvais vouloir des barons anglo-normands. Il veut briser ce fier orgueil des anciens compagnons du *Conquérant ;* et comme il trouvait ces familles-là trop puissantes dans ce royaume, il appela à son aide des noms plus humbles. Il exila les plus fiers : Robert Malet, Ivon de Grantménil, Guillaume, comte de Norton et de Cornwall, Robert de Bellesme, comte de Sherensbury ; il fit plier ces têtes superbes, il abattit ces indociles courages, il osa, tout autant que Guillaume *le Conquérant*, son père, aborder de front ces grands obstacles. Dans ces disputes, qui n'avaient pas d'autre cause que l'attachement des barons normands au duc et à la province de Normandie, le duc Robert eut l'imprudence de se mêler ; il vient, de sa personne, en Angleterre, pour aider Robert de Bellesme à la révolte. Le roi Henri saisit d'un bond le prétexte que lui donne son frère ; il brise l'alliance jurée, et maintenant il lui faut la Normandie, comme complément de son royaume d'Angleterre. — Donc la Normandie est envahie par l'armée anglaise. Henri porte le siége devant Tynchebrai, place forte et bien défendue ; Robert arrive au secours de sa ville. La bataille fut bien défendue des deux parts (20 septembre). A la fin, Helie de la Flèche, un des capitaines du roi d'Angleterre, prend en flanc l'armée du duc Robert, et décide du sort de la journée... du sort de la Normandie ! Le duc Robert, le comte de Morton, Robert d'Estouteville, Edgar l'Etheling, et quatre cents chevaliers normands, tombent au pouvoir du vainqueur. — A Tynchebrai s'arrête, pour ne plus se relever, la fortune du duc Robert de Normandie. Aussitôt que la province entière fut soumise à Henri, son frère ; quand toutes les villes du duché eurent ouvert leurs portes au roi d'Angleterre, Robert fut jeté dans la prison, où il resta jusqu'à la mort. Maître de la Normandie, Henri convoque les barons normands à Lisieux, et les barons le reconnaissent pour leur duc et seigneur.

Le bonheur du roi Henri Ier égalait, tout au moins, son habileté et sa prudence : il avait conquis la Normandie, et pour ainsi dire sans coup férir ; il tenait entre ses mains, et pour ne plus le relâcher, son frère Robert. En vain le roi de France avait voulu s'opposer à cette facile conquête du roi d'Angleterre, Henri Ier avait battu le roi Louis à la bataille de Brenneville, et même ils s'étaient battus l'un contre l'autre, corps à corps, et jusqu'au sang. En vain les Flamands et les Angevins forment une ligue en faveur de Robert, Henri avait réduit au silence ses cousins

de la Flandre et de l'Anjou. Dans sa propre maison, ses amis, ses compagnons attentent à sa vie, ils voyent toutes leurs trahisons déjouées. Pour comble de sécurité, Guillaume, le fils du roi Henri, reconnu l'héritier du roi son père, pour le duché de Normandie, par tous les barons normands, venait d'épouser la fille de Foulques, le comte d'Anjou. La paix était partout; la sécurité profonde; l'œuvre du roi Henri I[er] était complète. Alors Henri, plus roi que jamais, voulut, après quatre années de ces rudes travaux, revoir son royaume d'Angleterre. La plus noble cour et la plus brillante entourait l'habile et hardi politique; ce retour en Angleterre était moins un voyage qu'un triomphe. Déjà toute la cour était à Barfleur, lorsque le patron de *la Blanche-Nef* se présenta au roi, en lui disant : « Je m'ap-



« pelle Thomas, je suis le fils d'Étienne, un Normand de la conquête; bien « connu du duc Guillaume, notre maître et seigneur; et, afin que vous ne « l'ignoriez pas, c'est mon père Étienne qui prêta sa barque au duc, notre « sire, lorsqu'il partit pour aller prendre les terres et les armes des « Saxons. Bien des fois mon père m'a raconté ce beau moment de sa vie, « quand il avait le Conquérant à son bord. Ainsi, moi Thomas, fils d'É-« tienne, je demande à conduire, à mon tour, dans son royaume d'Angle-« terre, le propre fils du grand roi. » Ce maître de barque était un homme

énergique et dévoué ; le nom de son père était en effet inscrit avec honneur sur les listes de la conquête ; son navire était tout neuf, monté par cinquante matelots habiles, et déployait ses blanches voiles dans le port : aussi sa prière fut-elle favorablement accueillie ; le roi répondit au patron Étienne que pour lui, il avait son vaisseau, mais que ses enfants Guillaume et Richard, et ses filles, pourraient monter sur *la Blanche-Nef*, qu'il les confiait volontiers à Thomas, fils d'Étienne, ainsi que le trésor qu'il rapportait de Winchester, et que le même vent pousserait, en Angleterre, *la Blanche-Nef* et le vaisseau royal. A cette réponse du roi leur père, Guillaume et Richard, et Mathilde, leur sœur, répondirent, en battant des mains, qu'ils n'avaient jamais fait un plus beau voyage. Monter *la Blanche-Nef*, loin des regards d'un roi sévère, s'abandonner en toute liberté à l'expansive gaieté de la jeunesse, quelle joie ! Aussitôt la foule des jeunes gens et des dames se précipite sur le vaisseau de Thomas. Tous les noms de ces passagers d'une heure ont été conservés : Guillaume (il avait dix-huit ans), l'héritier présomptif de la Normandie et de l'Angleterre ; Richard, son frère, et Adèle, sa sœur, enfants moins légitimes du roi Henri ; Thierry, le neveu de Henri, empereur d'Allemagne ; le jeune Richard, comte de Chester, et sa femme Mathilde ; Raoul le Roux et Gilbert d'Exmes, Guillaume de Rhudlan, Guillaume Bigot Guillaume Piron, le secrétaire du roi ; cent quarante chevaliers, l'écarlate de l'armée ; en un mot, toute la cour, dans ce qu'elle avait de jeunesse et d'élégance ; imprudents qui jouaient sur l'abîme et que l'abîme attendait. Cependant le vaisseau royal voguait au loin, poussé par la brise : *la Blanche-Nef* suivait, toutes voiles dehors, lorsque le vaisseau toucha. Le choc fut terrible (1). Dans cette carène entr'ouverte la mer monta en grondant ; à peine si les malheureux naufragés eurent le temps de pousser un grand cri de misère. Le roi d'Angleterre entendit de loin ce cri terrible : « Bon ! se dit-il en riant, entendez-vous mes enfants qui jouent ! » C'en était fait de *la Blanche-Nef*, elle avait disparu, engloutie dans l'Océan. Un jeune seigneur, Geoffroy de l'Aigle, et Berold, boucher de Rouen, restèrent attachés au sommet du mât ; mais Geoffroy de l'Aigle fut emporté par la vague, et Berold resta seul jusqu'au matin, où il fut secouru par la barque d'un pêcheur. Seul, le patron Thomas reparut un instant au-dessus de l'eau : « Le fils du roi est-il sauvé ? » s'écria-t-il ; et comme personne ne répondit, il cessa de nager, et disparut dans l'eau profonde. Le roi Henri revint seul dans ce beau royaume qui l'attendait lui et sa famille.

[1] Ce courant s'appelle le *Gatteraz*. C'est une chaîne de rochers qui s'élèvent à fleur d'eau dans la mer, à environ un mille et demi du port de Barfleur.

A peine mariée, veuve à douze ans, la femme du jeune Guillaume prit le voile dans l'abbaye de Fontevrault. Depuis ce temps, on ne vit plus sourire le roi Henri (1120).

A cette nouvelle que son gendre est mort, le comte d'Anjou redemande à l'instant même les châteaux et les bourgs du comté du Maine, que sa fille avait apportés en dot au fils du roi ; cette dot importante, le roi d'Angleterre refuse de la rendre. Aussitôt, et comme un défi jeté à son déloyal allié le roi d'Angleterre, Foulques d'Anjou donna une de ses filles en mariage à Guillaume, le fils du duc Robert ; Guillaume Cliton était l'héritier légitime de la Normandie ; il était entouré de pitié et de louanges ; quand son père eut été fait prisonnier, Guillaume avait été adopté par le roi de France ; le roi lui avait appris le métier des armes, il avait voulu en faire le duc des Flamands ; mais les Flamands, race entêtée et libre, s'étaient donné à eux-mêmes un duc de leur choix. A ce jeune homme, brave et naturellement ennemi de son oncle Henri Ier, le comte d'Anjou avait promis pour dot le comté du Maine, et bien que ce mariage, qui inquiétait le roi d'Angleterre, eût été cassé par le pape, les plus puissants barons de Normandie : Amaury de Montfort et le comte de Meulan, réunis au comte d'Anjou, soulevaient déjà la Normandie, lorsque le roi Henri revint d'Angleterre en toute hâte (1123). D'abord il met le siége devant Montfort ; il prend le château, et le château pris, il s'en va investir Pont-Audemer. La place était forte ; dans les souterrains, dont on voit encore les traces aujourd'hui, les bourgeois avaient caché leurs objets les plus précieux. La ville était défendue par Louis de Senlis, Simon Terruele de Poissy et le chevalier Lucques de la Barre, un bel esprit de ce temps-là, où il était si rare de trouver des gentilshommes quelque peu clercs. Ce siége de Pont-Audemer est un des derniers travaux du roi Henri Ier, il y porta sa persévérance, son génie, son courage ; la place fut investie de tous côtés. Une tour mobile, qui dominait de quatre-vingts pieds les murs du fort, accabla la défense, et la ville se rendit toute meurtrie sous les flèches anglaises. — L'année suivante, le roi Henri poursuivit le cours triomphant de sa conquête ; Ranulf de Bayeux et Guillaume de Tancarville (25 mars 1124), à la tête de quarante archers anglais, firent prisonniers quatre-vingts chevaliers normands renversés sur le champ de bataille et presque ensevelis dans leur armure. — Vaincu, Foulque abandonne la cause du fils de Robert le captif ; les chefs de la coalition normande sont retenus prisonniers ou égorgés, quelques-uns sont condamnés à perdre les yeux ; un d'eux même, notre chevalier Lucques de la Barre, beau gentilhomme qui tenait également bien la plume et l'épée,

se brisa le crâne contre les murs de son cachot, pour échapper à cette horrible mutilation. — Guillaume le prétendant n'eut plus d'autre appui que le roi de France, Louis le Gros, qui en effet traita ce jeune homme comme s'il eût été son fils. Il lui donna en mariage la sœur même de sa femme, et pour son domaine, Pontoise, le Vexin, la frontière de Normandie, afin de tenir en haleine la province qui regrettait toujours de n'être pas gouvernée par un prince qui fût tout à elle. Sur l'entrefaite, Charles le Bon (1er mars 1127), comte de Flandre, meurt assassiné dans une église de Bruges, et le roi de France, quand il a châtié les assassins du comte de Flandre, veut que Guillaume, son protégé et son allié, soit reconnu comte de Flandre. C'était le droit de ce jeune homme ; il était en effet héritier du comte de Flandre par Mathilde, sa grand' mère, fille de Beaudouin V, comte de Flandre avant Charles le Bon. Monté à cette nouvelle fortune, Guillaume, fils de Robert, redevenait un ennemi dangereux pour le roi Henri ; mais celui-ci n'est pas homme à s'abandonner lui-même. Depuis qu'il a perdu son fils unique dans le naufrage de *la Blanche-Nef*, Henri a déjà pourvu à la succession de son royaume et de son duché ; une fille lui restait, Mathilde, du nom de sa mère, que le peuple appelait *Molde la Bonne*. Cette reine Mathilde s'appelait d'abord Edith. Henri voulut qu'elle prit le nom de la femme du *Conquérant*. Pieuse et sainte femme, d'une charité inépuisable, *Molde* était morte en 1118 comme elle avait vécu, comme une sainte, et le roi Henri n'avait pas songé à un second mariage, tant qu'il compta sur son fils. Après le grand naufrage, le roi d'Angleterre avait essayé d'un nouvel hymen avec Adélaïde, fille de Geoffroy, duc de Louvain, la nièce du pape Calixte III ; mais ce mariage était resté stérile, et alors Henri Ier résolut de laisser ses couronnes à sa fille Mathilde, impératrice d'Allemagne et veuve de l'empereur Henri IV. Toutefois de grands obstacles se présentaient à la royauté de l'impératrice Mathilde. Que dira l'Angleterre, que va penser la Normandie, quand elles verront (chose nouvelle !) la couronne royale et ducale sur la tête d'une femme ? Mathilde elle-même hésitait à accepter cet héritage formidable ; mais enfin elle obéit à son père, et le roi, dans une assemblée des prélats et des barons, proposa sa fille Mathilde *l'Impériere* comme l'héritière légitime et directe, de ses domaines. Elle était, disait-il, du sang saxon et du sang normand, fille des vieux rois par sa mère, fille de la jeune monarchie par son père, nièce d'un roi, petite-fille du *Conquérant !* Ainsi parle Henri Ier ; tout d'abord sa parole est écoutée. Évêques et barons, ils prêtent serment à la reine future, ils jurent tous ; David, roi d'Écosse, Étienne, comte de Boulogne, neveu du roi, Robert,

comte de Gloucester, fils naturel de Henri Ier, sont les premiers à donner l'exemple du serment, tout comme ils seront les premiers à donner l'exemple de la révolte. Or, ce serment prêté à une femme, c'était un des résultats de l'établissement féodal. Une fois qu'ils s'étaient faits indépendants de la royauté, les seigneurs féodaux voulurent se donner toutes les assurances que leurs fiefs passeraient à leur famille, jusqu'à l'extinction de leur race; donc ils reconnurent à leurs filles tous les droits héréditaires. Cependant, au commencement du douzième siècle, pas une femme héritière d'un grand fief n'était restée sans prendre un mari, et aussitôt ce mari avait porté le titre du fief. Lorsqu'un siècle plus tard, par le progrès toujours croissant de la féodalité, les royaumes même furent considérés comme de grands fiefs, il arriva que les rois profitèrent naturellement de l'exemple féodal des seigneurs, et que les rois d'Angleterre furent tout à fait dans leur droit, lorsqu'ils présentèrent leur fille aînée, à défaut d'héritiers mâles, comme l'héritière légitime de leur couronne. En tout ceci les barons normands et le roi d'Angleterre manquèrent de prévoyance. Et d'abord la femme est-elle faite pour régner? Est-ce là une main digne de porter le sceptre et l'épée? une tête à faire les lois? Lorsqu'ils prêtaient serment à la fille de Henri Ier, c'est-à-dire lorsqu'ils reconnaissaient que l'Angleterre et la Normandie pouvaient passer à des femmes, les barons anglo-normands n'exposaient-ils pas, à l'infini, les usages, les mœurs, toutes les lois de leur patrie? Supposez, par exemple, au premier mari de Mathilde, un fils qui eût hérité en même temps de l'empire de son père Henri IV, et du royaume de la reine sa mère, que devenaient l'indépendance de l'Angleterre et ses lois nationales, et le rang qu'elle avait conquis parmi les nations? Cependant s'il était funeste à la puissance des seigneurs, ce droit rigoureux de l'hérédité devait avoir une grande importance dans la destinée des femmes. Les femmes, entourées à ce point du respect et de la puissance que donne la propriété, sentirent leur courage grandir avec leurs espérances. En même temps, dans cette inflexible conséquence de la loi féodale, appliquée à l'hérédité des royaumes, se trouvait le germe des agrandissements de la royauté française. En effet, comme la France seule, dans toutes ces féodalités, restait la propriété des héritiers mâles, elle devait arriver, tôt ou tard, à absorber, par le mariage de ses princes avec les héritières des grands vassaux de la couronne, tout le territoire féodal. Au plus fort de ces meurtres, de ces ravages, de ces villes en cendres, de ces paisibles abbayes livrées au pillage, l'œuvre royale française portait déjà ses nobles fruits.

Cependant, non content de ces précautions paternelles, le roi Henri Ier songe à trouver, pour sa fille Mathilde, une main qui puisse protéger et défendre cette double couronne, et ce mari, il le cherche dans la maison d'Anjou. Cette maison d'Anjou avait eu pour son chef un gentilhomme de Bretagne, dont le fils, un des capitaines du roi Charles le Chauve, avait pris pour épouse une des filles du duc de Bourgogne. Ce capitaine de Rennes avait laissé deux fils qui, à l'exemple de leur père, s'étaient montrés vaillamment contre les Normands de Blois, contre les Normands de Normandie, et aussi contre les Bretons. Ils s'étaient battus pour devenir les maîtres de la Touraine, du Maine, et du riche territoire qui s'étend entre Nantes et Angers. Intrépides soldats, les Angevins, moins entêtés et plus dociles que les Bretons, plus hardis que les gens du Poitou et de l'Aquitaine, avaient fait leurs preuves, les armes à la main, de l'autre côté de la Loire jusqu'à Saintes, et remplacé d'une façon durable la prépondérance éphémère qu'avaient eue naguère les comtes de Blois et de Champagne. Cette fortune si bien commencée fut considérablement agrandie et complétée par le génie, et surtout par les crimes de Foulques l'Angevin. Son frère était comte de Paris, et possédait les châteaux de Melun et de Corbeil; son neveu était évêque de Paris. Le roi de France, Robert, un saint homme, devint la proie de ces trois Angevins, qui se trouvèrent un instant les protecteurs de toute la race capétienne; ils prirent au roi de France, même sa femme Berthe. Par l'assassinat, par le vol, par les mensonges, par tous les crimes et toutes les perfidies, et aussi par toutes les déférences qu'un chrétien pouvait montrer à l'Église catholique, cette alliée si dévouée et si utile, ce Foulques agrandit sa puissance. A chaque mauvaise action, il allait en pèlerinage, il fondait un monastère, il dotait une église. De deux femmes qu'il avait eues, l'une était morte à Jérusalem, l'autre avait été brûlée vive par son mari, qui l'accusait d'adultère. Il y a déjà du Henri VIII dans cet abominable comte d'Anjou. Tel fut le premier chef de ces Angevins qui, du douzième au seizième siècle, occupèrent non-seulement l'Angleterre, mais encore tout le littoral de la Flandre aux Pyrénées : même peu s'en fallut que la France ne tombât entre leurs puissantes mains.

Donc, entre la ruse et l'habileté de Foulques, comte d'Anjou, et les ambitions de Henri Ier, roi d'Angleterre, il y avait de trop vives sympathies pour qu'une alliance entre les deux maisons d'Anjou et de Normandie ne fût pas très-désirée des deux parts. Aussi le roi Henri Ier, malgré l'alliance et assistance que le comte d'Anjou avait offertes à Guillaume Cliton, fils du duc de Normandie dépossédé, témoigna-t-il le plus

vif empressement pour le mariage de sa fille Mathilde, épouse et veuve de Henri V, empereur d'Allemagne, avec le fils du comte Foulques, Geoffroy : Geoffroy *Plante-Genêts* il mettait, en effet, un genêt en guise de plume à son casque. De *Plante-Genêts* on a fait le nom de cette illustre famille de tant de rois : Plantagenet ; ce Geoffroy Plantagenet avait alors seize ans, l'impératrice Mathilde, sa femme, en avait trente ; Geoffroy était dans l'éclat, dans la beauté d'une jeunesse virile. Le roi son beau-père, voulut lui-même, l'armer chevalier, au milieu de sa bonne ville de Rouen. C'était le beau temps de la chevalerie, cette religion nouvelle dans le monde et dans les arts, qui a produit tant de capitaines, tant de poëtes et tant de grands artistes. Parlons-en avec reconnaissance, avec respect ; seule la chevalerie chrétienne a fait entrer un peu d'ordre et d'humanité dans la barbarie du moyen âge. A ces peuples écrasés, elle a parlé de liberté et d'espérance, à ces soldats sans frein, elle a ordonné le dévouement et la charité ; à ces femmes traitées comme des bêtes de somme, elle a rendu la force et l'honneur, car c'est la chute honteuse de la seconde race, et quand la colonisation des Normands fut tout à fait complète, qui amena cette création d'une force destinée à venir en aide à tout ce qui était la foiblesse et la misère : « pour retenir la violence des guerriers, montés à toute insolence pen- « dant l'anarchie causée par la descente que firent en France les Nor- « mands, parmi lesquels se mêlèrent et débordèrent tous les méchants « garnements des provinces voisines et de ce même royaume, aban- « donné à tout venant pour l'enfance et peu de sens de Charles le « Simple, l'orgueil de plusieurs comtes et gouverneurs des places du « royaume. » On était page d'abord, écuyer ensuite. Sous ce nouveau titre, l'écuyer prenait un service actif dans la maison de son maître. Il assistait à son coucher, à son lever : il avait soin de la vaisselle d'or et d'argent. « A la table du comte de Foix, dit Froissard, Gaston son fils « avait l'usage qu'il le servoit de tous ses mets et faisoit essaie de toutes « ses viandes. » A la guerre surtout, l'écuyer était à sa place ; il payait de sa personne et se mettait au-devant de son maître, à sa droite. « Si vois « venir monseigneur Gauvain et deux escuyers, dont l'ung menoit son « dextrier en dextre et portait son glaive en l'autre, son honneur et son « escu. » ..... « J'ai ouï dire aux anciens capitaines, dit Brantôme, que « jadis par les vieilles coutumes des batailles, les grands et premiers « escuyers des roys de France devoient estre toujours auprès d'eux, « sans jamais les désemparer ni abandonner, et ne faire que parer aux « coups que l'on donne à leur maistre, ainsi que fit ce brave et grand

« escuyer de Saint-Severin, à la bataille de Pavie, à l'endroit du roy « François. Aussi mourut-il en la bonne grâce et louange de son roy, « qui depuis le sçut bien dire. » ..... « Quant au nom de damoysel, il « n'appartenoit qu'aux jeunes indolescents de bonnes maisons, et n'es- « toit pas commun... Pour le regard du nom de varlet il n'estoit en « temps passé si vil que maintenant, puisque les escuyers tranchants « devant le roy, s'appeloient varlets, et que le seigneur de Villehardouin, « en son histoire de Constantinople, appelle ainsi Alexis, fils d'Isaac, em- « pereur de Grèce; tous le nomment *varlet de Constantinople.* » — Par « l'histoire et memoires de Philippe de Comines, il se void que les pa- « ges, servans les princes et seigneurs de son temps, estoient nobles en- « fants qui partout suivoient leurs maistres, pour apprendre la vertu « et les armes. »

A vingt et un ans, et quand il avait accompli avec zèle, avec amour, tout son servage, l'*écuyer* pouvait devenir *chevalier:* seuls, les fils des rois pouvaient être faits chevaliers au baptême. C'est ainsi que du Guesclin, le *bon connetable*, second parrain du fils de Charles V, arma son filleul chevalier, aussitôt après son baptême, Charles-Quint avait à peine deux ans lorsque lui fut conféré l'ordre de la Toison d'or; le chevalier Bayard donna l'épée au fils du duc de Bourbon, un enfant qui était encore à la mamelle; mais là s'arrêtaient ces privilèges. En règle générale, ne pouvait pas être chevalier, qui n'avait pas passé par toutes ces épreuves décisives et brillantes : l'obéissance et les tournois, les fonctions du varlet et les passions du gentilhomme. « *Tournoy,* » ainsi dit, parce que les chevaliers y coururent par tour... D'abord il s'agissait « de toucher de la lance un bouclier placé au bout de la lice; mais, « ajoute notre auteur, Claude Fauchet (*Origines des chevaliers*), pour « mieux représenter la guerre, le jeu se renforça, ils coururent en foule « les uns contre les autres. Si est-ce que bien souvent les faibles et « les mal montés demeuroient morts. » Le chevalier, une fois agréé, devait subir grand nombre de cérémonies, et chacune de ces cérémonies avait un sens. D'abord on lui arrangeait, avec soin, la barbe et les cheveux, on lui lavait le visage, on le plongeait dans un bain chaud pour lui enseigner *à se baigner* désormais *en honnêteté, en courtoisie, en bonté, à se faire aimer de tous gens.* Au sortir du bain, le nouveau chevalier était couché en un beau lit, à cette fin de lui faire songer *au lit que Dieu octroie à ses amis en paradis, là est le seul lit de repos.* L'instant d'après, le chevalier était retiré de ce lit et revêtu d'une tunique blanche, « qui vous donne à entendre, messire, comment ce linceul

« tenu blanc qui touche à votre chair, doit vous faire tenir votre chair « nettement, pour plaire à Dieu et aux dames. » Par-dessus cette toile, on passait au chevalier une robe de pourpre, emblème du courage et du dévouement avec lequel il faut servir notre sainte mère l'Eglise. Les chausses que l'on passait aux jambes du chevalier étaient de soie brune, « pour vous rappeler la terre où vous serez porté après la mort, « et vous tenir loin du péché d'orgueil, car ce qui fait saluer le cheva- « lier après le courage, c'est *la simplesse* » (un mot que notre langue a perdu avec les mœurs que ce mot *simplesse* représentait). La chevalerie, c'est l'écharpe de pourpre et d'or jetée sur l'armure sanglante; c'est une religion, c'est une croyance. La chevalerie prenait l'homme au berceau, et ne le quittait que mort, étendu dans sa tombe; elle avait ses lois, ses priviléges, ses grades divers. De bonne heure, notre jeune page choisissait une dame qui devenait maîtresse souveraine de sa pensée; la dame devait être belle et de bon lignage, et après Dieu il n'aimait rien autant qu'elle! Pour lui plaire, il se livrait à tous les exercices de la guerre, lançant pierre ou dard, assistant aux tournois, pas d'armes, duels et autres exercices. Arrivait le moment où notre jeune page, devenu un jeune homme, prenait l'épée; l'épée était bénite par le prêtre, et le prêtre la remettait au nouvel *écuyer*. Les chevaliers étaient des frères, et les rois les plus puissants de l'Europe s'honoraient de l'ordre de chevalerie, autant même que de leur royauté. Le connétable du Guesclin fut le parain du fils du roi Charles V; le chevalier Bayard donne à François Ier l'accolade fraternelle; pour le chevalier, chaque pièce de son armure était un enseignement : la ceinture, l'épée, l'éperon d'or. Le parrain répondait, sur son honneur, de l'honneur du nouveau chevalier : « Celui qui confère la chevalerie doit savoir de « celui qui la demande à quelle intention il souhaite de l'obtenir; car « si c'était pour être riche, pour se reposer et être honoré, sans faire « honneur à la chevalerie, il en est indigne. » Comme aussi : « Nul ne « doit estre reçu, si on ne sait qu'il aime le bien du royaume et du com- « mun, et qu'il soit bon et expert en l'ouvrage batailleux. » (*Guides des guerres.*) « Je vous avertirai que la vieille coutume de Paris, « d'Orléans et de Baronnie, dit que si un homme qui n'est pas gentil- « homme par son pere, le fut-il par sa mère, souffroit d'estre fait « chevalier, son seigneur lui peut trancher les esperons sur un fumier. « L'on disoit aussi qu'il n'est loisible qu'aux chevaliers de porter l'es- « peron d'or : possible pour marque de leur dignité; mais aujourd'hui « ils sont aussi communs que la soie, jadis parement des rois et dames

« illustres. » Armé chevalier, de nouvelles épreuves commençaient plus brillantes et moins pénibles. Il s'agissait de se parer, aux yeux de tous, de sa dignité nouvelle. L'heure était venue de se montrer dans toute l'élégance chevaleresque ; les belles armes ! la brillante écharpe ! la vaillante épée ! le cœur plein de joie ! « Le nouveau chevalier devoit chevaucher par la ville, il se devoit montrer aux gens, afin que tous sceussent « qu'il étoit nouvellement fait et ordonné chevalier, et qu'il étoit obligé « de defendre et temoigner le haut honneur de chevalerie. » Telles étaient les simples cérémonies des temps primitifs ; l'ordre de chevalerie, ainsi entouré de tant de respect et de tant d'honneurs, s'attirait l'admiration des plus hauts courages. Une chanson de l'empereur Frédéric II peut servir de témoignage de la haute estime en la quelle étaient tenus nos bons chevaliers de France :

Plas me, lo francez [1],
Et la dona Castellana,
Lo honrer del Genocez
Et lo donzel de Toscana,
La cantal Provençales,
Et la danza Trivisana.

C'est surtout en parlant des chevaliers qu'a été créé le dicton :

Qui fit François, il fit courtois.

Vinrent bientôt, quand tous les princes et tous les rois du monde civilisé, même les soudans de l'Égypte, tinrent à honneur de faire partie de cette illustre phalange, l'éclat des habits, la richesse des armes, la beauté des coursiers, la magnificence des costumes, la gloire, l'appareil, la puissance, la majesté, les recherches guerrières de l'écusson armorié, ce peuple enthousiaste qui tendait les mains, en criant : *Largesse, largesse!* les fêtes, et les tournois, et le cérémonial, et le refrain des hérauts : « Celui jour de la creation du chevalier convient faire moult grandes prodigalités, » alors aussi il arriva que la fortune des plus riches gentilshommes put suffire à grand'peine à cette dépense. En gagnant tout cet éclat, l'ordre de chevalerie perdit beaucoup de sa gravité im-

[1] Ma louange au chevalier français ;
Aux dames de l'Espagne,
A l'honneur génois ;
Aux damoiseaux de la Toscane,
Aux chants de la Provence,
A la danse italienne !

posante. Ces coureurs de joutes et de tournois, ces galants capitaines couverts d'or, de soie et de dentelles, tinrent à honneur d'être reçus chevaliers, non plus par l'accolade rigoureuse des plus vaillants capitaines [1], mais sous les blanches mains et sous le gracieux sourire des belles dames. Nous avons, de cet usage tout profane, toutes sortes d'exemples : le fameux Parthénopus, de Blois, se fait ceindre l'épée par la dame de ses pensées; ses compagnons réclament le même office de la fée Mélior; dans le beau poëme de *Tyran le Blanc*, que le curé de don Quichotte sauve des flammes, on lit que Jeanne de Laval, la veuve de du Guesclin, ceint l'épée à son cousin Jean de Laval. Il est vrai qu'une honnête femme qui portait le nom de du Guesclin pouvait, à coup sûr, conférer l'ordre dont son mari avait été la gloire et l'honneur.

L'*ordre de chevalerie* se composait de chevaliers *bacheliers*, et de chevaliers *bannerets*; le premier avait pour bannière deux flammes qui flottaient aux vents; la bannière du second était carrée. Tous les honneurs de la guerre et de la bataille appartenaient au chevalier. Son nom proclamé dans un combat, par le seigneur suzerain, ou proclamé dans un tournoi par *la Reine de beauté*, donnait au banneret, le pas sur tous ses frères d'armes. Le vainqueur marchait le premier, il avait la droite du roi; à table, il était assis à la place d'honneur. Devant lui l'écuyer tranchant découpait le paon sur lequel se prêtaient les serments d'amour. Les écuyers du plus haut lignage réclamaient l'honneur d'apprendre, à son école, à devenir de bons chevaliers à leur tour. Quand il chevauchait par les chemins, les peuples le saluaient, les cloches sonnaient, les prêtres le bénissaient, les manoirs et les châteaux s'ouvraient devant lui; il pouvait frapper hardiment à toute porte chargée d'un heaume, car cette noble porte indiquait la maison d'un frère dans l'ordre de chevalerie. Hospitalité complète, entière, qui avait ses lois et son cérémonial, asile de l'ami à l'ami, du frère au frère. A peine le chevalier avait-il touché le seuil de cette maison fraternelle, que toute la maison venait à sa rencontre et à son aide. Les dames châtelaines s'empressaient de le recevoir, et de préparer elles-mêmes sa chambre et son lit. Elles le désarmaient de leurs mains, elles lui présen-

[1] Quant à l'accollée, c'est comme une marque de souvenance de l'acte, et possible à l'imitation de ce que jadis on faisoit à l'affranchissement des serfs, en leur baillant sur la joue; et possible ce coup de baston ou de verge que les Grecs appeloient *Ramisma* et que nos evesques ont retenu, donnant sur la joue, par correction, après avoir oint le front des confirmés. (*Origine des chevaliers.*)

taient, non pas sans y avoir porté leurs lèvres, la coupe de la bienvenue et le vin du départ ; quelquefois même l'hospitalité se poussait beaucoup plus loin, car, — c'était écrit dans les lois de la chevalerie, — tout ce qui était dans la maison appartenait au chevalier. Un de leurs plus beaux priviléges, et celui de tous auquel ils tenaient le plus, c'était de marcher les premiers à la guerre. « Toute chevalerie a « preeminence et honneur, pour la marche en faicts d'armes.... En « l'ouvrage des batailles les chevaliers ont le pas comme les maistres « et les docteurs en autres sciences! » Tout chevalier banneret pouvait aspirer à tous les titres de la noblesse : baron, comte, marquis, duc, et ainsi ils prenaient, eux et leurs femmes, une place distincte dans le royaume, à la cour, autour du roi ; ils exerçaient des priviléges certains, authentiques, héréditaires; leur dignité, pour que chacun y portât respect, était annoncée par des insignes, lesquels insignes appartenaient, d'abord au rang de la personne, et ensuite à la personne même. De là les armoiries, ainsi nommées, « parce que les gens de « guerre portoient les couvertures de leurs armes parées de couleurs et « figures de leurs blasons, desquels ils embellissoient leurs escus, à l'i- « mitation des plus anciens, puisqu'il se trouve en Homere et Virgile « que les heros et les preux avoient des marques et des signes pour faire « reconnoistre leurs personnes es batailles. » De cette collection d'emblèmes, a été formée une science difficile et compliquée, autrefois science de gentilhomme, laissée aujourd'hui à l'historien et à l'antiquaire, nous voulons parler du blason. Dans cette suite infinie de couronnes, casques, cimiers, grilles, bourrelets, torlits, volets, lambels ou lambeaux, supports ou tenants, champs et ceintures, dans toutes ces nobles marques du courage et de l'esprit du chevalier, les maîtres du blason ont fini par se reconnaître et par retrouver toute la suite d'une même famille. A la chevalerie a commencé toute noblesse. Le chevalier avait seul le droit d'élever des créneaux et des tours, de creuser des fossés au bord de son manoir et de placer une girouette au sommet de son toit. Le chevalier seul avait des armoiries dont il se parait dans les tournois, dont il se parait à laguerre, en guise de défi. Ces armoiries, vaillamment conquises, le suivaient partout et toujours, en souvenir des belles actions passées, comme encouragement aux belles actions à venir. A la porte de la maison, sur la muraille, à la cheminée, brillait l'écusson du maître.Vous le retrouviez au plafond de sa chambre, au dossier de son fauteuil, au ciel de son lit, à la robe que portait sa femme dans les grands jours, sur la poitrine de ses

pages et de ses valets. Ainsi les armoiries devinrent héréditaires, afin que les successeurs fussent encouragés *à montrer pareille vaillance que leurs pères;* « si bien que ce fut un bon moyen pour remarquer ceux « d'une mesme descente, origine et maison, lesquels par le changement « de tant de noms de baptême, ou de partage et diversité d'escus facilement « se confondoient. » Le noble seul avait le droit de porter certaines armures, d'orner son manteau d'hermine ou de petit vair; seul il avait le droit de conférer l'ordre de chevalerie. A l'instant même, le chevalier pouvait transmettre cette nouvelle dignité. Le fils de Philippe le Bel arme chevaliers ses trois fils: Louis, Philippe et Charles, aux fêtes de la Pentecôte, les nouveaux chevaliers font à l'instant même quatre cents chevaliers. Malcolm, roi d'Écosse, au dire de la *Chronique de Saint-Denis*, armé chevalier au siége de Toulouse, par le roi Henri d'Angleterre, ceignit l'épée, sur-le-champ, à trente capitaines, Écossais comme lui. C'est ainsi que tout chrétien a le droit de baptême! Tels étaient ces priviléges, priviléges nombreux, tenant à l'honneur, à l'orgueil, à la gloire, au courage, à la distinction extérieure; quelque chose de saint et de guerrier, mêlé d'amour! Les plus nobles sentiments, les actions les plus intrépides, le dévouement, la noble ambition, la vive passion de la justice la plus bienveillante, quelque chose d'inspiré et de jeune qui a franchi tant de siècles, et qui a fait pardonner aux nations du moyen âge tant de violences et tant de crimes! La chevalerie, c'est l'âme, c'est l'intelligence, c'est la vertu des siècles barbares; c'est le frein qui arrête les coursiers indomptés, c'est la clarté bienfaisante qui se fait jour dans ces ténèbres. Elle a été, pour les plus violents caractères, une digue rarement franchie; elle a été pour les plus mauvaises actions, comme une accusation et comme un remords; elle a ajouté à l'idée chrétienne un admirable respect humain qui a sauvé les nations, même lorsque l'Évangile eut cessé d'être la force dominante. Respectons donc, comme il la faut respecter, une institution d'un si beau, d'un si utile, d'un si généreux caractère. Hélas! nous ne verrons que trop tôt se perdre et se corrompre ces nobles commencements de l'honneur comme l'entendent les peuples modernes. Aussi bien, tant d'avantages et tant de récompenses chevaleresques soumettaient les chevaliers indignes de la chevalerie aux plus affreux châtiments. Qui avait forfait à l'honneur était frappé dans son honneur, dans son nom, dans son grade, dans sa fortune, dans sa vie! Un échafaud était dressé, et sur ce vil échafaud montait le chevalier félon, et le bourreau, sous ses yeux, brisait son épée et son armure; il foulait aux pieds son écusson,

le bouclier, aux armoiries effacées, était attaché à la queue d'un cheval qui le traînait dans la boue du chemin. Honte sur le félon! infamie sur sa race! malédiction du hérant qui l'outrage à haute voix, malédiction des prêtres qui chantent l'office des morts!

Du haut de cet échafaud, le nom de ce malheureux était proclamé à haute voix et à trois reprises, et trois fois le poursuivant répondait à cet appel : — *Ce n'est pas celui-là qu'on appelle! Celui-là est un félon et un menteur!* Après quoi, dans un bassin de cuivre, on apportait de l'eau chaude, et cette eau chaude était jetée sur la tête de ce misérable,



comme pour effacer la sainte accolade qu'il avait reçue! Ce n'était pas encore assez de cette indignation et de cette infamie; l'homme était précipité de son échafaud par une corde; sur une claie on le traînait à l'église, on jetait sur sa tête avilie le drap funèbre, et le clergé récitait le *De profundis!*

Dans l'histoire que nous vous racontons, dans cette Normandie guerrière et politique, terre des beaux-arts, de la croyance, des rudes labeurs, ce chapitre de la chevalerie devait avoir sa place. Ce chapitre doit servir à vous expliquer ce que vous avez trouvé d'urbanité, d'élégance, de désintéressement, de bonne grâce, de galanterie et d'amour, même parmi ces barbares du Nord. Il vous fera comprendre quelques-uns des caractères les plus saillants de cette époque, le prince Noir, du

Guesclin, Richard *Cœur-de-Lion*, poëte et soldat; vous comprendrez aussi comment, par l'excès même de l'héroïsme chevaleresque poussé à des folies incroyables, fut perdue la bataille de Crécy et la bataille d'Azincourt; Crécy, Azincourt, le tombeau de la plus vivace noblesse du royaume de France et du duché de Normandie! Ce fut le premier coup porté à cette institution héroïque de la chevalerie, qui avait produit tant de grands capitaines. Mais lorsque le roi Charles VII eut compris qu'il avait plutôt besoin de l'obéissance du soldat que de la fougue brillante et indomptable des gentilshommes, Charles le Sage composa sa nouvelle armée de gens d'armes réguliers, de compagnies soumises à l'ordre de leurs capitaines; révolution complète dans l'art de la guerre; c'en était fait, l'armée française se suffisait à elle-même, elle allait vivre du courage du dernier soldat, tout aussi bien que naguère elle se défendait par la valeur des capitaines. Plus tard, durant les guerres de religion, les chevaliers ayant pris fait et cause, celui-ci pour le pape, celui-là pour Luther, disparut de l'institution le caractère chrétien dont elle tirait une partie de sa force. François I[er], lui-même, le roi chevalier armé par Bayard, lorsqu'il imagina de créer chevaliers, barons, comtes, des magistrats, des savants ou des artistes, ruina sans retour l'institution première, les chevaliers s'indignant de voir porter leurs titres par des hommes de robe, de travail et d'Église; en un mot, par des *clercs!*

Cependant l'Église, qui ne renonçait pas volontiers aux institutions qu'elle avait protégées et dont elle avait tiré un si grand parti, quand elle eut vu que la chevalerie lui échappait, avait institué des ordres religieux qui ne relevaient que d'elle-même. De leur côté, les seigneurs suzerains du roi de France, dans leur ardeur jalouse pour enlever à la royauté ses priviléges les plus chers, avaient fondé, chacun de son côté, un ordre nouveau; à cette double ambition de l'Église et des seigneurs féodaux, remonte l'origine des *chevaliers de Saint-Jean de Malte* au douzième siècle, des *chevaliers du Temple* (1118), de Saint-Lazare (1119). Ce sont là autant d'histoires à part toutes remplies d'héroïsme, de dévouement, de conquêtes, de batailles gagnées. L'esprit militaire et guerrier des peuples modernes éclate et brille au milieu de ces nobles phalanges qui s'en vont, l'épée à la main et la croix sur la poitrine, à travers les nations ennemies ou infidèles. Déjà, au treizième siècle, l'ordre de chevalerie perd peu à peu son caractère religieux pour devenir un profane ornement de la vanité et de l'orgueil. En ce temps-là chaque petit prince, chaque nation veut avoir son ordre souverain. Témoin l'ordre de l'Ours en Suisse (1212), l'ordre de Danebrog en Danemark (1219), de

l'Étoile en Sicile (1268). Un siècle plus tard, le Portugal voit créer l'ordre du Christ (1319), la Pologne l'ordre de l'Aigle blanc (1325), la Suède l'ordre des Séraphins en 1334; cette même année 1334 vit créer l'ordre du Bain en Angleterre, et le très-célèbre et très-excellent ordre de la Jarretière. Enfin, en 1430, le 10 janvier, Philippe le Bon, duc de Bourgogne, créa cet ordre magnifique de la Toison d'or, qui ne s'accordait pas à tous les rois, et qui eut pour grands maîtres l'empereur d'Autriche et le roi d'Espagne. L'histoire signale aussi l'ordre du Saint-Sépulcre en Palestine (1496), souvenir expirant de ces vieux ordres religieux qui avaient rendu tant de services signalés. L'ordre du Saint-Esprit, l'ordre français porté à un si haut degré d'honneur par le roi Louis XIV, n'est, à tout prendre, qu'une fondation galante du roi Henri III (15 décembre 1578), à la louange de sa maîtresse. Ainsi, avant la fin de la maison de Valois, ce mot *chevalerie* en était réduit à n'être plus qu'une aventure de galanterie et d'amour. Nous trouverons tout à l'heure un ordre de Saint-Michel, fondé par le roi Louis XI; mais cette histoire des ordres de chevalerie, pour être complète, demanderait plus d'un tome. Vous rencontrerez même, en bien cherchant, l'*ordre des Fous*, sans compter les ordres de chevalerie pour les dames, par exemple l'ordre des *Dames de la Hache*, institué par Raymond Béranger, comte de Barcelone, en l'honneur des femmes qui s'étaient battues vaillamment au siége de Tortose; l'ordre de Calatrava, qui était commun aux hommes et aux femmes; sans oublier l'ordre de Saint-Jacques et l'ordre d'Alcantara (1177), autres inventions de cette Espagne si avide de tout ce qui est la parure extérieure. Parmi ces diverses chevaleries, l'ordre Teutonique (1190) a brillé par des combats sans nombre. Le grand secret de cet ordre était contenu dans ces trois mots qui suffiraient à soulever des montagnes : pauvreté, humilité, chasteté !

Nous retrouverons, dans tout le cours de l'histoire, l'influence de ces chevaleries diverses dont l'empereur Napoléon a résumé en lui seul l'éclat et la toute-puissance lorsqu'il institua, du haut de sa gloire, cet ordre magnifique de la Légion d'honneur. Quant à l'influence purement littéraire de la chevalerie, cette influence ne saurait se nier. Le roman de chevalerie a été la première littérature du moyen âge. Il a rempli dans cette société naissante, le rôle des poëmes d'Homère éclatant tout d'un coup au milieu de la civilisation hellénique. Tout comme *l'Iliade*, cette fanfare sublime que répétaient les villes de la Grèce, le roman de chevalerie est moins un poëme qu'une histoire. Il parle de héros qui ont vécu, il raconte de véritables amours, il a vu

de loin, assises à leur balcon ou dominant le tournoi, de toute leur beauté, les belles dames dont il raconte les amours. Le roman de chevalerie, c'est le souvenir d'un poëte actif et passionné qui a pris sa part, et souvent sa bonne part, dans les amours et dans les combats qui font le sujet de son livre. Notre romancier a été tour à tour soldat, voyageur, pèlerin; galant page auprès des dames, cavalier servant des héros, improvisateur au bivouac. Les douze pairs, Ogier le Danois, les quatre fils Aymon, Karl *le Grand* lui-même, ont gagné plus de popularité à être célébrés par ces adeptes de *la gaie science* qu'à passer à travers les chroniques austères des historiens de couvent, attachés à leur histoire comme le serf s'est attaché à la glèbe. L'Espagne adopta la première, et avec transport, ces beaux récits presque vrais, plus que vrais, qui n'ont pas peu contribué à donner à l'Espagne cette physionomie chevaleresque qu'elle conserve encore. Le Normand dans ses voyages sans fin, de Normandie en Angleterre, et d'Angleterre en Normandie, transportait en tous lieux ces belles histoires qui réunissaient à toute la sainteté de la légende toute la naïveté et tout l'intérêt de la fiction. Le roman parlé et le roman chanté faisaient toute la joie intellectuelle de ces rudes époques. Dans ses *romanceros*, l'Espagne écrivait toute son histoire héroïque et galante. Dans leurs ballades, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande inscrivaient les noms et la gloire de leurs héros, l'orgueil de la victoire, les douleurs de la défaite, le souvenir lamentable de la nationalité perdue à la suite de la conquête de Guillaume. Prêtez l'oreille! Entendez-vous le poëme sans fin qui se chante sur les bords du Rhin en l'honneur de Charlemagne et de Frédéric Barberousse? C'est l'Allemagne qui jette au loin les fondations brillantes de sa poésie et de son histoire nationales!

Le trouvère et le jongleur, ces pèlerins de la poésie et de l'histoire, ces dépositaires de tous les secrets que renferme l'âme des peuples, joie et douleur, s'en allaient de château en château (non pas sans s'arrêter à la porte des églises, et sur le seuil des chaumières, et dans les places publiques où se réunissaient les bourgeois), pour colporter les guerres, les passions, les amours, les misères d'aujourd'hui et les bonheurs d'autrefois. Ils répétaient les choses passées, ils annonçaient les choses présentes; au vaincu ils parlaient de vengeance, au vainqueur ils parlaient de sa gloire; aux chevaliers, de leur courage; aux dames, de leur beauté. Ils étaient les représentants du peu d'opinion publique qui pouvait se faire jour dans ces châteaux entourés de fossés, dans ces villes entourées de citadelles, dans tout ce moyen âge plein d'insolence et de tyrannie.

Ils étaient le lien d'un peuple à un autre peuple ; ils étaient la parole, ils étaient le récit, ils étaient le journal. La poésie et l'éloquence étaient de leur domaine, la louange et le blâme leur appartenaient en propre ; ce qu'ils voulaient faire glorieux était glorieux ; ce qu'ils faisaient infâme était infâme. Ils avaient des consolations pour toutes les misères, des espérances pour tous les courages. C'est beau à voir, savez-vous, l'esprit de ces courageux poëtes, l'imagination de ces inventeurs, le rêve idéal de ces faiseurs de contes, circulant librement à travers tant d'obstacles, tant d'ignorance et de tyrannie. C'est beau à voir, ce peuple du douzième siècle qui prête l'oreille à ces récits d'héroïsme et d'amour ! Or, ces beaux poëmes, ces touchantes histoires, ces drames terribles, ces chansons joyeuses, ces admirables complaintes du moyen âge, qui les a produits, je vous prie, sinon la chevalerie ? Qui aurait pu suffire à tant de passions, à tant d'aventures, à tous ces miracles, sinon la chevalerie et ses héros ? Ainsi Homère a composé son poëme avec tous les chefs qui étaient devant Troye et derrière ses remparts. Sous le rapport de l'intérêt, de l'émotion, de l'allocution publique, le roman ou la romance, ou, si vous aimez mieux, la ballade, c'est la même chose. Le roman, c'est l'histoire parlée ; la romance, c'est l'histoire chantée. Dans la préface du *Cid*, le grand Corneille appelle les romanceros : *les originaux décousus de l'histoire d'Espagne* : et la chose est si vraie, qu'à l'aide des romanceros, dont les premiers remontent aux derniers des rois visigoths, a été écrite plus d'une période de l'histoire espagnole. A travers ces couplets chantés ou déclamés sur quelque accompagnement monotone, le nom du *Cid*, et celui de Bernard del Carpio, et celui de Fernando Gonzalès, ont traversé tous les âges. L'enfant les savait déjà pour les avoir entendu murmurer par sa nourrice. La romance chevaleresque, tout en conservant une certaine ressemblance avec ces petits poëmes de l'Espagne, n'a rien de servile dans son imitation. Au contraire, elle se donne je ne sais quelle tournure leste et piquante, quel petit air vif et dégagé, qui lui convient à merveille. Grâce à ces efforts populaires du génie européen, vous verrez peu à peu la langue *romane* se dépouiller de son enveloppe latine pour revêtir les apparences des langues plus jeunes qu'elle a pensé dominer un instant. Le dialecte national se fait jour à travers tous ces obstacles. Les langues suivent la fortune des États, et cette langue romane, si habile à s'approprier les tours originaux de chaque nation, fut bientôt parlée et comprise d'un bout à l'autre de l'Europe. Au douzième et au treizième siècle, la langue romane fut la langue de tous les esprits avancés, la langue adoptée par tous les poëtes et par des

poëtes qui portaient au front une couronne. Guillaume, comte de Poitiers, le roi Richard *Cœur-de-Lion,* Alphonse, roi d'Aragon, le dauphin d'Auvergne, le comte de Toulouse et le comte de Foix, et l'empereur Frédéric, ont écrit tous leurs vers et tous leurs récits dans la langue romane. Aussi cela s'appelait le parler des gentilshommes, le *parlar gen.*

C'est donc dans la *langue romane,* c'est-à-dire dans une langue savante et populaire à la fois, intelligible aux hommes les plus grossiers, mais que les seuls esprits cultivés savaient bien parler, que furent écrits tous ces admirables récits de chevalerie, qui ont vécu bien plus longtemps que la chevalerie elle-même. Que disons-nous? Aujourd'hui encore nous entendrions avec joie quelque beau récit de la Table ronde. Aujourd'hui encore, nous croyons aux paladins, aux enchanteurs, aux belles dames qui brodent en silence l'écharpe amoureuse. Oui, nous savons vos noms redoutables ou charmants, héros de la fantaisie de nos pères, Roland, Amadis, Ogier, Tristan, Lancelot, vous, les maîtres et les modèles de du Guesclin, de Bayard, de François Ier. En vain, dans un chef-d'œuvre qui est l'honneur de la raillerie humaine, Cervantes a-t-il voulu faire justice de ces poëmes qui ont tant charmé le monde, le monde a ri aux éclats du Don Quichotte; puis bientôt, comme un enfant qui a brisé son jouet favori et qui en ramasse les débris épars, nous sommes revenus à ces fêtes, à ces tournois, à ces fées bienfaisantes, à ces chastes amours, à ces combats de géants, à ces merveilleux enchantements dont nous avait distrait un instant le gros rire de Sancho. Sancho, c'est l'ironie qui ne laisse rien après elle; Don Quichotte, c'est l'héroïsme, l'héroïsme qui vient trop tard, l'héroïsme dont on rit une heure pour l'entourer ensuite, jusqu'à la fin des siècles, d'estime, de bienveillance, d'admiration et de respect. Mais Don Quichotte lui-même, dans son admiration trop complaisante pour les romans de chevalerie, a grand soin d'établir une différence entre les chefs-d'œuvre et les rapsodies. *Roland,* par exemple, cette charmante fantaisie des plus beaux génies de la France et de l'Italie, devant quel esprit ce beau poëme, fût-ce l'esprit de Malebranche, ne trouverait-il pas grâce et pardon? Cette mythologie du moyen âge, ces chefs-d'œuvre qui pendant cinq cents ans ont amusé, ont occupé, ont éclairé l'Europe, quelle main assez courageuse oserait les jeter aux flammes? Le Tasse et l'Arioste sont les enfants chéris de cette poésie. A tout prendre, Merlin l'enchanteur n'est-il pas un être aussi réel que le dieu Neptune? le roi Arthus est-il donc plus impossible que le bouillant Achille? Les fées qui protégent, les fées qui mau-

disent, ne les retrouvez-vous pas dans l'*Iliade* et dans l'*Énéide*, et partout où se passe l'action épique? Même, la chevalerie n'a-t-elle pas sur les divinités païennes le grand avantage de savoir parler la langue de l'amour naïf, ingénu, chaste enfin? Dans ces beaux poëmes du moyen âge, les femmes ne sont-elles donc pas plus belles, plus touchantes et mieux aimées que dans tous les poemes antiques? Le courage d'Hercule et de Thésée n'a-t-il pas quelque chose de brutal et de furieux que n'ont pas les héros de la *Table ronde?* A peine vainqueurs, Hercule et Thésée et le bouillant Achille, réclament le prix de la victoire, qu'il s'agisse d'une belle esclave ou d'une coupe d'or; vainqueurs, Amadis et Lancelot osent à peine jeter un timide regard sur la personne aimée. D'ailleurs l'origine même de la chevalerie est touchante. Elle a éclaté en pleine barbarie, elle est venue à défaut de toute autre justice; elle est la sauve garde des peuples du Nord; elle embrasse tout d'abord le midi de l'Angleterre, le nord de la Gaule, une partie de la Germanie. A peine née, elle fait entendre des paroles — paroles inconnues dans ces époques sanglantes — de générosité, d'humanité, de pardon. Les romans de chevalerie qui, comme toutes les poésies, représentent le rêve des âmes honnêtes, vous initient à merveille aux espérances lointaines du moyen âge. Encore aujourd'hui, tant la trace de ces fictions a été vive, nous pouvons dire les origines de tous les héros du poëme. Merlin l'enchanteur est un enfant des bords de la Twed; le roi Arthus, c'est l'ombre agrandie, je veux dire exagérée de Charlemagne. Sous le règne du roi Henri Beauclerc (1154), Geoffroy de Monmouth traduit du bas breton en latin l'histoire du *Brut,* qui renferme l'origine des rois anglais, descendants de Brutus, fils d'Énée, qui aborda en Angleterre (le roman du *Brut* nous l'affirme), et donna des souverains à ce pays. Dans ce livre vous trouverez l'histoire fabuleuse de ces fils de Brutus jusqu'à Cawalcader, un des héros du septième siècle. A peine traduit en latin, le *Brut* fut traduit en langue romane et en vers par Wace le poëte, à la grande satisfaction du roi Henri II, qui se faisait redire par ses trouvères les hauts faits de la Table ronde et les belles actions du roi Arthus.

On ne sait pas assez tous les travaux littéraires entrepris et menés à bonne fin sous le règne de cet anglo-normand Henri II. Il a fait composer un corps d'ouvrages de tous les livres épars que racontaient, en les défigurant, les plus habiles trouvères. A ce roi *Beauclerc,* nous devons la conservation et la traduction des plus beaux romans de la *Table ronde,* un chef-d'œuvre, translaté en français par le chevalier Luce, seigneur du château du Gast, près Salisbury. Ce même chevalier Luce a traduit le roman du Saint-Graal, du moins en partie; car cette traduction fut achevée

par Robert et Hélys de Borron. *Le Tristan* fut translaté par le chevalier Luce et par messire Gasser le Blond, un des cousins du roi Henri. En même temps, le chapelain du roi, Gauthier Mapp, mettait en français, et toujours par ordre du roi, le roman de *Lancelot du Lac*. Hélys de Borron a traduit *le Merlin*; Robert, son cousin, a traduit *le Palamède*; il a mis en prose les vers de Robert Wace; Rusticien de Puyse a traduit *Mélyadus* et *Gyron le Courtois*.

Et n'est-ce pas, je vous prie, à une distance si reculée, une grande louange de la langue française, que ce roi d'Angleterre faisant traduire — en français! — les beaux livres qui charmaient ses loisirs et qui étaient comme l'enseignement de sa cour? C'est à Guillaume le Conquérant, nous l'avons déjà dit, que la langue française devait cette faveur qui se prolongea pendant plusieurs siècles, dans toute l'Angleterre, partageant avec la langue *romane* toutes les sympathies de ces gentils hommes si jaloux cependant de leur nationalité.

Presque en même temps, les poëtes de la France, de leur côté, obéissant pour ainsi dire à leur insu, à l'impulsion de ce prince anglo-normand, se mirent à imiter les livres que Henri *Beauclerc* faisait traduire. Voilà comment la France elle-même a produit des poëmes (1191) qui ressemblent aux poëmes aimés de l'Angleterre : *Perceval le Gallois, le Chevalier du Lion, Guillaume d'Angleterre*, autant de poëmes du poëte français Chrestien de Troyes, qui, pour accomplir ces travaux, mettait doublement à profit les traductions du bas breton et du latin. Et notez bien que dans ces poëmes, composés, colportés, récités, traduits en Angleterre, imités en France, c'est la France qui joue le beau rôle, ce sont les chevaliers français *Lancelot, Méliandus, Tristan*, qui mettent en fuite les chevaliers de l'Angleterre. C'est qu'en effet, les inventeurs, et surtout les admirateurs primitifs de ces poëmes, étaient des Normands, fils de Normands comme le prince qui faisait traduire et mettre en ordre ces distractions héroïques de la bataille et des affaires; même du côté de ce roi d'Angleterre, de ce Normand, roi par la grâce de Dieu et de Guillaume le Conquérant, le penchant était resté tout français.

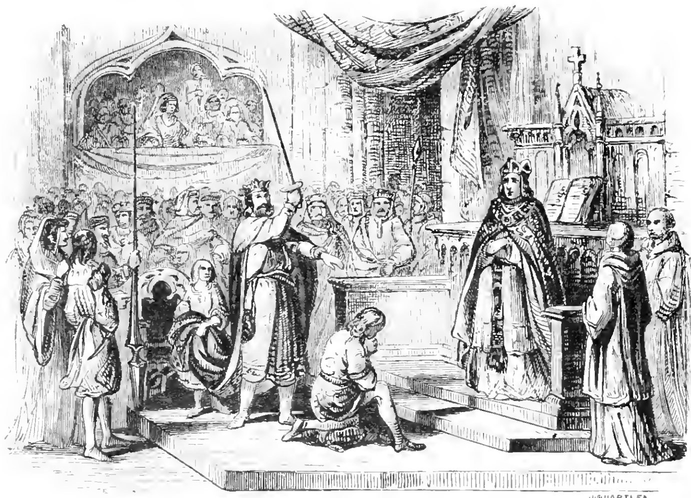
Ainsi c'est à l'Angleterre et à la France réunies que nous devons tous ces beaux poëmes. En dépit même des exploits incroyables que le poëte prête aux chevaliers de la France, l'Angleterre est bien loin d'être sacrifiée. Il est vrai que, dans les romans de la Table ronde, Lancelot et Tristan, les deux héros, sont Français; mais en revanche, les deux blanches et touchantes héroïnes, Genièvre et Yseult, sont deux Anglaises, et enfin Gauvain, Perceval, Yvain, chevaliers anglais placés sous le second plan, bril-

lent encore d'un vif éclat autour du palladium héroïque du Saint-Graal.

Et quels livres! Quels longs récits! quelle suite infinie de batailles et d'histoires galantes! Le *Parceval* de Chrestien de Troyes n'a pas moins de vingt-deux mille cent soixante-dix-huit vers. Le *Lancelot* en prose ne remplirait pas moins de douze tomes in-8°. Beaux livres naïfs, que le *roman de la Rose* a pensé emporter dans l'ennui qu'il nous a inspiré à nous tous; car, à force d'entendre dire et répéter que c'était le chef-d'œuvre des romans et des poëmes de chevalerie, nous avons presque enveloppé tous les beaux poëmes qui l'avaient précédé dans le même dédain. Mais laissons là le *roman de la Rose;* en fait de chevalerie errante et de poëmes de chevalerie, il faut s'en tenir, et c'est le plus sûr, aux trois grandes familles épiques du moyen âge : les chevaliers de la Table ronde, les Amadis, Charlemagne et ses héros. Et maintenant revenons à notre double histoire de France et de Normandie; laissons là nos héros fabuleux, Arthus, roi de la Grande-Bretagne, fils du roi Uter; Merlin, protecteur d'Arthus, Merlin, l'honnête et naïf enchanteur; la Dame du Lac; Genièvre, femme d'Arthus; Morgain, sa sœur; Gauvain et Gauric, et tous les fils du roi d'Orcanie; Lancelot du Lac et son cousin Lyonel : abandonnons à leurs travaux amoureux et sanglants Méliandus, Tristan de Léonais; Mas, roi de Cornonailles; Houël, roi de la Petite-Bretagne : laissons passer dans le poëme, comme ils ont passé dans l'histoire, Pharamond, roi de France, et Clodion son fils, et les autres chevaliers de la Table ronde : Palamède, Gauvain et ses quatre frères, Messire Lac, Sacrémor, Bréhus *Sans-Pitié*, le Roi pêcheur, Croppart, roi de Hongrie, troupe brillante de héros et de belles âmes, dans laquelle vous ne rencontrez, pour déparer cet ensemble de sincère dévouement et d'héroïques vertus, que le Bréhus Sans-Pitié, et Méléagant *le Chevalier fourbe*. Voilà les noms favoris de la brillante et ingénieuse poésie du moyen âge. Et vous aussi, les belles princesses dont les beaux yeux animent de leur feu doux et charmant toute cette histoire des combats et des amours : Yseult *aux blanches mains*, qu'il ne faut pas confondre avec Yseult *aux cheveux blonds;* et vous, Isaure, *amie* de Clodion; Ismène, *maîtresse* d'Arthus; Zamire, fille de Pharamond : beaux astres, qui avez resplendi dans cette nuit profonde du moyen âge, nous ne voulions pas vous quitter sans vous rendre ce qui vous est dû dans nos hommages, dans notre reconnaissance, dans nos respects!

Nous revenons, par un long détour, à Geoffroy Plantagenet, et à son beau-père le roi Henri, qui lui confère lui-même l'ordre de chevalerie. Cette prise des armes de Geoffroy Plantagenet fut

entourée d'une magnificence toute royale. Quand le roi Henri l'eut interrogé sur les devoirs de la chevalerie, Geoffroy fut plongé dans un bain, espèce de symbole de la pureté chevaleresque; on lui mit une tunique d'or, une cotte de mailles en acier et un casque orné de pierreries; on lui chaussa l'éperon d'or, on l'arma de la



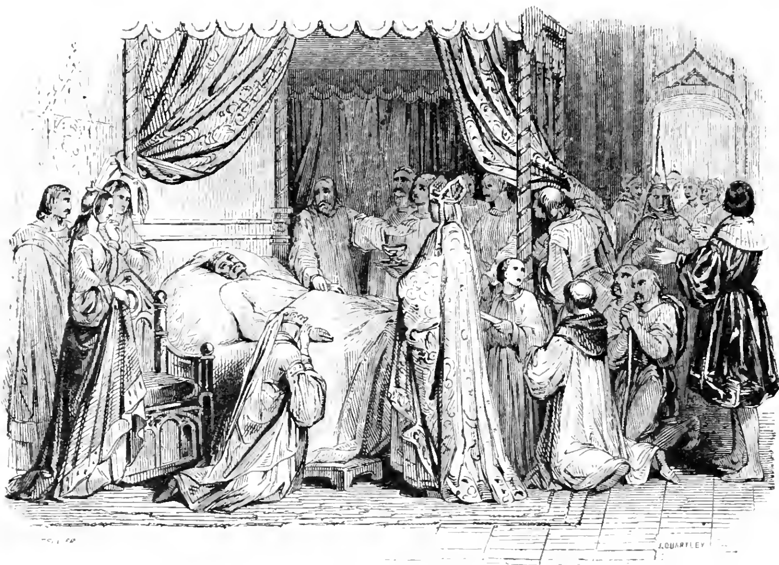
lance, et enfin on lui ceignit l'épée, une épée fabriquée par ce forgeron mystérieux, dont il est si souvent question dans le poëme des Scandinaves. Le roi donna l'accolade à son gendre; huit jours plus tard, le mariage était célébré au Mans par l'évêque d'Avranches. Le roi d'Angleterre était alors au comble de la puissance . à sa fille Mathilde, tous les seigneurs anglo-normands avaient prêté serment de fidélité, tout à la fois pour le duché de Normandie et pour le royaume d'Angleterre; et maintenant que sa fille Mathilde était mariée au puissant fils du comte d'Anjou, le roi se demandait à lui-même, qui donc pourrait attenter à la couronne de l'impératrice sa fille ?

Pour comble de bonheur, mourut au siége d'Alost, son neveu Guillaume Cliton, petit-fils de Guillaume le Conquérant. Ce Guillaume avait été le prétexte de la ligue formée entre les barons normands pour insurger la Normandie. Il était par son père, et surtout par son grand-père, l'héritier légitime du duché de Normandie; il avait été un instant le gendre et l'allié de Foulques, comte d'Anjou, qui s'était vu, presque en même temps, le beau-père du Guillaume héritier de l'Angleterre, et

du Guillaume héritier de la Normandie. Peu s'en fallut que les partisans de Guillaume Cliton ne lui rendissent la Normandie. Ses partisans étaient nombreux; ils se demandaient avec inquiétude à qui donc ils allaient appartenir après la mort de Henri Ier? Mais enfin, l'habileté du roi d'Angleterre, les violences de son neveu Guillaume, une bataille que perdit le prétendant dans la plaine de Bourgtheroude, la prise du château de Vatteville, dans lequel s'étaient réfugiés les ligueurs, tous les chefs de cette conspiration arrêtés, jugés, condamnés, bannis, privés de leurs biens, décapités, avaient fini par faire du fils de Robert *Courte-Heuse* un duc de Normandie aussi peu redoutable que Robert lui-même, le prisonnier aveugle de Cardif. Toutefois, la mort de ce prétendant malhabile et malheureux ajoutait à la puissance du roi d'Angleterre, c'était un drapeau de moins entre les mains des mécontents; mais comme rien n'est complet en ce monde, et surtout la joie des conquérants, Geoffroy Plantagenet son gendre eut bientôt oublié la soumission qu'il devait au roi son beau-père. Cet impatient jeune homme, marié à une femme hautaine, qui avait été la femme et la femme obéie d'un empereur, la chassa de l'Anjou et la renvoya à Rouen comme on ne ferait pas d'une concubine; en même temps il réclamait de son beau-père la Normandie tout entière. Pour soutenir tant d'insolence et de si grandes prétentions, Geoffroy Plantagenet se mit à la tête de ses Angevins (1135), si bien que le roi Henri Ier fut forcé, encore une fois, de reparaître en Normandie, pour mettre ce nouveau prétendant à la raison.

Ce fut là le dernier exploit du roi d'Angleterre. On touchait à la fin de novembre de cette même année 1135. Le roi était sorti de bon matin pour chercher les plaisirs de la chasse, lorsque tout d'un coup il fut pris d'une grande fièvre, et au même instant il comprit qu'il fallait mourir. Il mourut comme étaient morts les ducs de Normandie ses prédécesseurs, en chrétien qui se repent, et surtout en politique habile qui voit l'avenir; il fit distribuer aux pauvres et à ses domestiques des aumônes et des récompenses abondantes; il se confessa à l'archevêque de Rouen, il proclama sa fille Mathilde reine d'Angleterre, et, à défaut de Mathilde, il désigna pour son successeur légitime le fils de Mathilde et de Geoffroy Plantagenet, Henri, un enfant que les Anglais appelaient *Fils-Empereur*, c'est-à-dire le fils de l'impératrice. A cet enfant, aussi bien qu'à sa propre fille, le roi Henri Ier avait voulu que les Normands prêtassent serment de fidélité, tant c'était là un prince qui tenait à l'avenir de sa race. Il mourut, laissant après lui

la renommée d'un roi qui savait régner. Sous le règne de cet habile politique, vous voyez enfin apparaître les premières et incertaines poésies nationales. C'était un esprit cultivé, une intelligence



propre à tout comprendre, un homme qui avait le sentiment des grandes choses. Il fut le protecteur de la chevalerie et de la poésie. Mais cependant (c'est toujours la même histoire à propos de ces funérailles sans respect), quand il fut mort, cet homme si puissant, ce fut à grand' peine qu'on lui rendit les honneurs de la sépulture. Cette impératrice à qui il avait fait prêter tant de serments en Normandie, sans compter les serments qu'il avait exigés pour son petit-fils, sa fille Mathilde qu'il avait à plusieurs reprises proclamée reine d'Angleterre, mais sans consulter les barons et les évêques de l'Angleterre, soit par orgueil d'un homme tout-puissant, soit par l'oubli de priviléges qu'il était dangereux de heurter, elle ne devait pas monter, après son père, sur ce trône qui avait tant coûté au roi Henri ! Ce fut le neveu de Henri, Étienne, fils d'Étienne de Blois, qui courut en toute hâte pour s'emparer du trésor royal et de la couronne d'Angleterre. Les barons et les prélats normands favorisèrent l'usurpation d'Étienne, car, dans l'interrègne de cette royauté toujours contestée, ils avaient besoin du premier venu qui les rassurât à l'instant même pour leurs possessions anglaises. De son côté, le mari de Mathilde, Geoffroy Plantagenet, n'était pas homme à renoncer sans coup

férir, aux droits que lui donnait son mariage. Nous avons signalé à plusieurs reprises l'orgueil et l'insolence de ce jeune homme avec le roi son beau-père. Impétueux, plein de courage, avide, non pas seulement comme un prince, mais comme un marchand, tant que vécut le roi Henri Ier, Geoffroy Plantagenet sut arracher au père de Mathilde, cette femme que Geoffroy traitait comme une servante, des terres, des maisons, de l'argent, des châteaux forts. Dans la vieillesse du roi, le Plantagenet redoubla d'exigences. Il parlait, disait-il, au nom de sa femme Mathilde ! Il disait à l'avance que la couronne d'Angleterre lui appartenait aussi bien que la Normandie. Le vieux roi Henri, indigné de tant d'arrogance, ne cherchait qu'un moyen de châtier l'insolence de l'Angevin. Dans sa douleur il voulait prendre sa fille Mathilde par la main, la conduire à Londres, et la faire monter, seule, sur le trône d'Angleterre ; la mort l'arrêta dans ses dernières prévoyances. Il mourut sans pardonner au Plantagenet et tout préoccupé de l'avenir de sa race. Mais quoi ! nos heures sont comptées. N'entendez-vous pas toute cette civilisation naissante qui nous appelle ? Déjà les poëtes, les artistes, déjà les beaux détails de l'histoire, un instant apaisée, se montrent à nous dans le lointain. Le temps nous manque pour vous raconter l'usurpation et les combats d'Étienne, accouru le premier à la curée de ce vaste royaume. Cet Étienne était fils de Thibaud, comte de Blois; il appartenait de très-près à Guillaume le Conquérant; il avait trente-trois ans, le bon âge pour la guerre. Comme il était le premier et le plus riche baron de l'Angleterre, il avait prêté, sans hésiter, tous les serments que le roi Henri Ier avait exigés pour sa fille Mathilde. Le roi mort, Étienne passe de l'autre côté du détroit. A peine arrivé, il s'empare des trésors que le feu roi avait cru mettre à l'abri de Geoffroy Plantagenet, sans songer qu'à défaut de Geoffroy, quelque prétendant se présenterait toujours pour s'emparer de ce trône et de cette fortune. Étienne fut reconnu sans conteste roi d'Angleterre ; mais cette usurpation trop facile affaiblit cruellement la rédoutable monarchie que les Anglais fondaient en France, et qui avait tant inquiété la prévoyance et la sagesse de Louis le Gros. Sur ce trône chancelant où il s'était assis par surprise, l'usurpateur Étienne se vit exposé à toutes sortes de révoltes. Les barons normands, propriétaires tout à la fois dans la Normandie et dans l'île de la Grande-Bretagne, et qui, pour ne pas obéir à deux maîtres à la fois, avaient reconnu le roi Étienne, eurent bientôt compris qu'ils s'étaient trop hâtés. En même temps, l'héritière légitime du feu roi, Mathilde, duchesse d'Anjou, arrivait à la tête d'une armée d'Angevins

pour reprendre la Normandie d'abord, et ensuite l'Angleterre, pendant que Geoffroy Plantagenet, son mari, retenu dans l'Anjou par les intrigues d'Étienne, assistait de loin aux combats de sa femme. Malheureuse province ! Abandonnée par ses deux maîtres, la Normandie se vit bientôt couverte de mille petites guerres lamentables. Tous ces hommes de la féodalité, que la puissance royale ne maintenait plus dans le respect, se mirent à venger, chacun de son côté, ses offenses personnelles. Chaque seigneur avait à lui sa bande armée; chaque ville avait sa milice; on se battait pour un arpent de blé, on se battait pour un bon mot. Ces belles campagnes, aujourd'hui si florissantes, elles étaient pleines de carnage. Ces calmes hauteurs, aujourd'hui toutes chargées de maisons de plaisance, elles succombaient sous le poids des châteaux forts. La rivière heureuse et libre que sillonne de ses deux ailes cadencées le bateau à vapeur, elle était à chaque pas interceptée par des chaînes tendues d'un rivage à un autre rivage. Ingrats que nous sommes! nous ne faisons pas assez souvent ces sortes de retour sur nous-mêmes, quand nous prêtons une oreille épouvantée aux tumultes et aux ravages de l'histoire. Nous ne rendons pas au ciel et aux hommes toute la reconnaissance qu'ils ont méritée, à l'heure où les hommes ont remplacé la guerre par la paix féconde, l'épée sanglante par le soc nourricier de la charrue, le blasphème par la prière, le baron féodal par des institutions libres, les armées d'archers et de vagabonds par un honnête garde champêtre, bon homme inoffensif, qui suffit à la tranquillité de toute la contrée. Après neuf mois de cet interrègne, vous voyez revenir les Angevins, ils ramènent avec eux l'incendie et le pillage ; ils ont à leur tête des chefs dignes d'eux : le sanguinaire Guillaume X, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine; le terrible Geoffroy de Vendôme, Guillaume, fils du comte de Nevers, et l'affreux Guillaume de Ponthieu ! Ces gens-là étaient de fer. Ils ne connaissaient de la guerre que ses cruautés et ses licences. Rollon, Rollon le Danois avait laissé son âme errante dans ces domaines conquis par ses compagnons de pillage; on arrivait, on brûlait tout. La Normandie, cette province mère des rois, conquérante d'un royaume, et qui en avait fondé tout au loin, n'eut pas mieux demandé que d'obéir à la reine Mathilde ; mais quand elle se vit couverte de sang, couverte de ruines, pillée, saccagée et brûlée vive par le mari de sa duchesse, la province se défendit à outrance. Oui, certes, le temps est passé où le paysan normand courbait la tête ; cette fois il l'a relevée. Il prend ses armes; il se précipite sur ces fiers barons, inviolables dans leur armure ; il les pousse, il les presse, il les obsède ; bref, le paysan



met en fuite le seigneur. Geoffroy et ses compagnons reculent, la Sarthe est repassée par cette armée en déroute. Geoffroy parti, arriva de Londres le roi Étienne. Depuis deux ans la Normandie résistait au Plantagenet, non pas par dévouement au roi d'Angleterre, mais par haine pour la maison d'Anjou. A peine Étienne eut-il mis le pied dans la province, qu'il se présenta comme le prince choisi par le clergé, par les barons, choisi par le peuple. Roi élu, il est vrai, mais pour monter plus vite sur son trône, il avait brisé tous les liens de l'autorité royale ; il avait perdu, sur le royaume d'Angleterre, cette domination absolue dont Guillaume et ses successeurs avaient donné l'exemple aux rois à venir, et cette royauté d'un jour fut payée par l'humiliation de la tête couronnée. Voilà donc ce qui remplaçait la royauté fondée par le *conquérant!* Maintenant cette royauté s'achetait à prix d'or ; elle se défendait non pas elle-même, la lance au pied, l'épée au poing, mais elle se faisait défendre par des soldats salariés, gens sans aveu, bandits pris au hasard, vile milice, toute en dehors des lois de la chevalerie. Cet abaissement considérable de la royauté anglo-normande entraîna avec elle la dépréciation de la propriété en Angleterre aussi bien qu'en Normandie. En effet, avant que ces soldats de grands chemins n'eussent usurpé le métier des gentilshommes, qui disait un chevalier disait en même temps un propriétaire du sol ; la terre donnait tous les droits, même celui de se battre... Mais où donc est l'intérêt d'un possesseur de la terre, maintenant que le droit de tenir une épée va passer à des mercenaires sans feu ni lieu ?

Ceci est toute une révolution dans l'art de la guerre, que vous verrez s'accomplir, surtout après les batailles funestes de Crécy et d'Azincourt. Une fois à la tête de ces bandes mercenaires, le général n'est plus un général d'armée qui pousse en avant de bons et loyaux soldats, c'est un faiseur d'affaires, un marchand de coupe-jarrets, qui est obligé de rendre compte de ses moindres démarches à des associés avides. On ne se bat pas pour la gloire, mais pour le gain ; il ne s'agit plus de débattre les grands intérêts de la paix et de la guerre, mais bien de savoir ce que l'on perd ou ce que l'on gagne à livrer la bataille. A ces hésitations des soldats qui se battent pour le gain, non pour l'honneur, Étienne se vit exposé tout le premier. Une fois dans la Normandie, ces vils salariés se regardent entre eux et se demandent si en effet il faut se battre. De leur côté, les soldats de Geoffroy ne sont guère plus disposés à en venir aux mains. Pourquoi se battre, en effet? A quoi bon ? Où est la colère de ces gens-là ? Où est l'enthousiasme ? Où est le dévouement ? Que leur importe, après tout, que ce soit Étienne ou Geoffroy Plantagenet qui hérite de Henri Ier ? Tout bien délibéré, pas

un de ces vils soldats ne voulut en venir aux mains; et voilà Geoffroy, et voilà Étienne qui s'en vont, chacun de son côté, faute de combattants.

Étienne part, il laisse la Normandie s'administrer à sa guise. Il se crut un grand politique pour avoir soulevé toutes les passions, toutes les colères, toutes les haines de la province; ainsi fait l'enfant qui trouble l'eau du lac avec un bâton. Cependant l'anarchie était à son comble : à qui donc obéir? à quel prince, à quel roi? Plus d'un baron normand avait suivi Étienne en Angleterre pour l'aider à prendre la couronne, plus d'un baron anglais était resté en Normandie pour le trahir: entre autres, Robert comte de Glocester, de Bayeux et de Caen ; il était le fils naturel du feu roi, et il prit parti pour la fille de son père. De son côté, Mathilde, insolente et fière, se jette avec rage dans tous les hasards de la bataille. Elle passe la mer, elle trouve sur le rivage le duc de Glocester, qui lui tend la main; elle voit arriver pour la recevoir, tout le clergé de l'Angleterre, mécontent du roi Étienne. Alors la lutte recommence de l'autre côté de l'Océan : l'Angleterre est en feu; la Normandie, qui assiste de loin à ces guerres civiles, attend, sans trop d'impatience, ce qui va venir. Étienne, habile et brave, fait une résistance vigoureuse. Rien ne lui manquait pour se bien défendre, sinon l'autorité sur les vassaux de la couronne d'Angleterre, qui maintenant étaient devenus les égaux du roi. D'autre part, cette impératrice Mathilde se montrait la digne fille de son père, tant les émotions de la guerre civile avaient réveillé les colères de cette femme. Elle se battait avec la rage de Plantagenet lui-même et avec le même mépris pour la conscience et pour les biens des Anglais. — Des deux côtés la lutte était égale : Étienne mal obéi, Mathilde odieuse; Étienne défendu par son frère Henri, évêque de Winchester et légat du pape, Mathilde soutenue par cet habile Robert, comte de Glocester, son frère. Des deux côtés l'habileté était la même : égal le courage, égale la furie; et tant d'efforts, tant de persévérance pour opprimer tous ensemble l'Angleterre! Ainsi furent perdus les efforts du roi Guillaume et du roi Henri Ier. Cinquante années de patience, de courage, d'intelligence, de volonté, de génie, pour arriver à cette guerre civile de Normands contre Normands, tant rêvée par les Saxons! Mais les vieux Saxons n'étaient plus là pour mettre à profit les dissensions intestines de leurs vainqueurs.

Nous ne suivrons pas Mathilde et Étienne dans les chances diverses et monotones de cette guerre civile. D'abord Étienne est fait prisonnier par Mathilde, qui le traite sans pitié; Mathilde à son tour, abandonnée de ses partisans, est réduite à fuir devant Étienne; dans sa fuite elle

est couverte d'ironies et d'insultes par les bourgeois de Londres, qu'elle avait comptés pour rien. A chaque défaite, Étienne prenait sa revanche, et peut-être, à la fin, eût-il conservé ce trône tant disputé, si Geoffroy d'Anjou, pour venir en aide à Mathilde, n'eût pas reparu tout d'un coup en Normandie. Cette fois (14 janvier 1144), le Plantagenet passe la Seine près de Vernon; il arrive sous les murs de Rouen; les bourgeois lui ouvrent la ville, la citadelle tenait pour Étienne, faute de vivres la citadelle se rend au Plantagenet. Enfin, avec l'aide du roi de France Louis VII, qui retint pour sa peine le château de Gisors, Geoffroy d'Anjou s'empare du duché de Normandie. En ce moment la monarchie anglaise se trouvait divisée par les deux maisons rivales qui avaient soulevé tant de guerres civiles. Étienne n'avait plus, sur le continent, que son comté de Boulogne; Geoffroy Plantagenet avait à lui la Normannie, le Maine, l'Anjou, la Touraine : c'était de quoi attendre. Sa femme Mathilde, vaincue de toutes parts dans son royaume d'Angleterre, vint le rejoindre, amenant avec elle le jeune Henri, cet enfant l'objet de tant de sollicitudes, que son grand-père avait destiné à régner après lui.

Nous sommes arrivés, non pas sans peine, aux premiers jours du règne de *Louis le Jeune*. Règne bien commencé, règne qui finit mal. *Louis le Gros* cependant, et il faut bien rendre quelques respects à ce prince habile et prévoyant, avait donné à son fils de sérieux exemples de bonne administration et de politique. Comme il avait rencontré en son chemin la chevalerie naissante, Louis le Gros avait compris que désormais, pour bien faire, le roi de France devait marcher à la tête de la chevalerie. C'est ce roi-là qui, le premier, a placé la famille des rois de France à la hauteur du rôle qui leur convenait le mieux. Avec Louis le Gros, la France, que nous ne rencontrions plus nulle part, reparaît enfin dans les affaires de l'Europe ; car, vous vous l'avez vu, le onzième siècle tout entier appartient à l'Angleterre, à la Normandie, à l'Église, à l'Empire, sans qu'il soit question de la France. A peine si les quatre premiers rois de la race capétienne, fils indignes de Hugues le Grand, tiennent leur place dans la liste chronologique de ces rois inutiles, qui n'ont laissé que leurs noms. Avec le roi Louis le Gros, l'histoire de la France se rattache à l'histoire de la monarchie ; le roi se fait sentir; il est devenu vraiment le fonctionnaire public ; il sait où est sa force, où est son peuple, il sait qui gouverne avec lui. Dieu soit loué qui veut agrandir la France ! Les rois de la troisième race vont se montrer dignes de cette haute fortune; maintenant que, grâce à Louis *le Gros*, cette royauté de France est en marche, elle ira marchant toujours, de Louis le Gros à Louis XI, de François I[er] à Henri IV.

de Louis *le Grand* enfin jusqu'à l'abîme où doivent s'engloutir les travaux, le génie et les efforts d'une royauté vaincue à jamais.

Désormais la présence réelle du roi de France dans les affaires de l'Europe va jeter un nouvel intérêt sur l'histoire que nous racontons; désormais aussi le roi d'Angleterre trouvera un roi à qui parler. Avec Louis le Gros commence la lutte de la royauté française, non-seulement contre les grands vassaux de la France, mais contre les petits tyrans qui la couvraient d'esclavage et de misère. A cette lutte, plus honorable que brillante, plus utile qu'héroïque, Louis *le Gros* s'était préparé de bonne heure, par le travail de l'esprit, par les exercices du corps, par tous les arts du chevalier accompli. Brave, actif, hardi, courageux, il avait fait ses premières armes contre son redoutable vassal Guillaume *le Roux*, qui voulait reprendre le Vexin, Mantes et Pontoise. Ennemi généreux de l'injustice, le roi de France avait déclaré net et ferme, qu'il ne voulait pas souffrir plus longtemps les violences des barons et des comtes dont les forteresses pesaient sur les campagnes; ces gentilshommes faisaient un véritable métier de bandits, ils dévalisaient les passants sur les grands chemins, ils ruinaient les moines dans les abbayes, ils dévoraient le blé et l'herbe des laboureurs; le roi mit à la raison les plus féroces, et entre autres le seigneur Bouchard de Montmorenci, le chef de cette illustre maison qui pendant si longtemps a marché la première, après la maison royale de France. En ce temps-là, le peuple appelait le roi Louis : Louis *l'Éveillé*. Et, en effet, il fallait être alerte pour dompter l'un après l'autre ces seigneurs révoltés, pour défendre ces églises menacées, pour rétablir entre les deux villes principales du roi de France, Orléans et Paris, les communications interrompues par tant de forteresses, de ponts-levis, tant de péages. — Et en même temps, que d'inquiétudes devait donner au roi de France cette Normandie, unie à l'Angleterre, sous le même sceptre et défendue par la même épée! Quel ennemi plus redoutable que ce roi d'Angleterre, placé au centre même de la France! L'œuvre de Louis le Gros fut longue, pénible, utile, peu glorieuse, nous parlons de cette gloire qui vient tout de suite, par les grandes batailles. Il fallut d'abord entreprendre et terminer toutes sortes de petites guerres avec de petites armées, dompter l'un, relever l'autre; tendre une main favorable aux bourgeois et aux laboureurs, protéger le commerce, encourager les fabriques, et pour couronner tant d'efforts, prononcer à haute voix ce mot magique, ce mot sauveur : *affranchissement!* Car les communes, poussées à bout par le brigandage des seigneurs, s'étaient associées enfin, et elles s'étaient mises à se défendre. Aux villes

qui les pouvaient maintenir, le roi accordait des chartes. Qui que vous soyez, battez des mains! C'est la liberté qui commence, la liberté de 1789!

Du sang! toujours et partout du sang! Voilà bien des guerres que nous vous racontons, bien des misères dont nous sommes les témoins, mais si vous saviez de quelles cruautés nous vous faisons grâce! Nous n'avons même pas parlé du roi d'Écosse David, ravageant l'Angleterre pour le compte de Mathilde, et « les Écossais, comme des bêtes fauves, « massacrant également les jeunes gens et les vieillards, faisant périr « les femmes enceintes dont ils ouvraient le ventre pour en retirer les « petits[1]. » Que si nous passons du massacre général aux crimes des individus, la férocité n'est pas moins grande. Savez-vous, par exemple, une plus affreuse histoire que cette histoire de la tour d'Ivry, avec laquelle on n'a pas encore, que nous sachions, composé roman ou tragédie? A l'instant même où les barons normands, jusqu'alors dévoués au roi d'Angleterre, Hugues de Gournay, Étienne, comte d'Aumale, Henri, comte d'Eu, Renaud de Bailleul, Robert de Neubourg, levaient l'étendard de la révolte; à l'instant même où le comte de Flandre portait dans le duché de Normandie le fer et la flamme, Henri Ier, renfermé dans la tour de Rouen, voit arriver à lui Eustache de Breteuil, à qui il avait donné sa fille Julianne en mariage. Eustache, d'une voix plus haute qu'il ne convenait, demande à son beau-père la tour d'Ivry. Le roi d'Angleterre promet à son gendre qu'il ne donnera la tour à personne, sinon à lui, comte de Breteuil. — « Seulement, dit-il, il faut attendre. Remettre la tour à la garde des Normands, serait une imprudence, je me méfie de tout ce qui n'est pas Anglais ou Breton; donc patience. Et cependant, moi, Henri, j'ordonne à Raoul de Harenc, gouverneur de la tour, qu'il remette entre tes mains, comme otage, son fils Raoul, tandis que toi, comte de Breteuil, tu remettras entre mes mains tes deux filles. »

Ce qui est convenu s'exécute... Le gouverneur Raoul remet son fils au comte de Breteuil, le comte de Breteuil conduit au roi Henri ses deux filles. Le roi était le grand-père de ces deux enfants, que pouvaient-elles redouter entre ses mains? Voilà ce que se dit le comte de Breteuil, et du même pas il s'en va sous les murs d'Ivry. Il appelle Harenc le gouverneur, et lui montrant son fils Raoul entre deux bourreaux : — « Rends-toi, cria-t-il, Harenc, ou ton fils est mort! » Harenc ne peut pas croire à tant de lâche cruauté, et il répond qu'il ne rendra pas

[1] *Orderic Vital*, tome XIII.

la tour. A cette réponse, Eustache de Breteuil fit arracher les deux yeux au fils de Harenc! Et, ces deux yeux crevés, il les envoie à Raoul de Harenc : *Reconnais-tu les yeux de ton fils?* Quand ce père infortuné est revenu de sa première douleur, il quitte la forteresse, il s'en va à Rouen, et sous les yeux du roi il déposa ce sanglant témoignage de la férocité et de la trahison du comte de Breteuil; pour toute réponse, le roi Henri abandonne à son serviteur Harenc les deux petites filles de Julianne! Harenc fait arracher les deux yeux et couper le nez aux deux enfants du roi son maître, puis, revenu dans sa tour, il jette au comte de Breteuil le résultat sanglant de ces mutilations abominables. — Et l'on parle de la férocité des tigres! — Ce fut alors que la fille même du roi Henri Ier, cette malheureuse Julianne poursuivie par son père, fut forcée de demander grâce, faute de pain! Le roi permit à sa fille de sortir de la citadelle où elle s'était enfermée, mais il fallut franchir le fossé plein d'eau et plein de boue; il fallut lever sa robe jusqu'au genou devant tous ces soldats, qui partageaient l'hilarité de leur maître! Je m'arrête, ne voulant pas vous attrister davantage par ces abominables récits ramassés dans le latin barbare et férocement ingénu d'Orderic Vital [1].

C'est surtout à la lecture de ces crimes incroyables de l'histoire que l'on peut comprendre quelle est la toute-puissance de la poésie, et comment un poëte de la taille de Shakspear est en effet le seul historien digne de raconter certaines lamentations, certaines misères. Voilà donc trois pauvres enfants, deux petites filles du sang royal, mutilés pour la possession d'une citadelle! Mais cependant, si vous voulez bien vous rendre compte de ces atroces cruautés, si vous voulez apprendre par quelles tortures sont attendus tant de jeunes princes, Arthur de Bretagne, les enfants d'Édouard, Jane Grey, *les fils des Dieux*, venez avec nous dans le château de Northampton, triste prison habitée par le jeune Arthur, cet enfant de la noble Bretagne, pleuré par elle, comme le dernier espoir de son indépendance et de sa liberté [2].

C'est là encore une scène pleine de pitié, de deuil et de terreur; c'est là encore une de ces créations shakspeariennes, dans lesquelles sont représentées *ad vivum* ces époques horribles; les plus grands crimes et les plus illustres vertus de l'histoire y jouent leur

[1] Livre XII.

[2] Dans notre nouveau travail, intitulé *la Bretagne*, nous racontons tout au long (au chapitre VII) ce moment solennel dans les souvenirs du peuple breton; les deux histoires de Bretagne et de Normandie, qu'il est impossible de séparer, ne se sont jamais tenues de plus près qu'à ce moment.

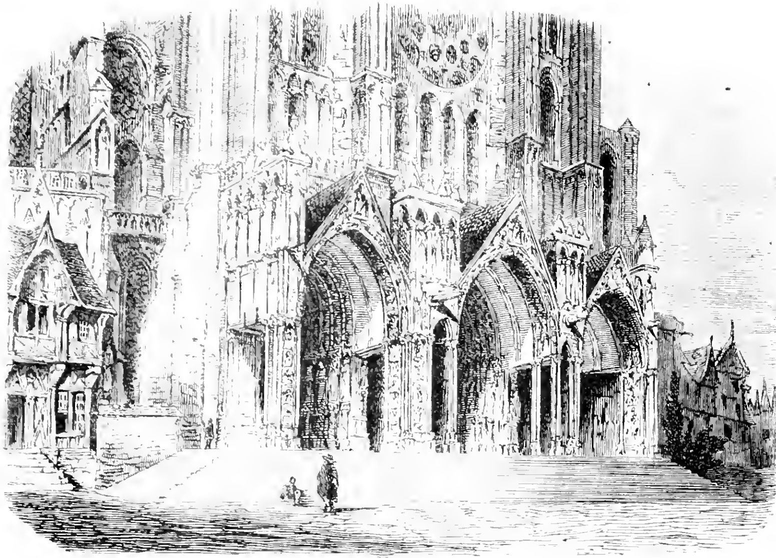
rôle. Ces terribles pages en disent plus, sur la moralité d'une histoire, que toutes les indignations des honnêtes gens.

Hubert, *à deux soldats.* Faites-moi rougir des fers et cachez-vous derrière la tapisserie ; quand je frapperai du pied, vous viendrez en toute hâte, vous prendrez l'enfant que vous trouverez avec moi, et vous l'attacherez avec des cordes, sur cette chaise. Allez, tenez-vous prêts, et soyez attentifs au signal. *Il appelle le jeune Arthur.* — Hubert. Jeune homme, venez ici, j'ai à vous parler. — Arthur. Bonjour, Hubert. — Hubert. Bonjour, petit prince. — Arthur. Vous avez raison, Hubert, un bien petit prince, avec de grands titres. Mais vous êtes triste, qu'avez-vous ? — Hubert. Il est vrai, j'ai quelquefois été plus gai. — Arthur. Dieu me soit en aide ! je pensais que moi seul j'étais triste. Ah ! si j'étais seulement hors de ma prison, heureux et libre comme un gardeur de moutons ; ou bien, si seulement le roi mon oncle me laissait ici sansme faire plus de mal, si j'étais votre fils, Hubert, ne m'aimeriez-vous pas comme le père aime son enfant ? est-ce ma faute, si je suis le fils du duc Geoffroy ? — Hubert, *à part.* Allons, si j'entre en conversation avec lui, tout ce babil enfantin va faire tomber cette grande résolution. Courage, hâtons-nous d'en finir. — Arthur. Comme vous êtes pâle, Hubert ! êtes-vous malade ? Je voudrais vous voir un peu malade pour rester, toute la nuit, à votre chevet, car je vous aime plus que vous ne m'aimez. — Hubert. Il me brise le cœur ! Jeune homme, lisez ce papier. Oh ! fasse le ciel que je conserve mon courage ! Eh bien, Arthur, avez-vous lu ? — Arthur. L'horrible crime, Hubert, brûler mes deux yeux avec un fer rouge ! le ferez-vous ? — Hubert. Il le faut, je le ferai. — Arthur. Vous aurez ce courage, ami ? Mais l'autre jour, quand vous avez eu mal à la tête, je vous ai prêté mon plus beau mouchoir ; il m'avait été donné par une reine, et je ne vous l'ai pas encore redemandé. Il y a bien des enfants de pauvres gens qui vous auraient laissé dans votre lit, malade, sans vous dire : *Où souffrez-vous ?* Mais peut-être pensez-vous que ma question est un calcul ; en cela vous vous trompez, Hubert, je vous aime parce que je vous aime. Pourrez-vous m'arracher les yeux, ces yeux qui ne vous ont jamais regardé avec colère, et qui ne vous regarderont jamais ainsi ? — Hubert. Je l'ai juré, il faut que je brûle vos yeux avec un fer chaud. — Arthur. Oh ! nul homme, nul homme n'eût voulu être si cruel, dans tout autre temps que dans ce siècle de fer : et même il faut que ce soit vous qui me le disiez de votre bouche, pour que je vous croie, car un ange serait venu, lui-même, pour me le dire, que je ne l'aurais pas cru. — Hubert, *frappant du pied.* Venez !

(*Les soldats entrent avec des cordes, des fers et un réchaud.*) Obéissez! — Arthur. Sauvez-moi, Hubert; je sens mes yeux se fermer sous les yeux de ces hommes sanglants. — Hubert. Donnez-moi ce fer, et attachez-le! — Arthur. Hélas! qu'est-il besoin de prendre cet air si rude? pour l'amour du ciel, Hubert, que je ne sois pas lié! Je resterai immobile comme la pierre; renvoyez ces hommes, je serai tranquille comme un agneau; je ne dirai pas un mot, je ne ferai pas un geste, et quelques tourments que vous me fassiez souffrir, je vous pardonne. — Hubert. Allons, enfant, préparez-vous. — Arthur. N'y a-t-il plus de remède?

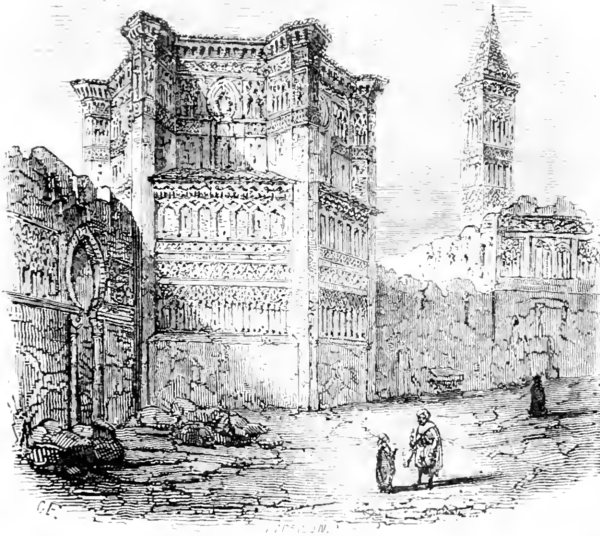
Mais enfin Hubert est touché, cet ordre exécrable du roi Jean l'épouvante; il rejette ce fer brûlant, et maintenant il presse dans ses bras cet enfant. » Garde tes yeux, lui dit-il, même au risque de ma vie! non, pour la couronne de ton oncle, je ne toucherais pas à tes yeux, mon Arthur! Mais silence, pas un mot, cache-toi bien, je m'expose, pour toi, à de terribles dangers. »





CHAPITRE VII.

Fondations des Normands d'Italie. — Aventures de Bohémond, prince de Tarente. — Tancrède. — Roger. — Le château de Castellamare à Palerme. — Guillaume Ier, roi de Sicile. — Guillaume II. — L'église de Mont-Réal. — Cathédrales de Bari, de Trani, de Bitonto. — Henri VI en Sicile. — Frédéric II. — Tombeau de la reine Constance. — Castel del Monte. — Le roi Manfred. — Le port de Palerme. — Charles d'Anjou. — Les Guelfes et les Gibelins. — Mort de Conradin. — Histoire de l'art chrétien. — De l'architecture gothique (IVe siècle-XVe siècle). — Les catacombes. — La basilique. — La chapelle. — La cathédrale. — Les artistes et les architectes du moyen âge. — Les verrières. — Les statues. — Les tombeaux. — La cathédrale de Rouen. — Saint-Maclou. — Le cardinal d'Amboise. — Église et abbaye de Saint-Ouen.



L'Église des Dominicains à Calatayud (Espagne).

Avant d'entreprendre l'histoire de l'art chrétien dans la province très-chrétienne de Normandie, il nous sera utile, si nous voulons avoir quelque notion complète de tout le travail du génie normand, de compléter l'histoire des Normands dans l'Italie méridionale. Mener de front l'établissement des Normands en Angleterre et leurs conquêtes en Italie,

raconter à la fois le Normand Guillaume *le Bâtard* envahissant les Saxons d'Angleterre, et le Normand Robert *Guiscard* remplaçant, en Italie, les Sarrasins et les Grecs du Bas-Empire, la tâche est difficile; et cependant, si nous voulons que notre étude soit entière, il faut suivre jusqu'au bout ce noble sentier qui nous conduira au trône de Grégoire VII, et plus tard à l'échafaud de Conradin. Il ne faut pas s'y tromper, bien que le succès de leur établissement politique et guerrier n'ait pas eu la même durée, Robert *Guiscard* et Guillaume *le Bâtard* s'avancent, pour ainsi dire, du même bond, chacun d'eux dans sa domination et dans sa conquête. Tout à l'heure, il nous a fallu quitter, en toute hâte. les Normands de l'Apulie pour les Normands de l'Angleterre, et maintenant que Guillaume *le Conquérant* est mort à Rouen, que Robert Guiscard est mort à Céphalonie, parlons de nouveau des Normands d'Italie, et surtout, puisque le présent chapitre est consacré à l'architecture, recherchons les vestiges de l'art et du génie normand en Italie, dans cette illustre patrie de tous les arts.

Toutefois l'histoire de Bohémond, le fils du vaillant duc d'Apulie, n'a rien qui dépare ce récit épique. Bohémond, digne de son père, avait la taille, la vigueur et la mâle beauté de ces géants venus de Coutances. Le duc de la Calabre et de la Pouille ne pouvait pas espérer un fils qui fût plus digne de lui et de ses oncles, les soldats de Hauteville. Tout de suite le nom de Bohémond fut célèbre, les Vénitiens et les Grecs du Bas-Empire eurent bientôt appris quel était ce nouveau venu dans les batailles; et cependant, quand mourut Robert Guiscard, le Guiscard laissa l'Apulie et la Calabre, non pas à son fils aîné, Bohémond, mais à son dernier fils Roger, un enfant qu'il avait eu de sa seconde femme. Bohémond, déshérité par Roger, son frère, répondit, comme nous avons vu les fils de Guillaume le *Conquérant* répondre au testament de leur père, il répondit, les armes à la main. La lutte de Roger et de Bohémond fut terrible; enfin le duc Roger, pour avoir la paix, fut obligé de donner à son frère le comté de Tarente. Bohémond accepta l'accord, en attendant mieux. Un jour donc que le dernier comte de Tarente était à la suite de son frère le duc d'Apulie, sous les murs d'Amalfi révolté, la nouvelle arrive que les Croisés, venus de France, passent par l'Italie pour aller en Palestine; aussitôt Bohémond prêche la croisade dans le camp de Roger, et voilà les meilleurs soldats du duc de la Pouille qui prennent la croix et qui s'en vont, en Palestine, sous les ordres du prince de Tarente! Ils étaient dix mille cavaliers et vingt mille fantassins, les meilleurs gentilshommes de la Sicile, de la Calabre et de la Pouille, qui

soudain se mirent à suivre Bohémond, sans plus s'inquiéter du siége d'Amalfi, et de Robert, leur prince légitime. — Ils partent. —Bohémond en voulait surtout, comme son père le *Guiscard*, à l'empire d'Alexis Comnène; il lui semblait que l'empire d'Orient, qu'il avait touché de si près, était une royauté à sa convenance. Quand il monta sur ce trône du Bas-Empire, Bohémond ne doutait pas du succès, tant il était habitué à faire trembler ce vil ramas de Grecs désunis, et en effet l'empereur Alexis accabla Bohémond de ses obéissances et de ses trésors. De Constantinople, qu'il ne pouvait reprendre à lui tout seul, Bohémond s'en fut sous les murs d'Antioche, et après sept ans d'un siége pénible, il prend Antioche par la ruse et par le courage. — Antioche resta à Bohémond pour sa récompense ; eux-mêmes, les princes croisés, ils reconnaissent pour chef de l'armée chrétienne le prince de Tarente, désormais prince de Tarente et d'Antioche.

Vous le voyez, les aventures du nouveau Bohémond tiennent de la fable. — Il se tire, avec une rare habileté, des positions les plus difficiles. — Prisonnier des Turcs, il persuade à l'émir qui le tient captif, qu'il vaut mieux relâcher un homme comme Bohémond et s'en faire un ami, que de le vendre, au prix de trois mille besants, à l'empereur Alexis. — Une autre fois, bloqué de tous côtés par la flotte ennemie, Bohémond se couche dans un cercueil, et il passe, porté dans une galère en deuil, au milieu de la flotte grecque, qui pousse des cris de joie, le croyant mort. — Plus que jamais, quand il est de retour en Italie, Bohémond cherche des ennemis à l'empereur Alexis ; rien qu'à l'entendre parler de cet empire qui s'écroule et dont les débris pourront former de si belles principautés, les plus indifférents, parmi les princes de l'Europe, se prennent à partager les ambitions du prince de Tarente ; lui-même le roi de France, excité par ces belles promesses, il permet à Bohémond de lever des soldats dans son royaume ; bien plus, tant le roi de France croit à l'empire d'Orient pour son gendre, il accorde au prince de Tarente la main de sa fille Constance ; ce mariage fut célébré dans la cathédrale de Chartres. Nouvelles espérances pour le Normand qui voulait un trône à tout prix. — Le voilà donc qui redouble de zèle et d'ardeur ; il prêche la croisade contre les Grecs du Bas-Empire ; non content des soldats levés en France, il en va demander à l'Angleterre, mais le roi Guillaume ne veut pas prêter ses hommes au fils de Robert Guiscard. — Qu'importe ? La parole commence à devenir toute-puissante, et Bohémond lui-même, du haut de la chaire, promet à qui le voudra suivre, des villes, des châteaux, des terres.... des promesses de *conquérant*. — Ce

fut donc à qui suivrait cet homme qui avait à prendre un empire : l'Espagne et l'Italie, tout comme la France, répondent à l'appel du prince d'Antioche... Eh bien! l'empire grec se défendit mieux que ne s'était défendue l'Angleterre des Saxons. L'armée de Bohémond, si nombreuse, pêle-mêle d'Italiens, d'Anglais, d'Allemands, de Français, força son chef à demander la paix à ce même empereur qu'il devait détrôner.—Ici même, aventure étrange! la princesse Anne Comnène, fille d'Alexis, cette pédante et fidèle narratrice des petits faits du Bas-Empire, bel esprit d'une précieuse dans le corps d'une coquette, se met à admirer ce Bohémond l'ennemi acharné de son père ; elle se trouve *éblouie* de sa mâle beauté ; elle célèbre « cette taille élancée et cette large poitrine, ces bras nerveux ! » Elle ne peut se lasser d'admirer « l'éclat de ces yeux bleus qui respirent la vengeance... Ses cheveux étaient blonds et courts, son visage coloré, son regard ferme et rapide ! *sa bonne mine avait quelque chose de doux et de charmant.* » Toutes ces aventures du prince de Tarente se terminent par une mort prématurée, dans la Pouille, en 1111 ; on lui éleva un tombeau à Canosa ; son fils, qui avait cinq ans à peine, meurt après son père ; ainsi s'arrête cette grande branche des Normands de Coutances. Évidemment le prince de Tarente est mort pour avoir voulu être chef d'un empire, en sa qualité de Normand. — Tancrède, son cousin, est un héros plus complet et moins bruyant que Bohémond. Il était le fils de la Normande Emma, la fille de ce Tancrède de Hauteville, qui était lui-même le père de Robert Guiscard, duc de Calabre. Brave, généreux, modeste, hardi, intrépide, avide de gloire, croyant en Dieu, tel est Tancrède. Il traita les Grecs comme les avaient traités ses oncles et son grand-père, avec un mépris incroyable, se faisant jour, l'épée à la main, au milieu de toute une armée. Seulement il eut sur ses oncles cet avantage, qu'il eut pour l'argent le mépris d'un gentilhomme : « Mon trésor, disait-il, ce sont mes soldats ; « qu'ils remplissent leurs bourses, je garde pour moi la fatigue, la grêle « et la pluie ! » Faisait-il une belle action, il défendait, à ses compagnons, d'en rien dire, car il aimait la gloire pour elle-même et non pas pour les autres. — Tancrède est un des héros de la *Jérusalem délivrée!* Un jour, — le siége de Jérusalem commençait, — Tancrède rencontre un vieil ermite qui le salue : — « Salut à toi ! Tancrède, le digne descendant de ce Guiscard qui a fait trembler l'empire grec, qui a dompté « toute la Bulgarie jusqu'au fleuve Vardaris ! » — Au siége de Jérusalem, la première tour qui fut prise fut emportée d'assaut par Tancrède, et elle s'appelle encore *la tour de Tancrède*.—Enfin, loué soit Dieu ! le 14 juil-

let 1099, Jerusalem, la ville sainte, tombe au pouvoir des chrétiens. Mais qui pourrait dire les exploits de Tancrède? Les poëtes seuls ont pu suffire à célébrer ces vertus guerrières; Tancrède est le modèle des chevaliers, il est l'honneur des croisades, il mêle l'aumône à la guerre, le pardon au châtiment, la prière à l'héroïsme. Il mourut à Antioche en 1112, laissant une gloire sans tache et la plus pure renommée dont jamais soldat de Normandie ait pu décorer sa tombe. — Tels étaient les Normands de Sicile, et certes ce serait injuste de les sacrifier aux Normands d'Angleterre. — Plus que la branche aînée de Robert Guiscard, la branche cadette fut heureuse; elle a porté la couronne royale; Roger, le fils du duc de Sicile, le neveu de Guiscard, le cousin de Bohémond, et enfin le père du grand roi Roger, avait préparé, avec le zèle d'un fondateur d'empire (d'un Normand!), les grandeurs nouvelles de sa maison. Comme nous faisons, dans ce chapitre VII, de l'archéologie, encore plus que nous faisons de l'histoire, nous devons raconter, en peu de mots, par quelle suite de travaux la ville de Palerme fut portée à cette magnificence dont elle a conservé de si admirables vestiges. Déjà en 1190 Palerme était le sujet de l'admiration des chroniqueurs; le vieux palais s'appelait le *château de la Mer*, aujourd'hui *Castellamare*, réparé d'abord par le comte Roger, et, plus tard, par l'empereur Charles-Quint lui-même. Le palais neuf, entouré à l'extérieur de vastes murs à angles saillants, resplendissait à l'intérieur de l'éclat de l'or et des pierreries; ce noble édifice était flanqué de deux tours, la tour Pisane qui contenait le trésor des princes de Palerme, et la tour Grecque, dans laquelle les rois normands jetaient leurs ennemis. Entre ces deux tours, s'élevait un bâtiment moresque, entouré de pavillons bâtis pour les jeunes filles et pour les eunuques au service du roi et de la reine; il faut reconnaître que, cette fois, l'influence orientale est poussée un peu loin. Dans le palais même étaient établies des filatures de soie, mêlée d'or, aux dessins variés, qui fut longtemps une des fabrications importantes de la Sicile. La chapelle royale était bâtie à l'entrée du palais, on la citait pour la magnificence de ses mosaïques, pour la variété de ses marbres. Le plafond du dôme resplendissait sous l'or et les peintures: encore aujourd'hui le cadran solaire a conservé sa plaque de marbre et ses trois inscriptions grecque, latine, arabe, en l'honneur de Roger. Le reste de la ville entourait dignement toutes ces magnificences; le parc touchait au palais, le parc n'avait pas moins de deux mille pas de circuit, c'était une suite de jardins plantés d'arbres de toute espèce; bosquets de lauriers et de myrtes, eaux limpides et abondantes.

toutes les fleurs et tous les fruits de l'Orient tempéré. Dans toute la longueur de ces jardins s'étendait une galerie, aux arcades ouvertes, et dans le milieu de la galerie brillait un grand vivier pour les poissons. Le parc était plein d'oiseaux chanteurs, et de bêtes fauves, réunissant ainsi le plaisir des yeux et de la table. Dans ce lieu de délices, l'art oriental avait semé, à profusion, les plus gracieuses fantaisies, c'est là que Roger passa le reste de sa vie, dans toutes les voluptés que Mahomet permet à ses disciples; singulière aventure, que ces rois de race normande, ces descendants des pirates du Nord, tombent tout d'un coup du haut de leurs travaux guerriers, avec tant d'abandon et tant de joie, dans le despotisme, la pompe, le harem, les eunuques des sultans d'Asie! Le roi de Sicile, Roger, mourut le 26 février 1154, épuisé par les excès du sérail, et, comme dit un historien, « ultra quam bona corporis exigeret valetudo, rebus assuetus venereis. »

Son fils, Guillaume Ier, ressemblait à son père, mais il suivit son exemple du côté des voluptés défendues. De temps à autre, il est vrai, le courage apparaissait dans cette âme normande; mais bientôt Guillaume revenait aux amours et au sommeil des jardins de la Cuba, laissant son royaume entre les mains d'un favori, l'Apulien Majo. En ce moment, la puissance normande dans l'Apulie courait de grands risques; en dépit de ses princes eux-mêmes, la Calabre était restée fidèle à la langue et au culte grecs. L'empereur d'Orient, Manuel Comnène, et l'empereur d'Occident, Frédéric Barberousse, menaçaient le Normand Guillaume; bientôt ce fils énervé du roi Roger n'eut plus sur le continent que Salerne, Naples, Melfi, Amalfi, Sorente, et plus il perdait de terre, plus son confident Majo était heureux. Ce traître, le fils d'un marchand d'huile, avait résolu de remplacer son maître, et de monter sur ce trône fondé par les armes des Hauteville! Heureusement que Guillaume Ier fut averti, et à l'instant même. sortant de sa torpeur, le Normand reparut; il battit les Grecs, il reprit Bari, dont il renversa les murailles, il rentra dans Tarente, il fit trembler le pape qui était à Bénévent, et alors ce même pape Adrien IV offrit à Guillaume la couronne de l'Italie entière... tous ces triomphes furent l'œuvre de deux campagnes, après quoi Guillaume de Sicile rentra dans ses jardins de Palerme, il reprit son vil favori, et alors ce Majo fit peser sur les Normands vainqueurs sa haine, son insolence et ses débauches. Quelle honte, après tant de gloire! Les cachots de Palerme étaient remplis de gentilshommes normands; aux uns, Majo faisait crever les yeux, les autres expiraient sous le bâton; il abusait des femmes, il déshonorait les filles. Cet homme a détruit à plaisir les colonies normandes de l'Afrique; il a perdu, en

deux années, Tripoli et toutes les terres environnantes. Il était le maître partout : l'armée était à lui ; il achetait les cardinaux à prix d'or, leur rappelant que le pape Zacharie avait déposé le dernier des rois fainéants pour couronner le roi Pépin. Une fois encore la chance tourna pour Majo ; écrasés, les Normands se révoltent, les fils et les frères veulent venger leurs pères égorgés, leurs sœurs déshonorées ; la Campanie, l'Apulie, la Calabre se révoltent, non pas contre le roi Guillaume, mais contre Majo, son ministre ; à la fin, cet homme, l'exécration de la Sicile, est tué de deux coups d'épée à la porte de Sainte-Agathe, et le roi Guillaume se consola de la perte de son favori, en s'emparant de ses trésors. Ici encore nous tombons dans d'horribles histoires : le roi est arrêté, dans son palais, par une conspiration nouvelle, sa garde est massacrée; les rebelles proclament roi son fils aîné, un enfant de neuf ans, et quand le peuple accourt à l'aide de cet enfant, Guillaume tue son fils d'un coup de pied. Peu s'en fallut, dans sa colère, qu'il ne détruisît Palerme de fond en comble; puis, sa colère apaisée, il revint aux plaisirs de son harem. Sa mort fut digne de sa vie, il mourut de la dyssenterie, le 7 mai 1166, pleuré par les femmes, qui parcoururent pendant trois jours les rues de Palerme, les cheveux épars, et récitant des chants funèbres aux sons des tambours mauresques. De son côté, le peuple de Palerme obéissait au nouveau roi, Guillaume II, un jeune homme de quatorze ans à peine, qui portait en lui-même toute la beauté de sa race. Ce nouveau roi, bien conseillé, se montra fidèle allié du pape Alexandre III et dévoué à la politique pontificale. Les deux empereurs d'Occident et d'Orient offrirent leurs filles à Guillaume, mais il demanda la main de Jeanne, la fille de Henri II, roi d'Angleterre. Les noces furent célébrées à Palerme en 1176. La paix fut grande en Sicile, jusqu'aux jours où les cruautés de l'empereur Andronic appelèrent les comtes normands sous les murs de Thessalonique ; la ville assiégée était défendue par un gouverneur qui se promenait sur les remparts, sans épée, sans cuirasse, en robe de chambre et en pantoufles d'or. Les Normands entrèrent dans la ville l'épée à la main, et avec eux fit irruption un océan de malheurs : c'est toujours le meurtre et le pillage qui accompagnent ces prises de villes. Jamais les Normands n'avaient été plus près de s'emparer de Constantinople, mais cette fois encore les Grecs, par une trahison nouvelle, tombent sur leurs alliés de la veille et les mettent en pièces. Cependant Guillaume II mariait à Henri, roi des Romains, fils aîné de l'empereur Barberousse, Constance, sa tante, fille posthume du roi Roger. Le mariage fut célébré à Milan dans l'église de Saint-Ambroise au commencement de l'année 1186;

par ce mariage, Guillaume, qui n'avait pas d'enfants, assurait aux deux époux la couronne éventuelle de Sicile. Chrétien autant que son père l'avait été peu, Guillaume II fut l'ennemi acharné des Sarrazins ; il envoya une flotte de soixante galères pour délivrer la ville de Tripoli assiégée par Saladin (1188), et lorsqu'il apprit que le roi de France et le roi d'Angleterre partaient pour la Palestine, il pleura de ne pouvoir pas les suivre. Mais au moins il fit la chasse aux pirates et prépara des vivres pour l'armée des croisés. La mort surprit Guillaume le Bon au milieu de ces préparatifs, 11 novembre 1189. Son corps fut porté dans l'église de Mont-Réal, célèbre par ses mosaïques éclatantes. Cette église, fondée par Guillaume le Bon, eut bientôt donné naissance à la ville de Mont-Réal. La position est admirable en effet ; la ville domine Palerme, et toute cette immensité de la mer. Puisque nous parlons de Mont-Réal, nous devrions dire aussi que la cathédrale de Palerme, cet admirable monument, date aussi du règne de Guillaume *le Bon*. Le tombeau de ce digne prince est placé dans la nef à droite, à côté de celui de son père, Guillaume le Mauvais. Il est en marbre blanc, à fond d'or, posé sur deux gradins, au milieu de huit colonnes en marbre. Sous ce marbre repose le dernier descendant légitime de Tancrède de Hauteville, le meilleur roi normand de l'Italie. N'est-ce pas là une belle page dans l'histoire d'un peuple et d'une maison ? Mais aussi nous ne quitterons pas cette race de princes normands, l'orgueil légitime de notre province bien aimée, sans vous dire les belles œuvres dont ils ont chargé cette Apulie sur laquelle ils ont régné du onzième au treizième siècle, c'est-à-dire pendant deux cents ans.

Certes, lorsque nous parcourons les châteaux, les églises et les monastères de l'antique Neustrie, nous restons charmés et comme épouvantés du nombre, de l'éclat et de la majesté de ces belles œuvres, profanes ou chrétiennes, qui révèlent un si grand peuple ; mais cependant, quels ne seraient pas nos regrets, et combien notre histoire serait incomplète, si nous laissions de côté la gloire des Normands dans l'Italie méridionale ! Des édifices construits par les Normands d'Italie, le temps en a peu respecté, cependant on en trouve encore. A peu de distance de la mer Adriatique, sur le mont Gorgano, dernier rameau des Apennins, s'élève la cathédrale de Monte-San-Angelo, dédiée à l'archange saint Michel. L'édifice est remarquable par sa porte de bronze, partagée en vingt-quatre panneaux, chaque panneau représentant un drame tiré de la vie de saint Michel ou de saint Gabriel ; et quand l'artiste a accompli son œuvre : « Je vous prie, dit-il, vous qui venez ici pour voir ces portes

de bronze, de prier Dieu pour l'âme de celui qui commanda un si beau travail. » Ces portes furent gravées à Constantinople, car à cette époque l'Italie mettait à contribution les ciseleurs et les artistes de la Grèce. Ainsi ont été faites, par les artistes du Bas-Empire, les portes en bronze de la cathédrale d'Amalfi, qui ont servi de modèle à la porte en bronze de la cathédrale de Troja. L'art grec et le goût normand s'entendaient à merveille pour accomplir ces œuvres sérieuses, la chaire à prêcher de l'église de Saint-Basile, par exemple. Tout comme Troja, Barri est une ville grecque, elle possède sa cathédrale de l'art byzantin; on y retrouve partout l'influence orientale : fenêtres en arcades, rinceaux, feuillages, figures, tout le onzième siècle architectural. Le Normand, cette fois, n'a fait qu'obéir à la Grèce. Dans cette église de Barri furent couronnés Roger, en 1131: Henri VI, en 1195; Manfred, fils de Frédéric. A huit lieues au nord de Barri, et en suivant les côtes de la mer Adriatique, vous arrivez à la jolie ville de Trani, dont la cathédrale, légèrement posée sur le bord de la mer, semble dire aux flots obéissants : *Tu n'iras pas plus loin !* Le campanile et la grande porte appartiennent évidemment à l'art normand ; tout le reste de cette charmante église est exécuté dans le goût arabe. Les fenêtres des cinq étages sont en ogive, et l'arc en accolade, qui soutient le quatrième étage, rappelle tout à fait, dans son élégante hardiesse, l'architecture des Maures d'Espagne. On arrive à la porte de la cathédrale par un large perron que protégeait, autrefois, un portique soutenu par des colonnes dont on voit encore les bases sur le mur d'appui intérieur. Cette porte, qui a cinq mètres de hauteur sur trois mètres de largeur environ, est composée de plaques de bronze d'un travail merveilleux, et fixé sur un fond de bois de chêne. Nous ne croyons pas que l'art byzantin ait été poussé plus loin ; ce chef-d'œuvre de bronze date de l'an 1160, il n'a pas moins de trente-deux panneaux réguliers. L'histoire politique de Trani, pendant la domination des Normands et des princes de Souabe, mérite peu l'attention du lecteur. Guillaume *le Bon* accorda à la cathédrale de Trani des immunités assez étendues, que l'empereur Henri VI confirma plus tard. André, un riche citoyen de Trani, comme il partait pour la Palestine, donna à la cathédrale mille onces d'or. A égale distance de Trani et de Barri, au milieu d'une plaine fertile, on trouve Bitonto. La cathédrale de Bitonto et la cathédrale de Barri peuvent être regardées comme les plus anciens monuments du style normand ou gothique en Apulie. Les lions normands et l'aigle de Souabe qui décorent la façade extérieure, permettent d'en fixer la construction au commencement du treizième siècle ; les toits

pointus, les rosaces, les galeries en colonnettes, les fenêtres encadrées dans une arcade commune ; l'ogive enfin, qui domine tout cet ensemble, indique suffisamment que le style romain est abandonné. Cependant la nouvelle architecture en est encore à son début, elle manque de hardiesse, elle n'a pas imaginé l'emploi de ces arcs-boutants qui, dans les églises postérieures, soutiendront les murs du grand comble. L'intérieur de l'église est élégant, la nef élancée est soutenue par quatre rangs de colonnes, l'Italie est en plein art ogival.

Maintenant que le bon roi Guillaume est mort, *prince qui faisait fleurir la justice et les lois*, nous irons plus vite. Le trône manque d'une succession régulière, les nobles sont divisés ; la race latine et la race normande se reconnaissent à leur vieille haine : ajoutez l'incertitude de la politique pontificale, et l'ambition de l'empereur d'Allemagne qui rêve, à son profit, le rétablissement de l'empire romain sous le premier des Césars. Tout nous annonce des guerres nouvelles, impitoyables : la Sicile, plus que jamais, est menacée par la guerre ; cette île si riche, ces belles cités, ces châteaux, ces montagnes, cette mer, cette noblesse, cette antique fontaine où s'abreuvait la muse des poëtes, toutes ces merveilles de la nature, de l'art et de l'histoire, étaient dans un doute terrible, lorsqu'en 1145, Roger, duc d'Apulie, fils aîné du roi Roger, se trouvant chez Robert, comte de Leu, ne put voir impunément les grâces et la beauté de la fille de ce seigneur : de ce commerce amoureux naquirent deux enfants, Tancrède et Guillaume. Le duc d'Apulie mourut sur ces entrefaites, et son père accusa le comte de Leu de cette mort soudaine. Le comte s'enfuit en Grèce avec sa fille, laissant les deux enfants dans le palais de leur grand-père, à Palerme. Ces deux enfants furent surveillés avec soin par Guillaume *le Mauvais*. Tancrède, brillant par l'esprit, se porta avidement du côté des sciences, ce qui ne l'empêcha pas de conspirer contre son grand-père ; son projet manqué, il s'était enfui dans Athènes, et il n'était revenu d'Athènes qu'à l'avénement de Guillaume *le Bon*, son cousin. A la mort de Guillaume II, les Siciliens jetèrent les yeux sur Tancrède pour réprimer l'anarchie qui éclatait de toutes parts. En effet, les chrétiens et les Sarrazins s'étaient battus récemment dans les rues de Palerme, et à tout prix fallait-il remettre un peu d'ordre dans cette anarchie. Aussi, bien que Tancrède eût prêté serment à Constance, la femme du roi des Romains, la bru de Frédéric Barberousse, il fut nommé roi de Sicile, et couronné à Palerme, avec le consentement de l'église de Rome, au mois de janvier 1190. Devenu roi, Tancrède se montra un prince habile. Son premier soin, ce fut de chercher des al-

liances et de se rendre favorable l'armée des croisés, conduite par le roi de France et par le roi d'Angleterre, Philippe-Auguste et Richard *Cœur de Lion*. Mais cet indomptable Richard n'était pas facile à devenir un allié utile et bienveillant. Il portait en lui-même toute l'insolence de la longue prospérité des princes de sa maison, et comme, sur son passage, Messine avait fermé ses portes, aussitôt le prince anglais, duc de Normandie, réclama avec hauteur la dot et le douaire de Jeanne, sa sœur et la veuve de Guillaume *le Bon*. L'arrogance des Anglais irrita les Siciliens, qui refusèrent des vivres, et se vengèrent à coups de poignard. Richard brisa les portes de Messine, *et s'en empara en moins de temps, dit un historien, qu'un prêtre n'en met à chanter matines*. Ce que voyant le roi Tancrède, il s'en va trouver le roi d'Angleterre, et par les prières, par les riches présents, par les adroites flatteries, par son mépris apparent pour le roi de France, Tancrède vient à bout de Richard; enfin, Tancrède proposait de donner sa fille au propre neveu de Richard *Cœur de Lion*, le jeune Arthur de Bretagne, héritier présomptif de l'Angleterre. Richard, vaincu par tant d'habileté, fit alliance avec Tancrède et promit de le défendre contre les projets de Henri VI, le nouvel empereur d'Allemagne, car l'empereur Frédéric Barberousse venait de se noyer en traversant le Selef. C'est ce même empereur Henri VI, que le pape Célestin, après l'avoir couronné, découronna, dit-on, d'un coup de pied, pendant que l'empereur était prosterné à l'autel, comme si le pontife eût pu prévoir que cet empereur trafiquerait de la liberté d'un roi!

Les deux dernières années du règne de Tancrède (1192-1193) furent employées dans sa lutte avec Henri VI, et comme enfin, par sa prudence autant que par son courage, Tancrède venait de pacifier la Sicile, il mourut à Palerme, en 1194, heureux d'être enterré dans le tombeau de son fils, dont la mort récente l'avait accablé de tristesse. A l'instant même où Tancrède descendait dans la tombe, son allié, Richard Cœur-de-Lion, tombait entre les mains de Henri VI, qui le retenait pendant un an dans la forteresse de Trifels, la forteresse *des trois rochers*. Avec l'argent de la rançon de Richard, Henri VI voulait conquérir le royaume de Sicile. En effet, le moment était bon pour cette conquête. Le second fils de Tancrède, Guillaume, venait de succéder à son père, dans ce royaume déchiré par les factions. Naples, Messine, Palerme, étaient ouvertes désormais à l'ambition de l'empereur d'Allemagne, et celui-ci appela les Génois à son aide, leur promettant de ne pas faire un long séjour en Sicile. Les Génois promettent leur appui à l'empereur, à l'instant même ils prennent Gaëte; Naples ouvrit ses portes à l'empereur. Salerne

résista, et peut-être eût-elle sauvé son indépendance, si les vaisseaux génois n'eussent pas ouvert à Henri VI le détroit de Messine. Catane est mise à feu et à sang; l'église de Catane, magnifique monument de la piété normande, est livrée aux flammes. Les portes du château sont ouvertes par la reine elle-même, et le 30 novembre, l'empereur fait son entrée triomphale. Quelques jours après, Guillaume, le fils de Tancrède, sortait de son dernier asile, et venait se remettre entre les mains du vainqueur. O misère! le descendant de tant de capitaines venus de Coutances, le fils des Normands d'Italie, des Guiscard, des Bohémond, des Tancrède; le neveu des Normands d'Angleterre, des Guillaume et des Richard; l'unique héritier des rois de ce royaume de Sicile fondé par les aventuriers de nos premiers chapitres, le voilà qui s'agenouille comme un vil esclave devant l'indigne fils de Frédéric Barberousse, et qui dépose aux pieds de cet empereur déshonoré par la rançon du *Cœur de Lion*, sa couronne et l'honneur de sa maison : *Fortunam cum coronâ deponens*.

Henri VI tenait donc le roi de Sicile, mais il fallait venir à bout des comtes et des autres chefs de l'aristocratie normande; à force de serments et de promesses, *litteris fictitiis et mendosis*, il réussit à les amener à Palerme. Le jour de Noël, l'empereur, entouré de ses Allemands, tint à Palerme une cour militaire: il fit arrêter Guillaume, sa mère, ses sœurs, ses principaux partisans : on creva les yeux au fils de Tancrède, et de ce jeune homme qui devait être le continuateur de cette noble race, le fer fit un vil eunuque; en même temps les nobles et les évêques qui avaient assisté au couronnement de Tancrède sont brûlés vifs dans un champ voisin de la Cuba : *Juxta jardinum Cubæ,* à cinq cents pas du palais du roi! Bien plus, car en tout ceci la haine se mêle au sang, le lâche vainqueur d'une si grande race fit déterrer les restes de Tancrède et de son fils Roger, on leur arracha leurs couronnes d'or, on coupa la tête de ces cadavres: deux cents chevaux furent chargés de l'or, de l'argent, des pierreries et des perles de la Sicile. La malheureuse princesse, de ce beau sang normand, Constance, ne fut pas témoin des brigandages que son mari exerçait sur ses parents, sur ses compatriotes. Elle s'était arrêtée à Iesi, petite ville de la marche d'Ancône, et là, le 26 décembre, jour de saint Étienne, elle mit au monde son premier enfant, le fameux empereur Frédéric II, Normand par sa mère, donc un des héros de ce livre écrit sous une inspiration toute normande. La femme de Henri VI, Constance avait alors quarante ans; et pour qu'on ne doutât pas qu'elle fût en effet la mère de l'enfant qui allait venir, elle voulut accoucher en

plein air, et montrer à la foule assemblée ses mamelles remplies de lait. Un siècle plus tard, Dante, parlant de cette torche qui avait embrasé l'Italie, s'écriait (*Pardiso, canto III*) : « C'est la lumière de la grande Constance, qui, du second orgueil de Souabe, engendra le troisième, et la dernière puissance de cette race. » Savez-vous cependant quelle était la pensée de Henri VI? Il n'acceptait le royaume de Sicile que comme le chemin ouvert de la Grèce et de Constantinople. Rester maître absolu de l'Allemagne, renverser les républiques d'Italie, relever en même temps l'empire d'Auguste et l'empire de Constantin à son bénéfice; commander à la fois dans Constantinople et dans Rome, occuper en même temps le Tibre et le Bosphore, tel était ce rêve impérial! Le 25 février 1185, Henri VI quitta la Sicile, emmenant ses prisonniers et ses trésors, qu'il voulait mettre en sûreté dans ses forteresses des Alpes. Constance alla rejoindre son mari à Barri, où elle fut couronnée avec lui, reine de Sicile, dans l'église de Saint-Nicolas. Peu après, l'empereur-roi regagne l'Allemagne, pendant que sa femme revient en Sicile. Il séjourna peu de temps dans la Haute-Italie, franchit les Alpes, laissa à Coire l'enfant mutilé, ce malheureux Guillaume qui avait porté la couronne de Sicile et qui mourut en 1198: la reine Sybille et ses filles, et les autres captifs furent enfermés dans différents monastères ou châteaux de l'Alsace. L'empereur arriva au commencement de septembre à Hagueneau, sa résidence habituelle, et toute cette année il l'employa à se faire reconnaître comme l'héritier des Césars et roi de Sicile. De son fils Frédéric, un enfant d'une année, Henri VI fit un roi de Rome, comme cela s'est fait, de nos jours, pour un autre fils d'empereur, au berceau!

De son côté, quand l'impératrice Constance arriva à Palerme, elle fut touchée de pitié à l'aspect de tant de ruines. Cependant la Sicile pensait déjà à la révolte. Les Génois, qui avaient tant servi la fortune de l'empereur, comprenaient maintenant qu'ils avaient agi contre les intérêts de leur nation: le pape excommunie Henri VI, la bannière normande se relève, un instant, sur les murs de Naples et de Capoue. L'empereur fit tête à tous ces orages, il brisa la révolte avec sa rigueur accoutumée. Il arrive dans la Sicile, plein de rage et de haine, avec soixante mille hommes rassemblés pour la croisade. Il brûle Catane et Syracuse, il fait arracher les yeux et mutiler qui lui résiste. A la fin ce tyran du peuple et de la maison de Sicile mourut d'une pleurésie, le 25 septembre 1197, à l'âge de trente-deux ans. Homme perfide et cruel, il eut quelques remords avant de mourir, de la façon dont il avait traité le

roi Richard Cœur-de-Lion. Le pape Célestin eut grand'peine à permettre qu'il fût inhumé en terre sainte, et encore fallut-il le consentement du roi Richard. Le corps de Henri VI fut transporté de Messine à Palerme, et déposé sous le dôme de la cathédrale, dans un magnifique tombeau de porphyre, que les lieutenants du roi Roger avaient autrefois apporté de Corinthe ; pour épitaphe il eut des épigrammes :

Omnia cum papâ gaudent de morte tyranni ;
Apulus et Calaber, Siculusque, Ligurque.

Le monde entier et le pape se réjouissent de la mort du tyran, Apuliens, Calabrois, Siciliens, Toscans, Liguriens, se félicitent de le voir enfin au tombeau.

A peine son père fut-il mort, que Frédéric II comprit qu'il fallait déplacer le centre de l'autorité. Sous les rois normands, le centre de l'autorité était en Sicile, sous Frédéric II et ses successeurs il fut transporté dans l'Apulie. Frédéric II, malgré tout son génie, son adresse, son courage, ne devait pas tenter de réunir sous la domination des empereurs l'Allemagne et l'Italie. Oter au pape, pontife suprême, c'est-à-dire la moitié d'un empereur, l'autorité, l'entreprise était au-dessus des forces d'un homme ; mais cette histoire ne rentre pas dans notre sujet ; nous n'avons voulu voir en Italie que la race normande, et nous nous bornerons à rechercher les monuments de l'Italie dans lesquels est resté empreint le génie normand. Dans la Sicile, Frédéric II bâtit le palais de Foggia, il fonde l'université de Naples, qu'il oppose à l'université de Bologne, *la Mère des Études*. Il construit la citadelle de Lucera, qui était, dit Mathieu Pâris, *comme une épine dans l'œil des papes*. Pour orner son palais il fait venir de Naples des statues du travail le plus exquis. Il fortifie Capoue, et lui-même il donne le dessin du château et des deux tours qu'il fait construire à la tête du pont jeté sur le Vulturne. Ainsi, il dominait en Allemagne, il comprimait la Lombardie, la Toscane tremblait devant lui, Rome en avait peur. Son administration sage et forte avait doublé les ressources de son royaume de Sicile. Grégoire IX le redoutait en le haïssant, un instant le pape eut peur que le patrimoine de l'église ne fût changé en fief, et que le successeur de saint Pierre ne fût réduit à la condition d'un vassal. La révolte de son fils Henri arrêta les prospérités de Frédéric II. Au milieu de ses querelles domestiques, l'empereur venait de contracter un troisième mariage avec une fille de Jean *sans terre*, Isabelle, sœur du roi d'Angleterre, Henri III. Cette alliance, conforme à la vieille politique des Césars d'Allemagne, pouvait menacer la France d'une nouvelle ligue, elle flattait la vanité des Anglais. Ce mariage fut célébré avec une magnificence qui semblait dépasser toutes les richesses

et toutes les forces de l'empereur et du roi. Le lendemain de ses noces, l'empereur disait à sa jeune femme : *Conduisez-vous sagement, car vous avez un mâle dans votre ventre.* C'est une grande histoire, cette histoire de Frédéric II, excommunié par Grégoire IX; c'est un grand fait, cette lutte du pontife et de l'empereur, cette ligue lombarde qui s'oppose à la toute-puissance impériale, les terres de l'Église envahies, le pontife Grégoire IX blâmé par saint Louis lui-même, et enfin l'empereur triomphant, convoquant dans les États de Naples une réunion de ses barons, et Venise qui arrive au secours du pape, et les prélats de l'Occident s'embarquant, à Gênes, pour Ostie sur les galères de la république, et les Guelfes et les Gibelins et les Tartares qui tombent sur l'Europe, laissant le septentrion aux ossements des morts. Hommes à la poitrine robuste, la face maigre et pâle, le nez tortu et court, les dents longues et rares; toute l'Europe était dans l'effroi, seul, Frédéric II osa tenir tête à cet orage de barbares. Et cependant la cour de Rome redoublait de violences : en plein concile, Innocent IV, digne successeur de Grégoire IX, dépose l'empereur. L'empereur résiste à Innocent, tout comme il a résisté à Grégoire. Alors l'animosité des deux rivaux ne connaît plus de frein; le pape veut faire égorger l'empereur, l'empereur dénonce le pontife aux rois de l'Europe, l'Italie entière est à feu et à sang, Guelfes et Gibelins s'abandonnent à toutes les violences de la haine. A la fin, c'est l'empereur qui est le vaincu. Un jour d'hiver, le 18 février 1248, comme il chassait au faucon, non loin de Parme, il est surpris et battu sans rémission. La puissance impériale était perdue désormais en Lombardie, et ce terrible Frédéric II, renonçant désormais à tant de grands rêves, demandait grâce et pardon au pontife de Rome qu'il avait pensé détrôner ! Il voulait, disait-il, partir pour la Palestine, il laissait à son fils Entio l'empire d'Allemagne, à son fils Henri le royaume des Deux-Siciles; coupant en deux cette imposante puissance réunie sur une seule tête. Innocent IV fut inflexible. Le roi saint Louis lui-même imposa en vain son influence entre le pape et l'empereur, le pape ne voulut rien entendre.

Cependant les Gibelins venaient encore de perdre Modène et Reggio; Entio, le fils de Frédéric, venait de tomber entre leurs mains. Brave jeune homme, fils d'un empereur, roi lui-même, poëte aimé et populaire en Italie, il resta le prisonnier de la ville de Bologne. Dans cette prison, où rien ne lui manquait que la liberté, il vécut vingt-trois ans, et fut enterré en grande pompe dans l'église de Saint-Dominique. C'en était fait, Frédéric II ne devait plus revoir la Lombardie. Il abandonna lui-même cette terre fatale où il avait perdu sa puissance et sa gloire. En vain de-

mandait il grâce et pitié au successeur de saint Pierre; ni ses supplications, ni les prières de saint Louis et de Blanche de Castille, sa mère, *le roi des rois et la dame des dames*, rien ne put toucher l'inflexible pontife. La mort vint, qui arracha Frédéric II à tant de misères. Il fut emporté par une dyssentrie, dans le château de Fiorentino, le 26 décembre 1250, à l'âge de cinquante-six ans. Son corps fut conduit de Fiorentino à Tarente, et de Tarente il arriva par mer à Messine, et de Messine à Palerme, où il fut enterré entre son père Henri VI et sa mère Constance, sous un riche mausolée en porphyre. Ce monument se compose d'une urne oblongue de grande dimension, que supportent des lions dont les queues s'entrelacent; six colonnes d'un modèle élégant, élevées sur trois marches, supportent un dôme en porphyre, sur lequel sont sculptés des griffons et des aigles. « Noble seigneur, on accourait « de tous les pays pour le voir, car il donnait à tous et était affable « envers tous : troubadours, musiciens, beaux parleurs, artistes, jou- « teurs, maîtres d'escrime. » Il était mieux que cela, il était un grand politique, un sage administrateur, il connaissait les hommes. Ses lettres sont restées comme des modèles, Dante le regarde comme le père de la poésie italienne; il a laissé des vers en langue romane, qui ne sont pas sans grâce et sans charme. Il faisait à merveille les vers latins, il lisait Aristote dans sa langue, il était expert dans l'art de soigner les chevaux, il comprenait tous les arts, et surtout l'architecture, qui est l'art des grands rois, et qui peut employer tous les grands artistes. Si la période normande fut féconde en monastères sacrés, en revanche Frédéric II fit élever des châteaux et des maisons de plaisance. Ennemi des papes, il aimait mieux bâtir une citadelle qu'une cathédrale; les palais de Melfi, de Monté d'Acquila, de Pézolé avaient été construits par l'empereur Frédéric II. Sur les sommets du mont Gargano, s'élève le château du Mont (*Castel del Monte*). Durant la domination des Lombards, des Grecs et des Normands, cette montagne avait toujours porté un château fort. Là, Robert Guiscard avait remplacé la tour lombarde par une tour normande; de cette tour normande Frédéric II avait fait une maison de plaisance. La porte qui regarde vers l'orient est ornée de colonnes, et de sculptures en marbre rose du pays. Deux lions d'un beau style rappellent les armes de la maison de Souabe. La cour est octangulaire ; au rez-de-chaussée, sont pratiquées huit salles voûtées qui donnent sur la cour au moyen de trois grandes portes. L'édifice est surmonté d'une terrasse en pierres à deux pentes, et depuis tantôt six cents ans cette toiture a résisté à tous les ravages du ciel; telle était cette

villa de Frédéric II. L'Allemagne ne voulut pas croire à la mort de son empereur, elle ne voulut pas renoncer à la protection de cette main puissante; elle le traita comme elle a traité Frédéric Barberousse, elle en fit le héros d'un miracle; elle se raconta à elle-même une légende qui disait que Frédéric II s'était endormi dans une caverne sous la montagne de Cologne, en attendant qu'il lui plaise de reprendre l'empire.

La mort de l'empereur Frédéric fut une grande joie pour le pape Innocent IV. Tout d'abord, le pape s'emparait de Naples, il soulevait Capoue, il agissait comme si Frédéric II n'avait pas laissé son fils Manfred, jeune et beau comme l'avait été son père. Ce Manfred commença bien, il se défendit avec courage. On ne peut s'empêcher de s'intéresser à un prince qui, dans ces longues disputes de la théologie politique sous lesquelles il devait succomber, trouve le moyen d'achever l'église d'Andréa; en même temps il prenait Nola, il mettait le blocus devant Naples; et, la ville prise, il en faisait raser les remparts. Il mourut, trop vite pour qu'on sût tout ce qu'il pouvait faire, le 21 mai 1254, dans l'Apulie. Il expira en pleurant sur son fils, qu'il laissait exposé à toutes les haines pontificales, et remplacé par Manfred, son frère. Manfred tenta tout d'abord de faire la paix avec la cour de Rome. Dans cette paix si triste, il renonçait à la couronne des Deux-Siciles, et le pape déclarait que ce royaume lui était acquis jusqu'au jour où Conradin, le fils de Manfred, sera majeur; alors les droits du jeune prince seront examinés par le pontife, juge dans sa propre cause, et son royaume lui sera rendu si la cour de Rome le veut ainsi. Mais le pape Innocent ne jouit pas longtemps de cette dernière victoire, il mourut, très en doute, dit-on, de la légitimité de ses droits. Manfred met à profit cette mort, il reprend Melfi, Roni, Barri, Rapallo; il allait ainsi s'emparant peu à peu du royaume de son neveu Conradin, malgré les résistances du nouveau pontife Alexandre VI. Enfin, le 20 septembre 1255, l'usurpateur faisait, à Palerme, une entrée presque royale. Cette fois encore, les Sarrasins de Manfred furent impitoyables. Naples, qui se souvenait du châtiment que lui avait infligé Conrad, n'osa pas résister. Bientôt Manfred occupa Capoue et le comté de Fondi. Brave et hardi autant qu'habile, il était reçu comme un maître, car il était de ces hommes qu'on ne peut ni haïr ni aimer à demi; ainsi il affermit, en peu d'instants, sa domination sur le continent et dans l'île; il faisait sa paix avec les Vénitiens; puis au printemps de 1258, après avoir pacifié l'Apulie, il s'en va visiter la Sicile; il était à Messine au mois d'avril, et de là il se rendit à Palerme, où il trouva de grands trésors fidèlement conservés. En ce moment on vint

lui dire que son neveu Conradin était mort; aussitôt, sans remonter à la source de cette nouvelle, le prince de Tarente, comme pour répondre à la prière de ses barons et des évêques, se fit couronner roi de Sicile dans la cathédrale de Palerme. N'était-il pas, au demeurant, le fils de Frédéric II, n'avait-il pas reconquis ces provinces qu'il allait gouverner, n'avait-il pas répondu à la sentence des papes, par un immense défi?

Une fois couronné, Manfred repassa en Calabre, il visita ses bonnes villes; aux ambassadeurs bavarrois qui arrivaient pour faire valoir les droits de Conradin, Manfred répondit : « J'ai arraché ce royaume à la « haine de deux papes, je garde ma conquête ; Conradin régnera après « moi. » En même temps il donnait des fêtes brillantes, ou bien il rendait la justice à la façon d'un chevalier, ou bien, jaloux d'imiter Robert Guiscard, Boëmond et le grand Roger, il s'en allait au secours de l'empire grec, convoité par l'ambitieux Michel Paléologue. Cette fois Manfred fut battu, et il revint comme un fugitif dans ses domaines d'Apulie le 18 novembre 1259; alors il songea à relever le parti gibelin, singulièrement compromis dans l'Italie du centre et du nord. C'est le roi Manfred qui a fait creuser le port de Salerne. Fidèle à la politique de son père, le fils de Frédéric II renouvela l'antique alliance de la Sicile avec le soudan d'Égypte; il mariait sa fille avec l'infant d'Aragon, don Pédro; il repassait en Apulie au commencement de l'été. Cette fois il songea à éterniser son règne. Déjà, en 1256, lorsqu'il n'était encore que régent pour le compte de Conradin, Manfred avait jeté les fondations de la ville de Sipinto, dont il voulait faire la capitale de l'Apulie. Là, il éleva une cathédrale, un château, de beaux monuments, dont rien n'est resté que le môle, qui, depuis six cents ans, repousse les atteintes de l'Adriatique. Cette ville disparue s'appela Manfredonia, la ville de Manfred. A la fin de l'année 1264, Manfred fut excommunié par le pape Urbain IV, qui choisit Charles d'Anjou pour l'aider à chasser le fils de Frédéric II. Charles d'Anjou, le frère de saint Louis, esprit ferme et triste, avait promis un jour à sa femme, Béatrix, comtesse de Provence, de lui donner une couronne, plus belle que celles de ses sœurs. Charles d'Anjou accepta volontiers le trône que le pape Urbain IV lui proposait. La mort d'Urbain IV ne suspendit pas les projets et les vengeances de la cour de Rome ; Clément IV devait continuer son prédécesseur. Il appelle Charles d'Anjou en Sicile, et Charles d'Anjou d'accourir. Il amenait avec lui cinq mille chevaliers, la fleur de la noblesse d'Anjou et de Provence, quinze mille fantassins, dix mille arbalétriers ; une tempête le jeta sur les côtes de Toscane, mais cette tempête avait dissipé en même temps la flotte si-

cilienne. Monté sur une barque, et suivi de ses hommes d'armes, le prétendant arrive à Rome même, où il s'établit dans un des palais du pontife. Quinze jours après, le 28 juin, il recevait dans la cathédrale de Latran la couronne des Deux-Siciles. Pendant ce temps, l'armée des croisés, ramassée à Lyon aux frais de l'Église, s'était mise en marche contre Manfred. Manfred, de son côté, à la tête de ses Sarrasins, avait envahi les États du pape ; il était à Tivoli, et de là il menaçait la campagne de Rome. La ferme attitude de Charles d'Anjou arrêta Manfred. Encore une fois, la fortune de Manfred allait changer. Ses soldats refusent de le suivre contre le pape; il y va seul avec ses Sarrasins. Rome était prise, si Charles d'Anjou ne l'eût secourue, et certes il était temps. Sous les murs de Bénévent, Charles d'Anjou et Manfred se rencontrent enfin. La bataille fut livrée le vendredi, 26 février 1266. Manfred fit à ses Gibelins une harangue touchante; Charles d'Anjou parla en peu de mots. La bataille fut d'abord à Manfred, mais bientôt la furie française l'emporta. Manfred vit s'enfuir, des premiers, son oncle, son cousin, son beau-frère, ses vassaux, et lui-même, emporté par son courage dans cette mêlée, il tomba sous les coups d'un soldat sans nom. « Faut-il perdre ainsi la Sicile, » disait Manfred en tombant. Les gentilshommes français, touchés de pitié, rendirent les derniers devoirs à ce fils de tant de rois, celui dont il est dit dans le poëme du Dante : « Je suis Manfred, petit-fils de l'impératrice Constance. » Mais le pape Clément IV fit déterrer les os de l'excommunié, et voilà pourquoi Dante ajoute encore : « Sans le pontife, mes os seraient encore à la tête de pont près de Bénévent, et sous la garde des lourdes pierres. Maintenant la pluie les mouille, le vent les remue hors du royaume, presque au bord du Verde, où on les jeta sous la malédiction des torches éteintes; mais l'amour divin n'est pas tellement banni qu'il ne puisse revenir. Tant que l'espérance est verte, elle peut donner sa fleur. »

Manfred mort, Bénévent est livré au pillage ; au pillage se joignit le meurtre ; huit jours durant, la ville entière fut mise à feu et à sang. De Bénévent Charles d'Anjou se porta sur Naples, où il entra monté sur un char à la façon des triomphateurs antiques. Bientôt, quand ils virent que les Français étaient insatiables, les Apuliens regrettent le roi Manfed. « O Manfred, disaient-ils, nous te pleurons, maintenant que tu es mort. » Clément IV lui-même se repentit d'avoir appelé en Italie ces loups dévorants. Alors ces peuples au désespoir tournèrent leurs regards et leurs espérances vers le jeune Conradin, qui venait d'avoir quinze ans. Il avait été élevé, avec toutes sortes de soins et de ten-

dresses maternelles, par sa mère, Élisabeth de Bavière ; il était aimable et brave. Enfant d'une illustre maison, petit-fils d'un homme qui avait tenté la domination universelle, prince légitime, ce jeune homme, ou plutôt cet enfant, avait de grandes chances à courir. Sa mère n'avait pas voulu s'associer à Manfred, son oncle, et moins que jamais elle consentait à le jeter dans les hasards d'une royauté imaginaire, maintenant qu'il s'agissait de combattre un homme de race étrangère, vieilli dans les combats, soutenu par l'autorité de l'Église et en possession du pouvoir. Pourtant l'Italie s'agitait, au seul nom de ce jeune homme ; les Gibelins de Toscane et de Lombardie l'appelaient en Italie pour lui confier la commune vengeance. Ils voulaient, disaient-ils, réveiller le lionceau endormi ; en même temps, ils rappelaient les exactions de Charles d'Anjou, les peuples mécontents ; ils invoquaient les souvenirs de Frédéric II, de Conrad et de Manfred. Pise et Sienne promettaient d'aider le prétendant, de leurs trésors ; persuadée enfin, la mère de Conradin consent à l'entreprise, et son fils est armé chevalier. Charles d'Anjou, de son côté, assis sur le trône des princes de Souabe, rêvait comme eux qu'un jour il s'emparerait de l'empire grec. Il était à Sienne quand il apprit que l'héritier de tant de rois, Conradin, arrivait à Vérone, conduit par le duc de Bavière, son oncle, et par le comte de Tyrol, son beau-père ; dix mille soldats suivaient sa bannière. Charles d'Anjou, à la prière du pape, revint à Naples en toute hâte, et peu s'en fallut qu'on ne chassât du royaume toutes les familles d'origine allemande. De Naples, Charles repassa en Toscane ; déjà la chance lui revenait ; en moins de trois mois, le jeune Conradin avait été obligé de licencier une partie de ses troupes, qu'il ne pouvait pas payer. Trois mille cinq cents hommes d'armes lui restaient à peine ; il venait d'être excommunié par Clément IV, et cependant il s'avançait bravement, comme s'il eût marché à une conquête assurée. Il est vrai que le nom seul du jeune prince avait produit une grande sensation en Italie. Rome s'était soulevée contre le pontife, les dispositions de la Sicile et des provinces du continent n'étaient pas douteuses ; les villes de la Calabre et les Abruzzes proclamèrent Conradin pour leur roi, pendant que les Sarrasins de Lucéra, abdiquant une soumission forcée, défiaient Charles d'Anjou et le pape derrière leurs remparts. De son côté, Conradin avançait rapidement ; l'Apulie tout entière se déclarait en sa faveur. il fut reçu par l'allégresse publique ; les peuples avaient pris leurs habits de fête, les villes retentissaient du bruit des tambours, des clairons et des violes ; les rues étaient couvertes de tapis précieux, chaque maison avait étalé ce qu'elle

avait de plus magnifique : courtines, draps d'or et de soie ; le jeune prince fut reçu avec un enthousiasme universel, Rome entière applaudit à ce jeune homme, et le porta triomphant au Capitole ; dans les trésors du pontife, Conradin trouva plus d'or et plus d'argent qu'il n'en fallait pour payer ses soldats ; en même temps Charles d'Anjou, comprenant qu'il fallait en finir, vint camper sur la colline d'Alba, à une demi-lieue de l'ennemi ; les deux armées restèrent séparées par le ruisseau du Salto et par un marais qui avait donné son nom à la plaine : *Campus Palantinus*. Ainsi, au milieu de l'Abruzze soulevée, Aquila restait le seul refuge de Charles d'Anjou, en cas de défaite. Lui, cependant, il redouble d'activité et de zèle, et enfin, le 23 août 1268, « *l'aigle et les lis ayant des droits égaux*, » comme dit un poëte provençal, qui ne veut pas se compromettre, ils allèrent en plaine pour vider leur querelle. La bataille fut bien disputée ; un vieux chevalier, Allard de Saint-Valéry, qui revenait de la terre sainte, fit trois armées des trois mille six cents hommes d'armes de Charles d'Anjou. Ici les Provençaux, plus loin les Français qui devaient les appuyer ; dans un vallon, les huit cents chevaliers d'élite, embuscade commandée par le roi Charles en personne. Telle était l'armée guelfe. Les Gibelins s'étaient également divisés en deux parties, les Allemands, les Italiens, les Espagnols. D'abord Conradin franchit le ruisseau, il met en pleine déroute les Français et les Provençaux, et il tue de sa main un chevalier qui portait l'armure, bien connue, de Charles d'Anjou. Cet homme mort, Conradin croit que sa victoire est assurée, ses soldats courent au pillage, lui-même, accablé de fatigue, il se repose au pied d'un arbre ; c'est alors que la réserve placée en embuscade tombe sur cette armée prise à l'improviste ; la victoire, de Conradin passe à Charles d'Anjou, et Conradin s'estime heureux de se tirer de cette bagarre. Il voulait gagner la mer, s'embarquer pour la Sicile, recommencer la lutte, il fut trahi par les mariniers auxquels il s'adressa. Un pirate livra au vainqueur le malheureux jeune homme chargé de fers. Maintenant le roi angevin était le maître. Il fit à Rome une entrée triomphale, et châtia cruellement les amis de Conradin. Ces malheureux furent enfermés dans une palissade et brûlés vifs, vingt-quatre barons de Calabre furent envoyés au supplice, les Gibelins étaient perdus, on les brûlait, on les égorgeait, on leur arrachait les yeux ; désormais la Sicile n'est plus qu'une proie à dévorer. Clément IV lui-même resta épouvanté de ces fureurs, et il écrivait au frère du roi de France : « Comment donc se fait-il que Charles d'Anjou n'entende pas tinter à ses oreilles le râle des mourants et le cri des vierges que ses soldats déshonorent ? » Inutile et vaine déclamation,

Charles d'Anjou marchait obstinément dans cette route sanglante. Il livrait Conradin, son captif, à une commission militaire, et le pauvre enfant condamné se bornait à demander au pontife la réconciliation de l'Église! La mort du dernier héritier de la maison de Souabe mettait fin sans doute à la lutte de la papauté avec l'empire, mais ce triomphe trop complet fit peur au pontife. Il accorda au captif la paix de l'Église; il eût voulu le sauver, mais Charles d'Anjou refusa de rendre sa victime. Condamné à mourir, Conradin fit son testament, et le lundi 29 octobre, au matin, il fut conduit, avec Frédéric d'Autriche, son cousin, et six de ses compagnons d'infortune, sur la place du marché, au milieu d'une foule immense. A l'angle de la place, entre le consistoire des juifs et un cours d'eau qui se jetait dans la mer, l'échafaud était dressé. Au treizième siècle, la place du Marché, à Naples, n'était pas fermée du côté du golfe, comme elle l'est aujourd'hui, par une ligne de bâtiments, et Conradin put contempler, de son dernier regard, cette baie enchantée, ce beau pays qui était son légitime héritage. Charles d'Anjou lui-même, entouré de sa cour, voulut assister au supplice. L'infortuné détacha son manteau, se mit à genoux pour prier, et, se relevant, s'écria à deux reprises : « O ma mère! O ma mère!... »

En même temps il jetait à la foule son gant de chevalier comme pour appeler un vengeur! Le bourreau fit tomber d'un coup de glaive cette tête si jeune et si belle. Alors on entendit Frédéric d'Autriche pousser les gémissements d'un lion, et il mourut sans demander pardon à Dieu! Les autres suivirent, la foule était immobile d'épouvante, les chevaliers français osaient seuls témoigner leur indignation au milieu de ces supplices. Le lendemain de cette tragédie sanglante, les poëtes, ces vengeurs éternels comme Dieu, prenant la défense du jeune homme égorgé, invoquaient la vengeance divine. O prince, ô César! disaient-ils, que fais-tu donc là-haut, voici le fils de ton fils, la tête séparée du tronc et gisant sur le sable! Et toi, Conrad le tout-puissant, voici cette ville de Naples que tu as domptée par tes armes et embellie par ton génie, qui assiste muette et terrifiée au supplice de ton enfant! Avec la poésie, le merveilleux se mêla, plus d'un assistant avait vu voltiger un aigle, autour de l'échafaud de Conradin; c'était l'aigle de la maison de Souabe qui retournait dans le ciel. Charles d'Anjou, féroce jusqu'à la fin, refusa aux suppliciés la sépulture dans la terre consacrée, à peine s'il leur accorda pour leur tombeau un monceau de pierres; mais en revanche, quand l'échafaud fut démoli, il y eut autour de cette terre rougie d'un si noble sang, comme un cercle mystérieux qui semblait dé-

signer à la vengeance des hommes et au châtiment de Dieu, le bourreau du dernier prince de Sicile.

Que devenaient cependant les fidèles Sarrasins de Lacéra, comment vont s'accomplir les destinées de cette race héroïque? Ils n'étaient pas si fort vaincus, que Charles d'Anjou ne consentît à traiter avec eux, leur permettant de conserver leurs lois, leurs mœurs et leurs habitudes religieuses. Nous retrouvons les Sarrasins, sous les armes, au commencement de l'année 1267. Clément IV, pour se délivrer de leurs attaques, soulève contre eux une croisade nouvelle. Charles d'Anjou, quand le pape est mort, les attaque vigoureusement (1269), et ne pouvant les prendre par les armes, il les prend par la famine; enfin, le 28 août, les Sarrasins, bâillonnés avec des lanières de cuir, s'en vinrent implorer auprès du roi le pardon de sa clémence. Charles leur laissa la vie, et même, à l'exemple de ses prédécesseurs, il n'aurait pas été fâché d'en faire ses alliés et ses amis, mais après son départ pour la croisade, les Sarrasins se révoltent de nouveau, et il fallut qu'au printemps de 1272, Charles d'Anjou reparût sous les murs de Lacéra soulevée; cette fois encore le roi angevin pardonna aux fils de Mahomet, lui qui resta impitoyable aux chrétiens! Après la mort de Charles d'Anjou, Charles II, son fils, jaloux de signaler sa piété et son dévouement à la cour romaine, résolut de détruire, dans ses Etats, la secte mahométane. Les Sarrasins se défendirent avec l'énergie du désespoir, mais enfin Lacéra fut emportée; qui fut pris les armes à la main fut égorgé, et désormais le roi Charles II permit de mettre à mort quiconque professerait la loi de Mahomet. Pour effacer la trace de la domination des infidèles, Lacéra s'appela désormais Sancta Maria. Le roi fit construire une nouvelle cathédrale dans l'enceinte de la ville; la cathédrale était ornée de quatorze colonnes de marbre de vert antique, d'un seul morceau et de la plus parfaite beauté. Malgré tant d'efforts, Sainte-Marie s'appelle encore Lacéra, et à cette heure, ce qui reste de la citadelle s'appelle la citadelle des Sarrasins.

Pendant que les Sarrasins soutenaient avec obstination une cause à jamais perdue, la postérité de l'empereur Frédéric II disparaissait du monde. Une de ses filles, Marguerite Plantagenet, mariée à Albert de Thuringe, avait laissé quatre enfants; mais à la nouvelle de la défaite et de la mort de son beau-père, Albert de Thuringe tenta d'égorger sa femme, et celle-ci eut grand'peine à s'enfuir, la nuit, non pas sans avoir embrassé, une dernière fois, ses enfants. Comme elle tenait dans ses bras son fils aîné, âgé de douze ans, elle le mordit à la joue, afin qu'il se souvînt des injures de son père; et en effet Frédéric le *Mordu* fut le plus redoutable

ennemi d'Albert de Thuringe. Une autre fille de l'empereur Frédéric II, Blanche-Fleur, passa son humble et pieuse vie au fond du Gâtinais, dans un paisible monastère de Montargis. Dans ce même monastère s'était réfugiée Eléonore Plantagenet, fille et sœur de deux rois d'Angleterre, qui expiait par l'abandon le grand crime d'avoir épousé le comte de Leicester, un sujet plus puissant que son roi ! Une autre fille de l'empereur, Constance, resta cinquante ans dans un monastère de l'Italie ; quant à la veuve et aux enfants de Manfred, ils furent renfermés, non pas dans le cloître, mais dans une prison plus dure. La veuve de Conradin, lorsque son époux eut perdu le trône dans les plaines de Bénévent, resta seule avec trois serviteurs à peine ; elle s'enfuyait vers l'Epire avec sa fille et trois fils ; la tempête la jeta sous la citadelle de Trani, et cette capture compléta la victoire de Charles d'Anjou. Transportée à Naples, Hélène mourut de langueur, et ses enfants furent conduits à San Salvador Delmarre. Charles d'Anjou, maître absolu, convoitait à la fois Tunis et Constantinople. Il entraîna son frère sur cette plage aride de Carthage, où le saint roi mourut dévoré par la peste. Le meurtrier de Conradin se déshonora dans cette campagne en abandonnant, à elle-même, l'armée chrétienne ; et malgré tant d'efforts, l'empire d'Orient lui échappa, car telle était la volonté de la cour de Rome, gouvernée par le pape Nicolas III. Vous savez le reste, et comment le lundi de Pâques de l'année 1282, à Palerme, à l'heure des vêpres, une jeune fille de la noblesse, insultée par un soldat français, soulève toutes les colères de ce peuple, et alors les Français payent, de leur vie, la longue oppression de la Sicile. Cette révolte des Vêpres siciliennes vint en aide aux deux filles de Manfred, Constance et Béatrix : l'une y gagna un royaume, l'autre la liberté. Le roi d'Aragon, qui avait relevé dans le sang le gant de Conradin, s'empara de la Sicile malgré les foudres du saint-siége ; ils furent couronnés lui et sa femme, le 20 novembre 1282. En même temps que les deux flottes de Charles II étaient brisées, son fils aîné tombait entre les mains du nouveau roi, et celui-ci exigeait de son captif que Beatrix sortît du château de San Salvadore ; les galères catalanes la conduisirent en triomphe à Palerme dans les bras de sa grand'mère Constance, qui la maria au marquis de Saluces. La reine d'Aragon et de Sicile sauva les jours du prince de Salerne, menacés par une population irritée qui voulait venger la mort de Conradin. Quant aux trois fils de Manfred, ils ne purent échapper à leurs destinées. La captivité les prit au berceau et les conduisit jusqu'à la tombe. Ils furent transportés du château de San Salvador à Castel-Delmarre. Charles II mourut à Fog-

gia sans avoir pardonné à ses victimes; ce ne fut même qu'après être resté trente et un ans liés à une lourde chaîne, que Charles II leur fit ôter leurs fers, et voilà comment finissent les plus illustres conquêtes et les plus grandes maisons! Ainsi s'achève cette histoire glorieuse et funèbre, qui commence aux Normands de France, pour s'arrêter aux Français de la Provence et de l'Anjou!

Voilà pour l'œuvre et pour la puissance normandes en Italie; vous voyez bien qu'il nous était impossible de ne pas nous arrêter dans cette belle partie du monde qui serait restée aux fils de Robert Guiscard, si ce beau royaume avait été à l'abri de la puissance temporelle des papes, et maintenant que nous n'avons plus rien à faire en Sicile, revenons à l'art et au travail des Normands dans leur glorieuse et bien-aimée province de Normandie. Cette partie heureuse de notre tâche nous va reposer quelque peu des batailles qui précèdent et des batailles qui vont suivre. D'ailleurs l'histoire, comme nous la comprenons, ce n'est pas seulement la bataille, ce n'est pas seulement la guerre qui détruit et qui brise, c'est aussi la paix bienfaisante et divine qui bâtit les villes, qui laboure les campagnes, qui élève dans les airs triomphants ces hautes cathédrales a la gloire du Dieu des armées, quand les armées se reposent dans leur triomphe. A coup sûr l'histoire du conquérant qui gagne un empire et qui fonde une monarchie a l'intérêt d'un poëme. L'histoire du prince généreux qui ne veut pas marcher plus vite que son peuple, mais au contraire qui lui tend une main amie, n'est pas moins digne de toute notre attention et de toutes nos louanges. Le fer de la charrue est moins brillant que l'épée, et pourtant, du sillon fécondé va jaillir la moisson aux gerbes d'or. L'artiste, quand il passe, fait moins de bruit que le soldat, et pourtant cette armée de soldats, que laisse-t-elle sur son passage? Au contraire, le maçon, pour signaler sa bienvenue sur les champs de bataille, y sème, à force de génie et de sueurs, ces maisons, ces palais, ces châteaux, ces remparts, ces cathédrales, ces miracles dont les ruines même témoignent, après tant de siècles, qu'en effet ont passé sur cette terre de nobles créatures faites à l'image sainte du Dieu éternel, et non pas à la ressemblance féroce des lions et des tigres; aussi bien, grande est notre joie d'oublier un instant l'émotion et les débris du champ de bataille, pour admirer tout à l'aise le travail pacifique. A ce moment de l'histoire notre admiration est grande, profonds sont nos respects, d'importantes questions nous agitent. Par quels efforts incroyables de la patience et du génie ces peuples du moyen âge, si pauvres, quand on les compare aux nations modernes, ont-ils pu élever tant de monuments d'une

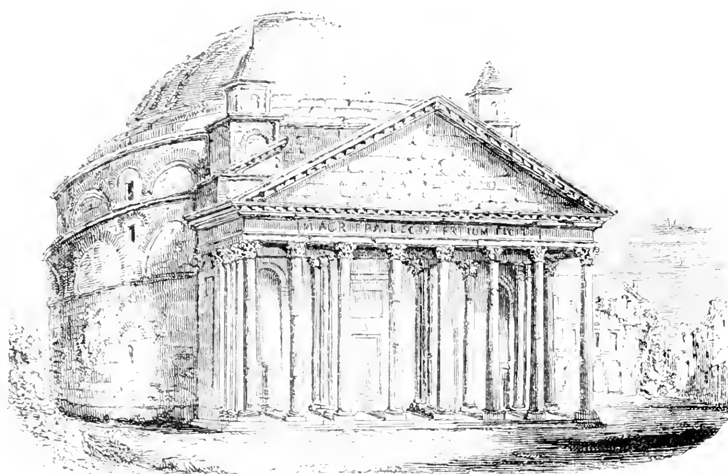
splendeur si grande, que pas une nation moderne ne s'est trouvée assez riche, assez habile et assez patiente pour terminer ces œuvres commencées à six siècles de distance? Comment faisaient ces peuples chrétiens, exposés à tant de misères, pour oser jeter les fondations de ces hautes cathédrales? Par quelles associations de religieux, d'artistes, de manœuvres, parvenaient-ils à l'achèvement de ces grandes entreprises? Les historiens contemporains n'ont pas daigné nous le dire; ils appellent cela *un miracle!* « *Histoire des miracles* qui se sont faicts par l'entremise de la sainte Vierge, dans la première restauration de l'abbaye de Saint-Pierre sur Dive, environ l'an 1140, » et rien de plus. C'est donc à nous, quand nous nous trouvons transportés dans quelqu'une de ces riches provinces dont se compose le royaume de France, en Normandie ou en Bretagne par exemple, de rechercher ces origines [1].

Ce grand art de l'architecture est aussi vieux que le monde, il a subi des révolutions aussi importantes que les révolutions du globe ou du genre humain. L'Égypte, mère de toutes les sciences, a enseignée ce grand art à la Grèce, et pourtant ce ne fut guère que quatre cents ans avant l'ère chrétienne, que les Grecs de Périclès accomplirent leurs plus exquises merveilles architecturales. Dans l'Italie, et presque au même instant que chez les Grecs, les artistes toscans faisaient de grandes choses, excités et secondés par Tarquin *l'Ancien* et Tarquin *le Superbe*, deux rois à la taille de toute royauté.

Jusqu'à la fin de leur domination, les Romains n'ont pas cessé de se montrer de grands bâtisseurs. Pendant trois siècles de leur toute-puissance armée, ils ont construit un nombre immense de beaux édifices; voûtes hardies posées sur des arcades, l'ornement inestimable de Rome, de l'Italie et même des provinces conquises. Parcourez tous les lieux de la domination romaine, à chaque pas de cette course savante, même dans la Normandie, même dans la Bretagne, dans toutes les vieilles provinces longtemps provinces romaines, vous rencontrez des ruines d'une majesté imposante : temples, aqueducs, arcs de triomphe, grandes routes frayées par des géants, pour des géants; des bains, des cirques, des théâtres, des arènes, des statues, des œuvres que les barbares des premiers siècles de l'Église ont eu grand'peine à briser. Lyon, Narbonne,

[1] Dans notre livre sur *la Bretagne*, nous avons expliqué de notre mieux l'état moral de l'Église des Gaules, et l'influence politique de l'Évangile; ce chapitre complète le présent chapitre sur l'architecture religieuse, et réciproquement. Maintenant que la cathédrale est bâtie, pour que le chef-d'œuvre soit complet, ne faut-il pas bien connaître le mystère, l'ordre, la toute-puissance de la croyance religieuse destinée à remplir ces illustres et excellentes merveilles de l'art chrétien? — Voir *la Bretagne*, chapitre V, page 101

Toulouse, Nîmes, Arles, Fréjus, Saintes, Bordeaux, sont remplis de ces traces ineffaçables d'un si grand peuple. Rome en est pleine, c'est le Pandémonium des ruines, depuis les ruines du Panthéon d'Agrippa jusqu'aux ruines du Colisée de Titus.



Panthéon d'Agrippa

Autant par son génie que par ses armes, Rome dompte et soumet à elle les peuples vaincus. Elle compte pour le moins autant sur la ferme, sur le temple, sur le palais qu'elle élève dans la terre conquise, que sur la forteresse et sur les palissades. C'est surtout par les chefs-d'œuvre de l'art romain, dont elle se glorifie à son insu, que les Gaules, envahies, malgré tout leur courage, par les légions triomphantes de Jules César, passent à l'état de colonies romaines. Des villes romaines s'élèvent sur les bords des fleuves de la Gaule et de la Germanie. On dirait que la voie appienne se prolonge à travers ces forêts, vieilles comme le monde. En même temps les belles-lettres, la philosophie, les beaux-arts remplissent les cités nouvelles, pendant que les ports de la Méditerranée et de l'Océan s'étonnent du nombre des navires qui les encombrent. Cette fois la Gaule n'est plus la Gaule, elle ne songe plus à ses libertés, à ses franchises si longtemps défendues ; la paix lui fait oublier toutes ses colères ; elle vit ainsi pendant quatre siècles d'une vie qui n'est pas sa vie. Les empereurs la voyant si calme, divisent la Gaule à l'infini : *Gallia citerior*,

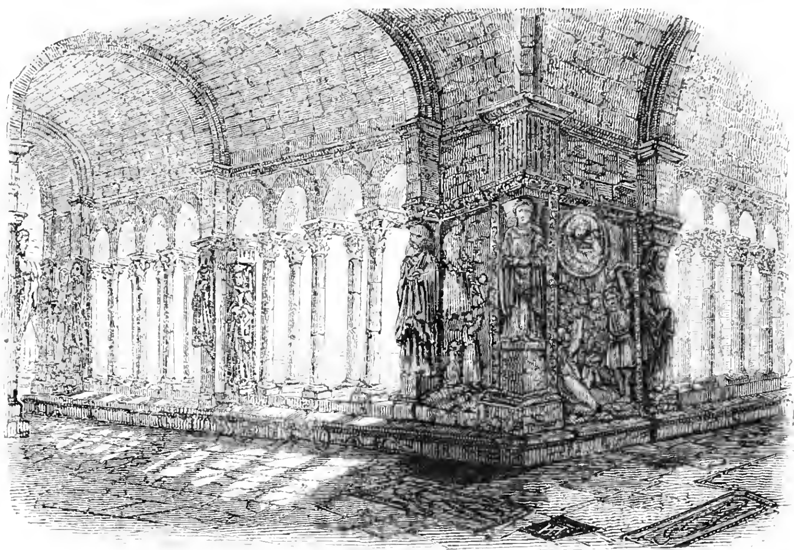
ulterior; Gallia togata, braccata, comata, Narbonnensis; Germanie, Belgique, Lyonnaise, Aquitaine, Viennaise, et les subdivisions de ces divisions. Cent cinquante peuples occupent cette province romaine, tous ces peuples parlent la langue du vainqueur; ils adoptent ses historiens, ses poëtes, ses rhéteurs, ses artistes, ses philosophes. Les patriciens les plus distingués du sénat romain tiennent à honneur de venir administrer ce pays des Gaules, devenu le rival de l'Italie. Jusqu'à ce qu'enfin arrivent les barbares, Germains, Saxons, Burgondes, Hérules, les Francs surtout, et les Huns et les Visigoths, ce déluge armé. Comptez donc, si vous l'osez, toutes ces dévastations, tous ces ravages, jusqu'à l'instant où les Francs de Clovis, soutenus par l'Évangile, arrachent les Gaules à la domination romaine et à l'art païen. Avec l'invasion des barbares, nous entrons pleinement dans l'époque gallo-romaine. C'est l'art gallo-romain, le génie du Gaulois modifié par l'habileté de Rome, qui élève les remparts du troisième et du quatrième siècle; c'est l'art gallo-romain, qui répare les voies romaines; et alors les *chemins de César* s'appelleront *chemins de Brunehaut*. Au cinquième siècle commence l'*architecture romane*, mélange plus hardi qu'habile de tous les souvenirs, de tous les styles, de toutes les formes grecques, romaines, byzantines; l'*architecture romane*, c'est tour à tour, et tout à la fois, le style lombard et l'art carlovingien, la maison saxonne et la forteresse teutonique, l'église normande et le palais arabe. Le style byzantin est un mélange de l'art grec et de l'art romain; ce sont des dômes, de forme ronde ou octogone, qui surchargent les grands édifices.

Le *style lombard* commence à Théodoric, roi des Ostrogoths, un prince habile, un barbare intelligent, qui aimait les arts et qui les protégeait. C'est Théodoric qui a dicté cet admirable rescrit, ce sauf-conduit sauveur, où il est dit : *Qu'il faut prendre en pitié les cités vaincues et ne pas les traiter comme des hommes à qui le vainqueur fait trancher la tête*. Sous Charlemagne, l'empereur et roi dont le passage sur cette terre a laissé une trace éternelle, le style lombard envahit les Gaules. Du neuvième au onzième siècle, vous n'avez affaire qu'au style lombard. Il accomplit ses trois cents ans de durée, tout autant que la plus belle architecture romaine. Figurez-vous une masse compacte; de lourds piliers carrés, des colonnes rondes, massives, pesantes; des chapiteaux tout chargés de figures hideuses, grimaçantes, burlesques, véritables fantaisies de fiévreux; des bas-reliefs sans goût, sans proportions, sans perspective; des fenêtres longues et étroites, des voûtes inertes et comme accablées sous leur pesanteur; quelque chose de fort, mais sans beauté, et qui s'en re-

mettait, pour la grâce et pour l'intelligence, aux souvenirs lamentables de l'art byzantin. Tels sont les éléments de l'art carlovingien, teutonique, saxon, normand, moresque et sarrasin, car l'un s'explique par l'autre ; et, malgré toute notre attention pour nous retrouver dans cette étude infinie d'un art grand comme le monde, il nous serait impossible d'indiquer exactement où commencent, où finissent ces anciens styles d'architecture. Tout ce que nous avons pu faire, ç'a été de retrouver dans toute l'Europe chrétienne l'influence toute-puissante de l'art chrétien. En effet, par les Normands de la Neustrie, la France a exercé une grande autorité sur l'Angleterre et sur la Sicile ; par son empereur Charlemagne, elle s'est fait sentir à la moyenne et à la haute Italie ; par les croisés, elle a dominé la Grèce et tout le royaume byzantin ; après les soldats et les druides, sont venus les artistes, pour compléter l'influence française ; nos artistes sont maîtres partout : à Cantorbéry règne Guillaume de Sens, dans la Suède enseigne Étienne Bonneuil, à Prague nous rencontrons le fier architecte Matthieu d'Arras ; à Milan, Nicolas Bonaventure et Jean Mignot. L'art français est partout, comme la langue française ; il vit, il règne, il se manifeste, non-seulement entre le Rhin et les Pyrénées, entre les Alpes et l'Océan, mais encore en Espagne, et même au fond de la Russie. Les habiles signalent, à certaines traces délicates et plus ingénieuses que hardies, l'empreinte septentrionale que les Normands ont laissée sur les monuments les plus italiens de la Sicile. A Naples même, plus qu'en aucun autre lieu de l'Italie, l'influence de la maison d'Anjou et du style ogival français est évidente. Dans l'île de Rhodes on retrouverait, au besoin, le passage des chevaliers normands. L'architecture, c'est comme un poëme dont toutes les nations du monde se récitent les chants divers. Et en fin de compte, pourquoi tant de recherches ? Pour aboutir à des ruines ! ruines celtiques, romaines, saxonnes, normandes... Des ruines partout où nous avons passé à la suite des Normands, l'épée ou l'équerre à la main ; ruines dans l'île de Malte, remplie des tombes de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; ruines à Constantinople, à Salonique, dans la Morée, dans l'île d'Eubée, dans la Thessalie, sans compter les ruines dont plus rien ne reste ! — *Etiam perière ruinæ !*

Depuis le quatrième siècle après Constantin, jusqu'au réveil turbulent et solennel des croisades, l'architecture romane s'abandonne à tous ses caprices ; du quatrième au cinquième siècle, les barbares renversent plus qu'ils n'édifient ; au onzième siècle, le *roman de transition*, dans quelques belles œuvres (*Sainte-Trophime* d'Arles, par exemple), fait

pressentir la révolution excellente qui va s'accompiir. En effet, vers le



Cloître de Sainte-Trophime à Arles.

milieu du douzième siècle, au moment où va commencer ce magnifique treizième siècle, si rempli de grands événements et de grandes tentatives, éclate enfin le nouvel art qui devait produire tant de chefs-d'œuvre. L'*ogive* paraît enfin! L'ogive, c'est-à-dire l'arc brisé, remplace, non-seulement le cintre romain, mais encore tout ce qui fut jadis l'art des peuples antiques. Rappeler avec bonheur les œuvres de la nature qui dédaigne la ligne droite, copier (autant que la pierre peut copier) le feuillage mobile des forêts, la luxuriante et prodigue beauté des œuvres de Dieu, tel fut d'abord le rêve de l'art nouveau; *novum opus*, pour parler comme parlent les titres des fondations carlovingiennes. Saluons avec admiration la naissance de l'architecture ogivale, ou, si vous aimez mieux, de l'*architecture gothique*, bien que les Goths, non plus que les Vandales et tous les hommes du Nord, n'aient jamais fait qu'imiter l'architecture romaine. Il nous semble d'ailleurs que c'est faire trop d'honneur à ces barbares, que de les désigner comme le commencement et la fin du génie chrétien par excellence. Vous verrez que cette désignation, *art gothique*, sera venue des architectes et des historiens de la renaissance, quand, par mépris pour les gloires auxquelles ils échappaient et par respect pour l'antiquité qu'ils venaient de retrouver ensevelie dans les ruines, ils auront voulu désigner l'art admirable et grand auquel ils

renonçaient pour revenir à l'art grec, à l'art romain, à l'art païen par excellence, à tous les chefs-d'œuvre brûlés, pillés, insultés, ensanglantés par les fils d'Attila.

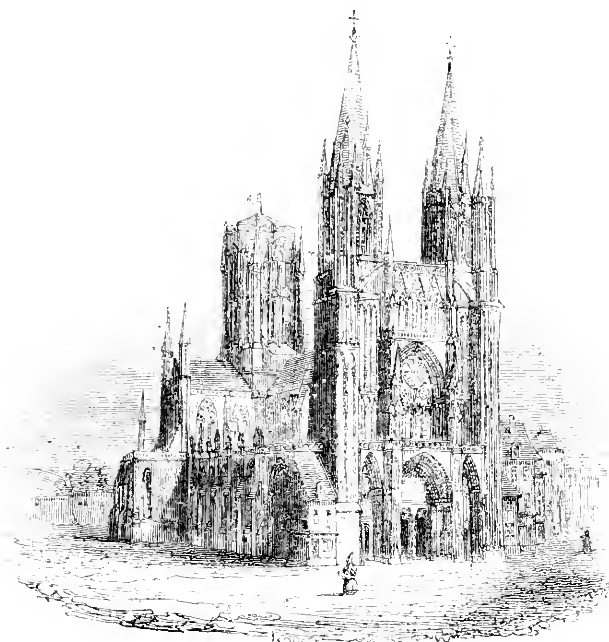
Disons mieux, et si vous n'acceptez pas les Normands, comme les seuls inventeurs de l'ogive, donnons à l'ogive une origne qui soit digne d'elle. Elle nous vient de l'Orient, le pays des enchanteurs! Elle est partie toute fleurie de Bagdad, la ville des poëtes et des jardins. Omar, le successeur de Mahomet (634), construit sa mosquée dans le style ogival. Tous les édifices des Arabes, après le septième siècle, en Égypte, en Syrie, en Sicile, en Espagne, appartiennent au style ogival. Les pèlerins de l'Orient avaient rapporté cet art nouveau en Europe, au huitième siècle, dans le siècle qui vit s'élever la mosquée d'Abdérame dont les vieux chrétiens d'Espagne eurent bientôt fait la cathédrale de Cordoue.

A ce propos, rendons à nos maîtres notre part de reconnaissance et d'hommages; ne nions pas plus longtemps la gracieuse et charmante influence du génie arabe. Les hommes les plus intelligents de l'Europe au onzième et au douzième siècle, et entre autres le pape Silvestre II, ont été élevés dans les universités arabes. Avicennes et Averroës ont été, pendant six cents ans, les oracles de l'école. Les Arabes de l'Espagne, de l'Afrique, de la Syrie, fabriquaient seuls les bijoux et les riches étoffes dont se paraient les plus nobles dames ; ils fabriquaient, tout à la fois, les armures et les écharpes des chevaliers. D'eux seuls venaient l'art et le goût, tout ce qui était la parure, tout ce qui était l'élégance et l'ornement. Ils décidaient des modes du moyen âge ; ils inspiraient les poëtes; les premiers ils ont éveillé le génie des architectes. Bien plus, cette héroïque chronique du *Cid*, la gloire de l'Espagne, cette histoire merveilleuse de *Ruy Dias de Bivar*, elle a été écrite, en arabe, par deux serviteurs de la maison du Cid, deux jeunes enfants de Mahomet ; beaux poëtes bien inspirés par la gloire du héros, ils ont donné l'éveil au génie poétique de l'Espagne chrétienne! Que disons-nous? Voilà des Arabes qui donnent l'éveil au génie de Corneille; à son tour le grand Corneille réveille la France avec le *Cid* et la *Chimène!* Marseille, Arles, Avignon, Montpellier, Toulouse, tout le littoral de la Méditerranée, la mer poétique, étincelante sous les feux du midi, étaient comme autant de cités ouvertes à l'esprit, à la bonne grâce, à l'élégance de ces heureux poëtes de la patrie orientale! Ils amenaient, avec eux, toutes sortes de poésies : la musique d'abord, les chansons d'amour, les sérénades sous le balcon des dames, et avec la musique, la courtoisie, et avec la courtoisie l'amour.

un amour plein d'ardeur, de passion, de désir, l'amour du midi, et enfin la poésie provençale : chansons, tensons, dialogues, idylles aux fraîches senteurs. Les voyages en terre sainte, qui le croirait? et la fureur des croisades, ne firent qu'augmenter l'influence du génie arabe sur les peuples de l'Europe. Honneur à ces beaux esprits, à ces hardis courages, à ces grands poëtes! Ils ont été les maîtres de Grenade, ils ont été les rois de l'Espagne; ils ont été les plus ingénieux architectes du monde; leur architecture était à la fois un livre et un symbole; sur ces murailles féeriques, l'Arabe gravait les emblèmes de sa croyance, les souvenirs de son histoire, de ses passions, de ses amours. Tout comme l'architecture égyptienne, l'architecture moresque est une suite d'images; les Arabes se sont placés, avec tant de génie, entre l'art grec et l'art chrétien! Au nom seul de l'Alhambra, ce palais des mille et une nuits arabes, le palais dont on parle depuis dix siècles, soudain votre esprit réveillé se met à construire toutes sortes de décorations idéales. A vos yeux éblouis apparaissent les ruines de cette Damas de l'Andalousie : tours, galeries, fontaines, mosquées, murs en stuc, plafonds de cèdre, arcades en ogive évasée, toutes sortes de ruines charmantes, débris d'un art merveilleux; salles, cloîtres, tours intactes, enceintes de murailles, des milliers de petites niches superposées en encorbellement, de petites coupoles ornées d'or et d'azur, sur lesquelles l'éclat des couleurs égale l'éclat de l'émail! Une longue dentelle, pierre brodée, ciselée, tournée, élégances infinies; mais, juste ciel! en dépit de tant d'ingénieuses magnificences, ce n'est pas l'art moderne tant attendu, cette œuvre immense de l'architecture gothique, quand les chrétiens auront élevé ces voutes imposantes, qui forcent l'âme à prier, les genoux à fléchir. L'art arabe est plein de grâce et de caprices, il est fin, il est exact, il est ingénieux, l'art chrétien est vaste, sublime, fécond; dans l'Alhambra je retrouve la fantaisie d'un homme, dans la cathédrale chrétienne, à Saint-Ouen, à la cathédrale de Rouen, à Notre-Dame-de-Paris, je devine l'inspiration de Dieu!

De même que nous avons divisé le style roman en trois époques, de même le style gothique aura ses diverses époques : architecture primitive, secondaire; *style gothique fleuri*. Nous disons : le *style gothique* pour employer un mot qui ne fait ombrage à personne. En effet, chaque nation revendique, pour elle-même, ce rare honneur de l'ogive inventée. Les historiens de la Neustrie appellent le gothique : *style normand*; l'Angleterre dit : *style saxon*; le *style teutonique*, en Allemagne, devient le : *style lombard* dans l'Italie méridionale; en France cela s'appelle le : *style carlovingien*. Quelques-uns, s'en rapportant à l'origine de l'ogive,

disent *style moresque, style oriental,* — va donc pour *architecture gothique!* Elle arrive tout de suite après l'architecture romane de transition. Depuis le dixième siècle, c'est-à-dire à dater du style roman, dans toute la France, les monuments du moyen âge sont nombreux ; l'art gothique s'empare de toute cette civilisation ardente et naïve ; il élève les églises et les chapelles, les hôtels de ville et les hôpitaux, les monastères et les châteaux forts ; l'art gothique est tour à tour, et tout à la fois, religieux, civil et militaire. C'est surtout dans le Nord que l'art gothique a construit ses plus beaux ouvrages ; notre province de Normandie pourrait représenter à elle seule les plus rares merveilles du style ogival.



Coutances.

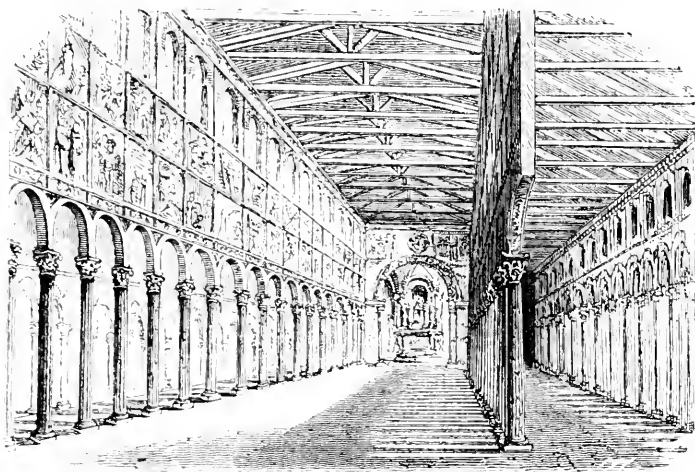
Si nous pouvions écrire l'histoire du temple chrétien, nous arriverions à un beau livre. L'Évangile commence dans l'ombre du cénacle, sans bruit, sans appareil, et comme devait commencer l'Évangile d'un Dieu né dans l'étable de Bethléem. La persécution vint bientôt donner à la loi naissante l'occasion illustre de ses premiers triomphes. Les chrétiens furent livrés à toutes les calomnies avant que d'être abandonnés aux tigres de l'arène. Tout l'empire ruissela du sang des martyrs. On vit les empereurs animer, eux-mêmes, les juges et les bourreaux. La pudeur des vierges n'était pas moins attaquée que leur croyance. Les

premiers temples chrétiens bâtis par sainte Hélène, en l'honneur du Dieu éternel, furent renversés de fond en comble; on recherchait les livres sacrés pour en abolir la mémoire, et les chrétiens pouvaient à peine les cacher dans leurs maisons. Eux, cependant, patients comme tout ce qui est éternel, se réunissaient pour lire *Le Livre* dans les ténèbres des catacombes. Dans ces ténèbres profondes, l'art chrétien a commencé. Là ils étaient à l'abri de leurs tyrans, là ils ensevelissaient leurs martyrs. Dans ces vastes galeries ont été creusées les premières chapelles; autour de ces chapelles, ont été sculptés des siéges pour les premiers pontifes. Le premier autel chrétien fut un tombeau. Sous ces voûtes sépulcrales, la sculpture du nouveau culte ne reproduit que de douces et chastes images, pour remplacer la Junon impudique et la lascive Vénus. Le Christ, la Vierge sainte, les Apôtres, le bon Pasteur, tenant à la main la houlette, Abraham et David, Jonas et Daniel, tels sont les premiers tableaux de l'Église primitive. Du reste, pas une plainte, pas une allusion à la persécution religieuse! Sur le cercueil du chrétien l'artiste jette des fleurs et des couronnes. L'agneau représente le Christ; le cerf rappelle le baptême *comme le cerf altéré* du Psalmiste; le coq, c'est la vigilance; la colombe, c'est la pureté de l'âme; l'âme est un symbole de salut; la lampe, c'est la clarté des catacombes. Ainsi se révélait le génie chrétien au milieu de tant d'obstacles. « Après trois cents ans de « persécutions, la haine des persécuteurs n'avait fait que grandir. Les « chrétiens les lassèrent par leur patience. Les peuples, touchés de « leur sainte vie, se convertissaient en foule. Frappé d'une maladie « extraordinaire, Galerius révoqua ses édits et mourut de la mort « d'Antiochus, avec une aussi fausse pénitence. Maximin continua la « persécution; mais Constantin le Grand, prince fort et victorieux, em- « brassa publiquement le christianisme [1]. »

Rendus à la paix et à l'espérance, les chrétiens se réunirent pour la prière dans *les basiliques* (*maisons du roi*). La basilique fut d'abord un tribunal, un forum, une réunion de marchands et de bourgeois. « Les « basiliques, dit Vitruve, n'avaient jamais moins de largeur que la hui- « tième partie de leur longueur, ni plus de la moitié. Les colonnes étaient « aussi hautes que les ailes étaient larges. A chaque bout des grandes « basiliques, il y avait des salles hautes, appelées calcidiques. Elles ser- « vaient à tenir les audiences pour rendre la justice. » Quand les juges étaient partis, les oisifs de la ville venaient dans la basilique promener leur oisiveté et leur ennui. Les vainqueurs des catacombes firent, de ces

[1] *Discours sur l'Histoire universelle.*

lieux profanes, autant de lieux de réunion pour les fidèles. A coup sûr la loi nouvelle, qui allait être la loi de l'univers, aurait pu s'emparer des temples païens dont elle avait brisé les dieux inutiles; mais les temples païens, encore tout souillés de sang et d'orgie, firent peur aux disciples de l'Évangile. Ainsi, au quatrième siècle (*Saint-Paul hors des murs*),



Saint-Paul hors des murs.

toute église prit la forme d'une basilique, c'est-à-dire un vaste emplacement couvert, une haute muraille percée de fenêtres demi-circulaires, un monument plus long que large! Jusqu'au onzième siècle, la basilique chrétienne affecta la même forme : au milieu de l'abside était assis l'évêque dans sa chaire; des deux côtés de la chaire épiscopale se tenaient les prêtres, entourant l'autel, c'est-à-dire une table de bois ou de pierre, d'argent ou d'or, sur laquelle se célébraient les saints mystères. L'autel était en avant de l'abside, et sur l'abside reposait le corps de quelque saint martyr. Un rideau était tiré à la célébration des mystères; les fidèles se tenaient dans la nef, les hommes du côté de l'épître, les femmes du côté de l'évangile. Quelques-unes de ces basiliques étaient flanquées d'une espèce de tour carrée, dans laquelle se tenaient les catéchumènes. Au milieu de la cour était creusé un réservoir dont l'eau limpide et pure servait au baptême. C'est là l'origine de ces riches baptistères de Florence, de Pise, de Saint-Jean de Latran, d'Aix en Provence; — ou bien l'église était construite au milieu du cimetière, afin que les vivants eussent souvenir des morts [1].

[1] « On gardait l'eucharistie tantôt dans une chapelle séparée du maître-autel, comme

Cependant laissez les fidèles se réunir dans la basilique ; laissez-les offrir en commun, sur l'autel primitif, le saint sacrifice inspirateur, l'art viendra bientôt avec l'idée, et l'idée *avec l'amour*, pour parler comme Bossuet. Déjà, à la fin du cinquième siècle, le temple chrétien s'élève à des proportions plus vastes. C'est bien toujours la basilique, précédée de son portique, mais déjà le portique est devenu une cour quadrilatère, entourée de colonnes antiques; dans cette cour une fontaine invite les fidèles à l'ablution religieuse. La façade de l'église est tournée à l'orient et percée de trois portes, chaque porte correspond à une nef. Les hommes entraient par une porte, les femmes par une autre porte. Nous allons ainsi jusqu'au dixième siècle par des progrès presque insensibles. D'abord la nef est élargie de façon à donner au plan de l'édifice la forme d'une croix latine. La chapelle souterraine (*la crypte*) s'étend sous une grande partie du monument, et devient comme une église cachée sous la terre. Le chœur s'élargit, les autels se multiplient autour de l'autel principal; *le maître-autel*. Du onzième au douzième siècle, l'église est bâtie en petites pierres, souvent en briques; les belles colonnes cylindriques de l'architecture grecque et romaine sont remplacées par de massifs piliers carrés; les fenêtres à plein cintre étaient de petites dimensions, elles étaient sans colonnes à l'extérieur; les plafonds étaient unis et presque toujours en planches. Ce n'est que deux cents ans plus tard que les voûtes se firent en pierre. Les tours et les cloches sont des inventions du neuvème siècle; les tours étaient carrées, peu élevées, terminées par un toit à quatre pans, souvent séparées de l'édifice comme est la tour de *Saint-Jacques-la-Boucherie*, et la tour penchée *de Pise*, et *le Campanille* de Florence. A l'intérieur, peu d'ornements. Quelques mosaïques, des inscrustations en pierres de couleur, des fenêtres fendues surmontées d'un fronton. Ainsi tout le christianisme grandissait à la fois; l'Église s'étendait par tout le monde. Elle était comme un grand édifice qui avait pour ses colonnes fondamentales les solitaires dans les cloîtres, le clergé régulier partout, et au-dessus de tout, le pape! L'invasion des Normands, leurs fureurs, leurs ravages, arrêtèrent un instant le noble essor imprimé aux beaux-arts par Charlemagne au huitième siècle, impulsion toute-

dans la chapelle ducale de Dijon ; tantôt dans des armoires placées derrière l'autel principal, comme à la Saint-Jean d'Autun ; tantôt comme à la Sainte-Chapelle et à la Saint-Michel de Dijon; en de petites tours qui se sont depuis changées en tabernacles.

« Quant aux tabernacles, il y en avait de fixes ou tout au moins de posés sur l'autel même. Guillaume Durand le dit expressément dans son ***Rationale divinorum officiorum***. Il y avait des tabernacles aériens, des suspensoirs en forme de colombe attachés par une *chainette* à la voûte. » (*Bulletin archéologique*, tome 2, p. 5)

puissante qui durait encore, même deux siècles plus tard, quand débarquèrent, à l'abbaye de Jumiéges, les farouches compagnons de Rollon.

Pour bien vous expliquer par quel miracle ces mêmes Normands qui avaient tout brisé se mirent bientôt à tout reconstruire, il faut vous rappeler ce que dit l'histoire de la merveilleuse aptitude de ces hommes du Nord à recevoir toutes les impressions bonnes ou mauvaises. D'abord ils obéissent à la nécessité qui les pousse; ils veulent à tout prix se faire une place au soleil, par le meurtre, par le pillage, par l'incendie; mais une fois qu'ils ont de la terre à eux, aussitôt ils deviennent des laboureurs. Une fois qu'ils sont un peuple, aussitôt ils se font des lois. Ils ont de grands princes, ils obéissent à leurs princes. Devenus chrétiens par la même force qui pousse dans le christianisme tous les peuples barbares, ces vagabonds armés qui ont oublié leur religion en oubliant leur patrie, ces mêmes ravageurs de provinces, dont le premier ravage s'est porté sur l'abbaye de Jumiéges et sur l'abbaye de Saint-Denis, entourent l'Évangile qu'ils ont reçu, du même dévouement généreux qu'ils ont juré à leurs princes. Le bon sens, autant que le courage, domine le caractère de ce peuple. Il tient à merveille, et d'une main également sûre, la truelle, et l'épée et la charrue, ces trois admirables outils du génie et de l'ambition de l'homme; c'est un peuple qui observe, qui étudie, qui marche en avant, tantôt par de soudains bondissements, tantôt d'un pas lent et sûr, comme doivent marcher les progrès de la paix. Toutes les fois qu'il peut se reposer un instant dans les arts et dans les travaux pacifiques, le Normand accepte ce repos, et il l'emploie au profit de sa gloire. Soldat, il ne demande qu'un prétexte pour labourer son champ; bandit, qui vole un royaume, accordez-lui seulement une heure pour dépouiller sa cuirasse, il va reparaître sous la robe du magistrat. Dans le repos, il rêve les pèlerinages lointains; parti pour la croisade, il s'arrête à prendre des royaumes; aujourd'hui ennemi du pape, le lendemain, prosterné à ses pieds, en lui demandant l'investiture des terres qu'il va prendre; à cette heure en pleine guerre, l'instant d'après en pleine paix; brûlant d'une main, et de l'autre main bâtissant des villes entières; actif et calme, passionné et de sang-froid; artiste au besoin, et poëte; soldat et laboureur toujours. Ainsi l'Angleterre fut

[1] « C'est une place occupée par l'évêque qui a toujours déterminé la gauche et la droite des églises. Quand l'évêque, aux époques anciennes, était allé au fond de l'abside, et la face tournée vers le portail, la gauche était le midi ou le *côté de l'épître*, la droite était le nord ou le *côté de l'évangile*, etc. » (*Bulletin du comité historique*, t. 1, p. 120.)

conquise. Dans ce nouveau royaume, gagné à la pointe de l'épée, le Normand porte avec lui toute sa Normandie; il superpose sa province tout entière sur le royaume d'Angleterre; avec ses lois, ses mœurs et sa langue, il y porte son génie, sa poésie, son agriculture, son architecture, cette architecture déjà renouvelée du onzième siècle, mélange habile du roman et du byzantin.

Nos ancêtres de toutes les provinces de la France, quand une fois ils avaient résolu d'élever une nouvelle cathédrale, apportèrent à cette œuvre importante toutes les ressources de la fortune publique, toutes les méditations de leur esprit. L'emplacement était choisi au plus bel endroit de la cité, sur quelque haute montagne éclatante, ou bien dans quelque vallée mystérieuse et solitaire; après quoi, on arrêtait les dimensions de l'édifice à venir. Ceci fait, on annonçait à trois reprises, les jours de marché, dans les villes environnantes, que tel édifice serait donné à l'entreprise. Après la dernière sommation, l'architecte, le maçon, le charpentier, tous les corps de métiers étaient admis à proposer leurs plans : ces plans devaient être en reliefs, quelquefois ils étaient dessinés sur vélin; on les déposait entre les mains du maire et des échevins de la ville. L'ouvrage s'adjugeait, au rabais et à l'extinction des feux. D'ordinaire, la ville fournissait les pierres aux maçons, les plus belles pierres; les bois aux charpentiers, les bois les plus durables; poutres luisantes et travaillées avec art, les *forêts* des cathédrales. Les pierres taillées à l'avance étaient placées pendant l'hiver, sous des *appentis*, pour n'être mises en œuvre qu'au printemps suivant. Avec grande solennité et le concours de l'évêque, le concours du magistrat, du roi lui-même, était posée la première pierre de la cathédrale naissante, et ce premier jour était un jour de réjouissance publique: La ville nommait un maître maçon pour surveiller les travaux; ce titre de *maçon de la ville* était un titre d'honneur difficile à gagner; son salaire était proportionné à son travail; déjà la *maçonnerie* était payée par toise. L'intérieur de l'édifice n'était pas traité avec moins de soin et moins de goût que le dehors. Rien n'était plus complet, plus varié, plus ingénieux et plus riche que l'ameublement des cathédrales. La richesse des bénitiers était infinie : les plus beaux vases de l'antiquité ont servi à ce pieux usage; plus d'un piédestal, grec ou romain, a supporté la cuve de marbre ou de bronze. Le pavé était souvent une magnifique mosaïque en matières dures et en émail, ou bien de riches compartiments en marbres de diverses couleurs, ou tout au moins se composait-il de belles pierres, profondément gravées par un ciseau in-

telligent et revêtues de mastics vigoureusement colorés. On eût dit un riche tapis étendu dans tout le temple.

L'ameublement de l'Église chrétienne était digne de toutes ces magnificences; toute cathédrale avait son trésor. Jetez-vous à genoux devant ces châsses brillantes qui renferment les reliques des saints. Viennent les barbares, soudain une voix criera, aux martyrs, enfermés dans l'or et dans l'ivoire : Levez-vous, et suivez ce peuple en deuil qui n'a plus d'espoir que dans le ciel ! Que d'écrins, que de bannières flottantes, les étendards de Jésus-Christ ! Le trésor de toute cathédrale était rempli de ces magnificences, des crucifix d'or, des calices, des encensoirs, des coffrets à bas-reliefs d'ivoire et d'or nouvellement apportés de la Palestine, et les chapes brodées, et les tapisseries chargées des images de la Bible, et les chaires, les autels, et les grilles, les stalles, les autels ornés de sculptures et d'incrustations, les orgues, ces tempêtes dignes de remplir les voûtes solennelles de leurs mugissements inspirés; n'oublions pas cet ornement sévère, — peut-on dire un ornement? de toute église chrétienne, le tombeau, la pierre sépulcrale. Car ce fut là une pieuse pensée de nos pères de vouloir être ensevelis dans l'église où ils avaient reçu le baptême. Là ils avaient prié, là ils avaient aimé, là ils avaient souffert. Morts, ils voulaient rester présents à la communion chrétienne, ils voulaient que leurs enfants, agenouillés sur leurs cendres consolées, priassent le Dieu tout-puissant et rédempteur. Durant de longs siècles a prévalu cette pieuse coutume, et nos vieilles églises leur ont dû bien des monuments précieux : des chefs-d'œuvre, des statues sans nombre, des marbres, des bronzes, des poésies. Puis un beau jour, la philanthropie est venue, et elle a renversé ce que les révolutions même avaient laissé debout ! On n'a plus voulu laisser dormir de leur profond sommeil les générations ensevelies sous ces voûtes ; on a prétendu que les morts tuaient les vivants, comme si les églises de l'Angleterre, encore à cette heure, n'étaient pas l'asile inviolable des tombeaux !

Bientôt, de progrès en progrès, s'avance l'art chrétien, l'ornement sérieux se porte aux parties les plus visibles de l'édifice : frises, arcades, tympans des portes, façades; l'œuvre est partout, partout le zèle et la croyance. On compte d'une façon mystique autant que pittoresque les colonnes, les chapelles, les arcades, les autels. L'ornement est tantôt byzantin, tantôt rustique. La sculpture s'empare, en maîtresse souveraine, des places les plus apparentes; elle jette çà et là dans les rinceaux, dans les entrelacs, sur les archivoltes des portes, des arcades et des fenêtres, sur les corniches, partout, un peu au hasard de son goût et de son génie, les plus curieux ornements, souvent bizarres, élégants déjà : des plantes,

des arbustes, des calendriers, des étoiles, des têtes saillantes, des têtes plates, armées d'oreilles et de cornes; les câbles, les torsades, les losanges, les zigzags, les rinceaux, les merveilles sans fin, les broderies, les bas-reliefs: toutes sortes d'imitations, de souvenirs, — des tentations, des fantaisies, — des rêves! Cependant, au dehors de l'édifice, le caprice est poussé plus loin encore. Ce ne sont plus que monstres, chimères, têtes grimaçantes, animaux fabuleux, griffes, diables, âmes damnées, tentations abominables, feuillages qui n'appartiennent à aucune des flores de la création divine; bien plus, tel est le dévergondage de ces artistes en plein ciel, que plus d'une fois ils jettent sur ces saintes murailles le trop-plein licencieux et goguenard de leurs passions, de leurs colères, de leurs amours. Aussi le célèbre docteur Jean Gerson s'en inquiète: « Il n'y a beautée ne devocion en telles peinctures; et ce doit estre cause « d'erreur ou d'indignation, ou indévocion! » Mais quoi! le monument emporte dans l'abîme qu'il se creuse là-haut, au milieu des nuages, ces imaginations et ces fantaisies; et d'ailleurs l'œuvre est assez grande pour faire oublier ces singuliers détails placés là, dans un moment de découragement ou d'ennui. Et d'ailleurs, du onzième au douzième siècle, les piliers même ont rarement un chapiteau. La colonne est lourde encore et pesante; seulement, et il faut les applaudir très-fort, ces ingénieux artistes commencent à introduire, autour des piliers carrés, pour en masquer la pesanteur, des demi-colonnes réunies en faisceaux. Laissez grandir ces colonnettes légères, et vous arriverez à l'arc national de la Normandie et de la France, l'arc ogival digne de porter les chefs-d'œuvre de l'art chrétien. Alors la cathédrale est complète: longues nefs aux jours mystérieux, piliers nombreux comme les arbres des forêts, dalles sonores sous lesquelles reposent les générations endormies, flèches sveltes, tours merveilleuses qui s'élèvent comme par enchantement à la voix du maître de l'œuvre: *Magister lapidibus vivis*. On dirait que le maître de ces pierres obéissantes, *vivantes*, a résolu de reproduire les silences et les bruits, les clartés et les ombres de la forêt mystérieuse. Ces arêtes chargées de feuillages, ces branches de l'œuvre immense qui pèsent sur les murs et qui se brisent par une interruption calculée, ces arêtes sonores et remplies d'un air chargé d'encens, le sanctuaire qui brille dans l'ombre, les ailes obscures, les passages, les portes, les chapelles, les cryptes, ces deux tours placées à l'entrée du monument, puis enfin, tout au sommet de ces tours formidables, la cloche vibrante, cette tempête qui mugit, en un mot cet ensemble immense des plus grandes choses, réunies dans la commune adoration, produit sur l'esprit le moins religieux, un effet irrésistible. Le sceptique, qui n'y voit

pas le Dieu de l'Évangile, y voit du moins le génie de l'homme dans ce qu'il a de divin. — C'est trop grand pour y loger des hommes, se dit le sceptique ; c'est trop imparfait et trop grossier pour celui qui est mort *par puissance* sur la croix, se dit le chrétien : et c'est le chrétien qui a raison.

Ces maîtres dans *le grand œuvre*, car la cathédrale à bâtir était vraiment *le grand œuvre*, devaient tout savoir. Historiens, philosophes, artistes, artisans; cœurs simples, âmes élevées, législateurs, astronomes, musiciens, soldats, médecins même pour connaître la qualité de l'air, ils étaient tout cela, et pourtant c'est à peine si quelques-uns de ces noms vénérables ont été sauvés par la reconnaissance des peuples. Indelgrand, qui a bâti Notre-Dame de Rouen; Hieilduart, l'architecte *de Saint-Père* à Chartres; Limberger, Jean de Beauce, Robert de Coucy, Eudes de Montreuil, à qui l'on doit le chœur de Beauvais; Robert de Luzarches, Montreau, qui encore? Hugues Lebégie, Renaud de Cormont, Jean de Chelles, ces héros pacifiques, ces architectes inspirés du Saint-Esprit, pouvaient s'écrier eux aussi : *Si quæris monumentum, circumspice! Tu veux un monument, lève les yeux!* Qui donc sait ces noms-là aujourd'hui? Et pourtant, ces conquérants ignorés du domaine religieux et poétique, ils étaient l'âme de cette œuvre immense; ils étaient (après Dieu) les véritables créateurs de ces rares merveilles. A leur voix, toujours écoutées, soudain accouraient de toutes parts, et fidèles jusqu'à la mort, les lâches exceptés, une armée d'*écoliers tailleurs de pierre;* ces manœuvres chrétiens élevaient, en chantant les cantiques, cette suite infinie de chapiteaux, d'arcades, d'artivoles, de galeries, de portiques. Sous le ciseau inspiré de ces pieux manœuvres que la reine des cieux payait d'un sourire, s'élevait le saint monument à la grande louange et reconnaissance des peuples. Quoi de plus juste! la cathédrale était l'asile, le repos, le berceau, la tombe aussi; elle était le livre ouvert à tous les fidèles; elle racontait le supplice des martyrs, la gloire des vierges, les miracles de la légende; elle donnait la gloire, elle donnait l'infamie; elle faisait l'apothéose des bons, elle livrait le méchant aux supplices de l'enfer.

La statuaire a suivi et devait suivre naturellement les progrès et les travaux de l'architecture; l'une et l'autre, elles nous sont venues des premières églises du Bas-Empire. L'art byzantin s'est fait sentir à la statuaire chétienne; vous la reconnaîtrez à l'exacte proportion des figures, aux plis parallèles des draperies, à sa chaste tunique, à son manteau brodé de perles. Les pieds et les genoux manquent de perspective; la chaussure est pointue, les yeux sont saillants et bien fendus, les sourcils arqués, on dirait que les cheveux ont été faits avec un peigne.

Peu à peu, cette sculpture byzantine, qui déjà comporte la plus grande finesse et les plus exquises délicatesses de l'art, tient sa place dans toutes les cathédrales. La beauté native de ces belles têtes, la grâce un peu écourtée de ces vêtements, l'honnête et chaste tranquillité de ces nobles pierres, qui sont comme l'expression religieuse du douzième siècle, deviennent l'ornement le plus rare des cathédrales, la consécration la plus touchante des tombeaux. La Vierge, au douzième siècle, est déjà empreinte d'une beauté idéale et charmante; c'est vraiment la reine des cieux; aux longs vêtements, aux cheveux ondoyants, au visage doux et calme, le front orné d'un diadème d'or. Elle tient dans ses mains l'enfant Jésus qu'elle regarde avec un amour tout divin; c'est le douzième siècle qui a produit ces naïfs chefs-d'œuvre. Belle époque! Elle a été le commencement solennel des beaux-arts de l'Europe moderne; la chevalerie, la poésie, l'architecture gothique n'ont pas d'autre point de départ; à ce moment le monde ancien disparaît, épuisé par ses propres excès, dévasté par les barbares, brisé même par les fanatiques qui font tomber, sous le marteau impitoyable, l'Apollon, la Minerve, la Vénus, enfants vaincus des Polyclète et des Scopas, dont le seizième siècle doit ramasser tantôt, avec tant d'admiration dévouée, les aimables débris.

Au quatorzième siècle l'ogive règne en maîtresse souveraine, c'est son bel instant; au delà il n'y a plus que découragement et décadence. Parcourez les édifices de cette grande époque, ce ne sont qu'ogives équilatérales, fenêtres effilées, feuillages délicats, larges arcades, trèfles aux feuilles arrondies. Pour comprimer les voûtes élancées de ces nefs et de ces chœurs, l'architecture gothique perfectionne l'emploi des arcs-boutants. Ces arcs deviennent bientôt des arcades aériennes d'une grâce vigoureuse et hardie; elles s'élèvent autour des nefs et des absides. En même temps les colonnes prennent plus d'élancement et d'élégance; l'édifice montant, elles montent avec lui, supportant, dans les grandes nefs, les arceaux des voûtes. De progrès en progrès, les grandes arcades reposent sur des arcades garnies de colonnettes, la voûte est formée de voûtes partielles ogivales, dont les arêtes restent fixées à des arceaux croisés. Quelques-uns de ces arceaux sont parallèles entre eux, et traversent les nefs en ligne droite, tout en formant l'ogive. Les ornements des clefs de voûte se varient à l'infini. O miracle! depuis bientôt six cents ans, ces voûtes résistent à tous les vents de l'orage, à toutes les malédictions des hommes, à toutes les fureurs des révolutions.

En quelques mots nous avons expliqué les principales décorations de l'art gothique. Ces feuilles recourbées en volutes sont les *crochets*; ces arcades en ogive, appliquées sur la muraille, sont les *arcades simulées*.

le *pinacle*, c'est cette petite pyramide couronnée de clochetons, autour des galeries de la façade, et aussi au-dessus des niches portées sur les dais qui protégent les statues. Le *dais* forme un couronnement en saillie, ciselé dans toutes ses parties, et protégeant les statues placées dans leurs niches. *Les balustrades* couronnent les murs des cathédrales; elles sont placées au-dessus des chapelles latérales et du grand comble, elles forment des galeries directes qui permettent de faire le tour de l'édifie. A l'intérieur, les balustrades sont composées d'arcs à ogives ou à plein cintre, et souvent ornées de trèfles ou de quatre feuilles. Les *tours*, du haut desquelles tombe l'*angelus* en douce harmonie, sont terminées par des flèches octogones. Les *clochetons* sont autant de petites tours terminées, les unes par une flèche octogone, les autres par une tour carrée ; ils occupent, dans les grands monuments, les angles des hautes murailles et jettent une gracieuse variété dans les ornements de l'édifice. Les bas-reliefs et les statues sont semés, avec une exquise profusion, sur les parois latéraux des portes, sur les contre-forts à l'extérieur, — dans des niches pratiquées tout exprès, — dans les nombreuses arcades des galeries au-dessus des portails.

A force de suivre l'art dans sa rapide transformation, nous voyons déjà apparaître les compartiments flamboyants qui envahiront plus tard l'architecture du quinzième siècle; en même temps les fenêtres s'élargissent ; elles passent de l'ogive évasée à l'ogive surbaissée. L'ouverture est divisée par plusieurs colonnes, le tympan est coupé par une véritable dentelle de pierre ; les *roses*, offrant les mêmes dessins que les fenêtres, n'ont jamais été plus riches, plus élégantes, plus complètes. Les ornements accusent plus de dignité et plus d'ensemble dans le détail ; les *trèfles* sont employés plus fréquemment, mais avec moins de profondeur et de saillie ; les quatre feuilles, environnées d'un cercle, composent ce qu'on appelle les *quatre feuilles encadrées ;* les *rosaces* sont répandues sur les murailles, comme autant de reflets des grandes rosaces aux vitraux magnifiques ; les *pinacles* sont plus nombreux, les *dais* plus élevés et plus ornés, les *crochets* ne se comptent plus, les *baies* de tours sont découpées, comme les fenêtres, de trèfles, de quatre feuilles, de rosaces. Hélas ! déjà la sculpture a perdu de sa naïveté et de son inspiration ; l'ouvrier laïque commence à remplacer les prêtres sculpteurs ; déjà la foi est moins grande, la croyance moins sincère. Les ouvrages de ce siècle se ressentent des agitations et des doutes qui l'agitent. De temps à autre, se montre encore la naïveté du douzième siècle, comme reparaît parfois un refrain naïf dans les complications variées d'une symphonie; mais c'en est fait, l'architecture du moyen âge vient d'accomplir

les chefs-d'œuvre qu'elle portait en germe, nous passons à un autre style qui est purement et simplement de la décadence : le *style flamboyant*, le style multiforme, touffu, hérissé, l'art chargé de losanges, de zigzags, inventions lamentables qui déjà manquent de simplicité, de goût, de génie. L'ornement est répandu avec une profusion presque insensée, les colonnes et les pilastres sont remplacés par des colonnettes si déliées et si minces, qu'on les prendrait pour des *chènevottes*, disait Girardon. — Cette fois la vue n'est plus charmée par la grandeur et par la perfection des ornements, elle est éblouie par le nombre des pinacles, des moulures, des guirlandes, des feuillages frisés, déchiquetés, futiles ambitions d'architectes aux abois ! — Le chapiteau s'accourcit de plus en plus ; les arcs s'étendent au delà de la ligne des centres ; les arcades des voûtes se croisent en tous sens, comme autant de branches d'arbres que n'émondent plus les mains savantes du jardinier. Les portes, de forme ogivale encore, se surchargent d'un encadrement carré ; les fenêtres, moins élevées et plus larges, ont perdu la pureté de l'ogive régulière. L'ornementation s'appesantit sous les lignes tourmentées du gothique flamboyant. Nous tombons, et de bien haut ! dans le tour de force, dans la passion pour les ornements bizarres, dans les effets à tout prix, dans la recherche de l'inconnu. O ciel ! nous tombons dans le grotesque et le fantastique ! De son côté, la statuaire s'éloigne encore davantage de son ingénuité primitive, sinon de son charme ; elle est plus habile, elle est moins naïve ; elle est plus ornée, elle est moins vraie ; ces figures viennent de la terre, et non plus du ciel. Nous sommes ainsi arrivés en plein quinzième siècle : feuillages coupés à jour, écussons, armoiries, emblèmes, pendentifs très-allongés et couverts de broderies, festons trilobés suspendus aux voussures des portes, des fenêtres, des arcades, des arcs-boutants, aux arceaux des voûtes ; panneaux tapissant les murs ; ceps de vignes, entrelacs, arabesques, rinceaux ; et, parmi ces animaux sans nom et sans forme, — des chimères, — la salamandre effrontée de François Ier, qui grimpe au hasard dans cette forêt échevelée ; tout vous annonce la renaissance, l'*âge d'or du grand Léon*. Aussi, rien qu'à voir le style flamboyant poussé à ses dernières conséquences, vous comprenez que l'art gothique est arrivé à son dernier effort ; il a construit tout ce qu'il avait à construire, en France, en Allemagne, dans la Belgique, en Angleterre, en Bretagne en Normandie, partout.

Mais, ce long travail des siècles et de la croyance, à quelles misères, à quelles profanations n'a-t-il pas été exposé ? Cette fois ce n'est pas Attila, *le plus affreux de tous les hommes*, qui brise, qui brûle et qui renverse ; ce sont des chrétiens qui portent leurs mains violentes et criminelles,

sur les chefs-d'œuvre du passé chrétien. Ces œuvres illustres, commencées avec tant de joie, achevées avec tant d'orgueil, elles sont brisées avec une rage égale à cette joie, égale à cet orgueil. Non, jamais les Vandales n'ont été plus furieux contre les villes antiques que les habitants de l'Europe moderne ne l'ont été contre les plus saintes cathédrales, les plus vénérables monastères, les plus hautes et les plus royales maisons. Les lâches ! même dans leurs fureurs les plus violentes, ils s'en prenaient, plus souvent, aux monuments qu'aux hommes. C'était le délassement obligé de leurs discordes civiles, que le vainqueur brisât la maison, l'église, l'hôtel, l'hôpital du parti vaincu; de son côté, au premier changement de fortune, le vaincu rendait au vainqueur ruine pour ruine. Quel est l'enfant de ce peuple de France qui n'ait pas essayé son ardeur naissante, en brisant à coups de pierre, les œuvres les plus délicates des vieux sculpteurs ? Les protestants et les catholiques, quelles guerres abominables ils se sont faites ! Quels meurtres, quels blasphèmes des deux parts, et surtout, des deux parts, que d'incendies, d'abominations et de ravages ! Quant aux abominations à jamais détestables, quant aux perfidies exécrables de cet horrible 1793, tout sanglant et tout souillé, époque fabuleuse qui n'a pas eu sa pareille dans les annales les plus chargées de crimes, de folies et de souillures de tout genre, 1793 a tout brisé, tout écrasé ; immense époque de crimes inutiles, si perverse et si infinie dans son génie d'anéantissement universel, que c'est à peine si on peut y croire ! Et voilà comment les dix-sept cent mille édifices sacrés qui couvraient le sol de la France, abattus, vendus, achetés, pillés, dispersés çà et là, renversés, jetés dans le four pour devenir de la chaux vive, ont à peine laissé quelques nobles débris de leur ancienne grandeur, comme pour augmenter nos vifs, inutiles et sincères regrets ! Ce que la révolution stupide n'a pas eu le temps de briser, l'infâme bande noire l'a vendu en détail. C'est à peine si la France a sauvé deux mille églises dignes de l'attention de l'antiquaire, dignes de l'étude de l'artiste. Voilà donc à quelles ruines incomplètes ont abouti tant d'argent, tant de patience, tant de génie ! On a déshonoré les cités. Privée de ses chefs-d'œuvre, à quoi ressemble une réunion d'hommes ? Ce n'est plus une ville, c'est une fourmilière. On a déshonoré le paysage qui tirait un si grand parti de ces flèches, de ces clochers, de ces hautes murailles. Ce qu'on n'a pas pu renverser, on l'a souillé à plaisir. Des plus nobles tours gothiques, on a fait des magasins; des plus correctes églises ogivales, on a fait des écuries; et c'est justement pourquoi nous devons accorder, nous autres, qui sommes innocents des crimes et des fureurs de nos pères, nos plus vives et plus respectueuses sym-

pathies au peu qui nous reste des œuvres de l'art chrétien d'autrefois.

Des nombreuses provinces dont se compose le royaume de France, la Normandie est la province qui a conservé le plus grand nombre de ces glorieux vestiges. Parcourez ces villes actives, remplies, populeuses, brillantes, à chaque pas vous rencontrez quelque souvenir du moyen âge, débris curieux et vénérables de l'art d'autrefois, dont les sages cités se font un ornement et une fête de chaque jour. A peine êtes-vous arrivé dans quelqu'une de ces villes superbes, qui ont joué pendant tant de siècles leur rôle de villes souveraines, que tout d'un coup vous cherchez, de l'âme et du regard, le monument resté debout et portant légèrement le souvenir de tant de siècles. Si, par bonheur et par miracle, la sainte cathédrale a résisté aux violents orages des hommes et du ciel, soudain vous entrez, d'un pas recueilli, dans cette enceinte de la méditation et de la prière. Tout ce qui a été la gloire, la vertu, l'héroïsme, le courage de l'antique cité, est venu prier à cet autel; sous ces voûtes solennelles, la ville a tour à tour invoqué le Dieu de la paix et le Dieu des armées! Dans ce lieu, qui exhale encore l'odeur du pur et vieil encens, la ville a chanté le *Te Deum* de la victoire et le *Salva nos perimus!* des jours de défaite. Durant l'orage, la sainte cathédrale a été le port; dans la tempête, l'abri; durant le siége elle a été la citadelle, et après le siége, la couche funèbre. Elle a été le berceau, elle a été la tombe! toute parole est tombée de cette chaire, toute bénédiction est descendue de cet autel. *Saint-Ouen*, *Notre-Dame de Rouen*, quels plus rares et plus excellents ouvrages de l'art chrétien, de la pensée chrétienne? Il faut remonter au second siècle du christianisme, pour retrouver les origines de cette immense église, qui domine encore, de toute sa hauteur, la Palmyre du moyen âge. Dans la cathédrale de Rouen, se retrouverait, au besoin, l'histoire de la Normandie tout entière. En l'an du Christ 260, un homme de noble race, un chrétien de la Grande-Bretagne s'en vint à Rouen, pour y prêcher l'Évangile. La ville était païenne, elle obéissait aux empereurs de Rome, et cependant elle écoute avec ferveur l'apôtre que lui envoyait le pape saint Étienne. Cet apôtre, c'est saint Mellon; il eut l'honneur de faire de cette cité païenne le centre du christianisme dans cette partie des Gaules. A la voix de l'apôtre, sur les bords de cette rivière de Seine, *qui a l'eau doulce et délectable à regarder et à boire*, s'éleva le premier temple chrétien (270), et de cette église, fondée par sa charité et par son zèle, saint Mellon fut le premier pasteur. Il mourut après un épiscopat triomphant d'un demi-siècle. Lui mort, son église fut augmentée, agrandie par les évêques successeurs de saint Mellon, qui mirent à profit la paix donnée à l'Église par l'empereur Constantin. Vers l'an 400 fut rebâtie, du haut en

bas l'église cathédrale de Rouen. C'était à peu près à la même époque où saint Germain l'Auxerrois, *ce grand capitaine des armées de Jésus-Christ* [1], s'en allait, du fond des Gaules, prêcher l'Évangile à cette même île de la Grande-Bretagne, qui avait envoyé à Rouen son premier apôtre, saint Mellon. Saint Germain, lui aussi, arriva en Angleterre, non pas au nom de l'empereur, maître du monde, mais au nom de l'Église plus puissante mille fois que tous les Césars. Quand ce saint apôtre mit le pied sur ces rivages *où s'arrêtait le monde*, l'île de la Grande-Bretagne était plongée dans la stupeur. Les Romains avaient abandonné à eux-mêmes ces peuples malheureux qu'ils avaient gouvernés, non pas sans peur, et, de leur autorité d'un jour sur cette terre désolée, rien ne restait, sinon les remparts de pierres, périssables souvenirs du passage de l'empereur Sévère. La guerre avait rempli l'île entière de forteresses et de ruines. Ruines du côté de l'Écosse, ruines du côté de l'Irlande, ruines du côté des Romains, qui s'étaient enfuis en toute hâte, rappelés par Honorius pour la défense des Gaules et de l'Italie. Chemin faisant, le saint évêque d'Auxerre put saluer l'œuvre pieuse que l'Anglais saint Mellon avait accomplie de ce côté de l'Océan!

Cette histoire des premiers temps de la cathédrale de Rouen est souillée par le sang d'un homme, plein de courage, dont l'Église a fait un martyr. Au pied de l'autel, où il avait marié Mérovée et Brunehaut, Prétextat, évêque de Rouen, fut impitoyablement égorgé par l'ordre de Frédégonde. Dans le siècle suivant (650), saint Ouen, l'une de ces fermes volontés qui font des miracles, agrandit encore la sainte basilique. Or, le jour de Pâques de l'an 769 (le christianisme atteignait alors son plus haut point de grandeur, la Rome religieuse était la souveraine maîtresse, elle donnait les empires, elle disposait des couronnes au gré de sa volonté et de son génie), savez-vous quel est l'homme tout-puissant qui s'agenouille au pied de l'autel embelli de saint Ouen? Cet homme, c'est l'empereur Charlemagne! Quelle plus magnifique consécration fut jamais faite d'un temple chrétien? Et cependant, l'autel où s'était agenouillé le grand empereur, quand les Normands arrivent, ils le brisent; l'église fondée et bâtie par tant de bons évêques, dans laquelle a coulé le sang d'un martyr, les Normands la renversent de fond en comble, puis, devenus chrétiens à leur tour, l'église qu'ils ont renversée, ils la relèvent d'une main pieuse et savante dans l'art de tailler la pierre. Aux mêmes lieux où s'est agenouillé Charlemagne, ce même Rollon qui n'a pas voulu courber la tête devant le petit-fils de Charlemagne qui lui don-

[1] *Baronius, anno J. C.* 429.

nait sa fille Gisèle et la plus belle province du royaume de France, courbe la tête et plie les genoux, en implorant les eaux du baptême (913). Il meurt (931) ; l'église qui en a fait un chrétien, lui accorde une tombe. Les ducs de Normandie restent obéissants et fidèles à l'exemple que leur a donné le duc Rollon. L'an 930, Richard Ier, le fils de Guillaume *Longue-Épée*, agrandit la basilique normande ; son fils Robert, archevêque de Rouen, fait construire le chœur. Faites silence ! un nouveau prince des païens vient recevoir le baptême sous les mêmes voûtes où dort le premier duc de Normandie ; ce nouveau catéchumène, c'est Olaüs II, Olaüs *le Saint*, roi de Norwége, l'arrière-petit-fils du roi Harold. Il s'était battu en Normandie pour le roi Ethelred, et il revint dans son royaume avec ce cri pour ralliement : *En avant, soldats du Christ, de la croix et du roi !* — En l'an 1033, s'élève triomphante la belle tour de pierre qui porte le nom de Saint-Maurice ; le vénérable archevêque complète l'œuvre de ses prédécesseurs, il pose la dernière pierre en chantant le *Nunc dimittis : Et maintenant, Seigneur, vous pouvez rappeler à vous votre esclave !* — Avec le temps la vaste basilique s'en va grandissant toujours dans sa majesté et dans sa gloire ; elle met à profit *cette paix de Dieu* que l'Église donnait au monde (1040), afin de reprendre la tutelle du genre humain qui lui échappait au milieu de la guerre universelle. *La paix de Dieu*, ce beau rêve, mais un trop beau rêve, impossible à réaliser au milieu de la féodalité du moyen âge, et voilà pourquoi on l'appela plus tard, non pas *la paix*, mais *la trêve de Dieu*. Tous les évêques de la chrétienté s'entendirent alors, pour proclamer qu'il était temps de mettre des bornes à cette fureur impitoyable qui dominait les peuples. Par cette loi nouvelle, la guerre fut défendue, depuis le mercredi soir jusqu'au lundi matin de chaque semaine ; était excommuniée toute armée qui en venait aux mains les jours de fêtes, à l'Avent, et pendant le saint temps du Carême. Etaient déclarés lieu d'asile, non-seulement l'église et le cimetière, mais encore, chose admirable ! l'ombre sainte de la charrue. Respect aux femmes, aux marchands, aux laboureurs, aux champs ensemencés, aux pèlerins, aux femmes, aux enfants, aux moines, aux clercs, et à ceux qui les accompagnent ! La trêve de Dieu protégeait tous les faibles ; à peine si elle accordait aux hommes forts la permission de se battre quatre-vingts jours dans l'année. Sainte bienveillance chez le clergé de cette rude époque ! Paroles de paix et de salut qui devaient retentir bien haut dans toutes les âmes ! La trêve de Dieu ! la paix de Dieu ! c'est-à-dire : assez et trop de discordes, assez de violences, assez de massacres, assez de villes renversées et pillées ; la paix,

la paix, à chacun et à tous! la paix à qui prie! la paix à qui travaille! la paix pour que les hommes aient le temps de défricher la terre, de bâtir des villes et des cathédrales, la paix pour que l'Europe ait le temps d'élever tous les soldats du Christ attendus par les croisades! — La paix! la paix! disaient les évêques en levant leur bâton pastoral. Les peuples, pleins de joie et las de tant de misères, répétaient : *La paix! la paix! la paix!*

Durant les premières ferveurs de cette trêve de Dieu, plus observée dans le Midi que dans le Nord, la cathédrale de Rouen, à peine achevée, fut frappée de la foudre (1110). Le lendemain le peuple se remet à l'œuvre, et il travaille de longues années à réparer le ravage d'une heure. La foudre, plus obstinée que les soldats de Rollon, tombe de nouveau sur l'église, et la belle flèche de Saint-Maurice est brisée en éclats.

Mais le peuple du moyen âge est patient, il a tant souffert; il espère dans la justice divine, il est si malheureux! Encore une fois il se met à l'œuvre; il efface de son mieux les traces du feu du ciel. D'ailleurs, à chaque accident qui frappe la sainte basilique, une gloire nouvelle lui arrive : Rollon, aux mêmes lieux qu'il a dévastés se fait chrétien; à peine les ravages du tonnerre sont réparés, que la basilique ouvre ses portes au pape Innocent II et à saint Bernard. « *L'admirable Bernard*, « dit Bossuet [1], qui avait la science et la prédication : la science de la « croix qui fait les chrétiens, la prédication de la croix qui fait les apô- « tres! » Innocent II, l'ami de Suger, accompagné de l'apôtre Bernard, revenait alors de son abbaye de Clairvaux, règle austère, pauvreté sérieuse, un long jeûne que partagea le vicaire de Jésus-Christ avec saint Bernard. Pourtant, devant ce même pape Innocent II, les peuples s'étaient prosternés, le roi Lothaire et la reine son épouse étaient accourus pour recevoir le successeur de saint Pierre; le roi lui-même avait tenu la bride du cheval blanc que montait le pontife. Ce fut une grande fête dans la ville de Rouen : cet abbé de Clairvaux, éloquent à la façon de saint Jean Chrysostôme, et le chef visible de l'Église catholique, l'un et l'autre venant prier à l'autel de Saint-Mellon! De cette double visite la cathédrale de Rouen, même après tant d'années, a conservé le pieux souvenir.

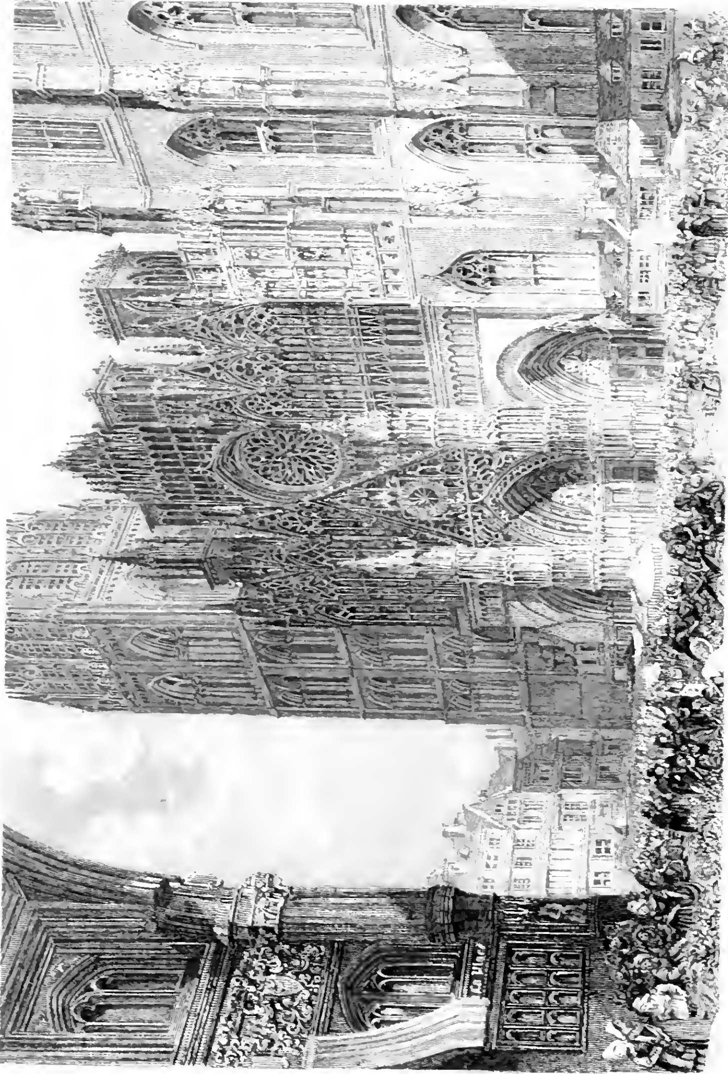
Tout à l'heure, dans cette même cathédrale de Rouen, nous allons retrouver le roi Henri II, et plus tard (1199), *Jean-sans-Terre*, six mois avant l'incendie fatal qui dévora la ville entière. Rude incendie! en vingt-quatre heures, tout s'abîme; cette cité florissante, si remplie d'ac-

[1] *Panégyrique de saint Bernard*

tivité, de travail, de zèle, d'intelligence, si admirablement disposée pour les libertés à venir, elle n'est plus que cendre et fumée... de cette capitale d'une province, plus puissante que bien des royaumes, on pouvait dire ce que dit le poëte Sidoine Apollinaire, qu'elle était florissante par tout ce qui fait les grandes cités : les murs, les citoyens, les rues, les tavernes, les jardins, les portiques, les greniers, les places publiques, les théâtres, les bains, les prés, les fontaines, les îles, l'étang, le gain, le pont, la mer, l'argent, les temples :

Muris, civibus, ambitu, tabernis,
Hortis, porticibus, foro, theatro,
Delubris, Capitoliis, monetis,
Thermis, arcubus, horreis, macellis,
Pratis, fontibus, insulis, salinis,
Stagnio, flumine, merce, ponte, ponto.

En moins de vingt ans, la ville est réparée, et avec la ville nouvelle s'élève une cathédrale nouvelle. Non, ce n'est pas le feu qui peut venir à bout de ces grandes œuvres du génie et de la croyance : elles résistent fièrement à ces agonies douloureuses. Le feu brûle le monument, mais l'idée qui avait placé là ce rare édifice, l'idée reste, et elle suffit à tout reconstruire. Tant que nous aurons affaire à un peuple en progrès, il ne faut pas gémir sur les monuments qui brûlent, car l'avenir des peuples est aussi l'avenir des beaux-arts. — A plusieurs reprises encore, la cathédrale de Rouen, du moins en partie, sera la proie des flammes, et toujours vous la verrez se relever plus brillante et plus complète. Brûlée le jour de Pâques en l'an 1200, elle est frappée de la foudre le jour de Pâques 1284 ; en 1353, la flèche est ébranlée par la tempête ; en 1625, le tonnerre frappe de nouveau l'édifice, agrandi par tant de travaux excellents ; dix ans plus tard, l'ouragan ravage une partie de l'ancien portail qui forme la cour des Libraires. En 1642, le tonnerre tombe encore sur ces saintes murailles ; le coq est frappé au sommet du clocher, dix jours plus tard, le coq déployait de nouveau ses deux ailes agitées par le vent venu de la mer. L'an 1683, l'ouragan s'abat sur l'église ; il brise l'orgue, il renverse trois ou quatre tourelles du grand portail ; — 1713, — le feu prend à la pyramide ; — 1727, — le feu prend dans la charpente du chœur ; — 1752, — le jour de l'Assomption, en sonnant le salut, se brise en deux le battant de la cloche Georges d'Ambroise ; — 1768, — encore le tonnerre ; il tombe sur la base de pierre de la pyramide, et, traversant la lanterne, il vient s'éteindre au pied du jubé. Hélas ! pas plus tard qu'hier, le 15 septembre 1822, la foudre tombait une dernière fois sur cette pyramide qui la brave de-



puis trois siècles : cette fois le feu du ciel est le plus fort. Ebranlée par tant de secousses, par tant d'orages, par tant d'incendies, l'œuvre de Robert Becquet s'affaisse sur elle-même. Elle chancelle, elle se précipite dévorée par l'incendie ; la croix qui se perdait dans la nue, tombe avec un fracas immense. Vainqueur de l'aiguille, le feu se répand à grandes flammes dans la toiture du chœur ; ce fut un jour de deuil dans toute la Normandie, dans toute la France ; mais la flèche était encore brûlante, que déjà la France songeait à la relever ; seulement dans cette restauration incomplète, la fonte devait remplacer la pierre, la fonte aux grêles apparences, à la couleur grise et douteuse ; la fonte pour remplacer le plus bel ornement de ce rare édifice qui rappelle dans son ensemble toutes les époques de l'art, le dixième siècle dans son austérité, le treizième siècle dans sa magnificence, et même la renaissance dans ses élégances les plus exquises ! C'est là, en effet, un monument à part, merveilleux, de l'art gothique, il s'enfonce par ses premiers piliers dans la zone romane, pendant que sa flèche élégante touche légèrement aux fantaisies les plus délicates du siècle de Léon X.

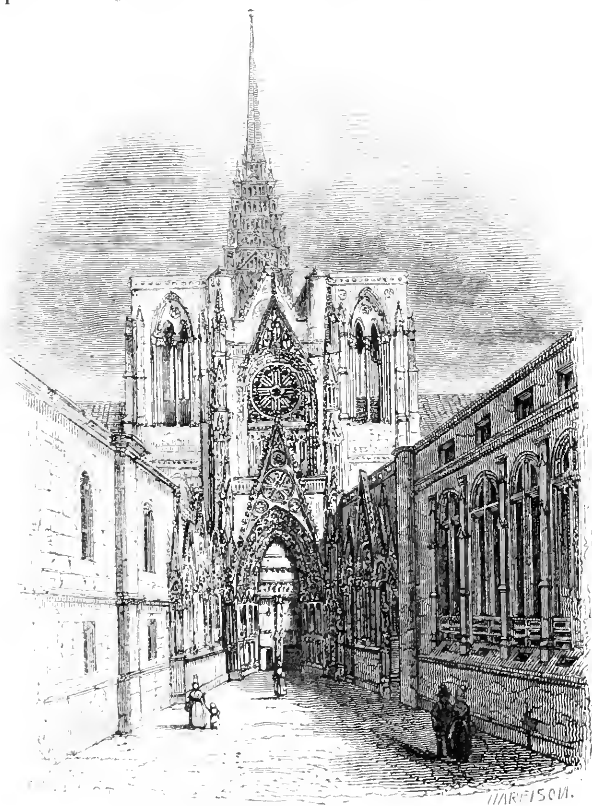
Des ruines diverses sur lesquelles elle s'est élevée, la cathédrale de Rouen a conservé fidèlement le souvenir. Elle est comme le représentant du monde : *en deçà de la croix*. Ces âges nombreux et ces vieux siècles qu'elle porte si légèrement, car un siècle, pour les chefs-d'œuvre, un siècle, c'est un jour ! sont inscrits en traces ineffaçables dans les murailles de la cathédrale, sur les murailles. La chapelle de la Vierge, magnifique entre toutes, appartient au commencement du quatorzième siècle ; les deux portails latéraux sont du siècle suivant ; le grand portail, la *tour de Beurre* et la pyramide, admirables témoignages de la libéralité des d'Amboise, ont encore demandé un long siècle de travaux et de dépenses. La tour de *Saint-Romain* remonte quelque peu au delà du douzième siècle ; c'est la plus vieille partie du monument. Le *portail des Libraires*, sous lequel ils abritaient en effet eux et leurs livres, ne fut achevé qu'en 1478. Le portique, vidé à jour dans le beau style arabesque, est de l'an 1781. La révolution de 1789 a enlevé l'aigle du lutrin, présent royal du roi Charles VI. Les fenêtres du chœur datent de l'an 1450 ; la balustrade en pierre est de 1580 ; la tour méridionale, la *tour de Beurre*, construite avec le produit des jeûnes rachetés durant le Carême, fut achevée en 1507. Sous la tour était creusée la paroisse de Saint-Etienne. Ceci fait, restait à bâtir le grand portail, et le reste de la façade.

Ce beau portail fut achevé par les libéralités d'un homme que la ville de Rouen reconnait pour un de ses bienfaiteurs les plus bienveillants et

les plus dévoués, Georges d'Amboise, le serviteur, l'ami, le digne ministre du bon roi Louis XII. Le cardinal d'Amboise partagea avec son maître le surnom glorieux de *Père du peuple*. Ils étaient huit fils de Pierre d'Amboise, seigneur de Chaumont, chambellan des rois Charles VII et Louis XI; celui dont nous parlons fut le plus célèbre de tous, avec son frère Jacques, abbé de Jumiéges. Nobles enfants d'une noble race, on les retrouve dans tous les gouvernements importants, dans les emplois les plus difficiles : évêques, grands prieurs, gouverneurs de provinces, soldats. Georges d'Amboise, l'archevêque de Rouen, était évêque de Montauban à l'âge de quatorze ans. Le roi Louis XI régnait encore, que Georges d'Amboise s'était déjà donné au duc d'Orléans. Il partagea, en homme de cœur, la mauvaise fortune de son prince. Lorsque le duc d'Orléans devint gouverneur général de la Normandie, il délégua son autorité au cardinal d'Amboise. En Normandie, Georges d'Amboise apprit avec le zèle d'un honnête homme, son métier de grand ministre. Quand le duc d'Orléans fut devenu roi par la mort de Charles VIII, ce prince, destiné à sécher tant de larmes, ne voulut pas venger ses injures, mais à ses amitiés il resta fidèle. Georges d'Amboise fut l'assidu compagnon de cette royauté courageuse, bienveillante et ferme ; Georges d'Amboise fut à la fois le premier ministre de la France et le légat du saint-siége, et dans cette position doublement difficile, il sut mériter l'estime et le respect général. Durant les guerres d'Italie, le cardinal d'Amboise se signala par son génie financier, autant que par son courage, quand il fallut apaiser à Milan (1500) cette funeste révolte qui pensa tout perdre. Les plus rares monuments, dont la France se couvrit à cette époque, elle les doit à la faveur et au goût éclairé de son ministre. Le château de Gaillon, dont les débris admirables, sauvés par M. Lenoir, sont le plus bel ornement de l'École des Beaux-Arts, à Paris, est l'œuvre la plus charmante, la plus complète, véritablement une œuvre royale, du cardinal d'Amboise. Nouvel arrivé de la Lombardie, où il avait pu voir les premiers travaux exécutés par le Bramante, pour Ludovic Sforze et pour son frère Ascagne, le *monastère de Saint-Ambroise*, la *tribune*, la *sacristie*, le *cloître des Dominicains*, à Milan, le cardinal d'Amboise fit, à son château de Gaillon, le premier essai du *style de transition*. Ce savant prélat, qui avait un si bon sentiment de l'art, se faisait suivre, même à la guerre, par des peintres et des clercs habiles, chargés de décrire : « Les villes, châteaux de la conquête et l'assiette d'iceulx, la volubilité « des fleuves, l'inégalité des montagnes, le plateau du territoire, l'ordre « et le désordre de la bataille, l'horreur des gisants en occision sangui-

« nolente, l'effroi des fuyants, l'ardeur et l'impétuosité, l'exaltation et « rivalité des triomphants. » Son nom est partout dans la capitale de la Normandie. Toute sa vie, il a cherché l'occasion de bien faire et de faire de belles choses. Comme les marchands de Rouen, faute d'un lieu plus convenable, se réunissaient dans la cathédrale pour traiter de leurs affaires, Georges d'Amboise, se souvenant *de celui qui avait chassé les marchands du temple*, leur fit élever cette admirable salle des *Pas-Perdus* du Palais de Justice. Tout le grand portail et la très-riche façade de la basilique, comprise entre les deux tours, est l'œuvre du savant cardinal : c'est un modèle du style gothique flamboyant. Le bureau des finances construit sur le parvis même de la cathédrale est tout à fait une réminiscence de l'art italien, tout comme Gaillon. Des artistes rouennais, génies tout normands, Jacques et Roulland-Leroux, père et fils, maîtres maçons de la ville, ont construit la façade; Pierre Desaubaulx a sculpté cet arbre généalogique de la Vierge qui est le plus riche ornement de la porte principale. Déjà, à cette époque, la ville de Rouen produisait assez de grands artistes pour se passer des artistes de l'Italie, bien que le roi Louis XII en ait appelé plusieurs. Parmi ces artistes rouennais, il faut citer Roger Ango, l'architecte du palais de l'échiquier, Regnauld Théouin, Jean Chaillou, André le Flamand, famille d'artistes que la Normandie pouvait présenter avec orgueil à tous les sculpteurs de l'Anjou, les frères *Juste* et les frères Pilou, très-habiles artistes. Aussi un savant antiquaire, M. Deville, justement jaloux de la gloire de ces monuments rouennais dont il s'est fait le patient et éloquent historien, quand on a prétendu que les architectes italiens avaient travaillé à la cathédrale de Rouen, a démontré, avec l'énergie digne d'une si belle cause, que la cathédrale tout entière était l'œuvre d'artistes français, que Fra Giacondo, le célèbre architecte amené d'Italie en France par Louis XII, n'a rien à réclamer au portail de la cathédrale. Le portail est tout un poëme, tout un cantique. Entendez-vous les anges qui chantent? Voyez-vous ces saints qui prient? L'art, dit un poëte, est *la poésie muette : muta poesis*. Oui certes, l'art antique, l'art païen, mais l'art de la foi chrétienne, cette force qui peut transporter des montagnes et qui de cette montagne sainte va faire un escalier pour monter au ciel, je l'entends, il me parle, il a une voix, il a des chants sublimes, des ordres souverains. Nous sommes entrés dans le *règne de l'esprit* prédit par l'Évangile. L'esprit est partout dans ces murs. Levez la tête et tout là-haut, au-dessus de ces arcades en ogives, au-dessus de la grande rose encadrée et resplendissante dans l'ogive, au-dessus de la galerie décorée d'ar-

cades, au-dessus du pignon chargé de sculptures et d'entrelacs, remarquez cet ensemble magnifique : les deux tours, les quatre tourelles ornées d'arcades, les trois rangs de statues placées dans leurs niches, les évêques, les abbés, les douze apôtres, les saints et les saintes du ciel, et sur la tour qui porte le nom de *Georges d'Amboise* : Moïse, Adam, et notre première mère ; tour magnifique, percée de quatre fenêtres à chaque face, chaque fenêtre avec sa balustrade ; sur le bas-relief du portail de la *tour Saint-Romain* : Hérode est à table, pendant que Salomé, sa nièce lascive, danse sur les deux mains une danse inconnue. Perfide, elle veut la tête de saint Jean-Baptiste ! Du côté du nord, neuf croisées de front éclairent les chapelles de la nef ; les piliers sont chargés de statues de rois et d'évêques, protégées par un dais que portent les plus jolis petits enfants espiègles, qu'on pourrait appeler *les gamins* du ciel. La porte qui donne entrée dans



Cathédrale de Rouen, portail des Libraires.

les tours est une porte basse en ogive. Vous montez dans le beffroi par

un bel escalier gothique. *Le portail des Libraires* représente le jugement dernier. Le monde est à sa fin : la trompette funèbre du dernier jour remplit l'univers de son épouvante et de son bruit terrible ; les morts sortent du tombeau ; l'ange, d'un geste, indique aux damnés le chemin de l'enfer. Dans une infinité de petits cadres, mille petites figures grimaçantes sont placées, comme par hasard. Cependant il vous est facile de reconnaître l'arbre du bien et du mal : Adam et Ève, Samson et le lion, puis encore une galerie, puis un grand toit, puis deux tours percées de fenêtres, voilà pour le *portail des Libraires*. — Le *portail de la Calandre* n'est pas moins beau. Il représente la vie de Notre-Seigneur, jusqu'à son agonie divine.



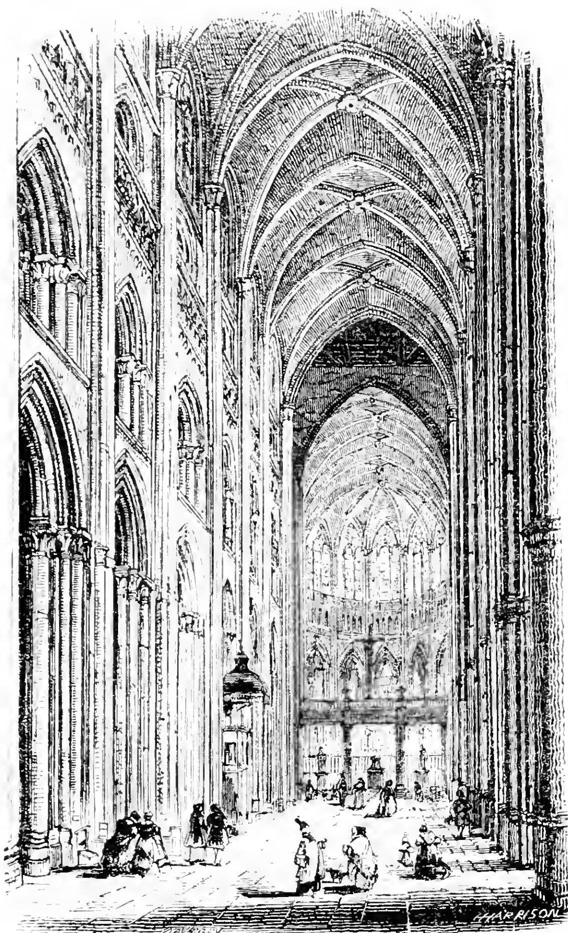
Cathédrale de Rouen (portail de la Calandre)

Sur toutes les cathédrales du moyen âge vous retrouverez toujours l'art chrétien racontant les austérités de la vie, et se préoccupant d'un

monde invisible dans lequel il se plonge avec joie ; l'art qui célèbre le Dieu devenu homme, le Dieu se révélant à ses frères par sa bienfaisance, par ses grâces infinies. De là viennent le caractère mystique de l'art chrétien, les prodiges qu'il raconte, les légendes dont il se souvient avec tant de vivacité et de bonheur ; la puissance, la liberté, l'amour ; le Père, le Fils, le Saint-Esprit !

Cependant l'église chrétienne nous appelle sous ses voûtes, peu semblable aux anciens temples profanes des dieux antiques, dont l'architecture, tout extérieure, n'était faite que pour le tranquille plaisir des yeux, et non pas pour les joies ineffables de l'âme humaine. C'est l'Évangile qui a grandi les temples afin que les peuples y puissent venir aussi librement que dans les cirques et les théâtres païens. Entrez ! la porte de la haute cathédrale dédaigne la correcte élégance de l'art grec ; il faut que vous sachiez, quand vous franchirez ce seuil redoutable, que vous y devez laisser les passions du monde extérieur, que vous entrez dans un monde nouveau. Ici, la ville bruyante ; — au fond de la cathédrale sainte, l'inconnu, le rêve, l'idéal. A la base de l'édifice, les trois portails prolongent leur ombre sévère, pendant que, peu à peu, à mesure qu'il s'éloigne du sol, l'austère monument s'entoure et s'éclaire de ces fenêtres, de ces aiguilles, de ces dentelures, de ces clochers aux pieux cantiques ! A sa base, l'église est une tour puissante ; à son sommet, c'est un manteau brodé par les génies de l'Orient. Ainsi doit s'élancer la prière, de la terre au ciel. Sur la terre, la prière de l'homme est une plainte ; dans le ciel, c'est un cantique ! A peine entré, vous êtes entouré des plus douces clartés. Le soleil jette dans cette ombre sainte son plus ardent et son plus limpide rayon. La lumière brisée, colorée et coupée à l'infini, va s'ébattant dans les merveilleux dédales de l'édifice ; sur les piliers, sur les corniches, sur les frêles détails, elle brille, elle s'efface, elle court, elle s'arrête, elle se joue tout au fond de cette longue suite d'arcs excentriques et décroissants, qui semblent appeler et défier ces mille clartés. Le chrétien, frappé de ces infinies profondeurs, se demande avec effroi : Que nous cachent donc ces ténèbres éclairées ? Est-ce la vie ? est-ce la mort ? Peu à peu, cependant, quand l'âme s'est calmée, quand le regard s'est rassuré, cette terreur s'arrête. La confiance revient à l'âme, les splendeurs de l'église, un instant oubliées, pour les enseignements de la façade, se montrent au chrétien dans leur vaste magnificence. Relevez la tête ! que votre cœur batte tout à son aise ! *Sursum corda !* Respirez et priez sous ces voûtes sublimes que supportent des colonnes sans nombre ; admirez ces peintures, ces fresques, ces mosaï-

ques, *cette Jérusalem nouvelle qui sort du désert brillante de clartés !* Et



Intérieur de la cathédrale de Rouen

nous, prenons un ton moins haut ! Pas tant d'audace ! Cessons de décrire cet entassement merveilleux de tant de siècles. Imprudente tentative de vouloir raconter, par exemple, ces trois grandes roses qui brillent, sous ces voûtes, du reflet de l'arc-en-ciel : la rose du nord, plus belle que celle du midi ; la rose de l'est, plus admirable que les deux autres, *la splendeur du vrai*, comme dit le Livre. Dans ces peintures magnifiques, que le soleil colore de ses plus vives clartés, les anges chantent, en l'honneur du Dieu tout-puissant, le *Te Deum* éternel !

Cet art de la peinture sur verre, si longtemps abandonné, et qui de

nos jours semble se relever de cet injuste abandon, suffirait à composer un chapitre important. Aussi bien que l'architecture et la sculpture, la peinture émaillée sur verre devait avoir ses diverses époques de grandeur et de décadence. Au douzième siècle, la peinture sur verre tenta ses premiers efforts, pour tomber dans l'oubli au bout de sept cents ans. Les plus anciennes verrières ne sont, à tout prendre, que des mosaïques dont les pièces de rapport, de petite dimension, sont formées de verre en table, colorié dans la pâte, et de verre légèrement nuancé, pour imiter les carnations. Sur ces différents tons, l'artiste traçait au pinceau des contours vigoureux et un léger modelé qui donnaient la forme aux figures, la grâce aux vêtements. Dans les verrières du douzième siècle, les tons sont riches en couleurs, le bleu et le rouge dominent dans les encadrements, aussi bien que dans les fonds à compartiments variés. Les couleurs claires : le blanc, le jaune, l'orange, le violet pâle, le vert pâle, sont rarement employées, on voulait éviter la confusion de la lumière. Le verre rouge n'était pas d'un rouge uniforme, mais les peintres verriers en tiraient un beau parti, pour les ombres et les lumières. Comme aussi le dépoli obtenu au tour, et appliqué par derrière, donnait aux verres blancs ou coloriés un air grave et rembruni que n'ont pas les vitraux modernes. Les ornements les plus déliés étaient obtenus par les verriers du douzième siècle ; ils enlevaient la chair avec une pointe délicate, au moyen de laquelle on la gravait dans les teintes brunes, avant que la cuisson leur eût donné une dureté inattaquable. Deux siècles plus tard, les verriers dessinaient les cheveux et obtenaient les lumières dans les carnations, par le même procédé.

En tout ceci, ne cherchez pas encore la peinture, ne voyez que l'élan gigantesque, l'inspiration. Sous cet austère ascétisme tâchez de retrouver les promesses de l'Évangile : ses douleurs, ses martyres, ses symboles, l'agneau, le lion, l'aigle, le phénix, le dragon, les quatre fleuves du paradis, le candélabre à sept branches, les sept trompettes dans les nuages, voilà l'œuvre des mosaïstes primitifs. Pour tout paysage, vous avez des palmiers moins hauts que les solitaires assis à leur ombre. Au treizième siècle, l'art a fait des progrès ; les sujets peints prennent dans les verrières la place des mosaïques, vous arrivez à de véritables tableaux qui remplissent la fenêtre entière. La carnation des figures, plus nette et plus ferme, s'en va s'adoucissant de haut en bas ; le modelé transparent sauve les effets trop noirs et trop durs ; les plis des vêtements sont produits le plus souvent par des hachures simples et placées à propos. Le modelé des figures n'est formé, dans les demi-teintes, que par un

dépoli léger; les lumières les plus vives sont produites par le verre dans toute sa transparence, et qui n'a lieu que sur des lignes très-étroites, et de manière à ne pas nuire à l'harmonie générale de la verrière. De nombreuses verrières, à cette époque, sont exécutées en grisaille pour tout ce qui est le fond, l'ornement, la mosaïque; le verre restant colorié pour tout le reste. Ces verrières monochromes sont d'un bel et grand effet. En un mot, les vitraux du treizième siècle sont les plus beaux vitraux du moyen âge. Les légendes y sont représentées très-simplement, sans aucune espèce de perspective. Placées sur le premier rang comme autant de statues, les figures peintes prennent une fermeté de ton, favorable à la décoration des grands édifices.

Au quatorzième siècle, l'art du verrier se perd en mille efforts sans grandeur. Ce n'est plus la mosaïque ferme, noble, serrée, ramenant tout l'effet de la verrière à une même surface, et se liant à merveille aux formes simples et graves de l'architecture; la peinture ambitieuse s'empare du détail tout entier; l'ornement est dédaigné pour les grandes compositions. Ce n'est plus une décoration, c'est un tableau. Les lignes de plomb, si favorables à la vigueur des contours, deviennent plus rares; ne faut-il pas céder la place à l'œuvre des peintres? En même temps, les dais, les pinacles qui couronnent les figures isolées, prennent dans ces tableaux une importance relative. Il y a plus d'art, peut-être, mais aussi plus de confusion, moins de simplicité, moins de grandeur. Les couleurs brillantes sont encore d'une admirable vivacité, mais les tons jaune et vert pâle, trop répandus, et donnant trop de passage à la lumière, commencent à jeter du vague dans ces œuvres moins nettes que vigoureuses. Un siècle plus tard, ce ne sont que grands dessins d'architecture dans lesquels s'agitent des personnages sans nombre. Plus de mosaïque, elle est remplacée par des feuilles maigres et découpées, copiées sur le feuillage étriqué des sculpteurs de la même époque. Le peintre oublie tout à fait qu'il travaille à l'ornement d'une église, il compose des tableaux pour son propre compte, il s'isole de l'ensemble, il devient le maître absolu de son travail, et il profite de sa liberté, pour dessiner à sa fantaisie des temples, des manoirs, des jardins, des paysages, dans lesquels la forme est comptée pour beaucoup, au grand détriment de l'idée chrétienne : voilà où en est arrivé l'art primitif! Maintenant le vague et l'idéal du moyen âge se rapprochent, tant qu'ils peuvent s'en approcher, de l'art palpable de l'antiquité. A ce moment aussi, l'unité disparaît de l'œuvre; chacun veut commander, personne ne veut plus obéir. Peintres, verriers, sculpteurs, ils échappent à la loi suprême de l'architecte

qui, au commencement de l'art, les menait tous, les uns et les autres, et d'une main si ferme, à la grandeur et au but de l'art, — l'unité, *qui est véritablement la beauté*.

Au seizième siècle, la verrière, n'échappe pas plus que le reste de l'ornement à l'influence des formes antiques. Les vitraux sont brodés à l'infini, les détails se perdent dans les détails ; on se croirait dans les ornements de l'Alhambra, dans la mosquée d'Abdérame. Les vitraux s'éclaircissent et laissent tomber un jour inattendu dans ces ténèbres à demi éclairées, si favorables à la prière. A force de vouloir régner et marcher tout à l'aise dans ses caprices, le dessin chasse du vitrail les admirables couleurs qui lui donnaient tant de vivacité et tant d'éclat. Vous arrivez ainsi jusqu'à la verrière blanche et grise du dix-huitième siècle : ombres obscures, figures environnées de tons noirs et opaques, tableaux mal indiqués. — Un siècle plus tard, hélas ! vous n'avez plus, en fait de verrières, que du verre blanc ; les verres ne sont plus coloriés en table, les rares peintures des vitraux ne sont plus que de grandes ébauches, exécutées par la méthode en apprêt. Quelques encadrements de mauvais goût rompent seuls la monotonie de l'édifice rajeuni et couvert, du haut en bas, d'un épais badigeon. Voilà donc, en effet, à quoi ont abouti les efforts, les chefs-d'œuvre excellents de l'art chrétien ! Ainsi ont été abolies les plus délicates beautés de la simple et majestueuse architecture des plus riches monuments gothiques. Rare perfection de formes souvent insaisissables, pour les yeux vulgaires, que nos sauveurs de monuments n'ont su ni comprendre ni respecter. Ravages sans fin, au dedans, au dehors ; démolisseurs sans pitié, arrangeurs ignorants qui brisent et qui dégradent, sous prétexte de réparer et de sauver. Les belles fenêtres traversées par les gracieux compartiments du style ogival, secondaire ou tertiaire, on les défonce, sous prétexte de laisser entrer le soleil. — Une église resplendit de beaux trèfles et de belles roses du treizième ou du quatorzième siècle, on la masque par la façade d'un grenier à foin. Au fond de l'abside, et tout autour de l'autel, régnaient des fenêtres symboliques, on bouche ces fenêtres pour placer le *Chemin de la Croix*, colorié chez les graveurs de la rue Saint-Jacques. De gracieuses colonettes, dont le soc grêle et délicat s'élance du pavé jusqu'aux arceaux des voûtes, on les entoure de boiseries mal rabotées, pour asseoir plus commodément messieurs les chantres et messieurs les enfants de chœur ; ou bien le conseil de fabrique, voulant avoir un banc tout neuf, fait briser à coups de marteau de belles colonnes appliquées en demi-relief sur les parois des murailles. Qui voudrait, avec la meilleure

attention du monde, compter les chapiteaux mutilés, les bases coupées, les moulures anéanties, les ornements grattés, les chapiteaux de la période romane transformés, par un ciseau ignorant, en chapiteaux de quelque fabuleuse Athènes d'avant le déluge, ne viendrait pas à bout de cette rude tâche. Maintenant vous dirai-je toutes les merveilles des verrières de *Notre-Dame de Rouen?* Vous dirai-je, en même temps, la grandeur imposante de l'abside, les quatorze colonnes qui l'entourent, les vingt-cinq chapelles qui règnent dans les pourtours, les miracles de la chapelle de la Vierge? Et si vous sortez de cette basilique chrétienne, merveilleuse entre toutes, comptez donc, si vous l'osez, les sculptures, les chapiteaux, les galeries à jour, les bas-reliefs! Admirable édifice frappé par la foudre, dévoré par les flammes, assiégé par les abominables fureurs des guerres de religion, battu par les vents, par les orages, par les passions, il se tient debout encore, calme et fier, imposant et solennel. En vain la révolution de 1793 l'a dépouillé de ses ornements, de ses saintes reliques; en vain les sans-culottes ont vendu à l'encan les cloches, dont l'une pesait trente-six mille livres, l'église a résisté à ces vils ravageurs; elle ne s'est pas défendue, elle a attendu en silence que le respect des hommes lui vînt en aide. Eh! qu'avons-nous besoin, nous autres, les historiens, qui ramassons dans les annales les noms des héros et des grands hommes, qu'avons-nous besoin d'aller si loin pour en tant chercher? Les plus grands hommes de cette Normandie dont nous vous disons les chefs-d'œuvre, non-seulement ils se sont agenouillés dévotement sur ces dalles sonores, mais encore leurs cendres vénérables sont restées ensevelies sous l'abri de ces dalles, fières de porter leurs noms. Là ils ont laissé leur dépouille mortelle; là ils se sont reposés enfin dans la mort, ces vaillants hommes, ces savants, ces héros, ces chrétiens, l'honneur, la gloire et la force de la Normandie. Rollon est couché sous cette voûte qui lui prêta son abri, le jour de son baptême. Là repose le fils et le successeur de Rollon, ce Guillaume *Longue-Épée* dont nous vous avons raconté la vie et la mort, tué par trahison, *proditoriè occisus*, l'an 944. Là fut porté le cœur de Charles V, et celui de Richard Cœur-de-Lion. Là fut enseveli Bedfort, fils, frère, oncle de rois, qui dédaigna de placer la couronne sur sa tête. Henri *le Jeune* y repose à côté de son frère Richard. Là était couché, sous son magnifique tombeau de marbre, Pierre de Brézé comte de Maulevrier, grand sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie, tué à la bataille de Montlhéry, le 16 août 1465. Si la Normandie est devenue une province française, elle le doit en partie à Pierre de Brézé : il a repris les châteaux d'Harcourt, de Gisors et ce terrible

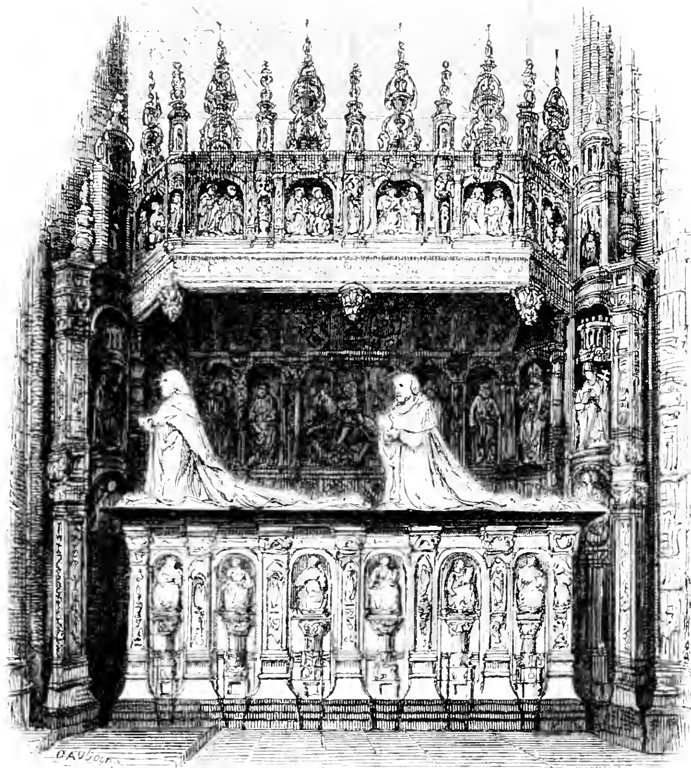
Château-Gaillard que Richard Cœur-de-Lion avait fait imprenable. C'est lui qui est entré dans la ville de Rouen au nom de Charles VII. Le tombeau de son petit-fils, Louis de Brézé, que Jean Goujon eût pu signer, est un souvenir posthume de la belle Diane de Poitiers, sa femme. « O



Tombeau de Louis de Brezé.

Brézé, Diane de Poitiers, ta femme, t'a élevé ce tombeau en témoignage de sa fidélité. » Jamais les ducs de Normandie, Guillaume *le Conquérant* et la *Longue-Épée*, et leurs habiles maîtres les rois d'Angleterre, n'ont pu rêver, dans leurs magnificences, une tombe égale à celle de ces deux Brézé, une tombe comparable au tombeau du cardinal Georges d'Amboise, primat de Normandie. La vie du cardinal d'Amboise est illustre, elle a été utile et grande. Il a été le Léon X de cette province de Normandie, si admirablement disposée à comprendre, à créer les beaux-arts et à les mettre en pratique. Il mourut à Lyon en 1510, pleuré du roi, pleuré du peuple ; Lyon lui fit des obsèques royales ; le grand deuil était porté par douze des plus proches parents, et conduit par le duc de Valois, le duc de Calabre, et les autres seigneurs *du sang*. A ce

convoi assistaient les ambassadeurs d'Aragon, de Florence, du pape et de l'empereur. Le cortége se composait de deux cents gentilshommes, douze cents prélats, douze mille prêtres; le roi Louis XII avait désigné lui-même plusieurs d'entre les seigneurs, clercs et laïques, pour accompagner jusqu'à Rouen le corps de son ministre et de son ami. Le char



Tombeau du cardinal d'Amboise.

était couvert de drap d'or, et traîné par six chevaux houssés de drap noir : sur le cercueil brillait une croix de damas blanc. En toutes les villes où passait le grand cardinal, les villes lui rendaient : *tant et tel honneur comme à la personne du roi*. Cent porteurs de torches se relayaient autour du convoi funèbre qui entra dans Rouen le 27 juin, où l'attendaient de nouveaux et suprêmes honneurs. Toute la ville était en deuil, comme si chacun eût perdu son père. Le doyen des chanoines,

selon l'usage établi pour les archevêques de Rouen, déposa le corps du défunt entre les mains de l'abbé de Saint-Ouen, en disant, selon la formule : « *Voici celui qu'on nous a baillé vif, nous vous le baillons mort.* »

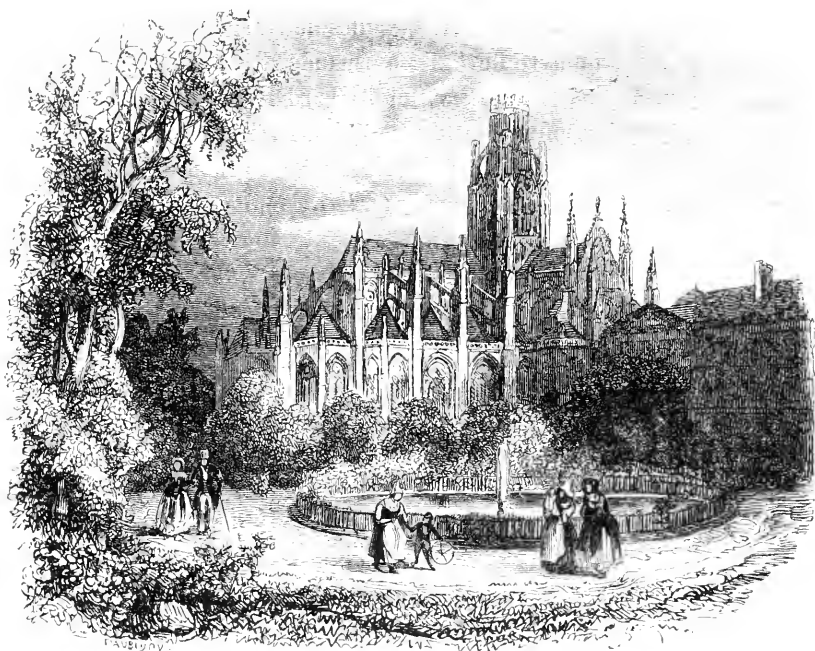
Louis XII pleura Georges d'Amboise jusqu'à la fin de son règne. Pour comble d'éloges, à la nouvelle de cette grande perte que faisait le royaume de France, le pape Jules II s'écria : « Béni soit Dieu, me voici seul pape « enfin ! *Laudato sia Dio, perchè adesso solo io papa !* »

Le cardinal Georges d'Amboise laissait à son neveu, Georges d'Amboise, avec l'agrément du roi, l'archevêché de Rouen, *son pontificat et toute sa déferre, laquelle prisée à deux millions d'or, ensemble les meubles de Gaillon et l'accommodement de la maison;* et à tous ses neveux des richesses sans nombre : quinze mille ducats d'or, cinquante marcs de vaisselle d'argent, sa vaisselle dorée, sa belle coupe, prisée vingt mille écus, trente mille livres à sa nièce, cent mille écus à sa sœur, cent mille livres aux quatre ordres mendiants, et de quoi marier cinquante filles, sans compter son patrimoine, ses acquêts et conquêts. Il fut un des plus grands seigneurs de son temps ; plus tard, Son Eminence le cardinal de Richelieu se rappellera toute cette magnificence ; et pourtant, à sa mort, cet homme puissant destiné à la papauté, il disait à Jean, son infirmier : « Frère Jean... que n'ai-je été toute ma vie frère Jean? »

Une autre merveille inestimable de l'architecture gothique, un chef-d'œuvre de grâce et d'élégance, le *consummatum est* de l'art chrétien, c'est l'antique abbaye de Saint-Ouen. L'abbaye de Saint-Ouen est le plus rare monument religieux de la Normandie. Le quatorzième siècle, dans l'univers catholique, n'a rien produit de plus complet et de plus parfait. On dirait, à le voir encore si simple et si magnifique, ce rare monument, de quelque chef-d'œuvre sorti de terre par miracle, ou bien déposé là par des architectes invisibles. Les deux siècles qu'on a mis à construire Saint-Ouen sont restés obéissants jusqu'à la fin aux plans arrêtés par la volonté et par le génie de l'illustre abbé Jean Roussel, surnommé *Marc d'argent*, qui en posa la première pierre en 1318. La vieille église, fondée en 533, sous le règne de Clotaire Ier, avait été brûlée, en 841, par les Normands (toujours la même torche; païens qui croyaient venger leurs dieux!). Quand Rollon, leur chef, eut courbé sa tête sous les eaux du baptême, son premier soin fut de rebâtir l'abbaye de Saint-Ouen et de rappeler les reliques du saint que les fidèles avaient cachées dans les retraites les plus inaccessibles de la province. Rendu à l'autel qui lui est consacré, saint Ouen, le protecteur de la cité, dont il avait été l'évêque vénéré, ramena avec lui, dans l'antique abbaye, l'ancienne ferveur ;

l'église rebâtie par Rollon redevint le centre commun des prières, des espérances de ce peuple réservé à ces grandes destinés. A l'exemple de Rollon leur maître, chacun des nouveaux ducs de Normandie tint à l'honneur de compléter l'œuvre de la foi normande. Richard I[er], ou, si vous aimez mieux, Richard-*sans-Peur*, et Richard II, protégèrent le saint monument, jusqu'au jour où le fils de Richard III (on était alors au règne du *Conquérant*), Nicolas, quatrième abbé de Saint-Ouen, voulant donner à l'édifice une majesté inconnue, le recommença sur un nouveau plan. Cette œuvre de tant de princes et de tant d'années, à peine achevée, en l'an 1126, fut détruite par l'incendie, aussi impitoyable que les premiers Normands. Il n'y eut qu'un seul jour entre une ruine complète et un chef-d'œuvre qui avait coûté un long siècle de travail, de patience et de génie. Comme nous l'avons dit, ce fut au commencement du quatorzième siècle, grâce au concours de l'impératrice Mathilde et au roi Henri II, son fils, que l'abbé Jean Roussel osa entreprendre cette réédification complète d'un monument que l'on croyait désormais impossible. Une fois commencée, l'œuvre alla grandissant toujours, en dépit même de tant de révolutions et de tempêtes. Sous l'invasion anglaise, que nous vous raconterons bientôt, les Anglais eux-mêmes respectèrent cette tentative chrétienne. Alexandre de Berneval, sculpteur et peintre sur verre, eut l'honneur de poser les deux magnifiques roses de la croisée. L'une des deux roses, la plus admirable, avait été achevée par un élève d'Alexandre; nous voulons parler de la rose occidentale, d'une magnificence incroyable, étincelant chef-d'œuvre dans lequel le soleil levant et le soleil du midi, et le soleil du soir, jettent à l'envi le rayonnement de la lumière éternelle. Mais l'œuvre accomplie, le maître fut jaloux de l'élève; il eut peur de partager sa gloire avec un jeune homme, et, dans sa fureur jalouse, il le tua de ses mains. Le bourreau fit justice du crime de l'artiste; pourtant, quand il fut mort, les religieux de Saint-Ouen, touchés de pitié, détachèrent son corps du gibet, et l'ensevelirent dans un coin de l'église sous la rose même qu'il avait faite de ses mains. — Deux abbés de Saint-Ouen, le cardinal Bohier, *qui estoit un grand bustisseur*, et le cardinal Cibo, eurent l'honneur d'achever complétement l'œuvre commencée par Jean Roussel, mais ni l'un ni l'autre n'eut le temps d'achever le grand portail de Saint-Ouen. Tel qu'il est cependant, le chef-d'œuvre est complet, il est placé dans une position admirable, au milieu d'un vaste jardin, sous de beaux arbres; on peut l'admirer de toutes parts, tout à l'aise, à la clarté du jour. Entrez, vous vous trouvez tout d'un coup au milieu d'une forêt de pierres à l'élégant feuillage.

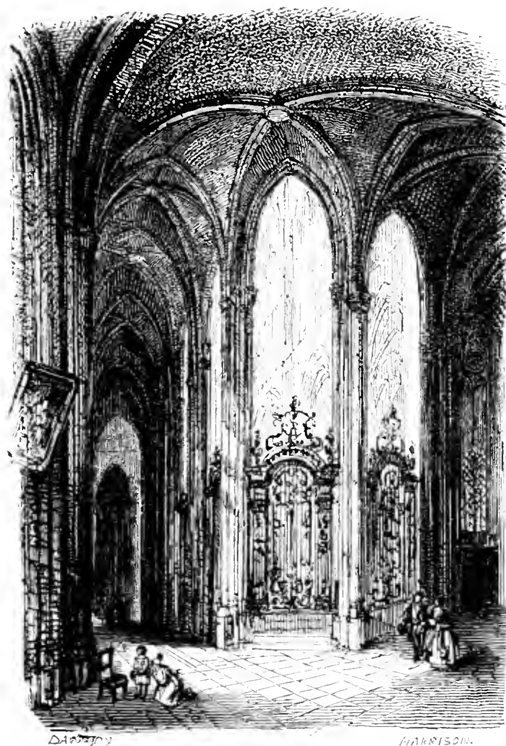
La forêt porte jusqu'au ciel ses divers rameaux chargés des louanges



L'abbaye de Saint-Ouen

du Seigneur. A travers les mille vitraux qui resplendissent comme autant de poëmes, et dont le reflet coloré se brise en mille parcelles éclatantes, depuis la voûte qui touche au ciel, jusqu'à la dalle que vous foulez aux pieds, vous distinguez dans un ensemble magnifique, irréprochable, les diverses parties du monument : la nef, le chœur, les bas côtés. Figurez-vous un immense ovale, entouré de hautes gerbes de colonnes qui se dressent jusqu'au ciel. Ces longues files d'arcades, éclairées magnifiquement par les trois roses de l'occident, du septentrion et du midi, se prolongent dans une grande ligne lumineuse qui vous donne une idée des mystères de l'infini. Jamais la pierre taillée par la main des hommes n'a pu rêver plus de grâce, plus de délicatesse, et en même temps plus de force et plus de majesté. Ce chef-d'œuvre de quatre cent seize pieds de longueur, de soixante-dix-huit pieds de largeur, voûte qui est à cent pieds au-dessus du sol, est éclairé par cent vingt-cinq fenêtres percées sur trois rangs. Ces fenêtres sont ornées de vitraux magnifiques, et sur ces vitraux, d'ingénieux artistes ont représenté les miracles de saint Romain. Si vous plongez les yeux dans le grand bénitier de

marbre placé contre le premier pilier du portail occidental, vous découvrez la voûte de l'église dans son entière étendue. Onze chapelles envi-



Intérieur de l'abbaye de Saint-Ouen.

ronnent le chœur de l'église ; la grande tour, qui est un chef-d'œuvre digne de tout le reste, s'élève à cent pieds au-dessus du comble; elle porte sa couronne travaillée à jour et avec tant de grâce, et avec tant de légèreté ! En effet, le moyen de n'être pas légère, appuyée sur quatre piliers composés chacun d'un groupe de vingt-quatre colonnes ! Venez, venez avec nous; rappelez-vous ce que nous vous disions tout à l'heure de ce grand art de l'architecture, et reconnaissez à ces signes magnifiques la plus belle époque de l'art.

Au portail occidental, qui est incomplet, vous avez admiré la rosace : au portail du sud, vous remarquerez, non pas sans enthousiasme, cette armée de statuettes, de statues, de chiffres, d'emblèmes, de caprices : au-dessus de la porte, la sainte Vierge est couchée dans son sépulcre de pierre; l'instant d'après, les anges arrivent, qui la tirent de son dernier

sommeil, et qui l'emportent dans les saintes demeures de l'infini. Véritablement on dirait de ce porche, l'antichambre du ciel : c'est le chef-d'œuvre de l'architecture ogivale ! Contre un pareil chef-d'œuvre rien n'a pu prévaloir : ni l'invasion de l'étranger, ni les guerres civiles, ni les guerres religieuses, ni même les abominables et stupides insultes des mauvais jours de 1793. n'ont pu abolir le génie qui enveloppe de sa protection divine ce monument sacré. Pourtant les calvinistes de 1562 sont entrés dans l'abbaye de Saint Ouen ; ils ont brisé les chaires, les balustres, le grand autel ; ils ont mis en pièces cette horloge qui invitait la province à la prière. Avec le plomb de l'orgue ils ont fondu des balles ; ils ont brûlé les bancs, les chapes, les tuniques, les chasubles ; ils jettent aux vents les reliques de saint Ouen, échappées à tant d'orages ; ils volent, ils pillent, ils profanent, ils blasphèment... l'église reste debout sous les coups de ces furieux. Les terroristes de 1793, plus sanglants et plus ignobles, n'ont pas été plus habiles à détruire ; en vain ils ont apporté dans ces murailles sacrées l'épouvante et les orgies des révolutions ; en vain ils ont placé leur prostituée sur ces autels ! — Ils ont blasphémé contre l'Évangile sous ces voûtes solennelles ; ils ont hurlé leurs cris de mort dans cette enceinte sacrée, où le son de l'orgue se mêlait naguère aux chants harmonieux des cantiques ; tout ce qu'ils ont pu briser, ils l'ont brisé ; — tout ce qu'ils ont pu souiller, ils l'ont souillé ; tout ce qu'ils ont pu dérober, ils l'ont dérobé ; ils ont fait tour à tour de l'église de Saint-Ouen, une forge, un club, une place de Grève, un mauvais lieu... A l'heure où nous parlons, ces révolutionnaires, où sont-ils ? Ils ont été dispersés comme le sable qu'emporte le vent ; l'église de Saint-Ouen reste debout toujours.

Rassurez-vous donc, et ne craignez pas les méchants plus qu'il ne faut les craindre ! Au génie de l'homme, quand l'heure est venue, rien ne fait obstacle, ni les guerres, ni les invasions, ni les révolutions, ni les schismes, ni les émeutes. Résumons-nous cependant avant de rentrer dans le récit historique, que nous avons abandonné un instant pour vous faire l'histoire de ces arts divers réunis dans un seul, l'architecture. Pendant que nous vous racontions, de notre mieux, ces incroyables merveilles, quels changements sont donc survenus dans cette Europe couverte de sang et d'outrages ? La guerre était sans pitié et sans merci ; l'Europe se voyait ravagée par les armées les plus féroces qui aient épouvanté le monde depuis les hordes d'Attila, quand soudain, ô miracle ! éclate et brille dans un nuage sanglant la chevalerie chrétienne comme une étoile resplendissante au milieu de l'orage. En même temps, dans ces

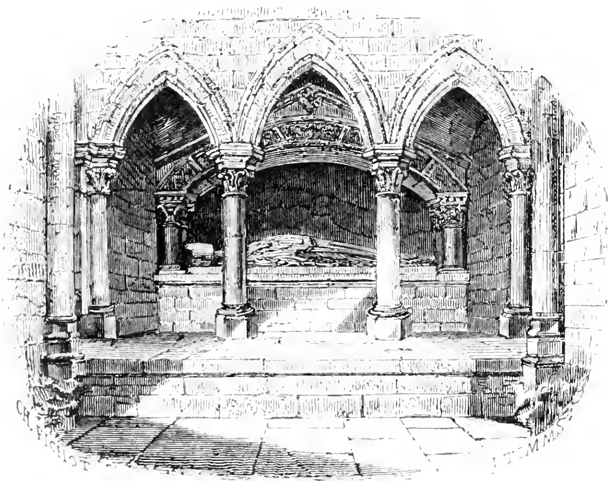
villes brûlées, dans ces remparts en ruines, quand toute cité est abîmée de fond en comble, quand chaque maison est chancelante, quand ces malheureux peuples, prêtant une oreille épouvantée, reconnaissent le maître nouveau qui va leur venir, aux moissons qui s'agitent d'horreur dans les champs, aux fleuves qui remontent jusqu'à leur source, et surtout au bruit du fer, « homme de fer, la tête couverte d'un casque de fer, « gantelets de fer, poitrine de fer, armure de fer, lance de fer, épée de « fer, cuissards de fer, bottines de fer; son cheval avait la couleur et la « force du fer; le fer courait les champs et les chemins, et le peuple « criait : *O fer! Ah! que de fer! O ferrum! Heu ferrum!* » Eh bien, à peine avait-elle passé, cette tempête qui brisait toutes choses, que soudain, et comme par enchantement, s'élevaient les plus inestimables chefs-d'œuvre de l'architecture gothique. C'est qu'en effet, cette fois encore, Dieu a pitié de l'espèce humaine. Il veut la sauver, comme il voudra la sauver toujours. Écoutez! prêtez l'oreille, c'est l'heure solennelle où se réveillent toutes ces intelligences abruties par la guerre; le sentiment de l'art et le sentiment poétique se sont révélés enfin à ces âmes si rudement trempées. Les villes se remplissent d'hospices, d'hôtels, de maisons magnifiques, d'églises aux tourelles élancées; on élève des remparts, des prisons, des salles capitulaires. Dans les Gaules, aussi bien que dans l'Italie, les monuments de l'art chrétien obéissent à la révolution la plus entière qu'aient jamais subie les beaux-arts. C'est l'art nouveau qui se révèle enfin; c'est l'Evangile qui se dégage des traditions du paganisme; c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui veut avoir des temples construits à l'image de son Évangile, et non plus habiter les temples de Jupiter. La fin du monde, que les plus savants avaient prédite pour les premières années du onzième siècle, la fin du monde, qui avait jeté dans les âmes une si profonde terreur, était mise désormais au rang des terreurs imaginaires. Non, le monde ne devait pas sitôt finir! Non, l'Évangile ne devait pas, après un règne éphémère de mille années, céder la place au néant que le Christ a vaincu! Maintenant l'homme, rassuré sur l'avenir de sa race et de sa croyance, ne songeait plus qu'à embellir cet univers qui lui restait.

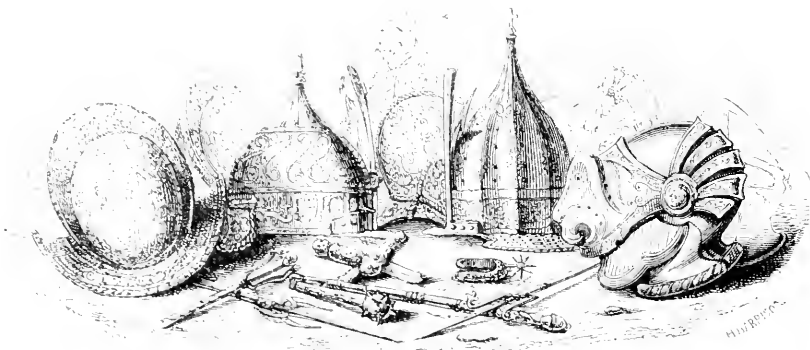
Revenons cependant à notre histoire. Nous ne sommes encore arrivés, ni au roi Louis XI, ni au roi Charles VIII, qui devait causer tant de peur à l'Italie, — Charles VIII qui déjà se demandait s'il n'irait pas jusqu'à Athènes; ni au roi Louis XII. Mais les grands hommes, les grands rois, les vaillants capitaines, les prélats et les magistrats illustres, et même les belles dames, perles brillantes de l'histoire, peuvent venir mainte-

nant, et ils trouveront des palais, des églises, des tribunaux, des maisons, des châteaux, des jardins aux eaux jaillissantes, disposés à les recevoir. Qu'ils se montrent enfin, le théâtre est prêt à recevoir tous les héros du drame historique. Et comme tout se tient dans les arts, bien des faits curieux vont surgir dans ces villes nouvellement bâties; des batailles sans nombre vont se livrer autour de ces formidables remparts. Plus que jamais, à ce moment, l'histoire de la Normandie se présente sous sa double face : la province qui bientôt sera française et le royaume d'Angleterre ; l'île et la terre ferme ; le peuple conquérant et le peuple conquis, le conflit terrible de tant d'intérêts divers ; une histoire, en un mot, que Montesquieu paraît avoir tracée à l'avance quand il a dit [1] : « Nous ne connaissons que quatre grands changements en Europe, « depuis l'établissement des colonies grecque et phénicienne : le « premier, causé par les conquêtes des Romains ; le second, par les « inondations des barbares qui détruisirent ces mêmes Romains ; le « troisième, par les victoires de Charlemagne, et le dernier, par les « invasions des Normands. »

Et il ajoute, sans doute pour donner du cœur aux historiens à venir : « *Si l'on examine bien ceci, on trouvera dans ces changements une force « générale répandue dans tous les États de l'Europe.* » Ce qu'il nous reste à démontrer.

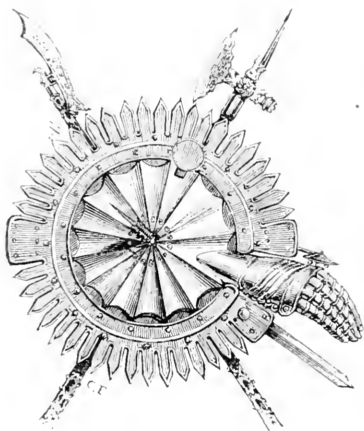
[1] *De l'Esprit des lois*, livre VII, chap. 4.





CHAPITRE VIII.

La féodalité. — Les origines. — L'autorité pontificale. — Le château fort. — Les usages. — Les mœurs féodales. — Arts et métiers, commerce, foires. — Agriculture. — Anecdotes. — Mariages. — Fêtes. — Cérémonies religieuses. — Halles et marchés. — La vie de château. — La vie du cloître. — Le noble. — Le bourgeois. — Le vilain. — Le serf. — Les prisons. — Les habits, les armes. — Récapitulation historique.



Revenons quelque peu sur nos pas. Une fois sortis des diverses civilisations qui ont dominé l'histoire moderne, civilisations gauloise, romaine, gallo-romaine, franque, gallo-franque, nous entrons dans la civilisation purement française, dans le onzième siècle, à l'instant même où la France va être divisée, grâce à l'élément féodal, en plusieurs souverainetés, indépendantes l'une de l'autre. Heure solennelle et féconde, durant laquelle ces peuples divers se mêlent à leur insu; alors le passé s'en va pour faire place à l'avenir. Dans ces débris de différents peuples,

tour à tour vaincus et vainqueurs, vous pouvez entrevoir les *éléments d'une nation*, comme dit M. Guizot. Pendant trois siècles, du onzième au treizième siècle, nous sommes dominés par le régime féodal. Ces rudes époques une fois accomplies, vous arrivez enfin aux deux forces qui ont créé la nation française : la royauté, la bourgeoisie. Grâce à Dieu, avec la féodalité la vie reparaît dans l'histoire moderne. « Des mœurs pleines « de splendeur et de naïveté, des crimes et des vertus, des croyances « ardentes, des faits héroïques, des souvenirs merveilleux, d'immenses « résultats matériels et moraux, scientifiques et politiques, » voilà ce que présente l'histoire féodale. La féodalité, c'est le point de départ de la langue française; là commence notre poésie, là notre histoire; la littérature nationale, si digne de notre étude attentive, l'art et les souvenirs d'autrefois, n'ont pas d'autres commencements. Les anciennes grandes familles de la France et de l'Europe ont un berceau féodal. Les croisades, la chevalerie, l'âge héroïque de la France, appartiennent à l'époque féodale. La propriété se fonde, la propriété devient souveraine; les institutions diverses s'unissent l'une à l'autre, d'une façon intelligente et durable : institutions législatives, judiciaires, militaires. L'ordre fait place au chaos; la France est une nation sauvée, à l'instant même où l'histoire en désespère. Car vous n'avez pas eu besoin d'en être avertis, pour vous indigner de la stupeur et de l'hébétement de ces rois et de ce peuple de France que la mort de Charlemagne avait fait tomber dans cette inertie fatale. Vous vous êtes demandé déjà plus d'une fois comment donc le grand empereur a pu laisser de pareils successeurs. Hélas! ce ne sont pas les hommes seulement qui ont manqué à ce vaste empire, c'est l'empire même. Quand Charlemagne est mort, son vaste domaine se brise en trois royaumes, et chacun de ces trois royaumes se partage en plusieurs États, lesquels États se divisent encore, jusqu'à ce qu'enfin chaque ville devienne comme un royaume à part. Ainsi se brise la société civile d'abord ; ainsi se brise ensuite la société ecclésiastique. Dès les premiers jours de la féodalité, la hiérarchie religieuse perd de sa force; chaque église n'obéit plus qu'à son évêque, qui n'obéit à personne; toute chapelle a ses lois, tout monastère devient, pour ainsi dire, un royaume à part. Cette division funeste favorisera, au delà de tout ce qu'on peut dire, l'invasion des peuples du Nord, Normands, Hongrois, Sarrasins. Quand tout d'un coup les barbares tombèrent au milieu de tous ces petits royaumes séparés, rien ne fut prêt pour les recevoir : pas une armée, pas un château fort, pas une sentinelle sur le bord des mers et des fleuves. Les Normands, vous les avez vus, poussaient leurs frêles barques à

Paris, à Orléans, à Toulouse, sans rencontrer d'obstacles. Ces flottes armées arrivaient, contre les villes épouvantées, comme autant de forteresses mobiles sur lesquelles les pirates entassaient leurs prisonniers et leur butin. Personne, à cette heure, ne sait plus où est la France, où est le roi de France, où est la nation. C'est qu'en effet, il n'y a pas de nation ; le roi n'a pas un soldat à opposer aux barbares, pas un capitaine pour les combattre. Les soldats de Charlemagne étaient morts, le courage des hommes libres était épuisé, les villes n'avaient plus de remparts, plus de milices, plus de magistrats, plus de légions ; le laboureur, éperdu et sans défense, abandonnait ses bestiaux et ses moissons à ces ravageurs de provinces, trop heureux de trouver une retraite dans la profondeur inaccessible des forêts. Les monastères étaient livrés au pillage, les églises étaient ravagées, et pas un des gentilshommes de la France n'osait tirer son épée tremblante contre les hommes du Nord. Voilà comment les pirates se trouvèrent les maîtres dans la Gaule : et bien en prit à l'Angleterre des rois Saxons, qu'Alfred le Grand les eût chassés de sa redoutable épée. Toujours est-il que, grâce à cette absence d'unité, d'autorité, de fraternité, dans les populations chrétiennes, les barbares étaient partout, au Midi, au Nord, en France, à Constantinople, en Islande, au Groënland et même en Russie, où le Normand Ruric fonda la première monarchie de la Russie.

Tristes époques ! tristes surtout pour la classe moyenne, pour le bourgeois, pour le laboureur ; car avec la puissance royale disparaissait l'autorité de la bourgeoisie. Nous vivons sous le règne de la force ; bien plus, nous vivons sous le règne de la peur. Quiconque ne peut pas défendre sa terre n'a plus le droit de la posséder. A ces causes, les hommes et les villes ne sont plus occupés qu'à se cacher derrière des remparts. On ne se fie plus à son courage personnel, on s'abrite en tremblant à l'ombre secourable des hautes citadelles. Que faire alors ? Que devenir ? A quelle puissance légitime avoir recours ? Le royaume tout entier échappe à l'unité fondée par Charlemagne ; la royauté même n'est plus qu'une fiction, car celui-là n'est pas un roi qui ne peut pas protéger et défendre les peuples que lui a confiés la Providence. Réduits à toute extrémité par l'envahissement des ambitions environnantes, les rois avaient tout donné : leurs vassaux, leurs domaines, leur royaume, leur couronne, et enfin ils avaient fini par tendre leurs mains suppliantes à l'Église souveraine et toute-puissante, en lui criant d'une voix épouvantée : *Sauvez-nous, nous périssons !* Mais l'Église, dans ce fractionnement universel, était devenue, elle aussi, une aristocratie féodale ; les évê-

ques s'étaient faits, comme autant de seigneurs, dans leurs forteresses, dans leurs tours, indépendants du souverain pontife, chacun prétendant être le maître dans son évêché, dans sa chapelle, dans sa cathédrale. Ainsi se sépara l'Église grecque de l'Église latine; mais là s'arrête cette division funeste. La papauté fut plus intelligente que la royauté; elle se défendit à outrance; elle se fit obéir par les plus rebelles, elle se mit au-dessus même des conciles; et comme les peuples éperdus ne savaient plus guère à qui ils devaient obéir les peuples retrouvèrent avec joie cette autorité souveraine qui avait surnagé dans le naufrage universel de l'autorité et du devoir.

Cependant laissez venir enfin quelques hommes dignes de prendre en leurs mains puissantes la protection et la défense des Gaules envahies; laissez venir, pour tenir tête aux Normands envahisseurs, Robert le Fort, fils de Saxon, le chef des Capétiens, mort glorieusement à cette peine; laissez la féodalité, non pas s'établir (elle existe de fait), mais se régler; laissez le duc et le comte agir, non plus seulement comme un magistrat ou un propriétaire, mais en véritable souverain. Attendez que la race de Charlemagne, odieuse aux Français, ait été remplacée par la famille de Eudes, comte de Paris et duc de France, et soudain vous verrez renaître, avec la jeune dynastie, avec ces nouveaux souverains pleins de courage et d'ardeur, avec cette multitude infinie de passions, d'intérêts, d'ambitions, le courage, l'énergie et la vaillance des anciens jours. A la place de cette France désolée, pillée, ravagée de toutes parts, vous retrouvez quatre-vingts États féodaux qui veulent vivre et qui comprennent la nécessité de la défense. Ce qu'on appelle le royaume de France est contenu entre la Meuse et la Loire; mais cependant, de toutes parts, les diverses parties de ce royaume démembré, abandonnées à leurs propres forces, se couvrent de châteaux et de soldats. Le seigneur, devenu roi dans son domaine, élève sa tour sur la montagne, et soudain, à l'abri de cette tour féodale, le laboureur cultive son champ, l'artisan exerce son métier, le bourgeois se remet à vivre de sa vie occupée, prudente, prévoyante. Déjà vous allez retrouver des hommes prêts à se battre, des courages généreux et dévoués. On fabrique de nouveau des casques, des cuirasses, et surtout des charrues et des épées. Viennent maintenant, du fond de leurs forêts, du milieu de leurs marécages, de leurs plaines arides, tous ces peuples sans foi et sans loi qu'attirent de si loin la richesse, la culture et le soleil, et ces sauvages envahisseurs de toute terre rencontreront des hommes unis par le lien féodal, armés pour les bien recevoir. Désormais, donc, la France, la Germanie, l'Italie, le nord de

l'Espagne, et, plus tard, toute l'Angleterre façonnée par les Normands, ne seront plus exposés à ces invasions soudaines qui, pendant l'espace de quatre-vingts ans, ont changé la face du monde policé. Grâce à Dieu! les barbares ne sont plus à craindre. L'Europe se calme, les royaumes se dessinent, les États se fondent. Les vainqueurs, moins nombreux que les vaincus, ont adopté leur religion et leur langue, en même temps qu'ils habitent leurs maisons et cultivent leurs terres. Le Nord, épuisé d'hommes, ne peut plus tomber à l'improviste sur le Midi. Chaque vainqueur a pris sa place dans cet univers autrefois romain ; le flot humain a roulé toute son écume. Et, certes, il se faisait temps qu'un peu d'ordre fût apporté dans cet incroyable pêle-mêle des royaumes et des peuples. Jusqu'à ce moment de l'histoire, on ne sait auquel entendre : ce sont tour à tour les Suèves et les Vandales qui franchissent le Rhin, pour se répandre dans les Gaules, et de là en Espagne; tantôt les Visigoths qui prennent l'Espagne sur les Vandales (415); tantôt les Bourguignons qui s'emparent de la Suisse et des provinces occidentales des Gaules (451) : puis les Francs maîtres de la Belgique, et venant, sous la conduite de Clovis, battre les Romains. Les Visigoths, les Allemands arrivent bientôt des côtes de l'Allemagne que baigne la mer du Nord. Ardents à la curée, les Saxons et les Angles, que les Bretons [1] appellent à leur aide contre les Écossais, une fois installés dans la Grande-Bretagne, y fondent un royaume (479). L'Italie même, l'Italie, qui depuis le second siècle de l'ère chrétienne, marchait à sa perte, subissait le joug des barbares. Révolutions sans nombre, terribles; on les croyait à leur fin, quand tout à coup se présente, dans la lutte de ces intérêts et de ces croyances, un peuple nouveau, à peine nommé, inattendu. Il amenait avec lui une religion révélée; il venait, non pas du Nord, mais de la mer Rouge, du golfe Persique, des déserts de l'Arabie; en un mot, sauve qui peut! voici les Arabes de Mahomet! Les Arabes remettent en question tout ce qu'avaient décidé les barbares; ils reprennent sur les hordes du Nord tout ce que pouvait reprendre un peuple nomade, courageux, fanatique, poussé en avant par les promesses lascives du Coran. Pour ces nouveaux venus dans la bataille du monde, conquérir la terre, c'était gagner le ciel. Une fois lâchés, ils prennent la Perse, la Palestine, la Phénicie, la Mésopotamie, l'Arménie, l'Égypte ; ils ravagent toutes les

[1] Voir *la Bretagne*, chapitre III, page 57. On a tâché d'expliquer les grands mouvements qui s'opèrent entre l'une et l'autre Bretagne. Ce chapitre III, et le chapitre suivant de notre *Histoire de Bretagne*, comblent très-bien les lacunes qui existent dans nos premiers chapitres de *la Normandie*, sur les origines des peuples du Nord.

côtes de l'Asie Mineure, et l'empereur de Constantinople leur paye un tribut annuel de trois mille livres d'or. Chemin faisant, ils rencontrent les Maures, et les voilà, Arabes et Maures, qui passent la mer de compagnie. Ils débarquent en Espagne, et dans les plaines de Xérès une seule bataille renverse les Visigoths et leur dynastie. En ce temps-là aussi, la France pouvait s'écrier, non pas avec l'orgueil souverain du roi Louis XIV, mais avec toutes sortes d'épouvantes et d'angoisses : *Il n'y a plus de Pyrénées!* Plus de Pyrénées, c'est-à-dire plus de France, plus d'Évangile, plus de royauté, plus de génie français. Mais rassurez-vous, Dieu protége la France ; de son bras tout-puissant Charles-Martel écrase les fils de Mahomet. Voilà un des beaux commencements de la nationalité française et du genre humain chrétien, Charles Martel dans les plaines de Tours !

Quelle histoire ! Certes celui qui vous la raconte ne se tient pas toujours dans les limites de son livre ; mais comment faire ? Le souvenir de ces luttes terribles nous préoccupe toutes les fois qu'il est question de la nationalité normande, de l'établissement normand. Les conquêtes et les succès des Arabes ressemblent si fort aux conquêtes, aux triomphes des soldats de Rollon ! La pusillanimité de l'empire grec nous rappelle d'une si triste façon les lâchetés du règne de Charles *le Simple!* D'ailleurs, et nous l'avons déjà dit, l'invasion normande, invasion toute providentielle, invasion de barbares destinés à reconnaître la loi du Christ, la loi universelle, n'a pas peu contribué à tirer les Francs, nos pères, de la langueur mortelle dans laquelle ils étaient plongés. Ils dormaient, la voix des hommes du Nord les a réveillés ; ils se battaient entre eux, la flamme et le fer des Normands les ont réunis; ils ne savaient à qui obéir, le danger commun leur a fait trouver des maîtres et des rois. C'est même cette résurrection du courage national qui nous fait paraître moins odieux qu'on eût pu le croire tous ces hommes du Nord ; ils nous ont rendu plus que la vie, ils nous ont rendu l'honneur. Ils ont retrempé le courage des aïeux ; ils ont resserré le lien féodal, et cette féodalité même, ce sont les lois normandes qui l'ont réglée. Ne vous étonnez donc pas que nous ayons attendu jusqu'à présent, pour vous expliquer ces trois grands faits du moyen âge : la chevalerie, la féodalité, l'art chrétien. Que voulez-vous, on est entraîné tout d'abord par le récit, par le nombre, l'importance, l'éclat des événements et des hommes. On se dit : Allons vite, la Normandie nous appelle ; et tout de suite, sans même remonter aux origines, on se jette à corps perdu dans le récit ; on s'enivre soi-même de la magnificence des événements, du mouvement impérissable de ces po-

pulations terribles. On raconte encore, on raconte toujours, et ce n'est qu'après avoir parcouru ce long sentier de gloire, de batailles, d'intelligence, de labeurs, que l'on peut revenir sur ses pas pour étudier, d'un regard plus calme et plus attentif, des idées et des faits à peine découverts en passant. D'ailleurs ne sommes-nous pas à l'époque féodale? A ce moment l'histoire n'a pas de centre, elle est partout. On ne sait auquel entendre parmi tous ces royaumes qui s'agitent de toutes parts : l'Italie, qui passe aux rois de l'Allemagne (962); la Germanie, la Lorraine et le royaume d'Arles, les deux Bourgognes, le royaume de France, le duché de Narbonne, le comté de Toulouse, le duché de Gascogne, le duché de Guienne, le comté de Flandre, le comté de Vermandois, le duché de France, le comté d'Anjou, le duché de Bretagne, le duché de Bourgogne, et enfin le duché de Normandie dont nous écrivons l'histoire, et dont l'histoire se mêle toujours et se confond quelquefois avec ces duchés, ces comtés, ces royaumes qui l'entourent, et surtout avec le *duché de Bretagne*, illustre complément du *duché de Normandie!* D'où il suit que le désordre apparent de notre histoire se pourrait justifier sans peine, la mobilité et le morcellement étant une des vicissitudes de l'historien qui s'occupe des époques féodales. L'unité du livre viendra plus tard, quand viendra l'unité du royaume. Ce qu'il nous importait d'établir avant d'aller plus loin, c'était l'influence heureuse de l'invasion normande. Elle a sauvé, en les réunissant, les restes misérables de la population gauloise ; elle a préparé la résistance héréditaire de la race capétienne. Bien plus, l'établissement définitif des Normands dans l'ancien royaume de Neustrie, il faut le considérer comme le premier résultat heureux de l'établissement féodal. Quand le duc Rollon consentit à accepter cette paix qui lui donnait un duché, le duc Rollon lui-même obéissait à son insu à l'institution féodale. Avec la paix dont elle avait besoin pour panser ses blessures et pour préparer les destinées à venir, la France gagna ceci à l'établissement des Normands, qu'ils furent les derniers peuples étrangers appelés à l'insigne honneur de constituer la nation française.

A dater du jour où des comtes, des barons, des ducs, furent plus puissants que des rois, la royauté ne fut plus en Europe qu'un titre glorieux encore, inutile le plus souvent. La royauté restait isolée de tout le mouvement des provinces, elle n'avait aucun rapport avec les nations voisines, aucune autorité sur les seigneurs qui faisaient à leur gré, autour d'eux, entre eux, sans consulter le roi ni personne, la paix et la guerre. Les divers États dont se composaient la Germanie, l'Italie et la Gaule, se mêlant et

se confondant, envahissent l'un sur l'autre, sans que le roi y puisse mettre obstacle. De patrie, il n'y en avait pour personne ; où étaient le toit et le pain de chaque jour, là était la patrie. La loi restait fixée à la terre (loi féodale), et elle ne suivait pas les hommes. De la liberté on savait le nom à peine ; était libre qui possédait ; bien plus, celui-là qui possédait était maître. Le régime féodal n'a pas d'autre commencement ; il devait sortir grand et fort de ce sanglant pêle-mêle de tant d'éléments mal définis : lois romaines, lois barbares ; aristocratie de la Gaule et de la France ; ruines de la civilisation romaine, efforts maladroits de la civilisation franque, sans oublier les cruelles nécessités que chaque heure de ces trois siècles amenait avec elle. La féodalité devait apporter un ordre inconnu dans ces éléments si divers. Pour commencer, elle réunit le vaincu au vainqueur, le Romain au Gaulois ; elle donne sa place à chaque homme, à chaque institution, à chaque fait ; elle explique à chacun son droit et son devoir : au roi, au prêtre, au peuple ; elle les pose l'un devant l'autre, de telle façon que désormais ils pourront s'expliquer à eux-mêmes l'ambition qui va les pousser : roi, peuple, clergé, noblesse, jusqu'à la limite nécessaire de 1789. La féodalité, c'est le double résultat de l'établissement du christianisme et de l'invasion des barbares. Elle remplace le pouvoir des courtisans et des flatteurs du maître par une foule de petits souverains qui apprennent, avec le commandement, la dignité des hommes libres. Elle crée dans l'ordre intermédiaire, entre les gentilshommes et la bourgeoisie, une classe nombreuse d'hommes forts et courageux, qui savaient obéir, qui savaient commander. Elle se fait sentir même aux serfs, même aux vilains, car elle portait en elle-même les glorieux germes d'une liberté puissante et bien organisée ; car ces vilains et ces serfs étaient l'appui le plus redoutable de leurs seigneurs. Entre ceux-ci et celui-là s'établissaient les loyaux et honorables rapports qui unissent les soldats aux capitaines. C'est la féodalité qui a enseigné l'association aux communes, qui a changé les villes asservies en autant de cités libres de choisir leur justice, leurs conseils, leurs magistrats. Elle a donné au commerce et aux manufactures la liberté, qui est la vie de ces grands efforts des peuples. C'était bien ainsi que l'entendait ce roi anglo-saxon, quand il écrivait ces belles paroles : « Tout trône « ne se soutient que sur trois colonnes : le prêtre, le guerrier et le labou- « reur. Le prêtre prie jour et nuit pour la prospérité du peuple ; le guer- « rier défend le peuple avec son épée ; le laboureur cultive la terre et « travaille pour la subsistance de tous. Si l'une de ces trois colonnes « vient à se rompre, le trône est renversé. »

On peut dire, à sa louange, que la féodalité s'est constituée elle-même; elle a été, parce qu'elle était; elle a été un élément. Les cent États féodaux se composaient, en tout, de huit féodalités, souveraines de toutes les autres : comté de Flandre, comté de Vermandois, comté de Paris (le roi de France), duché de Normandie, duché de Bourgogne, duché d'Aquitaine, comté de Toulouse, enfin le duché de Bretagne, trois siècles de guerre entre les Bretons et les Normands, *que Charles le Simple*[1] imposa aux deux peuples de Normandie et de Bretagne, par le traité de Saint-Cler, sur l'Epte. Ces huit souverains avaient d'autres souverains pour vassaux : aux ducs de Normandie obéirent parfois les ducs de Bretagne; au roi de France, les comtes d'Anjou, etc.; en même temps, nous l'avons déjà dit, le clergé entrait dans le système féodal, en sa qualité de propriétaire. Entre l'abbé, maître de l'abbaye, et le seigneur du château, il n'y avait de différence que l'hérédité, car l'un et l'autre ils possédaient, ils étaient les maîtres, ils avaient droit à l'indépendance individuelle. Les uns et les autres, en même temps qu'ils étaient vassaux de leurs suzerains, ils avaient des vassaux dont ils étaient les suzerains. Le fief s'appliquait à toute chose, à l'immeuble, aux meubles, au droit de chasse, au passage des rivières, au four banal. Qui n'avait pas de terre (et ceci vous explique la conquête et l'importance du partage de l'Angleterre fait par Guillaume) n'était rien et ne pouvait rien être. La terre était tout. Elle passait avant l'homme ; elle décidait de sa vie, de son nom, de sa liberté, de tout lui-même.

C'est par la propriété du sol que la féodalité a commencé. Soit par politique, soit la crainte, soit la faveur, les rois donnaient une partie de leurs terres à ceux qu'ils aimaient ou qu'ils craignaient le plus, non pas sans imposer, avec cette terre donnée, certaines obligations générales. Qui recevait la terre, était tenu de prêter serment de fidélité et d'obéissance : ainsi se composait le *fief*. D'abord le fief fut personnel, c'est-à-dire qu'à la mort de l'usufruitier, le fief revenait au souverain, qui le gardait ou en disposait à son gré. *Charles le Chauve* créa les fiefs héréditaires, c'était créer en même temps une royauté pauvre, au milieu de vassaux devenus riches. Du même coup, les chefs du gouvernement ou de l'armée: ducs, comtes, margraves, firent un titre héréditaire, une propriété de famille, du titre de leurs fonctions; si bien que les rois de France, lorsqu'ils n'eurent plus de terres à distribuer, furent privés tout à la fois de la distribution de ces terres et de ces titres, maintenant que le père les léguait à son fils, comme un bien patrimonial. Naturel-

[1] Voir notre histoire de BRETAGNE. Nous croyons avoir expliqué, d'une façon nette et claire, ces rapports d'une suzeraineté assez confuse (dans les histoires) entre LA NORMANDIE et LA BRETAGNE

lement et quand elle n'eut plus rien à donner, la royauté assista, sans y pouvoir rien changer, à cette organisation féodale d'une république de gentilshommes, chacun dans tous ces dangers renaissants chaque jour, ne songeant plus qu'à se mettre à l'abri, ou tout au moins à devenir le vassal de quelque seigneur, assez puissant pour le protéger et le défendre.

Ce titre de *vassal*, qui nous ferait tant de peur aujourd'hui, n'avait rien qui entraînât l'idée d'esclavage ou de déshonneur. Les rois de France étaient les vassaux de l'abbaye de Saint-Denis, pour le Vexin. L'oriflamme (*or et flamme!*) que les rois de France allaient chercher eux-mêmes avant la bataille, ce fut d'abord, tout simplement, la bannière de l'abbé. Au reste, le vassal restait toujours le maître de rompre le lien féodal; seulement ses vassaux, à lui, étaient les maîtres de choisir entre les deux seigneurs. Quant à la position de ceux qui n'ont pas de terre, et qui, en conséquence, appartiennent au propriétaire du sol, la position est toute différente. Qui n'est pas propriétaire est vilain ; le seigneur féodal est, tout à la fois, le seigneur et le souverain de son vassal. Souverain, il exige l'impôt ; propriétaire, il taxe la terre. Le vilain, cependant, a des droits que n'a pas le serf; il ne peut être taxé que jusqu'à concurrence d'une certaine somme; il peut être imposé, mais non pas: *hors des droites redevances*. Ne plaignons pas trop le vilain (*le villageois*), c'est le peuple des communes, c'est le peuple de Louis le Gros et de Louis XI; plus tard il sera le bourgeois, jusqu'à ce qu'il devienne le grand seigneur de la révolution de juillet, le propriétaire de ces châteaux, de ces abbayes, de ces citadelles féodales, dont le citoyen de 1830, vainqueur sur tous les champs de bataille du droit et du devoir, a fait une maison de plaisance pour sa femme et pour ses enfants. C'est lui, lui le vainqueur, qui foule aux pieds ces ruines féodales ! c'est lui, lui seul, qui a sauvé les débris de l'art au moyen âge ! c'est lui qui est le roi, qui est le maître, qui est le législateur, qui est le poëte, lui, le Guillaume *Conquérant* de la révolution de juillet. Quant aux serfs, « leur sire peut leur prendre tout ce qu'ils ont, « et les corps tenir en prison toutes les fois qu'il lui plaît, soit à tort, soit « à droit, et il n'est tenu d'en rendre compte à personne, fors à Dieu ! » Toutefois même, la condition du serf est loin de se pouvoir comparer à la condition de l'esclave dans la société païenne. Le serf appartient à la terre, non au seigneur ; on peut le vendre avec la terre, on ne peut pas le vendre sans la terre ; il *est attaché à la glèbe*, non au seigneur ; il a un nom, une famille, il est chrétien, il est, devant Dieu, l'égal de son maître et seigneur; il peut même devenir le maître de son maître, sous la robe du moine, sous l'étole du prêtre ! C'est l'esclavage encore, si l'on veut, mais non pas l'esclavage antique qui tue l'âme, qui brise le corps, qui fait de

l'homme acheté au marché, ou gagné dans la bataille, un vil jouet, une bête sans nom que l'on peut séparer de sa femelle et de ses petits! Dans la servitude féodale, l'homme reste un homme, et, grâce à Notre-Seigneur Jésus-Christ, tu es homme! quoique serf! cela suffit pour que tu deviennes la nation française à ton tour!

Dans une société ainsi constituée, le gouvernement était facile et peu coûteux, dégagé qu'il était des deux plus grandes dépenses des nations modernes: l'armée et l'administration civile. Chaque fief était comme un royaume où la royauté était absolue, absolue comme la propriété. Le maître était la loi; il faisait à son gré la paix ou la guerre; on obéissait, parce que l'obéissance était dans l'intérêt général. Seulement, et quand le despotisme du seigneur fut poussé trop loin, il arriva que les habitants des villes se réunirent à leur tour contre leurs seigneurs; alors se forma, dans ces villes anoblies par leur résistance, une espèce de féodalité bourgeoise, riche, puissante, honorée, intelligente surtout, et laborieuse, et elle sut mettre à profit, avec autant de constance que d'habileté et de bonheur, l'indépendance individuelle, qui est l'élément féodal. Chacun des membres d'une cité, pour s'affranchir du droit féodal, apportait, sans hésiter, sa vie, sa fortune, son courage. L'association, généreuse gardienne et sévère conservatrice des mœurs, remplissait les villes, cultivait les campagnes, fécondait les éléments du génie national. Protégée et défendue par ces volontés unanimes, la famille se formait et grandissait au foyer domestique. L'art et la poésie embellissaient de leur mieux, cette vie bien commencée. La philosophie, la théologie, les langues anciennes étaient devenues la passion dominante des intelligences les plus avancées et les plus vives; pendant que, au-dessus de ces hommes qui se préparent à accomplir leurs destinées, au-dessus de ces royaumes qui se fondent, pour dominer ces arts naïfs encore, efforts déjà puissants du génie de la paix et du génie de la guerre, éclate et brille dans sa calme splendeur, cette puissance suprême, cette force toute-puissante, qui a sauvé d'une entière barbarie l'Europe du moyen âge; je veux parler de l'Église catholique, le centre commun des peuples épars dans le monde, le point de ralliement de tant de nations errantes, attirant à elle, dans sa marche immense à travers les nations, les croyances, les âmes, les esprits et les cœurs.

Nous vous avons raconté le commencement douloureux et glorieux du christianisme, expliquons en quelques lignes comment s'est fondée cette puissance qui domine toutes les autres. Parmi les évêques de l'Église primitive, l'évêque de Rome, le successeur de saint Pierre, marcha naturellement le premier. Au quatrième et au cinquième siècle de l'ère chrétienne,

quand Rome, Rome la souveraine du genre humain, fut jugée par ses indignes empereurs, trop éloignée du centre du monde, il arriva, à la gloire impérissable de l'Évangile éternel, que cette Rome des nations et des Césars, la Rome des Brutus, des Scipion, des Paul Émile,—*la tête du monde*, n'eut plus d'autre appui, plus d'autre défenseur que son évêque, cet humble prêtre de Jésus-Christ armé de son bâton pastoral. A la place de tant d'armées dont l'histoire est remplie, quand les barbares arrivaient jusqu'aux portes de la ville éternelle, les barbares rencontraient ce vieillard, père du peuple, ami du pauvre, soutien du faible, qui défendait avec une bénédiction, le Capitole! Attila lui-même, dont le nom revient toujours dans ce récit comme le souvenir d'une indicible épouvante, Attila, aux portes de Rome, recule devant le pontife qui pleure et qui prie. A ces causes, cette puissance morale de l'évêque de Rome grandit, à mesure que s'en va l'autorité de l'empereur perdu dans l'Orient! Et comme les peuples de l'Italie n'avaient pas toujours le temps d'envoyer chercher le bon plaisir de l'empereur qui était à Constantinople, alors ils s'adressaient à leur évêque. Même il arriva qu'un jour l'évêque de Rome fut consulté par Pépin d'Héristal, cet homme brave et hardi, sur les droits que son intelligence et son courage lui donnaient au trône de France? L'évêque répondit en donnant le trône de France à Pépin. A son tour, le pontife demande au nouveau roi de France ce qu'il pense de l'usurpation des Lombards? Le roi Pépin répond au pontife en chassant les Lombards de l'exarchat de Ravenne. Tel fut le commencement de la souveraineté du saint-siége. Charlemagne agrandit encore (et les Lombards en firent les frais) ces faibles commencements de la souveraineté pontificale. Le pontife, de son côté, reconnut Charlemagne pour le maître de Rome, sans plus s'inquiéter de l'empereur grec. Par ces hardiesses habiles et nécessaires, l'évêque de Rome obéissait à un maître qu'il s'était donné, à un empereur qu'il avait reconnu empereur. Cependant les évêques d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem, cédaient la place aux sectateurs de Mahomet, et le siége de Rome grandissait de tout l'abaissement de ces évêchés en deuil. Bientôt le pontife romain n'eut plus d'égal dans la hiérarchie ecclésiastique, sinon le patriarche de Constantinople assis, pour ainsi dire, sur les degrés de l'empire d'Orient. Ce fut alors que les deux églises se séparèrent, l'Église latine s'étant faite indépendante de l'Église grecque, si bien que la primauté de l'Église chrétienne devait rester au pontife de Rome. Désormais le pape est plus que l'empereur; il ne lui manque plus qu'une armée. Aussitôt, par miracle, l'éternelle armée pontificale s'organise et prolonge dans le monde chrétien, par la fondation des ordres monastiques, sainte phalange des esprits les plus éclairés, des volontés

les plus fermes, des dévouements les plus complets, que renfermait l'Europe au moyen âge. Saint Benoît est un aussi grand organisateur que Charlemagne. Il a créé la vie monastique. A la prière du moine, saint Benoît a ajouté le travail. Parlons avec reconnaissance, parlons avec respect, des disciples de saint Benoît. Ils ont été les bienfaiteurs de leur siècle; partis du Mont-Cassin, leur premier séjour, ils se sont répandus dans l'Europe, priant, travaillant, donnant le saint exemple des plus austères et des plus utiles vertus. Ils ont été la science, ils ont été l'agriculture, ils ont été l'honneur de ces époques malheureuses. Que de forêts ils ont défrichées! Que de marécages ils ont desséchés! Que de fruits et de fleurs et d'eaux limpides ils ont répandus dans ces landes stériles! Zèle ardent, activité infatigable, intrépide bienfaisance qui ne savait pas d'obstacles. Les bénédictins ont été comme autant de philosophes chrétiens à qui rien n'était caché des misères, des inquiétudes, et des doutes de l'humanité. Ils s'en allaient à travers les barbares, pour obéir à l'Évangile qui dit : *Ite docentes* : *Allez en enseignant*, et leurs voix éloquentes ralliaient, même les barbares païens, autour de l'idée chrétienne. Telle a été l'œuvre des orateurs du Mont-Cassin, nourris de la féconde doctrine de leurs maîtres : *Colomban* et *Gallus*, ces apôtres des Bavarois et des Souabes; Kilian et Wildebrod, les évangélistes des Francs et des Frisons; *Boniface*, cet autre saint Jean Bouche-d'Or, l'archevêque tout-puissant qui a laissé en Allemagne tant de cathédrales et tant de souvenirs; Ansgare et Audebert, les prédicateurs de la Suède, autant de disciples de saint Benoît, autant de cœurs inspirés par les ardeurs de sa charité éloquente[1]. Et enfin, à toutes ces causes de l'agrandissement de la puissance pontificale : les barbares, qui respectent la Rome chrétienne, — l'éloignement de Constantinople, — l'ambition de Pépin et le génie de Charlemagne, et sa reconnaissance pour l'Église, — les missionnaires partout, il faut ajouter, pour vous expliquer l'établissement de la puissance apostolique et romaine, le génie de quelques-uns de ces hommes extraordinaires que Dieu a créés et mis au monde pour commander aux autres hommes, par exemple, Grégoire VII, l'irrésistible volonté qui sut mettre à profit le travail moral et politique de tant d'années et l'éloquence de tant de Pères de l'Église, afin de mieux cimenter la puissance pontificale. Grégoire VII était né, à coup sûr, pour être le maître. Il avait l'intelligence, il avait le coup d'œil, il avait la volonté. Tout d'abod il affirma, et il fallut bien le croire, puisqu'il le disait ainsi, que l'élection du pape serait désormais indépendante du choix de l'empereur. C'était, disait-il,

[1] Vous ajouterez à ces organisateurs les travaux DE L'ÉGLISE DE BRETAGNE : ch. V et p. 101 du livre déjà cité.

le droit incontestable du saint-siége. L'Église catholique est souveraine, elle lie, elle délie, elle commande, elle est libre. Nul ne peut, s'il n'est prêtre, conférer aucun bénéfice de l'Église. Les rois sont les vassaux du pape, leurs royaumes sont les domaines du pape ; le vicaire de Dieu a pour ses vicaires, les archevêques et les évêques. Ses appuis sont partout, tous les chrétiens sont ses sujets; la domination universelle, c'est le droit plus que légitime, c'est le droit *divin* de l'Église. Ainsi parlait Grégoire VII, et, pour avoir voulu résister, l'empereur d'Allemagne lui-même fut obligé de venir, les pieds nus, et couvert d'un méchant manteau de laine, solliciter le pardon du pontife irrité. Pendant trois jours, dans la cour du saint-père, l'empereur attendit le bon plaisir de celui qui était désormais le souverain pontife. Robert Guiscard lui-même, notre intrépide aventurier normand, maître du royaume de Naples et du royaume de Sicile, âme de fer, indompté, indomptable, — un geste de Grégoire VII le rejette tout au loin, tant le Normand a compris quelle est la puissance qui désormais est assise sur ce trône des Césars évanouis. Les autres souverains de l'Europe ainsi domptés, tour à tour, par la patience, par le génie, par la volonté d'un seul, reconnaissent, tout en frémissant, cette monarchie universelle fondée sur l'opposition des peuples à leurs maîtres, monarchie qui n'a pas d'autres soldats que des opinions, pas d'autre force que la croyance. Dans cette fondation de la puissance pontificale, se retrouve le plus rare et plus admirable élément de la société féodale. La papauté, maîtresse des opinions et des âmes, rapproche entre elles les nations chrétiennes; tribunal suprême qui domine l'anarchie, il fait comparaître à sa barre les rois et les peuples. Désormais les peuples se sentent plus libres, protégés par le chef suprême de la croyance catholique ; désormais aussi les rois les plus puissants, les esprits les plus impérieux, comprennent qu'ils ont un maître. Du haut du Vatican, devenu le Capitole chrétien, arrivent aux nations la confiance dans le présent, l'espérance dans l'avenir.

Nous n'avons pas la prétention de faire l'histoire de la féodalité, l'histoire de dix siècles. Seulement nous recueillons avec soin ce que nos maîtres en ont dit. Le plus savant et le plus ingénieux de tous [1] a ramassé dans la savante poussière dont il s'entoure, plusieurs monuments de cette loi féodale qui était la loi universelle. Les droits du seigneur étaient nombreux. — *Droit du moulin banal*, et aussi du four banal. Chacun était forcé de moudre son grain dans le moulin du seigneur, de cuire son pain à son four. Au seigneur, appartenaient les *amendes civiles* prononcées par le juge ; il donnait *les places aux halles* : il nom-

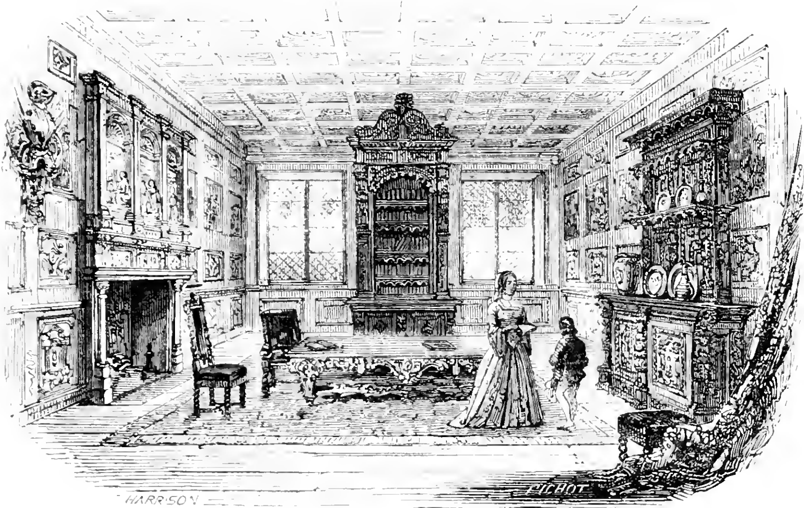
[1] Alexis Monteil. *Traité des matériaux manuscrits*, tome I, page 229.

mait aux *offices de sergents;* il avait droit d'*étang*, droit de *péage*, droit de *passe*, droit de *guet* que le manant rachetait en argent; droit de *poisson* et de *glandée*. Parmi les manuscrits dont je parle, il en est un qui offre, « comme la vieille face de la Normandie, divisée en duchés, « sous-divisés en marquisats, en comtés, en baronnies. » Dans ce manuscrit, l'historien a trouvé que la coutume féodale en Normandie offrait de nombreuses variétés avec la féodalité de la France. Par exemple, la Normandie contenait, entre autres rotures, des *rotures seigneuriales*, des *fiefs fermes*, des *fiefs sergenteries*, des *fiefs d'aînesse*. Ces variations sont à l'infini. Par exemple, dans la vicomté d'Arques, on trouve un arrentement à la charge annuelle d'une prestation: de froment, de seigle, d'avoine, de chapons, de poules, d'œufs, de harengs, d'oies, de brebis, d'agneaux, de coqs, de pigeons blancs; notre manuscrit se termine par cette innocente malice : « Un fait qui prouve combien le « Normand a toujours été chicanier, ou, pour parler avec plus de po- « litesse, combien il est observateur de la loi, sévère constitutionnel, « c'est que, tandis que dans les autres provinces les vicomtes, offi- « ciers judiciaires et financiers étaient devenus dignitaires féodaux, ils « étaient restés dans cette province, ce que dans le commencement ils « étaient.» Et ainsi nous allons étudiant, cherchant, ramassant toujours toutes sortes de papiers, de comptes, de chartes, de preuves, jusqu'à ce que nous arivions aux comptes de 1792, procès-verbaux de séquestre de biens d'émigrés, de ventes de domaines nationaux, de spoliation de tout genre, par quoi s'est terminé cet antique et immense monde féodal.

Que si vous tenez à savoir quelques-uns des détails de cette souveraineté domestique du chef de famille-propriétaire, sur les habitants de ses domaines, et, en même temps, si vous voulez connaître les mœurs, les costumes, les habitudes de la société féodale, vous aurez à étudier avec soin : le château qui est l'habitation du chef; le village qui est l'habitation des habitants du fief, non possesseurs. Le château, c'est véritablement la maison féodale. Avant l'invasion germaine, les grands propriétaires du sol habitaient de belles maisons de plaisance dans les plus riches campagnes, au bord des fleuves, sur le riant penchant des collines, dans les villes, dans les fermes, dans les joies fertiles de la campagne. Les vainqueurs et les vaincus vivaient de la vie de famille, sans trop s'inquiéter des menaces encore lointaines, de tant de peuples indignés de leur esclavage. Mais quand les barbares furent accourus, attirés par la vengeance et par le besoin de régner à leur tour, quand la société romaine se fut écroulée sous les efforts de ce torrent qui brisait

les peuples et les siècles, les vaincus d'hier étant les maîtres et des maîtres sans rémission, c'en est fait de la vie libre et calme des grands propriétaires d'autrefois. Le laboureur se fait soldat, la tour devient citadelle, ces belles maisons de plaisance, séjour de l'oisiveté champêtre et poétique, s'entourent de fossés et de palissades. Maintenant, une fois traqués par ces invasions soudaines, terribles, les hommes d'un même bourg, d'une même ville, d'une même terre, ne songent plus qu'à se défendre, à n'être pas surpris, dans la nuit, par les sauvages qui viennent de tous les côtés du Nord. Cette fois on ne choisit plus, pour y vivre à l'ombre heureuse du hêtre de Tityre ou du saule de Galatée, les beaux ombrages, les douces vallées, les frais paysages; le berger se fait soldat, la pique remplace la houlette, l'homme se bâtit un nid dans les lieux les plus escarpés; plus la montagne est difficile, hérissée de broussailles et de précipices, plus l'emplacement est favorable. Le château était tour à tour la défense de l'opprimé et la retraite de l'oppresseur; une citadelle de braves soldats et un repaire de bandits. Quiconque possède, se fortifie pour conserver; qui n'a rien, se fortifie pour être à l'abri du châtiment. Les monastères ont leurs fossés, les églises ont leurs créneaux, les cathédrales leurs remparts; les nobles, les bourgeois, les villes, les villages, élèvent leurs forteresses. Au sommet du clocher un enfant veille : c'est la vigie de la guerre et des ennemis qui pourront venir. Même dans les villes, et d'une rue à une autre rue, chacune se dresse sa petite citadelle. M. Monteil nous a donné la description d'un château du quatorzième siècle, *plus riant et plus frais* que les châteaux des siècles précédents. Avec son habileté charmante, il nous a montré les hommes d'armes, au sommet des deux tours brillantes; la porte du château, flanquée de tourelles, est couronnée d'un corps de garde, et couverte de têtes de loups. A peine entré, vous rencontrez trois enceintes; vous avez trois fossés à traverser, trois ponts-levis à franchir. Ceci fait, vous pénétrez dans une tour carrée où sont renfermés les citernes, les écuries, les poulaillers, les colombiers; les caves, les souterrains, les prisons sont creusés au-dessous de la tour; à l'étage supérieur sont situés les logements, les magasins, les galeries. Les combles sont bordés de mâchecoulis, de parapets, de chemins de ronde, de guérites. Au milieu de la cour s'élève le donjon qui renferme les archives et le trésor. Le trésor est entouré d'un fossé profond; le pont est toujours levé. — Les murailles ont plus de six pieds d'épaisseur, et cependant le château est revêtu, à demi-hauteur, d'un second mur en grosses pierres de taille. — A l'intérieur, ce ne sont que grandes chambres voûtées à croisées

ogivales, ornées de vitraux peints avec art, grands meubles de toute espèce, reliefs vifs et gracieux; miroirs de verre, miroirs de métal, fauteuils à bras, recouverts de tapisseries, dossiers grillés, bancs de vingt pieds, housses traînantes, — des lits immenses, — salles de parade, chambres de parement : la chambre rouge, rose, bleue, — la chambre du



revenant; tapisseries sur lesquelles sont représentées par une aiguille patiente les personnages de l'Écriture sainte. Dans cette forteresse, la vie est réglée comme celle du monastère, mais plus joyeuse. La cour, dès le matin, se remplit de varlets, d'écuyers, de piqueurs, de pages. On monte à cheval, on joue aux barres, aux quilles, aux palets; on fait parler les oiseaux parleurs, on excite les singes; le fou de monseigneur est célèbre par ses reparties piquantes. Le soir venu, c'est l'aumônier qui se charge des plaisirs de la veillée. L'aumônier est un voyageur aux pays lointains; il a beaucoup vu, il sait beaucoup, donc il a beaucoup à dire. Nous avons aussi le grand commandeur de Rhodes qui a visité la terre sainte et voyagé dans les *trois parties du monde*. Les jours de fête, nous voyons arriver les jongleurs, les sauteurs, les concerts de trompes, de trompettes, de flûtes, de chalumeaux, de tambours, de harpe, de luth, de sonnettes, de rebecs. La vie se passe, non pas sans de grandes alertes. Quand le page sonne la cloche et annonce l'ennemi, tout au loin, soudain les ponts se lèvent, les herses tombent, les portes se ferment; on court aux créneaux, aux mâchecoulis, aux bascules. Si l'ennemi parvient à entrer dans le château, tous ces hommes seront égorgés ce soir.

Puisque nous sommes au milieu des châteaux, des églises, sur les places publiques, dans les chaumières du moyen âge, vous plaît-il que nous y restions un instant? Restons-y, nous y serons en bonne compagnie avec M. Amans-Alexis Monteil, l'ami des ruines, le chercheur infatigable des plus curieux détails de la vie publique et privée d'autrefois. Frère Jehan, le cordelier de Tours [1], est à coup sûr un bel esprit naïf, honnête, intelligent. Tout cordelier qu'il est, il rend justice aux bénédictins, aux dominicains, aux carmes, aux chartreux. Il voit tout, il est un peu partout, il sait un peu plus que tout; vous pouvez lui adresser toutes les questions les plus entourées de nuages, il vous répondra sans hésiter. Il fait à chacun sa part de blâme et sa part d'hommages. Les bénédictins défrichent la terre; les frères pontifes, institués par saint Benezet, bâtissent les ponts; les villes ne sont guère habitées que par les artisans et les marchands: les grandes villes s'appellent : Paris, Lyon, Rouen, Bordeaux. Dans ces populeuses cités se fabriquent ces piles de robes, de manteaux, de housses de chanvre ou de coton, d'aumusses, de bonnets, de chaperons, de souliers, de bottines, de housseaux; toutes sortes de draperies, de toiles, de cuirs; toutes sortes d'ouvrages de fer, de cuivre, d'étain, de bois, d'ivoire ou de verre; escarcelles brodées, ceintures argentées, dorées; chandeliers, lampes, tasses, hanaps, miroirs, reliquaires, chapelets, bénitiers, cloches, casques, épées, lances, arbalètes. Dans chaque ville bien administrée, vous rencontrez la halle au beurre, aux œufs, aux poissons, au fromage; l'étape au vin; une boucherie pour le mouton, une autre pour le veau, une autre pour le bœuf. Les mendiants n'ont qu'une certaine heure, chaque jour, pour mendier. Les trompettes sonnent au lever du jour. L'office commence de bonne heure dans les églises: messes, grand'messes; autour du cierge pascal est attachée la chronique des événements historiques, les cycles, les épactes, les phases lunaires: c'est le journal de ce siècle. Dans les réfectoires, plus d'un prédicateur choisit l'heure du dîner pour essayer son éloquence naissante sur les moines assemblés. A midi, les crieurs de vin s'en vont dans les rues en criant: *Buvez! buvez!* A la porte des églises, sont étalés les livres et les grands rouleaux de parchemin contenant l'annonce des livres à vendre: c'est le journal de la librairie. Sur les remparts, les citoyens s'exercent à l'arc et à l'arbalète; on sonne les cloches au moindre prétexte, pour les enterrements, pour les naissances, pour les relevailles, pour l'extrême-onction. De nombreux ménétriers, à la nuit tombante, remplissent les carrefours de

[1] Histoire des Français des divers états (quatorzième siècle).

leurs rauques mélodies. Les enfants de chœur s'amusent à parcourir la ville, déguisés en évêques; les pèlerins chantent les mystères. Qui dit une foire, dit un jour de bombance et de jubilation : on allume des feux de joie pour la fête des saints, et pour célébrer l'entrée des princes dans leur bonne ville. A peine le *couvre-feu* est-il sonné, tout ce grand bruit de la ville s'apaise et tombe; les boutiques se ferment au plus vite, chacun rentre dans sa maison : tout au plus aux marchands de crêpes est-il permis de crier leurs crêpes! En même temps commence le guet; le guet se fait par métiers; tout dort jusqu'à minuit! Mais à minuit, les cloches se réveillent pour sonner les matines; la cathédrale se remplit de lumière, vous pouvez entendre le son des orgues et le chant des prêtres. — Chaque ville a ses nouvelles et ses nouvellistes. Les nouvelles les plus recherchées sont celles qui viennent de Londres ou d'Avignon, des cours d'Orient ou d'Occident. La chanson grivoise ne déplaît pas au bon peuple du moyen âge. — Tout bourgeois trompé par sa femme, le bourgeois peut la battre, et il n'y manque guère. — Que d'usages incroyables! que d'usages que nous avons conservés! Maître Landri, le chirurgien, veut disséquer un cadavre, mais il se contentera du cadavre d'un juif. — La femme du barbier de l'*enseigne Rouge* saigne les gens, c'est son droit; oui, mais il faut qu'elle observe les jours de lune. Tout prince du sang royal qui entre dans une ville a le droit de délivrer deux prisonniers. Dans son palais, quand le roi dîne, on lui fait de la musique. Le roi se fait frapper une petite monnaie tout exprès pour servir à ses aumônes. *Le prévôt, qui, par ordre du feu roi* (le roi Jean), assistait à Rouen à la décollation des seigneurs, a le droit de prendre, sur les malfaiteurs qu'il pend ou qu'il décapite, *l'argent de la ceinture*, non pas l'autre argent; les filles de joie de la ville sont obligées de venir faire son lit tous les jours, c'est le droit de sa charge, mais il n'y tient guère depuis qu'il a pris femme et qu'il a des enfants. C'est l'usage dans quelques villes, que, le jour de la deuxième fête de Pâques, les femmes battent leur mari. L'huissier peut dépouiller même de sa robe la femme saisie pour dettes. La veuve qui se remarie paye une amende. Les nouveaux mariés doivent le *droit d'écuelle* au sergent. Le seigneur peut dire au manant : *Découvre ton pot!* afin de s'assurer qu'il n'y a pas de gibier dans le pot du manant. Qui n'est pas payé du loyer de sa maison a le droit d'en faire enlever les portes et les fenêtres. Chose triste, la France du moyen âge ne contient pas moins de cent mille prisons seigneuriales, noires et profondes comme des puits. — Et les souffrances du peuple juif? A chaque accident de l'histoire, ce peuple de proscrits se voit

soumis à des tortures nouvelles. Saint Bernard, lors de la deuxième croisade, les sauve d'une mort certaine ; Philippe-Auguste les chasse, Louis IX leur défend de prêter leur argent à intérêt ; on les pille, on les brûle, on les dépouille. Dans les campagnes, ils sont réduits à l'état de serfs ; dans les villes, on leur assigne les rues les plus malsaines. — Défense au juif de faire allaiter son enfant par une chrétienne, de se baigner dans les rivières, de recevoir en gage des socs de charrue et des vases d'Église. Quand on pend le juif, on le pend entre deux chiens ; le bien du juif est confisqué après sa mort, et plus souvent durant sa vie.

Les hospices sont soumis à des lois bien faites. Le malade est tenu, avant tout, de se confesser ; mais une fois admis dans ces lieux charitables, le malade est le maître : il commande, on obéit ; pas de bonne fête sans que le bourgeois envoie un plat de sa table aux pauvres de l'hôpital. L'ordonnance des repas est curieuse : le repas commence et finit par le fruit ; avant le festin, le clerc de la paroisse présente l'eau bénite aux convives. Les viandes sont entourées de sauge et de lavande ; le buffet dressé au milieu de la salle est chargé d'aiguières, de hanaps d'argent et de coupes d'or. — Dans les cuisines, les cheminées n'ont pas moins de douze pieds de large ; il y a des chenets qui pèsent cent livres. A ces broches sans fin, rôtissent incessamment, outre le gibier, la venaison et la volaille, des veaux entiers, des moutons, des porcs. Le bouillonnement de la marmite se mêle en égale proportion, à la fumée des viandes. — Mais quelles clameurs ? Qu'arrive-t-il ? Les habitants du village sont tombés dans une grande tristesse. La fille de leur seigneur se marie, il faudra payer la taille double. La taille se paye double : 1° quand le seigneur marie sa fille aînée ; 2° quand il est nommé chevalier ; 3° quand il est pris par les ennemis ; enfin, 4° quand il part pour la terre sainte.

Qui de nous ne s'est étonné des souterrains du château de Tancarville ? Ces souterrains sont un lieu de délices, comparés aux profondeurs et aux ténèbres dans lesquelles étaient plongés les misérables, et cela pour le moindre délit : — pour avoir coupé ses foins ou ses blés, avant la permission de son seigneur, — pour avoir aiguisé le soc de sa charrue, sans y être autorisé, — pour n'avoir pas porté exactement l'eau, le bois et les provisions au château, — pour avoir laissé les étables manquer de foin et de paille, — pour avoir mal nourri les chiens du maître, — pour avoir trouvé un trésor sans en avoir donné sa part au seigneur. Le seigneur, nous l'avons dit, c'est la loi, c'est la justice. A certains jours il descend lui-même, dans la cour de son château, pour recevoir les hom-

mages et les redevances des villageois : blé, volaille, jambon, légumes, fruits, cire et miel, gâteaux, et même des bouquets de fleurs et des chapeaux de roses. Parmi les gens de sa mouvance, celui-ci doit baiser le verrou de la porte du fief, celui-là doit une douzaine de gambades, — d'autres s'acquittent de leur redevance par des chansons gaillardes; à quelques-uns le maître d'hôtel tire les oreilles ou donne de légers soufflets. Cette autorité du maître est divisée à l'infini : on lui paye l'amende pour s'être battu, pour s'être querellé, pour un gros juron. Les tailleurs, les cordonniers et les savetiers de sa terre lui doivent une semaine de leur travail. Telle famille est chargée de tenir la herse en bon état, telle autre a soin du pont-levis ; telle femme doit passer une nuit sur trois, au sommet de la tour ; tous les hommes doivent accourir en armes, auprès du seigneur, à la moindre alerte. — Celui qui laisse son champ en jachère pendant trois ans, le seigneur a le droit de le faire cultiver ; les pourvoyeurs du château peuvent exiger cinquante jours de crédit; pour chaque pourceau vendu à la boucherie, on doit au seigneur trois deniers ; de chaque bœuf abattu, il a la langue et les pieds. Il choisit dans les paniers les plus beaux poissons et les plus beaux légumes. Quand les grenouilles des fossés crient trop haut, le seigneur fait battre l'eau par ses serfs. C'est lui qui marie les filles de ses domaines, et il leur choisit de beaux maris, qui puissent faire une belle souche sur ses terres. Entre eux les seigneurs féodaux se battent, parce que c'est leur droit. Quand il y a guerre entre deux seigneurs, les parents de l'un et de l'autre ne sont obligés de prendre parti que jusqu'au troisième degré; mais l'honneur veut que l'on se déclare la guerre quinze jours à l'avance. Nous avons parlé, à leur chapitre, des chevaliers du Temple qui ont tenu une grande place dans cette histoire ; frère Jehan explique à merveille les différents ordres religieux : les vœux, les novices, les maîtres, les diverses provinces, les chevaliers, le grand maître. Autrefois l'ordre du Temple ne possédait pas moins de trente mille manoirs ; Philippe le Bel et le pape Clément, en détruisant les Templiers, ont coupé le bras droit que l'Europe tenait levé contre l'Asie, l'ordre de Rhodes n'est que le bras gauche. — Il y a aussi le chapitre des horloges. L'Allemagne, la Flandre et l'Artois sont les pays des horloges. Dans quelques villes on frappe l'heure avec un marteau, dans d'autres villes on la crie. — Le chapitre des hommes de guerre est curieux, plus qu'on ne pourrait dire. Notre savant cordelier s'en moque avec une grâce pleine de charme. A quoi peuvent être bons ces gens de pied chargés de leur cotte de mailles, de leurs armes, de leur bagage, surchargés de leur chapeau de fer? A quoi servent, dans une mêlée sérieuse, ces sergents d'armes, toujours prêts à

tourner le dos? Les arbalétriers, passe encore; mais ce sont des troupes peu loyales et peu françaises qui n'ont pas honte de se cacher derrière leur écu, quand elles ont lancé leur flèche à l'ennemi.

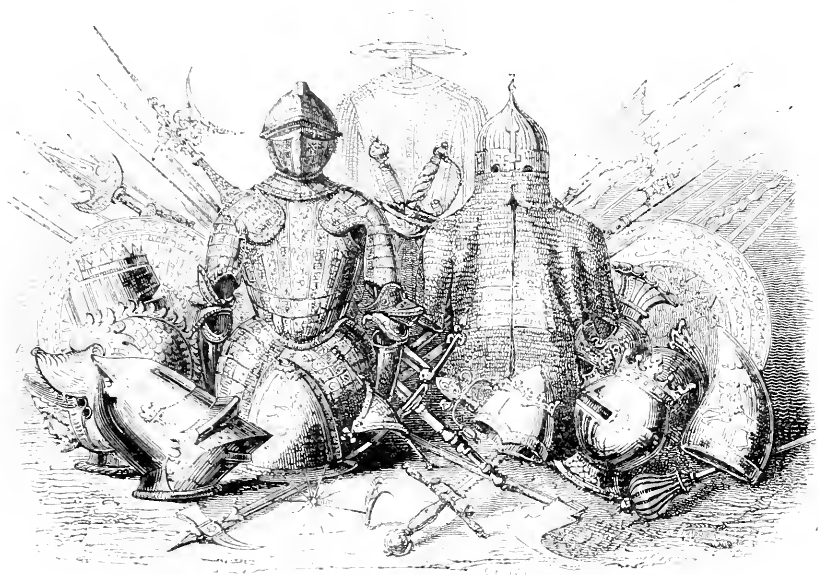
Les archers ont des arcs trop grands; ils mouillent de leur salive le fer de leur flèche, pour le rendre mortel. Pourquoi solder tous ces fantassins d'Italie, toujours morts de faim et grands pillards? Parlez-moi de la cavalerie! malheureusement elle épuise la France, depuis qu'on l'a mise à la solde : un banneret a vingt sous par jour, le chevalier en a dix, l'écuyer six. Il est vrai que les troupes payées appartiennent au roi davantage, et que l'armée féodale, levée, équipée, soldée par grands fiefs, par fiefs et par arrière-fiefs, est vraiment l'armée française. Frère Jehan, qui s'inquiète de tout, parle aussi de la charge de connétable. Le pouvoir du connétable est absolu, il est le roi de l'armée; c'est lui qui donne le cri de la nuit, le mot du guet et le mot de ralliement. Frère Jehan a vu aussi comment se préparaient les traits, les lances, les flèches à feu, les fauchoirs, les haches d'armes, les marteaux d'armes, les massues, les maillets, les épées de toutes les longueurs, les lances de frêne, de pin ou de tremble, les arbalètes de bois ou de corne; les casques à visière, à mentonnière; les hausse-cols, les brassards, les gantelets, les cuirasses, les cuissards, les genouillères, les boucliers, les écus, les targes, les rondelles, toutes sortes d'armes et d'armures : de fer, de cuivre, de corne, de cuir. Quand deux armées en viennent aux mains, on se bat corps à corps, à coups d'épée, à coups de hache, à coups de marteau; c'est un bruit à ne pas s'entendre; c'est une rage, tantôt silencieuse, tantôt pleine de clameurs. C'est que, en effet, les hommes se sont fortifiés comme les villes, ils ont mis leur tête à l'abri d'une tour d'acier, leur poitrine à l'abri d'une cuirasse. Telle était la guerre, jusqu'au jour où la découverte de frère Roger Bacon vint apporter cette grande révolution de la poudre à canon, essayée, pour la première fois, dans les plaines de Crécy et d'Azincourt. Frère Jehan vous dira aussi la science de l'agriculture, cette nourricière des arts, des sciences, des forces publiques et privées. Le laboureur du moyen âge émotte les terres avec des maillets de fer; sa charrue est à peu près la charrue des Romains; il sème, il sarcle, il moissonne, comme les pasteurs d'Hésiode et de Virgile. Il sait très-bien faire le vin, il n'est pas très-avancé dans l'art de cultiver les arbres; il a grand soin des troupeaux. En un mot, ces grands villages, ces grandes familles de serfs rappellent dans leur ensemble la vaste culture des anciens Romains, *à qui il faut toujours revenir*, dit Montesquieu. Frère Jehan explique aussi ce

qu'il en coûtait au quatorzième siècle pour se marier au plus bas prix avec la femme qu'on aimait. Les plus beaux actes de mariage, passés par-devant notaire, étaient payés à raison d'un denier par trois lignes; mais en revanche le notaire écrivait sur son parchemin de longs préambules en l'honneur de Dieu, de la sainte Vierge et de tous les saints du paradis. A peine marié, il fallait habiller sa femme : robe de toile, chemise de lin, petites chausses, ceinture à clous d'argent, — des plumes, de l'eau de rose, du musc, un chapelet de cristal, des heures, et enfin une marmite, une crémaillère, six verres de cristal, du charbon; — l'agréable et l'utile, un jardin dans lequel on plante des cerisiers, des panais, des oignons et des lis. La dame, pour peu qu'elle soit une femme de goût, veut avoir un singe et un perroquet; elle veut monter à cheval, et on mettra des armoiries, bien que son mari n'en ait pas, sur le caparaçon du cheval. Le détail du ménage de ces braves gens est très-curieux à étudier. Quand le fils de la maison a neuf ans, il s'agit de l'instruire. D'abord on l'amuse à la récitation des déclinaisons et des conjugaisons, on lui parle en latin et il ne répond qu'en latin, on lui apprend à chanter dans le Psautier. Peu à peu, on le lance dans les auteurs latins, dans les auteurs grecs, dans la légende, dans le bréviaire, et comme sa dévotion peut le conduire en terre sainte, on lui fait apprendre même l'arabe. De ces premiers exercices, il passe dans les grandes écoles de la ville. On lui enseigne la rhétorique, la logique, la physique et l'histoire naturelle. On lui parle avec respect des grands poëtes de l'antiquité; mais on se garde bien de lui parler de Dante ou de Pétrarque, poëtes nouveaux. On lui apprend l'astronomie et le droit public; quand l'enfant ne sait pas bien sa leçon, on lui donne le fouet : *Flagrum et iterum flagrum*, et toujours le fouet. A ce moment de la première renaissance des études, l'université de Paris se mêle à toute chose; puissance moitié laïque, moitié ecclésiastique, elle se divise en quatre facultés : la théologie, le droit canon, la médecine, les arts; elle a pleine autorité sur les écoliers; elle est régie par une législation toute exceptionnelle; la censure des actes du gouvernement lui appartient. Elle contrôle les actions des grands de l'État, les discussions du roi avec le pape; la doctrine du clergé séculier et régulier. L'université s'intitule la *fille aînée des rois*. Elle est si puissante, que le pape et le roi lui font la cour. Une autre fois, frère Jehan compare entre elles la vie du cloître et la vie du monde. Il est heureux dans son monastère, il est à l'abri du pillage et du meurtre; il ne redoute ni les loups ni les autres bêtes féroces; il n'est pas soumis à cette foule de règles et d'ordonnances, imposées aux

bourgeois : règlements pour la vente du blé, pour la vente du vin, pour l'administration des forêts. Retenues et droits de tous genres : impôts, cédules, copie, sentences, sergents. — Parmi les arts libéraux, il faut placer la copie des livres. On avait des écrivains en lettres françaises, en toutes sortes de caractères ou d'écritures. Chaque page, chaque ligne, occupait le même espace, avait la même forme. Les plus habiles artistes étaient employés aux miniatures des manuscrits; ornements, bordures, dentelles, rien n'y manquait. Le travail du peintre était divisé à ce point, que chaque peintre avait sa tâche et n'en sortait pas. L'un faisait les ailes d'un oiseau, l'autre la tête, l'autre les yeux. Le livre orné, puis vérifié, on le reliait en planches de chêne ou de noyer, et ces planches étaient recouvertes du plus beau drap ou du plus beau cuir : ces beaux livres ainsi parés étaient hors de prix, à ce point, que plus d'un clerc a changé la ferme de son père contre un exemplaire de saint Augustin.

Dans ce couvent de cordeliers, chaque frère cordelier raconte ses misères; l'un a mené la vie du berger; il a eu froid, il a eu chaud, il a eu faim. Il a quitté la bergerie et il s'est réfugié dans une église, on l'a fait enfant de chœur. Enfant de chœur, on lui enseigne la musique, mais il ne veut chanter que le chant du pape Grégoire ; on en fait un bedeau ; de bedeau il devient sonneur; mais comme il avait le sommeil dur, on en fait un dépensier; dépensier, il était chargé des bonnets, des souliers, de la distribution du pain, du vin et de l'argent. Il a soin de la sacristie, où il fait porter des nattes dans l'hiver, de la verdure durant l'été. Là s'arrêtent les progrès de ce digne frère. Les opinions scientifiques du quatorzième siècle sont aussi débattues avec une rare sagacité. On leur a dit, par exemple, qu'il y avait des bêtes qui n'ont pas de sang, que l'haleine de l'âne chassait le venin du scorpion, que les cerfs vivent cent ans, que le sang du cheval est un poison; ils ont lu cela dans Pline, dans Aristote : le moyen de douter? Ils savent aussi que le lézard est l'ami de l'homme. Heureux qui peut tuer un basilic, celui-là pourra faire de l'or. Avez-vous entendu dire combien les grands chemins étaient dangereux? les Pastoureaux, les Maillotins, les Jacques, tour à tour vaincus et vainqueurs, se répandent dans les campagnes. Quels grands progrès a faits la médecine! quels grands progrès a faits la chirurgie! Nous avons vu entrer, à Rouen, le roi de France, grande foule d'hommes et de chevaux. Tous les seigneurs avaient des habits armoriés; ils portaient deux épées, l'une à droite, l'autre à gauche. On rencontrait dans les rues, pleines jusqu'aux toits, les livrées des diverses provinces, des casques de toutes les formes, des manteaux de

toutes les couleurs, et les plus riches armures. A ces armures magnifiques ont travaillé, pour leur part de patience et de génie, le forgeron,



le coutelier, le fourbisseur, l'orfévre, le graveur, le peintre enfin. — Le jour où le roi notre sire dînait à l'hôtel de ville a été un grand jour. Aux quatre coins de la salle, montés sur des bœufs couverts de drap d'écarlate, quatre sonneurs de trompes sonnaient une nouvelle fanfare, à chaque service. Le repas commencé, deux gentilshommes sont venus prendre place à la table du roi ; aussitôt l'écuyer tranchant a coupé la nappe devant les nouveaux venus ; ces deux messires avaient manqué à l'honneur.

La science du moyen âge, comme toutes les sciences qui commencent, est pleine d'orgueil et d'outrecuidance ; laissez-la dire, elle n'a plus de découvertes à faire dans la vaste étendue du ciel, grâce au roi Alphonse, qui le premier a dressé les tables astronomiques. Le moyen âge se vante d'avoir parcouru sur ses navires le monde entier, à la suite de Marc Paul et de Mandeville ; il jure par Aristote ! et par ses disciples : Abeilard [1], Albert le Grand, Scot ! Dans la théologie, on se porte avec ardeur autour de saint Grégoire de Nazianze, de saint Thomas d'Aquin, de saint Anselme ; la législation, greffée sur celle du droit romain, s'enorgueillit des travaux de Barthole, de Bal, de Bouteller. Les historiens s'appellent Eginhard, Mathieu Pâris, Jean Froissard, Nangis, sans oublier ce digne Orderic Vital

[1] L'histoire de la philosophie scolastique est racontée, tout au long, dans LA BRETAGNE, au chapitre IX, intitulé : ABEILARD. C'est un chapitre à lire avec soin, si l'on veut avoir une juste idée des études philosophiques du douzième au quatorzième siècle.

qui a sauvé, à lui seul, les premiers chapitres de l'histoire de Normandie. L'éloquence est représentée par Jean Gerson et Jean Petit. La poésie, abattue sous la hache des conquérants du Nord, jette ses nouveaux rejetons à l'abri des autels et des châteaux forts, et la France elle-même prête une oreille charmée aux vers de Dante et de Pétrarque. La France du Midi et celle du Nord reconnaissent des poëtes sortis de leur sein. Quelle admirable fête a donnée le roi Philippe *le Bel*, quand ses fils furent armés chevaliers! Il fit représenter, sur un vaste théâtre, les professions sérieuses de la vie humaine, les artisans, les médecins, les gens de justice. Adam, notre premier père, voyait passer cette longue suite d'enfants dans cet étrange appareil.—Cette passion du théâtre s'en va grandissant toujours. La comédie, la tragédie, le chant, marchent de front. Les mystères chrétiens et les fables antiques exercent également l'émotion du spectateur. Ce qui gâte quelque peu ce triomphe des enfants de la joie et de la comédie, c'est qu'ils sont soumis à des exceptions cruelles. Par exemple, les joueurs d'instruments ne doivent porter ni robe de fourrure, ni chaperon; ils doivent jouer de leurs instruments, tête nue. Si l'on en demande dix et qu'il en vienne vingt, on n'en paye que dix; et, ensuite, que de peine et de souffle, pour souffler dans les hautbois, pour animer la trompette marine, pour tirer du rebec ces sons si doux et si purs! Et la harpe et la guitare, quelle dextérité elles demandent! sans compter que tout musicien est soumis au roi des ménestriers. Ces hommes-là, cependant, ont deviné plusieurs des grands mystères de la musique; ils comptent au nombre de leurs compositeurs, Adam de Halle et Guillaume de Macheau. Après les musiciens, les danseurs. Quels beaux danseurs les jeunes seigneurs du roi Charles VI, et comme ils ont été tirés de leur joie, par l'incendie du dernier bal! L'histoire des duels en champ clos tient une longue place; Louis VII avait défendu le duel, toutes les fois que l'objet de la contestation s'élevait à moins de cinq sous. Saint Louis l'avait aboli dans ses domaines, c'est-à-dire dans la moitié de la France; cependant on se battait toujours. Les cérémonies du duel étaient solennelles et compliquées. Il fallait que les deux champions prêtassent serment, chacun de son côté, que sa cause était juste. Le prêtre leur adressait un discours, pour les avertir qu'on n'entrait point armé dans le royaume des cieux; on leur donnait le crucifix à baiser, et enfin les hérauts criaient : *Laissez aller! laissez aller!* On se battait à cheval avec toutes ses armes, la grande épée et la petite épée, appelée : *la miséricorde!* On se battait de noble à noble. Quand le noble avait daigné accepter un duel avec un vilain, le vilain avait pour toute

arme, un bâton. — Les poëtes mènent une vie errante. Quand la journée paraît longue aux belles dames châtelaines, elles font monter les troubadours de Provence qui leur chantent des romances, qui leur vendent les derniers arrêts de la cour d'amour, ornés de vignettes enluminées. — De par le roi Philippe-Auguste! peine de quatre sous d'amende contre les blasphémateurs! De par le roi Louis IX! les enfants qui auront blasphémé seront fouettés publiquement. — La foire est ouverte, et tout le monde y court, chacun avec sa cape, son bâton, sa calebasse, sa miche. A Rouen, le jour *de la foire* du *pré*, c'est le prieur, ce sont les chanoines de Notre-Dame, montés sur de grands chevaux, qui font l'ouverture de la foire. où l'on porte toutes les marchandises de la ville; on ne peut vendre, on ne peut acheter qu'à la foire; chaque boutique restant fermée tant que dure la foire. Chacun des jours de ce vaste marché est consacré à une marchandise spéciale; les étoffes, les cuirs, les peaux, les draps, les cristaux; les chevaux se vendent le dernier jour. Les contestations entre marchands sont jugées à l'instant même par un tribunal de prud'hommes. Tant que dure la foire, pas un marchand ne peut être arrêté; ni à l'aller, ni au retour; chacun lui doit aide et assistance. — Quel bonheur! le frère Pierre qui était en Palestine est revenu de ce lointain pèlerinage. Il est entré dans l'église du couvent des cordeliers, pendant que la communauté était à vêpres. Il a parcouru la terre sainte dans tous les sens : de Tripoli à Sidon, de Sidon à Damas, de Tyr à Bethléem, de Bethléem à Jérusalem. O profanation! il a vu les Sarrasins tenir leur marché public dans le jardin des Oliviers; il les a vus qui se baignaient dans la piscine de Siloé! Il a été obligé de payer les mahométans, pour obtenir la permission de s'agenouiller au saint sépulcre. O profanation! le Mont-Calvaire est chargé de mosquées! A de pareils récits, qui enflammaient les imaginations et les courages, chacun de s'écrier : Mort aux Sarrasins! — Hier, dans la rue, nous avons rencontré une vieille bénédictine du Maine chassée de son couvent par les Bretons et par les Anglais. Il est vrai que cette abbaye de bénédictines était bien mal fortifiée; les courtines étaient trop larges, les tours ne se protégeaient pas mutuellement, les fossés manquaient d'eau, les vassaux de madame l'abbesse manquaient de courage. A cette heure, le monastère est à l'abandon; ces pillards d'Anglais et ces affamés Bretons mangent et boivent tout le long du jour. Hélas! on n'a plus le même respect pour les couvents. Autrefois, appartenaient au couvent : les plus beaux fruits, les meilleures terres, les oiseaux du ciel et les poissons de la mer : *Volucres cœli, pisces maris*.

Frère Jehan, ou si vous aimez mieux frère Monteil, dom Monteil.

connaît à fond les différents métiers avec lesquels il compose son livre de bénédictin. — Les barbiers n'ont leur boutique achalandée que le dimanche. Les boisseliers font les pelles, les écuelles, les plats de bois. Comptons que de sorte de pains! Le pain ordinaire : farine, eau, sel et levain; le pain échaudé, cuit dans l'eau chaude; le pain broyé à deux bâtons; le pain mollet; le pain pétri avec du beurre, avec des œufs et de l'ail (pain de Noël), le pain d'épice. — Les plus riches broderies viennent de Lyon. — Les meilleures chandelles de cire sont fabriquées au Mans; on ne pèse pas la chandelle, on la mesure. — L'histoire des chapeaux est toute une histoire. Grands chapeaux ornés de rubans et de plumes; mais on ne porte plus de chapeaux, on ne porte que des chaperons. Tout le monde est coiffé de drap, le feutre est aboli par la mode. Depuis bien peu de temps on a mis en usage le charbon de terre, et quelle fortune l'Angleterre a découverte ce jour-là, dont elle ne se doutait guère! Les charpentiers de la grande cognée vous bâtissent une ville tout en bois en moins de huit jours. Les charpentiers de la petite cognée excellent dans les œuvres les plus ingénieuses : boiseries de lit à dessins grillés, bancs à dossier, chaises, prie-Dieu, ornements, lambris en bois d'Irlande, coffres, bahuts. Le chasublier est habile à reproduire, sur les habits des prêtres, les plus charmants produits de la campagne : épis dorés, fruits d'or, oiseaux de l'Asie. Les plus rudes chaudronniers viennent de l'Auvergne, et leurs beaux ouvrages sont décorés de bas-reliefs. Les coffres des gentilshommes, on les orne de peintures. Le cordonnier fait des souliers de toutes les couleurs et de toutes les formes. Un illustre fondeur de cloches, c'est Jean Jouvance. L'orfévrerie est poussée aux résultats les plus magnifiques. — Défense aux oyers de faire rôtir de vieilles oies. — Le papier se fait avec du chiffon de chanvre; le parchemin, avec des peaux de brebis et d'agneau. Les plombiers fondent les canaux. Le meilleur sucre est blanc, pesant et dur. L'art du sellier produit les plus rares magnificences : selles garnies de velours, selles à dossiers; les tanneurs, les tapissiers en basse lisse et haute lisse; les teinturiers, les tisserands en fil, en laine, en coton, en soie; les tombiers, faiseurs de tombe de métal, de marbre, de pierre incrustée d'émail; que de métiers différents! — Le cimetière n'est pas le même pour tous : cimetière des adultes, des enfants, des hôpitaux, des maladreries, des lépreux, des juifs. Le métier de tonnelier, métier facile, et aussi celui des vanniers. — Les verriers, ceux qui font l'ornement des dressoirs, candélabres, bassins, plats, écuelles, aiguières, etc. — Dans toute maison bien réglée, on fait cinq repas par jour. — Chez les gens riches, les murailles sont

tendues des plus belles tapisseries de soie : dressoirs chargés de fleurons d'or, d'argent; longues tables, placées sous un dais de velours. — Frère Jehan a vu passer l'impôt, la cotte serrée, les mains crochues. L'impôt disait : Paye! paye! Il traversait les campagnes fertiles, il gravissait les montagnes escarpées; il était insolent à la porte du vilain, humble et timide à la porte du noble, chez l'ecclésiastique, l'impôt osait à peine se montrer; l'impôt avait pour ses gardes du corps les confiscations, le sceau, les péages, les entrées, les passe-ports, les douanes, les régales, les amortissements, les naturalisations, les légitimations, et le reste du cortége. Quand les seigneurs, à la fin de la seconde race, se firent rois dans les provinces, rois de villes, rois de villages, ils n'oublièrent pas la fabrication des monnaies; ils frappèrent des monnaies à leur coin, à leurs armes; ce n'est que plus tard, lorsque la royauté est en progrès, que défense est faite aux seigneurs de fabriquer des espèces d'or, et bientôt des espèces d'argent. Dès lors on vit les coins du roi, les moutons, les agneaux, les grues, les sceptres, remplacer sur les monnaies l'effigie des comtes et des évêques. — Dans l'église de Saint-Amand de Rouen, il est défendu de parler, à ce point, qu'à la mort de l'archevêque, pour éviter cette question : quel âge avait-il? on allume autant de cierges que le prélat comptait d'années. Comme aussi, quand l'archevêque de Rouen prend possession de sa cathédrale, il marche nu-pieds. Le roi tutoyait il n'y a pas longtemps en rendant la justice, maintenant il dit *vous* au grand bailli. Un jour, frère Jehan traversait les grandes prairies verdoyantes et fraîches qui s'étendent d'Elbeuf à Louviers, rencontre la dame abbesse qui allait à la promenade suivie d'un cortége de chevaliers, d'écuyers et de bénédictins. — Le dauphin de France prend le titre de dauphin d'abord, et ensuite, de *duc de Normandie*.

Frère Jehan, chemin faisant, a vu bien des tableaux dans l'atelier des peintres, et entre autres tableaux, ces tableaux-ci qui résument l'histoire de ce temps : Dans une riche plaine, couverte de maisons et de prairies, s'élève la ville des Andelys adossée à une haute montagne blanche qui porte le noir et fort Château-Gaillard. Dans une chambre de ce château, et sur un lit de soie, une belle et jeune reine, en se réveillant, est saisie et étranglée par la justice du roi; au-dessous du tableau il est écrit : *Louis X qui fut le Hutin, surtout contre les mauvaises mœurs, il raffermit la tige sacrée des lis français, par la punition exemplaire de son épouse*. Dans un autre tableau, le peintre avait représenté d'un côté la France, de l'autre côté l'Angleterre, la mer entre deux : *Charles le Bel somme Édouard à venir lui rendre hommage!* — Plus loin la mer, rouge de sang et couverte de planches et de débris, offre deux

grandes flottes; le pavillon blanc s'enfuit devant le pavillon rouge; *les Français perdent la bataille de l'Écluse.* — Dans une vaste plaine, deux armées vont se heurter l'une contre l'autre, quand une religieuse, vêtue de blanc, jette entre les combattants un rameau d'olivier; ceci est la *trêve conclue entre le roi de France et le roi d'Angleterre, à la prière de Jeanne de Valois, religieuse de l'abbaye de Fontenelle.* — Puis, les drapeaux blancs qui s'enfuient devant les drapeaux rouges : *Bataille de Crécy.* Puis, les six héros qui s'en vont nu-pieds, la corde au cou, se livrer au roi Édouard, maître de Calais. — A Crécy, le roi Jean est fait prisonnier par une armée dont le jeune chef est couvert d'une armure noire. — Dans les campagnes les laboureurs se battent contre les nobles, les bourgeois se battent contre les bourgeois; des gens de guerre habillés en routiers se battent contre tout le monde, pillant indistinctement l'un et l'autre; écrivez au-dessous de ce lamentable tableau : *Les Jacques, les dissensions des villes, les grandes compagnies, confusion dans tout le royaume.*

Nous passons en revue, tableau par tableau, l'histoire de France et d'Angleterre. Vous le voyez, frère Jehan a prévu bien à l'avance, en l'année 1359, l'histoire écrite par tableaux, formulée en dessins; l'histoire qui parle aux yeux du lecteur, pour arriver plus vite à son intelligence et à son esprit; l'histoire *illustrée*, en un mot, comme nous autres nous l'écrivons, mais avec moins bien d'esprit, de force et de patience que frère Jehan. Le digne frère! il a des images, des emblèmes qui n'appartiennent qu'à sa naïve et douce nature. Par exemple, veut-il nous rappeler le *traité de Bretigny*, il nous montre d'un côté des lis, de l'autre côté des léopards. — A chaque événement illustre, frère Jehan compose son tableau; nous ne vous citerons que les tableaux suivants .

Année 1370. Le peuple fait retentir l'air de ses acclamations, un monarque ceint une épée dorée à un guerrier couvert de fer : *Charles le Sage récompense, par l'épée de connétable, les nombreuses victoires que du Guesclin a remportées sur les Anglais*[1].

1380. Le peuple fait retentir l'air de ses gémissements. On porte deux cercueils à l'église : *Mort de du Guesclin porté à Saint-Denis; mort de Charles le Sage!*

1392. Des halliers, des arbres, une forêt sombre, un sceptre, un roi épouvanté, lamentable tableau, longue complainte : *Charles VI devient fou dans la forêt du Mans!*

Le parallèle entre les Français et les Anglais n'est pas moins digne qu'on le rapporte. Les Français n'ont rien tant à redouter que la con-

[1] LA BRETAGNE, chap. XI, du Guesclin.

currence et la rivalité des Anglais; les Anglais ont l'avantage de la mer, de la marine; les Français ont la richesse du territoire, ils ont une gendarmerie qui n'a pas son égale. Dans ces souvenirs d'un homme qui sait voir et raconter, n'oublions pas le souvenir de la peste noire. Frère Jehan frémit encore, rien que d'en parler. Il se rappelle aussi le temps où le roi de France était seigneur de Corbeil et seigneur de Montlhéry; le temps où le roi de France recevait l'aumône de l'Église; le temps où les nobles foulaient aux pieds le trône de Charles *le Simple*: le temps où l'on brûlait publiquement les livres d'Aristote. Tristes époques! Telle est cette brillante, curieuse et naïve histoire de la féodalité, transcrite par le frère Jehan, cordelier de Tours.

A la conquête de l'Angleterre par Guillaume *le Bâtard*, fut rompu l'équilibre féodal. A la fin donc l'Europe allait apprendre comment un roi pouvait et devait se faire obéir, quand à ce roi-là chacun obéissait par la nécessité même de la conquête. Quoi d'étonnant? Guillaume avait fait de ses compagnons autant de propriétaires et de seigneurs, il leur avait donné une part de sa gloire, il les avait placés au beau milieu de ce royaume fertile, et plus la terre que le maître leur donnait était riche, plus les possesseurs étaient obéissants, par cette raison que dit Montesquieu: *la rareté des terres d'un pays y établit naturellement la dépendance*[1]. Voilà comment, par reconnaissance peut-être, mais à coup sûr par prudence et pour conserver ce qu'il avait gagné, pas un des vassaux de Guillaume ne songea à se défendre contre la volonté d'un homme, qui était le maître de tant de gens. Le vassal du roi fut presque aussi humble devant Guillaume Ier que l'étaient les Saxons eux-mêmes. En un mot, ces fiers Normands, dont les brigandages même avaient réveillé le courage des Gaulois et des Francs qui dormaient, ils sauvaient l'Angleterre en la soumettant à leur intelligence et à leur force; ils faisaient de l'Angleterre un royaume véritable, gouverné par des rois obéis et tout-puissants!

Oui, c'est Guillaume *le Conquérant*, aidé de ses Normands, qui est le véritable créateur de l'Angleterre. Il lui a donné ses lois, ses mœurs, ses passions, son courage; il lui a apporté sa noblesse, ses soldats, ses intelligences; il lui a enseigné l'éducation féodale, et tout de suite après, il l'a disciplinée à l'autorité royale; il a porté dans l'île de la Grande-Bretagne un grand peuple de laboureurs, de philosophes, de savants, de commerçants, de soldats. Certes on ne pouvait mieux obéir que ne l'a fait le *Conquérant « au droit de conquête. S'il est vrai, comme le dit Montesquieu, que la conquête soit une acquisition: l'esprit d'acquisition porte*

[1] Esprit des Lois, chap. XVIII.

avec lui l'esprit de conservation et d'usage, non pas celui de destruction[1]. »
Et, en effet, prendre pour conserver, n'est-ce pas là le grand secret du roi Guillaume Ier? Vous l'avez vu agir; vous venez de voir comment Henri Ier, troisième fils du *Conquérant*, digne de monter sur ce trône bien fondé, rétablit l'unité de la puissance normande en réunissant dans ses mains, la Normandie et l'Angleterre ; cependant, nous ne laisserons pas passer, sans lui rendre hommage, la persévérance de Louis *le Gros*. Il a compris tout de suite la grande force de la royauté d'Angleterre, et cette force il la rêve déjà pour la royauté de la France. Sa haine contre le Normand est vigoureuse, ardente et patiente, tout ensemble. Il comprend très-bien, et plus activement que les rois ses prédécesseurs, que la Normandie et l'Angleterre ne peuvent pas rester entre les mains du même homme. Cette fois enfin, à l'appel énergique de son digne monarque, la France se fait pressentir ; on va la reconnaître, enfin, à son courage, à ses instincts, à ses colères, à son génie, à l'envie qu'elle porte au nouveau royaume d'Angleterre, à cette voix, à cet orgueil, qui lui crie incessamment qu'elle sera grande, un jour, entre toutes les nations de l'univers.

L'Europe en était alors à la seconde croisade, et déjà la guerre sainte avait perdu une partie de ses prestiges ; ce n'étaient plus des chrétiens qui combattaient pour délivrer le tombeau du Sauveur, c'étaient des soldats avides qui se battaient pour des intérêts, pour des passions, pour des questions politiques. Le fils de Louis *le Gros*, Louis VII, *Louis le Jeune*, venait de monter sur le trône de France. Grâce à la loi féodale qui à défaut d'héritiers mâles, reconnaissait les femmes comme les héritières légitimes de tout fief et de tout royaume, sauf le *royaume de France*, Louis *le Jeune* avait épousé Eléonore, la fille de Guillaume X, duc d'Aquitaine. Ce Guillaume X avait été un instant l'allié de Geoffroy Plantagenet, il l'avait aidé à ruiner la Normandie qui était alors le boulevard, la partie florissante de l'Angleterre; mais enfin, las de tant de cruautés, de tant d'incendies et de pillages qui déshonoraient sa vie, le vaillant duc d'Aquitaine avait résolu d'en finir par un bon pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Eléonore, sa fille, était belle, elle était jeune, elle avait été élevée dans les élégances poétiques du Midi, aux chants joyeux des troubadours; son père résolut de lui donner un mari qui fût digne de sa fille et des domaines qu'elle aurait pour sa dot : dot magnifique et royale. En effet, ce beau duché d'Aquitaine comprenait le Poitou, le Limousin, le Bordelais, l'Agenois, l'ancien duché de Gascogne, l'autorité suzeraine de l'Auvergne, le Périgord, la Marche, la

[1] Esprit des lois, chap. III livre X.

Saintonge, l'Angoumois... Nécessairement cette princesse d'Aquitaine ne pouvait épouser qu'un royaume: on lui donna le roi de France. Louis le Jeune vit ainsi s'agrandir, d'une façon inespérée, le royaume de son père et dans ce royaume si heureusement agrandi, se devaient manifester comme par enchantement toutes les forces de la France féodale, à savoir, la patience, l'ardeur guerrière, la confiance de tant d'hommes d'armes, de tant d'associations, de tant de châteaux forts.

A peine roi, à peine marié avec sa belle princesse, Louis le Jeune pouvait et devait espérer que lui aussi, il allait dominer l'égalité féodale, et que désormais la France aurait un roi, puissant à l'égal du roi d'Angleterre. L'Aquitaine, son nouveau duché, portait naturellement le roi Louis dans le midi de la France, où sa femme et lui se gagnèrent tous les cœurs. Mais pour accomplir toute sa mission royale, la force manque à Louis le Jeune. Il ne sait pas résister au souverain pontife; excommunié pour s'être défendu contre le comte de Champagne, et pour avoir brûlé une église, Louis VII sollicite son pardon, et le pontife lui ordonne de partir pour la seconde croisade. Comme tout s'affaiblit et se perd! Vous rappelez-vous l'ardeur chrétienne de la première croisade; l'Europe esclave se précipitant sur l'Asie pour conquérir le saint sépulcre, et, pendant un siècle et demi, se battant en désespérée sur cette terre sainte et désirée? Vous rappelez-vous cet immense mouvement de la guerre sainte, le cri unanime: *Dieu le veut! Dieu le veut!* la cour de Rome poussant, par la croisade, à la domination universelle, et enfin ce royaume de Jérusalem fondé au milieu de l'Orient, par les héros de la première croisade: Raimond, comte de Toulouse; Bohémond, Hugues de Vermandois; Baudouin, comte de Flandre; Godefroy et Lusignan, le premier et le dernier roi de Jérusalem? Eh bien, à la seconde croisade, l'inspiration chrétienne avait jeté son feu sacré; cette fois, il ne s'agissait pas seulement de délivrer le tombeau du Christ, il s'agissait de ne pas abandonner à elle-même, sans protection et sans secours, cette France orientale, sentinelle avancée de l'Europe chrétienne. C'est la belle époque des chevaliers du Temple et de Saint-Jean de Jérusalem, moines et chevaliers, hommes de fer qui attirent à leur école, comme à la plus noble et à la plus rude des écoles, les aspirants à la chevalerie chrétienne. L'empereur Baudouin II venait d'être remplacé par ce fameux comte d'Anjou dont nous vous avons dit l'histoire, Foulques, le père de Geoffroy Plantagenet; mais l'habileté de Foulques ne pouvait pas empêcher les désordres, le schisme, les corruptions d'une colonie composée des plus mauvais chrétiens de l'Europe. Alors revinrent les

enfants de Mahomet, qui, dans une seule ville de Syrie, égorgèrent trente mille chrétiens, faisant esclaves vingt mille autres, par pitié ou par mépris.

Pour un prince tout imbu des devoirs de la chevalerie, amoureux de sa femme et des choses nouvelles, dévot, brave et hardi, cette occasion de la seconde croisade était pleine d'enivrements et de séductions. En vain l'abbé Suger, esprit calme, sagesse prévoyante, politique habile, au coup d'œil ferme et sûr, représente à Louis le Jeune que la France a besoin de son roi, saint Bernard répond à toutes les objections de Suger : il parle, il tonne, il parcourt l'Europe entière ; et quand les chrétiens qui l'entendent ne comprennent pas la langue qu'il leur parle, il les entraîne d'un geste, d'un regard. Pour obéir à cette voix puissante, l'Allemagne et la France lèvent deux armées formidables. Alors, ô miracle ! on vit ces mêmes hommes de la France féodale, habitués à se briser entre eux, ces soldats de divers comtés et de diverses provinces, qui ne se connaissaient que pour s'être rencontrés sur les champs de bataille, maintenant qu'ils sont poussés en Orient par la même croyance et par le même courage, faire entre eux une étroite alliance. Pour la première fois peut-être, ils comprirent, non-seulement qu'ils étaient des frères en Jésus-Christ, mais encore qu'ils avaient la même patrie, la France ; le même maître, le roi; et soudain le roi de France fut entouré d'obéissances, de respects, de sympathies, comme jamais ne l'avaient été les pâles successeurs de Charlemagne. On entourait le roi par respect pour la patrie commune; on lui obéissait par émulation, et afin que la France démontrât à l'Allemagne, que la France avait, elle aussi, son César. Partis les premiers, perdus dans un désert sans eau, les Allemands furent battus, et le peu qui resta de cette armée se réunit à l'armée de la France. Alors les uns et les autres, ils tombèrent misérablement dans les embûches et dans les perfidies des Grecs du Bas-Empire, cette race d'eunuques, disait le Normand Bohémond. C'était l'heure, ou jamais, d'affranchir l'Orient de ces malheureux Grecs dont la famille de Hauteville avait déjà tiré tant de châtiments. Ah ! si le dernier Tancrède avait eu plus de patience, si le Normand de Constantinople eût donné la main au Normand d'Angleterre, croyez-vous donc que Mahomet II fût arrivé si vite, et que l'Église de Sainte-Sophie, indignement profanée, fût devenue de si bonne heure la mosquée de Mahomet? Non, l'homme du Nord eût sauvé et retrempé sous ses vigoureuses étreintes cette race abâtardie; et quand l'Arabe, du milieu de son sable enflammé, se fût présenté sous les murs de Byzance, il eût reconnu à leurs coups les dignes fils de Tancrède.

Mais quoi! maîtres de la Normandie, de l'Anjou, de la Bretagne, maîtres de l'Angleterre, maîtres de l'Italie, s'ils eussent encore été les maîtres de la ville de Constantin, les Normands de Tancrède et de Guillaume auraient été trop grands, presque aussi grands que les Romains de César, juste ciel!

J'ai besoin de raconter, en peu de mots, cette seconde croisade, parce que, au milieu de ce pèlerinage armé, se prépare un agrandissement inespéré pour les ducs de Normandie, je dis mieux, pour les rois d'Angleterre. Donc, partis de France dans le plus riche appareil, pleins d'espérance et pleins d'ardeur, Louis VII et sa femme Éléonore longent le littoral de l'Asie. Ils prennent par Éphèse, ils remontent le Méandre; l'armée française et son roi se battent d'un grand courage, même peu s'en fallut que Louis *le Jeune* ne fût fait prisonnier dans cette suite de combats, qui commençaient chaque jour, pour durer du matin jusqu'au soir. Vains efforts! inutile courage! La chaleur, le soleil, l'Arabe, décimaient cette armée, naguère si brillante, aujourd'hui découragée et vaincue. Bientôt il fallut revenir sur ses pas; on battit en retraite jusque sous les murs d'Antioche; mais, arrivés là, le courage du roi de France était à bout, et aussi, dit l'histoire, la patience de sa femme. Tant que son mari avait été le vaillant capitaine, le roi entouré d'hommages et d'obéissances empressées, la reine Éléonore s'était montrée heureuse et fière; mais la défaite, l'abandon, les misères d'une retraite, la honte d'une fuite, et aussi la légèreté naturelle de cette femme, élevée dans les passions et dans les vivacités oisives du Midi, eurent bientôt apporté un grand changement dans l'humeur de cette reine fière et frivole. Tant que son mari avait été heureux, Éléonore d'Aquitaine l'avait aimé; vaincu, elle ne sentait plus pour lui que de la pitié. Toute reine qu'elle était, elle ne dédaignait pas les hommages empressés des seigneurs et des chevaliers qui lui faisaient cortége, et dans ce voyage si bien commencé, elle avait porté la coquetterie de la femme plus loin que la majesté de la reine. Ce bruit des armes, ces combats, cette agitation guerrière des multitudes, toutes ces choses l'amusaient à l'enivrer. Dans cette ardente mêlée des païens et des chrétiens, des peuples de l'Orient et du Nord, la belle duchesse du Poitou avait, dit-on, distingué un jeune guerrier sarrasin de bonne mine, qui, lui, de son côté, avait entouré cette belle reine, venue de si loin, des passions brûlantes de l'amour africain. Le roi Louis VII s'alarma à raison de cette rencontre, et, sans attendre l'issue du siége de Damas, sans s'inquiéter du sort de tant de milliers de chrétiens abandonnés sans pitié, au milieu de tant

de périls, le roi de France revint en toute hâte, ramenant avec lui sa femme Éléonore. Ce retour fut triste, plein d'ennui de part et d'autre, sans plaisir pour la reine, sans honneur pour le roi ; si bien qu'au bout du voyage, la reine et le roi de France se trouvèrent très-fatigués l'un de l'autre. Alors ils pensèrent au divorce; il se trouva, chose facile à prouver, qu'ils étaient un peu parents au degré prohibé. Le divorce fut prononcé à la grande joie des deux conjoints, mais surtout de la reine, violente et fière, qui ne voulait pas rester unie à *ce moine*, comme elle disait.

Les résultats de ce divorce étaient déplorables. Le roi renonçait non-seulement à la main de cette princesse, mais encore à ses domaines, qui étaient déjà devenus la France, et qui allaient devenir l'Angleterre ! A coup sûr, le roi Louis le Jeune, rendant une si belle dot à la femme qui l'abandonne, ne ressemble guère au roi d'Angleterre Henri Ier, qui conserve, malgré le comte d'Anjou, la dot apportée à son fils Guillaume, qui venait de mourir dans le naufrage de *la Blanche-Nef*. Certes, si le Normand eût tenu le duché d'Aquitaine, il eût mieux aimé cent fois être damné, que de le rendre. Le roi de France le rendit. A peine de retour de cette expédition dont il ne rapportait que la honte, dans ce royaume appauvri, dépeuplé, et pourtant sauvé par la sagesse de Suger, Louis VII n'eut rien de plus pressé que de retirer ses soldats des villes et châteaux de l'Aquitaine. N'était-ce pas bien démembrer la France à plaisir ? Cependant les seigneurs féodaux voyant le roi Louis VII ainsi appauvri, se demandaient qui donc la duchesse d'Aquitaine allait choisir pour remplacer le roi de France? Toutes les ambitions, tous les regards étaient tendus vers cette belle proie, véritable proie de prince normand, de roi anglais.

Cet heureux Normand, ce vainqueur, n'était autre que le roi Henri II, le fils de Geoffroy Plantagenet, qui venait lui-même, et avec l'assentiment du souverain pontife, de se nommer duc de Normandie en attendant la couronne d'Angleterre. Son grand-père Henri Ier, son aïeul Guillaume, n'eussent pas mieux fait que ce Plantagenet. Il était brave, actif, prudent, et à ses heures, il savait être amoureux. C'était donc celui-là que la reine Éléonore d'Aquitaine avait choisi ; celui-là qu'elle venait chercher de si loin et au milieu de tant de périls de toute sorte, périls du côté de sa fortune, périls du côté de sa beauté. Même un jour, elle passait par les domaines de je ne sais quel duc peu ambitieux, mais grand amateur de nouveautés, qui voulait absolument souper avec la dame, et trop heureuse fut la duchesse, que ce bandit

consentit à souper avec une de ses suivantes, qui se dévoua volontiers pour sauver sa maîtresse. Le lendemain, nouveaux dangers : il s'agissait de traverser saine et sauve, et sans y laisser plume ou aile, le formidable comté de Chartres. Thibault, comte de Chartres et de Blois, voulait enlever la princesse Éléonore et l'épouser à tout hasard; mais quand il arriva, il était trop tard, la princesse avait évité le danger. Plus loin, elle pensa tomber entre les mains du comte de Chinon, le deuxième fils de Geoffroy Plantagenet; mais la fortune aidant, et aussi l'amour, le jeune Henri Plantagenet, duc d'Anjou, l'arrière-petit-fils de Guillaume *le Conquérant*, duc de Normandie, et avant peu roi d'Angleterre, put enfin se parer de sa double conquête, à savoir la reine de France, et, avec la reine, toute la France occidentale, de Nantes aux Pyrénées. Voilà donc que, même avant d'être roi d'Angleterre, ce Plantagenet possédait, en France même, un royaume deux fois plus grand que celui du roi de France. Les deux nouveaux époux arrivèrent en même temps dans la Guienne. Le mariage se fit vite et malgré la défense du roi Louis VII, qui s'opposait de toutes ses forces au mariage de son vassal. Le vassal, par une ironie de très-bon goût, répondit à son seigneur suzerain, en lui rendant hommage pour l'Aquitaine et pour les autres domaines de la reine Éléonore. Ceci fait, Henri s'empara de la Guienne sans coup férir; puis, quand il eut envoyé dans ses nouveaux États, des châtelains de son choix, il revint, avec sa femme, en Normandie. Cependant, à cette nouvelle que Henri Plantagenet, son vassal, avait osé, malgré sa défense, épouser la femme qu'il avait répudiée et qu'il aimait toujours, Louis VII entre soudain dans une grande colère. Il jure, par Notre-Dame ! qu'il arrachera à Henri ses États du continent; il appelle à son aide les mécontents de l'Anjou et de la Normandie. Déjà l'armée française était en route, lorsque Henri Plantagenet, sur le point de partir pour l'Angleterre, revient sur ses pas; il brûle la partie du Vexin qui appartenait au roi de France. Louis le Jeune, qui ne s'attendait pas à ce retour rapide, évite tant qu'il peut l'armée du jeune duc; mais celui-ci le presse et le pousse, et enfin il le rejette jusqu'à Mantes. Libre de ce côté, Henri partit pour le royaume qui allait être son royaume, car il fut reconnu pour le roi de l'Angleterre, non-seulement par les barons anglo-normands, mais encore par le roi lui-même, Étienne, fils d'Étienne de Blois. Sur une seule tête, comptez cependant que de fortunes incroyables, que de couronnes ! — comte d'Anjou, duc de Normandie, mari d'Éléonore, maître de la Guienne, vainqueur du roi de France, et poussant l'audace jusqu'à traverser la mer, au mois de

janvier, en dépit de l'orage et de la tempête (1155). Il aborda au rivage d'Angleterre, le jour même de l'Épiphanie; sa suite était peu nombreuse. Dans une pauvre chapelle, au bord de la mer, un prêtre disait la messe ; Henri entra dans la chapelle, au moment où le prêtre chantait ces paroles prophétiques : *Voilà le maître qui arrive!*

Certes il était temps qu'un peu d'autorité vînt en aide à l'Angleterre; jamais l'absence d'un roi ferme et tout-puissant ne s'était fait plus cruellement sentir. L'Angleterre était au pillage; le baron normand, abandonné à sa propre voracité de l'autre côté de l'Océan, s'appesantissait de tout le poids de son avarice, sur ces peuples malheureux. Entre le maître et l'esclave, la puissance était sans contre-poids, le despotisme restait sans châtiment. Les seigneurs anglais, devenus aussi puissants que le roi lui-même dont l'élection dépendait de leurs suffrages, ces hauts barons, liés entre eux par les mêmes intérêts, tenaient en échec la royauté d'Angleterre, naguère si respectée et si entière. En effet, n'étaient-ils pas les juges du roi? N'étaient-ils pas consultés à chaque nouveau règne? Chacun de ces hommes, s'il l'eût voulu, aurait pu se faire prince indépendant, mais c'eût été affaiblir la force de tous, en la divisant. Placés au milieu de ces haines nationales, les Normands sentaient le besoin de s'entr'aider et de se secourir. Le Saxon, il est vrai, s'avouait vaincu, il se sentait accablé sans rémission ; et cependant le Saxon avait toujours sous son manteau une flèche pour le Normand qui passait, ou, tout au moins, une malédiction au fond de son cœur. Le roi anglo-normand était naturellement le but de ces haines implacables; il avait pour ennemis les Saxons, toujours, et souvent les barons normands eux-mêmes, qui le défiaient au sommet de leurs tours féodales. Le moyen de gouverner ces vaincus qui vous haïssent ; le moyen de se faire obéir de ces vainqueurs enrichis et jaloux, sans y mettre de son côté toutes les violences, voilà pour les Saxons ; toutes les ruses de la tyrannie, voilà pour les Normands? Ceci vous explique comment les rois d'Angleterre, pour être un peu les maîtres dans ce royaume si vite conquis, si péniblement dompté, s'entouraient d'une armée étrangère: des Flamands, des Bretons, quelquefois même des Saxons, car au besoin, pour rester roi d'Angleterre, un Normand qui n'aurait eu que cette ressource, se fût fait Saxon, de Normand qu'il était, renversant ainsi tout ce qui était la conquête. Mais la conquête avait été trop bien enracinée dans l'île de la Grande-Bretagne par Guillaume *le Conquérant*, pour que jamais le Saxon l'emportât sur le Normand.

C'est ainsi que vous est apparu, comme le type des rois d'Angleterre,

ce tyran de sang-froid, ce fils impitoyable de Guillaume Ier, Guillaume *le Roux*. Il a été le premier roi qui ait payé, sans en rien rabattre, son tribut de violences et de méfiance à la royauté nouvelle. Il a été un tyran, non pas qu'il eût, en effet, l'âme d'un despote, mais uniquement pour obéir à cette loi implacable, la nécessité! Le premier des rois anglo-normands, car son père, Guillaume *le Conquérant*, n'avait eu que le temps de passer en triomphe et de mourir, Guillaume le Roux avait été condamné à cette double colère contre le Saxon qui mendie, contre le Normand qui menace, à cette double insomnie de celui qui réclame et de celui qui demande. Sa vie, elle s'était passée dans un continuel voyage, à traverser ce malheureux royaume conquis, dont chaque parcelle était restée frémissante et indignée. Et comme la tyrannie ne va jamais seule, la tyrannie avait amené avec elle les fatigues, les malaises, les misères qu'elle entraîne inévitablement : l'avarice, la débauche, le meurtre, la rapine, les licences et les scandales abominables de la conquête sans frein et sans loi. Quelle vie, juste ciel! et ce sera pendant longtemps la vie des rois à venir! S'entourer de soldats pris partout, excepté dans son duché, excepté dans son royaume; et pour payer ces étrangers, dévorer la fortune des sujets; commander à la fois à deux peuples, celui-ci qui est égorgé à vos pieds, celui-là qui marche sur votre couronne; briser d'un côté, ruser de l'autre : dire : *Mes esclaves!* à ceux-ci, et à ceux-là : *Mes compagnons!* supporter le poids d'une couronne qu'on n'a pas gagnée; et, dans cette division partielle de la conquête commune, rechercher, pour les revendre à vil prix, quelques parcelles inaperçues de ce royaume volé dont chacun a fait sa proie ; en un mot, se croire un grand politique, lorsque, dans cette exhérédation du peuple conquis, on aura découvert quelques malheureux qui, par hasard, nous ne dirons pas par bonheur, auront sauvé un lambeau de l'héritage paternel; — mourir sans savoir qui va être roi à votre place, car ce royaume que votre père a volé sera volé par votre cousin, peut-être : telles sont jusqu'à présent les tristes nécessités de la monarchie normande; monarchie pleine de rivalités avides, de jalousies sanglantes, pleine d'enfants indignes qui se révoltent contre leurs pères. Certes, de pareils récits nous gâtent singulièrement ces belles ruines, ces frais paysages et les plus doux aspects de cette terre bénie et féconde entre les royaumes de ce monde! — Henri Ier une fois mort, nous avons vu son propre neveu, Étienne de Blois, qui le premier avait prêté serment de fidélité à Mathilde, sa cousine, s'emparer violemment de la couronne de son oncle, cette même couronne

pour laquelle le roi défunt avait pris tant de précautions inutiles. Ce prince Etienne était le fils de ces excellents comtes de Blois et de Champagne dont le nom populaire et pacifique se rattache à tant d'institutions utiles et savantes. Ils ont été des philosophes et des poëtes; ils ont protégé Abeilard, l'amant d'Héloïse. Aussi, quand le jeune Etienne se fut emparé pour un instant de la couronne d'Angleterre, tous les vœux du clergé anglais furent pour lui. Mais comment résister longtemps à la mère de Henri Plantagenet, à Mathilde, Mathilde, fière, insolente, superbe, dont les veines étaient remplies du même sang que le *Conquérant*? Elle alla conquérir son royaume sur le Normand, tout comme le Normand l'avait conquis sur le Saxon. Elle se battait à outrance, et avec toutes les chances de la guerre : tantôt victorieuse, tantôt vaincue; triomphante aujourd'hui, ou bien s'enfuyant à perdre haleine, et couverte d'une robe blanche pour qu'on ne la vît pas traverser ces campagnes couvertes de neige. A la fin, elle reprit son bien et son domaine; elle reprit le royaume de son père, ou, pour mieux dire, le royaume de son fils Henri Plantagenet, le mari d'Eléonore d'Aquitaine, le hardi soldat, et l'amoureux politique qui avait doublement vaincu le roi dévot et amoureux : Louis VII.





CHAPITRE IX.

Henri II. — Ses conquêtes. — Ses alliances. — Le roi de France au Mont Saint-Michel. — Son passage à Rouen. — Commencements de Thomas Becket. — L'archevêché de Cantorbéry. — Vie de l'archevêque. — Sa mort. — Ses miracles. — Histoire de la belle Rosamonde. — Tombeau de Rosamonde. — Les trois fils de Henri II se révoltent contre leur père. — Mort de Henri II.



S'il faut tenir compte aux princes des honneurs et des douleurs de leur vie, pas un roi ne fut plus digne de notre admiration et de notre sympathie que le roi Henri II, — ce roi d'Angleterre qui est né en France, qui est mort en France, qui y fut enseveli. Comme tous les princes habiles, il fut servi par toutes sortes de hasards. Quel avenir plus vaste et plus royal s'est jamais offert aux vastes pensées d'un grand monarque? Il appartenait aux Normands, par son grand-père Henri Ier, aux Saxons, par sa grand'mère; son père était Angevin : à ces causes, il dominait toutes ces races à la fois. — Les vaincus espéraient en lui, les vainqueurs croyaient en lui, le petit-fils du *Conquérant*. Élevé à Angers, qui était au douzième siècle une école savante, il y avait

appris cette grande science du droit romain, si favorable à la puissance et à l'autorité du maître, pendant que tous les autres hommes restent égaux devant cette puissance unique, ce qui ressemble peu, il faut le dire, à la puissance féodale. La jeunesse de Henri II, comme celle de tous les grands rois, ne va pas sans anecdotes et sans miracles. Plus d'un anachorète a prédit les grandeurs futures de cet enfant. Sa jeunesse fut confiée au zèle éclairé de son oncle Robert, comte de Glocester, qui l'éleva dans la langue et dans les arts de l'Angleterre ; on lui enseigna surtout ce grand art de la chevalerie, qui comprenait tous les autres. Les progrès de Henri furent rapides, autant que son intelligence était nette et vive. Puis, au sortir des écoles angevines, il revint à Londres, où son oncle, le roi d'Écosse, l'arma chevalier. Le jeune Henri était alors duc de Normandie, en attendant mieux.

Une lettre du vénérable Ailred, abbé de Rival, adressée au jeune duc de Normandie, nous raconte sa modération dans les plaisirs, son esprit indulgent et ferme, sa modestie naturelle et vraie, son zèle et sa charité pour les pauvres. — « Il sera la gloire de l'Anjou, le soutien de la Normandie, l'espoir des Anglais, — jeune homme prédit par tous : *Ab omnibus prædictus.* » Nous avons dit son mariage avec Éléonore d'Aquitaine, et ce projet, qu'il devait accomplir, de rentrer dans la conquête de son aïeul. Il était tout prêt à combattre jusqu'à la mort, pour reprendre sur l'usurpateur Étienne son royaume d'Angleterre ; mais le roi Étienne lui-même, quand il eut perdu son fils Eustache, n'eut plus d'autre pensée que de rendre la couronne des rois anglais à ce jeune homme, qui eût régné par droit de conquête, quand bien même il n'eût pas régné par le droit de sa naissance. Étienne mourut à l'instant même où le prince, impatient, trouvait qu'on tardait fort à lui céder la place. L'avénement du roi Henri II fut un sujet d'espérance et de consolation des deux côtés de la mer. On touchait à la fin de la guerre civile ; l'Angleterre allait être délivrée des soldats mercenaires qui la désolaient : la Normandie allait avoir sa part dans ce repos général. Il faut entendre les poètes célébrer dans leurs vers toutes les espérances des peuples : « Relève-toi, Angleterre ! s'écrient-ils. Reviens à la vie ; tu es morte, je te ressuscite :

. . . . Anglia, surge!
Immo resurge, tuam refero tibi, mortua, vitam

Et plus loin : « Nous avons perdu un roi, mais un roi nouveau nous est rendu, qui donne la paix à l'Angleterre. O roi Henri ! tu es le premier qui accomplisse ce miracle !

Hæc, Henrice, creas miracula primus in orbe!

En effet, à force de dissensions terribles, de révoltes, de sang et de guerres civiles, la Normandie et l'Angleterre en étaient venues à ne pouvoir être sauvées que par un grand miracle. Le royaume était épuisé par les batailles de Mathilde et d'Étienne; le duché, las d'obéir tour à tour aux rois d'Angleterre, aux princes du continent, ne songeait plus qu'à réparer ses ravages, à relever ses villes détruites, ses villages réduits en cendres. L'incendie avait dévoré une partie de la ville de Rouen; la famine était partout : encore une fois celui-là sera le bienvenu qui rendra la paix aux laboureurs, qui donnera l'abondance pour la famine. Henri II devait être en effet cet homme sauveur. A ce roi-là, quand la race des rois danois est éteinte, quand les rois saxons sont chassés de l'Angleterre, après que la Grande-Bretagne a subi la loi des ducs de Normandie et des comtes de Blois, commence pour l'Angleterre, cette île si fière de ses libertés nationales, la troisième dynastie des rois français.

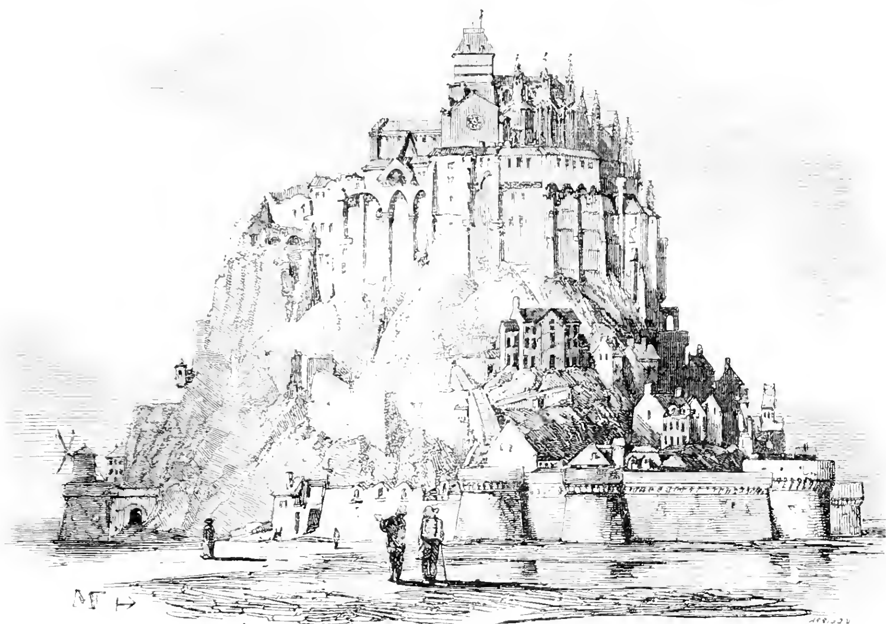
Ce roi-là savait que sans l'autorité il n'y a pas de véritable grandeur pour un prince. A peine sur le trône, Henri II veut que chacun rentre dans l'obéissance et dans le devoir. Il fait démolir les châteaux forts, il renvoie les soldats mercenaires, il crée à Londres même un conseil d'administration présidé par sa mère Mathilde; il convoque un parlement qui consolide, en les reconnaissant, tous ses droits à lui et tous ceux de sa race. En un mot, il commence par réussir et par vouloir, ce qui est bien commencer.

L'année même de son avénement, la femme de Henri II, cette Éléonore d'Aquitaine, qui avait déshérité les deux filles nées de son premier mariage avec le roi de France, accouchait à Londres d'un fils nommé Henri, et pour que cet enfant eût tout de suite un apanage qui ne coûtât rien à son père, Henri II reprit à Geoffroy, son frère, les terres que leur père lui avait laissées. Geoffroy, vaincu, se contente d'une pension; mais un jour les gens du comté Nantais font de Geoffroy leur comte et seigneur. Certes, si quelque terre était indépendante de l'autorité de Henri II, c'était ce comté, donné librement à Geoffroy son frère. Pourtant, son frère mort, Henri II réclame le comté de Nantes comme le bien de son frère. En vain Conan *le Petit*, duc de Bretagne, revendique cette terre comme sienne, Conan est forcé d'accepter la loi de l'Angevin-Anglo-Normand. Henri veut que son troisième fils (il en avait déjà trois) épouse Constance, la fille de Conan; le comté Nantais sera la dot de ces deux enfants, et si le duc de Bretagne vient à mourir avant son gendre, le duché de Bretagne appartiendra au fils de Henri II. Ce comte de Nantes, ce duc futur de la Bretagne, ce mari de Constance, était âgé

de deux mois, et son père Henri s'emparait du comté de Nantes pour plus de sûreté. Geoffroy fiancé à la duchesse de Bretagne, il n'était pas juste que Henri, son aîné. Henri, qui avait trois ans déjà, ne fût pas marié à quelque noble et riche princesse; aussi lui donna-t-on bien vite la princesse Marguerite, fille du roi de France Louis VII, et de sa seconde femme Constance. — Triste mariage! mais comment donc le roi de France eût-il pu résister à ce formidable vassal qui l'envahissait de toutes parts? — N'attendez pas cependant que nous suivions le roi Henri II dans toutes ses conquêtes. Vous le retrouverez tour à tour, et presque en même temps, dans le pays de Galles, dont il apaise les tumultes: sous les murs d'Amboise, qu'il reprend au comte de Blois: en Flandre, dont Thierry d'Alsace lui confie la garde pendant que lui-même il part pour la Palestine. Dans ces conquêtes brillantes autant qu'utiles, le roi Henri II était aidé par d'habiles et intrépides capitaines, le roi d'Écosse, le comte de Barcelone, le comte de Nîmes, le comte de Montpellier, le comte de Blois. Même peu s'en fallut qu'il ne s'emparât du comté de Toulouse, qui eût arrondi à merveille son duché d'Aquitaine. Le comté de Toulouse, disait le roi Henri, avait été donné en gage au comte de Poitou, le père de la reine Éléonore, et, sous ce prétexte, le voilà qui envahit le midi de la France. Peu s'en fallut que, cette fois encore, Paris n'eût pu voir du haut de ses murailles le chef des guerriers normands appeler le roi de France à la bataille. Mais, grâce à Dieu, le roi d'Angleterre se contenta d'un traité dont il dicta lui-même tous les articles. Dans ce traité, Henri II rendait hommage au roi de France pour la Normandie, son fils Henri rendait hommage pour l'Anjou et le Maine, son fils Richard pour la Guienne. Quant au comté de Toulouse, le roi d'Angleterre devait en faire plus tard une dot pour sa fille Jeanne, veuve de Guillaume II, roi de Sicile. Ceci conclu, le roi d'Angleterre remet entre les mains des chevaliers du Temple, qu'il a choisis pour les gardiens de ses conquêtes, la ville de Gisors et les terres qui composaient la dot de sa bru, la princesse Marguerite: sa bru elle-même, le roi la réclame comme une de ses conquêtes. Voilà pourtant à quoi tenaient ces trèves éphémères! Une enfant à qui on ne laisse ni sa patrie, ni sa nourrice, ni sa mère, et qu'un roi étranger emporte endormie dans son berceau!

Cette paix dura cinq ans. Le pape Alexandre III avait besoin que les deux rois de France et d'Angleterre fussent amis, pour les opposer à l'empereur Barberousse, qui avait introduit violemment dans Rome l'anti-pape Victor. Dans l'espace de ces cinq années, le roi de France et le roi d'Angleterre se rencontrèrent, d'abord à Paris, au milieu de fêtes

splendides : la seconde fois à Évreux, où le roi d'Angleterre reçut son frère de France avec une magnificence royale. Les deux rois, dans un bel accès de piété, voulurent visiter l'abbaye célèbre du moyen âge, l'abbaye du Mont-Saint-Michel, ce rocher taillé à pic qui domine la mer du haut de ce sauvage promontoire, séparé du continent par une grève d'une lieue que la mer couvre de son flux. Il vous apparaît de loin comme un dôme de fer. Un bourg entier est attaché au flanc de cette montagne escarpée. Le château fort qui domine cette roche désolée renferme des prisonniers d'État, des coupables aujourd'hui, qui seront peut-être des innocents demain ! Rien n'est triste et lamentable à voir comme cette roche aride et nue, entourée de son formidable rempart et de cette mer



qui gronde toujours. C'est un des monuments les plus antiques de la doctrine et de la science de la Neustrie chrétienne, *Neustria pia*. Ce serait toute une histoire à écrire si notre œuvre était destinée à être complète. Au sixième siècle déjà, une église s'élevait sur ces hauteurs : un prêtre, saint Aubert, y parlait aux pêcheurs de la grève, du Dieu de l'Évangile. Ce bon duc de Normandie, Richard Ier, fit élever un monastère à Saint-Michel, — *delubrum miræ magnitudinis*; — des remparts pour les moines, *mœnia monachis*. — Mais le feu du ciel, qui a tant détruit, renverse le monastère du duc Richard. Richard, fils de Richard Ier, bâtit un nou-

veau monastère, et pour que le nouvel édifice pût braver les âges, il le pose sur d'immenses colonnes cylindriques, que le temps n'a pas pu détruire. Au onzième siècle, le Mont-Saint-Michel était devenu une forteresse importante, mais la forteresse est renversée par le feu du ciel. A peine réparée, les habitants d'Avranches arrivent durant les guerres pour la succession de Henri Ier, qui renversent et qui brisent à leur tour. Plus tard le tremblement de terre vient à bout de ce qu'avait épargné l'incendie. Mais vous savez ce que peut la patience de la foi chrétienne, nous en avons déjà vu plus d'un exemple mémorable. D'ailleurs, quand on parle de ces savantes retraites qui ont été les lumières de l'Europe, de ce lieu sacré que le roi d'Angleterre Éthelred exceptait du saccagement de la Normandie, il ne s'agit plus seulement d'une histoire de voûtes, de piliers, de murailles. L'orage renverse, le feu brûle, la guerre tue, le sol soulevé s'agite de fond en comble; le divin travail de la pensée humaine s'élève calme et fier, du milieu de ces cendres et de ces ruines. La bibliothèque du Mont-Saint-Michel mérite nos regrets plus que toute autre dévastation : des livres écrits, pour la plupart, avant le règne de Philippe-Auguste! des parchemins échappés à tant d'incendies, tant de monuments sacrés, foulés aux pieds, durant cette lutte interminable des Bretons, des Normands, des Anglais, des protestants de la Ligue, des catholiques romains, des révolutionnaires de 1793! Qu'il a été bien nommé ce roc fameux, Saint-Michel *au péril de la mer! — in periculo maris!* Dites aussi Saint-Michel au péril des tempêtes et des révolutions! Là sont venus se prosterner le roi Childebert III, le roi Éthelred, qui appelait Saint-Michel *un lieu saint et vénérable*. Là, vous retrouverez le souvenir de ce roi d'Angleterre, Édouard le *Confesseur*. Le prédécesseur immédiat de Guillaume le *Conquérant*, Harold, le héros de nos premiers chapitres, a gravi la périlleuse montagne, *venit ad montem*, quand il accompagnait le duc de Normandie dans son expédition contre les Bretons. Au douzième siècle, Robert, duc de Normandie, de retour de la Palestine, y vint rendre grâce à Dieu, accompagné de sa femme Sibylle. Demandez à l'austère montagne si elle se souvient de saint Thomas de Cantorbéry? Là aussi s'est arrêté, humble dans sa gloire, le roi saint Louis et Philippe le *Hardi*, son fils. Philippe le *Bel* y devait faire son pèlerinage; Charles VI est aussi un de ses pèlerins. Le roi Louis XI, le créateur de l'ordre de Saint-Michel, a construit cette *salle des chevaliers* qui existe encore. François Ier et Charles IX n'ont pas manqué à cette dévotion de leurs ancêtres. Voilà pour l'histoire du convent. — L'histoire de la forteresse n'est pas moins digne qu'on s'en occupe.

Nous avons déjà rencontré sur ces hauteurs formidables Guillaume le *Roux*, roi d'Angleterre, et Robert, duc de Normandie; celui-là placé au village de Genetz, celui-là campé à Avranches, séparés l'un de l'autre par un bras de mer, et pressant vivement leur frère Henri, à qui Robert faisait passer de l'eau et des vivres. Vous verrez plus tard, durant les guerres des Anglais, quand tout cède à la furie anglaise, le Mont-Saint-Michel garder fidèlement sur ses hauteurs dédaigneuses le pavillon de Charles VII, protégé et défendu par l'élite des gentilshommes de la Normandie et de la Bretagne, — à telle enseigne qu'un de ces gentilshommes s'appelait Chateaubriand! — Mais quoi! ce roc était-il donc assez élevé pour que le roi Henri II y pût découvrir les royaumes qu'il se sentait capable de gouverner. « A un homme puissant, disait-il, c'est trop peu de l'univers! *Totum mundum uni potenti viro, parvum esse.* »

Leurs dévotions accomplies, les deux rois Henri II et Louis VII se rendirent dans la ville de Rouen. A Rouen, le roi de France revit cette enfant de son second lit, Marguerite, mariée, si jeune, au fils de l'homme qui lui avait enlevé sa première épouse: l'enfant reconnut son père par un sourire. Dans la capitale de la Normandie, étonnée et charmée d'un si bel accord entre les deux rois d'Angleterre et de France, l'enthousiasme fut général. Ce fut à qui fêterait de son mieux le passage du roi de France. Les fêtes les plus magnifiques occupaient les nuits et les jours; car, après la guerre, le roi Henri II n'aimait rien tant que le plaisir. Il se plaisait dans l'éclat de la majesté royale; il aimait les magnificences, et quand il fallait faire le roi, il savait être prodigue. Lorsque sa femme Éléonore d'Aquitaine (le roi de France, le premier mari, était retourné dans son royaume) s'en vint d'Angleterre pour visiter la Normandie, la reine trouva autour du roi son époux le luxe et l'éclat de la plus brillante cour. L'hiver de cette année 1160, le roi Henri II le passa dans la ville de Falaise. Là, il s'occupa de l'administration et de la législation de ses duchés et de son royaume. Les deux enfants avaient été fiancés il y a deux ans (Marguerite et Henri en avaient cinq à peine); le roi voulut néanmoins que le pape leur accordât les dispenses nécessaires pour qu'il fût procédé immédiatement au mariage. Les dispenses furent accordées, et les deux enfants furent déclarés mari et femme, ce fut une raison suffisante pour que le roi Henri II s'emparât du Vexin français, qui était la dot de Marguerite. Ainsi chaque mouvement de cet habile politique était un progrès vers l'agrandissement de ses domaines. Comme un homme qui sait tout prévoir, il voulut prévoir même le lieu de sa sépulture. Ses prédécesseurs, Richard Ier et Richard II, soldats de

la fière race de Rollon, étaient enterrés, presque sans honneurs, dans un coin de l'abbaye de Fécamp; en vain le monastère s'était agrandi et embelli, rien n'avait été fait pour glorifier la mémoire de ces grands princes couchés à cette place obscure. Le roi Henri II fit élever à ces vaillants capitaines un tombeau qui fût digne enfin de leur illustration et de leur toute-puissance. Il assista, lui-même, à cette pieuse cérémonie, enseignant, par son exemple, à respecter les cendres des aïeux. Jamais prince ne fut plus actif : il a couvert la Normandie de châteaux, de palais, de prieurés, de monastères, d'hôpitaux. Sa vie a été un continuel voyage de Normandie en Angleterre et d'Angleterre en Normandie; les peuples, rien qu'à le voir passer, frappés de respect, obéissaient. Mais, hélas! dans cette Angleterre, malheureusement destinée à tant de guerres religieuses, s'étaient manifestés d'étanges symptômes dans la croyance des peuples. Des fanatiques venus du Dauphiné, de l'Allemagne, agitaient à leur gré ces consciences incertaines. En vain, on les marque d'un fer chaud pour qu'ils aient à mourir de faim et de misère sur les chemins, sans pitié et sans aumônes, la voix de ces martyrs d'une cause mal définie ne laissait pas que d'être écoutée, car ils parlaient déjà de liberté et d'examen! En même temps les prêtres anglais se plaignaient d'obéir toujours à des évêques normands: l'agitation était grande des deux parts. En un mot, ces passions excitées ne manquaient plus, pour se montrer au grand jour, que d'un homme et d'un prétexte. Thomas Becket fut cet homme, l'intégrité des domaines de l'Église anglicane fut le prétexte. Avant que d'être archevêque de Cantorbéry et primat de la Grande-Bretagne, Thomas Becket avait été le compagnon du roi d'Angleterre. Ils avaient été les disciples des mêmes maîtres, deux amis d'étude, deux compagnons : Henri et Thomas. Quand l'un fut devenu roi, l'autre resta son ami: il partageait tous ses plaisirs, il était de toutes ses chasses, de toutes ses fêtes, et, disons-le, de tous ses amours. C'était déjà un bel et savant esprit, ce Thomas Becket, un ambitieux bien inspiré, qui cachait son ambition sous toutes les frivoles apparences. On le citait pour ses bons mots, pour son élégance, pour son luxe, pour la richesse de ses habits. Fils d'une femme sarrazine et d'un père saxon, qui avait ramené cette femme de la Terre-Sainte, il avait vu se fermer également devant lui les portes de l'Église, à cause de sa mère, qui avait été une fille de Mahomet, et l'accès du gouvernement d'Angleterre, à cause de son père le Saxon. Si bien que le roi seul, malgré tout l'esprit et le courage de cet homme, pouvait faire sa fortune, et ce fut justement parce qu'il était une espèce de paria dans cette

société fondée sur des priviléges de castes et de croyance, que Henri II voulut porter à ce haut degré la faveur et la puissance dont il entoura ce jeune homme avec la confiance d'un ami qui n'a rien à redouter, même des imprudences de l'amitié. Dans son programme politique, le roi Henri II voulait, avant tout, s'entourer de serviteurs qui appartinssent tout entiers à la couronne, qu'il voulait agrandir outre mesure. Il avait pour les barons normands une méfiance qui lui tenait lieu de haine, et, dans son ardeur de nivellement, il avait entrepris contre ces tyrans féodaux, le plus grand obstacle de sa royauté, une guerre acharnée dans laquelle, il l'espérait du moins, le génie de Thomas Becket le devait seconder. Tout d'abord, Thomas Becket avait parfaitement compris et servi les intentions du monarque. Il l'avait aidé de ses conseils, lui enseignant comment, à force d'argent et de soldats étrangers, le roi d'Angleterre pourrait venir à bout de sa turbulente noblesse. C'était Thomas Becket qui avait soumis à l'impôt tous ces gentilshommes indomptés; il avait rasé plus de deux cents de leurs châteaux forts; c'était lui qui avait poussé le roi à entreprendre ces guerres brillantes et populaires dans le midi de la France; lui-même, Thomas Becket, sans être baron ni capitaine, à la tête de douze cents chevaliers et de quatre mille soldats levés à ses frais, il avait suivi Henri II sous les murs de Toulouse. On citait le nom de Thomas Becket par toute la France et par toute l'Angleterre, comme le nom d'un favori tout-puissant dont le courage égalait la galanterie et la bonne grâce. S'il entrait dans les villes, il traînait après soi un immense cortége; ses pages, en habits de fête, chantaient les airs nationaux; il amenait avec lui sa meute pour la chasse, ses chevaux pour la guerre, ses chariots pour le bagage. Dans un chariot était son lit, dans un autre sa cuisine, et sa vaisselle d'argent, et le vin de sa table; sans compter ses écuyers, son fauconnier, l'échanson, le panetier, tout l'équipage royal. « Comment donc est servi le roi, disaient « les gens du peuple, dont le chancelier marche en si pompeux appareil? »

Mais ces guerres brillantes veulent beaucoup d'hommes, et par conséquent beaucoup d'argent. L'argent manquait au roi Henri II: il était impossible d'en demander, soit aux Saxons, soit aux Normands, voire aux barons, car personne, ni parmi les vaincus, ni parmi les vainqueurs, n'avait plus rien à donner. Restait seulement le clergé de l'Angleterre, ce clergé opulent, oisif, dispensé des charges de la paix aussi bien que des nécessités de la guerre, à qui Guillaume le Conquérant avait fait une si large part dans la conquête. Certes, c'était là pour l'impôt une proie opulente. Mais pour dépouiller le clergé d'Angleterre

d'une partie de ses terres et de ses priviléges fondés de la toute-puissance même de l'Église chrétienne, telle était la loi de Guillaume lui-même, il fallait avoir l'Église dans sa main. Or l'Église anglicane appartenait à l'archevêque de Cantorbéry. L'archevêque de Cantorbéry, le souverain pontife de l'Angleterre, était établi le tuteur et le défenseur naturel de tous les biens d'Église. Il fallait donc, nécessairement, que l'archevêque voulût ce que le roi voulait, pour que la volonté du roi fût complète et accomplie. A ces causes, et pour se délivrer du voisinage doublement dangereux d'un prêtre et d'un gentilhomme, le roi d'Angleterre imagine d'élever, à cette royauté formidable, son ami, son compagnon, son serviteur obéissant et fidèle. Quand il sera le maître de cet archevêque, qui lui appartient par tous les liens de la reconnaissance et du dévouement, le roi d'Angleterre ne sera-t-il pas, en effet, le maître absolu des biens de l'Église? Vous le voyez, ce roi-là rêvait déjà la royauté complète, telle que devaient l'accomplir Henri VIII et sa digne fille Élisabeth, quatre siècles plus tard. Une fois cette ambition dans la tête du roi Henri II, le roi n'eut pas de cesse qu'il ne l'eût satisfaite. En vain on lui représente que Thomas Becket est un Saxon, que l'archevêché de Cantorbéry était une de ces dignités dangereuses qu'un roi normand devait, avant tout autre, confier à un Normand; que ces archevêques de Cantorbéry avaient toujours marché fièrement à la tête des oppositions et des résistances, même avant le temps de la conquête; en vain on rappelait au roi, que Cantorbéry était la capitale du comté de Kent, la patrie des hommes les plus indépendants de l'Angleterre, en vain Thomas Becket lui-même, quand le roi lui voulut imposer cette fortune, qui était plutôt une charge politique qu'une dignité religieuse, s'écria, comme par un pressentiment invincible : « Prenez garde, sire! une fois archevêque, je deviendrai votre plus cruel ennemi! » le roi Henri II ne voulut rien entendre. Il ne comprit pas qu'il y avait dans l'âme de Thomas Becket toute l'indépendance qu'avaient montrée l'évêque Lanfranc et saint Anselme, archevêques de Cantorbéry: il ne comprit pas que nécessairement, une fois archevêque, le courtisan Thomas Becket allait devenir le père, le protecteur, le défenseur de ses frères les Saxons. Donc, en dépit de toutes les remontrances, Thomas Becket fut nommé primat d'Angleterre, archevêque de Cantorbéry, le maître absolu de cette Église anglicane que le roi Henri II voulait dompter et dépouiller.

Mais aussi vous pouvez comprendre quel fut l'étonnement et quelle fut la douleur du roi, quand il vit que Thomas Becket, son ami, son compagnon, son conseiller, celui qui partageait ses victoires, ses plai-

sirs, ses festins, avait pris tout d'un coup, au sérieux, cette grande dignité ecclésiastique d'archevêque de Cantorbéry! Cette fois, le gentilhomme était devenu un prêtre; il allait se manifester comme le plus grand dignitaire de l'Église catholique, apostolique et romaine, et aussi son plus intrépide défenseur. Soudain, ô surprise! ce frivole gentilhomme, ce courtisan souple et délié, l'homme sans frein dans les joies mondaines, le voilà qui renonce à toutes les pompes et à toutes les vanités de l'esprit et du luxe. Au contraire, il se fait l'ami et le père des pauvres, des mendiants, des serfs, de quiconque criait : *Merci et pitié!* Au milieu de cette cour des puissants et des riches, dont il était naguère le brillant favori, le bel esprit railleur, redouté et charmant, il ne montre plus qu'un froid visage, un regard attristé, le front sévère du vieux Caton qui serait devenu chrétien. L'investiture de cet homme devint tout de suite de l'opposition la plus violente. Pour commencer, il renvoya au roi stupéfait les sceaux de ce royaume que le roi lui avait confiés; il refusa de se charger de l'éducation de l'héritier du trône, que le roi voulait confier à ses soins; il s'enferma dans son cloître, comme un conspirateur, et chaque jour, du fond de ce cloître austère et silencieux, s'élevaient des réclamations nouvelles, au nom de son Église. Si bien que cet homme, après avoir été si fort aimé de son roi, lui devint odieux de toute la haine d'une amitié trahie. Pris dans le piége qu'il avait tendu lui-même aux richesses opulentes de l'Église d'Angleterre, le roi Henri II chercha sur-le-champ par quels moyens il pourrait sortir de ce piége dans lequel il était tombé : et comme le pape ne pouvait rien lui refuser, il obtint de Rome une bulle par laquelle l'abbé du monastère de Saint-Augustin, dans ce même comté de Kent, restait indépendant de l'archevêque de Cantorbéry; l'archevêque, en guise de représailles, redemanda impérieusement à plusieurs barons normands la restitution de terres qui appartenaient à l'archevêché de Cantorbéry. C'étaient des terres opulentes que les rois saxons avaient données à l'Église, il était juste que l'Église reprît son bien où elle le retrouvait, la violence ne pouvant jamais remplacer le droit de chacun. Ainsi parlait l'archevêque. A cette prétention incroyable du prélat, l'Angleterre normande fut troublée jusqu'en ses fondements. A quoi donc en voulait-il arriver, ce redoutable primat? Voulait-il donc changer toute la loi nouvelle? Voulait-il reprendre aux vainqueurs d'Hastings tout ce qu'eux-mêmes ils avaient pris aux vaincus? C'était là un incident sur lequel n'avait pas compté Guillaume le Conquérant, lorsque, dans son ardeur de fonder l'autorité sur la terre conquise, il avait séparé l'Église du pouvoir royal, tant il

espérait, tant il était sûr que, sur la terre anglaise, le roi normand et l'évêque normand s'entendraient toujours. Mais cette fois le chef de l'Église d'Angleterre était un Saxon, et bien en prit aux Normands que les évêques de cette Église proscrite fussent, en effet, des Normands et des propriétaires; en ce moment difficile pour les vainqueurs, mais pour les vaincus plein de joie et d'espérance, si toute l'Église d'Angleterre eût été unanime pour demander la révision des propriétés territoriales de la Grande-Bretagne, cette révision des violences passées entraînait avec elle le soulèvement de tout le peuple conquis. Au reste, vous voyez les évêques de l'Angleterre, non pas comme évêques, mais comme Normands, prendre parti pour le roi contre l'archevêque de Cantorbéry. Ce que l'archevêque saxon refusait au roi, les évêques normands le lui accordèrent, car en ceci l'esprit de l'homme d'Église fit place à la prévoyance et à l'habileté du Normand. Avant d'être les évêques du peuple vaincu, n'étaient-ils pas les frères d'armes du peuple conquérant? Devaient-ils donc hésiter entre la fortune de l'Église et la fortune de la patrie commune? Aussi bien n'eurent-ils pas un moment d'hésitation; car, à tout prendre, dépouiller l'Église d'Angleterre, c'était une façon de recommencer le partage. A ces causes, malgré l'opposition de Thomas Becket, les évêques d'Angleterre reconnurent : 1° que le roi présentait les évêques à l'élection du haut clergé; 2° que, dans les procès ecclésiastiques, le choix des juges appartenait au roi; 3° qu'il pouvait nommer des évêques laïques; 4° que, pour excommunier un tenancier du roi, l'Église demandait l'autorisation du roi; 5° que pas un ecclésiastique ne pouvait exercer sans la permission du roi. Les évêchés vacants, le roi pouvait les donner à qui bon lui semblait; l'Église anglicane acceptait même le service militaire; elle renonçait à son droit d'excommunication. Cette fois, plus de tribunaux ecclésiastiques, c'est-à-dire que maintenant nul ne pouvait échapper à ces juges laïques, juges anglais, qui se jouaient insolemment de la fortune et de la vie des Saxons. Ces pauvres serfs, qu'allaient-ils devenir, maintenant qu'ils ne pouvaient plus en appeler de la sentence du baron, à la justice et à la piété de l'évêque? Or, telles étaient les libertés que défendait, par le sang-froid, par l'éloquence, par l'indignation, le courageux archevêque de Cantorbéry; telle était la question qu'il avait posée d'une façon si nette et si ferme. De son côté, l'Église universelle applaudit au zèle et au courage du savant apôtre. Les évêchés, les écoles, les églises du continent, retentirent de ses louanges. En Angleterre, les Saxons, malheureux chrétiens, éperdus et comme stupides sous tant d'humiliations

et de désastres, sortirent de leur stupeur au nom seul de ce grand archevêque, Saxon comme eux. A la fin donc, ils avaient trouvé un défenseur! A la fin, ils avaient entendu parler de la loi et de la justice! — Cependant, pour arrêter des violences prévues, le roi Henri II avait voulu s'emparer de la personne de Thomas Becket; mais en toute hâte l'archevêque avait passé la mer dans une barque de pêcheur, qui le jeta sur les côtes de Flandre; de Flandre, Thomas Becket passa en France, où son courage, non moins que sa mort funeste, lui a donné cette popularité durable que la France accorde à tous les genres d'héroïsmes. On montre encore à Auxerre la maison habitée par l'archevêque de Cantorbéry, et dans le Dauphiné, l'église qu'il a bâtie durant son exil.

C'est qu'aussi la place que cet homme intrépide tient dans l'histoire n'est pas une de ces positions faciles à conquérir. Il s'est élevé, par son dévouement et par son courage, au premier rang des hommes généreux qui ont osé prendre en main, à leurs risques et périls, la défense de tout un peuple injustement opprimé. Enfant du peuple, enfant d'une race proscrite, il avait commencé par égaler les plus élégants et les plus spirituels gentilshommes, il avait en partage l'esprit, la bonne grâce et la bonne humeur; il s'était battu, l'épée à la main, comme un valeureux soldat; il avait paru avec honneur dans les luttes plus calmes et non moins acharnées de la théologie. Et maintenant, pauvre et seul, abandonné à ses propres forces, en butte à la volonté la plus absolue qui ait gouverné des hommes, l'évêque de Cantorbéry obéit en toute sécurité à une inspiration toute pontificale. Assis sur le saint-siége, son coup d'œil n'eût pas été plus net et plus sûr; il n'eût pas compris de plus haut les excès de la tyrannie royale. Grégoire VII n'eût pas mieux fait que l'évêque de Cantorbéry, soutenant, au péril de sa vie, les droits de l'Église de Kent, les droits de l'Église d'Angleterre, ou, pour mieux dire, les droits de l'Église universelle. Le roi Henri II comprit confusément l'héroïsme de l'intrépide archevêque. Il tenta sa fidélité par toutes sortes de moyens, par la menace, par la prière, par la séduction, par leur amitié passée; et quand enfin, au milieu d'une assemblée générale des prélats et des premiers gentilshommes de son royaume, convoqués pour savoir qui était en effet le souverain de l'Angleterre, du roi ou de l'archevêque, Henri II eut appris que le prélat lui avait échappé, sa vengeance ne connut plus de bornes. Il brisa les meubles de Thomas Becket, il donna ses biens à qui voulut les prendre; il chassa tous les parents de l'archevêque, même les femmes enceintes, même les enfants

à la mamelle, même les vieillards qui avaient un pied dans la tombe ; et ainsi chassés, on leur ordonnait d'aller se présenter à leur parent Thomas Becket, et de lui raconter ces humiliations et ces douleurs. Le prélat resta ferme contre ces orages; il contempla, d'un front serein, ces profondes misères. Le roi de France, Louis VII, qui comptait sur ces grands orages pour en profiter, avait accordé au prélat persécuté un asile dans un couvent de Saint-Omer Du fond de sa retraite, Thomas Becket donnait l'exemple de la résignation et du courage. A toute la puissance du roi d'Angleterre, l'archevêque de Cantorbéry opposait son bon droit et sa conscience. Il priait le ciel, il attendait : il connaissait assez à quel ennemi il osait s'attaquer, pour savoir ce qu'il avait à redouter de ce tout-puissant. Mais il savait aussi que ceux qui savent attendre et espérer sont véritablement les hommes forts.

Cependant le roi d'Angleterre se conduisait comme s'il n'avait pas senti derrière lui, et bien au-dessus de sa couronne, ce fléau caché de ses passions et de ses colères. Chaque jour le roi se montrait plus implacable dans ses vengeances : témoin les révoltés du pays de Galles, qu'il fit mettre à mort jusqu'au dernier, pendant qu'il faisait crever les yeux au fils de leur roi. La prospérité a tant d'enivrement, même pour les têtes les plus hautes, que toutes les fois que vous voyez arriver un homme au faîte de la puissance, il faut presque toujours vous attendre à le voir entrer dans quelques violences. Un jour qu'un noble Breton, le seigneur de Perrhouët, s'était révolté contre le roi, son nouveau duc, Henri se rappela qu'il y avait au nombre de ses otages, la fille même du seigneur de Perrhouët, et il se vengea à la façon d'un païen et d'un barbare ; pour châtier le père, il déshonora la fille, qui était jeune, innocente et belle. Quand se fut répandu au-dehors ce crime abominable de la toute-puissance, ce fut, d'Angleterre en France, un mouvement unanime d'indignation et de colère : certes la chevalerie chrétienne subissait ce jour-là un affreux démenti; et d'ailleurs la cause de cette noble fille si indignement sacrifiée à la vengeance lascive du roi Henri II, n'était-ce pas la cause de tous les pères?

Je sais bien que le roi Henri II peut opposer à ces tristes amours d'élégantes amours expiées par bien des douleurs. Le souvenir de la belle Rosemonde est un des souvenirs les plus poétiques du moyen âge. L'histoire d'Angleterre se pare de sa Rosemonde, tout autant que de son Ophélie ou de sa Desdémone. Walter Scott le poète, dans un de ses derniers chefs-d'œuvre [1], nous raconte, par quelles précautions le roi

[1] *Woodstock*. Voir la *Préface*.

Henri II cachait à tous les yeux, et surtout aux yeux jaloux de sa femme, Eléonore, cette belle maîtresse tant aimée. On dirait que l'auteur de *Woodstock* a vu aussi bien que Drayton, le chroniqueur du temps d'Élisabeth, les ruines du labyrinthe de Rosemonde, la fontaine pavée en pierres de taille, la tour d'où partait le labyrinthe. « C'étaient, dit « ce même Drayton, des arcades voûtées posées sur des murs de pierre « et de brique, qui se croisaient dans tous les sens, et au milieu des- « quelles il était difficile de se reconnaître. Le roi avait tout disposé « pour que Rosemonde pût s'échapper à la première alerte, si par hasard « la reine venait à découvrir la retraite de ses amours. »

Dans un livre[1] beaucoup trop épais et trop savant pour qu'on soit tenté d'y chercher à première vue ces histoires galantes, je rencontre quelques détails d'un touchant intérêt sur cette infortunée, morte d'une façon si cruelle, véritable héroïne d'une tragédie pleine de pitié et de terreur. Elle s'appelait Rosemonde Clifford. Les grâces étincelantes de



son esprit servaient d'ornement merveilleux à sa jeune et fraîche beauté. Surprise par la reine Éléonore tout au fond de ce labyrinthe, où son

[1] *Guillelmi Neubrigensis Historia rerum anglicarum.* — Oxonii, 1719, t. III.

royal amant la tenait si bien cachée, Rosemonde mourut. Elle mourut pleurée de tous, surtout du roi, son amant, et des saintes filles de l'abbaye de Goodstowe. Dans l'église même de l'abbaye, les religieuses, qui l'avaient tant aimée, élevèrent un magnifique tombeau à Rosemonde, et sur le tombeau furent écrits ces vers latins par un homme qui avait lu plus souvent Ausone que Virgile :

Hic jacet in tumba rosa mundi, non Rosamunda.
Non redolet, sed olet, quae redolere solet.

« Ci-gît la rose du monde, et non pas la rose sans tache.
» L'odeur du cadavre a remplacé le parfum de la fleur. »

Sur cette tombe venait prier souvent le roi Henri II. Mais après la mort du roi, un jour que l'évêque de Lincoln visitait le monastère de Goodstowe (situé entre Oxford et Woodstock), il fut frappé de la magnificence de ces marbres et de l'éclat des lampes qui brûlaient nuit et jour sur ce tombeau. Alors il demanda qui donc était enseveli à cette place digne d'un saint? Les sœurs, tremblantes, répondirent à l'évêque que là reposait la bienfaitrice de leur couvent, l'infortunée Rosemonde Clifford. « Je veux, reprit l'évêque, que ce cadavre ne souille pas plus long-temps l'église du Seigneur. » Il fallut obéir. Les pauvres sœurs, en pleurant, ôtèrent le corps de cette malheureuse femme de ce dernier asile. Histoire touchante, surtout quand c'est Alfieri, quand c'est Addisson, quand c'est un poète qui la raconte. Mais ces récits de meurtres, de poisons, de bâtards, d'amours adultères, servaient à merveille les colères de l'archevêque de Cantorbéry. Il rendait à son roi acharnement pour acharnement; il avait soin de le frapper à tous les endroits sensibles de son esprit et de son cœur.

Voyez donc ce que peut une volonté ferme! Tout exilé qu'il était, Thomas Becket met à l'index les constitutions de Clarendon, ces constitutions qui étaient une loi du royaume, et les anciennes coutumes qui leur servaient de fondement. Bien plus, — et le roi Henri II tenait sa cour en Normandie, — le jour même de l'Ascension, après la messe, au bruit des cloches, à la clarté des cierges, d'une voix haute et ferme, l'archevêque excommunie, en les nommant, six favoris du roi, et peu s'en fallut que, dans cette excommunication générale, le roi lui-même ne fût compris. A cette dernière action d'éclat et de courage, le roi Henri II ne contint plus sa fureur. Il se tordait les mains de rage, il s'arrachait les cheveux, il mordait la laine de son lit, il rugissait. Il écrivait au pape Alexandre, demandant avec mille instances suppliantes que le pontife envoyât ses deux légats en Angleterre. Ses lettres sont remplies d'un

désespoir poussé jusqu'à la fureur ; il menaçait de passer à la loi de Mahomet. Épouvanté de se voir arrêté, lui le roi, par cet obstacle, et poussé par la violente passion de réduire ce prélat turbulent à l'obéissance, ou tout au moins au silence et au respect, le roi d'Angleterre appelait à son aide les cardinaux, les évêques, la chrétienté ; il s'adressa au roi de France, à l'empereur d'Allemagne, au pape, aux divers princes d'Italie. Vains efforts ! Le roi de France répondit au roi d'Angleterre que c'était l'usage de la France (déjà !) de donner asile et protection à ceux qui se trouvaient bannis pour avoir été justes : *Pro justitiâ exsulantibus*. L'archevêque, privé de son siége, soulevait les plus vives sympathies, les dévouements les plus sincères ; c'est qu'en effet ce prêtre proscrit représentait, à lui seul, toute l'opposition de cette époque ; aussi bien dans sa proscription, finit-il par être plus fort que le roi d'Angleterre dans sa gloire. Lutte étrange et terrible ! Car, ne vous y trompez pas, au fond de ces débats qui ressemblent, d'abord, à des difficultés peu sérieuses, vous trouveriez en germe, la révolte religieuse de Luther et du roi Henri VIII ; déjà se montre au milieu de ces disputes, cette nation dont parle Bossuet [1], « qui se regarde comme un corps entier et qui renonce à l'unité « de la foi et des sentiments tant recommandés à l'Église par Jésus- « Christ et ses apôtres. » Puis il ajoute cette explication, qui est très-vraie : « Quand une Église se donne un roi pour son chef, elle se fait, « en matière de religion, un principe d'utilité que l'Évangile n'a pas éta- « bli : elle change l'Église en corps politique, et donne lieu à ériger au- « tant d'Églises séparées, qu'il peut se former d'États ! » En ce moment l'Église d'Angleterre en est encore au doute, à l'inquiétude, « à la fu- « reur de disputer des choses divines sans fin, sans règle, sans soumis- « sion, qui devait emporter tous les courages [2]. »

Enfin, au mois de janvier 1169, à Montmirail, dans le Maine, en présence du roi de France, se rencontrèrent l'archevêque de Cantorbéry et le roi d'Angleterre. Bien que de part et d'autre on traitât de puissance à puissance, Thomas Becket fut modeste dans son triomphe. Il demanda pardon au roi Henri de tant de dissensions qu'il avait semées sur son passage. Il était, disait-il, tout prêt à se soumettre à son maître, *sauf l'honneur de Dieu !* — Que veut-il dire ? s'écria le roi, avec : *sauf l'honneur de Dieu !* Eh bien, moi, roi d'Angleterre et non pas un des moins puissants, je demande à Thomas Becket la même déférence que le plus puissant et le plus éloquent des évêques de Cantorbéry aura témoignée

[1] Bossuet, *Histoire des Variations*.
[2] *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre*.

au moins illustre de mes prédécesseurs! » Après s'être fait tant de mal, ces deux hommes comprirent en se revoyant face à face, qu'ils ne se pardonneraient jamais l'un l'autre, et ils se séparèrent, emportant toute la haine dont leur âme était remplie. Tout présageait une lutte violente ; le roi avait refusé de donner le baiser de paix à l'archevêque, par un hasard fortuit ils avaient entendu, le matin même, une messe des morts. Inquiet à bon droit pour son hôte, le roi de France avait voulu le retenir ; mais l'archevêque était parti, les yeux pleins de larmes et comme s'il eût pressenti sa fin prochaine. En effet, il marchait à une mort certaine. Henri II avait promis au prélat de l'argent et une escorte pour qu'il pût rentrer convenablement dans son Église, Thomas Becket, ne rencontra ni les hommes, ni l'argent, mais en revanche il entendit les horribles menaces des grands propriétaires de l'Angleterre qui juraient de le tuer, s'il osait repasser la mer. A la fin, donc, après sept années de cet exil et de ces labeurs, il toucha du pied ces mêmes rivages dont il était parti comme un fugitif. Tout le peuple saxon était à genoux sur la grève de l'Océan, et du plus loin que l'on vit arriver le prêtre, l'ami, le vieillard tant pleuré, le peuple enthousiaste poussa des cris de triomphe et de délivrance jusqu'au ciel. Que de bénédictions! que de louanges! Ces pauvres gens, pour que leur prélàt ne foulât pas la terre, jetaient même leurs habits sous ses pas. Au-devant de leur archevêque, les prêtres arrivaient, portant la croix et la bannière ; l'enthousiasme était partout, le triomphe était universel. Thomas Becket mettait le pied sur ces mêmes rivages de Kent, à la pointe de la Grande-Bretagne, tout en face de la France, aux mêmes lieux où avait débarqué Jules César, où saint Augustin était descendu, où Guillaume *le Conquérant* avait poussé son armée. A ce triomphe de l'archevêque, les Anglo-Normands assistaient l'épée à la main, la rage dans le cœur ; mais la dignité de l'évêque, son titre de prêtre de Jésus-Christ, cette bannière qui le précède, la croix de Cantorbéry qu'il tient en ses mains, l'enthousiasme de ce peuple disposé à défendre jusqu'à la mort, le défenseur de ses libertés, contiennent le Normand, qui s'incline, sous la bénédiction du prélat.

A la nouvelle incroyable que Thomas Becket, sans escorte, sans argent, livré à lui-même, était passé de France en Angleterre ; que pas un des propriétaires normands n'avait osé porter la main sur sa personne sacrée ; qu'il était entré triomphant dans son église, et que, dans ce triomphe, son premier soin avait été de mettre en interdit plusieurs évêques et deux seigneurs, vassaux de la couronne d'Angleterre ; à la nouvelle, plus incroyable encore, que l'archevêque rebelle avait osé por-

ter à Londres même des bulles d'excommunication du pape Alexandre III, qu'il menait avec lui une armée de pauvres, de serfs, de misérables, le roi Henri II s'emporta, mais cette fois avec une douleur qui tenait de la rage, contre ce mendiant qu'il avait nourri, contre ce Saxon dont il avait fait un gentilhomme, contre ce traître qui foulait aux pieds l'autorité de son seigneur; bien plus, et comme en fin de compte il ne comprenait rien à cette force qui s'opposait à sa propre force, le roi s'écria dans un moment imprudent de découragement et d'oubli : « Faut-il, juste ciel, « que je n'aie pas autour de ma personne, qui me délivre d'un tel en- « nemi ! » Hélas ! les rois maîtres absolus, qui peuvent d'un mot faire ou défaire la fortune d'un homme, ne sont que trop écoutés quand de pareilles plaintes sortent de leur bouche. — La plainte du roi Henri II tua du même coup l'archevêque de Cantorbéry et le roi d'Angleterre; elle fit de celui-ci un martyr, de celui-là un tyran. C'est un des plus tristes incidents de cette histoire, le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry.

On était aux fêtes de Noël, Henri II tenait cour plénière à Bayeux, charmante ville qu'il aimait d'une affection particulière ; les fêtes, les réjouissances, les joies de la galanterie et des festins, préludaient à la Pâque prochaine ; au même instant partirent de Bayeux et par quatre sentiers différents, quatre gentilshommes attachés à la personne du roi Henri. Ils arrivèrent à Cantorbéry le jour de Pâques, à l'heure où devait commencer le saint sacrifice de la messe ; le prélat n'était pas encore à l'autel. Averti assez à temps pour qu'il pût se sauver, l'archevêque répondit : « C'est l'heure de mon devoir, j'irai à l'église. » Il y va, pour toute défense, précédé de sa croix pastorale ; il traverse le cloître à pas lents, et il entre dans le chœur.

La solennité de la Pâque avait rempli l'église d'une foule nombreuse et prosternée. Seuls, debout, la tête haute et couverte, les quatre soldats normands attendaient, la main sur la poignée de leur glaive. Un des clercs, pour préserver son archevêque, voulut fermer la grille qui séparait l'autel du reste de l'église. « Nous voulons que la porte reste « ouverte, dit le prélat, l'église n'est pas un château fort. » Disant ces mots, il monte à l'autel. — A ce moment les assassins tirent leurs épées ! « Où est le traître? » disent-ils. Point de réponse. « Où est l'archevêque? — Me voilà! » répond l'archevêque. Il parlait encore, il tombe percé de coups. A peine tombé, on le traîne pour l'achever hors de l'église. Lui alors, il relève son front ensanglanté, et il se cramponne à l'autel : il veut mourir en présence de son Dieu ; un second coup d'épée le rejette la face contre terre ; l'épée se brise sur le pavé : l'archevêque était mort ; les

quatre assassins lui ouvrent la tête d'un dernier coup de poignard. Crime horrible, et pourtant un crime de chevaliers! Ils s'y croyaient obligés par le serment de chevalerie fait à leur seigneur! Les insensés! Ils venaient d'ébranler jusque dans ses fondements ce trône qu'ils voulaient secourir. — L'histoire a gardé leurs noms : ils s'appelaient : Guillaume de Tracy, Hugues de Morville, Richard le Breton, Renaud. — Prêtre courageux, Thomas Becket est mort comme un héros; son sang fut recueilli à l'instant même, comme le sang d'un martyr. Le peuple éperdu s'écriait que le martyr était au ciel! Le pontife de Rome criait au sacrilége! L'indignation de l'Europe entière retomba sur la tête criminelle d'un roi assez malheureux pour rencontrer de pareils serviteurs. Henri II ne fut pas le dernier à comprendre les malheurs et le danger dans lesquels l'avaient précipité ses indignes serviteurs. Il comprit d'un coup d'œil l'indignation du peuple, le mépris des princes, la haine de tous; il avait répondu, par le poignard, à des discussions religieuses ; on avait fait de lui, Henri II, un lâche, un homme qui tremble, un persécuteur de qui résiste! Grande fut sa douleur, grande son inquiétude. Il lui semblait que déjà l'excommunication eût lancé ses foudres sur sa tête coupable. Alors, il se repend ; il prend le deuil; il désavoue hautement le meurtre de l'archevêque, il s'indigne contre ses meurtriers; il envoie au pape, au tout-puissant, à l'inflexible Hildebrand, une députation composée de l'archevêque de Rouen, des évêques d'Évreux et de Worcester. La route de ces prélats, chargés d'une si grande expiation, fut semée de difficultés et de périls. Arrivés à Rome, le pape refusa de recevoir les envoyés du roi d'Angleterre. Justement la capitale du monde chrétien célébrait les fêtes de la semaine sainte le jeudi saint, du haut de la chaire de Saint-Pierre, le pape devait bénir la ville et le monde, (*urbi et orbi!*) et en même temps prononcer l'excommunication du roi Henri II. L'Europe entière était dans l'attente; le trône d'Angleterre tremblait jusqu'en ses fondements! Mais enfin les trois ambassadeurs, à force de supplications et de prières, eurent accès au Vatican. Ils parlèrent au nom de ce roi et de ce royaume que l'Église allait retrancher de la communion universelle. D'abord le pontife fut inflexible ; mais quand il eut entendu ces vieux prêtres qui le suppliaient, à genoux, de suspendre ses justes vengeances, le pape arrêta qu'en effet il enverrait, en Normandie, deux légats pour connaître du meurtre de l'archevêque de Cantorbéry.

Mais quoi! ne savons-nous pas que ce roi-là, s'il peut s'étonner un instant, est bien vite revenu de sa surprise? Il n'est pas homme à attendre

qu'on le vienne interroger dans son propre royaume, comme le dernier des criminels. Plutôt que de subir l'interrogatoire des légats du pape, Henri II s'en va prendre l'Irlande; il part, il arrive, l'Irlande n'était pas prête à se défendre; les Normands du neuvième siècle avaient ôté à cette terre malheureuse l'énergie et le courage de ses beaux jours; l'Irlande se rendit sans combattre. Et plût au ciel que cette conquête eût été longue et difficile; elle eût servi d'une distraction puissante aux ennuis du roi Henri: mais cette conquête d'un peuple, fut à peine une promenade à main armée. Henri II, à son retour de l'Irlande, n'avait guère qu'un royaume de plus, et pendant ce temps, l'archevêque de Cantorbéry avait gagné sa place dans le ciel, dans l'admiration, dans les louanges, dans les respects du monde chrétien. Autour de ce noble front, brillaient — flamme splendide et dangereuse — la sainte auréole du martyr. De vrais miracles s'opéraient sur ce tombeau, livré à l'adoration des fidèles. Il était devenu non-seulement le patron, le héros, le saint des vaincus saxons et gallois, mais encore le saint patron de la France et de la chrétienté tout entière. Plus de cent mille pèlerins se portèrent dans la chapelle de Saint-Thomas de Cantorbéry, en moins d'une année. Popularité qui grandissait chaque jour, en même temps que grandissaient l'indignation et les haines violentes contre le roi Henri II. Cette fois, mais pour tout de bon, le roi anglais ne se sentit pas assez fort pour lutter longtemps avec cet évêque, son vainqueur sur la terre, son vainqueur dans le ciel. Il s'avoua vaincu; il fit au tombeau de Thomas Becket des offrandes magnifiques. Il accorda au pape, plus que l'archevêque de Cantorbéry n'avait demandé de son vivant: l'indépendance des élections ecclésiastiques, l'appel au pape, enfin le retrait des conventions de Clarendon que Henri II avait maintenues avec tant de persévérance et de courage. En même temps il déplore la mort de l'archevêque, plus encore, dit-il, pour ma renommée que pour ma conscience : « *Plus famæ meæ quam conscientiæ timeo* [1] ! » Cette fois ce n'est plus le roi Henri II d'Angleterre, le maître absolu de tant de millions d'hommes, c'est Louis *le Débonnaire* courbé dans son humiliation et dans sa cendre. Mais aussi quelle indignation dans toute l'Angleterre, quand l'Angleterre vit son roi lâchement prosterné sous la main qui le flagellait! Flagellait, le mot n'est pas trop fort. De l'antique cathédrale d'Avranches, rien ne reste qu'une pierre en granit [2]; cette pierre formait le degré extérieur de la porte septentrionale. Sur cette pierre, le 22 mai 1172, le roi Henri II s'age-

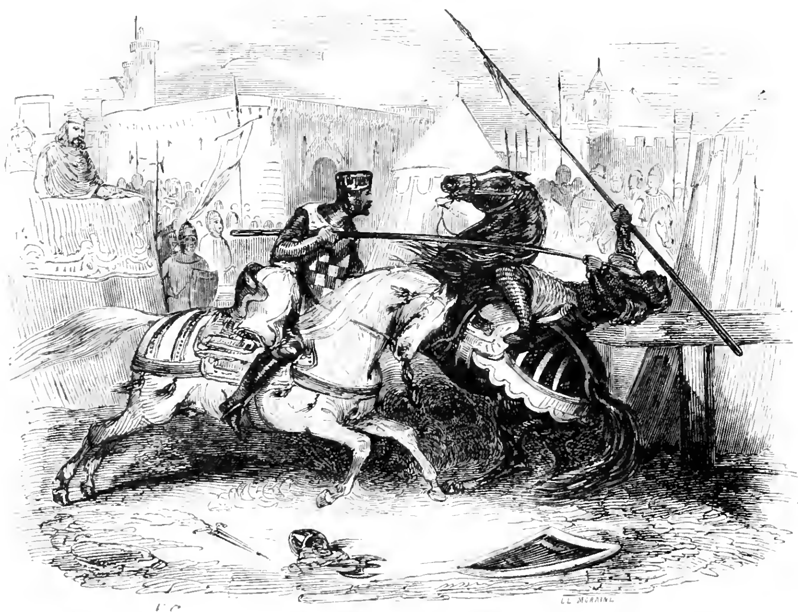
[1] *Anecdotes de Dom Martène, d'après les manuscrits du Mont-Saint-Michel.*
[2] *Bulletin archéologique*, page 111.

nouilla pour expier, à force de honte, le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry! Le roi portait tout à fait le costume des pénitents: le sarrau de laine, les pieds nus, l'épaule découverte; sur cette épaule royale le clergé, armé de la discipline, vint frapper à coups redoublés. Le roi resta ainsi tout le jour et toute la nuit en une oraison profonde. Trois jours! Autant a duré la pénitence que Grégoire VII a imposée, dans le château de Canosse, à l'empereur d'Allemagne! Et pendant qu'on le battait de verges, le roi Henri prenait un nouveau royaume! Richard son fils, ce prince Richard qui sera bientôt le héros de la Palestine, portait les armes anglaises dans le fond de l'Ecosse, et il envoyait au roi, son père, entre autres prisonniers, le roi d'Ecosse! Jamais bataille gagnée ne fut plus à propos gagnée! Jamais Henri n'aima plus tendrement son fils! — Il était abattu, une victoire le relève; humilié, cette gloire le sauve et le venge! Il était moins qu'un homme, il redevient un roi. Cet homme n'était pas facile à abattre; il fut brisé, non pas tant par ses luttes contre l'Église, dont le vengera le roi Henri VIII, mais par l'ingratitude de ses enfants. Ah! si sa famille l'eût aimé comme il l'aimait lui-même, s'il eût trouvé sous le toit domestique le respect et le dévouement dû au père de famille, plus encore que l'obéissance au roi absolu, Henri Plantagenet eût été jusqu'à la fin l'homme brave et hardi des jeunes années. Il eût été grand entre tous les rois de l'Angleterre; mais le moyen d'être fort quand il faut combattre sa propre tendresse? Le moyen de commander à des peuples entiers, quand on a peine à se faire obéir de ses enfants? Cette famille royale était remplie de haines, d'avarices, de vices mauvais; le père avait contre lui la mère et les enfants; les enfants entre eux se battaient, ils ne se réunissaient que pour trahir les plus sacrés devoirs. La reine Éléonore, qui ne devait jamais pardonner les dédains et les mépris de l'homme qu'elle avait aimé, fomentait ces discordes. — Longtemps cependant le roi se défendit seul contre tous. Si l'Angleterre se soulève, Henri II traite l'Angleterre comme une province conquise. La Normandie est-elle menacée par la France, le roi Henri chasse les troupes françaises. Le Poitou se révolte; les révoltés du Poitou sont réduits à demander grâce et pardon! Les trois fils du roi : Henri, Richard, Geoffroy, pouvaient, il est vrai, blesser leur noble père au fond de l'âme, mais non pas lui faire perdre un pouce de terrain dans ses domaines. A ces enfants ingrats, qui firent le tourment de sa vie, le roi pardonnait toujours. Plus d'une fois il ajouta à ses pardons les plus riches largesses : des terres, des châteaux, une part dans ses trésors. En même temps, Henri II rend au roi d'É-

cosse sa liberté, et il en fait son homme lige. Il conclut une nouvelle paix avec le roi de France, et enfin il visite le Poitou, l'Anjou et le Maine; de là il revient à Caen, où siégeait l'Échiquier, c'est-à-dire la chambre des comptes et des domaines royaux. Le zèle du roi égalait son courage; vrai Normand, il savait que ce n'est pas assez de gagner, si l'on ne conserve. Son dernier voyage en Angleterre fut encore un triomphe; il conduisait avec lui son fils aîné, l'héritier présomptif de ce trône sur lequel l'ingrat Richard avait hâte de monter. L'Angleterre se leva comme un seul homme, pour recevoir son maître et seigneur; les rois ses vassaux, le roi d'Écosse et le roi d'Irlande, viennent prêter serment entre les mains de Henri II. De son côté, le roi de Sicile envoie demander au roi Henri sa fille Jeanne en mariage, comme pour compléter l'alliance des Plantagenets avec les familles royales du continent.

Triomphe d'un jour; le souci paternel reparait sous les grandeurs éclatantes de la couronne. L'histoire de cette lutte misérable des enfants contre le père, de la femme contre le mari, est une histoire lamentable. Richard, le second fils du roi, Richard *Cœur-de-Lion*, pour tout dire, porte impatiemment le vain titre de duc de Guienne et de comte de Poitou; Geoffroy, duc de Bretagne, depuis la mort de Conan, son beau-père, prête une oreille complaisante aux murmures de Richard; Henri, l'aîné, intrigue contre son père, à la cour même du roi de France, son beau-père. Jean, plus fidèle en apparence, plus perfide en réalité et plus méchant que tous ses frères, cherche, avec le sang-froid des traîtres, l'endroit vulnérable de cette fortune royale. Les uns et les autres, ils appellent à leur aide contre leur roi, contre leur père, les comtes de Flandre, de Boulogne, le comte de Blois, le comte d'Eu, et même Guillaume, le roi d'Écosse. La royauté du père était vendue à l'encan par ses fils. Lui cependant, docile à l'autorité du pontife, dont il s'était reconnu le vassal, il se rendait dans la capitale de son duché de Normandie, au mois d'août 1177, tout exprès — telle était la volonté de Grégoire VII, pour s'occuper des préparatifs de la croisade. Les deux rois se rencontrent à Rouen, et font alliance. Le roi de France fiançait sa fille Alix au fils de Henri II, à Richard, et le roi d'Angleterre emmenait cette enfant dans sa ville de Londres! Mais fiez-vous à ces serments, à ces alliances! Ni l'un ni l'autre des deux rois ne songeait à la croisade. Le roi de France était vieux, il avait un fils dont il voulait préparer le règne à venir; le roi d'Angleterre avait à se défendre contre ses fils rebelles, et il savait trop bien qu'on n'abandonne pas un royaume menacé par de si nombreuses et si cruelles trahisons. Le roi de France, Louis VII,

subit jusqu'à la fin l'autorité de son beau cousin d'Angleterre, et quand enfin mourut Louis VII, après avoir fait couronner à Reims Philippe son fils (1181), la veuve du roi de France et les seigneurs mécontents de Philippe-Auguste s'envinrent demander à la cour de Henri II, asile et protection. — A ces otages de la France, la ville de Caen fut ouverte. Il est beau de voir dans la ville de Caen, aux fêtes de Noël 1182, ce vieux roi d'Angleterre, éprouvé par tant de fortunes, qui règne au milieu de cette cour brillante, attentive à ses moindres paroles, obéissante à ses moindres volontés. Dans cette foule de sujets soumis et dévoués, on remarquait les trois fils du roi, Henri, Richard, comte de Poitou, Geoffroy, comte de Bretagne, et son gendre le duc de Saxe, et l'archevêque de Cantorbéry, et l'archevêque de Dublin. Prospérité trompeuse, famille désunie par l'ambition, père malheureux, fils rebelles. Henri, le fils aîné du roi, est frappé de mort subite; et c'est à peine si son père, le *vieil Henri*, a le temps de lui dire : Je te pardonne! Geoffroy, le troisième fils de Henri II, le père d'Arthur est tué d'un coup de lance dans un tournoi. De ces fils trop aimés,



Henri II ne conserve que Richard et Jean, mais Jean était l'ami



du roi de France, de ce même roi qui allait être, si tôt pour l'Angleterre, si tard pour la France, le roi Philippe-Auguste. Maintenant donc il faut que votre attention se porte enthousiaste et vivante sur ce prince Richard *Cœur-de-Lion*; le nouveau roi de France s'est déjà, et depuis longtemps, occupé de ce jeune homme : ainsi faisait Scylla pour Jules César, dans lequel il voyait plusieurs Marius.

Nous avons sous les yeux un admirable tableau d'Alfred Johannot, qui a représenté le roi Henri II au milieu de sa famille. C'est là tout un chapitre d'histoire comme il nous serait impossible de l'écrire. Le roi d'Angleterre est si heureux! sa femme est si belle! sa famille si nombreuse! Ah! pourtant, pour le roi Henri II, mieux eût valu cent fois perdre toute sa famille dans le naufrage de quelque autre *Blanche-Nef*, que de se voir ainsi abandonné, dans sa gloire, au milieu de sa puissance et de sa vie, par des enfants ingrats : que disons-nous? trahi par eux; que disons nous? déshonoré par ses fils! Les infortunes étranges dont les prospérités de ce grand roi ont été semées lui ont mérité les sympathies de l'histoire. Sa femme, après l'avoir choisi entre tant de princes, est devenue son plus cruel ennemi. Thomas Becket, son favori, le conseil et l'esclave de son maître, Henri II le rencontre en son chemin comme le plus rude obstacle de son règne. Enfin, après un labeur royal de trente-cinq années, Henri meurt à cinquante-huit ans, étranglé, dit un historien breton, par deux valets de chambre, dont il avait séduit les femmes! Quelle mort, pour celui de tous les rois d'Angleterre qui avait possédé les plus vastes États du continent! A l'Angleterre il avait ajouté l'Irlande, qu'il avait demandée au pape et que le pape lui avait donnée *pour la purifier*, oubliant sans doute que, depuis huit cents ans, saint Patrick avait prêché l'Évangile dans cette île restée fidèle à l'Église catholique romaine! Comme témoignage des douleurs intimes de cet homme illustre, l'histoire a recueilli ses lettres au pape Alexandre : « Laissez-moi gémir,
« disait-il, auprès de vous! Je me jette à vos pieds, éclairez-moi de vos
« conseils! *L'Angleterre est de votre juridiction, je suis votre feudataire; c'est*
« *de vous que je relève, défendez par le glaive le patrimoine de saint Pierre.* Je
« pourrais repousser par la force l'injure que me font des enfants re-
« belles, mais l'affection paternelle l'emporte encore dans mon cœur
« sur tous les sentiments que m'inspire leur conduite. Que ne peuvent-ils
« l'abjurer! ou du moins, si votre sagesse les ramenait à moi! Ils retrou-
« veraient le cœur d'un père; je vous promets de tout leur pardonner[1]. »

[1] *Opera omnia Petri Blesensis, — Epistolæ.* Et, chose digne de remarque, l'archevêque de Kent écrit, avec menaces d'excommunication, aux fils de Henri II, qu'ils aient à obéir

Les institutions de ce grand prince sont nombreuses et d'une admirable prévoyance. — Il s'est occupé toute sa vie de l'administration de la justice. Un des principaux changements apportés à la législation britannique par la conquête de Guillaume avait été l'introduction des lois normandes relatives à la chasse et aux forêts. Seul dans le royaume, le roi d'Angleterre avait le droit de chasse; nul ne pouvait, sans le congé du roi, abattre une bête fauve sur son propre domaine. Était puni de mort qui venait à désobéir. Les bêtes des forêts étaient des épaves; or l'épave appartenait au souverain. Henri II eut pitié des excès que cette loi cruelle entraînait avec elle. Il soumit à des règlements sévères la conduite des officiers chargés de mettre à exécution la loi sur la chasse. Il institua (l'an 1184) les grands maîtres des eaux et forêts, destinés à protéger le pauvre peuple contre les exactions des gens de justice. — Le roi Henri II, plus équitable en ceci que Guillaume *le Conquérant*, n'eut pas une foi très crédule dans cette façon de rendre la justice, qui s'appelait le *jugement de Dieu*. — L'épreuve par l'eau et l'épreuve par le feu, et le duel, coutumes barbares, furent remplacés par des jurés, qui, réunis en assises, ainsi que cela se pratiquait en France sous les rois de la première race, portaient un arrêt souverain. L'établissement de la jurée, ou, si vous aimez mieux, de la grande assise, fut un véritable bienfait royal : *Regale quoddam beneficium, clementiâ principis, et concilio procerum, populis indultum* [1]. Par ce mot-là : *assise*, la jurisprudence anglaise exprime tour à tour une ordonnance du prince, — les résolutions prises dans une assemblée générale du royaume, — les assemblées judiciaires dans chaque comté, ou bien encore — l'acte même par lequel on réclamait auprès de ces assemblées une terre que l'on avait perdue. — Il y avait les *petites assises* et les *grandes assises*, car la loi des fiefs est fondée tout entière sur deux droits : le droit de possession et le droit de propriété. — L'assise établie par Henri II se composa de juges nommés dans une assemblée générale du royaume, en 1176, et choisis dans la grande cour du roi. Ces juges furent ambulants : « *Justitiarii in itinere; errantes vel itinerantes justitiarii...* » Ils devaient faire, à des époques déterminées, le tour successif des grandes provinces pour y juger les causes soumises à leurs tribunaux, les causes civiles aussi bien

au roi leur père. « *Dolemus, doloremque dissimulare non possumus, quia patrem tuum « prosequeris : terramque ipsius, quam usque ad effusionem sanguinis tueri debueras, « ejeceris. Ubi est reverentia patris? Ubi lex naturæ? Ubi est timor Dei?* » De nobles paroles, que ces princes rebelles étaient indignes de comprendre.

[1] Rodolphe de Glanville (un Normand), grand justicier d'Angleterre, livre 2, chap. VII.

que les causes criminelles. Les questions de la saisine, de la possession, furent laissées aux petites assises; les grandes assises se réservèrent exclusivement, les questions définitives de la conservation du domaine, de la conservation de la propriété. Or, cette institution du roi Henri II a survécu à mille années de révolutions, d'invasions et de tempêtes. — Il réprima la tyrannie des seigneurs en rendant aux villes les priviléges que l'oppression leur avait enlevés. — Il protégea le commerce. — Ses lois sur les revenus publics et sur la féodalité sont des plus sages. L'ancienne législation, faite par des barbares, donnait au roi d'Angleterre tout navire qui venait échouer sur les côtes, cela s'appelait en Angleterre et s'est longtemps appelé en Bretagne, *le droit de bris*[1]; le roi Henri II eut l'honneur de renoncer, le premier à ces tristes épaves. La garantie royale s'appliquait également aux vaisseaux échoués sur les rivages des pays qu'il possédait en France, et sur les rivages de son royaume d'Angleterre.

« Henri II, dit M. de Pastoret[2], est le plus illustre des rois français « qui ont régné en Angleterre, un des plus illustres de l'histoire bri- « tannique tout entière. » Pierre de Blois, l'historien, le confident et quelquefois le secrétaire du roi Henri II, nous a laissé le portrait de ce prince : sa taille était médiocre; il était roux; sa tête était ronde; ses yeux sont doux et modestes quand il est tranquille, pleins de feu et pleins de fierté à ses moments de colère. — Il était toujours debout et ne se reposait qu'à cheval. Sobre, simple dans ses habits; vigilant, aimant trop la chasse; éloquent; tranquille dans le danger, ferme dans le malheur, timide dans le succès; ami dévoué, ennemi plein de rancune; sa joie était de tenir toujours en ses mains un arc, une flèche, une épée, un livre. — Magnifique dans ses aumônes. — Il établit le premier, des taxes personnelles pour les besoins de l'État; — grand protecteur des lettres et des beaux-arts. — Quiconque était un poëte, qu'il vint du Poitou ou du Limousin, de la Normandie ou de l'Angleterre, était le bienvenu à cette cour. Tranquilles dans leurs monastères, les moines du Mont-Saint-Michel et des abbayes savantes purent écrire tout à leur aise, les événements de leur temps et ceux des temps passés. — Le roi Henri II eut encore cela de commun avec Guillaume *le Conquérant*, que ses obsèques furent sans honneurs. De tant d'enfants, légitimes ou bâtards, un seul menait le deuil de ce père illustre, Geoffroi, le fils de la belle Rose-

[1] LA BRETAGNE, ch. IV. Avec cette différence que les Bretons soutenaient que le droit de bris, qui est resté longtemps dans les mœurs de l'antique province, datait de l'invasion des pirates normands.

[2] HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, tome XIV, page 540.

monde, qui fut plus tard archevêque d'York. Henri II fut enseveli dans l'abbaye de Fontevrault. Comme on allait le mettre dans son cercneil, Richard, son fils, se présente à l'église; à l'approche de ce fils ingrat, le cadavre laissa tomber quelques gouttes de sang. A la vue de ce sang, Richard tomba à genoux, s'écriant : « Grâce! pitié! miséricorde! » C'était le cri de la conscience et du remords.

Dans l'abbaye de Fontevrault, fondée par le roi Henri II, le révérend Père Montfaucon[1] a vu le tombeau du roi d'Angleterre, le tombeau de sa femme et celui de Richard, leur fils aîné, et le tombeau de sa bru, Élisabeth de la Marche, la femme de Jean-*sans-Terre*. Les figures de ces tombeaux étaient peintes de différentes couleurs et dorées en quelques endroits. Le roi portait une couronne dorée; son manteau était couleur d'azur, sa tunique était rouge. Dans cette même abbaye de Fontevrault, le savant antiquaire a vu aussi le tombeau de Richard *Cœur-de-Lion*; mais cependant étudions-le dans sa vie et dans ses batailles de géant, ce fabuleux, ce poétique héros, — l'Achille et l'Ajax des croisades.

[1] MONUMENTS DE LA MONARCHIE FRANÇAISE. Paris, 1729; tome II, page 111.





CHAPITRE X.

Richard *Cœur-de-Lion*. — État de la monarchie française à l'avènement de Philippe-*Auguste*. — La troisième croisade. — Départ du roi d'Angleterre et du roi de France pour la Palestine. — Itinéraire des deux armées. — Les chefs de la croisade. — Les poëtes. — Quesnes de Béthune. — Prise de Saint-Jean-d'Acre. — Richard sous les murs de Jérusalem. — Sa captivité. — Lettres d'Éléonore d'Aquitaine. — Guerres du *Cœur-de-Lion*. — Son retour en Angleterre. — Robin Hood. — Guerre entre Philippe-*Auguste* et Richard *Cœur-de-Lion*. — *Ivanhoe*.



« Le roi. — On a beaucoup parlé de vous « depuis vos voyages, et cela est venu aux « oreilles d'Hamlet; on a parlé surtout « d'un talent où vous excellez, dit-on : tout « l'ensemble de vos qualités a moins excité « son envie que celle-là en particulier; et « cependant, selon mon jugement, c'est « assurément le moindre. C'est un frivole « ruban au chapeau d'un jeune homme, « nécessaire cependant à la jeunesse; il « y a deux mois qu'il y avait ici un gentilhomme de Normandie : j'ai

« vu les Français, et j'ai servi contre eux; ils montent bien à cheval; « mais ce galant cavalier est vraiment sorcier en équitation. Il se tenait « si bien en selle, et faisait prendre à son cheval des allures si éton- « nantes, qu'il semblait n'être qu'un seul corps et une seule âme avec ce « brave animal.

« Laerte. — C'était un Normand?

« Le roi. — Un Normand[1] ! »

Or, je vous prie, à les entendre parler ainsi, le roi de Danemark et son confident Laerte, ne dirait-on pas qu'il s'agit, en effet, de ce Normand Richard *Cœur-de-Lion*? Quel plus brillant courage, en effet, quel plus beau ruban d'or et de soie, — et plus frivole, fut jamais attaché à la couronne royale d'Angleterre? Je voudrais choisir un homme dans tous ces hommes, un soldat parmi ces soldats, un prince au milieu de ces princes, pour donner une idée de la valeur, du courage, de l'élégance, de la partie fabuleuse de cette histoire du moyen âge, je ne saurais mieux rencontrer que le roi Richard. Il portait en lui-même toute la passion de son temps : l'audace aveugle, l'énergie sans frein, l'ambition sans but, le besoin d'action, de mouvement, d'éclat, je ne sais quoi de fier et d'indompté, qui plaît d'autant plus aux multitudes, qu'elles ont obéi plus longtemps à des volontés sérieuses, à des volontés de sang-froid. Richard *Cœur-de-Lion*, c'est le roi Murat du moyen âge. La bataille l'enivre, le bruit des armes lui fait oublier son royaume d'abord, et ensuite sa liberté; sa vie, la fortune de ses sujets, tout y passe : c'est le roi féodal par excellence, c'est-à-dire, l'aventurier le plus héroïque, le plus hardi, le plus brutal de l'époque féodale. — Après tant de rois habiles et prévoyants, ce fougueux soldat, mêlé d'un grain de poésie, nous plaît et nous charme encore à cette heure. — A peine fut-il le maître de l'immense héritage que lui laissait son père, Richard se mit à le répandre d'une main insensée. — Cent mille marcs d'argent, trouvés dans le trésor royal, Richard les dépense avec la furie de l'enfant prodigue, sans se douter des tourments, des excursions, des larmes et du sang que représente cet argent, amassé par la prévoyance paternelle. L'argent parti, Richard vend à beaux deniers, tout ce qu'on lui veut acheter du royaume de Henri II; il vend le Northumberland à l'évêque de Durham; au roi d'Écosse il vend Berwick, Roxbury, et par-dessus le marché, lui, roi d'Angleterre, il délie le roi d'Écosse du serment de fidélité! — A son frère Jean, à ce traître! qui devait trahir son frère comme il avait trahi son père, Richard donne tout un comté dans la Normandie (le comté de Mortain), et sept comtés en Angleterre, à savoir plus d'un tiers de ce

[1] Hamlet, acte IV, scène VI

vaste royaume! Il donnait, il vendait : il jetait l'argent quand il n'avait plus de terre : ses prodigalités tenaient de la furie. Quel fils d'un père si prévoyant et si sage! Le roi Richard, dans ses heures de bon sens, s'écriait : « N'avons-nous pas, pour remplir nos coffres vides, les dépouilles de l'Asie? » Insensé! l'Asie était un piége que le roi Philippe-*Auguste* tendait à son courage! C'est ici le moment de jeter un coup d'œil sur les faits accomplis, et de bien expliquer les progrès de cette monarchie française que Philippe-Auguste venait de déclarer placée en dehors, c'est-à-dire placée au-dessus de tous les pouvoirs féodaux. Quel progrès la royauté française, pour parler et pour agir ainsi, a-t-elle dû faire depuis l'invasion des Normands! Rappelez-vous les pirates de Rollon dans la Neustrie, Robert *le Fort*, mort glorieusement les armes à la main; contre ces sauvages du Nord, la dynastie carlovingienne succombant, énervée, sous l'assaut multiplié de ces nouveaux venus à la conquête : puis bientôt la Normandie et la France se réunissant pour soutenir la monarchie de Hugues-Capet, pour la défendre de la double invasion qui la menaçait par le Rhin et par l'Océan. — Plus que la France, la Normandie grandit en prospérité et en fortune. Les déserts sont habités, les campagnes incultes se chargent de moissons, les villes s'élèvent comme par enchantement : ces malheureuses provinces sur lesquelles avait pesé si longtemps l'égoïsme romain, maintenant qu'elles avaient conquis un principe nouveau, la liberté de chacun fondée sur la propriété, elles rêvaient des destinées importantes. La propriété, le sol, la terre, le besoin qui s'emparait même des bandits de posséder et d'être les maîtres permanents dans ces mêmes provinces où ils passaient autrefois en ravageant, ont enfanté des forces nouvelles, inconnues. Tout d'abord les nations, incertaines et flottantes, se sont fixées à la place même où elles sont devenues propriétaires. Quand régnait Rome, l'homme était citoyen, et non pas agriculteur : il avait des droits dans la cité, des esclaves dans les campagnes : au moyen âge, le droit vint de la terre, l'homme emprunta à la propriété sa force, sa richesse, son nom même; et comme il voulait que son droit de propriétaire fût respecté, il respecta, il défendit les droits de ses voisins, propriétaires au même titre que lui. Ce qui vous explique comment ce terrible vassal du roi de France, qui était roi d'Angleterre, se prosternait devant son seigneur suzerain, ce roi de France moins puissant et moins fort que son vassal. Le régime féodal, à force de grandir, finit par se résumer sur la tête de deux princes dans toute l'Europe, l'empereur d'Allemagne et le roi de France. Peu à peu la royauté de la France s'agrandit de toute la puissance féodale qu'elle représentait. Les ducs de Normandie, même quand ils furent devenus

rois d'Angleterre et d'Écosse, au plus haut degré de leur puissance, n'ont pas disputé sa suzeraineté au roi de France; ils comprenaient que les Capétiens étaient, de droit, à la tête de la féodalité française, et ils se contentèrent de réclamer comme arrière-fief de la couronne de France la Bretagne, la province voisine, sauf à en demander la suzeraineté plus tard. — Chose admirable! à se rapprocher de la Bretagne, les Normands comprenaient qu'ils se rapprochaient de l'Angleterre. Ils n'avaient pas oublié leur origine commune, ils n'avaient pas cessé de regretter l'île abandonnée aux Saxons, ils savaient que de la petite Bretagne, ils passèrent plus facilement dans la grande. Les Bretons, en effet, quand Guillaume *le Conquérant* parla d'aller prendre l'Angleterre, se présentèrent comme gens dépouillés par la race saxonne; les premiers, ils coururent aux armes poussés par la haine des nations dépossédées; en même temps qu'il se présentait comme le vengeur des Bretons, Guillaume s'annonçait comme l'envoyé de la France; il était Breton, il était Français tour à tour; il vengeait le passé, il préparait l'avenir; il s'emparait en maître des deux côtés de l'Océan, il était le maître au midi, le maître au nord; il tenait tout... moins la suzeraineté du roi de France, et ce droit de suzerain seigneur, le seul qui échappât à l'usurpation du *Conquérant*, sauva la France. La France n'a résisté à l'Angleterre aux douzième et treizième siècles que grâce à la loi féodale, le roi anglais, quoi qu'il pût faire, restant attaché à la couronne de France par l'obéissance que le vassal doit au seigneur. Entre les deux peuples, le lien féodal devait maintenir, et maintint en effet une grande bienveillance, une communauté de gloire et de combats, une alliance presque fraternelle augmentée de beaucoup par le travail des croisades, par la communauté des mêmes passions chantées dans la même langue. De cette émulation des deux peuples, le roi Richard *Cœur-de-Lion* et le roi Philippe-*Auguste* sont les représentants les plus complets. L'un, c'est le puissant qui montre au grand jour les brutalités de la force; l'autre, c'est l'homme habile qui prévoit et qui prépare. Philippe-Auguste, dans les derniers efforts de Henri II pour échapper à l'ascendant de la France, avait très bien compris que les rois d'Angleterre, s'ils voulaient conserver leurs terres françaises, étaient les plus intéressés à maintenir les lois féodales, car c'était là leur seul titre à rester propriétaires dans le royaume de France. La royauté française n'était encore qu'un pouvoir assez peu défini; elle s'enveloppait d'ombre et de mystères; ses projets étaient vastes, son ambition n'avait pas de limites, mais elle ne s'en expliquait guère. Où elle commençait? où elle s'arrêtait? nul n'osait le dire. Était-elle absolue ou limitée? On s'en expliquera plus tard. En ce moment, elle

se contente de bien reconnaître le terrain sur lequel elle doit mettre le pied. Jamais, en effet, la royauté n'a eu besoin d'une plus grande prévoyance que sous Philippe-Auguste. Les grands vassaux de la couronne avaient tout envahi ; Éléonore d'Aquitaine, en retirant sa dot superbe du royaume de France, l'avait fait rentrer dans ses plus étroites limites. Le royaume de Philippe-Auguste, qu'est-ce, à tout prendre ? un peu moins de quatre des départements de la France actuelle : ce qu'on appelle aujourd'hui le département de la Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise et Loiret, voilà toute la France de Philippe-Auguste. Mais qu'importe ? avec si peu, et seulement parce qu'il est seigneur suzerain, le roi de France saura bien se faire un grand royaume.

Tant que le roi Henri II, son puissant vassal, avait vécu, Philippe de France, comprenant qu'il avait été deviné, ne se hasarda guère qu'à tendre au roi d'Angleterre quelques embûches secrètes, — des misères, dont l'habile Henri II s'inquiétait peu. Mais bientôt quand il se vit délivré, par la mort, de ce grand politique qui l'observait de si près, et qui le contenait d'une main si ferme, Philippe-Auguste, plus libre désormais de ses mouvements, comprit que maintenant la partie était égale entre lui et le roi Richard. Telle devait être, telle a été la politique du roi Philippe-Auguste : abandonner à sa propre folie le courage de Richard ; préparer sans violence les conquêtes à venir ; réunir autour de la royauté de France les grands vassaux, qui s'en tenaient trop éloignés pour le repos du roi et pour sa gloire ; les constituer en assemblée, en parlement ; les consulter sur la paix, sur la guerre, sur les lois, sur la politique ; en un mot, manifester en tout lieu, en toute circonstance, sans inquiéter personne, cette influence bienveillante de la royauté française, tel fut le plan du roi. Prévoyance redoutable, sans doute ; mais de son côté, le roi Richard, courageux, tout-puissant, jeune et fier, entouré de la chevalerie de Normandie, d'Angleterre, de Bretagne, pouvait-il donc s'inquiéter de ce petit royaume, moins grand que son moindre duché ? A quoi bon s'inquiéter du roi Philippe ? N'est-il pas d'ailleurs notre ami, notre allié ? Sa cour est la mienne ; je lui ai fait serment de fidélité, mais, enfin, je suis le vrai maître ! Ainsi pensait Richard, à l'instant même où la troisième croisade faisait son appel éclatant dans toute l'Europe (1189–1192). Cette fois, plus de retard, il fallait partir. Le roi Louis VII et le roi Henri II, sur la fin de leur règne et de leur vie, avaient pris la croix, il est vrai, mais ni l'un ni l'autre n'avait voulu quitter son royaume, et leur retard avait entraîné la ruine de Jérusalem (1187). Mais cette fois, il fallait partir. Point de retard, point d'excuse ; il le faut !

Dieu le veult! Sans déshonneur on ne pouvait pas plus longtemps abandonner à eux-mêmes ces chevaliers de toutes les nations : Français, Anglais, Allemands, qui combattaient en Syrie ; car, en fin de compte, ils étaient les champions de l'Europe chrétienne. A moins de rappeler tous les croisés de la terre sainte, c'était un devoir d'honnête homme de leur venir en aide, et de leur rendre au moins la ville et le port de Saint-Jean-d'Acre. D'ailleurs l'Orient était devenu le champ clos de l'honneur européen, et tout chevalier tenait à honneur d'y venir faire ses premières armes. Les cinquante années qui séparent la troisième croisade de la seconde avaient été remplies de calamités et de misères. La monarchie éphémère des rois de Jérusalem était croulante ; la belle race de vaillants gentilshommes qui avait fondé et maintenu cet empire était bien vite devenue inhabile à gouverner, et même incapable de porter une épée. Un enfant malade, *Beaudoin le Lépreux*, occupait ce trône chancelant, que Saladin, le vainqueur de l'Égypte, de Damas et d'Alep, le maître des cinq royaumes musulmans qui entouraient la terre sainte avait, — par pitié ! dédaigné de renverser. Vous savez le reste et comment, dans une seule bataille, tombèrent prisonniers : Guy de Lusignan, Reinaud de Châtillon, Geoffroi, prince d'Antioche, Boniface, marquis de Montferrat, Amaury de Lusignan, connétable du royaume, le grand maître du Temple et le grand maître de Jérusalem ; en un mot, cette bataille de Tibériade, dans laquelle périt, sous l'épée de Saladin, toute la noblesse de la terre sainte. — Jérusalem était prise, le bois sacré de la vraie croix appartenait aux enfants de Mahomet, Saladin restait le maître de l'Orient. La nouvelle de cette cruelle défaite des soldats de Jésus-Christ remplit le monde chrétien de désolation et d'épouvante ; le pape Urbain III en mourut de douleur. Voilà comment, à la voix de l'éloquent historien, Guillaume, archevêque de Tours, les deux rois de France et d'Angleterre, réunis à leurs principaux barons, prirent la croix : le 21 janvier 1178. Ce fut un an plus tard, au mois de décembre, l'an du Christ 1179, que Richard d'Angleterre se mit en route pour la Palestine, après avoir confié son royaume à l'évêque d'Ély et à l'évêque de Durham. Richard devait traverser la Normandie pour se rendre au lieu du départ ; il avait avec lui sa mère, la reine Éléonore; la princesse Adélaïde, sa fiancée, cette fiancée si fort compromise par le feu roi Henri II, était venue de France, pour recevoir Richard. La cour du roi anglais s'était grossie de tous les évêques et de tous les barons d'Angleterre et de Normandie. — L'histoire a conservé les noms des principaux chefs de cette croisade : Hugues le Grand, comte de

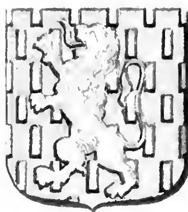
Tancrede.



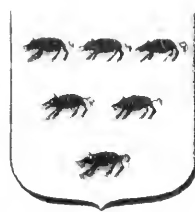
Robert III.



Henri I



J. et C. de Houdetot.



De Saint-Omer



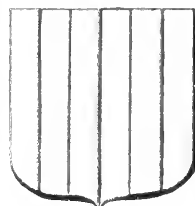
Philippe le gram



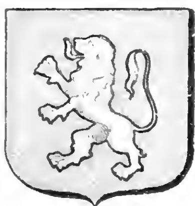
C^tes de St. Valery.



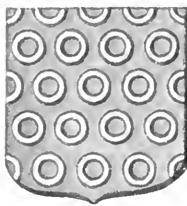
G. de Bricqueville.



Ph. de Montgommery



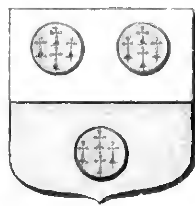
Rob. de Vieux-Pont



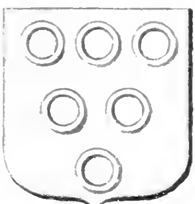
Jean de Mathan



G. Carbonel de Can.



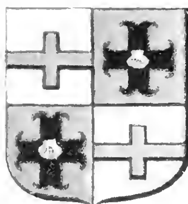
Guillaume de Bures.



Robert de Montfort



Roger Desmoulins.



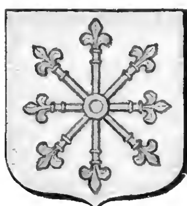
Rich. Coeur-de-Lion.



Osm. d'Estouteville.



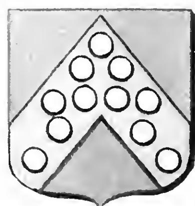
De Buat



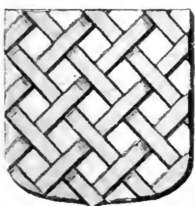
Raoul de Tilly.



Colin d'Espinay



Henri de Gronchy.



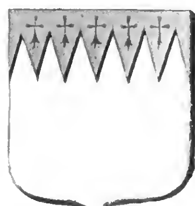
Pierre de Voisins.



Du Bec Crespin.



Raoul de Jup et G.



Narat del. et sculp.

Imp. de G. Silbermann, à Strasbourg

PUBLIÉE PAR ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR.

Vermandois, le frère du roi de France, Robert, comte de Flandre, Baudouin, comte de Hainaut, Raimond, comte de Toulouse, Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine, Alain Fergent, duc de Bretagne [1], Étienne, comte de Chartres, Bohémond, prince de Tarente, fils du célèbre Guiscard, et avec ceux-là plus d'un poëte qui devait rapporter de la terre sainte ses plus beaux vers, par exemple : Quésnes de Béthune, un Normand, un des ancêtres du grand ministre de Henri IV, brave soldat, poëte, orateur, « *un des premiers qui arbora l'étendard sur* « *les murailles de Constantinople* [2]. »

Ce Quésnes de Béthune a été l'amant aimé d'une des plus grandes dames de son temps : la comtesse de Champagne, Marie de France, la digne fille d'Éléonore de Guienne, heureuse et fière d'être aimée d'un aussi jeune ménestrel. Lui aussi il avait entendu « les messagers « arrivant de la mer, desnonçant la douleur et la perséeution qui estoit « advenue de la chrétienté d'outre-mer; que Shaledins, roi d'Egypte et « de Sirie, avoit pris les chasteaux et les cités des chrestiens, et mains « milliers en avoit menez en Mailivoizon [3]. »

La guerre sainte entraînait avec elle toutes sortes d'exemptions et de priviléges. En premier lieu, plus un soldat de la croisade ne pouvait être inquiété, pendant trois ans, pour le personnel de ses dettes ; il était permis aux barons de lever sur toutes leurs propriétés le dixième de leurs revenus ordinaires pour être employés aux frais et préparatifs de la guerre contre les infidèles. L'histoire ne dit pas ce que la *dîme saladine* produisit en France, mais en Angleterre elle produisit une somme énorme. Les juifs seulement furent taxés à soixante mille livres sterling, les chrétiens en payèrent soixante et dix mille. Dans cette armée levée à grands frais, plus d'un chantait la chanson de Quésnes de Béthune :

Pou li m'en vois, souspirant en Surie,
Car je ne dois faillir ma créatour...
Et sachent bien li grand et li minour
Que là doit on faire chevalerie,
Où on conquiert, paradis et honour,
Et prix et los, et amour de sa mie [4].

Ce départ de Richard pour la troisième croisade était, en effet, un moment solennel : les forces réunies de l'Angleterre, de la Normandie et de la Guienne allaient être précipitées sur l'Orient. L'archevêque de Cantorbéry, l'évêque de Salisbury, l'archevêque de Rouen, l'évêque

[1] Voir LA BRETAGNE, chap. VIII : toute l'histoire du duc-poëte Alain Fergent
[2] MÉMOIRES DE SULLY.
[3] CHRONIQUE DE SAINT-DENIS.
[4] Le Romancero français, page 95

d'Évreux, étaient les compagnons de ce voyage illustre. Déjà le vieil empereur, dont l'Allemagne raconte tant de fables, Frédéric Barberoussse, à l'âge de soixante-huit ans, avait pris le devant à la tête des forces de l'Allemagne. Victorieux, il marchait, plein de confiance et d'audace, quand il tomba dans le Cydnus, le même fleuve qui avait pensé arrêter Alexandre *le Grand* à ses premiers pas vers la conquête universelle. Privée de son illustre et excellent empereur, l'armée des Allemands s'était rendue sous les murs de Saint-Jean d'Acre, et elle y avait perdu son dernier général, le fils de Frédéric Barberousse, le prince Frédéric. Plus que jamais, il fallait se hâter; aussi, comme le roi de France partait du port de Gênes, Richard s'embarquait à Marseille. L'un et l'autre roi avait à sa suite vaillante, non pas la multitude armée des premières croisades, mais ses meilleurs chevaliers, ses plus nobles lances, ses plus illustres épées. Les voilà donc partis, les Français sur les vaisseaux des Génois qui les conduisent en droite ligne à Messine, les Anglais, sur les navires de Marseille, moins bien gouvernés et moins rapides. — Partis trop tard, les deux princes se virent forcés de passer l'hiver en Sicile ; et cette fois, ces deux hommes, fiers l'un et l'autre de la couronne royale, chefs d'armée, celui-ci et celui-là, fiers de leur noblesse, de leur courage, comprirent, à n'en plus douter, qu'il fallait que l'un cédât la place à l'autre, et que désormais la France n'était plus assez vaste pour les contenir tous les deux. Toutefois Philippe-Auguste resta fidèle à la règle qu'il s'était faite. Il laissa toute liberté au roi Richard, qui, de son côté, s'abandonna sans frein à ses violences, à ses folies. Un jour, les habitants de Messine, poussés à bout par cette furie anglaise, se révoltent et massacrent les Anglais, maîtres de leur ville. Messine est reprise par Richard, et maintenant le roi d'Angleterre veut que son étendard soit placé plus haut, même que l'étendard de la France. Voilà déjà les rivalités qui commencent entre les deux royaumes ; laissez-les éclater tout à l'aise, et au bout de ces rivalités héroïques et sanglantes, vous aurez deux grands peuples.

En attendant les joies de la bataille, les croisés recherchaient les émotions et les joutes du tournoi. Dans cette arène presque guerrière, celui qui brillait le plus, c'était Richard. Il n'y avait que pour lui des acclamations et des triomphes, et les sourires des belles dames ! Le seul chevalier qui osât tenir tête à ce roi fabuleux, était un Français, Guillaume des Barres, et celui-là, le roi Richard ne put jamais le vaincre. — Nouvelle colère de Richard ! Il s'écriait que ce Français lui manquait de respect ! Il fallut que l'armée entière, les archevêques, les évêques, les

comtes, les barons, vinssent se jeter aux pieds de ce fougueux, pour qu'il consentît à faire la paix avec Guillaume des Barres. — Dans les contestations plus sérieuses, Richard ne montrait pas moins d'emportement. Un jour même, il offrit au roi Philippe de lui prouver que la fille de son père Louis VII, sa propre sœur, Adélaïde, Alix, ainsi l'appellent d'autres historiens, cette enfant fiancée, à lui Richard, quand il était au berceau, elle avait eu un enfant du roi Henri II ! Ainsi Richard d'Angleterre déshonorait la mémoire du roi son père, pour souiller plus à l'aise la sœur de son allié ! — En présence de ces insultes, soit que Richard eût menti, soit qu'en effet le roi Henri II eût indignement abusé de l'innocence de la jeune Alix fiancée de son fils, Philippe-Auguste resta patient et de sang-froid. Le printemps et le départ mirent fin à ces premières discordes. L'armée de Richard était complète. Deux cents vaisseaux lui avaient apporté ses soldats partis d'Angleterre, de Normandie, de son duché d'Aquitaine. L'armée anglaise reprend la mer; chemin faisant, Richard s'empare de l'île de Chypre, et il charge Isaac Comnène, roi de cette île, de fortes chaînes d'argent ; — après quoi il met l'île en vente, comme une conquête légitime.

Cependant le roi Philippe-Auguste, arrivé le premier sous les murs de Saint-Jean-d'Acre, avait trouvé la ville prête à se rendre; en chevalier courtois, Philippe avait voulu attendre son allié Richard, afin que celui-ci fût présent à l'honneur. Richard arrivé, on se battit, du côté des musulmans et des chrétiens, avec les élégances les plus recherchées de la chevalerie. Dans cette armée qui appartenait à tant de princes différents, et qui n'obéissait à personne, chacun se battait pour son compte personnel. Chacun se battait de son côté; les templiers avaient soin de ne pas se mêler avec les hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem ; les Pisans obéissaient à leur général, les Génois à leur doge ; les Français de Philippe-Auguste se seraient bien donné de garde de marcher du même pas que les Normands, les Anglais, les Aquitains ou les Bretons de Richard. — On se battait pour soi d'abord, pour sa nation ensuite. — Le chevalier qui avait pour lui un beau fait d'armes, ne s'inquiétait guère de la cause commune.— Ainsi faisaient, chacun de son côté, les deux rois de la croisade, Auguste et Richard. Voilà donc bien du courage et bien de l'audace, inutilement dépensés ! Sur l'entrefaite, les deux rois sont pris de la même maladie; la peste les devait emporter, elle les brise, sans les abattre. Saint-Jean-d'Acre ne demandait pas mieux que de se rendre, les remparts étaient abattus, la ville était sans défense, mais encore fallait-il savoir à qui se rendre? — A la fin, la ville se rendit, et aux plus rudes

conditions. Saladin devait remettre aux vainqueurs le bois de la vraie croix ; il devait leur rendre les prisonniers qu'il avait faits en toutes ces rencontres : deux cents chevaliers, quinze cents fantassins ; enfin il avait à payer une somme de deux cent mille besants d'or. On accordait au sultan quarante jours pour s'acquitter ; ce terme expiré, les captifs de Saint-Jean-d'Acre seront passés au fil de l'épée. — Chose horrible ! ce terme expiré, et sans attendre que le sultan eût ramassé tout cet or, sans vouloir se rappeler les nobles procédés, récents encore, de Saladin pour les chrétiens de Jérusalem, Richard fait trancher la tête à deux mille six cents captifs qui lui étaient tombés en partage ! — Le roi de France eut horreur de cette boucherie déloyale ; il rendit la liberté à ses prisonniers, puis il partit, abandonnant à elle-même cette guerre commencée par des chevaliers, achevée par des sauvages. Philippe-Auguste était las enfin des forfanteries et des exploits de son allié Richard. Tout lui déplaisait dans ce rival, qui oubliait trop souvent que le roi de France était son seigneur. Les grands coups d'épée de Richard, sa bravoure pleine de hâbleries, ses témérités souvent heureuses qu'applaudissaient également les deux armées, c'étaient là autant de motifs pour que le roi de France se maintînt dans sa réserve un peu dédaigneuse. Il comprenait que là n'était pas le véritable champ de bataille entre lui et le roi d'Angleterre. Il partit donc ; ce départ du roi de France fut encore un sujet de triomphe pour Richard.

Désormais donc le seul roi de la croisade, Richard se battit tout à son aise contre Saladin et son armée. Il gagne d'abord plusieurs batailles, victoires inutiles, dont nul ne peut dire où est le profit, où est la gloire? On marchait cependant sur Jérusalem, et cette fois, si Richard eût été Philippe-Auguste, la ville était prise. Déjà les Sarrasins parlaient de se rendre, ils ne demandaient que la vie sauve. — Richard, au contraire, voulait la ville sans merci, ni miséricorde. La ville ne se rendit pas, et Jérusalem ne fut pas prise !... Alors Richard de s'emporter contre le roi de France, qui avait lâchement abandonné son parti. — « *Rex* « *Franciæ qui ita propositum peregrinationis suæ turpiter dereliquit*[1]. »

Bien plus, non content d'en écrire, Richard III faisait chansonner le roi Philippe-Auguste par les beaux esprits de son armée. Il est curieux de rencontrer déjà, à la troisième croisade, la toute-puissance de la satire et du couplet :

« Pour de bons motifs, je ne veux pas chanter,
« Et je ne veux faire de chanson

[1] *Epistolæ Richardi*

« Qu'au roi de France, en le priant
De ne pas partir comme un fuyart.
« Ah ! gentil roi, quand Dieu vous fit croiser,
« Tout l'Orient disait votre renom.
« Mais vous partez sans vous trop soucier.
« *Jaerusalem entre en chatiroison.* »

Telles étaient les plaintes, comme si le roi de France eût entraîné son armée dans son retour ! Mais, au contraire, l'absence de Philippe-Auguste doublait l'autorité du roi d'Angleterre, il était désormais le maître de l'armée, il était dégagé de toute subordination féodale ; l'armée pouvait l'admirer tout à l'aise, et en effet l'armée des croisés admirait à outrance ce valeureux champion qui marchait toujours en avant, l'épée au poing. — Mais vous aurez beau faire paraître votre gloire, et briller votre armure au soleil, la guerre est chose sérieuse, austère, solennelle ; faites-en un frivole spectacle dans lequel brille le courage d'un seul homme, les braves gens cessent bientôt de s'y intéresser. D'ailleurs l'armée mourait en détail, frappée par les plus cruelles contagions de cette patrie des contagions et des pestes. Le duc de Bourgogne, Raoul de Coucy, le seigneur de Pynekuey ; Thibaut, comte de Blois ; Philippe, comte de Flandre ; Jean, comte de Vendôme ; Raoul, comte de Caumont ; Rotrou, comte du Perche ; Étienne, comte de Sancerre ; Jacques d'Avesnes, le plus vieux capitaine des croisades, l'archevêque de Besançon et l'archevêque d'Arles, ne devaient pas revenir de cette expédition meurtrière. La fièvre sévissait, de préférence, sur les chefs et sur les capitaines, épargnant le soldat. Trop heureuse fut-elle encore, cette armée découragée, que le sultan Saladin, ce grand homme plus généreux que Richard, lui accordât une trêve de trois années. — Alors ce fut un retour général de ces pèlerins illustres, dans leurs domaines qu'ils avaient hâte de revoir. — A son tour le roi Richard ne fut pas un des derniers à partir ; il était appelé dans son royaume par les intérêts les plus graves. On n'est pas en vain duc de Normandie et roi d'Angleterre ; or la Normandie était menacée par le roi de France, l'Angleterre était remplie de dissensions et de querelles. Tous ces fiers prélats, ces barons, ces justiciers, les légats, et, avant tout autre, le prince Jean, profitaient de l'absence du roi pour mettre au pillage ce royaume appauvri. L'évêque d'Ély, lui-même, inquiet sur le sort du feu roi, venait de reconnaître le jeune Arthur, fils du duc de Bretagne, comme l'héritier légitime du royaume et des duchés de son oncle Richard [1]. Richard partit donc, et cet homme, qui commandait à deux cents vaisseaux, quand il

[1] LA BRETAGNE, chap. VIII.

quitta les côtes de France, il eut peine à trouver une barque de louage, pour le ramener dans son royaume. La tempête le jeta dans le voisinage de Zara ; et comme cette vie des croisades était une vie d'accidents et d'aventures, le roi d'Angleterre n'imagina rien de mieux que de garder son habit de pèlerin, et de traverser sous ce déguisement, d'un bout à



l'autre, l'Allemagne, et l'Allemagne, terre ennemie sur laquelle régnaient cet empereur Henri VI à qui Richard avait enlevé la Sicile, et Léopold, duc d'Autriche, dont Richard avait fait abattre le drapeau sur les tours de Saint-Jean-d'Acre. Or, le roi Richard avait l'allure et la taille d'un roi. Il fut reconnu dans une auberge, comme il était occupé à tourner la broche chargée de venaison. Le duc d'Autriche vendit l'illustre captif à l'empereur d'Allemagne, et l'empereur, contre le droit des gens et des têtes couronnées, fit enfermer dans un château fort ce soldat de Jésus-Christ. Pendant deux ans l'Europe entière se demandait des nouvelles du roi Richard. L'Europe apprit enfin (le roi de France l'avait su le premier) que Richard Cœur-de-Lion était prisonnier dans un donjon d'Allemagne, noble captif d'un prince déshonoré : *Captus rex nobilis a duce nequissimo*. A la nouvelle que son roi est prisonnier, l'Angleterre s'attriste, la Normandie appelle son prince ; la reine Éléonore d'Aquitaine réservée à des fortunes si diverses,

adresse au pape Célestin des lettres touchantes : « J'avais résolu[1] « de contenir ma douleur dans mon âme, tant j'avais peur de déplaire, « par quelque plainte peu modérée, au père suprême de la chrétienté. « Hélas ! je suis bien près d'être insensée à force de douleur ! Pourtant le « sujet de mes larmes est un sujet de larmes pour toute l'Europe ; il ne « s'agit pas seulement d'un roi captif, il s'agit d'un royaume sans roi, de « peuples sans maître, de l'Église qui pleure son enfant le plus cher. Oh! « venez-moi en aide ! vous le vicaire du Christ, mort sur la croix, le « successeur de saint Pierre, le prêtre des prêtres ! De vous seul dépend « l'opinion des peuples ; à votre trône pontifical sont attachées leurs « obéissances. Eh quoi ! vous, le père des orphelins, le protecteur des « veuves, la consolation des affligés, vous resteriez insensible à cette « amère affliction de toute une nation qui vous redemande son père et « son roi ! » La lettre entière est remplie d'une éloquence véritablement maternelle, et l'on comprend qu'en effet la reine Éléonore ait dicté cette lettre, que Pierre de Blois aura quelque peu gâtée de ses périodes cicéroniennes. Les troubadours, toujours à l'affût des prétextes poétiques, se mettent de la partie, et ils célèbrent, dans leurs vers, la captivité du monarque; lui-même, lui Richard, pour charmer les longs ennuis de sa prison, il appelle à son aide la poésie, cette consolation des beaux esprits et des tendres cœurs; dans ses heures de désespoir, il trouve le moyen d'écrire la plus touchante élégie :

Or sapchon ben miey hom e miey baron,
Angles, Norman, Peytavin et Gascon,
Qu'ieu non ay ja si pauvre compagnon
Qu'ieu laissasse, per aver, en preison.
Non ho dic mi per nulla retraison,
 Mas auquor soi je pres.

« Le captif a beaucoup d'amis, mais ses amis sont avares ; honte sur « eux ! Faute de rançon, voilà deux hivers que je suis prisonnier. Mes « hommes et mes barons anglais, normands, poitevins et gascons, vous « n'ignorez pas cependant que, moi le roi, je ne laisserais pas en « prison, pour de l'argent, le dernier soldat de mon armée. Je ne vous « dis pas cela pour vous faire un reproche, mais enfin je suis encore en « prison. »

D'autres fois le captif chantait ses amours :

L'amour veut que mes chants remaigne,
 Et la belle le me défend,

[1] *Epistolæ Petri Blesensis*, Epistola CXLIV, *ad Cœlestum papam*

Qui mon cœur angoisse et malaigne,
Je n'en guier mais avoir talent [1].

Ces plaintes touchantes, ces regrets amoureux d'un roi, prisonnier contre le droit des gens, étaient répétés par l'Europe entière. La poésie attira sur le captif les sympathies dues au malheur, et sur le duc Léopold, son vendeur, l'exécration universelle. Au fond de sa prison, le roi Richard reçut l'ordre de comparaître devant la diète allemande, il se défendit avec éloquence et courage.—*Vous voulez une rançon, je veux bien qu'on vous la donne, mais rien de plus*, s'écria-t-il. Après de longs débats entre l'empereur et les commissaires du roi d'Angleterre, cette rançon fut fixée à 150,000 marcs d'argent; rude impôt que l'Angleterre eut à payer, et aussi la Normandie. Il en coûta à tout chevalier, ecclésiastique et bourgeois, le quart de son revenu annuel. Les églises livrèrent leurs vases d'or et d'argent, les monastères abandonnèrent leurs récoltes et leurs provisions de tout genre. Il fallut deux années pour amasser une partie de cette somme énorme ; du fond de sa prison, l'impatient Richard présidait lui-même à la levée de cet impôt, le plus terrible impôt qui eût jamais pesé sur l'Angleterre et sur la Normandie. Chaque jour Richard écrivait à sa mère et aux principaux seigneurs de son royaume qu'il fallait se hâter : « Surtout[2] prenez bien garde que tout « l'or et l'argent que vous prendrez des églises soit pesé et nombré ; « vous en baillerez récépissé signé et bien prouvé, jurant aux prélats, « sur votre serment, qu'il leur sera entièrement rendu. » Grâce à tant d'efforts et à tant de dévouement, ces cent cinquante mille marcs d'argent, « au *poids de Cologne*, comptés, pesés par les ambassadeurs dudit « empereur et cachetés dans les coffres en leur présence, » furent délivrés à l'empereur d'Allemagne, qui remit fidèlement sa part d'argent et de honte au duc d'Autriche, son digne associé dans cette vile affaire. Même, peu s'en fallut que l'empereur ne se déshonorât doublement, car, — l'argent compté, — il avait encore bonne envie de gagner le nouveau salaire que lui proposaient le roi de France et le prince Jean, à savoir, celui-ci cent mille marcs d'argent et celui-là cinquante mille, pour que l'empereur eût à retenir dans sa geôle le roi Richard, au moins pendant une année. Alors, dit l'historien, peu s'en fallut que le *cœur de lion* ne devînt *cœur de lièvre;* heureusement il ne s'abandonna pas lui-même. Il fit honte à son geôlier impérial de cette nouvelle trahison à prix d'argent, puis, mettant à profit l'hésitation de cet homme, le roi d'Angleterre

[1] Manuscrit, in-4°, n. 7222. Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque du roi.
[2] Dumoulin, Histoire générale de la Normandie, page 466.

prit la fuite, heureux, Dieu le sait! d'échapper à sa prison. Enfin, il arriva à Cologne, et son premier soin fut d'aller remercier le Dieu des armées... et des captifs; l'archevêque chanta cette messe qui commence : *Nunc scio vere quia misit angelus dominum suum, et eripuit me de manu hæredis et de omni expectatione plebis Judæorum.* Arrivé au port d'Anvers, Richard, qui se sentait poursuivi, se jeta dans la galiote d'un marchand, et il put s'écrier, lui aussi : *Tu portes Richard et sa fortune.* Cette frêle barque le conduisit au port de Sandwich. « Avril, le mois des fleurs, vit « cette fleur des rois rentrer dans Londres. » En retrouvant le prince qu'elle aimait, pour la haine même et pour l'argent qu'il lui avait coûté, la nation anglaise battit des mains; elle était fière de ce soldat qui occupait toutes les renommées, elle le salua d'un glorieux surnom : *Cœur-de-Lion!* A l'aspect de leur roi, les sujets fidèles reprirent courage, les rebelles rendirent les armes; lui, cependant, dans le double enivrement de la royauté et de la liberté, il ne pouvait se lasser de regarder son royaume. Il trouvait l'Angleterre le plus bel endroit de l'univers. Son enthousiasme le poussa au beau milieu de la grande forêt qui s'étendait depuis Nottingham jusqu'au centre du comté d'York. Là vivaient retirés sous les vieux chênes du temps de la conquête, comme dans une forteresse impénétrable, le reste de ces braves Saxons qui n'avaient pas accepté la loi de l'étranger. Ces hommes indomptés reconnaissaient pour leur roi Robert Hode, ou, si vous aimez mieux, Robin-Hood; il passait sa vie dans les bois, entouré des plus habiles archers de l'Europe; il était l'ennemi juré des grands seigneurs et des abbés de l'Angleterre; il était en revanche le défenseur du faible et de l'opprimé. A ses côtés, se tenait son joyeux lieutenant Petit-Jean, son frère d'armes, un gai compère qui avait toujours le mot pour rire; car, à tout prendre, ces innocents bandits menaient joyeuse vie. Ce Robin-Hood a eu, lui aussi, tout comme le roi Richard, les honneurs de la ballade. Les ménétriers anglais du quatorzième siècle en ont fait leur héros favori :

« Voici l'été, la campagne est verte, les arbres sont couverts de feuil-« les, et les oiseaux chantent gaiement;

« Les chevreuils bondissants quittent la colline, ils traversent la plaine « et vont se cacher dans les bois touffus.

« Oh! le beau jour; oh! le beau jour; la Pentecôte nous illumine de « ses rayons, l'air est tout rempli de bruit et de chansons.

« — Par la croix du Christ, s'écrie Petit-Jean, je te salue, joyeuse et « limpide matinée; non, dans toutes les forêts chrétiennes, il n'y a pas « un homme plus heureux que moi!

« Et toi, mon bon cher maître, ouvre ton cœur à la joie, à la douce « joie empourprée du mois de mai.

« — Hélas, dit Robin-Hood, je serais aussi heureux que toi, Petit-« Jean, si dans ce jour de fête je pouvais entendre les vêpres et les « matines.

« Il y a plus d'un grand mois que je n'ai adoré Notre-Seigneur, et « si la vierge Marie le voulait bien, j'irais entendre la messe à l'église « qui est là-bas.

« Ceci dit, Robin s'en va à la messe, il adore la croix du Sauveur. Pe-« tit-Jean, plus prudent, reste dans les bois de Sherwood, et il s'age-« nouille sur les gazons en fleurs. »

Nous pourrions citer un volume entier de ces ballades que l'Angleterre lit encore sous le nom de : *Guirlande de Robin-Hood*. Mais au fait, à quoi bon nous donner tant de soins et de peines pour retrouver l'histoire de ce retour miraculeux du roi Richard, comme si nous n'avions pas, pour nous guider dans ces souvenirs, le plus beau drame historique de sir Walter Scott : *Ivanhoé*?

Vous lirez avec attention ce beau livre qui est de la famille de l'*Iliade* et du *Gil Blas*, si vous voulez comprendre dans ses moindres détails cette histoire de la conquête et les rapports qui s'étaient établis entre les Saxons et les Normands, entre les vainqueurs et les vaincus. L'habile et savant auteur d'*Ivanhoé* nous fait entrer cette fois, et véritablement, dans les mystères de ce royaume envahi; pas un personnage, pas un fait, pas une institution, pas un seul de tant d'usages divers, n'est oublié dans ce poëme, qui réunit aux sérieuses qualités de l'histoire, le charme, la grâce et le dialogue piquant de la comédie. Le drame commence dans la partie occidentale du comté d'York ; nous touchons à la fin du règne de Richard *Cœur-de-Lion* qui a disparu tout d'un coup de la scène du monde, au grand chagrin de l'Angleterre. Depuis tantôt quatre générations que les Normands et les Anglo-Saxons vivent sous les mêmes princes, n'a rien pu mêler entre elles ces deux nations irréconciliables ; celle-ci a gardé toute l'insolence du triomphe, pendant que celle-là n'a pas oublié une seule des rancunes de la défaite. Entre les deux peuples, la bataille d'Hastings s'élève comme un mur d'airain, que pas un homme ne veut franchir. Et d'ailleurs, à quoi bon cette fusion dont personne ne se soucie? L'Angleterre tout entière appartient au vainqueur, l'Anglo-Saxon est devenu un serf; seulement de la ruine générale quelques vieilles familles saxonnes ont été sauvées, par on ne sait quel respect involontaire. Au reste, nous avons déjà expliqué avec



quels soins habiles et cruels les rois de la race normande avaient cultivé, tout à la fois, les haines des Saxons et l'insolence du Normand; comment les vainqueurs avaient protégé le droit de conquête par les institutions normandes. Pour commencer, les Normands de Guillaume ont dicté ces terribles lois contre la chasse auxquelles pas un Saxon ne pouvait obéir; ils ont brisé les saints de race saxonne; la langue même, la langue nationale, ils l'ont remplacée par la langue française, qui est devenue la langue des grands seigneurs, des belles dames, des chevaliers, des justiciers, pendant que le langage saxon n'est plus parlé que par le peuple. Tout au plus une langue intermédiaire s'est-elle formée du saxon et du français; ce nouveau langage n'était rien moins que la langue anglaise, qui devait jeter un si vif éclat, lorsque plus tard William Shakespear, un poëte de la vieille race normande, tout comme Pierre Corneille, aura trouvé, dans les catastrophes de l'histoire, la poésie nationale des Anglais.

Une fois entré en matière, sir Walter Scott vous met en rapport avec deux hommes du peuple proscrit, deux Saxons, l'un qui se sent de son origine militante, l'autre qui, ne pouvant se venger de l'oppression, se sert de son propre abaissement, pour rire et pour se moquer tout à l'aise du peuple vainqueur. Dure tête et tête folle, mais honnêtes et dévouées, l'une et l'autre. Où vont-ils? Ils vont chez leur maître Cédric le Saxon. Cédric vous représente les anciens propriétaires de ce pays conquis; il habite un vieux château bâti par ses ancêtres, dont il a conservé les mœurs, la langue, les habitudes, le souvenir. Qui de vous n'a pas pris sa part d'hospitalité dans le château de Cédric? La description en est si vivement faite et si vraie, qu'il est impossible de ne pas se souvenir, une fois qu'on l'a lue, de cette salle très-longue, très-large et très-basse, de ce toit grossier formé de poutres et de solives, de cette vaste cheminée qui jette en dedans plus de fumée que de chaleur, de cette table immense entourée de fauteuils d'un chêne massif. Au milieu de la table et sous un dais écarlate se tient le *thane*, aux larges épaules, aux membres robustes, au front soucieux, car le dîner n'est pas encore servi; Gurth, le berger, n'a pas ramené les pourceaux à l'étable, et le fou Wamba n'est pas assis, selon l'usage, derrière le fauteuil de son maître pour l'amuser de ses saillies. Mais, silence! les chiens aboient dans la basse-cour, une main puissante frappe à la porte massive : qui donc peut frapper ainsi, à cette heure, par ce grand orage? Ce sont trois personnages importants dans ce siècle des priviléges et des aventures : le premier s'appelle le templier, il est soldat, il est gentilhomme; il appartient à l'Église, il est

brave, violent, impudique, railleur; il ne croit à rien, il n'a peur de rien; ce peuple anglais, qu'il méprise, il le traite en peuple conquis; le second, son compagnon de voyage, n'est rien moins qu'un riche abbé, amolli par le luxe, efféminé, beau parleur; le troisième, c'est le pèlerin, le voyageur aux pays lointains, le rêveur; courage éprouvé, vertu ignorée, dévouement sincère, c'est le beau côté poétique de cette histoire. A peine ces trois hôtes inattendus, je devrais dire inespérés, ont-ils pris place à cette table hospitalière, que Cédric se lève pour recevoir en tout respect une belle Saxonne, la descendante des anciens rois de la Grande-



Bretagne, une de ces blanches créatures qui ont engendré et mis au monde la nation anglaise, noble type qui s'est conservé pur et presque sans mélange depuis tant de siècles. Mais, silence! qui frappe encore? qui est assez hardi pour troubler le repas de cette illustre compagnie? Oh! l'horreur! c'est un juif, un malheureux juif, qui se fait humble, petit, plié en deux! Un chien sans maître n'est pas plus soumis et rampant que ce juif! Cependant la porte de Cédric s'ouvre, même au juif chassé par l'orage. Quand chacun est à sa place, quand l'enfant d'Israël s'est abrité sous le manteau de la vaste cheminée, le repas

commence. On boit, on mange, on finit par parler des croisades, la grande préoccupation de ce siècle croyant et guerrier. — Que fait le roi Richard? Quels sont les plus dignes chevaliers de l'armée anglaise? Ceux qui se battent le mieux sont-ils Normands; sont-ils Saxons? Peu s'en faut que le repas du digne *thane* ne se termine d'une façon peu amicale; mais la belle Saxonne met le *holà* entre les convives; puis, quand elle les voit plus calmes, elle-même elle se retire dans son appartement. C'est encore une description des plus curieuses, un appartement d'une dame du moyen âge en Angleterre; les murs, pleins de crevasses et mal crépis, sont tendus de tapisseries brodées en soie et en or, le lit est garni de rideaux teints en pourpre, l'appartement est éclairé par quatre grandes bougies posées dans des candélabres d'argent. Vous passez en revue cette riche et peu confortable maison, depuis l'écurie jusqu'à la chambre à coucher de la noble dame. — L'instant d'après, nous verrons ce même peuple, ce double peuple anglo-saxon et normand, aux prises dans un tournoi solennel. Le tournoi, c'était la grande fête, la fête nationale. Il était de la politique du prince Jean, qui retenait son frère Richard dans les prisons de l'Autriche, d'amuser ce peuple que son frère lui avait remis en dépôt, et de se faire des partisans nombreux pour les jours de la révolte. Ce prince Jean rêvait déjà que son frère était mort et qu'à sa place il montait sur le trône d'Angleterre, au lieu et place de l'héritier légitime, Arthur, duc de Bretagne, le fils de feu Geoffroy Plantagenet, le frère aîné du prince Jean. Autour du prince se réunissaient comme dans une ambition commune, les ennemis personnels du roi Richard, les vagabonds qui revenaient des croisades, les capitaines sans argent, les gentilshommes qui avaient fait de leurs châteaux autant de forteresses, ou, pour mieux dire, autant de repaires dans lesquels ils cachaient leurs déprédations et leurs ravages. C'étaient là autant de motifs de craintes légitimes; mais le prince Jean savait très-bien qu'un peuple que l'on amuse ne songe guère à la révolte, et voilà pourquoi il donnait ce tournoi.

Ce tournoi est magnifique et répond, au delà de nos espérances, à la description des plus beaux romans de chevalerie. Les plus nobles jouteurs accourent à cette fête dont la récompense la plus enviée est un sourire des nobles dames; la reine de beauté est assise sur son trône, les hommes d'armes crient : *Largesse! Largesse!* Tout chevalier porte les couleurs de sa dame; les chevaux hennissent, les armures étincellent, les écuyers ont peine à suivre leurs maîtres dans la mêlée; on se rencontre, on se heurte, on se brise; la palme du vainqueur est vive-

ment disputée, le peuple bat des mains aux plus beaux coups. Qui est vainqueur? un Saxon? un Normand? Car au fond de toutes les questions, dans les tournois aussi bien que dans les combats sérieux, reparait ce grand intérêt de peuple à peuple. Après la lutte des chevaliers, arrive la lutte des manants. On s'est battu à la lance, à l'épée; voici maintenant qu'on se dispute le prix de l'arc, et les plus habiles tireurs accomplissent des prodiges. Telle est la fête. — Les plus nobles personnages des deux sexes se font une joie d'y assister; les plus brillants chevaliers prennent leur part de cette gloire, de ces combats. La fête se donne en l'honneur des dames, et pourtant nous avons vu le moment où, par une inconvenance qui eût indigné les deux peuples, le prince Jean allait faire de ce tournoi une vraie bataille. En effet, ne voulait-il pas nommer Rébecca, une fille juive! reine du tournoi?

Nous l'avouerons, cette insolence du prince Jean envers les plus illustres dames de l'Angleterre nous a paru longtemps une sorte de démenti que l'auteur d'*Ivanhoé* donnait à plaisir aux belles mœurs de la chevalerie; mais avec un pareil homme, il faut bien se garder des jugements téméraires. Même ce détail est si vrai, que nous avons retrouvé, dans un livre qui n'est pas un roman, des détails sur les mœurs de l'Angleterre au treizième siècle, qui ne ressemblent guère aux nuèvretés que racontent les romans de chevalerie. Ces détails, qui appartiennent à la nation anglaise, sont pourtant d'un grand intérêt pour l'histoire des mœurs de la France. L'origine des deux aristocraties est la même; entre la France et la Normandie, on ne trouve guère de différences, qu'à commencer du seizième siècle, quand les guerres religieuses qui devaient isoler l'Angleterre du reste de l'Europe ont fait de la joyeuse Albion une nation nouvelle, effaçant jusqu'au souvenir de son origine normande et française; mais l'Angleterre était toute française au temps du roi Richard. Or voici cette histoire qu'on pourrait appeler l'*éducation des filles*, si M. l'archevêque de Cambrai n'avait pas fait, sous ce titre, un très-beau livre. Le seigneur Geoffroy Landry de Latour a perdu sa femme, qui lui a laissé trois jeunes filles, et déjà le bon père, abandonné à lui-même, se demande ce que ses filles vont devenir? Maître Geoffroy Landry est d'autant plus inquiet, qu'il a mené une vie quelque peu égrillarde, et qu'il sait mieux que personne à quels dangers sont exposées les jeunes filles. Il se rappelle très-bien les folies de sa jeunesse et les malheureuses qu'il a compromises. Voila pourquoi il s'inquiète si fort; pourquoi il entoure de tant de soins ses trois filles. Maître Landry est un bon vivant, père de famille, son esprit positif ne s'est pas laissé prendre

aux fausses promesses de la chevalerie. Il sait très-bien que toutes les femmes ne sont pas des reines, que ces beaux semblants de dévouement et de respect, tant célébrés par les trouvères, sont, à tout prendre, de pieux mensonges. Pour commencer l'éducation des petites Landry, ce bon père, en homme prudent, ne veut pas qu'on leur apprenne à écrire. L'écriture est un art dangereux pour les maris, un art favorable aux amants. Les femmes bien élevées doivent savoir lire à peine, et encore quand bien même elles ne sauraient pas lire, trouveraient-elles facilement un mari. A quoi bon, en effet, entretenir les filles de ces histoires d'amour, de ces vanités mondaines? « Ayez soin de le faire jeûner, dit « maître Landry, l'estomac à jeun est obéissant. Jeûner trois fois par « semaine, manger du pain et boire de l'eau, c'est le commencement de « la vertu. L'Église est l'antichambre de la bonne renommée, mais à « condition que dans les églises on ne verra pas entrer les chevaliers « tenant en laisse leurs chiens de chasse, les femmes le faucon au « poing, les jeunes gens tout prêts à faire une déclaration d'amour « même au pied de l'autel. Non, non, mes filles, s'écrie maître Lan- « dry, ce n'est pas vous qui regarderez les jeunes seigneurs par-dessus « l'épaule ou bien entre vos doigts. J'ai connu la fille d'un roi de Dane- « mark qui devait épouser un roi d'Angleterre, et qui en fut dédaignée « parce que le roi s'aperçut qu'elle faisait la belle et qu'elle était co- « quette, qu'elle clignait de l'œil et qu'elle parlait haut pour être écou- « tée. » Tout cela est dit avec beaucoup de grâce et de naturel. Dans ce chapitre, digne de la Bruyère, vous pouvez comprendre comment les dames d'Angleterre, et par conséquent les dames de la France, poussaient le luxe à ses dernières limites. Du onzième au seizième siècle, la passion de la parure fut poussée si loin, surtout en Angleterre, qu'on fut obligé de faire des lois tout exprès pour réformer cette vanité déplorable. En 1363, une pétition des communes au parlement désignait aux réprimandes du législateur cette passion du *paraître*, comme dirait le *baron de Foeneste*, qui forçait les valets de s'habiller en écuyers, les écuyers en chevaliers, les chevaliers comme des princes. Ce que voyant, on tomba d'un excès dans un autre. Le législateur s'inquiéta des moindres détails, du menu de toutes les tables, du prix des habits, du drap dont chacun était vêtu; défense aux manants de manger de la viande deux fois par jour. Le drap des personnes de la dernière condition ne devait pas coûter plus de cinquante deniers; la soie et l'argent, les broderies, l'émail, les boutons de métal, les anneaux, les bagues, les jarretières, les chaînes, étaient défendus aux femmes qui n'étaient pas des femmes de

condition. Qui n'avait pas un revenu de cent livres sterling, ne pouvait porter ni or, ni argent, ni fourrures. Le manœuvre et le fermier ne pouvaient s'habiller que de laine ou de toile grossière. Mais, comme toujours, la loi était moins forte que la vanité. Même le salut de leur âme n'empêchait pas les femmes de se faire plus belles qu'il n'était permis, et en preuve, maître Landry raconte cette histoire du diable et d'une jeune dame très-honnête dont l'âme montait au ciel. Chemin faisant, l'âme est arrêtée par Satan qui la réclame comme son bien. Cependant saint Michel vole au secours de l'âme en peine. — « L'âme est à moi, » dit le saint. — « L'âme est à moi, » dit le diable. On apporte des balances; dans un des plateaux de la balance, le bon saint Michel place toutes les bonnes actions de la dame, ses larmes de repentir, ses prières, ses mortifications, ses aumônes; dans l'autre plateau, Satan apporte les joyaux de la dame, bagues, colliers, bracelets, boucles d'or, six robes de couleurs différentes et autant de jupons, si bien que le plateau de la *Braverie* l'emporte sur le plateau de la Vertu. En conséquence, le diable jette la dame, et ses bijoux et ses habits, dans le feu éternel.

C'est qu'en effet l'imperfection des arts, la cherté de la main-d'œuvre, la rareté des manufactures donnaient aux vêtements des prix incroyables. Une seule robe très-modeste coûtait plus de 500 francs de notre monnaie. En conséquence, la femme richement vêtue se croyait élégante. Pourvu qu'une parure eût été payée très-cher, elle était de très-bon goût. En ce temps-là on ne savait être que riche, les arts étaient dans l'enfance; personne ne se doutait du bien-être que peut contenir le foyer domestique et des élégances de l'intérieur. Les plus grands seigneurs du quatorzième siècle passaient leur vie dans de vastes appartements tout nus, dans des salles humides, jonchées de paille ou de feuilles vertes; les chevaliers et les damoiselles n'avaient pas de chemises, ils se couvraient d'or, de velours et de brocart. A tout prendre, les mœurs étaient relâchées. Le mari et la femme se montraient rarement ensemble; très-volontiers une jeune femme allait seule, sans son mari, dans les sociétés les plus perverses. Pendant que le mari était à la guerre ou à la cour du roi, madame visitait les châteaux et les seigneurs du voisinage. Elle-même elle donnait assez souvent des fêtes splendides. Il arrivait parfois, à la fin du repas, c'était la mode, qu'on soufflait sur toutes les lumières : Moment difficile, dit maître Landry, et prenez soin, mes « enfants, d'avoir toujours quelques vieux parents auprès de vous. »

Mais c'est surtout dans la liberté et au milieu des joies du tournoi,

que les jeunes filles et les jeunes femmes couraient de grands dangers. On voyait arriver, sur de belles et grandes haquenées, des troupes de femmes qui avaient pris l'habit des hommes, mais des habits splendides. Les plus belles portaient des tuniques de couleurs éclatantes, des jupons courts, des turbans étincelants de pierreries, des ceintures d'or ou d'argent, de petits poignards et des escarcelles remplies. Elles livraient aux ménestrels et aux chevaliers qui leur agréaient, leur argent et leur beauté ; chacun les pouvait prier d'amour, et les maris n'étaient jamais plus contents que quand leurs femmes étaient entourées d'adoration et d'hommages. Mais en revanche, ces mêmes époux si faciles étaient d'une brutalité sans exemple ; à la moindre désobéissance, la plus noble dame était battue par son mari. « J'ai vu, dit maître Landry, une dame de très-« bon lignage, qui, pour avoir été insolente, fut jetée par terre d'un « coup de poing que lui donna son mari ; puis, quand elle fut par terre, « il lui déchira le visage d'une façon si violente, qu'elle en fut défigu-« rée pour le restant de ses jours. » Il raconte qu'une autre fois, un mari qui trouvait sa femme insolente et fière la fit dîner avec un *manant et tout ce qui s'ensuit*. Telle est cette histoire de maître Geoffroy Landry. Elle est nette et vive, ellle jette une grande clarté sur ces mœurs moins chevaleresques qu'on veut le dire, enfin elle vous explique à merveille les insolences que se permet le roi Jean dans son tournoi. Vous savez comment, soudain, toute cette fête est dispersée par ce billet que le roi de France écrit au prince Jean : *Prenez garde! le diable est déchaîné!* C'est Richard qui est de retour.

Les *outlaws*, les *hors la loi*, tiennent une place bien méritée dans cette histoire ; Walter Scott ne les a pas oubliés ces héros des forêts sombres, et même il leur fait jouer un très-beau rôle. A coup sûr cette société de révoltés, ces bandits qui s'étaient fait à eux-mêmes une justice, ne devaient pas déplaire au roi des aventuriers et des aventures, à Richard Cœur-de-Lion. Bien plus, le roi Richard s'estime trop heureux de trouver sous sa main ces braves gens, pour assiéger de compagnie le château de l'insolent. Front-de-Bœuf, un Normand qui tue et qui pille à trois lieues à la ronde. Dans sa tour féodale, le Normand a renfermé la fille du Saxon, son voisin ; dans son cachot, le Normand a renfermé le juif, et il arrache à ce misérable, à force de tortures, les trésors que le malheureux juif a gagnés à force d'usure et de patience. Ce ne sont que massacres, trahisons, blasphèmes. Le clergé lui-même, qui devrait en toutes ces misères, jouer le rôle de pacificateur, obéit la plupart du temps aux

viles passions dont il est le témoin ; l'abbé vend sa conscience pour agrandir son abbaye ; le moine vend son âme pour un dîner ; pas une maison qui ne soit exposée à l'incendie, pas un château qui ne soit exposé à un siége dans les formes. Partout la force, et nulle part l'autorité ; partout la vengeance, et nulle part la pitié. Cet abominable Front-de-Bœuf, qui meurt en blasphémant sous les ruines et dans l'incendie de sa forteresse, cet homme gorgé d'or et de vices, qui ne retrouve pas une prière dans sa mémoire, pas une bonne action dans sa vie, pas un noble sentiment dans son cœur, nous représente à merveille la partie brutale de cette noblesse normande, que la conquête et la fortune avaient pervertie. Ah ! quand vient le jour de l'histoire, c'est souvent un grand malheur d'avoir été le conquérant et le victorieux, c'est souvent une grande honte d'avoir tenu sa place parmi les maîtres ! Quand on entre dans le récit de ces misères, il n'est pas un honnête homme qui ne préférât même à la gloire de Guillaume le Conquérant la mort glorieuse du roi saxon à la bataille d'Hastings. Un des caractères les mieux tracés du beau livre de Walter Scott, c'est le caractère du roi Richard : c'est bien là le roi chevalier qui aime mieux accomplir par lui-même de petites choses que d'en accomplir de grandes à l'aide de secours étrangers ; c'est bien là le glorieux vagabond qui aime le péril pour le péril, et qui ne se rappelle jamais que lorsqu'il n'en est plus temps, qu'en jouant sa vie, il joue une couronne. La juive Rébecca est une des plus touchantes créations et des plus vraies qui soient sorties du génie de ce grand poëte, sir Walter Scott. Le courage de cette jeune fille, sa résignation, son dévouement, cette mélancolique façon de se mêler à des événements qu'elle ne peut pas comprendre, à des hommes qui la regardent à peine comme une créature humaine, et enfin toute la reconnaissance cachée au fond de ce cœur si malheureux et si tendre, voilà de quoi est composé tout ce beau drame. Quant à ceux qui demandent où est l'intérêt d'un pareil livre, et sur quoi cet intérêt repose, et s'il n'y a pas, en effet, une grande tristesse au fond de cette histoire qui nous donne en dernier résultat, dans un lointain très-rapproché, la mort de Richard Cœur-de-Lion, le règne déshonoré de Jean-sans-Terre, le triomphe complet de la race normande sur la race vaincue... à ceux-là il est facile de répondre que véritablement, au fond de ce grand livre intitulé : *Ivanhoé*, il y a tout l'intérêt qui se retrouve dans l'*Iliade*, par exemple. Dans l'*Iliade*, la Grèce se révèle et triomphe ; dans *Ivanhoé*, une nation va surgir de cette double nation. Il n'y aura plus tout à l'heure ni Anglo-Saxons, ni Normands,

au milieu de l'Angleterre; il n'y aura plus que des Anglais. Les Saxons vont disparaître de cette histoire, tout comme ils ont disparu de l'histoire de France, et c'est dommage. C'était un peuple qui avait en lui-même le sentiment des grandes choses. Peuple que personne n'a étudié, parce qu'il a été vaincu trop vite. Leur langue même, qu'a-t-elle produit, qu'a-t-elle laissé? Qui pourrait dire les noms et les dissonances des dialectes qui subdivisaient en diverses branches ces langues aujourd'hui perdues? Par quelles variations, par quelles dégradations successives, le tudesque, le gothique, la langue franque, la langue danoise, se sont-elles mêlées et confondues? Comment de leur altération, ou, pour mieux dire, de leur fusion avec la langue romane, les idiomes de l'Europe moderne ont-ils été composés? Demandez-le aux académiciens, qui n'en savent rien. Toujours est-il que la langue anglo-saxonne, d'origine teutonique, est d'une grande simplicité; cet idiome est le type de l'anglais moderne; il y a même des savants qui disent que l'anglais moderne est une langue corrompue, tandis que l'ancien anglo-saxon est la langue pure. Tous les grands écrivains de l'Angleterre ont adopté des phrases, des tournures anglo-saxonnes. Les beaux esprits de la reine Anne, tout imbus des études classiques, n'ont pas pu se défaire de l'anglo-saxon. Shakspeare, qui s'inspire des poëtes de l'Italie; Milton, tout rempli de la poésie romaine, appellent l'un et l'autre à leur aide l'idiome saxon. Plus la langue anglaise s'exprime avec énergie et avec grâce, plus elle ressemble à la langue primitive, à la langue anglo-saxonne. Peuple naturellement élégant et poétique, ces Saxons! Les acclamations des guerriers sur le champ de bataille ont été les premiers modèles de leurs poésie; les bardes anglo-saxons se sont chargés de raconter la vie des rois, la vie des peuples. Ils ont un chant de triomphe pour toutes les gloires, des lamentations pour toutes les douleurs. Leur inspiration est calme, honnête; leur périphrase hardie et grandiose. On dirait des bardes de la suite d'Ossian. C'est pourtant saint Augustin, cet esprit tout athénien, qui le premier a donné l'éveil au génie poétique de ce peuple. Voulez-vous savoir les noms des Anglo-Saxons les plus illustres, on vous nommera Alcuin, Budée, Alfred le Grand; on vous nommera aussi Boniface, archevêque de Metz, Étienne Eddius, Jean Scot, Eginhard, le favori de Charles le Chauve. C'est Éginhard qui fit cette réponse au roi de France; ils étaient à table, celui-ci en face de celui-là. «Quelle distance y a-t-il, dit le roi, entre Scot et un sot? — La table, » répondit Scot. — Pour nous résumer, nous dirons, avec un critique de l'Angleterre, que le saxon, l'anglo-saxon, le franco-saxon,

le danois-saxon et le tudesque sont des dialectes de la même langue, des rameaux du même tronc. Malheureusement cette poésie, en honneur pendant si longtemps, fut enveloppée dans la proscription universelle qui devait peser, jusqu'à la fin de toute histoire et de toute poésie sur le peuple vaincu.

Revenons au roi Richard. De retour à Londres, son premier soin fut de réunir dans un grand conseil tous les évêques et tous les barons de l'Angleterre. Là, il se plaignit, en maître irrité, des trahisons du prince Jean ; le prince Jean fut excommunié par les évêques, les barons



prononcèrent la confiscation de ses terres et de ses châteaux, pour cause de félonie. En même temps Richard reprenait les forts de Marlborough, de Lancastre, de Nottingham, en Angleterre ; chose plus difficile, il reprenait le mont-Saint-Michel, en Normandie. Pour effacer les traces de ses chaînes, Richard voulut être couronné une seconde fois. En même temps il reprenait les biens qu'il avait vendus à prix d'argent avant son départ pour la Palestine, et il les reprit sans rendre l'argent qu'il en avait retiré. Ceci fait, la Normandie l'appelait à son aide. Déjà Philippe-Auguste était maître d'Évreux par la trahison du prince Jean ; déjà il menaçait de mettre le siége sous les murs de Verneuil. A cette nouvelle, Richard veut partir à l'instant même ; il

jure qu'il ne détournera pas sa face de la Normandie qu'il n'ait châtié le roi de France; bien plus, il ne veut pas sortir par la porte de son palais (il était à Winchester), il sortira par la brèche, pour aller plus vite; et du même pas le voilà qui s'embarque à Portsmouth, suivi de cent navires, chargés d'hommes et de chevaux, qui s'arrêtent en même temps que lui à Barfleur. C'est à ce moment que le prince Jean, le vil conspirateur, traître au roi d'Angleterre, traître au roi de France, un de ces hommes que le mépris de l'histoire ne saurait assez châtier, voyant accourir le roi Richard, réunit dans un festin trois cents gentilshommes français, qui se trouvaient à Évreux; on dîne, on cause, on boit à la santé du roi de France et de son allié le prince Jean... A la fin du repas, les trois cents gentilshommes mouraient égorgés par ce prince, leur hôte; leurs têtes sanglantes étaient fixées à des poteaux sur les murailles, et le prince Jean alla raconter ce bel exploit à sa mère! Voilà donc la Normandie qui redevient le théâtre des anciens combats: Philippe-Auguste et Richard vont vous ramener aux siéges, aux batailles, aux fureurs si souvent racontés. — Dans ces rencontres nombreuses, Richard est toujours l'aventurier plein d'inspirations soudaines dont l'Orient a si fort admiré le courage. Il harcèle le roi de France avec une ardeur inévitable; l'un et l'autre, ils se battent partout où ils se rencontrent, dans la Normandie, dans l'Aquitaine, dans la Saintonge. Les forces étaient égales de part et d'autre. Du côté du roi de France, il y avait des Français, des Bourguignons, des Champenois, des Flamands, des soldats du Berry. Le roi d'Angleterre menait avec lui, emportés par son courage, des Normands, des Anglais, des hommes d'Angers, de Tours, de la Saintonge et du Mans. On se battait aujourd'hui, on traitait le lendemain pour reprendre les hostilités huit jours plus tard. La malheureuse Aquitaine supportait tous ces ravages, placée qu'elle était entre ces deux puissances ennemies.

Cependant la fatigue et la famine forcèrent les deux rois à une paix sérieuse. Voici même un événement remarquable dans cette histoire: du côté de la France et du côté de la Normandie, les barons et les capitaines convinrent entre eux de suspendre, même sans le concours du roi Philippe et du roi Richard, ces hostilités inutiles. C'était le bon sens des hommes sérieux qui se mettait au lieu et place de la fougue ambitieuse d'un soldat. Dans cette trêve il était dit: « 1° Le roi de « France, pour l'honneur de Dieu, et aux prières du cardinal légat et de « l'abbé de Cisteaux, accorde tresves au roi d'Angleterre; 2° le roi d'An« gleterre pourra fortifier le Neubourg, Conches et Breteuil, les autres

« forteresses démolies par le roi de France restant à l'estat où elles sont; « 3° le roi de France reste en possession de Louviers, et autres lieux « jusqu'à la Haye, Malherbes et au Pont-de-l'Arches; 4° le roi de France « entend les hommes qui estoient mieux à lui durant la guerre, que « non pas au roy d'Angleterre, soient compris en ces tresves, avec « ceux d'Arques, de la comté d'Eu, les sujets du comte de Bologne, « Huges de Gournay, d'Aumale, Gisors, du Vexin normand, Vernon, « Pacy, Gaillon, Nonancourt, le comte de Meulan, leurs terres et tous « ceux qui demeurent en icelles. » Comme on voit, les conditions étaient meilleures du côté du roi de France que du côté du roi d'Angleterre; aussi Richard eut-il bientôt refusé d'accepter cette trêve. Il s'emporte contre son chancelier, Guillaume de Longchamps, évêque d'Ély; il s'écrie que le chancelier a abusé du sceau de son maître; il veut que l'on brise à l'instant les anciens sceaux et qu'on en fasse de nouveaux, comme si lui, Richard, il entrait dans un nouveau règne! Ces sceaux divers de *Cœur-de-Lion* ont beaucoup préoccupé les historiens de la Normandie. Dans une excellente dissertation de M. Deville [1], nous trouvons que le roi Richard fit plus souvent usage de son sceau dans le duché de Normandie que dans le royaume d'Angleterre. C'est qu'en effet, en dix années de ce règne agité, Richard n'est allé que deux fois dans son royaume : en 1189, pour s'y faire couronner roi, en 1194, après sa captivité. Son premier séjour fut de quatre mois; le second fut de cinquante-neuf jours. — La terre sainte, et les prisons de l'Autriche, et les champs de bataille de la Normandie ont pris le reste de ce règne, plus agité encore que glorieux. Le sceau du roi d'Angleterre portait à son inscription : *Richardus, Dei gratia, rex Anglorum;* — le contre-sceau : *Richardus, rex Anglorum et Aquitanorum, et comes Andegavorum.* Sur le sceau, Richard est représenté en costume royal, la tête couronnée d'une couronne à fleurs de lis; il est assis sur une trône de forme gothique. De la main droite, il tient une large épée à deux tranchants; de la main gauche, il tient un globe, en forme de grenade, surmonté d'une croix, — sur le contre-sceau, Richard est représenté armé et à cheval; il porte les chausses et la cotte de mailles, munie de sa capeline. Son casque est très-simple et sans aucun ornement, c'est le *pot de fer* sans nasal; sur le bouclier, de forme convexe et pointu par le bas, est dessiné, debout, un des deux lions d'or que portait sur ses armes Geoffroy Plantagenet, le grand-père de Richard. Le second sceau

[1] *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, tome V, page 61 et suiv.

qui devait être apposé à toutes les chartes de son règne : *Omnes cartas in regno suo emptas, deformari et novi sigilli impressione roborari* ; ce fut là non-seulement un prétexte pour briser la trêve avec Philippe-Auguste, mais une occasion de soumettre à un nouvel impôt, l'Angleterre, la Normandie, et tous les domaines de Richard. N'était pas valable le contrat qui ne portait pas le nouveau sceau du roi. Les droits du sceau, déjà doublés sous le roi Henri II, avaient été décuplés par son successeur. Dans ce second sceau, Richard est représenté en costume royal; il est assis sur son trône, seulement le trône a des bras comme un fauteuil; à droite de la tête, on voit le croissant de la lune; à gauche, le soleil jette ses rayons; le menton du prince est rasé. — Au contre-sceau, le casque du roi orné de son panache; la visière du casque est baissée ;—seulement, cette fois, nous remarquons sur l'écu du roi non pas un lion, mais trois lions, *passant*, et *regardant*: ces trois lions sont restés dans les armes d'Angleterre.

Entre autres arrangements qu'avait pris, dans cette trêve consentie par les barons, au nom de son maître, le chancelier Guillaume de Longchamps, il avait été dit que Richard ne relèverait pas une des citadelles renversées par le roi de France; surtout on s'était préoccupé, de part et d'autre, de cette admirable position des Andelys, ce roc formidable qui domine tout le cours de la Seine, — un rocher que Richard voulut rendre imprenable. En vain, l'archevêque de Rouen, Gautier, seigneur des Andelys, s'oppose à la tentative du roi d'Angleterre ; en vain les terrassiers et les manœuvres sont frappés de mille visions funestes ; en vain le souverain pontife, invoqué à l'aide d'un traité librement consenti, jette l'interdit sur la terre du roi Richard, le *Cœur-de-Lion* veut que l'on achève l'entreprise commencée, et sa citadelle s'élève comme par enchantement. Au sommet de cette roche menaçante, le château devait dominer à la fois la ville d'Andelys, le cours de la Seine, les vallées qui débouchent vers la rivière, enfin la route principale qui conduit de Paris à Rouen. Cette citadelle devait être, et elle a été, en effet, le plus inexpugnable rempart du douzième siècle; figurez-vous un rocher triangulaire armé de trois grosses tours, entourées d'un large fossé taillé dans le roc. Une double enceinte protégeait les travaux avancés ; tout au sommet du roc, se dressait un donjon menaçant qui devait servir de dernier refuge aux assiégés. Cet imposant massif de tours, de créneaux, de contre-forts, de remparts, de ponts-levis, de souterrains, donnait l'idée d'une position imprenable. Encore aujourd'hui, après six cents ans de guerres, de destructions et de tempêtes, ce qui reste de ces ruines vous rappelle les œuvres fabuleuses des géants.

Cette forteresse normande, que Richard appela le *Château-Gaillard*,

fut bâtie en moins d'une année. C'est là une de ces œuvres terribles devant lesquelles l'antiquaire et le philosophe, l'historien et le poëte, s'abandonnent aux plus tristes réflexions. Heureux les peuples lorsque ces grandes machines de guerre ne sont plus qu'un sujet d'admiration et d'étude, un ornement pour la rive d'un fleuve, des pierres inoffensives que le voyageur salue en passant!

Cette œuvre terrible du Château-Gaillard étonna fort le roi de France, et le fit entrer dans une grande fureur. « Je viendrai à bout du Château-Gaillard, quand il serait de fer, s'écria Philippe-Auguste. — Je le défendrai quand il serait de beurre! » répondait Richard. Autour de cette roche des Andelys se livra plus d'un combat sanglant. Les deux partis qui étaient en présence s'abandonnaient à toute la férocité de la guerre. Ce n'étaient que crimes, incendies, familles égorgées, pillages du côté de la Normandie, et pillage du côté de la France. A ses prisonniers, Philippe-Auguste faisait crever les yeux; Richard précipitait les siens du haut de la roche d'Andelys; l'un s'était renfermé au château de Vernon, l'autre tenait sa cour au Château-Gaillard. A coup sûr, ils étaient trop rapprochés, celui-ci de celui-là, pour ne pas en venir aux mains; ils se rencontrèrent l'un l'autre, dans une plaine située entre Vernon et Gamache. Mais rien ne résistait à l'impétuosité des routiers; cette fois encore, les Anglo-Normands mirent en déroute les Français. Richard prit, le même jour, le château de Courcelles et le château de Brie. Philippe-Auguste dans sa fuite se dirigeait vers Gisors, lorsqu'en traversant le pont qui conduisait à la porte de la ville, le pont s'écroula sous cette foule armée, et le roi de France lui-même fut précipité dans la rivière. Il se sauva à la nage[1] : c'est ainsi qu'il entra dans Gisors, laissant après lui Matthieu de Montmorency, Alain de Rouscy, Foulques de Giberval, abattu sous la lance de Richard; Philippe de Nanteuil, Guy de Nevers, Guillaume de Melun, un héros des croisades; en un mot, plus de quatre-vingt-douze gentilshommes, sans compter un grand nombre de soldats et de chevaux. Cependant Philippe-Auguste resta maître de Gisors, Richard revint à Andelys, où il bâtit un nouveau vil-

[1] Le poëte français, le Breton, qui a écrit en vers latins la biographie de Philippe-Auguste (LA PHILIPPIDE), raconte, non sans grâce, cet accident de la rivière d'Epte, dans laquelle furent noyés Mille de Puisel, le comte de Bar, Jean des Barres, et dix-sept autres moins heureux que le roi de France :

Interea pugnant Franciæ decora inclyta gentis,
Damnificantque hostes, rubricantque cruoribus herbas...
Pons quoque Gisorti, quo ferrea porta subitur,
Dum tot ferre nequit, cursu properante, meantes,
Frangitur, et secum plures in flumine fundit.

lage, le petit Andelys. Le *Cœur-de-Lion* en était arrivé à cet instant de fatigue dans la vie des hommes de guerre, qui leur fait désirer le repos. Un moine l'avait abordé en lui disant : *Repens-toi, Richard! songe à la mort!* et le roi avait répondu humblement : *Merci, mon père!* Il parlait, en effet, de rentrer dans la paix jusqu'à sa mort, lorsqu'un paysan du Poitou, qui labourait son champ, ayant trouvé sous le soc de sa charrue un bas-relief antique, le roi anglo-normand voulut avoir ce bas-relief. Aussitôt il se rendit en Poitou, et sur le refus du comte de Limoges de lui livrer ce morceau d'or ou d'argent, Richard assiége le château de Chalus. D'abord la garnison voulait se rendre, tant cet impitoyable soldat, à tous ces gens, faisait peur. Mais le roi d'Angleterre ne voulut rien entendre : « Entré dans la ville, je pendrai, disait-il, les assiégés comme autant de « larrons. » Donc les soldats du comte de Limoges et la garnison du château de Chalus résolurent de se défendre à outrance. Le capitaine de ces assiégés s'appelait Bertrand de Gordon; il était l'ennemi personnel du roi Richard qui avait fait tuer son père et tuer ses deux frères. Ce jeune homme, dont la vue était perçante et le bras sûr, découvrant au loin son ennemi qui sortait de sa tente : « Dieu du ciel, s'écria-t-il, laisse-moi venger mon père! » et, d'une flèche hardiment lancée, il touchait au bras le roi Richard. Celui-ci, se sentant blessé, se prit à rire d'abord; puis, la fièvre s'en mêlant, il s'abandonna à ses fureurs; la mort vint en dépit de toute ironie et de toute colère. Quand il se vit à sa dernière heure, le fils de Henri II disposa en toute hâte de ses duchés, de son royaume et du peu d'argent qui lui restait. Comme il n'avait pas eu d'enfants de sa femme Bérengère, fille du roi de Navarre, il laissait ses États à ce jeune prince, l'amour de la Bretagne, Arthur, le fils de son frère, longtemps persécuté par son oncle Richard, mais qui commençait à trouver grâce devant son oncle. Le roi légua ses joyaux à son neveu Othon, qu'attendait l'empire d'Allemagne. Ses trésors devaient être distribués en aumônes. Il laissait à la cathédrale de Rouen trois cents muids de vin chaque année, *« à prendre en la médiation qui nous appartient à Rouen, »* donation qui fut confirmée par le pape Innocent III. Richard *Cœur-de-Lion* expira le 6 avril 1199. Son corps fut porté dans l'église de Fontevrault, où était enterré Henri II, son père; son cœur fut porté dans l'église cathédrale de Rouen. On lui fit des épitaphes pleines de cruautés, pleines de louanges :

Virus avaritiæ, scelus, enormisque libido,
Fœda fames, atrox elatio, cæca cupido,
Annis regnarunt bis quinquies. .

« Pendant deux fois cinq ans, nous avons vu sur le trône, la fièvre, l'a-
« varice, le crime, la débauche immonde, la famine, la folie sanglante,
« les passions aveugles... »

Et cette autre inscription où l'on pleure le lion *tué par la fourmi* :

> Istius in morte perimit formica leonem.
> Proh dolor! in tanto funere mundis obit, etc.

Richard *Cœur-de-Lion* est un de ces rois plus heureux que sages, dont la vie et les aventures frappent l'imagination des peuples, et que la poésie protége contre les sévérités de l'histoire. En vain l'histoire raconte les exactions et les cruautés de ce soldat couronné, sa prodigalité insensée et son avarice, ses colères et ses folies, sa vanité et son orgueil, et ses lois barbares contre les délits de chasse renouvelées de son aïeul Guillaume, la poésie arrive, qui de sa voix éloquente et passionnée surmonte facilement les clameurs et les récriminations les plus justes de l'histoire. La captivité du roi Richard, son courage en Palestine, sa vie remplie de dangers et de périls, l'instinct poétique qui le poussait, l'amitié qu'il portait aux ménestrels, aux troubadours, les récits singuliers dont il était le héros, par exemple, le Blondel aveugle qui s'en va dans toute l'Allemagne en chantant la chanson du roi Richard, ce sont là autant de motifs, sinon justes, au moins très-raisonnables pour comprendre comment la mémoire du *Cœur-de-Lion* a été entourée, en dépit même des plus sévères historiens, de tant de bienveillance et de faveur.





CHAPITRE XI.

Jean-sans-Terre. — Ruines de la féodalité normande. — Prévoyance de Philippe-Auguste. — Mort d'Éléonore d'Aquitaine. — Arthur, duc de Bretagne, égorgé par son oncle Jean-sans-Terre. — Siége de la ville de Rouen. — Dévouement et courage des bourgeois. — La ville de Rouen ouvre ses portes au roi de France. — Philippe-Auguste cite Jean-sans-Terre devant les pairs du royaume. — Réunion définitive de la Normandie à la France.



C'en est fait, Richard *Cœur-de-Lion* emporte dans sa tombe la plus grande force du régime féodal. Vous allez bientôt assister à la ruine entière de toutes ces petites royautés indépendantes de la monarchie française, car maintenant que les comtes et les barons féodaux ne pourront plus se mettre à l'abri du plus grand feudataire de la couronne, le roi d'Angleterre, duc de Normandie, il faudra nécessairement que ces princes souverains reconnaissent, pour leur maître, le roi de France. Une autre révolution, qui bientôt va s'accomplir, révolution non moins importante que la première, c'est la séparation complète et désormais éternelle de la France et de l'Angleterre. Jusqu'à l'heure où nous sommes, à la fin

du douzième siècle, du Rhin aux Pyrénées, des Alpes à l'Océan, nous n'avons rencontré que des princes français, à commencer par le roi d'Angleterre, à finir par le roi d'Aragon. Tous ces rois parlaient la même langue, ils se reconnaissaient pour les enfants de la même patrie, ils étaient poussés par les mêmes souvenirs. Henri Ier, Henri II, Richard, rois d'Angleterre, n'étaient pas encore des Anglais : au contraire, ils se vantaient hautement de leur origine toute française ; dans leur royaume, la loi était française, la chevalerie était française, la noblesse était française ; les clercs, les poëtes, les capitaines, les soldats, autant d'enfants de la France. Rouen, Poitiers, Bordeaux, c'étaient là les capitales des rois d'Angleterre. Ils passaient leur vie dans leurs châteaux de France ; morts, ils étaient enterrés en terre sainte et française. A la cour de ces rois d'Angleterre, les gentilshommes avouaient volontiers qu'ils étaient propriétaires en Angleterre, mais vous les eussiez appelés des Anglais, ils auraient crié à l'injure. Donc, jusqu'à présent, nous n'avons eu sous les yeux, depuis Guillaume *le Conquérant*, qu'une nation, féodale il est vrai, c'est-à-dire en guerre perpétuelle avec chacun et avec tous, mais enfin une nation qui est française. Même dans leurs batailles les plus acharnées, les gens arrivés d'Angleterre n'oublient pas la patrie commune ; même dans leur plus haute fortune, les rois d'Angleterre se rappellent qu'ils doivent aux rois de France la foi et l'hommage que le vassal doit à son seigneur. — Guerres civiles si l'on veut, guerres de Français à Français ; mais non pas (ce que nous allons voir bientôt) guerre de nation à nation. Voilà comment la race capétienne, malgré cette inhabileté et cette faiblesse qui ont pesé sur elle deux longs siècles, à l'instant même où les princes de race normande déployaient tant de courage, d'intelligence, de génie, de qualités éminentes, est cependant restée sur le trône de France. Dans ce nœud féodal que les Anglo-Normands ne pouvaient briser sans se proscrire eux-mêmes, se trouva le salut de la France capétienne. Ajoutez qu'à l'instant même où s'épuisait le génie de Guillaume *le Conquérant* et de ses successeurs, la royauté française allait tomber à son tour, enfin, entre des mains intelligentes et vaillantes. Jugez plutôt : du côté de l'Angleterre, Richard, ce fou glorieux, et le prince Jean, ce vil personnage, pendant que Dieu envoie à la France, pour la faire illustre et grande, Philippe *Auguste*, Louis VIII, saint Louis, Philippe *le Hardi !* Maintenant ces rois d'Angleterre, devenus lâches autant qu'ils avaient été intrépides et vaillants jusqu'alors, ne se trouveront en sûreté que lorsqu'ils auront placé l'Océan entre leur trône et la France. Le royaume d'Angleterre n'a jamais été dans une position plus critique

qu'à la mort du roi Richard. Ce prince malhabile ruinait l'Angleterre ; depuis son départ pour la croisade, il avait tiré jusqu'au pus le sang de ses sujets. — « Je vendrais Londres! s'écriait-il. Qui veut l'acheter? » — Lui mort, cet immense trésor que les rois ses prédécesseurs laissaient en mourant, comme le meilleur moyen d'aplanir le chemin qui menait à leur trône, ce trésor était vide! Quant à vendre la ville de Londres ou toute autre partie de son royaume, le roi d'Angleterre n'eût pas trouvé d'acheteurs depuis qu'il avait repris, sans rendre l'argent, les terres qu'il avait aliénées. Ainsi, pas d'argent et pas de crédit. Puis, à la place de cette vaste monarchie anglo-normande, entourée de comtés, de duchés, de souverainetés immenses sur le continent, le successeur de Richard allait trouver un royaume dont les diverses parties, flottantes çà et là, n'étaient plus liées entre elles, ni par la crainte, ni par l'espérance, ni par la communauté de l'ambition et du danger, qui souvent remplace le patriotisme. Bientôt, plus rien ne resta de cette puissance des premiers Plantagenets, maîtres de la Gaule occidentale; et cela devait être, tant cette puissance formidable se composait d'éléments étrangers l'un à l'autre. Ici la Normandie, ennemie de l'Angleterre ; là le duché de Bretagne, ennemi de la Normandie; plus loin l'Anjou, à qui le Poitou était odieux; et enfin, le Poitou, jaloux des droits de l'Aquitaine. Remarquez toutefois que chacun des divers rois d'Angleterre, dans ces différentes provinces, en avait une sur laquelle il pouvait compter, par le dévouement naturel de la terre à son seigneur légitime; roi de l'Angleterre à demi vaincue, Guillaume *le Conquérant* s'appuyait en toute confiance sur la Normandie; Henri II entraînait avec lui les vœux, le courage et le dévouement de ses compagnons, les Angevins; Richard *Cœur-de-Lion*, aux premiers jours de son règne, s'appuyait hardiment sur les Aquitains, les sujets de sa mère Eléonore; il s'était fait aimer dans ces provinces du Midi toutes disposées à l'aimer. Mais à sa mort, toute illusion était détruite: ces peuples divers du continent comprenaient déjà d'une façon très-nette que leur rôle ne serait jamais le beau rôle, tant qu'ils ne seraient que les gardiens des côtes d'Angleterre. La première de toutes ces provinces entrées violemment dans l'association, la Bretagne, pour ne pas servir incessamment de passage aux armées anglaises, voulut reprendre son indépendance et servir à l'abaissement de l'Angleterre en attendant que la séparation de la Normandie lui fît oublier jusqu'au souvenir de la commune origine et des grandeurs dont elle avait été le berceau. Dans cette position critique et quand cette violente unité s'allait briser violemment, même un prince habile eût été embarrassé pour se bien défendre. Henri Ier, Henri II lui-même, auraient peut-être déses-

péré de maintenir le royaume d'Angleterre dans ces limites avancées, à plus forte raison le prince Jean. Roi d'Angleterre, duc de Normandie, comte d'Anjou, du Maine et du Poitou, un instant maître de la Bretagne, par un crime, c'était trop pour la force et pour l'habileté de cet indigne Plantagenet. — Il avait en lui-même tous les vices qui perdent les monarchies : et tel était le mépris qu'on lui portait, qu'on l'avait appelé : *Jean sans-Terre*, bien avant qu'il eût perdu la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Touraine. Tout lui manquait, même le droit de monter sur le trône de Richard; car, enfin, d'après la loi des fiefs observée en Normandie et en Angleterre, le vrai roi, c'était Arthur, duc de Bretagne, le fils de Geoffroy Plantagenet, qui était lui-même le troisième fils de Henri II. La mère d'Arthur, la veuve du comte Geoffroy, était de la meilleure race bretonne, et quand elle eut mis au jour cet enfant, elle l'appela d'un nom populaire : Arthur[1]. Les Bretons, longtemps écrasés par des guerres terribles, avaient placé leur plus vif espoir dans cet enfant de leur princesse Constance, qu'ils avaient défendue et protégée contre la tyrannie de Henri II son beau-père. — Mais le roi de France, seigneur d'Arthur, seigneur de Jean, ne voulait ni de l'enfant, ni de l'homme fait; il voulait la Normandie, il voulait la Bretagne, il voulait être le roi d'un royaume; il assistera, témoin impassible, à la mort du jeune Arthur, sauf à châtier le meurtrier, en maître irrité. Jean s'était fait reconnaître roi d'Angleterre; il avait été couronné à Londres le 24 juin 1199, et il arrivait en toute hâte pour se rencontrer avec le roi Philippe *Auguste* dans une plaine non loin de Gaillon. Dans cette entrevue pacifique, le roi de France (c'était la première fois depuis longtemps) traita avec un grand mépris le roi d'Angleterre. De quel droit, par exemple, le roi Jean avait-il pris la couronne d'Angleterre sans la permission de son seigneur? Cependant le roi de France voulait bien pardonner au roi Jean, à condition que le Vexin normand serait réuni à la couronne de France; que le jeune Arthur, armé chevalier par Philippe *Auguste*, réunirait désormais à son duché de Bretagne, le Poitou, l'Anjou, le Maine et la Touraine. Certes, la proposition était dure, les rois d'Angleterre n'étaient guère accoutumés à entendre un pareil langage, et le roi Jean, tout lâche qu'il était, recula en songeant à quel degré d'humiliation il était déjà tombé. Sans plus attendre, Philippe *Auguste* était entré dans la Bretagne au nom d'Arthur. Les châteaux qui avaient reconnu le roi Jean, le roi de France les fait raser. A bon droit effrayés, les amis du

[1] La Bretagne, ch. VII, p. 22. — Ces deux chapitres réunis se prêtent mutuellement une grande clarté, et complètent, l'un par l'autre, la biographie du jeune Arthur.

jeune prince, ses fidèles Bretons, appellent à leur aide, contre le roi de France, l'oncle d'Arthur! Triste ressource! Jean *Sans-Terre* et *Sans-Cœur* était cent fois plus à craindre pour son neveu que le roi de France. Il y eut en ce moment une sorte de paix entre les deux rois. Il fut convenu que Louis, fils du roi de France, épouserait Blanche de Castille. Blanche était la fille d'Alphonse VIII et d'Éléonore, la sœur du roi d'Angleterre; elle était par conséquent la nièce du roi Jean, qui, en faveur de ce mariage, abandonnait au roi de France, Issoudun, le comté d'Évreux et le Vexin normand, avec une somme de 20,000 marcs d'argent. Éléonore d'Aquitaine elle-même, qu'on est étonnée de retrouver vivante, malheureuse femme qui a subi tant de traverses, et vu mourir tant d'enfants, si galante et si vive au début, si morne et tombée si bas à la fin de sa carrière, s'en fut chercher la fille d'Alphonse VIII, Blanche de Castille. — Cette princesse, c'est la reine Blanche, illustre et excellente entre toutes les reines de la France, qui sera plus tard la mère du roi saint Louis. Le mariage fut célébré non pas en France, à cause de l'interdit, mais à Pont-Mort, petit village de la Normandie. Ce fut la dernière œuvre d'Éléonore d'Aquitaine. Cette vie si remplie de passions et d'agitations de tout genre touchait à sa fin; cette reine d'Angleterre qui avait été reine de France, reine accablée de louanges et d'injures, tour à tour fière jusqu'à l'insolence, humble jusqu'au repentir, elle avait alors quatre-vingts ans; fatiguée du monde, non sans cause, elle se retira au convent de Fontevrault, où elle mourut enfin, quatre ans après.

La querelle survenue entre le roi Philippe-Auguste et le terrible pape Innocent III, à propos de la première femme du roi de France, Ingertrude, que celui-ci avait répudiée pour épouser la reine Marie, vint grandement en aide au roi Jean. Innocent III appelait : une concubine la nouvelle épouse de Philippe-Auguste! Le conflit du roi et du pape fut terrible. Figurez-vous, dans ce royaume chrétien, le clergé français hésitant entre le roi et le pape, ces deux volontés inébranlables; les temples fermés, les cimetières refusant aux morts la sépulture chrétienne, et, en un mot, l'immense désordre que l'excommunication entraînait avec elle : c'étaient là autant de graves sujets d'inquiétude et de malaise. Mais, d'autre part, telle était l'insolence du roi Jean, et si grande sa folie, que Philippe-Auguste eût trahi la cause de la royauté française, si, tenant un pareil homme dans sa main, il eût renoncé à ses vastes projets. Déjà l'Angleterre était soulevée contre ce tyran déshonoré; Londres, indignée, pleurait sur la reine Aloïsia de Glocester indignement chassée par le roi Jean; les barons anglais refusaient de prendre parti

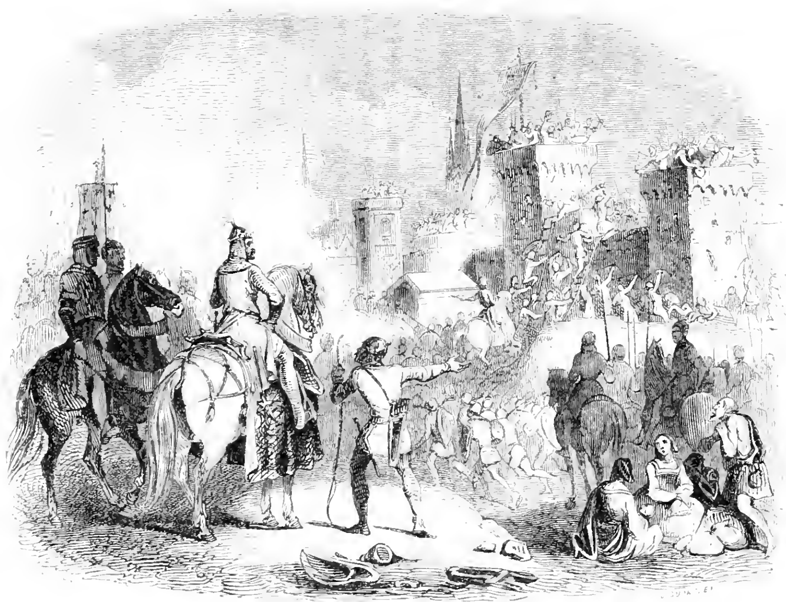
dans cette guerre à la suite d'un roi méprisé; à peine s'ils consentaient à racheter leurs services, à prix d'argent. Le moment était bon pour envahir la Normandie. Philippe-Auguste se met en route; il emporte d'assaut le château de Longchamps, le château de la Ferté, le château de Lyns. Pour s'emparer plus tôt de Gournay, le roi fait briser la digue qui fermait la vallée de l'*Epte*. O douleur! soudain la rivière déchaînée couvre de sable et de boue les plus fertiles campagnes; l'Epte renverse les moulins, les arbres, les vignes; elle brise les murs et la ville, elle noie les habitants. Gournay pris, Philippe-Auguste arme chevalier le jeune Arthur de Bretagne, qui fait hommage au roi de France, non-seulement pour la Bretagne, mais encore pour le Poitou, pour l'Anjou, le Maine et la Touraine... des provinces qu'il se promettait de conquérir, le pauvre enfant! Quant à la Normandie, Arthur reconnaissait qu'elle devait revenir au roi de France. Cependant la guerre commence entre l'oncle et le neveu. Les barons poitevins vont rejoindre à Tours leur jeune duc; chaque baron amenait ses chevaliers : Geoffroy de Lusignan en avait vingt, Guillaume de Mauléon en avait trente; quarante chevaliers suivaient Raoul d'Issoudun. Raoul, comte de la Marche, ce même Raoul dont le roi Jean avait enlevé la femme, une femme tendrement aimée, pour répudier Aloïsia de Glocester, avait amené tous ceux qui l'avaient voulu suivre. Les Bretons n'étaient pas arrivés des derniers pour assister aux premières armes de leur prince. On était peu nombreux, on avait un chef sans expérience, on était devant la ville de Mirebeau; la ville est prise, moins le château dans lequel s'était retirée la mère du roi Jean. — La nuit venue, tout dormait dans la ville; Arthur dormait comme on dort à seize ans, et les Brétons, fatigués, avaient déposé leurs épées. Alors revient, dans l'ombre, le roi Jean qui reprend la ville, et de tous ces chevaliers attachés à la fortune du jeune Arthur de Bretagne, pas un ne reste libre, ou debout. Tout est pris, ou tout est mort. Parmi les prisonniers, étaient le jeune duc de Bretagne, Arthur, petit-fils de Henri, gendre du roi de France, le comte de la Marche, le vicomte de Limoges et le vicomte de Lusignan. Par l'ordre du roi Jean, qui violait ainsi les lois les plus sacrées de la chevalerie, ces prisonniers de guerre sont traités comme des bêtes féroces : on les charge de fers, on les jette sur d'ignobles véhicules, on les traîne de prisons en prisons, plusieurs meurent de faim dans les cachots. Depuis ce jour funeste, on n'entendit plus parler du duc de Bretagne. — Il s'est évanoui, *evanuit*, dit le vieil historien. — Comment il est mort? Il faut le demander à la Seine qui l'engloutit dans ses eaux ensanglantées; surtout

il faut le demander à Shakspeare qui vous a raconté avec tant de larmes les souffrances du jeune Arthur.

La Bretagne entière, cette austère patrie des longs drames, des longues douleurs, la patrie d'Artus, de Tristan le Léonois, d'Yseult aux blanches mains, pleura ce jeune homme qu'elle aimait comme elle a toujours aimé ce qui est jeune et beau et poétique. Les Bretons, braves et fidèles, indomptables et fiers, aimant d'un amour égal la liberté et la gloire, avaient placé sur la tête de leur jeune prince leur dernier espoir d'indépendance et de liberté. Le meurtre du duc de Bretagne si lâchement égorgé par son oncle, tué dans la nuit et sans qu'on sût rien de sa mort, retentit au loin dans toute l'Europe indignée. Dispersés, les Bretons se jetèrent dans le parti du roi de France, pour venger leur prince assassiné par le roi Jean. Alors ce fut le tour de Philippe-Auguste. Le crime qu'il avait prévu, et dont il profitait, venait d'être accompli, la vengeance du meurtre n'était pas moins profitable au roi de France, que la mort même du duc de Bretagne. — A dater de ce jour, Philippe-Auguste devint sinon le maître, du moins le chef de ce triple faisceau de provinces qui obéissaient à l'influence de l'Angleterre. Le Poitou accueille Philippe-Auguste avec des transports unanimes, les Normands l'appellent, les Bretons le précèdent, et, comme pour lui frayer les chemins, ils prennent d'assaut le Mont-Saint-Michel. En même temps, les Manseaux et les Angevins prenaient Andelys, Évreu , Domfront, Lisieux. Ce fut à Caen que le roi de France réunit son armée à celle des Bretons. La Normandie était donc attaquée au sud, au nord, à l'est, de toutes parts. Cette fois ses anciens ducs n'étaient plus là pour la défendre. Il n'était plus, le temps des Rollon, des Guillaume Longue-Épée, des Guillaume le Conquérant, des Henri Ier, des Henri II; Richard Cœur-de-Lion avait emporté avec lui, dans la tombe, l'énergie passionnée de ses ancêtres. Ici commence ce grand débat que le quatorzième siècle a vu s'accomplir, la séparation de la France et de l'Angleterre; ici se termine ce partage de la Gaule que nous avons vue, pendant cinq siècles, divisée en un grand nombre d'États souverains qui reconnaissaient pour chefs, les uns le roi de France, les autres le roi d'Angleterre, chacune des deux nations tendant incessamment à dominer sa rivale. C'est un royaume qui rentre dans ses limites naturelles, ce sont deux nations qui vont avoir le secret de leurs forces. Filles de la même patrie, long-temps sœurs, longtemps alliées, la France et l'Angleterre ont dû être poussées à cette séparation violente, par quelqu'une de ces causes qui viennent de la Providence, et qui sont irrésistibles; bien plus, c'est pitié de voir

le roi Jean tomber dans les embûches de la Providence, quand les passions et les vices de cet homme auraient suffi pour le perdre. La chasse et la table remplissaient ses journées indolentes. En moins d'une année, de tant de villes opulentes, de tant de forteresses imprenables, il ne lui resta plus en Normandie, que Rouen, Verneuil et Château-Gaillard. *Rupes prœcelsa sub auras*[1]. — Le roi de France avait une plus grande et plus royale idée de la dignité royale. Sa cour était tout à fait la cour d'un souverain qui commande l'obéissance et le respect. Il voulait être le premier dans l'estime et dans l'admiration de son peuple. Il s'entourait, non pas comme le roi Jean, des plus vils flatteurs, mais des chevaliers les plus illustres, des historiens, des poëtes, des clercs. Chrétien de Troyes était son poëte, Guillaume *le Breton* écrivait jour par jour l'histoire de ce grand règne. Le roi avait des encouragements pour la science, des franchises pour l'université, la fille aînée des rois de France, « *la citadelle de la foi catholique.* » Sous son règne le droit romain se répandit dans les écoles et dans les tribunaux des écoles du Nord. Mais revenons au Château-Gaillard.

Le Château-Gaillard était défendu par Roger de Lascy, brave soldat,



intrépide, cruel. Il fallut cinq mois de luttes et de travaux pour abattre

[1] Philippide, liv. VII

ces remparts. La faim seule put réduire Roger de Lascy. D'abord il avait chassé de la ville toutes les bouches inutiles, les femmes, les enfants, les vieillards : pendant plusieurs semaines ces infortunés soutinrent leur vie avec l'eau de la Seine et l'herbe de la prairie ; après quoi il fallut en venir aux plus horribles ressources ; ceux qui n'étaient plus bons à la défense commune, servaient de pâture aux plus valides. Aux horreurs de la famine, l'incendie ajoutait ses ravages. La pitié était grande pour ces braves gens. En vain le pape Innocent III fit entendre ces paroles de paix et de clémence par lesquelles le successeur de saint Pierre avait souvent terminé tant de sanglantes discordes : le roi de France répondit au pape Innocent III, que lui et ses barons, ils étaient prêts à supporter l'excommunication ; même ces derniers étaient décidés *à ne faire la paix avec le seigneur pape, que par l'intervention du seigneur roi.* A la fin, il fallut se rendre ; la citadelle du roi Richard n'était plus qu'un monceau de ruines. En toute hâte le roi Jean, qui était à Rouen, plongé dans les plus sales voluptés, prend la fuite et arrive à Portsmouth, le 4 décembre 1203. Au même instant, Philippe-Auguste attaquait la Normandie du côté de Falaise. « On avait déjà dépensé sept jours à ce « travail, quand les capitaines et bourgeois rendirent la place par com- « position, et reçurent les Français[1]. » Après Falaise, la ville de Caen, la ville des ducs normands, ouvrit ses portes sans coup férir. Bayeux, Séez, Coutances, Lisieux, reconnaissaient le roi de France pour leur maître et seigneur. Nous avons déjà dit comment le Mont-Saint-Michel fut emporté d'assaut, par Gui de Thouars, à l'heure où la marée laisse à sec cette roche inaccessible. L'incendie détruisit en même temps le couvent et la forteresse :

> Vis ignea sursum
> Scandit, et ecclesiæ decus omne, locumque sacratum,
> Resque monasterii cremat insatiabilis omnis.

Ce fut un étonnement mêlé d'épouvante lorsqu'on la vit tomber au pouvoir des vainqueurs, cette place qui ne pouvait être assiégée ni par terre, car le sol cède sous les pieds des hommes ; ni par mer, car, à l'heure où descend la mer, le navire reste à sec. — Mais rien n'arrête les Bretons qui vengent, sur les Anglais, leur jeune duc Arthur. Avranches tombe entre leurs mains, et, quand la ville est prise, ils s'en viennent rejoindre à Caen le roi Philippe-Auguste, excités par tant de victoires, à ce point que le roi de France, qui déjà regardait comme sienne la province de Normandie, aurait bien voulu modérer la fougue ardente de ses terribles alliés de Bretagne : il trouvait même que c'était payer trop cher le Mont-Saint-

[1] Dumoulin, liv. XII. — [2] Pommeraye, liv. VIII.

Michel que de l'obtenir par cet immense incendie. Et maintenant que le roi Jean n'ose pas nous attendre et qu'il se cache derrière l'Océan, frappons le grand coup, prenons-lui la capitale de son duché, la capitale brillante, courageuse et fidèle, fidèle même au roi Jean! Depuis tantôt deux cent quatre-vingt-douze années, la ville de Rouen a présidé aux destinées de la Normandie. Sa richesse, son bon sens, sa vive intelligence, sa passion pour la justice, son aptitude à tous les arts de la paix et de la guerre, avaient fait de cette ville opulente une de ces cités souveraines entre toutes, dont l'amour ou la haine sont d'un grand poids dans les destinées et dans les révolutions d'un grand empire. Depuis la conquête, Rouen avait été le séjour des plus grands seigneurs de l'Angleterre, l'asile d'une cour brillante, le siége d'un gouvernement important. A ces causes, la ville ne se sentait guère poussée à fermer ses portes aux gens venus de l'Angleterre, à les ouvrir aux gens venus de la France. En vain, les romans de chevalerie et les poëmes avaient-ils enseigné aux bourgeois de Rouen que les rois de France étaient les seigneurs des rois d'Angleterre; le roi qui était en Angleterre restait toujours, pour les bourgeois de Rouen, le roi véritable, le Normand couronné; les Normands se sentaient encore plus Normands que Français; et d'ailleurs il y avait déjà cent cinquante ans qu'ils se battaient contre la France. La ville était forte, elle jouissait des droits les plus étendus de la commune; la bourgeoisie était armée et vaillante, elle n'obéissait qu'à son maire, elle avait derrière elle, pour l'encourager et pour la soutenir dans la défense des forts et des murailles, d'intrépides chevaliers normands commandés par Pierre de Pratellus. Si l'attaque est vive, la défense sera patiente : les bourgeois de Rouen ont brisé leur pont; le pont le plus important jeté sur la rivière de Seine, car il est le dernier; admirable courage, le courage de ces bourgeois, seulement il était employé au service d'un méchant prince. — Le siége commence; de part et d'autre on se battait avec énergie, mais sans en venir aux extrémités impitoyables qui avaient signalé et déshonoré le siége de Château-Gaillard. Le roi de France comprenait qu'il assiégeait une ville française; de son côté, la ville de Rouen ne pouvait guère se dissimuler qu'avec un prince comme le roi Jean, elle n'avait pas grand secours à attendre. Ce que voyant, « les gouverneur, « gendarmes, maire, jurés, et communauté de ville et cité de Rouen, « s'obligent et promettent à Auguste que si, dans trente jours, à com- « mencer du 1er juin, Jean, roi d'Angleterre et duc de Normandie, ne « faisoit paix avec luy, ou par force d'armes, ne luy faisoit lever le siege « de devant la ville, de luy livrer la ville de Rouen avec ses forteresses « et defenses. » — De son côté le roi de France promettait à la ville de

Rouen : « de quitter et délaisser les terres, seigneuries et biens im-
« meubles des seigneurs, bourgeois et soldats, qui de présent estoient à
« Rouen, remettant en possession de leurs biens, les seigneurs, bour-
« geois et soldats du comté d'Eu, les bourgeois de Drincourt et d'Au-
« male, les seigneurs et vassaux de Robert, comte d'Alençon — Le roi
« de France s'oblige de conserver la ville en toutes ses libertés et cou-
« tumes, tant par eau que par terre, dans la Normandie, l'Anjou, le
« Maine, la Bretagne et la Gascogne. — Ceux des seigneurs qui ne vou-
« dront pas estre compris en ce traité, le roi de France leur donne un
« sauf-conduit pour se retirer, soit par eau, soit par terre. Le roi de
« France pourra mener et ramener par eau ses vaisseaux et galères,
« *sans toutefois faire marchandise que ce qu'il aurait gaigné*. Tous les
« marchands de Rouen pourront, dans les trente jours de la tresve,
« porter leurs marchandises et les rapporter (pourvu qu'ils ne chargent
« point de blé) dans les terres du roi, en payant les peages et coustumes
« où elles sont dues [1]. »

Ces habiles gens, même au milieu du siége, ne voulaient pas perdre une bonne occasion de faire un commerce lucratif. Pour gage de leur bonne foi, se portaient garants : Pierre de Préaux, qui donnait son neveu en otage ; Renau du Bosc, qui donnait Geoffroy son fils ; Godefroy du Bosc, qui donnait le fils de sa sœur Havaise, et quarante bourgeois qui proposaient, soit leurs neveux, soit leurs fils, comme otages des conventions stipulées. Du côté du roi ont signé : *le roi ;* et avec lui, Robert, comte de Nevers ; Robert, comte de Dreux ; Pierre, comte d'Auxerre ; Drogues de Merlou, Connétable, Guy de Dampierre, Benoist de Rey, Guillaume de Guerlande, Henri Marescal, Jean de Rouvray, Aubert de Haugest, Guillaume Chambellan le père, Gaucher de Chastillon, le comte de Juigny, Gaucher son frère, le comte de Bar, Robert de Courtenay, Hugues de Malaunay, Raoul Ploguel, Raoul de Roye. Et pour les Rouennais, ont signé : Robert, *maire de la ville ;* Geoffroy le changeur, Matthieu le Gros, Hugues, fils de la vicomtesse, Raoul de Chailly, Jean Lucas, Raoul Grommel, Énard de la Rive, Jean Fessard, Clarembaud, Jean Baliécoc, Roger Malasne, Walon de la Rive, Osmond, Poirier, Berrier Féfibre, Guillaume Grommet, Guillaume Freschet, Robert de Mesblan, Auger de Survie, Robert du Chastel, Nicolas de Dieppe, Robert Poirier, Robert de Maspalu, Silvestre de Wateville, Martin de la Conveière, Richard de Saint-Wandrille, Geoffroy Villain, Pierre le Pescheu, Lucas Baudry et Guillaume Dumoulin. *Fait devant Rouen*,

[1] Dumoulin, Hist. gén. de Normandie, liv. XIV. — Et cet autre privilége, mais pour les bourgeois de Rouen seulement, de ne pouvoir être poursuivi pour usure, une concession faite au commerce.

le premier jour de juin, l'an mil deux cent quatre de Notre-Seigneur.

A la faveur de ces trêves, les Normands choisirent quelques-uns *des plus signalés d'entre eux,* pour aller en Angleterre requérir leur duc et lui remontrer *comme ils estoient grandement pénés et oppressés des armes d'Auguste.* Le roi Jean était, plus que jamais, occupé de ses fêtes, de ses plaisirs, de ses amours. Quand arrivèrent au palais du roi d'Angleterre les envoyés de la ville assiégée, Pierre des Préaux, Geoffroy du Bosc, Henri d'Estouteville, Robert, le maire de la ville, Geoffroy le changeur, le roi faisait une partie d'échecs. C'est à peine, et sans quitter le jeu, s'il répondit à ces dignes porteurs d'un solennel message, qu'il n'avait rien à faire pour les gens de Rouen, et que, du reste, *ils agissent pour le mieux.* « Lesdits deputés de retour, et la res-
« ponse de Jean entendue, les Rouennois, fort etonnés, s'assemblerent
« pour consulter ce qu'ils devoient faire? Quelques-uns d'entre eux al-
« lèguerent que de leur premiere origine ils estoient François, et que
« le pays qui pour lors s'appeloit Normandie, estoit auparavant nommé
« Neustrie, et une des plus nobles et riches provinces de la France;
« qu'elle auoit esté erigée en duché, pour estre tenue en foy et hom-
« mage à la couronne de France et de ses roys qui s'estoient reservé la
« souveraineté sur icelle, et en un mot qu'ils ne voyoient aucun moyen,
« ny point de sujets de soutenir plus longtemps les deplaisirs de la
« guerre, mais, au contraire, plusieurs raisons de renouer leurs an-
« ciennes amitiés et bonnes intelligences avec les François. »

Ces raisons donnèrent *un tel branle* à la plus grande partie des citoyens, qu'aussitôt la ville de Rouen ouvrit ses portes au roi de France. Le roi franchit les doubles murs, les triples fossés de la ville et planta son drapeau sur la tour. En même temps il confirmait les priviléges de la commune, il laissait à la province ses lois, ses coutumes, les institutions féodales dont elle est le berceau. La chute de la puissance normande entraîna la perte de toutes les nationalités environnantes.

Jamais la monarchie française n'avait obtenu, les armes à la main, un agrandissement plus sérieux et plus ample. Cette fois ce n'était pas à la Normandie seulement qu'en voulait le roi de France, c'était à la France entière. Plus d'Anglais chez nous! On eût dit que c'était le cri de la royauté nouvelle. Le roi prit Loches, Chinon, puis la Rochelle; et comme, en fin de compte, un peu de bon droit ne saurait gâter les meilleures causes, le roi vainqueur fait citer le roi Jean son vassal, pour que le roi Jean, qui cette fois était véritablement *Jean-sans-Terre,* au moins au delà de l'Océan, eût à se présenter devant son seigneur suzerain, séant à la cour des pairs à Paris, « et là se justifier, s'il est possible, du

« meurtre d'Arthur, comte de Bretagne. » Cour des *pairs*, c'était un souvenir des romans de chevalerie; et, en effet, ce souvenir ne déplut pas, non plus que le titre, aux barons français. Voilà un nouveau progrès de la couronne, ce roi qui domine ses pairs, ce roi de France qui appelle à son tribunal un roi d'Angleterre, devant des barons français, pour le juger comme un vassal traître et félon. — Et, chose étrange! le roi Jean, cité à comparaître, tant le respect féodal était sans bornes, ne décline pas cette juridiction des pairs de France. Certes, il pouvait répondre aux pairs qui le faisaient appeler, que depuis Hugues Capet les rois de France avaient renoncé de fait au droit d'assigner un vassal de leur couronne plus puissant qu'ils n'étaient eux-mêmes; que la Normandie était, de fait, un pays souverain et formant une nation à part; que depuis les premiers ducs le contrat féodal, consenti avec tant de peine par Rollon à Charles le Simple, avait été brisé par la victoire, non moins que par l'acte authentique d'une séparation complète entre le royaume de France et le duché de Normandie; tel avait été le châtiment de Louis *d'Outremer* (Louis IV) lorsque celui-ci avait tenté de s'emparer de la Normandie. Et d'ailleurs, les Normands n'avaient-ils pas aidé les comtes de Paris à s'emparer de la couronne des fils de Charlemagne? Donc les ducs de Normandie étaient quittes avec le roi de France; ils ne lui devaient ni hommage, ni obéissance, ni respect! Ainsi eût parlé le roi Henri II. Mais le roi Jean, Plantagenet déshonoré, se borne à demander un sauf-conduit et sûreté pour sa personne, et alors il se rendra au tribunal du roi Philippe de France. — Par tous les saints! répondit Philippe Auguste, *s'il retourne en Angleterre*, c'est que son jugement le voudra bien! — Alors, en l'absence de Jean sans Terre, fut portée cette sentence par les barons français : « Attendu que Jean, duc de Normandie, « en violation de son serment à Philippe son seigneur, avait assassiné « le fils de son frère aîné, hommager de la couronne de France et proche « parent du roi, et avait commis le crime dans la seigneurie de France, « il était reconnu coupable de félonie et de trahison, et était en consé« quence condamné à voir confisquer toutes les terres qu'il tenait par « hommage. » Ainsi parle la Couronne de France, et elle est obéie. La fortune du roi Jean n'a plus rien désormais qui soit digne de notre intérêt ou même de notre pitié. Il est bien vrai qu'il revint une dernière fois dans le Poitou et dans l'Anjou, pour tout piller, pour tout brûler, sans respecter la ville d'Angers, « la ville où ses ancêtres avaient vu « premièrement la clarté du soleil; » mais, en fin de compte, la bataille de Bouvines (1214) vint prouver à tout jamais que si le roi Jean restait

désormais roi d'Angleterre, il ne serait plus ni duc de Normandie, ni duc de Bretagne, ni comte du Maine, ni comte d'Anjou. La nation anglaise fut pleine de honte et d'épouvante quand elle apprit toutes ces fautes irréparables. Dans ce désastre, et contenu au dedans par les barons d'Angleterre, ce prince, à jamais méprisable, osait à peine se défendre contre le terrible pontife Innocent III. Vainqueur en Orient, vainqueur dans le Midi de cette Église nouvelle qui s'était formée à Toulouse et qui déjà comptait ses fidèles et ses martyrs, le pape Innocent III portait déjà sur l'Angleterre toute la violence de son génie. La question soulevée à Rome était d'une grande importance; il s'agissait cette fois encore de l'archevêché de Cantorbéry, et de savoir à qui appartiendrait la nomination de l'archevêque? — Au roi, disaient les gentilshommes; à nous, disaient les prêtres anglais; et c'est justice, répondait le pontife : il est temps de faire justice des innovations de la dynastie normande. — Alors commença entre le roi et le pape, une querelle sérieuse : — l'excommunication est jetée sur le royaume d'Angleterre; — de son côté le roi Jean s'empare des biens de tous les ecclésiastiques qui acceptent l'interdit du pape. Ce prince imprudent ne fait que rire des menaces de l'Église; mais bientôt, à mesure que l'excommunication s'appesantit sur son royaume éploré, quand il entend l'épouvante, les gémissements et les malédictions de son peuple, quand il comprend que la sentence de déposition suivra la sentence d'interdit, et que le roi de France n'attend que l'ordre du pape pour voguer du côté de l'Angleterre, bien plus, quand il entendit Pierre l'Hermite annoncer à la façon d'un prophète qu'avant peu le roi Jean aura régné, alors enfin il fallut céder malgré tout son orgueil! A la fin le roi Jean demande grâce; il jure d'être fidèle à Dieu, au bienheureux Pierre, à l'Église romaine, au pape Innocent, à qui il promet mille marcs sterling d'or. De son côté le pape se laisse fléchir : il permet de célébrer la messe, une fois par semaine, dans les églises conventionnelles d'Angleterre, et enfin Innocent III leva tout à fait l interdit, quand le roi Jean lui eut écrit, dans un style que les plus humbles rougiraient d'employer : — « Voulant nous humilier nous-mêmes, — *Volentes nos ipsos humiliare*, — nous cédons librement à Dieu, aux saints apôtres Pierre et Paul, à notre mère la sainte Église romaine, et à notre seigneur le pape Innocent III et à ses successeurs, tout notre royaume d'Angleterre, — *Libere concedimus*, etc., *totum regnum Angliæ.* » — Cette lâcheté dernière compléta l'opprobre qui pesait déjà sur Jean sans Terre. Les barons, et en général tous les hommes prudents de l'Angleterre, ne virent pas sans honte ce nouvel abaissement

de la royauté anglaise. Ils n'avaient pas été les derniers à comprendre que les Anglais devaient être les alliés naturels des Albigeois, et que l'hérésie seule pouvait les sauver du pouvoir pontifical; mais quoi! il n'était plus temps de venir à l'aide de ces protestants du treizième siècle, les Albigeois avaient été écrasés jusqu'au dernier.

Ceci est un des récits les plus curieux de l'historien Matthieu Pâris. Le roi Jean, déshonoré par le pardon du pape Innocent III, se met en quête d'hérétiques qui puissent venir à son aide; il envoie des ambassadeurs *au roi d'Afrique, de Maroc et d'Espagne*. Le roi d'Angleterre offrait de se rendre au roi de Maroc, lui et son royaume; de tenir, de lui, son royaume comme tributaire, et enfin d'adopter la loi de Mahomet. A ces offres étranges, le roi barbare, posant doucement un livre qu'il tenait à la main : — « Je lisais, dit-il, un livre écrit par un Grec chrétien nommé « Paul. Ce Grec est un sage, et ses discours me plaisent fort; pourtant « je lui reproche de n'être pas resté fidèle à la loi sous laquelle il est « né. Que me parlez-vous de ce roi d'Angleterre, qui veut prendre ma « croyance, pendant que moi je me ferais chrétien, si l'honneur le « permettait? Quant à devenir mon tributaire, en vérité je ne com- « prends pas qu'un roi, maître d'un si grand royaume, veuille ainsi se « soumettre au tribut, à l'obéissance, à la misère, d'homme libre, indé- « pendant et heureux qu'il était. » — Le roi maure voulut savoir aussi pourquoi donc *ces misérables Anglais laissaient régner sur eux un pareil homme?* A quoi l'ambassadeur du roi Jean répondit : « Les Anglais sont « les plus patients des hommes jusqu'à ce que les outrages et les inso- « lences passent toute mesure. » Le roi mahométan qui parlait et agissait si bien avait nom Mahomet-el-Mazir. Mais ne croirait-on pas lire quelques pages d'un roman non historique?

Comme nous l'avons dit, la bataille de Bouvines porta à son comble la gloire de Philippe-Auguste et la honte du roi anglais. De cette bataille mémorable nous avons le récit dans les vers de ce poëte trop virgilien, Guillaume *le Breton*, et de ces vers nous n'en avons que trop cité. Ce fut le dernier effort du roi Jean et de la noblesse anglaise. Ce jour-là le roi Philippe-Auguste eut à combattre, dans une mêlée sanglante, le comte de Flandre, le comte de Boulogne, enfin l'empereur Othon et le roi Jean, *ces deux grands et terribles lions*, — *duos magnos et grandes leones*. — Les Anglais, au nombre de cent mille hommes commandés par le comte de Salisbury, et avec eux les Allemands, les Flamands, une heure avant la bataille, se partageaient cette France envahie par leurs armes, tant cette fois ils étaient sûrs que la France, attaquée au midi et au nord, ne ré-

sisterait pas à ces forces réunies. C'est que la grandeur de Philippe-Auguste inquiétait fort le comte de Boulogne, le comte de Flandre, le comte de Hollande et de Louvain, tous les seigneurs féodaux, et ils avaient fait alliance pour venir à bout, d'un seul coup, de cette royauté qui les gênait. A ces causes, la bataille de Bouvines est une bataille de



chevaliers, une bataille de Français à Anglais, et en même temps la bataille de la royauté contre l'autorité féodale. Le roi de France marchait à la tête des siens, cherchant l'ennemi dans le territoire belge, lorsqu'enfin on se rencontra entre Lille et Tournay, près le pont de La Marque (27 août 1214). Fatigué du chemin, le roi dormait *sous un fresne,* quand tout à coup les siens l'éveillent en lui disant que le passage est disputé ; lui alors, après une prière *assez courte,* se montra à ses soldats le visage riant, et, sans attendre l'orillamme portée par Galon de Montigny [1], il se prépare à la bataille. Lui-même il reste au premier rang avec Guillaume des Barres, Barthélemy de Roye, Pierre Mauvoisin, Étienne de Longchamp, Jean de Rouvray, Henri, comte de Bar, *jeune d'ans, sage et courageux.* Le second escadron était commandé par Eudes, duc de Bourgogne : l'arrière-garde, par Gautier, comte de Saint-Paul. Les trompettes sonnent, les deux armées s'entre-choquent ; les Champenois et les Soissonnais, dignes fils de leurs pères, s'engagent bravement dans la mêlée ; victoire disputée et payée chèrement. L'em-

[1] Dumoulin, liv. XIV.

pereur Othon eut son cheval tué par Guillaume des Barres. (Vous avez déjà rencontré ce nom-là dans la croisade de Richard *Cœur-de-Lion.*) Les routiers brabançons, bandits d'un si grand courage, se firent tuer jusqu'au dernier. Parmi les chevaliers, prisonniers du roi de France, étaient le comte de Flandre, son ennemi mortel, les comtes de Boulogne et de Salisbury. Les Flamands rendirent leurs armes. Du côté de l'empereur, quinze cents cavaliers restèrent sur le champ de bataille; le mieux faisant de la journée, ce fut le roi Philippe-Auguste. Il avait été le but des archers allemands; il avait supporté tous les efforts de la bataille; un instant il avait été jeté à bas de son cheval avec des crocs de fer, à ses côtés était mort Étienne de Longchamp; mais, bientôt relevé, le roi était remonté à cheval, et il avait combattu jusqu'à la victoire gagnée. Bataille décisive. Au moins l'empereur Othon fut battu avec gloire; il eut trois chevaux tués sous lui, et peu s'en fallut qu'il ne mourût de la main du roi de France, pendant que Jean, son allié, qui guerroyait à dix lieues de là, prenait la fuite au premier bruit de la victoire de Bouvines. Trop heureux fut-il de rencontrer cette mer complaisante qui le remportait en Angleterre à chaque nouvel échec! Alors, de cette immense ruine de la fortune et de l'honneur de l'Angleterre, les barons anglais voulurent au moins sauver quelques garanties pour l'avenir. A ce roi vaincu ils demandèrent, mais ils demandèrent comme des gens qui ne veulent pas être refusés, cette charte appelée la *grande charte,* prétendant qu'à tout prendre, eux les barons, ils ne faisaient que rentrer dans les vieilles libertés de l'Angleterre, consenties par le roi Édouard *le Confesseur* et par Henri *Beauclerc.* Le roi, *bien estonné,* demanda le temps de Pâques pour en délibérer. Tous les barons de la *conjuration,* après avoir tiré à leur parti presque toute la noblesse du royaume, et *levé une grosse armée,* se rendirent devant le roi, — demandant leurs libertés, — à quoi le roi se refusa tout d'abord en jurant qu'il aimait mieux donner tout le royaume. Pour toute réponse les barons s'emparent le lendemain de la ville de Londres *pendant que le peuple était à la messe.* Alors ce misérable monarque envoie aux barons le comte de Pembrocke et le comte de Varennes, promettant de leur donner contentement. — Puis il fait un appel au pape, le priant de sauver la couronne d'Angleterre. Le pape répond par une menace d'excommunication, en même temps que le roi Jean se ruait sur les terres des rebelles. Alors ceux-ci se réunissent sous les ordres de Robert Fitz-Walter; ils se mettent en marche pour Londres, et chemin faisant ils proclament roi d'Angleterre, le jeune Louis, fils de Philippe-Auguste : ils envoient au

jeune prince des ambassadeurs et des otages. La cour de France accueillit à merveille cette offre inespérée d'un si grand royaume. Le roi de France fit remercier les barons anglais, les assurant que, nonobstant toute opposition du pape, son fils Louis s'embarquerait le jour de Pâques à Calais, et qu'il serait bientôt à Londres pour les délivrer de la tyrannie du roi Jean. Et en effet (voilà la France réveillée!), le fils du roi de France s'embarque à Calais. En vain le légat du pape le veut arrêter, rien ne l'arrête. Il arrive, il foule du pied le sol de la Grande-Bretagne; le roi Jean, caché dans les murs de Douvres, ne tente pas un seul effort pour arrêter l'armée française. Le prince Louis fait son entrée dans Londres, *cette capitale des cités qui bordent la Tamise,* au milieu de l'allégresse des barons et du peuple. Aussitôt les révoltés lui jurent fidélité et hommage; lui cependant, les mains sur les saints Évangiles, il promet justice à chacun et à tous. A leur tour, les seigneurs et le peuple de Londres proclament le fils de Philippe-Auguste « légitime et présomptif héritier de la cou-« ronne, et comme tel il est oint et couronné roy selon les cérémonies « accoutumées[1] ! »

On ne saurait dire à quel point le prince Louis eût poussé la conquête de ce royaume, si la mort du roi Jean n'était pas venue changer et renverser les dispositions des partis en Angleterre. La mort de cet indigne roi fut digne de sa vie; il venait de signer enfin la grande charte, célèbre dans l'histoire parce qu'elle a servi de base à toutes les libertés que contenait l'avenir. Puis, comme pour s'étourdir de cette défaite suprême, il se mit à crier qu'il voulait reprendre la Normandie à tout prix, et tout de suite: il appelait à lui tous les aventuriers de toutes les nations, Brabançons, Flamands, Poitevins, Gascons : il voulait traiter, disait-il, les Normands comme les Normands eux-mêmes avaient traité les Saxons. Ainsi il s'agitait dans son propre royaume. Agitation stérile. En même temps il se mettait à tout piller, à tout brûler: dans l'île de Wight, il mena la vie d'un pirate. La passion de cet homme, qui a dépensé tant d'argent dans sa vie, c'était d'avoir toujours un trésor: il avait régné par l'argent, il mourut par l'argent. Son dernier trésor tomba dans l'eau au passage d'un fleuve; Jean sans *Terre* éprouva une si grande douleur de cette perte que la fièvre le prit, et il expira dans un désespoir qui tenait de la rage. Singulier accident que le roi Richard et le roi Jean meurent l'un et l'autre, à propos d'un trésor trouvé et d'un trésor perdu !

Délivrée de cette tyrannie, qui était pour elle plus qu'un remords,

[1] Dumoulin, *Histoire générale de Normandie*, p. 555.

qui était une honte, l'Angleterre ne se trouva plus de colère contre le fils de cet indigne monarque. Cet enfant était un Anglais; il était innocent des crimes de son père, et désormais l'Angleterre, maintenant qu'elle avait sa grande charte, pouvait défier ces infâmes et atroces fureurs de la royauté sans contrôle. Désormais, grâce à ces libertés nouvellement conquises, le roi d'Angleterre ne peut plus marier sans leur consentement les filles et les veuves de ses sujets; il ne peut plus ruiner les pupilles sous prétexte de tutelle féodale ou de garde-noble; il est forcé de respecter les habitants des villes et leurs franchises; chacun peut aller, à son gré, et venir: le roi n'emprisonne plus personne sans motif, ne dépouille plus personne sans jugement; il n'a pas le droit de prendre à l'ouvrier les ustensiles de son métier; il ne lève pas de troupes sans le consentement des barons réunis en parlement; toute denrée, voiture, etc., requise pour le service du roi, sera payée par le roi; la cour des plaids ne suivra plus, comme autrefois, le roi d'Angleterre, mais elle restera permanente, au milieu de la cité, à Westminter: les juges, constables et baillis seront choisis à l'avenir, parmi les clercs, les scribes, les légistes, c'est-à-dire que maintenant l'homme de condition inférieure allait devenir le juge de tous; et notez bien, car ceci a fait l'aristocratie anglaise, que les barons stipulaient, non-seulement pour eux-mêmes, mais en même temps pour la nation anglaise tout entière, sans exception de Normands ou de Saxons, de vaincus ou de vainqueurs. La liberté accordée au seigneur passait à leurs tenanciers inférieurs, si bien que la *grande charte* fut la conquête commune, et rejaillit sur tous, comme l'eau du rocher frappé par Moïse. Alors, ce jour-là, il arriva que cette nation, composée depuis si long-temps de Normands et de Saxons, ne fut plus qu'une seule et même nation. Le peuple anglais devait sortir de ces deux peuples, que la liberté commune venait de réunir, le vaincu, cette fois encore, n'ayant plus rien qui le distinguât du vainqueur.

Tel fut le premier bienfait de la grande charte; elle réunit tous ces esprits divisés; elle ramena toute la noblesse d'Angleterre à des sentiments nationaux; elle fit comprendre à cette nation que désormais la France, — et réciproquement, — n'avait rien à faire dans leurs disputes domestiques; enfin elle ramena les Anglais au roi Henri III, bien que le roi Henri III fût le fils du roi Jean. Aussitôt commencèrent les défections autour du prince français. Maintenant que les Anglais avaient un roi et une charte, dans cette grande entreprise de cette couronne à conserver, le prince Louis de France ne pouvait plus compter que sur les aventu-

riers français qui avaient suivi sa fortune. La position devint plus difficile de jour en jour. Enfin, pressé de toutes parts, sans armée, sans argent, privé même de l'appui de son père Philippe-Auguste, trop sage pour rêver des choses impossibles; abandonné par les grands seigneurs de l'Angleterre qui l'avaient appelé avec le plus d'empressement, les comtes de Salisbury, de Warens, d'Arundel; après avoir perdu ou laissé prendre les meilleurs capitaines de son armée, le comte du Perche, mort dans le château de Lincoln, quatre cents chevaliers faits prisonniers, le jeune prince français renonça enfin à cette couronne pour laquelle il avait été sacré roi d'Angleterre. Toutefois cette retraite fut digne du fils de Philippe-Auguste; elle fut entourée de dignité et de respect. Le prince Louis partit, comme un roi qui pardonne; il déliait les Anglais du serment de fidélité qu'ils lui avaient prêté, mais en même temps il faisait garantir par le roi d'Angleterre tous les priviléges, libertés, garanties, domaines, de ses adhérents et de la ville de Londres. Sa retraite fut la retraite d'un homme d'honneur, qui ne veut pas que personne l'accuse d'oubli ou de lâcheté. Il partit estimé de tous : on eût dit le roi d'Angleterre quittant son royaume pour visiter les provinces au delà de la mer.

Ainsi fut justifié ce passage de l'épitaphe de Jean sans Terre : — Un prince dont la mort devait apaiser bien des tumultes :

Qui moriens multum sedavit in orbe tumultum.

On raconte que, dans cette tombe déshonorée, il se faisait la nuit des bruits étranges; c'étaient des blasphèmes, des baisers, des orgies, des choses terribles... « Ce qui donna sujet aux moines de Worcester de « déterrer son corps et de le jeter hors de la terre sainte. Ce malheureux « Jean fut Jean *sans Terre* jusqu'à la fin des siècles. Ainsi soit-il. *Amen!* »

De cette façon devaient s'accomplir les destinées de cette belle province, qui depuis trois cents ans était séparée de la France. Désormais la Normandie, c'est la France; elle n'obéit plus au vassal du roi, elle est partie intégrante de la monarchie, « Que doncques les François qui ne sçavent les histoires et comme les affaires « se sont passées, ne parlent jamais des prétentions des Anglois sur la « Normandie, puisque toutes les solennités ont esté gardées en la confiscation d'icelle, et que nous sommes tres-heureux de vivre sous le « sceptre des rois de France, qui ne seurent jamais ce que c'est que « tyrannie, qui cherissent leurs peuples et les mettent à couvert des « ravages des etrangers, plutôt que sous les lois des Anglois, dont les « rois mesmes ont cédé aux François, pour eux et leurs successeurs,

« tout ce qu'ils pouvoient prétendre en Normandie et autres provinces « de deçà la mer, comme on peut voir par ce traité de paix entre le « roy saint Louis et Henry III, lequel le sieur du Chesne a donné au « public après l'avoir tiré de la bibliothèque de Saint-Victor de Paris[1]. »

Au reste, cette illustre révolution s'accomplit sans résistances; après une séparation de deux cent quatre-vingt-douze ans on eût dit que toutes choses rentraient dans l'ordre naturel. L'Anjou, le Maine et la Touraine suivirent l'exemple de la Normandie (1er juin 1204); les grands propriétaires normands hésitèrent, à peine, entre leurs fiefs de France et leurs fiefs d'Angleterre : ils restèrent Français. Au mois de novembre 1205, une assemblée de nobles fut convoquée dans la ville de Rouen pour arrêter contradictoirement les droits des nobles et les droits du clergé. Dans cette première assemblée, la vieille Normandie se rappelait en détail les usages de ses anciens ducs : elle essayait de retrouver ses lois et ses mœurs bouleversées par tant de batailles et par tant de conquêtes; de son côté, le clergé de Normandie se réunissait franchement au clergé du royaume de France, pendant que la bourgeoisie normande faisait reconnaître le droit des communes. Philippe-Auguste était trop fier et trop heureux de sa conquête pour ne pas accorder, à ses nouveaux sujets, tout ce qui était juste et loyal; il respecta en son entier *la coutume* de Normandie, car il savait qu'il est plus facile de renverser les murailles d'une telle province que de lui ôter une seule de ses lois. Il est bien vrai de dire que les Normands reconnurent d'abord Philippe-Auguste, non pas comme leur roi, mais comme leur duc; d'ailleurs, à quoi bon se disputer sur les noms? Toujours est-il que l'abandon de la Normandie par le roi Jean fut une révolution qui sauva la France; elle établit sur les rivages mêmes de l'Angleterre un Etat franco-normand qui devait menacer l'Angleterre à son tour. La monarchie fondée par

[1] Dumoulin, p. 561; plus, le traité entre les deux rois... *Et par cette paix faisant, avons quitté et quittons du tout, nous et nos deux fils, au roi de France et ses successeurs et à ses tiers et successeurs, aucune droiture avons eue ou eusmes, en ce duché ou en toute la terre de Normandie... ou ailleurs en aucune partie du royaume de France ou isles des susdites.*

Notez bien cependant que le duché de Normandie ne fut pas tout d'abord réuni à la couronne de France; il fut déclaré seulement, par la cour des pairs, que la Normandie appartenait à la couronne par droit de confiscation, et par la cession faite depuis, par le roi d'Angleterre, Henri III, au roi saint Louis. « Ce ne fut qu'environ cent ans après que les « Normands eurent reçu Auguste pour leur prince, et qu'il leur eut accordé, par ses « lettres dites *la charte aux Normands*, beaucoup de privilèges et libertés dont la sou- « veraine authorité des roys les a privés, que le roi de France Jean, par les patentes du « mois de novembre l'an mil trois cent soixante et un, réunit la Normandie à la couronne, « avec le duché et les comtes de Thoulouse et de Champagne. »

Clovis se trouvait rétablie, maintenant que les Normands, les dignes descendants des peuples de cette Scandinavie, appelée à bon droit la *fabrique des hommes libres*, se rendirent, au roi Philippe-Auguste, en sauvant l'honneur de la cité et en stipulant d'utiles conditions sérieusement débattues, comme cela se fait d'égal à égal. Les hommes du Danemark n'avaient pas traité autrement avec Rollon, leur premier chef; leur droit d'abord, l'obéissance ensuite. On ne pouvait pas les gouverner sans leur consentement : telle était la première loi de ces pirates. N'étaient-ils pas les compagnons de leur chef? n'étaient-ils pas ses frères d'armes? n'avaient-ils pas vieilli, les uns et les autres, dans les mêmes travaux, dans les mêmes périls? — Notre liberté sera la tienne, ta fortune sera notre fortune ! ainsi pensaient-ils. Ce peuple normand s'administrait par des assemblées ; que la réunion fût politique ou guerrière, le Normand était également consulté. Rollon, cet homme d'un génie si rare, qui comprenait très-bien qu'on ne fonde pas une nation, uniquement avec des soldats, avait réuni aux capitaines qui lui servaient de conseillers un nombre égal de citoyens; il avait voulu entourer sa royauté naissante des épées et des têtes les plus intelligentes ; il avait mêlé le camp à la cité, le bruit des armes à la parole, les affaires aux exploits. C'était un homme qui savait prévoir, il savait qu'un prince doit avant tout être aimé et estimé des peuples qu'il gouverne. Maître d'un pays conquis, il fit rentrer chacun dans son devoir et dans son droit; il respecta les instincts de cette Neustrie qui lui appartenait par la force et par l'habileté. Dans ce royaume, qui allait devenir si important sur les destinées de l'Europe, la féodalité s'était établie comme elle s'était établie dans toutes les autres provinces de la France, à la faveur de l'étrange confusion qui suivit la mort de Charles le Chauve. Tout ce qui appartenait à la féodalité, Rollon le respecta. Il appela à siéger dans les réunions de la Normandie les possesseurs de fiefs d'abord, le clergé ensuite, et bientôt les bourgeois eux-mêmes; en un mot, tout ce qui était la force, l'intelligence et le crédit de ce peuple qui allait devenir une nation ; et comme il faut, en fin de compte, que la toute-puissance réside quelque part, ces assemblées étaient souveraines. Si elles ne donnaient pas le trône, elles réglaient l'ordre de succession ; pour que l'impôt fût légal, il fallait qu'elles l'eussent consenti. Vous avez vu le plus grand et plus illustre des ducs de Normandie, le Guillaume qui allait être Guillaume *le Conquérant*, implorer, mais en vain, de cette nation libre sous ses maîtres, l'argent dont il avait besoin pour

conquérir l'Angleterre, un argent qu'il devait placer à de si gros intérêts! L'assemblée refusait ce subside, alors le duc Guillaume prit à part chacun de ses membres, le priant et le suppliant de ne pas l'arrêter dans cette grande voie qu'il s'était tracée, de ne pas interrompre cet immense rêve de toutes ses nuits et de tous ses jours! Au reste, ces assemblées s'appelaient d'un nom devenu terrible plus tard; elles s'appelaient : *conventions*, et pendant que dans les provinces voisines on se servait des mots : *états provinciaux*, *états généraux*, ce nom de *convention* fut porté en Angleterre par les Normands, et repris plus tard en France, vous savez avec quelle énergie et avec quelle terreur!

Voilà pour la représentation générale de la Normandie; mais cette représentation générale de la province entraîne avec elle la représentation de ses villes, c'est-à-dire le régime municipal. Nous avons vu tout à côté, que disons-nous? bien au-dessus de la puissance féodale, grandir cette puissance nouvelle, la royauté! En même temps vous pouvez voir en dehors et au-dessus de la royauté féodale, marchant de front avec la royauté, une autre force d'une autre origine, d'une autre nature, la force qui est devenue chrétienne, souveraine, la bourgeoisie. M. Guizot, l'illustre et savant historien, explique, avec cette verve sérieuse qui a porté de si nobles fruits, la naissance du tiers état, la formation des communes, le grand rôle qu'a joué le tiers état dans les destinées de la France. Il nous le montre l'allié de la royauté pendant six cents années, se mêlant à toutes les idées, modifiant tous les faits, partageant tous les mouvements de la France; arrive ensuite le tour de la royauté qui renverse les derniers restes du monde féodal, après quoi, enfin, et pour conclure, arrive le tiers état qui se tourne contre la royauté même, et la trouvant privée de ses soutiens naturels, il fait de la monarchie absolue, une monarchie constitutionnelle, une monarchie de bourgeois. « Ainsi sous quelque aspect qu'on le considère, soit qu'on « étudie la formation progressive de la société en France, ou celle du « gouvernement, le tiers état est dans notre histoire un fait immense... « Il est nouveau et sans exemple dans l'histoire du monde. Jusqu'à l'Eu- « rope moderne, jusqu'à notre France, rien de semblable à l'histoire du « tiers état ne frappe les regards. Cherchez dans toutes les nations de « l'Asie et de l'ancienne Europe, vous rencontrez presque tous les « grands faits qui ont agité notre histoire : — le mélange des races « diverses, la conquête d'un peuple par un peuple, des vainqueurs « établis sur des vaincus, de profondes inégalités entre les classes, de « fréquentes vicissitudes dans les formes d'un gouvernement; nulle part

« vous ne rencontrerez une classe de la société qui, partant de très-bas, « faible, méprisée, presque imperceptible à son origine, s'élève par « un mouvement continu et par un travail sans relâche, se fortifie « d'époque en époque ; envahit, absorbe successivement tout ce qui « l'entoure, pouvoir, richesse, lumières, influence ; change la nature « de la société, la nature du gouvernement, et devient enfin tellement « dominante, que l'on peut dire qu'elle est le pays même. » En même temps l'éloquent historien vous montre, dans toutes ces histoires de peuples barbares, établis parmi les peuples vaincus, tantôt le vaincu absorbant le vainqueur, tantôt la séparation entre les deux peuples demeurant comme un fait invincible, ou bien le combat éternel de ces races diverses aboutissant à une immense anarchie. — Il en est de même pour l'Europe ancienne, pour l'Europe grecque et romaine. Vous avez, il est vrai, dans Rome, la lutte des patriciens et des plébéiens ; mais en quoi cette lutte ressemble-t-elle à celle des bourgeois du moyen âge contre l'aristocratie féodale? A Rome, la lutte commence aux premiers jours de la république, au contraire, l'établissement du tiers état est la conséquence d'un développement lent, difficile, incomplet, l'établissement d'une classe longtemps méprisée, pauvre et sans crédit, qui finit par engager, contre ses maîtres, un combat véritable. Au contraire, le peuple de Rome est tout de suite une force reconnue, une puissance avec laquelle les patriciens doivent compter. Telle famille plébéienne, transportée à Rome par la conquête, était riche, puissante, redoutée, redoutable à l'égal des plus hautes familles patriciennes. Ils se battaient les uns les autres à armes égales ; mais le bourgeois du moyen âge, à peine s'il existe, à peine s'il a un nom ; il lui faut des siècles entiers, pour s'affranchir de cette infime condition, voisine de la servitude. — Il est nécessaire de remonter plus haut que le douzième siècle pour trouver l'origine de la commune, remontez jusqu'à la municipalité romaine ; du huitième au douzième siècle vous en retrouvez les traces puissantes. — La seconde origine du tiers état, c'est l'association des hommes qui s'abritent à l'ombre du château féodal, et qui, par la seule influence de leur richesse toujours croissante, obtiennent peu à peu toutes sortes de priviléges ; et enfin, il faut compter les bourgs, les villes « qui à main armée, par une lutte « plus ou moins longue, arrachent à leurs seigneurs, une portion nota- « ble de leur souveraineté, et se constituent en petites républiques ! » On ne peut même pas comparer le travail des bourgeois de l'antiquité au travail des bourgeois du moyen âge. Le bourgeois de l'antiquité était agriculteur, libre et propriétaire ; la terre qu'il avait prise, les armes

à la main, il la faisait labourer par ses esclaves ; était-il commerçant, il envoyait au loin des vaisseaux nombreux. Le Romain se montrait toujours sous le commerçant, sous l'agriculteur. Mais le bourgeois du moyen âge, la terre qu'il cultive ce n'est pas lui qui l'a conquise, et c'est à peine s'il a assez de terre pour occuper une maigre charrue. Son travail est borné ; son commerce est presque nul ; il habite des maisons obscures dans des villes mal bâties ; sa vie est pauvre, timide, malheureuse. Dans les *Plaintes des divers états* (quinzième siècle), la plainte des bourgeois est la plus amère. — Il y a trois sortes de bourgeois : les francs bourgeois, les grands bourgeois, les petits bourgeois. — Le bourgeois n'avait que deux marches à son perron, quand il avait un perron ; il n'osait guère faire sculpter des médaillons sur sa porte ; les vitres, les grandes cheminées, les devises en verre de couleur, les fontaines pyramidales, avec nymphes, dryades, hamadryades, n'étaient pas de son domaine ; pour lui n'étaient pas faits les vêtements de drap de soie, les tapisseries de Dinan, les tapisseries de verdure, les lits à pavillons de soie, les chandeliers d'argent, les miroirs à cadre d'argent. — La nourriture des hommes du moyen âge n'était pas la même pour tous ; le gros bœuf, le gros porc, convient aux artisans ; le mouton, le veau, les volailles aux échevins ; la venaison aux nobles. — Le bourgeois n'a pas de bains, dans sa maison, pour y faire laver ses convives avant le dîner — Sa fille doit porter un chaperon de drap noir ou de drap rouge, laissant à la femme noble le satin ou le velours. — La robe orfévrée n'est point faite pour la fille du bourgeois. L'humiliation était la compagne de la rapine. Mais à mesure que la commune grandit, le bourgeois grandit avec elle. Quand la commune fait la guerre, quand elle se gouverne par elle-même, quand elle est, pour ainsi dire, une république indépendante, le bourgeois devient maître à son tour. — Ceci soit dit encore à la louange de la noble province : pendant que chaque ville de la France avait ses priviléges, la Normandie n'était pas en retard, chaque ville de la Normandie avait sa charte, différente de la charte des villes voisines, car le système féodal avait créé, çà et là, tant de petites souverainetés, qu'il était impossible que l'on pût soumettre à un gouvernement uniforme, non pas seulement les provinces, les villes importantes, mais encore les plus petits villages, les moindres hameaux. Chaque municipalité avait son organisation particulière ; les priviléges n'étaient pas égaux, non plus que la force et la population des villes. Telle ville qui avait résisté à l'attaque des plus illustres seigneurs, était seule, à elle-même, son propre souverain. La ville de Rouen, par exemple, enrichie par le com-

merce et les manufactures, par le travail incessant de la paix, par la sécurité que donne la force, par l'utile et libéral exercice des beaux-arts, la ville de Rouen, qui déjà sous les premiers ducs de Normandie était vaillante, florissante et respectée, avait été investie peu à peu des franchises commerciales les plus vastes et les plus étendues. Une charte commune aux villes de Falaise et de Pont-Audemer, et qui remonte au temps de Philippe-Auguste, nous fait connaître l'organisation municipale de la noble cité. La municipalité se composait de cent pairs élus par les citoyens de chaque ordre ; ces cent pairs présentaient au duc de Normandie une liste de trois candidats parmi lesquels le duc choisissait le maire de la ville. L'assemblée nommait ensuite vingt-quatre de ses membres, qu'elle renouvelait chaque année. Douze de ces élus s'appelaient échevins ; les douze autres avaient le titre de conseillers ; ils juraient, en entrant en fonctions, de défendre les droits de l'Église, de servir fidèlement le prince légitime, de rendre à chacun la justice, suivant la loi et leur conscience. Ainsi cette magistrature populaire prenait tout d'abord un grand air de majesté et de bonne foi ; la loyauté, le bon sens, le courage, servaient de base à ces citoyens élus par leurs égaux, pour faire respecter les lois, pour protéger, pour défendre, pour embellir la cité qui leur donnait, par l'élection, cette grande preuve de confiance et de respect. Mais aussi, si les droits étaient beaux, les devoirs étaient sérieux ; la moindre faute de ces élus de la cité était sévèrement punie. Pour le maire, la peine était double, car, disait la charte : *celui-là doit donner l'exemple à tous les autres*. Plusieurs dispositions d'un intérêt moins général se rencontrent dans ce sage monument de la législation d'autrefois, et entre autres ce passage où il est dit que la femme qui *fera querelle et medisance* sera plongée dans l'eau. « L'homme qui insulte une femme payera dix sous d'amende ; si c'est la femme qui insulte l'homme, elle payera l'amende et *elle sera plongée dans l'eau.* »

Qui donc disait : la ville de Rouen, en l'an 1207, disait une principauté souveraine. La ville traitait par elle-même, pour elle-même. A l'avénement de Philippe-Auguste, et quand enfin Rouen eut compris que celui-là était vraiment le roi de l'avenir, l'habile cité, avant de se rendre au roi de France, eut grand soin, non-seulement de dresser sa *grande charte*, la charte complète de ses libertés, mais encore d'exiger des priviléges nouveaux. Ainsi la ville obtint du roi Philippe-Auguste plus d'une concession qu'elle eût vainement demandée à ses ducs. — Par exemple, la bourgeoisie de Rouen ne payait pas, sinon de son plein gré, les droits de taille et de fouage. — Elle était libre de marier ses filles. — Nul

bourgeois ne pouvait être appelé en justice par un homme condamné pour crime. — Le roi ne pouvait exiger de la bourgeoisie rouennaise, ni la garde des prisons, ni la garde de l'hôtel des monnaies. — Les susdits bourgeois pouvaient porter leurs marchandises sur toutes les terres prises au roi d'Angleterre, et ces marchandises étaient exemptes de tout droit, sauf pourtant le comté d'Évreux, le Vexin normand, Pacy et tout le territoire compris entre le Pont-de-l'Arche et la France. — Tout le vin destiné à la ville ne payait point de droit au souverain. Le roi, s'il achetait du vin sur le marché de Rouen, payait le vin au prix du marché. Aucun marchand étranger ne pouvait traverser la Seine devant Rouen, avec des marchandises, sans la permission de la commune. — Nul étranger ne pouvait déposer, pour le revendre, du vin dans les murs de la ville. — La rivière appartenait aux bourgeois. — Leurs bateaux pouvaient monter et descendre sans obstacle. — Ils pouvaient démolir et reconstruire leur pont, à leur gré. — Pour qu'une marchandise eût le droit d'être dirigée sur la France, il fallait qu'un marchand de Rouen y eût intérêt; comme aussi pour acheter à Rouen des marchandises tirées d'outre-mer, afin d'en faire le commerce, il fallait l'autorisation des marchands de la ville. — A Rouen seul appartenait tout le commerce avec l'Irlande, moins un seul vaisseau que la ville de Cherbourg avait le droit d'envoyer tous les ans... et bien d'autres priviléges d'une sagesse et d'une prévoyance qui feraient honneur aux plus habiles et aux plus industrieux commerçants de l'univers. — Les villes de la Normandie n'étaient pas seules à avoir leurs priviléges; les barons normands, eux aussi, avaient leurs droits politiques. Nous avons raconté comment, en certaines circonstances (les guerres de Richard *Cœur-de-Lion* et de Philippe-Auguste), les barons pouvaient imposer au besoin leur médiation entre le duc et son ennemi, décider la paix sans consulter personne, et renvoyer deux armées sur le point d'en venir aux mains. De tous ces droits des uns et des autres, des villes et des bourgs, des barons, du clergé, des bourgeois, a été composée la *charte aux Normands*, qui fut rédigée sous Louis *le Hutin* et confirmée par tous les rois de France, jusqu'au moment où le roi Louis XI, ce roi qui rêvait l'unité royale, et le cardinal de Richelieu, son digne disciple, refusant de reconnaître tous ces fragments de priviléges, de franchises, de libertés, çà et là épars, se mirent à composer l'autorité absolue, qui elle-même a donné naissance à la centralisation des pouvoirs telle qu'elle existe de nos jours. Entre autres dispositions salutaires et bien digne d'un peuple libre, la *charte aux Normands* statuait que

désormais rien ne pourrait être changé à la coutume du pays et de ses usages; la province ne pouvait être frappée d'aucun impôt sans le consentement des trois états assemblés; le tribunal de l'échiquier, qui jugeait en dernier ressort toutes les causes, devait être maintenu, et enfin pas un citoyen ne pouvait être cité devant des juges étrangers.

Ce célèbre tribunal de l'échiquier de Normandie, sur lequel s'est établi l'échiquier d'Angleterre, se réunissait tous les ans pour juger dans ses assises les procès les plus graves. Le tribunal se portait partout où besoin était, dans ce vaste duché. Les juges étaient élus par les trois ordres; le président naturel des assises était le duc de Normandie lui-même, où, à son défaut, le sénéchal, ou, — en l'absence du sénéchal, — le connétable. Par ce tribunal, le droit de haute et basse justice qu'exerçaient les seigneurs féodaux et les abbés pouvait être suspendu, le duc évoquant toutes les grandes affaires devant son échiquier.

Le duché était divisé en comtés, ces comtés étaient divisés en centeniers, subdivisés en dizeniers. Les cas de simple police étaient dans les attributions des dizeniers; on appelait de leurs jugements devant la cour du comte, qui tenait ses assises deux fois l'an. La citation se faisait par le cri de : *haro !* On nommait la cour du comte : *assise* des nobles; celle du vicomte, destinée aux roturiers, s'appelait : *seconde assise;* elle se portait partout où était besoin, et même elle entrait chez le bourgeois qui demandait justice. Arrivons enfin au sommet de l'édifice judiciaire, à *l'échiquier*, qui prononçait en dernier ressort.

Il résulte de savantes recherches toutes récentes, à propos de cette *charte aux Normands*, qui était tout à fait la reconnaissance authentique, entière, absolue de la nationalité de la Normandie, que l'institution du jury, à peu près telle que nous la connaissons, existait en Normandie au commencement du onzième siècle, et qu'elle y était en usage dans les affaires civiles aussi bien que dans les affaires criminelles, tout comme elle l'est aujourd'hui en Angleterre. Ces juges étaient choisis par un fonctionnaire responsable; parmi les hommes libres, nobles ou roturiers, qui habitaient dans une certaine circonscription et qui jouissaient d'un revenu qu'on pourrait évaluer à trois cents livres de rente. On prenait les jurés dans le plus proche voisinage du lieu où le crime avait été commis : « les plus prud'hommes et les plus créables du voisiné « qui sachent le mieux la vérité de la chose, » dit le *coutumier* normand. Mais le jugement par jury, ce jugement de l'homme par les pairs, utile garantie de tant de justices et de libertés, a plutôt été inventé qu'appliqué parmi nous pendant le moyen âge; il a toujours été en Normandie un procédé

exceptionnel dont on ne faisait usage que lorsqu'on ne pouvait se procurer un moyen plus sûr d'arriver à la vérité, par exemple, l'aveu même du coupable : si cette forme judiciaire avait été générale, on ne l'eût pas vue peu à peu tomber dans l'oubli qui menace les lois mal faites : bien au contraire, elle prévalut en Normandie aussi fortement qu'en Angleterre, où elle a été importée avec tant d'autres institutions excellentes qui sont d'origine toute française.

Tous les priviléges de la province étaient garantis par le nouveau prince quand il prenait possession de sa couronne ; la cérémonie de l'investiture était solennelle. Après avoir été reconnu par les états, le duc, accompagné de toute sa noblesse, se rendait à la cathédrale : l'archevêque le recevait à la tête de son clergé. On disait les prières, après quoi le duc, les mains levées au ciel, prononçait le serment : « Je promets « de conserver fidèlement et en tout temps l'Église de Dieu et le peuple « chrétien, et de le maintenir en paix ; de réprimer les concussions et « les injustices, sans acception de classe et de rang : de prescrire dans « tous les jugements l'équité et l'indulgence, afin de mériter moi-même « la clémence de Dieu. » Alors l'archevêque présentait au prince l'anneau ducal : il lui ceignait l'épée, et le prince se relevait maître légitime des Normands.

Résumons en quelques lignes les travaux du roi Philippe-Auguste. Il réunit à la couronne, par la confiscation féodale, la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine et le Poitou. Il fit l'acquisition des comtés d'Auvergne et d'Artois. — Il recouvra la Picardie, — une partie du Berry. — En un mot, *il fit sentir la monarchie*. — Vous avez vu le fils du roi de France couronné roi d'Angleterre à Londres même ! — La bataille de Bouvines est véritablement une bataille française, gagnée par des soldats français, sous un roi de France. Dans sa lutte avec Richard Cœur-de-Lion, *qui revenait du combat la cuisse hérissée de flèches, comme une pelote couverte d'aiguilles*, Philippe-Auguste montra autant de prudence et de sagesse royale que son rival montra d'imprudence et d'héroïque folie. — La grande sagesse et prudence de ce roi de France se manifesta surtout dans la façon dont il fit de la Normandie, une partie du royaume de France, la traitant comme une terre ardemment désirée et heureusement retrouvée. Il avait promis, il est vrai, de respecter les franchises de la province, mais en même temps il s'était juré à lui-même qu'il en finirait quelque jour, avec la division féodale. Ces vassaux superbes qu'il ne voulait pas attaquer de front, il les acheta à prix d'or, ces vastes domaines qu'il ne voulait pas envahir les armes à la main, il les obtint

au moyen des échanges. Par ces transactions utiles et pacifiques, Philippe-Auguste enseigna aux rois ses successeurs le grand art d'acheter la terre qu'on ne veut pas prendre à main armée, de réunir au droit de la couronne les droits qu'on ne peut pas anéantir par la force, de composer, en un mot, un grand royaume avec toute sorte de seigneuries éparses et divisées. Cependant, sous la conduite éclairée de cet habile monarque, la Normandie ne s'apercevait guère, sinon à la paix profonde qui l'entourait, des envahissements successifs de l'autorité royale; la noble province s'abandonnait en toute sécurité à ses destinées nouvelles; sans adopter tout à fait les mœurs et les habitudes de la France, elle se laissait envahir par elles; en un mot, peu à peu la Normandie s'éloignait de l'Angleterre. Mais les Anglais ne pouvaient pas renoncer si vite, et sans tenter de la reprendre, à cette noble province qui était le berceau de tant d'Anglais. De cette terre ils étaient sortis, de cette terre étaient partis leurs pères pour conquérir trois royaumes. Là était le berceau des enfants, la tombe des aïeux. Il leur semblait, à voir de loin ces plaines verdoyantes, à se raconter les hauts faits de ces poétiques domaines, à répéter les grands noms des illustres Normands, qu'on les avait chassés d'un royaume qui leur avait appartenu toujours. En effet, n'avaient-ils pas assisté aux mêmes batailles contre le Poitou, contre l'Anjou, contre la France? N'étaient-ils pas allés, Anglais et Normands, en Palestine, dans l'empire d'Orient, dans la Sicile, partout où il y avait quelque chose à prendre et quelque gloire à gagner? Sans compter les alliances, les communautés d'héritages, les relations du commerce, les mêmes poëtes qui chantent les mêmes exploits, les mêmes historiens qui racontent, dans la même langue, la même histoire. Ces regrets bien légitimes de l'autre côté de la Manche, n'étaient pas sans être partagés par les Normands de vieille souche, car la fierté nationale leur disait souvent que le roi d'Angleterre, fils de Normand, valait mieux pour les libertés et pour les priviléges du duché de Normandie, dont il était séparé par l'Océan, qu'un roi de France, ce voisin redoutable, maître de la Seine et qui avait Paris pour la capitale de son royaume. Ces vieux Normands se rappelaient, confusément il est vrai, qu'ils avaient servi d'arbitres entre plusieurs rois de France et leurs enfants, entre plus d'un pape et plus d'un empereur. Mais, Dieu merci! ces regrets de la gloire d'autrefois s'en allaient diminuant toujours. Eh! ne faut-il pas que les nations, tout comme les hommes, obéissent à leurs destinées? Heureuse province, après tout, la Normandie, de partager les destinées de la France à l'instant même où la France va devenir une grande

puissance! Voyez aussi que de chances heureuses, inespérées, devaient courir ces grandeurs souveraines de notre duché! La Normandie a été grande sous les six rois d'Angleterre, grande sous les sept ducs de Normandie, et maintenant elle va partager les grandeurs de la France. Bientôt elle prendra sa part, et sa bonne part, de ces combats de géants qui vont donner aux Anglais et aux Français le secret de leur courage, de leur force, de leur patience. — Cependant Philippe-Auguste vient de mourir à Mantes (toujours la Normandie!), après un règne illustre de quarante-trois ans. Avant de mourir, il avait prédit la mort de son fils : « Les ducs[1], disait-il, insisteront pour que mon fils Louis se charge « de l'affaire des Albigeois: et comme il est délicat et faible, il ne « pourra en supporter toutes les fatigues, et il mourra en chemin. » Et, comme l'avait dit son père, Louis VIII mourut de ses fatigues, laissant l'autorité royale reconnue de la mer de La Rochelle jusqu'au Rhône, et du détroit de Calais jusqu'au rivage de la Méditerranée à Montpellier. Certes, à cette heure (1223), la Normandie, plus que jamais, se doit féliciter d'être devenue la France. La loi et le droit se sont fait jour, avec la royauté, dans les institutions féodales. Avec les progrès de la liberté de tous, vous pouvez assister aux progrès de la prospérité nationale. La France enfin, après les quatre siècles d'humiliation qui séparent le règne de Charlemagne du règne de Philippe-Auguste, se rappelle avec un orgueil bien légitime la majesté et la gloire passée: le souvenir de Charlemagne est remis en honneur dans cette nation ressuscitée: elle saluait les pairs de Philippe-Auguste comme s'il se fût agi des douze pairs de la Table ronde. Cette fois surtout, il était bien reconnu de tous que la royauté était héréditaire, et le père de Louis VIII, plus fort en ceci et plus avancé que Louis le Gros lui-même, n'avait pas eu besoin avant sa mort d'associer son fils à la couronne. Bien plus, par sa mère elle-même, Isabelle, première femme de Philippe-Auguste et fille de Baudouin, comte de Flandre, Louis VIII était doublement le roi légitime. En effet, le comte Baudouin, l'aïeul du jeune roi, descendait en ligne directe d'Ermengarde, comtesse de Namur, fille de Charles de Lorraine, qui était le dernier des princes carlovingiens; donc il se trouvait qu'à ce roi Louis VIII s'arrêtait l'usurpation de Hugues Capet: avec le petit-fils de Charles de Lorraine remontait sur le trône de France la race dépossédée de Charlemagne.

[1] *Histoire des Français*, par Sismonde de Sismondi, t. IV, p. 522.



CHAPITRE XII.

Règne de Louis VIII. — Blanche de Castille. — Bataille de Taillebourg. — Philippe le Hardi. — Boniface VIII. — Louis IX (saint Louis). — Mort de Marguerite de Navarre. — Charte des Normands. — Édouard III. — De la Normandie pendant les guerres de la France et de l'Angleterre. — Geoffroy d'Harcourt. — Bataille de Crécy. — La Peste noire. — Jean le Bon. — Bataille de Poitiers.

1201-1356.



Au sacre de Louis VIII n'assistent pas encore les pairs du royaume. La pairie existe, il est vrai, mais elle a besoin de se constituer. D'ailleurs, les pairs du roi, où les prendre à ce sacre? La Normandie est à peine réunie à la France; le roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine, n'ose pas quitter son royaume; le duc de Bourgogne est encore un enfant; le comte de Toulouse est accablé de toutes parts sous ces abominables guerres de religion; le comte de Flandre, faute d'une rançon que sa femme se refuse à payer, est retenu dans les prisons du roi de France. Seul de tous les pairs, le comte de Champagne (il avait vingt-deux ans) assiste à la cérémonie du sacre. A son entrée dans Paris, le fils de Philippe-Auguste fut reçu avec

des transports d'une joie universelle, dans cette ville que le roi son père avait royalement et politiquement agrandie, les poëtes lui adressèrent leurs plus beaux vers. Sur le trône déshonoré de Jean sans Terre était assis le nouveau roi Henri III, — un fils digne de son père. Déjà la grande charte, le digne commencement de toutes les libertés modernes, inquiétait le fils de Jean *sans Terre*. Peu s'en faut même qu'il ne soit revenu sur ce contrat arraché au roi son père; mais le pape, grand protecteur de Henri III, lui écrivait qu'il fallait attendre *pour faire valoir dans des temps meilleurs les droits de son trône*. Cependant le nouveau roi de France menaçait l'Angleterre: la trêve entre les deux couronnes était expirée; déjà l'armée féodale s'était réunie au nom du roi: évêques, barons, chevaliers, hérauts d'armes. Les progrès de l'armée française sont rapides; le comte de Thouars demande une trêve d'un an; si dans un an il n'est pas secouru par le roi d'Angleterre, il se rendra au roi de France, — Niort capitule, et le gouverneur se retire à La Rochelle. — Saint-Jean-d'Angély ne résiste guère; enfin, le 15 juillet (1224), l'armée française était sous les murs de La Rochelle. Le gouverneur, qui attendait de l'argent pour payer ses soldats, reçut de l'Angleterre des caisses remplies de sable: l'indignation fut si grande dans la ville entière, que La Rochelle, cette porte du Poitou par laquelle les Anglais entraient à leur volonté au cœur de la France, se rendit au fils de Philippe-Auguste. En même temps toutes les villes situées au nord de la Garonne reconnaissaient Louis VIII pour leur prince. Bordeaux même ouvrait ses portes, sans la loyauté de l'archevêque, qui refusa de trahir son maître le roi d'Angleterre. Le vrai maître cependant c'était le roi de France. Il était tout-puissant, il était entouré d'une noblesse nombreuse, dévouée; son trésor était plein d'or et d'argent: le roi d'Angleterre, tout au rebours, était sans argent, sans crédit, et presque sans honneur! — La guerre contre les Albigeois, le siége d'Avignon, et enfin la maladie qui emporta Louis VIII (8 novembre 1226), délivrèrent le roi d'Angleterre de ce redoutable suzerain. A son lit de mort, le roi de France recommande son fils aux seigneurs qui l'entourent: les archevêques de Rouen et de Sens, les évêques de Beauvais, de Noyon et de Chartres; Philippe, frère du roi; comte de Boulogne, le comte de Blois, Enguerrand de Coucy, Archambaud de Bourbon, Jean de Nesle, Étienne de Sancerre. La reine de France, Blanche de Castille, restait chargée de la tutelle du nouveau roi, âgé de douze ans; ce nouveau roi, c'est le roi Louis IX, le roi saint Louis, — le héros, le législateur, le chrétien, le plus honnête homme, tout comme la reine Blanche est la femme modèle du moyen âge. Com-

ment, en effet, rencontrer dans une mère plus de tendresse, et dans l'âme d'une reine plus d'énergie? Sa piété, son dévouement, son zèle, sa charité, toute l'élégance héroïque de cette vie chrétienne attestent au plus haut degré, dans cette personne royale, la double influence de la chevalerie et de l'Évangile. En vain les barons, qui se sentaient dominés malgré eux par le roi de France, un de leurs pairs, voulaient s'opposer à la tutelle de la reine Blanche, exigeant le rétablissement des priviléges féodaux, et la délivrance des prisonniers faits à Bouvines; car, à Bouvines, ce n'était pas tant l'Angleterre qui avait été battue que l'association féodale. La reine passa outre à l'opposition des barons; d'une main ferme et vaillante elle mena son fils à Reims, et elle le fit sacrer roi, nonobstant toute opposition. C'est qu'en effet les barons français ne devaient pas avoir aussi bon compte de la royauté française que les barons du roi Jean de la royauté d'Angleterre. En France, les peuples de France aimaient la royauté qui marchait avec eux: en Angleterre, les sujets exécraient cette royauté, qui n'était en effet qu'une égoïste tyrannie. En France, les barons étaient les oppresseurs du peuple; en Angleterre, les barons étaient les alliés naturels de la nation anglaise; ils partageaient avec elle les libertés qu'ils gagnaient sur la couronne. En France, l'avenir appartenait à la royauté; en Angleterre, l'avenir appartenait à tout le monde: aussi bien, dans leur lutte impuissante contre l'autorité royale, représentée par la reine Blanche, en faveur de la ligue féodale, les barons et les seigneurs tentèrent les plus énergiques efforts. La ligue se forma entre les plus puissants et les plus illustres : Thibaud, comte de Champagne; Pierre de Dreux, duc de Bretagne; Hugues de Lusignan, comte de la Marche; Richard, duc d'Aquitaine. — Ils poussèrent la révolte et l'audace jusqu'à se donner un roi, eux-mêmes, à eux-mêmes, et à ce roi de leur création ils promettaient les destinées de Hugues Capet! Bien plus, — la France était encore bien peu française! — cette ligue se donne pour chef, le roi d'Angleterre, Henri III. — Un instant la reine Blanche et son fils Louis courent quelques dangers dans les murs d'Orléans: mais Paris n'était pas loin; Paris, la ville des rois de France, leur alliée fidèle, leur amie dévouée. — Les Parisiens sauvèrent ce jour-là, non-seulement le roi Louis IX, mais encore la royauté. Que disons-nous? Paris, en sauvant le roi, sauva la France. Il lui donna pour maître et pour père, un de ces hommes excellents et si rares dans l'histoire du monde; un prince à la fois austère et bienveillant, philosophe et chrétien, qui avait en lui-même, le plus profond sentiment du droit et du devoir. Petit-fils de Philippe-Auguste, il suivit d'un pas ferme

la route tracée par son grand-père; il soumit à l'obéissance les grands vassaux encore mal domptés: il entoura la couronne d'une vassalité nouvelle; les membres de la famille royale, appelés enfin à jouer un rôle politique autour de ce trône, dont ils étaient les soutiens naturels, remplacèrent les chefs nationaux plus disposés à la révolte. Devant le roi de France, le roi d'Angleterre ne savait plus que s'enfuir. La bataille de Taillebourg avait rejeté le roi Henri III dans les murs de Bordeaux... Alors le roi anglais implora une trêve de cinq ans. — Louis accorda la trêve. — Quel malheur cependant qu'il ne nous soit pas permis de suivre ce roi saint Louis dans ses travaux en Terre-Sainte! — « Il s'embarqua pour la dernière croisade le 1er juillet à Aigues-Mortes, « ville à laquelle il donna une charte que nous avons encore. Le temps, « qui change tout, a reculé la mer qui baignait la ville d'où saint Louis « quitta pour jamais la France. Les remparts qu'il avait élevés, et qui « devraient être sacrés, sont au moment d'être détruits par des générations nouvelles, qui se retireront à leur tour comme les flots [1]! »

En l'an 1235, le roi saint Louis, à Dieu ne plaise que nous manquions jamais aux respects qui lui sont dus! interrogea sa conscience sur la légitime possession de la Normandie: il eut, qui le croirait? des scrupules à propos des provinces conquises par son aïeul le roi Philippe-Auguste. Il plaida en lui-même la cause de l'Angleterre, et il se figura qu'elle avait été dépouillée de tous les agrandissements de la France. Alors, ô malheur! le roi de France lui-même, et malgré l'opposition des plus fermes et des plus dignes soutiens de sa couronne, offrit au roi d'Angleterre, Henri III, de lui rendre, sous la condition de l'hommage lige, le Poitou, le Limousin, le Périgord, le Quercy, et une partie de la Saintonge, gardant pleinement et en toute souveraineté la Normandie, la Touraine, le Maine et l'Anjou. Ceci fait, et pour en finir avec les grands vassaux, le roi de France voulut que la séparation de l'Angleterre et de la France fût absolue et complète. Pas un seigneur désormais ne pourrait tenir, en même temps, des fiefs du roi d'Angleterre et des fiefs du roi de France: à tout prix le roi de France voulait faire oublier aux provinces anglaises, cette fatale communauté d'origine avec les gens au delà de l'Océan. A ces causes, il défendit à tout sujet de son royaume d'épouser une femme étrangère, sans sa permission expresse: il voulut que ses sujets eussent à choisir, entre leurs biens situés en France et leurs biens situés en Angleterre. Cette fois enfin, il fallut être absolument ou Français ou Anglais. Quant aux domaines abandonnés par

[1] M. de Chateaubriand, *Analyse de l'Histoire de France*, t. V, p. 101.

leurs propriétaires, le roi les donna aux familles les plus dévouées de son royaume; il y eut en ce moment dans toute la Normandie une émigration assez nombreuse des plus riches Anglo-Normands, qui repassèrent la Manche et qui redevinrent tout à fait des Anglais. Mais qu'importe, pourvu que la séparation soit absolue, pourvu qu'elle soit complète? Maintenant les Plantagenets et les Capétiens peuvent se battre tout à leur aise; chacun d'eux, du moins, se battra à la tête d'une nation.

Voilà ce que fit le roi Louis IX, tout d'abord. En même temps il eut soin que cette séparation absolue de l'Angleterre et de la France ne nuisît en rien au commerce et à la richesse de la Normandie. Il encouragea l'agriculture, trop négligée dans cette patrie des plus excellents laboureurs; il accorda sa protection souveraine aux habitants des campagnes; il fit une guerre loyale à toutes les tyrannies subalternes qui pesaient sur les petits et sur les pauvres. « Sachez, disait-il, que nous « avons prohibé toute guerre dans notre royaume, tout incendie et tout « empêchement aux charrues! » — Il interdit le duel dans ses domaines: « cil qui prouvoit par batailles, prouvera par témoins et par chartes! « *Batailler n'est pas voie de droit!* » — Les tribunaux féodaux furent remplacés par des scribes du tiers-état, ce qui fut pour le tiers-état une grande bataille gagnée. Vous pouvez lire, dans les *Mémoires de Saint-Simon*, comment ces légistes, devenus le *parlement*, finissent par s'élever sur le siége même de ces fiers barons, qui d'abord leur permettaient à peine de s'agenouiller à leurs pieds. Usurpation, si l'on veut, mais usurpation faite au profit du peuple. « Je te prie, disait saint Louis à « son fils, fais-toi aimer du peuple de ton royaume, car vraiment j'ai« merais mieux qu'un Écossais vînt d'Écosse et gouvernât bien et loyale« ment le peuple du royaume, que tu ne le gouvernes mal et aperte« ment. » A l'exemple de son père Louis VIII, il fit de toute ville communale, une ville de son domaine direct. Pitoyable envers les serfs: « Nous ne devons pas oublier, dans un royaume chrétien, que les serfs « sont nos frères. » Grand protecteur du commerce et de l'industrie, il fut le premier seigneur de France qui fixa le titre de la monnaie, ordonnant que la monnaie du roi aurait cours dans tout le royaume, même dans les domaines des grands vassaux. Bientôt la monnaie du roi, comme la meilleure, fut partout donnée et partout recherchée. — Le roi voulut que tout bailli, prévôt ou vicomte, fût responsable de *ses gestions*. — Il se rappela les *missi dominici* de Charlemagne, et il envoya dans les provinces ses questeurs, avec charge d'écouter toutes les plaintes dont ils ne rendaient compte qu'au roi seul. Il régla la procédure: il interdit les ar-

bitrations arbitraires, il publia des lois civiles prises dans le droit romain. Il voulut que la justice *fût bonne et roide*, au riche aussi bien qu'au pauvre. — Il a perdu plus d'un procès contre des particuliers. Dans la forêt de Vincennes, la reconnaissance et la piété publiques ont conservé le vieux chêne sous lequel saint Louis rendait la justice. — Beau règne, tout rempli de généreux instincts, de prévisions paternelles, de prévoyance royale! L'université de Paris, protégée par ce grand roi, entourée de vingt autres universités fondées à son exemple et de colléges sans nombre, attirait à elle tous les esprits d'élite avides de science et de renommée. La vie intellectuelle de la nation s'en va se développant chaque jour, grâce à ces institutions excellentes, grâce à ces disciples habiles qui devenaient des maîtres à leur tour. Paris, en ce temps-là, était le centre de la science humaine et divine. A cette vive et savante lumière devaient accourir les plus rares esprits et les plus fervents : Albert le Grand, Thomas d'Aquin, l'ange de l'école; Roger Bacon, Guillaume de Nangis, Jean de Meung, Albert de Saxe, Froissard, Nicolas Flamel, Barthole, Nicolas Clémangis, Jean Gerson, à qui est attribuée l'*Imitation de Jésus-Christ, le plus beau livre qui soit sorti de la main des hommes, puisque l'Évangile n'en est pas;* Juvénal des Ursins, Pic de la Mirandole, François Villon, tous les génies dans tous les genres, qui nous conduisent des premiers jours du moyen âge aux premières années de la renaissance des lettres. La langue française, hardiment travaillée, devenait chaque jour la langue universelle : — Thibaut, comte de Champagne, donne au vers français son élégance; le sire de Joinville impose à la prose sa grâce et son énergie. A le bien étudier, on verrait que, sous le règne de saint Louis, le clergé français aspire à devenir cette Église gallicane signalée par Bossuet. La *pragmatique-sanction* interdit la simonie, assure l'élection des dignitaires de l'Église, interdit à la cour de Rome tout impôt prélevé en France sans la permission du roi et du clergé. Tout ce qui était la puissance sans contre-poids, dans la société féodale, dans l'aristocratie et dans l'église, Louis IX l'a brisé, pendant qu'il plaçait au-dessus de toutes ces influences cette royauté française qui elle-même abritait le peuple sous son manteau. — Ainsi était faite la France à laquelle s'était réunie la Normandie; ainsi était faite la royauté que la Normandie avait acceptée et reconnue. Cependant, de l'autre côté de l'Océan, les barons d'Angleterre dictaient leurs lois à ce triste roi Henri III, imprudent jeune homme abandonné même par sa mère, qui avait été rejoindre en France son amant, le comte de La Marche. — Le roi Henri III a régné cinquante ans, cinquante années de luttes entre

l'aristocratie et la royauté d'Angleterre. Mais il s'en fallait de beaucoup que le fils de Jean sans Terre fût à la taille de Henri II, son grand-père. Ces querelles du roi et des barons d'Angleterre devaient mal tourner pour la royauté anglaise. Le fils de Jean *sans Terre*, fidèle en ceci aux habitudes de son père, avait pris ses barons en méfiance; il avait en haine la grande charte qu'il avait jurée le jour de son avénement au trône; il se fiait plus à des soldats étrangers qu'à ses propres capitaines : esprit inquiet, âme frivole, royauté dépouillée de son prestige, roi déshérité de l'antique fortune des rois d'Angleterre, car les domaines royaux avaient été vendus par Étienne, par Mathilde, par le roi Jean surtout, et le roi Henri était forcé maintenant, chaque année, de tendre la main aux subsides de son peuple! Donc, plus de liberté pour lui, plus d'indépendance : on lui demandait, à chaque instant, de nouveaux serments qui le liaient davantage. Du reste, bon, pieux et charitable, il finit par laisser tomber aux mains des prélats et des barons cette royauté qu'il avait voulu conserver et défendre, et par obéir à ce parlement enragé, *mad parliament*, qui réformait tout le royaume. — Désarmé, Henri n'était plus roi que de nom : les barons s'étaient emparés, de façon à ne pas le rendre de sitôt, du gouvernement de ce royaume, qui, depuis deux règnes, avait appris jusqu'où peut aller le mépris d'une grande nation pour ses rois.

Sous le sceptre de son nouveau maître, la Normandie eut le temps de se reconnaître. Elle put voir, de ses yeux, que maintenant l'héroïsme au dehors, la sagesse au dedans, la gloire, la conquête, et même l'éclat des croisades, étaient passés du côté de la France. Désormais il n'y eut plus de différence entre les Français et les Normands : ils furent tous protégés par la même justice, réunis sous le même drapeau, confondus sous la même gloire, appelés aux mêmes emplois. Philippe *le Hardi*, placé entre saint Louis son père et Philippe *le Bel* son fils, tout comme Louis VIII avait été placé entre Philippe-Auguste et saint Louis, revint de Tunis, portant les os du roi son père, qu'il déposa à Saint-Denis, la tombe des rois. — Ne demandez pas à l'histoire de vous dire ce que fait la France et ce qu'elle devient en ce moment? l'histoire garde le silence, la France se repose. Si les historiens sont troublés dans leur œuvre par l'absence des grands événements, presque toujours les peuples y trouvent leur compte, et ce n'est pas un mauvais signe pour eux, quand l'histoire n'a rien à dire. Le fils de saint Louis, par une nouveauté inattendue, donna des lettres d'anoblissement à son argentier. Anoblir un homme, c'était pousser bien loin l'autorité royale, quand la

race seule pouvait anoblir. La noblesse même des rois capétiens, d'où leur venait-elle? Elle leur venait de la possession de la terre; ils n'étaient nobles qu'à ce titre, au même titre que toute la noblesse féodale, — pas autrement et pas plus tôt. Mais faire d'un manant un noble, se placer au-dessus de tous les hommes nobles au point de donner des droits que la naissance pouvait seule conférer!... toute la noblesse de France s'en émut, et voilà sans doute pourquoi Philippe III fut appelé Philippe *le Hardi*. Toutefois, pas un des barons n'osa se plaindre plus haut qu'il ne convenait, tant la puissance royale avait grandi. Au reste, M. de Chateaubriand a expliqué en quelques mots l'état de l'Europe sous le règne si long et si peu rempli de Philippe *le Hardi*. « Au dehors de la France, la nature des événements faisait entrer le « royaume dans des idées nouvelles. Le grand corps de la féodalité « française était flanqué en Allemagne par un empire dont le chef était « électif, ce qui produisait des troubles et élevait des doutes sur le droit « divin des rois: en Angleterre, une monarchie représentative avait « un parlement, votant les subsides et allant jusqu'à juger le souverain: « en Espagne, les Cortès et les lois de l'État n'octroyaient les trônes « qu'avec des réserves; en Italie, où les guerres des Guelfes et des « Gibelins continuaient, la plupart des villes s'étaient affranchies. « Charles d'Anjou, qui ne mourut que sous le règne de son neveu, Phi-« lippe le Hardi, roi de France, portait la couronne de Sicile en vertu « de la donation d'un pape qui n'avait pas eu le droit de la donner; le « premier en Europe il fit décapiter un prince souverain injustement « condamné. Prêt à poser la tête sur le billot, Conradin jeta son gant « dans la lice. Qui l'a relevé? Louis XVI, descendant de saint Louis, « dont Charles d'Anjou était le frère [1]. »

De l'an 1285 à 1314 s'établirent en France la monarchie des trois états et la monarchie du parlement. Le temps des assemblées du champ de mai (sous les deux premières races), quand tous les soldats, c'est-à-dire tous les maîtres du royaume, se réunissaient pour faire les lois, pour choisir le souverain, ce temps-là était passé. La royauté, si longtemps craintive et obéissante, voulait dominer toutes choses. Roi à dix-sept ans, Philippe, maître du parlement, s'attaque tout à la fois aux barons, aux communes, au clergé. Il donna au parlement une forme toute laïque: il institua, le premier, la chambre des enquêtes et la chambre des requêtes, et enfin (1302) le roi voulut que le parlement

[1] Analyse de l'Histoire de France, p. 103.

eût son siége à Paris. Le parlement ainsi constitué, le roi de France eut entre les mains un merveilleux instrument de gouvernement, un instrument tout bourgeois, des alliés tout trouvés contre les prétentions de la noblesse, contre les ambitions du clergé. En effet, jusqu'à ce jour la noblesse et le clergé avaient, à eux seuls, composé toute la nation. Seuls ils étaient consultés quand le roi demandait un conseil; seuls ils étaient sollicités quand le roi voulait de l'argent. Ils avaient donc une influence toute naturelle sur la législation du royaume, puisque aussi bien ils étaient les seuls propriétaires, et qu'en fin de compte la propriété devient la juste mesure de l'intérêt que les citoyens portent à la chose publique. Mais quand les villes de France furent devenues propriétaires à leur tour, quand le bourgeois fut entré en possession de son coin de terre, les villes et la bourgeoisie voulurent naturellement avoir à leur tour le droit d'être représentées. A leur tour les bourgeois furent consultés par les rois, et les rois de France favorisèrent de toutes leurs forces ces nouveaux venus, dont le concours les devait appuyer dans les luttes de la royauté contre les seigneurs féodaux. L'administration de la justice passa donc au bourgeois, comme une excellente conquête dont le bourgeois seul avait le secret. La féodalité ne pouvait plus rien désormais contre un pareil obstacle, fondé sur les lois du royaume et sur la puissance royale. Le parlement de Paris jugeait d'après les coutumes des pays qui ressortissaient à son tribunal; pour le droit criminel, il consultait les ordonnances du roi et le droit romain: il suivait le droit canon quand la religion était en cause. — C'est en plein parlement que fut écrite cette lettre du roi de France à Boniface VIII : « Philippe, par la grâce de Dieu, roi des Français, à Boniface *prétendu* « pape, *peu* ou *point* de salut. Que votre *fatuité* sache que nous ne « sommes soumis à personne pour le temporel... » De tout temps la France a été le pays de la résistance à la puissance temporelle des papes; mais, on le voit, plus que jamais nous nous éloignons de Grégoire VII et d'Innocent III, ces puissances irrésistibles du Vatican.

Cependant la France s'agrandit, tout comme s'agrandit la royauté. Le mariage de Philippe le Bel réunit à la couronne la Champagne et la Brie; une sentence du parlement ajoute à la France la Marche et l'Angoumois; le comté de Bourgogne eut le même sort par le mariage du deuxième fils du roi avec Jeanne, la triste et scandaleuse héritière du comté de Bourgogne; de tous ces grands fiefs incessamment placés devant le soleil du roi de France, quatre seulement restent debout. Le

duché de Guienne était le plus difficile à prendre. En effet, Edouard III, duc de Guienne, roi d'Angleterre, était un prince habile et brave; il avait retrempé l'honneur anglais en Palestine: il avait observé fidèlement le traité de paix entre l'Angleterre et la France. Les villes de la Guienne, favorisées par l'Angleterre, qui achetait leurs vins et les produits de leurs manufactures, n'étaient guère tentées de se tourner du côté de la France. Pour tout dire, les Français et les Anglais de l'an 1297 n'étaient pas encore arrivés à ces haines violentes qui ne demandent qu'un prétexte pour en venir aux mains. — Une obscure querelle entre des matelots de Guienne et de Normandie amena la rupture que cherchait le roi de France. Ces matelots se rencontrèrent avec un acharnement qu'on ne cherchait pas à calmer. Déjà on se battait à outrance, que la guerre n'était pas encore déclarée entre les deux nations. Même peu s'en fallut que La Rochelle ne fût prise par les Gascons. Aussitôt Philippe le Bel envoie sur les terres de son vassal des hommes de sa justice royale: les hommes du roi de France sont chassés par les barons anglais. — Ce que voyant, Philippe cite le roi Édouard, son vassal, pour qu'il ait à venir répondre de cette insulte. Le roi d'Angleterre envoie à son seigneur suzerain son propre frère, qui devait remettre entre les mains du roi de France tout le duché de Guienne, mais pour quarante jours seulement. Le terme expiré, le roi de France ne veut pas rendre la Guienne, et voilà la guerre engagée. Nous voilà arrivés à ces guerres sanglantes entre la France et l'Angleterre, qui commencèrent sous Philippe de Valois pour ne s'arrêter qu'au règne de Charles VII en 1436.

« Le mouvement général des esprits, qui fait du quatorzième siècle « un siècle à jamais mémorable, amène en 1308 l'insurrection des trois « cantons de Schwitz, d'Uri et d'Untervalden; la liberté se réveilla au « milieu des lacs et des rochers des Alpes : tandis que les communes « de Flandre préparaient dans leurs plaines les républiques industrielles « d'Artavelle, la république agricole et guerrière de Guillaume Tell se « formait dans les montagnes de la Suisse. »

Frappé au visage par le prince Colonna, le pape Boniface VIII, dans un accès de honte et de douleur, se brise la tête contre la muraille du Vatican; ce grand politique, le vaincu du roi de France, emporte dans sa tombe les derniers restes de l'autorité souveraine des papes. C'en est fait, la puissance théocratique est vaincue à jamais, après avoir été, durant trois cents ans, la sauvegarde, la force, l'autorité, le progrès de l'Occident. Désormais, l'autorité, qui était au pape, passe aux rois de

l'Europe; la royauté grandit de tout l'abaissement du pontife. Portée à son plus haut degré de puissance par les croisades, la papauté devait supporter toutes les défaites de ces guerres lointaines. La translation du siége pontifical à Avignon, le schisme d'Occident, les conciles de Pise, de Constance et de Bâle, les prédications et les écrits des hardis réformateurs, *Wiclef, Jean Hus, Jérôme de Prague*, toutes ces causes réunies avaient abaissé ce pouvoir redoutable de la papauté, qui, du douzième au treizième siècle, avait soumis à son arbitre suprême les rois et les peuples. Ajoutez à ces causes de ruine l'abolition de l'ordre du Temple, consentie par le pape Clément V; ce jour-là Clément V priva la couronne pontificale des intrépides soldats qui, depuis l'an 1118, avaient été les plus énergiques défenseurs de la chrétienté et des souverains pontifes. Les Templiers, suspects au roi, odieux au peuple, montèrent sur les bûchers avec le même courage qu'ils montraient jadis sur les murailles de Jérusalem. Au milieu des flammes, ils citèrent Philippe *le Bel* et Clément V, à comparaître dans l'an et jour au tribunal suprême; « et le prince et le pontife se présentèrent dans le délai légal à la barre « de l'éternité. » Avec Philippe *le Bel* commence la liberté religieuse, politique et civile, par la convocation des trois états, par l'établissement du parlement sédentaire [1]; mais aussi avec le roi Philippe-Auguste commençait la monarchie absolue.

Le fils de Philippe *le Bel*, Louis X *(le Hutin)*, ne pouvait guère aller plus loin que son père : au contraire, son père avait trop gagné sur la noblesse, pour que la noblesse ne tentât pas de retrouver quelque chose du terrain perdu. Ainsi firent les nobles. De toutes parts des ligues de seigneurs se formèrent, réclamant à haute voix le droit de battre monnaie, le rétablissement des combats judiciaires et des justices seigneuriales : — réaction toute féodale, réclamation d'une caste, et non pas d'un peuple. Aussi le peuple vint-il plus que jamais en aide à la royauté, pendant que le roi, de son côté, publiait cette admirable ordonnance (3 juillet 1305), où il est dit : « Comme selon le droit de nature chacun « doit naistre *franc*, et par aucuns usages ou coustumes, qui de grant « ancienneté ont esté introduites et gardées jusques cy en nostre royaume, « et par aventure *pour le meffet de leurs predecesseurs*, moult de personnes « de nostre commun peuple *encheues es lieus de servitudes et de diverses « conditions* qui moult nous deplaist : *nous* considérants que nostre

[1] Ordre de tenir, tous les deux mois, des assises dans les bailliages, et, tous les ans, deux parlements à Paris, deux *échiquiers* à Rouen, un parlement à Toulouse, et deux fois les *jours de Troyes* en Champagne.

royaume est dit et nommé le *royaume des Francs*, et voullans que la « chose en verité soit concordante au nom, et que la condition des gents *amende de nous en la venue de nostre nouvel gouvernement*; par delibe- « ration de nostre grand conseil, *avons ordené et ordonnons* que gene- « ralement parlant nostre royaume, de tant comme il peut appartenir à nous et à nos successeurs, *telles servitudes soient ramenées à franchises*; « et à tous ceux qui de *ourine* (origine) *ou ancienneté* ou de nouvel *par* « *mariage*, ou par residence *de lieux de serve condition*, sont enclinés ou « pourroient escheoir en lieux de servitudes, *franchises soient données à* « *bonnes et convenables conditions*. » Voilà dans ce royaume de France l'affranchissement reconnu comme le droit de tous : maintenant laissez faire l'avenir, les grandes lois portent leurs fruits tôt ou tard. — C'est une des histoires funèbres du Château-Gaillard, bâti par Richard Cœur-



de-Lion : les trois fils de Philippe le Bel, Louis X, Philippe V (*le Long*), Charles IV (*le Bel*), sont déshonorés, tous les trois, par leurs femmes.

Louis X fait enfermer au Château-Gaillard sa femme Marguerite de Bourgogne; — et là on la tondit, on la rasa, et, avec le linge qui lui devait servir de linceul, elle fut étranglée. Blanche, fille cadette d'Othon IV et femme de Charles le Bel, quitta le Château-Gaillard pour être répudiée et prendre le voile dans l'abbaye de Maubuisson. Jeanne, comtesse de Bourgogne, sœur de Blanche et femme de Philippe *le Long,* fut acquittée et rentra en grâce auprès de son mari. Les séducteurs des deux reines, Philippe et Gauthier d'Aulnay, furent écorchés vifs, — et, dépouillés de leur peau, ils furent traînés dans la prairie de Maubuisson, puis mutilés, puis pendus par les bras :

Que ils furent écorchiez,
Puis furent lo nature copée,
Aux chiens et aux bêtes jetée.

Nous, cependant, au milieu de tous ces récits qui nous entraînent, malgré nous, au delà des limites que nous nous sommes tracées, nous devons surtout chercher la Normandie. Elle est toujours la province calme et fière qu'il ne faut pas heurter de front. Philippe le Bel, insolent et superbe monarque, se fiant à une possession déjà longue, voulut traiter la Normandie comme une province conquise. Il lui envoya son argent de faux aloi, il oublia le respect dû à ses libertés, il la chargea d'impôts qu'elle n'avait pas consentis. Soudain on entendit retentir dans la vieille province les plaintes terribles d'une nation qui se réveille; c'étaient les murmures d'un peuple prêt à briser des liens que le temps n'a pas encore formés tout à fait. — A peine fut-il monté sur le trône de son père, que Louis *le Hutin* fut obligé de prêter une oreille inquiète et attentive à cette province qui réclamait ses libertés et ses priviléges. Louis X s'arrêta, étonné, devant le langage ferme et fier de ces *conventions nationales.* Il accorda, comme nous l'avons dit, la charte aux Normands (1316). Il promit, il jura le respect des anciennes franchises. Vaines promesses! serments trop tôt oubliés! la province était trop riche pour que le roi de France ne la chargeât pas d'impôts; elle était trop puissante et trop fière pour ne pas tenter quelque délivrance. A la cour de France, on prétendait que c'était là de la bonne et sage politique : un ennemi de la France n'eût pas mieux fait. D'autant plus (la loi salique allait être appliquée pour la première fois) que cette fois le trône de France était mis en question. Louis le Hutin venait de mourir, ne laissant qu'une fille de sa première femme, Jeanne de Bourgogne: seulement la deuxième femme du roi était enceinte. Les barons français

s'étaient emparés du gouvernement en attendant l'enfant que la reine devait mettre au jour. Sur l'entrefaite, Philippe, comte de Poitiers, deuxième fils de Philippe IV, accourut à Paris, réclamant la tutelle du royaume, jusqu'à la délivrance de la reine. Il fut décidé, entre le comte de Poitiers et les barons, que, si la reine accouchait d'un fils, le comte de Poitiers retiendrait la tutelle du royaume et de l'enfant pendant dix-huit ans, après quoi il serait le premier à reconnaître le fils de la reine, comme son souverain maître et seigneur. Ainsi fut décidée, avec aussi peu de cérémonie que s'il se fût agi de la propriété d'une ferme dans le Neubourg, la plus grande question de succession qui se soit présentée dans l'histoire des Capétiens. Cette fois encore, la politique fut plus forte que le droit, car évidemment l'héritière de France, c'était la fille de Louis X, Jeanne, la nièce du duc de Bourgogne, fille de Marguerite l'adultère, mère de Charles le Mauvais et l'héritière du royaume de Navarre, qu'elle porta dans la maison d'Évreux, dont elle épousa le chef, *non sans avoir donné quittance du royaume de France* [1]. Mais le moyen d'abandonner aux chances d'un mariage ce beau royaume qui domine la moitié de l'Europe, le souverain pontife et même l'empereur d'Allemagne? Ceci réglé, la reine, veuve de Philippe le Bel, accoucha d'un fils qui vécut (1316) quelques jours à peine; alors Philippe (Philippe *le Long*) courut à Reims, accompagné de quelques soldats qui lui étaient dévoués et des pairs du royaume. A Reims, Philippe *le Long* se fit sacrer roi, prouvant ainsi, *qu'à la couronne de France la femme ne succède pas*, contrairement à la règle des fiefs qui, presque tous, étaient déjà tombés, comme on disait, *de lance en quenouille*. Philippe V mourut à Longchamp, le 3 janvier 1322, après un règne de six ans; règne agité au dedans par les *Pastoureaux*, au dehors par les guerres de Frédéric d'Autriche et de Louis de Bavière en Allemagne, des Gibelins et des Guelfes en Italie. En ce temps-là aussi, un homme disparaît de ce monde: poëte immense, il laisse dans l'Italie étonnée de sa langue nouvelle, une trace infinie de philosophie, de liberté et de poésie: nous avons nommé Dante, le poëte de la *Divine comédie*. — Charles le Bel succéda à son frère, Philippe *le Long;* voilà donc trois rois qui sont couronnés par le même archevêque, Robert de Courtenai! Mais ne nous perdons pas dans les ténèbres de la dynastie capétienne à sa dernière heure. De ces trois derniers rois, Louis X meurt à vingt-quatre ans, Philippe V à vingt-huit ans, Charles IV à trente-quatre ans. La première branche

[1] Dupuis, *Traité de la maison des rois*

des Capétiens était épuisée : elle avait donné quatorze rois à la France, et parmi ces rois, saint Louis, l'honneur de sa race et de la couronne. Dynastie brillante, avec elle se termine l'âge héroïque de la féodalité. Fidèle à la loi qu'on avait faite pour lui-même, Philippe V voulait que messire Philippe de Valois, son cousin germain, si la reine accouchait d'un fils, devint le tuteur du roi et le régent du royaume jusqu'à ce que le jeune prince fût en âge d'être roi, et, s'il advenait que « ce fût une « fille, que les douze pairs et les hauts barons de France eussent conseil « et avis entre eux d'en ordonner, et donnassent le royaume à celui « qui avoir le devrait. »

Ici va reparaître l'Angleterre, ici vous allez retrouver la France toute préparée à ces luttes terribles qui ont conduit les deux peuples jusqu'aux plaines de Waterloo. Après un règne de trente-cinq années, rempli de gloire et de travaux, le petit-fils de Jean sans Terre, Édouard Ier, était mort : prince habile, hardi chevalier des croisades et compagnon de saint Louis, l'amour de l'Italie, l'espoir de l'Angleterre, l'inquiétude de la France, le vainqueur de l'Écosse et de Wallace. Son fils, Édouard II, passe sa vie à se défendre contre les seigneurs de sa couronne ; beau-frère de Charles *le Bel*, il réclame en vain de la France, sa femme Isabelle et son fils unique Édouard et la Guienne, dont Charles *le Bel* s'est emparé. Bientôt ce roi Édouard II, traqué dans son propre royaume comme une bête fauve par sa femme et par ses barons, est enfermé dans la tour de Kenilworth. Lui vivant, son fils est déclaré roi d'Angleterre ! — C'est ce roi Édouard II qui meurt, assassiné par un fer rouge obscurément introduit dans ses entrailles, afin que la mort ne laissât pas de traces visibles. — Lamentables tragédies ! — Mais cette abominable Isabelle, souillée de ce meurtre, fut châtiée par l'exécration universelle, et mourut dans la honte et l'abandon, captive de son fils ; Édouard III, fils de ce malheureux Édouard II, le père du *prince Noir*, et bien digne d'un tel fils. — Ce parricide commis en son nom, Édouard III en voulut tirer vengeance : et dès qu'il put commander, il fit attacher au gibet, Mortimer, l'amant de sa mère.

Cependant les trois fils de Philippe *le Bel*, Louis, Philippe et Charles, étaient morts en moins de quatorze années, et sans laisser d'enfants mâles. A la mort de Charles le Bel, il fallut chercher l'héritier légitime du royaume de France, et il s'en trouva deux, Édouard d'Angleterre et Philippe de Valois : Édouard III comme petit-fils de Philippe IV par sa mère Isabelle ; Philippe de Valois comme petit-fils du père de Philippe IV, par son fils Charles de Valois. Portées devant les douze pairs

et barons de France, les prétentions du roi anglais furent rejetées d'une voix unanime, et Philippe de Valois monta sur le trône. Mais le roi d'Angleterre n'accepta pas cette décision des pairs du royaume; au contraire, selon l'usage des rois de France, Édouard III donne à son fils, le prince Jean, le titre de duc de Normandie. Dans toute l'Angleterre, aussi bien que dans la France entière, grondaient sourdement les colères nationales. — A la cour du roi d'Angleterre s'était refugié Robert d'Artois, *l'homme qui le plus aida le roi Philippe à parvenir à la couronne*, de l'aveu même de Froissard. Robert était petit-fils du comte d'Artois, tué à Courtrai. Celui-ci, par testament, avait laissé son comté, non pas à son petit-fils Robert, mais à sa fille Mahaut, la femme du duc de Bourgogne. A la mort de sa mère en 1315, Robert d'Artois réclame le comté d'Artois auprès de Philippe *le Long*, son meilleur ami, qu'il avait tant servi; le roi, qui déjà prévoit que l'Artois reviendra à la couronne, s'en remet au parlement, et le parlement non-seulement ne rend pas l'Artois à Robert, mais encore Robert, convaincu d'avoir fabriqué de fausses chartes, est condamné au bannissement perpétuel et à la confiscation de tous ses biens. — Exilé, dépouillé, Robert d'Artois pousse de toutes ses forces l'Angleterre et le roi anglais à la guerre contre la France. Il disait tout haut qu'il donnerait la France à l'Angleterre, et déjà il comptait les alliances qu'il avait préparées dans ce but : Louis de Bavière, empereur d'Allemagne; les ducs de Brabant et de Gueldres, l'archevêque de Cologne, les comtes de Hainaut et de Namur avaient promis le secours de leur épée. A ces discours d'un prince français, le peuple anglais prête une oreille attentive; il vote des subsides, il encourage le roi Édouard à aller au delà de l'Océan chercher cette couronne; mais le roi Édouard III hésitait encore, tant il comprenait que c'était là un rêve impossible, lorsqu'un jour son hôte, Robert d'Artois, se mit en route de très-bon matin pour la chasse, portant un faucon sur le poing; « et le faucon tant vola par rivière qu'il prit un héron. » Robert, de retour à Londres, fait rôtir le héron, le met entre deux plats d'argent, et il entre dans la salle où soupait le roi Édouard. « J'apporte, disait-il, le plus couard des oiseaux, et le donnerai à celui d'entre vous qui est le plus poltron. — A mon avis, c'est toi, Édouard, déshérité du noble pays de France dont tu étais l'héritier légitime, et pour ta lâcheté tu mourras privé de ton royaume! » Certes, moins que jamais, ce jour-là, le roi Édouard songeait à la guerre. L'amour le tenait pour la belle Alix, la fille de lord Graufton, la plus belle personne de la Grande-Bretagne. Le roi venait de la marier au comte de

Salisbury ; *il ne pensoit point combats, mais en pensers d'amour son être étoit enclin.* Pour la comtesse de Salisbury, le roi Édouard III a créé cet ordre célèbre de la Jarretière, un soir que la dame laissa tomber en plein bal, le ruban bleu bordé d'or qui retenait son bas de soie. — *Honni soit qui mal y pense!* — Ainsi provoqué au milieu de sa cour, le roi d'Angleterre entre dans une grande honte ; son front se couvre de rougeur, et il jure *par le Dieu du paradis et par sa douce mère!* qu'avant six mois il ira défier le roi de France. Ce qu'entendant, le comte Robert se dit tout bas : « A présent j'ai mon désir, et par mon héron commencera grande guerre. » Et voilà comment, par le *vœu du héron*, fut décidée cette guerre entre la France et l'Angleterre, cette guerre qui devait, pendant plus d'un siècle, retarder la civilisation qui s'avançait. Cependant, tout maltraités qu'ils l'étaient par le roi de France, ce Philippe de Valois qui avait besoin de tant d'argent, les Normands restèrent du côté de la France. L'orgueil leur défendait cette adoption de l'Angleterre. Le roi de France avait beau les maltraiter, les Normands se souvenaient encore, ils s'en souviendront toujours, qu'à eux seuls ils avaient conquis l'Angleterre. Aux premiers bruits de cette guerre, ils avaient envoyé à Philippe de Valois un des hommes les plus importants de la province,



chargé d'offrir au roi quatre mille chevaliers et quarante mille fantassins,

— toute une armée de Normands. Le roi n'accepta qu'une partie de ces forces imposantes; cependant il promit à ces Normands que, l'Angleterre conquise, *il la donnerait à la Normandie*. L'Angleterre ne serait plus désormais qu'un arrière-fief de la couronne; ses terres, ses richesses seraient distribuées aux églises, aux nobles et aux bonnes villes de Normandie. En ceci le roi de France promettait plus que Guillaume *le Conquérant* lui-même n'eût pu tenir. Toutes ces vaines promesses vinrent se briser contre la première bataille navale, en vue du port de l'Écluse. Ce rude combat annonçait, d'une sanglante façon, les batailles navales de l'avenir. Le roi de France, en effet, avait réuni, à l'aide des Génois et des Normands, une flotte considérable. A cette nouvelle, Édouard III déclare qu'il ira au-devant de la flotte française, et en effet les deux flottes se rencontrent en pleine mer. La flotte de Philippe de Valois se composait de deux cents navires de guerre et de bon nombre de petites barques; chaque navire portait une petite tour munie de pierres. Les Anglais abordent, de front, les navires normands et génois, et en un clin d'œil (nous avions contre nous la mer, le vent et le soleil) les archers anglais viennent à bout de notre première ligne. La deuxième ligne ne résiste pas davantage, tout cède à l'Anglais; seulement, à notre arrière-garde, et quand la bataille est tout à fait perdue, quelques gros navires, montés par de braves gens, se défendent encore. Cette bataille navale de l'Écluse fut perdue d'une façon complète, cruelle; elle est restée au nombre des *plus sanglants combats de la mer*. La France perdit trente mille hommes, matelots ou soldats. Autour du roi de France, il se fit soudain un terrible silence, et son bouffon fut le seul qui osât l'instruire de ce désastre. — « Sire, dit-il, les Anglais sont des lâches, ils n'ont pas eu le courage de sauter dans la mer, comme les Français et les Normands! » Édouard triomphe, les Anglais restent les maîtres de la mer, la Normandie déplore la perte de ses vaisseaux et de ses plus intrépides marins.

Voici donc la guerre qui éclate; elle fut lente d'abord; on se faisait de part et d'autre tout le mal qu'on pouvait se faire. C'étaient des rencontres, des trahisons, des vengeances, des meurtres réciproques, toute sorte de petits combats inutiles, bons tout au plus à fomenter ces haines qui durent des siècles. A la fin cependant, comme la France était occupée à regarder en Bretagne les luttes généreuses des maisons de Blois et de Montfort, on apprend que le roi d'Angleterre, poussé cette fois encore par un traître nommé Geoffroy d'Harcourt, réfugié français, a mis à la voile à Southampton, qu'il a jeté l'ancre dans la rade de la

Hogue (12 juillet 1346), et qu'il attaque la France par sa province la moins défendue. O misère! cette province, c'était la Normandie!

Plus que jamais l'Angleterre est en présence de la France, plus que jamais les deux nations vont comprendre la rivalité qui les pousse. Elles avaient les mêmes mœurs, elles parlaient la même langue, et leur commerce était le même; elles formaient un monde à part dans l'Europe, mais entre ces deux mondes il y avait la Flandre, un champ de bataille et un comptoir! Cette fois, en effet, le secret des batailles se rencontre dans les comptoirs des marchands de Londres, de Bordeaux et de Bruges. En ce temps-là, la grande révolution, c'est le commerce: les rois du monde, ce seront les marchands. Les conquérants, ce sont les hommes isolés qui s'en vont, au péril de leurs jours, à Tyr, à Novogorod, à Alexandrie, conquérants pacifiques qui, pour découvrir quelque route nouvelle à la marchandise, s'exposent à de plus grands dangers que tous les fils de Tancrède pour fonder le royaume des Deux-Siciles. Le marchand, c'est le véritable *cœur de lion* de cette époque. Il s'en va à Alexandrie, à Venise, partout où il peut vendre et acheter: il s'enfonce dans le Nord par le Tyrol, par le Danube; il traverse les forêts et les châteaux du Rhin: il pénètre en France par des chemins à peine frayés, et de là il atteint les Pays-Bas. La France, encore féodale, ne comprit pas cette force nouvelle, la marchandise et le marchand, et alors que les rois de France auraient dû encourager ces nobles efforts, ils s'attachaient, au contraire, à éloigner, par toutes sortes d'injustices et de violences, le commerce, qui a besoin, avant tout, de bonne foi, de liberté, de protection. Philippe *le Bel* eut le grand tort d'affaiblir la monnaie et de se mêler aux transactions du commerce. Louis *le Hutin* fut si mal inspiré que d'interdire le trafic avec les Flamands, les Génois, les Italiens, les Provençaux. A ces causes, le commerce de l'Europe eut bientôt oublié le chemin de la France, ces chemins tout tracés par la Providence aux productions diverses de l'industrie et de l'agriculture. Le commerce passa par l'Allemagne pour aller en Flandre; il agrandit la navigation de Venise; il abandonna ce royaume de France tout grevé de passages, de châteaux forts, de droits seigneuriaux. Ce que la France n'avait pas voulu comprendre, l'Angleterre, avec le vaste instinct qui en a fait une seconde Carthage, l'avait compris à merveille. En France, qui disait un marchand disait une proie: en Angleterre, qui était marchand était gentilhomme; ils étaient tous les bienvenus, de quelques pays qu'ils arrivassent, de la France, de l'Espagne, du Portugal, de la Navarre, de la Normandie, de la Toscane, de la Gascogne, de la Flandre. Les mar-

chands allaient dans tout le royaume d'Angleterre et dans toute l'Écosse et dans l'Irlande, sans payer de droits à la porte de chaque ville. Les portes les plus hautes s'ouvrirent devant eux, excepté dans le royaume de France : de toutes les parties du monde connu, ils rapportaient tout ce qu'on pouvait en apporter : de l'or, et les perles, et les tissus précieux. En ce moment, et pour la première fois, l'Angleterre nous apparaît sous ce double et curieux aspect d'un pays marchand et d'un pays guerrier. Elle tenait, par ses gentilshommes, à la féodalité de l'Europe, elle tenait, par ses navires, à l'Europe entière. Donc, à tout prendre, si, dans cette guerre entre Édouard III et Philippe de Valois, il ne s'agissait pour le roi Édouard que de la couronne de France, pour le peuple d'Angleterre il s'agissait de la fortune, de la domination, de la liberté du commerce. Les troupeaux de l'Angleterre, améliorés par les béliers que le duc de Lancastre avait tirés de l'Espagne et du Portugal, étaient devenus un des grands produits des campagnes de l'Angleterre; le peuple anglais s'inquiétait peu qu'Édouard III s'appelât, sur les chartes, *roi d'Angleterre et de France*, mais absolument il voulait vendre ses laines au monde entier. Les drapiers, les tisserands, les brasseurs, les bouchers de Londres, voilà les maîtres de l'Angleterre; ils poussent à la bataille, et soutiennent de leur argent les princes qui vont se battre; révolution importante que Philippe de Valois ne pouvait pas deviner; il ne pouvait pas comprendre que lui, qui avait dispersé comme la paille les bourgeois d'Ypres et de Bruges, qui avait étouffé ces gros Flamands dans leurs lourdes cuirasses, il serait forcé de lâcher pied devant les alliés et les amis de ces mêmes *bons hommes* dont il avait égorgé treize mille en un jour. A coup sûr, il eût fallu être un plus grand politique que Philippe de Valois pour prévoir la défaite qui le menaçait. D'ailleurs le roi Édouard III ne s'était pas posé tout d'abord comme l'ennemi de la France, au contraire il était venu lui-même à Paris pour faire hommage de ses provinces françaises. Rien n'égalait la magnificence de cette cour. Paris était renommé comme le séjour le plus brillant du monde; son roi était le plus grand des rois; il était riche, honoré, entouré de chevaliers, de comtes, de barons, d'une armée féodale. Le pape lui-même, Benoît XII, tremblait devant le roi de France. Et lorsque le roi d'Angleterre retourna à Londres « la reine Philippe de Hai-
« naut le reçut moult joyeusement, et lui demanda des nouvelles du roi
« Philippe son oncle, et de son grand lignage de France : le roi son
« mari lui recorda assez et du grand état qu'il avoit trouvé et des hon-
« neurs qui étoient en France, auxquels de faire ni de l'entreprendre à

« faire nul autre pays ne s'accomparaige. » Le roi d'Angleterre était donc, à tout compter, un petit roi comparé au roi de France. Oui; mais en revanche le roi d'Angleterre avait pour lui les vœux de la Flandre, l'appui unanime de son royaume, les Pays-Bas et l'empereur Louis de Bavière: il avait pour lui ce titre de *roi de France* que venait de lui conférer Arteweld, ce Rienzi de la Flandre; il avait cette première bataille navale de l'Écluse, gagnée par des archers anglais en compagnie des soldats de la Flandre; il avait la mer, qui était restée libre: il avait la Bretagne, qui venait de se révolter contre la France; il avait enfin ce Geoffroy d'Harcourt le Normand, baron de Saint-Sauveur-le-Vicomte, long-temps dévoué à la France : ce d'Harcourt, après avoir proposé à Philippe de Valois la conquête même de l'Angleterre, avait passé au roi Édouard pour venger on ne sait quelle injure. Le traître, au commencement de la guerre, avait donné au roi anglais ce funeste conseil : « Sire, le pays de Normandie est l'un des plus gros du monde; pays ouvert, gras et plantureux en toute chose, qui n'a pas vu les guerres depuis cent ans [1], vos gens y trouveront si grand profit qu'ils en vaudront mieux vingt ans après. » Fatal conseil! En effet, rien n'égalait en ce moment la prospérité de notre chère province; elle se voyait à bout de ses batailles; elle avait tourné son génie du côté de l'agriculture et du commerce! Hélas! que de ravages l'attendaient.

On était au 20 juin de l'année sanglante 1346; l'Angleterre, confiante dans sa fortune, faisait force de voiles pour la France. L'escadre anglaise se composait de mille vaisseaux, quatre mille hommes d'armes, dix mille archers, seize mille hommes d'infanterie légère. Sur la nef royale étaient embarqués Édouard III et ce même Geoffroy d'Harcourt, et le jeune prince de Galles, qui avait à peine quinze ans. Les plus grands seigneurs de l'Angleterre, les Cornouailles, Warwick, Suffolk, Oxford; les plus braves chevaliers, les trois Bontemps, Mortimer, Lucy, Felton, Berkley, Jean Chandos, Richard de Cambridge, étaient du voyage. L'intention d'Édouard était d'attaquer par la Guienne. Si la flotte anglaise fût entrée dans la Gironde, la France était sauvée; le conseil du traître Geoffroy perdit la France. Édouard, facilement persuadé, change de route, il fait tourner la proue de la nef royale vers les côtes de Normandie. Depuis quatre siècles, c'était la première fois que la province était envahie. Édouard, monté sur son vaisseau, dont la voile blanche et rouge s'enflait d'un vent favorable, toucha les côtes de la Nor-

[1] Froissard, t. II, p. 303

mandie. Quelle fut donc son épouvante quand elle se vit envahie, la noble province, par cette armée d'Irlandais, de Gallois, d'Écossais, de mercenaires! Édouard débarqua, sans coup férir, dans la presqu'île du Cotentin, où était le fief de ce traître d'Harcourt; il fit marcher son armée en trois colonnes parallèles, pendant que la flotte anglaise suivait le rivage. Certes, les Normands ne s'attendaient guère à être attaqués par ces Anglais, qu'ils regardaient comme les bâtards des vieux Normands. Même ils avaient proposé au roi de France de faire de nouveau, et à leurs frais, la conquête de l'Angleterre. D'une façon terrible les Normands furent tirés de cette paix profonde; l'Anglais s'empare de tout ce qui tombe sous sa main, Honfleur, Cherbourg, Valognes, Carentan, Saint-Lô, avec une fureur et une rage qui rappellent les premières invasions venues du Danemark. Jamais butin plus nombreux ne se rencontra, et plus facile. La Normandie regorgeait de prospérités et d'abondance; les maisons étaient pleines d'argent, les granges étaient pleines de blé, les pâturages chargés de moutons et de bœufs, les villes encombrées de marchandises. Tut fut pillé, et, comme pour ajouter à l'avidité et à la fureur de ses soldats, le roi Édouard III fit traduire en anglais la lettre des Normands à Philippe de Valois, et la réponse du roi de France qui leur permettait de prendre l'Angleterre. Cette lettre était lue avant la messe, dans les églises, à la tête du camp: elle faisait de cette guerre la guerre de l'honneur anglais. En ce moment, il nous faut recommencer tout ce que nous avons dit des ravages des compagnons de Rollon : le feu, le glaive, le pillage, le blasphème. Vernon, Verneuil, le Pont-de-l'Arche, tout est brûlé; surtout le siége de Caen fut horrible. Caen était, autant que toute autre cité normande, une ville marchande et peuplée, pleine de riches bourgeois, de nobles dames et de belles églises. Trois cents Génois formaient toute la garnison. La flotte anglaise était à l'embouchure de l'Orne, la douce petite rivière qui promène aujourd'hui une onde si limpide et peu profonde entre les saules de son rivage.

En vain les bourgeois de Caen veulent résister, tout cède à la furie anglaise. La ville est prise et livrée au pillage. Chacun se défend comme il peut dans sa maison, jusqu'à ce que la flamme dévore la maison et ceux qui l'habitent. Il fallut que Geoffroy d'Harcourt vînt en aide à tous ces infortunés, mais il ne put les sauver du pillage. Le pillage dura trois jours; tout fut de bonne prise, les meubles, les joyaux, les maisons, les terres, les édifices: les cendres mêmes de Guillaume *le Conquérant*, enterré à Caen dans la fosse qui lui avait

été disputée, ne furent pas respectées par ces soldats nourris dans l'Angleterre de Guillaume. Dans toute la France, la lamentation fut universelle. Les peuples éperdus étaient tout prêts à répéter dans leur désespoir le cri lamentable : *A furore Normannorum libera nos!* Seigneur! Seigneur! entendez-nous, Seigneur! Hélas! les trois hommes de race normande, — Édouard III, le comte d'Arundel, Geoffroy d'Harcourt, — ont mis au pillage la France épouvantée. — Cependant Philippe de Valois accourait en toute hâte pour arrêter les envahisseurs. De Paris à Rouen, tous les ponts sur la Seine étaient rompus. Arrivé à Poissy, le roi anglais voit accourir l'armée de Philippe de Valois. L'armée, nombreuse, indignée, française, est pleine de colère contre cette horde de pillards. — L'aventure était périlleuse pour le roi Édouard et pour ses gens. Il comprenait qu'il avait poussé trop loin; le retour n'était pas facile. Le roi de France amenait avec lui le plus beau de sa chevalerie, le roi de Bohême, le duc de Lorraine, le comte de Savoie et le comte de Namur: un instant, le roi Édouard III voulut se tirer d'affaire par un cartel au roi de France; le roi accepta le cartel, mais pour un temps meilleur, quand serait châtiée l'armée anglaise. En ce moment, l'Anglais se fût estimé trop heureux de gagner la Flandre par la Normandie et le Vermandois, en longeant les côtes. Son plan était tout fait; mais il fallait passer la Seine et la Somme, les ponts étaient coupés; à Rouen, une partie de l'armée française gardait la rivière : force était donc de remonter jusqu'à Poissy. A Poissy, Édouard passa la Seine, et, à grands pas, il courut rejoindre les milices flamandes, qui l'attendaient sur les bords de la Somme : manœuvre habile. Mais le Valois gagnait de l'avance sur Édouard; il arrivait menant avec lui huit mille chevaliers, six mille archers génois, quarante mille fantassins. Cette fois, le roi anglais était pris, lui et son armée. Toute retraite était défendue, tous les ponts sur la Somme appartenaient aux Français; le gué d'Abbeville était gardé par quatorze mille hommes, que commandait le Normand Gondemar Dufay; nécessairement il fallait que l'armée anglaise passât de nouveau par les villages qu'elle avait ravagés, par les villes qu'elle avait brûlées. Cette armée, naguère si insolente et si féroce, était tombée dans le désespoir: le pain lui manquait et surtout la viande; ces mercenaires à la solde des marchands de l'Angleterre, se sentant pressés par cette armée féodale, par cette armée de comtes, de barons, de gentilshommes, ne demandaient plus qu'à jeter les armes... Nous étions cependant à la veille de la défaite de Crécy.

Comment raconter cette bataille sans être pénétré de l'immense douleur dont le souvenir fait battre les cœurs les plus indifférents, même après tant de siècles? Le roi Édouard, après avoir forcé le gué d'Abbeville, était arrivé dans le Ponthieu; il se trouvait acculé de ce côté, sans un vaisseau qui lui vînt en aide: ses Anglais, harrassés par quarante-cinq jours de marche, s'étaient retranchés dans leur camp. Ils attendaient en silence et résignés. En ce moment, le roi Édouard était perdu. Il allait enfin être châtié comme un incendiaire, comme un pillard! Toute l'armée anglaise était accablée à l'avance. Ils regrettaient leurs femmes, leur patrie, surtout leur butin. Le roi Édouard, acculé dans cette position terrible, regardait son fils, ce bel enfant qu'il avait armé chevalier sur le rivage de la France. De cette armée naguère si brillante, à peine s'il restait trente mille hommes : quatre mille hommes d'armes, dix mille archers anglais, et pour le reste des Gallois, des Irlandais, des sauvages. Cependant l'armée française accourait en criant : *Victoire!* Elle avait fait, tout d'une haleine, cinq grandes lieues par un temps horrible. Dans cette foule marchaient quatre rois : Philippe, roi de France; Jean l'Aveugle, roi de Bohême; Charles, roi des Romains, fils du roi de Bohême, et le roi de Majorque: les hommes les plus illustres de la noblesse de France : le comte d'Alençon, frère du roi; le comte de Blois, le comte de Flandre et son jeune fils, les comtes de Sancerre, d'Auxerre, de Beaumont; les ducs de Lorraine et de Savoie, et le brave d'Harcourt, fidèle à la France celui-là, bien qu'il fût le frère du traître Geoffroy. Les gens d'armes, les archers, la milice, arrivaient dans l'empressement d'une victoire assurée. Ils s'indignaient de l'insolence de ces Anglais qui osent les attendre de pied ferme. Divisée en trois corps, l'armée anglaise occupait les hauteurs de Crécy; les chevaux et les bagages étaient protégés par un fossé; les hommes d'armes avaient mis pied à terre; à droite la forêt, à gauche le village, ou, pour mieux dire, une montagne d'arbres coupés. Pour arriver jusqu'aux Anglais, l'espace était étroit, difficile; l'avant-garde se tenait au bas de la colline, commandée par le prince de Galles, qui lui-même était entouré des plus nobles épées et des plus braves gens de l'armée : le comte de Warwick, le comte de Kenfort, Jean Chandos, et le traître d'Harcourt. Le deuxième corps, destiné à soutenir l'avant-garde, avait pour chef le comte d'Arundel; arrivait enfin le roi Édouard III, dominant de toute la tête ces neuf lignes de gens d'armes que soutenait le désespoir; sans compter de nouvelles machines de guerre, presque inconnues et silencieuses, qui étaient à

elles seules une révolution. — La nuit venue, le roi Édouard réunit ses compagnons dans un repas qu'ils pensaient devoir être le dernier. Le souper fut grave, sérieux; comtes et barons étaient pensifs. Le roi dormit d'un bon somme jusqu'à la pointe du jour. A peine réveillé, il fit sa prière avec le prince de Galles; le père et le fils voulurent recevoir la sainte communion pour être mieux préparés à la mort. Bientôt l'armée entière fut sous les armes. Édouard, monté sur un palefroi, le bâton à la main, parcourait les rangs au pas, disant à chacun de bonnes paroles de constance et de courage. La revue passée et les soldats ayant mangé, ils attendirent que l'ennemi vînt à eux. Cependant l'armée française accourait en toute hâte, mais nombreuse, superbe, indignée. L'avant-garde se composait de quinze mille cavaliers génois commandés par le prince Grimaldi et par le prince Doria; le comte d'Alençon suivait avec quatre mille hommes d'armes. Le roi marchait à la tête de la cavalerie et de la haute noblesse; à l'arrière-garde se tenaient le duc de Savoie et le roi de Bohême. On ne comptait pas l'infanterie, elle débordait de toutes parts, empêchant tous ces gentilshommes dans leur marche. Tout d'abord l'attitude sérieuse et calme de l'armée anglaise frappa d'étonnement le roi de France et ses compagnons. Ceux qui étaient de sang-froid démontraient au roi Philippe que peut-être il serait utile d'attendre jusqu'à demain, et de donner le temps à l'armée entière de se trouver dans l'ordre de bataille. En effet, l'armée française était exténuée de faim et de fatigue; l'orage avait percé les habits des soldats et détendu la corde des arcs. Docile à cet avis, le roi ordonne aux maréchaux de Montmorency et Saint-Vincent que l'armée se repose jusqu'au lendemain; mais le comte d'Alençon et les gentilshommes de sa suite ne veulent pas obéir. Ils marchent en avant, et plus on leur dit de s'arrêter, plus ils se hâtent, chacun voulant être le premier à cette curée. Comme ils étaient à courir ainsi au nombre de cent vingt mille hommes, le tonnerre gronde, le ciel se couvre d'un nuage, l'éclipse jette l'épouvante dans cette multitude que l'Anglais attendait en silence. — L'attaque commence brusquement par les archers génois. *Cette ribaudaille,* dont les arcs sont détendus, refuse tout service, pendant que les archers anglais, tirant leurs arcs de leurs étuis, envoyaient dans cette masse compacte des flèches qui tombaient dru comme la grêle. Les Génois lâchent pied: leurs capitaines, Grimaldi et Doria, impuissants à les rallier, se font tuer plutôt que de les suivre.

Déjà la mêlée était générale: le traître Geoffroy d'Harcourt était

tombé mort au milieu des soldats anglais, mort trop glorieuse pour un pareil homme; son frère, voyant Geoffroy mort et déshonoré, n'avait pas voulu lui survivre. L'Anglais se défendait avec le sang-froid qui donne la victoire; du côté de la France, on attaquait avec une rage sans espoir. Au premier rang mourut le vieux roi de Bohême; il était aveugle et il disait aux siens : *Je veux tuer un Anglais avant de mourir!*



En même temps accoururent, sur de magnifiques chevaux et tout couverts de riches armures, le comte d'Alençon, frère du roi, et les comtes de Blois, d'Aumale, d'Auxerre, de Sancerre, de Saint-Paul. Ils firent une trouée dans l'armée anglaise, et ils se trouvèrent en présence du fils d'Édouard, un enfant de treize ans, que son père avait placé là, au plus épais de la mêlée, pour qu'il gagnât ses éperons. *Je veux que l'enfant gagne ses éperons, et que la journée soit sienne!* disait le roi Édouard. Lui-même, le roi de cette armée de fuyards et maintenant victorieuse, il dominait la bataille du haut d'un tertre. Que de gentilshommes prisonniers dans leur armure! combien d'étouffés! combien d'égorgés comme des taureaux à la boucherie! Le comte d'Alen-

çon et le comte de Flandre mouraient écrasés par cette misère. Rois, princes, chevaliers, hommes d'armes, tous tombaient. Dans ce désordre immense, tout d'un coup, du côté de l'armée anglaise, se fait entendre un grand bruit, — le bruit du tonnerre suivi d'une grande fumée : — c'était le canon qui faisait ses premiers ravages, c'était l'art nouveau qui s'emparait du champ de bataille, l'art du grand Condé et de Napoléon qui remplaçait l'art de saint Louis et de Duguesclin! Dans cette fumée, l'armée cherchait en vain Philippe de Valois, qui voulait mourir. Ce fut à grand'peine si Jean de Hainaut fit monter à cheval le roi de France, blessé deux fois. Le roi s'obstinait à rester à cette bataille tout à fait perdue! — Défaite sans rémission! Honte et malheur qui devaient soumettre pour long-temps la France à la domination étrangère. De ces cent vingt mille hommes qu'il entraînait dans sa course, le roi de France n'avait conservé que cinq chevaliers pour l'accompagner dans sa fuite. Les uns et les autres ils arrivent au château de Broye par une nuit profonde: et comme le gouverneur s'écriait : *Qui est là? — Ouvrez*, répondait Philippe, *c'est la fortune de la France!* Les Anglais ne croyaient pas encore à cette victoire inespérée; seulement le grand silence qui se fit tout d'un coup du côté de la France fit comprendre aux soldats d'Édouard que les Français étaient en fuite. Alors, à leur tour, ils criaient : *Victoire!* Le prince de Galles, qui s'était battu comme un héros, se jeta dans les bras de son père, qui lui dit sans plus : *Vous êtes mon fils!* Le fils et le petit-fils de la fille de Philippe le Bel oubliaient tout à fait en ce moment que le sang français coulait dans leurs veines. Quand vint le jour, les Anglais, en comptant les morts qui encombraient le champ de bataille, trouvent onze princes, quatre cents seigneurs bannerets, douze cents chevaliers, trente mille soldats. Sur la fin de la journée arrivèrent les soldats de Rouen et de Beauvais, commandés par le duc de Lorraine, l'archevêque de Rouen et le grand-prieur de France, — égorgés comme tout le reste; mais ceux-là on ne prit pas la peine de les compter.

Voulez-vous cependant que nous disions quelques mots des historiens qui désormais nous guideront dans cette histoire? Il y a déjà près d'un demi-siècle que nos premiers guides, dans ces récits tout remplis d'intérêts si divers, nous ont abandonnés à des chroniques moins naïves, à des histoires plus ornées et moins vraies. Orderic Vital, le bon moine, qui a fourni tant de matériaux excellents à nos historiens les plus illustres, est mort dans son couvent, accablé d'ans et d'ennuis. Cette longue vie, consacrée tout entière à la prière et au travail, elle s'est arrêtée

enfin; et le jour même de sa mort, le bon frère écrivait un dernier adieu à son couvent, qui était pour lui tout l'univers. — « Je sens que mes forces m'abandonnent: ma vue se trouble, ma main tremble. Mes frères, priez pour moi! » Il meurt, et dans son livre se retrouvent les annales de cette grande province. — Comme aussi l'histoire de Normandie par un historien contemporain du roi Henri IV, Dumoulin, cette histoire d'un honnête écrivain qui nous a tant servi jusqu'à ce jour, elle s'est arrêtée brusquement, à l'instant même où la province de Normandie s'est réunie à la France. A chaque période nouvelle, il nous faut chercher un nouveau guide, un appui nouveau; tantôt le sire de Joinville, digne d'écrire la biographie de saint Louis, à force de probité et de charité ardente; tantôt Philippe de Comines, ce Tacite du moyen âge, mis au monde tout exprès pour raconter les tyrannies du roi Louis XI, et les racontant à merveille, à force de sang-froid et d'indifférence pour tous ces crimes du despotisme royal. A mesure que les événements ont grandi dans le royaume de France, l'histoire a grandi avec eux. Maintenant l'écrivain ne songe plus seulement à chercher les fantaisies du poëme épique ou à raconter une histoire d'amour; il se mêle à la réalité, aux faits accomplis, aux événements prévus; il se fait historien, homme d'État, orateur. La parole n'est plus un jouet, c'est une force. Déjà les états généraux comptent des orateurs politiques. Tout à l'heure l'histoire languissait; mais à peine les Anglais ont-ils mis le pied sur le sol de la France, l'histoire prend soudain sa plus vive allure, une allure presque poétique, et nous nous trouvons en présence de Froissard le poëte, Froissard l'historien, Froissard l'homme d'Église, qui n'est jamais plus heureux que lorsqu'il entreprend un récit de guerre ou un récit d'amour. Il y a en cet homme quelque chose d'aventureux qui sent d'une lieue son littérateur vagabond, son bohémien de génie. Le hasard est sa providence. Il n'aime rien tant que la bonne chère et la bouteille.

Au boire je prens grant plaisir!
En viande fresche et nouvelle,
Quand à table me voy servir,
Mon esperit se renouvelle.

Comme il fallait être quelque chose dans le monde, maître Froissard prit les ordres, et, à peine tonsuré, il s'en va à la suite du seigneur de Montfort parmi toutes ces guerres, s'inquiétant, cherchant, demandant de quoi écrire l'histoire, l'histoire contemporaine, car de l'histoire passée, qui s'en inquiète? L'histoire passée, où est-elle? Elle est en-

fouie dans les manuscrits du Mont Saint-Michel, de l'abbaye de Saint-Wandrille et dans toutes les abbayes savantes; mais avant que les hommes aillent fouiller dans ces ténèbres profondes, il faudra qu'ils apprennent à aimer l'histoire et à lui donner les soins qu'elle mérite. Donc les chroniques de maître Froissard seront tout simplement les mémoires de ce qu'il aura vu et entendu. Mais pour voir, mais pour entendre, il faut aller, il faut venir, il faut courir aux bons endroits, il faut mener un peu la vie de ces pauvres troubadours de Toulouse, qui ont été égorgés comme autant d'Albigeois; bien plus, il faudra se ménager près des princes, se faire le bienvenu à la cour, mugueter près des belles dames, appliquer l'oreille à la porte des conseils, ou bien, de loin, assister à ces terribles batailles. Et non-seulement il fallait parcourir la France, mais encore il fallait savoir ce qui se passait de l'autre côté de l'Océan. N'était pas complet qui n'avait pas fait le voyage en Angleterre, qui n'avait pas causé avec les riches seigneurs, les belles dames et les damoiselles de là-bas. Froissard y fut, et il y fut le bienvenu, tant il prêta de beaux livres d'amour aux jeunes filles, tant il faisait de beaux vers à toutes les dames, tant il avait de piquants récits à occuper princes et chevaliers. La reine d'Angleterre l'accueillit à merveille; elle le combla d'amitié et de présents; elle lui donna des chevaux, de l'argent, des bijoux, et enfin, le voyant triste, la reine lui donna son congé :

Dorénavant congé vous donne.
Mais je le veuil et je l'ordonne
Qu'encor vous reveniez vers nous.

Il y revient, et la reine le nomme son *clerc*, tout comme aujourd'hui la reine d'Angleterre a son poëte *lauréat*. Il étudie l'Angleterre, il visite l'Écosse, un pays fabuleux : il fut le bienvenu du prince de Galles; à Milan, il suivit le duc de Clarence, qui allait épouser la fille de Galéas II. A Milan, se rencontrèrent Boccace, Chaucer, Froissard, trois hommes, créateurs de trois langues! Ne cherchez Froissard que dans les cours, à la table des rois et des princes. Le voilà chez le duc de Brabant; nous le retrouvons, l'instant d'après, chez le comte de Blois, qui l'envoie avec quatre levrettes, et monté sur un bon cheval, à la cour de Béarn, chez le comte de Foix, un bel esprit qui aimait les vers avec la plus noble passion; prince excellent qui n'avait commis en toute sa vie qu'un seul petit crime; il avait tué son fils! Mais au quatorzième siècle, l'historien s'inquiète-t il de si peu? — Froissard assistait aux noces de la belle comtesse de Boulogne; il était à l'entrée d'Isabeau de Bavière à Paris, à

il assista à l'entrée du pape et de Charles VI dans Avignon, la cité pontificale. — Au roi d'Angleterre, Richard II, il a présenté son roman de *Meliador*, « et luy mit sur son liet, et l'on l'ouvrit et regarda dedans et « luy plut tres-grandement : et plaire bien luy devoit, car il estoit enlu- « miné, escrit et historié, et couvert de vermeil veloux et des clous « d'argent doré d'or et rose d'or au milieu. » Cependant chaque jour il travaillait à ses histoires, se passionnant malgré lui pour le vainqueur, impitoyable pour le vaincu, tantôt pour le prince Noir, tantôt pour Bertrand Duguesclin [1] : ami des soldats, ami des princes ; facilement ébloui, tantôt par l'éclat que jette la France, tantôt par la gloire de l'Angleterre. Dans ces livres, écrits quelque peu sur le ton du poëme épique, vous rencontrez à chaque page, et dans une mesure presque égale de louange et d'admiration, l'Angleterre et la France : les Anglais de Crécy et d'Azincourt, les Français du roi Jean, mais aussi les Français victorieux de Charles *le Sage*. Ici Duguesclin, là le prince Noir, les deux héros de ces chroniques. Plus l'histoire de Froissard ressemblera à un poëme, plus l'historien sera content. Aussi bien ce qu'il aura à décrire, ce sont les champs de bataille, les armes, les drapeaux, les devises, les armoiries (son père était faiseur d'armoiries), les champs-clos, les tournois, les fêtes, les cérémonies, les pompes de l'histoire. En même temps tous les hommes qu'il a vus de ses yeux, et ceux qu'il a touchés de ses mains, et ceux à qui il a parlé, il vous les montre *ad visum* : le prince Noir, le grand homme de ce siècle, et son père, Édouard III, le roi Jean, Charles V, le connétable de Clisson, Bertrand Duguesclin, Gaston, ils y sont tous : vous les entendez parler, vous les voyez agir. Tout à l'heure nous vous racontions cette bataille de Crécy, lisez le récit de Froissard. Comme aussi il raconte, d'une façon admirable, le siége de Calais et le dévouement des six bourgeois, timides et calmes héros, qui veulent bien se dévouer pour sauver leurs concitoyens, mais dont l'héroïsme est tout bourgeois, et qui, leur devoir accompli, ne seraient pas fâchés de s'en tirer la vie sauve. Dieu merci, Calais n'est pas de notre récit, ce serait trop de misère pour une seule province. Hélas ! nous ne sommes pas au bout de ces douleurs infinies. A peine Calais s'est-il prosterné devant le vainqueur, à peine le roi d'Angleterre s'est-il emparé de cette porte de la France, que la peste de 1348, *la peste noire*, tombe sur ce royaume désolé. Huit cents personnes, plutôt les jeunes que les vieillards, succombaient chaque jour

[1] *La Bretagne*, chapitre XI, page 2[illegible]9, toute la vie de Duguesclin, qui complète cette partie de l'histoire que nous écrivons.

sous ce mal épouvantable. La Normandie perdit le tiers de ses habitants les plus robustes: plus que la France, l'Angleterre fut frappée. C'est qu'aussi il faut dire que, pendant quatre cents ans, la peste s'est montrée de temps à autre dans la ville de Londres [1], cette noble cité inconnue à Jules César, que les Romains plaçaient aux confins du monde, — dont elle est devenue le centre. — Avant d'être ce que vous la voyez aujourd'hui, florissante entre les cités de l'Europe, la ville de Londres n'était guère qu'un marais solide, rempli de fièvres et de vapeurs. Certes, ce n'était pas le sol qui avait attiré à cette place les premiers habitants, c'était la Tamise, cette admirable rivière, à la fois si profonde et d'un courant si docile. La Tamise a fait, à elle seule, plus que le beau ciel de Naples, elle a peuplé ces bords insalubres d'une nation qui n'a qu'une rivale dans l'univers. En vain la peste, en vain l'incendie ont voulu chasser les premiers habitants de Londres : ils sont restés, ils sont morts courageusement à cette place, tant ils savaient que là s'élèverait la Carthage moderne. Au temps de Claude l'empereur, Rome tirait de l'île de la Grande-Bretagne, des bêtes à cornes, des peaux, du blé, des chiens, des esclaves: surtout les femmes de cette île, d'une transparente blancheur, étaient recherchées pour relever, par un frais contraste, le teint bruni des belles dames de l'Italie. Tel était le commerce de l'île de Bretagne au temps de Tibère! Les premiers vêtements des Bretons leur sont venus, qui le croirait? de nos pères les Gaulois, et certes ils ont rendu depuis, échange pour échange. A l'incendie et à la peste, ajoutez l'invasion, les Danois, les Pictes, les Saxons et enfin la conquête des Normands, et vous aurez le secret d'une immense misère. Guillaume le Conquérant, quand Londres lui appartient, entoure la ville de bonnes murailles, il bâtit la tour de Londres, il creuse le lit de la Tamise, il ne veut plus que la rivière porte çà et là ses eaux vagabondes; désormais, grâce à ces travaux utiles, la ville prospérait, elle devenait enfin plus salubre... Les croisés rapportèrent la lèpre, comme un souvenir immonde de l'Orient. En 1101, la femme du roi Henri Ier bâtit un hôpital pour les lépreux; jusqu'au seizième siècle la lèpre resta dans la ville; ce ne fut guère que cent ans plus tard que les habitants se mirent à construire des maisons en briques et à percer des cheminées dans ces maisons. A cette époque même, le plus grand nombre des habitations se composaient de huttes couvertes de chaume et sans cheminée, la fumée sortait par la porte, la famille couchait sur de la paille, un bloc de pierre servait de chevet; aujourd'hui il n'y a pas un fermier de la Grande-Bretagne qui ne marche sur un tapis.

[1] *Londres ancien et moderne*, par M. le docteur Bureau de Riofrey.

Nous n'avons rien dit de la peste de 1315 : « les habitants suffisant à « peine pour enterrer les morts ! » C'est qu'en effet la peste de 1348 fit cruellement oublier la première. Huit cent mille personnes moururent



en France : il en mourut le double en Angleterre, à ce point qu'on fut obligé de creuser d'immenses fosses qui contenaient jusqu'à cinquante mille cadavres. Qui la reconnaîtrait aujourd'hui, cette ville éblouissante sous le gaz enflammé, ville de palais et de maisons blanches, la ville de la propreté scrupuleuse, lavée du haut en bas chaque matin ? Au temps dont nous parlons, la ville de Londres était un cloaque rempli d'immondices de tout genre, mêlées au sang corrompu des animaux : des troupeaux de porcs dans la ville, la rivière encombrée d'une fange abominable ; les marécages de Moorfields, de Wapping, de Lambeth, remplissant l'air de leurs miasmes fétides. Les rues non pavées, l'eau rare, malgré les sources de Hampstead, de Highgate et de Tyburn. « Figurez-vous, disait « Érasme au seizième siècle, que dans les maisons vous foulez la terre « nue : et encore si elle n'était que nue ! mais le sol est jonché d'une hor- « rible couche de lie de vin, de graisse, d'os mal rongés, de crachats, « d'excréments et de toutes sortes d'immondices sans nom ! » — D'horribles maisons en bois pourri, dont le toit se touchait de façon à s'opposer au

passage de l'air, au soleil ; pas d'égouts ; plus d'une rue fermée à chaque bout par des chaînes indiquant qu'il y avait danger à les traverser ; des mares stagnantes aux plus belles places ; une vermine si nombreuse que, sous le roi Jacques, les dames de la cour en étaient couvertes rien qu'à traverser la rue. Aussi que de fièvres ! fièvres intermittentes, fièvres malignes, pestes, scorbut, dartres. — Il y eut des années (1558, par exemple) où la récolte des campagnes fut perdue, faute de bras pour la recueillir. La peste noire fut apportée à Londres après le siége de Calais ; on disait qu'elle venait de l'Asie. Ajoutez que l'art de la médecine n'était guère au niveau de ces calamités formidables, car on n'entendit parler, à Londres, de l'école de Salerne que bien après *Guillaume le Conquérant*. Roger Bacon était, dit-on, un grand médecin, mais un médecin de trop de génie pour guérir une fièvre intermittente. Le plus grand *mire* du quinzième siècle est un nommé Gaddesden, l'auteur de la *Rose anglaise*. Pour guérir la petite vérole, il voulait que tout fût couleur d'écarlate autour du malade : — *Feci omnia circa lectum rubra. « Les œufs de corbeau sont excellents pour un épileptique.* » Il fallut attendre bien longtemps avant de voir arriver Linacre et Caïus.

Mais j'ai beau faire, et chercher avec soin les calamités de la ville de Londres, toujours il nous faut revenir aux calamités de la France. A travers ces immenses misères, nous sommes arrivés à la mort de Philippe de Valois. Avant de mourir, le roi fait appeler ses deux fils, le duc de Normandie et le duc d'Orléans. « Je recommande au duc de Normandie, quand il sera roi, de défendre ses droits avec courage, et de mettre son espoir en Dieu, *qui ne permet pas que le règne de l'iniquité soit durable.* — Il meurt. Sur le trône de son père (22 août 1350) monta le roi Jean *le Bon*, qu'on devrait appeler *Jean le fou*, et qu'on appela tout simplement le roi Jean. C'était un vrai chevalier du temps de la chevalerie, mais de ces chevaliers qui vont se battre contre les moulins à vent et contre les troupeaux qui passent. Ces obstinés gentilshommes voulaient faire de la poésie, même en présence des intérêts les plus graves ; ils s'occupaient d'écharpes brodées, d'armures dorées et de couleurs galantes, quand il s'agissait de savoir si le boucher anglais continuerait à vendre ses laines au drapier flamand ! Le roi Jean *le Bon* est une façon de don Quichotte couronné, qui dépense, mal à propos, son courage et l'argent de ses sujets. Roi besogneux comme son père, faisant ressources de toutes choses, et surtout de bonnes paroles et de serments solennels. Quand le peuple ne se contentait pas de ses promesses et de ses serments, le roi vendait à son peuple un des droits de la couronne. Si par malheur Jean *le Bon* était le plus fort, il se vengeait très-simplement par la mort.

Ainsi, sur un simple soupçon, il avait tué le connétable comte d'Eu et de Guines. Le comte d'Eu, prisonnier du roi d'Angleterre, était venu en France pour amasser sa rançon ; le roi le fit tuer sans forme de procès. Dans le château de Rouen, à la table même du dauphin, le roi Jean fait tuer le comte d'Harcourt (le cousin de ceux qui étaient à Crécy!) et trois autres seigneurs qui avaient refusé l'impôt de la gabelle : peu s'en fallut même que le roi de Navarre ne subît le sort de ses trois amis. On est à bon marché un roi chevalier, dans ces rudes époques. — Cependant le prince le plus positif et le moins chevaleresque de la ville de Londres où la boutique tient de si près au palais du roi, Édouard III, le vainqueur de Crécy, marchait à travers les provinces françaises, d'un pas tout aussi tranquille que s'il eût été en pleine terre anglaise. Il avait adressé un manifeste aux barons français, déclarant qu'il reprenait le gouvernement de la France, à lui injustement enlevé par le comte de Valois : ou tout au moins, si on ne lui donnait pas la France entière, le roi Édouard voulait-il la souveraineté de tout le pays qu'il avait pris, car cette fois il ne pouvait plus être le vassal du roi de France. Cette guerre des Anglais fut impie et féroce : pas un ne peut les suivre dans cette ardeur de meurtre et de pillage : ils marchaient, précédés par l'épée qui égorge et par la flamme qui brûle ; en vain eussiez-vous cherché dans cette armée de négociants-pillards, qui comptent leur butin à chaque bataille, la parure extérieure de l'armée du roi Jean : les blasons, les lions, les aigles, l'hippogriffe aux ailes étendues, les habits brodés, les devises brillantes, les armures qui reluisent au soleil, les écharpes ramassées dans la poussière élégante des tournois ; vous ne rencontriez que les férocités de la guerre, des mains calleuses, des pieds nus, les maraudeurs gallois, les porchers irlandais, des hommes d'un bon sens rude et avide, Sancho Pança, devenu hardi et brave, qui se bat contre don Quichotte. Ce n'étaient plus même des soldats, c'étaient des pillards ; ils traînaient avec eux leurs richesses, plus lourdes que leurs armes : des bracelets, des meubles précieux, des bijoux, des vêtements de femmes, de riches étoffes, toutes les dépouilles de la ville de Caen, par exemple. Quant aux prisonniers dont on devait attendre des rançons, on les avait envoyés en Angleterre pour servir de prospectus et d'annonces à quiconque voudrait venir chercher sa part de butin. Dans ces discordes, c'en était fait du gentilhomme, la noblesse avait perdu son prestige : elle avait renoncé à ce qui faisait croire en elle, à savoir, le désintéressement de l'homme qui se bat pour le bonheur de se battre, pour la gloire excellente de défendre le droit et les priviléges de sa terre :

le noble était devenu un mercenaire; on le payait tout comme s'il eût été un Italien ou un Suisse, seulement il était payé plus cher. Il n'avait pas honte de tendre la main les jours de solde, le haut baron s'estimant vingt sous par jour. Ainsi expirait le dernier honneur de la monarchie féodale, dans ces embarras de tout genre. Que de terrain perdu, seulement depuis les croisades, par ces fiers et vaillants capitaines! Quelles déceptions pour le pape et pour l'empereur! La foi chrétienne allait s'affaiblissant chaque jour, l'obéissance féodale s'effaçait des âmes les moins hardies. Et pourtant, si ce n'était plus l'esclavage pour les peuples, ce n'était pas encore la liberté. Les grands pouvoirs avaient disparu, sans être remplacés par un nouveau pouvoir. On eût dit que les bourgeois n'obéissaient plus, par le seul motif que cela leur déplaisait d'obéir; on eût dit, à voir les Anglais traverser la France courbés sous cet immense butin, qu'ils faisaient des affaires commerciales. « Sachiez, disait « Froissard, que ce pays de Carcassonnois et de Narbonnois et de Tou-« lousains, où les Anglois furent en cette saison, étoit en devant un des « gras pays du monde, bonnes et simples gens du monde qui ne savoient « ce que c'étoit que de guerre, et oncques ne furent guerroyés. » Et dans ce gros pays ils chargèrent cinq mille charrettes d'or et d'argent. Quant au vin, ils le buvaient; les viandes et le pain, ils s'en gorgeaient à plaisir; les villes, ils les brûlaient; et les ravageurs une fois passés, les habitants ne pouvaient que s'écrier : *Hélas! où est mon héritage? où est ma maison? comment reconnaître mon champ?*

Ce pillage de l'armée anglaise se fit avec un ordre et une précision dignes, sinon des plus valeureux capitaines, du moins des hommes d'affaires les plus habiles. On passait méthodiquement d'un lieu à un autre; tant qu'il restait, en ce lieu-là, quelque chose à prendre, à boire et à manger, l'armée n'allait pas plus loin; elle se disait que *chaque jour apporte son pain*. Ces habiles spéculateurs parcoururent à main armée le Rouergue, l'Auvergne, le Limousin, le Berry, qu'ils traitaient en vrais fils de Rollon et de Guillaume. Et cependant les chevaliers français, où étaient-ils? Que faisait notre roi Jean, qu'on eût bien pu appeler *Jean sans Terre?* En vain avait-il hésité, longtemps, avant que d'appeler à son aide les états généraux, cette ressource suprême; mais enfin il avait fallu les convoquer. Après mûre délibération, les états, présidés par l'archevêque de Rouen, monseigneur Pierre de Laforêt, chancelier de France, accordèrent au roi cent mille combattants et cinq millions de livres, mais à des conditions qui eussent pu s'appeler la *grande charte* de la France. Cet argent que les bourgeois accordaient aux nécessités du moment, ils ne voulaient

plus le remettre au roi de France, mais le donner eux-mêmes aux soldats, *pour les frais de la guerre*. Cette fois, l'impôt consenti par les bourgeois sera également payé par les nobles, par les seigneurs, par le roi lui-même, par les prêtres enfin. Les états contrôleront, eux-mêmes, la recette et la dépense. — Le droit de prise était supprimé en France, tout comme il l'avait été en Angleterre. Comme aussi nul ne pouvait être distrait de ses juges naturels. — Maintenant donc le bourgeois partageait avec le roi la souveraineté nationale. — Grands progrès pour des hommes esclaves il y avait à peine deux siècles. Mais le tiers état recula lui-même devant l'exercice d'un pareil pouvoir. Et avant qu'il se rappelle ces conquêtes illustres faites sous le règne du roi Jean, il faudra que le tiers état de la France supporte bien d'autres labeurs. Songez donc que nous ne sommes encore qu'en 1356, et que l'œuvre ne sera complète qu'en 1789! — A la tête de sa nouvelle armée, le roi Jean se mit en campagne. — Armée confuse et peu obéissante, trop semblable à l'armée battue à Crécy. Le roi s'en allait, au hasard, à la recherche du prince de Galles, car c'est à peine s'il savait dans quelle partie de ses États était l'armée anglaise. Les Anglais, de leur côté, ne s'inquiétaient guère du roi de France; on disait : Il est ici! on disait : Il est là! et chaque armée de suivre son chemin. Avec une petite armée de douze mille hommes, le prince Noir avait quitté Bordeaux, remonté la Garonne jusqu'à Agen, ravagé le Quercy, le Limousin, l'Auvergne et le Berry; il avait pris Vierzon et Romorantin, marchant dans ce royaume comme s'il eût marché dans l'empire des morts. A la fin cependant, le roi de France traverse la Loire à Blois, et pousse jusqu'à Poitiers. — « Dieu nous soit en aide! s'écria le prince anglais, il faut nous défendre vaillamment! » — En effet, le roi Jean avait sous sa main cinquante mille hommes, conduits cette fois encore par leurs ducs, par leurs comtes, par leurs barons : vingt-six ducs, cent quarante chevaliers bannerets, bannières déployées; en un mot, cinquante mille, contre douze mille! Le prince de Galles se crut perdu : la Guienne fermée, la Loire pour barrière, un pays ravagé, plus de vivres; son père lui-même, le roi Édouard III, n'avait pas été dans une plus fausse position, à Crécy. En cette occurrence, le prince Noir demandait au roi Jean, qu'on lui permît de se retirer, et il rendait tout ce qu'il avait pris : les hommes, les villes, les terres et même l'argent; il s'engageait *à ne pas servir* contre la France pendant sept ans... La proposition était faite simplement, nettement, on la pouvait accepter; ou bien, comme l'armée anglaise était acculée sur le coteau de Champollais, près de Poitiers, une colline escarpée et sauvage, et dans une position très-favo-

rable, rien n'était plus simple que d'entourer la colline et de laisser la faim et la soif pénétrer dans cette armée de soudards. Mais quoi! ce qui était simple et logique n'était pas chevaleresque. Les lois de la chevalerie défendaient à tout bon chevalier de reculer plus de quatre pieds de terrain, et non-seulement les nôtres ne voulurent pas reculer, mais ils résolurent d'avancer. Il fallait, pour aller jusqu'à ces Anglais fortifiés sur la colline, traverser un étroit sentier entrecoupé de haies et de vignes, bon tout au plus à lancer des fantassins; mais un chevalier se battait à cheval, il eût rougi de laisser à l'infanterie l'honneur d'ouvrir le chemin. Or sus, rien ne les retient, ni les vignes, ni les buissons, ni les rochers, ni les fossés, ni les palissades, ni le sang-froid du *prince Noir;* et voilà nos héros qui se précipitent à cheval dans cette lande, où ils sont reçus à coups de ces flèches terribles qui avaient commencé la défaite de Crécy. Les chevaux, moins guerriers que leurs maîtres, se sentant frappés à bout portant, se précipitent les uns sur les autres, et parmi nos chevaliers la déroute commence. Déjà Chandos, le bon capitaine anglais, disait à son prince : « *En avant, la journée est vostre!* » A ce moment, un grand cri d'espérance et de joie part de l'armée anglaise; les flèches sont lancées plus terribles et plus nombreuses. Déjà on s'inquiète pour les fils du roi de France, à savoir : le dauphin, Charles, duc de Normandie, qui fut plus tard Charles *le Sage;* Louis, Jean, Philippe enfin (la tige de la seconde maison de Bourgogne); car ils étaient à Poitiers tous les quatre. Les trois premiers sont conduits hors de la mêlée, au grand étonnement de ces cinquante mille hommes, qui ne comprennent pas pourquoi donc les fils du roi s'enfuyaient si vite? Seul, le jeune Philippe demeura ferme aux côtés de son père. Le roi Jean, qui se plaisait à ces mêlées comme s'il n'eût pas eu à perdre un royaume, le roi Jean, qui voulait venger Philippe de Valois et racheter la déroute de Crécy, se mit à crier : *A pied! à pied!* tant il se rappelait la journée de Crécy. En même temps ils mettaient pied à terre, lui et les siens, et ils attendaient le prince *Noir*. A cet instant même, le prince de Galles lançait sa cavalerie contre les Français; Chandos, plus que jamais, disait au jeune capitaine : « Chevauchez, chevauchez avant; *la journée est vostre!* Adressez-« vous au roi de France, il ne fuira pas; il vous demeure, s'il plaît « à Dieu et à saint Georges. » Ainsi donc, honneur à nous, Français! la vaillance de notre roi Jean était un sujet de sécurité pour ses ennemis. Et, en effet, pas un chevalier ne recula. Comme l'avait prévu Chandos, chacun reste ferme et se fait tuer à son poste : le roi

de France, la hache d'armes à la main, portait les terribles coups qu'il avait entendu raconter dans les romans de chevalerie; aux côtés de son père se battait vaillamment son plus jeune fils Philippe; le fils encourageait le père à bien faire, et certes, le père et le fils, ils s'entendaient à



merveille. Mais à quoi bon tout ce courage? Là où se battait le roi il y avait foule, c'était à qui le prendrait mort ou vif, non pas tant pour l'honneur de prendre le roi de France que pour le gain de sa rançon. — A la fin, blessé au visage de deux blessures, écrasé par le nombre, le roi de France tomba aux mains des Anglais, et aussi son fils Philippe, Philippe *le Hardi*, duc de Bourgogne! Ceux-là pris, les autres se rendent. Les Anglais, trop peu nombreux pour garder tant de prisonniers, les mirent à rançon et les renvoyèrent avec cette condition qu'ils viendraient payer ladite rançon aux fêtes de Noël. Vous savez comment le prince de Galles entoura ce roi de France, qui était son prisonnier, d'égards, de respects et de courtoisie. Ceci est un des beaux récits de Froissard :

« Quand ce vint au soir, le prince de Galles donna à souper au roi de « France et à monseigneur Philippe son fils, à monseigneur Jacques de « Bourbon, et à la plus grande partie des comtes et des barons de France « qui prisonniers étoient. Et assit le prince, le roi de France et son fils

« monseigneur Philippe, monseigneur Jacques de Bourbon, monseigneur « Jean d'Artois, le comte de Tancarville, le comte d'Estampes, le comte « de Dampmartin, le seigneur de Joinville et le seigneur de Partenay, « à une table moult haute et bien couverte, et tous les autres barons et « chevaliers aux autres tables. Et servit toujours le prince, au-devant « de la table du roi, et par toutes les autres tables, si humblement « comme il le pouvoit. Ni oncques ne se voult seoir à la table du roi, « pour prière que le roi sçut faire; ains disoit toujours qu'il n'étoit mie « encore si suffisant qu'il appartenist de lui seoir à la table d'un si haut « prince et de si vaillant homme que le corps de lui étoit, et que montré « avoit la journée. Et toujours s'agenouilloit par-devant le roi, et disoit « bien : « Cher sire, ne veuillez mie faire simple chère, si Dieu n'a « voulu consentir huy votre vouloir, car certainement monseigneur « mon père vous fera tout honneur et amitié qu'il pourra, et s'accordera « à vous si raisonnablement, que vous demeurerez bons amis ensemble « à toujours. Et m'est avis que vous avez grand'raison de vous esliescer, « combien que la besogne ne soit tournée à votre gré; car vous avez « aujourd'hui conquis le haut nom de prouesse, et avez passé tous les « mieux-faisans de votre côté. Je ne le dis mie, cher sire, sachez, pour « vous lober; car tous ceux de notre partie et qui ont vu les uns et « les autres se sont par pleine science à ce accordés, et vous en don« nent le prix et le chapelet, si vous le voulez porter. »

Certes, voilà de grandes douleurs, de grandes misères; et vraiment, dans ces beaux et fertiles paysages de la Normandie, sur le bord de cette rivière doucement animée, à la lueur de ces limpides rayons qui passent comme fait l'éclair, au milieu de cette calme, riche et splendide contrée, dans ces pâturages tout remplis de glorieux souvenirs, je ne sais pas pourquoi nous nous plaisons à évoquer ces souvenirs d'humiliations, de défaite et de deuil. Où en sommes-nous venus, juste ciel? Le roi de France prisonnier des Anglais, le *prince Noir* maître partout! Il n'y a plus dans ce royaume féodal, ni roi, ni ducs, ni barons, ni chevaliers bannerets. Paris, sans gouvernement et sans maître, voit arriver à chaque instant les paysans des campagnes, les moines, les religieuses, tous ruinés, vagabonds sans asile, sans pain, et racontant l'incendie des hameaux, le pillage des couvents. Il était temps que le bourgeois se montrât enfin à la place du chevalier, le bon sens à la place de l'héroïsme; car, en fin de compte, le poids de ces guerres, c'était le peuple qui le portait; l'argent de ces guerres, c'était le peuple qui le payait; les rançons des chevaliers, qui les comblait? le paysan affamé, à qui son maître ne lais-

sait pas un lambeau pour se couvrir, pas un morceau de pain pour sa femme, pas une brebis pour allaiter son enfant. Du haut de son château, de son donjon, de sa tourelle, le noble descendait, qui enlevait au vilain même le grain des semailles; des partisans anglais parcouraient chaque province qu'ils traitaient en pays conquis. La Normandie était échue à un Anglais nommé Knolles, un de ces chefs de bandes dont la mission était d'opprimer le faible, de voler le pauvre, d'emporter à la pointe de l'épée les maisons mal gardées. Règne affreux de la licence, crimes de gentilshommes maîtres jadis, aujourd'hui vaincus et n'obéissant plus qu'aux passions mauvaises. La France tout entière était au pillage. Où est la France? Le trône est vide, un prince du sang, traître et félon, tente d'empoisonner l'héritier de la couronne captive; des traîtres dans l'Église, dans le tiers état des factieux, des lâches dans la noblesse, et pour tout espoir le duc de Normandie, ce prince Charles qui, à la bataille de Poitiers, avait laissé à son frère Philippe l'honneur de défendre jusqu'au bout le roi Jean leur père : voilà où en était la France! Paris tremblait, caché derrière ses murailles. Sur les fleuves, des familles entières voguaient, passant d'une rive à l'autre pour éviter l'ennemi: ces malheureux s'étaient creusé des souterrains où ils vivaient à la façon du lapin dans son terrier. A la fin, les *petites gens*, comme dit Froissard, poussés par la nécessité, se firent voleurs sur les grands chemins à leur tour. Oui, certes, qui le croirait! ces manants relevaient la tête, ils osaient regarder les nobles, face à face, et porter des mains violentes sur ces êtres à part qu'ils avaient adorés à genoux durant tant de siècles. Bien plus, après avoir tué le père et arrêté la mère, ils égorgeaient les enfants comme autant de louveteaux; puis, tout sanglants, on les voyait se draper dans les manteaux de leurs victimes, courtiser en véritables seigneurs leurs femmes, qu'ils habillaient en châtelaines. Cette révolte s'appelait la révolte de *Jacques Bonhomme*. Les nobles en firent des gorges chaudes; puis, quand ils virent que ces Jacques n'y allaient pas de main morte, ils se défendirent à outrance. Eh bien! cette *Jacquerie*, qui avait commencé comme un brigandage, devint une guerre nationale. Jacques Bonhomme, après s'être battu contre les seigneurs, se battit contre les Anglais. A la fin, cela leur parut insupportable d'être sans cesse à la merci de ces mercenaires d'outre-Manche, et ils se réunirent plusieurs pour se défendre les uns les autres, pour cultiver le même champ, pour récolter ce qu'ils avaient semé: ce fut une guerre à mort, sang pour sang. Cette fois il n'était pas question de racheter sa vie avec une rançon : tu es pris, tu es mort! Jacques Bon-

homme s'éleva peu à peu jusqu'à l'héroïsme bourgeois. Dans ces premiers commencements d'une résistance unanime, vous pouvez comprendre que la nation française, poussée à bout, va trouver son mot d'ordre et de ralliement. Le peuple devine enfin qu'il n'y a plus de seigneurs pour le protéger et pour le défendre; il faut qu'il se défende lui-même, qu'il se protége à son tour. Les hommes de Normandie furent les premiers à donner l'exemple de ces vengeances salutaires; même on les vit tout d'un coup passer la Manche et brûler une ville anglaise ; invasion hardie. Mais l'Angleterre ne s'en émut pas ; en ce moment même, elle calculait ce que devait lui rapporter sa dernière expédition au milieu du royaume de France. Elle voulait que la France lui donnât tout ce qui faisait face à l'Angleterre : Calais, Montreuil, Boulogne, le comté de Ponthieu, l'Aquitaine, la Touraine, l'Anjou, la Normandie; elle occupait le détroit, elle nous fermait la Garonne, elle nous laissait au milieu de la Loire et de la Seine, sans que nous eussions le droit de voir et d'entendre l'Océan... Et le roi Jean pour être libre, le roi chevalier signe ces conditions honteuses! La France et le dauphin, mieux conseillés, répondirent *que ledit traité n'était point possible ni faisable, et que toute la nation était résolue de faire une bonne guerre au roi anglais.* Aussitôt le roi d'Angleterre se mit en campagne; il avait avec lui tous les gentilshommes de son royaume. A peine débarqué à Calais, il voit venir à sa rencontre toutes sortes de soldats, de commerçants et de politiques des Pays-Bas, qui venaient tout simplement pour assister au partage et au démembrement de la France. Édouard III, fort étonné de la requête de ces gens-là, n'accepta pas leur aide et alliance. Il avait avec lui cinq mille hommes d'armes et tout l'attirail de la guerre. L'entrée de la France était facile, — pauvre royaume ouvert à qui veut entrer. Les villes, réduites à leurs propres forces, se défendaient du haut de leurs remparts. Reims refusa d'ouvrir ses portes; ainsi firent Châlons, Troyes, Bar-le-Duc..... Les villages qui avaient échappé à la première destruction furent brûlés... Les églises pleines de chrétiens qui priaient, l'Anglais les livra aux flammes. Sous les murs de Paris, le roi Édouard III s'arrêta, ne se sentant pas assez fort pour prendre la ville... A la fin, de guerre lasse [1], il accorda la paix à la France. La France gardait le Maine, l'Anjou, la Touraine, la Normandie, les fiefs des Plantagenets; elle cédait aux Anglais... des fiefs que le roi de France n'avait pas le droit de céder, les fiefs de la Marche, de Comminges, de Périgord, de Châtillon, d'Armagnac, et trois millions

[1] Traité de Bretigny, signé à Bretigny-lès-Chartres, le 8 mai 1360.

d'écus d'or. La paix signée, ce fut une joie universelle dans cet infortuné royaume. Le *Te Deum* fut chanté en l'église de Notre-Dame. Oui, mais les provinces abandonnées à l'Angleterre étaient loin de partager cette allégresse. — La Rochelle résistait et disait tout haut que jamais elle n'accepterait ces nouveaux maîtres... Vains efforts! vaines prières! le roi Jean voulait sortir à tout prix de sa prison. Ce n'est pas que sa captivité fût bien rude, et semblable en rien à celle qui pèsera sur le roi François I[er] dans les donjons de l'Espagne. Au contraire, le roi Jean, prisonnier de l'Angleterre, avait été reçu plutôt comme un roi que comme un captif. Il avait fait son entrée dans la ville de Londres, accompagné du prince Noir. Le roi Édouard était venu au-devant du roi de France, suivi des princes de son sang, de ses grands barons, de ses chevaliers, de ses veneurs, de ses pairs, des officiers de sa couronne. « Cher cousin, disait-il, soyez le bienvenu chez nous. » Mais en fin de compte, ces honneurs ne valent pas la liberté. — Le roi Jean fut libre, après quatre ans, un mois et six jours de captivité, le 25 octobre 1360.



Il fit son entrée à Paris le 13 décembre. Philippe-Auguste lui-même, tout-puissant et vainqueur, n'eût pas été reçu avec des acclamations plus triomphales. Le roi Jean marchait sous un dais de drap d'or, le vin coulait à longs flots dans les rues. Bon peuple! A ces fêtes de la bienvenue, le roi racheté répondit en frappant d'un nouvel impôt ce peuple misérable. Plus rien ne manquait à tant de malheurs que la peste :

la peste revint, plus terrible que la peste noire, à la clarté lugubre d'une immense comète. La famine était venue depuis longtemps. A proprement dire, c'est la fin du monde tant attendue, et, disons-le, tant désirée, depuis la bataille de Crécy.

Sur l'entrefaite, le roi Jean, poussé par le scrupule d'une loyauté exagérée, retourne de lui-même dans sa prison de Londres. Un des otages de sa rançon, le duc d'Anjou, s'était échappé d'Angleterre, et le roi de France avait pensé qu'il était de son devoir de reprendre sa chaîne. Écoutez ces belles paroles : — « Si l'honneur, disait-il, était « banni de l'univers, il devrait se retrouver dans le cœur des rois ! » A peine arrivé à Londres, le roi Jean meurt de fatigue et de douleur. L'Angleterre rend les derniers honneurs à ce roi malheureux autant que brave, et elle fait transporter son corps en France, dans le caveau des rois à Saint-Denis. La France pleura ce roi qui lui avait coûté si cher : elle s'était attachée au roi Jean pour ses défaites, comme elle s'était attachée à François Ier, surtout pour sa défaite de Pavie. C'est que, dans ce noble pays, peu importe que vous tombiez, pourvu que vous tombiez avec gloire et courage. Par la mort de son père, le duc de Normandie, Charles, devenait roi de France, prince maladif, silencieux, prudent, bien éloigné, Dieu merci ! de l'héroïsme paternel. C'est le *Fabius Cunctator* des guerres pacifiques, Charles *le Sage*, pour tout dire. Celui-là fut un roi et non pas un soldat, un habile conseiller et non un chercheur d'aventures, un homme sage et non pas un fou. Il eut pour tenir son épée le bras le plus fort de la chrétienté, Duguesclin ; Duguesclin, « âme « forte, nourrie dans le fer, pétrie sous des palmes, dans laquelle Mars « fit école longtemps. La Bretagne en fut l'essai, l'Anglais son boute-« hors, la Castille son chef-d'œuvre, dont les actions n'étaient que « hérauts de sa gloire : les défaites, théâtre élevé à sa constance : le « cercueil, la base d'un immortel trophée. » Duguesclin rendit au roi de France ce qu'avait pris le roi de Navarre, Mantes et Meulan, c'est-à-dire tout le cours de la Seine ; il délivra la Normandie et la Bretagne des compagnies qui les ravageaient : « Tous ceulx qui ces présentes let-« tres verront, Bertran Duguesclin, chevalier, comte de Longueville, « chambellan du roi de France, mon très-redoubté et souverain sei-« gneur, salut. Savoir faisons que parmi certaines sommes de de-« niers que ledit roi mon souverain seigneur, nous a pieça fait bailler « en prest, tant *pour mettre hors de son royaume les compaignes qui* « *estoient es parties de Bretagne, de Normandie et de Chartain et ailleurs es* « *basses marches*, comme pour nous aider à *paier partie de nostre raençon*

« *à noble homme messire Jehan de Champdos,* vicomte de Saint-Sauveur et « connestable d'Aquitaine, duquel nous sommes prisonnier; nous avons « promis et promectons audit roy, mon souverain seigneur, par nos foy « et serment, mettre et *emmener hors de son royaume, lesdites compaignes* « à nostre pouvoir, le plus hastivement que nous pourrons, sans fraude « et mal engin, et aussi sans les soffrir ne demourer ne faire arrest « en aucunes parties dudit royaume, se n'est en faisant leur chemin et « sans que nous ou lesdictes compaignes demandions ou puissions de- « mander audit mon souverain seigneur, ne a ses subgiets ou bonnes « villes, finance ou autre aide quelconque, etc. » Et le capitaine breton tint sa promesse, lorsqu'il conduisit en Espagne tous ces bandits par un chemin que le pape n'eût certes pas choisi, par le Comtat d'Avignon.

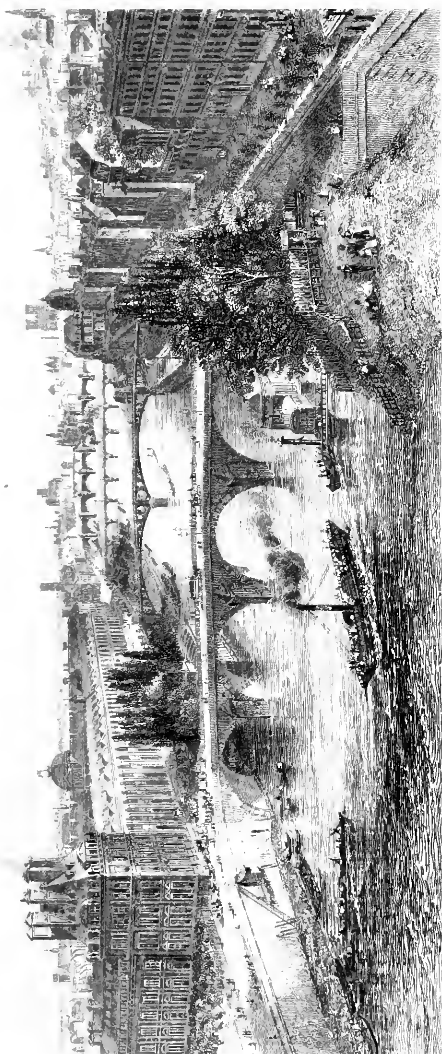
Encore un peu de patience, laissez faire Charles le Sage et son illustre connétable; laissez venir à nous les gens des Pays-Bas et ceux du comté de Ponthieu : que le roi de France envoie au roi d'Angleterre un défi par un des marmitons de son hôtel; laissez vieillir sous les atteintes de l'hydropisie ces Anglais que la guerre et les excès de tout genre ont rendus mortels avant l'âge; laissez-les mourir de la dyssenterie, en Espagne; de l'ivrognerie, en France; de la débauche, à Milan; de l'indigestion, partout, et tout à l'heure vous verrez la France secouant ce joug honteux. Déjà l'Aquitaine rend à Charles le Sage soixante villes, bourgs ou châteaux. Cahors et Limoges chassent les Anglais; arrivent à leur tour Rodez, Figeac, Montauban (1390). En vain les ennemis s'avancent sous les murs de Calais, offrant la bataille à l'armée française, cinq fois plus forte... le temps n'était plus où l'habile capitaine Jean Chandos comptait sur la folle vaillance du roi Jean pour tailler en pièces l'armée et faire son roi captif, d'ailleurs Charles le Sage savait attendre. Les Anglais perdirent courage. Le moment était difficile : la Castille, la Navarre, la Flandre, l'Écosse, étaient devenues des alliées du roi de France. Le prince de Galles se trouvait assiégé dans Bordeaux; Duguesclin et Clisson, prudents autant que le roi lui-même, tenaient l'armée anglaise en arrêt. Cette fois toute l'ardeur chevaleresque passa dans l'armée anglaise, toute la prudence passa du côté de la France. L'Anglais voulait à tout prix la bataille; il disait les plus grosses injures contre notre couardise, il accablait d'injures nos meilleurs capitaines : mais la haine soulevée par tant de ravages, par tant de meurtres, avait fini par donner aux gens d'armes français la prudence qui leur avait manqué à tant de reprises différentes.— A force de malheurs et de défaites, nos gens avaient appris à ne pas se précipiter sur l'ennemi à son premier défi. Les sires

de Tancarville, de Coucy, de Clisson, avaient su s'imposer à eux-mêmes cette retenue, qui fait mépriser les provocations les plus violentes. « Sire, « disaient-ils au roi de France, attendez que ces bandits se soient dévorés « eux-mêmes ; il ne faut pas hasarder notre héritage à châtier de pa-« reils drôles. » L'Anglais cependant s'approchait jusque sous les murs de Paris : on le laissait approcher. Dans ces inquiétudes et dans cette attente d'une bataille qui n'arrivait jamais, le prince *Noir* était tombé malade ; il était plein d'ennuis ; on eût dit qu'il prévoyait l'avenir, et qu'un jour son propre fils, trahi par les nobles qui étaient à Poitiers, serait obligé d'implorer la protection du fils même du roi Jean, puis enfin déposé dans un parlement ingrat, et mourant de faim dans la tour où il est enfermé ! A force d'avoir vu des morts et des batailles, le prince Noir n'aimait plus que le sang, la dévastation et le pillage. Il a égorgé, sans pitié, la ville de Limoges, pillée et réduite en cendres. En vain les femmes, à genoux et tenant leurs enfants dans leurs bras, s'écriaient-elles sur son passage : Pardon et pitié ! il n'avait ni pitié ni pardon. Dans l'intervalle, Duguesclin était devenu connétable de France ; il fut le premier qui fit faire volte-face contre les Anglais ; il fut le premier qui osa les attendre en bataille rangée. Il fit si bien, qu'en moins de cinq ans il ne resta aux Anglais, dans toute la France, que Calais, Bayonne et Bordeaux, au grand désappointement de l'Angleterre, lassée de ces grands sacrifices d'hommes et d'argent. L'Anglais trouvait déjà que cela lui coûtait gros ; il calculait les pertes et les profits de la guerre, et cette fois il se trouvait en perte. Bref, il se demandait ce que la bataille de Crécy lui avait rapporté, ce qu'il avait gagné à la victoire de Poitiers, et quelle diminution d'impôts avait suivi la rançon du roi de France ? En même temps il voulut savoir ce qu'on était aller chercher en Espagne, en Portugal ; — et comme ils virent qu'en effet ils n'avaient gagné à ces violences de la victoire qu'un peu de bruit, de pillage et de renommée, ils s'imaginèrent qu'ils étaient les dupes de leur roi, du prince de Galles, du duc de Lancastre, de tous les gens portant une cuirasse et portant une épée. Dans cette lutte, le marchand reparait toujours ; le parlement de 1376, appelé par le peuple anglais le *bon parlement*, voulut savoir ce qu'étaient devenues les rançons de la France et de l'Écosse, et il le demanda au roi Édouard III, ne lui laissant ni trêve ni merci. Ce vieil Édouard III s'éteignit entre les bras d'une vile servante, qui lui volait son anneau d'or ; il mourut délaissé par son peuple, après avoir suivi au tombeau son fils, le prince de Galles ; le vainqueur de Crécy mort un an avant le roi Édouard. Triste fin pour les deux

plus illustres soldats de l'Angleterre: triste mort pour deux hommes dont la vie a été si remplie de travaux et de combats de tout genre. Le roi de France fut plus juste que l'Angleterre, pour la mémoire d'Édouard III et de son fils : « Voilà deux grands hommes de moins dans le monde! s'écria-t-il. » Il voulut qu'on fît pour eux un service funèbre, auquel il assista lui-même avec toute sa cour. A cet instant même, Londres venait d'apprendre que des troupes de France, portées sur des vaisseaux espagnols, parcouraient la côte en brûlant des villes entières : Yarmouth, Plymouth et Winchelsea. C'est que l'habileté du roi Charles V, sa prudence et sa sagesse avaient peu à peu rendu à la France la confiance et le courage. Le pape, l'Espagne et l'Empire le regardaient comme leur protecteur: il se voyait allié au comte de Flandre, aux Visconti, aux rois d'Aragon et de Hongrie; il avait jeté la haine et le mépris de l'Europe sur cet exécrable roi de Navarre, Charles le Mauvais, le plus cruel ennemi de la couronne de France. Par quel miracle de la patience et de la sagesse ce royaume de France s'était-il relevé de si bas? Comment donc la chevalerie, qui avait causé tant de malheurs à ce peuple de soldats, en était-elle venue à s'avouer elle-même sa défaite, vaincue par le bon sens de la bourgeoisie? Les finances même se ressentaient de ces premières lueurs de paix et de liberté. Dans ce trésor épuisé, Charles V trouva encore assez d'argent pour élever des palais, des murailles, des châteaux forts. Il aimait à s'occuper de philosophie, de poésie et de beaux-arts: il pansait une à une les blessures de cette malheureuse France; il prenait en pitié ce peuple écrasé sous l'impôt; en un mot, il enseignait à chacun et à tous, par son exemple, la patience, la persévérance, l'art tout royal de savoir attendre et espérer, et comment il ne faut jamais accuser la Providence qui mène les peuples, car un seul homme suffit pour les sauver. La Normandie n'avait pas été la dernière à mettre à profit le règne de Charles le Sage: ruinée sous le roi Jean, notre chère province s'était remise, aussitôt qu'elle l'avait pu, à reconstruire l'édifice écroulé de sa fortune. Le commerce et l'agriculture, ces deux infatigables créateurs des véritables prospérités humaines, étaient revenus à leur point de départ. Mais le roi Charles V était mort trop vite: Duguesclin, son capitaine et son ami, avait précédé de quelques mois le roi son maître dans les tombeaux de Saint-Denis: le trésor, que Charles le Sage avait amassé avec tant de persévérance et d'abnégation, fut bientôt gaspillé par les courtisans, empressés à dévorer le nouveau règne. Le moment était difficile: un roi de douze ans: un peuple qui ne voulait plus entendre parler de

l'impôt; la révolte partout : en Languedoc, les paysans armés; en Flandre, les bourgeois soulevés; à Florence, un cardeur de laine, Lando, pour duc souverain; en Angleterre, un couvreur, marchant à la tête du peuple; à Rouen enfin, un drapier couronné roi, et promené dans la ville comme le souverain légitime, pendant que le peuple enthousiaste lui prêtait foi et hommage; en un mot, c'était la dernière fin de la noblesse, c'étaient les comtes et les barons attaqués dans leurs derniers retranchements, c'était la bourgeoisie qui se faisait jour dans ses nouvelles franchises et libertés.

La minorité de Charles VI fut en proie aux rivalités et aux déprédations des trois oncles paternels, tuteurs de ce prince, les ducs d'Anjou, de Berry et de Bourgogne. Sous le gouvernement de ces trois hommes également avides et corrompus, Paris se soulève, Rouen se révolte; les trois ducs n'osent pas châtier les coupables en plein jour, ils les font tuer pendant la nuit, et on les jette à l'eau. — *Laissez passer la justice du roi!* Ces princes de la première maison de Valois sont des esprits entêtés et de mauvais cœurs, ils portent avec eux le trouble et la honte. Le duc de Berry, à lui seul, fait échoner la descente en Angleterre (1386); tout était prêt, la flotte, l'armée, cinquante mille chevaux, une ville tout en bois, munie de ses retranchements et de ses tours; le duc de Berry dévora l'argent de l'expédition. La jeunesse du roi Charles VI, quand le roi eut vingt et un ans, ne fit qu'augmenter ces hontes et ces désordres. Dans l'austère palais de Charles *le Sage*, ce ne furent plus que fêtes, tournois, faciles amours, prodigalités insensées, des bals toutes les nuits, des chasses tout le jour. Bientôt, à ces plaisirs si coûteux, le jeune roi voulut ajouter les plaisirs du voyage; il entreprit cette fatale chevauchée qui devait être suivie de si grands malheurs. Que de fêtes à Lyon, la ville presque italienne! Que de fêtes dans Avignon, la ville du pape! Mais arrivés dans le Languedoc, cessèrent les cris de joie; la plus profonde misère s'était étendue sur la province. Il fallut que le roi revînt à Paris, chassé par tant de tristesses; il y revint fatigué, vieux à vingt-deux ans, la tête vide, le cœur mort. Déjà commençait, dans cette tête affaiblie, la cruelle folie qui devait bouleverser tant de choses; déjà se préparaient les dernières fêtes et le dernier voyage. Le roi était parti pour le Mans, par les grandes chaleurs de l'été; il marchait seul, à travers les forêts du Maine, rêvant à toutes les misères dont il était entouré, aux révoltes des princes, du clergé, de l'université, à son connétable Clisson attaqué, sous ses yeux, sans qu'il eût pu le venger; il pensait aussi à son frère, cet ambitieux duc



d'Orléans, qui se tenait isolément assis sur les premières marches du trône de France. Le roi allait rêvant ainsi, quand tout à coup se présente un homme de mauvaise mine, à peine vêtu, en lambeaux, qui s'écrie : « Arrête! tu es trahi. » Et il poursuit le roi de ce cri de mauvais augure. C'en était fait, le roi de France n'avait plus sa raison. L'horrible accident du bal masqué et l'incendie auquel Charles VI échappa à grand'peine ne firent qu'augmenter cette mélancolie incurable... Et déjà dans le lointain (Richard II renversé de son trône par son cousin Bolingbroke, fils du duc de Lancastre, le neveu du prince de Galles) se préparaient l'usurpation des Lancastre et la bataille d'Azincourt. Encore une fois c'est à recommencer : c'est la même plainte à reproduire, c'est la même France qu'on égorge de nouveau.

D'un côté se tient le duc d'Orléans, de l'autre côté Jean sans Peur, duc de Bourgogne. Louis d'Orléans fut le moins fort; on l'assassina dans la Vieille Rue du Temple. Les femmes le pleurèrent, parce qu'il les avait beaucoup aimées. Il laissait après lui un poëte, Charles d'Orléans; un héros, Dunois *le Bâtard;* un bon roi, le roi Louis XII. Son assassin, le duc de Bourgogne, était aussi plein de haine et d'envie que le duc d'Orléans était plein de gaieté et de bonne humeur. Le duc d'Orléans agissait pour la France contre l'Angleterre; le duc de Bourgogne, au contraire, était l'ami et l'allié des Lancastre. Le duc d'Orléans s'était fait donner par son frère le gouvernement de la Normandie; il avait même tenté de désarmer la ville de Rouen; mais les bourgeois avaient répondu : « Nous porterons nous-mêmes nos armes au château. » Ce qui voulait dire : « Nous irons armés, armés nous reviendrons. » Il avait tenté de reprendre la ville de Calais, mais il avait commencé trop tard, comme toujours; l'hiver était venu, et il avait fallu lever le siége. De là des haines et des murmures. L'université de Paris ne pardonnait pas au duc d'Orléans ses préférences pour les universités d'Orléans, d'Angers, de Montpellier et de Toulouse; elle ne lui pardonnait pas d'avoir soutenu que l'université de Paris n'était pas française; cette puissante université, qui, dans cette époque si voisine de l'imprimerie, avait conservé seule le privilége de parler aux jeunes esprits, mit à l'index le jeune prince dans toutes ses chaires. En même temps il était suspect au peuple pour ses liaisons avec la reine; il était malade, il avait trente-six ans, mais des années passées dans les délires de l'ambition et de l'amour. On sait comment il fut tué, le soir du mercredi 23 novembre 1407. Il avait dîné chez la reine Isabeau, la reine de la galanterie, des cours d'amour, des trouvères et des romanciers, qui,

dans cette rude histoire de sang et de meurtres, savaient composer tant de contes galants et damerets; le duc revenait presque seul par la Vieille rue du Temple, lorsqu'il fut attaqué par sept ou huit hommes masqués qui le frappèrent d'estoc et de taille. Un seul page se présenta pour défendre son prince: le page mourut à côté de son maître. Le corps fut porté le lendemain dans l'église voisine des Blancs-Manteaux.



La main du prince et sa cervelle furent ramassées dans le ruisseau. Le prince mort, arrivèrent sur sa tombe les louanges, ces déesses que l'on pourrait représenter boiteuses. Il n'y eut plus qu'une voix pour glorifier ce grand prince; on découvrit que cet homme prodigue était un grand faiseur d'aumônes, que cet amoureux de toutes les femmes était un chrétien convaincu. Son testament révéla l'honnête homme; sa femme, Valentine de Milan, qui l'avait toujours aimé, qui lui avait pardonné toujours, fidèle à la mémoire de son mari, accepta, comme son fils, Dunois, son bâtard, et elle l'aima autant que ses autres enfants. Valentine de Milan mourut de douleur sans avoir pu obtenir justice. On a gardé la devise touchante de cette honnête princesse: *Rien ne m'est plus, plus*

ne m'est rien. Grâce à cette mort cruelle, le duc d'Orléans fut pleuré par la France entière; il n'y eut pas un homme du royaume qui ne détestât le crime du duc de Bourgogne; une guerre de trente ans, qui coûta la vie à plusieurs millions d'hommes, fut la conséquence funeste de cette horrible tragédie. Un seul homme, dans ce royaume affligé, se rencontra assez hardi pour se poser comme l'apologiste du duc de Bourgogne le meurtrier : ce fut un cordelier normand, nommé Jean Petit. Il composa une longue harangue pour justifier l'assassinat du duc d'Orléans; il prouvait que le duc de Bourgogne avait tué pour Dieu, tué pour le roi, tué pour la chose publique. Ainsi, par l'argent, par l'éloquence, par la guerre (vingt-cinq mille combattants égorgés pour écraser la ville de Liége), par les alliances avec cette maison d'Orléans elle-même dont il avait tué le chef, par mille crimes pleins de cruauté et d'audace, le duc de Bourgogne, surnommé Jean sans Peur, avait reconquis la popularité perdue. Pour se faire tout pardonner, il entreprit de reprendre Calais; il fit bâtir une ville de bois autour de la ville, et cette ville les Anglais la brûlèrent. Mais ne nous perdons pas dans ces tristes querelles, le temps nous manque: abandonnons à eux-mêmes les Armagnacs. Que le duc de Bourgogne appelle lui-même les Anglais, et leur ouvre les portes de Paris: laissons là, sans entrer dans ces funestes détails, ces émeutes, ces massacres, ces tempêtes, cette anarchie sociale, cette anarchie religieuse (concile de Constance, 1414), ce pauvre roi ballotté entre ces partis divers, et qui pleure dans ses moments de raison, en demandant ce que devient son peuple, et si son peuple l'aime toujours? Encore une fois, dans cette longue histoire, nous ne cherchons, nous ne devons chercher que la Normandie; mais comment faire cependant pour la séparer de l'histoire de France? Nous sommes en effet arrivés à l'an funeste 1415 : il s'agit de la captivité de la France entière. Cette France, perdue en ces mille dissensions, va retrouver sur les champs de bataille cette Angleterre unie et forte. La maison de Lancastre jette au loin ses premières lueurs. Henri V, roi d'Angleterre, plus heureux qu'Édouard III, va devenir tout à l'heure roi de France; car il est soutenu par l'Église anglaise, le plus riche propriétaire du royaume d'Angleterre. L'Angleterre plus que jamais se souvenait de Crécy et de Poitiers; elle rêvait la domination, et surtout les richesses de la France. Ce roi Henri V, le second roi de la Rose rouge, avait été reconnu et adopté pour le roi anglais. Il était beau et leste; il était insolent, railleur, grand coureur de tavernes, bel esprit; il était l'ami des nombreux mécontents qui faisaient de l'opposition au roi son père. A

peine roi, Henri avait changé de parti, changé de vie; il était devenu grave et simple; il s'était donné corps et âme à l'Église; il avait même brisé avec son vieil ami Oldcastle, le joyeux bouffon de bachique et égrillarde mémoire, que Shakspeare appelle sir John Falstaff. — Le 16 février 1415, Henri V annonçait au parlement anglais qu'il allait partir pour la France. Il savait qu'en Angleterre une guerre avec la France serait toujours populaire et bien venue; il comptait sur les querelles des Bourguignons et des Armagnacs pour revenir sur les conquêtes du roi Édouard III; il savait que, pour une pareille affaire, il trouverait toujours, dans son royaume, de l'argent et des hommes. En même temps il envoyait en France des ambassadeurs, se proclamant lui-même roi de France; mais cependant, avant de poser cette lourde couronne sur sa tête, il voulait bien attendre que le roi de France fût mort, à condition toutefois que lui, roi d'Angleterre, il épouserait à l'instant même, la fille du roi de France, Catherine, et qu'on lui donnerait pour dot la Normandie, le Maine et l'Anjou. Cette offre du roi Henri V ne sembla pas trop exagérée; seulement, pour garder la Normandie, le roi de France lui offrait le Limousin, et huit cent cinquante mille écus d'or, plus la main de Catherine. Mais il ne s'agissait ni du Limousin ni de la dot; le roi Henri V voulait avoir, lui aussi, sa victoire de Crécy et de Poitiers, et il allait la chercher à la pointe de l'épée. Cette fois l'Anglais débarque, avec vingt mille archers et six mille hommes d'armes, non pas à Calais, mais à Harfleur, à l'entrée de la Seine, de façon à pénétrer de Rouen à Paris, au cœur de la France et plus loin que n'avaient fait Édouard III et le prince Noir; ce ne fut pas une descente, mais un voyage. La France n'avait pas un vaisseau à opposer à cette armée. Le dauphin s'était vainement adressé aux deux partis qui divisaient la France; le duc de Bourgogne s'était retiré de la mêlée : ce royaume, malheureusement pressé de toutes parts, ne savait plus à qui entendre. En mettant le pied sur la Normandie, Henri V s'était écrié : « *Je tiens mon duché!* » Son duché le reçut mal : les villes étaient fermées; les châteaux étaient remplis de Normands prêts à se bien défendre; le maréchal de Boucicaut arrivait à Rouen avec le roi de France; autour de ce malheureux prince s'était réunie la noblesse de l'Ile-de-France et de la Normandie. Harfleur, attaqué avec rage, fut défendu avec énergie. Le roi Henri V, qui croyait prendre la ville sans coup férir, admira lui-même le courage de ces Normands; le siége fut long, difficile; les assiégeants manquèrent de vivres d'abord, et ensuite de patience : enfin, au bout d'un mois, la ville n'étant secourue par per-

somne, il fallut se rendre. Les assiégés envoyèrent au roi Henri V une députation de leurs plus braves gens; on les fit passer dans une tente, où ils se mirent à genoux, attendant le roi, qui ne vint pas; dans une seconde tente, ils se mirent encore à genoux, et ainsi dans une troisième, jusqu'à ce qu'enfin leur fût donnée la permission de tomber aux pieds du roi, en lui présentant les clefs de la ville. Pas un mot ne fut échangé de part et d'autre: à peine si l'Anglais daigna jeter sur les vaincus un regard d'indignation et de colère; seulement il fit signe au comte Dorset de prendre les clefs qu'on lui présentait, et il se retira, laissant ces braves gens dans cette humble posture, et sans daigner les relever. Son entrée dans la ville conquise ne fut guère moins remplie d'humiliation et d'épouvante; les habitants furent chassés sans qu'il leur fût permis d'emporter le pain de leur maison; les femmes suivirent leurs maris, les enfants suivirent leurs mères. On ne laissait à ces malheureuses que la jupe qui les couvrait. Oui; mais en même temps le vainqueur s'en allait les pieds nus à l'église paroissiale remercier Dieu de sa fortune. — Cette prise de Harfleur, dont le résultat était important, avait coûté trop cher à l'armée anglaise pour que l'Angleterre en tînt compte comme d'une bonne affaire. Henri V, au départ, n'avait pas dit qu'il mettrait des mois entiers à prendre une ville; il avait promis au contraire de frapper un coup hardi et décisif. Dans cette occasion, le roi se rappelle son premier métier de chevalier; et pour se tirer d'embarras plus vite, d'abord il défia le dauphin de France corps à corps; ensuite il déclara que de Harfleur il irait à Calais par la Normandie et par la Picardie. De quoi s'agissait-il, en effet? de marcher huit jours tout droit devant soi. Il y avait plus d'un mois que la noblesse française était attendue sous les murs de Harfleur, mais elle n'était pas venue, et la ville était prise, même avant d'avoir eu des nouvelles de ses défenseurs. Comme il l'avait dit, le roi Henri V se mit en route pour Calais par le long chemin qu'il avait désigné; il menait avec lui deux mille hommes d'armes, et treize mille archers qui portaient des vivres pour huit jours. En partant, le roi anglais avait l'assurance que les capitaines du duc de Bourgogne lui viendraient en aide dans la Picardie et dans l'Artois; il comptait sur la force de sa discipline; il avait défendu à tout soldat, sous peine de mort, le viol, le pillage des églises, le vol *chez les marchands*. On était au 8 octobre. L'armée anglaise traversa le pays de Caux au milieu de l'indignation des Normands; le château d'Arques, voyant passer les Anglais, tira sur cette armée; le château d'Eu en fit autant; mais le roi Henri V avait hâte d'arriver: il passa, remettant la

vengeance à un autre jour. Le 13, les Anglais, sortis de la Normandie, arrivèrent à Abbeville. Là, le roi comptait passer la Somme au même gué qu'avait forcé le roi Édouard avant la bataille de Crécy; mais cette fois encore la France se présentait au combat avec ses dernières ressources. L'armée française s'était d'abord formée à Rouen, où se trouvaient le prince d'Orléans, les ducs d'Anjou, d'Alençon, de Bourbon, toute la noblesse, moins la noblesse du duché de Bourgogne, bien que les deux frères du duc de Bourgogne eussent tenu à honneur de ne pas abandonner le drapeau de la France, dans ce péril. Quand elle avait vu que le roi anglais s'avançait le long de la mer, l'armée française s'était portée sur Abbeville. Arrivé à ce gué funeste, il n'osa pas se hasarder dans les terres: il remonta la Somme, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un autre passage. A cet instant, l'armée anglaise eût été perdue, sans la protection du duc de Bourgogne, qui était le maître dans la Picardie. Cette ville de Calais, que l'armée anglaise menaçait, au départ, d'atteindre en huit jours, s'éloignait de plus en plus. Même l'armée anglaise eût été arrêtée au passage de Pont-Audemer, si un homme du pays (un Français) n'eût pas indiqué à cette armée en peine un passage praticable dans la rivière : le passage fut franchi sans peine, sans obstacle. L'armée française était à Abbeville, appelant la bataille, et déjà bien éloignée de la prudence de Charles le Sage. A tout prix (comme à Crécy, comme à Poitiers), à tout prix, disaient ces barons et ces nobles chevaliers, il fallait combattre; il était impossible de laisser l'Anglais se promener dans le royaume sans coup férir; en conséquence ils envoyèrent au roi Henri V demander quel jour et quel lieu il avait choisis pour la bataille? Les hérauts de l'armée française trouvèrent le roi anglais sur l'autre rive de la Somme; il répondit simplement qu'il allait tout droit son chemin jusqu'à Calais, et le rencontrerait qui voudrait dans la première plaine dont il ferait un champ de bataille. Ceci dit, il suivit en effet son chemin dans ce pays ennemi, par des routes rompues, à travers cette campagne dévastée, et sans savoir comment son armée serait nourrie le lendemain? A ce moment, l'armée française eût pu attaquer avec grand avantage le roi d'Angleterre et son armée; mais les gentilshommes de France tenaient surtout à avoir une belle bataille; ils voulaient écraser en masse l'armée anglaise et non pas la battre en détail. Armés de leurs plus belles armes, montés sur leurs plus beaux coursiers, parés comme pour un tournoi, ils se réunirent près du château d'Azincourt, sur la route de Calais, dans un lieu que le roi d'Angleterre devait nécessairement traverser. C'est déjà quelque chose, moins la victoire,

qui ressemble à la bataille de Fontenoy, quand la maison militaire de Louis XV disait aux Anglais : *Messieurs, à vous le premier feu!* Pour l'armée anglaise, le moment était solennel; être battue à cette place, c'était tout perdre. Aussi, arrivée à Blangy, où elle devait être attendue, — si les Français avaient été moins entêtés de leur chevalerie ! — l'armée anglaise se mit à genoux, et, les mains levées au ciel, elle implorait l'assistance du Dieu des armées. De son côté, le roi Henri V était prêt, seulement il renvoya les prisonniers qu'il avait faits, en leur ordonnant de lui revenir à Calais. Sa prière achevée, l'armée anglaise se releva, et elle marcha en bon ordre, jusqu'à ce qu'elle aperçût les Français, qui attendaient, bannières déployées, dans tout l'orgueil d'une victoire certaine. Ils étaient là cinquante mille hommes contre douze mille tout au plus ; mais le roi Henri V jura, par le nom de Dieu, que cette armée lui suffisait, et que le lendemain, de bonne heure, il serait le maître de la victoire. La nuit se passa, dans l'armée anglaise, en toutes sortes de préparatifs. On plia les bannières ; on mit (toujours économes!) les belles cottes d'armes à l'abri; on envoya chercher de la paille dans les villages voisins ; l'archer tendait une corde neuve à son arc, l'homme d'armes renouvelait les aiguillettes de son armure. En même temps, les plus dévots se confessaient, mais à voix basse, car le roi avait défendu toute espèce de bruit. Vous retrouvez ici l'histoire de la bataille d'Hastings, les Normands qui prient, les Saxons qui blasphèment; cette fois les blasphémateurs, c'étaient les Français! — Dans le camp français, on attend le jour en buvant ; on armait des chevaliers, on se racontait à l'avance la victoire du lendemain. Plus d'un gentilhomme, tout armé, restait sur son cheval pour ne pas salir son armure d'acier et d'or. Le jour se montra enfin. Le roi d'Angleterre, qui avait dormi toute la nuit du sommeil d'Alexandre et du grand Condé, se leva avec le jour; il entendit trois messes, la tête nue, et, sa prière accomplie, il plaça sur sa tête un casque d'or, ou plutôt une couronne, la couronne de trois ou quatre royaumes qui allaient peser sur sa tête. Son allocution à son armée fut pleine de dignité sans emphase : « Enfants, disait-il, rappelez-vous la vieille Angleterre, vos femmes vous attendent là-bas, préparez-vous un bon retour ; nos pères ont toujours fait de la bonne besogne en France, faisons comme eux. » Ceci dit, il se tourna face à face contre l'armée française, et il put voir alors, sans en être ébloui, cette forêt de lances, ces escadrons sans fin, cette armée toute resplendissante sous l'éclat des armures, sous la richesse des écharpes, et ces coursiers qui semblaient partager cet orgueil de chevalerie, et dans cette compagnie de seigneurs pas

un archer, rien qui sentît une armée venue du peuple ! Tout au rebours, l'armée anglaise, car cette fois c'était vraiment le peuple anglais qui était sous les armes ; l'armée d'Édouard se composait d'archers, de va-nu-pieds, mal vêtus, la tête couverte d'une coiffe d'osier, une hache à leur côté pour s'en servir quand les arcs ont fait leur office. Le terrain était mauvais, la terre était humide et glissante ; mais ces archers aux pieds nus étaient sûrs de ne pas glisser. Or, les chevaux des gentilshommes français, quand fut donné le signal de la bataille, restèrent immobiles dans cette boue liquide : on eût dit une armée de fantômes qui refusaient d'avancer. Ces gentilshommes manquaient d'espace pour se bien battre, ils étaient gênés et mal à l'aise dans leurs riches armures ; on les avait placés sur trente-deux hommes de front, si bien que les derniers de l'armée ne comptaient que comme une foule inutile. Dans ces cinquante mille hommes, deux ou trois mille purent combattre. Mais combattre quels ennemis ? et de quel côté combattre ? Les archers anglais, avec une fureur calme autant qu'habile, lançaient leurs flèches droit à la visière. Dix mille traits partaient à toute minute, et venaient frapper dans cette masse compacte. En vain deux escadrons de l'armée française s'avancent pour battre en brèche cette armée, les deux escadrons sont criblés de flèches par un corps d'archers cachés dans les broussailles. En même temps les chevaux des hommes d'armes français, criblés de blessures, se ruaient les uns sur les autres, jetant le désordre et la peur dans toute cette foule qui attendait l'ennemi, qui sentait tomber ces flèches dru comme grêle, et qui ne voyait rien venir. Aussitôt que les Anglais eurent compris la confusion de cette avant-garde, que pas un cheval n'était sans blessure, que pas un cavalier n'avait sauvé son cheval ; alors saisissant à deux mains leurs haches d'armes, leurs cognées, leurs lourdes épées, leurs masses de plomb, ils tombent, et se précipitent sur cette foule éperdue, et ils l'écrasent à coups redoublés. A ce moment même, le roi d'Angleterre se voyait entouré de dix-huit gentilshommes français qui avaient juré de lui enlever sa couronne d'or, à la pointe de l'épée. Le roi se défendit comme un des héros d'Homère. En même temps arrivait en toute hâte le duc de Brabant. Jaloux de se laver des crimes et des hontes du duc de Bourgogne, son frère, au premier bruit de la bataille le duc était accouru. Il n'avait pas même pris le temps de revêtir son armure ; il donna, tête baissée, dans cette ardente mêlée, et il tomba, enveloppé dans son drapeau.

En un mot, nous vous racontons là la bataille d'Azincourt : tout tombait, tout était mort, tout fuyait, tout était pris : il y eut un moment où

le nombre des prisonniers surpassait et de beaucoup le nombre des vainqueurs. Alors, pressé par une de ces nécessités fatales, dont on ne voit que trop d'exemples dans les histoires, le roi d'Angleterre, pour se débarrasser de cette victoire importune, ordonne aux soldats de son armée d'égorger les prisonniers qu'ils avaient faits. Il fallut obéir, et renoncer à toutes ces rançons. Les captifs égorgés, on se jeta sur les morts tout chauds encore, on les dépouillait de leurs vêtements. O douleur! dix mille gentilshommes, le sang le plus chaud de la France, cent vingt seigneurs bannerets, sept princes souverains, et des seigneurs sans nombre, Dampierre, Vaudemont, Roussy, Dampmartin et Bailly, et même un archevêque, restèrent morts dans cette boue sanglante. On ne fit que quinze cents prisonniers, et par grâce encore. C'étaient le duc d'Orléans et le duc de Bourbon, le comte d'Eu et le comte de Vendôme, le comte de Richemont, le maréchal de Boucicaut, messire Jean de Craon, et quelques autres de la même noblesse. On les envoya en Angleterre tout courbés sous la honte d'une défaite sans explication et sans excuse. Le roi d'Angleterre les avait rachetés, les uns et les autres, aux soldats qui les avaient pris; il les avait achetés à bon compte pour les revendre très-cher; du reste, il ne s'était guère souvenu de la galanterie chevaleresque du prince Noir, et ses prisonniers avaient été gardés sans trop de souci des honneurs à rendre à leurs personnes; pourvu que les gardiens répondissent du corps de leurs captifs, le roi n'en demandait pas davantage. Quant aux cadavres dépouillés qui étaient restés sur le champ de bataille, on les précipita dans une fosse immense; ils étaient six mille, et, pour toute louange funèbre, cette immense fosse fut entourée d'une haie vive, car les loups menaçaient de dévorer tout ce qui était précipité dans cette tombe. Cette fois, la route de Calais était ouverte; l'armée anglaise n'avait plus qu'à poursuivre son chemin. De toute la France armée il ne restait plus que le duc de Bourgogne et le comte d'Armagnac, absents d'Azincourt. Les Anglais disaient tout haut qu'ils seraient à Paris au commencement du printemps. Henri V, en attendant qu'il s'emparât de la ville de Paris, mit le siége devant la ville de Caen. La ville, sans défense, fut bientôt prise; vingt-cinq mille hommes s'y trouvaient que le roi chassa comme il avait chassé les habitants d'Harfleur. La capitale de la basse Normandie devint une ville anglaise comme Calais, comme Harfleur. La Normandie elle-même et tout entière ne fut plus que le grenier d'abondance des Anglais. Aussi bien, Henri V eut-il grand soin de maintenir l'ordre et le travail dans la fertile province. Qui voulait labourer la terre, labourait; qui voulait faire le commerce était

libre. Toute ville qui ouvrait ses portes en était quitte pour une ou deux têtes que le roi faisait couper. Pauvre France, abandonnée à ces tristes destinées! le duc de Bourgogne, qui aurait dû la défendre, appartenait aux Anglais; le connétable d'Armagnac, qui eût voulu la défendre, et qui avait tenté de reprendre Harfleur, était vaincu et sans forces. Dans une émeute, il fut livré et emprisonné, puis égorgé au fond de son cachot; pendant trois jours son corps resta exposé aux insultes de la foule... c'étaient là les bons jours de Paris; le reste du temps, Paris avait faim. L'Anglais occupait le bas de la rivière; les Armagnacs étaient les maîtres à Melun; rien n'arrivait dans la ville affamée, et plus était grande la famine, plus la ville s'abandonnait aux massacres. Le roi de Paris, à cette heure funeste, c'est le bourreau, c'est Capeluche, ce n'est plus le duc de Bourgogne. Le duc de Bourgogne n'est plus bon qu'à ouvrir les portes de Paris aux Anglais. En vain le peuple de Rouen, pressé de toutes parts, avait-il appelé le duc de Bourgogne à son aide, comme autrefois il avait appelé Jean *sans Terre;* à ce loyal appel le duc de Bourgogne n'avait pas répondu. A peine s'il envoya quatre mille cavaliers dans cette ville qui allait être investie. En effet, la capitale de la Normandie manquait seule au roi Henri V. Harfleur et Caen étaient à lui; il s'était emparé de Falaise, de Vire, de Saint-Lô, de Coutances, d'Évreux; il tenait la Seine par Harfleur et par le Pont-de-l'Arche; il avait pacifié, autant qu'il était en lui, toute la province, lui rendant ses tribunaux, réduisant les impôts, administrant toutes choses avec justice, comme s'il eût été le vrai duc de Normandie; courageux soldat, pacificateur habile, exerçant son influence autour de lui et tout au loin. Comme il tenait dans ses mains tous les débris d'Azincourt, il disposait à son gré des gentilshommes captifs, et par eux, il tenait jusqu'au roi de France. Au demeurant, c'était un conquérant plein d'habileté, de prudence, et marchant pas à pas, même à la victoire; ce qu'une fois il avait entrepris, il l'achevait avant de tenter une entreprise nouvelle.

Le siége de Rouen devait être long, difficile, périlleux, Henri V ne l'ignorait pas. Avant que d'arriver à un siége régulier de cette fière et forte capitale de la Normandie, le roi avait fait appel à ses auxiliaires accoutumés: l'incendie des moissons, la dévastation, la peur; les moissons avaient été brûlées, les campagnes ravagées, les bestiaux dévorés. Une armée de huit mille hommes hollandais, espèce de sauvages à demi nus qui ne savaient que monter à cheval, avaient été lâchés sur ces malheureuses campagnes; ils volaient, au paysan, jusqu'à ses enfants pour que le malheureux père les rachetât. La ville de Rouen, entourée de ces

fureurs, de cette ruine, savait bien qu'elle ne pouvait pas tenir longtemps contre tant de forces réunies, et cependant elle fit bonne contenance. L'armée anglaise, sûre de ses mouvements, et assurée de son allié secret, le duc de Bourgogne, assiégea de tous côtés les remparts de la ville; les plus grands noms de l'Angleterre étaient venus chercher leur part de gloire dans ce siége mémorable, sous ces murailles si souvent attaquées. Chacune des portes de la cité avait pour chef d'attaque les plus illustres personnages : le duc de Glocester et le duc de Clarence, frères du roi, le connétable de Cornouailles, l'amiral Dorset, Warwick, l'habile politique. Siége glorieux des deux parts; car si la noblesse anglaise était à son poste, de son côté le peuple de Rouen faisait bonne et loyale contenance. Cependant la vieille capitale de la Normandie allait montrer, une fois encore, de quelles vives résolutions elle était capable; mais cette fois elle allait se montrer en même temps normande et française. Ne demandez pas quels sont les gentilshommes qui la défendent. Ceux qui la défendent, ce sont des hommes du peuple, ce sont des gens d'Église, c'est le chef des arbalétriers, Alain Blanchard, c'est le chanoine de Livet; le peuple se bat, les prêtres prient. Les plus nobles et les plus viles passions animent cette généreuse multitude. Grâce aux gens de Rouen, la France apprendra comment on résiste à l'Anglais, comment on défend sa liberté et ses murailles, comment on supporte toutes les misères, plutôt que de se rendre. Et ne croyez pas que ces généreux citoyens se tinssent enfermés dans leurs murailles; chaque jour, c'était une nouvelle sortie contre l'ennemi. On se ruait par toutes les portes, et l'on se battait corps à corps. La défense dura sept mois, et l'armée anglaise eût levé le siége, si le peuple de Rouen ne fût entré en défiance contre les nobles qui étaient dans la ville. L'un d'eux, en effet, disons-le à sa honte éternelle, cet homme s'appelait le sire Guy le Bouteiller, trahissait ces bourgeois héroïques dont il était le capitaine. Un jour même il fit scier le pont sur lequel sa compagnie devait passer. Comment donc résister, tout à la fois, aux embûches du dedans, aux embûches du dehors? — Et la famine qui arrive, traînant avec elle son long cortége de rébellions et de désespoirs. En vain la ville fidèle appelle Paris à son aide, rien ne vient de Paris que des bruits de famine et de mort. A la fin, cependant, un prêtre de la cathédrale, généreux et dévoué, s'échappant de ces murs, s'en vient jusqu'au pied du trône du roi de France où il prononce, au nom de la cité : « Le grand haro normand contre « vous, sire, et aussi contre vous, monseigneur de Bourgogne. Haro sur « vous, qui allez forcer les gens de Rouen d'appartenir au roi d'Angle-

« terre ; mais une fois sujets dudit roi, souvenez-vous que vous n'aurez « pas d'ennemis pires que les gens de Rouen ; et s'il se peut, ils détrui- « ront vous et les vôtres ! » Ainsi les gens de Rouen avaient parlé, lorsque assiégés par le roi Philippe-Auguste, ils avaient envoyé quérir des secours au roi Jean qui jouait aux échecs ! Le roi et le duc de Bourgogne répondirent à peu près comme avait répondu le roi Jean. Bien plus, le roi fit dresser de hautes potences pour que les gens de Rouen pussent voir, tout à l'aise, les prisonniers attachés au gibet ; il boucha la Seine avec des bateaux et des chaînes ; pas un secours ne put venir, pas un boisseau de froment, rien. Cependant la ville tenait toujours, elle avait mangé ses chevaux, ses chiens, ses chats, et dévoré ce qu'il y a de plus horrible et de plus grouillant dans les immondices d'une pareille cité, et pourtant pas une voix ne parlait de se rendre. Les malheureux ! ils en vinrent à cette extrémité, qu'il leur fallut chasser, de cette ville qui ne pouvait plus nourrir personne, les femmes, les enfants, les vieillards, tout ce qui ne pouvait pas combattre. Ces infortunés quittèrent leur ville bien-aimée



au nombre de douze mille, et les Anglais les reçurent à coups d'épée ; ceux qui purent se traîner jusque dans les champs stériles passèrent tout

l'hiver, et se nourrirent comme par miracle avec les racines des arbres. Plusieurs femmes accouchèrent au pied de ces remparts inexorables. Alors, plus d'une fois, le père de l'enfant, placé sur le haut de la muraille, jeta une corde pour qu'il pût embrasser son fils; embrassé et baptisé, il rejetait l'enfant sur le sein de sa mère... la mère emportait son enfant pour aller mourir, tous les deux, un peu plus loin. Ainsi, ni secours à attendre du côté de la France, ni pitié du côté de l'Angleterre ; il fallait expirer en silence. Seulement lorsqu'arriva le jour de Noël, la fête par excellence, les Anglais, qui célébraient dans leur camp la naissance de l'enfant Jésus, eurent un instant de pitié pour ces malheureux qui n'avaient ni pain ni asile ; ils leur envoyèrent de quoi dîner ce jour-là. Le roi Henri V poussa même la générosité jusqu'à offrir à la ville assiégée de la nourrir le lendemain ; mais les assiégés répondirent fièrement qu'ils n'avaient besoin de rien.

Cependant mille rumeurs avaient lieu qui soutenaient le courage des assiégés. On disait que le duc de Bourgogne venait enfin au secours de la ville fidèle ; on ajoutait que le roi de France avait été chercher l'oriflamme à Saint-Denis, sur l'autel qui avait vu partir et revenir tant de grands rois... Vain espoir, vaine illusion ! — Il faut mourir sans secours ! — Rien ne vint ; la ville était perdue : cinquante mille hommes étaient morts de faim et de misère. Cette fois il fallait se rendre, se rendre à cet implacable et impitoyable roi d'Angleterre, se rendre sans miséricorde ni merci ! Les gens de Rouen, dans cette extrémité, aimèrent mieux faire sauter la muraille et vendre chèrement leur reste de vie; mais le roi d'Angleterre n'osa pas affronter tant de désespoir, il envoya lui-même la capitulation que voici : « Tous les hommes auront la vie sauve, tous et chacun pourront se retirer, excepté Robert Livet, vicaire général de l'archevêque, Jourdain, maître de l'artillerie, Alain Blanchard enfin, le héros de ce siége. » Blanchard avait été le conseil et l'exemple de la ville entière ; il avait été, dans toutes ces misères, la consolation, le courage, la force de la ville ! De ces trois proscrits, il y en eut deux qui se rachetèrent à prix d'or ; Alain Blanchard paya pour les deux autres, car il fallait au moins une tête au roi Henri V. Blanchard marcha au supplice du même pas qu'il eût marché au rempart : — *Je n'ai pas de bien*, disait-il, *je ne puis me racheter; mais j'en aurais, que je ne l'emploierais pas à empêcher un Anglais de se déshonorer !* — La ville devait payer trois cent mille écus d'or, en deux mois ; horrible amende qui ne put être comblée que par une espèce de contrainte par corps dont la ville de Rouen fut frappée d'abord, et avec elle la Norman-

die entière. — A la porte de chaque maison on mettait des gardes, et vous n'en pouviez sortir qu'avec un billet acheté à prix d'argent. Ah ! c'était le triomphe dans tout ce qu'il a de dur, de malheureux et de cruel ! Le roi d'Angleterre était entré dans cette ville avec toute l'insolence des barbares d'autrefois. De cet argent, ramassé au milieu des ruines et du sang, Henri V remboursait, aux évêques anglais, les grosses sommes d'argent qu'ils lui avaient prêtées. Ceux qui consentaient à prendre en payement des terres normandes, le roi leur en donnait et leur faisait bonne mesure. Le pays de Caux, que l'on peut regarder comme le grenier de la France, cette terre de l'abondance et de la fertilité qui n'a jamais donné de vaines promesses au laboureur, était dévastée à ce point, qu'on n'y rencontrait plus que des loups affamés; et, comme des plaintes se faisaient entendre sur la misère de ces campagnes, le roi anglais, bon prince et compatissant, leur envoya... un louvetier !

La prise de Rouen fut, aux yeux mêmes du roi Henri V, une conquête si importante, que désormais il ne mettait plus de bornes à son ambition ; il rêvait déjà qu'il devenait l'arbitre de l'Allemagne, que la reine de Naples lui donnait Brindes et le duché de Calabre. En même temps, il refusait l'offre du duc de Bourgogne, qui le voulait marier à une fille de Charles VII, avec la Guienne et la Normandie. La princesse était jeune et belle; elle assistait à cette entrevue où elle jouait à peu près le rôle de la princesse Gisèle, lorsque cette fille infortunée du roi le *Simple* épousa le premier duc de Normandie. « Oui, certes, elle est belle, disait le roi Henri V, et je la veux pour ma femme, mais je prends en même temps, non-seulement la Guienne et la Normandie, mais encore la Bretagne, l'Anjou, le Maine, la Touraine, sinon je prendrai tout, la fille d'abord, et ensuite le royaume de son père. » Que répondre à un pareil vainqueur ? Mais Dieu n'a pas mis en vain le remords dans le cœur de l'homme, l'insomnie à son chevet, la honte sur son front, l'infamie sur son nom propre ! A force de voir la sainte patrie avilie et souillée, le duc de Bourgogne comprit que cette cause était sa propre cause : il se tourna du côté du dauphin, à qui il demanda pardon de ses trahisons. Le dauphin était entouré des frères, des parents, des prisonniers d'Azincourt et des égorgés de Paris. La France était arrivée à cet instant de misère abominable où il n'était plus permis à tous ces partis divers de s'entr'égorger. Pourtant à quoi servit cette alliance du duc de Bourgogne et du dauphin ? Quelles haines apaisa-t-elle ? Le pont de Montereau s'est chargé de nous répondre ! Sur le pont de Montereau fut assassiné, par les gens du dauphin, le duc de Bourgo-

gne, au moment où le Bourguignon ne pouvait plus faire de mal à la France : bien plus, à l'instant même où, forcément, pour se laver à la fois de sa lâcheté d'Azincourt, de l'assassinat du duc d'Orléans et de la prise de Rouen, pour faire oublier tant de trahisons et tant de crimes, le duc de Bourgogne allait comprendre qu'il y allait de l'honneur à servir loyalement la patrie française! Mort le duc de Bourgogne, la France se remplit de Bourguignons féroces, et le nouveau duc de Bourgogne, Jean *le Bon*, s'allie aux Anglais pour venger son père. Quoi encore? Paris, poussé à bout par la faim et par le désespoir, n'eut pas de honte d'ouvrir ses portes au roi d'Angleterre! Hélas! il ne faut pas trop accuser la cité malheureuse : elle n'avait plus de roi, elle n'avait plus de chefs, elle n'avait plus d'espoir : la faim hideuse et lente avait abruti ces âmes, naguère si hautes et si vaillantes. A qui se fier dans cette misère? Le roi était fou : la reine se disait que, tout au moins, à défaut de son mari, sa fille Marguerite monterait sur le trône de France. A la fin, le propre neveu du duc de Bourgogne, le comte de Saint-Pol, un enfant que le feu duc avait donné aux Parisiens pour les gouverner, fut envoyé au roi d'Angleterre, lui offrant cette ville sans défense..... Ainsi le roi Henri V, après avoir mis trois ans à conquérir la Normandie, se vit, en un jour, le maître de Paris! Allons, encore un peu de courage, achevons cette abominable histoire! Relisons, la rougeur au front, ce traité de Troyes (21 mai 1420) [1], par lequel le roi Charles VI plaçait la couronne de France sur la tête du roi d'Angleterre. Que disons-nous? Au même instant, le roi de France reniait son propre fils, l'héritier légitime : il livrait sa fille, Catherine, à Henri V d'Angleterre. — Allons, le sort en est jeté! Roi d'Angleterre, prends le roi de France, prends le dauphin, prends la fille de notre roi, prends tout le royaume, prends la gloire de ce vieux peuple. Va! fais des enfants à cette fille de France, pour qu'elle donne le jour à de nouveaux ennemis de la patrie française. Va! porte en tous lieux le ravage, la honte, la terreur; marche sous les murs de Sens, de Montereau, de Melun, et si les forces te manquent, si les assiégés te résistent, tu peux traîner à ta suite le roi de France, ton beau-père, et ta femme Catherine, et ta belle-mère Isabeau. Tout t'appartient : Vincennes, la Bastille, le Louvre, la tour de Nesle, Paris, le roi, le duc de Bourgogne, ce fils de *Jean sans peur* qui n'a pas encore vengé son père! Bien plus, roi d'Angleterre, au milieu de cette

[1] Par le traité de Troyes, les deux États de France et d'Angleterre, réunis sous le même roi, devaient garder séparément les droits et priviléges des provinces, des villes, de la noblesse, du clergé ; Henri V unissait la Normandie à la couronne de France.

ville ouverte, entends retentir à tes oreilles dédaigneuses, les *vivats* et les cris de joie de ce peuple lamentable qui ne pense plus qu'à manger et à dormir. Roi d'Angleterre, tu es le maître de la France; tu es le maître des corps et des consciences : règne donc! Proscris le dauphin : dis qu'il est débouté de tout droit à la couronne, dicte des ordonnances, montre-toi dans ton double triomphe à tes deux peuples; couvre de honte le duc de Bourgogne, ton allié; déshonore même tes prisonniers, et le roi d'Écosse, et le duc de Bourbon, et tous ces ambassadeurs des princes chrétiens qui t'adorent à genoux; fais que l'Angleterre soit aussi grande par la politique que par les armes. N'est-ce pas assez encore? te faut-il des hommes et de l'argent? Prends tous les hommes, prends tout l'argent de la France anglaise, un moment viendra enfin où le Dieu qui veille là-haut sur les destinées humaines, aura pitié de la France de Charlemagne et de saint Louis!

Deux ans après la signature du traité de Troyes, le roi Henri V meurt (le 31 août 1422) dans *son château* de Vincennes; il meurt en recommandant aux Anglais *de ne renoncer jamais à la Normandie.* Trois ans plus tard (31 octobre), le roi Charles VI meurt à son tour, pleuré par son peuple, dont il s'était fait aimer à force de malheurs. Le roi anglais Henri V, le plus glorieux et le plus heureux des monarques, est ramené à Londres comme un triomphateur dont la mort même est encore une victoire : on l'ensevelit à Westminster, à côté d'Édouard *le Confesseur.* Le corps de Charles VI est porté dans les caveaux de Saint-Denis, en silence, comme un enfant qui meurt avant d'avoir vécu. Oui, mais cet enfant devait mourir après le roi Henri V, sans doute pour que l'histoire n'osât pas écrire sur le tombeau de Henri V : « *Henri V, roi de France et d'Angleterre.* » Pauvre roi Charles! au moins il emporta, dans sa tombe, ce hochet, ou, si vous aimez mieux, cette couronne que le roi d'Angleterre avait tenue entre ses mains : mais la mort ne lui avait pas permis de la poser sur son front. Tout le reste de cette histoire n'est que famine, peste, mendicité, néant. Maintenant que les voilà tous morts, le duc d'Orléans et son meurtrier *Jean sans peur*, le roi de France Charles VI et son vainqueur Henri V : maintenant que les Armagnacs sont tombés à Azincourt, que les Bourguignons sont devenus des Anglais : maintenant que les Anglais eux-mêmes, pour leur bénéfice de tant de travaux, et de tant de batailles, et de tant de victoires, en sont venus à reconnaître pour leur roi un enfant qui est le petit-fils du roi de France, il se fait temps que la Providence intervienne, et la Providence interviendra, soyez-en sûrs. — *L'homme s'agite, Dieu le mène!* C'est l'archevêque de Cambrai qui l'a dit.



CHAPITRE XIII.

Gouvernement pendant la minorité du roi Henri VI. — Le duc de Bedfort régent de France. — La vie et la mort de Jeanne d'Arc. — Sacre de Charles VII. — Jacques Cœur. — Le duché de Normandie réuni à la couronne de France.



Les faits nous pressent et nous poussent plus vite que nous ne voudrions aller. A cette heure de l'histoire moderne, la Normandie est tellement mêlée avec le reste de la France, qu'il est presque impossible de les séparer l'une de l'autre; et cependant comment tout dire? Comment suivre ces deux rois, Charles VII et Henri VI, qui portent tous les deux la couronne de France? « Le dauphin se trouvait à Espeley, château situé à Velay; « d'autres disent à Melun-sur-Yèvres, en « Berry, lorsqu'il apprit la mort de son « père. Proclamé roi par le petit nombre « de fidèles qui l'environnaient, il s'habille de noir et entend la messe dans la chapelle du château; puis on

« déploie la bannière aux fleurs de lis d'or: une douzaine de serviteurs « crient : *Noël!* et voilà un roi de France! » La mort seule du roi Henri V pouvait sauver la France de sa ruine complète. Maintenant, pour peu que Dieu ait placé dans l'âme du dauphin le courage des grands cœurs, le dauphin, soutenu par les vœux d'un grand peuple, saura bien reconquérir sur un enfant de neuf mois (le fils de Henri V et de Catherine) le trône de ses ancêtres, et couronner une longue suite de succès par la soumission de la Gascogne, dernier fragment de l'ancien patrimoine des monarques anglais en France. — La Loire formait la ligne de démarcation entre les deux partis. Au sud de la Loire, toutes les provinces, excepté la Gascogne, avaient servi la cause du roi de France; au nord, l'Anjou et le Maine restaient neutres; tout le reste obéissait au duc de Bedfort, régent pour le jeune roi. Alors la guerre recommence de plus belle; le pays fut pillé des deux parts. Que de batailles! que de misères! Dans ces deux armées qui sont en présence, nous rencontrons les plus grands capitaines de l'histoire et même les héros de la poésie : Richemont, La Trémoille, le bâtard du duc d'Orléans, le comte de Dunois, et La Hire, et Xaintrailles, les plus illustres épées, bien dignes de sauver un royaume. Quand nous disions tout à l'heure que la Providence allait se montrer enfin, nous pressentions la sainte et courageuse héroïne qui devait venir. Non, la France ne pouvait pas rester plongée dans ces barbaries et dans ces hontes! Non, l'Anglais ne devait pas franchir la Loire comme il avait passé la mer! Certes, le roi de France est bien malheureux. Orléans seul lui reste encore; mais cette ville une fois prise, il ne trouvera plus personne dans son royaume pour l'appeler roi de France. Déjà Orléans est serré de très-près: les meilleurs soldats de l'Angleterre ont élevé, autour de cette enceinte formidable, une suite de forts et de bastilles. Les plus grands généraux qui se sont battus sous Henri V, les mêmes qui étaient au siége de Rouen et qui savent ce que c'est qu'une ville bien défendue, bien attaquée, ceux-là ont voulu assister à la prise d'Orléans : Salisbury, Suffolk, lord Talbot, l'illustre ami et compagnon d'Édouard III et du *prince Noir;* n'oublions pas les chefs moins célèbres, mais plus féroces, mais plus furieux, qui avaient juré de ne rien laisser de vivant dans la ville, pas un homme, pas une femme, pas un enfant, pas un chien. Orléans, c'était à la fois le centre et la clef du Midi, c'était la ville fidèle remplie de bourgeois dévoués et qui acceptaient le péril en riant. Jamais, depuis longtemps, on n'avait dit en France tant de quolibets, de bons mots et de piquantes railleries que dans cette ville assiégée. Ce n'était pas comme au dernier siége de Rouen, où tout était

sombre et triste, où les assiégés manquaient de pain, où les assiégeants étaient commandés par un roi austère qui n'avait à la bouche que des paroles chrétiennes et des menaces de mort. Orléans, entouré de toute une armée, se trouvait dans l'abondance; la ville avait des canons qui faisaient merveille et des canonniers qui faisaient reculer les Anglais. Entre deux canonnades, les ménétriers jouaient des sarabandes: on faisait des sorties, on s'envoyait des duels : deux Gascons se battaient contre deux Anglais, à la vue des deux armées. Les Anglais cependant y allaient sérieusement; ils savaient qu'Orléans pris, le Berry, le Poitou, le Bourbonnais étaient à eux. Chaque jour amenait sous les murs assiégés des forces nouvelles, des munitions, des vivres. La ville, serrée de plus près, devint sérieuse à son tour: les plus prudents se hâtèrent de fuir: l'archevêque de Reims et même l'évêque d'Orléans suivirent leur exemple. Dunois resta, défendant hardiment l'apanage de sa maison. Dunois, c'est le vrai gentilhomme, le vrai chevalier; il est dévoué au roi de France, en raison même de la faiblesse du roi; son exemple n'a pas peu contribué à rallier, autour du trône chancelant, ce qui restait de la noblesse féodale. Cependant la famine tomba sur la ville assiégée, et avec la famine la trahison: et quand la ville envoya des députés au roi de France pour lui demander au moins des vivres, le roi de France répondit en montrant son chétif dîner, composé d'un morceau de pain et d'une queue de mouton. Toutefois la pitié et la sympathie se firent entendre pour cette ville qui se défendait si bravement, au nom de son seigneur le duc d'Orléans, prisonnier des Anglais, à qui la ville voulait conserver son apanage. Ce duc d'Orléans prisonnier était le poëte, le fils du duc assassiné, dont les ballades et les virelais étaient chantés par tous les ménestrels. Par Valentine de Milan, sa mère, il appartenait à l'Italie. Vingt-cinq ans de captivité en Angleterre nous ont valu le livre le plus original de la poésie au quinzième siècle; ce sont des vers où, pour la première fois peut-être, l'esprit n'exclut pas le talent. De cette langue si rude encore, le duc d'Orléans sait tirer les plus naïves et les plus douces images. Sa tristesse est pleine de charme, son style est plein de couleur, son émotion est simple et vraie. Sous le ciel gris de l'exil, il pleure la France, son beau soleil, ses fraîches campagnes, ses faciles amours. Il est l'auteur de ces vers charmants :

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vestu de broyderie
De soleil riant, clair et beau.

Il n'y a beste ny oiseau
Qu'en son jargon ne chante et crie...
Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfévrerie;
Chacun s'habille de nouveau.

Le temps, etc.

Les femmes ne furent pas les dernières à apporter leur dévouement dans cette cause sainte: les femmes de France étaient restées fidèles à la France, et rien n'avait pu, dans toutes les magnificences de l'Angleterre triomphante, faire changer ces nobles âmes. Pourtant les progrès des Anglais étaient rapides, et chaque jour la ville était serrée de plus près. Mais Dieu soit loué! pour sauver la France, il ne fallait qu'un miracle, et Dieu fera ce miracle: Dieu enverra à la France et au roi l'ange sauveur, *la Pucelle!* C'est grand dommage que cette biographie illustre entre toutes ne soit pas de notre sujet, que la sainte héroïne n'appartienne à la Normandie que par son supplice, et ne paraisse à Rouen que pour y mourir. Cette vierge, cette sainte, représente à elle seule tout le bon sens de la France en 1429. Elle vint tout exprès pour deviner ce qui se passait dans l'âme des peuples. Placée entre ces deux rois, Henri VI et Charles VII, celui-ci Français par sa mère et petit-fils de Charles VI, celui-là fils de Charles VI, mais aussi fils d'une mère d'une vertu douteuse et compromise, la France ne savait guère quel était, de ces deux-là, le prince légitime. La Pucelle d'Orléans dit à la France, en désignant Charles VII : Celui-la est ton roi! En même temps elle le menait à Reims, où le roi français fut sacré, avant même que le roi d'Angleterre ne fût sacré à Notre-Dame de Paris. Dès ce moment le peuple de France n'hésita plus. Certes, sa misère était grande, profond était son désespoir: il ne croyait plus ni aux prêtres, ni au roi, ni aux seigneurs, mais il croyait en Dieu, et voilà pourquoi il adopta *la Pucelle!* Son conseiller naïf et inspiré tout à la fois, ce fut elle, cette fille du peuple, cette fille des champs: elle portait d'une main si hardie l'épée et le drapeau de la France! D'où venait-elle? Le peuple, qui sait tout, disait qu'elle était l'envoyée de Dieu. Toujours est-il qu'elle venait des campagnes de la Lorraine, qu'elle était née dans le même pays que l'historien de saint Louis, le sire de Joinville: elle était la troisième fille d'un laboureur pauvre et d'une femme nommée Isabelle, sainte de cœur, qui apprit à sa fille à coudre et à filer, et en même temps les plus belles histoires de la religion chrétienne. De bonne heure Jeanne avait été

croyante et confiante en Dieu. Dans son village, on la citait pour sa piété simple et active, pour sa chasteté passionnée, pour sa beauté naissante, dont seule elle ne se doutait pas. De bonne heure la jeune guerrière avait été pensive : elle avait entendu dès le berceau les cris affreux de la guerre : elle avait appris tant d'histoires d'assauts, de pillages, d'incendies ! si souvent il avait fallu fuir la maison paternelle, pour se cacher dans les bois ! Alors elle se demandait — enfant héroïque ! quand donc quelqu'un viendrait pour sauver la France ? En même temps les voix intérieures parlaient à son oreille épouvantée et charmée ; ces voix lui donnaient des conseils et des ordres : « Jeanne, il te faut secourir le roi de France ! Jeanne, il faut lui rendre son royaume ! Jeanne, il faut venir en aide au pauvre peuple ! » Dans son sommeil lui apparaissaient les saintes du paradis, et surtout les martyrs. Ces nobles visions la poursuivaient la nuit et le jour. A la fin il fallut obéir : elle partit malgré son père, qui la voulait marier, malgré sa mère, qui pleurait ! Une fois libre, elle obéit à la voix qui la poussait ; elle entra hardiment chez un des capitaines du dauphin, demandant à être présentée à son maître, car elle le voulait sacrer roi de France. Il y avait tant de conviction sur son front éclairé de l'auréole divine, tant de fierté modeste dans sa noble attitude, que chacun fut touché à son aspect, et qu'on lui promit de la mener au roi. On lui donna un cheval et une épée, et elle partit, — par quel sentier, par quels chemins dévastés, à travers quels périls des hommes et des choses ? Le froid était grand au mois de février 1429. Elle s'avançait à travers tous ces périls d'un air inspiré, d'un courage intrépide : elle obéissait à la voix qui disait : *Marche ! marche !* Rien ne la put arrêter, ni les embuscades du chemin, ni les méfiances qui l'attendaient à la cour de ce roi qu'elle voulait sauver. Elle se présente, le roi la reçoit au milieu de trois cents chevaliers ; elle va droit au roi, qui se cache dans cette noble foule. Sans l'avoir jamais vu, elle l'appela *son gentil sire !* Elle lui parle d'une voix pénétrante et pénétrée ; elle l'appelle : vrai héritier de France et fils du roi. Elle fatigua les théologiens par ses réponses ; elle enchanta les femmes par sa modestie, les hommes par son courage, le vulgaire par sa beauté. Le peuple l'aimait déjà : il espérait en elle, faute d'un espoir plus certain. C'était le dernier cri de la conscience publique, qu'un miracle seul pouvait sauver l'héritier de Charles VI ; or le miracle ne prenait-il pas une belle apparence : dix-huit ans, un grand œil modeste et fier, les mains d'une jeune fille, la taille d'un jeune héros ? Mais qui donc l'a jamais mieux vue, cette noble personne, que cette princesse Marie d'Orléans, qui, d'une main royale,

a taillé dans le marbre cette belle et ravissante image du plus chaste, du plus honnête, du plus sincère courage qui ait illustré, défendu et sauvé ce pays? A peine armée chevalier, la Pucelle entendit Orléans qui l'appelait, Orléans que la France entière pleurait déjà comme une ville perdue! Elle part, elle arrive, et chacun reconnut son sauveur rien qu'à la voir; les soldats se mirent tout d'un coup à saluer ce général en chef qui leur venait de si haut; elle leur apportait à la fois l'espérance et le printemps; elle leur apportait le spectacle inconnu du courage sans apprêt, et surtout sans violence. Orléans tout entier s'était porté au-devant de cet ange sauveur; *la Pucelle* avait fait son entrée au milieu d'une foule ivre de joie: on chantait des cantiques sur son passage : c'était à qui toucherait au moins son cheval. Elle cependant, à peine arrivée, quand elle eut communié et passé tout un jour en prières, elle voulut voir de près la bataille. Dans le combat elle était infatigable: elle restait tout le jour à cheval sans boire ni manger: elle fut blessée le jour même où elle avait dit : *Je serai frappée au sein!* Une autre fois, en quittant sa maison, elle commanda qu'on lui préparât à souper pour un prisonnier qu'elle allait faire, et qu'elle fit. Attaqués par cette force surnaturelle, les Anglais finirent par céder la place, abandonnant leurs bastilles, leurs prisonniers, leurs malades. On les voyait encore, dans le lointain, hâtant leur fuite, que déjà la Pucelle faisait dresser un autel de gazon en pleine campagne: sur cet autel, l'armée rendit grâces à Dieu de la délivrance d'Orléans. Enfin, le 28 juin, sur le conseil, ou plutôt sur l'ordre de cette fille héroïque, que le peuple appelait *la fille de Dieu, la fille au grand cœur!* le roi voulut aller à Reims. Il fallait qu'il fût sacré roi avant le roi anglais Henri VI; et tel était le coup d'œil de la guerrière qui conseillait ainsi ce roi et ce peuple, que, sur le passage de Charles VII, la France entière retrouva l'orgueil et le dévouement des belles années. C'était l'enthousiasme des beaux jours splendides de la croisade; c'était mieux que la croisade en Terre-Sainte pour délivrer le tombeau du Christ, qui n'a pas besoin de cette délivrance humaine : c'était la délivrance de la France tout entière. Devant le cortége royal marchait Jeanne d'Arc, son étendard à la main; elle s'avançait comme un éclatant météore que pas un n'osait regarder en face. Elle avait un écuyer et deux pages, deux hérauts d'armes, un aumônier, douze cavaliers : « Elle était armée tout en blanc, une petite hache en sa « main, sur un grand coursier noir; un gracieux page portait son éten- « dard déployé. Sur l'étendard, semé de fleurs de lis, il était écrit : *Jésus!* « *Marie!* et elle portait aussi gentiment son harnais que si elle n'eût

« fait autre chose tout le temps de sa vie. » Elle marchait, et les fossés étaient comblés, et les tours s'abaissaient, et les portes des villes s'ouvraient d'elles-mêmes; triomphante, elle mena jusqu'à l'autel de Reims le roi Charles VII, qui fut touché par la sainte ampoule. Le roi sacré, alors la Pucelle, se jetant aux pieds de Charles VII, lui demanda la permission



de rentrer dans son village, de retourner dans la chaumière paternelle; elle voulait revenir à la garde de ses moutons, et quitter l'épée pour la houlette. Oh! la noble fille! La voix inspiratrice lui parlait de nouveau; elle lui disait : « Jeanne, tu as fini ton œuvre. Jeanne, tu as montré à la France et à l'Angleterre ce que peut accomplir une simple fille des champs, quand elle est soutenue par la croyance d'ici-bas et par les vertus d'en haut. Et maintenant renonce aux combats, à la gloire : meurs ignorée! » Mais, quoi! Jeanne ne fut pas la maîtresse d'obéir.

L'armée et le roi ne veulent pas la laisser partir; elle obéit, elle suit jusqu'au bout son sentier de gloire et d'épines. Maintenant l'Anglais n'était plus regardé comme un obstacle invincible; battu par une femme, il avait perdu, sous les murs d'Orléans, tout le prestige de la victoire. Il était encore le maître dans Paris; mais Paris, la ville royale, Paris, au premier appel, devait répondre au roi de France. Au roi de France Compiègne et Beauvais venaient d'ouvrir leurs portes : c'était le chemin de la Normandie; et la Pucelle voulait qu'avant tout les Anglais fussent

chassés de la province; car la Normandie était le passage des Anglais, ils la regardaient comme leur domaine légitime. Rebelle à ces sages conseils, le roi pousse sur Paris; Paris est attaqué par la porte Saint-Honoré : tout d'abord la Pucelle emporte le boulevard. Comme elle allait franchir le fossé, elle est blessée; mais, toute blessée qu'elle était, elle ne voulait pas quitter la place, tant elle comprenait que le premier échec devait la perdre. Grand malheur, en effet, quand le peuple vous regarde comme infaillible; tant que la fortune vous est favorable, le peuple, il est vrai, bat des mains et vous adore à genoux; au premier vent contraire, vous n'êtes plus qu'une idole, bonne à briser. Toujours courageuse, mais moins sûre d'elle-même, Jeanne poursuit le cours de ses triomphes. Si l'enthousiasme des courtisans, si l'admiration des capitaines, n'entourent plus l'illustre héroïne, l'enthousiasme des peuples reste fidèle à l'envoyée de Dieu. C'est que le peuple, malgré le roi, malgré les seigneurs, devait sauver la France! mais l'œuvre qu'elle avait commencée, Jeanne d'Arc ne devait pas l'accomplir. Elle venait de se jeter dans la ville de Compiègne, que tenait assiégée le duc de Bourgogne : le jour même de son arrivée, la Pucelle commande une sortie. Elle sort, elle jette l'alarme dans le camp ennemi jusqu'au moment où, restée seule hors du rempart, — elle ne se rendit pas ! — elle fut prise par un archer picard, qui la vendit à Jean de Luxembourg. Tout était dit pour la guerrière; elle n'avait plus à espérer que le martyre. Une fois prisonnière, elle comprit qu'il fallait mourir. Elle l'avait dit elle-même : *elle n'avait qu'un an de durée;* au plus fort de sa gloire, dans l'enivrement éclatant de l'assentiment populaire, elle pensait déjà au jour où elle serait vendue et livrée à la mort. Elle était en dehors de toutes les lois humaines, et même des lois de la chevalerie. Elle était trop vierge et trop chaste pour être respectée par ces chevaliers, qui avaient chassé toute idée sainte de l'amour. Et comment le roi de France, aux pieds d'Agnès Sorel; comment le duc de Glocester, le mari d'une servante; comment le duc de Bourgogne, à qui la légende donne autant d'enfants qu'il y a de jours dans l'année; comment Philippe le Bon, avec ses seize bâtards, ses vingt-sept femmes et ses vingt-quatre maîtresses; comment tous ces soudards pris de vin et d'amour auraient-ils respecté une sainte, une jeune, une chaste héroïne? C'était une époque sensualiste et vicieuse; le vin, la bonne chère, les orgies de la nuit et du jour occupaient ces hommes de fer dans l'intervalle des batailles. D'ailleurs, l'Anglais n'était pas habitué à la défaite; il n'était pas venu en France pour être battu par une bergère des champs; il lui fallait une

vengeance, il résolut de se venger sur la Pucelle. Mais avant tout il fallait la tirer des mains des Bourguignons. Jeanne d'Arc avait été achetée le 23 mai par Jean de Luxembourg: un messager partit de Rouen pour sommer le duc de Bourgogne et Jean de Ligny, comte de Luxembourg, de livrer à lord Warwick, gouverneur de Rouen, qui la réclamait au nom de l'inquisition, Jeanne *la sorcière*. A ce tribunal de l'inquisition fut ajouté l'évêque de Beauvais, Cauchon, un homme de l'université, ambitieux, dévoué à l'Anglais, et rêvant déjà qu'il était archevêque de Rouen. Voilà donc deux justices en présence, l'inquisiteur et l'évêque de Beauvais. Mais la Pucelle n'était pas encore livrée: il était douteux que le duc de Bourgogne et Jean de Ligny consentissent à violer avec si peu de vergogne les lois les plus saintes de la guerre. Tout au moins devait-on penser que le prince qu'elle avait sauvé, le roi qu'elle avait sacré à Reims, ce Charles VII qu'elle avait fait reconnaître pour le roi légitime, viendrait en aide à la femme envoyée de Dieu..... vaines prévisions d'une politique qui ne tient pas compte des lâchetés et des passions du cœur de l'homme! *La Pucelle*, exposée à la haine de l'Anglais, à la jalousie des gentilshommes de la France, la Pucelle était perdue. Le duc de Bourgogne eut peur que les Anglais ne vinssent plus acheter dans ses marchés, les toiles de la Flandre; le roi Charles VII oublia, dans les bras de sa maîtresse, l'ange sauveur qui l'avait défendu; Jean de Ligny tendit la main à l'argent de l'Angleterre: la Pucelle fut livrée aux Anglais. Pourtant, du fond de sa prison, elle priait encore pour la France: elle pensait à sauver la ville de Compiègne: elle voulut fuir pour combattre encore, mais elle tomba au pied de la tour où elle était enfermée; on releva Jeanne à demi brisée. Quand elle fut guérie, le duc de Bourgogne la conduisit à Arras, puis au donjon de Crotoy, sur les bords de la mer. A travers les barreaux de sa prison, elle pouvait distinguer ces côtes anglaises, où elle avait espéré rejeter la guerre. Son seul instant de joie fut d'apprendre que Compiègne était délivrée: mais cette nouvelle humiliation étouffa les derniers scrupules du duc de Bourgogne, et la Pucelle fut abandonnée aux Anglais qui étaient à Rouen.

Dans la pensée politique de l'Angleterre, il était important que la Pucelle pérît par un supplice infâme. La cause anglaise était à peu près perdue dans toute la France. Louviers et Château-Gaillard appartenaient au roi Charles VII; Melun avait chassé l'Anglais; Paris hésitait à sacrer Henri VI: il était important de déshonorer la force vivante et inspirée qui avait produit ces grands miracles. Le procès de la Pucelle commença le 9 janvier 1431, et cette infâme procédure fut dignement entreprise

par l'évêque Cauchon. Il avait, pour l'assister, le vicaire de l'inquisition, et, pour le protéger de sa toute-puissance, l'évêque de Londres, Winchester, venu tout exprès pour dominer le jugement. Le 21 février, la Pucelle fut amenée devant ses juges. Ses réponses furent simples et calmes; elle répondit qu'elle avait dix-neuf ans environ, qu'elle avait nom Jeanne, elle n'avoua pas son surnom; elle se plaignit qu'on lui eût mis les fers aux deux jambes. Du reste peu à peu ses réponses s'enhardirent, la mort s'éloigna de ses yeux, elle laissa parler son âme et son cœur : « Renvoyez-moi, disait-elle, à Dieu, d'où je suis venue. » Peu à peu la lutte s'échauffait entre les juges et l'accusée; et comme c'était un duel à mort, tout ce que put trouver l'astuce monacale de tours et de détours, dans les questions les plus compliquées de la théologie, fut inventé pour perdre l'héroïne. Jeanne avait pour elle son innocence, son bon sens, son courage. Aux questions de théologie, elle répondait par ces mots toujours et éternellement orthodoxes : *la charité et l'espérance!* Parlait-on de son étendard : « On le renouvelait, disait-elle, quand la lance en était rompue. » Lui demandait-on son mot d'ordre : « Je disais : Entrez hardiment parmi les Anglais, et j'y entrais moi-même. » Quand on lui reprochait d'avoir assisté au sacre du roi, son drapeau à la main : « Mon drapeau était à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur. » Cette simplicité dans le courage, cette résignation calme et fière, cet ascendant invincible d'un noble esprit illuminé des plus vives clartés, étonnaient les juges jusqu'à l'épouvante : le peuple en était touché jusqu'aux larmes. L'évêque de Beauvais, qui voulait à tout prix la mort de la sainte, comprit bientôt qu'il fallait dérober au public cette procédure impie, et Jeanne d'Arc ne fut plus interrogée que dans sa prison; ce n'était plus un procès régulier, c'était un assassinat juridique. On reprochait à cette pauvre femme les voix intérieures qui l'avaient poussée si loin; on lui faisait un crime d'avoir quitté son père et sa mère pour venir en aide au roi de France; on lui demandait pourquoi donc elle avait voulu s'enfuir de la tour du Crotoy? Elle répondit : « C'est qu'on m'avait dit que les gens de Compiègne seraient tués tous, jusqu'au berceau; c'est que j'étais vendue aux Anglais. » Et toujours elle troublait ses juges, l'un après l'autre, par cette éloquente simplicité à laquelle on n'avait rien à répondre, dans laquelle la sainte, la vierge et le héros reparaissaient toujours. Ah! ce procès de Jeanne d'Arc pèsera jusqu'à la fin du monde sur la mémoire de l'Angleterre et dans les douleurs de la France. C'est là, sans contredit, l'action la plus abominable qui jamais été commise par des chrétiens. Se réunir, tant de gens armés, contre une femme de

vingt ans! rencontrer un évêque français pour jeter cette glorieuse innocente dans une espèce de feu de joie qui brûle à la louange de l'Angleterre, ne donner à tant de générosité et de courage ni paix ni trêve; et quand Jeanne d'Arc en appelle au pape et au concile, lui nier son droit d'appel, — en voilà de la honte! Disons-le cependant, à la gloire éternelle des légistes de cette ville normande qui avaient conservé, dans toute leur majesté, la force et la loyauté de la loi, ils refusèrent de prêter l'autorité de leur parole et de leur assentiment à ce procès infâme: ils s'éloignèrent avec horreur de ce tribunal d'iniquité. Un d'entre eux, un homme blanchi dans l'exercice des lois, maître Jehan Sohier, consulté par l'évêque de Beauvais, répondit avec un geste d'horreur que ce procès était un crime abominable: que rien n'était respecté, ni le fond ni la forme; que la défense n'était pas libre, que le chef d'accusation n'était pas soutenable, et que c'était grande pitié et grande douleur de voir cette pauvre fille exposée aux questions et aux ambages de pareils docteurs. « Prenez garde, ajoutait maître Jehan Sohier, vous déshonorez le prince dont cette femme est le soldat. » Ceci dit, le légiste normand, comme un homme prudent qui a accompli un devoir et qui cependant ne veut pas en être la victime, s'en va chercher à Rome même un asile où les juges anglais ne pouvaient pas l'atteindre. Repoussé par les légistes normands, qui refusent leur appui à cette cause mauvaise, l'évêque accusateur fit un appel à l'habileté des théologiens, et même, parmi ces ambitieux et ces fanatiques de bonne foi, si disposés à prendre le parti des puissants et des forts, Jeanne d'Arc rencontra des défenseurs. Les plus savants hommes de ce temps-là ne pouvaient pas trouver un sujet d'accusation dans cette inspiration divine, à laquelle obéissait Jeanne *la Pucelle*. L'évêque d'Avranches, un saint vieillard, se prit de pitié pour l'accusée; l'évêque de Lisieux n'osa pas dire qu'elle était une sorcière; quelques-uns de ces théologiens, la trouvant coupable, ajoutaient que c'était peut-être par un ordre de Dieu; le chapitre de Rouen faisait attendre sa décision, tant il était peu jaloux de partager cette honte sanglante. Rien n'y fit, la Pucelle était condamnée à l'avance; à défaut de tout autre crime, on lui eût fait un crime capital de s'être habillée comme un soldat! Et elle n'osait pas répondre à ses juges que, dans sa prison, gardée qu'elle était par quatre bandits armés, enchaînée à la muraille, sa seule défense contre les violences de ces hommes, c'était ce vêtement viril! « De nuyct elle estoit couchee ferree « par les jambes de deux pieces de fers à chaisne, et attachee moult « etroistement d'une chaisne traversante par les pieds de son lict, te-

« nente à une grosse piece de boys de longueur de cinq ou six pieds et « fermente à clef, par quoi ne se pouvoit mouvoir de la place. » Ainsi enchaînée, ainsi gardée par les plus vils soudards de l'armée anglaise, la noble fille était soumise à une surveillance de chaque heure, de chaque instant. Ses deux juges, ou plutôt ses deux bourreaux, Cauchon et Winchester, arrivaient brusquement dans ce cachot funèbre, comme pour surprendre quelque mystère qui pût mettre en repos leur conscience..... O l'horreur! ils avaient donné à l'héroïne chrétienne un confesseur à leurs gages; et quand, à genoux aux pieds du prêtre, l'innocente disait tout haut les pensées les plus cachées de son cœur, le confesseur apostait des hommes pour écrire la confession de l'humble pénitente prosternée à ses pieds! Ce confesseur, lui-même, ce malheureux qui savait le mieux, entre tous les hommes, l'innocence et la vertu de cette fille des anges, il fut pourtant un des trois conseillers qui voulaient que Jeanne d'Arc fût livrée à la torture! La torture, quand la vie s'en allait chaque jour avec l'espérance, quand tout manquait à la suppliciée, le pain et la prière! On était dans les jours austères de la semaine de Pâques; le vendredi saint, la Pucelle fut interrogée de nouveau. Ses juges la croyaient abattue à force de souffrances; jamais, au contraire, elle ne fut plus grande et plus belle, tant elle était soutenue par le souvenir de la passion de Notre-Seigneur. Les juges étaient à bout; cette noble fierté les lassait. L'accusée fut plongée de nouveau dans cette tombe anticipée, où elle n'entendit même pas les acclamations des fêtes de Pâques, pas une des joies de la terre et du ciel dans ce jour béni de Dieu et des hommes! Jeanne se mourait lentement, en silence, sans une plainte, sans une larme, sinon ces larmes cruelles qui retombent sur l'âme et qui laissent les yeux secs. Ni par la menace, ni par la crainte, ni par l'excommunication, ni par la torture qu'on lui montra présente, — le bourreau faisant déjà rougir ses fers, — cette armée anglaise, acharnée à sa proie, ne put obtenir un mot de la Pucelle qui déshonorât le roi, sacré par la Pucelle! Elle restait calme, sereine, sublime. Les Anglais, perdant patience, voulaient qu'on s'adressât, pour obtenir la sentence désirée, non plus au chapitre de Rouen, mais à l'université de Paris, qui y mettrait plus de complaisance. Il était temps, en effet, que les interprètes de la loi catholique prêtassent leur concours aux juges ordinaires; car plus d'un, parmi ces juges, ébloui par l'auréole divine qui entourait cette tête inspirée, se refusait d'aller plus loin.

A la fin, on reçut de l'université de Paris cette réponse si longtemps attendue, qu'en effet Jeanne était possédée du démon. Maintenant il n'y

avait plus qu'à envoyer la victime au bûcher; mais quoi donc? les Anglais voulaient une rétractation à tout prix. La mort de Jeanne ne suffisait pas à ces braves gens, il leur fallait encore l'honneur de cette illustre personne; ils voulaient qu'avant de mourir elle se reconnût l'œuvre du démon, et qu'elle déshonorât par sa honte, le roi de France, qui l'abandonnait au bourreau. Vains efforts! Alors on voulut tenter contre cette créature intrépide une dernière épreuve d'épouvante et d'horreur. La scène eut lieu dans le cimetière de Saint-Ouen, à Rouen. Un grand échafaud avait été dressé à la hâte, et sur cet échafaud se tenaient assis les juges et les assesseurs, présidés par le cardinal de Winchester. Au pied de cette tragédie s'agitait la foule; au milieu de la foule, sur la charrette et les bras croisés, le bourreau attendait la proie qui lui était promise. Un docteur, sur le devant du théâtre, déclamait contre Jeanne et contre : *le roi hérétique et schismatique,* disait le docteur. « Non, répondait Jeanne, l'œil en feu et la tête haute, dites le plus noble chrétien des chrétiens. » Car elle défendit jusqu'à son dernier souffle, l'ingrat monarque qui n'avait pas songé à venir en aide à la noble fille qui lui avait donné Orléans, qui lui avait ouvert les portes de Reims. Maintenant nous assistons à la fin de ce combat terrible. L'évêque Cauchon voulait la mort: quelques-uns parmi les juges ne demandaient que la prison sans fin. « Abjurez, lui disait-on, abjurez, Jeanne, et vous serez admise à la pénitence, au pain de douleur et à l'eau d'angoisse. » Elle accepta humblement cette dernière peine; mais ce n'était pas le compte de Winchester et des Anglais : ils voulaient la brûler vive, et peu s'en fallut qu'ils n'égorgeassent les juges qui n'avaient pas encore signé la sentence de mort. Au cardinal Winchester s'était joint, pour cette mort, le chevalier Warwick! Oui, certes, le faiseur de rois, le héros de Calais, l'homme qui revenait de la Terre-Sainte, de tournoi en tournoi, il s'était dit qu'il aurait la vie de Jeanne! C'est que l'héroïne d'Orléans avait vu fuir devant elle tous ces vainqueurs, qui eux-mêmes avaient mis en fuite la France entière; seulement les plus cléments se seraient contentés, les infâmes! de la virginité de cette vierge. Même l'un d'eux, un gentilhomme, s'était chargé de déshonorer ce noble corps. A l'exemple de leurs capitaines, les soldats se mêlaient de ce supplice : ils envahissaient le prétoire avec des menaces contre les juges. A la fin, ce fut l'armée anglaise qui l'emporta. Jeanne fut condamnée, comme relapse et hérétique, à être brûlée. A cette sentence, elle se prit à pleurer : — « Pourquoi, disait-elle, réduire en cendres mon corps qui est pur et n'a « rien de corrompu? Ah! j'en appelle à Dieu des cruautés qu'on me

« fait ! » L'histoire a conservé les noms de ces juges ambitieux ou fanatiques : Cauchon, évêque de Beauvais; Louis de Luxembourg, chancelier d'Angleterre : Jean, évêque de Noyon; Gilles, abbé de Fécamp; Nicolas, abbé de Jumiéges; Guillaume, abbé de Courcelles. Mais laissons là ces juges méchants, et cruels peut-être pour n'avoir pas su comprendre tant de vertu et d'héroïsme. A peine la sentence est-elle signée, que Jeanne est avertie qu'il faut mourir à l'instant même! « Brûlée vive! disait-elle encore; j'aurais mieux aimé perdre sept fois ma tête... Que la volonté de Dieu soit faite! » Dieu lui rendit son courage. Elle demanda à communier: on hésita d'abord, mais enfin on n'osa pas lui refuser cette dernière consolation. L'église de Rouen, dans un long et solennel cortége de miséricorde et de deuil, voulut porter à cette vierge-martyre la sainte eucharistie, et témoigner par ses sympathies ce que pensait l'Église normande de l'arrêt de l'évêque Cauchon. Tout le clergé assistait, en chantant des litanies, à la dernière communion de Jeanne. Elle avait quitté ses habits d'homme : elle était revêtue d'une robe longue, très-longue, selon ses désirs : à ses côtés se tenaient plusieurs honnêtes gens du zèle le plus austère, mais le plus loyal, et qui avaient pitié d'elle : frère Martin l'Advenu : l'huissier Massière, qui l'avait encouragée de la voix et du geste devant le terrible tribunal; le moine Augustin Lambert, qui l'avait protégée avec grande charité et grand courage. Jeanne, à ce moment suprême, — tant elle avait conservé d'estime et de respect pour le roi de France, — croyait encore à sa propre délivrance : toutefois, à peine eut-elle fait le premier pas vers le bûcher, elle comprit qu'il fallait mourir. Huit cents Anglais accompagnaient le chariot funèbre; la ville était remplie, jusqu'aux toits des maisons, d'une foule émue et attentive; la vierge versait de grosses larmes sans pousser une plainte. Seulement on lui entendit répéter deux ou trois fois : *O Rouen, ô Rouen! je devais donc mourir dans tes murs!*

Sur ce même marché aux poissons, si rempli aujourd'hui d'une foule active, occupée, heureuse, étaient dressés six échafauds : l'un de ces échafauds portait la chaire épiscopale du cardinal d'Angleterre; les cinq autres étaient destinés aux prédicateurs, aux juges, au bailli. Tout en face, s'élevait le bûcher! — un calvaire! — c'était comme une montagne de bois et de soufre au sommet de laquelle la condamnée sera placée, afin que le bourreau, dans sa pitié, ne l'étouffe pas; mais, au contraire, pour que la flamme ardente, s'élevant peu à peu, la puisse brûler vive et prolonger, au delà des forces humaines, cette lente agonie. Il faut que l'armée anglaise soit satisfaite; il faut que la mort soit lente, apparente, cruelle; il faut que la victime remplisse l'air de ses cris lamentables,



ait tout le temps d'accuser la France et son roi! Ah! si elle pouvait mourir en blasphémant! si elle pouvait, aux yeux de tous, accuser ce roi qui l'abandonne! si sa robe, dévorée par la flamme, laissait à nu cette vierge immaculée, et que l'armée anglaise la pût contempler dans sa nudité, à demi consumée par les flammes, rien ne manquerait au triomphe de Winchester et de Warwick!... Le bourreau lui-même prit en pitié cette malheureuse victime; il voulut réclamer contre ce bûcher d'une hauteur étrange et inusitée, il ne put qu'obéir. Un sermon prononcé par un homme de l'université de Paris, précéda l'affreux supplice; Jeanne fut maudite au milieu des imprécations de toute l'armée, mais pas une de ces malédictions n'arrivait jusqu'à elle. Elle était à genoux, les mains jointes, la tête baissée, invoquant du fond de son âme et de son cœur les saints et les saintes du paradis qui l'entendaient. « Priez pour moi! priez pour moi! » disait-elle. Et sa voix était si touchante, son regard si pénétré, son attitude si humble et si ferme tout à la fois! Les évêques pleuraient, l'archevêque Winchester pleurait; les Anglais eux-mêmes avaient des larmes dans les yeux, larmes bientôt séchées par la flamme du bûcher qui réclamait sa proie. Jeanne demanda à baiser la croix avant de mourir. Un Anglais rompit un bâton dont il fit une croix; Jeanne la prit comme elle put, la baisa et la pressa contre son cœur. Au bas du bûcher le bourreau mettait le feu : déjà la flamme montait. Jeanne fit éloigner son confesseur, le frère Martin; et puis, d'un regard plein d'ardeur, elle pria pour que la ville n'eût pas à souffrir de sa mort. Elle priait aussi pour le roi de France, *son saint sire!* La flamme cependant, la flamme ardente montait toujours; elle touchait les pieds de la sainte, elle touchait ses vêtements. La voix de la martyre montait comme la flamme, elle se perdait dans les cieux. Ce n'étaient pas des larmes, ce n'étaient pas des cris de douleur, c'était comme un cantique d'actions de grâces, comme le *Gloria in excelsis* de ce martyre. A la fin, Dieu, qui l'avait envoyée ici-bas pour accomplir sa mission de délivrance, rappela à lui la sainte héroïne. Elle expira en disant : *Jésus!* Son âme remonta au ciel, sa patrie, et le peuple qui regardait partir cette âme chrétienne, déclara qu'une blanche colombe s'était envolée du bûcher embrasé. Soudain une grande épouvante se répandit dans toute cette ville témoin du supplice; le remords envahit ces âmes, revenues de cet affreux délire; le bourreau éperdu se confessa le même soir, à frère Humbert, du grand crime qu'il venait de commettre. Quelques Anglais s'écriaient : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte! » Oui, c'était une sainte, c'était une vierge martyre, c'était

l'honneur de ces temps de barbarie : c'était, ô mon Dieu! votre chef-d'œuvre, c'était la première âme chrétienne qui eût pris en pitié le peuple de France livré à tant de malheurs.

Héroïne illustre entre toutes les vertus, entre tous les courages de l'histoire, Jeanne d'Arc a vu grandir, de siècle en siècle, la reconnaissance et le respect des peuples. Le poëte d'Élisabeth, Shakspeare, à qui pas une grande physionomie n'a échappé, aurait fait de cette femme admirable, une de ses plus merveilleuses créations, si, pour être à la hauteur d'un pareil sujet, le poëte anglais n'eût pas été obligé de déshonorer l'Angleterre. Schiller, plein d'admiration, de pitié, de cette vive et brillante sympathie qui en ont fait un grand poëte, a raconté, avec les émotions les plus touchantes, la vie et la mort de la Pucelle. Vous savez en revanche par quels excès, indignes d'un homme qui aurait le moindre respect pour la pudeur publique, s'est déshonoré Voltaire, quand il a voulu souiller, de son petit rire strident et moqueur, la mémoire d'une gloire si chaste, d'une infortune si complète, d'un si ferme courage. La mort de Jeanne d'Arc fut bientôt vengée par la conscience des peuples; elle fut le signal de la ruine du parti anglais dans toute la France. L'horreur de ce trépas horrible fut universelle en Europe, et, le mépris se mêlant à la haine, il n'y avait plus d'efforts désormais dont les Français ne se sentissent capables pour briser le joug affreux qui pesait sur leur tête. En vain le duc de Bedford amène à Paris le roi Henri VI; en vain il le fait sacrer à l'autel même de Notre-Dame; pas un Français, sinon l'évêque Cauchon, l'assassin de Jeanne d'Arc, n'assiste à ce sacre dérisoire. Dans le camp anglais, le peuple crie en vain : *Largesse! largesse!* toute la grâce que font les Anglais à ce peuple affamé, c'est de lui permettre d'assister, de loin, à ces banquets fabuleux dont le peuple de France avait depuis longtemps perdu le souvenir. Dans toute cette nation mal domptée circulaient les plus violents cris de liberté et de délivrance; chaque jour annonçait une tentative nouvelle pour briser le joug infâme de ces Anglais déshonorés, témoin ce brave chevalier de Beauvoisis, nommé Ricarville, qui, au milieu même de Rouen, par une nuit d'hiver, s'empare du vieux château. Les Anglais de la garnison, surpris par une centaine d'hommes, sont tous massacrés; à peine si l'un d'eux peut s'échapper, qui donne l'alarme aux ennemis. Une armée entière se porta sur le château de Rouen pour le reprendre, et le chevalier de Beauvoisis fut pendu aux créneaux avec tous ses Normands. Mais quand la ville de Rouen apprit la noble tentative de Ricarville et son supplice, la ville se souleva. Plusieurs Anglais furent massacrés par cette population indignée; un peu plus d'ensemble dans la surprise du

château et dans le soulèvement de Rouen, et la ville revenait tout de suite à la France. Mais patience, la délivrance n'est pas loin.

En 1435, le duc de Bedfort et Richard, duc d'York, et le comte de Warwick, restent les seuls défenseurs du parti anglais dans la France entière, nous pourrions dire en Normandie; car déjà des diverses provinces qu'ils ont conquises il y a dix ans, les Anglais ne possèdent plus guère que la Normandie. En 1440, le duc de Bourgogne et le duc d'Orléans, par une réconciliation trop longtemps attendue, mettent un terme à cette funeste division des Bourguignons et des Armagnacs. Que de sang avait coulé! que de trahisons! que de meurtres! Le duc de Bourgogne avait hésité bien longtemps sans doute; il y allait de son serment de chevalier, il y allait de sa vengeance; mais au fond de l'âme il était fatigué des Anglais. En effet, les Anglais ne viennent-ils pas de s'aviser qu'ils pouvaient très-bien filer, eux-mêmes, leurs propres laines, fabriquer leurs draps, et même vendre des draps à ce même pays de Flandre qui depuis si longtemps vendait à l'Angleterre les toisons de ses brebis. C'était là un grand motif de mécontentement et de rupture. Ajoutez que cette alliance des Anglais ne pouvait plus servir au duc de Bourgogne; car eux aussi, les échappés de la Grande-Bretagne, ils avaient leurs Bourguignons et leurs Armagnacs, leur duc de Bourgogne et leur duc d'Orléans : ici, la maison d'York; là, la maison de Lancastre, les révolutions et les combats de la Rose blanche et de la Rose rouge. Sur l'entrefaite, le duc de Bedfort, *chanoine de la cathédrale de Rouen* (certes le chapitre de Rouen n'eut jamais deux chanoines de cette force), Bedfort était mort, laissant la réputation d'un homme habile et cruel, et maintenant il reposait dans les caveaux de Notre-Dame de Rouen, à la droite du maître-autel. C'était une place honorable dont un conseiller du roi Louis XI voulait chasser le cadavre de Bedfort; mais le roi : — « Je ne « veux pas, dit-il, faire la guerre aux ossements d'un prince qui nous « valait tous, et qui, s'il vivait encore, nous ferait tous trembler. Les « cendres sont bien là, qu'elles y restent. Dieu ait pitié de son âme! »

Cette mort du duc de Bedfort facilita d'autant plus les négociations du congrès d'Arras, car le duc de Bourgogne, dans son alliance avec les Anglais, avait traité avec le duc de Bedfort, c'était une raison de plus pour hésiter moins à se réconcilier avec le roi de France. L'alliance fut donc conclue entre le maître et le sujet; mais ce fut le seigneur suzerain qui demanda grâce et pardon à son vassal. A cette nouvelle que le Bourguignon, leur allié, les abandonnait, les Anglais coururent aux Flamands. A Londres la populace les égorge; de son côté la Flandre

se soulève ; le duc de Bourgogne s'en va pour assiéger Calais, en même temps que le parti bourguignon, maître de Paris, ouvrait les portes de la ville à Charles VII. Alors les Anglais réfugiés à la Bastille sous les ordres du lord Willoughby demandent humblement la vie sauve et la permission de fuir jusqu'à Rouen ; ils fuient au milieu des huées du peuple. Ces Anglais, autrefois la terreur universelle, n'étaient plus qu'un sujet de dérision : c'est qu'ils avaient au front, comme une tache ineffaçable, le sang d'une femme, le sang de Jeanne d'Arc !

Pourtant qu'avaient-ils fait de la France ? Depuis tantôt vingt-cinq ans, ils l'avaient indignement démembrée, ils l'avaient couverte de sang et de ruines, ils l'avaient replongée dans la barbarie dont elle commençait à sortir avec tant de grâce et d'éclat, vous le savez ! Ils avaient fait de ces campagnes florissantes un désert, de ces villes populeuses une ruine, de ces belles moissons des broussailles, un cimetière de ces jardins ; de ces palais et de ces temples ils avaient fait des citadelles ou des tombeaux. Ils avaient chassé de leurs maisons, chassé de leurs terres les propriétaires légitimes, et les maisons et les terres ils les avaient données ou vendues. Calais était devenu tout à fait une ville anglaise. L'Angleterre y avait envoyé ses magistrats, ses docteurs, ses fabricants ; elle y avait établi ses plus riches comptoirs, ainsi que l'avait ordonné le roi Édouard III. Dans Paris même, que laissaient-ils, ces ravageurs de provinces ? des loups hors des murs, et dans les murs des mendiants et des voleurs ! Toutes les plaies étaient à fermer, toutes les maladies à guérir. Plus perdue et plus malade que tout le reste était la royauté de France : la royauté s'était perdue, abîmée, déshonorée dans toutes ces guerres ; elle était restée en lambeaux sur les champs de bataille, pêle-mêle avec les débris des armées et le tronçon des épées féodales ; et maintenant la paix seule pouvait la sauver, et, avec la paix, cette force nouvelle trop méconnue, la bourgeoisie. Roi sans puissance, peuple qui meurt de faim, Bourgogne et son duc qui pèsent sur la France et sur son roi, triste et humiliante position du successeur de Philippe-Auguste ! C'était un rude labeur à entreprendre. Il faut d'abord mettre un frein au pillage et au meurtre ; il faut délivrer le pays des hommes d'armes qui ne lui laissent ni paix ni trêve ; il faut enfin se montrer roi et capitaine : conserver et reprendre, voilà désormais l'œuvre du roi de France. Cependant le roi de France, où est-il ? Hélas ! dans cette guerre d'extermination et de pillage, vous ne trouverez le roi nulle part. Dans ces guerres civiles, furieuses et sanglantes mêlées qui déchirent le royaume, le roi Charles VII ne prend parti pour personne. Figurez-

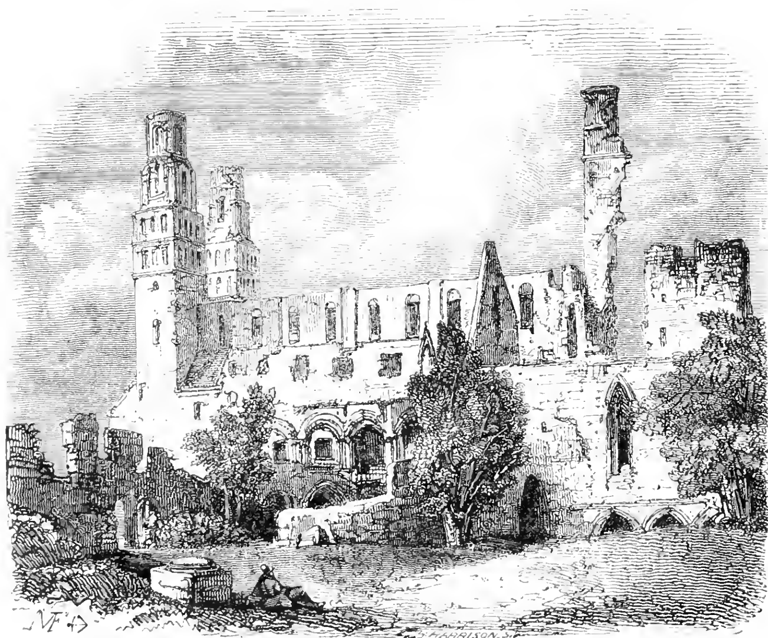
vous, comme qui dirait le roi Louis XV, un bel esprit plongé dans la mollesse, ne s'occupant guère que de folles amours, rêvant le calme et la paix, et qui eût donné volontiers la bonne moitié de son royaume pour que rien ne vînt le distraire de cette vie élégante, facile, amoureuse, qu'il aimait tant. Ce roi Charles VII est le modèle des égoïstes couronnés: d'abord il ne veut pas lutter contre l'impossible; il se figure qu'à tout jamais la France est perdue; alors il courbe la tête, il ne songe pas à se défendre, il s'avoue vaincu; ce qui le ranime, ce qui le sauve, ce qui en fait un roi enfin, c'est l'espérance de réussir. Aussitôt qu'il a compris que tout n'est pas désespéré dans le royaume que les Anglais occupent isolément, Charles VII devient mieux qu'un grand homme, il devient un homme habile; il profite à merveille des circonstances et des hommes qui veulent le servir, et, lorsqu'à force de prudence et de bonheur il finit par remonter sur le trône de ses pères, il est reconnu un roi sage, prudent, paternel, heureux surtout. C'est qu'au fond de l'âme le roi Charles VII avait en lui-même le profond sentiment de la justice; il avait le bon sens, il avait le sang-froid. Ces capitaines qui se battaient, non pas pour l'honneur, mais pour le butin, faisaient horreur au bon sens et à l'équité du petit-fils de Charles *le Sage*. Il comprenait qu'en l'absence de toute cette aristocratie tombée dans les plaines de Crécy, dans les fanges d'Azincourt, mille petites seigneuries avides et belliqueuses allaient surgir. Donc il attendait; il laissait passer une à une ces défaites et ces hontes; il abandonnait à eux-mêmes ses amis les plus fidèles : La Trémouille, La Hire, Xaintrailles, Chabannes, Boussac, courageux et féroces soldats, dont il eût fallu, pour être juste, récompenser les services et châtier en même temps les concussions. Sous les yeux même du roi, qui était compté pour rien, la France était mise au pillage; le roi le voyait, il le savait, il s'indignait... mais il s'indignait tout bas. Seulement il disait de temps à autre ce que disait le roi Louis XV : *Le roi, messieurs!* — Prêtez l'oreille! Ce sont des villes qui brûlent, des châteaux que l'on pille, des bandits qui s'organisent eux-mêmes, — *les écorcheurs*. Personne n'obéit plus ni au roi, ni au connétable, ni aux ministres; la peste et la famine firent le reste. Jeanne d'Arc, Jeanne sur le bûcher, et priant pour le roi sacré par elle, n'avait pas pu tirer le roi de France de sa torpeur. A ce moment funeste à sa gloire, le roi de France appartient corps et âme à sa maîtresse bien-aimée, Agnès Sorel, *la dame de beauté*, une fille belle et bien née, que la femme de René d'Anjou avait amenée toute jeune à la cour en 1431. Savez-vous où ils sont à cette heure, Agnès et

le roi de France? Venez avec nous dans le plus magnifique monastère de la Normandie, l'abbaye de Jumiéges, si célèbre par la science de ses docteurs et par le talent de son grand historien Guillaume de Jumiéges. Plus d'une fois, dans cette histoire, est revenu le nom de l'abbaye de Jumiéges; — Jumiéges, ainsi nommée, disent les uns, parce que les religieux *gémissaient* tout le jour; ainsi nommée, disent les autres, du mot *gemma*, pierre précieuse, car l'abbaye de Jumiéges brillait de l'éclat du diamant parmi les monastères du monde chrétien. Jumiéges est une presqu'île, sur la Seine, entre Rouen et Caudebec. Saint Filibert en fut le premier fondateur. Filibert était un des habitués de la cour de Dagobert, et il fit une amitié toute chrétienne avec l'abbé de Saint-Ouen, deux belles âmes également remplies de ces deux passions chrétiennes : la charité et la solitude. Sur le rivage de la Seine, Filibert avait rencontré les ruines d'un château romain, brûlé par les barbares; là il bâtit trois églises, l'une à la Vierge, l'autre à saint Denis, la troisième à saint Germain et à saint Pierre. — Il disposa des dortoirs pour soixante-dix religieux, à qui il fit embrasser la règle de saint Benoît. Ces premiers religieux étaient des hommes presque divins; la prière, le travail, l'obéissance, la pauvreté, la prédication de l'Évangile, telle était l'œuvre commune. Les peuples de la Neustrie bénissaient ces nouveaux venus qui leur donnaient l'exemple des vertus humbles et fortes. Bientôt l'abbaye fut encouragée par son premier miracle. On était sous le règne de Clovis II et de sa femme Bathilde; Clovis II, en partant pour faire ses dévotions au tombeau de Jésus-Christ, confie à son fils la terre de France, que le jeune prince devait gouverner sous l'autorité de sa mère Bathilde. Le roi parti, le prince écoute avec mépris les sages conseils de sa mère, et, dans sa désobéissance, il entraine son frère. Voilà la reine dépouillée par ses deux fils, et Dieu sait ce qui fût advenu si, dans un songe, le roi Clovis II n'eût pas été averti des désordres de son royaume. Aussitôt le roi part, il arrive, et lui, le maitre, il est reçu à main armée par ses deux fils révoltés. La lutte ne fut pas de longue durée; Clovis II, vainqueur de la rébellion, condamne ses deux fils à être énervés, et, en conséquence, *il leur fait cuire les jarrets*. Ce terrible châtiment n'est pas mieux expliqué dans cette chronique. Ce qui est vrai, c'est que l'*énervement* est un supplice du moyen âge : le supplicié restait vivant, mais sans force, sans valeur, ombre inutile. Une fois mutilés, les deux enfants de Clovis ne sont plus, pour leur père, qu'un objet de sympathie et de pitié; on eût dit, à les voir énervés et languissants, le pâle reflet de ces deux jeunes gens naguère encore pleins de



force et de vie. Chaque jour le roi contait sa peine à la reine : — *Ah! dame, comme pourrions-nous voir toute notre vie et endurer la tribulation de nos enfants?* A la fin, la reine, se fiant aux décrets de la Providence, conseille à son mari de placer les deux *énervés* dans un bateau, sur la rivière de Seine, et que Dieu saura bien où les conduire. Ainsi fit le roi : les deux jeunes gens montèrent dans la nef en présence du peuple assemblé, et, poussés par l'onde obéissante, ils abordèrent à l'abbaye de Jumiéges, où ils furent reçus par Filibert; là ils vécurent résignés, et ils moururent après une longue vie passée dans la prière. Leur tombeau, retrouvé par un grand bonheur, est resté un des ornements les plus curieux de ces ruines magnifiques. Quant à l'authenticité de ce récit, il n'y a qu'un mot qui serve : *Miracle!* Clovis II, roi fainéant, n'eut pas, que nous sachions, d'autre fils que Clotaire, Childéric et Thierry; il mourut, âgé de vingt-six ans à peine, sans avoir quitté son royaume et sans avoir énervé personne. Mais à quoi bon se battre contre la légende? La légende est le roman de l'histoire, elle en est le poëme et le merveilleux; on l'écoute avec admiration, on la répète avec enthousiasme; elle est la terreur des petits enfants, le drame du foyer domestique. — Pas un roi de France qui n'ait protégé l'abbaye de Jumiéges. Le roi Pepin fait de l'abbé de Jumiéges son ambassadeur près des papes Étienne III et Paul Ier. Louis *le Débonnaire*, roi d'Aquitaine, avait pour chapelain l'abbé de Jumiéges. En 840, Hasting le Danois, le terrible Hasting de nos premiers chapitres, arrive avec sa bande jusqu'à l'embouchure de la Seine; il menaçait l'abbaye de Jumiéges. Les religieux se défendent en braves gens, ils sont massacrés sans pitié. Sur ce rivage sont débarqués Rollon et ses compagnons; mais Rollon, frappé de respect, et prévoyant que sur cette terre fertile serait placé son royaume à venir, respecta les ruines de l'abbaye. — Lorsqu'enfin les Normands de la Seine furent les maîtres de la Neustrie, quand Charles *le Simple* eut reconnu Rollon « maître de tout le territoire à partir de la rivière d'Epte « jusqu'à la mer, » le monastère commença à sortir de ses ruines. Le valeureux fils de Rollon, Guillaume *Longue-Épée*, un jour qu'il était à la chasse, rencontre, au carrefour de la forêt, un sanglier furieux qui pousse droit au prince; l'épieu que le duc Guillaume tient à la main se brise, Guillaume est perdu!... Mais, ô miracle! le sanglier passe sans lui faire de mal. Alors *Longue-Épée*, touché de ce miracle de la Providence, fait le vœu de relever l'antique abbaye, et le lendemain il envoie à cette place ses ouvriers les plus habiles. Après la mort de Guillaume *Longue-Épée*, et dans la première jeunesse de Richard Ier, duc de Normandie, le roi de

France, Louis d'*Outremer*, s'empara sans vergogne de tout ce qui tomba sous sa main; il ne respecta même pas l'abbaye de Jumiéges, dont il prenait les pierres pour entourer la ville de Rouen d'un rempart. Vint ensuite Richard II, Richard *le Bon*, le véritable bienfaiteur de Jumiéges : il se rendait à l'abbaye deux ou trois fois chaque année. Un jour, à l'offrande, le puissant duc, qui donnait d'ordinaire un marc d'or ou d'argent, mit aux oblations un petit morceau d'écorce d'arbre : ce morceau d'écorce représentait le bois et le manoir de Vienonois. Dans cette savante abbaye fut élevé Édouard *le Confesseur*. Les écoles de Jumiéges étaient déjà célèbres sous Guillaume *le Conquérant;* ce fut à ce prince que l'historien Guillaume de Jumiéges dédia son histoire *De Ducibus Normanniæ*. Dans l'abbaye de Jumiéges, au pied même du maître-autel, le grand sénéchal



d'Angleterre, Harold, avait renouvelé, au nom d'Édouard *le Confesseur*, la promesse que le roi Édouard avait faite de laisser au fils du duc Robert *le Magnifique* le royaume de la Grande-Bretagne. Ce serment du roi Édouard, apporté par Harold au duc Guillaume II, septième duc, qui allait être bientôt Guillaume le Conquérant, ne devait pas tomber dans une âme oublieuse; aussi bien le duc Guillaume s'en empara-t-il au nom du roi Édouard d'Angleterre. A Rouen même, les abbés de Jumiéges possédaient une des tours de la ville, la tour d'Alvarède. Ils étaient les propriétaires du

Pont-de-l'Arche, et le roi Philippe-Auguste, qui la voulait fortifier, fut forcé de racheter cette position importante. Ils avaient à Rouen la chapelle de Saint-Filibert; tout le poisson royal qui se pêchait à Tourville leur appartenait. Pour un esturgeon, il y eut bataille entre les sires de Quillebeuf et les domestiques de l'abbaye de Jumiéges. Ce fut dans l'abbaye de Jumiéges, au plus fort de ces guerres et de ces dissensions intestines, que le roi Charles VII s'en vint chercher quelques belles journées d'oisiveté et d'amour. Dans cette abbaye aux vastes bâtiments, riche encore malgré le ravage des Anglais, le roi trouva tout le bien-être des plus opulentes maisons : des galeries toutes préparées pour les princes; le luxe, la parure, la richesse éclatante des beaux-arts. Jamais la belle Agnès n'avait été plus tendre et plus belle : on eût dit qu'elle pressentait sa fin prochaine; son esprit orné et délicat, sa bonne grâce naturelle, son grand art de bien dire, les mille petites délicatesses qu'elle avait apprises à la cour d'Isabeau de Lorraine, duchesse d'Anjou, enchantaient d'un amour irrésistible ce roi de France, amoureux de toutes les élégances. Chacun aimait la belle Agnès; elle avait mérité par ses belles et bonnes grâces l'empressement des plus magnifiques seigneurs : le duc d'Orléans, Charles de Bourbon, l'illustre et beau Dunois, le brave Potron de Xaintrailles, tous enfin; elle-même, la reine Marie d'Anjou, belle autant qu'Agnès, avait pardonné ces amours! Agnès avait vingt-deux ans quand le roi se prit à l'aimer; et comme un astrologue lui avait prédit *qu'elle n'appartiendrait qu'à un grand prince,* elle se laissa aimer du roi Charles VII, non pas sans s'être longtemps défendue : « Toute simple damoiselle que je suis, disait-elle, la conquête « du roi ne sera pas facile; je le révère et l'honore, mais je ne crois « pas que j'aie rien à démêler avec la reine à ce sujet. » Le succès de la belle Agnès fut très-grand à la cour de France. On la trouva ce qu'elle était en effet, de bon conseil, d'un noble caractère, pleine de respect avec la reine et n'avouant pas, plus qu'il n'eût fallu, cette haute fortune de ses amours. Même le biographe du roi Charles VII, Jean Chartier, prétend que les amis de *la dame de Beauté oncques ne la virent touchée par le roy au-dessous du menton.* — Toujours est-il qu'elle eut une fille appelée, sur les registres du conseil du parlement, *mademoiselle Charlotte de France,* d'un titre qui se donnait encore aux enfants naturels des rois. Hélas! cette fille de France, — un peu la digne fille de sa mère Agnès, mariée en 1462 à Jacques de Brezé, comte de Maulevrier, maréchal et sénéchal de Normandie (l'aïeul de Louis de Brezé, l'homme du tombeau de la cathédrale), fut tuée d'un coup d'épée par son mari, qui la surprit

en adultère avec Lavergne, son veneur. Triste destinée pour cette enfant élevée sur les genoux de la reine de France, tant aimée de sa mère, à qui son père avait laissé le comté de Penthièvre, terre noble, et de ce comté Agnès n'avait jamais voulu prendre le titre, même pour plaire au roi. Agnès, parmi ses nombreux domaines, avait adopté la maison royale de *Beauté*-sur-Marne, à l'entrée du parc de Vincennes, et surtout la maison de Fromenteau, le manoir paternel. Entre autres seigneuries, la dame de Beauté eut *Vernon-sur-Seine*, elle a été une des châtelaines de ces belles rives dont nous écrivons l'histoire. Tant de prospérités furent troublées par le dauphin de France, bientôt Louis XI, qui avait en haine tous ceux que son père aimait, la reine d'abord, Agnès ensuite, et les plus zélés, les plus fidèles serviteurs du roi Charles VII. Même un jour, sur la maîtresse de son père, sur cette femme qui l'avait toujours défendu et protégé, le dauphin leva la main et la frappa au visage! — Dès ce moment *la dame de Beauté* fut tout attristée; sa ferme espérance de voir l'Anglais hors de France, sa confiance en Dieu, ses beaux rêves de l'avenir, firent place à des pressentiments funestes. Les belles journées passées à Jumiéges l'avaient trouvée plus calme. De l'abbaye de Jumiéges au château de Mesnil, qu'habitait Agnès, on compte un quart de lieue tout au plus; le roi et sa maîtresse se voyaient tous les jours et tout le jour. Tout à coup frappée d'un mal sans nom, *la dame de Beauté* comprend qu'il faut mourir. Sa résignation fut grande et aussi son courage; elle appela à son aide l'espérance de la vie à venir et le repentir de la vie présente. Elle ne songea plus qu'à la mort, et à laisser aux pauvres un souvenir d'Agnès la repentie. Elle nomma, pour ses exécuteurs testamentaires, Jacques Cœur, l'argentier du roi; maître Robert Poitevin, son médecin, et Étienne Chevalier, le trésorier. Ceci fait, elle voulut voir une dernière fois toutes les demoiselles de sa maison et son grand ami le sire de Tancarville, les édifiant sur la vanité des bonheurs et des grandeurs de ce monde. Enfin elle expira à six heures du soir, le 9 février 1449. Tous les honneurs funèbres furent rendus à cette femme morte trop vite, car elle était du roi la consolation et le conseil. Ses entrailles furent déposées dans un monument placé dans la chapelle de la Vierge, dans la grande église de l'abbaye de Jumiéges, où elle avait fait plusieurs fondations. Son corps fut transporté à Loches et inhumé dans le chœur de la collégiale; de ce tombeau en marbre noir, sur lequel est couchée sa statue blanche et les mains jointes, les chanoines de Loches, quand régnait le roi Louis XI, voulurent enlever *la belle des belles*[1].

[1] Belleforêt, tome II, page 29.

Louis XI répondit que les chanoines pouvaient enlever le tombeau, mais qu'en même temps ils devaient renoncer aux bienfaits d'Agnès. « Elle « eut moult belle contrition et repentance de ses pechés, et lui souve- « noit souvent de Marie-Madeleine qui fut grande pécheresse, et invo- « quoit Dieu dévotement et la vierge Marie à son ayde : et comme vraye « catholique, après la reception de ses sacrements, demanda ses heures « pour dire les vers de saint Bernard, qu'elle avoit escripts de sa propre « main; puis trespassa. » L'Anonyme de Marmoutier.

Hac jacet *in tumbâ* mitis simplexque columba
Candidior cycnis, flammâ rubicundior ignis,
Agnes pulchra nimis terræ *latitatur* in imis.

Eh quoi! tant d'honneurs pour les restes profanes de la maîtresse royale, pendant que les flots de la Seine indignée emportent dans l'Océan anglais le cœur resté intact et les cendres du bûcher de Jeanne d'Arc!

Dieu merci! nous touchons à la fin de la guerre. Cette guerre, commencée par des marchands, fut terminée par un marchand, Jacques Cœur. Cet homme avait le génie des grandes entreprises. Il savait le chemin de l'Orient et ce que doit rapporter à un pays comme la France, toute contrée lointaine. A la voix de Jacques Cœur l'argent obéissait, et certes, de toutes les obéissances à obtenir, celle-là est la plus difficile. Les hommes cèdent à la peur, les peuples vaincus tombent à genoux, mais l'argent, il faut qu'il obéisse de son plein gré, sinon il reste enfoui dans ses cachettes profondes et tant qu'il n'est pas convaincu. Jacques Cœur, en rendant à la France le crédit qu'elle avait perdu, n'a pas peu contribué aux grandeurs inespérées de Charles VII; tant de services furent cruellement récompensés : l'envie s'était attachée à cet homme à qui la fortune publique obéissait. Tant qu'Agnès avait vécu, elle avait défendu l'*argentier du roi* comme un bon et fidèle serviteur; morte Agnès, les ennemis du grand financier l'accusèrent d'avoir empoisonné *la dame de Beauté* pour plaire au dauphin. L'accusation ne fut ni timide ni cachée: mais, au contraire, celle qui accusait l'argentier n'était rien moins que Jeanne de Vendôme, femme de François de Monberon, seigneur de Mortagne-sur-Gironde. Sur cette accusation d'empoisonnement, — au plus fort de l'affliction du roi, Jacques Cœur fut arrêté à Taillebourg; sans forme de procès et tout d'abord ses biens sont confisqués et mis à la disposition du roi, qui prend 400,000 écus pour la guerre de Guienne : ses terres sont données à Antoine de Chabanne, à Guillaume Gouffier, à tous les juges de l'*argentier*. Cependant, quand vint l'heure du juge-

ment, l'accusation rejeta le crime d'empoisonnement. Jacques Cœur fut condamné *pour avoir dissipé les finances du roi.* — Roi ingrat, mais roi habile, Charles VII profitait également de la vie et de la disgrâce de ses sujets. Après avoir confisqué les biens de son meilleur ministre Jacques Cœur, il se souvint de ses leçons pour les mettre en pratique, Jacques Cœur lui avait enseigné que le crédit et la justice peuvent accomplir, dans un royaume bien fait, les plus grands miracles. Les capitaines qui vivaient de pillage, le roi les prit à sa solde; il suivit, d'un regard sévère, les sourdes menées du duc d'Orléans et du duc de Bourgogne. Quant au duc de Bourbon, le roi lui fit son procès et le fit jeter à la rivière, cousu dans un sac. Le peuple de France, tout ébahi, regardait passer cette justice du roi et ce sac dont l'étiquette portait un si grand



nom. C'étaient là des triomphes, mais ces triomphes coûtaient des batailles ; et de ces batailles de roi à seigneurs, les Anglais profitaient de temps à autre, tantôt pour reprendre Harfleur, tantôt pour reprendre Pontoise. Lord Clifford eut l'honneur de ce coup de main. C'était un homme violent et superbe, dans la plus mauvaise acception du mot *orgueil*. Le duc d'York, sachant Clifford à Pontoise, accourut dans la ville et Talbot avec lui. Ils espéraient les uns et les autres retrouver le soleil

de Crécy et les boues d'Azincourt. Mais Charles VII n'accepta pas cette bataille, trop désirée de l'ennemi. Il était fort, parce qu'il était patient. Il se tint retranché hors de la ville, et quand les Anglais furent las de battre la campagne, le roi de France reprit Pontoise en deux assauts. Cette fois encore Paris fut délivré; mais Paris souffrait, il n'était plus habitué à l'obéissance; le vieux levain d'Armagnac et de Bourgogne fermentait dans cette ville écrasée; ajoutez que la ville était tentée par tous les seigneurs mécontents; la paix! tel était le mot d'ordre de ces factieux, et pour commencer ils proposaient la diminution de l'impôt. De tout temps, en criant : *A bas l'impôt!* il a été facile d'être populaire. Pontoise délivrée, Dieppe appela le roi à son aide. Nous racontons dans un autre chapitre [1] Dieppe sauvée par le dauphin.

Maintenant, les Anglais auront beau faire, la chance a tourné, Dieu veut sauver la France! Charles VII et le duc de Bretagne, longtemps ennemis, ont réuni leurs forces pour chasser les Anglais; le Maine est rempli de nos soldats, Verneuil est pris (29 juillet 1449), Dunois, le bâtard d'Orléans, est déjà le maître d'une moitié de la Normandie. Rouen tenait encore, grâce au lord Talbot. — La bataille de Formigny et les Anglais battus enfin en pleine campagne, Formigny, notre première victoire depuis tant d'années de désastres et d'horribles défaites, remplit la France de ces vives et saintes joies de la guerre, si longtemps oubliées. A l'instant même, Avranches, Bayeux, Valognes ouvrent leurs portes, Caen est pris, la forteresse le sera bientôt; encore un effort, et dans l'espace d'une année et six jours, notre province de Normandie, aux sept évêchés, aux cent forteresses, sera redevenue française! — Après la Normandie viendra la Guienne, après Caen Cherbourg; toutes les rives de la Dordogne attendent le roi de France; de l'embouchure de la Garonne aux frontières de l'Espagne sera saluée notre bannière triomphante. Dans ce débat où l'habileté ne le cède pas au courage, les plus braves capitaines et les plus habiles politiques de la France se montraient enfin dans toute leur valeur. Ils font assaut de verve, et d'entrain et de courage. Savez-vous, par exemple, cette histoire de Potron et de La Hire? « Au temps du roi Charles VII, Potron et La Hire « furent deux gentilz capitaines qui aydèrent bien à chasser les Anglois « de France. La Hire dit un jour à Potron : Mon compaignon, nous « combattrons demain les Anglois, qui ont un si gros nombre d'ar- « chiers que leurs flèches nous feront perdre la clarté du soleil. Potron « répondit : Ce sont bonnes nouvelles, nous combattrons bien à l'om-

[1] Page 641.

« bre. Un temps après, ils trouvèrent les Anglois dans un fort où il « falloit combattre à pied. La Hire, qui étoit boyteux, mit pied à terre « Potron, pour sa revanche, luy dit : Mon compaignon, pourquoi estes « vous descendu qui estes boyteux? La Hire respond : Je suis descendu « pour combattre, non pas pour m'enfuir[1]. » Grâce à de si généreux dévouements, grâce à tant de beaux exemples qu'on pourrait dire encore, la France reprenait enfin son rang parmi les nations, après tant d'épouvantes et tant de défaites. L'Angleterre, qui avait poussé l'insolence si loin, finit par désirer la paix avec la France, plus que la France elle-même ne la désirait. L'Angleterre était épuisée d'hommes et d'argent, la terre qu'elle avait en France rapportait peu et coûtait beaucoup; point de possession durable; rien de prévu; toutes choses à l'abandon et au hasard; même le lendemain de ses victoires devenues rares, l'Anglais avait le sentiment de ses vains efforts pour conserver la possession du royaume de France. Certes, ce n'était pas ainsi que Guillaume *le Bâtard* avait administré l'Angleterre, par lui conquise. A peine eut-il mis le pied sur ces rivages que Guillaume s'était senti le maître; tout au rebours, les vainqueurs de Crécy et d'Azincourt osèrent à peine se poser comme autant de voyageurs qui passent et tout prêts à rentrer dans leur patrie, à la première menace. Ceux-là seulement qui étaient les propriétaires viagers de la France anglaise (France *anglaise!*) ne voulaient pas entendre parler d'une paix qui allait les déposséder: mais le peuple et le roi d'Angleterre voulaient en finir avec la France. — Les évêques régents, Winchester, Cantorbéry, Salisbury, Chichester, demandèrent en mariage, pour leur roi Henri VI, Marguerite d'Anjou, une enfant de quinze ans, d'une douce et frêle beauté, la fille du bon roi René, cet aimable poëte dont le nom charmant ne périra jamais, tant que le midi de la France aura souvenance du plus sincère, du plus amoureux, du plus gai de ses troubadours. Pauvre Marguerite! Elle arriva à Londres, comme serait arrivée la nouvelle d'une bataille perdue; elle fut reçue au milieu des menaces et des murmures de tout ce peuple insolent et brutal. A peine mariée, on l'accuse d'être de connivence avec le duc de Suffolk, d'avoir empoisonné le duc de Glocester, elle l'innocente fille du Midi... Cependant la France se préparait au dernier effort, elle n'avait plus qu'un grand cri à pousser pour être libre. Soixante mille hommes étaient venus se ranger sous les drapeaux du roi Charles VII. A cette nouvelle, le parlement anglais reste immobile. Il ne lève pas un homme, il ne donne pas un écu; périssent la Nor-

[1] *Manuscrits de Bethune* (Bibliothèque du roi).

mandie et la Guienne, plutôt que de venir en aide au nouveau régent du royaume, à ce traître Suffolk, qui a marié le roi anglais à une princesse française! Allons, nous autres, battons des mains, la France sera libre bientôt! Déjà, nous l'avons dit, le duché du Maine laisse la Normandie à découvert. Les troupes du roi de France reprennent tour à tour Pont-de-l'Arche, Verneuil, Évreux; la basse et la haute Normandie sont envahies par Dunois et par le duc de Bourgogne; tout cède à la fortune de la France : Lisieux, Chartres, Gournai, Louviers: le roi de France, poussé par cette belle fortune, entrait sans coup férir dans toutes ces villes redevenues françaises, au milieu de l'acclamation unanime des peuples délivrés. Restait à reprendre la capitale de la Normandie, Rouen, la ville à jamais française depuis le supplice de Jeanne d'Arc; — si française au fond du cœur, cette ville de Rouen, que le vieux Talbot, comte William de Schewsbury (il avait alors quatre-vingts ans), qui assistait avec des larmes à la perte de toutes ces parcelles excellentes d'une terre qu'il avait conquise, se retire dans la citadelle, abandonnant la ville de Rouen à l'armée de Charles VII. Avec Talbot s'était renfermé dans la citadelle le duc de Sommerset, régent de France pour l'Angleterre; la femme du duc était avec lui; comme il se voyait assiégé à la fois par les soldats et par ces bourgeois valeureux, par le roi de France et par ses capitaines, il demande à capituler et à rendre la place. Le roi de France le prit au mot. Le duc de Sommerset rendait la ville et la citadelle de Rouen: il abandonnait le château d'Arc, il retirait ses troupes de toute la basse Seine, Caudeber, Lillebonne, Tancarville, Harfleur, et par-dessus tout cela, juste ciel! le duc de Sommerset livrait au roi Charles le héros de l'armée anglaise, l'ami du roi Édouard III, le compagnon de Henri V, lord Talbot! Mânes de Jeanne d'Arc, de la vierge sainte, brûlée sur le vieux marché de Rouen, vous avez dû, ce jour-là, vous trouver assez vengées! Vive le roi! et maintenant chantons le *Te Deum* des nations délivrées du joug! Aussitôt que la ville de Rouen s'est rendue au roi de France, il n'y a plus qu'une seule nation dans toute la France. La Seine est libre depuis son premier flot jusqu'à la mer. Rouen, aussi bien que Paris, obéit au roi; Falaise et Cherbourg, tout à l'heure, compléteront cette reprise de possession générale. En même temps l'Angleterre perdait la Guienne, Bordeaux, l'Aquitaine, l'Anjou, tout enfin, tout ce qu'elle avait pris ou repris dans le royaume, excepté Calais, qui ne devait se rendre que bien plus tard au duc de Guise! En perdant la Normandie, l'Angleterre renonçait au royaume dont elle était sortie, à la terre dans laquelle étaient ensevelis

Guillaume *le Conquérant*, Richard *Cœur-de-Lion* et le duc de Bedfort. Terre féconde et guerrière, elle avait été le berceau illustre de cette nation fameuse, une des grandes nations de ce monde; elle lui avait donné ses campagnes couvertes de moissons, ses forêts remplies d'ombrages, son fleuve attaché à la mer; elle lui avait inspiré ses premiers sentiments de courage et d'honneur. Et de tant d'efforts généreux, de batailles illustres, de tous ces grands hommes, soldats, poëtes, conquérants guerriers ou conquérants pacifiques, que restait-il? — Loué soit Dieu! il restait la France! — Au moins si les Anglais eussent laissé la France comme il l'avaient trouvée, divisée, appartenant à toutes sortes de maîtres, courbée sous le joug féodal, les Anglais auraient pu espérer de la reprendre, quelque jour, à l'aide de ses guerres civiles; mais cette fois ils la laissaient une et entière, sous la puissance et sous l'obéissance d'un seul roi. — Et maintenant que chacune de ces grandes puissances est rentrée dans ses limites naturelles, laissez faire la Providence et laissez faire la sagesse des deux peuples! Certes, ils se sont cruellement battus l'un contre l'autre, ils se sont abandonnés à des haines qui seront peut-être immortelles; bien des fois ils se rencontrés, les armes à la main, sur toutes les terres, dans toutes les mers, et pourtant, c'est justement parce qu'ils se sont battus si longtemps, celui-ci contre celui-là, que ces deux peuples sont devenus de si grands peuples. Car la guerre, que nous avons maudite quand la guerre était uniquement la dévastation et le pillage, la violence injuste du fort contre le faible, le triomphe non contesté du bandit contre le laboureur, une suite sanglante d'hommes et d'événements qui se dévorent, qui se détruisent l'un l'autre, une enjambée funèbre à travers des ruines, des débris, des cadavres, des cruautés sans résultat, la guerre nous paraît une œuvre virile et grande et nécessaire quand elle est la suite inévitable, honorable de la position d'un peuple vis-à-vis un autre peuple. Alors la lutte s'agrandit de tout ce qui est le droit et le devoir. Elle donne à ce grand drame de l'histoire l'intérêt, la majesté, la poésie. La guerre, quand elle est juste, c'est l'emploi légitime de la force, c'est le plus grand moyen de faire triompher la justice, par l'appareil imposant de la puissance. A la fin donc nous sommes arrivés à ces justes guerres que l'historien se plaît à raconter, sans avoir à rougir ni pour le vaincu, ni pour le vainqueur. A l'heure où nous sommes, les gouvernements divers de l'Europe cherchent entre eux la garantie sociale qui les doit abriter contre l'abus de la force. Ils comprennent, confusément encore, mais enfin ils comprennent, qu'une certaine égalité doit s'établir entre les royaumes,

entre les États, afin que désormais, grâce à l'équilibre européen, grâce à cette association de toutes les forces, pas une nation ne soit assez grande pour écraser impunément la nation voisine. Que cette nouvelle révolution s'est fait attendre! et qu'il était temps d'en finir avec ces alliances mal combinées ou criminelles, ces traités oubliés, aussitôt que conclus, ces guerres sanglantes s'entre-mêlant l'une et l'autre et qui déshonorent les deux armées! Encore une fois, pour tout ce qui est de la guerre loyale, il ne faut pas s'inquiéter outre mesure. Il suffit que la guerre soit juste, pour qu'elle soit utile. Elle enseigne aux peuples leur dignité personnelle, elle leur apprend l'honneur; elle donne aux esprits l'énergie, le mouvement, l'invention; elle montre aux citoyens comment il faut s'aimer, comment il faut se défendre et mépriser la mort. A ceux qui ne vont pas sur le champ de bataille, la guerre enseigne d'autres devoirs: l'abnégation, le désintéressement, le sacrifice, la volonté. D'ailleurs il ne faut pas s'apitoyer, outre mesure, sur le malheur de ces époques guerrières, la misère fut moins réelle qu'apparente. L'anarchie portait en elle-même les principes sérieux d'une vie réelle. Sans doute on se battait avec acharnement, mais on se battait de grand cœur; — plaies saignantes et bientôt guéries, vives douleurs sitôt oubliées! ruines réparées du jour au lendemain! Votre étonnement égale votre joie, quand, au milieu de ces désastres, au lieu d'une nation écrasée, vous rencontrez une nation jeune, vigoureuse, ardente, pleine de foi et d'espérance dans l'avenir. Vous croyez ces hommes malheureux, ils ne se plaignent pas, ils se défendent, ils attaquent, ils existent enfin. Il faut dire aussi que la ruine de l'un faisait la fortune de l'autre: le Breton et l'Aquitain s'enrichissaient à piller la France; le Français et le Picard revenaient des provinces du Midi, les mains pleines. A ces causes l'industrie et le commerce, qui, de nos jours, portent surtout le fardeau des discordes civiles, n'avaient rien à perdre, ils n'existaient pas encore. Les cités bourgeoises, vigilantes et bonnes gardiennes de leurs murailles, n'étaient guère affamées; le villageois quittait sans peine son toit de chaume pour aller s'abriter à l'ombre nourricière de l'abbaye ou du château seigneurial. Dans toutes ces batailles la France restait fertile, et c'était là le grand point. Où était la France? On n'en savait rien encore: la France n'avait pas de frontières, elle était ouverte à l'invasion. A la première nouvelle que l'ennemi était débarqué, soudain les populations prenaient la fuite, c'était un sauve-qui-peut! général. Très-souvent il arrivait que, vaincue sur un point, l'armée française, sur le point opposé, marchait triomphante. Malheur nécessaire et providentiel! car bientôt les Français apprirent à se protéger

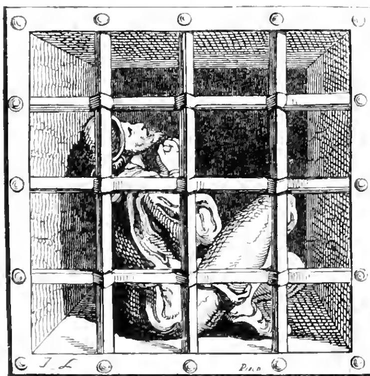
les uns les autres, à payer de leur personne, à ne pas remettre leurs intérêts dans les mains des seigneurs féodaux, désormais impuissants à protéger ce territoire qu'ils divisaient en mille parcelles. — Dès lors naquit, sur les débris de la société militaire, la société civile. — Le bourgeois se montra enfin, réclamant sa part d'indépendance et son droit de présence dans la défense commune, et cette force nouvelle fut adoptée à l'instant même, par les rois de France, comme le grand moyen de détacher les nouveaux sujets de l'amitié de cette Angleterre, si long-temps unie au continent par la communauté des mêmes intérêts, des mêmes passions, de la chevalerie, de la poésie, de l'urbanité. De ces guerres de France et d'Angleterre des hommes forts vont surgir, et béni soit le ciel, qui n'a pas permis qu'une des deux nations pût anéantir la nation rivale! tant il était écrit là-haut que chacune de ces deux nations, malgré les différences qui les séparent à tout jamais, serait utile à l'autre, chacune d'elles enseignant à sa rivale, l'ordre d'abord, l'obéissance, l'unité, et enfin la liberté. Encore un mot pour achever ce chapitre. L'Angleterre, à peine a-t-elle renoncé à tant de conquêtes, se jette tête baissée dans la guerre des deux Roses, et dans les rivalités sanglantes de la maison de Lancastre et de la maison d'York. Après vingt-cinq années de ces misères, il ne restait plus aux Anglais que la ville de Calais. La mort de Henri V, enseveli dans ses triomphes, la mort de son frère le duc de Bedford, la paix d'Arras, qui devait rendre à la France, sinon l'affection, du moins la neutralité du duc de Bourgogne, avaient ruiné à jamais le parti anglais; pendant que la prudence, la sagesse, l'habileté heureuse, l'autorité adroitement conquise du roi Charles VII avaient en peu de temps rendu la France à ses belles destinées. Mais lui-même, le roi Charles VII, à peine affermi sur ce trône ébranlé par tant de secousses, il eut à combattre un ennemi plus cruel et plus dangereux que tous les soldats anglais du prince Noir et du duc de Bedford. — Nous voulons parler de son fils, le dauphin Louis. M. de Montesquieu avait écrit la vie du roi Louis XI; par la maladresse d'un valet, le manuscrit de cette histoire fut brûlé. J'imagine que rien de plus heureux ne pouvait arriver à ce méchant roi, qui a été tout à fait un fils ingrat, un sujet rebelle, un juge sans pitié, un père sans cœur, un homme sans foi. Dans le cours de cette vie qui ressemble à un conte d'ogre caché dans les bois, ce roi habile et fourbe n'a eu qu'une passion, la royauté; il a agrandi la puissance royale par les fourberies, par les trahisons, par tous les crimes de la force. Les événements le servirent autant même que ses crimes. La mort de son frère lui donna la Guienne; la

maison d'Anjou s'éteignit, juste à temps, pour laisser à la France l'Anjou, le Maine et la Provence. S'il eût consenti à épouser Marie de Bourgogne, Louis XI entrait, à l'instant même, en possession des États de Charles *le Téméraire*, brisé par les Suisses à Morat. Tour à tour protecteur d'York et protecteur de Lancastre, ami d'Édouard IV, allié de Marguerite d'Anjou, ce roi-là ne resta fidèle à personne; le bourreau fut le seul ami de ce terrible monarque, et peut-être son unique confident. Comme il s'était bien montré dans les villes de la Normandie, le dauphin Louis voulut être duc de Normandie, non pas par le bon plaisir du roi son père, mais comme l'avaient été les anciens ducs, par l'élection des prélats et des seigneurs normands. Tant il est vrai qu'il n'y a pas de bonheur complet, témoin Charles VII. Chose étrange! il avait eu pour ses amis et pour ses capitaines, Jeanne d'Arc, La Trémouille, Lahire, Xaintrailles, Nemours, Richemond; en revanche il eut toute sa vie à se défendre contre le mauvais vouloir de sa mère, contre les intrigues hypocrites et méchantes de sa cour, contre la révolte de son impitoyable fils, soutenu par le duc de Bourgogne: car ce fut chez le duc de Bourgogne, le plus cruel ennemi de son père, que se retira le dauphin Louis. — *A la bonne heure, c'est un renard qui mangera ses poules*, disait le roi Charles VII. Le dauphin cependant, installé dans cette cour de Bourgogne, au milieu de ces magnificences plus que royales, dans cette vie de fêtes et de plaisirs à l'usage des illustres chevaliers de la Toison-d'Or, se cachait sous les apparences de l'humilité et de l'abnégation : il demandait au duc une armée qui l'aidât à monter sur le trône de France avant la mort du roi son père. Propositions acceptables sans doute, d'un pareil fils à un pareil vassal, mais le duc de Bourgogne se faisait vieux, il avait dépensé en mille splendeurs les revenus de ses vastes États; il n'était guère jaloux de demander de l'argent à ses sujets flamands pour faire la guerre avec la France. La guerre traîna en longueur. Alors, pour avoir à faire quelque chose d'utile, le dauphin Louis se mit à étudier par quels moyens, lorsqu'il serait devenu le roi de France à son tour, il pourrait venir à bout du duché de Bourgogne. Jamais l'infernal génie de Louis XI n'a appelé à son aide plus d'étude et d'astuce que dans son exil à la cour de Bourgogne. Véritablement la France, quand celui-là sera roi, sera gouvernée par un homme qui n'estime guère le passé, mais à qui l'avenir est en grande inquiétude, et qui, avant tout, veut être le maître du temps présent.



CHAPITRE XIV.

Louis XI et la ligue du *Bien public*. — Bataille de Montlhéry. — Le roi entre à Rouen — Supplice du duc de Nemours. — États généraux convoqués à Tours en 1484. — Départ de Charles VIII pour l'Italie.



Allons vite, allons vite! à chaque page l'intérêt historique nous arrête; mais que de chemin nous reste encore à parcourir! Allons, vite! saluez en toute hâte, mais sans trop d'enthousiasme, ce roi nouveau, le roi Louis XI, vous, les bourgeois, les petits gentilshommes, les paysans, les financiers, vous tous qui avez besoin d'être protégés et défendus contre les hauts barons; car, à coup sûr, ce n'est pas celui-là qui souffrira, autour de son trône, les tyrannies du second ordre. Déjà il s'est battu avec courage contre les Anglais; il a protégé les efforts de

l'imprimerie naissante, cette révolution de géants qui devait changer encore une fois la face du monde : il a prêté les mains à la réhabilitation de la *Pucelle*, sans songer, ou plutôt il y pensait au fond de l'âme, que cette réhabilitation de la pucelle d'Orléans ne frappait pas moins sur le duc de Bourgogne, qui l'avait vendue, que sur les Anglais, qui l'avaient brûlée. Aussi, à peine fut-il sur le trône (le roi Charles VII, chose horrible ! s'était laissé mourir de faim, tant il avait peur d'être empoisonné par son fils), que cette foule de gentilshommes vaincus, comprenant à quel ennemi implacable ils avaient affaire, formèrent entre eux cette fameuse ligue qui s'appela la *ligue du bien public*. Ces révoltés voulaient prouver au roi lui-même qu'en effet, en bonne féodalité (ils croyaient encore à la féodalité !), le roi n'est que le premier gentilhomme de son royaume. Les plus grands noms de la monarchie étaient engagés dans cette ligue : le duc de Berry, frère unique du roi ; le comte de Charolais, qui allait être le duc de Bourgogne, le duc de Bretagne, le duc de Bourbon, le comte de Dunois. Les uns et les autres, ils avaient quelque réclamation à adresser au roi Louis XI. Le premier de tous, le duc de Berry, comme l'héritier du trône, réclama (ainsi faisaient jadis les fils aînés du roi d'Angleterre, ainsi le roi Louis XI avait fait lui-même) la Normandie comme son apanage. D'abord la Normandie, qui avait vu Louis XI à l'œuvre quand il n'était que le dauphin de France, lui resta fidèle ; elle prit fait et cause pour celui qui avait été au secours de Dieppe et qui en avait chassé les Anglais ; elle lui donna des hommes et de l'argent pour l'aider à se débarrasser de cette ligue, où *le bien public* servait d'enseigne aux passions égoïstes et aux intérêts privés de quelques seigneurs. La Normandie obéissait en ceci à l'impulsion toute-puissante du grand sénéchal de Brézé, mort à la bataille de Montlhéry, le 16 juillet 1465[1]. Le roi Louis XI, qui savait quelquefois reconnaître les bons services, conserva aux enfants du sénéchal le gouvernement du château de Rouen, sous la tutelle de leur mère. La confiance du roi ne fut pas reconnue comme elle devait l'être : la femme de ce Brézé (ce bon seigneur n'était pas heureux dans le choix de ses femmes ; trahi par celle-ci, déshonoré par celle-là), mort dans la bataille à l'instant où la bataille était gagnée, n'eut pas de honte d'abandonner la cause pour laquelle son mari était mort. Maître du château de Rouen, le duc de Berry se proclama duc de Normandie, non pas sans la résistance du bailli de Rouen et du dernier fils du sénéchal de Brézé lui-

[1] Voir le récit de cette bataille de Montlhéry au chapitre XII de la *Bretagne*, page 380.

même. Mais la multitude est inconstante et folle; elle croit surtout aux promesses impossibles: elle s'enivre des espérances même les plus absurdes. Ce nom du duc de Berry qu'on venait de leur jeter, les Normands l'adoptent avec transport. Les villes les plus considérables de la province suivirent l'exemple de leur capitale. Comme le roi Louis XI n'était pas homme à ravager les plus belles parties de son royaume pour la satisfaction de ses vengeances personnelles, quand il pouvait châtier, sans rien détruire, les trahisons et les traîtres, il accorda, en homme qui prend son parti loyalement, la Normandie au duc de Berry, son frère, et signa d'une main calme à Conflans, le 5 octobre 1465, ce traité de paix dans lequel il rendait aux seigneurs du *bien public*, leurs charges, leurs pensions, leurs priviléges; le roi accordait même au désintéressement de ces gentilshommes plus qu'on ne lui demandait: rien ne lui coûtait, ni l'argent, ni les honneurs: il traitait les révoltés comme s'ils eussent été ses cousins et ses frères: en un mot, il s'avouait vaincu. — Et, les imprudents! ils ne comprirent ni les uns ni les autres les vengeances et les menaces contenues dans le traité de Conflans. Ah! vous avez voulu vous mettre à l'abri du bien public! Ah! vous avez voulu montrer au roi de France que vous étiez les maîtres! Vous avez remué d'un pied maladroit les vieux restes de la féodalité du roi Jean: vous apprendrez tout à l'heure, messeigneurs, quel est le roi Louis XI. — Les vengeances du roi furent terribles et dignes de cette froide et mesquine tyrannie. Il aimait à s'entourer de l'attirail des châtiments les plus cruels: prisons, gibets, cachots, cages de fer, chausse-trapes, chaînes et carcans, les plus horribles entraves, qu'il appelait *ses fillettes*. Aussitôt donc qu'il fut redevenu le maître de la position, le roi fit jeter à l'eau, sans distinction de caste, les seigneurs et les bourgeois qui s'étaient mêlés de la révolte. Il voulut que le duc de Nemours fût interrogé dans une cage de fer, qu'il y subît la torture et qu'il y fût égorgé... Placés sous l'échafaud de leur père, ses jeunes enfants reçurent, goutte à goutte, le sang de ce malheureux prince: puis, tout couverts de sang, ils furent jetés dans les fosses obscures de la Bastille, et chaque matin le fouet du bourreau arrachait un lambeau de leur corps. Cependant le duc de Berry, duc de Normandie, s'en vint rendre hommage au roi dans le château de Vincennes: il était accompagné du duc de Bretagne, du duc de Calabre, du comte de Dunois. Le roi leur accorde un gracieux congé; ils partent. Le duc de Normandie arrive à Rouen, et la ville se prépare à lui faire une entrée, comme à l'entrée d'un prince vainqueur; autre imprudence, que ne devait pas pardonner le roi Louis. Bientôt, en effet, Louis XI réunit

ses troupes sous les murs d'Orléans; il les divise en trois corps, et de trois côtés différents il pénètre dans la Normandie. En moins d'un mois il reprend tout le duché. Son entrée dans la ville de Rouen fut l'entrée d'un maître irrité et sévère; il venait pour châtier quiconque avait méconnu son autorité royale. Le châtiment fut égal au crime: la mort pour les uns, et la mort pour les autres. Ceux-ci étaient pendus, ceux-là étaient jetés dans la rivière, cousus dans un sac. En même temps le roi fait dire par les états du royaume, assemblés à Tours, que la Normandie ne pourra désormais être détachée de l'apanage de la couronne, même pour être donnée soit au frère, soit au fils du roi de France; que le duc de Bretagne rendra à l'instant même les places qu'il occupe dans la Basse-Normandie. Chacun se soumit et reconnut le maître à ses menaces, à ses coups, à sa parole, à son silence. Le duc de Bourgogne lui-même comprit que le temps était passé où l'on disait : Bourgogne et France, et qu'il fallait dire désormais : France et Bourgogne! jusqu'au jour heureux et triomphal où il n'y aura plus, dans la France, que la France même. Le duc de Bourgogne envoya demander la paix au roi Louis XI par Philippe de Comines, un de ces sujets trop rares qui font plus d'honneur à leurs princes, que vingt capitaines. Philippe de Comines apprit à connaître le roi Louis XI dans cette première entrevue, et plus tard il quitta la Bourgogne pour la France, le *Téméraire* pour s'attacher au prudent. Le jour où le roi Louis XI s'était vu prisonnier du duc de Bourgogne, Philippe de Comines était venu en aide au vaincu contre le vainqueur, tant il comprenait que certains hommes ne sont jamais abattus tout à fait. Louis XI, qui savait qu'un roi comme lui a besoin de l'histoire, attira Philippe de Comines à sa cour; il l'envoya, pour les affaires de sa couronne, en Angleterre, à Florence, à Venise, en Savoie, et l'historien, peu scrupuleux sur les moyens de réussir, pourvu qu'il y eût succès, remplit avec bonheur les commissions les plus hasardées. Le roi et le duc de Bourgogne signèrent la paix à Péronne: quant au duc de Berry, il s'en vint demander pardon à son frère (1469); il remit entre les mains du roi, l'anneau d'or que l'archevêque de Rouen avait passé à son doigt le jour où le prince avait *épousé la Normandie*. Le roi Louis prit l'anneau des mains de son frère, et, non content de cette expiation, il ordonna au connétable de Saint-Pol, son lieutenant-général en Normandie, de faire briser publiquement cet anneau d'alliance dans l'assemblée générale de la province. « Afin que notre peuple de Rouen sache que notre frère a renoncé au duché de Normandie, nous vous renvoyons l'anneau; faites-le rompre en l'échi-

quier, pour que la chose soit notoire. » Ceci fait, Louis XI, pour mieux tenter l'essai de la monarchie absolue, voulut mettre la dernière main à l'agonie de la puissance féodale. Il s'attaqua avec la même astuce implacable aux grands seigneurs d'autrefois, parce qu'ils étaient les maîtres depuis trop long-temps, et aux bourgeois, parce qu'ils songeaient à devenir maîtres à leur tour. Cet homme est un roi sans doute, mais il n'est pas un roi de France. Il a avili la chevalerie nationale; il a remplacé le dévouement par la peur, la fidélité par l'ambition. Il a donné, et, en effet, il devait donner à la France l'aspect d'un royaume tout nouveau. Mais dans cette transformation des hommes féodaux et des choses féodales, la Normandie devait grandir encore, grandir cette fois, non plus par la force, par la guerre, par les châteaux forts, mais plus que jamais par l'agriculture, par l'industrie, par le commerce et la justice. Pour qui pourrait suivre à la trace les destinées nouvelles de notre province, il serait facile de reconnaître avec quelle intelligence elle obéit aux progrès qui se manifestent de toutes parts. La découverte du Nouveau-Monde devait surtout agrandir outre mesure l'esprit aventureux et positif de ces fiers Normands pour qui s'agiter, c'était vivre. Comme ils ne savaient plus de quelle façon employer l'activité de leur âme et la force de leurs corps, ils prêtèrent une oreille attentive et passionnée aux récits de ces lointaines conquêtes dont ils devaient bientôt demander leur part dans le partage universel. N'avaient-ils pas d'ailleurs tous les droits possibles à s'aventurer sur les traces glorieuses de Christophe Colomb et de Pizarre, ces marins normands qui étaient les descendants de ces enfants de la Norwège arrivés sur leurs barques jusque sous les murs de Paris, ces petits-fils de Guillaume le Conquérant, maître de l'Angleterre? Et, après la Bretagne, quelle contrée française fut jamais mieux disposée que la Normandie aux hasards, aux travaux, aux entreprises, aux batailles de la mer? A quoi donc leur eussent servi ces ports, ces havres, cet océan si voisin, ces flots obéissants? Nous racontons dans un autre chapitre les découvertes et les conquêtes maritimes des navigateurs de ces côtes : la Guinée, l'île de Madagascar, Fernambouc, et tant de voyages heureux entrepris par les seules forces du commerce national. L'infatigable activité, la rare prudence, le sang-froid dans le courage, à l'aide desquels les premiers Normands avaient accompli tant de grandes choses, qualités précieuses par lesquelles on conserve ce que l'on a conquis, les Normands de Dieppe, de Honfleur, du Havre, marins, soldats, commerçants, chercheurs de nouveaux mondes, les portèrent dans leurs

entreprises au delà des mers. Certes, la Providence divine ne s'est jamais montrée plus prévoyante que lorsqu'elle a donné, tout d'un coup, ce nouveau monde à l'ambition et à l'ardeur de ces grands peuples, habitués depuis tant de siècles à accomplir de si illustres aventures.

Dieppe, la ville normande, est la patrie des premiers navigateurs de l'Europe. « La principale gloire des Dieppois, dit M. de Thou, ce fut la « gloire des découvertes : *Præcipua rei nauticæ gloria semper fuit.* » — « Ils « ont fait les premières découvertes des pays les plus éloignés. » C'est un hommage que leur donne le roi Louis XIV, dans un de ses édits. Du port de Dieppe sont partis, bien avant les Anglais et les Portugais, les navigateurs de la France. Jean Parmentier, de Dieppe, a suivi de bien près, dans les Indes orientales, s'il ne l'a pas précédée, la voile de Vasco de Gama. A l'avénement de Charles V, quand la France épuisée se remettait à peine de ses pertes et de ses douleurs sous le règne du roi Jean, les marins de Dieppe, poussés par le génie des découvertes et des aventures, se rencontrent aux Canaries. Au *Cap vert*, ainsi nommé en souvenir de la verte Normandie, ils fondent le *Petit-Dieppe* à l'image de la patrie absente : chaque jour ce sont de nouveaux navires qui partent, pleins d'espérance, ou qui reviennent chargés des plus précieuses marchandises : l'ivoire, l'or, les épices. Bientôt aux voyageurs dieppois se réunissent les marchands de Rouen, et le commerce de Rouen s'agrandit de toute la fortune de ces expéditions lointaines au *Cap vert* et à la *Côte-d'Or*. — Tels sont les travaux maritimes du treizième et du quatorzième siècle. « Assu- « rément, dit M. Vitet, le savant et élégant chroniqueur de la ville de « Dieppe, la Guinée n'est pas au bout du monde ; elle n'est séparée de « nos contrées que par dix-huit cents lieues environ, et pour l'aborder il « n'y a pas à franchir l'équateur. Néanmoins, de toutes les belles navi- « gations dont les Dieppois revendiquent la gloire, j'avoue que je donne « la palme à celle-ci. Elle me semble, à cause de sa date, plus merveil- « leuse que l'entreprise de Colomb elle-même. Qu'on s'imagine ce qu'il « fallait de témérité, de constance, d'exaltation, d'amour des hasards, « de curiosité sublime, pour tenter à cette époque un semblable trajet ! »

Jean de Béthencourt, chambellan du roi Charles VI, dans les premières années du quinzième siècle, quitte Dieppe, et se fait nommer roi des îles Canaries à la place d'un autre Normand, Robert de Braquemont, qui reçut, en échange de son royaume, de belles terres en Normandie. Jean de Béthencourt partit de son château de Grainville *la teinturière*, et il offrit, moyennant un peu d'aide, à Henrique III, roi de Castille (sur le refus du roi de France Charles VI), une partie de ses possessions futures dans les îles

Canaries. Il menait avec lui, compagnons de sa fortune, plusieurs de ses amis et bon nombre de ses vassaux, et trois de leurs femmes: vingt-cinq ans plus tard, Jean de Béthencourt, vice-roi des Canaries, revint dans son château de Béthencourt. Il avait visité Rome, Florence, Paris: il était plein de force et de joie, mais quand il vit les Anglais maîtres de la France, il mourut de douleur au pied du maître-autel de l'église de Grainville. Grand voyageur, bon citoyen, l'histoire même de ses aventures, écrite par un religieux de Saint-François, qui s'appelle *domestique* du sire de Béthencourt, existe à la Bibliothèque de Rouen, admirable manuscrit tout rempli du style naïf et de la grâce élégante de cette bonne époque des beaux-arts.

Jusqu'à la bataille de Formigny, cette heureuse victoire qui chassa à tout jamais l'Anglais de la Normandie (1450), les navigateurs dieppois renoncèrent aux aventures et aux chances maritimes; mais quand enfin Louis XI se fit sentir à ce peuple sur lequel il s'appuyait pour venir à bout de la puissance féodale, soudain tout recommença dans ce port silencieux. On construit des vaisseaux, on prépare des expéditions lointaines: on se met en défense contre les Portugais, et ceux-ci, maîtres depuis cinquante ans du littoral africain jusqu'à l'équateur, se montrent décidés à ne pas céder ce monopole qui ferait du Portugal un des plus riches royaumes de l'Europe: toutefois, comme ces batailles sur les flots de l'Afrique coûtaient plus d'hommes et plus d'argent que la Guinée ne rapportait de poivre, d'ivoire et d'or, les gens de Dieppe se mirent à songer que d'autres chemins moins dangereux devaient conduire à la même fortune. A Dieppe donc commença la science hydrographique, la science des cartes d'abord, des instruments astronomiques, et ensuite de la boussole, ce guide infaillible. Ont-ils, les premiers, pressenti la puissance de l'aimant? C'est une des prétentions de notre province; car, disent les gens de Dieppe, les Vénitiens, qui se sont attribué l'invention de la boussole, l'ont peut-être rapportée de notre ville de Dieppe. Il est vrai qu'au retour de leurs grands voyages en Hollande ou dans la Baltique, les matelots de Venise faisaient une relâche au port de Dieppe. Ce qu'il faut dire, c'est que, à l'heure propice où elle fut découverte, la boussole était dans l'air, comme l'idée du Nouveau-Monde, comme l'imprimerie, comme toutes les révolutions nécessaires aux progrès de l'esprit humain, révolutions qui arrivent à l'heure marquée par la Providence, ni trop tôt, ni trop tard!

De cette étude de l'hydrographie, publiquement enseignée à Dieppe, plusieurs opinions considérables devaient surgir. Quelles terres se ca-

chaient au delà des mers? quelle autre Guinée nous restait à découvrir? Les vieux pilotes étaient interrogés publiquement sur leurs souvenirs, sur leurs espérances. En même temps l'association, cette toute-puissance qui, comme la foi, peut soulever des montagnes, armait un navire pour exploiter la côte d'Afrique au delà de l'équateur, et ce navire était confié au courage intelligent d'un jeune marin de Dieppe nommé Cousin. Ce jeune homme était le disciple d'un savant prêtre nommé Pierre Descaliers, professeur d'hydrographie. Descaliers avait tracé, d'une main hardie, le chemin que devait suivre son élève. « Lance-toi, disait-il, au travers de l'Océan! Une fois dans l'Atlantique, abandonne ton navire au courant équatorial qui porte à l'ouest; tout là-bas, tu rencontreras un continent immense! Et enfin, arrivé là, garde-toi de revenir par le même chemin; marche sur le pôle du Midi, en courant vers l'est! » — Bref, c'était l'Amérique, c'était le cap de Bonne-Espérance que le prêtre de Dieppe indiquait à son disciple; s'il eût suivi la route tracée par l'imagination prophétique de Pierre Descaliers, Cousin eût été à la fois Christophe Colomb et Vasco de Gama, quatre années avant la découverte du Nouveau-Monde, neuf années avant la découverte du grand passage de l'Afrique dans les Indes. — Grand rêve! rêve sublime! Certes nul ne peut ôter à Colomb, — et qui donc y songe? — l'honneur insigne de cette découverte qui illustre sa mémoire depuis trois siècles, mais sans injustice on peut reconnaître que le germe de cette Amérique pressentie se retrouverait au besoin sur le rivage de Dieppe la normande. Quoi d'étonnant? Les Normands depuis plus de cent ans étaient habitués à voyager jusque sous l'équateur; la boussole était entre les mains des plus humbles patrons de navire; et qui sait de combien peu il s'en est fallu qu'un de ces navires normands n'ait rencontré, par hasard, si le hasard pouvait être invoqué à propos de ces immenses conquêtes du génie de l'homme, ce courant rapide qui porte à la côte de l'Amérique du Sud?

Toujours est-il que le contre-maître de ce Cousin, l'envoyé de Pierre Escalier, s'appelait Vincent Pinçon. Ce fut ce Pinçon qui, par son opposition violente, contraria l'itinéraire indiqué au jeune marin. Chassé de Dieppe, ce Vincent passa en Espagne, où l'attendaient ses deux frères, gens entreprenants et hardis, et tous les trois ils entrèrent au service de Christophe Colomb. Homme privilégié, ce Pinçon avait manqué la découverte du Nouveau-Monde sous la loi du capitaine normand, il devait être un des premiers à marcher sur les traces de l'amiral génois! — Au seizième siècle, et quand décidément la route est ouverte, se présente un autre enfant de la cité normande, Jean Parmentier, « génie rare,

« bon astronome, excellent hydrographe et bon marin. » Le journal de Jean Parmentier a été retrouvé naguère, et il était impossible de faire une plus belle découverte, pour l'orgueil légitime de toute une cité. Le hardi marin quitta le havre de Dieppe le vingt-huitième jour du mois de mars 1529; il commandait deux navires, la *Pensée* et le *Sacre;* après de longues journées d'une navigation pénible ils doublent le *cap de Bonne-Espérance;* depuis leur premier passage sous l'équateur, ils mirent quatre mois à doubler le continent africain. De cette expédition bien commencée, Jean Parmentier ne devait pas revenir; il mourut le 3 décembre de cette même année 1529. A le suivre dans sa route, on reconnaît à chaque pas l'homme de sang-froid et d'expérience. Il doubla le cap de Bonne-Espérance avec l'habileté d'un homme qui aurait franchi plus d'une fois cette pointe terrible; une fois entré dans la mer des Indes, il suit la direction la plus sûre et la plus propice. Ainsi, tant qu'il y eut des découvertes et des entreprises impossibles à accomplir, les marins de Dieppe se rencontrèrent dans ces mers lointaines; mais un siècle plus tard, lorsque chaque nation se fut fait sa part sur ces rivages inconnus, quand il y eut un nouveau monde espagnol, anglais, portugais, Dieppe resta bien étonnée en s'apercevant que la France avait été oubliée dans le partage du nouveau monde. C'est qu'au seizième siècle il n'y avait pas encore un royaume de France, il y avait une agglomération puissante de grandes provinces. Chaque province obéissait à ses lois, parlait sa langue, ne s'inquiétait que de ses intérêts particuliers. Le roi de tous ces royaumes était fort empêché de faire reconnaître, par ses soldats, une autorité long-temps débattue; et d'ailleurs le roi de France n'avait pas de navires à lui, il n'avait pas de matelots; sur toute la côte de l'Océan, le roi de France n'avait pas un seul port dont il fût le maître : le port appartenait à la ville, à la province, non pas au royaume. Dans la Méditerranée, à peine si la couronne possédait quelques galères mal armées: toute ville s'appartenait à elle-même quand elle n'appartenait pas à quelque feudataire. Il est vrai que les marins de Dieppe, de Honfleur, de La Rochelle tentaient hardiment la fortune de la mer; mais ces Normands, mais ces Bretons travaillaient pour leur compte personnel, à leurs risques et périls: leurs découvertes étaient à eux, le roi de France n'avait rien à y prétendre : les marins de Bretagne ou de Normandie prenaient-ils une île, ils en donnaient avis à leurs armateurs, et nullement au roi de France, roi de nom, mais pas de fait, tout au rebours des autres rois de l'Europe. Le roi de Portugal et le roi d'Espagne, mieux avisés et plus maîtres chez eux, furent au contraire des premiers à s'in-

quiéter de ces domaines au delà des mers dont ils réclamaient leur bonne part ; aussi bien les voyez-vous, dès qu'il fut question des *Nouvelles-Indes*, armer des vaisseaux, envoyer des flottes, en leur nom, et s'emparer des terres découvertes, par droit de conquête, en même temps que par le droit divin. Aux navigateurs normands et bretons a manqué cette coopération active et puissante de la royauté et du peuple français ; leurs efforts ont été des efforts isolés ; leurs conquêtes, des conquêtes partielles privées de la force et de l'ensemble que l'on ne peut guère demander qu'aux efforts réunis d'une grande nation. Par malheur encore, les rois de France, trop éloignés de la mer, et habitués à se battre sur la terre ferme, n'ont compris que plus tard la gloire des armées navales et des flottes triomphantes. Habitués à payer de leur personne en toute rencontre, ils n'avaient pas le pied marin, et ils laissaient aux aventuriers ce qui est devenu plus tard une œuvre de gentilhomme. Les rois du seizième siècle ont perdu de belles armées en Italie, par exemple, et des forces puissantes qui eussent été bien mieux employées aux conquêtes de la mer. Ce ne fut guère que quarante ans après que chaque nation maritime de l'Europe se fut établie dans les conquêtes auxquelles les Normands avaient tant contribué, que François Ier songea à réclamer sa part de ce monde échappé à son coup d'œil. Ce fut alors que partirent le Breton Jacques Cartier [1] et le Florentin Jean Verazzano, dont la relation est pleine de curiosité et d'intérêt. De ces expéditions bien indiquées, auquelles l'amiral de France messire Philippe de Chabot eut grande part, la France a retiré moins d'autorité que de science. Le temps était passé où les négociants de Rouen, de Dieppe et de Honfleur associaient leurs capitaux pour fonder des comptoirs sur les côtes de Guinée ; maintenant, en effet, il fallait se battre, non pas contre des corsaires, mais contre des rois et contre des flottes. Désormais les rois seuls pouvaient aspirer à l'honneur et au profit de fonder des colonies ; le marchand ne devait s'inquiéter que du négoce : le trafic et le gain, voilà à quoi devaient se réduire ces mêmes hommes qui avaient rêvé quelque chose de pareil à ce que devint plus tard la Compagnie des Indes. Tel fut le plan d'Ango le marchand. Fils d'un père qui lui avait indiqué cette route purement commerciale, Ango de Dieppe fut le premier à se dire que la mer appartenait à quiconque la savait dompter, que c'était le droit naturel d'acheter et de vendre. A ces causes il armait force navires ; il confiait ces navires aux Normands les plus intelligents et les plus habiles ; il pro-

[1] *La Bretagne*, chapitre XVI, et réciproquement, les lecteurs de *la Bretagne* liront avec fruit cette rapide histoire des navigateurs normands.

clamait à sa façon, la liberté de l'échange, la liberté des mers : voilà comment, sans rien posséder dans le Nouveau-Monde, les armateurs de Dieppe purent atteindre à cette grande fortune. Pendant cinquante ans ce petit havre fut l'égal des ports de l'Espagne et du Portugal. Ce fut le beau temps de cette ville ruinée plus tard par les dissensions religieuses, par les discordes civiles, par le bombardement des Anglais, qui la brûlent et s'enfuient; et enfin, quand les navires marchands eurent été remplacés par des corsaires, quand le commerce régulier fut remplacé par le pillage, quand les nations n'échangèrent plus entre elles que des coups de canon, d'où partent ces terribles corsaires, l'effroi des marins anglais? Ils partent du port de Dieppe, la ville d'Ango et de Jean de Béthencourt.

Grâce au commerce d'abord, puis grâce aux courses armées, ce port de Dieppe, aujourd'hui silencieux et désert, put lutter pendant cinquante ans de richesse et de gloire avec les ports des Portugais et des Espagnols, reconnus par le pape lui-même propriétaires légitimes de l'Amérique. — Presque tous nos établissements, au delà des mers, c'est la ville de Dieppe qui les a tentés la première. Quand l'amiral de Coligny voulut fonder, dans le Nouveau-Monde, un asile pour les hommes de sa croyance, il confia le sort de cette expédition au meilleur capitaine du port de Dieppe, Jean Ribaut, qui, parti de Dieppe le 15 février 1560 avec cinq navires, doublait, après deux mois de navigation, le *cap Français*, construisait le fort *Caroline*, et mourait attaqué traîtreusement par les Espagnols, inquiets et jaloux de cette expédition hardie. La mort de Ribaut le Dieppois fut vengée par un capitaine de Gascogne, Dominique de Gourgues; mais l'Espagne resta souveraine dans la Floride, et désormais la France dut tourner vers le Canada tous ses efforts. Au Canada, lorsqu'enfin le roi Henri IV eut conquis son royaume, les navigateurs dieppois n'ont pas manqué. Aymar de Chastes, gouverneur de Dieppe, fut nommé vice-roi du Canada; mort trop vite, M. de Chastes fut remplacé par M. Champlain, qui est véritablement le fondateur de la *Nouvelle-France*. A l'aide de MM. de Pontgracée, de Démons, de Poutraincourt, de Lescabot, M. Champlain jeta les fondations de Québec. Au même instant la mer des Antilles voyait un Dieppois, au mépris des navires et de la volonté de l'Espagne, fonder une colonie non moins célèbre, la colonie de l'île Saint-Christophe et de la Martinique. Cet enfant de Dieppe s'appelait d'Énambuc. Quand il mourut, le cardinal de Richelieu dit au roi Louis XIII : « Votre Majesté a perdu un bon serviteur. » — Bien plus, ces mêmes enfants de la France, oubliés au delà des mers par une ingrate patrie, et forcés de vivre de la chasse des bœufs sauvages, donnè-

rent naissance à cette race d'hommes intrépides, la terreur de la terre ferme sous le nom de *boucaniers*, la terreur de la mer sous le nom de *frères de la côte*. Malheur aux navires de l'Espagne s'ils venaient à tomber entre les mains de ces bandits héroïques! La renommée et la fortune des frères de la côte parvint bientôt au port de Dieppe, d'où ils étaient partis, et de temps à autre Dieppe envoyait ses hardis marins *à la chasse des Espagnols*. Dans la langue des ports, cela s'appelait aller à la *flibuste*, d'où est venu le mot de *flibustier*. Les plus hardis flibustiers, autant d'enfants du rivage de Dieppe : Dupré, Boutant, Langlois, Pierre Legrand, sont, dans leur genre, des héros comme Jean Bart. Tout ce que pouvaient faire les flibustiers de Brest ou de La Rochelle, c'était d'imiter les fabuleuses aventures de ces flibustiers de Dieppe. Pierre Legrand, lui centième, a pris un galion de l'Espagne sous pavillon royal, et il ramena cette mine d'or en plein Dieppe! — Telle est cette histoire de la Dieppe maritime : et pour la clore dignement, vous avez enfin cet illustre enfant de la ville et du port, ce grand homme de guerre, la terreur de la Manche, des côtes d'Espagne et de la mer de Sicile, le vainqueur de Ruyter, Duquesne le Dieppois, à qui sa ville natale vient d'élever une statue de bronze — La *découverte de la Guinée* en 1364, — le *voyage aux Grandes-Indes* en 1498, — la *découverte de Terre-Neuve* en 1528, — *l'établissement à la Martinique* en 1525. — Duquesne enfin, tels sont les titres de la ville de Dieppe au respect et à la reconnaissance de l'avenir.

Dans notre *Histoire de Bretagne* (chapitre XIII, pag. 375), nous avons raconté dans les plus grands détails le règne important et si rempli de Louis XI, les progrès de la nation française, la Normandie qui devient plus que jamais la France. — A la mort du roi Charles VIII, la Normandie avait beaucoup à espérer, car celui-là qui montait sur le trône de France, c'était ce même duc d'Orléans, l'arrière-petit-fils de ce Louis, duc d'Orléans, qui le premier mêla le sang italien au sang des rois de France. Louis XII, à vrai dire, est le créateur du parlement de Normandie : il fit de l'*échiquier* une cour souveraine et permanente. Le roi, était-il dit dans l'ordonnance [1], désirant *bon ordre être établi pour l'universel bien du pays*, ordonne que la cour souveraine de l'échiquier *sera tenue ordinairement et continuellement au public de Rouen* par quatre présidents, dont deux ecclésiastiques, et huit conseillers clercs et laïques, *vertueux, justes, sachant et connaissant les lois*. L'échiquier perpétuel devait juger en dernier ressort les causes des bailliages de Rouen, de Caux,

[1] *Ordonnance d'érection du parlement de Rouen.* (Dans le recueil de Fontanon.)

Coutances, Évreux et Gisors; la grande sénéchaussée qui rendait les arrêts en l'absence de l'échiquier est et demeure supprimée, seulement le titre de grand sénéchal (c'était le baron de Varanguebec) devait survivre à sa charge. L'échiquier perpétuel de Normandie fut installé le 1er octobre, et la séance fut ouverte par M. le premier président, évêque de Coutances, Geoffroy Hébert.

Désormais donc le *parlement de Normandie* remplaçait l'*échiquier*. Cependant d'où venait ce mot échiquier? Dans les premiers temps du duché, le duc lui-même était la justice; la justice le suivait comme l'ombre suit le corps. — Comme dans le *jeu d'échecs*, le prince était entouré de ses guerriers. L'échiquier jugeait souverainement et sans appel au roi de France, car le pays de Normandie se gouvernait par ses coutumes, les unes écrites, les autres non. Quarante jours avant le jour fixé par le prince pour l'ouverture de l'échiquier, se faisait le *cri de l'échiquier* dans les villes, bourgs et villages normands : des sergents royaux allaient, criant à son de trompe que tel jour, à telle heure, la cour de l'échiquier tiendrait audience, « et que chacun soit tenu d'y assister, prélats, barons, officiers de justice, avocats. » — L'échiquier s'ouvrait ainsi : les premières places étaient réservées aux



maîtres de l'échiquier, et nul autre ne devait s'y asseoir. A droite, étaient assis les évêques; à gauche, les nobles; au pied de la cour, les baillis, gref-

tiers, les procureurs du roi; dans le parquet, le greffier civil, le greffier criminel et leurs clercs: puis les avocats et *jurés en échiquier*. Chacun plaidait avec le calme que commande la justice; l'injure n'était tolérée ni au dedans ni au dehors de l'auguste tribunal. — Sous le roi Philippe *le Bel*, deux échiquiers se tenaient chaque année en Normandie, l'un à Pâques, l'autre à la Saint-Michel. Louis XII voulut encore que l'échiquier ne fût plus flottant, comme autrefois, de Rouen à Caen, de Caen à Falaise; désormais l'échiquier devait se tenir à Rouen, dans la capitale de la province. L'échiquier était souverain: les barons, les évêques de Normandie, l'archevêque de Rouen lui-même, pouvaient être cités à sa barre. Les maîtres de l'échiquier réglaient souverainement, pour la province, tout ce qui tenait à l'administration de la justice: ils faisaient la loi, ils se chargeaient de l'appliquer: justice loyale, sévère, qui respectait la liberté de l'homme. — Défense d'employer la *question* sans nécessité. — Aux échiquiers étaient publiées les ordonnances du roi, l'établissement des juridictions nouvelles, les traités d'alliance, mais *seulement* afin que nul n'en pût ignorer. — Aussi, ne pensez pas qu'à ce grand tribunal soient apportées les petites causes, on n'oserait s'adresser, pour si peu, à l'échiquier: les plus illustres plaideurs ne sont pas encore assez bons pour occuper la justice de pareils juges. Tout ce qui tient aux droits du prince, à ceux des abbayes, des évêchés, des comtes, des barons, des vilains, est du ressort de l'échiquier; toute guerre lui est soumise, toute bulle du pape est de son ressort, et aussi ce qui tient à l'honneur de la noblesse féodale; à lui seul à crier : Haro! haro! c'est-à-dire : Justice! justice pour tous! Au cri de : Haro! chacun faisait silence, chacun devenait partie de la justice: c'était le devoir de tout sujet, comte ou manant, de courir sus au criminel et de l'amener aux pieds du juge. Haro! il fallait que chacun sortît de sa maison pour prêter main-forte, toute affaire cessante. — De rudes épreuves et de terribles châtiments attendaient l'accusé ou le coupable : — l'épreuve du fer rouge, le duel, la confiscation, l'amende. « Mieux ne sçavoit-« on châtier les vilains que par la bourse. » Même, pour que justice fût prompte, le tarif des amendes était tout dressé devant le tribunal. — « *Coups de poing*, douze deniers; dito, avec pierres, cinq sols; *de cracher* « *au vesage*, d'*arracher le chaperon*, de tirer le nez (sans sang), cinq sols « (avec sang, dix sols); de *plaie au-dessous des dents;* trente-six sols; de « *test fendu* (tête), sept livres quatre sols; de *fistule engendrée*, vingt-cinq « livres, etc. » L'amende *honorable* se payait non pas avec l'argent, mais par l'humiliation et la honte : *à genoux, pieds nus, sans chapeau*. — Venaient

ensuite les grands châtiments : le pilori, l'échafaud, le bûcher, les femmes enterrées vivantes, car la pudeur défendait d'attacher les femmes à la potence. Pour avoir assassiné son père, le chevalier Robert de La Chapelle fut traîné à la voirie. D'abord les condamnés mouraient sans confession ; mais le roi Charles V et le roi Charles VI, princes pitoyables, ne voulurent pas que l'âme fût damnée parce que le corps était livré au bourreau. — Même le malheureux qui allait à la mort était sauvé s'il pouvait toucher une croix, entrer dans une église. Qui était sauvé par les franchises était du moins banni à perpétuité du pays de Normandie ; et s'il y rentrait, ou seulement s'il faisait un pas en arrière, la mort évitée retombait sur sa tête. — La condition des femmes normandes n'était rien moins que dictée par la chevalerie. — Pour médisance et pour invectives la femme était plongée dans l'eau. — Le mari la pouvait battre *pour la chastier*. — Le conseil judiciaire était fréquent pour les femmes. Autres arrêts : Guillaume Gastechair, chirurgien, pour avoir mal guéri le pied de Jeannin *le Sage*, est condamné à trente livres d'amende. — Dans l'émeute, ou pour mieux dire devant *la Harelle* de 1385, dont nous avons dit quelques mots, quand les bourgeois de Rouen eurent nommé pour leur roi Jean Legras, bien épouvanté de cette royauté inattendue, les bourgeois, pour que rien ne manquât au roi de leur choix, s'en vont chercher l'abbé de Saint-Ouen, et, le traînant devant Sa Majesté Jean Legras, ils forcent l'abbé à renoncer à la baronnie de Saint-Ouen. *La Harelle* apaisée, l'abbé de Saint-Ouen veut revenir sur cette renonciation, et l'échiquier lui donne gain de cause. — Et le *varech*, que de contestations, de disputes, de plaidoiries il a soulevées ! Était *varech* toute chose que l'eau avait jetée au rivage : poissons, marchandises, les hommes eux-mêmes étaient *varech*. Le roi, le seigneur, les riverains, le premier occupant avaient droit au *varech*. Un jour la tempête jette sur les dépendances de l'abbaye de Fécamp un *varech* de trente-six Anglais : procès par-devant l'échiquier entre le roi de France et l'abbaye de Fécamp pour ce riche *varech*. — Un des beaux chapitres de cette histoire du parlement, c'est le *privilége de saint Romain*. C'était un des plus vieux usages de la cité que le chapitre de la cathédrale de Rouen délivrât, tous les ans, le jour de l'Assomption, un prisonnier que le chapitre même avait désigné au pardon. — La délivrance de l'accusé entraînait l'absolution de tous ses complices. Le délivré portait sur ses épaules, en procession solennelle, la *fierte*, ou, si vous aimez mieux, la châsse de saint Romain. Chaque année, trois semaines avant l'Assomption, le clergé métropolitain envoyait une députation de quatre chanoines

et de quatre chapelains en grand costume, chargés d'*insinuer* le privilége de saint Romain. — La requête était acceptée, et, de ce moment jusqu'à l'Assomption, pas un prisonnier ne pouvait être condamné, jugé, torturé ou mis à mort. — Le jour venu où le chapitre usait de son privilége, trois conseillers clercs, trois conseillers laïques, le lieutenant du bailli de Rouen, le vicomte, l'avocat et le procureur du roi, attendaient dans la grande salle les chapelains, l'échevin, et plusieurs frères de la confrérie de Saint-Romain. — Voilà, disaient ceux-ci, en remettant un billet cacheté, le prisonnier que délivre la fierte de Saint-Romain. Aussitôt le prisonnier (hormis les cas de lèse-majesté) était remis aux chapelains et frères de Saint-Romain. Noble et touchant usage, dont la Normandie était heureuse et fière, et qu'elle regardait comme son plus beau privilége. Privilége de la clémence des juges, de la charité des prêtres: un instant de répit dans la vie des misérables! Quelle plus



grande fête que cette fête de la délivrance! Tout le peuple était là, les

magistrats, les prêtres, les chanoines, et l'archevêque et les pairs, les seigneurs, enfin le captif redevenu libre, le condamné rendu à la vie, sauvé de la torture, et maintenant le protégé du saint patron de la cité! — Beaux jours de l'échiquier! Mais à force de voir *l'échiquier de Normandie* tenu par des conseillers au parlement de Paris, par des archidiacres de Bourges, de Chartres, de Paris, ignorants des coutumes et institutions normandes, le tribunal suprême perdit peu à peu son crédit dans le respect et dans l'estime des peuples. Plus le droit devenait une science, plus les barons et les abbés composant l'échiquier devenaient inhabiles à juger nettement les causes compliquées. D'abord, pour les aider dans une tâche qui n'était ni la tâche de gens d'épée, ni celle de gens d'église, les barons et les prélats se firent assister par des hommes versés dans la science du droit, des légistes, des commis, humblement prosternés aux pieds des barons et des prélats. Ces légistes s'étaient glissés, comme par hasard, à cette place auguste. A peine si d'abord le baron ou l'évêque savait que cet homme-là était à ses pieds! Cependant on les consultait dans les cas difficiles; ils avaient de bons avis à donner, ils savaient la loi; les barons et les prélats, peu inquiets de ces nouveaux venus, portaient leurs jugements de *l'avis de l'assistance*. Or, *l'assistance*, c'étaient tous les hommes placés sur ces bancs; l'assistance était aussi bien le haut baron que l'humble clerc. — Maintenant le premier pas est fait, le plus difficile est gagné. Nos nouveaux venus, les pères du parlement, vont peu à peu devenir les maîtres de cette cour souveraine. Qu'importe le banc où ils sont assis, pourvu qu'on les écoute, pourvu que l'avocat sache bien que c'est à ceux-là qu'il faut parler, car de ceux-là vient la justice? Donc, le découragement, le dégoût, l'impuissance des hommes d'église ou d'épée, et en même temps le zèle, le travail, l'intelligence, la science habile et profonde des jurisconsultes appelés à prêter le concours de leurs lumières aux membres légitimes de *l'échiquier*, eurent bientôt achevé cette révolution commencée. Vous pouvez lire dans les Mémoires de M. le duc de Saint-Simon son indignation et ses vives colères, quand il se met à songer à l'autorité irréparable que la noblesse de France a perdue le jour même où l'administration de la justice échappa à ses mains inhabiles. Mais qu'y faire? C'était là une de ces conquêtes de la nécessité d'abord, et ensuite du génie des peuples. — L'œuvre fut complète lorsqu'enfin la justice, nécessaire comme l'eau et le soleil à la vie des nations, devint une nécessité de tous les jours. Alors l'échiquier fait place au parlement de Normandie, tribunal permanent, souverain dans cette vaste pro-

vince : réunion de juges habiles, très-versés dans la science des lois, us, styles et coutumes de Normandie. — Révolution excellente, bien digne d'être l'œuvre du roi Louis XII! Et maintenant, songez à l'état nouveau de cette province, agrandie par la paix, sauvée par la justice. Songez donc, que de prospérités après tant de malheurs! Plus d'Anglais en France, plus de grands vassaux toujours tout prêts à briser le roi légitime : pour comble de biens, les précieuses conquêtes de l'Italie poétique, l'art, la poésie, la pratique des chefs-d'œuvre, l'heureuse adoration de toutes les beautés éparses de l'univers. La création des parlements mit la justice à la portée de tous les hommes. Ces heureux Normands obéissent non plus à la force, mais au droit : non plus aux terribles barons, mais aux magistrats pacifiques. Dans cette transformation de l'*échiquier* en parlement de Normandie, le cardinal d'Amboise employa hardiment l'autorité de son nom et de sa prévoyance. Il expliqua lui-même les inconvénients du vieil échiquier. Il reconnut « *que les Normans se doibvent juger par eulx-mêmes, ainsi que tout l'a enseigné;* » mais le bien de la justice demandait que l'assise fût continuelle et tenue par des présidents et conseillers. De cette cour souveraine devaient disparaître, avec les commissaires que le roi de France envoyait à chaque instant, les barons ignorants de toute loi, les prélats inhabiles et inappliqués. Désormais la justice sera rendue par des juges instruits et versés dans ce grand art de la justice, sans égard pour chacun et pour tous. Et comme cette admirable étude du droit entraîne avec elle toutes les autres, il arriva que cette excellente réunion de magistrats, noblement épris des plus nobles passions littéraires, devaient donner à la province entière l'utile exemple de l'étude et de l'admiration des belles œuvres de la double antiquité. Rome et la Grèce envahirent cette capitale de la Neustrie barbare. Entre Rouen et Caen, Rouen, la patrie de Corneille, Caen, la patrie de ce Malherbe attendu avec tant d'impatience, s'établit une émulation puissante. Le parlement constitué, restait à lui construire un palais qui fût digne de contenir cette illustre compagnie : Roger Ango, l'habile architecte, fut chargé de cette œuvre magnifique, sous l'ordonnance du cardinal-légat Georges d'Amboise. Créateur du parlement, le cardinal-légat avait de droit la première place, au-dessus *de tous les présidents présents et à venir*. Avant de prendre place, chaque président ou conseiller à robe rouge, à genoux, les deux mains sur l'Évangile, prêtait le serment solennel de faire justice *au pauvre comme au riche*. On comprenait, à les voir porter l'hermine, — distinction royale, — qu'en effet le *parlement est le roy même*. — L'archevêque de

Rouen et l'abbé de Saint-Ouen étaient *conseillers-nés* en *l'échiquier* perpétuel; ils prêtaient serment à genoux, ils laissaient à la porte leur croix abbatiale. Quant aux barons et aux prélats composant naguère l'échiquier de Normandie, qui étaient depuis tant de siècles l'échiquier même, et dont l'absence entraînait une amende, ils ne conservaient de leur antique dignité que le droit de s'asseoir, à leur gré, aux audiences de l'échiquier. Stériles honneurs auxquels les uns et les autres eurent bientôt renoncé.

Si la province, à cette révolution salutaire, gagna de la justice et de la liberté, le roi de France y gagna une large extension de ses prérogatives. La pensée royale fut sans cesse présente à ces parlements institués par elle. Élue d'abord par le roi, la cour souveraine se recruta elle-même par sa propre élection. Elle présentait, au choix de la couronne, trois candidats aux places vacantes dans son sein; les candidats étaient choisis à haute voix, afin que chacun pût répondre du choix qu'il avait fait. Honorable condition, qui met obstacle aux protections et aux fraudes, qui empêche les lâches complaisances, qui accorde le prix au plus digne, car l'élection de l'homme qui parle tout haut a plus de crédit et de valeur qu'une boule inerte jetée dans l'urne complaisante. Un jour même que le choix général s'était égaré sur deux ignorants, le chancelier de l'Hôpital, revenant sur cette élection, voulut que les deux élus expliquassent publiquement un texte de loi; et, les trouvant ignorants, il les renvoya aux écoles, « bien qu'ils eussent cinquante ans. » A défaut du chancelier, le parlement se réservait le droit d'examen, et l'examen durait trois heures. Celui qui fut, le premier, premier président du parlement de Normandie, c'est Jean de Selves, homme éminent du seizième siècle. Le Milanais, cette conquête fugitive de François Ier, s'entretenait encore de la sagesse et prud'homie de Jean de Selves. — A Charles-Quint, le roi tout-puissant et qui voulait démembrer la France, Jean de Selves avait tenu tête. Quand il entrait chez le roi, François Ier se levait pour le saluer. Il s'était élevé à ce poste suprême à force de zèle, de travail, d'abnégation, de vertu, simple et pauvre écolier qu'il était de la rue du Fouarre et de la place Maubert. Enfant du droit romain et de la loi écrite, il eut bien vite appris le droit et la coutume de Normandie. — Austère et simple vertu, — éloquence grave et calme, — piété sincère, — infatigable travail. De pareils juges imprimaient au cœur des peuples la plus sainte vénération; ils étaient comme la loi présente et vivante, divine et humaine. — Cette austère toute-puissance de la justice ainsi rendue se faisait sentir d'un bout à l'autre de la Normandie. — Quiconque plaidait devant les magistrats devait jurer,

sur l'image du Christ, qu'il croyait à la bonté de sa cause. — Maintenant, malheur au coupable! ni le crédit, ni le nom, ni la puissance ne pourront le sauver. Même contre les lettres de grâce signées par le roi, Jean de Selves se levait de toute sa force; même pour le privilége de saint Romain, il avait d'éloquentes répulsions. La bourgeoisie aimait ces hommes parlementaires, comme ses protecteurs naturels. Cependant les gentilshommes, indignés d'être les égaux de tous devant la justice, se plaignaient, mais tout bas, de *l'échiquier perpétuel* sous le roi Louis XII, du *parlement de Normandie* sous le roi François Ier. — Le roi pouvait mourir, la cour ne mourait pas : *Jamais la cour ne meurt,* disait M. de Thou. — Ils étaient, les premiers, admis aux pieds du nouveau monarque, ils étaient, les premiers, avertis du nouveau règne. Le nom de *parlement* fut donné à l'échiquier de Normandie par François Ier lui-même. — A l'instant même de sa création, le parlement de Normandie fut reconnu l'égal de tous les parlements de France. Aussi bien que le parlement de Paris, le parlement de Normandie eut *sa tournelle*, c'est-à-dire une chambre criminelle qui vint en aide à l'innocent jeté dans les cachots, qui fit prompte justice aux coupables. Mais, hélas! ne lisez pas ces registres remplis de sang, de misères, de tortures; justice impie à force d'être cruelle et sanglante. — Pas de châtiment moindre que la mort. — Le feu et la corde, la corde et le feu : on ne savait pas d'autres peines. La fille qui tuait son enfant était brûlée vive, le faux monnayeur bouilli tout vif, les bandits des grands chemins tenaillés, le poing coupé, le bras arraché, la tête tranchée : le meurtrier avait la langue brûlée, et ensuite on le jetait au bûcher du Vieux-Marché. Le bourreau rompait les quatre membres, et les reins et les flancs: ce qui restait de l'homme était roulé autour d'une roue, et cela vivait encore vingt-quatre heures, quelquefois trois nuits et trois jours. — Supplices furieux, dans lesquels la justice perdait sa dignité, le criminel son repentir, l'assistance le peu d'honneur et de pitié qui lui restait. — Ceci est la faute des temps : les mœurs sont encore sauvages: Beccaria n'a pas écrit ce livre merveilleux qui méritait de trouver son pareil dans un autre chef-d'œuvre de l'Italie, le grand livre de *Silvio Pellico*. La société, quand elle châtie ainsi, donne à son châtiment les inspirations haineuses de la vengeance. — Pourtant, la loi romaine l'avait dit avant la loi chrétienne : « Respectez le visage humain, ne mutilez pas la face de l'homme, faite « à l'image de Dieu ! » — Ce qu'on appelait les *grands jours* du parlement de Normandie, c'étaient de véritables assises ambulatoires que des membres du parlement allaient tenir aux extrémités de la province,

afin que la justice fût administrée et que les opprimés n'eussent pas de crainte d'appeler à leur aide ces protecteurs qui venaient, pour ainsi dire, les trouver. — Malheur aux juges prévaricateurs! Nous vous avons raconté la dégradation du chevalier félon, celle du juge déshonoré n'était pas moins solennelle. Pour la dernière fois on le faisait asseoir sur les fleurs de lis; là, on lui lisait l'arrêt du conseil qui le condamnait à la flétrissure, au bannissement, à la confiscation de tous ses biens. Ceci dit, l'exécuteur des hautes œuvres le traînait à genoux sur la grande table de marbre au milieu de la cour du palais, et là, un cierge à la main, il criait : Merci à Dieu! — Merci au roi! — Merci à la justice! Le bourreau déchirait l'hermine, la robe, le manteau de ce misérable: dépouillé de ces insignes, on l'attachait au pilori, on lui appliquait, sur le front, la fleur de lis des galériens de la chiourme, et enfin on le menait hors de la ville, qui le poursuivait de ses malédictions! — Qui voudrait compter les bienfaits du parlement de Normandie? Il a fait fortifier la ville de Rouen; en 1544, durant cette profonde misère des taxes de François Ier, le parlement a été la providence des pauvres. — Durant la peste de 1546, quand chacun désertait son poste pour échapper à la mort, ces magistrats intrépides restèrent fidèles au devoir. — La vie du magistrat était austère: à huit heures du matin, l'hiver comme l'été, le travail du jour commençait. Le conseiller au parlement, monté sur sa mule, se rendait au palais; le trajet dans ces rues mal famées, et de si bonne heure, n'était pas sans dangers : plus d'un fut tué à coups de poignard. Arrivés en cour du parlement sains et saufs, ils travaillaient jusqu'à midi, l'heure du dîner; chacun dînait chez soi, puis à deux heures commençaient les audiences de relevée, jusqu'au soir. — Quand il a bien établi son *échiquier perpétuel*, le roi Louis XII, comme un roi qui a déjà fait ses preuves royales, quitte Rouen, et s'en va prendre la couronne à Saint-Denis. Là il fut reçu par les notables de Paris, par les paroisses avec leurs croix et leurs bannières, en un mot par tout ce qui était quelque chose dans le royaume : le prévôt des marchands, les échevins, les présidents de la cour du parlement au manteau d'écarlate fourré de menu vair, le prévôt de Paris, les barons, écuyers et chevaliers de l'*Ile-de-France*. Le cortége royal n'était pas moins nombreux que la foule même, accourue au-devant du roi: les suisses, les pages, le grand écuyer portant le heaume royal, et enfin le roi lui-même. Il était armé *à blanc*, il portait par-dessus son armure une tunique en tissu d'or fin ornée de pierreries; il montait une haquenée caparaçonnée de drap d'or.

dont quatre écuyers tenaient les rênes. A sa droite et à sa gauche, se tenaient, dans leur plus magnifique appareil, les ducs de Bourbon, d'Alençon, de Lorraine, de Nemours; les comtes de Nassau, de Dunois, de Guise, de Montpensier, de Créqui; le baron de Montmorency, Louis de la Trémouille, les sénéchaux de Toulouse, de Beaucaire, de Lyon; Jacques de Rohan, premier baron du pays de Bretagne. La ville de Paris avait tendu ses maisons de riches tapisseries, et jonché de fleurs toutes les rues; dans les carrefours, les confrères de la Passion jouaient leurs plus beaux *mystères;* le peuple criait : *Noël! Noël!* et *vive le roi!* De Saint-Denis, le roi se rendit à Notre-Dame de Paris; les portes de la cathédrale étaient fermées; l'archevêque, les évêques, les abbés, les prélats, attendaient le roi sur le seuil de l'église, et ils reçurent le serment du roi. Le serment prêté, les portes s'ouvrent, et pendant que le peuple chante le *Te Deum*, le roi va s'agenouiller et faire sa prière à l'autel. — Le roi soupe au palais, dans la grande salle, où tout le parlement avait été convié par huissiers royaux. Ce vaste espace étincelant d'or et de peintures était éclairé par des torches. Les boutiques des libraires, adossées aux colonnes, avaient été changées en autant de dressoirs chargés de vaisselles d'or et d'argent. A ces tables couvertes de viandes, de fruits et de vins, étaient admis les députés de la bourgeoisie et des métiers, les gens des cours souveraines et de l'université, les officiers de la maison royale; — à la table de marbre, qui occupait toute la largeur de la grande salle, était assis le roi Louis XII. Pendant le repas, trois orchestres sonnaient des fanfares. — Les fêtes prirent dix jours : *moralités*, *sotties*, pas d'armes et joutes; déjà le peuple saluait *son père*. Si le roi de France avait refusé de venger les injures du duc d'Orléans, en revanche les amis du duc d'Orléans, dans ces solennités triomphales, environnaient le roi de France. Au premier rang de ces dévoués et de ces fidèles, il faut placer Georges d'Amboise, que le roi venait de donner à la Normandie pour son archevêque, et comme le don le plus précieux que pût faire Louis XII à sa province bien-aimée. Conseil du duc d'Orléans en toutes choses, Georges d'Amboise l'avait tiré de la grosse tour de Bourges où il était prisonnier; il l'avait empêché de partir pour l'Italie, peu de mois avant la mort de Charles VIII. « Homme de cœur, d'expérience, de loyauté et de « bonne vie; le roi le tenait tout près de sa personne, soit qu'il traitât « d'affaires sérieuses, ou qu'il songeât à exercer son esprit; toujours « seul avec lui dans sa chambre, et compagnon dans tous ses voyages[1]! »

[1] Claude de Seysel, page 101.

— Ces premiers devoirs accomplis, et ces espérances données au bonheur public, le roi Louis XII résolut de reporter la guerre en Italie. Il prétendait au duché de Milan par les droits de Valentine de Milan, son aïeule, au royaume de Naples, par les droits de la maison d'Anjou. Pour mieux s'ouvrir l'Italie, le roi de France accueille avec les plus grands honneurs, dans sa bonne ville de Paris, le fils abominable de l'abominable pape Alexandre VI, cet infâme Borgia, l'amant doublement incestueux de sa propre fille Lucrèce. En moins de vingt jours, le Milanais était conquis; en quatre mois, tout le royaume de Naples. Cette armée venue de France était aussi brillante que l'armée de Charles VIII; elle avait son chant de guerre improvisé par le poëte Jean d'Autun, l'auteur de la chronique qui porte son nom :

Alarme! alarme! *ô gallicans* soudards!
Mettez avant, lances, piques et dards!

Soldats et capitaines, ils s'étonnaient également de toutes les merveilles de l'Italie; ils admiraient ce beau pays, « couvert de bois de haute « futaie, de champs fleuris, de courants ruisseaux, de claires fontaines, « de maisons et de jardins de plaisance. » Les historiens racontent à plaisir tous les enchantements de ce voyage à main armée. Ils disent l'entrée du roi à Milan, où le duc de Ferrare et le marquis de Mantoue vinrent pour le recevoir; sur les portes de la ville il y avait écrit en lettres d'or : *Loys rois des François, duc de Milan.* Et non-seulement les seigneurs de l'Italie furent les bienvenus auprès du roi de France, mais surtout les poëtes, les artistes, les architectes, les artisans célèbres; le roi donna un château pour un bel exemplaire des Discours de Cicéron. Nous n'avons pas à dire ici comment s'évanouirent toutes ces conquêtes en Italie, le roi d'Espagne et le roi de France se disputant le royaume de Naples, à la grande indignation et inquiétude de l'Europe; — les Français et les Espagnols se rencontrant dans les plaines de Seminares (1500-1501); — le duc de Nemours, le dernier descendant de Clovis, tué à Cerisolles par Gonzalve de Cordoue, *le grand capitaine* qui donne Naples à l'Espagne, et qui le lui donne pour deux siècles; — la naissance de Charles-Quint, — la mort d'Alexandre Borgia, — l'avénement de Jules II, le pape des poëtes, des artistes et des grands seigneurs, au trône pontifical; — la ligue de Cambrai formée contre les Vénitiens, et dissipée comme se dissipe toute ligue, aussitôt que l'un des ligueurs trouve son intérêt à la rompre; — la mort de Henri VII d'Angle-

terre, qui cède la place à Henri VIII : — le concile de Latran, le concile de Pise, — la bataille de Ravenne, gagnée sur les confédérés (Jules II, Ferdinand, Henri VIII d'Angleterre, et les Suisses) ; — puis le chevalier Bayard, Lautrec et le duc de Nemours, ce beau jeune homme de vingt-trois ans, — Gaston de Foix, le neveu du roi de France, laissé mort sur le champ de bataille : — le Milanais perdu pour la France : — le concile de Pise, transféré à Milan, et de Milan à Lyon; le royaume de France et la ville de Lyon mis en interdit par Jules II, vaines menaces du pouvoir pontifical ; — la mort de la reine Anne de Bretagne, et la mort de Jules II, et l'avénement solennel de Léon X ; — Louis XII qui reprend le Milanais et qui le perd pour la dernière fois à la bataille de Novarre ; — le troisième mariage de Louis XII qui épouse Marie, la sœur du terrible Henri VIII, Marie, aimée du duc d'Angoulême (François Ier), qui pensa se donner un maître et donner un roi à la France. Louis XII meurt à Paris, le 1er janvier 1515, en l'hôtel des Tournelles, pleuré de ce peuple qu'il avait tant aimé. Malgré tant de guerres malheureuses, tant de conquêtes inutiles, le peuple de France n'avait jamais, depuis tantôt trois cents ans, *connu un si bon temps*. L'agriculture était florissante, les finances étaient ménagées, l'impôt n'avait pas été augmenté ; aussi, lorsque les états de Tours décernaient au roi de France le titre de Père du peuple, *le plus saint nom qu'on puisse donner à un prince*, la nation tout entière accueillait avec transport ce titre mérité par son roi. Les arts et les lettres, non moins que l'agriculture et le commerce, furent encouragés sous ce règne, excellent entre tous. Le tiers du royaume, qui était en friche, apprend à sentir la charrue ; les villes prennent un aspect tout nouveau ; la France sait enfin ce que c'est que l'art et l'élégance. Louis XII et Georges d'Amboise rapportent d'Italie une architecture inconnue à la France, l'architecture qui bâtit non pas des cathédrales gothiques et des châteaux forts, mais des maisons élégantes, des palais pour les princes, des châteaux de plaisance pour les seigneurs amoureux des belles choses, le château de Gaillon, par exemple, mélange heureux de l'architecture et du style grec, et le palais de justice de Rouen, une autre création du cardinal d'Amboise et du Fra Giocondo, l'architecte de Louis XII. Le palais de Rouen n'était pas encore achevé, que le roi de France y voulait tenir un lit de justice, afin que rien ne manquât à la consécration de ce riche édifice, aujourd'hui complétement rendu à son élégance primitive, nobles murailles sur lesquelles la France pouvait comprendre enfin toutes les grâces et toutes les merveilles de l'architecture de la renais-

sance. Le trône royal fut dressé dans la grand'chambre du palais de justice, salle immense aux lambris de chêne sculptés et aux pendentifs dorés, toute éblouissante et toute chargée de moulures, d'arabesques, de portraits, d'ornements légers et gracieux. Le roi avait, à sa droite, le légat; les princes, à sa gauche; la noblesse entourait le trône; au pied du trône, le peuple; et tout au fond de la salle, l'armée des artistes, peintres, imagiers, doreurs, vitriers, venus tout exprès de l'Allemagne ou de l'Italie pour embellir la salle de Georges d'Amboise. A Milan, quand ils étaient les maîtres, Louis XII et son ministre avaient vu de près ce grand homme, le Michel-Ange de son temps, Léonard de Vinci, excellent génie en toutes choses, peintre, sculpteur, architecte, mécanicien, à ce point qu'un savant critique[1] a retrouvé récemment dans l'immense cahier de la bibliothèque Ambrosienne, écrit par Léonard, comme l'idée première de la vapeur. Quant à ce qui est l'esprit et la poésie de ce temps-là, le goût littéraire n'est pas aussi exercé que le goût des autres arts; l'esprit français du seizième siècle est pédant, sentencieux, diffus; il affecte l'érudition; le mot étouffe l'idée, la pensée expire écrasée sous la phrase. C'est que les langues anciennes, nouvellement retrouvées, se bégayaient à grand'peine, pendant que les langues modernes n'étaient pas faites encore; le seizième siècle, surpris et charmé à l'annonce des grands noms et des grandes œuvres de la Grèce et de Rome, ne savait pas encore par quelle invocation magique il dirait à l'antiquité païenne: *Marche devant nous, nous te suivons!* — *Le roi Louis, père du peuple, est mort!* Ce cri funèbre retentissait par toute la France, que déjà François Ier montait sur le trône. François Ier était l'arrière-petit-fils de Louis d'Orléans, assassiné par Jean-sans-Peur, et de Valentine de Milan; il avait vingt ans, il était beau, plein d'esprit, de bravoure, magnifique en toutes choses. Le roi Louis XII lui avait donné sa fille Claude, fille d'Anne de Bretagne. *Je vous recommande mes sujets,* avait dit le roi Louis XII, en mourant. Mais le roi avait bien jugé son successeur, quand il avait dit: *Ce gros garçon gâtera tout.* François Ier était avant tout un chevalier; il avait été élevé dans tout ce qui est l'éclat et la gloire; il était né au bruit du canon. Jeune enfant, il n'avait entendu parler que de batailles et de conquêtes; la conquête de l'Italie avait été son premier rêve après avoir été le rêve de Louis XII. Aussi bien, dès le mois d'août (1505), le roi de France se met en marche. L'armée française n'avait jamais été plus

[1] M. Delécluze.

brillante et plus nombreuse ; elle avait, pour lui donner l'exemple, et pour la conduire aux bons sentiers, le chevalier Bayard dans toute sa renommée. A la tête de l'armée marchait le connétable de Bourbon, qui depuis... mais alors il était dévoué et fidèle. Le roi, en partant, laissait à Louise de Savoie, sa mère, la régence du royaume. — Le 14 septembre (le roi avait passé la nuit couché sur l'affût d'un canon), la bataille de Marignan est complétement gagnée sur les Suisses. Le maréchal de Trivulce appelait Marignan *un combat de géants* : c'était la première grande victoire que les Français eussent gagnée depuis Crécy, Poitiers et Azincourt. A l'annonce de cette bataille, le sénat de Venise inscrit sur le livre d'or le nom de François I[er] et des princes de sa famille. — Bataille illustre, cette bataille de Marignan ; mais elle mettait les grandes nations de l'Europe dans le secret des ambitions de la France ; elle préparait, par les résistances mêmes du reste de l'Europe aux projets de la France, la grandeur à venir de l'Espagne ; enfin elle ouvrait à Charles-Quint l'Italie et la domination du monde. Par la mort de Ferdinand *le Catholique*, Charles-Quint venait d'hériter de la monarchie espagnole (1516) : il avait à lui seul la succession de la maison de Bourgogne, l'Espagne tout entière, le royaume de Naples, et ce monde nouveau, immense, que le Génois Christophe Colomb venait de donner à l'Espagne. A cette puissance, déjà sans contre-poids, et qui menaçait de grandir encore, la France pouvait opposer l'unité de son territoire, sa position merveilleuse, son double rivage, la vaillance personnelle de son roi, l'enthousiasme et l'obéissance du peuple de France, l'humeur belliqueuse et chevaleresque de la nation, l'alliance des Suisses battus par les Français à Marignan, et fiers maintenant de suivre les drapeaux de la France ; enfin ses capitaines, Bayard, la Trémouille, Lautrec, le vieux Trivulce, la forte tête du conseil. — Entre François I[er] et Charles-Quint, celui-ci emporté par son courage, celui-là brave par nature plus que par tempérament, l'un hardi, l'autre prudent et rusé ; François, le roi en belle humeur, Charles, le roi sérieux, même dans ses joies ; François, le meilleur cœur, Charles, la meilleure tête de l'Europe, l'Europe entière fut divisée pendant trente ans. Entre ces deux puissances formidables, la lutte fut d'autant plus longue et plus acharnée, que celui qui aurait pu faire pencher la balance, Henri VIII d'Angleterre, également intéressé à l'affaiblissement de l'Espagne, et à l'affaiblissement de la France, ne prit nulle part à ces longs débats, qui servaient sa propre grandeur.

Après la mort de Maximilien, Charles-Quint et François I[er] se dispu-

tent le grand titre d'empereur : c'est Charles qui l'emporte; alors la France se trouve enveloppée par les possessions de la maison d'Autriche, le soleil ne se couche plus sur les domaines du roi d'Espagne, maître de l'Amérique, maître des Indes. — L'Amérique et l'imprimerie, deux révolutions qui n'ont pas leurs égales dans les annales des peuples; le commerce et l'argent de l'ancien monde, l'or du Pérou et l'or du Mexique, apportèrent dans les affaires politiques des changements que nul ne pouvait prévoir : la marine militaire et la marine marchande s'agrandissent de toute l'étendue d'un Océan sans rivages. Dans cette route nouvellement tracée au génie, au travail et à l'ambition des peuples, les Normands entrent hardiment. les frères Permentier de Dieppe découvrent l'île de Fernambouc; Jacques Cartier, le hardi navigateur, signale le premier l'île du Canada; Roberval s'établit à l'île Royale dans l'Acadie; les uns et les autres ils prennent leur bonne part de ce monde nouveau que rêvaient les navigateurs de Dieppe même avant Christophe Colomb. — Et Luther qui fait entendre ses premières menaces! — La mort de Léon X qui a donné son nom à son siècle. — La trahison du connétable de Bourbon, le seul traître que les Bourbons aient jamais compté dans leur race. — La mort du chevalier Bayard, tué à la retraite de Rebecque par une arquebusade : « Quand il sentit le coup, il se prit à crier : *Jésus!* Si prind son épée par le poignée et baisa la croisée, en signe de la croix. » — Bataille de Pavie (14 février 1526) : *Tout est perdu, fors l'honneur.* — Le roi Jean, pris à Poitiers, fut traité avec plus de courtoisie que François Ier pris à Pavie. — Traité de Cambrai (1529) qui termine les guerres d'Italie entre François Ier et Charles-Quint. — (1534.) Henri VIII, pour épouser Anne de Boulen, fait déclarer par son parlement l'Angleterre affranchie du pouvoir et de la juridiction du pape. Il s'empare des biens ecclésiastiques; il fonde une Église nouvelle dont il est le chef. Comptez déjà que de progrès ont signalé la réforme religieuse! Elle est en Angleterre, en Allemagne, en Suisse; elle menace les Pays-Bas, l'Écosse, la Pologne, la Hongrie; elle agite l'Italie, elle inquiète l'Espagne; peu s'en faut que la France, ce royaume de l'opposition religieuse, n'adopte ces nouveautés hardies dont se préoccupent toutes les âmes. Déjà les opinions de Luther ont pénétré dans le parlement, dans l'université, dans la noblesse, dans la bourgeoisie, dans les esprits les plus avancés : la duchesse de Ferrare, Renée fille de Louis XII, Marguerite reine de Navarre, sœur de François Ier, la belle duchesse d'Étampes elle-même, penchaient du côté de Luther. Érasme, ce Voltaire du seizième siècle, le bel esprit goguenard tout disposé aux railleries piquantes, attaquait, par l'esprit et le sarcasme, les

mêmes abus que Luther avait signalés par ses emportements et ses colères. — (7 janvier 1547.) Mort du roi d'Angleterre; huit mois après, François Ier, son rival, meurt à l'âge de cinquante-trois ans. « Les dames plus que les ans lui causèrent la mort. » — Il a eu l'honneur de résister à toute l'Europe; — il a été le père des sciences et des lettres, — il a gagné la bataille de Marignan! — le roi du seizième siècle, pour tout dire. — Autant que les Médicis, et plus que l'empereur Charles-Quint, François Ier s'est montré le protecteur des lettres et des arts.— Il a été l'ami de Clément Marot, le patron de Benvenuto Cellini et du Primatice, l'admirateur passionné du Titien; Léonard de Vinci est mort dans ses bras. Depuis le siècle de Périclès, et depuis le siècle d'Auguste, le genre humain n'avait pas produit tant de chefs-d'œuvre dans tous les arts de l'imagination et de la pensée; l'histoire, l'architecture, la peinture, la poésie, brillent d'un éclat inconnu. L'éloquence se fait jour parmi tant de débats étranges, les sciences s'attaquent aux problèmes les plus hardis. L'Italie jette au loin son intelligence, ses richesses, ses grands œuvres; elle est agricole, elle est commerçante, et elle emploie avec un égal bonheur la laine et la soie, le marbre et le fer, l'or et l'argent; elle attire à elle tous les produits du Midi et du Levant. Chassés de Constantinople, les Grecs, ces exilés presque divins, ramènent avec eux tous les souvenirs poétiques de la grande patrie. — Terre bénie, terre féconde, cette Italie, — beau ciel, — resplendissant soleil, nobles ruines de l'ancien monde, religion des esprits qui parle également aux sens de l'homme et à son cœur. Cette éternelle beauté de la patrie italienne, incessamment errante et féconde, tout, et même les émotions de la guerre, devait servir à réveiller le génie à peine endormi de la terre qui avait produit Horace, Tibulle, Salluste, Cicéron et Virgile. Réveillée, l'Italie réveilla la France. Florence l'élégante, la Florence des grands peintres, des architectes excellents, des hardis sculpteurs, des femmes belles, galantes, parées, devint le modèle de Paris; les Médicis, ces marchands grands seigneurs, enseignèrent aux rois à venir comment on aime, comment on récompense les artistes et les poëtes. — Dante a paru, il a créé la langue italienne. Pétrarque a chanté ses mélodies les plus correctes; le cardinal Bembo, l'élégant disciple de Virgile (1547), annonce en vers latins la venue de l'Arioste (1555), et celui-là révèle à l'Italie attentive et charmée les plus charmants mystères de cette langue presque divine. — Du même pas marche le Tasse, l'amoureux de la princesse de Ferrare Eléonore, la muse inspiratrice autant qu'ingrate; beau poëte qui chan-

tait à l'Europe les émotions affaiblies des croisades, les gloires, les combats, les voyages lointains, les vieilles amours, les légendes du moyen âge, et ses batailles et ses amours. A la suite des poëtes épiques, arrive nécessairement le poëte dramatique, car le récit passe avant l'action ; car, si la poésie épique se contente d'un lecteur isolé, le drame veut, avant tout, beaucoup d'hommes pour en faire des acteurs, et beaucoup d'hommes qui prêtent leur âme, leur cœur, leur esprit, leur oreille, à l'action de la poésie. Au nombre des poëtes dramatiques vous avez le cardinal Bibiena et Machiavel. Léon X est un grand poëte, non-seulement par les poëtes qu'il encourage, mais par lui-même. Il écrit, et il écrit à merveille la belle langue que parlait Virgile. Boccace et Machiavel, inventeurs de la prose : ils racontent, à la façon de témoins oculaires, ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont appris, celui-ci dans le congrès des républiques, celui-là dans le boudoir des belles courtisanes florentines; l'autre enfin à la cour de Léon X, d'Adrien et de Paul III. Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! c'est le siècle de Raphaël, de Jules Romain, de Caravage, du grand Michel-Ange, du Titien, du Corrége, de Tintoret. La basilique du monde chrétien, Saint-Pierre de Rome, se dresse dans les airs comme pour attester la toute-puissance de l'idée chrétienne. — Dans le Midi, le christianisme triomphe et s'enivre lui-même au milieu de toutes ces pompes et de toutes ses magnificences, pendant que le Nord, calme et sérieux, ne songeait qu'à la conquête de libertés nouvelles. C'en est fait, le doute s'était mêlé à la croyance ; l'Église était blessée ; les licences de la cour de Rome, son oisiveté, ses discordes, préoccupaient d'une étrange façon même les chrétiens les plus fervents de l'Europe : une réforme était désirée et attendue de tous ; elle était dans toutes les âmes, on la retrouvait au fond de toutes les espérances. Il est vrai que la cour de Rome avait résisté aux premières tentatives; résistance inutile, le supplice de Jean Hus n'avait fait que rendre plus authentiques les premières oppositions. L'Église était désormais abandonnée aux disputes : *Tradidit mundum disputationibus.* C'est alors que l'on vit arriver le grand réformateur, Martin Luther, cet homme qui devait accomplir à lui seul la plus importante des révolutions qui aient agité le monde. Enfant du peuple, fils d'un pauvre mineur, esprit singulier, âme énergique, profond courage, cœur indompté. Un voyage qu'il fit à Rome (1510) l'avait pénétré d'horreur pour la corruption de la cour pontificale. Il revient pénétré de douleur, plein d'inquiétude, avide d'apprendre ; il commandait à grand'peine au tumulte intérieur de la passion. Par la prière, par la méditation, par l'abstinence, il

se préparait aux grandes batailles. Il fut écouté aussitôt qu'il rompit le silence, car l'inspiration était dans sa parole. Sa parole produisait sur les âmes l'effet d'*une torche ardente jetée sur des gerbes de blé*. Il eut sur-le-champ des ennemis et des disciples: ses écrits, brûlés publiquement à Louvain, à Cologne, à Mayence, remplirent le monde de leur enthousiasme et de leurs malédictions. Par ces livres, l'autorité du pape était sapée dans sa base. — *L'évêque de Rome!* disait Luther. La persécution le grandit encore: il frappe à coups redoublés sur les adorations et les obéissances de quinze siècles. Plus de messe, plus de confession auriculaire, plus d'adoration des saints: le prêtre devient père de famille, les couvents sont fermés, les vœux monastiques sont abolis, les biens du clergé reviennent à l'État. — Alors commencent les guerres religieuses, d'horribles guerres où les catholiques et les protestants se déshonorent à plaisir. — D'un côté, l'Allemagne, les horreurs de la Saint-Barthélemy, les fureurs de la Ligue, l'assassinat



du Roi Henri IV, les massacres de l'Irlande, la révocation de l'édit de Nantes et les dragonnades; d'autre part, les bûchers de Genève, les violences sanglantes de Munster et l'asservissement abominable de l'Ir-

lande, et la guerre scélérate déclarée par les protestants, aux temples, aux autels, aux tableaux, aux statues, aux tombeaux même, aux chefs-d'œuvre dans tous les arts. — (1547-1559.) — La race des Valois expire avec le roi Henri II : c'est une autre société qui s'empare de la France; le maréchal de Saint-André perd la bataille de Saint-Quentin. — Prise de Thionville et de Calais par le duc de Guise, Calais la ville anglaise, ce chef-d'œuvre guerrier du roi Édouard; c'était tout ce qui restait aux Anglais des conquêtes de ce grand homme — Mariage de Jeanne de Navarre, la digne mère de Henri IV, avec Antoine de Bourbon. — Marie Stuart épouse le dauphin de France. — Marie, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, la *sanglante* Marie, rétablit pour un instant la religion catholique, apostolique et romaine dans l'île de la Grande-Bretagne. — Abdication et mort de Charles-Quint. — Par l'édit d'Écouen, les réformés sont punis de mort. — Les Montmorency, les Châtillon, les Guise; l'amiral de Coligny, chef des calvinistes normands.

« *C'est* la deduction du sumptueux ordre, plaisants spectacles, et « magnifiques theatres dressez et exhibez par les citoyens de Rouen, « ville metropolitaine du pays de Normandie, à la sacree majesté du « tres-christian roy de France, Henry second, leur souverain seigneur, « et à tres-illustre dame madame Katharine de Medicis, la royne son « espouse, lors de leur triumphant, joyeulx et nouvel advenement en « icelle ville, qui fut es jours de mercredy et jeudy premier et second « jours d'octobre, mille cinq cens cinquante, et pour plus expresse in- « telligence de ce tant excellent triomphe, les figures et portraits des « principaux aornements d'iceluy y sont apposez chacun en son lieu, « comme l'on pourra voir par le discours de l'histoire [1]. »

La description de ces fêtes brillantes compose, en effet, un très-curieux chapitre. Rien n'y manque : les conseillers échevins de Rouen, les citoyens de ladite ville, les principaux et les plus éminents, avaient délibéré et arrêté l'ordre qu'ils tiendraient « *en icelle entrée,* sous le bon « plaisir de mondit sieur l'amiral, gouverneur de Normandie, soubs « M. le Dauphin. » Venaient d'abord les archers, honorablement montés et vêtus de la livrée de l'amiral, cinquante hommes accoutrés de cottes de maroquin blanc sur pourpoint de satin jaune; les maisons parées de riches étoffes et tapisseries, mêlées de fil de soie; les trois légions mendiantes : cordeliers, jacobins, augustins; les vingt-quatre

[1] Rouen, 1551, 1 vol. in-4°. 17741, Bibliothèque Mazarine.

mesureurs de grains, à cheval, vêtus de casaques de taffetas gris; les courtiers de vin, vêtus de damas noir; les quarante courtiers-auneurs de drap, vêtus de satin noir, l'épée bien dorée dans le fourreau; les vendeurs de poisson et auneurs de toile; les gens de la monnaie, en vestes de damas noir; les deux peseurs; les quatre sergents du vicomte de l'eau, en longues robes de satin noir, doublées de velours noir; les cinquante arbalétriers de la ville, les hoquetons d'icelle d'argent. Venaient ensuite le lieutenant-général du bailli de Rouen, les six conseillers échevins modernes, les anciens conseillers accompagnés des quatre quarteniers. A la longueur de deux piques, marchaient de grâce hardie et belliqueuse, quinze cents soldats de cinq à chaque rang, distribués en trois bandes; trois chars triomphants et leur suite d'excellente richesse et beauté. Le char de religion, et sur le train de derrière dudit char triomphant étaient assises trois dames d'un maintien gracieux; celle du milieu se nommait Vesta, déesse de religion. « Après « avoir humblement salué le roy, commencerent ensemble à chanter « melodieusement, chacune tenant sa partie de musique, et plusieurs « cantiques de louange! » Sans compter des éléphants, au nombre de six, approchant *fort près* du naturel. A la queue des éléphants suivaient, les bras liés, la tête baissée, plusieurs captifs. Un jeune enfant représentait la noble personne du monarque et dauphin de France, le capitaine des enfants d'honneur à cheval. — Mais dans ce brillant cortège, ceux qui attiraient les plus avides regards, c'était la suite non moins grave que magnifique du parlement, composé « de quatre presi- « dents, accompagnez de quarante conseillers, de deux advocats du roy « et du procureur general, du greffier civil et criminel, et des requestes « d'icelle court, tous vestus de leurs robbes d'escarlates rouges, dou- « blees de velours, le chaperon d'escarlate, fourrez d'hermines, esten- « dues sur l'espaule; excepté que les présidents avoient une épitoge « d'escarlate semblablement fourrée d'hermines estendue sur leurs es- « paules, leurs bonnets de velours noirs, moullez en façon de mortier, « le rebras aussi fourré, et que les greffiers portoient ung chaperon « de fin drap noir, à bourlet et longue cornet. Ceste tant honorable « compagnie estoit precedée des huit huissiers de ladite court, portant « robbes de brune escarlate, le chaperon de drap noir à longue cor- « nette, la verge pollye à la main. Et pour la difference du premier « huissier aux autres ses compagnons, il avoit chef couvert de son « mortier de drap d'or, le rebras fourré d'hermines.. Les mulles de « mesdictz seigneurs les presidents conseillers et de leur suytte, estoient

« richement houssez et harnachez de noir, embellys de garnitures do-
« rez..., leurs laquais bravement accoustrez de leur livree... A la suytte
« de laquelle court de parlement estoient les advocats et procureurs,
« chascun honorablement vestu, et montez sur leurs mulles, houssez et
« enharnachez conformement à leurs habits et que l'estat de judicature
« le requeroit, qui marchoient troys à troys d'une espace entre eux
« moyennement distante... »

C'est bien triste, savez-vous, d'écrire l'histoire des troubles civils qui, pendant trente-sept ans, couvrent la France de ruines, de honte et de sang. On se perd dans ces intrigues compliquées, on reste épouvanté de ces guerres dont le résultat est plein d'amertume. L'aristocratie féodale n'a pas été tellement brisée par le roi Louis XI, que de temps à autre elle ne retrouve les souvenirs et le regret de sa puissance passée. Charles VIII, il est vrai, et Louis XII, et François Ier, ont occupé les gentilshommes de leur royaume dans les guerres d'Italie; mais, pour avoir été entraînée dans ces distractions de la gloire, la noblesse n'était pas vaincue au dedans; elle attendait Richelieu et Louis XIV pour son abaissement définitif. D'autre part, le tiers état, les bourgeois, tout puissants qu'ils étaient devenus, n'étaient pas encore assez forts pour résister victorieusement aux maîtres du sol. Le nom de l'homme et sa dignité avaient conservé, sur les bourgeois, une grande autorité morale. Le bourgeois se rappelait les vieilles guerres, il aimait la mêlée des armées, il ne s'était pas encore amolli dans les charmantes douceurs de la vie pacifique; les armes, les combats, les chevaux de bataille, les armures brillantes au soleil, plaisaient à ses regards éblouis; les bourgeois suivaient volontiers les seigneurs dans la mêlée, si bien que la paix ne pouvait être nulle part dans un royaume où très-peu de gens, dans la noblesse aussi bien que dans le peuple, avaient appris à aimer la guerre. Au moindre prétexte, bourgeois et seigneurs, ils couraient aux armes, le plus souvent pour l'unique joie de se battre. A plus forte raison furent-ils disposés aux combats, quand le malheur des temps vint apporter en France les passions religieuses. L'empressement pour la réforme religieuse fut d'autant plus vif que ces âmes ardentes comprenaient plus confusément quelles effrénées batailles allaient se livrer autour de cette passion nouvelle. Le protestantisme fut reçu chez nous, non pas avec le calme sang-froid de l'Allemagne, mais avec une joie qui ressemblait à celle que peut causer l'apparition d'une belle tragédie. La mort de Henri II, ce roi brillant, tué par M. de Montgommeri dans un tournoi, ne fit qu'augmenter notre penchant pour ces nouveautés

qui contenaient en germe tant de désordres. Bientôt le fanatisme s'en mêla, fanatiques calvinistes, catholiques fanatiques, rage et sang des



deux côtés; des hommes qui résistent à l'autorité royale, les gentilshommes regardant comme un de leurs droits le droit de se défendre à main armée. De là ces guerres civiles, acharnées, sans fin! Du sang des deux parts: mais du côté des catholiques, la nuit sanglante, horrible, la honte exécrable de la Saint-Barthélemy. Les règnes de François II, de Charles IX, de Henri III, la première partie du règne de Henri IV, c'est le même drame joué par les mêmes acteurs. Ces acteurs, les voici : les Guise, le duc de Lorraine, le connétable de Montmorency, les Châtillon, Antoine, roi de Béarn; Henri de Béarn, les princes de Condé, le chancelier de l'Hospital, M. le premier président Matthieu Molé, M. de Harlay, M. de Thou; et des personnages d'un plus doux aspect, mais d'une influence non moins dangereuse sur les destinées de la France : Catherine de Médicis, Marguerite de Valois, Marie Stuart, Jeanne d'Albret, la duchesse de Nemours, madame de Montpensier, madame d'Aumale, Gabrielle d'Estrées, les héros de nos guerres civiles! Ne croirait-on pas, au premier abord, que ces esprits d'élite, ces jeunes gens, ces belles personnes vont s'entendre sans livrer bataille? Ce se-

rait peu connaître le cœur humain. Au contraire, plus l'amitié a été grande, plus la haine sera profonde. On se tue avec rage, on se ruine avec joie, on sait, dans les deux partis, où les coups doivent porter pour faire plus de mal : l'acharnement va si loin qu'on est content de tout perdre, pourvu que, de son côté, l'ennemi ne sauve rien, pas même l'honneur. Ce ne sont que troubles, divisions, jalousies, haines des deux parts : Guise, le vaillant capitaine, ce héros qui avait repris Calais, l'oncle de Marie Stuart, reine de France et d'Écosse, la fille de Marie de Guise et de Jacques V ; Catherine de Médicis, insolente et fière, sanglante reine qui égorgeait une moitié du royaume, pour dominer l'autre moitié ; Antoine de Bourbon, roi de Navarre, un soldat bon à être tué sur le glacis d'une citadelle, ce qui en effet arriva ; Louis de Condé, né pour les grandes entreprises ; l'amiral de Coligny, un de ces hommes qui naissent grands et qui vivent grands, naturellement et sans effort. Et pour contenir cette mêlée d'hommes illustres, d'esprits révoltés et d'épées redoutables, seul contre tous, M. le chancelier de l'Hospital, qui ne connaît que le bien de l'État, qui n'appartient ni aux princes du sang ni aux Guise, rare honneur, antique vertu comme on en voit quelques-unes dans les *Vies des hommes illustres* de Plutarque. Sous le chancelier de l'Hospital, le cardinal de Lorraine introduit en France le tribunal de l'inquisition et ses justices abominables ; car c'est un fait acquis à l'histoire, la Normandie, depuis les jours de François Ier, subissait le tribunal de l'inquisition. Cet affreux tribunal, juge des consciences, avait établi son domicile à Évreux, et d'Évreux il surveillait la province entière. En vain le parlement de Normandie avait protesté contre cette justice exceptionnelle, l'ordre était venu aux magistrats siégeant à Rouen, de laisser agir ces étranges confrères. Les inquisiteurs étaient consultés sur les cas de conscience les plus difficiles : ils posaient les questions adressées aux accusés d'hérésie. Malheur à eux ! De leur souffle empesté ils ont allumé plus de bûchers que le parlement de Normandie, depuis sa création jusqu'à la fin de sa puissance. Ils ont enseigné aux bourreaux fatigués mille sortes de cruautés et de barbaries ; le feu et la flamme ne laissaient pas assez languir les victimes, les inquisiteurs suspendaient ces malheureux à des poutres que le bourreau baissait ou levait à son gré au milieu du bûcher. Or, et voilà comment se grandissent les hommes ! ces malheureux faisaient des prosélytes, plus encore par leur courage que par leurs discours. Là étaient la force et la puissance de la réforme ; à mesure qu'augmentaient les supplices, augmentait l'audace des réformateurs. Sous le parvis même de Notre-Dame, les cantiques calvinistes de Clément Marot

étaient chantés. Henri II, cela devait être, ne fut ni plus clément que François I[er], ni plus intelligent. Que de supplices! que de bûchers! Un poëte de Caen est brûlé vif, pour quelques livres réprouvés dont il était porteur. Le curé d'une paroisse de Rouen, pour insulte au saint sacrement, est brûlé, suffoqué, aveuglé, jeté à l'eau. Une femme, mariée en Angleterre, pour avoir mal parlé des images, est livrée aux flammes!

Plus d'une fois le bûcher, plein de malheureux, était entouré d'une procession qui chantait de pieux cantiques. — A ces supplices ajoutez la misère! Le peuple était écrasé d'impôts et de subsides : dans la basse Normandie, des maisons entières étaient abandonnées: dans la haute Normandie, le connétable Anne de Montmorency racontait, dans le conseil du roi, que vingt-six villages avaient été abandonnés par leurs habitants. Plus d'agriculture, plus de commerce, plus rien de cette prospérité presque fabuleuse que nous avons rencontrée en notre chemin. La fureur religieuse s'était emparée de toutes les âmes; ce fut d'abord une simple question, mais cette interrogation amiable était devenue une bataille. Les protestants se défendaient à main armée: à main armée, les huguenots arrachaient au bourreau ses victimes. — En chaque lieu, la sédition, pour éclater, ne demandait qu'un prétexte, un fanatique, un prédicateur, un illuminé, un cantique. — Plus on menace, plus la réforme marche, tête levée. Sous Charles IX, les réformés demandent hautement le libre exercice de leur culte que leur avaient refusé les Guise. Ils s'étaient déjà comptés, ils étaient, disaient-ils, cinq cent mille hommes dans le royaume, décidés à défendre la liberté de conscience. Bien plus, dans la nuit du 15 avril 1562, ils s'emparent de la ville de Rouen, ils chassent du château le grand bailli Villen d'Estouteville, heureux d'avoir la vie sauve: du vieux palais ils chassent le gouverneur, le sieur de la Londe. Devant cette rage implacable, les catholiques s'enfuient épouvantés: les châteaux, les forts, les maisons, les églises, tombent dans les mains de ces furieux. Le parlement éperdu ne sait comment arrêter l'émeute hurlante. Vous avez lu dans un beau roman de Walter Scott (*l'Abbé*) comment les populaces pillent, ravagent, brûlent, dévastent, profanent. Hélas! quelques mois après la révolution de juillet, nous avons été témoins nous-mêmes des dévastations et des ravages impies de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois; ces ravages sont les mêmes partout et dans tous les temps : des chefs-d'œuvre anéantis, des statues mutilées, de vieux prêtres couverts d'opprobre recevant d'un front serein ces abominables outrages, et — courageux jusqu'à la fin — célébrant même au milieu des ruines, même

sur l'autel brisé, les saints mystères de l'Évangile. Mais qui pourrait dire les désordres de cette ville, abandonnée à elle-même? Pour la première fois, depuis la captivité de Richard (*Cœur-de-Lion*), saint Romain le libérateur ne sera pas porté dans sa châsse par le prisonnier rendu à la vie. O douleur! Notre-Dame de Rouen, l'église mère, l'église primatiale, l'honneur antique de la Normandie, et, avec Notre-Dame, les trente-six églises paroissiales, et les églises collégiales, et les monastères, et tout ce qui était l'œuvre, la croyance, l'art, la passion, le respect d'autrefois, tous ces miracles, l'émeute protestante, l'émeute hideuse, l'émeute sans pitié, sans intelligence, sans cœur, les veut briser, afin que pas une pierre ne reste sur une pierre. C'est une fièvre: tout se rompt, tout se brise, s'anéantit. Une immense poussière s'élève au loin, chargée de cette immense tempête; l'orgue gémit sous les coups de massue, les cloches volent en éclats, les tableaux déchirés retombent sur les mosaïques écrasées; les chaires, les retables, les jubés, chefs-d'œuvre sculptés dans le bois de chêne; les images, les couleurs, les formes, les cercueils, les vases sacrés, les bénitiers, les calices, les chasubles, brisés, broyés, pulvérisés par cette rage impie! Saint-Ouen, l'église normande... la cathédrale... jugez, par ce qui reste, quelles devaient être ces œuvres magnifiques de l'art et de la croyance des hommes les plus intelligents et des plus hardis de l'univers. — Maintenant les huguenots dressent des bûchers à leur tour, et dans ces bûchers ils jettent pêle-mêle les livres, les christs, les ornements: à moins que cela n'amuse les huguenots de se couvrir de la chasuble du prêtre, et de traîner cette dérision dans les fanges de la cité. Ceci a été la mort des églises de Saint-Godard, de Saint-Ouen, de Sainte-Croix, de Saint-Laurent, de Bocherville. Au Havre, à Dieppe, à Bayeux, partout, s'étendit la dévastation brutale. Des églises, la dévastation et le pillage se portèrent sur les châteaux, sur les chaumières: enfin le parlement de Normandie est chassé de sa ville, et peu s'en fallut que les religionnaires ne missent le feu à cet admirable édifice construit par le cardinal d'Amboise et son ami le roi Louis XII. Chassé, le parlement porte ses plaintes au roi de France en sa maison de Monceaux. — Le roi Charles IX reçut les envoyés du parlement en présence de la reine-mère, du roi de Navarre, du cardinal de Bourbon, du chancelier de l'Hospital. Avec le parlement, toute autre justice avait abandonné la ville : la cour des aides, le bailliage, les officiers de ville, les différents magistrats qui tenaient à l'ordre, au repos, à la fortune de la cité. Grande misère qu'une ville chrétienne soit livrée à tant d'aveuglement et de fureur! — Il est im-

possible de raconter une à une ces folies sanglantes. Le faubourg de Rouen, Darnetal est brûlé, les églises de Réquinville et des Chartreux sont brûlées, les cachots du vieux palais sont remplis de prêtres résignés au supplice. — La Normandie entière est en proie aux mêmes fureurs. Cependant le parlement de Normandie, impérissable comme la justice, s'était transporté à Louviers « en la maison de maître Simon Béhotre, bailli de Louviers. » Avant toute justice, chaque membre du parlement, la main sur les Évangiles, jura de nouveau qu'il était orthodoxe! Qui était suspect d'hérésie n'était pas admis à prêter le serment, ainsi fit-on pour tous les officiers de justice. Et enfin dans ces premiers édits datés de Louviers (26 avril 1562), pour prouver au roi et au peuple de France qu'il était innocent de ces épouvantables désordres, le parlement ordonnait qu'aux frais même de ceux qui les avaient dévastés et ruinés, seraient réparés les édifices religieux. Il déclarait les protestants forcenés sacriléges et violateurs, et leurs vassaux affranchis de tout service, et leurs fermiers affranchis de toute redevance, permettant d'arrêter les ministres prédicants et de les *tuer et mettre en pièces*, faisant signifier son installation à Louviers par un tambour. Alors commencèrent les réactions, les vengeances, les châtiments. Par charretées on menait à Louviers les séditieux arrêtés à Lisieux, à Corneilles, à Pont-Audemer, on les pendait, on les brûlait, ils étaient rompus vifs; on en tuait soixante par jour ; cela dura jusqu'à ce qu'enfin le chancelier de l'Hospital, ce grand homme, envoya au parlement de Louviers tout exprès pour dire aux parlementaires « qu'ils ne fussent pas si violents « à faire mourir les huguenots qui tombaient en leurs mains ! On dirait que le chancelier de l'Hospital a été donné à la terre pour la consoler des excès et des crimes de cette époque funeste. Les bons conseils viennent de lui ; son âme est charitable, sa justice est sans bornes, comme sa haute sagesse. En vain il s'opposa au colloque de Poissy (1561) ; les catholiques et les protestants, également fiers de leur éloquence, ne veulent pas laisser passer cette illustre occasion de faire assaut de logique et d'habileté. Le cardinal de Lorraine, bel esprit tout cicéronien, défend l'orthodoxie catholique en belles phrases cadencées, pendant que, de son côté, Théodore de Bèze, élevé aux rudes controverses du protestantisme, défend la réforme en logicien convaincu. Dans ces plaidoiries, c'est le protestant qui l'emporte, triomphe d'un jour dont l'*Histoire des variations* et Bossuet feront bonne justice. — Plus que jamais, la guerre civile grondait dans le lointain. Au triumvirat du duc de Guise, du connétable de Montmorency et du maréchal de Saint-André,

se réunit le roi de Navarre sans songer qu'il vient de s'allier aux plus cruels ennemis de sa maison. Malgré le chancelier de l'Hospital, le triumvirat veut la guerre, il aura la guerre. Les premières escarmouches se font à Vassy (1562); le lendemain, toute la France était en feu. Protestants et catholiques, ils s'armaient, ils se battaient au nom du roi. Les chefs des protestants, le prince de Condé et l'amiral de Coligny font d'Orléans leur place d'armes; la guerre éclate, guerre civile dont se mêle l'Europe : du côté des catholiques, Philippe II; du côté des protestants, Élisabeth d'Angleterre, qui, pour quelques secours accordés aux protestants, s'empare du Havre! Dans ce conflit universel où tant de passions, bonnes et mauvaises, sont aux prises, la reine mère reconnaît avec joie les émotions, les tumultes, les conjurations, les cruautés de Florence au temps des Pazzi et de Lando, le cardeur de laine. — Cependant l'armée royale est à Rouen que défend Montgommeri avec vigueur, la ville est prise après une vive résistance. A ce siége Antoine de Navarre, le père de Henri IV, meurt d'une blessure légère (16 octobre 1562); quelques jours de tempérance auraient sauvé le roi de Navarre. De protestant qu'il était, il mourut catholique, pendant que Jeanne d'Albret, la mère du *Béarnais*, plus prévoyante, se faisait calviniste. — Le 19 décembre de la même année, les deux partis se rencontrèrent près de Dreux. Tout près d'en venir aux mains, ils hésitent, ils se troublent; peu s'en faut qu'ils ne se reconnaissent les enfants de la même religion et de la même patrie... mais enfin, la fausse honte qui a fait commettre tant de crimes pousse, les uns contre les autres, ces fils de la France, et, durant cette longue bataille de sept heures, ils s'abandonnent à toutes les fureurs des guerres sans nom : *Quò, quò, scelesti, ruitis?* dit le poëte. A cette bataille de Dreux périt le maréchal de Saint-André, le connétable est pris par le prince de Condé; à son tour le prince de Condé est pris par le fils du connétable, Coligny s'enfuit en toute hâte dans les murs d'Orléans. Le duc François de Guise, le roi de cette journée, restait le maître de la reine et de la France, il est assassiné par Poltrot de Méré. Hélas! l'assassinat, vous le savez par tant d'exemples, est un des éléments des guerres religieuses. — La convention d'Amboise (1563, Paris seul et l'arrondissement de Paris étaient fermés au culte protestant) fut à peine suivie de quelques jours de repos; la reine mère profita de la trêve pour faire déclarer la majorité du roi de France, par le parlement de Rouen. — Roi malheureux, perverti par sa mère, esprit distingué rendu à plaisir emporté et cruel, jeune disciple d'Amyot, le plus heu-

reux et le plus bienveillant des hommes cet Amyot, abbé de Bellosane! Qui lui eût dit que cet enfant, élevé dans la contemplation des vertus antiques, deviendrait le plus grand coupable qui ait souillé de sang et couvert d'épouvante le royaume de France? — La bataille de Saint-Denis appartient à la seconde guerre civile. Anne de Montmorency, le connétable, commandait l'armée royale, le prince de Condé et l'amiral de Coligny s'avançaient à la tête de l'armée protestante; blessé huit fois, le connétable Anne de Montmorency, austère et énergique vieillard de soixante-quatorze ans, est tué d'un coup de pistolet par Jacques Stuart. — Celui-là mort et le prince de Condé tué à la bataille de Jarnac, gagnée par le duc d'Anjou (Henri III), l'amiral de Coligny restait le chef du parti protestant; ce fut alors que la veuve d'Antoine de Bourbon, Jeanne d'Albret, arriva dans le camp des protestants tenant par la main son fils, le jeune roi de Navarre. Henri est proclamé le chef des protestants; il avait seize ans alors. Il était dans l'éclat, dans la vigueur de la jeunesse. Né soldat, il avait été habitué de bonne heure aux fatigues de la guerre; sa gaieté était franche, son cœur était bon, son esprit alerte et vif. Il savait également vivre comme un prince et vivre comme un soldat; il portait avec la même grâce et la même bonne humeur les haillons de bure et le manteau brodé, doublé d'hermine; familier avec ceux qui l'aimaient, actif, entreprenant jusqu'à l'audace, amoureux à ses heures de liberté, mais alors amoureux comme un fou. — A Montcontour, l'armée protestante est battue comme elle l'avait été à Jarnac; deux fois Coligny recule devant le duc d'Anjou; la gloire de son frère inquiète Charles IX, on parle de paix avec les protestants, et pour la mieux cimenter, cette paix exécrable, on marie le jeune Henri de Béarn, avec Marguerite de Valois, la sœur du roi de France. — 24 août 1572. — Jetons un voile sur cette nuit de sang et d'horreur commencée au glas de Saint-Germain l'Auxerrois, achevée au bruit des arquebusades parties du Louvre. — La cour de Rome se réjouit, la reine Élisabeth prend le deuil, l'Europe entière s'entretient avec indignation de cette exécrable lâcheté. — On cite les noms des braves gens qui refusèrent d'obéir au roi-bourreau. A Rouen, le gouverneur Lannegny-Leveneur et le cardinal de Bourbon protégent, de toutes leurs forces, les calvinistes malheureux. L'évêque de Lisieux, monseigneur Jean Hennuyer, couvre de sa protection pastorale les familles vouées à la mort; le gouverneur de Dieppe, le sire de Sigogne, ne trouve à Dieppe que des soldats et pas un assassin; le maréchal de Mattignon sauve la vie des protestants d'Alençon et de Saint-Lô. — Depuis cette nuit funeste, Charles IX

sentit au cœur le remords, *qui tue le doux sommeil, cette mort paisible de la vie de chaque jour*[1] ! Il ne fit plus que souffrir et languir. Avant sa mort, il voulut essayer si les doux ombrages de la Normandie, ce beau ciel, ces eaux limpides ne donneraient pas quelque trêve à ses remords, le remords le suivit dans ces heureuses campagnes. Le sang versé criait vengeance; de ces fraîches prairies s'exhalait comme une odeur de sang. La vallée de l'Andelle, calme et limpide solitude, s'épouvantait à voir passer, penché vers la terre, ce jeune front royal. Charles IX, accablé sous ses angoisses, vint mourir au château de Vincennes, le 30 mai 1574. Longue et terrible agonie sans la consolation d'ici-bas, sans les espérances de là-haut « Ah! disait-il à « sa nourrice, ah! ma mie, que de morts! que de sang! » En même temps il fermait les yeux... même à ses yeux fermés, la couleur rouge se montrait toujours. Ce roi, meurtrier du peuple que Dieu lui avait confié, n'avait pas plus de vingt-trois ans! Il laisse la régence du royaume à son exécrable mère, et la couronne à son frère le duc d'Anjou, roi de Pologne, qui rejeta bien vite la couronne des Jagellons. Le duc d'Anjou avait quitté la France le lendemain de la Saint-Barthélemy ; il avait traversé, pour se rendre dans son royaume de Pologne, une mare de sang humain. Il retrouva Paris rempli de séditions et de troubles. Nul ne voulait plus obéir; les mœurs publiques étaient perdues, la corruption de la cour s'était répandue comme une lèpre, l'oisiveté avait envahi les âmes, on ne comprenait plus qu'un sorte de travail, le travail brutal de la bataille, quelques heures féroces d'action et de sang, suivies de longues orgies. La reine Médicis avait enseigné à ce malheureux pays de France l'empoisonnement, l'assassinat, les violences cachées, les violences présentes: des crimes inconnus avant elle. Elle menait à sa suite des femmes jeunes et belles pour séduire et pour corrompre. Ce nouveau fils de Médicis qui allait régner, Henri III, était le bien-aimé de sa mère. Elle l'avait corrompu tout à l'aise, et elle comptait sur ses vices, comme Jeanne d'Albret (morte empoisonnée par Catherine de Médicis) comptait sur les vertus de son fils Henri de Béarn. — A ces débats si cruels, l'établissement de la Ligue (1596) ajouta dix-huit ans de peines et d'infortunes. La Ligue voulait d'abord défendre la religion catholique, et surtout elle voulait en finir avec la maison de Valois. Par le fanatisme du peuple, par la déclamation des prêtres, par l'argent de l'Espagne, par les bulles du pape, par les inspirations de Philippe II,

[1] *Macbeth.*

et enfin par la volonté et le courage de Henri, fils de François, duc de Guise, un de ces hommes qui ont toutes les qualités des usurpateurs, la Ligue sainte était devenue, dans l'État, un second pouvoir royal qui marchait avant le roi. En vain, le roi, dominé par cette force dont il peut deviner toute l'importance, à la réunion des états dans le château de Blois, s'est nommé lui-même chef de la Ligue; celui qui reste le chef de la Ligue, c'est celui qui en est l'âme et la force, Henri de Guise. Cependant son nouveau titre de chef de la Ligue faisait au roi Henri III une nécessité de la guerre avec les protestants. Malgré le roi, les hostilités recommencent. La mort du duc d'Alençon, frère du roi et l'héritier de la couronne de France, agrandit l'ambition de Henri de Guise. Désormais, à qui appartiendra la couronne de France, sinon au duc de Guise? Henri de Béarn n'est-il pas un prince hérétique? Plus la Ligue marchait dans cette voie, plus le roi de France était obligé de venir en aide, malgré lui, à son formidable rival. De son côté, le roi de Navarre, intelligent, brave et hardi, savait très-bien où le duc de Guise en voulait venir, et il était décidé à ne pas céder une couronne que le droit et le courage devaient poser sur sa tête. Pour commencer dignement cette guerre, dont le trône de France était la récompense, Henri de Navarre battit les troupes royales commandées par le duc de Joyeuse à la bataille de Coutras. Joyeuse est tué à Coutras, tout comme François de Guise sous les murs d'Orléans, le prince de Condé à Jarnac, le connétable de Montmorency à Saint-Denis. Guise s'écrie alors que le roi Henri III est d'intelligence avec les huguenots, il fait déclarer par le pape que le roi de Navarre et le prince de Condé sont déchus de leurs droits à la couronne. Paris se soulève; il s'abandonne à ces terribles violences qui laissent dans l'histoire de longues traces de meurtres et de sang. Paris appelle de tous ses vœux le duc de Guise, Guise est le roi des Parisiens; ils n'en veulent plus d'autre; le nom de Henri III est couvert d'outrages. Jusqu'au Louvre où le roi se tient enfermé, des barricades sont étendues, et voilà le roi devenu le prisonnier de la populace parisienne. C'est un bruit à ne plus s'entendre, c'est un immense désordre; le roi et sa garde étaient égorgés sans la protection du duc de Guise. — Éperdu, le roi s'enfuit, abandonnant Paris et le Louvre au Guise qui triomphe et qui agit comme un roi. Tout lui appartient, le parlement, l'armée, la Bastille; Achille de Harlay seul déclare au Guise que *c'est grande honte que le valet chasse le maître!* La maison de Valois était perdue à ce moment, si le duc de Guise avait achevé l'entreprise commencée; mais le plus hardi ne peut pas oser

toujours. Le duc de Guise hésite, il est perdu.—Henri III fait assassiner dans son cabinet cet homme qui tenait la couronne de France entre ses mains, et qui n'avait pas osé la poser sur son front. Ainsi mourut cet homme *qui avait toute une religion et une nation derrière lui*, et qui n'a été rien de plus qu'un agitateur. — Pourtant les avertissements ne lui avaient pas manqué. La veille de sa mort, il avait trouvé cet écrit sous sa serviette : « *Donnez-vous de garde!* à quoi il répondit : « *On n'oserait!* » Sa brillante maîtresse, Françoise de la Trémouille, l'avait en vain supplié de partir, en vain le duc d'Elbeuf, son ami, lui avait rapporté toutes sortes de propos sinistres, il était entré dans la chambre de sa maîtresse, il avait répondu au duc d'Elbeuf qu'il parlait comme un almanach. Comme il se rendait au château, le *Balafré* fut encore arrêté par grand nombre d'avertissements et de billets.—Arrivé au pied de l'escalier, le capitaine des gardes lui remit un placet, le roi avait imaginé ce moyen-là pour ôter au duc tout soupçon. Frappé à coups d'épée et de poignard, le *Balafré* tomba sur le lit du roi, le lit le plus déshonoré du royaume de France; quand le *Balafré* fut jeté sur le carreau, le roi Henri III vint lui-même pour donner son coup de pied au cadavre. Il frappa le visage, non pas sans trembler que ce grand mort ne vînt à se relever, l'épée à la main. Les courtisans, avides autant que des bandits de grand chemin, dépouillèrent de ses bagues et joyaux Henri de Guise ; même l'un d'eux, faute de mieux, ramassa son épée. Alors on entendit comme un grand souffle, c'était le *Balafré* qui rendait le dernier soupir. enfin! Le lendemain, le frère de Henri, le cardinal de Guise, *grand inquisiteur*, fut assommé dans la tour de Moulins à coups de hallebarde. — Furent arrêtés le cardinal de Bourbon, la duchesse de Nemours, le duc d'Elbeuf, l'archevêque de Lyon ; les autres ligueurs, amis du duc de Guise, se hâtèrent de fuir. Les corps des deux frères furent taillés en morceaux et brûlés, et leurs cendres jetées dans la Loire. Le peuple de Paris pleura Henri de Guise avec des larmes de sang ; le parlement décréta *contre les meurtriers et assassins de messieurs le cardinal et duc de Guise*, le même « qui ayant étendue la France du côté d'Allemaigne, par la con-« servation de Metz, il lui avait rendu, du côté de l'Angleterre à la « grande mer, son ancienne borne, par la prise de Calais! » A Notre-Dame de Paris un service solennel fut célébré en l'honneur du duc et du cardinal de Guise ; cent mille enfants des meilleures familles catholiques et tous vêtus de blanc demandaient à Dieu *que la race des Valois fût entièrement détruite!* Quoi encore? le régicide est prêché dans toutes les chaires. Or tout ce que faisait Paris, la Normandie, la

Bretagne, la Bourgogne, toutes les provinces le répétaient avec les mêmes rages et les mêmes colères. C'est que déjà Paris commence à devenir la capitale de la France ; il impose ses colères et ses haines ; il commande, la France obéit. Pour Paris, Henri III n'était plus roi de France ; déja autour de sa personne il s'était fait un grand silence, une profonde solitude. Ce roi, chef de la Ligue, n'avait plus d'autre parti que d'appeler à son aide le chef des protestants, Henri de Béarn. Le roi de France et le roi de Navarre se rencontrèrent à Plessis-lez-Tours, dans le château du roi Louis XI (30 avril 1589). Le Béarnais était vêtu comme un pauvre soldat, à peine avait-il la cape et l'épée ; sur son feutre gris flottait un grand panache blanc, le panache de la bataille d'Ivry ! Alors le *premier Bourbon se jetant aux pieds du dernier Valois*, ils firent alliance et se portèrent tous les deux sur Paris pour étouffer la révolte. Les royalistes catholiques, maintenant que le roi de Navarre allait se battre pour le roi de France, marchaient fièrement dans les rangs de l'armée protestante. Les deux rois vinrent placer leur camp sous les murs mêmes de Paris, le roi Henri III était logé à Saint-Cloud, et déjà il rêvait qu'il rentrait, en pardonnant, dans la capitale de son royaume, quand le franciscain Jacques Clément frappa d'un coup de couteau l'assassin du duc de Guise. Henri III s'était servi du poignard ; pour châtier ce roi coupable, on raconte que la sœur même de Henri de Guise avait fait entrer dans son propre lit ce Jacques Clément, et qu'elle l'avait envoyé à Saint-Cloud tout rempli de la fascination licencieuse de ses conseils et de sa beauté. A son lit de mort, Henri III reconnaît pour son successeur Henri de Navarre. Ici s'arrête la famille des Valois : elle s'éteignit par un crime, tout comme la race des Mérovingiens, tout comme la race des Carlovingiens. « Il s'agit, disait Henri III, que le roi de « Navarre, mon beau-frère et mon légitime successeur, est instruit sur « l'art de bien régner, et j'en puis répondre ! » Paris cependant était dans la joie et dans le triomphe ; l'ancien roi mort, Paris faisait de Jacques Clément un dieu et un martyr ; le pape Sixte-Quint comparait le dévouement de l'assassin au dévouement d'Éléazar et de Judith. « Voilà « comment le règne des Valois finit à Saint-Cloud, le 2 août 1589 ; ce« lui des Bourbons y commença le troisième jour pour finir le « 31 juillet 1830. — Triste règne, le règne des Valois ; plein d'assassinats, de délires, de vengeances, d'adultères, de duels, de sales intrigues, de pillages, le règne des plus vils mignons, des femmes les plus honteuses, de la reine Catherine de Médicis, de la reine Marguerite de Valois. Toute la probité de cette époque se retrouve dans l'âme de

quelques vieux protestants, et dans le cœur de quelques magistrats dignes d'être comparés aux premiers sénateurs de Rome. — A la mort de Henri III, Henri IV fut abandonné d'une partie de l'armée royale; Henri se vit obligé, par cette désertion, de lever le siége de Paris, car la Ligue, et Mayenne, et les *Seize*, maîtres de Paris, refusent de reconnaître le souverain légitime; Henri s'en va à Dieppe pour attendre des secours d'Élisabeth. Le roi de France n'avait pas de chemise, son pourpoint était troué au coude, et il s'estimait fort heureux si quelque bon compagnon l'invitait à dîner. — Combat d'Arques et du faubourg de Dieppe. Henri IV se battit avec le courage du soldat; il frappait d'estoc et de taille en disant à chaque coup bien porté, ce que disaient les rois de France en touchant les écrouelles : *Le roi te touche, Dieu te guérisse!* Il aimait le combat presque autant qu'il aimait la gloire. La Normandie est remplie des souvenirs de ce vaillant capitaine. Mayenne, qui devait le ramener à Paris, pieds et poings liés, est trop heureux d'échapper après la bataille d'Arques. Près d'Yvetot, dans une rencontre avec le duc de Parme et ce même Mayenne, Henri tua trois mille hommes, et à la fin de la journée il disait gaiement : « Vrai Dieu, si je « perds le royaume de France, j'aurai celui d'Yvetot! » Devenu roi de France, il montrait au maréchal d'Estrées un des gardes qui marchaient à la portière de son carrosse : « Voilà, disait-il, le soldat qui « m'a blessé à la journée d'Aumale! »—Prise de Fécamp.—Prise de Rouen par le maréchal de Biron. « Je vous exhorte, écrivait Henri aux « bourgeois, avec une affection paternelle, de vous remettre au devoir, « comme je suis disposé à vous faire éprouver ma clémence, à l'exemple « des villes qui se sont remises en mon obéissance, et de ne pas vous « laisser décevoir par les persuasions des pensionnaires de l'Espagne. » Pendant cinq années, la ville résiste; cette ville de Rouen sait très-bien comment on se comporte dans les longs siéges; elle aime les brillantes défenses, elle se plaît à ces attaques, elle eut l'honneur de faire lever le siége au roi Henri! — Le siége de Paris, affreuse lamentation et grande famine! — Enfin le roi est absous par le pape, 1596. — Édit de Nantes. — Traité de Vervins. — Mariage de Henri IV avec Marie de Médicis. — La première année du siècle auquel Louis le Grand donnera son nom. — Mort d'Élisabeth, reine d'Angleterre; le premier Stuart arrive au trône en même temps que le premier Bourbon. — Grande reine, cette Élisabeth, reine absolue qui fait taire les parlements. Elle protégea l'agriculture, elle fit de l'aumône un impôt, elle appela l'industrie des Flamands chassés des Pays-Bas; elle adopta l'as-

surance maritime, c'était arracher aux cruautés du hasard, même la chance des orages et des tempêtes. — Elle présida aux sociétés qui se formèrent pour le commerce du Levant, de la Baltique, de la Russie. — Le pavillon anglais flotta dans les Indes occidentales. — Sur le trône pontifical, Sixte V était assis; profond génie qui tenait à la persévérance et à la volonté. Il avait les belles et rares qualités qui font les grands princes; dans le siècle de Grégoire VII, Sixte-Quint eût été Grégoire VII, mais il comprit que le temps était passé de la suprématie pontificale, et il se contenta de conserver l'État de l'Église, de défendre le royaume de saint Pierre. Il est le créateur de l'armée et de la marine de l'État ecclésiastique: un pontife de ce génie devait rendre hommage au génie de ces deux huguenots, Élisabeth et Henri IV, en même temps qu'il admirait la magique volonté du roi d'Espagne Philippe II, réunissant à l'Espagne le Portugal, traitant ce beau royaume comme une province conquise, menaçant l'Angleterre, et quand la *flotte invincible* est dispersée par la tempête, soulevant les passions de l'Irlande contre son indigne suzeraine, l'Angleterre. Pauvre Irlande! terre inculte et barbare que se partageaient quelques grands propriétaires de l'Angleterre. Le comte d'Essex, pour s'être laissé battre en Irlande, fut décapité par l'ordre de sa reine, elle qui l'avait tant aimé. En mou-



rant il emportait la vie, le courage et l'espérance d'Élisabeth. Elle mou-

rut, le cœur brisé, pendant que Philippe II, le terrible, expirait lentement, dévoré vivant par ces vers de la tombe qui d'ordinaire ne s'attachent qu'aux cadavres. Ambitieux fabuleux qui voulait en même temps ôter la France à Henri IV, l'Angleterre à la reine Élisabeth, il laissait l'Espagne sans or pour payer ses dettes, sans fer pour se défendre, énervée et perdue dans les excès et les débauches de l'ambition. Bien plus, il laissait la France grande et respectée, même après ces trente-huit années de guerres civiles. Un royaume ruiné de toutes parts! des soldats qui s'étaient égorgés les uns les autres! la propriété mal assurée, la terre inculte, les villes oubliant l'industrie pour la guerre, le citoyen devenu soldat, le marchand ruiné, pas un vaisseau dans les ports! pas un écu dans les coffres! quelques années de repos et de paix (1598), et un homme, un seul, Sully ! suffisait à combler cet abîme. La Normandie se souvient de Sully ; elle salue encore, à cette heure, la maison de ses pères, maison réservée à de si étranges destinées. Elle se rappelle son courage, son dévouement au roi Henri IV, sa prudence, son administration généreuse et ferme, son infatigable travail. Le duc de Sully était en même temps un brave soldat et un éloquent orateur, l'ami du roi et l'ami du peuple : frugal, tempérant, d'une franchise à toute épreuve, d'une grande énergie de caractère et de volonté. Il a rétabli le crédit de ce royaume épuisé, il a protégé le laboureur, il a purgé la France de cette immonde armée de commis et de traitants qui, sur 150 millions de livres, dévoraient 120 millions, chaque année. Si le roi Henri IV a formulé le vœu de la *poule au pot*, M. de Sully seul était capable d'accomplir ce beau rêve qui fait tant d'honneur au vainqueur de la Ligue. C'est une merveilleuse histoire, M. de Sully, parcourant ce royaume, confié à sa garde, interrogeant chaque *généralité*, dépouillant tous les registres, ramenant l'or et l'argent dans les coffres du roi, contenant chacun dans les limites du devoir, et enfin remettant au peuple pour plus de vingt millions de taxes dans une seule année. Sous cette administration paternelle, le commerce, affranchi de ces entraves, accomplit des miracles. L'industrie, maîtresse d'aller et de venir, enrichit ce royaume; les arts sortent de leur torpeur; l'agriculture agrandit la terre et la féconde ; l'agriculture nourrit le royaume; elle fournit à l'artiste la matière première, elle produit les objets d'échange; elle occupe les bras, elle réjouit les âmes. Les vignes, l'olivier, les forêts, les pâturages, les grains librement exportés, telle est la grande occupation de l'agriculture : *Labourage et pâturage*, disait M. de Sully, *sont les deux grandes mamelles des nations*. Aussi renvoyait-il à la charrue les pauvres petits

gentilshommes qui encombraient l'antichambre du roi son maître. En moins de dix ans de cette administration prévoyante, la France changea de face. Les dettes de l'État furent payées, les ravages sanglants et les ruines de la guerre civile furent effacés, l'arsenal se remplit de canons, les mers de vaisseaux ; de longues routes sillonnèrent le royaume dans tous les sens. Désormais Paris fut appelé la ville des merveilles ; plus que toute autre province de France, la Normandie mit à profit la protection et la bienveillance de ce grand homme. Sous l'administration de M. de Sully, Rouen, Elbeuf, Louviers, Bolbec, Lisieux, l'Aigle, Yvetot, rappellent leurs plus excellents travailleurs chassés de la patrie commune, par les persécutions et les désordres des guerres civiles. En même temps les marins de Dieppe, de Fécamp, de Saint-Valery, du Havre, de Honfleur, de Cherbourg, s'emparent, en maîtres, de l'Océan, qui devient le chemin du monde. La ville de Québec est fondée par les Normands. Pour comble de services, le bon génie de Sully sauvait le roi Henri d'un mariage avec l'ambitieuse marquise de Verneuil ; Charles-Emmanuel, le héros de la Savoie, s'avouait vaincu par la prudence et la sagesse de M. de Béthune ; le maréchal de Biron, traître au roi, mourait de la mort des traîtres. Ce grand projet d'abaisser l'Autriche, l'Allemagne et l'Espagne, de faire un nouveau partage de l'Europe, et de fonder la paix générale sur la fédération des divers États de l'Europe, c'est un projet de M. de Sully. Il l'avait expliqué à la reine Élisabeth, il l'avait fait comprendre à Jacques Ier, l'imprévoyant ; il en avait fait l'idée et la passion dominante du roi Henri IV. Affaiblir la maison d'Autriche ; empêcher l'Allemagne et l'Espagne, deux branches de la même maison, de jamais se réunir ; appeler à l'aide de la France, l'Angleterre, la Hollande, la république de Venise, les princes protestants de l'Allemagne ; reléguer dans leurs limites naturelles, les Turcs et le czar de Russie ; réduire à quinze le nombre des puissances, à savoir : six monarchies héréditaires : la France, l'Angleterre, la Suède, le Danemark, l'Espagne et le royaume de Lombardie que l'on créait pour le duc de Savoie ; cinq monarchies électives : la Bohême, la Hongrie, la Pologne, l'empire d'Allemagne et l'État ecclésiastique ; enfin, quatre républiques souveraines : la république de Venise, la république helvétique, les sept provinces suisses, et la république italique, c'est-à-dire Gênes, Florence, Mantoue, Modène, Parme et Lucques, Bologne et Ferrare, tel était le plan politique de M. de Sully. Ainsi partagée, et c'était là le sujet d'une dernière guerre suivie d'une paix sans fin, l'Europe reconnaissait deux religions principales : la religion catholique et la religion de Luther. Puis enfin,

quand cette large rénovation des divers États de l'Europe aurait été complète, on eût organisé un tribunal suprême qui eût décidé en dernier ressort, de toutes les guerres à venir. Plan magnifique, fabuleux si l'on veut, rêve héroïque, mais le rêve de deux âmes généreuses. Déjà, pour l'accomplir, Henri IV se mettait en marche ; le trésor amassé par Sully dans les caves de la Bastille (40 millions de livres) devait suffire aux frais de la guerre. Avant de quitter Paris *sa grand'ville*, Henri IV veut faire couronner la reine de Médicis ; le peuple était en fête et dans l'attente, le couteau de Ravaillac (14 mai 1610) vient arrêter le cours ineffable de ces prospérités et briser sans pitié la suite de ces vastes entreprises. O ciel ! le premier roi bourbon venait de mourir comme était mort le dernier roi Valois ! Cette mort plongea la France dans le deuil, elle fit la joie de la cour. Marie de Médicis (nom fatal, ces Médicis !), régente du royaume, prolonge, autant qu'elle la peut prolonger, la minorité du roi son fils. Moins habile et moins dépravée que Catherine de Médicis, elle s'abandonna à tous les penchants indiscrets d'une femme imprévoyante. D'un secrétaire du duc de Florence, Marie de Médicis fait un maréchal de France, le maréchal d'Ancre. Ce maréchal est assassiné par un oiseleur du roi, un page, un valet de la chambre, M. de Luynes, qui s'enveloppe des sanglantes dépouilles du mort. Le peuple dévore le cadavre du maréchal d'Ancre ; c'est tout ce qu'en eut le peuple avec le supplice d'Éléonore Galigaï, l'amie de la reine. En ce moment, les plus grands seigneurs du royaume de France font entre eux un petit essai de rébellion sans se douter que le cardinàl de Richelieu n'est pas loin. Condé, Bouillon, Vendôme, Guise, Rohan, Luxembourg, Nevers, la Trémouille, chacun se retire dans son gouvernement, pour y vivre le maître pendant ces quelques heures de désordres auxquels devait mettre un terme, et pour longtemps, Armand du Plessis, cardinal de Richelieu. Si l'œuvre de cet homme fut grande, sa puissance fut terrible. Il eut la main et le glaive de Louis XI. M. le duc de Montmorency, M. de Thou, et M. de Cinq-Mars livrés au bourreau ; la reine mère mourant dans l'exil ; toutes les libertés qui s'en vont une à une ; la reprise de la Rochelle qui écrase les huguenots et prépare la révocation de l'édit de Nantes ; la liberté littéraire perdue comme la liberté politique ; telles ont été les volontés du terrible cardinal. Tout à l'heure nous vous raconterons la grandeur et les disgrâces de Pierre Corneille, l'honneur de la Normandie. — Richelieu meurt entouré de l'admiration et de la haine publique. — Louis XIII suit de près ce grand ministre, dont la mort l'avait délivré (1643). Il eut le courage de son père Henri IV, il n'eut

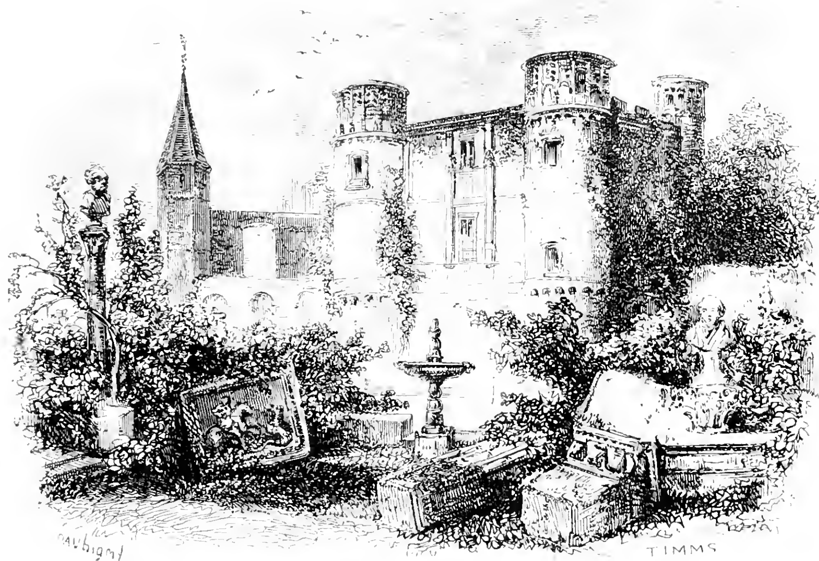
rien de l'imposante majesté de son fils le roi Louis XIV. Richelieu est le maître, il est la grande figure de ce règne. A cette heure, ce qui restait de la seconde aristocratie a perdu toute sa force. Les grands seigneurs ne sont plus que des officiers de l'armée démocratique de Louis XIV. La monarchie des États disparaît vaincue par la monarchie parlementaire, qui elle-même se brise en mille éclats, dans les émeutes de la Fronde, pour avoir outre-passé ses pouvoirs. Règne d'un instant; mais le roi de la monarchie parlementaire avait nom Matthieu Molé, le prêtre s'appelait le cardinal de Retz, l'héroïne était la duchesse de Longueville, Turenne et Condé en étaient les généraux. Louis XIV dissipa à coups de fouet cette monarchie neutre qui n'était ni la liberté ni la monarchie absolue. Il fallait encore attendre un siècle et demi pour entendre parler des états généraux et de la délivrance de 1789.

Traité des Pyrénées. — Mariage de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse (1659). — Mort de Mazarin (1661). — Colbert. — Conquête de la Flandre. — Turenne, Condé, Créquy, Grammont, Luxembourg. — Conquête de la Franche-Comté. — Édit sauveur qui permet le commerce à la noblesse (1669). — Mort de madame Henriette d'Angleterre. — En un mot, le règne de Louis le Grand, le règne de la monarchie absolue. — les fêtes, les beaux-arts, la poésie : Bossuet, Molière, Corneille. — Despotisme accompli, non pas inventé par Louis *le Grand*, car Louis XIV achevait simplement l'œuvre qui avait été commencée, le jour même où l'hérédité royale s'était établie dans la famille capétienne. — La bourgeoisie se manifeste, sinon par ses résistances, du moins par ses grands hommes : Fabert et Vauban, Colbert et Louvois, Bossuet et Massillon, fils de bourgeois. Plus que jamais tout s'en va des libertés publiques : les priviléges des provinces sont abolis, les chartes des cités sont violées, la confiscation enrichit les courtisans avides, le silence est partout comme l'obéissance; seule, avec la Bretagne, entre les provinces insultées, la Normandie résiste au tout-puissant Louis. Que disons-nous? Elle avait résisté au cardinal de Richelieu! Entraînés par le mouvement historique, nous n'avons rien dit de la révolte des *pieds-nus* qui empêcha le cardinal de Richelieu de dormir : c'est pourtant là un des chapitres sérieux de l'histoire de Normandie. Depuis longtemps la Normandie supportait impatiemment le joug du cardinal, elle était mécontente et peu habituée à dissimuler ses colères[1] ; elle se trouvait froissée dans ses droits et fran-

[1] *Notice sur la relation du voyage du chancelier Séguier en Normandie*, par M. Floquet, membre de l'Académie royale de Rouen, correspondant de l'Institut de France.

chises, son industrie était menacée par l'avidité du fisc. — Les drapiers, les tanneurs, les corroyeurs, les cordonniers, les teinturiers, les selliers, les quatre mille gagne-pain de la ville de Rouen, les procureurs soumis à de grosses taxes, et la foule d'opprimés n'eurent qu'une voix pour réclamer les vieilles franchises. Non-seulement chacun payait la taxe, mais encore chacun était responsable de la taxe de son voisin. La *gabelle* menaçait toute la province; alors la province se révolte. Les *nu-pieds*, ainsi ils s'appelaient, formèrent bientôt un corps d'armée. Le peuple émeuté se porte sur les bureaux du roi; il pille, il écrase, il renverse, il détruit. Le receveur général des gabelles, assailli dans sa maison, est sauvé à grand'peine par deux conseillers au parlement; il fallut envoyer M. de Gassion contre cette nouvelle révolte des *barbares*, pour nous servir d'une admirable expression d'un éloquent publiciste de ce temps-ci. La colère du cardinal fut grande, sa vengeance fut terrible. Pour assurer le châtiment des coupables, M. le chancelier Séguier fut envoyé à Rouen avec pleins pouvoirs de vie et de mort. Le colonel Gassion devait obéir au chancelier en toutes choses; le chancelier donnait lui-même, chaque matin, le mot d'ordre; les enseignes étaient confiées chaque soir à sa garde. Il avait droit de vie et de mort, — et droit d'exil. Un mot du chancelier suffisait pour mener un homme à la potence. De ces exécutions du chancelier Séguier, un journal a été tenu par ses ordres. Envoyé par le roi Louis XIII dans la province de Normandie, monseigneur le chancelier, messire Pierre Séguier, chevalier comte de Gien-sur-Loire, baron d'Autun, la Barre, et autres lieux, reçut l'ordre de partir le 19 octobre (1639) pour se rendre *en trois jours* (on irait en deux heures aujourd'hui) au Pont-de-l'Arche, afin d'arriver à Rouen le quatrième jour. Le vendredi 16, M. le chancelier tient à Paris, en son hôtel, *conseil des parties*. Le samedi 17, sur les huit heures du matin, monseigneur s'en fut prendre congé du roi et de la reine, et de monseigneur le dauphin à Saint-Germain, où il fut traité à dîner par M. de Cinq-Mars, grand écuyer de France; le soir, il fut prendre congé de monseigneur le cardinal, en sa maison de Ruel. — Le dimanche 18, après que monseigneur eut entendu la messe en sa maison, il tint conseil de la petite direction des finances, puis il reçoit divers personnages : mademoiselle de Rohan, madame la marquise d'O, M. le prévôt de Paris, le procureur général des Feuillants. Le soir, monseigneur met en ordre ses papiers et cassettes. — Le lundi 19, à neuf heures du matin, monseigneur est parti de son hôtel, accompagné de madame la chancelière, son épouse;

de M. le prince d'Entrichemont, son gendre; de M. le marquis de Oas-lin, son autre gendre, mesdames ses filles étant retenues pour grossesse ou incommodité; monseigneur l'évêque de Meaux, son frère (Dominique Séguier); le président Séguier et le prévôt de Paris, ses cousins germains. Fabri, maître des requêtes, son beau-frère; Brandon, conseiller d'État, accompagnaient *Son Excellence*. Ils furent tous dîner à la Barre, au delà de Saint-Denis, *en France*, dans la maison nouvellement acquise par mon dict sieur chancelier. Au dict lieu de la Barre, madame la chancelière accompagna seule M. le chancelier jusqu'à Pontoise, où elle s'arrêta en la maison des Carmélites, dont l'abbesse était la propre sœur de M. le chancelier. M. le chancelier passa la nuit chez M. de Bouthiller, surintendant des finances, qui l'était venu inviter à Paris quelques jours auparavant. Le mardi 20, monseigneur s'en vint séjourner à Gaillon, qui était encore un domaine royal. C'était ce même château de Gaillon, la merveille italienne remplacée aujourd'hui par une prison,



que le cardinal d'Amboise avait élevé sur ces hauteurs magnifiques avec l'argent des Génois, et comme un souvenir excellent des victoires de Louis XII en Italie. La république de Venise avait donné au cardinal d'Amboise les deux fontaines de marbre, un des plus rares ornements

de ce riche palais presque génois. Plus tard, le cardinal de Joyeuse avait été le maître bienveillant du château de Gaillon; François de Harlay, archevêque de Rouen, l'arrière-petit-neveu du cardinal-légat, avait encore embelli ce lieu magnifique. Il y avait même fondé l'Académie de Saint-Paul en l'honneur de l'éloquent apôtre; il y avait établi une imprimerie, qui signait ainsi tous ses livres : *Ex typographiâ Gallioneâ:* lui-même, dans une idylle virgilienne, François de Harlay, il décrit cet entassement harmonieux de chapelles, de tableaux, de livres, de bosquets, de limpides fontaines, et tous les souvenirs de cette nouvelle Athènes, dont plus rien ne reste, sinon quelques fragments admirables dans la cour de l'*École des Beaux-Arts*. Au château de Gaillon, M. le chancelier et sa suite furent reçus par M. l'archevêque François de Harlay, et traités avec une magnificence digne d'un ami de M. le cardinal. M. le chancelier reçut les visites des principaux des environs, Vernon, Andely, Gaillon; il fut harangué par M. Godard du Becquet, un des plus braves magistrats du parlement de Normandie, un des sauveurs de Rouen, durant les pestes de 1636-1637.—Notez bien que le gouverneur de Pont-de-l'Arche, de Pontoise et du Havre n'était autre que le cardinal de Richelieu! Aussi François de Harlay avait-il supplié M. le cardinal, dont il était trois fois l'archevêque, d'éloigner de la ville de Rouen tous les châtiments que lui apportait M. le chancelier. — Mais rien n'y avait fait. — Le cardinal voulait châtier la ville rebelle. — Le vendredi 23, messieurs du parlement de Rouen s'en vinrent présenter leurs hommages à M. le chancelier; vinrent ensuite les députés de la ville de Rouen, qui voulaient aller jusqu'au roi. A quoi le chancelier répondit : *Je vous le défends!* Sa Majesté *a résolu de tirer un châtiment exemplaire de la rébellion*. La veille au soir, le peuple de Rouen, voyant élever une potence sur la place du Vieux-Marché, avait chassé les bourreaux en criant leur cri de guerre, le cri national, l'invocation du Normand d'autrefois : *Raoul! Raoul! Ah! Raoul!* Mais le prince-roi n'était pas sorti de sa tombe! — Le samedi 24, *mondit seigneur*, après la messe, monte à cheval, et va tirer un daim dans le parc. — Le dimanche 25, le chancelier assiste à l'office des chanoines du château; le même soir, arrive le colonel Gassion de la basse Normandie, où il avait exercé toutes sortes de rigueurs. Entre le magistrat et le colonel, il y eut longue délibération sur l'état de la ville de Rouen, le nombre des habitants, les logements à donner à la troupe. La ville fut divisée en neuf quartiers; le quartier de Saint-Ouen fut réservé au chancelier et à son conseil, la cavalerie eut les faubourgs. Après le dî-

ner. M. de Gassion monte dans un carrosse à six chevaux, et il va coucher à Elbeuf, M. le chancelier l'ayant accompagné jusqu'au milieu de la grand'salle, plus avant même qu'il n'avait fait pour MM. les députés du parlement. — Le mardi 27, mondit sieur le chancelier *s'est purgé.* — M. de Grimonville, deuxième président du parlement, ne peut pas obtenir audience. — Plus que jamais tout se prépare pour le châtiment de la ville ; la ville est pleine d'inquiétudes et de méfiances. Le chancelier quitte Gaillon le 29, il s'arrête à Pont-de-l'Arche ; car, avant d'entrer dans la ville de Rouen, il veut que toutes les troupes soient logées. Pas une maison ne sera exemptée du logement militaire, non pas même les maisons des présidents, conseillers, gens du roi et autres officiers du corps de la cour. A Pont-de-l'Arche, la voiture de M. le chancelier est saluée de vingt-trois coups de canon ; la garnison vient pour le recevoir et sous les armes. Cependant les troupes de M. de Gassion s'étaient emparées de la ville et des faubourgs. « Les faubourgs de Rouen (et Darnetal), « Saint-Sever, Saint-Hilaire, Beauvoisine, Bouvreuil, Martainville, « Cauchoise, ont recongneu, à leurs despens, quelz sont les effects de « la guerre ; iceulx fauxbourgs ont esté du tout ruynez et abandonnez « des habitants se retirant dans les bois. » M. le chancelier lui-même reconnaît les désordres de cette bande armée : « Ce sont, dit-il, des « voleurs et non pas des soldats ; ils ruinent tout où ils passent ; il y a « deux compagnies à Louviers qui mériteraient d'être cassées. » — Chez M. le chancelier on boit à la santé du roi et de Son Éminence, *avec les respects ordinaires, debout, et nüe tête et le canon !*

Enfin, le lundi 2 janvier, le chancelier marche sur Rouen. Le cortége se composait de vingt-trois voitures, accompagnées de douze archers du grand prévôt. A Andely, deux cents chevaux commandés par M. de Maulevrier, bailli de Rouen, puis à un quart de lieue plus loin, M. de Gassion avec dix escadrons de cavalerie ; le régiment d'infanterie bordait tous les faubourgs jusqu'à Saint-Ouen. — Aujourd'hui encore, dans le salon d'attente de M. le premier président Séguier, à Paris, on admire un magnifique portrait de son aïeul le chancelier Séguier, peint par Lebrun. Le chancelier est monté sur un cheval blanc ; il est entouré de ses valets et de ses pages ; il porte une robe de drap d'or : c'est le magistrat souverain dans son plus magnifique appareil. A l'entrée de la ville et quand l'artillerie du vieux château eut fait silence, le lieutenant général harangua monseigneur. — Le chancelier vint ensuite prendre pied dans la maison abbatiale de Saint-Ouen, un de ces vieux monuments des siècles passés, que la ville de Rouen regrettera toujours. Dans ce palais

avaient logé bien des rois de France : François Ier, Henri II, Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII ; Louis XIV y viendra à son tour. M. le chancelier a reçu d'abord le pain et le vin du chapitre ; puis le corps du parlement, *étonné et craintif de l'indignation du roy*, et les harangues de la chambre des comptes, de la cour des aides, du présidial de Rouen, des officiers de la vicomté, les uns et les autres se plaignant des armes et des soldats qui entourent monseigneur. — Le mardi 3 janvier sur les huit heures, Touste et Leguay, huissiers du conseil, avec leurs chaînes d'or et bonnets de velours, se sont transportés en la cour du parlement, et entrés dans la chambre du conseil, a dit l'huissier Touste — qu'ils étaient envoyés de la part du roi et de monseigneur le chancelier, pour leur signifier la déclaration de Sa Majesté, portant interdiction de leurs charges, comme en effet il les interdisait : « Puis qu'il a vu et souffert qu'une population mutinée ait pris les « armes, aye demoly les maisons qui servoient de bureaux à nos re- « cettes, aye trempé ses mains dans le sang de ses concitoyens... *le* « *parlement de Normandie, par un privilége particulier ayant le comman-* « *dement des armes dans Rouen.* » Tout comme le parlement, la cour des aides fut interdite, avec réunion de leur juridiction à celle de Paris. Le même jour toutes les affaires du parlement de Normandie sont évoquées au conseil jusqu'à ce que, « par Sa Majesté ait été pourveu de juges pour faire fonction du parlement interdit ! » — En même temps, étaient envoyés au vieux château les lieutenants et enseignes d'une des compagnies bourgeoises de la ville. Pas un des membres du parlement dissous n'obtient la permission de sortir de cette ville pleine d'épouvante. La fête des Rois, cette heureuse fête qui a immortalisé dans la Normandie entière tant de gais *Noëls*, tant de chansons populaires, ce fut à peine si la ville s'en souvint pour se lamenter davantage. La veille des *Rois*, les enfants oublièrent de chanter, en promenant leurs Colinettes, la joyeuse chanson :

Adieu Noël,
Noël s'en va !
Il reviendra
Quand il voudra !
Sa femme à cheval,
Ses p'tits enfants
Qui s'en vont
En pleurant,
Le p'tit Colin
Qui porte l' vin ;
La p'tite Colinette
Qui porte la galette.

Ou bien encore cette chanson, le soir :

Adieu les Rois !
Jusqu'à douze mois ;
Douze mois passés,
Vous les reverrez.

Les pauvres eux-mêmes, qui n'étaient jamais oubliés dans ces fêtes

touchantes de la famille, il leur fallut renoncer à leur part du gâteau, car les voix enfantines n'avaient pas chanté le refrain de l'aumône :

> *Monsieur* de céans et madame aussi.
> Donnez de vos biens à ce pauvre roi.
> Que l'âme de vous
> Aille en paradis
> Et la nôtre aussi.
> Plût, plût-il, autant de fèves que de pois.
> La part au bon Dieu, ma bonne dame, s'il vous plaît !

Ceci soit dit en l'honneur du bon roi Henri IV ; assiégée par les soldats du Béarnais, Rouen n'avait pas cessé d'allumer les feux de joie et de crier : *Adieu Noël*, et *le Roi boit !* Opprimée par M. le chancelier, la ville resta muette et silencieuse; les cloches, qui devaient sonner à toute volée, ne donnèrent pas le signal accoutumé de l'allégresse publique. A l'hôtel de ville, il n'y eut pas de *roi de la fève* qui semait autour de lui les dragées et les fleurs. Chaque habitant se tint tristement renfermé dans sa maison avec son hôte, l'insolent soldat de M. de Gassion. — Le bureau des gabelles est rétabli, les officiers du grenier à sel sont réintégrés dans leurs fonctions. — Le 7 janvier, les supplices commencent; un homme est roué vif; quatre hommes sont menés au gibet, *où il y avait de la place :* car pas un habitant n'avait voulu assister à cette exécution de gens condamnés *verbalement et militairement*, sans avoir été ni *vus* ni *entendus* par leur doux juge. — Grande messe à la cathédrale. — Le chancelier visite les tombeaux des cardinaux d'Amboise et d'Estouteville et des seigneurs de Brézé; il salue la châsse ou *fierte* de saint Romain, que devait porter sur ses épaules, depuis la haute vieille tour jusqu'au maître-autel de la cathédrale, le prisonnier délivré le jour de l'Ascension. Dans le trésor on montre à monseigneur la mitre du cardinal d'Estouteville ; il visite la bibliothèque composée des livres du château de Gallion, envoyés à Rouen par M. de Harlay, et la bibliothèque fait présent à M. le chancelier, grand amateur de livres, d'un bel exemplaire des *Conciles d'Espagne*. — Quatre cavaliers se portent aux dernières violences sur une jeune fille du faubourg Saint-Sever. — Dans un mémoire au roi, le chancelier propose de « *raser l'hôtel de ville et mettre à la place une pyramide où serait gravé l'arrêt du conseil.* » Le cardinal de Richelieu répond qu'il n'approuve pas *le rasement de l'hôtel de ville de Rouen !* A l'hôtel de ville étaient renfermés vingt-cinq pièces de canon, vingt-cinq arquebuses à croc, six mille cinq cents boulets, vingt-cinq mille livres de poudre, et des cuirasses, piques, mousquets, etc. ;

sur quoi tout M. le chancelier fait apposer les scellés. Les bourgeois et le corps de garde de Saint-Ouen sont désarmés. — Seule, la rue de la Poterne, appartenant aux religieux de Jumiéges, est exempte de tout logement militaire, pour être restée fermée durant la sédition. — Visite du chancelier au *vieux palais* bâti par Henri V et Henri VI, rois d'Angleterre. — Deux hommes exécutés à mort sur *l'ordre verbal* du chancelier. — Les deux Baillehache frères sont bannis pour trois ans, pour avoir été à tous les bureaux pendant qu'on les pillait, *par curiosité!* — De Rouen, M. le chancelier s'en va en basse Normandie, à dos de mulet, car il apprend que les carrosses et chariots ne passent que difficilement au delà de Bayeux; il part, non pas sans avoir fait traîner les canons de l'hôtel de ville au vieux palais, à la grande consternation des habitants qui regrettent leur artillerie. Et vous pensez si la haine contre le cardinal de Richelieu fut singulièrement augmentée. — On visite l'abbaye de Jumiéges et l'abbaye de Notre-Dame du Bec-Helloyn, qui eut pour abbé le docte Lanfranc, fondateur de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen. Le samedi, M. le chancelier couche à la Bouille, à trois lieues de Rouen. Le mardi (14 février 1640) M. le chancelier dînait à Lisieux chez l'évêque, « lequel étoit au bout de la table, vêtu de ses rochet et « camail. » Le jeudi 16, entre deux et trois heures après midi, est arrivé à Caen, dans sa litière, M. le chancelier, suivi de son carrosse. Les officiers du présidial et de la vicomté avaient été, en longues robes, le saluer; il fut harangué en latin par le recteur de l'université de ladite ville, Pierre de Hallé : « Mondit seigneur répondit en fort bons termes latins. » Il s'entretint ensuite des difficultés des chemins de Rouen à Caen, chemins étroits et fort difficiles, où il avait pensé perdre ses mulets, sans compter le grand vent qu'il avait souffert à cheval.

Entre la rivière d'Orne et de Dive [1], du côté de la mer, est située cette ville toute normande à qui les poëtes, rien ne leur coûte, ont donné pour fondateur Caïus César, pendant que d'autres plus modestes ne remontent pas plus haut que Caïus, le cuisinier du roi Artus. Les Normands de nos premiers chapitres, venus dans les Gaules trois cents ans après les Saxons, ne se sont guère occupés de la ville de Caen que sous Richard I[er], duc de Normandie; mais, dès lors, Richard I[er] appela la ville de Caen une *de ses bonnes villes*. Bonne ville, en effet, car il est question de sa douane, de ses églises, de son port; seulement le château de Caen,

[1] *Origines de la ville de Caen*, par dom Huet, évêque d'Avranches.

l'abbaye de Saint-Étienne et de la Trinité n'ont pas encore, à cette époque, trouvé leurs illustres fondateurs.—Au treizième siècle, Guillaume le Breton, le poëte de Philippe-Auguste, compare la ville de Caen à Paris.— Ville normande selon les uns, — ville de fondation saxonne selon les autres. — Si une ville commence à la première hutte, nous sommes Gaulois, ajoute l'évêque d'Avranches. Toujours est-il que la ville de Caen, par sa position même, n'est pas une de ces capitales dont l'emplacement paraît indiqué à l'avance par les volontés et les besoins de l'histoire. C'est une de ces villes bien venues que la sagesse des hommes bâtit peu à peu, parce que le ciel est pur, parce que le sol est fertile, la rivière obéissante, le vent clément, le soleil facile au laboureur, tout comme la terre. Ajoutez à ces biens de la terre et du ciel, un peu de liberté, un peu de commerce au moyen de l'Océan qui n'est pas loin. — *Le château de Caen*



si duement grand et plantureux, comme dit Froissart, eut pour son premier fondateur Guillaume le Bastard. Là, il venait passer plusieurs mois chaque année avec sa femme Mathilde ; il avait élevé le château de Caen pour se défendre au besoin contre les rébellions des seigneurs du Bessin, et pour rester maître de la rivière de l'Orne. C'est ainsi que, plus tard, avec les carrières de ces rivages, Guillaume devait bâtir la Tour de Londres sur la Tamise. — On voit encore la trace des tours qui entouraient la ville. La tour de la *Cage*. — *Foucher Pastourel*. *Cardin l'Absolu*. — La tour de *Guillaume le Roy*, du *Landois*, *Renaud le Marchand*.

— La tour du *Massacre*, « en soubvenir des ravages de l'Anglais, en 1346. » — Sous le roi Philippe de Valois, cette grande cité de Caen, *pleine de très-grande drapperie, et de toutes marchandises, et de nobles dames, et de belles églises*, demanda et obtint la permission de se clore de *fossés, de murs et de portes*, à quoi Philippe-Auguste consentit volontiers. —La ville n'avait pas moins de douze portes : la porte du *Bac*, de *Saint-Julien*, *Millet*, *Artus*, des *Jacobins*, du *Chantier*, *Saint-Jacques*, etc. — Et des ponts, — le pont *Saint-Jacques*, *aux Vaches*, les *Noës*. — *Pont-Cau-rel*, — *Vaucelle*. — La porte du *Pont-Saint-Pierre* était le grand passage de la haute Normandie dans la basse Normandie.— Le faubourg de *Vaucelle* (*Vaticella*), petite vallée. — La rue *Hamoise* mène au pays d'Hiesme. — Dans la rue *Frementel* souffle le vent de bise. — La rue de l'*Enguennerie*, parce qu'elle était pleine de marchands et de bateleurs, durant les foires, sous le roi Louis XI. C'est le roi Louis XI qui avait donné à l'église de Saint-Pierre la rue de la *Poissonnerie*, comme on pourrait le voir sur un tableau peint dans le vitrail. La rue *Gatte-Moole* a été nommée par les Anglais *Houlgatte*, basse porte. C'est ainsi qu'à l'aide des noms seuls d'une ville de quelque antiquité, vous pouvez recomposer l'histoire de ses joies et de ses douleurs, de ses grands criminels et de ses grands hommes. Pour qui la sait chercher avec zèle, avec dévouement et respect, l'histoire est partout; elle prête à chaque chose son charme et sa grâce, et son éloquence ingénue ; tout plaît en elle, et surtout la rouille des vieux temps. Sur ces murailles, les grands seigneurs et même les bourgeois de la ville ont inscrit leurs titres de noblesse. Voici tantôt trois cents ans que la ville de Caen se glorifie de la *dame Ozenne*, de la famille *Quoniam*, et de Guérin le Bourgeois : témoin la rue *Guérin-Bourgeoise*. — Souvenirs heureux ! Le carrefour de l'*Épinette* vous rappelle l'aubépine en fleur du temps de saint Louis : là, les jeunes filles venaient danser aux chansons. — Hélas! la place du *pilori* ne manque guère dans les villes du moyen âge. — La rue *aux Fromages*, du nom d'un bourgeois de la ville nommé Fromage, et plus vieux de cent ans que *Guérin*. Les beaux esprits l'avaient appelée *rue aux Fromages*, pour faire une petite pointe d'esprit, et la pointe a réussi à merveille. — Rue *Peumégnie*, grande matière à controverse! En langage normand, *Mesgnie* signifie tous les habitants d'une même maison — *domus*. — Mais *Peumégnie* ne s'applique guère au passage très-fréquenté qui conduit à Bayeux ; si bien que M. Huet a trouvé que la rue *Peumégnie* venait d'un mot grec : *Poemenikè*, *pastorale*.—*Cornets aux brebis*,—*aux moutons*. — *Cornet*, c'est-

à-dire les terres sur lesquelles reposaient les revenus de certains ecclésiastiques appelés *Cornets*, de la forme de leurs chapeaux. — Colleville, Benouville, Giberville, Cambres, Cairon, autant de *cornets*. — Rue de la *Cervoisière*. A la bonne heure, voilà un mot français, bien que la *cervoise*, la bière, soit une boisson de toute antiquité ; le cidre, tout vieux qu'il est, doit s'incliner devant la *cervoise*. Dans les Gaules, dans l'Espagne, dans la Grande-Bretagne, dans l'Allemagne, dans l'Illyrie, dans la Pannonie, et dans la Scythie, les peuples primitifs s'abreuvaient de cervoise. *Cervoise*, un mot gaulois, au dire de Pline. Au Japon et chez les Caraïbes de l'Amérique, on savait brasser la cervoise. Le premier qui a brassé cette liqueur divine, c'est le dieu Osiris. Hérodote fait l'éloge de la bière ; Eschyle en parle dans ses vers ; Théophraste ne met pas en doute l'origine égyptienne ; l'empereur Julien, qui aimait les Gaulois, leur fait les honneurs de cette boisson ; — ceci soit dit sans rien ôter à l'antiquité du cidre et du poiré. Virgile attribue aux Scythes, aux Thraces, aux habitants des Palus-Méotides, l'usage de la bière et du cidre. Pline appelle *du vin* (le flatteur !) toute espèce de boisson faite avec des pommes et des poires. Arthémidore, qui passa plus d'une année dans l'Asie Mineure sous l'empereur Adrien, parle du poiré avec de vifs éloges ; mais cet Arthémidore était un grand philosophe content de peu. Timothée buvait du poiré, lorsque saint Paul lui conseillait de boire un peu de vin pour réchauffer son estomac délabré. — Le cidre est reconnu par Plutarque comme la boisson de ses grands hommes. — Les Éthiopiens savaient faire le cidre à merveille. Tertullien et saint Paul font l'éloge du cidre *plus doux que le miel, plus petillant que le vin*. Les Caraïbes de l'Amérique faisaient déjà de la bière et du cidre avant la découverte du nouveau monde. Martial, marié à cette jeune femme qui était venue à Rome tout exprès pour le faire heureux et riche, citait à bon droit la douceur des pommes de l'Espagne. Il paraît que les premiers maîtres des Normands, dans l'art de fabriquer le cidre et surtout dans l'art de le boire, ce sont les Basques, navigateurs aussi hardis que les Normands, et non moins avisés. — Dans les *capitulaires* de Charlemagne, il est question des *siceratores*, faiseurs de *bière*, de *pommé*, de *poiré*. — *Sicera*, un mot hébreu. Guillaume le Breton, qui a dit tant de choses dans ses vers petillants, parle du cidre du pays d'Auge : *Sicera que tumentis... Algia potatrix*. Il eût fallu entendre Pierre de la Longue, le vif écolier, déplorer l'énorme quantité de cidre qu'entonnaient chaque jour les soldats altérés de M. de Gassion ! — A Caen aussi bien que dans toute la Normandie, le

cidre prit peu à peu le dessus sur la bière. Au milieu du seizième siècle, la bière fut tout à fait détrônée, ainsi que le *bochet*. Il n'y a que les vieux Normands de vieille souche qui puissent savoir aujourd'hui ce qu'était le *bochet!* Quand elle avait bien pressé son miel, une bonne ménagère jetait dans l'eau la cire qui restait au fond du pressoir, et cette eau fermentée n'était pas sans avoir son alcool et sa douce saveur. Saint Jérôme a parlé du *bochet* : « J'appelle une boisson dan« gereuse toute boisson qui peut enivrer son homme, tirez-la du blé « fermenté, du suc de pommes, de la cire privée de son miel, ou de « toute autre façon de faire de l'eau une liqueur! » — Nous n'en finirions pas si nous voulions ainsi, rue par rue, et carrefour par carrefour, chercher l'histoire de la ville de Caen. — Là, s'élevait, avant que les calvinistes de 1562 l'eussent abattue, la *Croix pleureuse;* c'est toute une histoire que cette *Croix pleureuse*. A son retour d'Angleterre Guillaume le *Conquérant* revenait à Caen dans toutes les joies superbes du triomphe, sa femme Mathilde s'en va au-devant de son époux, et, mal conseillée par le comte du Mans, Mathilde demanda à Guillaume — le *tribut des bâtards*. Guillaume alors, oubliant que lui-même il s'est surnommé le *Bâtard*, *cognomine batardus*, entre en grande fureur; il saisit par ses longs cheveux sa femme épouvantée, et il la traîne dans tout cet espace qui sépare l'*abbaye de Saint-Étienne* de l'*abbaye de la Trinité*. C'est la colère du frère de Camille, Horace, qui tue sa sœur. Bientôt revenu à des sentiments meilleurs, Guillaume le Bâtard fait élever à cette place la *Croix pleureuse!* L'histoire est bien trouvée, mais vous êtes parfaitement les maîtres de n'en pas croire le premier mot. — Mon Dieu! ce n'est pas d'hier seulement que cette vieille cité normande a changé de physionomie. Dans le moyen âge, les maisons étaient en bois; les charpentiers de *la grande* et de *la petite coignée* faisaient en ce genre des chefs-d'œuvre; la ville de Caen, et surtout la ville de Rouen, ont conservé d'admirables échantillons de ces maisons toutes parées au dehors. Toute maison ainsi construite faisait saillie sur la rue : elle tenait à montrer toutes ses grâces, elle faisait vanité des ornements dont elle était surchargée; plus elle avançait au dehors, plus elle donnait d'espace, de sécurité et de bien-être aux habitants, à la *mesgnie*. Les états d'Orléans tenus en 1560 firent signifier à toutes les villes du royaume que désormais les maisons fussent bâties en saillies, et que dans les constructions à venir seraient employés le moellon, la brique ou la pierre de taille. — Pour l'usage des marchands les villes bâtissaient les halles et les porches; plus la rue

est marchande, plus on élève de porches. — Voilà pour les rues célèbres de la ville de Caen : les hôtels et les maisons historiques ne manquent pas. *L'hôtel de Beuvron* appartenait à Pierre d'Harcourt, marquis de Beuvron. — La cour de *Troüart*, prés, jardins et fontaines. — L'hôtel Richard le *Cloutier*, dans lequel a logé le roi Charles VII (6 juillet de l'an 1450) lorsqu'il eut repris la ville de Caen sur les Anglais. — *Le grand et petit Roch*, bâti par Gomar-Auvray, marchand et chirurgien de la ville. — La *Maison de l'échiquier*, située dans la rue Exmoise, aboutissait à la rivière d'Orne : là se voyaient encore, sous le règne de Louis XIII, les restes de l'hôtel des Templiers. — Le *Palais épiscopal* signalé par les armoiries des évêques de Bayeux. — *L'hôtel du Pont-Saint-Pierre*, l'Hôtel-de-Ville, *où l'on a accoutumé s'assembler pour le fait, besognes et négoces, touchant l'honneur de la ville et du pays*. Là, maître Jean l'Abbé, cordelier du couvent de Caen, avait construit cette savante horloge qui chantait les plus beaux cantiques. — L'hôtel de Goyon, grand écuyer de France et bailli de Caen sous les rois Charles VII et Louis XI. Parmi les enseignes illustres, les habitants saluaient l'enseigne des *Quatre-Fils-Aymon* et l'enseigne de la *Truie qui file*. — Voici encore la maison d'Estienne du Val de Mondrainville, le marchand de blé ; la maison de Pierre de l'Énauderie, le bienfaiteur de l'université ; et cette place glorieuse, la *Bataille*, où les bourgeois de Caen ont été égorgés, jusqu'au dernier, par les Anglais en 1417. — Dans son voyage, M. le chancelier Séguier ne trouva plus que les ruines du couvent des Cordeliers, que les protestants avaient brûlé. — Telle était cette ville importante, la capitale de la Basse-Normandie. Elle avait le privilége de huit foires annuelles, sans compter le marché de chaque lundi. La foire du *Pré*, à la Saint-Denis. — La foire de la *Saint-Michel*, en souvenir qu'à la Saint-Michel de l'an 1431 les Anglais furent surpris par Ambroise de Loré, chevalier normand, baron d'Ivry, qui fit quatre mille prisonniers à l'ennemi. — La foire des *Trois-Jours*; et quand l'un de ces jours était un lundi, tout le droit du marché appartenait à l'abbaye, au *Bourg des Moines*, comme on disait : la ville, en effet, se divisait en *Bourg des Moines* et *Bourg du Roi*. *Bourg* voulait dire tout à la fois un bourg, une ville. — La ville de Caen, dans ses armoiries, *portait de gueules au château donjonné d'or;* Charles VII, lorqu'il l'eut reprise, fit porter à la ville *coupé d'azur et de gueules* aux trois fleurs de lis d'or. — La ville de Caen, comme toutes les villes normandes, avait sa vicomté et son bailliage, dont la justice s'exerçait dans les siéges de Caen, de Bayeux, de Falaise, de Vire, de Thorigny, de Saint-Lô. Par lettres patentes de 1552, le siége

présidial avait été établi à Caen : le tribunal se composait d'un lieutenant général, criminel, particulier, deux gens du roi, dix conseillers. Des dix-sept recettes générales du royaume, de la création du roi Henri II, la ville de Caen en avait une. Déjà, en 1380, il y avait à Caen une *cour des Élus*, c'est-à-dire la réunion des hommes les plus considérables de la province, que la province nommait d'abord elle-même pour faire la répartition de l'impôt : « *Madame la baillive et madame l'élue;* » c'est dans Molière. Henri IV avait créé neuf élections dans la seule généralité de Caen. — Caen possédait aussi un *grenier à sel*. On ne sait guère quel roi de France a établi l'impôt sur le sel; on hésite entre *Philippe le Bel* et *Philippe de Valois :* l'un et l'autre étaient dignes de cette innovation, si funeste à l'agriculture. — Trois siéges d'*amirauté* à Caen, à Estreham, à Langrune. — La juridiction des *eaux et forêts*, une vaste machine à mille ressorts compliqués : receveurs, lieutenants, verdiers, forestiers, gardes, autant de précautions conservatrices que la Normandie devait à la vigilance de ses ducs et un peu à leur amour pour la chasse. — La *chambre des monnaies :* d'abord la monnaie avait été frappée à Saint-Lô avec cette marque C, comme troisième monnaie du royaume. — L'Hôtel-de-Ville avait aussi sa juridiction : la police, l'administration des affaires de la ville; les maires et les échevins étaient les arbitres des contestations qui se rapportaient aux manufactures d'or, d'argent, de soie, de laine, de fil, de teintures et blanchissages, jusqu'à concurrence de cent cinquante livres, en dernier ressort. — Le mercredi des cendres de chaque année, la ville procédait à l'élection de ses officiers; l'élection se faisait, en présence des magistrats, dans l'église des Jacobins. On choisissait les gardes du dépôt au blé, les gardes des métiers; chacun des échevins avait droit à une robe aux frais de la ville. On les appelait *bourgeois jurés, conseillers et gouverneurs de la ville;* ils avaient de droit la qualité d'écuyer. Le noble et le bourgeois étaient égaux devant l'élection. La ville avait un *procureur général*, un *procureur syndic*, un *procureur des bourgeois;* elle donnait à chacun dix livres de gages. Le greffier avait pour titre : *clerc-juré, notaire et clerc*, le sergent s'appelait *varlet, serviteur* de la ville, à soixante sous de gages par an. — L'abbaye de Saint-Étienne et l'abbaye de la Sainte-Trinité avaient leurs juridictions, dont le ressort s'étendait sur les vassaux de leurs seigneuries. Ce qu'on appelait la *grande sénéchaussée de Normandie*, ou *cour de la provision*, n'était pas une juridiction particulière à la ville de Caen, mais au contraire elle s'étendait sur la ville entière.

Les *jeux de l'arc, de l'arbalète, de l'arquebuse,* sont autant de vieilles insti-

tutions chères à la province de Normandie; le *papeguai* était le jeu des jeunes gens : on leur enseignait de bonne heure l'adresse, le coup d'œil, l'exercice des armes et le respect que doit porter tout brave homme à l'arme qui le défend. Celui qui avait abattu le *papeguai* était roi de l'arquebuse pendant trois années consécutives; il était exempt, durant sa vie, de tous tributs, aides, tailles, subsides, quatrième et autres droits; il avait le titre de capitaine des arquebusiers. Le pré des arquebusiers avait nom : le *pré des États*. — Rien qu'avec les deux abbayes de Caen, *Saint-Étienne* et la *Trinité*, on pourrait composer une grosse histoire. Ces deux abbayes furent bâties par Guillaume *le Conquérant* et par Mathilde sa femme; Guillaume appela des religieux dans son abbaye, Mathilde des religieuses dans la sienne. Le célèbre Lanfranc fut abbé de Saint-Étienne; la première abbesse de la *Trinité* s'appelait Mathilde. Les pierres qui ont servi à construire l'abbaye de Saint-Étienne, et qui conservent encore à cette heure le poli et l'éclat du marbre, furent apportées de Vaucelle et d'Allemagne. L'un et l'autre, Guillaume et Mathilde, ils voulurent être enterrés dans l'abbaye qu'ils s'étaient bâtie. Là, en effet, ils furent portés, Mathilde en 1083, Guillaume en 1087; mais ces tombes, longtemps respectées, furent outragées par les Anglais, par les protestants en 1562, par les révolutionnaires de 1793. — L'abbaye fut longtemps une forteresse, et du sommet des deux pyramides on voyait venir l'ennemi. — Treize paroisses et un grand nombre de monastères : Saint-Étienne, Saint-Ouen, Saint-Michel, Saint-Pierre sous Caen; l'Hôtel-Dieu est une des plus vieilles institutions de la ville et des plus saintes. Une charte de Philippe le Long, de l'an 1323, confie le soin des malades de l'Hôtel-Dieu *à des femmes anciennes religieuses*. — Le couvent des frères Jacobins reconnaît le roi saint Louis pour son royal fondateur. — Le véritable fondateur du célèbre collége des Jésuites de Caen, c'est le roi Henri IV; il envoya le père Coton pour prêcher le carême à Caen. Mais comment compter toutes ces institutions religieuses? — *Maladrerie, pauvres renfermés, templiers, pères carmes, pères cordeliers, pères jacobins, pères capucins, religieuses ursulines, de la Visitation, bénédictines, de Notre-Dame de la charité, nouvelles converties, béguines, religieuses hospitalières*, sans compter *les frères du Sac*, ces mendiants de Saint-François, que le roi saint Louis avait fait venir de l'Italie à la prière de la reine Blanche. Quant aux chapelles, « *la connaissance du nombre et des fondations des chapelles de Caen est presque impossible*. »

Ainsi se composait cette seconde capitale de la Normandie, quand M. le chancelier y vint apporter la terreur au nom du cardinal de Richelieu.

La ville était garnie de bonnes murailles, avec deux tours et une chaîne fermant la rivière sur laquelle arrivaient les barques bretonnes; Caen, c'est-à-dire *Caii domus*, la ville de César. — Dans la bibliothèque, qu'il visite en détail, M. le chancelier, grand amateur de livres, fait choix des ouvrages qui manquent à sa collection; mais il faut le lui pardonner, puisque cette collection a été le riche et précieux commencement de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. Le vendredi 24 février, commencent à Caen les opérations de M. le chancelier, et elles se ressentent de la rigueur du tout-puissant cardinal : interdiction des officiers de ville, du lieutenant général et du procureur du roi. — Le soir, sur les quatre ou cinq heures, ont été conduits à Caen deux prisonniers, l'un desquels on disait être le capitaine des *va-nu-pieds;* le chancelier le fait rouer vif. — De Caen, la commission Séguier se rend à Bayeux, cette aimable ville, à la cathédrale élégante; là sont réglées les indemnités dues aux habitants de la ville. Au dîner, M. le chancelier, le colonel Gassion, le chanoine de Lalande et le père Lecouen, jésuite, dissertent *de la présence réelle*, et le chanoine de Lalande écrase le colonel sous force textes grecs et hébraïques. — A Saint-Lô, à Coutances, nombre de femmes et d'enfants, *à genoux*, crient : *Merci et miséricorde!* — Sur le marché de Coutances, on dresse une potence à quatre branches. — *Malheureusement* un grand nombre de *nu-pieds* s'étaient retirés aux îles de Jersey et de Guernesey, entre autres le baron de Pontribert, dont le chancelier envoie *démolir* la maison. — Que voulez-vous! on fait comme on peut; on pend ce qu'on a. Les uns sont condamnés à la roue, les autres à la corde; quelques-uns subissent, au préalable, la question ordinaire et l'extraordinaire; en vain les parents des condamnés prient et supplient M. le chancelier, rien n'y fait. Plusieurs maisons sont démolies à Avranches, plusieurs brûlées; tout le village de Cérancey devait être livré aux flammes, mais enfin on se contenta de six ou sept maisons. — Ceci fait, M. le chancelier rentre triomphalement à Paris le 27 mars, et il dîne le lendemain au Palais-Cardinal. — Vous voyez que le cardinal de Richelieu ne plaisantait guère avec la révolte. Vint le roi Louis XIV: d'une main dédaigneuse, il écrasa le peu qui restait des libertés normandes. Le roi tout-puissant viola les priviléges des provinces et des cités; il fit de sa volonté la loi de tous, et, pour enrichir ses courtisans, il confisqua les terres des sujets. Mais la liberté d'un peuple, qu'est-ce, pour le roi de France? Mais la propriété, à quoi bon? Toute terre est au roi : l'État, c'est lui! Il fallut donc obéir, sauf plus tard à se souvenir des libertés passées, quand la royauté de Louis XIV

sera brisée à son tour. Alors vous verrez tout reparaître, tout recommencer. le droit se montre de nouveau; la liberté revient avec le droit: la révolution d'Angleterre et l'émancipation de la Hollande portaient leur enseignement avec elles. Le peuple attendit cependant que Louis XIV eût déposé dans la tombe ce terrible fardeau de la monarchie absolue. Alors le peuple comprit plus clairement que viendrait bientôt son tour à être tout-puissant. Au bout de cent quarante années, tout était détruit, et de cette monarchie de tant de siècles dont nous avons suivi les progrès avec tant de joie et d'admiration, il ne restait plus rien que le billot de Louis XVI, le roi martyr. Il faut ici mettre un terme à la partie purement historique de ce livre, nous l'avons écrite avec un dévouement qui nous fera pardonner quelque peu notre insuffisance. Eh! quelle preuve plus sincère pouvions-nous donner de notre dévouement et de notre zèle à cette tâche pénible que de laisser de côté, comme nous l'avons fait si longtemps, la partie pittoresque de ce livre : le paysage, l'anecdote, la biographie, l'histoire non pas des conquérants et des magistrats, mais des philosophes et des poëtes? Plus ce côté de la question et de notre livre était de facile entreprise, et plus nous nous sommes tenu dans les aspérités du sentier. Comme à plaisir nous avons affronté les périls d'une pareille histoire, nous avons côtoyé l'abîme d'un pas plus heureux que prudent, et notre ignorance même de l'histoire nous a rendu téméraire, téméraire par dévouement, non pas par orgueil. A propos de la Normandie, nous avons passé en revue l'Europe du moyen âge et des temps modernes: l'histoire d'Angleterre, l'histoire de France ont tenu une place égale dans ce livre, qui devait en effet s'occuper à la fois des événements qui ont agité les deux côtés de l'Océan. Province heureuse, glorieuse, conquérante et pacifique à la fois, grande dans la guerre, puissante dans la paix, notre belle province de Normandie a été le plus vaste champ de bataille des plus grands capitaines: elle a vu à l'œuvre Rollon, Guillaume le Conquérant, Henri II, Richard Cœur-de-Lion, Philippe-Auguste, Duguesclin, le roi Édouard III et son fils le prince Noir, et le roi Henri IV et M. de Sully. — Par un heureux privilége de sa position et de sa fortune, tant que la France appartient aux rois fainéants, la Normandie est gouvernée par les princes les plus habiles et les plus actifs qui aient gouverné le royaume d'Angleterre: aussitôt que l'Angleterre tombe à son tour entre les mains de ses rois fainéants, et pis que cela, juste ciel! quand elle se meurt de honte, sous le joug du roi Jean sans Terre et de son fils, alors la Normandie passe aux rois de France, qui redeviennent de

grands rois : Philippe-Auguste, saint Louis, Charles le Sage, Louis XI, François Ier, Henri IV. — La Normandie a profité également du savoir, de l'intelligence, des exemples des deux nations; elle en a appris tous les arts; et même dans les conflits armés qui devaient tout briser, elle a su mettre à profit la valeur des deux peuples, si bien qu'elle a pu choisir entre l'honneur d'être française et l'utilité d'être anglaise; — elle choisit l'honneur; et certes, se voyant ainsi honorée, fêtée, applaudie, riche, vaillante et libre, à l'ombre de la France, la noble province peut se dire à elle-même qu'elle a bien choisi.

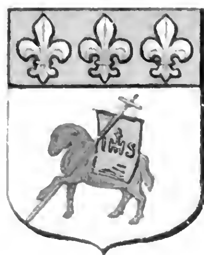
Maintenant il nous reste à passer en revue tant de villes opulentes, tant de riches paysages, à raconter les souvenirs épars sur cette terre opulente de la poésie, de la philosophie, de la littérature et des arts, qui surgissent de toutes parts. — Donc, enfin, laissons quelque peu l'histoire en repos. Assez de meurtres, assez de batailles, assez de trahisons! Bénissons la paix qui nous fait comprendre la vertu des peuples, la beauté des campagnes, et pardonnez à votre historien d'être resté si fort au-dessous d'un pareil sujet :

In nova surgentem majoraque viribus ausum,
Nec per inaccessos metuentem vadere saltus.



LA NORMANDIE PAR M. JULES JANIN.

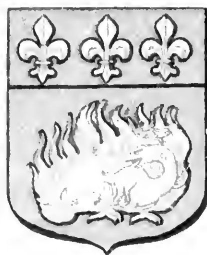
Rouen.



Dieppe.



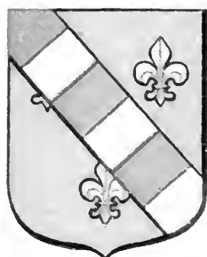
Le Havre.



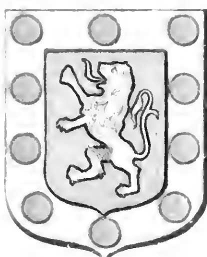
Elbeuf.



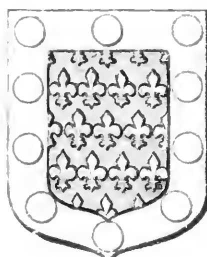
Evreux.



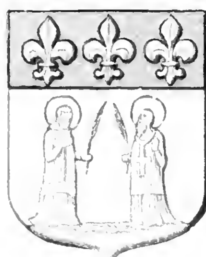
Louviers



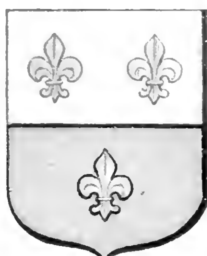
Alençon.



Seez.



Caen.



Bayeux.



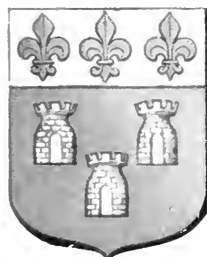
Honfleur



Lisieux.



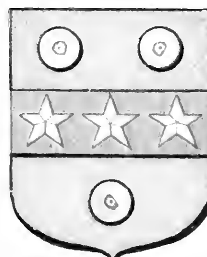
Falaise.



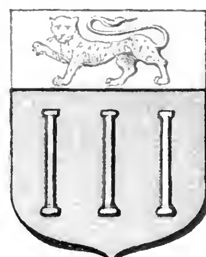
Saint-Lo



Cherbourg



Coutances.



Narat del. et sculp.

Imp. de G. Silbermann, à Strasbourg

PUBLIÉE PAR ERNEST BOURDIN ÉDITEUR.



CHAPITRE XV.

De Rouen à Paris. — Le chemin de fer. — Nicolas Poussin. — Rouen. — Les ruines. — Pierre Corneille. — De Rouen au Havre. — Le bateau à vapeur. — Le Havre. — L'Océan.



Voulez-vous donc qu'après l'avoir étudiée en historiens nous la parcourions en voyageurs, cette province qui pourrait suffire à défrayer les poëtes, les romanciers et les artistes les plus féconds de tant de siècles divers? La chose nous sera facile maintenant, grâce à l'histoire qui marche devant nous, pour nous guider à travers ces villes, ces hameaux, ces ruines, ces campagnes, sur le bord de ces rivages aimés du ciel; la partie la plus difficile de notre tâche, l'histoire, la voilà accomplie. Tout le reste n'est plus qu'une simple promenade. Désormais un mot nous suffira pour vous faire reconnaître la patrie de ces hommes illustres, pour vous dire quels triomphateurs ont passé par ces sentiers battus par tant de pas-

sions, et que l'herbe grandissante a depuis longtemps recouverts. D'ailleurs nous savons déjà, et pour les avoir reconnues à chaque instant, dans la bataille, dans le triomphe, dans la défaite, quelles étaient les diverses parties de ce vaste territoire de la Normandie qui a suffi à composer cinq de nos départements si laborieux, si fertiles et si riches, que l'on peut estimer à cent soixante-dix millions le revenu de ce magnifique territoire. Ainsi le département de la *Seine-Inférieure* paye plus d'impôts que le département du Nord; le *département de l'Eure* paye la moitié plus que toute l'ancienne province de Champagne, *le Calvados* plus que le Dauphiné, *la Manche* plus que la Touraine et le Bourbonnais, *l'Orne* enfin plus que les cinq départements réunis de la Corse, de l'Ariége, de la Lozère, des Pyrénées et des Hautes-Alpes. La superficie des opulents domaines que nous allons parcourir compose la dix-septième partie de la France, sa population en forme le douzième, son revenu territorial en est la neuvième partie. La Normandie compte 8,507 habitants par myriamètre carré; le reste de la France ne compte que 6,100 habitants dans le même espace. Si elle n'est que la quatrième de nos anciennes provinces par l'étendue de son territoire, en revanche la Normandie est la première par le nombre de travailleurs qu'elle engendre, par ses productions, par ses richesses. Tout l'impôt direct et indirect de la Normandie se peut évaluer à *cent trois millions*, un revenu que n'ont pas bien des royaumes [1]. En vain le temps et les habitudes ont consacré cette division par départements, pour peu que la Normandie soit étudiée avec amour, le lecteur revient et persiste aux anciennes divisions de la province. Pendant que les géographes disent à l'antiquaire : Voilà le *département de la Seine-Inférieure!* l'antiquaire salue avec joie le pays de Caux, le pays de Brai et le Vexin normand; dans le *département du Calvados,* il retrouve un morceau du Lieuvain, la plus grande partie du pays d'Auge, la plaine de Caen, le Bessin, une partie du Bocage et du Houlme. Parlez-lui du *département de l'Orne,* il vous répondra par : le *Passais!* le *Bocage!* les *Marches!* Enfin, dans le *département de la Manche,* c'est toujours la vieille province que nous allons chercher : la presqu'île de la Hogue, le Cotentin, l'Avranchin, une partie du Bessin et du Bocage. En un mot, ces cinq départements de la France sont toujours la Normandie. C'est toujours la terre fertile devant laquelle les historiens d'autrefois s'extasient! Ils comptent les rivières, les bois, taillis, les prairies, les terres labourables, les lins, les blés, les laines, la viande, les bons poissons que l'on pêche sur toutes les côtes qui

[1] *Statistique de la Normandie*, in-4°.

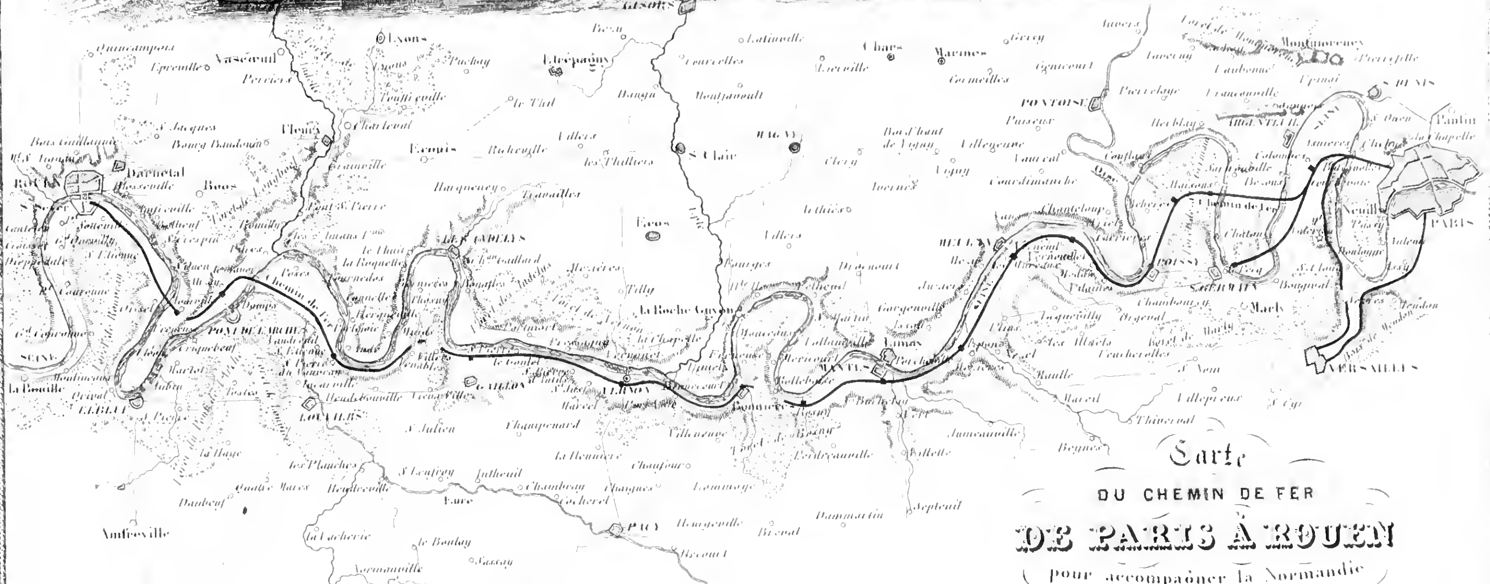
avoisinent la mer! Et que de blé! Et que de toiles, et que de fil! Et que de cidre! Que de villes! que de rêveries! Dans le pays de Caux, Caudebec, Harfleur, Fécamp, le Havre, Dieppe, Saint-Valery, le château d'Eu; dans le Bray, Gournay, la Ferté, Lions; l'Andeille, la Seine et l'Epte; au pays d'Évreux, la Seine, l'Eure et l'Iton, les pâturages sont chargés de moutons, la chèvre grimpe sur le flanc des montagnes, le pourceau repu dort au pied des chênes: on porte incessamment à la forge le fer sorti des entrailles fécondes de cette terre qui produit toutes choses. Parlez-nous des bocages du Roumois, de ses vergers opulents: parlez-nous des produits du Lieuvain, pays agriculteur et marchand, et de son cidre, « qui pendant six mois de l'année se peut préférer à beaucoup de « vins français! » Le territoire d'Auge est humide et bas; c'est un des plus fertiles de la province: « depuis le pays d'Hyesmes jusqu'à Pont-« l'Évêque, les herbages sont si fertiles que, trois fois par an, on les « peuple de bœufs qui s'y engraissent... Les vaches y rendent tant de « lait[1]! » La campagne de Caen est célèbre pour ses orges et ses avoines, et quelquefois *pour ses petits seigles!* Le peuple de Caen et de Lisieux travaille à la draperie; « les filles et les garçons même y filent de la laine. « Les femmes sont belles, de riche taille, grandement soigneuses de « l'entretien de leurs ménages: mais superbes et hautes à la main! » — Le Bessin est enclos dans les eaux de Vire et d'Orne: le territoire de Bayeux fournit le meilleur pain du monde: le gibier, le poisson, les huîtres, rien ne manque dans le Bessin. — L'Avranchin, arrosé par la Vire, est plein de montagnes et de forêts; le plus riche bétail se nourrit dans ces forêts, sur ces montagnes. Sur cette rive heureuse, la mer attire le commerce et protége l'industrie. — Le Cotentin foisonne en blés et autres grains, « et tellement gras qu'il est impossible d'en sortir « lorsque la pluie a été grande. Bonne boisson, bonne laine, bons draps; « un air si pur, que la Normandie a élevé et nourrit encore de présent « plus de peuple que six des meilleurs royaumes d'Espagne. » Elle produit toutes sortes d'arbres, voire des sapins et des cèdres: « les aman-« diers y viennent assez; les cerises, abricots, pêches, prunes, noix, « noisilles, châtaignes, nèfles, alises, abondent presque partout; parlons « surtout des grandes richesses de ses campagnes, les pommes et les « poires, desquelles on fait des breuvages si excellents, que maintenant « dans les grands festins des seigneurs français, et des Parisiens mêmes, « *on laisse le vin pour boire le cidre et le poiré!* » Ce n'est pas, certes, que la Normandie ne puisse produire, quand elle le veut bien, des vins de

[1] Dumoulin, *Discours sur la Normandie.*

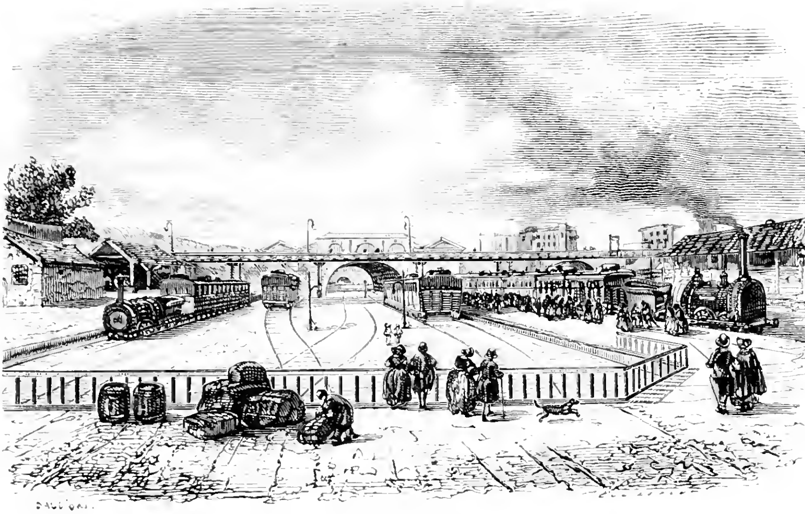
première qualité, s'il faut en croire notre enthousiaste Dumoulin, quand il célèbre les vins de Vernon et de Pacy. Quant au vin d'Avranches, notre homme en fait bon marché, il l'appelle le *vin tranche-boyau* sans hésiter, et nous sommes fort disposés à l'en croire sur parole. — Les grands arbres viennent bien : le chêne, l'orme pour les artilleurs, l'if pour faire des arcs, le buis pour les tourneurs, le frêne pour les piques et les flèches. La Basse-Normandie est féconde en herbes salutaires que le dieu de la médecine lui-même a semées d'une main intelligente et libérale : le jardin potager produit à miracle · artichauts, citrouilles, asperges, et, *quelquefois*, de bons melons. Point de bêtes venimeuses ; les vipères même, quand on en trouve (dans un petit bois près de Bernay), servent de jouet aux charlatans. Mais en revanche les bœufs, les vaches, les moutons, de belles haquenées ! — Le mulet vient mal en Normandie. — La garance, le pastel, les chardons à drapier y sont communs. — Les salines de Touque sont célèbres. — Nous avons même des mines d'or, d'argent, et de cuivre, et de vif-argent, et des mines de fer si communes, « qu'il y a fort peu de rivières sans fourneaux à le fondre et à le « battre. » Même les barons *fossiers*, qui sont les moines de Saint-Vandrille, les barons de Guacé, de Chambrois et la Ferté-Fresnay, « ont « droit d'user leurs bois à forger le fer à pleines battues, sans être obli- « gés d'en payer le tiers au roi. » Parlons aussi des carrières d'Alençon, qui produisent en trop d'abondance, hélas ! le diamant d'Alençon, « que « les orfèvres et les lapidaires passent pour vrai aux yeux des dupes ! » On vante aussi le jaspe de Vieux, le marbre rouge et noir de Saint-Lô et de Fontaine-l'Abbaye, l'ardoise de Tury, la pierre noire de Séez, la pierre blanche de Vernon, les verreries de Lions, les poteries de Manerbe près Lisieux, les eaux minérales de Forges en Braye, de Saint-Pol près de Rouen, d'Herbetot près de Pont-l'Évêque, salutaires fontaines, sans compter les *fontaines scélérates*, « qui ne fluent jamais que pour an- « noncer aux hommes quelque malheur ! » (Par exemple, la fontaine de Cantelou et le Vitouard.) Enfin, « la noblesse normande, qui ne veut « laisser émousser son courage et languir ses forces dans le calme de la « paix, s'abandonne à la chasse des bêtes fauves dans les bois d'Eu, « d'Arques, de Bray, de Lions, de Moulineaux, de Rouare, d'Évreux, « de Breteuil, de Beaumont-le Roger, de Chambrois, de Harcourt, de « Neubourg, de Brotonne, de Touque, d'Argentan, d'Hyesme, de la « Lande-Pourie, de Cerisi, d'Ailles, de Briquebec, sans compter les « faucons, tiercelets, éperviers, émerillons, et même des aigles, » qui leur peuvent apporter plus de plaisir que de profit.

Qui ne sait au moins le nom de ces belles rivières, les douze principales : la Seine, l'Eure, la Risle, Touque, Dive, Orne, Vire, etc., et les plus petites « qui se rendent dans celles-ci pour perdre leur nom et « aller voir de compagnie le grand-père l'Océan? » La Seine, ce fleuve royal « qui n'est d'abord qu'un mince filet d'eau de la fontaine Sine, au « diocèse de Langres, » — elle arrive à Paris, qui n'est pas une ville, mais un monde. — *Non urbem sed orbem video*, disait à Henri III l'ambassadeur de Pologne. Quand la Seine arrive à Rouen, « l'Océan, ad- « verti de sa venue, envoie, deux fois par jour, ses courriers jusqu'au delà « du pont que la duchesse Mathilde a fait bâtir, pour l'advertir qu'elle « sera la bienvenue. » Et toutes ces rivières vivantes sont remplies « de « saumons, truites saumonées, aloses, éperlans, carpes frétillantes, « brochets, et autres. » Quant aux habitants de cette terre heureuse et fertile, l'histoire de leurs combats parle assez haut : ils ont possédé la Pouille, subjugué la Sicile, une partie de la Grèce, assiégé Constantinople, fait trembler le Soudan et Babylone, arboré leurs léopards dans Antioche et Jérusalem, sans compter qu'ils ont pris l'Angleterre. — « Ils sont vaillants et courageux, soit par terre, soit par eau. — A la bataille, la noblesse normande a toujours montré « autant de feu que de « prudence. » Vous dirai-je aussi « la vaillance, la gentillesse et la « courtoisie si naturelle aux gentilshommes normands, que c'est comme « un prodige d'en voir un de mal gracieux et peu civil! » — Département ou province, le voyage en Normandie est un beau voyage à faire, et des plus charmants. Tout vous sourit et vous pousse; les plus beaux chemins y conduisent, les plus frais sentiers. — Vous pouvez choisir le chemin qui domine les hauteurs, le chemin qui côtoie les rivages : — vous avez le bateau à vapeur qui glisse doucement sur le fleuve limpide, laissant au voyageur la liberté de son admiration, au voyage sa magnificence et sa poésie, au paysage sa grandeur. Vous êtes le maître, s'il vous plaît, de choisir le chemin de fer, de vous livrer à cette tempête enflammée qui, en trois heures, vous aura fait parcourir le même espace que M. le chancelier Séguier franchissait à peine en huit jours. — Des fables! des rêves! des merveilles dont le récit aurait fait bondir Guillaume *le Conquérant* sur son lit de mort, et Philippe-*Auguste* dans ses nuits d'insomnie! Au milieu même des Champs-Élysées, en plein Paris, déjà commence le voyage de Normandie. Vous sortez de Paris par cette montagne de pierres taillées, l'Arc-de-triomphe, chargé de la gloire et des grands noms de la France impériale. La fête est complète! La fête des yeux, de l'esprit, des souvenirs. Au château de Neuilly, vous pouvez

saluer le roi qui passe. Là-haut le Mont-Valérien dont les morts se sont enfuis, les tombeaux faisant place aux citadelles; plus bas, Nanterre, le village de sainte Geneviève, la patronne de Paris; Saint-Germain, berceau d'un roi: Ruel, tombeau de l'impératrice Joséphine: la Malmaison, où commença la puissance de celui qui allait être l'empereur! — Tout se mêle et se confond sous vos yeux éblouis, et toujours le fleuve reparaît entouré de ces blanches maisons, de ces vieux châteaux, de ces ruines célèbres. — Le département de la Seine-Inférieure est à lui seul un vaste royaume! Qui voudrait dire les richesses inépuisables de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, répandues par la main divine sur cette terre intelligente et féconde, celui-là entreprendrait une œuvre presque impossible. Où est la statistique qui suffirait à compter ce que produisent ces 700,000 habitants dispersés dans ces 775 communes? les draps, les cotons, les tissus, les toiles peintes, la rouennerie, les coutils, les dentelles, les cordages, tout ce qui va, tout ce qui vient entre Rouen et le Havre, pour être porté du Havre dans l'Amérique, dans les Indes, dans le Levant, dans l'Italie, dans le Portugal, partout? — Que de villes florissantes, occupées, sérieuses, seulement entre Paris et Rouen! A peine si le chemin de fer vous permet de les saluer en passant. Mais, puisqu'aussi bien nous voilà lancé dans cette voie, dans cette flamme qui nous emporte, essayons d'écrire, en courant, l'histoire du chemin de fer de *Paris à Rouen,* cette œuvre admirable pour laquelle l'Angleterre et la France ont réuni leurs capitaux, leur patience, leur génie. Le deux journées des 2 et 3 mai 1843 seront à jamais célèbres dans l'histoire de l'industrie et de la prospérité de la France. En deux fois vingt-quatre heures, cette ville de Paris, que l'on disait si fort en retard sur les nations voisines, devait inaugurer deux grandes lignes de chemin de fer, l'une qui s'arrête à la cathédrale d'Orléans, l'autre qui déjà traverse la capitale de la Normandie, jusqu'au jour très-rapproché où cette ligne formidable ne s'arrêtera plus que sur les bords de la mer, pour ajouter un étonnement nouveau à tous les étonnements de l'Océan. Double et illustre conquête de la France sur deux points opposés de son territoire, immense progrès, promesses accomplies de cette révolution pacifique qui, dans un avenir prochain, doit s'emparer en entier de ce royaume! Durant les deux journées de ce grand triomphe, les populations empressées ont applaudi avec les transports d'une joie complète. Elles se disaient que cette fois le grand rêve de l'industrie, du travail, d'un immense capital ajouté à la vie de chacun et de tous, se réalisait enfin au gré des plus vastes espérances. En effet, jusqu'à ces


Carte
DU CHEMIN DE FER
DE PARIS À ROUEN
pour accompagner la Normandie
PAR JULES JANIN
Publiée par Ernest Bourdin, Editeur
ROUEN
Darnetal
Boos
LES ANDELYS
GISORS
PONTOISE
ST DENIS
PARIS
VERSAILLES
POISSY
ST GERMAIN
MEULAN
MANTES
VERNON
GAILLON
LOUVIERS
PONT DE L'ARCHE
ELBEUF
EVREUX
PACY
Ecouis
Etrépagny
Lyons
Vascœuil
Marines
Chars
le Neubourg
Amfreville
Marly
St Cloud
Meudon
Boulogne
Neuilly
Argenteuil
Montmorency
Pantin
Ecos
la Roche Guyon
Bonnières
Rosny
Houdan
Limay
Septeuil
St Nom
St Cyr
St Julien
Heudebouville
Chemin de Fer
Dessiné et Gravé par Pierre Tardieu

journées mémorables du 2 et du 3 mai, pour ce Paris incrédule qui veut tout voir de ses yeux, l'établissement des chemins de fer était



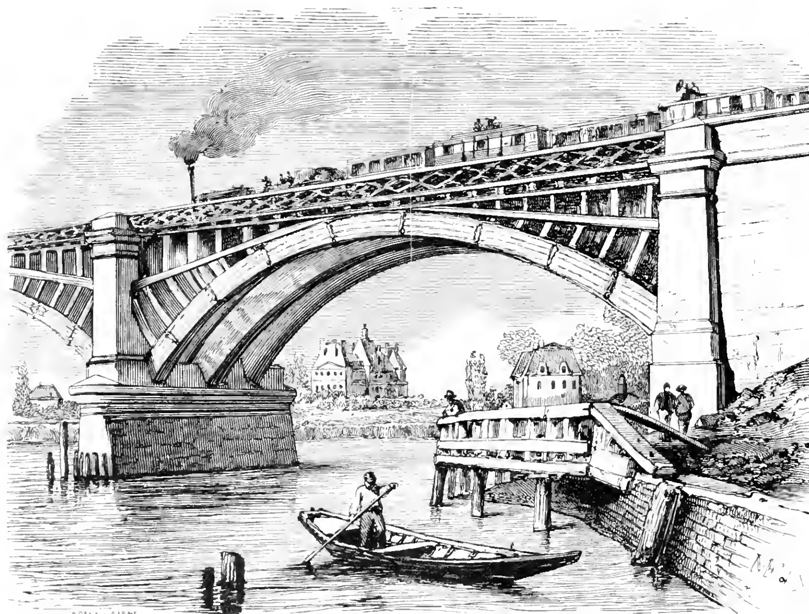
plutôt un merveilleux jouet à l'usage des oisifs et des riches, qu'une institution sérieuse destinée à servir les intérêts les plus graves des travailleurs. Les deux chemins, de la rive droite et de la rive gauche, qui venaient aboutir au milieu des ruines splendides et des enchantements de Versailles, ce sémillant sentier de la fête de chaque jour qui jetait le voyageur au pied de la montagne de Saint-Germain et de ses admirables hauteurs, ne pouvaient guère contenter les vastes projets et les légitimes impatiences d'un si grand peuple. Admirables promenades sans aucun doute, nobles distractions, riches loisirs; mais pour le plus utile bénéfice de la vie ordinaire, pour la rapidité d'une route par laquelle doit passer la fortune de la France, pour servir de but au travail, à la spéculation, à l'industrie, au commerce, à la prospérité publique, comme un moyen plus rapide d'arriver à ces heures d'un repos honorable auxquelles aspirent les âmes bien faites après les rudes labeurs de la vie, ces deux routes du luxe parisien étaient comptées pour bien peu dans les prospérités de l'avenir. Ainsi placé entre ces deux futiles chemins de fer, qui ne menaient qu'à Saint-Germain ou à Versailles, Paris n'avait pas encore pris au sérieux une institution commencée sous des auspices si frivoles; il ne comprenait pas qu'on pût dépenser tant d'argent et tant de persévérance, uniquement pour se promener plus

à l'aise à certains dimanches de l'année, et pour voir jouer les eaux du jardin du roi Louis XIV. Mais cette fois, grâce aux plus nobles efforts, grâce à l'alliance la plus durable et la plus utile que l'Angleterre et la France aient jamais pu conclure, car cette alliance est fondée sur la paix, sur la confiance, sur l'estime réciproque des deux plus grands peuples du monde, la France entière n'aura plus aucun doute sur l'avenir et sur la toute-puissance de cette révolution nouvelle. L'œuvre est admirablement commencée; le royaume entier a compris que désormais il allait avoir sa part dans ce vaste progrès. Aussi l'annonce seule de ces entreprises menées à si bonne fin, et en si peu de temps, a-t-elle produit dans le public cette sorte d'émotion admirable qui ressemble beaucoup à l'émotion d'une bataille gagnée, mais d'une bataille qui n'a coûté que des sueurs et pas de larmes, du travail et pas de sang. Après la victoire, chaque combattant, resté debout, interroge du regard le champ qu'il a conquis; aujourd'hui, dans ces conquêtes de l'industrie, après ces terribles combats qu'il faut livrer contre tant d'obstacles infinis, vous éprouvez une émotion sans remords, tant vous êtes sûr que la cause était juste, que le triomphe est mérité, que la victoire sera durable, éternelle; tant vous êtes charmé d'entendre les cris de joie, non pas d'un seul peuple, mais de tous les peuples de l'Europe, ceux dont vous avez suivi l'exemple et ceux qui suivront votre exemple à leur tour. Aussi, quand ces deux grands événements des deux chemins de fer, d'Orléans et de Rouen, accomplis à travers deux provinces importantes, eurent été proclamés à la même heure et le même jour, ce fut parmi les hommes les plus éminents de Paris et de la France, à qui serait admis à l'honneur de cette double inauguration, à ce premier passage à travers ces nobles contrées, à cette halte d'une heure dans la ville de Jeanne d'Arc, après avoir quitté, le matin, la ville dont Geneviève est la patronne; dans la patrie de Corneille, après avoir quitté le matin même la patrie de Molière. Quelle joie, en effet, dans ce premier voyage, d'entendre retentir à son oreille les acclamations de ces populations empressées, de voir accourir, au-devant du glorieux cortége, les prêtres, les magistrats, les laboureurs, les citoyens, les enfants qui veulent apprendre, les vieillards qui veulent tout voir, confondus et mêlés dans le triomphe universel! Aussi, d'un bout à l'autre, cette vaste contrée, ou plutôt cette immense avenue de riches villages, de cités opulentes, de palais et de chaumières, qui conduit de Paris à Orléans, de Paris à Rouen, devait être remplie de la plus noble foule, curieuse, attentive, triomphante. Songez donc à cela, trentre-quatre lieues qui seront franchies

en moins de quatre heures! Quatre heures! de quoi fatiguer un aigle qui volerait à toute volée! Quatre heures pour réunir *Notre-Dame de Paris* à l'église de *Saint-Ouen!* Quatre heures pour se trouver, porté tout d'un coup dans la province aux destinées guerrières et pacifiques; pour se retrouver, du milieu de Paris, dans cet amas somptueux de cathédrales, d'abbayes, de maisons gothiques, de ruines féodales, au milieu de tous ces paysages charmants que tant de grands peintres ont préférés, même aux plus vivants aspects de l'Italie! Quatre heures pour entendre tout là-bas la mer qui gronde et l'Angleterre qui appelle! Quatre heures pour assister à l'accomplissement d'un miracle que l'empereur Napoléon lui-même, au plus fort de sa gloire et de sa toute-puissance, n'a pas osé rêver! Essayons cependant de décrire ce beau voyage, qui ressemble à quelque conte de fée bienfaisante. Demandez à la chambre des députés, à la chambre des pairs, à l'administration, aux belles-lettres, aux beaux-arts leurs noms les plus populaires, et vous saurez les noms des hommes qui assistaient à l'inauguration du chemin de *Rouen*. Ces noms-là vous les retrouverez toujours aux occasions glorieuses, qu'il s'agisse des princes du sang ou des plus humbles artistes, des plus illustres orateurs ou des écrivains les plus modestes. Dans ce cortége, chacun se connaît; on s'est déjà vu tant de fois partout où il s'agissait de donner un utile signal! Donc le 3 mai, à huit heures du matin, par un beau soleil, est parti le premier convoi, comme pour faire le service d'éclaireur. A huit heures et demie, les deux jeunes princes, monseigneur le duc de Nemours et son jeune frère, le prince de Montpensier, les dignes ornements de cette fête, sont montés dans une belle voiture, ou, pour mieux dire, dans un riche et vaste salon décoré avec la simplicité la plus élégante. A Colombes, le nouveau sentier abandonne la route qui conduit à Saint-Germain, pour entrer dans son véritable domaine. La Seine est franchie lestement : Colombes, Bezons, disparaissent en un clin d'œil. L'instant d'après, voici le château de Maisons, riche demeure qui se souvient de Voltaire, du roi Louis XV, de Marie Antoinette, la dernière reine de France, de Napoléon Bonaparte, royale demeure que la finance a revendue en détail, forêt démantelée, frais gazon où le bourgeois est venu planter sa tente. Ce siècle est le triomphe de la bourgeoisie; le bourgeois est devenu le seigneur des plus belles seigneuries. Voyez ce qu'il a fait du château de Maisons, une demeure royale! Il a coupé en mille parcelles le parc admirable que protégeaient ces longues allées toutes remplies d'ombres et de silence; et le long de ses avenues solitaires, aux endroits les plus

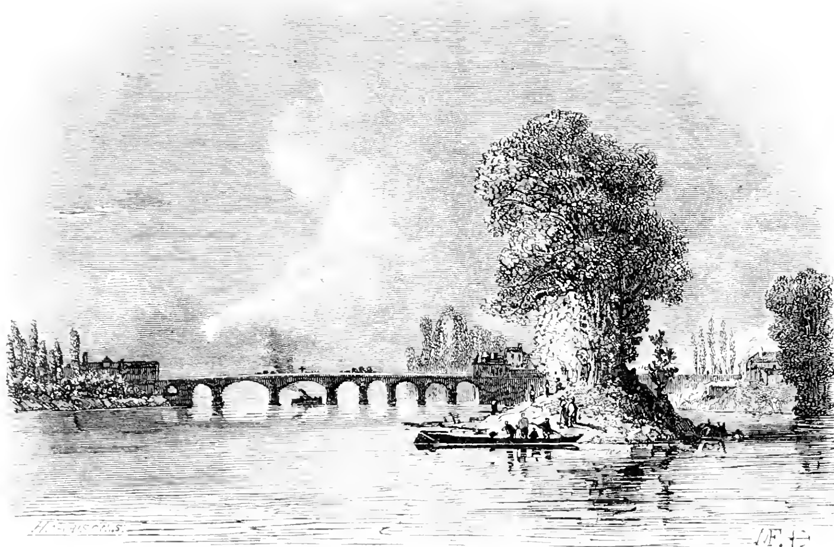
pittoresques, le bourgeois a construit son château de cartes, un château de cartes qui verra tomber le château de M. Laffitte! Là il venait encore, de temps à autre, ce noble vaincu des révolutions, et son regard cherchait vainement, sur le sable oublieux, la trace disparue de ces flatteurs empressés autour de sa puissance et de sa fortune. Pendant toute la Restauration, cette vivante intelligence avait dominé la politique de la France; on écoutait ses moindres paroles, son moindre désir était un ordre. A lui voir parcourir, durant les fêtes de l'été, les immenses allées de ce grand parc, entouré des plus jeunes esprits et des plus habiles courages, on eût dit un roi qui savait occuper ses loisirs... Ses dernières heures se sont passées dans ce parc démantelé; et cet homme, qui avait fait une révolution, est mort en silence, à peine entouré de quelques amis restés fidèles à la ruine de ces éphémères grandeurs.

Après le château de Maisons, arrive tout de suite un gros bourg dont



le chemin de fer doublera la fortune : Poissy. Les îles, le fleuve bruyant, les beaux arbres, le pont tout chargé de saluts et de *vivats!* font oublier la prison dans laquelle ont été traînés, attachés à des forçats, tant de malheureux écrivains accusés d'avoir attaqué le trône et l'autel. Regardez bien cette prison de Poissy, vous qui passez : de là sont sorties plusieurs des colères qui ont arrêté la Restauration dans son triomphe. A Meulan commence

l'histoire de la Normandie. Meulan se souvient de Philippe-Auguste,



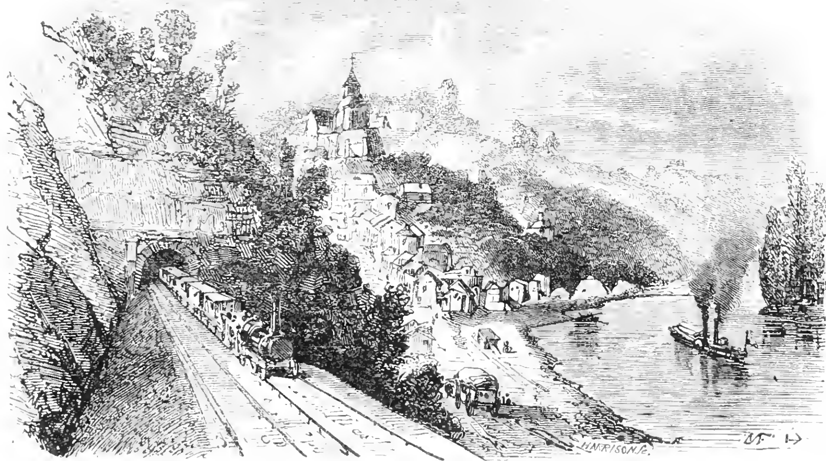
qui en a fait une ville française; Mantes *la Jolie*, et la bien nommée, n'a pas oublié que, dans ses murs en flammes, vint tomber et mourir Guillaume le Bâtard, ce Guillaume le *Conquérant* que trois royaumes n'avaient pas pu arrêter dans sa conquête! Dans ces heureux et paisibles paysages si remplis de chansons, de travaux, de repos champêtre, ont passé, les armes à la main, les plus grands capitaines : Duguesclin, pour la reprendre aux Anglais; Philippe-Auguste, pour y mourir. Jeanne de France y fonda une église. — Saluons cependant la vieille tour de Saint-Maclou. Qu'arrive-t-il?... on dirait que la vapeur s'affaisse sur elle-même! c'est qu'en effet, voyageurs, vous arrivez près d'une ruine bien triste. Tristes, tristes ruines, en effet, car celles-là, ce n'est pas le temps qui les entraîne, c'est la main des hommes qui les pousse. S'il vous plaît, regardez ce château encore debout, contemplez ces fortes murailles; à travers ces glaces brillantes, essayez, si vous pouvez, de ressaisir, par la pensée, l'éclat et le bruit de ces fêtes évanouies. Rappelez-vous quelles étaient naguère la toute-puissance et la grâce de cette maison royale, à quelle aimable princesse s'ouvraient d'elles-mêmes ces portes éblouissantes, quelle brillante cour arrivait en ces lieux, et dans quel pompeux appareil! Réellement, vous avez

raison de vous attrister; car ce château dévasté et condamné, c'est le château de Rosny; car le silence et l'exil de ces solitudes, c'est l'exil et



le silence de madame la duchesse de Berry en personne; car elle a fui pour toujours, la gracieuse majesté de ces rives attristées; car déjà l'affreuse bande noire, qui brise, qui renverse et qui détruit les plus belles œuvres de l'architecture, a dressé contre ces nobles murailles ses balistes et ses embûches. L'autre jour, en effet, le château de Rosny s'est vendu à condition (écoutez la condition!) qu'on ferait place nette: à condition que pas un mur ne resterait debout, et que tout cela serait jeté au même vent qui emporta la couronne, le sceptre et la famille du roi Charles X. La condition a été acceptée: le château a trouvé un acquéreur qui n'a pas manqué d'envoyer les maçons, non pas avec la truelle et l'équerre, mais avec la hache et la pioche. Ainsi a été renversée, à peine achevée, cette maison royale qui était à la fois une cour, un tombeau, un hospice: même peu s'en est fallu que l'entrepreneur n'allât arracher dans les entrailles de la terre les fondations jetées là par le premier des Béthune. C'en est fait à tout jamais de ce noble seuil foulé par Henri IV, de cette forêt coupée pour la première fois par M. de Sully, un jour que le Béarnais n'avait pas d'argent pour ses soldats; c'en est fait de ces vieux murs, témoins de tant de grandeurs et de tant de misères. Et voilà pourquoi ce rivage a perdu sa gaieté. Un peu plus loin, et quand le vieux château de Rosny s'est enfui, pleurant

sa royale maîtresse et les deux enfants qui animaient le vieil écho de leurs cris de joie, voici, au-dessus de la montagne, les restes de la tour de Rolleboise. A la bonne heure, voilà comment il faut devenir une ruine! Il faut tomber sous les coups des hardis soldats conduits par les grands capitaines, et non pas sous l'abominable travail des démolisseurs. Il faut se rendre comme une brave forteresse à bout de défense et qui entend Duguesclin crier à ses portes : *Rendez-vous!* Des ruines ainsi faites élèvent l'âme au lieu de l'attrister; elles attestent le courage et la persévérance de nos pères. Hélas! nous autres, en fait de ruines, nous ne connaissons que des démolitions. Ce n'est pas avec le fer que nous marchons aujourd'hui, c'est avec l'argent monnayé; ce n'est pas pour planter notre drapeau sur d'inaccessibles hauteurs que nous brisons les citadelles, c'est pour les revendre en détail, c'est pour atteindre, non pas à la gloire, à l'indépendance, à la liberté, mais tout simplement pour vendre à l'encan des gravois, des bois de charpente et des pierres toutes taillées. Grande honte que l'huissier priseur fasse de nos jours le travail des Duguesclin et des Bayard! La voûte de Rolleboise, œuvre immense, n'a pas moins de deux mille six cents mètres. Dans cet abîme, le convoi plonge et se précipite tout d'une haleine jus-



qu'à Bonnières : en moins de quatre minutes, ces ténèbres sont franchies. Alors c'est une grande joie de retrouver l'air frais et pur, la campagne doucement éclairée, le calme soleil normand et cette vaste et

riche campagne dont les vastes horizons se confondent avec le ciel! Après Bonnières, la Roche-Guyon : c'est un château bâti sous *Louis le*



Gros, le libérateur des communes, un de ces heureux princes dont l'histoire se rattache à l'histoire des naissantes libertés. La Roche-Guyon a résisté à l'assaut même du comte de Warvick, lieutenant pour le duc de Bourgogne; contre Warvick se présenta une femme qui conserva la citadelle à ce roi de France, déjà protégé par Jeanne d'Arc. Là aussi a passé Henri IV: son nom est partout sur ces bords. — Un peu plus loin, à *Pontvillez*, se jette dans la Seine un petit ruisseau murmurant, qui ne se doute guère qu'autrefois il servait de limite à deux royaumes : ici la France; plus loin la Normandie! — Après Pontvillez, aujourd'hui la limite fleurie du département de Seine-et-Oise, se présente Vernon, la ville parée et curieuse. Vernon a ses annales : elle a ses souvenirs de gloire. Elle a été long-temps un champ de bataille. Interrogez le passé de cette ville aujourd'hui si calme, elle vous parlera de Louis VIII, de Richard Cœur-de-Lion, de Geoffroy Plantagenet. La vaste forêt qui couronne ces riches hauteurs, c'est la forêt de Bizy, Bizy au modeste

château. La forêt est une forêt royale. A cette place chargée de verdure se sont battus bien des hommes; mais, Dieu merci! aussitôt que la

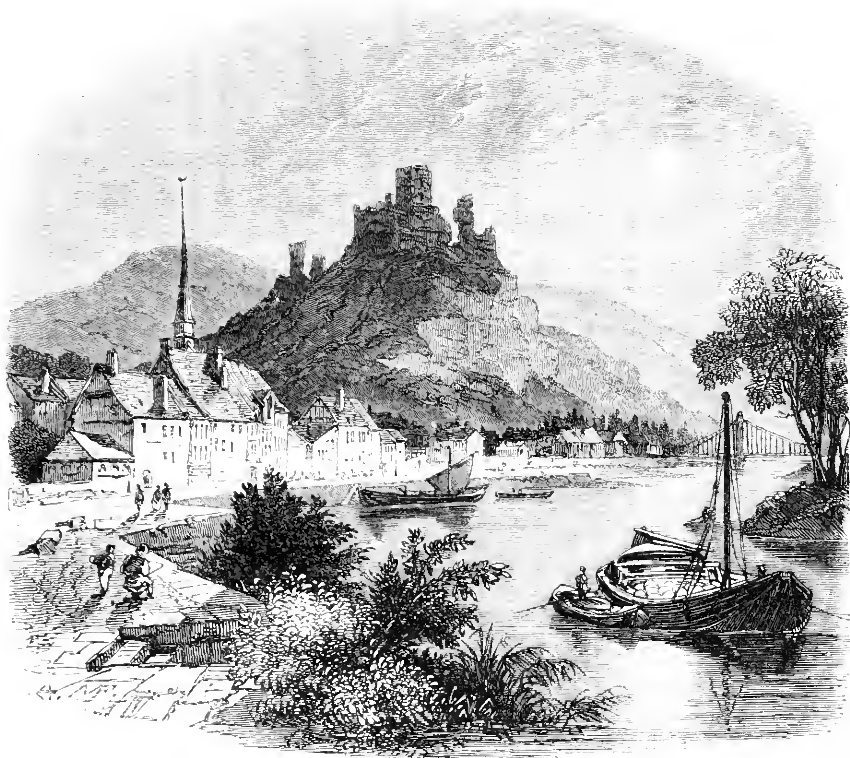


guerre a passé, revient le printemps, reviennent les moissons, pour effacer le sang répandu. Dieu merci! les armées passent plus vite que les moissons; il faut plus de temps à un épi pour mûrir, qu'à un homme pour tomber : et voilà pourquoi vous pouvez vous battre tout à l'aise, héros et soldats; le corbeau et le laboureur auront bien vite débarrassé les campagnes de votre gloire et de vos cadavres. *La Madeleine,* c'est la maison blanche que vous voyez à votre gauche; elle a abrité un grand poète, l'illustre auteur des *Vêpres siciliennes,* des *Messéniennes* et du *Paria.* Quel travail de la pensée vous rappellent ces murailles et ces arbres! que de soins, que de peines, que d'efforts, que de rimes difficiles après lesquelles il a fallu courir! que de drames sanglants ont été rencontrés dans ces allées nonchalantes! Là se sont accomplies les *Vêpres siciliennes,* sanglante réaction d'un peuple opprimé, contre d'insolents vainqueurs; là ont été égorgés indignement les *Enfants d'Édouard,* ces deux petits enfants empruntés à Shakspeare; mais le poète français était dans son droit, et il l'a bien prouvé, tant il a conservé à ces deux enfants leur chaste robe de pureté et d'innocence. Ne passez pas dans cette allée funeste où croissent déjà les épines et les ronces; car, à cette place, l'auteur mal conseillé s'est mis à refaire le

Cid du grand Corneille. Sur ce banc de pierre plus favorisé, ont été écrites, en souriant doucement, les tribulations des vieillards qui épousent de jeunes femmes, et les diaboliques inventions des vieux comédiens édentés qui s'opposent à tout ce qui est la jeunesse et le génie. Il me semble, à suivre dans ses contours ce parc modeste, acheté avec un si honnête argent, que je pourrais retrouver la trace de toutes les passions qui l'ont parcouru. Je pourrais dire à coup sûr : Voilà le berceau touffu de *Don Juan d'Autriche;* voilà le sentier escarpé qui a conduit le poëte dans sa famille luthérienne; voilà le gazon émaillé sur lequel il a murmuré ces beaux vers à son jeune fils. Noble et sainte fortune! noble et poétique *Madeleine!* Et pourtant, ô destinée des poëtes, d'être toujours pauvres! Casimir Delavigne, qui avait tant besoin d'un abri pour mourir si jeune! avant sa mort, il a été obligé de vendre ces beaux arbres qu'il aimait, cette maison où s'abritait son génie; il a dit adieu à ce rivage embelli par ses vers! Un grand malheur, une grande tristesse! Eh quoi! dans ce rude métier des belles-lettres, il est donc vrai que bien peu se rencontrent assez riches pour acheter un château, et pas un ne reste assez riche pour le garder! Remarquez, sur cette route escarpée, ce sombre et menaçant édifice, sans forme, sans grâce, immense, écrasé, hideux! Hélas! c'est tout ce qui reste de la plus ravissante création du cardinal d'Amboise, son œuvre italienne, le château de *Gaillon,* pour tout dire. Hélas! cet admirable point de vue, un des plus beaux de la Normandie, cette maison aimée de François Ier, le roi du seizième siècle, ces beaux arbres sous lesquels tant de savants et tant de saints évêques promenaient leurs studieux loisirs, Gaillon n'est plus qu'une prison formidable. Vous pouvez admirer la riche façade de ce château déshonoré, dans la cour de l'École des Beaux-Arts, dont cette façade est le plus bel ornement. Tristes contrastes! dites-vous, une prison au milieu d'un si beau domaine, ces murailles nues au milieu de tant de maisons opulentes que la Seine salue en passant. Mais quoi! le paysage, comme la poésie, vit de contrastes.

Cependant n'allez pas si vite; tout en face de la montagne désenchantée de Gaillon, la ville d'Andely se recommande à votre reconnaissance et à vos regrets. Dans ces campagnes, a reçu le jour un de ces artistes illustres et excellents entre tous, qui suffiraient à la gloire d'une nation. Si l'homme dont nous parlons ainsi n'est pas le grand Corneille, c'est le Poussin à coup sûr. Son père était un gentilhomme très-dévoué à la cause royale, catholique fervent, royaliste jusqu'au fanatisme, également prêt à servir le roi de son épée et de sa fortune. —

La guerre, qui enrichissait tant de soldats de fortune, ruina celui-là tout à fait; et, quand on sortit de la lutte, il s'estima fort heureux et fort aise d'épouser la veuve d'un procureur de Vernon. La veuve possédait une maison au hameau de Villiers, près des Andelys; cette maison



pouvait passer pour un château. Mieux qu'un château, juste ciel! car cette maison a vu naître, le seizième jour du mois de juin 1584, l'enfant qui devait être Nicolas Poussin. — A peine eut-il atteint la septième année, l'année douloureuse, le petit Nicolas comprit déjà confusément la gêne, la pauvreté, la solitude de la maison. Son père en eût fait volontiers un soldat, la mère prudente en voulait faire un prêtre; l'enfant, plus sage, crayonnait déjà quelques-unes des images qu'il entrevoyait dans son jeune cerveau. Certes, ce n'était de quoi crier au miracle; mais enfin c'en fut assez pour qu'un peintre nommé Quentin Varin, qui décorait un château à Vernon, indiquât à ce génie quelques-unes des règles de l'art : il lui apprit à tenir le fusain et le crayon, il

lui expliqua à peu près ce que c'était que d'être un peintre. L'enfant le comprit si bien, qu'en peu de temps il dit adieu à la maison de Villiers, et il s'en fut tout droit à Paris, léger d'argent, mais aussi léger d'années, et marchant d'un pas déjà ferme dans ce beau sentier fugitif que tracent l'espérance et la jeunesse. A Paris, où le jeune Nicolas pensait trouver des maîtres, il ne trouva que des pédants, des Florentins de pacotille, des Flamands de contrebande, des Italiens manqués, rien de grand, rien de vrai, et, avec ces barbouilleurs, la misère, mais la joyeuse misère des premiers chapitres de la vie. Avec cela, quand on est fort, on peut aller bien loin : Nicolas s'en fut jusque dans le Poitou, en compagnie d'un jeune seigneur qui l'avait pris en grande estime. — Je vais te donner, disait-il, la maison de ma mère à décorer! Je veux que tu me fasses tout à l'aise du Jules Romain ou du Raphaël! — Vain espoir! A peine arrivés dans ce célèbre château du Poitou, nos deux compagnons se voient forcés de renoncer à leur rêve. La dame châtelaine accueillit fort mal le jeune artiste ; cette dame-là ne savait guère ce que c'est qu'un peintre, et elle ne comprenait pas à quoi bon gâter ainsi les murailles de son château. Si bien que du peintre elle fit une façon de domestique. Poussin, bientôt lassé de cette hospitalité douteuse, aima mieux devenir un peintre ambulant. — Ainsi fit-il. Il était sans argent, il frappa à la porte des châteaux et des églises qui se trouvaient sur son chemin. A le voir humble et fier tout à la fois, sollicitant un peu de travail du ton d'un maître qui commande, qui leur eût dit, à ces châtelains : L'homme que voilà sera un maître parmi les maîtres, dans cet art des grands peintres, le plus difficile de tous les arts! — La plupart du temps on le renvoyait sans lui répondre. De la peinture, juste ciel! et pour quoi faire? — Lui alors, il reprenait sa palette et sa boîte à couleurs, et il s'en allait coucher à la grande auberge de tous les pauvres diables, cette auberge, un peu froide, qui a pour enseigne : *A la grâce de Dieu!* Même un jour qu'il n'avait pas de quoi payer son souper, voyant deux recruteurs qui causaient entre eux de leur petit commerce, il voulut se vendre à ces chrétiens. Il se dépouilla des pieds à la tête, montrant son corps pour en avoir dix écus ; on le regarda du haut en bas, puis on lui répondit avec dédain qu'il était le maître de se rhabiller, qu'il était en trop mauvais point pour porter l'uniforme du roi. — A ce degré-là, la misère ne mérite pas qu'on en rie. On frémit en songeant à combien peu cela a tenu que l'école française se puisse glorifier d'un maître égal à tous les maîtres de l'Italie! Peut-être que, s'il eût déjeuné ce jour-là, ou seulement s'il eût dîné la veille, Nicolas

Poussin était perdu pour lui et pour nous! — Toujours est-il qu'il ne se fit pas soldat, quelque bonne femme en eut pitié, ou quelque bon moine; il vécut de pain, d'eau et d'espérance. Comme il n'avait vu les œuvres de Raphaël qu'à travers la sécheresse décolorée d'une gravure, il s'était dit qu'il ne mourrait pas sans avoir visité Florence et Rome; Rome et Florence, les deux noms poétiques, la double fièvre de ces jeunes âmes qui n'ont jamais assez de couleur, assez de passion, assez de soleil; et tant il y rêva, et tant il se complut dans son rêve, qu'il finit par amasser presque l'argent nécessaire pour aller jusqu'à Florence. Mais voyez la misère! déjà Florence se faisait sentir! un marchand de tableaux vola tout l'argent destiné au pèlerinage de l'artiste, tout l'argent moins un écu; de ce dernier écu, Poussin fit une orgie. Le lendemain, il fallut se remettre en route, à pied, non pas pour Florence, mais pour Paris. — Au moins à Paris, Poussin trouva-t-il cette fois un véritable Italien d'Italie, le poëte bel esprit qui était à la mode sous le règne des concetti, le chevalier Marini, un bon diable, déjà vieux, mais enthousiaste; il faisait profession d'écrire des vers et d'aimer la peinture; or, à force d'aimer un art, on s'y connaît toujours un peu. Le seigneur Marini fut frappé des belles esquisses de Poussin; entre autres tableaux on lui montra, dans l'église des pères jésuites, six grands tableaux que l'artiste avait exécutés en six jours! — La main d'un vrai peintre se révélait déjà dans ces vives esquisses d'une grâce pleine d'ampleur. Devant cette création, le Marini resta confondu. Il avait vu à l'œuvre les plus célèbres peintres de l'Italie, depuis les trois Carrache jusqu'au Caravage, il n'avait rien vu de plus étonnant que ces six tableaux faits en six jours, à la louange de François Xavier et de Loyola! Alors le poëte italien prit l'artiste en grande estime; il l'aima pour son talent et aussi pour ces douze ou quinze années d'abandon et de souffrances. Même il le voulait emmener à Rome, avec lui, *à ses frais*... Poussin, quoique à regret, ne pouvait partir encore, il avait promis un tableau pour l'église de Notre-Dame, à la confrérie des orfévres. Honnête homme, des artisans furent ses premiers protecteurs. Enfin, avec l'argent que lui rapporta la *Mère de la Vierge*, un tableau qui s'est perdu, Poussin partit pour Rome; mais à Rome même, au milieu de ces chefs-d'œuvre qui lui révélaient sa vocation tout entière, Poussin retrouva la misère. Le temps n'était plus où l'Italie tout entière, rendue à la vie par l'admiration des beaux-arts, se passionnait jusqu'au délire pour une œuvre de Raphaël ou de Michel-Ange. Maintenant l'Italie inattentive couvre d'oubli son plus grand peintre, le Dominiquin! Dans l'estime des grands

connaisseurs de Rome, un jeune nouveau venu, nommé Guido Reni, avait remplacé le Dominiquin lui-même. Abandonnées de ce peuple volage, les toiles de cet homme illustre n'avaient plus qu'un seul admirateur dans Rome, et cet admirateur, c'était Nicolas Poussin. Que de journées il a passées à regarder le *Martyre de saint André* dans l'église de Saint-Grégoire ! Un jour cependant il n'était pas seul : un vieillard en cheveux blancs était là qui, d'un regard charmé, regardait, non pas le tableau, mais l'artiste. — Voyez, seigneur! voyez, disait Poussin, est-ce là un chef-d'œuvre? Alors le vieillard lui tendant la main : — Viens, lui dit–il, que le Dominiquin t'embrasse! C'était le Dominiquin lui-même : on en parlait si peu dans Rome, que Poussin le croyait mort ! — Il mourut en effet bientôt après, l'austère vieillard, emportant avec lui la dernière espérance de notre peintre. Chaque jour le pain devenait plus difficile à gagner. — Et pourtant ce n'était pas le zèle qui manquait, ni l'ardeur de bien faire ; le malheureux entreprenait tout ce qu'on lui demandait. — Sculpteur aujourd'hui, architecte demain, peintre d'histoire, peintre de portrait, peintre de paysage, il gagnait à peine sa vie ; mais sa vie gagnée, il allait de Raphaël à l'antiquité, du Titien au Dominiquin ; il oubliait sa misère dans la contemplation de ces belles œuvres; elles lui enseignaient tout ce qu'il ignorait encore, toutes les beautés qu'il avait devinées et pressenties; même elles lui enseignaient la patience ! — A la fin, le neveu du pape, le cardinal Barberini, revient de ses ambassades ; quand il ne parlait pas de politique, le cardinal parlait de ses tableaux et de ses jardins ; on lui montra quelques petits tableaux de cet étranger venu de France dont Rome commençait à s'occuper, le cardinal voulut avoir quelques tableaux de Poussin. Poussin fit à cette intention la *Mort de Germanicus* et la *Prise de Jérusalem*, deux merveilles ; dans l'église de Saint-Pierre, au Vatican, le pape Urbain VIII demanda au Poussin le *Martyre de saint Erasme*. — Le malheureux artiste comptait sur ce tableau pour fonder sa gloire et son humble fortune ; mais ce tableau, achevé avec soin, n'excita qu'un grand étonnement pour *la furie* de cet étrange peintre qui n'obéissait pas au Guide, le maître tout-puissant. — Il fit plus tard *Notre-Dame del Pilar*, la Vierge qui apparaît à saint Jacques.—Quelque temps après, il mit au jour *Flore et Zéphire*, deux héros du chevalier Marini. — L'*Enlèvement des Sabines* et la *Peste d'Athod* appartiennent à cette même et brillante époque. Mais, hélas ! ce rare chef-d'œuvre fut payé cent quatre-vingt-dix francs, on eut les *Sabines* pour quarante-deux écus ; certaines *Bacchanales*, qui sont en Espagne, ont été payées *soixante-huit francs* la pièce ! Rien qu'à

penser à ces misères, les larmes vous viennent aux yeux. — Et cependant il avait trente-huit ans ; depuis longtemps (il avait été si malheureux !) Poussin n'était plus un jeune homme. Cette lutte ardente, ingrate, du génie contre l'ignorance et la lâcheté des hommes, a brisé les plus rares courages, elle a brisé Poussin, que disons-nous brisé ! la misère avait fait fléchir ce rude esprit ; cette noble main faite pour les chefs-d'œuvre, notre artiste la tendait en suppliant. — « Monseigneur, disait-il au com-« mandant del Pezzo, je suis malheureux, je ne puis aller vous saluer, « *aidez-moi, de grâce, en quelque chose !* » Mais Dieu ne voulut pas que ce grand homme fût poussé plus loin dans l'abîme. A l'heure où Poussin se mourait, il vit venir à lui un ange sauveur, une jeune fille du plus honnête regard, noble cœur plein de pitié, vive intelligence qui comprenait tout ce qui est beau, tout ce qui est bon. Elle était la fille d'un peintre français nommé Dughet, plus célèbre en ce temps-là que Poussin lui-même : ce fut cette enfant qui la première se mit à aimer Poussin. — Elle le sauve, elle l'épouse, elle porte avec orgueil ce nom qui devait être si grand plus tard ; à cette jeune fille, la France doit le Poussin, son plus grand peintre. Lui alors, se sentant aimé enfin, il reprit courage, il fit de nouveaux tableaux qu'on lui paya un peu plus cher. Bien plus, il acheta une petite maison, calme, sérieuse, heureuse ; l'abondance, tant attendue, vint s'établir enfin à ce foyer domestique ; peu à peu on apprit le chemin de cette glorieuse maison ; les Français y furent les bienvenus, et vous savez que partout où vont les Français, les Italiens accourent. Enfin on ne parla plus dans Rome que de Poussin. Notre ambassadeur, M. de Créquy, pensa qu'il serait de bonne compagnie de parler à sa cour de ce peintre dont les Barberini faisaient le plus grand cas. Déjà M. le cardinal de Richelieu avait demandé à Poussin quatre *Bacchanales* et le *Triomphe de Neptune*, pour orner le Palais-Cardinal ; c'en était assez pour mettre un homme à la mode. Ajoutez ces rares merveilles : — *Moïse frappant le rocher*, *saint Jean-Baptiste dans le désert*, et la série des *Sacrements !* Avec toutes ces belles choses on pouvait prédire la gloire de l'artiste ; mais il avait été forcé de renoncer à tant d'espérances, que maintenant il croyait encore plus au bonheur qu'il ne croyait à la gloire. — Ce fut alors que le cardinal de Richelieu, pour apporter quelques distractions aux ennuis de ce roi dont il était le maître absolu, résolut d'achever le Louvre, de décorer la grande galerie, d'achever le château de Fontainebleau. Pour commencer dignement cette tâche illustre, M. le cardinal voulut avoir le Poussin. Il lui fit écrire de revenir à Paris, il lui envoya le brevet de premier peintre du roi, et

pourtant, telle était la fatigue du Poussin, — il fallut deux ans pour décider ce grand peintre à quitter sa maison romaine. — Il arriva à Paris à



la fin de l'année 1640, il fut reçu comme en triomphe; le roi lui envoya un de ses carrosses; un pavillon lui avait été préparé dans le jardin même des Tuileries. Le voilà enfin entouré de louanges et d'honneurs. Aussitôt il se met à l'œuvre; *la Cène*, et le *Miracle de saint François Xavier* ne l'occupent pas tellement, qu'il ne dispose les cartons des *Travaux d'Hercule* destinés aux galeries du Louvre. Comme il était avant tout simple et bon, il dessinait des tapisseries, des reliures, des frontispices, toutes les fantaisies, si bien qu'il finit par se trouver aussi mal à l'aise dans le pavillon des Tuileries qu'il l'avait été dans cet inhospitalier château du Poitou quand la châtelaine l'envoyait de la cave au grenier. Que faire alors? Que devenir? Comment répondre aux injures, aux envieux, aux calomnies? D'ailleurs cette galerie du Louvre n'en finit pas. — Travail monotone. — Ornements, — caprices, — rien de grand, rien de vrai n'était possible sur ces longues murailles. Ajoutez qu'il était seul; on faisait de son génie un jouet, et il ne se sentait plus le

courage de gagner à ce prix la popularité et la gloire. — C'était les payer trop cher, et puis il ajoutait, en soupirant : J'aime mieux un sourire de ma femme qui m'attend là-bas dans notre maison ! — Un beau matin, fatigué de tout ce bruit et de cette fumée, il partit pour revenir à Rome et pour ne plus quitter la ville éternelle. Il laissait à la France, en souvenir de son hospitalité menteuse, un véritable chef-d'œuvre : *le Temps qui délivre la Vérité du joug de la Haine et de l'Envie.* Fut-il assez heureux de se trouver libre ! Sur l'entrefaite, mourut le cardinal de Richelieu ; son esclave couronné, Louis XIII, le suivit dans la tombe, Poussin fut oublié dans les arrangements de la cour nouvelle : alors il put se dire que nul ne le viendrait troubler dans sa retraite de la *Trinité du Mont ?* Là, en effet, il avait le bonheur rêvé ; le calme, la gloire, une bonne femme, et ce loisir, ce doux loisir qui grandit le travail, qui est la liberté de l'artiste. Aussi jamais, même dans ses belles années, le Poussin n'avait été un plus grand peintre. Maintenant qu'il a le pain, l'abri et l'amour domestique, il peut tout à l'aise s'abandonner à ses nobles instincts ; *le Déluge*, qui fut son dernier tableau (il avait soixante et onze ans), est regardé comme son chef-d'œuvre. Par la misère de ses commencements, par sa modestie dans la fortune, par son zèle laborieux quand la vie est devenue facile, Poussin mérite d'être présenté comme le modèle des plus rares, des plus honnêtes, des plus persévérants artistes. Ses dernières années ont été remplies de la calme félicité des esprits sages, des âmes honnêtes, des vieillesses honorées. Des beaux ouvrages de ce grand homme, la liste est longue : la *Mort de Saphire*, les *Plaies d'Égypte*, *Moïse exposé sur les eaux*, les *Bergers d'Arcadie*, le *Buisson ardent*, *Moïse sauvé*, et.... sujets profanes : le *Triomphe de Flore*, *Jupiter et les Nymphes*, *Phaéton*, *Mars et Vénus*, *Léda*, *Daphné*, *Vénus et Adonis*, toute la grâce délicate d'Ovide, toute la chaleur de Properce. Que disons-nous ? *l'Empire de Flore*, *la Nymphe Salmacis*, des nymphes, des bacchantes, des satyres, des fées, des rêves, une abondance, une verve, un coloris, un abandon irrésistibles ! — Et le *Ravissement de saint Paul*, et (pour la seconde fois) les *Sept sacrements*, car il avait mieux aimé composer de nouveaux tableaux que de copier les premiers. — *Rébecca*, le *Crucifiement*, pour le président de Thou, le *Massacre des Innocents*, la *Suite de la Passion*, la *Vierge aux degrés*, le grand paysage de *Diogène*, les deux paysages de *Phocion*. — *Le petit Moïse*, la *Verge changée en serpent*, le *Jugement de Salomon*, le *Paysage de Polyphème*. Pour Scarron, son camarade d'atelier, Scarron, peintre à Rome, avant de venir à Paris pour faire des vers burlesques

et dépenser son esprit en menue monnaie, le Poussin avait fait ce *Ravissement de saint Paul* dont on ne peut trop parler.— Puis un second *Moïse*. — En 1657, il faisait pour M. de Créquy : *Achille reconnu par Ulysse*, la *Naissance de Bacchus*, la *Vierge et saint Jean, saint Joseph, sainte Élisabeth et l'enfant Jésus*, le *Repos en Égypte*. C'est une époque solennelle dans l'histoire de cet infatigable génie; quel tableau, par exemple : *Mercure apportant aux nymphes le jeune Bacchus!* — La *Femme adultère* et la *Prédication de saint Paul* appartiennent aux dernières années; vinrent enfin la *Conversion de saint Paul*, la *Présentation*, la *Nativité*, la *Fuite en Égypte*, la *Samaritaine*. — Sa dernière année fut remplie de chagrins et de douleurs; sa femme, sa *bonne femme*, comme il dit, mourut avant lui, bien en peine de savoir ce qu'il allait devenir? La paralysie le prit à son tour, étranger et sans amis! Ah! s'il avait pu revoir la petite maison d'Andely! S'il avait pu retrouver quelques-uns de ses parents! — Il s'éteignit lentement, il mourut comme un homme qui s'endort. — Il mourut seul. — En attendant le tombeau que devait lui élever M. de Chateaubriand à deux siècles de distance, le corps du Poussin fut porté dans l'église de Saint-Loingin-Lucina, sa paroisse. — A la prière de son ami, M. de Chanteloup, qui lui demandait son portrait, avait été faite, en 1650, cette belle tête pensive et fière qui a suffi à tant d'idées, à tant de douleurs!

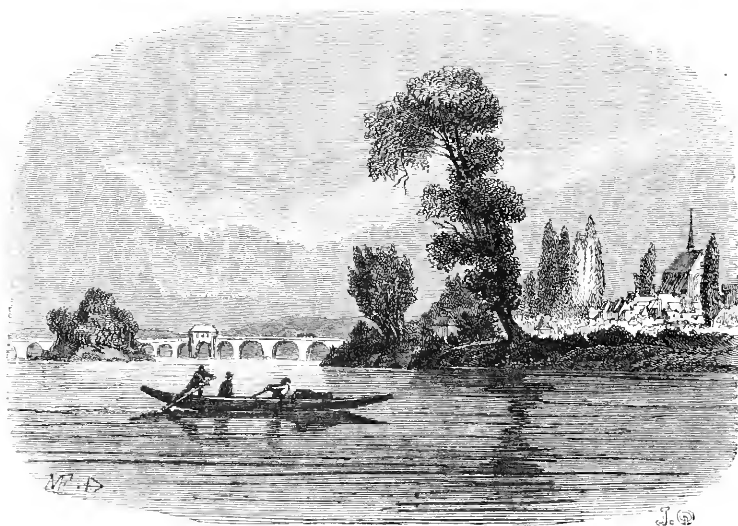
Des Andelys à Louviers le trajet n'est pas long. Mais pendant que nous parlons de Poussin, Louviers est bien loin. C'est une des anciennes cités de la Normandie. Une suite de collines riantes entourent Louviers d'un abri favorable. L'Eure prête à la ville ses ondes propices. Comme toutes les villes importantes de l'antique province, Louviers a été une place forte, elle avait ses remparts et sa forteresse, elle a soutenu un siége de vingt-trois semaines contre le roi d'Angleterre Henri IV; déjà, au seizième siècle, les fabriques de Louviers étaient célèbres, ses draps ont toujours été recherchés comme les plus beaux qui se soient fabriqués en Europe. Depuis longtemps la ville s'est dispersée çà et là sur les deux rives de l'Eure qu'elle franchit sur trois ponts; le travail, l'industrie, l'intelligence, maîtresses des grandes fortunes, remplissent la ville de bruit et de mouvement. — Deux beaux édifices attirent l'attention de l'oisif, du poëte, du voyageur curieux qui ne s'inquiète guère des miracles que peut produire l'industrie : l'*église* et la *maison des Templiers*. L'église est un édifice d'une rare élégance : figurez-vous, appuyés sur le lourd pilier lombard, les plus légers caprices du gothique fleuri. Les élégantes colonnes du porche, le portail, la porte extérieure du

milieu entourée de trèfles, d'acanthes, de vigne sauvage, conservent à cette ruine (car c'est une ruine) toutes les exquises apparences d'une œuvre des meilleures années de l'art. — La maison des Templiers est aussi fort jolie et plus ancienne d'un grand siècle. C'est un monument du douzième siècle, d'une conservation parfaite et d'une rare élégance. Après l'industrie qui fait la fortune et la force de cette ville, la maison des Templiers est la merveille de Louviers.



L'instant d'après, en moins de trois lieues, qu'est-ce trois lieues pour le chemin de fer? Quand toutes les hauteurs de Gaillon et cette heureuse montagne des Rotoirs ont disparu, se présente à vous, au confluent de la Seine et de l'Andelle, un des plus célèbres points de vue de la Normandie : *la côte des Deux-Amants*. C'est une histoire bien connue, mais touchante. Un beau jeune homme est mort là-haut de fatigue, une belle jeune fille est morte de douleur. Elle s'appelait Calixte, il avait nom Édouard; il était serf, elle était noble! ils s'aimaient, ils moururent ensemble. Honnête amour! De pareils souvenirs sont rares dans ces campagnes, même quand ils sont dans toutes les mémoires; il ne faut pas les dédaigner : la poésie, c'est la consolation, c'est le charme du voyage, c'est le repos après tous ces récits de batailles et de châteaux forts. Sur ces hauteurs on a pu voir bien longtemps l'*ermitage des Deux-Amants*. — Bientôt vous rencontrez la ville du moyen âge :

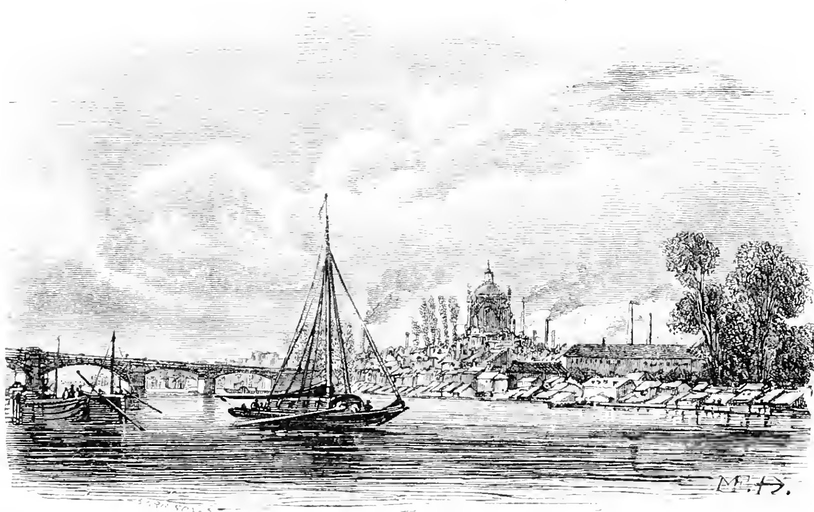
Pont-de-l'Arche, la ville aimée de Charles *le Chauve*. Telle que vous la voyez, librement ouverte à quiconque la veut saluer, fièrement parée de ce pont hardi qui franchit trois bras de la Seine sur ses vingt-deux arcades, *Pont-de-l'Arche* était jadis une ville imprenable; si calme aujourd'hui, *Pont-de-l'Arche* a pu entendre tous les débats politiques, toutes les disputes théologiques des conciles de 862, de 869, des assemblées de 864. La première, entre toutes les villes de France, *Pont-de-l'Arche* reconnut pour son roi le roi Henri IV, non pas quand



il fut le maître de Paris et du royaume, mais le Henri IV abandonné à ses propres forces, par les soldats du roi Henri III assassiné. L'église de *Pont-de-l'Arche* appartient aux meilleurs temps de l'ogive.

Déjà, à cette hauteur, l'Océan se fait sentir, l'Eure se perd dans la Seine, le fleuve devient immense : Rouen n'est pas loin. Cependant la ville d'Elbeuf réclame la visite du voyageur. Cette ville d'Elbeuf, c'est la capitale d'une grande industrie; la haute Normandie n'a pas de ville qui produise mieux et davantage. — « Elbeuf, disait l'empereur « Napoléon, c'est une ruche, tout le monde y travaille. » Et cette parole du maître, Elbeuf l'a mise récemment dans ses armes : une ruche, en effet, bourdonnante, occupée, remplie, active, la digne création de Colbert. Déjà, au quatorzième siècle, l'industrie d'Elbeuf était célèbre ; à peine commencée, l'œuvre de Colbert fut ruinée par

cette malheureuse persécution religieuse dont le souvenir reparaît à propos de toutes les industries que d'un mot, de la main, le roi Louis XIV a brisées. Funeste abus de la toute-puissance! guerre impie qui chassait de la terre de France les ouvriers les plus utiles, brisant les familles, arrachant l'enfant à la mère, l'ouvrier à son métier! On les traquait comme des bêtes fauves! On les poursuivait sans pitié; on leur défendait la prière et le travail. A la fin, il fallut bien partir : le roi était le plus fort. Les manufactures furent abandonnées par les proscrits; et de cette industrie, qui était notre secret, s'enrichirent des cités plus heureuses : Leyde, Londres, Leicester. Mais ces sortes de proscriptions ne sont pas éternelles; la passion passe, le bon sens reste, et avec le bon sens reparaissent dans les villes ranimées la sécurité, la liberté, la fortune. On trouverait difficilement, même dans la Normandie, un emplacement mieux choisi. Les bords de la Seine qui conduisent de Rouen à Elbeuf ne sont comparables qu'à la route qui conduit d'Elbeuf à Paris;



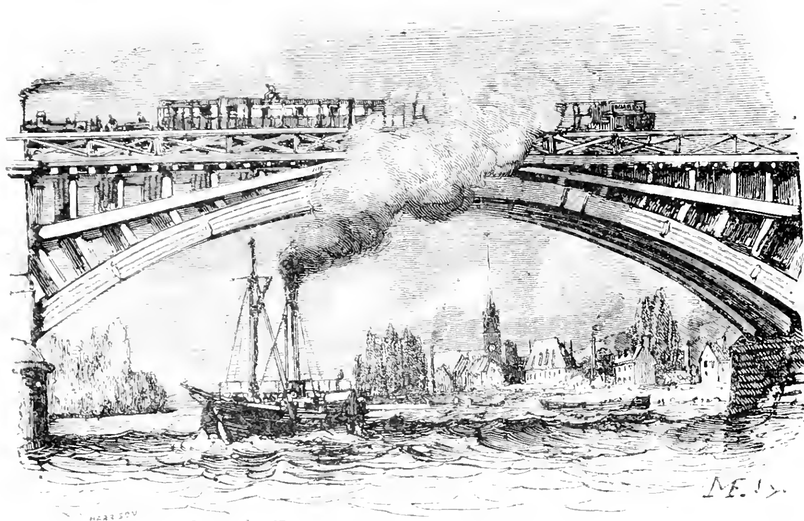
prairies, collines, amphithéâtres chargés de vieux arbres : on dirait les montagnes des Cévennes qui bordent le Rhône de Vienne à Valence! La rivière est semée d'îles riantes. Au fond de ce vallon qui a la Seine pour sa limite animée, entre la forêt de la Londe et les avenues du bois Landry, est située la ville d'Elbeuf. L'antiquaire y peut remarquer l'église de Saint-Étienne et l'église Saint-Jean-Baptiste, élégante et svelte. Clocher,

vitraux, chapelles, riche ensemble; vieux monument qui est le plus poétique ornement de cette industrieuse cité.



A deux lieues de Rouen, au petit bourg d'Oissel, se rencontre un des plus beaux travaux du chemin de fer, tant il est vrai qu'à une certaine élévation l'industrie devient toute la poésie. Le fleuve est franchi sur un pont d'une rare hardiesse. Là, plus d'une fois, et au même instant, vous sont apparus réunis sur le même point, dans toutes les diverses façons du voyage : la chaise de poste enveloppée dans sa rapide poussière; le cheval du paysan normand, cheval normand comme son maître, et qui ne comprend pas que l'on aille plus vite que le petit trot. *Hâte-toi lentement*, c'est la devise du maître et du cheval. — La calèche du château voisin, pleine d'enfants jaseurs; la charrette qui ramène la fermière du marché ; le cheval de halage qui traîne le bateau; la barque à voile poussée par le vent ; le canot à la rame; la *galiote*, ce navire fabuleux à

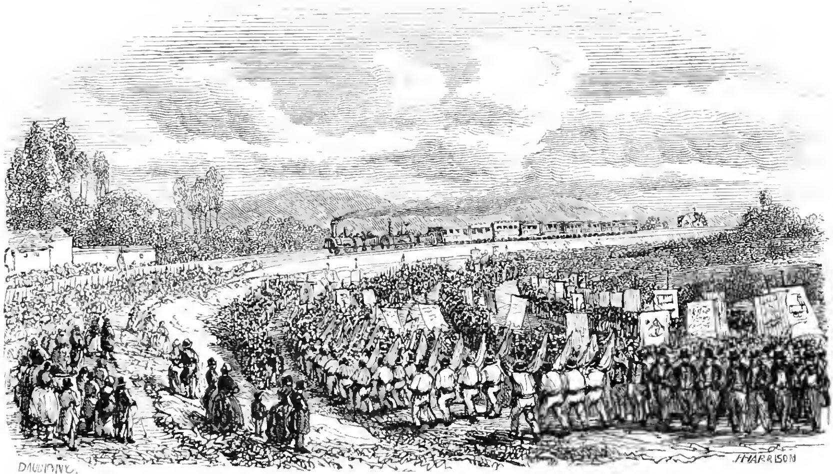
l'usage des nourrices de la Normandie; le bateau à vapeur qui mêle sa fumée à la fumée du chemin de fer; enfin l'homme heureux qui obéit à



sa fantaisie, qui s'empare à lui seul de tous les rêves, de tous les paysages, de tous les monuments, de toutes les joies du chemin, le poëte, le rêveur, le seul homme sage, non pas des grandes routes, mais des sentiers détournés, le seul voyageur qui soit véritablement digne d'envie, l'homme qui voyage à pied.

Belbeuf! la montagne, le parc, le château, les jardins, la terrasse, le renom d'un magistrat à bon droit honoré; mais nous renonçons à décrire ces vives et fugitives images, tous ces souvenirs, toutes ces descriptions, toutes ces merveilles de l'histoire qui est variable et changeante, et de la nature qui ne saurait changer. Chacun le peut faire en moins d'un jour, ce beau voyage à travers ces prairies fertiles, ces forêts, ces îles, ces moissons naissantes, ces pommiers en fleur, à travers ces villages dont le nom seul est toute une histoire. Grâce au chemin de fer, ce beau voyage est devenu pour le Parisien ce qu'était autrefois le voyage de Paris à Saint-Cloud. Le jour solennel de l'inauguration du chemin de Rouen, un seul intérêt occupait toutes les âmes : c'était le spectacle merveilleux de cette ville de Rouen qui vient attendre, au milieu de la prairie triomphante, les premiers voyageurs du chemin de fer. Certes, celui qui, au milieu de la Seine, porté sur le bateau à vapeur, a salué, ce jour-là, d'un regard enchanté la digne capitale de la

Normandie; celui qui, pour la première fois, a pu admirer cette masse imposante des plus nobles et des plus vieilles pierres de la France; celui qui s'est rappelé tout d'un coup cette histoire, ce poëme de la Normandie, depuis les temps fabuleux du prince Rou jusqu'aux batailles du roi Charles VII, jusqu'aux victoires du roi Henri IV, celui-là seul saurait dire quel est l'effet tout-puissant de cette ville placée là, pour donner la vie, le mouvement, l'unité à cette noble province. Mais cependant, pour compléter cette double invocation du passé et du temps présent, des souvenirs et des espérances, faites que la ville tout entière sorte de ses murs pour vous mieux recevoir; attirez-la dans ce vaste emplacement qui suffirait à contenir tous ses monuments, toutes ses rues, tous ses marchés et même sa cathédrale et les tombeaux de ses ducs; faites que cette garde nationale de Rouen, dans sa splendeur, couronne ces ravissantes hauteurs; appelez à vous, dans l'appareil et sous les bannières de leur noble métier, de leur industrie, de leurs beaux-arts, tous

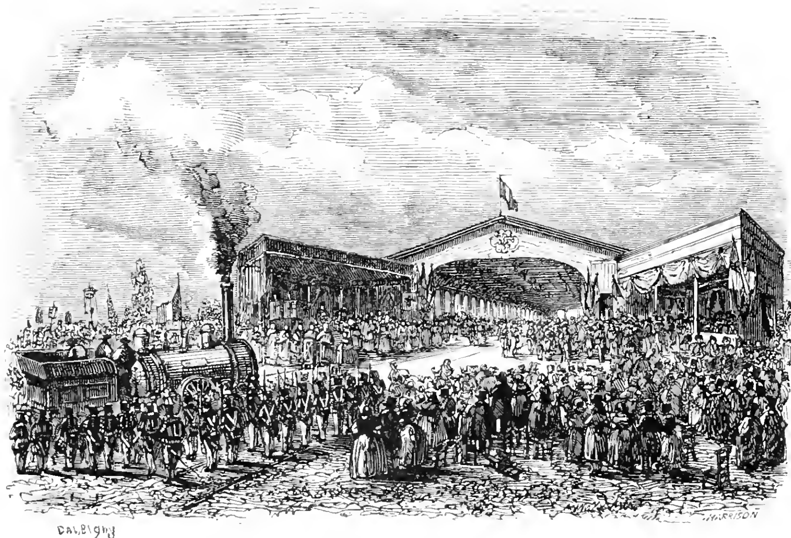


les citoyens de cette ville intelligente entre toutes. C'est elle, la voilà! c'est la ville des ducs normands et des rois de France! Dans le lointain lumineux la flèche de la cathédrale se dresse de toute sa hauteur; les vieilles tours ont pris un air de fête, les montagnes applaudissent, la vallée répond aux montagnes, la Seine aux vallons, l'Océan à la Seine! Sur son piédestal, le grand Corneille semble faire les honneurs de sa ville natale. Salut à vous, Corneille! salut à vous, le grand poëte; à vous qui avez trouvé bien mieux que l'histoire des Romains, qui avez trouvé la langue des passions jeunes, grandes et fortes; à vous, le père

du *Cid* et de *Chimène*, de *Cinna* et de *Polyeucte*; à vous, l'historien inspirateur de l'héroïsme dans tous les siècles et dans toutes les croyances! Salut à vous, le philosophe, le chrétien, le sceptique! à vous, le grand ministre dont l'empereur Napoléon aurait fait son premier ministre. Mais vous, le vieux Romain des vieux temps de la république, vous qui n'avez pas voulu reconnaître Richelieu pour maître, vous n'auriez pas voulu être ministre sous un despote. O grand homme! ô grand poëte! ô toi dont le dernier matelot du port sait le nom et le génie, te voilà donc triomphant et glorieux, reconnu par le monde et par les siècles! Te voilà donc représenté ici-bas par une statue que nulle puissance humaine n'osera renverser, quand déjà la statue de Napoléon a été mise deux fois en pièces! Salut à toi! salut! ton ombre seule est féconde, tu restes le grand maître de la parole et de la poésie, le maître tout-puissant de l'histoire et du drame; et s'il y a de la gloire encore pour quelque poëte en ce monde, c'est à l'ombre de ton manteau! Telle était cette entrée de ce triomphe. Mais, pour que le triomphe soit complet, faites que les cloches sonnent à toutes volées, que le canon fasse retentir sa voix puissante; amenez à cette fête les magistrats de la cité, dignes héritiers de ces magistrats célèbres dont la jurisprudence a été si longtemps la loi suprême. Que cette noble cour ait à sa tête un homme aimé, honoré, bienveillant, éloquent [1], âme intelligente, noble esprit, profond savoir. Demandez, pour toutes ces forces réunies, la bénédiction et les prières de ce prince de l'Église qui porte si dignement un des plus grands noms de la France, et de cet admirable clergé normand, courageux et dévoué, les dignes successeurs de ces nobles prêtres qui osèrent résister à la Sorbonne, et même à la cour de Rome, quand la Sorbonne et la cour de Rome furent d'avis que Jeanne d'Arc était hérétique. Appelez à vous, en même temps, les plus belles personnes du pays de Caux, l'orgueil des fermes de la Normandie, et tous les laboureurs normands, le bon sens et la prudence en personne, et les marins de la rivière de Seine, dont les aïeux, même avant Christophe Colomb, ont pressenti le nouveau monde. Oui, certes, attirez dans ces vastes prairies cette noble et utile foule; ajoutez-y les plus beaux cavaliers, les plus fiers soldats de l'armée; en même temps, que le maire et les magistrats de la cité offrent à tous l'hospitalité royale de la ville; et enfin, faites que tous les nouveaux débarqués de Paris, le prince qui est à leur tête, les trois ministres, la chambre des députés, la chambre des pairs, l'Institut, les belles-lettres, les beaux-arts, fraternisent avec

[1] M. le premier président Franck-Carré.

leurs frères de la Normandie. Que les Anglais et les Français, dans le commun élan de ce patriotisme européen qui vient d'enfanter une œuvre si grande, rompent le même pain et boivent dans le même verre, et vous aurez encore une faible idée de ce grand spectacle du lieu, de la fête et des hommes, auquel nous n'avons rien à comparer. Ainsi s'est



accomplie, ce jour-là, cette parole de l'empereur : « Paris, Rouen, le Havre, sont une même ville dont la Seine est la grande rue. » Ainsi chaque labeur, chaque dévonement aura sa récompense méritée. M. Locke, l'ingénieur anglais, a payé à la France la dette que l'Angleterre avait contractée envers Brunel le Normand. Locke a donné à la France son plus long chemin de fer; Brunel a donné à l'Angleterre le tunnel sous la Tamise, noble et glorieux échange des deux parts.

Nous voilà donc à Rouen. Mais, grâce à l'histoire dont ces pages remplissent tout ce gros livre, nous n'avons pas besoin d'écrire l'histoire de la ville de Rouen, cette histoire est partout dans ce livre entrepris à la gloire de la Normandie. Tout de suite, c'est la première cité qui a frappé les yeux de Rollon. — Là, se dit-il, je poserai le siége de mon empire! — Ville déjà laborieuse et forte, quand la loi de l'Évangile avait à peine mille années. — D'où vient ce nom-là : *Rouen*? A coup sûr les étymologies ne manquent pas, mais l'étymologie est une façon de faire briller l'esprit des historiens. Laissons là l'étymologie pour ce qu'elle vaut, et disons, pour obéir à la vraisemblance, peut-être plus qu'à la vérité, que





du nom *Rothomagus*, le nom latin de cette cité des Gaules, les Danois firent : *Rouen*, d'une terminaison toute danoise. A peine si les *Commentaires* de César font mention de cette partie des Gaules. — Ptolémée, qui fut, ou peu s'en faut, un contemporain de César, parle, il est vrai, de *Rothomagus*, mais il en parle en termes peu honorifiques. — Figurez-vous une bourgade de pêcheurs. Le prêtre dont la sagesse protégeait cette réunion de pauvres cabanes sur le bord de la Seine indomptée était tout à la fois le prêtre, le capitaine, le magistrat. — Étrange adoration! Ces malheureux païens qui avaient à peine le pain et l'abri, ils adoraient la déesse la plus difficile, la plus railleuse et la plus coquette de tout le paganisme, celle-là qui avait le plus besoin d'un temple de marbre et d'or, Vénus, la belle déesse de Chypre et d'Amathonte, la mère des Grâces et des Amours! Aussi bien ne dit-on pas que le premier évêque et le premier apôtre chrétien de ces rivages ait eu grand'peine à renverser l'autel de cette Vénus sur le bord de la Seine. L'austérité chrétienne convenait bien mieux à ces âmes rudement trempées que la déesse Cypris. Quand les Romains, maîtres des Gaules, les eurent partagées en provinces, Rouen, devenue la capitale de la *seconde Lyonnaise*, prit l'importance d'une ville.—Ville païenne pendant trois siècles, jusqu'aux premiers miracles de saint Mellon, ce gentilhomme venu d'Angleterre pour apporter l'Évangile à ces barbares. A la fin du quatrième siècle, l'Eglise de Rouen était déjà célèbre par ses travaux, par ses vertus. Saint-Paulin, un des flambeaux du christianisme, était le maître et l'ami de saint Victrix, évêque de Rouen. Pendant deux siècles encore, les Gaules supportent le joug de Rome, joug de crimes, de lâchetés et de meurtres, que les Francs viennent briser sur le front enorgueilli des Gaules délivrées. La dispute fut grande, la mêlée universelle. Pour la dernière fois les deux religions étaient en présence; le paganisme cédait de toutes parts aux triomphes de l'Évangile; la foi, la croyance, la vérité, l'ardeur toute chevaleresque des chrétiens, le talent et l'éloquence des Pères de l'Église, nous ont dérobé malheureusement les péripéties de cette lutte admirable. Nous savons bien comment l'Évangile a dirigé ses attaques contre les dieux antiques, mais nous ignorons comment le paganisme s'est défendu. Nous savons les martyres des premiers chrétiens, le martyre des derniers païens, nul ne le raconte. Pourtant il est à croire que le polythéisme romain n'est pas tombé aussi facilement que l'autel de gravier, de coquillages et de gazon élevé à Vénus sur cette plage de la Seine. Non, cette religion de tant d'hommes illustres et de tant de grands poëtes n'a pas cédé sans résistance.

En vain, l'empereur Constantin, par sa conversion au christianisme, avait sapé dans sa base la religion des vieux Romains, les citoyens de Rome et même les Romains du Bas-Empire étaient restés fidèles aux dieux de l'ancienne patrie : Jupiter avait gardé son temple au Capitole, Vesta ses prêtresses, le Soleil son culte, Junon ses prêtres restés fidèles. En vain l'empereur avait déserté le premier les autels de la patrie, le nouveau culte poursuivit le chemin qu'il avait pris d'abord pour arriver à toutes les consciences ; il commença par le peuple, pour s'élever jusqu'à l'aristocratie des provinces, et enfin jusqu'au sénat. Ce ne fut guère qu'au cinquième siècle de l'ère chrétienne que le culte païen fut nettement aboli par les lois : mais il fallut encore deux cents ans pour le chasser des campagnes, où le Christ était appelé le *Dieu des villes*, témoin cette Vénus encore adorée dans le faubourg de Rouen au commencement du septième siècle. Plus encore que Vénus, Diane fut adorée sous le règne des premiers successeurs de Charlemagne, mais alors le culte de la Vierge remplaça le culte de Diane. Vénus, Vesta, Junon, toutes les déesses du paganisme, la Vierge Marie emporta dans sa gloire toutes ces idoles ; les peuples, éblouis et charmés de cette grâce souveraine, tombèrent prosternés devant la mère du Sauveur. Certes, ce serait là un heureux sujet de recherche et d'étude, mais les éléments d'une pareille histoire nous manquent tout à fait ; on veut assister à la lutte des croyances, il faut assister à la rencontre des armées ; on voudrait raconter les conquêtes de l'intelligence, il faut s'occuper des usurpations de la force, il faut suivre dans cette voie sanglante les Romains, les Goths, les Bourguignons, les Francs, qui se battent jusqu'au moment où Clovis devenu chrétien triomphe à Tolbiac. Cependant Rouen s'en va grandissant toujours. C'est déjà la ville habile, sage, prudente, qui a échappé même aux persécutions religieuses. La Seine, ce grand chemin qui marche entre Rouen et Paris, donne à la première de ces deux villes une impulsion toute-puissante. — Nous vous avons raconté l'histoire du saint évêque Prétextat, le mariage de Brunehaut et de Mérovée, les colères de Chilpéric, les fureurs de Frédégonde. — Nous devons mentionner ici le premier soulèvement de la ville de Rouen, la première émeute, et vous savez que ce ne sera pas la dernière. — Les miracles de saint Romain méritent tous nos respects. Honoré à l'égal d'un bienfaiteur, saint Romain a été durant bien des siècles le patron de la ville, son nom a été le synonyme de la charité, de la clémence. Au premier rang des vertus de saint Romain, il faut placer le courage ; il a été le sauveur de cette ville dont il était l'évêque. Un affreux dragon, vomi par l'enfer, désolait les villes et les campagnes ;

il jetait le feu, et la flamme, et la peste; la terreur était immense : les plus braves prenaient la fuite; ceux qui avaient osé attendre le monstre avaient été dévorés..... Alors on vit saint Romain sortir de la ville; d'un pas ferme il va à la recherche du dragon : le peuple, les mains jointes, priait pour son évêque! Déjà le peuple le croyait mort, quand saint Romain reparaît dans sa ville étonnée, menant en laisse le dragon obéissant. Sur un bûcher qu'on éleva, le dragon entre sans résistance; la flamme dévora en même temps le monstre et la peste, double fléau de ces beaux villages! — Ceci est le miracle que vous retrouvez au commencement de toutes les grandes histoires; le miracle d'Iphigénie, d'Héraclius Coclès, de tous les dévouements sérieux, et voilà pourquoi il faut y croire! Sans dévouement rien de grand n'est possible, rien dans le présent, rien dans l'avenir. Ce jour-là saint Romain gagna son grand privilége de la délivrance et de la charité. — Plus tard arrivent les Normands, ils viennent du pays inépuisable qui a précipité sur le monde les Cimbres, les Vandales, les Huns, les Goths, les Lombards; quelques-uns de ces Normands s'arrêtent dans l'île d'Oissel, un charmant petit coin de terre qui ne se souvient guère de ces misères; mais ce sont là des misères déjà racontées. — Vous savez aussi comment le prince-roi devint le premier duc de Normandie, et tout le reste de cette histoire, ces siéges, ces combats, ces fortunes diverses, ces princes qui passent, ces forteresses tour à tour renversées et rétablies. Dans la ville de Rouen, quand elle fut sienne, le prince-roi avait élevé une redoutable forteresse, il avait resserré le lit de la Seine entre ses deux rives; Richard (*sans Peur*) avait élevé le palais ducal, forteresse et prison tout à la fois. Plus tard, l'abbaye de Saint-Ouen, les églises de Sainte-Croix, de Saint-Ouen, de Saint-Sauveur, de Saint-Godard, se trouvèrent renfermées dans l'enceinte de cette ville qui déjà s'étendait au loin. Depuis le quinzième siècle, si la ville n'a pas augmenté, les faubourgs ont été s'étendant toujours; plus de murailles, plus de remparts, plus de fossés ; la ville est ouverte comme doit l'être toute honnête cité qui n'a pas de place à perdre en fossés et en remparts, qui n'a rien à redouter ni au dedans ni au dehors. Elle a pour ses armoiries un léopard; au contre-sceau, l'agneau porte un étendard fleurdelisé. Relisez l'histoire de ces siéges illustres, 949, 1175, 1204, 1418, 1449, 1565, 1591, et vous saurez comment, au besoin, cette noble cité sait se défendre. — Sur la place de Saint-Sever s'élevait encore, il n'y a pas cinquante ans, la plus ancienne tour de la ville, la *Barbacane*, autrement dite le *Petit-Château*, construit par le roi d'Angleterre Henri V. — Le vieux château est tombé sous les coups de Phi-

lippe-Auguste, jaloux de ces princes normands, jaloux de ces gloires, de ces renommées. — La tour de la *Pucelle* est en ruines, le *Vieux Palais* a été démoli en 1710; les tours, les châteaux, les poternes, les vieilles pierres féodales ont fait place au commerce, à l'industrie, à la liberté de la ville. — Les portes de la ville étaient en grand nombre : portes Martainville, Saint-Hilaire, Beauvoisine, de Bouvreuil, la porte Cauchoise, porte Guillaume-le-Lion, porte Jean-le-Cœur, porte du Bac, de la Vicomté, porte Saint-Eloi. — Dans le port de Rouen, Charles VI avait fait construire cette flotte inutile qui menaçait d'envahir l'Angleterre. Mais la guerre est un fléau qui passe. Regardez plutôt aujourd'hui, dans ce port encombré de richesses, flotter aux vents les pavillons pacifiques de toutes les nations intelligentes. — Tout au fond de cette eau transparente vous pouvez entrevoir ce qui reste du vieux pont sur lequel ont passé tant de victoires et de défaites illustres. L'impératrice Mathilde elle-même, en 1110, avait jeté les fondations de cette construction hardie destinée à résister au flux et au reflux de la mer. En moins de quatre siècles les flots réguliers venus de l'Océan ont renversé cette montagne percée à jour. — Quant aux places publiques, vous les connaissez. — La place du *Vieux-Marché*, qui a été la place du pilori et



des échafauds, sur laquelle a coulé tant de sang; la place de la *Vieille-Tour*, qui est devenue l'emplacement des halles les plus belles et

les plus vastes de la France ; la place de la *Calende* : autrefois cette place était un port, et dans ce port (il fallait que l'eau fût profonde !) aborda le prince Rou. — Sur la place de la *Pucelle*, l'antiquaire admire l'hôtel le plus curieux de la ville : l'hôtel du *Bourgtheroude*. Qui donc a construit



ce chef-d'œuvre de la pierre de taille? nul ne peut le dire. Les uns donnent le *Bourgtheroude* au duc de Bedfort, les autres à François I[er]; celui-ci à Charles VII, d'autres à Guillaume le Roux, seigneur du Bourgtheroude, conseiller au parlement de Normandie ; à tout croire, c'est une œuvre charmante des premiers jours de la renaissance, d'une grâce et d'une élégance particulière. —Place de la *Rougemare*. Richard I[er] a passé par là, c'est tout dire. — L'eau des fontaines vient de plusieurs sources inépuisables : la source d'Yonville, la source du Plat, la source de Galaor qui alimente la plus ancienne fontaine de la ville. Une des jolies fontaines du quinzième siècle, c'est la *fontaine de l'hôtel de Lisieux*.

tout le Parnasse, Pégase, Apollon, les neuf Muses, le dieu Janus et toutes les grandes divinités poétiques! — La *grosse horloge*, massif édifice des



siècles passés. Au quinzième siècle, la *grosse horloge* s'appelait l'hôtel du *Massacre*. La fontaine vous représente une grotte taillée dans le roc. Le fleuve Alphée et la nymphe Aréthuse, l'urne penchée, mêlent leurs flots qui s'en vont au loin. Sur la fontaine du Vieux Palais manque la statue de Henri IV. — A ces eaux jaillissantes, ajoutez la fontaine de Robec, de l'Aubette, de la Renelle, laborieux petits filets d'eau qui travaillent toute la nuit et tout le jour; il faut aussi parler des eaux minérales de Saint-Paul, de la Maréquerie, de la Cardinale. — Les pauvres et les malades n'ont pas été oubliés dans les bienfaits de l'antique cité. Les hôpitaux sont nombreux. En l'an 1050, Guillaume le Conquérant fondait l'hôpital de Jéricho. Excellent honneur et digne des princes, la fonda-

tion de ces saintes maisons ! Les rois conquérants aussi bien que les rois pacifiques, ceux que le remords tient éveillés sur leur couche et ceux que rassurent leur dévouement et leur vertu, les célèbres dont le nom ne doit pas mourir, les inconnus qui veulent jeter sur leur nom l'éclat éternel que prête aux charitables la sainte ardeur de la fraternité chrétienne ; les uns et les autres nous les retrouvons dans ces pieuses fondations. — Les écoles publiques, les colléges. — La première pierre du collége des jésuites fut posée par Catherine de Médicis. — Le collége royal a remplacé le *séminaire de Joyeuse*. — Les académies. — Les *Palinods* sont du douzième siècle ; sous le règne du *Conquérant*, cette fête des belles-lettres et de la poésie s'appelait la *Fête aux Normands!* Plus tard, un prix fut fondé à la louange de la Vierge, mère de Dieu, la sœur des anges. Qui avait le prix emportait une palme d'or. Les *Palinods* étaient composés de quatorze membres qui se réunissaient en séance publique, tous les ans, le jeudi d'avant Noël — L'*Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen* a remplacé les *Palinods* normands ; par l'exemple, par la leçon, par les plus sérieux résultats de la science, par la poésie nette et vive, elle mérite l'honneur de marcher à la tête de cette patrie de Corneille qui se souvient de toutes les élégances, de tout l'esprit, de toutes les grâces d'autrefois. — La fondation de l'Académie de Rouen est du mois de juin 1744 : supprimée en 1793, comme fut supprimé à cette horrible époque tout ce qui rappelait l'art et la poésie, le goût et la liberté des vieux temps, l'Académie reprit ses travaux en 1803, à l'heure de toutes les résurrections, à l'heure où l'empire, avec beaucoup de gloire, donnait quelque répit à la France. Cette réunion excellente de tous les amis des belles-lettres, de tous les citoyens d'une même ville, restés fidèles au culte des arts, cet enseignement perpétuel des plus nobles idées, sont d'un effet irrésistible sur l'esprit d'une grande cité. Pendant que chacun est attelé à l'œuvre de sa fortune, pendant que dans la ville industrielle tout est bruit, mouvement, passion, ambition, autour de l'enceinte studieuse quelques hommes d'élite, passionnés pour toutes les belles œuvres de l'antiquité et du génie moderne, se réunissent pour parler, avec un honnête amour, de la plus sincère passion de leur vie. Patients et zélés, ils recherchent dans toutes sortes de débris, de poussières, de vanités, les titres épars de la patrie commune ; à qui les veut consulter, ils donnent un bon conseil, une indication précise, ils le conduisent, comme par la main, dans les sentiers perdus du moyen âge et du monde féodal. Sage et savante façon d'employer ses heures de repos et de loisir ! De ces associations excel-

lentes, chaque ville importante de la France s'honore à bon droit. Grâce à ces académies locales, l'histoire nationale marche chaque jour de découvertes en découvertes; elle s'agrandit, elle se complète, elle revient de tous ses préjugés, elle répare toutes ses erreurs, elle met à profit une médaille, une inscription, un fragment de tuile, les débris de l'urne des morts, des poussières! Toute récompense vient de l'Académie; elle donne son premier prix aux jeunes poëtes, son premier encouragement à l'artiste qui doute de lui-même, ses premiers avis dans les arts à l'artiste de génie; surtout, ces corps savants, d'une science si dévouée, ont cela de charmant et d'utile qu'ils entretiennent le respect pour les génies passés; ils sont chargés de rappeler les noms glorieux de la province aux générations qui arrivent; ils ont en dépôt les renommées illustres, et ils ne craignent pas que jamais la reconnaissance des peuples vienne à manquer à leurs grands hommes. Pour donner l'exemple salutaire de la reconnaissance et du respect, l'Académie de Rouen s'est placée sous l'invocation toute-puissante de ces deux hommes tout normands, deux hommes sans égaux dans la poésie et dans les arts: Corneille et Poussin!

L'histoire, la double antiquité profane et religieuse ne sont pas cultivées avec moins de zèle et de persévérance que les belles-lettres et les beaux-arts; les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, publiés à Caen, forment un des livres les plus curieux et les plus savants dont puisse s'honorer une grande province. Sur les hauteurs de cette ville intelligente, dans l'ancien couvent de Sainte-Marie, sauvé par les soins pieux de quelques savants illustres, a été fondé le *Musée des antiquités normandes*. Placée sous l'habile inspiration d'un antiquaire du premier ordre [1], cette église de Sainte-Marie réunit dans sa docte enceinte tous les débris du moyen âge. Dans cet amas intelligent des ruines les plus curieuses, les tombeaux se montrent d'abord, pierres saintes et les plus respectées dans tous les monuments que renversent les hommes. Toutes sortes d'images joyeuses, grossières, funèbres, décorent ces monuments de la mort; des casques, des boucliers, des emblèmes, des guirlandes, quelquefois même un nom obscur que le temps a daigné respecter. Là vous apparait, belle encore, la statue antique de l'amphithéâtre de Lillebonne; à ces amples vêtements, aux plis sérieux du *pallium*, vous reconnaissez la grande dame romaine. — Dans l'urne funèbre qui est à côté de la statue, vous retrouveriez peut-être un peu

[1] M. Lenglois, de Pont-de-l'Arche.

de la cendre humaine dédaignée par les siècles. — Ici la châsse de saint Sever, l'évêque d'Avranches, châsse mutilée qu'entoure encore le respect des hommes. — Ainsi le vase conserve la douce odeur d'un vin généreux. — Les plus admirables vitraux du seizième siècle prêtent leurs couleurs favorables à tout ce musée qui emprunte je ne sais quelle solennité puissante à ces vives et splendides couleurs. Sur ces vitraux sont représentées les armoiries de la corporation des orfèvres de Rouen, l'*assomption de la Vierge*, et cette lugubre histoire du juif de la rue des Billettes. Le juif perce de sa dague impie une hostie consacrée, le sang coule sous ce fer abominable. — Dans ce musée vous retrouverez une sculpture célèbre de l'hôtel du Bourgtheroude représentant le *camp du Drap d'or*, cette histoire réalisée au château d'Eu. — De belles porcelaines du grand maître Bernard de Palissy, des vases, des meubles, le vieux chêne sculpté, et enfin, ô bonheur! saluez cette porte de chêne; saluez-la comme faisaient les vassaux du moyen âge, la porte du château seigneurial, c'est la porte de la maison de Corneille. Au reste, quelle est la ville française qui ne proteste pas aujourd'hui contre la rage des démolisseurs? A l'aide de ces souvenirs et de ces respects, il s'est formé dans toute la France comme un vaste musée qui célèbre, non plus seulement l'antique honneur d'une seule province, mais de la France tout entière. La paix, cette amie favorable des études tranquilles, nous a ramenés même aux guerres, aux batailles, aux luttes d'autrefois; elle en a fait le sujet de nos plus chères études. Dans l'histoire de tous les peuples de ce monde, quand toutes les violences sont accomplies, quand sont apaisées toutes les tempêtes, il y a un instant où ce mélancolique coup d'œil jeté sur le passé est plus rempli de charme et d'intérêt que la fiction la plus brillante. C'est l'heure solennelle que choisit Plutarque pour raconter les grandeurs d'Athènes et de Rome, Josèphe pour nous dire les antiquités du peuple juif, Pausanias pour se lamenter sur les ruines de la Grèce. — Heure féconde en souvenirs et en leçons; elle lie le passé à l'avenir, elle éclaire la route parcourue, elle rend la vie aux vieux siècles, elle agite toutes les poussières des nations et des rois pour leur demander les secrets de la tombe: sous cette pensée fécondante, tout ce qui est ruine redevient monument; la cathédrale se remplit d'encens et de prières; le château fort se couronne de soldats; dans les cloîtres mutilés de l'abbaye abandonnée, vous voyez revenir ces religieux qui étaient toute la science de leur temps; l'histoire sauve, elle protége, elle conserve encore plus qu'elle ne juge et qu'elle ne condamne. A force de persévérance, elle remonte si haut

dans la suite des âges, que nul ne pourrait la suivre, si elle ne laissait après elle sa trace lumineuse et sainte; dans son noble sillon le drame et le poëme suivent et marchent avec elle. Savez-vous, par exemple, un plus beau drame que celui-ci : Saint Dunstan sortant de la cellule ou plutôt de la bière qu'il habite, pour gouverner, à la façon d'un grand ministre, tout le royaume anglo-saxon? Et cette barque montée par le roi Edgard, pendant que les rois, ses hommagés, lui servent de rameurs? Plus nous avançons dans cette histoire, plus nous trouvons que notre sujet est à peine effleuré.

Dans le chapitre consacré à l'architecture[1], nous vous avons expliqué de notre mieux les efforts de l'art chrétien. *La Neustrie religieuse* compose à elle seule une histoire. Saint Romain, un des fondateurs de la cathédrale ; saint Ouen, la vertu même ; saint Ansberg, l'abbé de Saint-Wandrille, saint Hugues, saint Remy, fils de Charles Martel, et frère du roi Pépin; Gombault, le prélat courageux, qui aida Louis le Débonnaire à remonter sur le trône d'où ses enfants l'avaient chassé ; Paul, l'un des *missi dominici* de Charles le Chauve, tout comme l'évêque Mainard avait été l'un des *missi dominici* de Charlemagne ; saint Léon, le martyr décapité, qui relève sa tête de ses deux mains; Francon, l'homme politique..... vous l'avez vu domptant Rollon lui-même ; Murville qui a fait oublier les scandales et les vices des trois évêques, Hugues, Robert et Mauger; il était aux états généraux convoqués à Lillebonne par Guillaume, avant la conquête; Jean de Bayeux, assassiné pour avoir été implacable ; Guillaume *bonne âme*, archevêque à l'heure où mourut *le Conquérant*; Geoffroy dont les violences (en plein concile 1120) ensanglantèrent la cathédrale ; Rotrou, le protecteur de Thomas Becquet ; Guillaume *le Magnifique*, archevêque français, sous Philippe *le Bel*; Robert Paulin, l'impitoyable, la terreur des Albigeois : Thibaut d'Amiens, qui résista au roi Louis IX ; Pierre de Colmien, cardinal et fondateur du collége d'Albone ; Odo Rigault, qui a vu mourir saint Louis sur son lit de cendres; Guillaume de Flavacourt, prélat charitable ; il a nourri toute la province durant la disette de 1304 ; Bernard de Flagis, le cruel ennemi des templiers ; Gilles Asselin, garde des sceaux sous Philippe le Bel ; Pierre-Roger de Beaufort, l'ami du peuple, député des états de la Lorraine ; Roger, qui s'appelait lui-même, avec un noble orgueil, *cardinal de Rouen*, plus tard il s'appela le pape

[1] Page 133, CHAPITRE VII Dans ce chapitre nous avons tenté de résumer toute l'histoire de l'architecture.

Clément VI, homme d'une vaste science et d'une bonté égale à sa vertu: Jean de Marigny, le frère d'Enguerrand, le ministre de Philippe *le Bel*: il a bien servi la France contre l'Angleterre, et même il l'a servie l'épée à la main; le cardinal Pierre de la Forêt; le cardinal Guillaume de Flavecourt; Philippe d'Alençon, le neveu de Philippe de Valois; Pierre de la Moselle, cardinal; Guillaume l'Étrange, fondateur de la Chartreuse de Rouen, mort à Gaillon le 22 mars 1338; Guillaume de Vienne, le frère du grand-amiral de France; Jean de Vienne; Louis d'Harcourt, le beau-frère de Catherine de Bourbon: Bourbon dans l'âme, il a mieux aimé renoncer à son siége que de reconnaître Henri V d'Angleterre pour le roi de France; Jean de la Rochetaillée; Hugues d'Orge, archevêque malheureux, car il a siégé durant l'occupation anglaise; Luxembourg... mais il était l'ami du roi anglais; Rodolphe Roussel, au contraire, ardent ennemi de l'Angleterre, l'ami du roi de France; Guillaume d'Estouteville, homme d'État sous Louis XI, mort à Rome: il avait ordonné que son cœur fût apporté à Rouen et confié à la cathédrale; Robert de Croix-Mare, grand bâtisseur; Georges d'Amboise, dont le nom est partout; Charles de Bourbon, qui a été roi de France, durant huit jours, sous le nom de *Charles X*; puis Charles de Bourbon, son neveu; puis Charles de Bourbon, fils d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et d'une fille d'honneur de Catherine de Médicis; François de Joyeuse, l'ami de Henri le Grand; François de Harlay, prélat éminent: dans le palais épiscopal il avait ouvert des écoles publiques, sa bibliothèque appartenait à tous les hommes studieux, sa maison appartenait à tous les pauvres; Harlay de Champvallon, duc et pair de France: il quitta l'archevêché de Rouen pour l'archevêché de Paris à la place de M. Hardoin de Péréfixe; Roussel de Médar, qui avait porté glorieusement les armes; Nicolas Colbert, le frère du grand ministre, habile administrateur de ce vaste évêché; Claude-Maur d'Aubigné; un saint prêtre, Amand de Bezons; Nicolas de Saulx-Tavannes; Dominique de la Rochefoucauld, illustre prélat des états-généraux de 1789. Lorsqu'au mois de juillet 1790 l'assemblée nationale eut partagé tout le royaume de France en dix arrondissements métropolitains, subdivisés en quatre-vingt-trois évêchés, l'arrondissement de Rouen s'appela la *métropole des Côtes de la Manche*. Elle se composait des départements de la Seine-Inférieure, du Calvados, de la Manche et de l'Orne, de l'Eure, de l'Oise, de la Somme et du Pas de-Calais. Cette fois les électeurs de chaque département devaient nommer les évêques et les archevêques: l'église de Rouen eut ainsi ses évêques *métropolitains et constitutionnels*, jusqu'au jour où le premier

consul eut rendu à la France cette religion de tant de siècles. Alors l'archevêque de Rouen s'appela M. de Cambacérès. Il s'appelait naguère d'un nom illustre et béni, du nom de monseigneur le cardinal prince de Croï.

Il nous semble que pour la grandeur, l'éclat, la science et la charité évangéliques, ces noms-là, entourés d'obéissance et de respect, sont les dignes garanties de la grandeur d'une église. A l'exemple de ses archevêques, le clergé de Rouen se montra plein de zèle, d'activité, de sagesse. Les chanoines, ou, pour parler plus exactement, les *frères* de la cathédrale, vécurent d'abord en commun, comme vivaient les premiers chrétiens. En même temps que grandit cette église, le nombre des chanoines augmenta. Le chapitre se composait ainsi : l'archevêque, le doyen, le chantre, le trésorier, le grand archidiacre, l'archidiacre d'Eu, du Grand-Caux, du Vexin français, du Vexin normand, l'archidiacre du Petit-Caux, le chancelier, cinquante chanoines qui jouissaient de grands priviléges. Ce chapitre de Rouen a fourni bien des grands hommes à l'Église catholique. En l'an 1666 étaient sortis du chapitre de la métropole de Normandie trois souverains pontifes : Martin IV (1280), Clément VI (1342), Grégoire XI (1372); vingt-huit cardinaux, onze archevêques, soixante-six évêques. Nous avons dit ailleurs le nombre et la magnificence des églises, mais nous ne les avons pas nommées toutes : la liste était longue et difficile, on en a tant renversé! l'église de *Saint-Hébrand*, par exemple, qui avait servi de temple aux prêtres gaulois; Saint-Lô, consacrée autrefois à ce dieu ou à cette déesse nommée *Roth*, qui a causé tant d'insomnies aux antiquaires; *Notre-Dame-de-Ronde*, dont rien ne reste ; *Saint-Étienne-la-Grande-Église*, qui était placée dans l'intérieur même de la cathédrale, à l'endroit où vous voyez aujourd'hui la chapelle du Saint-Esprit; Saint-Claude *le Vieux* et Claude *le Jeune* : Saint-Claude le Jeune rappelait aux anciens le nom du chevalier Duplessis, tué en duel à cette même place, pour avoir insulté la noble dame de Tancarville : *Saint-Pierre-du-Châtel*, bâtie par le premier duc de Normandie ; *Saint-Jean*, un chef-d'œuvre à jamais regrettable de l'architecture gothique: *Saint-Martin-du-Renelle*, lieu d'asile dans lequel se réfugièrent Mérovée et Brunehaut pour échapper à la colère du roi Chilpéric ; *Saint-Pierre* et *Saint-Honoré*, *Sainte Croix-des-Pelletiers*, *Saint-Michel*, une chapelle où les abbés du Mont-Saint-Michel disaient la messe quand ils venaient à Rouen les jours de l'échiquier. Dans cette église, madame la princesse de Condé avait fait son abjuration en présence du roi Henri IV; hors des murailles, en 1060, s'élevait l'église de

Saint-Sauveur-du-Marché; sur cette paroisse de Saint-Sauveur vint au monde l'auteur de *Polyeucte*; l'église *Saint-André-sur-Ville*; Saint-André *de la Porte-aux-Fèves*, pillée par les Calvinistes: *Saint-Amand*, *Saint-Nicolas*; le chapitre de la cathédrale devait donner chaque année au curé de Saint-Nicolas, un pourceau ou cinq sols, à son choix : on l'appelait Saint-Nicolas *le Painteur*, pour la magnificence de ses vitraux. — Rares et curieux édifices, la ruine s'en est emparée pour ne plus les rendre. — Les guerres civiles, les invasions, les émeutes, les guerres de religion, les révolutions, le feu de la terre, le feu du ciel, le doute enfin, plus impitoyable encore, ont renversé, brisé, mutilé toutes ces belles œuvres de la pierre et du marbre, du verre et du fer. Nous avons dit [1] toutes les vicissitudes de la cathédrale, de *Saint-Maclou*, et de l'église Saint-Ouen, et leur rare magnificence, et le génie qui a présidé à ces belles œuvres de l'art chrétien. La bibliothèque et le musée de la ville ont été formés avec tous ces débris d'autrefois: les livres et les tableaux, réunis dans les salons de l'Hôtel-de-Ville, représentent une grande province. Sortir du musée sans entrer dans la bibliothèque de la ville, ce serait impossible : dans les arts de l'imagination et de la pensée tout se tient: l'architecture appelle la statuaire, les tableaux appellent les livres, la musique appelle la danse, comme le palais appelle le jardin, comme le jardin appelle le jet d'eau, le jet d'eau le lac limpide, et le lac le beau cygne blanc qui se baigne dans ses ondes. La bibliothèque se compose de plusieurs galeries bien éclairées et bien tenues. Sur ces rayons sont entassés, dans le plus bel ordre, les historiens et les théologiens: car c'est là, en résumé, le véritable sujet de tous les livres: Dieu et les peuples, les gouvernants et les gouvernés, l'idée et le fait. Parmi les raretés de ce beau lieu entouré d'ombre et du silence favorable à l'étude, vous pouvez admirer le célèbre Graduel de Daniel d'Aubonne, aux armes de l'abbaye de Saint-Ouen: l'art des peintres d'autrefois n'a rien produit de plus complet, de plus naïf: on dirait l'ombre colorée et immobile des vitraux de l'église voisine. — Le livre *des Fontaines*, tout chargé d'arabesques, est peut-être une merveille égale au *Graduel*; dans ce livre sont réunies quelques-unes des plus vieilles maisons de l'antique cité, quand l'habitant de la ville faisait de sa maison l'ornement de la rue qu'il habitait. Ici, pour bien faire, il nous faudrait nommer les historiens, nommer les poëtes, les beaux esprits qui ont illustré la Normandie: mais comment faire? rien qu'avec les hommes illustres que le département de la Seine-Infé-

[1] Pages 133 et suivantes.

rieure a produits, on a composé deux gros tomes. C'est la patrie de



Fontenelle, du sire de Béthencourt, des frères Parmentier, du peintre Jouvenet; de l'ambassadeur du roi Louis XIV, Nicolas Ménager, qui eut l'honneur de signer la paix d'Utrecht. Vertot le savant, Berruyer, Duquesne, appartiennent au département de la Seine-Inférieure. Basnage, le P. Daniel, le P. Brumoy, qui fut le maître de Voltaire, et Thomas Corneille, et celui-là qui est facilement le prince des poëtes français, Pierre Corneille! — Voilà des noms! — Parmi les renommées moins célèbres, voici quelques noms qui méritent l'honneur de vos souvenirs.

François Augier (ils étaient deux frères, artistes tous les deux), un ami du Poussin et de Mignard, fut un sculpteur habile, très-aimé du roi Louis XIII. On lui doit la statue de Jacques-Auguste de Thou, le grand historien, et le tombeau de Henri de Montmorency, décapité à Toulouse en 1632. — Le P. Alexandre, un des plus savants théologiens du dix-septième siècle, fut honoré de l'amitié de Colbert, et il écrivit (en latin) pour ce grand ministre les vingt-quatre tomes de l'*Histoire ecclésiastique* (1676-1686). — Pierre Bardin, né à Rouen en 1590, occupa un des premiers fauteuils de l'Académie française. Jacques Basnage, avocat, théologien, homme d'État et d'une vive controverse, eut

l'honneur de répondre à ce fameux livre : l'*Histoire des Variations* de Bossuet. — Son frère, Henri Basnage, est l'auteur d'un beau livre *sur la tolérance des religions*. — Le *Dictionnaire universel de Trévoux*, on le doit à Basnage : dignes fils l'un et l'autre d'un père qui était la gloire du parlement de Normandie. Le P. Beaugendre mourut, à quatre-vingts ans, bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés. — Mademoiselle Bernard, la digne compatriote de madame Dubocage, a écrit, d'une plume virile, une tragédie de *Brutus*, à laquelle Voltaire lui-même n'a pas dédaigné d'emprunter une belle scène; elle fut l'amie du P. Buffier, du P. Bouhours, du P. Delarue, ces beaux esprits de la Société de Jésus : Fontenelle l'appelait son élève ! — Le P. Berruyer est un habile et savant historien. Il y a bien de la grâce, de l'imagination et de l'intérêt dans ce beau livre que nous avons lu tous dans notre jeunesse : *Histoire du peuple de Dieu*. Il était né à Rouen en 1681. — Émerie Bigot, sieur de Sommeuil, homme parlementaire, avait recueilli, aidé par son fils, une admirable collection de livres imprimés et manuscrits relatifs à l'histoire de la province de Normandie. — A vingt-huit ans, le savant Philippe Bellouet professait la langue hébraïque dans l'abbaye de Saint-Étienne de Caen. — Boschart, protestant comme Basnage, savait le grec à quatorze ans aussi bien que madame Dacier. Il a publié un livre célèbre — *Hierozoïkon*, histoire des animaux de l'Écriture sainte. — On attribue au Normand Boisguilbert la *Dîme royale*, publiée par M. de Vauban; mais à coup sûr M. Le Pesant de Boisguilbert est l'auteur de ce hardi traité : l'*État de la France* (1708), pour lequel il fut exilé à Brives-la-Gaillarde. — Il y avait sous le règne de ces gais vaudevillistes de la foire : Panard, Fuselier, Fagan, Favart, Piron lui-même; deux bons compagnons de verve, d'entrain et de folie, Claude Florimond, Boizard de Ponteau, qui tournaient le couplet à merveille. — Ch. de Boulainvilliers, à qui nous devons une *Histoire de France jusqu'à Charles VIII*, une *Histoire des Arabes* et bien d'autres livres, est né à Rouen. — Mais notre liste est déjà remplie, et c'est à peine si elle est commencée. Comment donc les nommer tous? — Le P. Bulteau est l'auteur de l'*Histoire monastique d'Orient*. Le P. Caret de Sainte-Garde est l'auteur de ce poëme sur Childebrand dont se moque Boileau, mais c'est déjà un grand honneur d'être placé dans les *Satires*. M. de Cideville est un des fondateurs de l'Académie de Rouen; c'est le nom d'un galant homme et d'un vif esprit qui revient bien souvent sous la plume de Voltaire. — Nicolas Colombel, élève de Lesueur. — Coq de Villeroy, auteur de l'*Histoire des révolutions de Hongrie*. — Guillaume Couture,

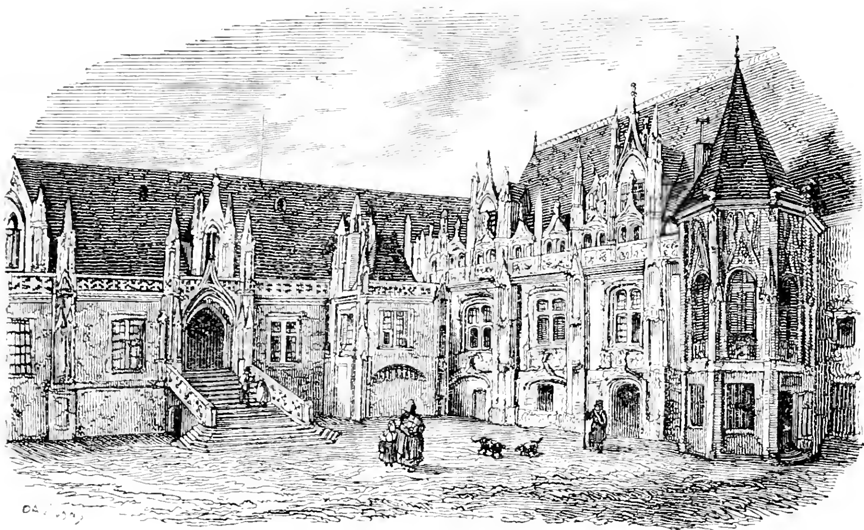
architecte, homme habile qui a laissé de beaux ouvrages. — Le P. Daniel, historien sensé, vrai, instruit, qui a osé réfuter les *Provinciales* de Pascal. — Deshayes, surnommé *le Romain*, bien qu'il fût l'élève de Vanloo et le gendre de Boucher, est l'auteur d'un bon tableau, *la Charité romaine*, qui se voit au musée de Rouen. — Le chanoine d'Endemure a laissé, lui aussi, une Histoire de Guillaume *le Bâtard*. — Jean Doublet est un poëte qui traduisait en vers français des épigrammes grecques et latines en l'an de grâce 1559. — Madame Dubocage, bel esprit célébré par Fontenelle et Voltaire, a laissé un poëme, en dix chants, sur la découverte du Nouveau-Monde, *la Colombiade*; elle a composé une tragédie, elle a écrit des *Lettres sur l'Angleterre, la Hollande et l'Italie*. De son vivant on l'appelait Sapho. — *Forma Venus, arte Minerva,* telle était l'inscription de son buste. — M. de Bréquigny, membre de l'Académie française en 1772, est l'auteur des *Révolutions de Gênes,* d'un très-curieux *Mémoire sur la religion et l'empire de Mahomet*, et d'une *Vie des orateurs grecs*. — M. Ducastel, avocat au parlement de Normandie, orateur véhément, a laissé après lui cette trace éloquente des grands avocats qui illustrèrent leur noble profession par le talent et le courage. — Dufossé, l'ami des solitaires de Port-Royal, a pris leur défense dans un mémoire qui est resté. — Le père du grand Duquesne était né à Blangy, dans le comté d'Eu; il fut un des pilotes de Christine, reine de Suède. — Vous trouvez partout le nom du grand Duquesne, le fils aîné de cet illustre pilote! — Louis Duruflé, d'Elbeuf, eut de bonne heure les instincts d'un poëte, et il lutta courageusement contre La Harpe. — Fabri fut un habile grammairien; l'*Histoire des échiquiers de Normandie*, par M. Fabri, est un excellent travail. — En 1663, pour les écoliers du collége d'Harcourt, Nicolas Filleuil composa une tragédie de *Lucrèce*. — Fontenelle! — comme nous avons dit : Corneille! — Gaillard, d'une plume quelque peu licencieuse, a écrit la *Vie de Frétillon*, un de ces livres que l'on gronde tout haut; mais cependant, vu l'époque, et attendu la jeunesse, l'esprit, le laisser-aller de l'auteur, on aurait tort de s'irriter trop fort. — Jean-François Godescard, chanoine de Saint-Louis-du-Louvre et de Saint-Honoré, est l'auteur d'un livre populaire, — *Vies des Pères, des martyrs et des saints*, en douze tomes in-8°. — Nicolas de Grouchy, savant helléniste. — Claude Groulard, le savant traducteur de *Lysias*, bel esprit, grand latiniste, fort savant, président du parlement de Normandie pendant vingt-trois ans, l'un des hommes qui honorent le plus la ville de Dieppe. — Gueudeville, un savant homme qui a traduit les *Comédies de Plaute*, l'*Utopie* de Thomas Morus, et l'Éloge

de la folie : *Encomium Moriæ*. M. Houard, avocat au parlement de Normandie, et conseiller échevin de la ville de Dieppe, a laissé de savants traités sur l'histoire, les lois et les coutumes de Normandie. — Jorre est le savant imprimeur de Rouen qui si souvent a tenu tête à M. de Voltaire. — Jouvenet, un vrai peintre, plein de vigueur, d'énergie, de passion, coloriste habile, inventeur puissant, l'auteur de la *Pêche miraculeuse*. — Lamartinière, *Dictionnaire géographique, historique et critique*, en dix tomes in-folio. — Le musée de Rouen possède un tableau de Pierre Léger : *le Rachat des captifs*. — Louis Legendre s'est beaucoup occupé de notre histoire nationale. — Lemire est un de nos bons graveurs; talent charmant, ingénieux, facile, digne d'orner même les contes de La Fontaine. — Le Morne, mort trop jeune, était un vrai peintre; c'est lui qui a représenté, sur la voûte du théâtre des Arts, *l'Apothéose du grand Corneille*. — Madame Leprince de Beaumont : le *Magasin des Enfants* est un livre qu'on ne fera pas oublier. — Trois Lesueur ont été d'habiles graveurs sur bois; un autre Lesueur et Élisabeth Lesueur sont restés fidèles à la profession de cette famille. — Letellier, élève du Poussin : on le prendrait pour un élève de Philippe de Champagne. — Leveau, très-bon graveur, digne compatriote de Lemire. — Le grand voyageur Paul Lucas, né à Rouen en 1664. — Pierre Mageline, habile sculpteur. — Nicolas Ménager, que Louis XIV employa heureusement dans plusieurs négociations importantes. — Nicolas Midy, critique d'un esprit fin et mordant. — Madame de Motteville, le charmant historien des grâces, de la beauté et des espérances de la mère de Louis XIV, Anne d'Autriche. Madame de Motteville était la femme du premier président de la chambre des comptes de Normandie; elle était la nièce du poëte Bertaut. — Lecoulteux, ce Normand qui traduisit en anglais Cervantes et Rabelais, et les Anglais applaudirent à cette entreprise presque impossible. — Dumoustier, l'écrivain de la *Neustria pia*. — Néel : il a laissé cette plaisanterie d'une grâce charmante : *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer et par terre*. — Nolant, sieur de Fatouville, conseiller un peu profane au parlement de Normandie, et l'un des improvisateurs les plus féconds de l'ancien théâtre italien. — Jean Pecquet, le savant anatomiste : il a donné son nom au *réservoir de Pecquet*. — Louis Petit, l'ami du grand Corneille, et l'éditeur de ses chefs-d'œuvre. — Le P. Pommeraye, de la Congrégation de Saint-Maur : on lui doit l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen*. — Nicolas Pradon, qui eut un jour le malheur d'être plus applaudi que Racine. — L'abbé Raguenet, qui pouvait dire, grâce à une charte signée au Capitole le 10 février 1701 :

Civis sum romanus! Je suis citoyen romain! — Le P. Raphaël, grand helléniste. — L'abbé Duresnel, connu pour une fidèle et élégante traduction en vers de l'*Essai sur la critique* et de l'*Essai sur l'homme*, par Pope. — Restout, membre de l'Académie de peinture : on lui doit le plafond de la Bibliothèque royale; sa mère était la propre sœur de Jouvenet. — L'abbé Sâas, savant critique et grand bibliographe. Gardien des livres, il était un livre vivant : — *Librorum custos, liber ipse animatus.* — Sasquépée : plusieurs tableaux de ce peintre ornent le musée de sa ville natale. — Pierre Sagon, poëte contemporain de Clément Marot. — Saint-Amand : Boileau en parle et le maltraite, et pourtant, dans le *Moïse sauvé*, se rencontre plus d'un beau passage. — Le P. Sanadon, très-savant, très-ingénieux écrivain latin et de la bonne école, a traduit, expliqué et commenté les œuvres d'Horace, comme un galant homme qui est plein de son sujet. — Le P. Séraphin, né à Rouen, est l'auteur d'une grammaire hébraïque. — M. Servin a écrit l'*Histoire de la ville de Rouen* et un livre important : *De la législation criminelle*. — Les lettres du R. P. Simon sont restées une lecture pleine de charme et d'intérêt. — Jacques Varin, directeur du jardin botanique de Rouen, est plus heureux que s'il eût fait un livre, il a trouvé une variété nouvelle de lilas : chaque printemps la fleur de sa création reparaît plus brillante et plus belle; quel est le livre à qui se puisse accorder une pareille louange? — Parmi les navigateurs célèbres de la Normandie, il faut placer le capitaine Vauquelin et le pilote Véron, le compagnon de Bougainville. — L'abbé de Vertot, un des maîtres de l'histoire, habile, ingénieux, éloquent, grand écrivain, d'un esprit vif et juste; il avait un petit presbytère dans le pays de Caux. — M. Guéroult, l'auteur de l'admirable traduction des Morceaux choisis de Pline le naturaliste, est un enfant de la Normandie. — M. Houël, artiste distingué, dessinateur exact et vrai; son *Voyage en Sicile* est un beau livre.

Ainsi, vous le voyez, en réunissant aux hommes célèbres du département de la Seine-Inférieure les philosophes, les poëtes et les artistes du reste de la Normandie, on composerait déjà une bibliothèque importante. — La bibliothèque de Rouen a fait récemment l'acquisition très-importante de la collection de M. Leber, un de ces savants du premier ordre, qui ont le génie des découvertes savantes. Cette Collection Leber se compose des plus curieux et des plus beaux monuments de la bibliographie, de l'imprimerie, de l'ancienne xylographie : chartes, manuscrits, dessins, costumes, détails nécessaires qui aident si fort à l'intelligence d'un livre : ornements, images, riches et curieux détails plus

anciens que l'imprimerie. Là vous retrouverez une grande quantité de détails dont l'histoire écrite ne s'est pas occupée : les fêtes, les tournois, les batailles, les portraits et les caricatures, les événements et les héros du jour mis en action. Et l'histoire solennelle des lois de cette noble province, ces hommes, l'honneur de la magistrature, les maîtres de l'échiquier, les membres du parlement, les barons, les évêques, les archevêques, les légistes : Eude Rigaud, Geoffroy Hébert, Antoine Bohier, Jean de Selves, Robert de Bapeaume, Jean de Cormeilles, Jean Feu, Jean de Brion, Francis de Marcillac, Pierre Démon, Jean Viallard, Robert de Villy, Montfault de Fontenelle, Baptiste le Chandelier, Claude Groulart, et, avant tous, le cardinal Georges d'Amboise, à qui la ville de Rouen est redevable, entre autres merveilles, du palais de justice, ce



monument rendu naguère à son état primitif. Telle sera toujours l'illustre partie de cette bibliothèque de Rouen. — Tout ce qui est la science des lois, l'autorité du magistrat y doit tenir sa place dans l'étude et dans la reconnaissance des générations à venir. — Après l'histoire des lois et des batailles, la grande histoire enfin, arrive bientôt le journal, cette histoire de la vie de chaque jour. C'est le moment solennel où l'Europe se remplit de toutes sortes de passions politiques et religieuses. Alors l'imprimerie s'avance dans le domaine des faits, tout aussi bien que la boussole et le canon. Cette fois, en effet, l'ordre des batailles est changé ; la force n'est plus la loi commune, tout se débat en Europe,

même l'autorité du roi, même l'autorité du prêtre; les plus puissants de la terre sont forcés de venir expliquer leur conduite; étrange humiliation, que les uns et les autres, les sujets et les princes, ils étaient bien loin de prévoir.

La ville de Rouen a été divinement inspirée, on peut le dire, en achetant sa bibliothèque à M. Leber; elle a fait un acte de sagesse et de bonne politique; elle a complété, d'une façon admirable, cette œuvre si importante d'une bibliothèque publique. Désormais cette bibliothèque va contenir, non-seulement toute l'histoire, mais encore l'histoire dans ses moindres détails. Viennent ensuite après la coutume de Normandie, le droit français, le droit des Francs et des peuples barbares, les constitutions mérovingiennes, les Capitulaires, anciennes coutumes, droits féodaux, codes, causes célèbres, malfaiteurs, tout ce qui tient de près ou de loin à la justice divine ou à la justice des hommes. Et si vous saviez combien l'humeur plaisante de nos pères se répandait même dans la jurisprudence! que de facéties même dans le sanctuaire des lois! Dans le droit ecclésiastique, vous rencontrez les pièces les plus curieuses, *Factum pour les religieuses de Sainte-Catherine contre les pères Cordeliers; la Sainte Agamomachie*. Mais nous ne voulons rien citer, car il nous serait impossible de finir. La philosophie, la logique, la métaphysique, la morale, la politique, l'économie politique, la magie, l'histoire naturelle; les curiosités de l'histoire naturelle, de la médecine; l'astronomie et toutes ses divisions, la calligraphie et ses merveilles, le dessin, la gravure, les cartes à jouer; le recueil des danses Macabres, où vous retrouverez le nom glorieux de Hantz-Holbein, les costumes et les caricatures, et entre autres la collection des costumes d'Amman Jost, recueil admirable; la musique, la gymnastique, l'escrime, la lutte, l'équitation, la natation, la chasse, la pêche, les jeux de société, de calcul, d'adresse, de hasard : tel est le fonds principal de cette admirable collection. Vous pensez bien que les belles-lettres n'ont pas été oubliées; l'art oratoire de l'antiquité, les poëtes latins, les vieux poëtes français, depuis Villon et les deux Marot, des Normands! jusqu'à la Fontaine, le disciple de Malherbe, cet autre Normand; le théâtre dans son infinie variété, les poésies facétieuses et gaillardes; les poëtes italiens, les poëtes espagnols, les poëtes anglais; la mythologie et l'apologue, le poëme épique et le poëme en prose. Voyez-vous accourir en même temps, la lance au poing, et parés des couleurs de leur dame, les romans de chevalerie et les romans de moyen âge? Ils y sont tous, ces preux chevaliers que Cer-

vantes lui-même, aidé de Sancho Pança, n'a pas pu mettre à mort. Tristan de Léonais, Maugis d'Aigremont, et Vivian son confrère ; très-preux, noble et vaillant Huon de Bordeaux, pair de France, Amadis des Gaules, et leurs maîtresses aux uns et aux autres ; en un mot, tous les héros de la Table ronde, si féconde en histoires de guerre et d'amour. Les petits romans plus modernes ne manquent pas. L'histoire galante de France est des plus complètes ; car, vous le savez, la plupart de nos rois ont été de hardis amoureux, à commencer par la cour de Chilpéric, à finir par le roi Louis XV. Seulement on reste épouvanté à l'aspect de tant de royales et élégantes faiblesses. Là, tout se trouve, même les pamphlets contre la reine Marie-Antoinette, la duchesse de Polignac et la princesse d'Hénin. Soyez tranquilles, les cours étrangères ne seront pas oubliées : Elisabeth, Marie Stuart, la duchesse de Portsmouth, Christine de Suède, Marguerite, duchesse de Mantoue; ils y sont tous, elles y sont toutes. Vous avez aussi les romans étrangers et les facéties dans toutes les langues, et les joyeux propos de tous ceux qui se sont rués en bons mots depuis l'invention de la gaieté française. Vous avez aussi les facéties en tableaux et en actions, tous les fragments épars de la comédie avant Molière ; les facéties gaillardes ; et les dissertations singulières, en latin, en français, et tous les *éloges* du monde, depuis l'*éloge de l'âne* jusqu'à l'*éloge de la peur* ; et la bibliothèque immense des plaidoyers pour et contre les femmes ; et la grande armée des critiques, des satiriques ; et le recueil infini des gens d'esprit qui ont fait eux-mêmes la récolte de leurs bons mots : Poggiana, Scaligeriana, Thuana, Perroniana, Menagiana, Naudæana, Valetiana, Longueruana, Huetiana (Huet le Normand), Ducatiana, Arlequiniana ; et le recueil des lettres imprimées, les dialogues, les entretiens ; et enfin cet abîme, l'abîme des autographes ; c'est là que vous rencontrez l'histoire *ad vivum*. Merveilleuse et étonnante bibliothèque, en effet, le plus utile, le plus vrai, le plus légitime orgueil d'une grande cité.

Et puisqu'aussi bien nous sommes arrivés à tout ce qui est la gloire de cette ville opulente, parlons tout de suite du grand Corneille, le héros véritable de ce royaume de Normandie. Nous n'avons pas, à propos d'un si grand homme, à écrire sa biographie ; sa vie est partout comme sa gloire, dans les murs, hors des murs. « Le neuvième jour de juin « 1606, Pierre, fils de M. Pierre Corneille, a été baptisé; le parrain, « M. Pierre Lepesant, secrétaire du roi, et Barbe Hoüel [1]. » Cet

[1] Rapport lu à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, par M. Hoüel, président du tribunal de Louviers.

enfant, qui devait jeter tant de gloire sur sa ville natale, était né, selon le grand *Dictionnaire historique* de Thomas Corneille, son frère, le 6 juin 1606; il mourut le dimanche premier jour d'octobre 1684. Demandez la biographie du poëte au premier enfant qui passe devant la statue de Corneille! — Son père était avocat du roi à la table de marbre de Normandie; la famille était austère, le père laborieux, la mère chrétienne, les enfants pleins d'ardeur, l'église était proche, le collége des jésuites n'était pas loin. La Normandie était encore la vieille province aux nobles sentiments, province courageuse et fière, que Richelieu devait dompter plus tard. Le jeune homme fut sérieux tout de suite; il s'éleva à cette forte discipline qui donne la liberté à l'esprit, sa force à l'âge, son courage au cœur. Sorti tout armé du collége, la famille décida que Pierre serait un avocat, mais la famille comptait sans le génie de l'enfant. L'avocat devint un poëte. Cette ardente et fière nature, tout empreinte de timidité, fut battue par le premier venu dans les joutes monotones de l'éloquence judiciaire. Quant à savoir comment il se trouva un poëte, rien de plus simple, il devint amoureux. Un jour, en passant dans une de ces rues sombres, rêvant à je ne sais quoi, *nescio quid meditans nugarum*, il rencontra cette belle jeune fille aux grands yeux bleus, limpides comme son âme, cette enfant rêvée que le jeune homme rencontre tôt ou tard, et qu'on aime aussitôt qu'elle est trouvée. — On sait encore le nom de la jeune fille qui réveilla Corneille, disons-le à sa gloire, car c'en est une d'avoir fait battre un cœur tout romain, elle s'appelait mademoiselle Millet. Corneille fut présenté par un jeune homme qui aimait la dame. D'abord Corneille voulut parler pour son ami; il finit, tant il fut encouragé, par parler pour lui-même. — Belle amour! si belle, que mademoiselle Millet, qui aurait pu porter le grand nom de Corneille, épousa M. Dupont. De ces premiers chagrins d'amour Corneille composa sa première comédie : *Mélite*. C'était son premier essai, l'essai fut heureux. On n'en savait pas tant, on n'en faisait pas tant dans toute l'Europe. Le théâtre avant Corneille, c'est le chaos avant la création! Cependant Corneille hésitait, il cherchait son art, il comprenait confusément qu'il était bien près d'une gloire immense; mais comment briser l'obstacle? Un homme de Rouen, un bel esprit calme et sérieux, qui avait été longtemps à la cour de la reine Catherine de Médicis, M. de Châlon, voyant ce jeune homme en peine, et qu'il était un peu de la famille de Lucain, un peu de la famille de Sénèque l'Espagnol, le jeta au beau milieu de cette ardente, galante et passionnée littérature de l'Espagne, toute remplie d'amours, d'enchantements, de passions et de

grands coups d'épée. — De là est né tout simplement *le Cid*; mais parler du *Cid*, à quoi bon? *Beau comme le Cid!* c'est un des vieux proverbes de la France. — Ne parlons pas des œuvres, parlons de l'homme. — Il a mené, dans le monde brûlant de la poésie, la vie d'un philosophe de Plutarque. Tout entier à sa famille, aux affections saintes, à l'amour fraternel. — Héros bourgeois, son âme fortement trempée a suffi à représenter tous les héroïsmes. — Profond politique, passé maître dans la connaissance du cœur de l'homme, génie romain, seulement les Romains de l'histoire ne parlaient pas aussi bien que les Romains de Corneille. La passion même et ses délires, le poëte les soumet au devoir, il a enseigné à la tragédie cette grande façon d'intéresser les hommes, l'admiration! — D'une fécondité égale à son génie. Quand on songe que *Cinna*, *Horace*, *Polyeucte*, ces trois chefs-d'œuvre impérissables, ont été écrits à peu près dans la même année : 1640, on se sent saisi d'une admiration qui tient de l'épouvante. Aussitôt son œuvre accomplie, le grand poëte quittait sa ville natale et turbulente, et il portait à Paris sa tragédie nouvelle, comme les paysans de la fertile Normandie apportent à la grande ville le produit de leurs campagnes. A le voir pensif et calme, ces gros souliers à ses pieds, ce long bâton à la main, s'acheminer vers Paris, on l'eût pris pour quelque pauvre fermier qui s'en va payer tous les six mois à son noble maître les revenus de ses herbages. Il avait trente-quatre ans alors, le bel âge des poëtes ; il était le maître de son art, et tout ce qui venait de là-bas, des alentours du cardinal de Richelieu ou de *Port-Royal* naissant, toutes les émotions de cette époque féconde en grands germes de tout genre, tout cela était du domaine de Corneille. Voilà dans quelle histoire il faisait sa moisson, voilà quels herbages il cultivait ; le premier et le dernier à la charrue, supportant toute la chaleur du jour. Dans le sillon qu'il a tracé, il a trouvé la tragédie, il a trouvé la langue poétique, tout comme Pascal devait rencontrer la plus belle prose française. Il faut que cet homme ait eu en lui-même le pressentiment de toutes les grandes choses ; il a deviné tout ce qui s'agitait dans son siècle, et tout aussi bien que s'il eût passé sa vie au milieu des guerres, des passions et des affaires. Avec la bonhomie qui convenait à ce rare génie, Corneille a toujours été un peu en avant des passions contemporaines ; il s'est fait le sublime flatteur de la nation française. Sous Louis XIII, un instant, la France était devenue espagnole, elle en copiait ce qu'elle pouvait, les mœurs, l'héroïsme, l'élégance et la galanterie ; Corneille écrit *le Cid*. Le cardinal de Richelieu fait de la politique un grand art qui a ses lois, son but, ses péripéties indiquées à l'avance. Corneille

s'en va chercher l'empereur *Auguste* au milieu de sa cour, il remet en lumière ces vieux Romains étonnés de s'entendre appeler par leurs noms ; voilà pourquoi nous avons eu les *Horaces* et *Cinna*. *Polyeucte* est comme *le Cid*, comme les *Horaces*, comme *Cinna*, un produit direct de cette admirable époque qui n'est plus le seizième siècle, qui n'est pas le dix-septième encore, transition solennelle de l'émeute à l'autorité souveraine, de la langue rude et sauvage à la langue élégante et polie, du cardinal sanglant au Louis XIV dans les premiers enivrements des jeunes amours et de la majesté royale, du prêtre au roi, de Montaigne à Pascal, du doute à la croyance, de l'aurore au grand jour. Dans cette période d'enfantement, s'agitent à la fois les regrets du passé, les inquiétudes du présent, les pressentiments de l'avenir. On dirait, à les voir ainsi émus, les uns et les autres, qu'ils s'arrangent en toute hâte pour laisser la place à ce grand dix-septième siècle qui va venir. Toutes les questions de liberté, d'ordre, de pouvoir, de poésie, de politique, s'agitent et se débattent à la fois. Cependant, au fond de ce bruit, frivole même dans ce qu'il a de sérieux, se préparent les plus importantes questions religieuses. Dans cette hésitation singulière de toutes les forces morales de la France, quelques graves esprits se rencontrent qui se demandent tout bas : Que deviendra la croyance chrétienne, au milieu de cette transformation générale ? Question importante, question terrible dont s'inquiétait le cardinal de Richelieu dans sa puissance, dont le jeune roi Louis XIV s'occupait au milieu de sa gloire et de ses amours ; et ils avaient raison l'un et l'autre de s'en occuper avec crainte, car, au fond de ces inquiétudes religieuses, il y avait une immense question de liberté. Ceci fut deviné par Corneille à l'instant même où il venait de faire *Cinna*. Il entreprit de répondre à toutes ces questions qui nous reportaient au commencement du christianisme ; il devina cette nouvelle ferveur qui s'emparait tout bas des plus nobles esprits de ce temps-là ; il se dit à lui-même que dans ce silence religieux, dans cette austérité chrétienne, il y avait des mystères dont se devait inquiéter un poëte, que la question n'était plus aux amours héroïques du *Cid*, aux méditations politiques de l'empereur Auguste, au duel terrible des *Curiaces* avec les *Horaces*, à l'héroïsme maternel de *Rodogune* ; il comprit aussi vite et aussi bien que le cardinal lui-même cette nouvelle tendance des âmes catholiques, ce retour et cette inspiration aux temps primitifs ; il entendit murmurer à son oreille le nom de saint Augustin et les disputes sur la grâce qui commençaient à gronder en ce temps-là : c'en fut assez pour qu'il méditât

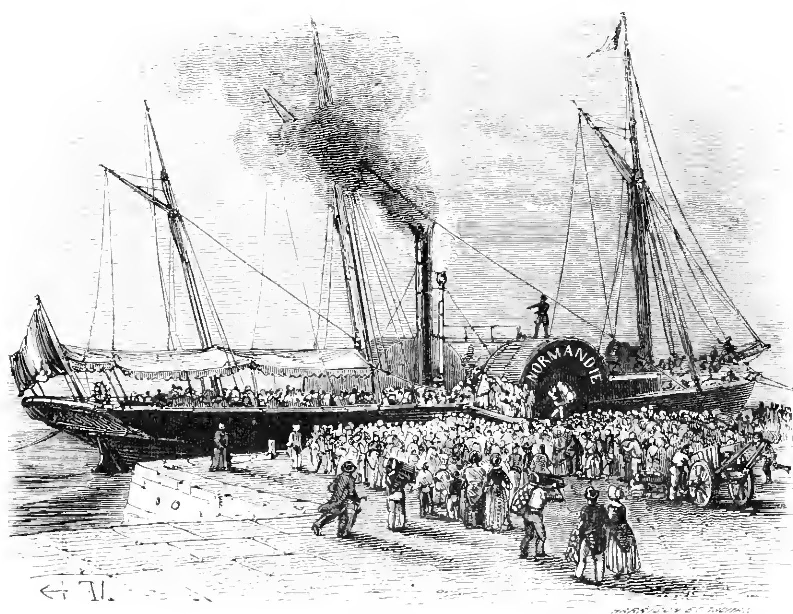
Polyeucte. Non, certes, il ne sera pas dit que le grand poëte ait ainsi passé sous silence un seul battement du cœur de cette nation française qu'il interroge d'une main si puissante et si ferme. La *grâce*, saint Augustin, les docteurs de l'Église primitive, les austérités chrétiennes qui reviennent en honneur comme au temps des solitaires d'Orient et d'Occident; les plus grands orateurs profanes des premiers jours de Louis XIV, qui s'arrêtent au milieu de leurs discours commencés, des capitaines qui brisent leur épée, des poëtes qui pleurent et qui font pénitence; les plus jeunes et les plus belles personnes de cette cour brillante qui quittent le monde, M. le prince de Condé qui passe sa thèse en Sorbonne... Qu'y a-t-il? qu'est-ce que cela veut dire? Où trouver un sens à ces changements inattendus, à toutes ces conversions subites? Voilà ce qu'il y a sur la terre de France; il y a une réforme qui va venir non pas cette fois du côté de Calvin et de Luther, mais du côté de saint Augustin et de saint Ambroise; il y a, en un mot, tout ce que le cardinal de Richelieu voit du haut de son trône, tout ce que devine Corneille du sommet de sa poésie, comme deux grands politiques qu'ils sont tous les deux. Et quand je dis qu'ils étaient tout seuls à comprendre cette révolution religieuse qui s'avançait, le cardinal et lui, je n'en veux pour preuve que la lecture de *Polyeucte* à l'hôtel de Rambouillet. Il y avait lu, comme il lisait toujours, ses admirables vers, avec force, mais sans grâce; il était arrivé dans cette élégante assemblée, chez cette belle Arténise, tel que vous l'avez rencontré en son chemin de Rouen à Paris, la tête haute et fière, et l'habit négligé. D'abord la noble assemblée avait écouté avec respect la nouvelle œuvre de celui qui avait fait jouer, il y avait à peine un an, *Cinna* et *Horace*. Sa lecture achevée, on applaudit le poëte, mais non pas sans restrictions et sans quelques murmures. Corneille rentra chez lui, son manuscrit dans sa poche; il se mit au lit et dormit tout d'un somme. Cependant l'hôtel de Rambouillet s'agitait. On dissertait, on analysait, on se demandait : Pourquoi donc cette trouée chrétienne dans la tragédie? A la fin l'assemblée députa au grand Corneille un ambassadeur pour le prévenir de sa faute. Or, savez-vous qui était cet ambassadeur? C'était Voiture lui-même, Voiture le bel esprit, qui va de pair avec du Perron, du Vair et Coffeteau, et tous les grands prosateurs de cette période que Pascal devait anéantir et couvrir de sa lumière. L'ambassadeur de l'hôtel de Rambouillet, au nom de la docte assemblée qu'il représentait, se plaignait surtout à Corneille lui-même, du sentiment chrétien introduit par le poëte dans la tragédie; l'hôtel de Rambouillet prétendait aussi que Pauline aimait trop peu son

amant, et beaucoup trop son mari; en un mot, on conseillait à Corneille un petit voyage sur le fleuve du *tendre*, et si le voyage lui convenait, on lui proposait M. Voiture pour un de ses rameurs. Mais lui, le grand Corneille! il était trop bonhomme pour s'inquiéter des décisions de cet aréopage redoutable. La conscience de son œuvre le soutenait contre toutes ces petites disgrâces; et de même qu'il avait l'allure d'un Romain, il en avait le cœur et l'orgueil. Il avait tenu tête à M. le cardinal de Richelieu en personne, et il aurait défendu *le Cid* contre l'Académie tout entière, si le Cid ne s'était pas défendu lui-même. Que lui importaient donc les galants seigneurs et les belles dames parisiennes? Le bruit des ruelles n'arrivait pas jusqu'à cette âme; une fois qu'il savait où il devait frapper pour frapper fort et pour frapper juste, pas une puissance humaine ne l'eût arrêté. Cette vie de fermier normand qu'il a menée a été pour lui pleine d'innocents délires. Il partait de chez lui avec un nouveau chef-d'œuvre dans la poche de son habit; il revenait à sa maison avec un nouveau chef-d'œuvre dans sa tête et dans son cœur. Quand il arrivait de si loin, c'était une grande fête dans cette famille. Réunis sous le même toit par la pauvreté, par l'admiration, par les plus vives sympathies, Thomas, son frère, et les deux sœurs qui avaient épousé les deux frères, et les enfants des deux familles qui ne faisaient qu'une seule et même famille, accouraient au-devant de Pierre : « Bonjour, mon frère Pierre! — Bonjour, Thomas! — Et que rapportez-vous de Paris? s'écriaient les enfants affriandés. — Et comment allez-vous? » disaient les deux femmes un peu curieuses. Hélas! l'honnête fermier ne rapportait qu'un chef-d'œuvre. Pourtant il s'était si bien promis en partant de rapporter et ce meuble qui leur manquait, et des livres pour son frère, et des jouets pour les enfants, et même quelques parures pour ces deux bonnes femmes qui n'y pensaient guère! Après le dîner, les deux frères allaient se promener dans la campagne, ou bien sur les bords de ce fleuve où devait s'élever, à deux cents ans de là, la statue du grand Corneille. Ou bien encore ils s'asseyaient discrètement à l'ombre bienveillante et chantante de la vieille cathédrale, et Pierre disait à Thomas : « Écoute, il se passe là-bas des choses incroyables. On n'y parle plus ni de guerre, ni d'amour, sinon les jeunes garçons et les jeunes filles. Entre les hommes sérieux qui sont nos maîtres, il s'est établi de grands débats sur la grâce, sur l'Église primitive, sur les miracles, sur la croyance spontanée, sur le libre arbitre; frère, il faut nous mettre au niveau de ces grandes questions, et, si tu le veux bien, nous lirons saint Augustin ce soir. Moi cependant, qui veux marcher de

niveau avec les passions de ce peuple dont j'attends ma gloire, j'ai pensé, chemin faisant, à l'histoire de Polyeucte martyr. Tu sais bien cet Arménien, ami de Néarque le chrétien et gendre de Félix, le gouverneur d'Arménie? Te rappelles-tu, frère, cette Pauline, la fille de Félix? Si tu savais ce que j'ai fait de Pauline, et comme elle m'est apparue belle et sainte femme, d'une beauté touchante et sérieuse, placée entre le devoir et l'amour! Disant ces mots, Pierre Corneille élevait ses grands yeux noirs vers le ciel. Thomas prenait la parole à son tour : il était plus calme que son frère, son goût était plus exercé, il conservait son sang-froid en toutes choses; il aimait tendrement ce grand poëte qui n'avait pas de secrets pour lui, il l'aimait au point de lui donner souvent ses meilleures rimes. Thomas, avec ce bon sens qui lui servait de génie, fut tout d'abord épouvanté de l'entreprise nouvelle de son frère Pierre. Il commença par lui faire observer qu'il était bien difficile et bien dangereux de ramener le public aux anciens *mystères;* que de toutes les *sotties* ou moralités des anciens clercs de la basoche, il n'était rien resté; il lui dit encore que c'était faire grande violence à ce temps de galanterie et d'amour, que de vouloir l'intéresser à une histoire de martyrs, et qu'enfin, maintenant que les Grecs et les Romains s'étaient emparés de la scène en vainqueurs, il croyait que c'était peut-être une tentative téméraire que de faire remonter le théâtre au delà d'un grand siècle. Mais déjà Pierre Corneille n'écoutait plus son frère Thomas. Lui aussi il s'écriait comme fait Pauline : — *Je vois, je sais, je crois!* A Dieu ne plaise que nous soyons assez hardis pour raconter ce grand drame à la patrie même de Corneille! l'enthousiasme de Polyeucte, le dévouement de Sévère, l'austère vertu de Pauline, et toutes ces péripéties touchantes, jusqu'à l'heure où la *grâce* pénètre dans toutes ces âmes. Alors, enfin, cette heureuse Pauline s'enveloppe dans cette auréole naissante qui va si bien à ce beau front inspiré; nous sommes prêts à tomber à genoux devant le Dieu qui produit de pareils miracles, et qui que nous soyons, nous ne doutons plus d'une religion qui, même au théâtre, a produit ce chaste chef-d'œuvre du génie chrétien.

Nous retrouverons tout à l'heure le mouvement littéraire et philosophique qui du fond de la Normandie s'est révélé à la France, à l'Europe, au monde entier; nous verrons bientôt deux poëtes normands créer la poésie française; mais cependant reprenons notre œuvre à travers les campagnes et les ruines. Quand on a dit Corneille, on s'est acquitté d'une grande tâche, et l'on peut suivre la route entreprise, tant on est sûr de retrouver toujours, et quand il en sera besoin, les illustres

Normands. La Normandie littéraire et poétique a sa capitale plus loin : sa capitale est à Caen, la ville des calmes intelligences, des loisirs poétiques, des rêveries studieuses. Donc poursuivons notre voyage commencé : de Rouen au Havre la route est rapide et belle ; l'Océan vous appelle de sa grande voix ! C'est une des joies de ce voyage de savoir qu'au sortir du chemin de fer, sur la rivière obéissante, vous êtes attendu par ce bâteau, ou plutôt dans cette île flottante qui a nom, *la Normandie* ou *la Seine!* navires aimés et populaires



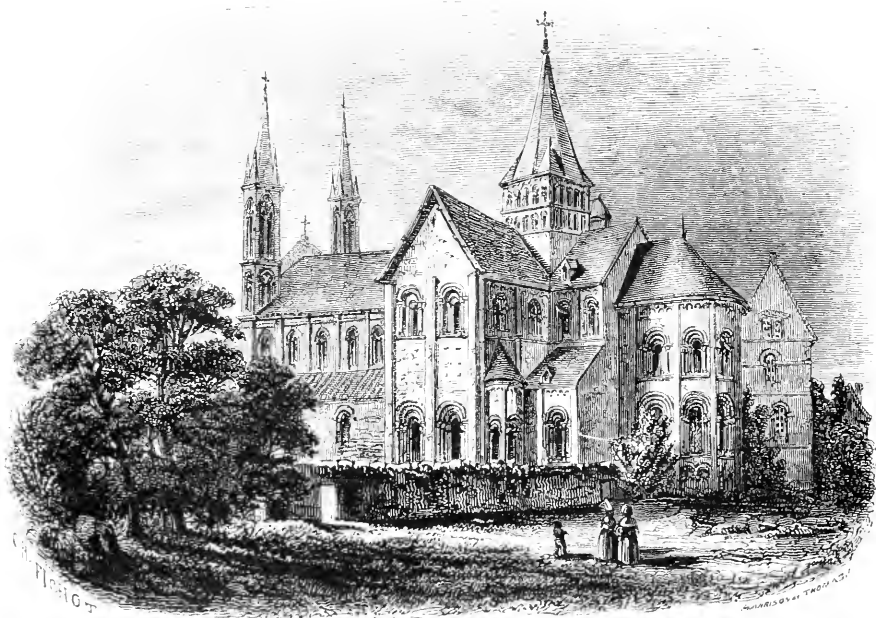
sur ces bords ! Ils sont la fête de ces rivages ! Le peuple sait le nom des deux capitaines, Bambine, l'intrépide qui s'en va tout au loin, dans la mer, sauver ceux qui périssent ; Fautrel, un vieux marin qui se repose de ses longs voyages à voir couler cette onde si rapide. Cependant il faut vous hâter, la vapeur est impatiente, la marée ne sait pas attendre : partons donc. La Seine vous pousse de son flot le plus hâté, les ruines et le paysage, la ruine que le temps dévore, le paysage qui renaît chaque printemps, par la raison que dit Fénélon : « Attendez que l'hiver soit « passé, et que Dieu ait fait mourir tout ce qui doit mourir, alors le « printemps ranime tout ! » ont le temps à peine de montrer, la ruine, sa tristesse sérieuse, le paysage, sa joie limpide. La vapeur, l'onde et le vent nous emportent. — Rouen est déjà bien loin ; déjà la flèche de

la cathédrale a disparu dans le nuage. A peine saluez-vous en passant les plus nobles ruines; à peine jetez-vous un coup d'œil sur ces verdoyantes hauteurs. Quel plus riche *panorama* que la colline de Canteleu! La forêt de Roumare couvre la colline de ses frais ombrages. Des Moulineaux à la fraîche vallée de Deville, se développe cette péninsule charmante que forme la Seine dans son gracieux contour, entre Elbeuf et la Bouille, — couronne de verdure, broderie de hameaux, les deux Quevilly, Saint-Sever debout dans son cadre de verdure; la Seine, et la grande route de Rouen à Paris, qui se détache sur un fond grisâtre; *Bon-Secours, Sainte-Catherine*, l'agreste montagne. Au nord, la vallée qui enveloppe Darnetal de son ombre favorable; la côte Beauvoisine et le Mont-aux-Malades; et tout au bout de ces îles, de ces prairies, de ces forêts, de ces montagnes, Rouen la magnifique et la bruyante. Ses tours resplendissent, ses cloches chantent; le soleil l'éclaire et la réchauffe de ses rayons les plus doux; Cailly lui envoie son ruisseau, l'Aubelle lui apporte son eau infatigable, Deville lui prête ses ombrages, Duclair ne pêche que pour elle ses éperlans et ses aloses. Tout de suite arrive *la Bouille*, petit village



bâti sur le bord de la montagne, où se déploie, à partir d'Elbeuf, la forêt de la Lande. Là on vous montre l'emplacement du château fabuleux de *Robert le Diable*, le comte Ory de Normandie, qui s'en vint « à un

« remeage à une lieue près de Rouen où il y avoit des femmes qui « vivoient religieusement. Robert entra dedans et fist venir devant luy « toutes les religieuses, et print laquelle qui luy plut à force. » La chronique ajoute, mais sans doute c'était pour épouvanter les autres religieuses, que « Robert les violla et leur trancha les mamelles. » De la Bouille vous pouvez suivre dans les sinuosités du fleuve ces îles verdoyantes d'un si tranquille aspect. — *Caumont* entre la *Bouille*, et la *forêt de Mauny* : les plus curieux s'arrêtent à Caumont pour pénétrer dans les mystères de la grotte *Jacqueline*, brillante, éclairée, fantastique. — *Quevillon* : là vivait naguère M. le duc de Fitz-James, ce bienveillant gentilhomme, le digne ami du roi Charles X. — *Bardouville* : la dame de Bardouville a laissé une histoire qui se raconte encore dans les hameaux voisins : l'histoire de Héro et Léandre arrangée pour le fleuve de Seine; mais en cet endroit le fleuve y met tant de bonne volonté! — *Saint-Martin*, d'autres disent Saint-Gerges *de Bocherville*,



célèbre abbaye de l'an 1060, fondée par Raoul de Tancarville, chambellan de Guillaume *le Conquérant*. Le temps et la main des hommes n'ont pas tout brisé de cette vieille église qui appartient au plein cintre romain; œuvre imposante et forte, cette abbaye de Saint-Georges. A droite et à gauche du grand portail s'élèvent deux tombeaux

d'une rare élégance pour ces rudes époques; le onzième et le douzième siècle n'ont rien produit de plus parfait. Nous vous avons dit comment Guillaume le Conquérant, resté sans honneur sur son lit funèbre, fut transporté dans l'abbaye de Bocherville, qui méritait de garder les os de ce grand homme. — *Hénouville, Harbouville, Berville* : des maisons, des arbres, un doux rivage. — *Duclair* : un beau quai où

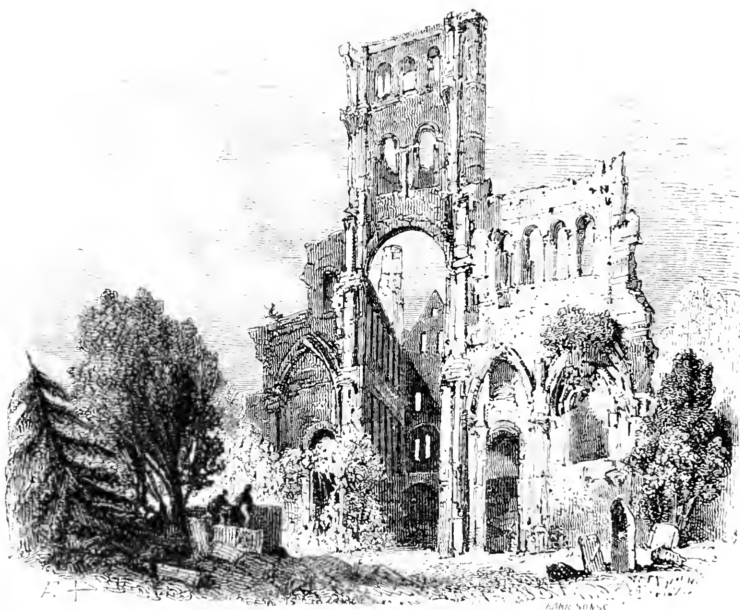


se pêchent les meilleurs éperlans et les meilleures aloses qui ne remontent guère plus loin. — *Le Mesnil* : à cette petite croisée gothique, on raconte que la belle Agnès, quand elle était seule, regardait souvent du côté de Jumiéges pour voir si elle ne verrait rien venir. — Nous vous avons dit l'histoire de l'abbaye de Jumiéges[1], et notre histoire s'est arrêtée à la mort d'Agnès. — Après Agnès y vint Marguerite d'Anjou la chevaleresque; du haut de ces clochers croulants, toutes les cloches s'agitèrent en l'honneur de Marguerite. Longtemps la chambre de Charles VII servit d'asile à des têtes couronnées. Vous savez le reste de cette histoire : elle est la même pour tous les monuments de la Normandie. — Les calvinistes, qui brûlent et qui pillent ; la révolution française qui abat et qui vend les dépouilles des vaincus.

A cette heure, de cette grande institution religieuse, voilà tout ce qui

[1] Page 415

reste : des colonnes tronquées, des chapiteaux brisés, des ogives chancelantes auxquelles pendent encore quelques vitraux fêlés. Ces vieux vitraux représentent l'*Apocalypse*, et ce n'est pas la seule énigme de cette ruine illustre. — Les deux clochers restent debout après tant de révolutions et de tempêtes. — Et c'est là tout ce qui reste de cette



poussière ; débris d'autels, statues mutilées, inscriptions qui ne recouvrent plus que la terre nue, murailles croulantes, escaliers à jour, voûtes brisées, ogives, trèfles, stalles, gnomes, serpents ailés, toute la fantaisie de l'art gothique, des formes, des rêves, la double statue des *énervés*, les fresques éteintes, dont le souvenir effacé se reconnaît pourtant sur ces pans de murailles; voûtes obscures, passages, église souterraine, prisons d'État, cellules éternelles... de tous ces ouvrages de la main des hommes, rien ne reste. Un peu de gazon a fait justice de la salle des Gardes ; la plante qui grimpe au sommet de l'édifice a remplacé l'ardoise, emportée par le vent qui vient de la mer ; le saule vainqueur perce fièrement ces voûtes croulantes ; le lierre, ami des ruines, prête sa pâle verdure à ces pans de murailles lézardées ; au sommet des clochers où nul ne monte, sinon l'ombre de quelque vieux moine, à minuit, le hibou, le chat-huant, l'orfraie, les corneillards, poussent leur cri lugubre. Chaque année seulement, revient l'hirondelle héréditaire, et à chaque année elle s'étonne d'une pierre nouvellement tombée. Quel fu-

nèbre concert! quelle solitude! quels bruits étranges remplissent ces ruines fabuleuses! Dans la broussaille gémissante se glisse la couleuvre effrayée; le lézard rapide traverse comme le feu follet ces tombes béantes; plus bas vous entendez gémir le crapaud et coasser la grenouille : ruine complète, solitude profonde. Pour les bien voir, ces débris sauvés par le zèle [1] d'un savant antiquaire, attendez que la lune de novembre perce le nuage; peu à peu la pâle obscurité laisse surgir des formes, des images, des rêves. Le limpide rayon va pénétrer ces pierres lamentables, il va couvrir de sa chaste clarté cette voûte affaissée sur elle-même; il va éclairer dans cette nuit funeste ce qui reste des magnificences d'autrefois : alors, si vous êtes pieux, c'est le cas de prier le Dieu chassé de cet asile; ou, si vous n'êtes qu'un grand politique, vous irez rêvant à la chute des institutions les mieux faites. Que si vous êtes tout simplement un poëte, sous ces voûtes fantastiques, sur cette tombe d'Agnès retrouvée par miracle, à la place où s'élevait l'autel, derrière ces buissons qui s'agitent au souffle des morts, vous évoquerez la scène terrible du quatrième acte de *Robert-le-Diable*, le chef-d'œuvre de Meyerbeer!

Toute cette partie de la péninsule est remplie de grâce et de mélancolie. Agnès Sorel est partout. Vous avez vu son visage amoureux et souriant à cette petite fenêtre ogivale du bord de l'eau, la chronique retrouve Agnès dans les frais sentiers de la Heulerie, et l'on dit, les *joleux* de ce temps-là l'affirmaient, que le roi Charles VII n'était pas le seul amoureux qui vint au Ménil. Un vieux if est encore debout qui pourrait nous redire ces amours. — Tout ce petit coin de terre est rempli de collines, de vallées, de marécages, de parties stériles et pittoresques, de légendes. Ainsi on pourra vous montrer le sentier par où passait le loup de sainte Austreberthe. Le loup avait étranglé l'âne qui portait le linge au couvent; sainte Austreberthe chargea le loup du fardeau de l'âne, et ainsi elle en fit un serviteur de l'abbaye. — La légende est partout; tour à tour elle explique le phénomène, ou bien elle est expliquée par le phénomène. Aux tristes jours de l'hiver sortent de la terre de grandes vapeurs. — Le *trou de fer* cache les trésors que les moines de Jumiéges tenaient en réserve pour racheter la captivité du roi de France. Le vaisseau échoué de Quillebeuf n'était-il pas aussi chargé des trésors de Jumiéges? on y a trouvé de quoi faire des cercueils! La forêt de l'abbaye est pleine de mousses et de bruyères. — Une petite chapelle dédiée à la Vierge où se rendent les pèlerins par centaines; non loin de la chapelle, est *le chêne à l'âne*, l'âne de sainte Austreberthe! En

[1] M. Caumont de Jumiéges.

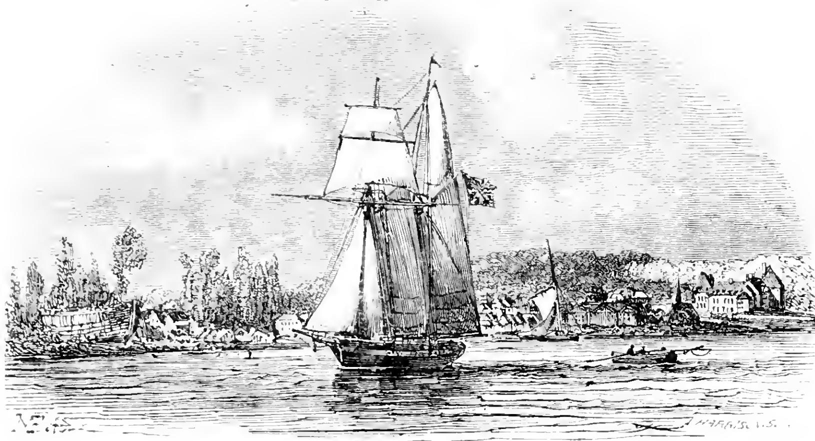
revanche la vallée est fertile, surtout fertile en fruits, car la colline abrite les arbres et retient les rayons du soleil : ceci s'appelle le *Sablon* de Jumiéges. Il y avait aussi le *marais* de Jumiéges ; c'est ce qui a fait dire que la Seine passait par là, et que Jumiéges était tout à fait une île. — La *Harelle* est une forêt submergée ; la forêt est devenue une tourbière. — Dans ces régions malheureuses la marée fait de grands ravages ; quand elle s'en va elle emporte toujours quelque chose avec elle, un arbre, un acre de terre, une maison. — Chaque année, au retour du printemps, les pêcheurs de Jumiéges venaient saluer l'abbé de Jumiéges, le filet sur le dos et la rame à la main. La *pelote* est encore un usage du pays; le dernier marié renferme dans un morceau de tôle une pièce d'argent, et les garçons de la paroisse se battent à qui l'aura. — Superstitieux et patients. — A les entendre, il n'est pas de maladie que ne guérisse le grand *saint Fini*. — Mort, si vous tombez dans le purgatoire, vous venez réveiller la nuit votre ami le plus cher, et il va en pèlerinage pour vous, votre ombre le suivant, déjà consolée. — Si le jour de la Saint-Jean-Baptiste, avant le lever du soleil, le berger a le soin d'arracher deux poignées de seigle en récitant l'Évangile du jour : ce seigle cueilli à temps peut guérir tout un troupeau. — Un cierge allumé s'en va au fil de l'eau chercher le noyé dont le corps a disparu. — Et la cérémonie du *Loup-Vert*, elle est charmante. Le *Loup-Vert* est le supérieur d'une confrérie de Saint-Jean-Baptiste ; il porte bonnet vert, houppelande verte et rubans verts. Le jour de la Saint-Jean, la confrérie va chercher le *Loup-Vert* au son des clochettes, au bruit du mousquet. M. le curé vient attendre le loup au seuil de l'église ; la croix, la bannière et vêpres ; après vêpres, grand dîner et chère lie chez messire Loup. Le dîner fini, un dîner maigre, on allume le feu de la Saint-Jean : alors les jeunes filles et les jeunes garçons entrent en procession à leur tour ; les cloches sonnent à toute volée, les bannières flottent aux vents, des cris de joie se mêlent au *Te Deum !* Autour du bûcher le loup de cette année court après le loup de l'an prochain. A la fin le loup est pris : Au feu le loup ! au feu le loup ! Cependant les jeunes gens chantent en chœur la ronde de la Saint-Jean, et plus d'un grand poëte avouerait sans façon cette ronde-là.

Voilà la Saint-Jean,
L'heureuse journée,
Que nos amoureux
Vont à l'assemblée !
Marchons, joli cœur,
La lune est levée.

Le mien y sera,
J'en suis assurée ;
Il m'a apporté
Ceinture dorée,
Je voudrais, ma foi,
Qu'elle fût brûlée

Et moi dans un lit,
Avec lu couchée,
De l'attendre ici
Je suis ennuyée.
Marchons, joli cœur,
La lune est levée.

— Mais le bateau n'attend pas plus que n'attend le chemin de fer; revenons au bateau qui nous attend. — *Guerbaville*, le bourg aux constructions navales. — La Meilleraie, son château, son parc, ses jardins,



cette longue terrasse où s'est promenée mademoiselle de la Vallière.— Et bientôt *Saint-Wandrille*, l'antique monastère dont nous vous avons raconté [1] les vicissitudes, les incendies, la ruine; car c'est toujours ainsi que finissent ces belles œuvres chrétiennes, par des blasphèmes, des spoliations et des violences. De Saint-Wandrille on a sauvé pourtant le cloître et le réfectoire. Le cloître est une œuvre charmante, toutes les richesses de l'ogive y sont prodiguées; au-dessus de la porte ogivale est restée debout, sous son dais gothique, une statue de la Vierge. L'ancienne église de Notre-Dame de Calliouville est tombée, mais la fontaine verse encore au même lieu son eau limpide et bienfaisante. Onde sacrée, le paysan normand vient de bien loin pour y chercher la santé ou l'espérance. Voilà donc à peu près tout ce qui reste de tant de grandeurs, un filet d'eau! c'est pourtant de Callionville, tant était grand le nombre des statues, que l'on disait : — Callionville *le rendez-vous du paradis!* On raconte encore que sur la dalle qui pave la fontaine, quand l'eau est calme, éclairée, reposée, vous pouvez voir sur la pierre l'image de sainte Radegonde avec la légende :—*Priez pour nous!* — *Caudebec :* une ville du neuvième siècle; elle avait ses fossés, ses remparts, son château fort, ses tourelles et ses tours, son pont-levis et sa herse: il fallut six mois au lord Talbot pour prendre Caudebec.

[1] Page 25.

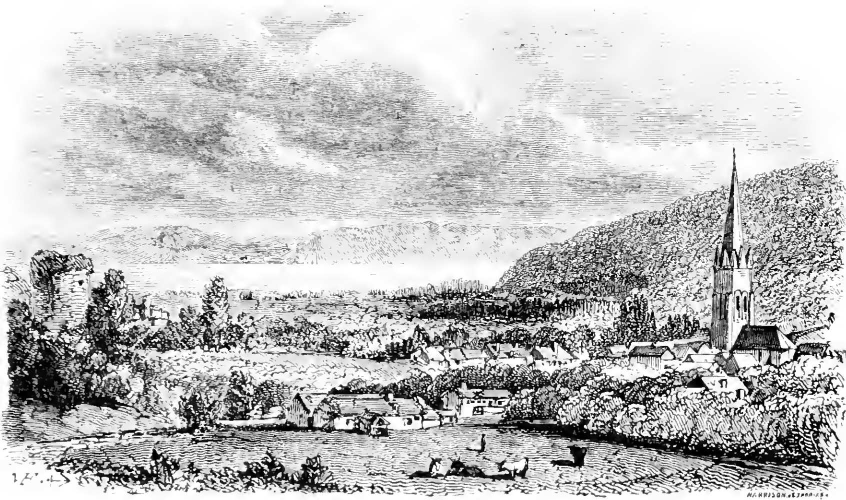
L'église est du quinzième siècle; elle se ressent déjà de toutes les élé-



gances de la renaissance qui sont proches; le gothique fleuri a taillé peu de pierres avec plus de bonheur et d'amour. La ville est bâtie en amphithéâtre, au pied d'une montagne couverte de vieux arbres; le port est facile, l'aspect est riant, la petite rivière de Sainte-Gertrude (les ruines de Sainte-Gertrude sont curieuses) se vient jeter dans la Seine après avoir traversé la ville; la tour de l'église porte fièrement sur sa tête la tiare pontificale. — Non loin de Caudebec s'étend tout au loin cette mystérieuse et solennelle forêt que nous avons retrouvée plus d'une fois dans cette histoire, la forêt de Brotonne. Au temps des Mérovingiens, on l'appelait *la forêt d'Arlaune : Sylva Arclaunum.* Elle s'étendait sur les limites des Celtes, en face du pays des Galètes, le pays de Caux aujourd'hui, fertile contrée qui n'appartenait ni à la civilisation du Midi, ni à la barbarie du Nord. La tradition s'accorde à dire que, sur l'emplacement même de cette forêt de Brotonne, s'élevait, durant l'occupation romaine, une ville importante. Cette ville

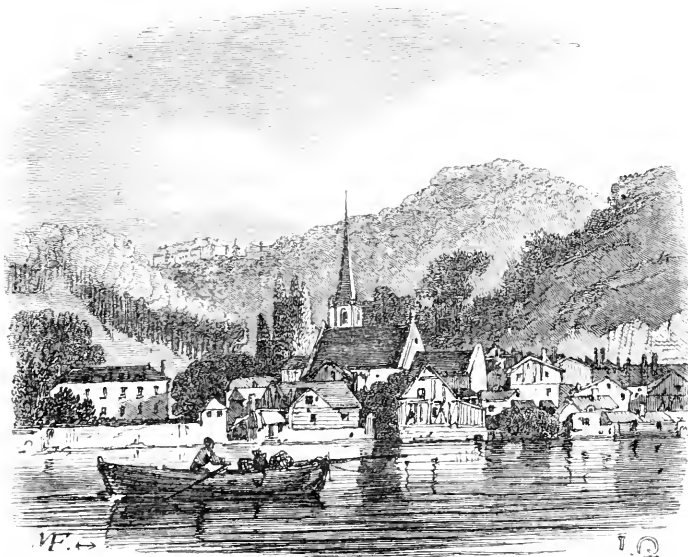


avait nom *Juliobona*, dont on a fait *Lillebonne*. On a retrouvé son



théâtre, ses bains, ses portiques, toutes ces traces de luxe et de civilisation élégante que les Romains de César traînaient avec eux comme un moyen de conquête et de despotisme ; ainsi les vainqueurs enseignaient aux vaincus, pour les mieux dompter, toutes sortes de recherches inconnues avant eux. A cette place couverte d'arbres, les Romains avaient élevé des temples, des palais, des maisons de campagne; on n'y voit plus aujourd'hui que des débris, des conjectures, des problèmes pour les savants. A cette heure encore, c'est à qui saura distinguer les traces du château mérovingien des ruines de la villa gallo-romaine ; c'est à qui reconnaîtra même les ossements des morts arrachés à la demeure dernière. Qui es-tu ? Quel est ton nom ? Quelle est ta nation ? D'où te venait cette amphore ? Cette arme brisée est-elle à toi ? Cette agrafe d'or ornait peut-être le cou de ta maîtresse ? Cette pierre ou cette brique s'est-elle détachée de ta maison, ou de ta *ferme*, ou de ton fruitier : *urbana, rustica, fructuaria ?* C'est ainsi que l'on a interrogé les fresques, les moulures, les tuiles, les mares, les fontaines, les arbres, les pierres consacrées; on a retrouvé des demeures souterraines, habitations de l'hiver. — Les médailles n'y manquent pas. — On a ramassé dans ces décombres le bracelet d'or d'une femme qui s'était enfuie sans doute à l'approche des pirates ; on a reconnu la pierre druidique : la pierre *aux honneux*. Les mêmes vestiges de la double antiquité romaine et gau-

loise se rencontrent[1] dans les villages voisins de la forêt de Brotonne, à Sainte-Croix, au village d'Aizier, à Vatteville; sur la commune de Briquetuit on a trouvé des sépultures antiques et les ruines du *Château du Mort!* de ces débris la Meilleraie est remplie; du *beau palais*, du *joyeux palais* d'Arlaune, il est question dans plusieurs histoires : *Jucundum palatium.* Childebert III, roi de Neustrie, donna un morceau de la forêt d'Arlaune à l'abbaye de Fontenelle (Saint-Wandrille), et Dagobert II confirma cette donation. Quant à retrouver l'emplacement du palais des Mérovingiens, cet emplacement a été retrouvé à Vatteville, dans la cour d'une ferme appelée, dans le pays, la *Maison du roi!* L'emplacement est bien choisi, près de la Seine, sur la lisière de la forêt. Non loin de la *Maison du roi*, s'élevait la tour de Vatteville; il en est parlé dans les livres d'Orderic-Vital. A la presqu'île de Brotonne appartient le château de la Meilleraie, bâti par Charles de Mouy, vice-amiral de France, bailli de Caux et de Gisors. Telle est cette histoire de la forêt de Brotonne, mystérieuse et antique retraite des Gaulois; les Francs vinrent ensuite, puis les ducs de Normandie. Pendant que nous sommes ainsi arrêtés dans l'*Herculanum* ou le *Pompéia* normand, nous laissons à notre droite *Villequier*. (A Ville-



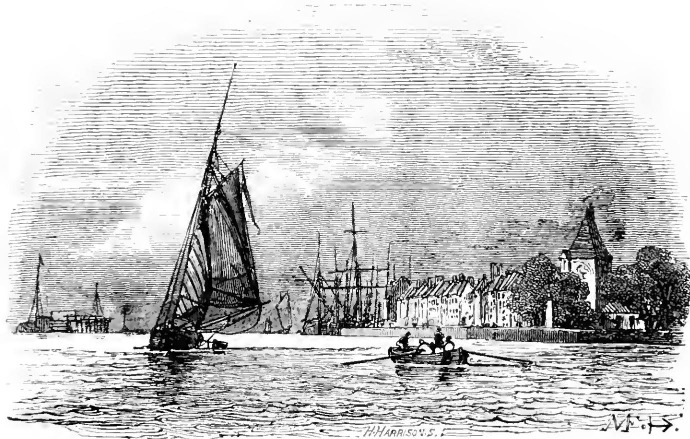
quier, le bateau prend un pilote qui le mène jusqu'au Havre. Cette association des pilotes de la Seine se compose de quatre-vingt-dix-neuf

[1] *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, t. X, p. 486 et suivantes.



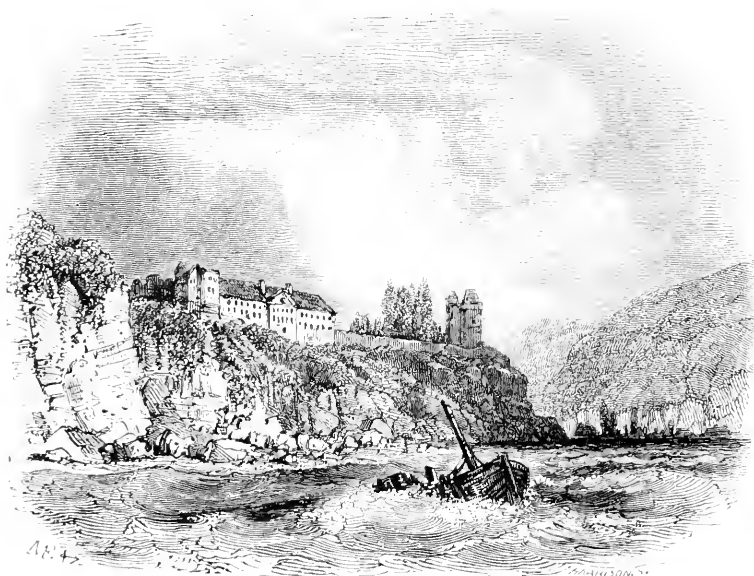
LA NORMANDIE

maîtres; le roi est de droit pilote-né de Quillebeuf.) Arrive bientôt baignée par les flots, *Vatteville*, une maison des rois de la première race. Vatteville n'a conservé que le gazon et le ciel d'autrefois. Là commence le département de l'Eure. Saluons la chapelle de Vieux-Port. — Voici *Quillebeuf*, la *capitale du Roumois*, le seul port du département de l'Eure. A Quillebeuf, la *barre* est furieuse, la mer accourt avec un grand bruit, elle remonte le courant, elle brise, elle renverse; un jour même elle a emporté toute une île qui lui faisait obstacle. Quillebeuf faisait partie du domaine des ducs de Normandie, Guillaume *Longue-Epée* l'avait donné à l'abbaye de Jumiéges. Henri IV, qui trouvait que la position était bonne, *Henrico quarto bona*, l'avait fait entourer d'un rempart; il voulut même lui donner son nom et l'appeler *Henriqueville*: le nom de Quillebeuf prévalut. Entre autres priviléges que Henri IV accorda à *ceux* de Quillebeuf, il leur permit de choisir entre eux les pilotes à qui serait confié le pilotage de la rivière de Seine, difficile en cet endroit. — A Quillebeuf s'est passé, en 1674, cette échauffourée de Latréaumont, quand ce triste conspirateur tenta de livrer Quillebeuf à la Hollande. Si la conspiration avait été folle, le châtiment fut rude: Latréaumont est forcé de se tuer lui-même; un pauvre rêveur quelque peu illuminé, Van-der-Ende est pendu; M. de Rohan a la tête tranchée dans la cour de la Bastille! L'église de Quille-



beuf est de construction romane. On voit qu'elle a été faite plutôt solide qu'élégante, afin qu'elle pût résister aux orages. Quillebeuf est une ville à part entre toutes les villes de la Normandie: elle a ses usages,

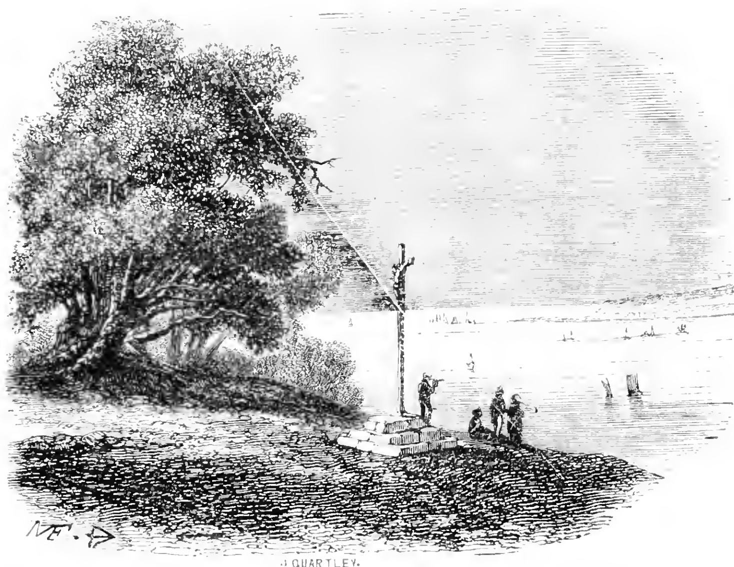
ses mœurs, ses danses, sa poésie, son langage, son accent ; laborieux, pleins de courage, bons marins et n'aimant que la mer, ils vivent du voyage au long cours, du pilotage, de la pêche. Sur ce rivage animé regardez passer les jeunes filles de Quillebeuf, elles ont toute la prestesse et la grâce des plus jolies filles du pays de Caux ; elles veulent être parées, elles savent être élégantes. —*Tancarville.* Qui disait autrefois un comte de Tancarville, disait en même temps un connétable de Normandie. Dans toute armée du moyen âge, aussi bien que dans le conseil des rois, vous trouverez un Tancarville : ils étaient à la Palestine ; le dernier Tancarville se battait à Poitiers aux côtés du roi Jean, il fut tué à la bataille d'Azincourt. Sa fille unique porta dans la maison d'Harcourt le comté de Tancarville ; de ce comte d'Harcourt et de Tancarville naquit une fille qui fut la femme du vaillant Dunois, un héros à la taille des plus hardis. Ainsi donc, dans ces murailles qui semblent défier les siècles, entre ces deux tours ruinées, sur



cette terrasse magnifique qui se perd dans le ciel, sur le bord de ces falaises menaçantes, sous ces vieux chênes qui ont résisté à toutes les tempêtes de la terre et du ciel, ont vécu, ont passé dans tout l'attirail de la gloire, de la puissance, de l'ambition, de l'amour, les comtes de Melun, les comtes de Tancarville, les Mont-



gommeri, les Dunois, les Longueville, les Montmorency. Certes, les bords du Rhin ne sont pas chargés de plus nobles pierres et de ruines plus illustres. — A son embouchure, la Seine remplit un brillant espace de trois lieues, on dirait un lac sans fin, on dirait la mer! Vous restez ébloui de toute cette eau, de tout ce ciel, de ces hauteurs austères, de ces blanches falaises, de ces montagnes immobiles. — Le monastère de *Grestain*, où fut enterrée la mère de Guillaume le Conquérant, n'a conservé que sa source d'eau vive et salutaire. — A *Piquefleur* nous quittons le département de l'Eure pour le département du Calvados; sur ce plateau du pays de Caux était placée la tour d'Orches. Ce sont peut-être les plus magnifiques hauteurs de la Normandie. Entre Tancarville et Quillebeuf, la navigation est périlleuse; le flot est rempli de caprices. — *Honfleur* : de ses luttes d'autrefois elle a conservé le souvenir glorieux,



et quelques débris de remparts. C'est une des villes normandes dont on ne saurait dire l'origine. Les premiers qui habitent ce rivage ce sont des pirates, et ensuite des Romains; mais bientôt le Romain l'emporta sur le pirate. Quand le Havre était encore un marais, Honfleur était un port florissant; là se rendaient, comme dans une relâche assurée, les navires du Portugal et de l'Espagne. Binot, Paulmier, le Lièvre, Balthasar le hardi pilote, étaient de Honfleur.

La ville est assise tout au pied du coteau, dans une position riante. Et pourtant la ville est triste, silencieuse; la vie d'autrefois s'est enfuie, et aussi la passion, l'ardeur, l'espérance, les grandes entreprises : c'est la ville du repos, des heures choisies, des lentes promenades, des vertes collines. —Promontoire escarpé, et, tout au sommet, la chapelle dédiée à *Notre-Dame de Grâce*, la patronne des matelots.— *Harfleur*, tout comme Honfleur, était jadis le rendez-vous animé des bateaux du Portugal, de l'Espagne, de la Lombardie; l'industrie avait suivi le commerce, et ce que les gens d'Harfleur ne trouvaient pas dans leur port, ils le fabriquaient dans leur ville. La ville entière fut volée par l'Anglais Henri V. Nous avons dit comment il chassait sans pitié les femmes, les enfants, les vieillards, non pas sans brûler les titres et les chartes des propriétaires, afin qu'il n'y eut plus à revenir sur les spoliations de la guerre. Au bout de vingt ans, le jour de Noël, les braves gens d'Harfleur chassent l'anglais à leur tour. Vainqueurs, ils rappellent les familles exilées, mais hélas! encore une fois le roi d'Angleterre revint pour prendre le *souverain port de la Normandie*, comme dit Monstrelet. Au mois de septembre 1449, Charles VII, dans sa magnificence royale, s'en vint de Rouen pour reprendre Harfleur, et en effet, le 1er janvier 1450, le drapeau de la France remplaçait sur ces murailles, le drapeau d'Angleterre. Les guerres de religion furent plus funestes à la prospérité d'Harfleur que toutes les guerres des Anglais, c'est que la guerre civile tue doublement. — Le capitaine Gonneville, ce loyal marin, est un enfant de ces rivages, tout comme M. de Bethancourt, qui a découvert les iles Canaries. Colbert rêvait pour Harfleur de grandes destinées, mais la mer infidèle quitte Harfleur, et, s'il vous plait, nous ferons comme la mer.

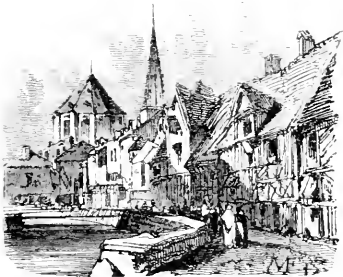






CHAPITRE XVI.

Le Havre. — Louis XII. — François Ier. — L'empereur Napoléon. — Harfleur. — Montivilliers. — Fécamp. — Les Cauchoises. — Yvetot. — Le chêne d'Allouville. — Graville. — Neufchâtel. — Évreux. — Le château de Navarre. — Églises et châteaux du département de l'Orne. — Alençon. — Séez. — Argentan. — Gisors. — Le Neubourg. — Bagnolles. — L'Aigle. — Le Calvados. — Le diocèse de Bayeux. — Patois. — Mœurs. — Usages. — Meubles. — Falaise. — Arlette. — Vire. — Olivier Bancelin. — Caen. — Les poëtes et les artistes normands. — Le comté de Mortain. — Les châteaux et les églises du département de la Manche. — Dieppe. — Le château d'Eu. — La reine d'Angleterre au château d'Eu. — Conclusion.



Voici le *Havre* enfin! Sur l'emplacement même de la ville du Havre ont coulé les eaux de la Seine; après la Seine est venu l'Océan. En creusant le *bassin de la Barre*, on a trouvé, enfouie dans le sol, la barque d'un pirate du Nord. — Celui qui a placé cette ville superbe sur cette terre d'argile et de silex, c'est le roi Louis XII: pas une ville ne peut se vanter d'un fondateur plus royal. La ville a commencé par une chapelle et par

une taverne; la chapelle était dédiée à la Vierge, la taverne abritait les marins égarés sur ce rivage mouvant. Sous Louis XII, la marine française se composait de quelques barques; les plus hardis marins n'avaient pas poussé plus loin que le détroit de Gibraltar. Le roi de France louait aux marchands les navires dont il avait besoin. Par sa marine, la Hollande s'était emparée de tout le commerce de la France; quelques années plus tard, Christophe Colomb donnait l'Amérique à l'Espagne et Pizarre faisait la conquête du Mexique : c'était l'heure de prendre son parti et de créer une marine. Ce fut alors que François Ier envoya au Havre l'amiral Bonnivet, afin de compléter les tentatives de Louis XII, le roi François voulant bâtir sur cette grève une ville française qui dominât l'Océan. La ville nouvelle, favorisée par le lieu, par la mer, par le roi, par la nécessité, eut bientôt pris un accroissement incroyable, surtout si l'on songe que le roi François Ier n'a payé que soixante livres une partie de l'emplacement du Havre! Mais, la ville bâtie, le sol était malsain comme une terre qui est restée sous l'eau depuis le déluge; à force d'exemptions, de priviléges, de libertés, François Ier eut bien vite attiré les plus hardis; les autres suivirent : les hommes habiles d'Harfleur, d'Honfleur et autres lieux, eurent bien vite compris que, dans cette nouvelle conquête sur l'Océan, se trouvait la force véritable, la fortune à venir. A peine installés sur ces terres mouvantes, l'ouragan arrive qui chasse les nouveaux colons, et avec l'ouragan revient la mer qui menace la cité nouvelle; pour comble de misère, le roi François Ier venait d'être fait prisonnier à Pavie. Qu'importe? Une fois que la place a été reconnue favorable au commerce, il n'y a pas de malemarée qui puisse empêcher les hommes intrépides d'habiter ces rivages où déjà la France bâtit des vaisseaux, où les marchands viennent en foule, et avec les marchands les banquiers, car la marchandise attire l'argent. Mais déjà cette force naissante inquiétait l'Espagne et l'Angleterre. Charles-Quint envoya des Flandres une flotte qui devait détruire la cité naissante. L'attaque fut vive, la résistance valut l'attaque; et comme en même temps le roi d'Écosse accourait au secours de la ville assiégée, l'Angleterre ramena ses vaisseaux. La première église du Havre, *Notre-Dame*, est de 1540. Le clocher dominait la ville : c'était un phare en temps de paix, une citadelle en temps de guerre. — En 1544, comme Henri VIII menaçait le Havre, François I^r^ appela à son aide tous les marins et tous les navires d'Honfleur, d'Harfleur, de Dieppe, des ports de la Bretagne et de la Manche; le roi vint lui-même pour assister au départ de cette flotte. Il amenait avec lui

les officiers de la couronne, les pages de sa maison, les dames de sa cour. Sur le *Chef de Caux*, avait été dressé un pavillon de feuillage. La flotte portait vingt-cinq mille hommes : mais cette armée, qui faisait tant de menaces, eut grand'peine à pousser jusqu'à l'île de Wight. Sous le roi Henri II, la peste tombe sur la ville que François Ier avait tant aimée : l'horrible fièvre dévorait les malheureux entassés dans ces rues encore limoneuses. Le roi eut pitié des mourants et des morts : il fit paver la ville : c'était la troisième fois que la royauté de France témoignait de sa sollicitude pour cette place avancée dans la mer. Maintenant il faut attendre que le Nouveau-Monde soit tout à fait découvert ; alors seulement vous pourrez comprendre quelle doit être l'importance de ce poste et de cette mer qui servait de limite royale à la province de Normandie. — Plus tard les guerres de religion vinrent arrêter les progrès de cette laborieuse cité, qui déjà s'étendait au loin. De ces divisions intestines, le Havre, ville ouverte à toutes les nouveautés, se ressentit d'une façon cruelle. Devenus maîtres de la ville par une insigne trahison, les Anglais, commandés par lord Warwick, s'arrangent pour ne plus quitter ce rivage à leur convenance. Ils relèvent les forts, ils réparent les murailles, ils lèvent l'impôt sur toute la contrée : ils en font tant, que Catherine de Médicis ne peut plus supporter cette honte : elle accourut, menant avec elle le jeune roi Charles IX, et, malgré la brillante défense de lord Warwick, le Havre fut repris en six jours. — Après Charles IX, Henri III, lui aussi, vint au Havre avec sa femme : mais la visite royale fut silencieuse, le Havre ne sortit pas de sa tristesse : il montra ses plaies, il fit entendre ses remontrances. A la fin arrive le roi Henri IV : c'est le second *père du peuple* qui ait visité le Havre. Pour celui-là, il ne cherche ni fêtes ni entrée magnifique : il est venu pour bien faire, et non pour être bien reçu. Il voulut tout voir de ses yeux : il parcourut la ville entière, il monta sur les navires, il interrogea le port : et quand il eut compris quelle était cette ville, ses besoins et son avenir, il s'en alla très-content *de ses bonnes gens du Havre*. — Dans le château du Havre, M. le cardinal Mazarin, qui ne se fiait pas à la Bastille, fit enfermer les chefs de la Fronde, le prince de Conti, le prince de Longueville, et le prince de Condé lui-même, qui allait être le *grand Condé*. Mais enfin le grand ministre Colbert va s'occuper du commerce, de la navigation, des manufactures, de l'industrie, toutes choses dont ne se sont guère occupés les grands ministres de la France. Colbert et le Havre devaient s'entendre à merveille. Aussi bien, cette ville, qui contenait en germe tant de prospérités, va prendre une face nouvelle. Les chantiers se réveillent, l'arsenal se remplit ; la ville

et le port sont agrandis ; le commerce est encouragé par des primes d'une magnificence royale : trois cents bâtiments encombrent le port. Après le roi Louis XII, le vrai créateur du Havre, c'est le grand ministre de Louis XIV : Colbert savait la toute-puissance du commerce et ce que rapporte à un État la protection accordée au marchand. A la voix de Colbert, le Havre tente au loin les plus difficiles fortunes : au Canada, sur les côtes occidentales de l'Afrique, dans le nord de l'Amérique, le Havre envoie les navires qu'il a construits ; il devient l'entrepôt fréquenté du commerce des Indes orientales et des Indes occidentales, du Sénégal et de la Guinée. M. de Vauban applique son vaste génie à la défense, à l'agrandissement de cette importante cité, qui déjà se fait sentir dans la fortune du royaume. Colbert, quand il eut fait la fortune de la ville, voulut y venir comme y était venu François Ier, pour contempler son ouvrage. — Un jour enfin, le Havre étonné vit entrer dans son port des navires qui arrivaient de la Perse et de la Chine. La Perse et la Chine ! des noms fabuleux ! Nul ne pouvait y croire, et de toutes les parties de la France vous eussiez vu les curieux accourir pour contempler ces merveilles inconnues. Qui leur eût dit que le *céleste empire* n'aurait bientôt plus de secrets pour l'Angleterre et pour la France, et que, dans un avenir rapproché, on irait à Canton aussi facilement qu'à Londres même ? Les projets de Vauban, pour l'agrandissement de la ville protégée par Colbert, étaient immenses. Un canal, qui devait traverser le marais de l'Eure, réunirait Honfleur au Havre ! — Colbert est mort. Le roi Louis XIV, devenu vieux, révoque l'édit de Nantes ; — de cette misère, de cet exil des plus laborieux et des plus habiles artisans du royaume, encore aujourd'hui on retrouve les traces dans les villes les plus florissantes de la Normandie. — *Bataille de la Hogue :* dans l'insolence de la victoire, les Anglais se proposent de combler tous les ports de la France, à commencer par Dieppe et par le Havre. Déjà Dieppe s'écroule sous les bombes, et, pendant que la ville brûle encore, la flotte anglaise se porte sur le Havre. La flotte se composait de quarante vaisseaux et de douze bombardes d'un effet irrésistible. En ce moment on crut dans le Havre que tout était perdu ; cependant la ville fit bonne contenance, et M. de Choiseul, accouru pour commander la défense, fut reçu aux cris de : *Vive le roi!* La flotte anglaise approchait de la ville ; mais la mer, fidèle à sa ville bien-aimée, chassa d'un flot indigné les bombardes anglaises. — Bref, l'Angleterre ne brûla pas le Havre ! Délivrée, la ville appelle à son aide l'industrie nationale. La France s'affranchissait enfin du tribut qu'elle payait depuis si long-

temps à la Hollande et à l'Angleterre : quarante mille métiers, qui ne se reposaient ni la nuit ni le jour, suffisaient à habiller la France entière : la France fabriquait enfin ses glaces et ses étoffes de soie, ses tapisseries, ses dentelles, ses faïences et ses épées. — Louis XIV avait privé le Havre de sa présence, Louis XV vint en 1749 pour visiter son premier port de guerre. Il amenait avec lui madame de Pompadour dans le vif éclat de la beauté et de la jeunesse, et cette reine licencieuse daigna prodiguer les sourires sur son passage. Mais dans une ville comme le Havre, que pouvait faire un roi comme Louis XV? Il y venait chercher des fêtes, des triomphes, un spectacle : quant à étudier cette ville qu'avaient étudiée avec tant de zèle François I[er], Henri IV et Colbert, Louis XV ne savait que regarder. — Il partit, fatigué et déjà poussé par cet ennui funeste qui ne l'a quitté qu'au tombeau. — Deux ans plus tard, la guerre avait recommencé entre l'Angleterre et la France; notre marine était perdue, la marine anglaise était puissante : le Havre s'inquiétait, car il savait que dans cette guerre nouvelle le Havre était surtout menacé. Tout d'un coup, le 3 juillet 1759, on signale la flotte anglaise. L'ennemi était en force, la ville était prise à l'improviste; pourtant, au premier boulet tiré sur la ville, le vieux sang normand se réveille : des campagnes voisines les paysans viennent demander leur part des dangers et de la gloire... L'Anglais fut châtié encore une fois par le courage de ces braves gens.— Le roi Louis XVI, lui aussi, a passé par le Havre. — A la paix d'Amiens, ce fut au tour de Napoléon Bonaparte. Il voulut voir ce port qui devait, dans un avenir très-rapproché, conquérir sur les villes hanséatiques et sur la Hollande le privilége de l'entrepôt. Certes, ce fut un beau moment dans la vie de ce grand capitaine qui n'était pas encore l'empereur! Sa gloire était sans tache, son intelligence était sans bornes; il était dans la force de l'âge, dans le rayonnement des plus imposantes et des plus légitimes victoires, simple et grand tout à la fois. Le Havre se rappelle encore le profond coup d'œil que le consul jetait sur toutes choses, sa parole nette et brève, sa démarche vive et hardie ; à cette place il voulait accomplir ses plus beaux rêves! La guerre revint, la guerre de 1804; mais la flotte anglaise ne fut pas plus heureuse en 1804 qu'en 1759. — Il faut attendre jusqu'en 1810 pour retrouver au Havre l'empereur. — 1810! Cette visite que l'empereur fit au Havre fut remplie de tristesse. Hélas! depuis six longues années de patience, le Havre était resté inactif; la flotte anglaise tenait la mer, le silence était partout dans cette cité naguère si occupée. Lorsque l'empereur entra dans la ville, comme il trouva qu'elle était

était changée! De son côté, le Havre ne reconnaissait plus l'homme de 1802! La gloire l'avait brisé déjà! Il était devenu un grand empereur, il menait avec lui la fille d'un empereur, mais il porta difficilement ce silence, cette tristesse d'une grande cité aux abois. — Dans l'Océan, si son coup d'œil découvre un point noir, c'est un vaisseau anglais qui ferme à la ville l'Océan! — Ah! si la ville osait parler, si elle osait demander au maître mécontent, la paix! la paix! la paix qui féconde les campagnes, qui protége le commerce, qui fait vivre les travailleurs! — La paix vint! Elle vint avec l'ennemi. La France, qui perdait tant, conservait la Martinique, la Guadeloupe, Cayenne, Bourbon, des lambeaux dans l'Inde et sur les côtes d'Afrique, assez de terre cependant pour que le Havre pût faire encore sa fortune, pour peu que la France laisse à nos colonies les bras qui les cultivent. D'ailleurs, comme la paix était partout, et que cette paix dure depuis tantôt trente années, elle eut bientôt porté le Havre au faîte du crédit et de la fortune. Qui voudrait écrire l'histoire de cette ville opulente, et raconter la fortune de cet angle unique au monde que forment la rive droite de la Seine et la côte de l'Océan, écrirait l'histoire entière de notre industrie et de notre commerce. Dans cette plaine fertile, incessamment protégée par une longue suite de collines, la ville s'abandonne heureuse à ses travaux de chaque jour: son port est le plus accessible de la côte; l'avant-port, trois grands bassins, la petite et la grande rade, font du Havre une des relâches les plus faciles et les mieux abritées de la France. La Seine, ce beau chemin qui marche d'un pas si calme; la marée, qui s'en va hâter l'arrivée des bateaux qui viennent de Rouen, et bientôt le chemin de fer, ce chemin qui court au galop, réunissent le Havre à Paris. Le Havre a les apparences d'une riche et intelligente cité. De belles maisons, des rues parisiennes; l'activité, le mouvement, les passions d'une grande cité. Ville moderne, dans laquelle l'antiquaire se trouverait fort embarrassé de cette science minutieuse qui s'inquiète des dates, des détails, des noms propres : c'est la ville du zèle, du travail, de l'industrie active, des orages qui grondent et qui passent, du navire qui arrive et qui repart. Chaque hiver, de la jetée du Havre, la ville peut être témoin de quelque drame plein d'anxiété et d'intérêt. La mer, c'est son poëme, c'est son grand spectacle, c'est le sujet de son inquiétude et de son espérance : de là viennent les émotions sans cesse renaissantes de l'austère cité, de là ses craintes, de là ses joies: elle est la sentinelle avancée de l'Océan; le moindre événement de ces terres lointaines elle le sait la première. A ces rives opulentes, dont elle est la providence,

-



elle envoie ses ordres d'une voix puissante, et la voix est toujours obéie. Le travail, voilà son œuvre: point de loisirs, point de répit; il faut produire, il faut échanger, il faut vendre, il faut acheter, il faut créer, il faut remplir et vider ce port qui, chaque année, devient trop étroit pour les affaires de cette nation havraise, qui a vaincu Bordeaux et la Garonne. Le Havre est une colonie ouverte aux intelligences les plus actives: chacun y peut apporter sa valeur personnelle, sa fortune, son crédit; la ville accepte tout pour tout employer dans l'intérêt général. Que vous veniez des bords de l'Indus ou de l'Ohio, du fond de l'Arabie ou des montagnes de la Géorgie: que vous soyez Cafre, Arménien, Chinois, vous serez les bienvenus, vous et vos œuvres, et les produits de votre sol. Le Havre, si vous voulez le bien voir, regardez sa jetée de granit, ses écluses, ses quais, ses bassins: le *bassin du Roi*, le *bassin du Commerce*, le *bassin de la Barre*, le *bassin Vauban*, l'*avant-port*, le *Port-Neuf*, la *Floride*, immense retenue d'eau destinée à balayer le port. Chaque partie du port a sa chute d'eau qui le débarrasse du galet ou de la vase. — La jetée défie la mer: c'est une œuvre digne des Romains: la mer, indignée et domptée, vient se briser aux pieds des promeneurs qu'attire chaque jour cet imposant spectacle dont le regard ne peut se lasser. Le phare resplendit là-haut dans le ciel, indiquant aux matelots le repos, l'asile, l'hospitalité, la ville enfin:

C'est toi, c'est ton feu
Que le pêcheur rêve,
Quand le feu s'élève,
Chandelier de Dieu!

C'est M. Victor Hugo qui l'a dit. Hélas! le malheureux poëte, quand il s'abandonnait à l'inspiration divine de ce grand spectacle, il ne se doutait guère qu'un jour, dans ces flots perfides, il perdrait sa fille, son enfant, l'enfant née avec sa poésie, la chaste héroïne, l'héroïne adorée des *Feuilles d'automne* et des *Chants du crépuscule*. Lamentable histoire qui se racontera de siècle en siècle, comme se raconte encore l'accident terrible de *la Blanche-Nef!* — Une enfant d'un si limpide regard, d'un si honnête visage, d'un sourire si heureux! Elle était l'orgueil de son père, elle était l'amour des poëtes qui l'avaient bercée dans son berceau, elle était l'adoration de sa mère! Celui qui écrit ces lignes l'avait vue toute petite parmi les fleurs du jardin paternel, enfant jeune, enfant bien-aimée, un ange! — et enfin, il l'avait vue huit jours avant sa mort, consolation refusée même à son père. Cette belle jeune femme que le

Havre avait adoptée avec orgueil, la dernière fois que nous l'avons saluée, elle était sur le bord de l'Océan par un splendide soleil! La fête était sur les flots, sur la terre, dans le ciel! Les barques légères luttaient de vitesse sur l'Océan obéissant. A ce jeu de la jeunesse présidait, nouvelle arrivée dans la France, madame la princesse de Joinville, son grand œil noir saluant toutes choses : elle admirait! Surtout elle avait salué d'un geste charmant l'enfant du poëte. — Le beau jour! — Les harmonies divines! — La lutte légère! — Trois jours après cette fête dont elle avait été la seconde reine, madame Vaquerie se réveilla de bon matin : l'oiseau chantait dans le jardin; le flot de l'Océan, calme et doux, touchait à peine le rivage; sur la colline verdoyante se montrait le soleil. — Partons, dit-elle. Elle part, si légère, si heureuse! — On l'attendait sur l'autre rive. — La barque était conduite par son jeune époux, qui l'aimait avec cette joie divine des saintes amours. Un vent favorable les poussait; un vieux marin éprouvé par toutes les tempêtes et dans toutes les mers tenait, en se jouant, le gouvernail; un enfant couronné de la veille, lauréat de dix ans, abaissait d'une main câline les vagues bondissantes. — Tous les bonheurs, cette barque les portait, et aussi toutes les espérances. — On arrive, on embrasse les amis de l'autre rive. — Ne partez pas, disaient ces bonnes gens aux jeunes gens, restez avec nous, ou bien revenez par le chemin de terre, on vous rendra votre barque demain. — Rien n'y fit; la route était trop belle pour en prendre une autre. Les mêmes auspices présidèrent au retour: la même obéissance dans les vagues, le même azur dans le ciel, et pour but la maison domestique, les baisers d'une mère, les joies de tantôt!... Un coup de vent a brisé cette joie, englouti ce bonheur, tué cette enfant; et avec elle son mari a voulu mourir, et le vieillard qui tenait le gouvernail est mort avec eux, et aussi le jeune homme, et l'onde s'est refermée. — Ils sont restés précipités dans le même abîme, la barque flottant au hasard comme pour indiquer dans quel sable il fallait chercher tous ces morts. — Au bord du jardin la vieille mère attendait, — et aussi la mère de cette pauvre enfant dont, la veille encore, elle faisait le portrait à la lueur d'une lampe qui était une lampe funèbre! Pauvres mères! — L'une éprouvée par toutes les infortunes, l'autre qui n'avait jamais pleuré que de joie! Chacune d'elles, ce matin encore, était la mère heureuse de deux enfants; chacune d'elles, à cette heure, ne tient plus qu'un cadavre! — Léopoldine Hugo a été ensevelie dans cette humble petite église que vous voyez là-bas!

Ingouville. Ingouville, à coup sûr, c'est la montagne du haut de laquelle le démon tentateur a transporté le Christ pour lui montrer quelque chose de plus superbe que les royaumes de ce monde. Sur cette colline idéale, Rome triomphante avait placé un de ses capitoles, capitoles d'un jour renversés par les barbares. Ingouville, c'est la ville du Havre délivrée des entraves de la forteresse, c'est la ville qui court là-haut, loin des fossés et des palissades, pour chercher l'aurore, la fraîcheur, les limpides ruisseaux, la poésie enfin. — Paysage sans limites! — forêts, — jardins, — gazons: — les roches du Calvados arrêtent à peine le regard enchanté : Honfleur, le Havre, la falaise nue, la Seine qui court à son abîme; l'Océan qui accourt en grondant, les voiles, les pavillons de tant de peuples amis confondus dans ce double azur des eaux et du ciel. — Montez encore, montez toujours jusqu'à ce que vous rencontriez l'infini! — Plus bas, de l'autre côté de la splendide montagne, est un promontoire : *Sanvic*. Les Saxons, montés jusqu'à Sanvic, trouvèrent qu'ils y étaient bien, et ils y restèrent. — *Sainte-Adresse;* la mer a couvert le village, la montagne en gémit encore; la *Fère*, au contraire, lutte depuis des siècles contre le flot envahissant. — *Bleville*, un abîme : vous y pouvez descendre par un sentier taillé dans le roc.— *Graville*, cachée dans sa vallée solitaire; des saules, non



pleureurs, lui servent de limite. Le seigneur de ce lieu, Guillaume de Graville, était à la bataille d'Hastings; vous retrouverez dans chaque bataille du moyen âge quelque sire de Graville : ils sont partout, comme

les Tancarville, où il y a de la gloire à gagner. — L'abbaye appartient au style lombard. — *Leure*. De ce petit endroit est parti le comte de Richemont, ce Tudor (1485) qui était venu chercher des soldats normands pour se faire couronner roi d'Angleterre, et les Normands prouvèrent, cette fois encore, qu'ils savaient depuis long-temps ce métier-là. — *Montivilliers* n'a été d'abord qu'une abbaye maîtresse de la vallée



entière; le cimetière a sa galerie comme le Campo-Santo de Pise. — *Harfleur*. Le nom d'Harfleur est bien souvent dans cette histoire; ce petit port vit partir et vit arriver bien des soldats, bien des flottes: c'est de là qu'on partait pour ne pas revenir toujours : en ce temps-là la ville était riche, fêtée, formidable; elle avait des remparts, elle avait une tour, elle était le port, elle était le havre; terre féodale affranchie de toute redevance, on y venait de l'Angleterre, de la Castille, de la Lombardie, du Portugal. Harfleur a soutenu bien des siéges, elle s'est vaillamment défendue; au plus fort de toutes les misères de l'invasion

anglaise, elle est restée française. Trop souvent visitée par la guerre, Harfleur a trouvé cependant le moyen de se construire une belle église, mais le pieux monument est resté inachevé dans les guerres. Par un titre d'honneur, on l'appelait la *république d'Harfleur*. République d'Harfleur, *royaume d'Yvetot*; les rois de France n'ont jamais refusé d'accepter une bonne plaisanterie. — La *révocation de l'édit de Nantes* a été la ruine de cette industrieuse cité; elle a dépeuplé ce rivage; elle a arrêté les utiles travaux. En fondant le port du Havre, François I[er] avait ôté à la ville d'Harfleur la mer qui la faisait vivre; Louis XIV lui ôta l'industrie qui avait remplacé la mer; avec la liberté la vie est revenue dans cette petite république que rien n'a pu vaincre, noble petit coin de la patrie normande dont le nom ne mourra pas! — Quoi encore? Le château du Bec, au bord de son lac limpide; la source de Sainte-Clotilde à Rolleville; Magnéglise, chef-d'œuvre brisé, sculptures insultées, ogives perdues! — Est-ce tout? Pas encore. *Étrétat*, ce beau petit village pêcheur, décrit avec tant de goût et de bonheur par Alphonse Karr le poëte. *Fécamp*: le monastère a pour son fondateur Richard I[er]; *Fici*



campus le *Champ du figuier*. — On dit que le toit de l'église a été apporté là par la mer, qui avait été le chercher à Coutances. Richard II appelait l'abbaye de Fécamp sa *chère fille*. Là son père, Richard I[er], a voulu être enterré sous les gouttières. Fécamp, dans le moyen âge, marche

de front avec les abbayes du Bec, de Jumiéges, de Saint-Wandrille, de Saint-Évroult; l'abbé de Fécamp portait la mitre; il était seigneur suzerain de trois abbayes; dans l'abbaye Richard II voulut être enterré à son tour. Retraite savante, elle a donné à l'Église dom Maurille; Durand, abbé de Troarn, le foudre des hérétiques; l'abbé Jean d'Alix, le grand guérisseur; l'abbé de Grange, le jurisconsulte; le docteur Estolde d'Estouville; le cardinal Jean Balue, politique de l'école de Louis XI, maître de Sixte IV, et mort trop tôt pour être pape à son tour; Antoine de la Halle, d'une éloquence inspirée, le prieur de Louis XII; Antoine Bohier, le protecteur des lettres; le cardinal Jean de Lorraine, un des fondateurs de cette illustre maison, chef de l'État sous quatre rois, roi à Paris, pape dans Avignon; le cardinal de Guise, assassiné avec son frère *le Balafré;* le cardinal François de Joyeuse, Henri II de Lorraine, et ce héros mort dans la tour de Ségovie, Henri de Bourbon l'archevêque : ce sont là de dignes disciples de la savante abbaye. Parmi ses abbés, l'abbaye de Fécamp pouvait compter des rois et des princes : Louis-Antoine, prince de Neubourg; Jean-Casimir (saint Casimir), roi de Pologne; là mourut Jean Dufour, l'auteur de la grammaire hébraïque : *Linguæ hebraicæ opus grammaticum.* Édouard *le Confesseur* fut un des protecteurs de ces lieux consacrés par tant d'études sérieuses; Henri II, Richard II, Philippe-Auguste, Philippe *le Bel,* tinrent à honneur de maintenir et d'augmenter les priviléges de l'abbaye. L'abbé de Fécamp était, au quinzième siècle, un si haut et si puissant seigneur, qu'à l'échiquier de Normandie il voulait siéger avant l'abbé de Saint-Ouen... Grandeurs brisées comme tant d'autres! Fécamp devait tomber en même temps que Jumiéges, en même temps que Saint-Wandrille et sous les mêmes fureurs. Tout fut confisqué, les bois, les terres, les jones marins, les maisons, les marchés, les prairies, les ruches, les redevances, les dîmes, l'argent, les droits de chasse, les droits de pêche, de greffe, de sceau, de tabellionage, les baronnies, les biens claustraux, les manoirs, les manuscrits et les livres; puis enfin, quand cette maison, qui avait huit siècles de durée, fut dépouillée de fond en comble, la nation de 93 fit vendre ces matériaux apportés là par Guillaume *Longue-Épée.* — Pourtant, plus que toute autre, l'ombre de cette abbaye était féconde et protectrice. Elle abritait bien des misères, elle donnait l'aumône à bien des pauvres! Mais que faire? Il fallut tomber, il fallut mourir. Depuis Louis XIV et Richelieu, la révolution de ces grandes choses était dans l'air. En détruisant la province, ces maîtres absolus avaient renversé, sans le vouloir, le château et l'abbaye. Quand il n'y

eut plus de Bourgogne, plus de Guienne, de Normandie, de Navarre, à quoi bon laisser debout ces autres fractions que l'unité du royaume entraînait avec elle? La croyance, dites-vous? Mais Voltaire, l'*Encyclopédie*, les violences de l'esprit, eurent bientôt sapé dans leur base les derniers fondements de ces petites monarchies chrétiennes. — Consolez-vous cependant, ainsi le veut la Providence: tout change, rien ne meurt! Où s'élevait l'abbaye, la ville s'élève; où se faisait entendre le cantique éternel, l'enclume, et le marteau, et le métier entonnent, chaque matin, le *Te Deum* sonore du travail; ce qui était la prière devient l'action: la contemplation fait place au fait; le citoyen a remplacé le moine; la famille s'établit sur les ruines de la communauté. — L'église de Fécamp est une noble église. Figurez-vous un monument sur lequel les siècles chrétiens ont laissé leur empreinte: galeries aux massives sculptures, ouvertures lumineuses, grêles piliers, longues ogives, arceaux, colonnettes: il vous faudra descendre douze marches avant de pénétrer dans ces ténèbres aux clartés profondes; mais le jubé, mais les bas-reliefs de Richard, mais la précieuse châsse du *précieux sang*, mais les tombeaux des abbés, et les groupes des chapelles, et les souvenirs de leur passage, laissés en ce lieu par les ducs normands, par le roi Casimir, par Childemagne, la veuve chrétienne, par saint Léger (il était muet, un ange lui *rapportait* la parole), par Marguerite, la fiancée de Guillaume, ils ont été brisés et dispersés par l'orage. Les tombeaux, les cercueils, les ornements, les poussières... le souffle populaire a tout emporté. — Cependant vous pouvez encore admirer ces magnifiques vestiges: les bas-reliefs n'ont pas été brisés tous: les saints évangélistes ornent encore la chapelle de saint Martin; dans la chapelle de Notre-Dame, on a respecté les divers chapitres de la vie du Christ; plus d'une image a conservé, sinon sa tête, du moins ses mains, son manteau, son épée; saint Benoît est debout encore: le Christ a échappé aux outrages; les figures du pilier massif sont restées incrustées dans cette mosaïque savante; les fleurs, les feuillages, la vigne et l'acanthe, la Vierge que les anges emportent dans les cieux, et les évangélistes et les chérubins restent encore; quelques-uns nous sont restés des beaux anges qui peuplaient cette pieuse enceinte: la Ligue, la Réforme, 1793, n'ont pas anéanti complétement les vieux âges: le temps a manqué aux démolisseurs, les bourreaux se sont lassés. — Voilà pour le monastère de Fécamp. La ville est active et laborieuse; on dirait qu'elle s'est elle-même creusé son nid dans ces grandes falaises. Le Percy est un quai naturel qui borde la mer: l'Océan a fait les plus grands frais du port

de Fécamp. — La chapelle de *Notre-Dame-des-Neiges* est un des célèbres pèlerinages de la Normandie, pèlerinage cher aux matelots. — La vallée de Fécamp, c'est un poëme : le poëme de l'agriculture et de l'industrie, du pré verdoyant et de l'usine fumante, et du moulin qui tourne et de l'eau qui travaille. Du château ducal quelques pans de murailles sont restés, comme pour attester qu'il y avait à cette place un château d'architecture romane. Le vallon est traversé par des ruisseaux jaseurs dont les eaux réunies ont bientôt formé une rivière. Le matelot de Fécamp porte encore l'habit du roi Louis XI ; les femmes ont la beauté des Cauchoises, et c'est tout dire : la Cauchoise est le type de la grâce et de la fierté normandes ; d'une haute taille, d'un frais visage, d'un timide et fier regard, blondes d'un blond cendré, et on comprend, rien qu'à les voir, ces belles filles de la création, que leurs mères aient produit et nourri tant de héros. — Le costume de ces reines de la Normandie est populaire dans la France même. Rien n'égale la magnificence de cette coiffure. Sur ces beaux cheveux relevés avec art, la dame pose un bonnet de drap d'or, et cet or est bordé de dentelle ; la dentelle couvre le bonnet, mais elle laisse admirer les cheveux ; le col est chargé d'une chaîne d'or ; on dirait que la taille souple et fière va briser le lacet qui la serre ; le corsage est lacé par devant, et encore faut-il que le lacet soit assez fort pour résister à l'obstacle : le corps est sans manches, les manches de la chemise se relèvent jusque sur l'épaule, et, fixée à cette blanche épaule, la longue manchette en mousseline retombe jusqu'au coude ; les gants recouvrent le reste du bras ; parlez-nous d'un jupon écarlate et d'un jupon court, car nous avons la jambe fine et leste, le cou-de-pied haut et vif, le bas blanc et à jour, sans compter l'esprit du sourire, la pose du geste, la finesse du regard. — Enfin il est bien nécessaire que le tablier soit d'une claire étoffe. — Et nos dix-huit ans, pour quoi les comptez-vous ? Certes, la mère de Guillaume *le Conquérant* devait être ainsi faite, un an avant qu'elle mît au jour ce héros. — A *Bolbec* s'arrête notre éloquence descriptive, du moins pour l'arrondissement du Havre. Bolbec est la ville qui travaille, qui gagne son pain, qui n'a pas le temps de pleurer sur le passé ou de rêver à l'avenir. Là, point de ruines, point de château, point d'abbaye, la féodalité n'a rien à démêler avec Bolbec ; même en présence de Guillaume *le Conquérant*, les travailleurs de Bolbec prenaient la défense du travail. — Tout ce que l'homme peut faire de ses dix doigts, on le fait à Bolbec : toiles de ménage, indiennes, siamoises, couteaux, chapeaux, dentelles ; il y a des tanneurs, il y a des corroyeurs, il y a des tisseurs ; ses

PUBLIÉ PAR ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR.



gentilshommes, ses hauts barons s'appellent Pouchet, Fauquet, Keillinger : ces maîtres et ces gentilshommes vénérés ont pour armes la navette et le rouleau : trois cent cinquante mille pièces d'indienne représentent leurs conquêtes de chaque année ; par l'industrie, Bolbec règne dans les vallées laborieuses de Deville, de Darnetal, de Fécamp, de Lillebonne, utile, bienveillante, libérale suzeraineté du travail sur le travail. Si vous voulez le savoir, demandez-le à la statistique, elle vous dira toutes les exportations et toutes les importations infinies dont le Havre est le passage, l'entrepôt, le commissionnaire, le consignataire dévoué. Autant vaudrait nommer les productions des deux mondes dans leurs transformations infinies ; tout passe par là, depuis le diamant jusqu'au grain de moutarde, depuis le casse-tête du sauvage jusqu'aux admirables pianos d'Érard. Terrible nomenclature, dont le bruit seul vous donne le vertige ; mais cela vous fera comprendre mieux que nous ne saurions dire quelle est l'importance du Havre, cette merveille de l'Océan.

N'oublions pas ce charmant royaume, Yvetot, dont Béranger a écrit l'histoire. Quel roi plus inoffensif et plus charmant? Quelle monarchie plus doucement tempérée par la bonne grâce et par la bonne humeur? Fraîches et calmes prairies, doux ombrages, riches vergers, fertilité, abondance, bien-être, paysages, fermes nombreuses ; quel roi régna jamais sur un plus doux royaume, plus facile à gouverner? quel royaume fut jamais gouverné par un roi plus facile à satisfaire?

> Et couronné par Jeanneton
> D'un simple bonnet de coton !

Que si vous nous demandez d'où vient l'origine de ce royaume inattendu, il nous faudrait bien du temps pour vous répondre. Il nous faudrait remonter aux prétentions les plus violentes des seigneurs féodaux, quand existait ce qu'on appelait alors *les fiefs au soleil*. C'est que ces ambitieux gentilshommes reconnaissaient ne tenir leurs fiefs ou seigneuries « *de personne autre que de Dieu et du soleil*. » De ces petits royaumes l'histoire est pleine ; l'Allemagne en possédait aussi bien que la France. Un jour que l'empereur Frédéric Barberousse traversait la ville de Tongue, le seigneur de Threnchingen, assis devant sa maison, refusa de se lever sur le passage de l'empereur. A peine s'il porta la main à son chapeau, par pure courtoisie ; et comme l'empereur demandait qui était cet homme si peu respectueux pour Sa Majesté Impériale, on lui répondit que le baron de Threnchingen était indépendant de l'empereur, car il ne tenait sa terre que de Dieu! Ce baron de Threnchingen était le roi d'Yvetot de l'Allemagne. Le royaume d'Yvetot tient dans

les histoires autant de place qu'un plus grand royaume. Froissart, Césali, Gaguin, Dechaillan, Dumoulin, Chopin, un grand nombre d'historiens s'en sont occupés. Le dernier roi d'Yvetot, le comte d'Albon, en 1774, réclamait encore du roi Louis XV les priviléges de ce royaume, ou, si vous aimez mieux, de ce franc-fief libre de tout service et hommage, fondé, dit-on, mais sans preuve, par le roi Clotaire. — Il parait certain qu'en 1461 les rois d'Yvetot battaient monnaie. En ce temps-là les marchands d'Espagne et de Castille se rendaient d'Harfleur à Yvetot pour échanger leurs marchandises contre celles de la France; *ce royaume* était tout simplement un comptoir.

Au noble pays de Caux,
Y a quatre abbayes royaux,
Six prieurés conventuaux,
Et six barons de grand arroi,
Quatre comtes, trois ducs, un roi.

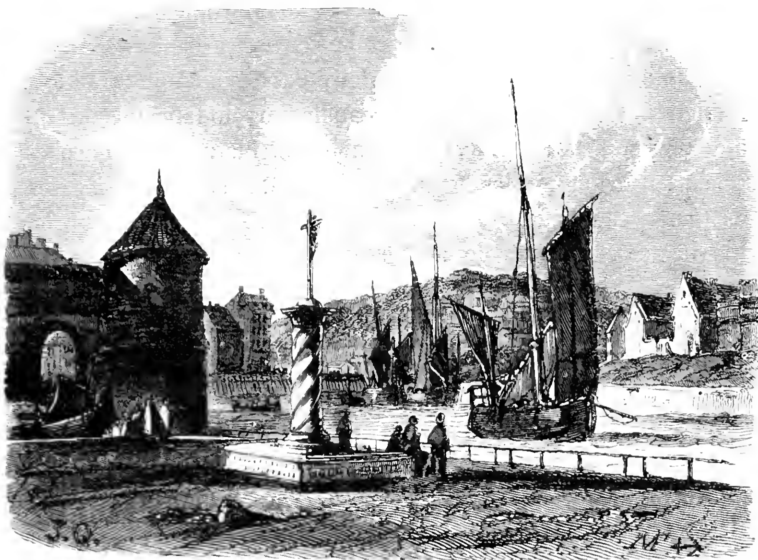
Non loin d'Yvetot habite encore le plus vieux gentilhomme de la province de Normandie. Il a vu, et de très-haut, passer devant lui cette histoire, ces hommes, ces passions! Du sang répandu, ce noble vieillard ne s'est pas ému; de ces clameurs, il n'a rien entendu! il a pro-



tégé quiconque s'est réfugié à son ombre. Comme il voyait que dans cet immense incendie, qui recommençait à chaque heure de l'année féodale

que l'église même de Dieu n'était pas respectée, il avait emporté dans son manteau la sainte Vierge et sa chapelle. La chapelle a gardé la statue de la Vierge. Ce vieillard est un contemporain de Guillaume, — c'est le vieux *Chêne d'Allouville*.

Dans ce même royaume d'Yvetot, *Saint-Valery* était le port du royaume, un port digne de cette heureuse et calme royauté.



Dans l'*arrondissement de Neufchâtel*, on vous montrera la forteresse qui a donné son nom à tout le canton. Dieu merci! ces monstrueuses masses de pierres ont servi à construire des fermes, des hameaux, des chapelles, des maisons de campagne, et nul ne se douterait, à retrouver ces débris épars dans ces plaines verdoyantes, que le roi d'Angleterre, Henri Ier, a taillé ces pierres, et que tour à tour elles ont été prises et perdues, reprises encore par le comte de Flandre, par *Jean sans Terre*, par le duc de Bourgogne, par ces ravageurs de provinces dont les noms sont en tous lieux. — Neufchâtel, autrefois le pays de la guerre, aujourd'hui le pays de l'abondance, canton fertile qui renferme dans son enceinte de verdure, Blangy, Grancourt, Saint-Saens; Saint-Saens la normande et la belle: Gournay la fertile, et tant de ruisseaux au doux murmure, tant de fontaines salutaires: la Béthune, la Bresle, l'Epte, les eaux de Forges; vallée sanitaire qui se rappelle le roi Louis XIII,

la reine Anne d'Autriche, le cardinal de Richelieu. A ces causes, l'une des sources de Forges s'appelle *la Reinette*, l'autre *la Royale*, la troisième enfin *la Cardinale*. La vallée de Forges est un jardin pittoresque, rien n'y manque : les fleurs d'hier et les vieux arbres, l'ombre et le soleil, les frais sentiers, le repos, l'oisiveté des campagnes; ou bien encore le malade et l'oisif, l'heureux malade! adopte de préférence les eaux d'Aumale: Aumale l'industrieuse, après avoir été la guerrière. Nous avons vu le roi Guillaume s'emparer de son château fort, Philippe-Auguste la prendre de vive force et la renverser de fond en comble. Aujourd'hui la ville se repose de sa gloire passée par un travail assidu : la première, elle a enseigné à la Normandie l'art de fabriquer les étoffes de laine : les serges, les toiles, les blondes, les filatures, les faïences ont remplacé les armures, les bruits de guerre, les soldats armés, les batailles; dans ces villages arrosés de tant de sang, le laboureur promène sa charrue sans se douter de la guerre qui a passé par là. Nous retrouverons bientôt, pour achever dignement le côté poétique de notre livre, Dieppe et le château d'Eu, et le Tréport, et cette royale histoire dont ces beaux lieux naguère ont été les témoins. Revenons, s'il vous plaît, quelque peu sur nos pas. A peine avons-nous effleuré le département de l'*Eure*, le chemin de fer nous emportait si vite! Ce département de l'Eure se compose d'une partie du pays de la campagne du Vexin normand, du Roumois, du pays d'Ouche et du Lieuvain, qui faisait partie de la haute Normandie. Une vaste plaine, divisée en six plateaux, compose le département de l'Eure; l'Eure, l'Iton, la Seine, la Rille, la Charentonne, servent de limites à ces plateaux. Ce ne sont que vallées profondes, champs cultivés, riches enclos, forêts, plaines chargées de pommiers. Au printemps, savez-vous rien de plus joli que les pommiers en fleurs? et pour couronner ces pittoresques collines, quelques ruines historiques! — Laissez-nous cependant reproduire ce beau portrait de la Normandie comme l'a vue, il y a soixante ans, un savant écrivain de nos jours; c'est le sorcier de M. Alexis Monteil qui parle ainsi :

« Entrons d'abord dans le pays, qui, suivant un célèbre Anglais, est « le plus riche du monde. Quel est ce pays? quel est cet Anglais? C'est « la Normandie, c'est Arthur Young. Apprenez de lui que le peuple qui « élève le plus de bestiaux est le mieux nourri, le mieux vêtu. Là surtout j'en ai vu la preuve. Lorsque, dans la Normandie, les bonnes « gens me disaient aux longs jours : Monsieur le sorcier! monsieur le « sorcier! notre bonne, notre mauvaise fortune! je leur répondais : « Quelle mauvaise aventure pouvez-vous donc avoir? vous ne risquez

« pas de mourir de faim, car vous faites jusqu'à six repas, trois à la « viande. Ici et là, et partout, a continué Trophyme, vous verriez aussi « de grands pots de graisse de rognon de bœuf salé, poivré, avec la- « quelle on assaisonne l'antique soupe aux choux. Aux repas pris dans « les champs, l'aliment le plus ordinaire est la bouillie de sarrazin; « quelquefois, dans ces immenses plaines de froment, dans ces mers « ondoyantes d'épis dorés, la curiosité vous arrête devant une famille « ou maisonnée de vingt, trente personnes, assises sur des escabeaux « autour d'un grand bassin plein de cette bouillie où chacun trempe la « cuiller qu'il a auparavant graissée légèrement dans le pot au beurre, « placé au milieu. Quel bon appétit! quelle bonne chère! quelle hila- « rité! quelle santé! Et, me direz-vous, le pain! le pain! de quelle cou- « leur est-il? Je vous assure que tous les jours il blanchit, et que de « plus en plus il s'approche du pain chanoine : c'est ainsi qu'on y nomme « le pain blanc. Quant à l'habillement, il est comme la nourriture, sim- « ple et sain. Les hommes sont vêtus d'excellent gros drap de laine à « côtes de fil; larges chausses de Louis XII. Les femmes portent le hen- « nin de Jeanne d'Arc, ce haut clocher de toile et de dentelle; la ca- « pette, ou ancienne parure des princesses capétiennes, serre leur taille « et flotte au-dessus de leur large jupe écarlate... Venons aux meubles, « continua notre géologue diseur de bonne aventure; mais venons aupara- « vant aux maisons. Elles sont en général aujourd'hui bien bâties, et, tou- « jours de plus en plus grand nombre, sont couvertes de belles tuiles; « elles restent de plus en plus chaumières à mesure qu'elles s'appro- « chent de la mer; près du littoral, elles ne consistent qu'en un rez-de- « chaussée dépavé, grenier au-dessus. — Dans ces pays, le mobilier « m'a semblé être à peu près celui des villageois des différents pays. « Où ne trouve-t-on pas le grand lit à quenouilles pour le père et pour « la mère, la grande table, les deux grands bancs, les bancs-selles, les « escabeaux, le dressoir, les ustensiles de cuivre ou d'étain, le grand « pot à trois pieds, le grand plat, la grande gamelle des champs? Vous « vous doutez d'ailleurs, et avec raison, que là, comme ici, l'échelle des « fortunes se montre surtout aux meubles. — Je veux maintenant, et « tout de suite, crainte de l'oublier, vous prouver combien ma profes- « sion de diseur de mauvaise et de bonne aventure me donnait accès « dans les maisons. Je vais vous faire connaître la domesticité de ce « pays en ce qu'elle a de particulier et d'exemplaire. J'aime bien qu'ici, « outre le salaire, le maître donne à ses domestiques des vêtements, « des souliers, des gamaches; j'aime surtout qu'on les intéresse aux

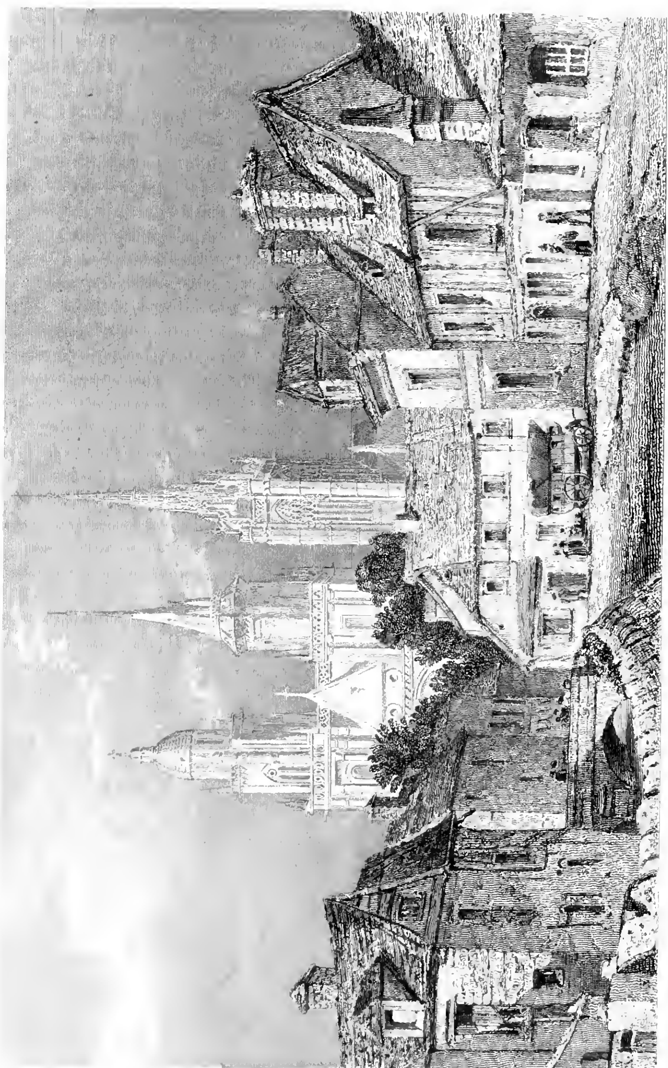
« profits éventuels de la maison, en les gratifiant de vingt, trente sous « à la vente d'un cheval, d'un bœuf, d'un tonneau de cidre. Les valets « et les gens de travail sont là d'ailleurs, comme dans tout le Nord, « couverts d'une blouse bleue; il y a de particulier que les bergers le « sont d'une blouse blanche. — Dans la riche et industrieuse Norman- « die, la bêche ne se montre guère hors des jardins. — Les champs « sont labourés avec des chevaux, des bœufs. — Les bœufs, si je puis « porter ici les termes du théâtre, sont les doubles des chevaux, c'est- « à-dire que, lorsque les chevaux sont fatigués, on laboure avec les « bœufs : quelquefois on attèle ensemble les uns et les autres. — Je me « hâte d'ajouter ici ce qui me reste à dire de la Normandie, car, si je « passe dans sa belle vallée d'Auge, il me sera impossible de parler « d'autre chose que de cette belle vallée. — Les villages de la Nor- « mandie ont conservé l'ancien usage porté par leurs pères en Angle- « terre, celui du couvre-feu [1] que la cloche de la paroisse sonne encore « à neuf heures du soir sous le nom de retraite. — On parle des fréries, « des nombreuses maisonnées de Limousins, tous fils, petits-fils ou « descendants du même père. Il y a mieux, dans cette province : il y a « des hameaux habités par d'antiques parentés dont toutes les familles « portent le même nom. Je citerai celui de la Gousserie, où tous les « habitants sont le Monnier; celui de la Hénardière, où tous les habi- « tants sont Hénards; celui de la Gomondière, où tous les habitants « sont Gomonds. Quand quelqu'un part, il entre, va prendre congé « dans toutes les maisons : quand il arrive, il est embrassé à toutes les « portes. — Chez les bons villageois normands, vous passerez dans cer- « tains cantons où, comme chez les anciens, tous les états, tous les « âges, tous les sexes se tutoient. — Nous nous approchons enfin de « cette belle vallée d'Auge qui s'ouvre à nous. Ah! représentez-vous, « au milieu du cristal des rivières, un large tapis vert de trente ou qua-

[1] « Le dernier son de la journée s'appelle le son du couvre-feu *(ignitegium)*, qui se sonne le soir, entre six et huit heures, à une cloche seulement, s'il n'y a carillon, et doit avoir vingt-six traits. Le dernier son était pour la prière et pour la retraite, ou enfin le couvre-feu, pour aller coucher; de sorte qu'il n'était plus permis de sortir de la maison après que cette cloche était sonnée. » — Desmarettes, dans ses *Voyages liturgiques*, récite, même à ce propos, le texte d'un ancien concile de Normandie tenu à Caen l'an 1061 : « *Ut quotidie sero per signi pulsum ad preces Deo fundendas quisque invitaretur, atque occlusis foribus domorum ultra vagari vetitum admoneretur.* » — J'imagine aussi que M. Monteil eût été bien content s'il eût découvert l'ancienne pancarte, affichée au *portail des Libraires :* « Déclaration *de la sonnerie ordinaire de l'église de Notre-Dame de Rouen, ordonnee en chapitre général.* — 1731. »

« rante lieues carrées; représentez-vous ce beau tapis divisé en vastes « compartiments par des haies entremêlées de merisiers. Voyez-le, tout « planté de pommiers en fleurs; voyez ici des groupes de maisons con- « struites en blanc torchis, couvertes d'un chaume vermeil proprement « taillé, offrant toutes des portes et des fenêtres encadrées de briques « rouges. Voyez de nombreux troupeaux de vaches qui portent tant de « seaux de lait dans leurs mamelles. Ces fermes recouvrent des laiteries « souterraines où se manipulent ces rouges fromages du Livarot, ces « pains de trente, quarante, cinquante livres de ce délicieux beurre « d'Ysigny, qui fond en approchant de la bouche. Voyez plus loin, à « l'extrémité de ces grands herbages, de longs hangars où se retirent « la nuit de nombreux troupeaux de jeunes chevaux, de jeunes bœufs, « vivant dans la liberté, l'abondance de la nature. Voyez-vous, en même « temps, ces joyeux essaims de jeunes bergers, de jeunes nourrisseurs, « de fraîches laitières, de fraîches fromagères, sous l'administration « patriarcale de ces bons fermiers herbagers, qui donnent leurs ordres « au milieu des chants de la joie, au milieu de la richesse générale: car « là des ruisseaux de lait font couler des ruisseaux d'or, que viennent « grossir la vente de forts chevaux, la vente des énormes bœufs dont « tel parc (je cite celui de Saint-Léonard) en renferme jusqu'à trois « cents têtes, qu'on ne vous donnerait peut-être pas pour deux cent « mille francs. Mais sans doute vous voulez savoir ce qui produit la « magie de l'engraissage de cette grande armée de bœufs gras, arrivés « si maigres du Limousin ou du Poitou? Le voici. Au printemps, plan- « tureux pâturages et forte ration de farine de grains mélangés; en au- « tomne, plantureux pâturages de regains, même farine, même ration. « Monsieur le sorcier! monsieur le sorcier! me criait-on, la bonne « aventure! la bonne aventure! Oh! mes amis! la bonne aventure, c'est « d'être venu dans votre beau et riche pays; la meilleure, c'est d'y « rester. — Lorsque, d'autres fois, on me disait : Monsieur, mon bon « monsieur, nous voulons savoir notre avenir! et que je répondais : « Votre heureux avenir est dans votre lucrative navette, dans vos tissus « de draps, de toiles, de coutils, de calicots, j'étais encore en Norman- « die; mais lorsque ensuite je répondais : Votre heureux avenir est dans « votre lucratif marteau, j'étais entré dans la Picardie, où surtout l'on « travaille sur le fer. C'est une grande innovation, à peu près de notre « siècle, que celle de presque tous les arts exercés sous les toits des « villageois aux intervalles des travaux des terres. L'affranchissement, « le déchaînement révolutionnaire de l'industrie ne lui a pas nui. —

« Vilaines, hideuses maisons dans plusieurs villages de la Normandie,
« de la Picardie, de l'Artois et de la Flandre. Là on croit qu'il n'y en a
« pas de pires, quand on a pas vu celles près de Paris, dans le Hure-
« poix; et là encore on croit qu'il n'y en a pas de pires quand on n'a
« pas vu celles du reste de la France. Toujours ces hideuses maisons
« au milieu du village m'ont paru comme des mendiants couverts de
« haillons au milieu du peuple. Le comité de salut public avait demandé
« aux artistes le modèle d'une chaumière la plus saine, la plus écono-
« mique. Les arts n'ont pas répondu : ils auraient dû et ils devraient
« répondre : Les beaux-arts sont les plus beaux lorsqu'ils sont les plus
« utiles. »

Voilà ce qui s'appelle raconter avec son cœur, décrire avec son esprit, savoir l'histoire, aimer le peuple. Que M. Monteil a bien fait de se délivrer de l'*histoire-bataille*, comme il l'appelle! A chaque instant cette histoire-bataille nous arrête, nous autres qui n'avons pas cette ferme volonté. En vain l'avons-nous reléguée dans les premiers chapitres de ce livre, elle reparaît toujours. Le *comté d'Évreux* à lui seul, si vous saviez combien de gros livres il peut remplir, rien qu'à remonter à Philippe-Auguste! — La forêt d'Évreux, la forêt de Pacy, Dreux et le château d'Anet, et les bords de l'Iton, ont vu passer victorieux et tout-puissants les comtes d'Évreux, les rois de Navarre; ces contrées heureuses bénissaient le roi Philippe *le Bon* et la reine Jeanne de Navarre. Leur fille, Blanche de Navarre, appelée dans le pays *la belle sagesse*, avait épousé le roi de France, Philippe de Valois. Blanche avait dix-huit ans, le roi en avait cinquante. — Son frère était ce même roi de Navarre, appelé *le Mauvais* par ces mêmes peuples qui avaient surnommé son père *le bon roi*. Méchant homme, en effet, d'une astuce incroyable, d'une ambition égale à sa perfidie, son premier exploit fut d'égorger le connétable de la Cerda; et comme un crime ne va pas seul, tout couvert du sang du connétable, le Navarrois appelait l'Anglais dans le royaume du roi son beau-père. De la trahison, cet homme d'un si bon lignage passa à la débauche; épuisé, miné au dedans par la fièvre et par le remords, il finit par s'affaisser sur lui-même, comme s'il eût été un de ces *énervés* dont nous vous avons dit l'histoire. Pour réparer les forces de ce misérable, les médecins l'enveloppèrent d'un drap imbibé dans l'esprit-de-vin; le drap prit feu par la maladresse providentielle d'un valet, et Charles *le Mauvais* connut avant de mourir les tortures de l'enfer. — Du passage des Romains (ils sont partout) le comté d'Évreux a conservé un aqueduc, des bains, un théâtre, des mosaïques. Après Rouen



et Tours, Ammien Marcellin cite, pour son importance, la ville d'Évreux : elle fut une des dernières cités que les Romains cédèrent à Clovis. Une double colline entoure la ville au nord et au midi ; l'Iton la baigne de ses eaux vives et transparentes. Ses vergers, ses jardins, ses prairies, semblent dominés par la cathédrale d'Évreux, d'architecture pri-



mitive. — Saint Taurin est le premier prédicateur de la foi chrétienne et le premier évêque de ces contrées. Après sa mort il fut enterré loin de la ville d'Évreux, et dans l'emplacement même de l'église qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Taurin. Tout comme l'apôtre de Rouen, l'apôtre d'Évreux a eu sa légende ; avec ses bienfaits, le peuple reconnaissant raconte ses miracles. Il était né à Rome, sous Domitien, d'un père idolâtre et d'une mère chrétienne, Eutichie ; mère de cet enfant, elle rêva qu'un ange portait aux lèvres de son fils le beau lis de la pureté chrétienne. L'enfant eut pour son parrain le pape saint Clé-

ment, qui l'envoya prêcher l'Évangile dans cette partie des Gaules. Œuvre difficile, pleine de luttes et de périls. Au village de Gisai, sur le chemin de Bercey à l'Aigle, on vous montre encore le coudrier qui fournit des branches au préfet Licinius pour frapper de verges l'évêque d'Évreux. De ce coudrier il est question dans le Bréviaire d'Évreux : « *ad hoc usque tempus duravit corylus.* » Avant de mourir, comblé d'ans et d'honneurs, le saint évêque avait lui-même désigné le lieu de sa sépulture, et comme les fidèles portaient son corps en pleurant, le saint se leva de son cercueil : « Enfants, leur dit-il, pourquoi pleurer? nous nous reverrons dans le ciel! » Ceci dit, il retomba dans son repos. Ce ne fut que vers l'an 660, et sur la tombe du prélat, que fut élevée cette église remarquable par les incrustations de forme carrée, rouges et noires de la façade; c'est la seule église normande qui soit décorée ainsi. Le monastère de Saint-Taurin fut un des premiers que relevèrent les ducs de Normandie. Aujourd'hui encore, après huit siècles, la châsse de saint Taurin est une des œuvres les plus curieuses du moyen âge. Par un miracle qui n'est pas le moindre des miracles de saint Taurin, cette châsse échappa aux spoliations révolutionnaires du comité de salut public. Retrouvé dans un grenier de l'Hôtel-de-ville, ce précieux monument de la piété de nos pères a été rendu à ces honneurs mérités. La châsse de saint Taurin représente une chapelle gothique surmontée de son clocher. — Les bas-reliefs vous racontent les miracles de la vie de saint Taurin. Le miracle de l'ange et de la fleur de lis, l'enfant présenté à saint Clément par sa mère; le baptême de saint Taurin, sa vie, ses mœurs, ses œuvres, sa mort, toute la légende : tels sont les sujets des autres bas-reliefs. Cette châsse d'Évreux est à coup sûr un des chefs-d'œuvre de cette brillante époque des arts au treizième siècle, quand les artistes de l'Orient eurent apporté quelques-uns de leurs secrets aux peuples du Nord. — Les ruines du couvent de Saint-Taurin portent les traces des différents âges de l'art chrétien : le génie romain, et le génie arabe, et le génie normand, se mêlent dans ces arcades élégantes. Dans le *vieil Évreux*, parmi les pierres de l'aqueduc, les antiquaires ont ramassé des fragments très-curieux dont l'histoire saura faire son profit.

Voulez-vous cependant que nous vous parlions d'une ruine d'hier, du plus célèbre et du plus moderne château de Normandie, dont plus rien ne reste que le souvenir? *le château de Navarre!* C'est une histoire pleine d'intérêt. A la porte même d'Évreux s'élevait naguère, mais elle vient d'être vendue en détail et déchirée comme un vieux manteau, cette

maison royale, une des plus magnifiques de la Normandie! Il en faut parler tout de suite, parce qu'avant peu, même le souvenir de cette œuvre brisée de Mansard aura disparu comme a disparu le premier château élevé à cette même place, par Jeanne d'Évreux. Le fils de Louis *le Hutin* avait fait creuser ce canal, qui le conduisait de sa maison de Navarre en son château d'Évreux. Navarre dominait la vallée de l'Iton; une avenue de vieux ormes annonçait ces demeures royales. C'est à la reine Jeanne que commence Navarre; la noble princesse avait en elle-même le sentiment des grandes choses; elle aimait ce beau lieu qu'elle avait embelli de ses mains, elle y venait chaque année, les meilleurs gentilshommes de la Normandie s'estimant heureux et fiers d'accompagner, dans cette retraite, la reine de Navarre. Quand elle eut suivi dans sa tombe respectée son digne époux, Philippe *le Bon* et *le Sage*, la digne dame, le château bâti, par sa mère, fut négligé par Charles *le Mauvais*. — En 1449, le roi Charles VII y vint avec Agnès et Dunois, et La Hire et Xaintrailles; c'était le chemin du roi pour aller à Louviers, « où se faisait la plus grande plante de draperie. » Avant de s'occuper du château de Navarre, le roi Louis XI fit rebâtir le château d'Évreux. François Ier, quand il y passa à son tour, était monté sur sa blanche haquenée; il portait la reine en croupe; du voyage était Marguerite de Valois, duchesse d'Alençon, l'aïeule de Henri IV; qui encore? le grand connétable de Bourbon, le seigneur de Lautrec, l'amiral Bonnivet, chacun d'eux menant une dame et portant ses couleurs; le chevalier Bayard montait son cheval de bataille, et ne portait personne en croupe. Le roi coucha au château de Navarre, et vous pensez bien que, nonobstant la reine, la véritable reine du voyage, la comtesse de Chateaubriant, Françoise de Foix n'était pas loin. On a parlé longtemps, dans ces contrées, des chasses de la forêt d'Évreux, — splendeurs d'un instant, les premières splendeurs de ce règne du courage, des folies et des amours. — Ceux-là passés, il faut attendre plus d'un siècle avant de revenir au château de Navarre. On dirait le palais de cette belle princesse qui doit dormir plus d'un siècle avant l'heure du réveil. Dormez, jeune fille, dormez; laissez les soldats se battre, et les villes tomber, et les princes abandonner les rois, leurs maîtres. Laissez la ronce et la ruine défendre l'entrée de ce palais du repos et du sommeil, l'heure de vous réveiller ne viendra que trop vite. Le 23 septembre 1603, Henri IV vint à Navarre avec sa seconde femme, Marie de Médicis; tout comme le roi François Ier, Henri IV portait la reine en croupe; on ne dit pas quelle était la dame suivante, mais soyez sûr qu'il y en avait une; Henri IV trouva que Na-

varre était une ruine; en effet, au bout de cinquante ans, c'est à peine si l'on reconnaissait la trace du château de Jeanne d'Évreux. — Plus tard encore arrive le tour des ducs de Bouillon, Henri de la Tour, comte de Beaufort, filleul de Henri II. — De cette source vive, bientôt tarie, devait sortir le grand Turenne. Le père de M. de Turenne, Maurice de la Tour, deuxième comte d'Évreux, avait fait bâtir, en 1656, le dernier château de Navarre, que la spéculation vient de démolir. Mansard éleva les murailles, Lenôtre dessina les jardins. En tout ceci, Lenôtre se conduisit comme un grand artiste qu'il était; il savait dompter la plus rebelle nature : les eaux étaient forcées de lui obéir, les arbres grandissaient à sa voix, les gazons s'étendaient au loin sur un signe de sa main; les arbres des pays chauds accouraient autour des bassins qu'il avait creusés, les cygnes y venaient prendre leurs ébats; la maison s'élevait en même temps que s'étendaient les jardins; œuvre merveilleuse, œuvre complète à laquelle le peintre, le statuaire, tous les arts avaient travaillé à l'envi. Une fois disposées, ces nobles demeures se remplirent des plus grands noms de la monarchie française : le duc d'Orléans, le prince de Conti, le duc de Vendôme, le duc de la Rochefoucauld et ses frères, la duchesse du Maine, et cette belle duchesse de Mazarin, qui pensa être reine de France. Les poëtes et les beaux esprits, dont les grands de ce monde ne peuvent se passer, se trouvèrent naturellement mêlés à cette belle compagnie, si grande, que jamais la Normandie n'en avait vu de pareille. — Lafare et Chaulieu faisaient les délices de Navarre; Chaulieu surtout, enfant de ces domaines, né à l'ombre de cette forêt, bercé au murmure de ces eaux limpides. Il avait eu de son patrimoine un petit coin de terre qui convenait au duc de Bouillon : Lenôtre avait même déclaré qu'il ne pouvait pas se passer de cette prairie pour l'ordonnance de son parc. Le duc envoya chez le poëte son homme d'affaires, avec l'ordre d'acheter, à tout prix, le petit champ du poëte. Chaulieu laissa prendre, sans marchander, ce coin de terre dont tout autre propriétaire normand eût tiré un grand parti; le duc de Bouillon, trouvant que son voisin était un gentilhomme, le traita en gentilhomme; l'esprit de Chaulieu fit le reste, et avec son esprit, son bon sens, son tact parfait, sa retenue un peu normande, ce grand art de plaire aux grands seigneurs que recommande le poëte Horace comme le plus difficile de tous les arts :

Principibus placuisse viris non ultima laus est!

Bref, ce courtisan, homme aimable, homme habile, bel esprit qui ne parlait qu'à son tour, favori sans bassesse, flatteur de bon goût, honnête homme

enfin, Chaulieu le poëte obtint la permission de devenir l'amoureux en titre de madame la duchesse de Bouillon elle-même : ce fut tout ce qu'il en eut, mais il n'en rêvait pas davantage. J'imagine même que s'il eût été pris au mot, l'aimable poëte, il se fût trouvé très-embarrassé d'une intrigue réglée avec cette grande dame, « qui avait de l'esprit et de l'in« telligence comme quatre démons, et de la méchanceté comme qua« torze diables, » au jugement du duc de Saint-Simon. — En même temps que s'en va la monarchie française, disparaît dans le même nuage la maison de Bouillon. Le château de Navarre se devait souvenir des licences de la régence. Le luxe est au comble, tout comme le vice. En 1749, il n'y a pas encore un siècle, dans ce château vendu à l'encan et dont pas une pierre n'est restée sur la pierre voisine, arrive le roi Louis XV, magnifique, charmant, heureux! Il conduisait à sa suite les lestes compagnes de sa chevauchée : madame de Pompadour, madame de Brancas, la marquise d'Estrades, la marquise de Livry. Le jeune duc de Bouillon, quatrième comte d'Évreux (il avait vingt-quatre ans), compromit ce qui restait de cette grande fortune pour recevoir royalement le roi de France. En cinquante jours le duc fit construire ce qu'on appelait le petit château de Navarre, tout exprès pour que le roi y pût passer une seule journée. Dans le salon étaient représentées les favorites des rois de toutes les époques; reine de toutes, madame de Pompadour éclipsait ses rivales. Hélas! c'était la fin de toutes ces grandeurs. C'est toujours au plus fort de l'orgie, la statue du Commandeur qui vient interrompre les amours, les folies et les crimes de Don Juan. La débauche, horrible fantôme, se promène en manteau de souveraine dans les ruines de cette maison royale, devenue un lieu d'horreur et de confusion : *Ibi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat.* Écrasé par la première révolution, la vraie révolution, le château de Navarre se releva un instant sous la volonté de l'empereur Napoléon, impuissante à relever Versailles. Au château de Navarre, l'impératrice Joséphine, après son divorce, vint expier ses heures suprêmes de joies, d'orgueil, de triomphe! Que de larmes elle a versées dans ces splendides murailles! Quelle solitude après tant de bruits immenses! A-t-elle appelé assez longtemps cet empereur qui ne devait pas venir!

Trop heureuse encore si elle eût pu rester cachée dans les ombrages de Navarre, si la forêt d'Évreux eût pu calmer ce pauvre cœur agité de tous les regrets! Et maintenant c'en est fait à tout jamais du château de Navarre : les ducs de Bouillon sont morts, la maison a été démolie, les arbres ont été coupés, les jardins dessinés par Lenôtre sont vendus en

détail aux fermiers normands; allons, c'est maintenant votre tour, accourez, les travailleurs; soyez les bienvenus, les laboureurs. Usines, moulins, enclumes, marteaux, emparez-vous de l'emplacement de ces magnificences royales. Plus de gazons, plus de palais, plus d'eaux vives et murmurantes, plus de récits de gloire et de combats, plus d'écussons, plus d'armoiries, plus rien, juste ciel! des élégances et de la poésie d'autrefois!

Dans l'arrondissement d'Évreux, vous aurez aussi un regard pour ce joli petit village de Mesnil-sur-l'Estrées; la vallée est fraîchement arrosée par la rivière d'Avre. Neuve-Lyre, sur le bord de la Rielle; Pacy, ville forte autrefois, agricole aujourd'hui; Rugles, qui forge le fer, qui travaille l'acier, qui fabrique les plus riches étoffes; Verneuil, qui n'a rien gardé, Dieu merci! de ses deux tours, de ses quarante-trois tourelles, de ses cinq portes principales. Dans la plaine d'Ivry, à huit lieues d'Évreux, Henri IV a battu les ligueurs du duc de Mayenne. — L'arrondissement des *Andelys* nous rappelle tout de suite la forteresse qui supporta les plus hardis exploits de Richard *Cœur-de-Lion* et de Philippe-Auguste. — A *Bourg-Beaudouin*, dans cette longue avenue de vieux ormes, le mari de madame Roland s'est tué de ses mains. Les vives et courageuses clartés dont madame Roland s'est entourée dans sa vie et dans sa mort ont jeté dans l'ombre ce noble vaincu de la Gironde; et pourtant, par la modération de son esprit et les bons sentiments de son cœur, Roland méritait de tenir sa place parmi les honnêtes gens qui auraient pu sauver la révolution française de tant de crimes. Cette mort en plein champ, loin de tout secours, est tout à fait un trait d'héroïsme. Dans ces temps affreux où c'était un crime d'ouvrir sa porte aux proscrits, ce proscrit eût-il été votre père, Roland s'est tué, en plein air, pour ne compromettre personne. — A *Charleval*, Charles IX, couvert du sang de ses sujets, espérait trouver le repos qui le fuyait toujours.— *Écouis*, dont Enguerrand de Marigny fut le bienfaiteur. — *Fontenay*. Chaulieu a écrit de charmants vers sur les arbres de Fontenay : *Beaux arbres qui m'avez vu naître, bientôt vous me verrez mourir!* Là était sa maison, là vivait son père; là il se reposait de cette vie dévorante : fêtes, luxe, festins, courtisans! — Entendez-vous ce grand bruit? voyez-vous cette immense fumée? Quand il fait nuit, quelle est cette flamme qui brille? — Ce sont les fourneaux, forges, martinets, laminoirs de *Romilly*. — *Gisors* enfin, la ville forte d'autrefois, ville poétique aujourd'hui. — Riche cathédrale sur laquelle le treizième siècle a répandu ses plus exquises élégances; Gisors, non moins que le Château-Gaillard, nous

PUBLIÉ PAR ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR.

déta
com
mov
mag
et n
son
poé
I
joli
ros
vill
tra
rie
rel
d'I
roi
su
Au
or
co
da
pe
ce
au
et
D
se
p
d
I
(
(
:

exquises élégances: Gisors, non moins que le Château-Gaillard, nous

LA NORMANDIE.



Typ. Lacrampe et Comp.

PAYSANNES ET LAITIÈRES DES ENVIRONS DE COUTANCES.

PUBLIÉ PAR ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR

rappelle les combats, les assauts, les vengeances. Robert de Belesme, le Vauban du moyen âge, avait bâti le château de Gisors, par les ordres



même de Guillaume *le Roux*, et tout exprès pour mettre à l'abri du roi de France la province de Normandie. Maître du cours de la Seine, maître de Mantes, de la Roche-Guyon, de Vernon, Guillaume le Roux, par le château de Gisors, couvrait la route haute qui conduisait de Pontoise à Rouen. Le château de Gisors inquiéta longtemps les rois de France; il fut un grand sujet de convoitise pour Philippe-Auguste jusqu'en 1193. — Dans l'arrondissement de *Bernay* vous avez *Beaumont-le-Roger*, un château fort posé sur un rocher inaccessible; le rocher est debout, le château est tombé tout comme est tombée l'abbaye fondée par le comte de Meulan. — Sur la Charentonne la femme de Richard II, Judith de Bretagne, avait fondé une abbaye de Bénédictins; là elle fut enterrée, là elle repose encore, plus heureuse que la reine Mathilde elle-même. — *Brionne*, guerrière et pédante: Guillaume *le Conquérant* y tint une espèce de concile. — *L'abbaye du Bec*; à ce nom seul les amis de l'ancienne histoire sentent retentir un regret dans leur cœur: autant et plus peut-être que Jumiéges et Saint-Wandrille, l'abbaye du Bec fut une réunion savante des intelligences les plus

avancées du onzième, du douzième et du treizième siècle. La première école qui ait remis en honneur les langues de l'antiquité, c'est l'école de l'abbaye du Bec. Nobles murailles! Loin du bruit des armes, loin des passions sanglantes, on y cultivait en paix les arts, les sciences, la poésie, la théologie enfin, cette science mère des sciences, la science des nobles esprits, des plus grands politiques! Dans ce coin de terre que la guerre respectait souvent, les plus nobles familles de la France et de l'Angleterre envoyaient les enfants destinés au gouvernement des deux pays, avant de devenir ennemis, ils étaient condisciples; ils se réunissaient dans la même école avant les luttes terribles du champ de bataille ou du conseil des princes. — De l'abbaye du Bec les plus vieilles parties sont détruites; l'église, qui était un chef-d'œuvre, a été renversée, les murailles restées debout attestent encore les magnificences d'autrefois. La campagne du Neubourg est célèbre entre ces riches domaines; campagne fertile, mais fertile comme un immense champ de blé. Dans le château du Neubourg (nous laissons là l'histoire féodale) a été trouvée cette grande fête de tous les jours et de tous les arts, l'opéra! Ce même Pierre Corneille, à qui la France agrandie devait déjà sa première comédie et sa première tragédie, le *Menteur* et le *Cid*, il eut encore l'honneur d'écrire le premier opéra : la *Toison d'or*. M. le marquis Sourdiac de Rieux, seigneur de Neubourg, était un de ces hommes ingénieux qui font tourner, même leurs plaisirs, au profit des beaux arts. Esprit distingué, homme d'un goût inventeur, il fut le premier à se demander si, en effet, la pompe du spectacle, la magnificence et la variété de la décoration, un peu de chant et quelques belles personnes qui dansent, ne pourraient pas ajouter encore à l'intérêt, à la grâce, à l'illusion dramatique? Ainsi fit-il. Il trouva, en se jouant, cette grande fête des oreilles et des yeux, cet art magnifique auquel la France a dû tant de chefs-d'œuvre, rendus populaires par la réunion irrésistible de tous les arts. Était-il possible, je vous prie, de mieux payer sa dette aux arts, au génie, aux joies honnêtes d'une nation? Vous avez vu la comédie, la tragédie, l'opéra glorifier la Normandie; vous verrez tout à l'heure que la Normandie a trouvé le vaudeville! — Le *Cid* et le *flonflon!*

Pas un lieu de cette admirable province qui n'ait été illustré par quelque savant travail; à chaque pas on rencontre une ruine ou un livre. Un seul arrondissement du département de l'Eure, *Pont-Audemer*, est le sujet de deux gros tomes [1]. A chaque cité de son adoption,

[1] *Essai sur l'arrondissement de Pont-Audemer*, par M. Canel.

l'historien commence par se perdre dans la nuit des temps. La nuit des temps pour nous, c'est la première invasion des Danois : toujours est-il que déjà, en l'an 1094, les comtes de Meulan s'appelaient, tout comme les rois, seigneurs de Pont-Audemer *par la grâce de Dieu!* Ils étaient forts et puissants, leur ville était heureuse et riche : ils ont été les bienfaiteurs de l'église *Sainte-Marie du Bec*. Robert de Meulan, sire de Pont-Audemer, fut le conseiller et l'ami du roi Henri Ier. « Dans les « plaids il était le défenseur de la justice, sur le champ de bataille il « donnait la victoire... A son gré les rois de France et d'Angleterre se « juraient amitié ou se déclaraient la guerre. » Le fils de celui-là, Wallace, est appelé dans les histoires « le plus grand des seigneurs « normands, tant en naissance et dignité qu'en revenus et alliances. » Dans les croisades, le comte de Meulan cédait le pas au roi de France Louis le Jeune, à l'empereur Conrad, à Frédéric son neveu, à Robert de France, duc de Bourgogne, et à pas un autre ; où notre Wallace portait sa noble bannière, il marchait, comme c'était son droit, même avant le comte de Flandre. — Nous passons bien des guerres ; mais cependant il faut dire que la ville de Pont-Audemer eut l'honneur d'être assiégée par le connétable Duguesclin et par l'amiral de Vienne. Pour comble d'honneur, ces deux capitaines firent à la ville de Pont-Audemer les honneurs du canon. Plus d'un roi de France a passé dans ces murailles ; Louis XII y fit son entrée en 1492 ; en 1531, la reine, le dauphin, le duc d'Angoulême : dix ans plus tard, François Ier lui-même entrait dans la ville, au bruit réjouissant des soixante-six pièces d'artillerie placées sur les remparts. — Charles IX y passa en 1563, et la ville appauvrie eut grand'peine à trouver trente-six moutons, six veaux et quatre bœufs pour fêter la bienvenue du roi ! — Pont-Audemer se rappelle encore la peste de 1668 ; c'était la cinquième fois que le fléau visitait ces tristes contrées. — La ville des vieux temps était une ville importante par sa situation sur la Reille et sa communication avec la Seine. La ville est bien située, elle est entourée de larges fossés remplis d'une eau vive ; — la plus vieille église de Meulan, c'est l'*église de Saint-Germain;* on la croit chargée de *treize cents ans,* dans le pays. — Les cuirs de Pont-Audemer sont des plus recherchés, la campagne est fertile, les antiquités romaines n'y manquent pas. L'amiral Annebaut, qui avait son château à deux lieues de Pont-Audemer, avait tenté de rendre la Reille navigable jusqu'à sa maison ; mais la maison n'a pas été achevée, le canal est resté à demi construit. — *Berville-sur-Mer* se sert, pour engrais, de toutes sortes de petits poissons bons tout au plus

à fumer les terres. — *Bargeville* est ce gros bourg qui fournit aux gourmands de France et d'Angleterre les moutons de pré-salé tant recommandés par Brillat-Savarin, Grimod de la Reinière et l'illustre Carême : en fait de moutons, Carême n'estimait que le pré-salé. — Une jolie partie de ce canton, c'est *Bourg-Achard;* la plaine est riche, les prairies se mêlent aux champs de blé, les fruits sont beaux, un beau cheval des prairies de Bourg-Achard rappelle les formes, la vigueur et la force d'un cheval anglais; on estime les pierres de taille de *Caumont*, les mégisseries de *Corneille,* les coutils de *Lieuray,* jadis le chef-lieu du pays du Lieuvain. Le *Marais-Vernier* est d'une fertilité fabuleuse, même en Normandie; figurez-vous un immense jardin potager de sept mille deux cents arpents, tout y pousse, tout y vient à merveille, *la grande mare* est remplie de poissons; on voudrait peindre l'abondance, on n'irait pas plus loin que le Marais-Vernier. A *Fatouville,* sur la côte, deux arbres jumeaux, deux sapins géants, servent de guides aux navigateurs le long des côtes; on les appelle *les Bons hommes.* Non loin de Fatouville, la fontaine de *Jobles* sort de terre, déjà violente, et à peine sortie, elle fait tourner le moulin à blé, elle donne le mouvement à la papeterie; bientôt la fontaine devient un ruisseau, mais ce ruisseau n'est pas au bout de ses peines; à cent pas de là, il tranche en cinquante parties les blocs de marbres les plus durs. — Enfin, après quelques tours dans la prairie, cet infatigable filet d'eau retombe en cascade dans la Seine, qui l'entraîne avec elle à l'Océan. Du véritable labeur normand cette fontaine de Jobles est l'image.

Ceci dit, rappelez-vous que nous avons longé Quillebeuf quand nous étions montés sur le bateau à vapeur, et vous aurez vu au grand complet l'arrondissement de *Pont-Audemer.* — Les ruines du *département de l'Eure* sont nombreuses et d'un intérêt puissant. A côté de l'abbaye du Bec, vous rencontrez les ruines de l'abbaye de Bernay, rien que des ruines; et encore on se consolerait, si les chartes de ces abbayes avaient été sauvées! C'était là un des plus grands rêves de Colbert, de faire transcrire dans un immense cartulaire les chartes éparses du royaume de France; noble projet! et peut-être que, les trouvant réunies, la révolution française les eût respectées. Que les Romains, ces maîtres-géants, aient traversé ce territoire, tout l'atteste, surtout les deux voies antiques, l'une qui conduisait de Lillebonne à Évreux, et qui va s'inclinant vers le nord dans la plaine du Roumois; l'autre qui, partant du vieil Évreux, traverse la grande route et se rend à la station de poste nommée le Marché-

Vieux [1]. L'abbaye de Bernay, à laquelle cette voie romaine nous conduit de nouveau, est, avec la partie de l'église de Fécamp, qui date du règne de Richard Ier, le plus vieil édifice de l'époque romane que possède la Normandie; l'abbaye de Bernay est la digne contemporaine de Jumiéges. — La nef de l'église de *Fontaine-la-Soret* est d'architecture romane; la fenêtre du chœur est ornée d'un grand vitrail représentant saint Jean-Baptiste, le clocher est carré et pur roman. A *Cerquigny,* les villageois prient encore pour la duchesse Judith, qui leur a laissé ces beaux pâturages. La porte de l'église est un monument remarquable du onzième siècle; mais de l'église c'est tout ce qui reste. — *Brionne*, d'origine celtique aussi bien que Bernay, servait de passage entre les plaines du Roumois et celles du Vexin; Brionne appartenait aux premiers ducs normands. — L'église de *Chambrois* est dédiée à saint Martin, un des premiers saints des Gaules nouvellement chrétiennes; le portail rustique offre cependant un joli groupe de six colonnes et arcades romanes. — De l'abbaye primitive du Bec, il ne reste plus qu'une tour carrée. La sainte abbaye reconnaissait pour son fondateur Hellouin, vassal du comte de Brionne. Quand nous parlions plus haut de l'abbaye du Bec, nous aurions dû raconter qu'un jour saint Anselme se présentant devant le pape Alexandre II, le pontife se leva : « Ce n'est « pas, dit Alexandre, à l'archevêque de Cantorbéry, ce n'est pas au « primat de l'Angleterre que je rends cet honneur, c'est à mon ancien « maître de l'abbaye du Bec. » Hospitalière maison; elle s'ouvrait à qui demandait du pain, à qui demandait la science. Plusieurs fois bâtie, renversée, relevée, elle eut pour ses consécrateurs l'archevêque Lenfranc (1077), Rotrou, archevêque de Rouen (1178) : cette fois Henri II assistait à cette pieuse cérémonie avec son fils Henri au *Court-Mantel*. — En 1273, la tour tomba sur l'église :

De la nef une grande partie
Cassa la tour de l'abbaye.

Et sous ces ruines fut retrouvé le corps de l'impératrice Mathilde, renfermé dans une peau de bœuf, selon l'usage des sépultures royales. — Durant les guerres de 1356, l'église fut démolie, pour qu'elle ne servît pas de retranchement aux Anglais; les soldats du duc de Clarence mirent toute l'abbaye au pillage, et même ils emportèrent les plaques d'argent du tombeau de Mathilde. Sous le roi Louis XII, les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur arrangèrent l'église à leur usage. François Ier déjeuna dans l'abbaye au mois de juillet 1532, et il parut charmé

[1] *Antiquités de la Normandie,* tome IV, page 367.

de la beauté du lieu et de la fraîcheur des eaux. Cette riche abbaye avait donné lieu au dicton :

> De quelque côté que le vent vente,
> L'abbaye du Bec a rente.

— *Ecouis* était une des quatre baronnies de l'abbaye du Bec. Son église a le mérite d'une date certaine; commencée en 1310, elle fut achevée en 1313; pour tout ornement, l'église, sur les piliers latéraux de son portail, porte la statue d'Enguerrand de Marigny et la statue de sa troisième femme, Alips de Mons. Placée dans une plaine bien disposée, l'église d'Ecouis montre tout au loin les deux clochers de son portail. La révolution a brisé les statues et le tombeau de Marigny; sur le tombeau d'Enguerrand de Marigny, Charles de Valois, l'ennemi d'Enguerrand, s'accusait de cet injuste supplice dont il était l'auteur.— Jean de Marigny, archevêque de Rouen, Blanche de Gamaches, Pierre de Roncherolles, Marguerite de Châtillon, Françoise Hallevain, avaient leurs tombeaux dans l'église d'Ecouis. Parmi ces épitaphes, on lisait, non sans horreur, l'épitaphe de Berthe, fille du comte de Châtillon-sur-Marne. Berthe épousa le châtelain d'Ecouis, elle en eut un fils après un an de mariage: le fils, envoyé dans l'Artois, suivit la fortune de Charles VIII en Italie, et lui sauva la vie à Fornoue. A Bourges, il vit la dame d'Ecouis; il en fut amoureux une heure, et la dame accoucha d'une fille chez la duchesse de Bar. Dix-huit ans après, le jeune homme, enfant de l'inceste, épousait Cécile; et quand ils se reconnurent incestueux, ils moururent de honte et de douleur. On leur a fait l'épitaphe suivante : « *Ci-gît l'enfant, ci-gît le père; ci-gît la* « *mère, ci-gît le frère; ci-gît la femme et le mari : ce ne sont que deux corps* « *ici!* Anno Domini 1502. » Parmi les rares antiquités mérovingiennes et carlovingiennes de la Haute-Normandie, le département d'Évreux avait conservé l'église de Saint-Samson, une église du sixième siècle, cent ans avant que Saint-Filbert et Saint-Wandrille eussent enrichi la rive droite de la Seine de ces chefs-d'œuvre de l'art chrétien. Un jour que Childebert chassait dans la forêt de Brotonne, chère aux Mérovingiens, saint Samson, un évêque gaulois, vint au roi, lui demandant justice pour les pauvres opprimés. Childebert accueillit le saint évêque avec respect : mais, après avoir agréé sa demande, il le pria à son tour de délivrer la contrée d'un serpent caché dans une caverne voisine. — Saint Samson ordonna au serpent de traverser la Seine. Childebert reconnaissant éleva cette abbaye en l'honneur de saint Samson. — Eh bien! ce monument antérieur aux hommes du Nord qui en ont respecté si peu, il

est tombé faute d'un peu d'assistance! Nous avons tort de tant crier contre les démolisseurs, nous sommes aussi impitoyables qu'eux. — Dans un bon travail sur *les antiquités de l'Eure*[1], M. Leprévost a raconté d'une façon très-intéressante les découvertes récemment faites dans le diocèse d'Évreux : il a tout vu et tout décrit, aqueducs, bains, mosaïques, médailles, origines; il a suivi pas à pas les deux voies romaines; il vous décrit les médailles romaines, les monuments druidiques, si rares dans l'Eure, si communs dans l'Orne, dans la Manche ou le Pays Chartrain; le dolmen de la forêt d'Évreux, les vases et les bracelets en or, et la tasse d'argent du champ de Heuqueville; *l'Antonin, le Valérien* et *la Marianna* du chemin de la Meilleraie; curieux vestiges qui prêtent à ces contrées la majesté de l'histoire. Si bien que, même dans ces gras pâturages, il nous semble que de temps à autre nous allons apercevoir derrière la haie, à l'ombre de la ferme, quelque soldat de César fort inquiet de savoir quelle est la route de *Juliobona à Mediolanum.*

Le département de l'Orne est formé de la partie méridionale de la province de Normandie, du Perche septentrional et du duché d'Alençon. Le département de l'Orne est une suite non interrompue de collines boisées, de vallées cultivées, entourées de quelques landes infertiles; sept rivières principales et neuf cent onze affluents fécondent ces riches pâturages qui fournissent à Paris une grande partie de la viande que Paris dévore chaque jour; le minerai, le marbre, le granit, le porphyre, la marne, sont les meilleurs produits de la contrée; elle a des fontaines heureuses pour les santés chancelantes. Le département de l'Orne produit en grande abondance le lin, le chanvre, la luzerne, les bœufs, les chevaux; il fabrique en nombre infini les toiles, les dentelles, les aiguilles. Forges, hauts-fourneaux, tréfileries, laminoirs, filatures, tanneries; le département pourrait adopter le *fervet opus* de Virgile. — *Alençon* est le chef-lieu du département de l'Orne, ville forte au dixième siècle de notre histoire. Guillaume de Bellesme y fit construire un château au confluent de la Sarthe et de la Brionne; la ville et le château ont appartenu tour à tour au comte d'Anjou, à Guillaume *le Conquérant*, à Henri II, et toujours ainsi jusqu'aux guerres de religion. Alençon se rappelle avec reconnaissance M. de Matignon, qui sauva les protestants des fureurs de la Saint-Barthélemy; mais plus tard la révocation de l'édit de Nantes ruina cette ville de Calvinistes. La ville est située au milieu d'une plaine fertile; elle est grande et bien bâtie; les plus vieux arbres de la contrée l'entourent de leur antique ombrage. L'arrondissement d'Alen-

[1] Annuaire de 1832.

çon n'a guère conservé les traces celtiques et gauloises [1]. La *roche d'Orgères* a été prise long-temps pour un monument celtique; c'est la nature qui a fait tous ces frais-là. On prétend, dans le pays, que le diable, évoqué à minuit à la roche d'Orgères, ne manquait jamais d'apparaître et de donner à qui l'invoquait deux bœufs noirs. — D'autres roches, qui n'ont pas des noms moins formidables, sont certainement des monuments druidiques. — Sur la bruyère d'Héloup un antiquaire a trouvé une monnaie celtique en or. — Les vieilles pierres des prêtres gaulois sont entourées encore aujourd'hui de piété et de respect. A l'endroit où la presqu'île se joint à la plaine, s'élève un véritable *tumulus*. Là vivait, il y a douze cents ans, l'ermite de Saint-Emery avec son ami saint Léonard, qui fut assassiné par sa servante. A Comenil, la *pierre de la Tremblaie* est en grande vénération; des étangs, des bois de chênes, des bruyères, complètent toutes ces superstitions et les expliquent. Une simple chapelle dédiée à la Vierge est célèbre par ses miracles; cette chapelle a nom : *la Retière*. — Les monuments romains du canton d'Alençon ont été laissés là par les lieutenants de César. On a ramassé, dans les champs, des médailles : *Romæ et Augusto, à Rome et à l'empereur;* à Séez, dans un puits, on a trouvé des *Trajan*, des *Antonin* et des *Faustine :* nul doute qu'Alençon ne soit d'origine romaine. — Le *Camp de César,* autrement dit le *Châtelier,* est une enceinte ovale disposée sur le penchant d'une bruyère élevée. Là étaient les bastions, ici la tranchée : du rempart la vue embrasse les bruyères et les hauteurs où s'élevait jadis la ville d'Exmes; la voie romaine d'Évreux et du Pays Chartrain venait aboutir au camp de César. Quant au moyen âge, il a laissé dans ces contrées une empreinte moins effacée : on le reconnaît à ses ruines. A la butte de Chaumont, qui domine les bois d'Écouves vers Carouges et Séez, vous rencontrez des restes de bastions, puis un fossé, et après le fossé les fondations d'un donjon : cette forteresse est l'œuvre des premiers Normands. Un ermite est venu poser sa tente chrétienne sur ces débris de la guerre. — Dans ces lieux sauvages vivait et régnait, par son courage et par sa beauté, la dame de Mabille, le *patriæ scutum*, le bouclier de la patrie, comme il est dit dans son épitaphe. Elle s'était bâti une citadelle contre les invasions des Manceaux : fière et hardie, elle avait résisté même aux seigneurs normands, qui la firent assassiner par le chevalier Hugues de Sagey, dans le château de Bure en Dive. — Si nous gagnons l'extrême frontière de la Normandie vers le Maine, nous rencontrons

[1] *Antiquités de la Normandie*, tome IX, page 2.

les ruines d'une redoutable forteresse placée là par Geoffroy d'Anjou, laquelle forteresse a coûté bien du sang. On vous montre encore un lieu appelé *la Fosse de la Bataille*, contre laquelle furent acculés les Anglais de l'invasion; ils étaient venus quinze mille, avec deux cents pièces d'artillerie, pour emporter le fort de Saint-Cénery. Gracieuse ruine aujourd'hui! La vieille muraille abrite de beaux jardins, le donjon est tout couvert de fleurs des champs. — Une autre forteresse non moins redoutable, ce fut la forteresse d'Alençon, un bloc du dixième siècle, construit par Jean de Bellesme III. Tout est encore debout, et rien n'y manque : créneaux, mâchecoulis, fenêtres carrées, toit arrondi; sinistre monument dont on a fait une prison. *Essay*, *Boitron*, *Saint-Léger* sur la Sarthe, *Courtomer*, avaient leur château fort. Les ruines de Courtomer sont le plus curieux ornement de ce beau pays. — La ville de Séez, enfin, n'était pas la moins défendue; ville heureuse qui s'est débarrassée de ses tours, de ses donjons; elle a comblé ses tristes fossés, brisé ses palissades: elle s'est faite libre. Le château de Carouges, au contraire, est assez conservé pour vous donner une juste idée du caractère de défense particulier aux demeures féodales du quatorzième et du quinzième siècle. Le château décrit avec tant d'exactitude par M. Monteil, on le dirait copié sur le château de Carouges. On entre par un donjon carré, flanqué de quatre tours. Plusieurs portraits historiques sont conservés dans le château : Jean de Carouges, tué en duel pour avoir insulté une femme; le comte de Fiesque, Louis XIV, Charles Ier, Marie Leckzinska; Jean le Veneur, tué à Azincourt : au pied du portrait on a placé l'armure que portait ce vaillant capitaine. A Carouges a couché Louis XI se rendant au pèlerinage du Mont-Saint-Michel. — Non loin de là, il faut saluer le château du Matignon qui sauva les protestants : ce château s'appelle Aurey; il renferme de riches sculptures. L'église contenait le tombeau de François de Sally, tué à Paris. — Le château de Touvois est une miniature féodale. — Les chapelles : Saint-Cénery était une église toute normande et du style roman; mais, hélas! la charmante église a été gâtée par les arrangeurs : un affreux architecte de campagne a percé des fenêtres dans ces murailles solides, il a refait à neuf le portail! — A la Roche-Mabille vous remarquez des fonts baptismaux par immersion. — Saint-Lomer rappelle le onzième siècle: l'église de Courtomer appartient au style de transition; Saint-Denis de Sarthon présente d'assez belles sculptures; l'église d'Essay est du onzième siècle : on prendrait sa tour carrée pour un petit donjon féodal. *Notre-Dame d'Alençon* est un remarquable édifice du quinzième siècle, édifice d'un caractère calme, d'un

aspect sérieux : les vitraux, tout chargés d'emblèmes ou d'histoires bibliques, remplissent la nef d'une clarté poétique; le portail est percé de trois arches, chacune de ces trois arches est surmontée d'une pyramide: les sculptures, les galeries, les niches, rien ne manque; le tonnerre a brisé la flèche qui complétait l'élégance de ce beau monument. La révolution, plus brutale que le tonnerre, a brisé dans les caveaux de l'église les tombeaux des comtes d'Alençon : on regrette surtout le tombeau du duc René et de sa femme. Dans l'église on voit encore la statue agenouillée de Marguerite de Lorraine, la femme de ce duc de Joyeuse que nous avons vu un instant gouverneur de Normandie pour le roi Henri III. — *Saint-Léonard d'Alençon* est du quinzième siècle. — *Séez*, ville épiscopale, bâtie sur l'Orne. La cathédrale de Séez appartient au treizième et au quinzième siècle. Aux travées simples et austères de la nef, aux colonnes en faisceaux, galeries unies, trèfles, rosaces, colonnes flûtées des fenêtres, vous reconnaissez le gothique de jeune date, pendant que l'élégance déjà recherchée de la façade, la tour percée à jour, les gracieuses ouvertures du chœur annoncent le gothique fleuri. La cathédrale de Séez est une des plus belles œuvres gothiques de la Basse-Normandie. — *Saint-Germain* d'Argentan ne peut guère se comparer à la cathédrale de Séez; pourtant c'est là encore du beau gothique. Les deux flèches qui dominent le portail d'Argentan menaçaient ruine : M. Alavoine les a raffermies avec un rare bonheur. Argentan est une jolie ville normande, d'un agréable aspect. Argentan occupe ce qu'on appelait au moyen âge le *pays d'Exmes, Hulmensis regio*. Là aussi se rencontrent les pierres druidiques, dolmen, tumulus; la pierre de *Gargantua*, la *longue roche*, la *butte du Hou;* le camp de *Bies*, tour à tour occupé par les Romains, par les Normands : ce sont là autant de vestiges de cette antiquité que les peuples modernes recherchent comme des titres de noblesse. Ainsi, au *Châtelier*, ou camp de César, dans l'arrondissement d'Alençon, il nous faut ajouter, dans l'arrondissement d'Argentan, le *camp de Goul*, le *camp du Fouilher*, le *camp des Romains*, dans la ligne d'Exmes à Brières. Ces camps nombreux ont tous fourni leurs preuves d'antiquité romaine. — *Bellesme* [1], voisin de la source de l'Orne; l'abbaye n'était pas loin vers le nord. La place forte d'Argentan a vu, sur ses murs et dans ses murs, Guillaume le Conquérant, son fils Henri et tous les princes de cette famille vaillante, et plus tard notre roi Henri IV. Le vieux château de Bailleul a fourni des rois à l'Écosse vers la fin du treizième siècle; on y voit encore quelques restes de la sculp-

[1] *Mémoires des Antiquités de la Normandie*, tome IX, page 470.

ture normande. Le château de Force-Auvray, sur le bord de l'Orne, fut bâti par Anne des Montgommeri : dans l'une des tourelles, la *tour des morts*, étaient déposés les restes de Montgommeri. Le castel du *Repos*, à deux lieues de la forêt, et flanqué de quatre tours bien couvertes, est une fantaisie du seizième siècle, tout en granit : le castel de *Sacq-Étroit* sera bientôt une ruine. La Frenaye-au-Sauvage et les *Yvetaux* sont remplis du souvenir de cet illustres magistrats, l'honneur du parlement de Normandie : Guillaume Vauquelin, qui a rédigé la *Coutume normande* en 1589 ; des Ivetaux, le précepteur du roi Louis XIII : Jean des Ivetaux le poëte. La *Tour ronde* est restée debout, protégée sans doute par la fée bienfaisante des Carouges. Douce fée, elle se montre encore sur les créneaux, enveloppée dans sa longue robe de lin. Du côté d'Argentan, sur la Dive, s'élève le château d'Aubry. *Giel*, *Fenualen*, *les Noës*, Boucy, méritent à peine un regard. Rabodanges n'est qu'une maison moderne ; mais le château d'O est un chef-d'œuvre du quinzième siècle : les nobles souvenirs le protégent contre l'indifférence des hommes. On vous montre dans le château d'O la chambre habitée par Isabeau de Bavière. L'ancien château d'Argentan, aujourd'hui le tribunal, est un grand bâtiment à trois pavillons ; la tour couronnée s'élève au centre de la ville, couronne du quatorzième siècle. Voilà pour les châteaux. Les églises sont moins nombreuses. *Brionge*, de construction romane, est ornée de la tête de Guillaume *le Conquérant* : la tête ronde, les oreilles saillantes, les tempes énormes. *Monty-voult* est de style roman. Le portail et l'entablement sont chargés de figures, et même quelques-unes de ces sculptures annonceraient plutôt le temple de Vénus que la chapelle de la Vierge. *Saint-Martin* est plus orné, d'une façon plus honnête : clochetons, pinacles, dentelures, balustrades ; la chapelle de Mesnil-Glaise, sur les roches des bords de l'Orne, renferme une statue de saint Roch, qui attire de nombreux pèlerins ; la chapelle de *Crèvecœur* n'est pas moins honorée ; Saint-Loys, Saint-Léonard comptent aussi de nombreux fidèles. — Entre autres vestiges des temps passés, dans l'abbaye de *Saint-André-en-Goufforn*, de l'ordre de Cîteaux (dans le diocèse de Séez), fondée par le fils de Guillaume de Bellesme, Guillaume de Talven, comte d'Alençon et de Ponthieu, ont été trouvées les plus belles chartes et les mieux conservées de la province ; lettres patentes de Henri II, de l'impératrice Mathilde, de Guillaume, comte de Ponthieu ; bulles du pape Lucius II, du pape Alexandre III, d'Urbain III, de Célestin III, et douze cents autres. Toutes ces chartes sont relatives à l'abbaye de Goufforn ; curieux détails

qui jettent un grand jour sur les mœurs, les habitudes et les volontés du moyen âge[1]. On sait même quel était le cérémonial de l'installation des évêques de Séez dans les quatre derniers siècles[2]. L'évêque, ses bulles à la main, se rendait à Séez, dans l'abbaye de Saint-Martin. Le lendemain le prélat, vêtu d'un habit de cavalier, l'épée au côté, la botte au pied, l'éperon au talon, montait un cheval de bataille, et s'en allait, dans cet accoutrement guerrier, jusqu'à la porte d'Alençon; là, il prenait une soutane, un manteau long, un tricorne, et il changeait son cheval contre une mule pacifique. Arrivé sur la place de la cathédrale, l'évêque était débotté et revêtu de ses habits pontificaux; il allait ainsi, marchant sur du linge blanc, jusqu'à la porte de l'église. La porte était fermée; l'évêque demandait à entrer, ses bulles à la main : alors arrivait le prieur de l'église, qui faisait jurer au prélat qu'il conserverait les biens de l'église, qu'il défendrait ses immunités; et l'évêque, la main sur l'Évangile, jurait : — *Juro hæc omnia!* — A Bailleul, Robert de Bellesme avait élevé un fort contre les excursions des seigneurs d'Exmes. — *Notre-Dame du Bois Saint-Évroult* se glorifie d'Orderic Vital, l'illustre historien de la Normandie. Otez les œuvres d'Orderic Vital, et cette histoire brillante de Normandie et d'Angleterre n'est plus que confusion et ténèbres. — Exmes est un lieu de batailles. — Le château de *Gau* appartenait à Raoul, connétable de Normandie. — Du Guesclin a passé par *Clos-la-Ferrière*, qu'il a fait démanteler. — Le *haras du Pin* attire à ses courses les plus beaux chevaux du Calvados, de l'Eure, de la Manche, de l'Orne, du Pas-de-Calais, de la Sarthe, de la Seine supérieure. — A *Ranci* se livra, en 1432, ce combat de trente Français contre trente Anglais, à la gloire des champions de la France. *Vimoutins* à lui seul produit chaque année pour quatre millions de toile de cretonne. — Domfront n'était d'abord que l'ermitage de Saint-Front. Guillaume, seigneur de Bellesme, fit bâtir la forteresse en l'an 1011; Guillaume Ier fut enterré dans l'église *Notre-Dame sur l'Eau*, qu'il avait fait bâtir. — A propos du château de Domfront, vous n'avez qu'à vous répéter la même histoire de siéges, de batailles, de citadelles réparées :

> Puis refist li reis ses châteaux
> Maillorz e plus forts e plus beaux,
> Et plus seurs et meuz gardés[3],

jusqu'à ce qu'un plus fort les renverse. Dans la forteresse de Domfront, le maréchal de Matignon s'empara de Montgommeri, le meurtrier invo-

[1] *Mémoires des Antiquités de la Normandie*, tome VII, page 470.
[2] *Mémoires des Antiquités de la Normandie*, tome X, page 335.
[3] *Chroniques de saint Benoit et de saint Marc.*

lontaire de Henri II, à qui la reine Catherine fit trancher la tête. Domfront, sur sa hauteur pittoresque, domine tout ce pays de forêts, de coteaux, de bruyères, de marais : la ville est triste, mal bâtie, dépeuplée : la cathédrale tombe en ruines : la guerre a visité trop souvent ce rocher formidable que baigne la petite rivière de Varennes. — A Tinchebray, sous la source du Noireau, le duc Robert perdit cette bataille de 1106, qui le livra à son frère Henri d'Angleterre. — De tous ces villages, le plus joli, c'est Bagnolles. Bagnolles s'abrite au fond du vallon de Tené : son lac est entouré de beaux arbres et d'allées pleines d'arbres et de silence : la source thermale jaillit au pied d'un rocher pittoresque, non loin de la petite rivière de Vée, qui serpente doucement sur les rochers dont elle est la fraîcheur et la poésie. Bagnolles, un beau lieu de repos, de santé, de douce et calme oisiveté. — L'arrondissement de Mortagne [1] n'est pas moins fécond en précieux renseignements : *Bouneval* est célèbre par ses pierres druidiques : la *Garenne d'Alluye* contient plusieurs *pierres inclinées*. La fontaine de la Herse, dans la forêt de Bellesme, était dédiée à Vénus, à Mars, à Mercure : *Veneri*, *Marti*, *Mercurioque sacrum*. A Duneau, près Corneray, se rencontrent les *châteaux de César*, au nord et au sud, qui divisent les bassins de la Seine et de la Loire. Les Romains avaient établi, à partir des murs d'Orléans, deux grandes routes parallèles qui conduisaient au bord de l'Océan : la route du nord, par Condé-sur-Iton ; la route du sud, par l'Armorique : un embranchement de la route tournait vers le nord-est par *Exmes*, et *Fontaine-les-Bassets*. Plus d'une forteresse défendait cette voie romaine : le *Camp*, le *Grand camp*, le *château de la Pline* : remontant le passage de l'Eure, *Marminville*, détruit en 1363, au dire de Froissard.

Un établissement romain était à *Mézières*, témoin les marteaux, le charbon, les fragments, les débris de tous genres : à Bellegarde était bâti un château : à *Bubertré* on voit encore les restes des tours : c'est qu'aussi à cette place vous êtes sur la limite de plusieurs petites nations. — A Sainte-Céronne, on a trouvé des tombeaux romains : les Saxons ont passé par là, et tout brisé. *Trouvouvre* a fourni de riches médailles : à la Champinière on a retrouvé des conduits destinés à amener l'eau : si bien que Mortagne peut produire au besoin ses titres de noblesse. A Soligny, le moyen âge a laissé les ruines d'un couvent de trappistes : pour tout dire, c'est l'abbaye de l'abbé de Rancé : c'est là qu'il se retira frappé de remords, et qu'il remit en honneur la règle austère de

[1] *Mémoires de la Société du clergé de Normandie*, tome V, page 90.

Cîteaux. A Soligny, Bossuet écrivait à M. de Rancé, en lui adressant l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre et de *Madame* : « Je vous envoie deux têtes de mort assez touchantes! » Soligny, c'est tout un poëme! — La ville de *l'Aigle* à elle seule a fourni à un savant et respectable magistrat, M. Gabriel Vaugain, la matière de tout un gros tome [1]. La Rille, fougueuse rivière, qui prend sa source à cinq lieues de là, dans les bois de Saint-Wandrille, passe à l'Aigle, à Rugles, à Lyre, à Beaumont-le-Roger : la forêt de l'Aigle, la forêt du Perche, la forêt de Breteuil et la forêt de Saint-Evroult entourent la ville de l'Aigle. La contrée produit le fer en grande abondance; le fer produit à son tour les eaux minérales. Fulbert est le premier fondateur et le premier baron de l'Aigle. Il a construit le *château de l'Aigle*, il y a huit cents ans; mais c'est à peine si l'on a retrouvé l'emplacement du château. Le second baron de l'Aigle, ami autant que son père des ducs de Normandie, avait reconstruit l'abbaye de Saint-Evroult, renversée par les Normands. Mais le moyen de suivre notre historien conteur dans ces curieux détails auxquels il se complait avec une bonne foi charmante? C'est toute la galerie du moyen âge qu'il faut passer en revue : Huguenouf, mort à la bataille d'Hastings; Judith d'Avranches, Julienne de Mortagne, Henri d'Avangour (en 1293, le comté de l'Aigle passe à la maison ducale de Bretagne); la famille *d'Aueray*, la famille *des Acres*. Et toujours la même conclusion pacifique : les travaux de la paix, l'oubli de la guerre, la liberté sous le roi constitutionnel, des rues nouvelles, des maisons superbes, des quais, des ponts, des chaussées, des projets pour les embellissements à venir; en un mot, une cité nouvelle, aérée, pleine de bruit, de soleil, de bien-être, remplaçant la vieille cité féodale; des jardins, des allées d'ormes, un riche hôpital, de vastes marchés, des fontaines, des halles, heureuse histoire du travail, de l'abondance et de la paix!

Avec le pays d'Auge, le Bessin, la campagne de Caen dans la Basse-Normandie, avec une partie du Lieuvain dans la Haute-Normandie, il a été formé le *département du Calvados*. *Calvados*, ainsi étaient désignées certaines roches à peu de distance des côtes de la Manche. — Ce département du Calvados est une immense plaine entremêlée d'agréables et pittoresques collines et de fertiles vallées, riches en herbages que font pousser à l'envi l'eau et le soleil. La vallée d'Auge, la vallée de Corbon et celle de Pont-l'Évêque, les gras pâturages de Trévières et d'Isigny, le littoral du Bessin, les coteaux du Bocage

[1] *Histoire des Antiquités de la ville de l'Aigle*, par M. Gabriel Vaugain. 1 vol. in-8 de 590 pages.

PUBLIÉ PAR ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR

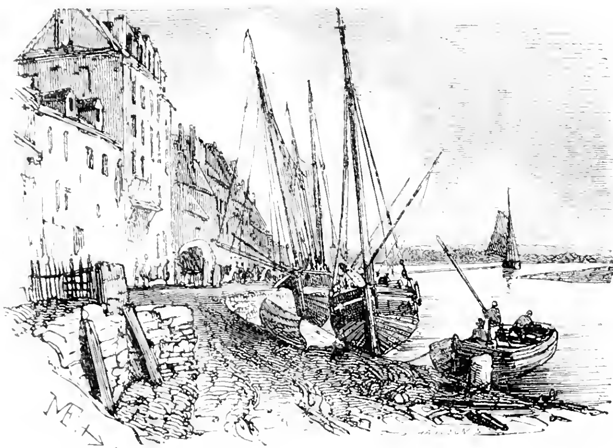


Typ. Lacrampe et Comp.

FERMIÈRE ET FILLE DE FERME
Basse Normandie.

PUBLIÉ PAR ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR

donnent l'idée de la fertilité sur la terre. Déjà nous avons parcouru les côtes du Calvados; nous avons visité Honfleur, salué Trouville. Nous



avons étudié la cité de Caen [1] à la suite du chancelier Séguier, si bien que déjà nous connaissons cette terre et ces villes. Mais tandis que nous sommes en chemin, rendons-nous compte de bien des mots du vocabulaire normand. Dans le pays que nous allons parcourir, par exemple, le pays d'Auge, *au* veut dire un pré, — *bec*, bord de l'eau, en saxon : abbaye *du Bec*, Brique*bec*, Fouil le *bec*. — *Bernières* de l'anglo-saxon *barn*, grange, grenier [2], dont on a fait : *Bernay*, *Berneval*, *Barneville*, *Voigny*. — *Bieu*, un courant d'eau, d'où est venu : *Beuvron*, *Beurrigny*, *Bieville*, situé entre Caen et la mer. — *Bosc*, bois, Bocage, Bousquet, Bosquet. — *Bog*, marécage, dans l'anglo-saxon : *bougues* de Quéneville, *bougues* de Ravenauville, *bougues* d'Andoville. — *Bricq*, pont; d'où : *Braque*, *Braque*tuit, *Braque*mont; *Brique*bec, composé des deux mots *bricq* et *bec*, *pont* et *eau*. — *Bu*, village : Tourne*bu*, Manil*bu*, Long*bu*, Cau*bu*; de *bu* on a fait *beuf* : Elbeuf, Marbeuf, Quillebeuf. — *Cule*, frais; *chul*, paysan; *croft*, *clos*, c'est-à-dire l'espace de terre cultivée autour d'une maison de campagne (le *vol du chapon*); de là : *Crette*, *Cretteville*. *Kirch* (mot allemand), église; *Crique*beuf, *Crique*ville, *Cur*quebu. — *Fleur*, du latin *fluctus*, le flot : Bar*fleur*, Har*fleur*, Hon*fleur*. — *Gé*, terre (en grec); Géfosse, Gémare. — *God*, Dieu : Au*god*, Tu*god*, Bi*god*, Ba*god*, Main*god*, *God*art, *Gode*froy. — *Green*, vert (en anglais) : Grainville. — *Grou*, marécage; de *grou* on a

[1] Page 485.

[2] *Origines de la ville de Caen.*

fait *groin;* de groin on a fait *nez :* le *nez* de Jaubourt, le *nez* de Cateret.— *Ham*, demeure : *hameau;* quelques-uns prononcent *hom :* Bret*omme*, le *Hommet*. — *Laud*, terre, lande : *la Lande*, le Landel. — *Tot*, emplacement d'une maison : Maille*tot*, R*otot*, Flu*tot*, Tourne*tot*. — Voilà pour les origines allemandes, anglo-saxonnes, anglaises. Les Gaulois n'ont pas moins déteint que les Saxons sur la langue anglo-normande. — *Arden*, forêt (en gaulois). — *Braia*, de la boue : *Bray*, Follen*bray*, Mem*bray*, Gui*bray*, *Bre*beuf. — *Brey*, fente : *Brèche*, Bre*ssy*, Bre*ssey*, Bri*ssac*, *Bria*, un pont : *Brieux*. — *Darn*, portion d'un champ : *Darnetal*. — *Rille*, gué : *Rouen*. — Les origines latines seront plus faciles à comprendre. De *buxus*, le buis : *Bussy*, *Boissy*. — De *cortile*, frais : la *Courde*, *Courtil*, Cousteaux. — De *ductus*, courant d'eau : *Douët*, *Grandouet*. — *Exarare* (défricher) a produit des *Essarts*, *Essaliers*, *Bricquessart* (*pont* et *terre*). — *Fava*, fève : *Fav*erolles, *Fav*ard, *Fa*vary. — *Lens*, lentille : Nanteuil, Nantouillet. — *Vallis*, vallée : Nancelle. — Mesnil, de *maneo*, je demeure, j'habite. — *Macies* (maigreur), dont on a fait masure : de *nuces*, noix : Noailles, Neuilly, Noisy, les Noës. — Les Plessis, de *lexiacum*, lieu fermé de branches. — *Pratum*, un pré : Préaux, la Presle. — Puy, du mot *podium*, *montagne*. — *Rupes*, roc : la Roche, la Rochelle. — *Robur*, chêne : Rouvray, Rouvron. — *Saxum*, Pierre, Saey. — *Tombollène*, de *tumulus*, *tomba Hellenæ*, la tombe d'Hélène. — *Vallis* a fourni Laval, Longval, Breval. — Avec *vadum* on a fait *Vally*. Ingénieuses explications, savantes recherches que nous préférons, pour notre part, à toutes les médailles, à tous les *tumulus* ou *tumuli*, à toutes les vieilles briques contenues ou découvertes dans tout le département de la Manche ou autres lieux.

Nous retrouverons *Caen* plus tard : c'est la couronne savante et poétique de la Normandie tout entière. Parlons de Bayeux, car de toutes parts Bayeux réclame notre attention. Ce qu'on appelle seulement le *diocèse de Bayeux* est le sujet de toute une histoire. Ce *pays des Cinglais*, que parcourt la rivière Laize, que l'Orne borde d'un côté, tout isolé qu'il est encore des autres territoires, possède des annales nombreuses. Jacques de Bourbon était seigneur de *Thury* dans le Cinglais ; Du Guesclin était seigneur du *Thuite;* la maison d'Harcourt, maison presque souveraine, possédait la forêt du Cinglais : les Tesson, les Marmion (un personnage de sir Walter Scott!) ; les Ferrières, les Clisson, les Alençon, et enfin les Guerchy, les Montmorency et les d'Harcourt, sont autant de familles du Cinglais. « Raoul Tesson de *Cinguelicz*, » dit le roman de Rou. L'abbaye du Val est située aux confins

PUBLIÉ PAR ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR.



Typ. Lacrampe et Comp.

PAYSANNE DES ENVIRONS DE BAYEUX
Calvados.

PUBLIÉ PAR ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR.

du Cinglais : poétique et belle retraite où se repose quelques heures, chaque année, ce rare, cet éloquent historien qui a jeté tant de clartés suprêmes sur la double histoire de France et d'Angleterre, homme d'État d'un si grand cœur. Et que l'abbaye du Val doit être étonnée de voir cet homme et ses jeunes enfants remplacer tant de moines sans nom et peu lettrés : *absque litteris,* dit la *Gallia Christiana.* L'abbaye de Barbery a joué un grand rôle dans la réformation de l'ordre de *Citeaux.* Abbaye calme et savante, à l'ouverture du vallon, entourée de longues avenues: une eau pure remplissait les fontaines et les bassins de ses vastes jardins. Que d'églises paroissiales, rien que dans cette contrée du Cinglais! *Mutrecy, Saint-Laurent, Grinboscq, les Moutiers, Espins.* A chacune de ces petites paroisses se rattachent de grands souvenirs : *Essou* faisait partie de la dot de Judith de Bretagne: la *Mousse* appartenait à la maison d'Harcourt : dans une charte de Richard II, il est fait mention de Fresné-le-Vieux et de *Meslay.* Arrêtez-vous au *bouquet du Cinglais :* vous découvrez Caen, la mer et les côtes du Havre. L'église de *Donnay* appartient au quatorzième siècle : *Fresnay-le-Pieux* était un propre de Gillonne-d'Harcourt-Beuvron, cette maison qui marche à la tête des familles normandes :

> Beuvronæa domus, proceres longè eminet inter
> Normannos.

Urville (l'église féodale n'existe plus, — le clocher de *Fontaines,* — les roches de *Moulines,* — les ormes de *Bray,* — quarante-trois paroisses, pour tout dire, dans ce pays du Cinglais. — Les abbayes du diocèse de Bayeux ne sont pas moins nombreuses que les paroisses : *abbaye des Ardennes,* de l'ordre des Prémontrés (1121) : — l'abbaye d'Aunay, de l'ordre de Citeaux (1151) : — abbaye de *Saint-Laurent de Cordillon,* du commencement du treizième siècle (ordre de Saint-Benoît) : — prieuré de Fontenay-le-Pesnel, de l'ordre de Citeaux : — Saint-Étienne de Fontenay (ordre de Saint-Benoît) ; — abbaye de *Longues;* — prieuré du Plessis-Grimauld, fondé par Henri II et par plusieurs seigneurs normands au douzième siècle : — abbayes de Trown, — de Sainte-Marie du Val. Dans toutes ces abbayes bien des chartes ont été retrouvées. Les archives de Bayeux n'ont pas perdu tous les renseignements que pouvait lui demander l'histoire. On a retrouvé dans le chartrier de l'évêché la liste des soldats et redevances féodales de l'église de Bayeux, le nom et le nombre des prébendes: les carmelites, les *frères du sac,* les béguines, les ursulines, les *filles de la Visitation.* C'est une des grandes joies de l'antiquaire d'arracher à la poussière des bibliothèques et des

dépôts publics quelqu'une de ces chartes précieuses. Chartes anglaises, diplômes français, rares parchemins, dont les soldats faisaient des gargousses, que les pêcheurs mettaient au bout de leur ligne en guise de ver! Cela était désigné : *livres inutiles, papiers de rebut*, et se vendait à la livre. La *convention nationale*, dans un de ses accès de patriotisme, qui a causé tant de ravages, avait ordonné (7 messidor, an II) de brûler tous les actes qui pouvaient rappeler la domination des Anglais en France. Pourtant, dans ces parchemins dont nous parlons se rencontrent les plus grands noms de l'histoire : Yves et Hugues, comtes du Mans : Lothaire, roi de France ; Conan, duc de Bretagne ; Richard et Robert, son fils, prince des Normands. Plus d'un arrêt est signé de Guillaume et de Mathilde. Les brefs, les plaids d'épée, les actes des deux échiquiers de Normandie, les bulles des papes, les décisions des légats du Saint-Siége, tout se trouve et se retrouve dans ces *papiers de rebut*. On y a trouvé les preuves de l'établissement d'un bailli des juifs en Normandie, la juridiction des évêques de Coutances sur la presqu'île du Cotentin : des vers latins de Hugues d'Avranches, de Foulques de Caen, vers rimés à trois rimes :

Vita br*evis*, casusque *levis*, nec spes reme*andi* ;
Quanta *seres*, hinc tanta *feres* ; sit cura par*andi*.

Les poëtes normands avaient confié bien des colères restées enfouies dans ces papiers de rebut, et plus d'un poëme sans fin, le *Tombel de la Chartreuse*, par exemple, qui n'a pas moins de quinze mille vers. Val-Dieu, Saint-Evroult, Séez, Lisieux, le Mont-Saint-Michel et les maisons religieuses de la Manche pourraient fournir encore, à cette heure, un supplément à l'*Anglia sacra*. Ainsi s'annonce par les plus curieux souvenirs cette ville de Bayeux ; souvenirs romains, vestiges saxons, ruines normandes. Guillaume disait des Normands de Bayeux :

Orgueilleux sont Normands et fiers,
Vantéords et bombanciers.

Fier et vantard, superbe et bon vivant. Encore aujourd'hui, la verveine gauloise est vénérée dans le Bessin : les fontaines sont entourées de respect. Le véritable représentant du moyen âge à Bayeux, c'est la cathédrale. Elle fut bâtie au onzième siècle sur l'emplacement d'une vieille église ; à la dédicace du pieux monument assistaient Guillaume et Mathilde, et ses fils Guillaume et Robert, Lanfranc de Cantorbéry, Thomas, archevêque d'York. Depuis ces premiers jours, le sol s'est exhaussé, et dans cette œuvre où l'on entrait de plain-pied, il faut descendre. Une peinture du

quinzième siècle sur les murailles de la chapelle souterraine, les bustes de quelques évêques à la voûte du chœur, les bas-reliefs des portes, tels sont les ornements principaux de cette basilique « que le poli des pierres « décore à l'intérieur, pendant qu'au dehors elle se distingue par les « sculptures de ses statues. » Les sculptures, nouvellement retrouvées, sont en effet un spécimen très-intéressant du onzième siècle. Ici un homme à genoux tenant un singe attaché à une chaîne; là un évêque dans ses habits pontificaux, écrasant un serpent sous ses pieds: plus loin un oiseau, un lion, un évêque, un griffon à tête d'aigle : c'est encore un symbole, un mystère. La cathédrale a ses hiéroglyphes tout comme les temples de Thèbes et de Memphis. — Eh bien ! ce monument historique tout en pierres, ces peintures, ces sculptures, ces inscriptions, ces tombeaux, voilà quelque chose de plus durable et de plus fin : — une tapisserie, l'œuvre d'une aiguille patiente, l'histoire du Conquérant écrite par sa femme Mathilde, témoin oculaire, témoin modeste de tant de gloire. Ni vos titres, ni vos livres, ni vos poëmes, ni vos parchemins ne valent, pour l'authenticité et la naïveté de cette histoire de la conquête, ces images tracées d'une main naïve et ferme par Mathilde, la grande reine. Depuis tantôt huit cents ans, ce précieux monument de l'amour et de l'admiration d'une femme est resté fidèle à la ville de Bayeux. — Le château avait été bâti par Richard Ier : il a été démoli; les fortifications ont suivi la destinée du château. La ville est encore remplie des petites maisons sculptées du quatorzième siècle, maisons curieuses qui expliquent toute l'époque. Une salle basse : la cheminée est large et profonde, la muraille est tapissée d'images; la table est à la fois une table, un pétrin; coffres et lits en bois de chêne; bahuts garnis de cuir; bois de cerfs où pendent bonnets, chapeaux et le chapelet à patenôtres; sur le dressoir, la Bible en langue française, les Quatre Fils Aymond, Ogier le Danois, Merlin, le *Calendrier des bergiers*, le *Roman de la Rose*. Derrière la porte un arc et son carquois plein de flèches, épée courte et large, hallebarde, pique, cotte de mailles. Le banc du maître, et, sous le banc, la paille fraîche pour coucher les chiens; dans la cheminée, de beau gros bois vert *entrelardé* de fagots secs. La ville est bâtie sur la rivière d'Aure, qui la partage dans toute sa longueur. — L'évêché de Bayeux est le plus ancien de la province. Au temps féodal, toute la terre de la banlieue était un bien de *franc-alleu*, c'est-à-dire libre de tout droit seigneurial. — La pêche miraculeuse! Dans le moyen âge, on a pêché des baleines sur les côtes du Calvados. Encore aujourd'hui on y pêche le thon, la raie, la conque, le bard,

la morue, le hareng, le rouget, la plie, la limande, le saumon, l'esturgeon. — Les belles filles du Bessin, quand elles entendent les intérêts de leur beauté, portent encore pour coiffure les longues bandes de batiste blanche, et le jupon rouge, et la croix d'ambre. Si nous avions le temps, nous donnerions quelque bel échantillon du langage normand : *Aclabo*, acclamation; *agrioter*, cacher; *agouir*, accabler; *agraco*, hagard; *bramen*, un nouveau marié: *besin*, à demi ivre; *benilhet*, le duvet d'un jeune oiseau; *banée*, caprice; *bleu-bleu*, bluet; *crique*, le point du jour: *souliban*, gourmand; *huar*, lutin; *lurer*, conter sornettes; *muzette*, la mésange; *mirou*, merveilleux; *noës*, cours d'eau; *oke*, défaut; *picot*, dindon; *pétra*, homme grossier : *quéleine*, pommes tombées avant d'être mûres; *riolet*, petit ruisseau; *tinterelle*, petit clocher; *tezi-tezant*, tout doucement. — Aimable et naïf argot des opulentes campagne! Tant il est vrai que la langue a sa physionomie, comme les hommes; honnêtement parlée, elle a toutes les apparences honnêtes, elle est élégante, accorte, bienveillante : elle sent bon. Comparez, par exemple, à l'argot normand l'affreux argot des cachots et des bagnes, horribles paroles malsaines, hideuses, borgnes, écloppées, pantelantes : notre argot normand, au contraire, il vous rappelle toutes les émotions de la campagne, les joies du village, les bonheurs de l'automne, les fraîches inspirations du printemps. — Voici quelques petits proverbes, car la sagesse des *nations* est chère au Normand; il aime cette façon nette et vive de dire une bonne chose : volontiers il se met à l'abri derrière une sentence. Comme il n'est pas grand parleur, il n'est pas fâché de dire beaucoup en peu de mots :

Année venteuse,
Année pommeuse.

Quand il y a du crotin,
Il y a du lapin.

Petit paquet et long chemin
Fatiguent le pèlerin.

Prêtres et bergers
Sont tous sorciers

Voulez-vous un échantillon du style normand, lisez la parabole de l'enfant prodigue : « Un home aveit deux éfans dont le pu ptiot li dit un « jour : Men père, bayey mei la part ed bien qui m'revient : et le père « leux en fit le partage. — Deux treis jouours apreux le pu jeune « des deux éfans ayant prins s'en cas sn'allit fère un viage dans les « pouis étrangés où y mongit tout sen cas en liqueris et en bombances! » Quel dommage que nous n'en puissions citer davantage! mais il nous en faut prendre *tezi-tezant*. — Dans la rue Saint-Quentin, près du port Sybert, la dame d'Aprigny danse un menuet avec celui qui passe à minuit. — Au clair de lune les fées vêtues de blanc dansent en rond. — C'est une ode d'Horace : *Gratiæ decentes!* — Le curé avait un grimoire :

le valet du curé, en lisant son grimoire, fait venir le diable, et vous jugez de la peur! — Nous croyons aux géants qui hantent les châteaux abandonnés, aux *revenants* dans les églises, aux *feux follets* qui égarent le voyageur; nous croyons peu aux *lutins*. On dit d'un homme timide : *Il a peur des lutins!* — Le goubelin habite l'écurie et panse le cheval ; les *tetiches*, âmes des enfants morts sans baptêmes. — Le *loup-garou*, homme changé en loup. — Méfiez-vous de tous les êtres fantastiques aux *avents de Noël!* — Les *étoiles qui filent* portent malheur ; la *corde de pendu*, et surtout les *écus à la vache*, portent bonheur. — Méfiez-vous du nombre 13 ; de l'*œuf de coq* sort un serpent. — Le grillon, bonheur de la maison. Au bon temps le Normand dînait à midi, il soupait à huit heures : l'oie, l'épaule de mouton, le cochon de lait, le lard bouilli, la soupe aux choux, le paon pour les jours de fête, faisaient les honneurs du festin. On buvait beaucoup, on choquait le verre, on chantait la petite chanson. Étiez-vous de noce? vous étiez servi par le *brumen*, le marié. Après la messe de minuit, on faisait réveillon ; à la dernière gerbe de blé, on faisait le *replanette*. Qui avait gagné son procès se promenait dans les rues avec une branche de laurier chargée de rubans. — Beaucoup de fleurs en toute circonstance : la jeune mariée offre des fleurs aux magistrats le premier jour de mai ; des fleurs aux pèlerins, aux voyageurs, à ceux qui ont obtenu un emploi ; dans les maisons, dans les festins, dans les temples, dans les rues aux jours solennels. Les fêtes s'appellent des *assemblées*... — Rien n'est frais et joli comme le golfe d'*Isigny* et ses douces campagnes; tout au rebours, *Lillery* se recommande par ses mines de houille ; *Marigny*, par ses pierres de taille. — Voici *Falaise*. Cette fois, nous laissons de côté les Anglais, les Normands, les siéges, les batailles, les rois qui passent, et même les seigneurs qui possèdent. «Assis sur les « rochers qui contemplent tes ruines féodales, ô Falaise! quel charme « dans tous mes souvenirs! Le donjon percé de fenêtres, la brèche ou-« verte, la mousse, tapis des ruines, la cloche et son bruit de fête, et tes « blanches filles au costume simple et charmant, tout me rappelait les « jours d'Arlette, fille d'artisan, mère d'un roi!» Telle est l'exclamation d'un touriste anglais, dont l'enthousiasme pourrait être plus modéré. Falaise est un pêle-mêle pittoresque de pâturages, jardins, vergers, bruyères, futaies et taillis, étangs et manoirs. Le château dont nous parlons s'élève à la pointe la plus escarpée de la vieille cité : la situation était bien choisie. Le donjon était fortement bâti, en carré long ; un des angles de ce carré se termine en pointe vers le midi ; les remparts de l'ouest et du midi sont flanqués de hautes tours ; la forteresse domine tout le vallon. — On n'en-

tre plus au premier étage ; au second étage qui se ressent de la rudesse du dixième siècle, vous pourrez voir encore la salle de *Talbot*, au pied de la chapelle Saint-Prix. — Découvrez-vous en touchant le seuil de cette niche à l'angle du nord, car c'est peut-être dans cette chambre que Guillaume, le plus grand des Normands, a vu le jour. — Un peu plus loin, le cachot d'Albert, duc de Bretagne : — sombres murailles, tourelles, meurtrières, ponts, herse, planchers, voûtes de pierre, escaliers tournants pratiqués dans les murs, un puits profond, doubles créneaux, souterrains. — Sombre majesté de la guerre ! Et pourtant, c'est de là que le père de Guillaume entrevit cette belle fille, Arlette, à demi nue, qui d'un pied timide interrogeait l'eau de la fontaine. Elle était seule, l'eau était claire, le ciel était bleu ; elle ne savait pas qu'on la regardât de si haut : et encore quand elle l'eût su ! — Mais, disent les critiques, vous qui parlez, verriez-vous de si loin une belle fille qui se baigne ? nous en doutons. A quoi je répondrai que je ne suis pas le duc Richard. Arlette, c'est l'histoire de l'empereur Napoléon et de son État. — Vois-tu mon étoile ? disait-il en montrant le ciel. — Non, disait l'homme. — Eh bien ! moi, je la vois, reprenait l'empereur.

Cette douce image d'Arlette plane encore sur toutes ces campagnes. Le temps et les hommes ont brisé le donjon ; la jeune et gracieuse beauté de cette belle fille a gardé tout l'éclat printanier des jeunes amours. Blonde, svelte, la couleur d'une fleur d'églantier, ouverte et franche, ni fière ni humble, belle fille accorte, avenante et de bon port. Le duc la vit, le duc l'aima ; il voulut la voir, elle vint : elle vint toute parée, robe fraîche et séante à sa taille, beauté relevée par la crainte, l'espoir, un peu de honte, et qui sait ? un brin d'amour ! L'ami du prince vint chercher Arlette en grand mystère. « Mettez cette cape, damoiselle, afin qu'on ne vous voie. » Mais elle, la brillante et l'honnête : « Fi ! dit-elle, je ne me cache pas, j'y vais franchement : on se cache quand on se vend, on se montre quand on se donne ! Allons donc, et devant tous amenez votre haquenée, et qu'on me voie. Après tout, je suis fille de *prud'homme*, et qui me verra passer me saluera. » — Et comme elle avait dit, elle fit. Elle montait une blanche haquenée, tenue par les serviteurs du duc Richard ; fin corsage, fine et blanche chemise, pelisse grise, robe flottante et non lacée, séante à sa taille, séante à son teint, manteau nouvel et de bon goût ; longs cheveux mal arrêtés par un réseau de fin argent ; belle s'il en fût, éloquente du regard, du geste, de l'âme. Un sien parent le bon ermite du bois de Gouffern, la bénissait en lui disant : — Va, ma fille ! — Son père et sa mère la regardaient partir, les yeux pleins de larmes ; elle alors,

dans un doux sourire, elle versa une larme, une seule; et puis : Adieu, père! adieu, mère! C'est qu'elle sentait dans son cœur que depuis Hector, ce preux de Troie, qui fut fils de Priam, jamais plus belle jeune fille n'avait mis au monde un enfant, pareil à l'enfant qui fut fait cette nuit-là.

Un peu plus loin, à *Pont-l'Évêque*, le fils d'Arlette, dans une assemblée des barons normands, leur expliquait sa volonté, la conquête de l'Angleterre! Déjà, sur notre chemin, nous avons rencontré la ville d'*Honfleur*. Au confluent du Noireau et de la Durance, la ville de Condé vend son cidre, son fromage, ses eaux-de-vie, sans trop s'inquiéter de ses deux églises et de son château ruiné. *Vire* est là tout proche; célèbre, non pas pour ses murailles, pour son château, pour avoir servi de passage aux Anglais, aux Bretons, mais tout simplement célèbre pour avoir été la patrie d'Olivier Bancelin, le père des *vaux de Vire*. La chanson normande, et partant la chanson française, n'a pas d'autre patrie. Cet heureux petit rivage tout rempli aujourd'hui de travail, cette douce rivière laborieuse entre toutes, quand vivait Olivier Bancelin, elles n'étaient occupées, la vallée et la rive, qu'à répéter les gais refrains de ce bel esprit d'une gaieté si charmante. Certes, l'époque était rude, la guerre menaçante, l'Anglais impitoyable; mais la ville était si calme, les jeunes filles si belles, Olivier Bancelin, si heureux et si jeune! A vingt ans, quand on est poëte, on ferait des chansons amoureuses au milieu de la bataille; l'amour et la poésie parlent plus haut que la guerre; une belle fille qui passe en jetant un coup d'œil agaçant fait oublier la trompette d'alarme. Ainsi était fait Olivier Bancelin : il était né un chanteur! il avait en lui-même un peu de l'inspiration des vieux poëtes qui ont chanté l'amour, le vin, la beauté, la liberté. Le premier chansonnier que nous ayons rencontré en notre chemin, c'est Thibaut, comte de Champagne, roi de Navarre, le digne disciple de Chrestien de Troyes; nous vous avons cité des chansons satiriques des croisades; saint Bernard lui-même, et le docte Abailard avant sa misère, avaient fait des chansons galantes. Déjà la chanson était une puissance; elle disposait de la louange et du blâme. Soutenue par le rhythme tout-puissant, la chanson pénétrait dans les âmes les plus grossières. L'homme se plaît à répéter tout haut ce qu'il a appris, à se charmer lui-même aux accents de sa voix : tel qui ne dirait pas deux vers de suite en parlant, va chanter sans se tromper les longs couplets d'une longue romance. —Les vers d'Homère étaient chantés, et aussi les tragédies de Sophocle.— Donnez-moi les chansons d'un peuple, et je vais vous écrire son histoire: la chanson est le courage à la guerre, elle est l'espérance en amour, elle est la gaieté du festin, elle est l'histoire; elle protége les chevaliers, les

belles dames, les tournois, les manoirs, les chaumières; elle sert le roi et le pâtre, la grande dame et sa vassale : elle berce l'enfant dans son berceau, le vieillard dans son lit ; elle est la prière aussi et le cantique, l'élégie et le triomphe. Notre ami le bas Normand Bancelin n'en savait pas si long quand il obéissait à l'inspiration poétique. Il était le propriétaire d'un moulin à foulon, humble moulin placé dans un bel endroit de cette vallée poétique, entre la Vire et la Virène, deux rivières qui chantaient la nuit et le jour. Pour être née dans ce joli endroit, la chanson d'Olivier n'est pas assez tendre, elle célèbre le cidre et le vin bien plus que les beaux yeux ; assez d'autres avant lui avaient chanté les langueurs de l'amour ou célébré les saints de la légende. Ni amoureux ni dévot, mais franc buveur et joyeux compère, tel était Olivier Bancelin. Il était pauvre, partant il était gai ; il avait souvent faim et souvent soif, donc il était un bon convive ; il avait vu et senti la mer, donc il aimait les aventures. Ses commentateurs prétendent qu'il savait le latin et même un peu de grec! A quoi bon cependant ce latin et ce grec? Si quelque poésie au monde se peut passer de ces grandes études, à coup sûr c'est la chanson! Témoin Collé, Désaugiers, Béranger. L'étude n'a que faire ici ; un peu de gaieté nous suffit, et avec la gaieté les meilleurs sentiments du cœur de l'homme, sans lesquels le sourire n'est qu'une laide grimace, le contentement un mensonge, la douce ivresse des festins une triste parodie. Par ce même motif qui a fait adopter toutes les chansons heureuses, ont été adoptées les chansons d'Olivier Bancelin. Ils sont tous les mêmes ces chers prodigues, ils ont en haine l'avarice; aussi les premières chansons de Bancelin s'attaquent aux avares. — A bas l'avare! il a peur de perdre la *fumée de son feu ;* il porte ses souliers à sa ceinture, il boit de l'eau pour ménager son cidre ; il meurt, le chardon pousse sur sa tombe. Ce n'est pas ainsi qu'Olivier veut vivre et mourir. Il est un Virois et compagnon *galois*, autant dire bas Normand, et il s'en vante. Il dit comme Horace :

Le cliquetis que j'aime est celui des bouteilles ;
Il vaut bien mieux cacher son nez dans un grand verre.
Il est mieux assuré qu'en un casque de guerre.

Si vous voulez qu'il parle, même latin, tenez-lui la bouche *toujours fresche :* quand il est sans breuvage, *sans livrée c'est un page, c'est sans fifre un tabourin.* Par Noé! ce digne patriarche, *les bureurs d'eau ne font point bonne fin! O! le bon vin!* — Vive la joie, *la probité*, et vivent les pommiers en fleur! On plante des pommiers au bord des cimetières pour nous rappeler que les morts aimaient à boire. Le *bon*

pommé guérit de la fièvre ; le vin rend le teint beau. Un jour il écrit une ode à son nez. « Beau nez chargé de rubis ! Ce n'est pas le nez d'un triste hère ! Le verre est le pinceau, le vin est la couleur. *Vinum hoc est bonus !* » Voilà la preuve qu'il savait le latin ! Déjà, au quatorzième siècle, on célébrait le bon vieux temps. Nos pères à table chantaient avec leurs compères ; les châtaignes, le jambon, et quelque bon conte faisaient l'affaire, et enfin, pour toute morale : *Ne laissez point séchier le passage des vivres.* — Bon et brave homme, ce Bancelin ; il est un bon compagnon toujours, il a bien de l'esprit parfois. Son vaudeville intitulé *les Excuses*, est un petit drame bien trouvé. Bancelin est à table ; il boit *à tire-larigot !* Tout en buvant, Olivier est toujours à dire : *Mon hôte, on vous remercie !* et plus il boit, plus revient le refrain. L'instant d'après, il entonne un autre refrain : *Bibimus satis !* à l'hôte buvons, *pateris plenis*. Et, ma foi ! si l'hôte ne se trouve pas bien remercié, il sera dans les *difficilis*. Mais le moyen de se fâcher avec un pareil *Gali-Bontemps !* Pour lui, il ne se fâche jamais, sinon une fois contre le vin : « Vin desloyal, tu m'as mis à povreté, tu m'as fait vendre mon clos ; entre dans mon gosier, je me vengerai de toi ! » Et en tout ceci pas un mot d'amour, sinon la louange d'une certaine Madeleine :

En un jardin d'ombrage tout couvert,
Au chaud du jour, s'est trouvé Madeleine,
Qui, près le pied d'un sycomore vert,
Dormait au bord d'une claire fontaine.
Son lit était de thym et marjolaine,
Son tétin frais n'était pas bien caché
D'amour touché
Pour contempler la beauté souveraine,
Incontinent je me suis approché.
Sus ! sus ! qu'elle se réveille !
Voici vin excellent
Qui fait lever l'oreille ;
Il fait mal qui n'en prend.
La belle alors me répond dépiteuse :
Tu ne m'es bon, cherche une autre amoureuse !

Heureuses chansons ! Pendant qu'Olivier chantait ainsi, la Normandie était le théâtre de tous les ravages ; l'Angleterre et la France se disputaient à main armée la noble province. Enfin l'Angleterre fut battue à Formigni, le 15 février 1550. Dans ces dernières tempêtes disparut Olivier Bancelin, le poëte charmant, tué par les Anglais, à ce qu'on dit :

Hellas ! Olivier Basselin,
N'orrons nous poinct de vos nouvelles ?
Vous ont les Engloys mys à fin
Par une mort des plus cruelles
Vous soulié gaiement chanter
Et desmener joyeuse vie ;
Et les bons compaignons hanter
Par le pays de Normandie.
Jusqu'à Saint-Lô en Contentin
Oncque ne vit tel pèlerin.

Ce poëte normand nous ramène naturellement à la ville littéraire, à la ville de la poésie, de la philosophie, de tous les arts, la ville de Caen, que nous avons déjà parcourue dans tous les sens. Encore à cette heure, elle a quelque chose d'athénien qui surprend et qui charme. Ces belles eaux, ce tapis de douce verdure, ces vieux arbres, ces monuments tout empreints d'une antiquité vénérable, le souvenir de tant d'historiens et de tant de poëtes, la protection de ces grands hommes : Guillaume le Conquérant et Mathilde, Charles VII, Roger de Montgommeri, Guillaume de Bonne-Ame, Robert, duc de Normandie, Philippe d'Harcourt, Henri II, Henri VI, Hugues de Lonchamp, Roger, évêque d'York, Robert, comte de Leicester, Marie, duchesse d'Orléans et de Valois, Philippe le Hardi, Philippe *de Valois* et Philippe *le Bel*, Robert Marmion, le pape Jean XXII et le pape Clément VI, le roi Louis XI, Charles VIII, Louis de Brézé, Louis XII, Charles IX, la sagesse et l'esprit de ce savant évêque d'Avranches, qui a réuni dans son livre *des Origines* les titres épars de cette grande et sage cité : ce sont là autant de motifs impérieux pour que nous fassions de cette ville la capitale de la Normandie littéraire et poétique. Il nous semble, en effet, que dans ces murs tout remplis d'air, d'espace, de poésie, les poëtes et les artistes normands ont dû se donner rendez-vous pour naître et pour mourir. S'ils sont nés dans une autre partie de la province, c'est par hasard; leur véritable patrie, la voilà. Là est le silence, là le recueillement poétique, la fertile campagne, les ombrages frais, l'étude qui a besoin de calme! Ainsi quand vous passez par la Bologne italienne, rien qu'à regarder cette longue suite d'arcades, ces écoles, ces musées, ces bibliothèques, ces rues désertes, ces amphithéâtres, vous vous dites que c'était là le terrain neutre et calme de l'Italie, pendant que tout le reste de l'Italie se battait à outrance. Laissez-nous donc évoquer dans cette capitale de la basse Normandie tous les hommes en dehors du mouvement politique, ceux qui ont tenu la plume, non l'épée, qui ont été des rêveurs et non pas des marchands. « C'est une vieille coutume à Caen, que les honnêtes gens « se rassemblent [1] en quelque place de la ville pour se voir et s'entre- « tenir des affaires publiques et des leurs particulières. Caen a retenu « constamment cet usage de temps immémorial, et le carrefour de Saint- « Pierre a toujours été le lieu du rendez-vous. Le concours y était plus « grand au lundi, jour auquel la poste apportait les lettres du dehors et « la *Gazette*. Plusieurs personnes curieuses se trouvant dans cette place « pour avoir le plaisir de cette lecture, et la rigueur du temps les in-

[1] *Origines de la ville de Caen*

« commodant quelquefois, M. de Brieux, qui était de leur nombre, leur « offrit sa maison, située dans la même place. On l'accepta; et la commo- « dité du lieu faisait qu'après la lecture de la *Gazette* et le débit des « nouvelles, on passait volontiers à des conversations savantes, au grand « plaisir et même au profit des assistants. » Telle fut l'origine de l'Académie de Caen. Après la mort de M. de Brieux, les membres de cette compagnie se réunirent chez M. de Ségrais. Là, s'il vous plaît, nous réunirons tous les beaux esprits qui ont été l'illustration et la gloire de cette province. Nous verrons la langue qui sera plus tard la langue de Corneille et de Bossuet obéir au génie de ces hommes inspirés. Au quatorzième siècle déjà a commencé cette œuvre immense de la langue française, et pour la faire, ce n'est pas trop de cette double nation. Le *Conquérant*, dans son voyage non interrompu de Londres à Rouen, à Caen et partout, a réuni ces âmes et ces intelligences que séparait l'Océan : de ces invasions réciproques, de ce courant perpétuel d'alliances ou d'hostilités durant tout le moyen âge, est résultée cette tentative étrange des troubadours et des trouvères français, écoutés tout à la fois en deçà et au delà de la mer. Œuvre double. D'une part, les gens venus de France à la suite de Guillaume apportent avec eux, en Angleterre, la langue, les lois, les mœurs, la poésie de leur pays; et peu de temps après, la nation anglo-normande s'empare de la France et couronne son roi à Paris. Entre la langue des deux nations s'établit une lutte toute poétique : c'est toujours la langue du vainqueur qui domine la langue du vaincu : avec Guillaume l'Angleterre parle le français; avec Henri V, la France revient au vieil idiome teutonique. Rome, en effet, a laissé en Angleterre peu de traces de son passage; l'Angleterre a résisté jusqu'à la fin au génie de Rome autant qu'à ses armes. De l'idiome latin ces fiers Bretons ne voulaient pas, tant ils savaient que c'est par le langage que se prolonge la soumission des peuples. *Linguam romanam abhorrebant.* A peine les Romains sont-ils partis après quatre cents ans d'une occupation difficile, rappelés à l'aide de Rome par l'invasion des barbares, que les Bretons redeviennent tout de suite les Bretons primitifs. Tout disparaît de la langue et de la civilisation romaines dans ce peuple délivré de ces généraux romains, de ces soldats romains, et surtout de ces collecteurs de l'impôt universel au bénéfice de Rome. En même temps une puissance plus humaine s'emparait peu à peu de la féroce Bretagne, l'Évangile : les premiers chrétiens et les Bretons se rencontrèrent dans leur commune haine pour ces Romains qui pesaient également sur les consciences et sur les peuples. Et comme, d'ailleurs, toutes ces nations

diverses superposées sur cette terre sauvage, Saxons, Danois, Normands, n'avaient guère le temps de s'abandonner à l'esprit, aux sophismes, aux paradoxes de l'Église d'Orient, ils restèrent fidèles à l'Évangile des premiers missionnaires, et fidèles aussi à l'idiome national. Quand les Normands, transformés en Français « comme des voleurs qui prendraient les habits des gens qu'ils ont tués, » débarquèrent à la suite de Guillaume, ils amenèrent avec eux des hommes venus de toutes les parties de la France, et à eux tous, les vaincus et les vainqueurs, ils inventèrent le normand-saxon, c'est-à-dire que, malgré tous ces mélanges, le fond de la langue créée par Alfred le Grand resta immuable. Après la bataille d'Hastings, tout croule devant l'épée de Guillaume; la race saxonne, l'Église saxonne, tout disparaît comme la paille qu'emporte le vent du nord; Guillaume prend tous les titres, les hommes, les femmes, les églises, les trésors, les monastères; il arrache du ciel les saints de l'Église saxonne. Bien plus, quand le vainqueur annonce que la langue saxonne est proscrite, la langue saxonne fait silence; les peuples domptés parlent en français, mais ils pensent en saxon; les trouvères venus de Rouen, de Caen et de France s'empressent d'enseigner aux vaincus la langue et la poésie qui plaît aux vainqueurs. Cependant, quand après tant de guerres infinies et tant de rois qui passent en ravageurs, la Normandie redevient la France; quand Philippe-Auguste a réuni ce que Charles *le Simple* avait séparé, soudain, après trois siècles, cette langue française enseignée dans toutes les écoles d'Angleterre, parlée à la cour, cette langue qui était la langue des gentilshommes, succombe sous le dédain de la nation anglaise. L'accent saxon reparaît le premier; dans ces familles vaincues depuis trois cents ans, le génie tudesque se réveille. Oh! quelle joie, enfin, de revenir à la vieille langue; de parler tout haut l'idiome national, de ne plus se cacher pour chanter le *Super flumina Babylonis* des nations vaincues! Le saxon, le pur saxon, la langue d'Alfred, s'était protégé, défendu, maintenu intact de tout alliage normand. A cet obstacle s'était brisée la puissance du *Conquérant*; là s'était rencontrée la vanité de ses tentatives! Homme d'une rare précaution, il avait ordonné que son éloge fût écrit en langue normande dans les histoires; l'écrivain avait obéi, mais sous la louange normande, il avait écrit la haine saxonne qui devait se retrouver plus tard, quand la nation saxonne, devenue la nation anglaise, se mettrait à déchiffrer ces terribles palimpsestes. La langue nationale, c'était la seule arme qui restât aux vaincus! Dans cette langue proscrite, ils s'entendaient, ils s'aimaient, ils s'entretenaient de leurs espérances. Que disons-nous! ils adressaient aux saints de leur croyance leurs

prières, en saxon! Dans ce retranchement, ils étaient libres, le génie frondeur de la nation, son bon sens ironique se manifestaient tout à l'aise. La nation des forêts sombres, les chevaliers du clair de lune, les compagnons de Robin-Hood, auraient suffi, à eux seuls, pour conserver la langue, bien mieux que les académies de l'Europe ne conservent les idiomes qui leur sont confiés; car, avec la langue proscrite se conservaient les croyances, les colères, les vengeances, les mépris de ce peuple mal dompté. Ceci vous explique pourquoi l'Angleterre n'attend plus qu'un homme de génie, Chaucer, par exemple, pour échapper à la langue française. Mais cependant, voyez par quel bonheur du génie ces deux ou trois poëtes normands créent la langue française : le premier de tous, Robert Wace, un Normand, né à Caen, écrit, avant toute langue formée, ce *roman de Rou* qui contient l'histoire des Normands depuis la première invasion jusqu'au roi Henri Ier. Robert Wace, enfant du douzième siècle, a vécu sous les trois Henri. Son poëme ne contient pas moins de seize mille cinq cent quarante-cinq vers. Il avait été élevé à Paris même, où il avait appris toutes les règles de la *langue romane*-française, langue savante, éloquente, qui pouvait suffire (et Robert Wace l'a prouvé) à tout ce qui est la description, la narration, le récit. Le *roman de Rou* ouvrait la longue série des romans de la *Table ronde :* il habituait la langue de l'avenir à tout raconter, à tout décrire. — Après celui-là, et pendant qu'en France chacun travaille à l'œuvre commune, arrive un autre Normand, Jean Marot, le père de Clément Marot. Si Jean Marot n'était pas le père de son fils, il se recommanderait encore par ses *Voyages de Gênes et de Venise*, prose pittoresque, entremêlée de quelques vers galamment tournés. François Ier, maître de toute élégance, estimait Jean Marot, son valet de chambre; mais quand parut Clément, poëte à vingt ans, malin page éveillé de bonne heure au spectacle de tous ces loisirs, le roi sourit d'aise d'entendre ce petit page parler d'amour. Le malin page en parlait lestement, sans trop de périphrases, en poëte, et, qui mieux est, en amoureux. Aussi fut-il adopté tout d'abord par cette cour brillante qui ne songeait qu'à la joie. Une fois adopté, il sut parler aux belles dames, aux grands seigneurs; il vit de près les chevaliers, les capitaines; il apprit comment se brodent, se gagnent et se portent les écharpes amoureuses. Le voyant si bien élevé et le trouvant si peu semblable au poëte Villon, ce mal appris, les plus grandes dames se laissèrent aborder de ce joli nouveau venu qui n'était qu'un chanteur. Madame d'Alençon, la sœur du roi, bientôt reine de Navarre, fit de Clément Marot son secrétaire Il avait le grand art des

courtisans, et cet art-là fit pardonner son talent au poëte. Amoureux, il se mit à aimer, devinez qui? Diane de Poitiers et la reine Marguerite, rien que celles-là! Insolent, on le conduisait au Châtelet, comme, plus tard, on devait enfermer le jeune Arouet à la Bastille. Sa bonne humeur se répandait sur les fortunes les plus diverses. Brave d'ailleurs et tenant une épée en homme de bon sens, c'est-à-dire en homme de cœur! François Ier faisait des vers avec Clément Marot; Clément Marot, en revanche, se battait non loin du roi François; il était à Pavie, où il fut blessé, et, pour comble de fortune, il se trouva en même temps que le roi de France prisonnier de l'Espagne. Ainsi le gentil maître Clément fut servi à souhait; bien venu à la cour et près des dames, persécuté par la Sorbonne... pour ses opinions religieuses! Ami d'Étienne Dollet jusqu'au bûcher, mais exclusivement; compagnon de Bonaventure Desperriers, mais peu jaloux de se tuer, comme Bonaventure, d'un coup d'épée.

Marot a été le modèle de bien des poëtes, le favori de bien des esprits d'élite. J.-B. Rousseau l'admirait, en le copiant. Un jour M. de Turenne, allant je ne sais où avec la Fontaine, lui récita, chemin faisant, *Frère Lubin* du gentil Clément. Marot sait aborder les dames et les princes; il a possédé toutes les grâces et toute la noblesse de l'épître familière, il est passé maître dans l'épigramme, ce « bon mot de deux rimes orné; » il tourne avec le même bonheur le rondeau, la chanson, la ballade; le vers de dix syllabes lui obéit comme à son maître, ce vers favori de Voltaire et de la Fontaine; héritier légitime de Guillaume de Lorris, de Jean de Menu, d'Alain Chartier et de Villon, il les a aimés, protégés, défendus, glorifiés. — *Enfin Malherbe vint!* Il vint non pas pour faire oublier les charmants poëtes d'autrefois, mais pour indiquer à la langue naissante le chemin qu'il fallait suivre, si elle voulait atteindre quelque jour à la correction de Despréaux, à la divine perfection de Racine. François Malherbe, gentilhomme normand (un de ses aïeux était à la bataille d'Hastings!), est né à Caen, l'an 1555. Il commença par de sévères études ce labeur pour le moins aussi grammatical que poétique. Au sortir de l'université de Caen, il s'en fut étudier à Bâle, à Heidelberg, et ses études achevées, il revint à l'université natale; « il fit des « discours dans les écoles publiques, l'épée au côté, ce qui n'était pas « sans exemple[1]. » Il vint à Paris assez tard, quand il eut payé tout à l'aise son tribut à l'école italienne et latine du fameux poëte Ronsard, dont il devait biffer tous les vers dans un jour de colère. Arrivé à Paris, « il ne fréquenta pas la cour; » et pourtant Henri IV savait

[1] *Origines de la ville de Caen*, page 565.

son nom, car un jour que le roi demandait au cardinal du Perron pourquoi il ne faisait plus de vers : « Je n'en fais plus, reprit le cardinal, depuis qu'un certain gentilhomme normand, nommé Malherbe, s'est mis à écrire. » Tout ce que fit le roi pour ce grand poëte qui allait donner à la langue française un éclat inattendu, ce fut de le recommander à M. de Bellegarde, qui, plus tard, le fit écuyer du roi et gentilhomme de la chambre. A peine entré dans l'arène poétique, Malherbe fut tout de suite un tyran; il se posa comme le suprême censeur de tout ce qui était la prose ou le vers. Tout de suite il eut de lui-même une grande opinion que le temps a confirmée :

Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit vit éternellement

Il était plein d'un noble orgueil, sûr de lui-même, maître de tout, même de sa vanité; fort contre l'envie, d'un mépris magnifique pour toutes les lâchetés, qui entouraient sa gloire. Il a fait, pour la langue, ce que Louis XIV fit plus tard pour la monarchie. Il l'agrandit, il l'éclaira, il lui donna l'ampleur, la majesté, le nombre ; d'italienne ou de latine qu'elle était, il la créa française. Il a appris à Racan comment on écrit en vers : à Balzac, il a enseigné la prose ; en écoutant des vers de Malherbe, la Fontaine s'est écrié : « Et moi aussi je suis un poëte! » Il a eu toute la verve, mais aussi toute la cruauté des réformateurs. Inflexible ironie ! Même à la table de son ami Desportes, il trouve le moyen de couvrir de mépris les vers de Desportes, l'oncle de Régnier ; Régnier, le seul poëte qui eût trouvé grâce devant Malherbe! Poëte ami de la solitude, laborieux, ne donnant rien au hasard et croyant peu à l'inspiration, chacun de ses vers est un événement dans les premières années de ce dix-septième siècle qui s'avance à grands pas. Il a forcé la rime à obéir ; il a forcé le vers à ne pas enjamber sur le vers; il a détruit l'hiatus; il a tourné, il a poli, il a tenaillé la langue rebelle; il a trouvé dans le vers, même des repos inconnus avant lui : à dater du vers de Malherbe et seulement de Malherbe on peut dire : *l'Art d'écrire :* il se vantait, et à bon droit, d'être *un arrangeur de syllabes*. L'école fondée par lui s'est maintenue par ses disciples : Racan, Maynard, Segrais, jusqu'à Boileau, qui s'est porté l'héritier et le défenseur de toute cette école. Ainsi, par Despréaux, son illustre disciple, Malherbe appartient au grand siècle de Louis XIV, qui le reconnaît comme le maître de la langue. Avant Malherbe, un autre Normand, Alain Chartier (ils étaient trois frères nés à Bayeux, Alexis le poëte, Jean l'historien, Guillaume, évêque

de Paris), avait été baisé par une bouche royale. — Segrais, dans cette même ville de Caen, dont il a été l'honneur, a servi par son exemple, plus encore que par ses vers, la cause de la poésie. Amené à la cour de *Mademoiselle*, fille aînée du duc d'Orléans, par le comte de Fiesque, M. de Segrais s'y montra plein de réserve, d'attention sur lui-même, de bienveillance surtout, et de cette bienveillance on lui sut gré doublement, pour avoir été l'ami, le disciple, le compatriote de Malherbe. Il a écrit en prose, il a écrit en vers, il a fait une tragédie, un opéra, des chansons galantes, des idylles sans loup, avec des moutons et des bergers qu'on dirait empruntés à M. de Fontenelle; même un jour M. de Segrais a entrepris de traduire les églogues de Virgile; qu'eût dit Malherbe s'il eût vécu. M. de Segrais eut l'honneur de mettre son nom aux romans de madame de la Fayette (un autre génie normand!), le véritable auteur de *Zaïde* et de *la Princesse de Clèves*. La Normandie place avec honneur madame de la Fayette sur cette liste importante de ses grands prosateurs et de ses grands poëtes. Cette noble dame, d'une élégance si grande, qu'elle nous rappelle madame de Maintenon elle-même, naquit au *Havre-de-Grâce*, en 1633. Elle était la fille d'Aymar de la Vergne, maréchal de camp et gouverneur du Havre. Sa mère était une Provençale toute remplie des poétiques souvenirs du Midi. Jeune enfant, mademoiselle de la Vergne eut pour maîtres les plus rares esprits de ce siècle, le savant Ménage, le père Rapin, un poëte en latin, un des plus beaux esprits de la France. L'hôtel de Rambouillet à son aurore, et avant que Molière songeât à écrire *les Précieuses ridicules*, accueillit avec une joie empressée cette noble jeune fille d'un goût si vrai, d'un tact si fin, d'un sourire sérieux. Elle savait si bien le latin, qu'un jour elle mit le holà entre le père Rapin et Ménage qui se disputaient sur un vers de Virgile, en leur prouvant qu'ils avaient tort tous les deux. Elle aimait l'antiquité d'une honnête et modeste passion. Ménage, un peu pédant, un peu lourd, un peu vantard, ne voulut-il pas un beau jour en conter à mademoiselle de la Vergne? Elle écouta Ménage tant qu'il parla en vers latins à la *pulchra Laverna*, elle lui rit au nez quand il voulut parler en français; elle fit mieux, un beau matin elle épousa le comte de la Fayette. Il avait vingt ans; il était un peu le cousin de mademoiselle de la Fayette, cette sainte maîtresse du roi Louis XIII. A peine mariée, madame de la Fayette n'entendit plus guère parler de son mari, et elle en parla encore moins. Si elle eut à peine un mari, en revanche elle eut pour ami un homme qui est inséparable des souvenirs de l'auteur de *Zaïde*. M. de la Rochefoucauld, cet illustre gentilhomme

qui paya par tant de souffrances les turbulences de sa jeunesse et le génie de son âge mûr. Certes, pour reposer quelque peu de tant d'agitations et de fatigues un homme qui avait suivi dans leur sentier brûlant et quinteux madame la duchesse de Longueville, M. le prince de Condé, M. le cardinal de Retz; pour mettre un peu d'espérance dans ce cœur blasé, un peu de calme dans cette tête fatiguée, il fallait avoir l'âme tendre, le cœur aimant, le calme esprit, la sérénité de madame de la Fayette. L'aima-t-elle d'amour? On ne sait. Mais si elle l'eût aimé d'amour, l'eût-elle aimé si longtemps? Et puis le monde eût-il pardonné? Non, madame de la Fayette n'a pas été la maîtresse de M. de la Rochefoucauld, elle a été sa sœur de charité. Elle a eu pitié de toutes ces rares qualités mal dépensées; elle a été l'ombre après le soleil, le port après la tempête; elle a été la consolation, elle a été l'espérance. Le dix-septième siècle, qui se connaissait en honnêtes passions, ne s'est pas trompé à celle-là, et madame de Sévigné, surtout. Quand, pour la première fois, madame de la Fayette lut à M. de Segrais ces deux livres d'une grâce exquise, M. de Segrais venait de quitter le Luxembourg : la grande Mademoiselle avait disgracié ce galant homme qui n'avait pas flatté sa passion pour M. de Lauzun. *Zaïde* et *la Princesse de Clèves* parurent sous le nom de M. de Segrais, tant le bruit et même la renommée faisaient peur à madame de la Fayette! Mais ces pages brillantes, où toutes les grâces de l'esprit sont déployées à plaisir, où tout est féminin, l'esprit, l'amour, la pensée, la bonne grâce, la délicatesse infinie, celui qui les a signées les rend bien vite à celle qui les a écrites; et d'ailleurs, qui s'y serait donc trompé? La princesse de Clèves, c'est madame de la Fayette! M. de Nemours, c'est M. de la Rochefoucauld! Simple histoire du cœur, exquise narration, dans laquelle, pour la première fois, les sentiments vrais jouent leur rôle ; rien d'inventé, rien de cherché, pas d'oisive description; l'auteur suppose que celui qui lit *Zaïde* est de son monde, et qu'il a vécu avec ses héros. Mais aussi quel succès! quels éloges! quelles satires! Fontenelle, étonné et se demandant le mot de cette énigme, lut trois fois de suite *la Princesse de Clèves*. A coup sûr ce nom de Segrais l'inquiétait. — Celui-là aussi, Fontenelle, il est le digne compatriote du Normand Saint-Évremont, cet homme dont l'esprit fut presque du génie, philosophe épicurien qui eut mademoiselle de Lenclos pour son maître et madame la duchesse de Mazarin pour son élève. Quelle parenté fut jamais plus directe entre deux hommes pour l'élégance du langage, pour l'atticisme, pour la force, pour la philosophie sans apprêt et sans violence? Fontenelle est

non-seulement de la patrie, mais de la famille de Corneille. Le grand Corneille était son oncle. Dès le berceau, il a entendu le bruit poétique, il a vu de près ce que c'est que la gloire, et la voyant, il l'a aimée. Rare esprit, fécondité limpide, qu'a-t-il manqué à Fontenelle pour être placé au rang des grands génies? Il n'en sait rien, et nous non plus. Poëte et prosateur, savant et philosophe, causeur ingénieux, éloquent parfois, honnête homme toujours. Ce n'est pas lui qui eût voulu, comme son oncle, être la dupe de son génie, rester à pied pendant que le comédien vous éclabousse en carrosse; au contraire, il s'était arrangé, de bonne heure, une vie élégante, heureuse, tranquille. Il craignait le froid autant que Malherbe; plus que Malherbe, il avait toutes les apparences d'un grand seigneur bien élevé. Dans la meilleure compagnie, il était le bienvenu. On l'écoutait, on répétait ses bons mots, on acceptait ses sentences. Il a vécu tant que cela lui a convenu de vivre, laissant passer les plus pressés, et disant : *Chut!* quand on lui parlait de son âge. Pendant cinquante ans, M. de Fontenelle a réglé les destinées de l'Académie française. Il présidait à la naissance des immortels; vivants, il les accablait d'épigrammes; morts, il écrivait leurs oraisons funèbres. Ses *Éloges* sont des morceaux d'une littérature excellente, un modèle de style, d'urbanité, et enfin de justice. Le peu que nous savons, nous autres ignorants, des grands mystères de là–haut, qui nous l'a enseigné, je vous prie, sinon M. de Fontenelle, dans ce merveilleux dialogue de la *Pluralité des mondes*? Lucien lui-même, oui, Lucien le railleur, le sceptique, le mécréant, n'a pas plus d'esprit que Fontenelle; dans ses *Dialogues des Morts*, Fontenelle a plus de prudence et de politesse. Publiez l'*Histoire des Oracles* sous François Ier, et vous irez au Châtelet rejoindre Clément Marot; mais à coup sûr Fontenelle n'eût pas publié l'*Histoire des Oracles*, si la Sorbonne avait eu à s'en mêler. C'était un homme pacifique; le bruit lui faisait peur; il tenait son cœur à deux mains pour ne pas entendre chanter les sirènes. Quand il est mort, cet homme heureux, plein d'années, plein de gloire, on trouva dans sa maison un certain grenier tout rempli des pamphlets et des satires dont il avait été l'objet de son vivant. O douleur des insulteurs, M. de Fontenelle, dans toute sa vie, n'avait pas ouvert un seul de ces pamphlets!

Figurez-vous donc, vous qui aimez les belles-lettres, tous ces rares esprits, nés sous le même rayon de soleil, dans la même province, qui viennent après les labeurs de la vie littéraire, fatigués de gloire et pleins de la lassitude que la renommée apporte avec elle, pour se reposer enfin à l'ombre de ces vieux arbres, sur le bord de ce fleuve limpide, non loin

de l'Océan qui gronde au loin. Moi qui vous parle, je les vois tous pêle-mêle et dans une confusion charmante; à l'heure que je dis, chacun d'eux a accompli sa tâche, chacun a réalisé son rêve ; ce qu'ils avaient là dans la tête, là dans le cœur, ils l'ont dit aux autres hommes; et maintenant ils rentrent dans leur province bien-aimée, ces dignes frères d'Alain Chartier, de Marot, de Malherbe. Point de gêne, point de rang, sinon le rang que donne l'esprit; et encore, quand ils sont devenus vieux, tous les esprits ne sont-ils pas égaux devant Dieu et devant les hommes? Les uns et les autres, ils seront les bienvenus dans la cité savante. Pour avoir droit de cité, dans cette capitale du génie normand, il faut d'abord être né en Normandie; car dans tous les genres le plus opposés, la Normandie ne veut emprunter la gloire de personne. J'imagine d'ailleurs que le cardinal Lemoine, protecteur des belles-lettres, ne sera pas mécontent de se rencontrer avec l'abbé de Bois-Robert, qui fut, avec M. le cardinal de Richelieu, le créateur de l'Académie française. Benserade et Saint-Amand, deux poëtes normands, même dans cette retraite heureuse, se disputent encore sur la qualité d'un sonnet : M. des Yvetaux s'abandonne à sa verve railleuse; Brebeuf, poëte à la Corneille, récite les beaux vers de sa *Pharsale*, dignes de Lucain son modèle, pendant que l'abbé Desfontaines, fidèle au grand art poétique, jette à pleines mains le sel et l'esprit de la critique, tantôt sur les élégies de Chaulieu échappé aux enchantements de Navarre, tantôt sur les chansons licencieuses de Sarrazin, encore mieux sur la *Phèdre* de Pradon. O Pradon! dira-t-il, quel malheur pour vous que le parterre vous ait trouvé, ne fût-ce qu'une heure, plus de génie qu'à Racine! O Pradon, qui avez triomphé de la *Phèdre* d'Euripide et de la *Phèdre* de Racine, que je vous plains; il y a des bonheurs bien malheureux! — Silence! quel est ce révérend père jésuite à la face rondelette et vermeille, à l'œil bien ouvert, rebondi, mais raisonnablement, qui, d'un geste élégant et d'une voix sonore, explique à qui veut les entendre tous les mystères des odes et des épîtres d'Horace? Quoi! un jésuite dans les épîtres? Un jésuite dans les *odes*, l'empereur Auguste et les *Pisons*, Glycère et Nééra! Hélas! oui, un jésuite, et qui sait à merveille toute la société du siècle d'Auguste. A peine le père Sanadon a-t-il expliqué Horace à ses disciples, en voici un de la même robe, d'un esprit plus grave, d'un geste plus solennel, qui va vous traduire, avec la sagacité d'un grammairien qui serait un poëte, les maîtres du théâtre grec : Eschyle le barbare ; Sophocle, le Corneille athénien ; Euripide, le Racine de la Grèce ; Aristophane aussi, dont le père Brunoy traduit même les licences et les cruautés, œuvre immense

ce *théâtre des Grecs*, œuvre bien digne du pays, qui a produit les œuvres de Jacques Lair, Tannegny-Lefèvre, le père de madame Dacier, et Dacier lui-même, le digne mari de sa femme, ils ont enseigné Homère et Démosthène à l'heure où le père Sanadon enseignait Horace, à l'heure où le père Porée, ce Normand d'une austère science, avait autour de sa chaire un enfant au sourire railleur, à l'œil de feu, nommé Arouet. Ah! si le père Porée eût pu prévoir quels grands coups devait porter cet enfant! *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo* : Enfant plein d'esprit, mais un *franc polisson*, disait le bon père. Un traducteur de l'*Iliade* et de la *Jérusalem délivrée*, le duc de Plaisance, devait prouver, plus tard encore, qu'il était le digne compatriote des Dacier et des Brunoy. Voulez-vous encore un homme qui sut imposer le manteau gaulois aux génies étrangers? La Normandie vous fournira Letourneur, dont le travail, plein de feu et d'énergie, n'a fait que grandir sous la main de M. Guizot, aidé de cette femme d'un si rare génie qu'il pleure encore. Certes, le jour où pour la première fois, sur *le grand cours* ou sur *le petit cours*, il a été question dans notre ville de Caen d'un poëte anglais nommé Shakspeare, j'imagine que dans la ville tout entière le scandale aura été grand. Shakspeare? Quel est celui-là? Et quand ces prudents héritiers de Malherbe et de M. de Segrais auront su quel était ce Shakspeare, ce barbare, qui ne reconnaissait pas les règles d'Aristote, qui violait l'unité à chaque scène, quand on aura dit que ce Shakspeare croyait aux spectres, aux apparitions, qu'il promenait sa tragédie sanglante dans les vieux châteaux et dans les cimetières; oh! alors, l'église et le couvent de *Saint-Étienne* auront tremblé jusqu'en leurs fondements. Jacques Lair le savant, et Turnèbe l'entêté, l'abbé Pluquet le rêveur, et l'abbé Lemonnier qui court après la Fontaine sans l'atteindre, auront été bien consternés de cette nouveauté hardie. Mais vraiment, ne serait-il pas bien temps que la Sorbonne mît à l'index ce huguenot, ce repris de justice, ce poëte favori d'Élisabeth, la meurtrière de Marie Stuart? Ainsi l'on parle, ainsi l'on s'agite, tout le long de l'Orne au rivage indigné; si tant seulement M. Letellier vivait encore, s'il n'avait pas suivi dans la tombe son royal pénitent, Louis XIV, on pourrait lui en écrire deux mots, et lui, homme de fer, et lui Normand, il ne permettrait pas à M. Letourneur de comparer Shakspeare à Corneille! Pendant qu'ils disputent ainsi en amoureux de la forme poétique, l'abbé de Choisy reçoit des lettres de Versailles; ces lettres sont signées des plus grands noms, et des meilleurs, qui se plaisent à cette causerie animée, piquante, railleuse, qu'Hamilton le Normand a mise à la mode. Nous par-

lions tout à l'heure de Saint-Évremont, de Fontenelle, les beaux esprits de la haute et de la basse Normandie : mais pourquoi donc, je vous prie, comptez-vous le père légitime du *Chevalier de Grammont?* Où donc, sinon dans les comédies de Molière, avez-vous rencontré plus de grâce et de plus vives saillies, plus d'ironie et de bonne humeur? Ce Normand-là est le modèle des courtisans et l'ami des jeunes seigneurs : il leur apprend le grand art de gagner et surtout de se débarrasser d'une maîtresse, et comment un homme de bonne maison peut tenir tout à la fois l'épée et les cartes, la plume et l'éventail. — Dans notre bonne ville de Caen, soyez-en sûr, les belles personnes de la Normandie ne manqueront pas. Cette belle et brillante personne, d'une beauté un peu profane, qui s'est laissé aimer un peu trop, mais pas long-temps, par le jeune marquis de Sévigné et par Jean Racine, mademoiselle de Champmeslé, la première Iphigénie et la première Hermione, celle dont la voix était si touchante, dont le visage était ingénu, et qui portait tant d'irrésistibles séductions dans son sourire, il nous semble que nous l'avons rencontrée, à la tombée de la nuit, qui rêvait au bruit de la cascade Montaigu : elle rêvait peut-être à cette autre Normande dont un coup d'œil faisait battre le cœur du Béarnais, *Gabrielle d'Estrées*, la *charmante Gabrielle* de la chanson nationale. — Deux femmes reines, celle-ci reine d'un poëte, celle-là reine d'un roi. — Dans notre ville poétique, Gabrielle d'Estrées et la Champmeslé passent à peine un jour ou deux, et encore à qui parler? la ville est grave, l'écho est sérieux, la promenade même a quelque chose de solennel. O Gabrielle, ô Champmeslé, les deux Cauchoises, vous êtes venues ou trop tôt ou trop tard. Que n'étiez-vous là du temps des trouvères de Normandie! ils vous auraient comparées, vous, Gabrielle, à l'ange déchu : vous, Champmeslé, à Madeleine ; ou bien Marot, Alain Chartier, Gervais Chrétien, les Normands, ne vous auraient jamais trop répété que vous étiez Junon, que vous étiez Vénus. Au moins, vous, les jeunes et les belles, si vous vous contentez, vous Champmeslé, de Racine, votre amant et votre poëte : vous Gabrielle, de votre compatriote Jean Bertaud, ne dédaignez pas Jean Rigaud, le Normand et le peintre illustre. Devant Jean Rigaud tout le grand siècle a posé, à commencer par Bossuet et par Louis XIV. O Champmeslé! n'allez pas si vite, Rigaud fera votre portrait, en cachette, comme une belle étude de l'antiquité habillée à la moderne. — Mais pendant qu'elles s'enfuient l'une et l'autre et qu'elles se perdent dans un nuage rose d'abord et bientôt noir comme l'Erèbe, quels peuvent être ces promeneurs du faubourg Saint-Gilles, marchant d'un

pas grave et composé? Je vais vous le dire : ce sont, à diverses époques, les historiens que la Normandie a produits, non-seulement pour écrire sa propre histoire, mais pour écrire l'histoire de tous les lieux, de tous les temps, de tous les hommes. C'est un des priviléges de ce pays des esprits sagaces d'avoir produit les plus grands historiens dont la France s'honore à toutes les époques. Orderic Vital, notre conducteur et celui de bien d'autres; le père Daniel, d'une solennité sentencieuse, d'une austérité patiente et à toute épreuve; Mézeray l'éloquent, Vertot le sceptique, Berruyer le poëte, qui a voulu embellir même la Bible, et leurs maîtres à tous, ces Normands qui parlaient la langue redevenue sauvage des *Commentaires de César;* le vénérable Guillaume de Jumiéges, Jean de Bayeux, Guillaume de Poitiers, qui ont dégagé de l'histoire des épines et des ronces. — Mais devant qui s'incline tout ce peuple qui passe? Quelle admiration profonde! quels respects! Les vieillards courbent la tête, les jeunes gens tombent à genoux, les mères portent leur enfant dans leurs bras tremblants, disant à l'enfant : *Regarde!* et l'enfant, par l'instinct de l'âme, regarde de tous ses yeux et de tout son cœur. Certes, les hommes que l'on regarde ainsi sont rares, et cependant la Normandie en a produit plusieurs. Voilà comment était salué de son vivant Jacques de Molay, le grand-maître de l'ordre du Temple; comment fut salué, même par les catholiques, le Normand Duplessis-Mornay; et cet autre Normand, l'avocat-général Omer Talon; et plus qu'eux tous, ce Normand, l'amiral de Coligny; et cet homme qu'il eût fallu saluer plus encore que l'amiral de Coligny, Alain Blanchard! Saluez aussi, prosternez-vous devant la mère du *Conquérant*, devant la mère de Dunois et devant vous! ô l'héroïne vengeresse, la Normande digne de Jeanne d'Arc, Charlotte Corday, pour tout dire! — Que si nous voulions nommer ici tous les grands hommes de la *Normandie chrétienne*, ce serait à recommencer toute cette histoire. Dignes enfants de cette illustre patrie, les uns l'ont sauvée par la prière, les autres l'ont défendue par les armes; celui-ci lui a donné la gloire impérissable de la poésie et des beaux-arts; celui-là, dans les pays lointains, dans les terres inconnues, a porté le nom et le Dieu de la patrie française. — Laplace, qui fut, après Cuvier, le maître de la science, et dans la guerre (quelques-uns seulement) Duquesne, Tourville; et dans les chercheurs de nouveaux mondes, Duplessis le navigateur et Jean de Béthencourt, le capitaine de Bonneville et le capitaine Auber, le fondateur de Québec, Paul Lucas, Jacques Cartier et les frères Parmentier, autant de conquérants armés ou pacifiques nés sur ces rivages dont ils ont fait la renommée et la fortune; ceux-là,

je ne les amène pas sur les bords de l'Orne en pleine philosophie, en plein art poétique : je les laisse sur le rivage de leur ami l'Océan, tout occupés à regarder la tempête qui ne peut plus les atteindre : notre ville de Caen n'est pas faite pour ces intrépides soldats de la mer : elle est trop calme et trop paisible : elle est restée l'université, florissante déjà quand les universités de Bordeaux, de Reims, de Bourges, de Nantes, étaient encore à créer : la ville dans laquelle Marie de Clèves, mère de Louis XII, avait institué les *grandes écoles*, la ville des assemblées, des arts, des lectures publiques, la ville de Lanfranc, le premier abbé de l'abbaye de Saint-Étienne ! Paix à tous et à chacun : je fais mieux que convoquer les vivants, je rappelle au savant bercail ceux qui sont morts d'une façon lamentable : je veux que Jacques Cœur, je veux qu'Ango le capitaine nous disent leur histoire avant de mourir ; lui-même, Nicolas Flamel, échappé à l'émeute, revient sur les bords de l'Orne, et là, cet homme, qui, dit-on, faisait de l'or, nous raconte les vanités de la richesse. Quel tapage heureux sur ces bords ! quel tumulte ! quelle verve abondante, intarissable ! C'est notre gentilhomme M. Georges de Scudéry et sa sœur qui se disputent pour savoir si, après dix longs tomes de constance, il n'est pas bien temps de marier les deux amants ? — Ah ! dit mademoiselle de Scudéry, que de temps perdu ! Ah ! monsieur de Pellisson, si vous l'aviez voulu, notre roman eût fini mieux que cela. Plus loin, cet honorable vieillard à la tête blanchie, c'est le bon abbé de Saint-Pierre ! Assis au soleil et les mains jointes, il regarde là-bas du côté de l'Angleterre. Il se rappelle toutes ces guerres, tous ces tumultes : les villes brûlées, les hommes égorgés, les citadelles renversées sur les églises, le laboureur tué sur la charrue, le grain étouffé dans le sillon, les trônes ensanglantés du sang des rois, l'autel du sang des prêtres, le sol du sang des peuples. Alors il se dit, mais tout bas, avec un profond soupir, que si on voulait l'écouter !... — « Oui, mon Dieu, si les hommes « voulaient m'entendre, si les grands pour rester grands, les villes pour « être heureuses, voulaient se laisser convaincre ! O joie du ciel ! car « Dieu lui-même n'a pas fait aux hommes, ces créatures malheureuses, « le beau présent que je veux et que je puis leur faire. La paix ! la « paix perpétuelle ! la paix aujourd'hui, et demain et toujours ! La « paix, mère des arts, des poëtes, des architectes, des laboureurs, des « jeunes gens amoureux, des vieillards fatigués, des enfants qui vien- « nent au monde et des hommes qui s'en vont ! La paix en haut et en « bas de la terre ! » Digne homme ! il a fait là le plus beau rêve qui jamais ait bercé une imagination honnête, agité un cœur loyal. — Encore

une fois, laissez-les venir: laissez l'Athènes normande se remplir de ces illustres génies, de ces rares courages; après les historiens et les poëtes, les théologiens normands trouveront à qui parler, le cardinal de la Luzerne, par exemple, et le savant évêque d'Avranches, ce bel esprit qui n'a pas laissé passer un jour de sa vie sans travailler quatre heures chaque jour aux saintes Écritures : le moyen de l'oublier dans cette éloquente cité dont il a été l'historien? *Feu-Ardent* lui-même, le Normand catholique sera le bienvenu quand il s'abandonnera à toutes ses colères; seulement, pour tempérer cette fougue violente, nous lui opposerons Samuel Basnage, le Normand protestant. Vous aurez des peintres : Houël et Jean Jouvenet: vous aurez cet admirable poëme de *Paul et Virginie*, écrit par Bernardin de Saint-Pierre en souvenir de la mer du Havre. Encore une fois, venez tous dans notre ville de Caen, vous les grands hommes de la Normandie littéraire : vous foulerez votre domaine natal, vous entendrez parler de votre histoire nationale, vous pourrez lire dans les plus vieux livres, sortis des presses de Rouen peu d'instants après que Guttemberg eut révélé au monde étonné cette multiplication infinie de la parole et de la pensée humaines. Martin Maurin, Pierre Maufer, Jacques Leforestier, Jean de Lorraine, Guillaume Goulomier, maîtres illustres dans ce grand art, venus des bords du Rhin. De ces dignes rivaux des Visard, des Michel Lenoir, des Simon Vostre, rivaux des Alde et des Estienne, la province reconnaissante a conservé les rares chefs-d'œuvre; elle se rappelle avec reconnaissance, avec respect, tous ces doctes marchands des plus savants livres, les mêmes qui ont élevé la *tour des Libraires* [1]. O misère! 93 arrive! tout s'arrête, tout tremble, tout se tait! Les poëtes n'ont plus de voix, les soldats n'ont plus d'épée, les jeunes femmes plus de larmes dans leurs yeux. Ce monde de Louis XIV, il tremble, il meurt, à la voix de cet affreux bandit de la Normandie, *le père Duchêne,* ce misérable qui vient à lui seul donner ce sanglant démenti à tant de probité, à tant de courage, aux services illustres de tant d'illustres magistrats, de tant de grands capitaines, tous Normands comme lui! Mais, Dieu soit loué! quand l'orage est passé, la Normandie est toujours la province fière à bon droit de ses enfants; comptez seulement les célèbres d'hier. Le plus grand peintre des temps modernes, l'auteur de *la Méduse*, Géricault, est un Normand. — Malfilâtre, l'élégie touchante, Boïeldieu, Cattel, Chênedollé, qui florissaient sous l'empire; Casimir Delavigne, l'enfant politique de la restau-

[1] *De l'imprimerie et de la librairie de Rouen*, un savant livre de M. Ed. Frère, à Rouen, quai de Paris, *près le pont suspendu.*

PUBLIÉ PAR ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR



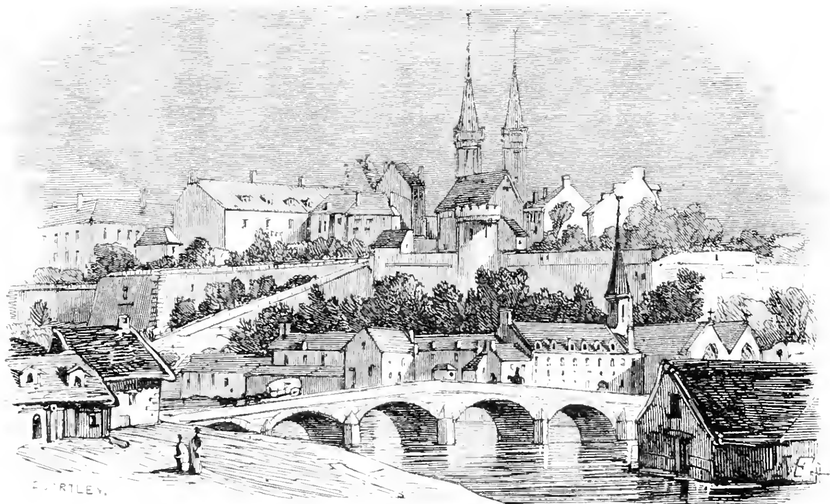
Typ. Lacrampe et Comp.

JEUNES FILLES DE GRANVILLE
(Manche.)

PUBLIÉ PAR ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR

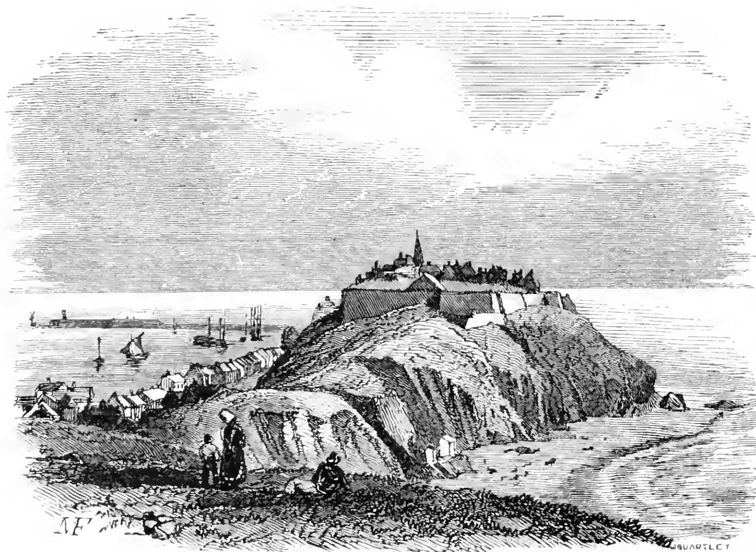
ration, et ce grand praticien, l'honneur de son art, cette providence visible qui veillait la nuit et qui travaillait le jour, Dupuytren; et vous aussi, d'une philosophie si tendre, d'un dévouement sans bornes, charitable et passionné défenseur de la vie humaine, cher docteur Vigné, et Desgenettes de l'armée d'Orient, Normands et fils de Normands. — Prêtez l'oreille! c'est *la Dame blanche*, c'est *la Muette* d'Auber, c'est la messe de Cattel! Et ce Normand d'un si grand cœur, rare esprit, ferme style, profonde raison, Armand Carrel! Quand toutes les passions brûlantes se seront calmées, celui-là ne sera pas le moins célèbre des enfants de la Normandie. Alors seulement on dira, comme il faut le dire, les belles et nobles qualités d'Armand Carrel, son talent d'écrivain, et cette éloquence naturelle qui n'attendait plus que la tribune pour se montrer dans tout son jour. — *Cynthius aurem... vellit, et admonuit!* J'en étais là de mon histoire littéraire, lorsque soudain je vis devant moi la douce et bienveillante figure du savant abbé Delarue, le digne héritier, le digne successeur de l'évêque d'Avranches. Il me regardait avec compassion, mais sans colère. — O le téméraire! disait-il, qui veut en savoir autant que nous, les antiquaires et les historiens, qui avons étudié notre province depuis tantôt cinquante ans! Ainsi il parla; puis, voyant à la fois mon trouble et mon gros livre : « Mon fils, me dit-il, consolez-vous, ceux-là encore en savent bien peu qui en savent beaucoup. »

Le *département de la Manche* est formé de l'Avranchin et du Cotentin; il tire son nom de sa position avancée dans cette partie de l'Océan que



l'on nomme *la Manche*. *Saint-Lô*, le chef-lieu du département, est une

des plus anciennes villes de la province. Ce que nous avons dit de toutes les villes de la Normandie, Saxons, Anglais, calvinistes, ravageurs, se peut fort bien appliquer à la ville de Saint-Lô. La ville est assez pauvre en édifices remarquables pour une ville normande, l'abbaye ayant été renversée dans les premières années du treizième siècle. Cependant l'église de *Notre-Dame* et l'église de *Sainte-Croix* sont dignes de l'attention de l'antiquaire. — *Carentan*, après avoir fait partie du domaine ducal, fut réunie par Philippe-Auguste à la couronne de France, et la France l'a possédée sans interruption, sinon durant l'invasion des Anglais appelés par Charles *le Mauvais*. — Le château d'*Avranches* fut nos souvenirs. A plusieurs reprises la cathédrale a été brûlée et dévastée; aujourd'hui il ne reste plus qu'un seul pilier de ce grand édifice et la pierre sur laquelle s'agenouilla Henri II quand il fit amende honorable en expiation du meurtre de Thomas Becket. Le château de Pontorson, élevé dans la partie méridionale de l'Avranchin, n'a pas été oublié dans la tapisserie de la reine Mathilde; rien du donjon ne reste, situé à l'extrémité la plus basse de la rivière, à l'ancienne limite de la Normandie et de la Bretagne. — *Granville*, sur un roc altier que baigne l'O-



céan, Granville peut contenir soixante navires dans son port. — De l'arrondissement d'*Avranches* le voyageur passe dans l'*arrondissement de Mortain* par le canton de Brécy. — *Mortain* florissait au milieu du onzième siècle. Le duc Guillaume lui-même ne trouva pas de plus beau présent



à faire à son frère Robert. A la réunion de Lillebonne, Robert cria des premiers : *L'Angleterre! l'Angleterre!* et il entraîna à la suite du *Conquérant* toute la vaillante jeunesse du Cotentin. — Le château de Mortain n'est plus qu'une ruine aujourd'hui, mais une ruine qui conserve le souvenir de sa grandeur passée. Des quatre tours, une seule est debout : du donjon, tout est détruit. — De cette place vous entendez un grand bruit, c'est la cascade de Mortain qui se précipite du haut de son rocher. — Nette, parée, doucement posée dans le *Val de Logne,* telle est *Valognes*. Le château s'élevait, au temps des guerres, à cette même place où les enfants de la ville poussent tant de cris de joie. — *Barfleur* est à six lieues de Valognes ; c'est un bourg situé à l'extrémité nord-est de la presqu'île du Cotentin. Barfleur, tout comme Valognes, a vu des temps meilleurs ; son port était un des ports les plus fréquentés de la Normandie au moyen âge. Là nous avons vu débarquer le roi Éthelred ; de là est parti *Édouard le Confesseur* avec quarante vaisseaux pour faire valoir ses droits à la couronne d'Angleterre. — *Briquebec!* On raconte des fables du château de Briquebec. Tours, donjons, murailles, fossés pleins d'eau. — *Arrondissement de Coutances.* L'empereur Constance Chlore avait fait élever l'aqueduc dont on voit encore les ruines ; en 869, Charles-le-Chauve céda Coutances aux Normands. La cathédrale est un très-beau monument de l'architecture gothique. L'ornement du portail, les deux clochers qui l'accompagnent et qui servent de phare aux marins, l'antiquité de cette vénérable basilique, en font une des plus belles œuvres de la Normandie. Au reste, les églises du *département de la Manche* suffiraient à composer tout un chapitre ; elles sont nombreuses ; chacune d'elles a sa légende et sa grâce séculaire. Nous les avions comptées ; nous avions indiqué le chœur, la nef, les tombeaux, les sculptures ; *Saint-Pierre, Reville, Saint-Sauveur, Savigny, Saint-Gilles;* Lessay, l'une des plus belles églises du département de la Manche. Des églises nous avions été aux châteaux. Mais il faut s'arrêter enfin ; depuis bien des pages les bornes légitimes de ce livre sont dépassées, à peine avons-nous le temps de parler du château de Cherbourg. Le *château de Cherbourg* est situé à l'extrémité de la presqu'île ; il s'élève seul entre les vieilles forêts et ces terres incultes ; on le croit bâti sur l'emplacement de quelque station romaine. Plus rien ne reste du château primitif. Quoi d'étonnant? Plus que tout autre lieu de la Normandie, ce coin de terre s'est vu exposé aux ravages. Par là ont passé les compagnons de Rollon, les aïeux de Robert Bruce, ancêtres des Stuarts ; les Magneville, les seigneurs de

Saint-Sauveur, d'Harcourt: de là sont partis les plus grands seigneurs des comtés de Sussex, de Surrey, d'Essex, de Suffolk. — C'est la patrie des seigneurs de la Haie-du-Puits. Dans cette fière contrée est né le maréchal de Tourville, les Matignon, les Dragon de Montaigu, d'où est sortie la duchesse de Salisbury; bien plus les Hauteville, cette famille de grands capitaines qui ont pris Naples et la Sicile, qui ont donné au Tasse son Tancrède! — Mais c'est assez décrire, c'est assez raconter; l'histoire emporte dans son manteau de pourpre et d'or toutes ces ruines. Hélas! la monarchie elle-même, l'œuvre royale de tant de siècles et de grands hommes, voulez-vous savoir ce qui arrive? Venez avec nous dans cette ville de Cherbourg, venez, et ne craignez rien; nous laisserons en repos l'ancienne histoire. Un spectacle plus solennel vous appelle. Dans ce même port dont s'inquiétaient Vauban et le roi Louis XIV, auquel ont travaillé tous les rois de France, voici qu'on attend (août 1830) toute la famille royale du successeur de saint Louis et de Henri IV, tout ce qui reste de cette illustre maison de Bourbon, *qui n'a pas son égale sous le soleil.*

O ciel! la mer est calme, la vague frappe doucement le rivage; la rade, la plus sûre de la Manche, est remplie de vaisseaux dont les flammes flottent au vent; tout en face se dresse l'île de Wight *l'audacieuse,* comme disait Vauban; le peuple est debout en silence! — Un vaisseau au pavillon tricolore est à l'ancre. — Qu'arrive-t-il donc? quel changement s'est opéré dans la fortune de la France? N'est-ce pas, dans le lointain, les cendres de l'empereur Napoléon que l'Angleterre nous envoie, l'empereur échappé à son tombeau au milieu de la mer, l'empereur que réclament les rives de la Seine, où il demandait à dormir? Non, ce n'est pas encore l'empereur Napoléon qui revient de son exil; non, le dôme des Invalides ne l'attend pas encore, cette royale dépouille! Ceux-là qu'attend le peuple de Cherbourg, ces exilés nouveaux du château des Tuileries, ils ne viennent pas, ils s'en vont du côté de l'exil! L'exil reprend les vieux Bourbons; ce même Océan, qui a transporté sur les côtes de France la famille des Stuarts et la famille des Bourbons, n'a jamais été plus étonné des nouveaux vaincus que la fortune lui confie. D'un pas ferme, le roi de France, le petit-fils de ce Philippe-Auguste qui a repris la Normandie, de ce Charles VII qui l'a sauvée, de ce roi Louis XII qui l'a tant aimée, monte sur le vaisseau, qui l'emporte lui et sa famille chrétienne et résignée. Sur le rivage, les peuples se taisaient, les chrétiens priaient avec ferveur; les gardes-du-corps, derniers compagnons de cet exil d'un si





bon prince, portaient les armes en pleurant... Et voilà comment peut finir la plus grande monarchie de l'univers !

Dieppe est une des villes les plus intéressantes de la Normandie ; son origine est fière et antique ; les Romains et les Belges ont occupé ces rivages, les barbares sont venus ensuite, qui ont brisé tout ce qui restait de l'occupation gallo-romaine. Jusqu'au onzième siècle, nous marchons dans les ténèbres, et cette lacune de cinq ou six cents ans, il est impossible de la combler. — Toutefois la rivière qui coule à Dieppe, et qui s'appelle aujourd'hui la *Béthune*, avait le nom la *Dieppe*, et elle avait donné ce nom-là à la ville naissante. Dudon de Saint-Quentin raconte que, en l'année 960, le roi Lothaire donna rendez-vous au duc de Normandie, Richard I[er], dans une vaste prairie, au confluent de l'Aulne et de la Dieppe ; d'où il suit que cette ville n'était pas encore bâtie. Un demi-siècle plus tard, quand notre héros, Guillaume *le Conquérant*, traversa la mer pour accomplir sa glorieuse tentative, le duc Guillaume, la sixième nuit de décembre 1067, se porte à l'embouchure de la rivière de Dieppe, *au delà de la ville d'Arques* : ainsi parle Orderic Vital, et de la ville de Dieppe, pas un mot. A peine s'il y avait en ce lieu, qui attendait une ville, un port, une relâche pour les navires ; mais en attendant, Dieppe était le port de la ville d'Arques, et ce beau rivage de la fête et des plaisirs, et du beau monde parisien, dans les chaudes journées de l'été, était à peine semé de quelques cabanes de pêcheurs. Plus tard, quand l'Angleterre fut devenue pour ainsi dire le complément de la Normandie, quand l'Océan ne fut plus qu'un passage, du duché à la province, alors vraiment Dieppe commença. Les Normands arrivaient de Rouen, leur capitale, pour s'embarquer dans ce port, si voisin de leurs murailles. — A peine la ville de Dieppe était bâtie, arrive Philippe-Auguste, l'ennemi de Richard *Cœur-de-Lion*, et le roi de France anéantit la ville de son rival. — Dieppe fut longtemps à se remettre de ces misères. Il faut attendre le règne de Philippe de Valois pour retrouver un peu de vie et d'existence sur ces rivages. Alors le roi de France s'avisa que ses sujets de Dieppe lui fourniraient de bons marins. La flotte française qui, en 1339, fit le siége de Southampton, était composée en grande partie de navires normands, et les vaisseaux dieppois furent signalés comme les mieux construits et les plus agiles. —En 1345, Dieppe relève ses remparts, et Charles *le Sage* encourage ces pêcheurs qui veulent tenter les grandes aventures de la mer. — Bientôt la navigation, le commerce, le port, l'église de Saint-Jacques, le fanal, l'hôtel de ville, eurent fait de Dieppe une grande cité. Dieppe sut prouver

qu'en effet elle était une ville de guerre, et lorsqu'au mois de juin 1412, la flotte anglaise vint s'embosser devant la ville, la ville résista à cette redoutable invasion. Mais, hélas! six ans plus tard, toute résistance était impossible, la fleur de la noblesse française avait été brisée à trente lieues de Dieppe, à deux pas de ce triste village d'Azincourt; Harfleur était pris, Rouen allait ouvrir ses portes, Dieppe aux abois se rendit. Au mois de février 1421, tout était perdu pour la France, sans le secours miraculeux de Jeanne d'Arc, et pendant que la vierge lorraine faisait sacrer à Reims le roi de France, la Normandie courbait la tête sous le joug des Anglais. L'indignation servit enfin de signal à la révolte. Dieppe devint le rendez-vous de tous les insurgés du pays de Caux. Bientôt cette armée d'insurgés eut repris Fécamp, Harfleur, Montivilliers, Tancarville, toutes les places fortes du pays, moins les châteaux d'Arques et de Caudebec. — En ce temps-là, le capitaine de la ville et du port de Dieppe s'appelait Charles Desmarets, et comme les Anglais ne pouvaient guère renoncer à cette place importante, le brave Desmarets apporta tout son courage et tout son zèle à la défense qui lui était confiée. On creuse des fossés, on élève des remparts, on bâtit ce château formidable resté debout, sur les ruines même de l'ancien château anglo-normand qu'avait détruit le roi Philippe-Auguste. Enfin, après neuf ans de menaces impuissantes, le lord Talbot arrivait avec une armée: il était parti de Caudebec, marchant à travers le pays de Caux. L'attaque commença dans la vallée de la Scie; puis, arrivé sur la falaise adossée au Pollet, le capitaine Anglais fit construire une tour en bois qu'il appela *la Bastille*. Cette tour fut armée de canons, de mousquets, de palissades et autres engins de guerre. Bientôt le feu commença, mais sans entamer la ville. C'est le beau moment de ce terrible dauphin de France qui s'appellera bientôt le roi Louis XI. A la nouvelle de Dieppe menacée, le dauphin accourt, amenant une armée dans les murs assiégés. Lieutenant général du roi de tout le pays entre Seine et Somme, le dauphin avait pour compagnons le comte de Dunois, le comte de Saint-Pol, les sires de Graincourt et de Châtillon, la fleur de l'armée française. Ils étaient trois mille environ, ils firent leur entrée triomphante dans cette ville animée à bien faire. Au reste, il était temps que Dieppe fût secourue, car le lord Sommerset arrivait à toutes voiles. A l'instant même, le dauphin prend sa résolution en brave homme, et lorsque la marée du soir s'est retirée, Louis traverse la rivière et vient assiéger les assiégeants dans leur bastille; en même temps il fait jeter des ponts sur les fossés de cette citadelle. L'attaque fut vive, la défense fut terrible; à

PUBLIÉ PAR ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR.

qu'en
la flot
douta
impos
lieues
était
mois
mirac
sacre
joug c
devin
cette
carvil
et de
Diepp
guère
tout s
creus
resté
qu'av
naces
parti
comm
Polle
la Bo
des c
entai
qui s
le da
tena
avait
sires
étaie
ville
rue,
le da
du s
assie
les f



Typ. Lacrampe et Comp.

PÊCHEUR ET FEMME DU POLET

Dieppe.

PUBLIÉ PAR ERNEST BOURDIN, ÉDITEUR.



l'abri de leurs murailles de bois, les Anglais écrasent les assiégeants. Tout était perdu sans le courage et l'intrépidité du dauphin : A moi! à moi! s'écrie-t-il, et le voilà qui grimpe à l'échelle, ouvrant la route aux plus hardis. On le voit, on l'admire, on le suit, les voilà tous dans la forteresse de Talbot, cinq cents Anglais sont égorgés, le reste jette les armes. Talbot cependant faisait force de voiles, il était sur le navire de Sommerset. Ainsi le dauphin partagea la gloire de cette vaillante cité. Dieu soit loué, enfin! voilà depuis trente ans de défaites et de misères, notre première victoire! La France va renaître, la ville de Dieppe est déjà ressuscitée. Grâce au siége de 1445, le commerce, les navigations lointaines, les découvertes, toutes les gloires et toutes les prospérités de la ville recommencent. L'année 1555 ne fut guère moins glorieuse; mais cette fois il s'agissait de courir sus aux Flamands qui avaient insulté le pavillon de la France. — Sire, dit l'amiral de Coligny au roi Henri II, il n'y a que les bourgeois et les Normands de votre bonne ville de Dieppe qui puissent châtier les Pays-Bas! — A ces mots de l'amiral, les gens de Dieppe répondent qu'ils sont prêts à partir, et en effet les voilà qui s'en vont, montés sur dix-neuf barques marchandes, attendre au milieu de la Manche, en vue de Douvres et de Boulogne, les navires de la Flandre. — Ils n'attendirent pas plus de trois jours, et le 11 août, vingt-quatre nefs, sous pavillon de Flandre, de quatre ou cinq cents tonneaux, se présentèrent dans ces eaux dangereuses. Ces grands navires venaient d'Espagne, tout chargés d'épices et de marchandises précieuses. Le vent était favorable, à peine si les Flamands daignèrent s'inquiéter de ces barques à fleur d'eau, qu'ils devaient écraser en passant... Cette confiance fut leur perte. Les coques de noix étaient au milieu de la flotte flamande, avant que les Flamands n'eussent songé à se défendre. Tout de suite l'abordage commence. Des deux parts on se battit avec rage, et la victoire restait indécise, lorsque soudain l'incendie se met de la partie. Vous jugez quelle épouvante! quel pêle-mêle horrible! trois barques dieppoises furent écrasées contre ces navires, mais les autres barques furent promptement dégagées. Du côté de la Flandre tout fut perdu, le feu et la mer vinrent à bout des plus gros navires, et le reste de cette flotte brisée fut traîné à la remorque par les Dieppois triomphants. *Vivat!* la ville est toute en fête, les cloches sonnent, les remparts saluent les vainqueurs; à peine prit-on le temps de pleurer le vaillant capitaine de cette flottille, Léon de Bures sieur d'Epineville, mort d'un coup de feu.

L'histoire des guerres religieuses de la France n'est pas moins cruelle que l'histoire de ces guerres de nation à nation. La réforme fut longue à

pénétrer dans la province de Normandie, mais elle y fit des progrès rapides, en dépit de l'orthodoxie du parlement de la Province. En 1557, se montrent, pour la première fois, en pleine cité de Dieppe, les psaumes de Clément Marot avec les bibles luthériennes, et déjà, grâce à Calvin, qui, de Genève, surveillait d'un regard attentif le progrès de ces nouveautés, dont il était l'héritier, le cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, est chassé de Dieppe révoltée, malgré l'éclat de son titre et de son nom. Désormais toute boutique fut ouverte les jours de fête, l'observance du vendredi fut abolie, et enfin pour comble de triomphe les protestants de Dieppe reçoivent la visite de l'amiral Coligny, illustre et vénéré entre tous les protestants de l'Europe. — Trois années avaient suffi pour accomplir cette révolution religieuse. Par l'édit de 1562, signé du chancelier de l'Hospital, la religion réformée était enfin reconnue, mais cet édit de liberté religieuse souleva les haines des catholiques; dans toutes les parties du royaume, les Guise soufflaient le feu de la révolte et même un jour, comme le duc François de Guise passait à Vassy, petite ville de la Champagne, ses gens entrèrent dans un prêche, et égorgèrent sans pitié deux ou trois cents chanteurs de psaumes! Ce massacre de Vassy fut comme un signal général de toutes sortes de résistances. Rouen et Dieppe, et toute la Normandie protestante, demandent vengeance; chaque bourgeois devient le soldat de la bonne cause. L'argent ne manque pas plus que le courage. A l'instant même, le culte catholique est aboli dans toute la ville de Dieppe ; les protestants s'emparent de Saint-Jacques, et cette antique église, un des ornements de la Normandie chrétienne, fut indignement mutilée. Tout est brisé, tout est fondu. Les protestants ne respectent que les murailles, car elles suffisent à leur culte. Cette guerre de religion devint bientôt un brigandage ; toutes les églises d'alentour furent dépouillées de leurs richesses; plus d'une fois le prêtre fut pendu à la porte de son presbytère incendié. A la fin, le duc d'Aumale s'interposa dans ces fureurs. Il venait de balayer la Picardie; parti d'Abbeville, il avait côtoyé la mer jusqu'à Dieppe, chassant devant lui les protestants épouvantés. La prise de Rouen, et le pillage sanglant qui dura huit jours, entraînèrent la prise de Dieppe : à peine si les Anglais eurent le temps de s'enfuir, emmenant avec eux les protestants les plus compromis. Car, désormais, le roi ne voulait plus dans son royaume *d'autre religion que la romaine* : c'était surtout la volonté du duc de Guise.

La soumission de Dieppe causa aux protestants autant de chagrin que, bien plus tard, la prise de la Rochelle. Dieppe était pour eux

la ville sainte, la cité de Dieu, la nouvelle Jérusalem, et quand le connétable de Montmorency eut repris le Havre aux Anglais, il n'y eut plus guère d'espoir pour la liberté religieuse. Les protestants de Dieppe furent soumis aux plus injustes persécutions; plus de prêche, plus de prière en commun. Quiconque n'était pas né dans la ville fut obligé d'en sortir; ordre à tout homme qui avait charge d'aller à la messe ou de renoncer à sa charge; les enfants des protestants sont enlevés à leur famille, et baptisés par le prêtre catholique; l'impôt, la confiscation, la prison, la flagellation publique, la torture, la potence, se mirent de cette sanglante et sévère partie. Cela dura ainsi jusqu'au dernier jour, jusqu'à l'horrible journée de la Saint-Barthélemy. Alors il se trouva que l'impitoyable gouverneur qui avait pressuré et torturé cette cité malheureuse, M. de Sigogne, refusa d'exécuter les ordres de la cour; ainsi il mérita d'être placé dans l'estime publique, à côté des Matignon et des d'Orthez. — Le reste de cette histoire rentre dans l'histoire générale. A peine Henri III eut-il succombé sous le poignard, que le Béarnais quittait Saint-Cloud et se portait sur la Normandie avec son armée. A Darnetal, sous les murs de Rouen, Henri IV attendait les secours que lui avait promis l'Angleterre. Cependant le duc de Mayenne arrivait en toute hâte; il menait avec lui vingt-cinq mille fantassins et huit mille chevaux, et cette armée formidable, Henri IV va l'attendre dans les plaines d'Arques. Dans cette plaine vint se briser, contre une compagnie de soldats, toute l'armée du duc de Mayenne. — Mais la ravissante vallée, cette vallée d'Arques! L'Eaulne promène dans ce frais vallon ses eaux limpides. Saluez le château d'Arques, il a décidé de la victoire en faveur de Henri IV. Tours croulantes, murailles que recouvre le lierre, ami des ruines, jeunes arbustes grandis au sommet des tourelles, herbe vigoureuse dans les cours; au pied de la colline, cette immense forêt qui l'entoure, et, tout au loin, ce paysage éclatant sous ce beau ciel! — L'église d'Arques est un monument d'une élégante et riche variété : rosaces, feuillages, figurines, dentelles, rien n'y manque. C'est l'une des plus jolies églises de la renaissance. — *Du château de Longueville*, plus rien ne reste que le souvenir du connétable Duguesclin et du comte de Dunois. Vaudre*ville*, Cro*ville*, Anne*ville*, Manchou*ville*, sont autant de jolis villages. *Ville*, dans le pays de Caux, veut dire *villa*. — Le hameau de Sainte-Marguerite, à cent pas de l'embouchure de la Seine, attire l'antiquaire par sa mosaïque merveilleuse, débris précieux d'une maison gallo-romaine retrouvée après tant de siècles. — Le phare d'Ailly prolonge, sur les écueils voisins, sa clarté

hospitalière. — Parmi les plus beaux villages de la Normandie, il faut citer Varengeville. Ce n'est pas un village, c'est un grand parc; les maisons se cachent sous les plus beaux arbres du pays de Caux, la verdure vivifiante se prolonge jusqu'au bord de la mer. — A Varengeville, s'élève l'ancien manoir d'Ango le marchand, le Médicis du pays de



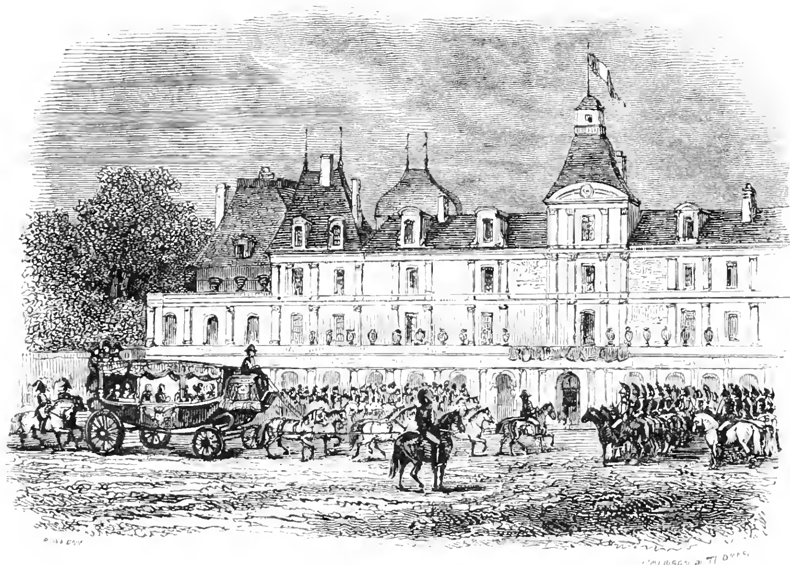
Dieppe, Ango qui gagnait des batailles. Ce riche manoir de Varengeville, un des chefs-d'œuvre de la renaissance, peut se comparer, pour la grâce, la délicatesse et l'élégance, au château d'Anet. Ango, enfant de Dieppe, était né en 1480. Cet homme illustre a mené la vie des plus grands princes. Il envoyait des navires à la recherche des mondes inconnus. Dans son manoir de Varengeville, Ango le marchand eut pour hôte le roi de France, le roi du seizième siècle, François I[er] en personne. C'est ce même Ango de Dieppe qui fit attaquer par sa flotte les rives du Tage. Lisbonne trembla à la vue des navires partis de Dieppe, et comme le roi de Portugal s'en plaignit à François I[er] : — « Messieurs, « dit-il aux envoyés du Portugal, ce n'est pas moi qui vous fais la guerre, « c'est Ango le marchand : faites votre paix avec lui ! »

Un mot pour achever l'histoire de Dieppe. C'était au mois de juillet 1694, après tant de fortunes si diverses, Henri IV, Louis XIII,

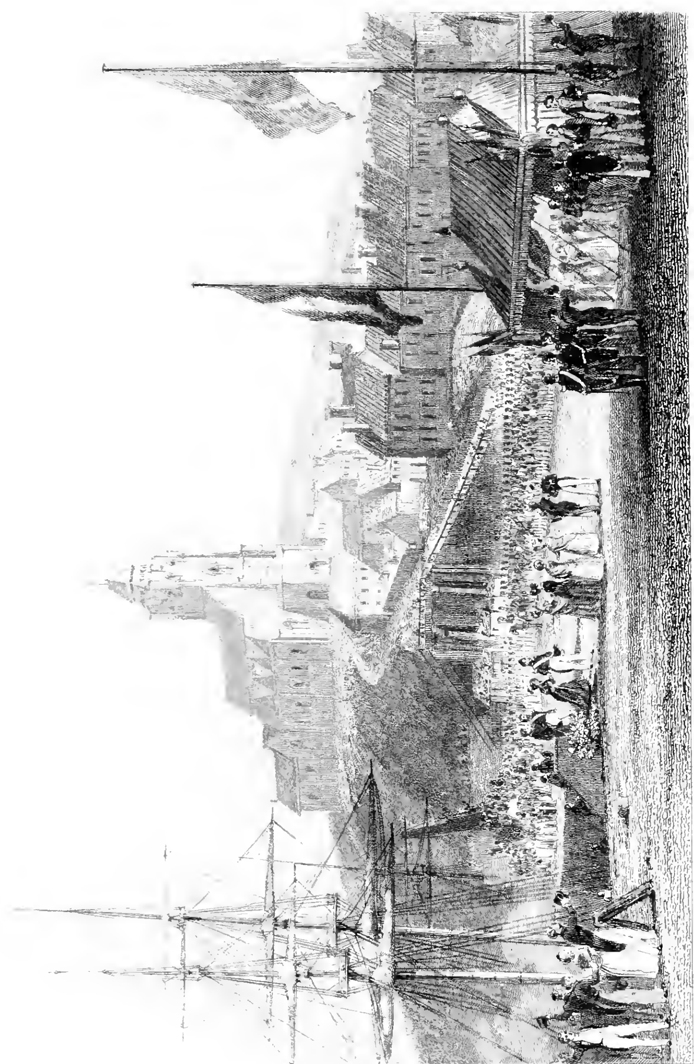
Richelieu, la révocation et l'édit de Nantes enfin. En 1694, l'alarme était grande dans tous les ports de la Manche. La France était en guerre avec l'Angleterre et la Hollande: Duquesne, enfant de Dieppe, venait de mourir, et en vain l'amiral Tourville avait dispersé devant la Hogue, en basse Normandie, la flotte anglo-hollandaise; cette victoire nous avait coûté quinze beaux vaisseaux, forcés de s'échoner en vue de Cherbourg, l'ennemi restant maître de la mer. Voici que reparaissent dans nos eaux les deux flottes combinées. L'armée ennemie était portée sur dix gros navires entourés de galiotes à bombardes; les bombes furent lancées avec une incroyable furie, la ville fut en feu en un clin d'œil; puis on vit les voiles anglo-hollandaises s'enfuir tout au loin à la clarté de cet immense incendie, qui brûlait encore sous la cendre de la malheureuse cité, deux mois après le bombardement. Dans ces décombres, l'ancienne cité a laissé sa fortune, son commerce florissant, ses tentatives hardies, son importance, ses travaux; et désormais l'ancienne métropole du commerce français, cette tête de pont de la France, vis-à-vis de l'Angleterre, ne fut plus qu'une ville de bains et de pêcheurs.

De Dieppe, au château d'Eu, le sentier est facile et charmant. Le château d'Eu est une œuvre du onzième siècle. Ce fut d'abord une place forte, bien située à l'extrême limite de la Normandie, près de la mer; ce n'est plus, depuis longtemps, qu'une admirable maison dans laquelle vous retrouvez réunis, sans confusion, toutes les époques et tous les hommes de ces races illustres, d'Artois, Penthièvre, d'Orléans. A chaque pas que vous faites dans le château d'Eu, vous êtes arrêté par une figure historique: rois d'Angleterre, rois de France, ducs de Normandie, ducs de Bourgogne, ils ont tous passé dans ces murs, vainqueurs et vaincus tour à tour. Mais c'est surtout à mademoiselle de Montpensier que commence la gloire du château d'Eu. Le souvenir de la petite-fille de Henri le Grand est partout dans ces murs: c'est là qu'elle a écrit les touchants mémoires de sa vie, quand, accablée sous le poids de ses inutiles grandeurs, elle attendait sous ces beaux ombrages l'ingrat Lauzun qui ne venait pas. Mais déjà Louis XIV disparaît, puis le duc du Maine, à qui la fille de Henri IV a laissé le château d'Eu, pour tirer l'ingrat Lauzun de sa prison. Le trente-troisième et dernier comte d'Eu, c'est le duc de Penthièvre, le grand-père du duc d'Orléans, le roi des Français.—Grâce à ce prince, qui a réparé, avec la patience du génie, les ruines de sa maison, le château d'Eu est debout encore. Ces neuf siècles, vainqueurs de la révolution qui les voulait anéantir, ont reparu dans ces murailles relevées. Immense forêt! noble rivage! maison visitée naguère

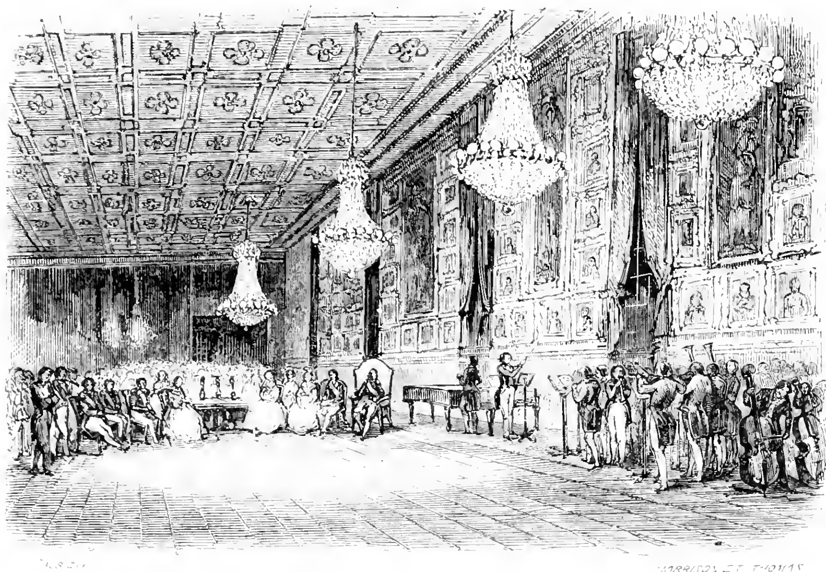
par la reine d'Angleterre en personne. En effet, un jour de cet été (1843), elle arrive au château d'Eu qui l'attendait. — La reine Victoria avait voulu voir comment donc était fait ce *plaisant pays* de France ; et tout d'un coup elle avait profité de cette paix profonde des eaux et des peuples, de la terre et du ciel, pour franchir l'étroit espace par lequel ont passé tant de ducs de Normandie, tant de rois d'Angleterre. — Voyage heureux! voyage tout pacifique! Des deux côtés de la rive, les deux plus grands peuples du monde saluaient le navire royal. Tout à coup le canon gronde, les musiques font retentir leurs fanfares, les navires agitent leurs flammes triomphales, le rivage pousse des cris de joie. C'est elle! c'est la reine que l'Angleterre confie à la France! Elle arrive, elle accourt, triom-



phante, heureuse, saluée! Le roi l'a tenue dans ses bras comme s'il eût retrouvé sa fille ; la reine des Français l'a reçue comme une mère. — Cortége illustre, dans lequel on ne comptait pas moins de trois reines! — Jamais, aux jours de ses plus grandes splendeurs, le château d'Eu n'avait espéré ce grand honneur. Et de fait, c'était là un touchant spectacle, cette jeune femme donnant la main à ce vieux roi blanchi par les travaux plus que par les années, puis les jeunes gens, les jeunes femmes, les poëtes, les artistes, cette foule qui suivait. Le soir venu, la *Galerie des Guises* (Henri de Lorraine, duc de Guise, vingt-quatrième comte d'Eu) a



convié toute la fête aux mélodies savantes de Beethoven, de Mozart et du



vieux Gluck. La reine Victoria écoutait, avec l'attention passionnée d'un véritable artiste, ces chefs-d'œuvre qu'elle est digne de comprendre et d'aimer. Enfin, après quatre journées de cette hospitalité royale et paternelle, la reine d'Angleterre a pris congé de son hôte de France. Le roi lui-même a reconduit la reine jusqu'à son navire. Huit beaux vaisseaux également dociles au vent et à la vapeur, un nombre infini de bateaux, de barques légères toutes remplies d'adieux, de salutations et de *vivat*, servaient de cortége au yacht *Victoria and Albert*. Le navire au royal standard disparaissait dans le lointain, que la France le saluait encore! Telle a été cette fête mémorable du château d'Eu. Fête illustre, en effet, la fête de la paix, de la liberté, de l'abondance, des beaux-arts... l'Angleterre et la France qui se donnent la main au-dessus de l'Océan!

Ici s'arrête cette longue histoire d'une province à laquelle bien peu de royaumes se peuvent comparer, pour la gloire des arts, pour les œuvres du génie, pour les difficiles labeurs, pour l'éclat des œuvres accomplies. — Sans doute une pareille entreprise de ces deux histoires de France et

d'Angleterre, réunies dans une seule et même histoire, était une tentative au-dessus de nos forces; nul mieux que nous ne peut le dire, nul plus que nous ne peut attester par quelles études et par quels labeurs il a fallu passer, même pour arriver à cette œuvre incomplète. Pourtant, si le lecteur tient compte à l'écrivain, non pas du talent et de la science, mais seulement du zèle, de l'attention, de la persévérance, de la sincérité lorsqu'il admire, de sa bienveillance quand il blâme, de ses respects pour les monuments de l'art d'autrefois, l'auteur, arrivé à ce dernier chapitre d'un livre si rempli de difficultés et de périls de tout genre, obtiendra peut-être de son lecteur cette indulgence et cette sympathie qui sont la plus douce des récompenses pour les hommes de bonne volonté.

FIN.

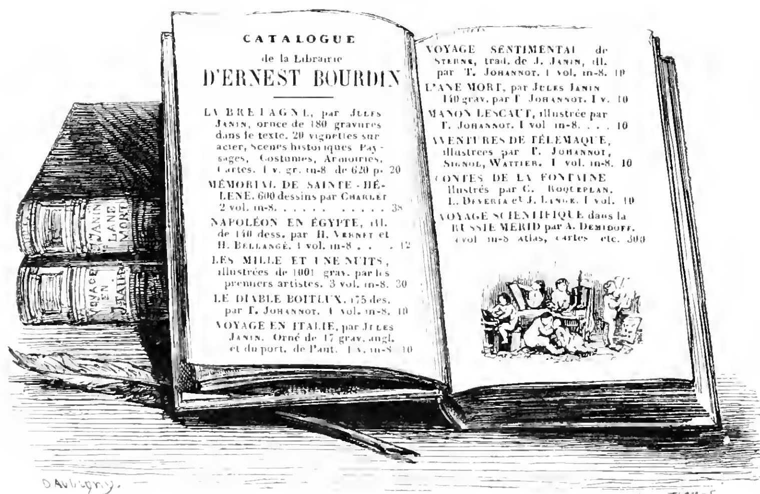


TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

